




3 1761 11648766 1



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116487661>

CA1
SS 215
- A18

63

VOLUME

7

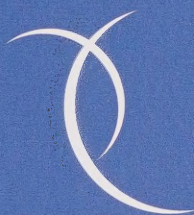
1

Government
Publications

ñ

MARS/MARCH 2010

L'Actualité langagière



Language Update

@

fb

- Des honneurs bien mérités / A well-deserved honour
- L'opportunité fait-elle le larron?
- Comashes and interro-what's?: Digressions in punctuation
- Nouvelle orthographe : un sujet bien d'actualité
- Réformer sans défigurer
- Responsable, mais de quoi?
- Terminología de enfermedades respiratorias
- Gentilés et genre grammatical : des dictionnaires toujours aussi imprécis
- Grandeurs et misères de la traduction collaborative en ligne / The ups and downs of online collaborative translation
- Le point sur la nouvelle orthographe
- Communication claire et efficace : faciliter la lecture / Clear and effective communication: Make your readers' task easier

L'Actualité langagière est aussi en ligne! Rendez-vous à btb.gc.ca/lactualitelangagiere
Language Update is also available online! Visit btb.gc.ca/languageupdate



Nos collaborateurs Our Contributors

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédactrice en chef/Editor-in-Chief
Denise Cyr, trad. a.

**Rédacteur en chef adjoint/
Assistant Editor-in-Chief**
Jacques Desrosiers

**Comité de lecture/
Review Committee**
Cathryn Arnold
Jean-Sylvain Dubé
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frédélin Leroux fils
Emmanuelle Samson
Rafael Solís

**Conception graphique/
Graphic Design**
kaboom.ca

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. btb.gc.ca
Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada. btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Avocate civiliste, **Iliana Auverana** travaille depuis neuf ans à la Normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Membre du Comité de normalisation du PAJLO (Promotion de l'accès à la justice dans les deux langues officielles), elle a collaboré à une dizaine de lexiques. / Civil lawyer **Iliana Auverana** has worked at the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate for nine years. A member of the PAJLO (Promoting Access to Justice in Both Official Languages) Standardization Committee, Ms. Auverana has helped prepare some 10 glossaries.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*. / **Jacques Desrosiers**, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Bréhima Dombia, docteur en philologie, enseigne la linguistique générale et africaine à l'Université de Bamako, au Mali. Il se spécialise en éducation et en aménagement linguistique et terminologique. Il est membre de l'équipe nationale de terminologie du Mali pour le projet *Coopération technolinguistique – Afrique*. / **Bréhima Dombia** has a Ph.D. in philology. He teaches general and African linguistics at the Université de Bamako in Mali. His fields of specialization are education and terminology and language planning. Mr. Dombia is a member of Mali's national terminology team for the *Coopération technolinguistique – Afrique* project.

Docteur en linguistique de l'Université Paris V, **Georges Farid** enseigne à l'Université du Québec en Outaouais depuis 1979. Il a présenté de nombreuses communications sur divers aspects de la langue française aussi bien au Canada qu'à l'étranger, et publié plusieurs livres et articles sur la grammaire française. / **Georges Farid** obtained his Ph.D. in linguistics from Université Paris V and has been teaching at the Université du Québec en Outaouais since 1979. He has given numerous presentations on various aspects of the French language, both in Canada and abroad, and published various articles and books on French grammar.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la conception de logiciels précieux pour le Bureau. / **André Guyon** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies consultant and helps develop valuable software for the Bureau.

Frédélin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédélin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Johanne Marquis est gestionnaire de projets à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. / **Johanne Marquis** is a project manager with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a senior translator and reviser from French to English for more than 15 years. She began contributing to *Language Update* shortly after joining the Translation Bureau's Montréal Regional Unit. / **Barbara McClintock**, trad. a., M.A., a été traductrice principale et réviseuse du français à l'anglais pendant plus de 15 ans dans le secteur privé. Elle collabore à *L'Actualité langagière* depuis qu'elle est entrée au Service régional de Montréal du Bureau de la traduction.

Irma Nunan, a terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, is responsible for updating the Spanish component of TERMIUM®. / Terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, **Irma Nunan** est responsable de l'enrichissement du contenu espagnol de TERMIUM®.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / **Frances Peck** travaille à Vancouver. Elle enseigne la grammaire, la rédaction et la révision depuis plus de vingt ans. Elle a donné des cours dans plusieurs universités et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot est formateur, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives the workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Emmanuelle Samson, langagière-analyste spécialisée en communication claire et efficace, fait partie de l'équipe des Services linguistiques français du Bureau de la traduction. / **Emmanuelle Samson** is a language analyst specializing in clear and effective communication on the French Linguistic Services team of the Translation Bureau.

André Senécal, trad. a., réd. a., longtemps traducteur expert au Bureau de la traduction, a pris sa retraite tout récemment. Il consacre une partie de son temps à donner des ateliers de formation aux traducteurs professionnels. / **André Senécal**, C. Tr., C. Wr., is a former expert translator at the Translation Bureau and is now retired. He spends some of his time giving training workshops to professional translators.

Fanny Vittecoq, langagière-analyste aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe de rédaction des *Clefs du français pratique* de TERMIUM Plus®, des *Recommandations*, et *rappels linguistiques* et du *Portail linguistique du Canada*. / **Fanny Vittecoq**, a language analyst with the Translation Bureau's French Linguistic Services, is a member of the writing team responsible for the *Clefs du français pratique* in TERMIUM Plus®, the *Recommandations* et *rappels linguistiques* and the *Portail linguistique du Canada*.

ABONNEMENT (\$52-4/7-1)

1 an (4 numéros) 35 \$CAN + 5 % TPS = 36,75 \$

Au numéro 9 \$CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (\$52-4/7-1)

1 year (4 issues) CAN\$35 + 5% GST = \$36.75

Per issue CAN\$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



Mot de la rédaction A Word from the Editor-in-Chief

Denise Cyr, trad. a. ■

Translation: Dennis Maloney, C. Tr.

L'orthographe recommandée, vous connaissez? En 1990, le Conseil supérieur de la langue française de France proposait des aménagements orthographiques destinés à simplifier notre belle langue. Où en sommes-nous, vingt ans plus tard? Sans se concerter, quelques-uns de nos collaborateurs ont choisi de traiter des rectifications orthographiques dans ce numéro.

Le monde de la terminologie est en effervescence! Une jurilinguiste nous renseigne sur les travaux de l'Institut d'été de jurilinguistique; le Comité technique 37 de l'ISO, qui s'occupe de terminologie et d'autres ressources langagières, accueille à sa présidence une Canadienne dynamique; la terminologie se développe dans cinq langues africaines transfrontalières et une terminologie hispanophone nous propose un lexique trilingue sur les maladies respiratoires.

Pour rédiger de façon claire et efficace, découvrez les stratégies cognitives liées au processus de lecture. Rafraîchissez vos connaissances sur l'emploi des mots *opportunité* et *responsable*. Allez à la découverte de néologismes anglais fort intéressants et de deux signes de ponctuation pour le moins bizarres.

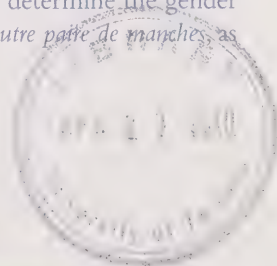
Si la traduction collaborative en ligne vous intéresse, vous aurez un aperçu des points forts et des points faibles de cette nouvelle façon de travailler. Et si vous cherchez des gentils ou le genre grammatical des noms de pays, peut-être ne trouverez-vous pas facilement votre réponse dans les dictionnaires... Mais ça, c'est *une autre paire de manches*!

Are you familiar with the French spelling reform recommendations that the France's Conseil supérieur de la langue française proposed in 1990 to simplify the French language? To what extent have they been implemented 20 years later? A few of our contributors offer their diverse thoughts about the spelling changes.

The terminology world is abuzz with activity. A jurilinguist tells us about the activities of the Summer Institute of Jurilinguistics, and an energetic Canadian is appointed Chair of ISO Technical Committee 37, which deals with terminology and other language resources. Terminology in five cross-border African languages is being developed, and a Hispanophone terminologist has compiled a trilingual glossary on respiratory diseases.

If you would like to write clearly and effectively, discover the cognitive strategies associated with the reading process. Refresh your knowledge of how the French words *opportunité* and *responsable* are used. Learn about some interesting English neologisms and two bizarre—to say the least—punctuation marks.

If online collaborative translation is a topic that interests you, there is an overview of the pros and cons of this new work method. And if you are looking for the names of inhabitants of towns, villages, cities, etc. or trying to determine the gender of country names in French, it may not be easy to find the answers in dictionaries. But that is *une autre paire de manches*, as the French expression goes!



Sommaire Summary

Défis de l'industrie langagière / Challenges for the language industry

Francine Kennedy, page 5

Autant le profil démographique du Canada que la coopération internationale feront augmenter la demande de services linguistiques dans les années à venir. / Canada's changing demographic profile and international co-operation activities are two factors that will fuel the demand for linguistic services in the coming years.

Des honneurs bien mérités / A well-deserved honour

Johanne Marquis, page 7

La présidence du Comité technique 37 de l'ISO vient d'être confiée à une Canadienne, lauréate d'un prix du Bureau de la traduction. / The task of chairing ISO Technical Committee 37 has just been assigned to a Canadian and Translation Bureau award recipient.

Mots de tête : L'opportunité fait-elle le larron?

Frédérin Leroux fils, page 8

Opportunité au sens d'« occasion favorable » fait l'objet de nombreuses mises en garde dans les ouvrages courants, — et de non moins nombreux exemples d'emploi convaincants dans l'usage. / Many cautionary warnings have been issued in current reference works in regard to the French word *opportunité* designating *occasion favorable*. There are also just as many persuasive examples of this particular meaning of the word in everyday usage.

Comashes and interro-what's?: Digressions in punctuation

Frances Peck, page 10

Two marginal punctuation marks: one had its glory days in Victorian times, while the other is purely a product of the 1960s. The fate of the first one is sealed. / Voilà deux signes de ponctuation marginaux : l'un qui a connu ses heures de gloire à l'époque victorienne, l'autre qui est un pur produit des années soixante. Le sort du premier est scellé.

Nouvelle orthographe : un sujet bien d'actualité

Georges Farid, page 12

Elle fait couler beaucoup d'encre. Partisans et adversaires s'affrontent. Aux deux camps l'auteur rappelle que la réforme vise d'abord et avant tout à supprimer des incohérences. / The reform of French spelling has been endlessly debated, with those in favour lining up against those against. The author reminds both sides that the primary objective of the reform is to eliminate inconsistencies.

Lexique panafricain de la femme et du développement : un partenariat porteur en développement terminologique / Pan-African Glossary on Women and Development: A promising terminology development partnership

Bréhima Doumbia, page 16

Fruit du projet *Coopération technolinguistique – Afrique*, ce lexique est publié en sept langues. Entreprise qui a nécessité inventivité et adaptation. / Made possible through the *Coopération technolinguistique – Afrique* project, this glossary was published in seven languages. The main challenges were the ability to be inventive and to continually adapt.

Réformer sans défigurer

André Senécal, page 21

L'auteur fait la recension du récent ouvrage de François de Closets sur l'orthographe, qu'il a lu avec enthousiasme et auquel il reproche seulement de pousser parfois la logique un peu loin. / The author critiques the recent book on spelling by François de Closets. Filled with enthusiasm when he read it, his only reproach is that the author sometimes took his logic to an extreme.

La petite histoire d'une expression : C'est une autre paire de manches

Fanny Vittecoq, page 22

Vieille expression, à l'origine obscure, mais au sens très clair! / This old expression has obscure origins, but its meaning is very clear!

L'Institut d'été de jurilinguistique prend de l'ampleur / The Summer Institute of Jurilinguistics is expanding

Ilana Auverana, page 23

Ce forum annuel permet à des chercheurs, fonctionnaires, avocats, notaires, professeurs, étudiants et traducteurs de perfectionner leurs connaissances en jurilinguistique. / This annual forum is an opportunity for researchers, public servants, lawyers, notaries, professors, students and translators to expand their knowledge of jurilinguistics.

Responsable, mais de quoi?

Jacques Desrosiers, page 25

On affirme que *responsabilité* et *responsable* ne sauraient cohabiter avec l'infinif. Mais le fondement de cet interdit est fort discutable. / They say that *responsabilité* and *responsable* cannot cohabit with the infinitive. But the grounds for this prohibition are highly debatable.

El Rincón Español: Terminología de enfermedades respiratorias

Irma Nunan, página 28

Con la aparición de nuevas enfermedades respiratorias, tales como la gripe porcina A (H1N1), cada vez es más necesario mantenerse informado sobre la terminología pertinente al campo de la epidemiología.

Traduire le monde : Gentilés et genre grammatical : des dictionnaires toujours aussi imprécis

André Racicot, page 31

Les médias ont beau créer d'ingénieux gentilés pour les pays qui n'en ont pas, les dictionnaires ne suivent pas; et nous laissent encore deviner le genre grammatical du nom de certains pays. / The media have tried hard to create ingenious names in French for the inhabitants of countries that do not have such names. The dictionaries are not keeping track and are leaving it up to us to guess the grammatical gender of the names of some countries.

Carnet techno : Grandeurs et misères de la traduction collaborative en ligne / Tech Files: The ups and downs of online collaborative translation

André Guyon, page 33

Certains projets de traduction d'envergure mondiale sont réalisés grâce au travail collaboratif, lequel malgré ses revers bénéficie aujourd'hui d'une gamme de plates-formes et d'outils, parfois gratuits. / Collaborative work has made it possible to carry out a number of international translation projects. Nowadays, despite their setbacks, collaborative projects benefit from a variety of platforms and tools, some of them free.

Words Matter: From catchphrases to unfriend

Barbara McClintock, page 37

About neologisms and the art of coining catchy phrases. / Où il est question de l'art de créer des phrases accrocheuses et de quelques néologismes.

Le point sur la nouvelle orthographe

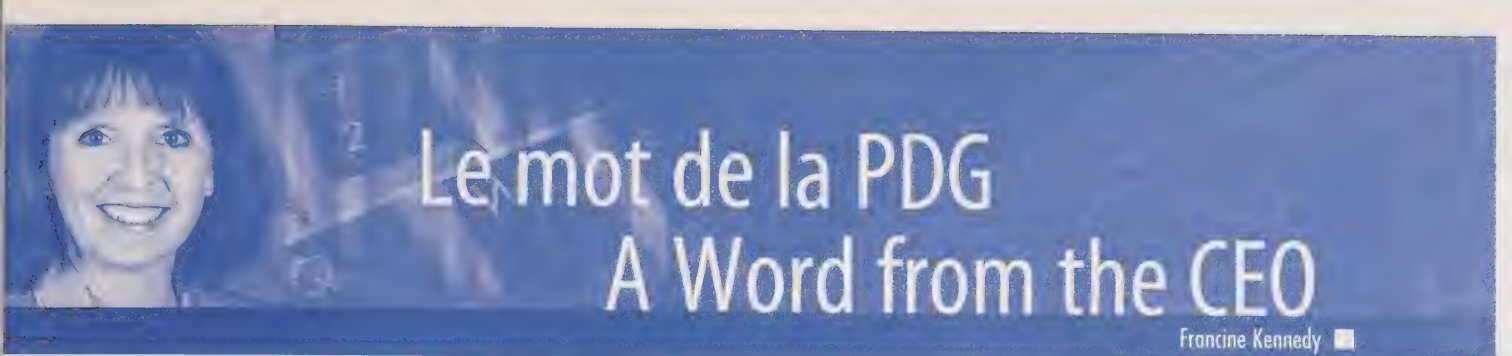
Fanny Vittecoq, page 38

Présentation de la position officielle du Bureau de la traduction sur la nouvelle orthographe, et quelques mythes autour de cette réforme. / The Translation Bureau's official position on the new French spelling, as well as a few myths about the spelling reform.

Communication claire et efficace : faciliter la lecture / Clear and effective communication: Make your readers' task easier

Emmanuelle Samson, page 40

Conseils pratiques pour aider le lecteur à survoler votre texte, en saisir la logique, décoder le contenu et le comparer avec ce qu'il sait déjà. / Practical advice to help readers skim over your written material, understand its logic, decode the meaning and compare it with what they already know.



Le mot de la PDG A Word from the CEO

Francine Kennedy ■

Traduction : Joanie Ashby

Défis de l'industrie langagière

Le rôle de tous ceux d'entre nous qui participent activement à la promotion de la diversité linguistique au Canada se résume à un concept plus complexe qu'il n'y paraît : nous tissons des liens entre les langues et les cultures afin de permettre la transmission de renseignements, de connaissances et de valeurs. En tissant ces liens, nous favorisons la communication et renforçons les sentiments d'appartenance et de solidarité de tous les Canadiens et Canadiennes, et ce, peu importe leur langue. Il s'agit d'un rôle d'une importance cruciale pour le Canada, tant au pays que dans le monde. Toutefois, tenir ce rôle est loin d'être une mince affaire. En effet, dans les prochaines années, nous devons nous ajuster à d'importants changements se produisant tout autour de nous.

Tout d'abord, il nous faut composer avec l'évolution du profil démographique du Canada. La population canadienne est plus diversifiée que jamais. Selon le Recensement de 2006, on dénombre maintenant plus de 200 langues maternelles non officielles au Canada. De plus, la population autochtone croît six fois plus vite que le reste de la population canadienne, et on compte une soixantaine de langues autochtones. Bon nombre de langues ne sont parlées que par une centaine de personnes. En raison de ce profil démographique, l'industrie langagière doit répondre à un besoin grandissant d'expertise en traduction en langues autochtones et étrangères.

Par ailleurs, à l'ère de la mondialisation et de l'interconnectivité accrue à l'échelle planétaire, la communication et la coopération internationales sont plus importantes que jamais. De nouveaux axes économiques amènent les entreprises canadiennes à faire des affaires partout dans le monde. En outre, grâce à Internet, il est possible de communiquer de plus en plus rapidement, et ce, 24 heures par jour et 365 jours par année. En d'autres mots, dans un monde où la vitesse des communications augmente constamment, tisser un réseau de liens entre les différentes communautés linguistiques du Canada et entre le Canada et les autres pays est plus primordial que jamais, mais aussi plus complexe que jamais.

Challenges for the language industry

For those of us actively involved in promoting linguistic diversity in Canada, a deceptively simple concept underlies what we do: we build bridges between languages and cultures to transmit information, knowledge and values. In doing so, we are opening lines of communication and helping Canadians feel a sense of belonging and solidarity, regardless of the language they speak. Building bridges between languages and cultures is vitally important both within Canada and in promoting Canada in the world. However, we face many challenges in carrying out this role. In the coming years, we must adjust to significant changes taking place around us.

To start with, there is Canada's changing demographic profile. Canada's population today is more diverse than ever before. According to the 2006 Census, Canadians now speak more than 200 non-official first languages. In addition, our Aboriginal population is growing six times faster than the rest of the population, and there are some 60 Aboriginal languages. Numerous languages are spoken by only 100 people or so. For the language industry, this implies a growing need for translation expertise in foreign and Aboriginal languages.

Meanwhile, in this era of globalization and greater global interconnectivity, communication and co-operation between countries are more important than ever before. Canadian companies are doing business in the world's emerging hubs of economic activity. We also know that the speed of communication, driven by the Internet, is continually accelerating and that communication is possible 24 hours a day, 365 days a year. In other words, it is vitally important to build a network of bridges between linguistic communities within Canada and between Canada and other countries. The task of building those bridges is also more complex today, and the communication must be faster than it has ever been.

Par conséquent, la demande de services linguistiques augmente continuellement, à un point tel que l'industrie langagière peine pour la satisfaire. En raison de la fragmentation de l'industrie langagière, qui est composée principalement de petites entreprises dont 83 % sont détenues et exploitées par des pigistes, on accorde peu d'importance à la préparation des langagiers de demain, et ce, au moment où les langagiers actuels atteignent l'âge de la retraite. L'industrie est donc aux prises avec une pénurie de main-d'œuvre qualifiée et un écart grandissant entre l'offre et la demande de services linguistiques, tant en langues officielles qu'en langues étrangères et autochtones. Nous nous efforçons de remédier à cette pénurie, notamment en mettant en œuvre le Programme de renforcement du secteur langagier au Canada, qui a été lancé par le Bureau de la traduction l'été dernier dans le cadre de la *Feuille de route pour la dualité linguistique canadienne* du gouvernement.

On ne peut pas parler d'Internet sans traiter de l'incidence des nouvelles technologies sur l'industrie langagière, qui sont une source de paradoxe. En effet, les nouvelles technologies sont à la fois un de nos défis – elles ont entraîné l'augmentation du nombre de documents à traduire, d'outils et d'applications et l'instantanéité des communications – et une partie de la solution. Les technologies nous permettent d'accomplir certains types de travail plus rapidement. Par exemple, le Bureau est le plus grand utilisateur d'outils électroniques d'aide à la traduction. De plus, il a conçu divers outils, tels que *TERMIUM Plus*[®] et le Portail linguistique du Canada. Aujourd'hui, notre attention se porte sur les médias sociaux, comme les wikis et les blogues. En raison de leur nature propre, on se demande comment garantir l'égalité de statut et de qualité des langues qui y sont utilisées. Par ailleurs, le Bureau étudie la possibilité d'utiliser les wikis dans des domaines prometteurs, tels que l'élaboration de la terminologie. Nous continuerons donc de recourir aux nouvelles technologies et de composer avec leurs bons et leurs moins bons côtés, et ce, tout en nous rappelant que, même si elles sont utiles, les technologies ne remplacent pas l'humain.

L'industrie langagière évolue parallèlement aux changements qui se produisent dans la société, ce qui, au bout du compte, n'est pas surprenant. Car après tout, les liens que nous tissons entre les langues et les cultures sont en fait des liens entre les gens et les collectivités. Et il incombe à l'industrie langagière d'évoluer au même rythme que les besoins de ces derniers. ■

Consequently, the demand for linguistic services is continually growing, while the language industry is struggling to meet that demand. Because it is a relatively fragmented industry, made up mostly of small businesses, 83% of which are owned and operated by freelance language professionals, there is little planning being done to groom the next generation of language industry professionals. And this is happening at a time when many language professionals are reaching retirement age and leaving the profession. The result is a shortage of qualified workers and a widening gap between supply and demand for linguistic services—whether in the official languages or in other languages. We are working hard to find a solution to this shortage, including implementing the Language Sector Enhancement Program, which the Translation Bureau launched last summer as part of the government's *Roadmap for Linguistic Duality*.

Earlier I mentioned the Internet, which leads me to the impact of new technologies on the language industry. There is a sort of paradox here. While new technology is one of the challenges we face because it increases the number of documents to be translated, expands the range of applications and tools we use, and makes communication instantaneous, it is also part of the solution. Technology has given us tools to process certain types of work more quickly. For example, the Bureau is the biggest user of translation-support software. Moreover it has developed tools such as *TERMIUM Plus*[®] and the Language Portal of Canada. Nowadays, we are turning our attention to social media, such as wikis and blogs, which, by their very nature, raise questions about how to ensure that the languages used in them have equal status and that the information produced in those languages is of equal quality. However, the Bureau is also exploring the use of wikis in areas that show promise, such as terminology development. So keeping in mind the caveat that technology has its place but cannot replace the human mind, we will continue to embrace the potential of technology and the challenges it offers.

Our industry is changing in parallel with the changes taking place in society, and in the end, this is not surprising. After all, the bridges that we build between languages and cultures are really bridges between people and communities, and as their needs change, we must tackle the challenge of keeping pace with them. ■

L'industrie en marche Industry Insights

Johanne Marquis

Translation: Dennis Maloney, C. Tr.

Des honneurs bien mérités

Le 30 septembre dernier, à l'occasion de la Journée mondiale de la traduction, la présidente-directrice générale du Bureau de la traduction, M^{me} Francine Kennedy, a remis à M^{me} Kara Warburton le **Prix hommage 2009** du Bureau de la traduction. Ce prix souligne la contribution d'un représentant de l'industrie à l'avancement de la profession langagière non seulement au Canada, mais aussi à l'étranger.

Au fil des ans, M^{me} Warburton s'est distinguée dans diverses fonctions : terminologue chez IBM, membre du conseil d'administration de MultiCorpora et participante active dans plusieurs organismes internationaux, notamment à titre de présidente du *Terminology Special Interest Group* de la LISA (Localization Industry Standards Association). Elle a aussi fourni un apport considérable à divers programmes d'enseignement en traduction et en gestion terminologique.

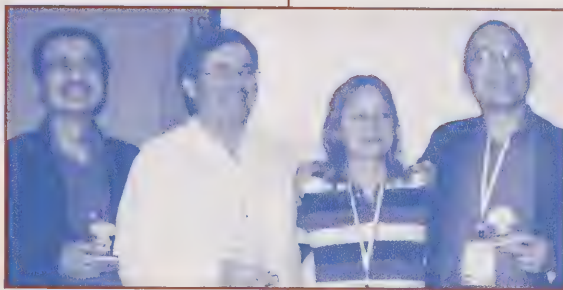
Depuis le 1^{er} janvier, M^{me} Warburton est présidente du Comité technique 37 (TC 37 – Terminologie et autres ressources langagières et ressources de contenu) de l'Organisation internationale de normalisation (ISO). Le Bureau de la traduction, qui participe activement aux dossiers de ce comité, tient à la féliciter pour cette nomination. M^{me} Warburton assurera la présidence du Comité pendant six ans. Les travaux du TC 37 portent sur la normalisation des principes, des méthodes et des applications relatives à la terminologie et aux autres ressources langagières et ressources de contenu, dans les contextes de la communication multilingue et de la diversité culturelle.

Pays membre de l'ISO, le Canada peut s'enorgueillir d'avoir été choisi pour assurer la présidence du TC 37, rôle qu'assumait la Norvège depuis douze ans. Cet honneur atteste le solide leadership qu'exerce le Canada en matière de normalisation terminologique.

Grâce à sa vaste expérience, à son grand sens de l'organisation, à son dynamisme et à sa passion légendaire, nul doute que M^{me} Warburton saura relever ce nouveau défi avec brio.

Toutes nos félicitations! ■

A well-deserved honour



Dans l'ordre habituel : Changqing Zhou (Chine), secrétaire du TC 37, Håvard Hjulstad (Norvège), président sortant, Kara Warburton (Canada), nouvelle présidente du TC 37, et Christian Galinski (Autriche), qui assure le secrétariat conjointement avec M. Zhou. / From left to right: Changqing Zhou (China), TC 37 Secretary, Håvard Hjulstad (Norway), outgoing Chair, Kara Warburton (Canada), new Chair of TC 37, and Christian Galinski (Austria), who is the twinned Secretary with Mr. Zhou.

On September 30, 2009, on the occasion of International Translation Day, Translation Bureau Chief Executive Officer Francine Kennedy presented Kara Warburton with the Translation Bureau **Tribute Award for 2009**. This award recognizes the contribution of a language industry representative to the advancement of the language profession not only in Canada, but also internationally. Over the years, Ms. Warburton

has distinguished herself in many capacities: as a terminologist for IBM, as a member of the board of directors of MultiCorpora and as an active participant in various international organizations, particularly as President of the Terminology Special Interest Group of LISA (Localization Industry Standards Association). She has also made a significant contribution to various programs to teach translation and terminology management.

On January 1, 2010, Ms. Warburton became Chair of Technical Committee 37 (TC 37 – Terminology and other language and content resources) of the International Organization for Standardization (ISO). The Translation Bureau, which actively participates in this Committee's activities, would like to congratulate her on this appointment. Ms. Warburton will chair the Committee for six years. TC 37's work has to do with the standardization of principles, methods and applications relating to terminology and other language and content resources in the contexts of multilingual communication and cultural diversity.

Canada, an ISO member country, can pride itself on having been chosen to chair TC 37, which Norway has chaired for the past 12 years. This honour attests to Canada's solid leadership in the field of terminology standardization.

With her vast experience, considerable organizational skills and signature dynamism and enthusiasm, there is no doubt that Ms. Warburton will be up to this new challenge and do a brilliant job as Committee Chair.

Congratulations, Kara! ■



Mots de tête

Frédéric Leroux fils

Volume 7/1 • Mars/March 2010

L'opportunité fait-elle le larron?

Jean n'était pas homme à laisser passer une bonne opportunité.
(*La vie de Jean Jaurès*¹, 1954)

Il est étonnant que deux grands pourfendeurs d'anglicismes comme Arthur Buies (*Anglicismes et canadianismes*, 1888) et Jules-Paul Tardivel (*L'anglicisme, voilà l'ennemi*, 1880) ne se soient pas attaqués à *opportunité*. Peut-être parce que nous n'étions pas encore très nombreux à lui donner le sens « anglais ». De fait, on n'en trouve qu'un exemple de cette époque dans le *Trésor de la langue française au Québec* en ligne : « Avant même d'avoir eu l'opportunité d'échanger une parole, ils entendirent un hurlement de douleur » (Wenceslas-Eugène Dick, *Un drame au Labrador*, 1897).

C'est seulement en 1919 que l'abbé Blanchard² signalera qu'*opportunité* n'a pas le sens d'« occasion favorable » : « Je prends l'opportunité : je saisis l'occasion. » Il n'en est d'ailleurs pas question dans la première édition de son ouvrage parue en 1914. Il faudra ensuite attendre trois lustres pour que Léon Lorrain³ nous rappelle que c'est un « étranger dans la cité ». Et il s'écoulera encore dix ans avant que Jean-Marie Laurence⁴ ne demande à sa chère Iphigénie de corriger la phrase « Je saisis l'opportunité de vous adresser la parole ». Au cours des deux décennies suivantes, d'autres défenseurs de la langue reviendront à la charge, notamment Pierre Daviault⁵ (1963) et Gérard Dagenais⁶ (1967).

Si je m'arrête en 1967, ce n'est pas parce que c'est le centenaire de la

Confédération – ou l'année de mon arrivée au Bureau de la traduction –, mais parce que mon édition du *Harrap's* de cette année-là donne à *opportunité* le sens de « favorable occasion, opportunity » (dans la partie français-anglais seulement). Naturellement, je me suis demandé si d'autres dictionnaires de l'époque de Blanchard ou Lorrain ne lui donneraient pas aussi ce sens.

Certes, ces auteurs n'avaient pas tous sur leur table de chevet le *Thresor de la langue françoise* de Nicot (1606), qui donne plusieurs exemples traduits du latin : « Si tu as l'opportunité, Estre frustré de quelque opportunité qu'on pretendoit ». Mais ils devaient sûrement avoir le dictionnaire de l'Académie, qui, depuis la 1^{re} édition (1694), donne à *opportunité* le sens de « occasion propre, favorable » : « Il a trouvé l'opportunité. » Avec ce commentaire : « Tous deux sont de peu d'usage. » Soixante ans plus tard, la 4^e édition nous apprend qu'« il vieillit »! Mais il se maintiendra jusqu'à la 8^e (1935), sauf que le commentaire disparaîtra.

À défaut du dictionnaire de l'Académie, ils avaient sans doute le *Littre*, qui ne dit pas autre chose : « Absolument. Occasion favorable. Saisir l'opportunité. Il s'est prévalu de l'opportunité ». Il se trouve même un dictionnaire bilingue de 1881, le vieux Clifton-Grimaux, qui traduit par « opportunity, favorable occasion ».

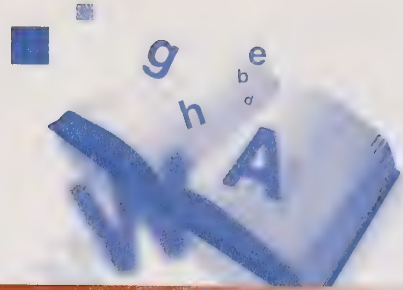
D'autre part, tout ce monde devait avoir lu Montaigne, ou Stendhal tout au moins. Eh oui, nos deux larrons l'emploient dans le sens « anglais ». Montaigne : « et quand l'opportunité s'y présente, elle nous conduit aussi aux hazards de la guerre » (*Essais*, 1580–

1595); et Stendhal : « Il n'a pas le génie adroit et cauteleux d'un procureur qui ne perd ni une minute ni une opportunité » (*Le rouge et le noir*, 1830).

Avec toutes ces sources, il est pour le moins étonnant qu'on ait continué de condamner cet usage. Et pourtant, les condamnations ont été plus nombreuses : Gaston Dulong (1968), le Colpron (1970), Geneviève Gilliot (1974), Jean-Marie Courbon (1984), Jean Darbelnet (1986), Jacques Laurin (2001), Jean Forest (2008), et j'en passe. Je termine cette fastidieuse liste avec deux auteurs⁷ qui n'aiment pas du tout cet intrus : « Ils auront beau raconter ce qu'ils veulent, c'est un anglicisme, utilisé en lieu et place d'*occasion*. Pour s'en convaincre, le lecteur, se souvenant de Gabrielle Roy, méditera un titre comme *Bonheur d'opportunité* »... Et leur haine est telle qu'ils ont recours à un anglicisme pour tenter de s'en débarrasser, en nous proposant une liste de « Douze mots ou expressions à flusher de [n]otre vocabulaire »!

Bien sûr, quelques auteurs de chez nous – Guy Bertrand⁸, Lionel Meney⁹ –, reconnaissent que les Français aussi l'emploient, mais ils continuent de préférer *occasion*, ou un autre équivalent. Marie-Éva de Villers¹⁰ va dans le même sens : « L'Académie française entérine l'emploi du nom *opportunité* au sens de *circonstance opportune*. On pourra néanmoins préférer *circonstance*, *occasion*, *possibilité*. Profiter de l'occasion pour remercier quelqu'un. »

C'était vrai jusqu'à la 8^e édition, mais avec la 9^e, en ligne, nos immortels ont fait volte-face : « **C'est à tort que ce terme est substitué à *Occasion* dans tous ses emplois. Ainsi, on ne dira pas Je me réjouis d'avoir l'opportunité de**



vous rencontrer, **mais** Je me réjouis d'avoir l'occasion de vous rencontrer. » Un puriste a dû se glisser dans leurs rangs, et je ne serais pas étonné que ce soit Jean Dutourd¹¹, devenu « immortel » en 1978. Il n'aime pas cet usage : « En anglais, en américain, *opportunity* a le sens d'« occasion » [...] il est moderne de dire opportunité pour occasion. »

Joseph Hanse¹² condamne ce sens lui aussi : « doit toujours évoquer l'idée d'*opportun* ». Mais ce n'est pas le cas d'un recueil de faux amis : « malgré l'opposition de puristes, l'emploi d'*opportunité* se répand de plus en plus dans le sens de *occasion favorable*¹³ ». Et chez nous, Paul Roux¹⁴ reconnaît que « son usage est si répandu dans l'ensemble de la francophonie qu'il paraît désormais inutile de s'y opposer ».

La plupart des dictionnaires français enregistrent ce « vieux » sens d'*opportunité*. L'édition abrégée du *Littré* de 1963 le maintient; le *Larousse de la langue française* de 1971 le donne; le *Quillet* de 1977 reprend à peu près le texte de l'Académie : « Abs. Occasion favorable. *Il a profité de l'opportunité* ». Pour le *Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse*, de 1984, cette façon de parler relève de la « langue soutenue ». Le *Grand Robert* de 2001 l'enregistre sans commentaire, mais la version « culturelle » parue en 2005 sous la direction d'Alain Rey signale qu'il est « fréquemment critiqué ». Les petits *Larousse* et *Robert* portent aussi la mention « emploi critiqué ».

Pour leur part, les dictionnaires québécois ont tendance à se passer de la mise en garde. C'est le cas du *Dictionnaire Beauchemin* (1968), du *Dictionnaire du français plus* (1988) et du *Dictionnaire universel francophone* (1997). Enfin, les

Clefs du français pratique de la banque de données terminologiques et linguistiques du Bureau de la traduction font bien le point : « **Opportunité** s'est taillé une place dans les dictionnaires au sens d'« occasion favorable » : *Saisir toutes les opportunités qui se présentent*. Plusieurs sources lui attribuent la mention « critiqué », d'autres l'admettent sans réserve. Dans le sens de « perspectives d'avenir, possibilités », **opportunité** est encore critiqué, mais on le rencontre de plus en plus : [...] *les opportunités de carrière* (*Le Point*). »

Bien sûr, vous pouvez continuer de préférer *occasion* (« saisir l'opportunité » me met encore mal à l'aise...), mais il faut reconnaître qu'*opportunité* a droit de cité. Et si vous voulez une dernière preuve qu'il est entré dans l'usage, la voici. Les rédacteurs du *Robert* n'ont pu s'en passer pour définir « se rattraper aux branches » : « rétablir une situation critique en saisissant une opportunité ». Pourtant, le *Larousse de la langue française* s'en tient à *occasion* : « réussir à profiter d'une occasion inespérée pour rétablir une situation critique », et l'Académie parle de *moyens*.

Je laisse le mot de la fin à André Goosse¹⁵ qui, après avoir rappelé que l'Académie lui donne ce sens depuis le début, note que cet emploi « a sans doute été revivifié par l'anglais ». Et il termine avec un exemple de nul autre qu'un académicien, qu'on saurait difficilement soupçonner de laxisme, Maurice Druon. ■

Notes

- 1 Marcelle Auclair, *La vie de Jean Jaurès*, Seuil, 1954 (Voici, 1964, p. 71).
- 2 Étienne Blanchard, *Dictionnaire du bon langage*, Montréal, 1919, p. 170.
- 3 *Les étrangers dans la cité*, Les Presses du Mercure, Montréal, 1936, p. 84.
- 4 *Notre français sur le vif*, Centre de psychologie et de pédagogie, Montréal, 1947, p. 121.
- 5 *Langage et traduction*, Secrétariat d'État, 1963.
- 6 *Dictionnaire des difficultés de la langue française au Canada*, Éditions Pedagogia, Montréal, 1967.
- 7 Benoît Melançon et Pierre Popovic, *Dictionnaire québécois instantané*, Fides, 2004, p. 107.
- 8 *400 capsules linguistiques*, Lanctôt, 1999, p. 124.
- 9 *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 2003 (1999).
- 10 *Multidictionnaire de la langue française*, Québec Amérique, 2009.
- 11 *À la recherche du français perdu*, Plon, 1999, p. 43.
- 12 *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, Duculot, 1983.
- 13 Jacques Van Roey, Sylviane Granger et Helen Swallow, *Dictionnaire des faux amis*, Duculot, 1998.
- 14 *Lexique des difficultés du français dans les médias*, Éditions La Presse, 2004.
- 15 *Le bon usage*, 14^e édition, de Boeck/Diculot, 2008, p. 160.





Comashes and interro-*what's*?: Digressions in punctuation

Frances Peck ■

Volume 7/1 • Mars/March 2010

There's a lot to love about digressions. They're quirky, refreshing intervals that are often more intriguing than the matter at hand.

Case in point: In 2008 I was working on an editing project with a colleague when she interrupted our work-related emails with an excerpt from Michael Quinion's e-newsletter. Quinion, if you don't know him, is the author of the addictive usage website World Wide Words (<http://www.worldwidewords.org/index.htm>), whose essays treat everything from the etymology of *insinuating* (wherein Quinion rebuts the lexicographers of the *Oxford English Dictionary*) to the meaning of *heroin chic*.

But I digress...

In the excerpt my colleague sent me, Quinion wrote of having stumbled on a new punctuation term, the *comash*, which he had read about in a snippet by author Will Self in *The Guardian*. Quinion said of the comash, which is a comma followed by a dash (,—), "Its name is so rare that we may presume that Will Self invented it." (He means invented the name, not the mark itself, which Quinion dates back to the time of Shakespeare.)

Quinion's suggestion that Self coined the term is hardly outlandish. Self, the child of, in his own words, "intellectually snobbish parents," has written books with titles like *The Quantity Theory of Insanity* and *Tough, Tough Toys for Tough, Tough Boys*, neither exactly suggestive of an author who's timid or lacking in inventiveness. However, with all due respect to Michael Quinion, it's more likely that Self borrowed the term from Nicholson Baker, a novelist and essayist of Self's own generation (and approximate level of erudition), who wrote about the mark in his 1993 essay "The History of Punctuation." *

I'd come across Baker's essay years earlier, and it had stayed with me as one of the finest pieces on punctuation I'd ever read. The essay, contained in Baker's 1996 book *The Size of Thoughts*, is ostensibly a review of Dr. Malcolm Parkes's *Pause and Effect: An Introduction to the History of Punctuation in the West*. I say "ostensibly" because the first mention of Parkes's prodigious tome (which, Baker remarks, "is not an easy book

to read in bed") comes a full five pages into the essay, and Baker abandons Parkes entirely in the last third of the piece to discuss a punctuation phenomenon missing from Parkes's book: dash-hybrids, of which the *commash* is one.

Digression: Some of you will have noticed from the previous sentence that Baker spells the word with an extra "m." He may be entitled to do so, as he claims in his essay to have named the mark himself. (He also names the semi-colash [;—] and the colash [—], the other dash-hybrids he covers.) On the Internet, the only spelling I can find associated with the punctuation mark is *comash*, the double "m" version having been co-opted primarily by rock bands (e.g., the Shaven Commash and Captain Commash). I've therefore settled on *comash* for this article.

But enough of spelling. The comash may have arisen in Shakespeare's time, but the dash-hybrids as a family flourished much later, in Victorian prose. Baker cites as examples the work of Charles Dickens, Charlotte Brontë, William Thackeray, Thomas de Quincey, George Eliot, John Ruskin and especially Anthony Trollope, who used a dash-hybrid on "practically every page." Yet by about World War I, dash-hybrids had all but disappeared. Whether they seemed redundant or struck writers as old-fashioned or were simply one more bit of Victorian frippery to fall victim to 20th-century modernism, it's hard to say. Baker recalls having "timidly tried to use a semi-colash in an essay for *The Atlantic Monthly* in 1983: the associate editor made a strange whirring sound in her throat, denoting inconceivability, and I immediately backed down."

Around the time the Quinion article came my way, another digression plunged me into the realm of esoteric punctuation. This digression wasn't a *true* digression, having stemmed from "Hidden Hyphen, Crouching Comma," a detailed and idiosyncratic presentation on punctuation, capitalization and spelling by Ramona Montagnes, co-author of *The Canadian Writer's Handbook*. I listened to Montagnes with rapt attention, as did everyone present (this was, after all, a meeting of the Editors' Association of Canada), while she ran through the more delightful trends in punctuation in recent years. But my trance was broken when she mentioned, off-handedly

L'Actualité langagière • Language Update

and only once, the interrobang. The interro-*what*? I asked myself. Montagnes didn't elaborate and I felt too cowed to ask, certain I was the only one in the crowd of editors who didn't get it.

As soon as I got home that night, Google and I resolved the matter. In the days that followed, as I casually sprinkled my emails and conversations with references to the interrobang, I discovered, with no small measure of relief, that none of the editors, writers or other word people in my circle knew what it was either. (I would love to know how many Google hits "interrobang" got the night of that Editors' Association presentation.)

So what is this punctuation oddity? You'll see it in the title of this article: it's a single mark that combines the question mark (the *interro*) and the exclamation point (the *bang*). The mark debuted in the early 1960s, when American advertising executive Martin Speckter proposed it as a handy substitute for the ?! combination often resorted to by copywriters (who seemingly needed to evoke the full range of emotions with every ad). The interrobang caught on for a while; this was, after all, the sixties and seventies, when everyone was game for something new. But the mark ultimately fizzled, leaving behind a nifty-sounding word that's been appropriated by groups ranging from an Australian handbag design firm, to Fanshawe College in London, Ontario, whose weekly student newspaper is named after the mark, to—yes—a rock band (erroneously, and in fact pointlessly, identified on YouTube as "Interrobang!"). There's even a web page whose sole purpose is "to move the INTERROBANG from the obscure to the ubiquitous" (<http://www.interrobang-mks.com>).

Yet you won't find the interrobang just anywhere. It's in the symbol set of Calibri, the default font in Microsoft Word 2007. It's also included in Cambria, Candara, Consolas, Constantia and Corbel, the other fonts developed by Microsoft for clearer on-screen reading. There's a slender, almost aristocratic version of it in Palatino Linotype, another recent digital font (actually an update of a mid-twentieth-century design). And there are four (count 'em, four) versions of the interrobang in Wingdings 2. Other than that, good luck tracking down the mark in standard font sets.

If Internet citations are any indication—and I'd argue they are—there appears to be some solid cultish interest in the interrobang but almost none in the comash. Why the disparity?

It may have something to do with Microsoft's influence: by offering the interrobang in newer font sets, the company might have lent it some cachet. Or it may stem from our techno-culture's love of all things retro, with "retro" narrowly encompassing the 1960s to 1980s, those experimental decades when the interrobang was born, and *not* the Victorian age, era of snuff, bric-a-brac and mourning jewellery.

But to me, there's a cultural influence here that goes beyond the question of which decades we today find fashionable. The comash creates an elongated pause, more drawn out than either the comma or the dash creates by itself. Along with the other dash-hybrids, the comash is the creation of a more leisurely time, a time when people read more slowly, read aloud even, sought out rhythm and savoured it. It was an era of profuse punctuation, because people had time to pause. The interrobang, on the other hand, is an efficient "two marks in one" saver of time and space, perfect for an age that demands both high speed and maximum impact from its texts.

All of which spells doom for the comash,—unless we can resurrect it as an emoticon. Could it signify...I don't know... a digression? ■

Nouvelle orthographe : un sujet bien d'actualité

Georges Farid

Volume 7/1 • Mars/March 2010

Cet article est conforme à la nouvelle orthographe.

Les rectifications orthographiques font beaucoup parler. Loin de faire l'unanimité, elles suscitent des opinions divergentes. Certains les approuvent, d'autres les décrient. Cet article ne vise pas à exposer dans le détail les rectifications orthographiques. L'auteur se propose plutôt de présenter les divergences d'opinions sur la question, qu'il s'agisse de quelques soubresauts des adversaires, de l'euphorie des partisans ou de l'engouement sporadique des médias, et il montre en quoi consistent les rectifications, avec leurs avantages et leurs inconvénients.

Les rectifications orthographiques d'hier à aujourd'hui

De 1694 à 1975, l'orthographe française a connu au moins sept phases d'ajustement. Les *Rectifications de l'orthographe* de 1990 sont les derniers changements enregistrés à ce jour. Ces rectifications touchent essentiellement à quatre domaines : le trait d'union et la soudure, le singulier et le pluriel des noms composés et des mots étrangers, les accents et le tréma, les consonnes doubles. De plus, quelques familles de mots ont été harmonisées, et le participe passé *laissé* suivi d'un infinitif est maintenant invariable.

Retournons en arrière pour relater les faits marquants de l'histoire de la langue française depuis 1694.

1694 : L'Académie française publie la première édition de son Dictionnaire, qui comprend 18 000 mots. L'Académie concilie alors l'ancienne orthographe, fidèle à l'étymologie, et l'orthographe

fondée sur la prononciation telle que proposée par les réformateurs de l'époque.

1740 : La troisième édition du *Dictionnaire* change la graphie de plus de 5000 mots.

1835 : La sixième édition du *Dictionnaire* modifie certaines orthographes : *j'avois* devient *j'avais*, *aimoit* devient *aimait*, *croie* devient *craie*, des *enfants* devient des *enfants*, etc.

1932-1935 : L'Académie française, dans la huitième édition de son *Dictionnaire*, change l'orthographe d'environ 500 mots, dont *grand'mère* remplacé par *grand-mère*.

1952 et 1965 : Le ministre français de l'Éducation nationale demande deux rapports Beslais¹, qui se soldent par le néant : la proposition de réforme n'est pas adoptée.

1972 : On demande au Conseil international de la langue française un autre projet de réforme, fondé sur une étude de René Thimonnier.

1989 : Le premier ministre français, Michel Rocard, demande au Conseil supérieur de la langue française des *aménagements* orthographiques destinés à éliminer un certain nombre d'anomalies et de contradictions entre les dictionnaires.

Décembre 1990 : Le rapport définitif du Conseil supérieur est publié en France au *Journal officiel de la République française* sous le titre *Les rectifications de l'orthographe*².

1991 : En Belgique, André Goosse fonde l'Association pour l'application des recommandations orthographiques, afin de bien faire connaître les

rectifications. En France existait déjà l'Association pour l'information et la recherche sur les orthographes et les systèmes d'écriture, dont la fondatrice est Nina Catach.

2000 : En Suisse est fondée l'Association pour la nouvelle orthographe.

2001 : Les trois associations de la Belgique, de la France et de la Suisse créent le Réseau pour la nouvelle orthographe du français (RENOUVO) et conçoivent le *Vadémécum de l'orthographe recommandée*, dont le surtitre est *Le millepatte sur un nénufar*. Il sera supplanté, en juin 2009, par le *Grand vadémécum de l'orthographe moderne recommandée*.

2002 : Est fondé à Paris le Groupe de modernisation de la langue, qui a mis en place le site officiel www.orthographe-recommandee.info, lequel contient un résumé et les détails des rectifications orthographiques.

2004 : Au Québec, Annie Desnoyers, Karine Pouliot et Chantal Contant fondent le Groupe québécois pour la modernisation de la norme du français (GQMNF). L'objectif fondamental du GQMNF est de diffuser, au sein de la population, les changements dans la norme du français approuvés par des instances francophones compétentes. L'Office québécois de la langue française fait savoir qu'il applique déjà les nouvelles graphies dans le cas des néologismes et des emprunts figurant dans le *Grand dictionnaire terminologique* et qu'il donnera priorité aux nouvelles graphies dans la mesure où elles sont attestées dans les dictionnaires usuels. Le *Dictionnaire Hachette* et le *Dictionnaire de l'Académie française* indiquent déjà toutes les graphies rectifiées.

Avril 2007 : À l'instar de la Belgique et de la Suisse, le ministère de l'Éducation nationale en France précise sa position sur la nouvelle orthographe dans son *Bulletin officiel* : « On s'inscrira dans le cadre de l'orthographe rectifiée. Les rectifications définies par l'Académie française ont été publiées au *Journal officiel de la République française* le 6 décembre 1990, édition des Documents administratifs. Elles se situent tout à fait dans la continuité du travail entrepris par l'Académie française depuis le XVII^e siècle, dans les huit éditions précédentes de son *Dictionnaire*². »

2008 : En Belgique, les écoles doivent enseigner la nouvelle orthographe. Des circulaires ministérielles indiquent que « les professeurs de français de tous niveaux sont invités à enseigner prioritairement les graphies rénovées » dès la rentrée scolaire 2008. Environ 200 000 exemplaires d'une publication gouvernementale de quatre pages sont distribués dans les écoles belges.

2009 : À la suite d'une pétition envoyée en ligne par le GQMNF aux usagers de la langue française, *Le Nouveau Petit Robert de la langue française 2009* reconnaît 61 % des graphies modernes. Par exemple *pizzéria* au lieu de *pizzeria*, des *après-midis* (avec *s* régulier au pluriel), un *compte-goutte* (sans *s* au singulier), *millepatte* (soudé et sans *s* au singulier, comme *millefeuille*), *imbécilité* (avec un seul *l*, comme *imbécile*), *charriot* (avec deux *r*, comme *charrette*)... Le *Petit Larousse illustré 2009* ne mentionne que 39 % des graphies rectifiées, dans les entrées des mots eux-mêmes. Au début de ce dictionnaire, 11 pages sont consacrées aux nouvelles graphies, présentées sous forme de liste alphabétique.

Pour ou contre les rectifications orthographiques

Depuis la publication des *Rectifications de l'orthographe*, dans le *Journal officiel de la République française* du 6 décembre 1990, des esprits s'agitent, des scripteurs sont ahuris.

Les pourfendeurs des rectifications orthographiques pensent que celles-ci ne sont qu'un nivèlement par le bas

pour les paresseux et les incultes. Selon eux, il faut que la nouvelle génération apprenne, comme ce qui a été imposé aux générations précédentes, toutes les règles de la grammaire avec ses difficultés et exceptions, de même que le lexique, quelles que soient leurs bizarreries; cela forme l'esprit. Dans *L'Express* du 18 avril 2005, Anne Vidalie rappelle que les Français s'étripent sur le sujet de l'orthographe et que, dès le début de l'Académie française en 1635, une querelle a opposé les Anciens, qui ne voulaient pas la modifier parce que sa connaissance permet de « distinguer les honnêtes hommes des simples femmes et des enfants », et les Modernes.

Les adversaires avancent que la forme graphique des mots est le reflet de l'histoire de la langue et des cultures successives. Beaucoup de mots ont une origine latine ou grecque ou autre... et vouloir rapprocher leur orthographe de la prononciation serait les disjoindre de leur origine, les déraciner de leur histoire.

Ces opposants croient que les rectifications annoncent la transformation de l'orthographe, qui en viendra à se modeler sur l'oral. Ils notent également que les rectifications introduisent de nouvelles exceptions qui ne sont pas plus simples à retenir.

Les partisans, quant à eux, soulignent l'importance de rendre plus logique la langue française, afin de simplifier son apprentissage et de favoriser sa maîtrise par tous les francophones et les allophones. Comme le fait remarquer Hubert Joly, « en faisant la toilette des dictionnaires, les *Rectifications orthographiques* mettent fin à des incohérences qui étaient parfois des défis au bon sens³ ». Par ailleurs, même les partisans des *Rectifications de l'orthographe*, dont de nombreux enseignants, sont mécontents de la superficialité des rectifications, qui se sont essentiellement concentrées sur l'orthographe d'usage, alors qu'il aurait fallu, selon eux, simplifier l'orthographe grammaticale à l'instar de l'Académie française qui, en 1679, avait décrété que les participes présents seraient désormais invariables.

En dehors de quelques cas particuliers comme *je cèderai, il complètera...* (depuis les rectifications) au lieu du traditionnel *je céderai, il complètera...*, la langue écrite suit ses besoins spécifiques, et les recommandations de 1990 ne gravitent pas autour d'une simplification vers la phonétique mais plus vers l'élimination des bizarreries orthographiques comme *imbécillité* (malgré *imbécile*), *chariot* (malgré *charrette*)...

Charles Müller, créateur du site Orthonet, dit dans *L'Express* du 18 avril 2005 : « En simplifiant l'orthographe, on améliorerait l'image du français. Au moins pourrait-on donner un signe de bonne volonté en supprimant les sottises les plus évidentes, comme ce fameux *événement* qui doit son deuxième accent aigu au fait qu'un imprimeur, en 1736, s'est trouvé à court d'accents graves. »

Franck Ramus, spécialiste de l'apprentissage du langage, souligne que « la complexité de l'orthographe française n'affecte pas que les dyslexiques, mais tous les enfants. En effet, sa maîtrise demande dix ans d'efforts intensifs en France, contre six mois en Italie et en Finlande. C'est du temps perdu qui pourrait être consacré à des apprentissages plus utiles. Peut-être n'est-ce pas un hasard si la Finlande, où l'écriture est la plus régulière au monde, est aussi le pays dont les élèves affichent les meilleures performances scolaires⁴. »

Nina Catach, réputée pour ses nombreuses recherches scientifiques en orthographe, souligne que le « niveau s'élève. On n'a pas touché aux règles, on les a renforcées. Les exceptions favorisent chez l'enfant le trouble et l'injustice à son égard, car on le pénalise lorsqu'il applique les règles (*avènement / événement, lève / lèverai* mais *cède / céderai*) [...] Le raisonnement prendra la place de la mémoire, et l'enfant pourra vraiment être jugé là-dessus⁵. »

Chantal Contant, spécialiste des rectifications orthographiques au sein du GQMNF, note que « la nouvelle orthographe prend sa source dans les **régularités** que ces règles modernes

Laisser-aller, paresse ou mauvaise foi?

Aujourd'hui, nombre de professeurs d'université ne se préoccupent guère de mettre en application les rectifications orthographiques, puisque l'orthographe traditionnelle est encore admise. Ils pensent que cela ne concerne que les professeurs des sciences de l'éducation, dont la tâche est de former les nouvelles générations qui auront à apprendre cette *nouvelle orthographe*; aussi croient-ils qu'il est plus que suffisant d'avoir appris la « vraie » orthographe avec tous ses pièges et difficultés.

Se confiner dans des formes orthographiques arbitrairement sélectionnées est l'apanage de ceux qui ne veulent pas suivre l'évolution de la langue. Michel Masson rappelle que « l'orthographe française est une invention relativement récente puisque sa conception coïncide avec la parution du premier dictionnaire de l'Académie française (1694) et, surtout, que cette orthographe s'est constituée ensuite par réformes successives [...] de sorte que s'opposer à toute nouvelle réforme, c'est bafouer notre tradition, c'est mutiler la France ».

Le rayonnement de la langue

Nous ne sommes plus au stade des débats, mais bien de la mise en application. Nombre de personnes ne sont pas au courant de l'existence des rectifications orthographiques. Quant à ceux qui en ont connaissance, certains ne s'en préoccupent point, puisque l'ancienne orthographe cohabite avec la nouvelle orthographe recommandée sans aucune sanction. Nous comprenons que cette flexibilité a cours, indubitablement, pour laisser la nouvelle orthographe s'installer progressivement jusqu'au jour où l'ancienne sera supplantée. Dans tous les cas, il importe que professeurs et enseignants ne pénalisent pas indument les étudiants, puisque l'ancienne graphie aussi bien que la nouvelle sont admises.

Les rectifications orthographiques, avec leurs points forts et leurs points faibles, ne peuvent être tenues comme

réductrices de la qualité de la langue française. Ce ne sont pas quelque 5000 mots – répertoriés dans le *Grand vadémécum de l'orthographe moderne recommandée* – touchés par les rectifications, où interviennent six ou sept notions grammaticales, qui défigurent la langue. Accusons plutôt de la défigurer les personnes mêmes qui, au lieu de maîtriser la langue écrite dans toutes ses nuances et règles, prétendent la défendre. Sous prétexte de la garder pure, elles en viennent à la fossiliser.

Toute réforme orthographique est déstabilisante, et les *Rectifications de l'orthographe* de 1990 ne le sont pas moins. Pour plusieurs, elles semblent incohérentes et incomplètes. Les fervents des rectifications, notamment les instituteurs, auraient voulu voir plus de changements plutôt que des demi-mesures qui ne contribuent pas, selon eux, à simplifier véritablement l'apprentissage du français écrit. Il est nécessaire qu'ils sachent que les experts veulent *d'abord et lentement* supprimer les incohérences orthographiques sans ébranler les habitudes graphiques et visuelles des gens instruits, formés selon l'orthographe traditionnelle.

Quant aux adversaires, instruits ou non, ils s'identifient à l'orthographe traditionnelle comme à l'habit aristocratique que la nouvelle orthographe souillera. Ils découvriront, malgré eux, qu'il est sage de rechercher les régularités orthographiques dans une perspective évolutive, surtout lorsqu'elles sont bien ancrées dans l'usage.

Les pièges inutiles, délectation d'une élite qui a souffert dans l'apprentissage des incongruités orthographiques et qui veut faire souffrir en retour les générations suivantes, sont un gaspillage de temps que les *Rectifications* éliminent pour permettre un meilleur rayonnement de la langue écrite dans le monde francophone.

Des linguistes, des pédagogues, des correcteurs, des instituteurs ont déjà remarqué que les *Rectifications* ne sont pas essentiellement simplificatrices mais que de nouvelles exceptions ont

remplacé d'anciennes. Il va sans dire que, même avec les simplifications orthographiques, il y aura toujours des règles à mémoriser et des exceptions aux règles à retenir, mais dans les deux cas elles seront moins nombreuses qu'auparavant.

Vouloir plaire à tout le monde est une entreprise quasi impossible : l'académicien, l'enseignant, le linguiste, le grammairien, le correcteur, le scripteur, chacun a ses attentes. Il y aura toujours des demandeurs de réforme et des ennemis de toute réforme... Et la langue évoluera malgré ou avec les acteurs en présence, comme elle l'a toujours fait depuis la naissance de l'écriture.

Bibliographie, références informatiques et résumé des règles

Disponibles sur demande. Veuillez communiquer avec l'auteur à l'adresse suivante : georges.farid@uqo.ca. ■

Notes

- 1 Conseil supérieur de la langue française, « Les rectifications de l'orthographe », http://www.academie-francaise.fr/langue/rectifications_1990.pdf.
- 2 Ministère de l'éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche, « Bulletin officiel hors-série no 5 du 12 avril 2007 », ftp://trf.education.gouv.fr/pub/edutel/bo/2007/hs5/hs5_appfondissement.pdf.
- 3 Hubert Joly, « Les rectifications orthographiques entrent enfin en vigueur » dans *La banque des mots*, revue semestrielle de terminologie française publiée par le Conseil international de la langue française, n° 77, 2009, p. 20.
- 4 Anne Vidalie, « Sa maîtrise demande dix ans d'efforts », *L'Express*, 18 avril 2005, http://www.lexpress.fr/actualite/societe/education/sa-maitrise-demande-dix-ans-d-efforts_486268.html.
- 5 Nina Catach, *L'orthographe en débat*, Paris, Nathan, 1991, p. 77.
- 6 Chantal Contant, *Grand vadémécum de l'orthographe moderne recommandée*, Montréal, De Champlain S. F., 2009, p. 3.
- 7 Christine Petit, « Réforme de l'orthographe : les tribulations d'un siècle » dans *Le point sur les rectifications de l'orthographe en 2005*, le RENOUVO (Réseau pour la nouvelle orthographe du français), 2005, p. 53-55.
- 8 Chantal Contant, *Grand vadémécum de l'orthographe moderne recommandée*, Montréal, De Champlain S. F., 2009, p. 37-38.
- 9 Michel Masson, *L'orthographe : guide pratique de la réforme*, Paris, Seuil, 1991.

Un partenariat porteur en développement terminologique

Le projet *Coopération technolinguistique – Afrique : développement des langues partenaires africaines et créoles* (CTA) est le fruit d'une coopération multilatérale francophone. Il a été lancé au cours de la réunion statutaire annuelle du Réseau international des langues africaines et créoles (Conakry, Guinée, décembre 2004) et mis en chantier lors de la mission d'étude et d'information qu'a tenue la Direction de la normalisation terminologique (DNT) du Bureau de la traduction (Ottawa, Canada, mars 2005). Y participaient neuf spécialistes langagiers africains de la Guinée, du Mali, de la République démocratique du Congo (RDC) et des Seychelles, ainsi que deux responsables de la Direction des langues de l'Organisation internationale de la Francophonie. Depuis, que de chemin parcouru...

Des objectifs ambitieux

Malgré quelques petites embûches inhérentes à toute activité du genre, le projet s'achemine aujourd'hui, lentement mais sûrement et efficacement, vers ses objectifs :

- une meilleure appropriation du français en Afrique, parallèlement à l'instrumentation et à la promotion des langues africaines transfrontalières;
- un partage des connaissances pratiques, des outils technolinguistiques et de l'expertise canadienne avec les pays africains partenaires;
- l'accès gratuit à *TERMIUM Plus®*, la banque de données terminologiques et linguistiques du gouvernement du Canada, pour consultation et création de tiroirs terminologiques en langues africaines;
- la mise sur pied de centres nationaux africains de terminologie animés par des équipes nationales compétentes travaillant en réseau et en lien avec les experts et gestionnaires de *TERMIUM Plus®*;

A promising terminology development partnership

The project entitled *Coopération technolinguistique – Afrique : développement des langues partenaires africaines et créoles* (CTA) [technolinguistic co-operation–Africa: development of African and Creole partner languages] is the result of a Francophone multilateral co-operative effort. It was launched during the statutory annual meeting of the Réseau international des langues africaines et créoles [international network of African and Creole languages], held in Conakry, Guinea, in December 2004, and carried out during the study and fact-finding mission conducted by the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate (TSD) (Ottawa, Canada, March 2005). Participants included nine African language experts from Guinea, Mali, Democratic Republic of the Congo (DRC) and Seychelles, and two officials from the Languages Directorate of the International Organisation of La Francophonie. A lot has been achieved since this project began.

Ambitious objectives

Despite some minor obstacles inherent to this type of activity, the project is now making headway, slowly but surely and effectively, towards achieving the following objectives:

- Greater adoption of French in Africa, along with the provision of tools in and the promotion of cross-border African languages;
- Sharing of practical knowledge, technolinguistic tools and Canadian expertise with partner African countries;
- Free access to *TERMIUM Plus®*, the Government of Canada's terminology and linguistic data bank, for the purposes of consulting and creating terminology compartments in African languages;
- Setting up of African national terminology centres led by competent national teams working closely and in a network with *TERMIUM Plus®* experts and managers;

- la production d'outils et d'ouvrages (lexiques, vocabulaires, etc.) en langues africaines à l'appui de l'éducation formelle et informelle, de l'alphabétisation et du développement.

Ces objectifs précis montrent clairement que le projet CTA vise avant tout la mise en place d'une infrastructure linguistique et terminologique solide et durable, susceptible de produire des résultats concrets dans les pays africains participants.

Un nouvel outil

C'est dans le cadre et l'optique de cet important projet multidimensionnel qu'a été réalisé, et publié en décembre 2009, le *Lexique panafricain de la femme et du développement* en français, en anglais et dans cinq langues africaines transfrontalières : le créole (aux Seychelles), le fulfulde, le lingala, le mandingue et le swahili.

Les zones d'extension territoriale de ces langues partent de ce que des géolinguistes africanistes appellent communément « la ceinture de fragmentation »; celle-ci s'étend au sud du Sahara, de la côte ouest-atlantique à la côte australe/océan Indien du continent. Le mandingue est parlé dans toute l'Afrique de l'Ouest, le fulfulde est « dispersé » de l'Afrique de l'Ouest jusqu'en Afrique centrale, le lingala est parlé en Afrique centrale, le swahili en Afrique centrale, australe et de l'Est, voire au delà, et le créole est parlé dans les îles de l'océan Indien. Malgré l'étendue de leur zone d'extension, et bien qu'on reconnaisse leur fonction d'intercommunication et de liaison entre des millions d'habitants appartenant à des populations diverses, ces langues demeurent malheureusement, encore à ce jour, en état d'infériorité *de jure* par rapport aux langues européennes (par exemple l'anglais, le français et le portugais), qui sont reconnues généralement par tous les pays comme officielles. Et le comble, c'est que ces langues africaines restent toutes moins bien dotées et équipées en documents scientifiques et de vulgarisation de référence, de même qu'en outils pratiques d'enseignement et d'apprentissage. C'est dans cette optique que le *Lexique panafricain de la femme et du développement*, continuant la série *Lexique panafricain* commencée avec le *Lexique panafricain des sports* (paru en janvier 2005), s'avère un instrument de bon augure, souhaité, souhaitable et fort utile.

- Production of tools and reference works (glossaries, vocabularies, etc.) in African languages to provide support for formal and informal education, literacy education and development.

These specific objectives clearly indicate that the CTA project's primary objective is to build a solid, sustainable linguistic and terminological infrastructure that is likely to produce concrete results in the participating African countries.

A new tool

In December 2009, as part of this major multi-dimensional project, the participants compiled and published the *Pan-African Glossary on Women and Development* in French, English and five cross-border African languages: Creole (Seychelles), Fulfulde, Lingala, Mandingue and Swahili.

The areas where these languages are spoken stem from what experts in African geolinguistics commonly call "the fragmentation belt," which extends south of the Sahara, from the Atlantic coast along the south coast of the continent to the Indian Ocean. Mandingue is spoken throughout West Africa; speakers of Fulfulde are scattered from West Africa to Central Africa; Lingala is spoken in Central Africa; Swahili is spoken in central, southern and eastern Africa, and even beyond those areas; while Creole is spoken on the islands of the Indian Ocean. Despite the extent of the areas where these languages are spoken and although it is recognized that they have a role to play in communication and liaison among millions of people belonging to various populations, these

languages, unfortunately, today still have inferior legal status to European languages such as English, French and Portuguese, which are generally recognized as official languages by all of the countries. Moreover, these African languages continue to be less well equipped in that there is a scarcity of scientific documents, popular reference works and practical teaching and learning tools available in these languages. For that reason, the *Pan-African Glossary on Women and Development*, a continuation of the *Pan-African Glossary* series, which began with the *Pan-African Glossary of Sports* released in January 2005, is proving to be a very promising, sought-after and highly useful reference work.



C'est au cours de la réunion de suivi et d'évaluation du projet CTA (Kinshasa, RDC, décembre 2008) que l'élaboration du *Lexique* a été retenue comme opération complémentaire aux activités ordinaires du projet. La réalisation rapide du *Lexique* a été rendue possible grâce à l'expertise et au soutien technique et matériel constant de la DNT, et aussi grâce à l'engagement et à la disponibilité des équipes nationales des cinq pays africains concernés.

La mise en chantier

Dans un premier temps, la DNT a extrait de son *Lexique de la femme et du développement* (1995) une première liste de termes (en français et en anglais), de laquelle fut tirée une nomenclature (enrichie par des termes dénotant des réalités africaines) de 215 termes qui répondaient aux besoins terminologiques des pays concernés. Les entrées ont été disposées à la verticale, par ordre alphabétique, dans la première colonne d'un tableau fichier informatique en format PDF. Les équipes nationales ont ensuite été chargées de « traduire » ces termes dans les langues cibles et de faire la saisie des équivalents dans les colonnes respectives assignées à cette fin, et suivant les prescriptions et normes préconisées.

Les paramètres

Dès réception du tableau fichier et des consignes appropriées, les équipes nationales africaines se sont mises au travail de « traduction ». Elles ont trouvé ou inventé les termes-équivalents dans les langues respectives, les ont saisis en regard des termes-sources dans les colonnes correspondantes du tableau, puis les ont fait parvenir à la DNT par Internet. Les terminologues canadiens, après une première analyse, ont produit une note de lecture critique articulée autour de questions et d'indications pertinentes qui ont mené à la prise des mesures ci-dessous. Il a été décidé :

- de choisir, d'homogénéiser et d'harmoniser les systèmes de graphie et les polices de caractères (respect des alphabets officiels et des règles de transcription en vigueur); la police de caractères de base du *Lexique* serait Arial, qu'on utiliserait pour le créole, le mandingue et le swahili; le fulfulde utiliserait la police Lucida Sans Unicode; le lingala, la police Mali Standard SILSophia; c'est ainsi que serait résolu l'éternel débat sur l'utilisation de caractères phonétiques spéciaux pour écrire les langues africaines;
- d'adopter des techniques de traitement et d'appariement des unités terminologiques simples (unitérms) ou complexes (multiterms, synonymes, syntagmes, éléments phraséologiques, etc.) en respectant la structure et le fonctionnement des langues sources par rapport aux langues cibles;

During the CTA project follow-up and assessment meeting held in Kinshasa, DRC, in December 2008, the compilation of the *Glossary* was selected as an activity that complemented regular project activities. With the expertise and ongoing technical and material support provided by the TSD and the commitment and co-operation of the national teams of the five African countries concerned, it was possible to compile the *Glossary* in a short period of time.

Getting underway

First of all, the TSD extracted an initial list of terms in French and English from its *Glossary on Women and Development* (1995), out of which a 215-term nomenclature was compiled (and expanded through the addition of terms denoting African realities) that met the terminology requirements of the countries concerned. The entries were listed vertically in alphabetical order in the first column of a table created in a PDF electronic file. The national teams were then assigned to "translate" these terms into the target languages and enter equivalent terms in the respective columns designated for that purpose in accordance with the recommended instructions and standards.

Parameters

As soon as they received the table and appropriate instructions, the African national teams proceeded with the "translation" work. They found or coined equivalent terms in the respective languages, entered them alongside the source terms in the corresponding columns of the table, then sent them to the TSD via the Internet. After an initial analysis, the Canadian terminologists produced a critical assessment dealing with relevant issues and indications that led to the implementation of the measures listed below. Decisions were made as follows:

- Select, standardize and harmonize the spelling and fonts to comply with official alphabets and transcription rules in effect. The font used in the *Glossary* for Creole, Mandingue and Swahili terms would be Arial; the font for Fulfulde terms would be Lucida Sans Unicode; and the font for Lingala terms would be Mali Standard SILSophia. This was the solution to the eternal debate about using special phonetic characters for writing in African languages;
- Adopt methods for processing and matching simple terminology units (unitérms) and complex terminology units (multiterms, synonyms, syntagms, phraseological elements, etc.) while complying with the structure and functioning of the source languages in relation to the target languages;

- d'établir des principes et des méthodes de repérage, d'arrangement et d'alignement des matériaux terminologiques afin de favoriser la compréhension des renseignements de manière immédiate, diversifiée et matricielle (synonymes, équivalents constituant des sous-ensembles d'unités qui se retrouvent par ailleurs comme des entrées renvoyant aux unités principales);
- de tenir compte des caractéristiques et des potentialités des langues concernées afin de distinguer la langue de spécialité de la langue générale en tant que sous-ensemble de la langue totale, et afin de favoriser la créativité lexicale et terminologique (dérivation, composition, complexification, etc.);
- de déterminer la représentation du nom de la langue¹, de la région géographique-Union Africaine² et du pays³, en suivant les conventions et la norme ISO 639-2 : la vedette principale apparaît en gras; les équivalents, présentés à la verticale, sont précédés des codes de langue en ordre alphabétique. Les équivalents sont parfois suivis de synonymes auxquels un nombre est accolé s'ils présentent une nuance orthographique ou sémantique. Le signe « => » renvoie le synonyme à l'entrée principale; en regard du terme (synonymes, équivalents) et entre crochets, le code de la région géographique est suivi d'un tiret, puis des codes de pays séparés par une virgule :

a) **puberté**

<i>crs</i>	puberté [AA – SC]
<i>ful</i>	timbugol debbo / gorko [AO – ML, SN]
<i>ful</i>	kellefuye [AO – GN]
<i>lin</i>	lipúka [AC – CD]
<i>man</i>	faridaye [AO – GN]
<i>man</i>	balikuya [AO – GN, ML]
<i>man</i>	ka se jènyògònya ma [AO – ML]
<i>man</i>	balikuyaa [AO – SN]
<i>swa</i>	hali ya kijana binti ao mume [AC – CD]
<i>eng</i>	puberty

b) **OIT** => Organisation internationale du travailc) **sidéen** => malade du SIDA

- de vérifier et d'évaluer l'authenticité et l'adéquation des termes et de leurs rapports, les techniques de l'emprunt, l'harmonisation terminologique et rédactionnelle;

- Establish principles and methods for identifying, arranging and aligning terminological material in order to facilitate immediate comprehension of the diverse information using a matrix (synonyms, equivalent terms making up subsets of units that are also listed as entries referring back to the main units);
- Take into account the characteristics and potentialities of the languages concerned in order to distinguish the special-purpose language from the general language as a subset of the total language, and in order to encourage lexical and terminological creativity (derivation, composition, complexification, etc.);
- Determine the abbreviations to be used to represent the language name,¹ African Union geographic region² and country³ in accordance with the ISO 639-2 standard and conventions, that is, entry term in bold face, and equivalent terms listed vertically, preceded by language codes in alphabetical order. Equivalent terms are sometimes followed by synonyms to which a number is assigned if they have a slightly different spelling or meaning. The => sign refers the synonym to the main entry. The geographic region code enclosed by square brackets is shown alongside the term, synonym or equivalent, and is followed by a hyphen and country codes, separated by a comma, as in the following:

a) **puberty**

<i>fra</i>	puberté
<i>crs</i>	puberté [AA – SC]
<i>ful</i>	timbugol debbo / gorko [AO – ML, SN]
<i>ful</i>	kellefuye [AO – GN]
<i>lin</i>	lipúka [AC – CD]
<i>man</i>	faridaye [AO – GN]
<i>man</i>	balikuya [AO – GN, ML]
<i>man</i>	ka se jènyògònya ma [AO – ML]
<i>man</i>	balikuyaa [AO – SN]
<i>swa</i>	hali ya kijana binti ao mume [AC – CD]

b) **ILO** => *International Labour Organization*c) **drinkable water** => *potable water*

- Verify and assess the authenticity and appropriateness of terms and their relationships, borrowing techniques, and harmonization of terminology and record drafting;

1 Codes des langues africaines : créole = crs; fulfulde = ful; lingala = lin; mandingue = man; swahili = swa

2 Codes des régions : Afrique australe = AA; Afrique centrale = AC; Afrique de l'Ouest = AO

3 Codes des pays : Guinée = GN; Mali = ML; République démocratique du Congo = CD; Sénégal = SN; Seychelles = SC

1 African language codes: Creole = crs; Fulfulde = ful; Lingala = lin; Mandingue = man; Swahili = swa

2 Region codes: Southern Africa = AA; Central Africa = AC; West Africa = AO

3 Country codes: Guinea = GN; Mali = ML; Democratic Republic of the Congo = CD; Senegal = SN; Seychelles = SC

- de tenir compte des réalités socioculturelles et civilisationnelles africaines en tant qu'aspect fondamental, tout en restant ouvert aux cultures et aux civilisations des langues sources (par exemple, le terme *famille mono-parentale*, qui ne se rapporte à aucune notion [concept] en milieu *mandingue*, a quand même été rendu par un néologisme, *keleenna denbatigiya*, *keleenna denbayatigi*, créé pour la circonstance par les équipes nationales de la Guinée, du Mali et du Sénégal).

En somme, l'exploitation de la note de lecture critique de la DNT en tant que document de base, ainsi que les avis, contributions et échanges entre tous les acteurs – canadiens et africains – ont permis :

- aux équipes nationales des Seychelles et de la RDC de revoir, d'améliorer et de finaliser leurs documents, respectivement sur le créole et sur le lingala et le swahili;
- aux équipes nationales de la Guinée, du Mali et du Sénégal de réexaminer et de rajuster (réunion de concertation, Dakar, Sénégal, juin 2009) toute la nomenclature mandingue et fulfulde, et d'harmoniser leurs démarches méthodologiques de traitement des données en ayant en vue la normalisation et la gestion régionale, voire continentale, qu'il leur faudrait réaliser à moyen et à long terme, notamment par l'opérationnalisation des structures de représentation par aire géographique récemment mises en place dans le cadre du projet.

Un grand pas

Comme on peut le constater, les langagiers africains, avec l'appui technique et matériel des experts de la DNT, ont ensemble essayé, en proposant ce lexique au public, de relever le défi et de répondre à trois soucis majeurs :

- satisfaire aux besoins importants et urgents des populations laborieuses du continent, qui aspirent tout simplement à vivre, à travailler et à se développer en ayant recours à des moyens de communication qui leur sont propres, dans leurs langues maternelles;
- contribuer de façon concrète et tangible à équiper et à valoriser les langues africaines afin qu'elles retrouvent *officiellement* la place privilégiée qui leur revient dans la construction des États-nations et de l'Union Africaine;
- observer scrupuleusement les normes et les fondements scientifiques, théoriques et pratiques qui régissent l'élaboration, la conception, l'édition et la publication d'un tel ouvrage.

- Take into account the realities of African civilizations, societies and cultures as a fundamental aspect, while remaining open to the cultures and civilizations of the source languages (for example, the term *single-parent family*, which is unrelated to any concept in the Mandingue community, was nonetheless rendered by a neologism, *keleenna denbatigiya*, *keleenna denbayatigi*, created by the national teams of Guinea, Mali and Senegal).

In short, the use of the TSD critical assessment as a base document, as well as the opinions, contributions and information shared among all of the Canadian and African players involved, made it possible for

- the national teams of Seychelles and the DRC to review, improve and complete the information they had with regard to Creole, Lingala and Swahili;
- the national teams of Guinea, Mali and Senegal, at a joint meeting held in Dakar, Senegal, in June 2009, to re-examine and adjust all of the Mandingue and Fulfulde nomenclature and to harmonize their methodologies for handling data with a view to the regional—and continent-wide—standardization and management that they would have to do in the medium and long terms, particularly by implementing the structures for representing each geographic area that were adopted for the purposes of the project.

A major step

The African language specialists who compiled this glossary for the public, with the technical and material support provided by TSD experts, have made a collective attempt to take up the challenge and address three major concerns:

- Fulfill the substantial and pressing needs of the African continent's working populations, who simply aspire to live, work, learn and communicate in their own distinctive first languages;
- Help in tangible ways to equip and enhance African languages so that they can *officially* exercise the primary role they are called on to play in building nation states and the African Union;
- Strictly comply with the standards and scientific, theoretical and practical foundations that govern the development, design, editing and publication of this type of reference work.

Suite à la page 27

Continued on page 27

Réformer sans défigurer

André Senécal

L'auteur nous présente une recension du livre de François de Closets, *Zéro faute – L'orthographe, une passion française*, paru en 2009 aux Éditions Mille et une nuits.

On ne compte plus les livres sur l'orthographe ou sa réforme. Écrivains et grammairiens se sont succédé, qui pour célébrer, qui pour condamner cette orthographe considérée comme la plus difficile à apprendre. Aussi sommes-nous un peu méfiants de voir un journaliste scientifique n'appartenant pas au sérail naturel des « brillants causeurs » venir nous donner son opinion sur la question. D'entrée de jeu, François de Closets nous avoue que l'orthographe a toujours été sa bête noire. Force est de constater qu'après plus de vingt livres à son actif, les choses semblent s'être tassées. Du même souffle, il nous prévient qu'il préconise une réforme générale de l'orthographe et nous convie ni plus ni moins à la tumultueuse mais néanmoins passionnante histoire de l'orthographe française pour prouver son point de vue.

Et de fait, appliquant un raisonnement cartésien implacable qui n'est pas étranger à sa fonction de journaliste scientifique, Closets nous présente les aberrations de notre orthographe dans une démarche historique fort instructive, stimulée par un style des plus alerte. S'il flirte dangereusement avec la notion de « logique » appliquée à la langue, ses démonstrations sont malgré tout fort convaincantes, surtout lorsqu'une bizarrerie lexicale demeure sans justification. La réforme cherche à mettre fin aux aberrations de l'orthographe pour en faciliter l'apprentissage.

Certaines réformes ne semblent pas poser problème. Par exemple, en français, la règle prescrit qu'une voyelle surmontée d'un tréma se prononce séparément plutôt que de changer de son en se combinant à une autre voyelle, ce qu'on peut vérifier dans la paire de mots *froide/humanoïde*. Cependant, dans le féminin des adjectifs terminés par *-gu*, le tréma surmonte le *-e* marquant le féminin, mais c'est la voyelle précédente qui se prononce (*aiguë, contiguë, exigüe, ambiguë*). Une réforme de l'orthographe ramenant le tréma sur la voyelle réellement prononcée ne cassera pas trois pattes à un canard. Mais notre érudit journaliste ne s'en tient pas là : sans prôner ouvertement la phonétisation de l'écriture, il préconise, entre autres, la disparition des vestiges étymologiques des mots (par exemple *ph* et *th* venant du grec), sous prétexte que les consonnes qui ne se prononcent pas devraient être éliminées. Il part du principe que si cette déformation de l'orthographe n'oblitére pas le sens, elle n'aura aucun effet sur l'usage. Pourtant, il peut arriver qu'on puisse comprendre le sens d'un mot aperçu pour la première fois si, le cas échéant, il est possible de remonter à ses racines grecques ou latines. Réformer cette particularité pourrait en amener plus d'un à déchirer sa chemise en public.

Qu'on soit pour ou contre une réforme généralisée de l'orthographe, les arguments de Closets sont sérieux

et difficilement contestables d'un point de vue purement « logique ». Ne serait-ce que le mot même d'« orthographe », qui devrait s'écrire « orthographie », sur le modèle de géographie, photographie ou calligraphie. Est-ce que vous « orthographez » ou orthographiez? Incontestable, vous dis-je.

Mais voilà! L'orthographe est une passion française qui a été sacralisée par une élite pour être transmise selon les canons de la rectitude langagière. Pourtant, après l'ordonnance (Closets parle de l'édit...) de Villers-Cotterêts, en 1539, qui établit le français comme langue officielle en France, une effervescence de réformes de l'orthographe se succèdent entre 1650 et 1835 selon les humeurs de l'usage. Ce n'est que vers le milieu du XIX^e siècle que s'est figée l'orthographe telle qu'on la connaît aujourd'hui. Les écrivains tiennent le haut du pavé, et l'on s'en remet à leur jugement « éclairé » sur la question. Closets de constater : « Ce n'est pas le savoir, mais la notoriété qui confirme l'autorité. » La dictée devient la voie royale de l'apprentissage de l'orthographe. On excuse quelqu'un de ne pas avoir la « bosse des maths », mais on couvre d'opprobre celui qui ne parvient pas à maîtriser l'orthographe. La honte le guette, si ce n'est la culpabilité caractéristique de la morale judéo-chrétienne. D'ailleurs, ne commet-on pas une « faute » d'orthographe plutôt qu'une erreur?

L'orthographe française est une des plus difficiles à maîtriser tant les exceptions (pas toujours justifiées...) sont nombreuses. Il y a d'un côté ceux qui ne veulent absolument pas que l'orthographe subisse l'outrage de quelque réforme que ce soit, de l'autre, ceux qui veulent phonétiser au point d'aligner l'orthographe française sur l'espagnole. Au milieu se trouvent ceux qui proposent une réforme raisonnable et limitée des aberrations les plus criantes. Parmi eux, les linguistes, dont on n'avait jamais sollicité l'avis jusqu'à présent, les écrivains occupant tout le terrain. Par ailleurs, si Maurice Druon vouait aux gémonies toute réforme de l'orthographe, le général de Gaulle, une lame plus que fine dans la maîtrise de la langue française, favorisait discrètement une « rectification ».

La dernière réforme de l'orthographe a été publiée au *Journal officiel de la République française* en 1990. Elle touche plus de 2000 mots et se présente sous la forme de recommandations non obligatoires. À ce jour, plus de 60 % d'entre elles sont passées dans l'usage.

François de Clossets aborde aussi la « menace » que représenteraient les SMS, ces minimessages d'écrans d'appareils mobiles (téléphones cellulaires, par exemple), pour la dégradation de l'orthographe. Selon lui, il n'y a pas péril en la demeure, car ces minimessages servent à transmettre une parole à la volée et non un texte à proprement parler, des contraintes d'espace et de tarif expliquant cette façon d'écrire. D'ailleurs, les auteurs de ces messages reprennent une orthographe plus conforme aux règles lorsqu'ils rédigent normalement un texte.

Au vu des nombreuses références et des personnages historiques et politiques cités, un index aurait été très utile. Clossets nous présente de façon captivante les péripéties de l'orthographe française tout en prêchant pour sa paroisse. Mais il reconnaît, comme François Mitterrand, qu'il faut « donner du temps au temps ». Enfin, l'auteur conclut en nous invitant à « aimer notre langue comme il convient : avec passion pour le français, avec raison pour l'orthographe ». ■

La petite histoire d'une expression

Fanny Vittecoq ■

C'est une autre paire de manches

L'expression *C'est une autre paire de manches* signifie « c'est une autre affaire, souvent plus difficile ou compliquée que celle dont on vient de parler » : *Siffler, les gens y arrivent. Mais siffler avec un craquelin dans la bouche, c'est une autre paire de manches! Qu'il fréquente cette femme, soit; mais qu'il l'épouse, c'est une autre paire de manches.*

L'expression est attestée en 1611. Au Moyen Âge, la tenue usuelle comprenait des demi-manches qui recouvraient les vêtements du coude au poignet. Or, ces demi-manches étaient amovibles, ce qui permettait de « rafraîchir » sa tenue entre deux activités ou de rehausser son allure sans faire trop

de frais. Les amoureux auraient échangé une paire de manches comme gage de fidélité amoureuse. Dans ce contexte, *changer de manches* signifiait « changer d'amoureux ». Une autre tradition consistait pour les femmes à remettre leurs manches à leur soupirant avant un tournoi; celui-ci les affichait alors fièrement sur sa lance ou sur son bouclier. Mais selon une autre hypothèse, l'expression proviendrait plutôt du milieu commercial : elle aurait signifié « c'est un autre article » à fabriquer ou à coudre.

De nos jours, s'il n'est plus coutume de changer de manches, on *relève* ou on *retrousse ses manches* pour travailler ou pour être plus à l'aise. Au sens figuré, ces expressions signifient « se mettre au travail avec ardeur ». ■

L'Institut d'été de jurilinguistique prend de l'ampleur

The Summer Institute of Jurilinguistics is expanding

Ilana Auverana

Translation: Dennis Maloney, C. Tr.

L'Institut d'été de jurilinguistique est un forum annuel créé dans le but de faire connaître les travaux de jurilinguistique au Canada et de favoriser les échanges entre langagiers du droit canadien. La jurilinguistique consiste en l'étude linguistique du discours juridique. Étant donné que chaque système de droit (droit civil et common law) et chaque langue a ses particularités, elle cherche plus spécifiquement à élaborer des techniques pour améliorer la qualité des textes juridiques en respectant la complexité et les nuances de chaque système ainsi que le génie de la langue. Elle s'exerce également dans des contextes unilingues et multilingues et dans un cadre juridique unisystémique ou multisystémique.

Pour ces raisons, présenter les règles du droit de manière claire dans les textes juridiques demeure une préoccupation dans le milieu juridique. Cette préoccupation est encore plus marquée au Canada en raison du dualisme juridique et législatif et, par conséquent, du besoin de promouvoir l'accès à la justice dans les deux langues officielles. Dans ce contexte, la jurilinguistique prend une importance grandissante. Pour appuyer et promouvoir les activités en la matière, les centres de jurilinguistique ont proposé la création de l'Institut d'été de jurilinguistique.

Les débuts de l'Institut d'été

La rencontre inaugurale de ce forum a eu lieu le 5 août 2005 à la Faculté de droit de l'Université McGill, à Montréal. Y ont participé une vingtaine de jurilinguistes venant, pour la plupart, des quatre centres canadiens de jurilinguistique : le Centre de traduction et de terminologie juridiques (CTTJ) de l'Université de Moncton, le Centre de traduction et de documentation juridiques (CTDJ) de l'Université d'Ottawa, l'Institut Joseph-Dubuc (IJD) du Collège universitaire de Saint-Boniface, à Winnipeg, et le Centre de recherche en droit privé et comparé du Québec (CRDPCQ) de l'Université McGill. Cette première rencontre a porté sur trois aspects de la pratique de la jurilinguistique : la traduction de la jurisprudence, l'intégration de la terminologie normalisée et la lexicologie juridique.

Le 4 août de l'année suivante, l'auditoire s'est élargi. Une trentaine d'experts, de chercheurs et d'étudiants ont ainsi pu entendre des exposés traitant de sujets tels que la formation des jurilinguistes au Canada, la traduction des citations dans les jugements et la terminologie relative au droit des biens.

The Summer Institute of Jurilinguistics is an annual forum held to raise awareness of jurilinguistic activities in Canada and promote information sharing between legal language professionals across the country. Jurilinguistics is the study of legal discourse from a language perspective. Because each legal system (civil law and common law) and each language has its own special characteristics, jurilinguistics specifically seeks to define methods for improving the quality of legal texts while taking into account the complexity and shades of meaning of each system and the unique character of each language. It also has applications in unilingual and multilingual contexts and within single-system and multi-system legal frameworks.

For these reasons, it is an ongoing concern of the legal community to be able to set out the rules of law clearly in legal texts. This concern is more pronounced in Canada because of Canada's legal and legislative duality and consequently because of the need to promote access to the justice system in both official languages. In this context, jurilinguistics is taking on increasing importance. To support and promote jurilinguistic activities, the jurilinguistic centres proposed that a Summer Institute of Jurilinguistics be established.

Summer Institute beginnings

The Summer Institute's first meeting was held on August 5, 2005 in Montréal at the McGill University Law Faculty. In attendance were about 20 jurilinguists, mostly from the Canada's four jurilinguistic centres: the Centre de traduction et de terminologie juridiques (CTTJ) at the Université de Moncton, the Centre for Legal Translation and Documentation (CLTD) at the University of Ottawa, the Institut Joseph-Dubuc (IJD) at the Collège universitaire de Saint-Boniface in Winnipeg, and the Quebec Research Centre of Private and Comparative Law (QRCPL) at McGill University. The topics at this meeting had to do with three aspects of the practice of jurilinguistics: translation of jurisprudence, integration of standardized terminology and legal lexicology.

At the meeting held on August 4 of the following year, the number of participants increased. About 30 experts, researchers and students attended presentations on topics as varied as the training of jurilinguists in Canada, the translation of quotations in judgments and property law terminology.

Coup d'œil sur l'Institut de 2009¹

L'Institut a fait relâche en 2007 et 2008, puis le projet a été relancé en 2009 : une troisième rencontre a eu lieu le 31 août dernier, à la Faculté de droit de l'Université McGill. Le nombre de participants a encore augmenté. En effet, plus de quatre-vingt personnes venant de divers milieux liés à la jurilinguistique y assistaient : représentants de différentes cours, fonctionnaires, avocats, notaires, professeurs et chercheurs universitaires.

Les deux premiers exposés ont fait ressortir des difficultés inhérentes à la traduction. M^{re} Francie Gow, avocate-traductrice, a souligné l'importance de se rendre compte de ses lacunes dans les questions de droit et de procédure. Ensuite, M^{me} Jimena Andino Dorato, avocate argentine, a décrit l'expérience de la publication d'une édition trilingue du *Code civil du Québec* (français, anglais et espagnol) en tant qu'étude de cas jurilinguistique. Selon elle, le traducteur doit jouer le rôle d'interprète.

Les techniques employées par le Comité de normalisation du vocabulaire français de la common law dans le cadre de la Promotion de l'accès à la justice dans les deux langues officielles (PAJLO) ont été présentées lors d'une table ronde. Trois membres du Comité, Sylvette Savoie Thomas (CTTJ), Isabelle Chénard (CTDJ) et l'auteure (Bureau de la traduction du Canada), ont respectivement entretenu l'auditoire du processus de normalisation, de la rédaction d'un dossier de normalisation et des publications produites par le Comité.

M^{me} Gisèle Barnabé, directrice de l'IJD, a analysé la possibilité d'employer dans le domaine juridique le modèle de formation en français offert aux professionnels du domaine de la santé au Manitoba. Ensuite, M^{re} Aileen Doetsch, traductrice pour l'Institut Max Planck de Hambourg, en Allemagne, a fait un exposé sur les difficultés liées à la diversité des langues et des systèmes juridiques auxquelles doivent faire face les traducteurs de l'Union européenne quand ils traduisent des textes de doctrine.

Pour terminer, M. Nicholas Kasirer, juge à la Cour d'appel du Québec, a décrit son projet, qui porte sur la traduction anglaise de la pensée de Gérard Cornu, maître d'œuvre du *Vocabulaire juridique* et auteur de l'ouvrage *Linguistique juridique*. M. Kasirer tente de déterminer dans quelle mesure la traduction anglaise respectera le français civiliste de Cornu.

Un bel avenir pour l'Institut d'été

L'Institut d'été se veut un forum de perfectionnement des connaissances en jurilinguistique. Il vise la consolidation de la mise en réseau des participants et le transfert des savoir-faire. Appréciée par tous les participants, cette activité est maintenant reconnue par le Barreau du Québec dans le cadre de la formation obligatoire. Les organisateurs ont discuté de la possibilité d'entreprendre des démarches pour que ce forum soit reconnu par d'autres barreaux. La prochaine rencontre devrait avoir lieu en août 2010. ■

2009 Institute in brief¹

After a hiatus in 2007 and 2008, the Institute was relaunched in 2009 with a third meeting held on August 31 at the McGill University Law Faculty. Again the number of participants increased, with over 80 people from various communities associated with jurilinguistics attending: representatives of various courts, public servants, lawyers, notaries and university professors and researchers.

The first two presentations dealt with problems inherent to translation. Lawyer and translator Francie Gow emphasized the importance of being aware of what we do not know about the law and procedural issues. Later, Argentine lawyer Jimena Andino Dorato described the experience of publishing a trilingual edition of the *Civil Code of Québec* (French, English and Spanish) as a jurilinguistics case study. She said that the translator must play the role of interpreter.

The methods used by the Committee for the Standardization of the French Vocabulary of Common Law for the purposes of Promoting Access to Justice in Both Official Languages (PAJLO) were outlined during the round table discussion. Three Committee members, Sylvette Savoie Thomas (CTTJ), Isabelle Chénard (CLTD) and the author (Translation Bureau of Canada), talked to the participants about standardization procedures, drafting of standardization files and publications produced by the Committee.

IJD Director Gisèle Barnabé spoke about the potential for applying the French-language training model for health-care professionals in Manitoba to the legal field. In addition, Aileen Doetsch, a translator for the Max Planck Institute in Hamburg, Germany, gave a presentation on the problems associated with the diversity of languages and legal systems that European Union translators must contend with when they translate legal doctrine texts.

In closing, Justice Nicholas Kasirer of the Quebec Court of Appeal described his project pertaining to the English translation of the thoughts of Gérard Cornu, who compiled the *Vocabulaire juridique* and authored *Linguistique juridique*. Justice Kasirer wonders how faithful the English translation will be to Cornu's civil law French.

Bright future for the Summer Institute

The Summer Institute is intended to be a forum where participants can further develop their knowledge of jurilinguistics and where the networking of participants and the transfer of know-how can be consolidated. This activity, well received by all participants, is now recognized by the Barreau du Québec as part of mandatory training. The organizers have discussed the possibility of taking steps to have this forum recognized by other bar associations. The next meeting is expected to be held in August 2010. ■

¹ Pour le résumé des exposés, l'auteur s'est inspirée du texte portant sur le troisième Institut d'été, hébergé sur le site suivant : <http://francais.mcgill.ca/crdpcq/activities/pastevents/jurilinguistics/>, McGill, Le troisième institut d'été de jurilinguistique.

¹ To summarize the presentations, the author relied on an article about the third Summer Institute posted on the following website: <http://www.mcgill.ca/crdpcq/activities/pastevents/jurilinguistics/>, McGill, Third Summer Institute of Jurilinguistics.



Responsable, mais de quoi?

Jacques Desrosiers ■

L'Actualité langagière • Langage Update

Volume 7/1 • Mars/March 2010

Q. J'ai une question concernant « responsable de + infinitif », car je crois me souvenir que c'était une correction que j'ai vue souvent dans mes textes. Toutefois, je révise actuellement un texte de ma recrue et je suis tentée de corriger ce que je crois donc être une erreur, mais là problème : je n'ai pas de source. Pouvez-vous m'éclairer? Merci!

R. Les traducteurs ont souvent des scrupules face à l'emploi de l'infinitif après *responsable de*, tout comme après le substantif *responsabilité de*. On veut bien être *responsable de la gestion*, mais pas jusqu'à être *responsable de gérer*, ni se voir confier la *responsabilité de gérer*. Il y a plusieurs années, une « fiche-repère » du Bureau de la traduction recommandait d'éviter les deux tours.

La réserve viendrait de ce que la personne qui est responsable a pour fonction première de *rendre compte* de la chose dont elle est responsable, sans être elle-même nécessairement la personne qui *fait* cette chose. Bien sûr, rien ne lui interdit de passer aux actes. Si on vous donne comme responsabilité la protection d'un personnage important, libre à vous de confier la tâche à des gardes du corps dont vous coordonnerez le travail ou de servir vous-même de bouclier. L'important est que votre responsabilité consiste d'abord et avant tout à *rendre compte*, à *répondre* de tout ce qui peut arriver. Être responsable, c'est répondre. Or l'infinitif sert à exprimer une *action*. Ainsi *responsable* et *responsabilité* mettent l'accent sur l'idée de rendre compte, l'infinitif sur celle d'agir. Voilà pourquoi les deux ne s'entendraient pas.

Derrière cet interdit se cache au fond une vaste question philosophique : qu'entend-on par *faire une chose*? On confie au ministre de la Défense la responsabilité de la défense du pays : pas d'infinitif parce qu'il ne défend pas lui-même le pays, ne prend pas les armes, n'accomplit pas l'action qu'exprimerait le verbe *défendre*. Son rôle est de prendre les mesures nécessaires pour que le pays soit défendu, en distribuant et en coordonnant les tâches. Il ne court pas le risque de mourir au champ d'honneur, mais il devra répondre de tout problème.

Mais même si le ministre se contente de veiller à ce que le pays soit défendu par d'autres que lui, n'est-il pas en train de *faire* quelque chose qui consiste justement à *défendre* le pays? Il est peu intuitif de penser que la défense est assurée seulement par le soldat armé ou le pilote du CF-18. Dira-t-on que Napoléon n'a pas vraiment fait la guerre parce que l'arme principale qu'il utilisait sur les champs de bataille était la lunette d'approche?

En cas de problèmes, un député de l'opposition pourrait bien interpellier le ministre à la Chambre : « Le ministre avait la responsabilité de défendre le pays. » Car sa tâche n'est-elle pas à la fois de *défendre* et de *rendre compte*? Notre responsable de la protection ne se contente pas lui non plus de rendre des comptes : il doit orchestrer un ensemble d'activités qui au bout du compte consistent à *protéger* quelqu'un. De même, le cadre à qui on confie la responsabilité de la gestion d'un service ne doit pas simplement rendre compte : il gère.

Il semble donc raisonnable d'ouvrir la porte à l'infinitif. De grands écrivains ne s'en sont pas privés, comme le montrent les exemples qu'on trouve au fil des articles, depuis longtemps d'ailleurs, dans le *Grand Robert* et le *Trésor de la langue française*.

Colette :

Une responsabilité écrasante pèse sur vous tous, — celle de protéger, de prolonger, d'embellir ma scintillante, ma précieuse petite vie d'elfe.

(à l'entrée écrasant du *Grand Robert*)

Jean d'Ormesson :

Bon nombre d'historiens [...] ont la responsabilité assez lourde d'avoir contribué à cette contagion.

(enticher)

Jacques Chardonne :

Pauline prenait la responsabilité de modifier les chiffres.
(faux)

Quelques grandes signatures aussi dans le *Trésor* :

De Gaulle :

Je ne vous ai pas caché dans quel esprit j'acceptais la responsabilité de former et de diriger le gouvernement.
(former)

Cendrars :

[...] il assumait l'écrasante responsabilité de ravitailler les armées et la population civile.
(écrasant)

Étienne Gilson :

Tout se passait donc, pour les penseurs du moyen âge, comme s'ils eussent été chargés de la double responsabilité de maintenir une philosophie de la nature, tout en édifiant une théologie de la surnature, et d'intégrer la première à la seconde en un système cohérent.
(surnature)

Dans *Régionalismes québécois usuels*, publié en 1983, Robert Dubuc et Jean-Claude Boulanger créaient la phrase suivante pour illustrer en contexte l'emploi de *sous-ministre* :

C'est au ministre que revient la responsabilité de choisir son sous-ministre.

Conseil international de la langue française, 1983, p. 168

Et à l'entrée *charger*, le *Trésor* définit ainsi *se charger de* : « Prendre sur soi la responsabilité ou le soin de quelque chose ou de faire quelque chose ».

Mais les exemples avec *responsable* sont plus rares¹. Dans les grands dictionnaires, je n'en ai trouvé que deux sous la plume d'écrivains. La première d'un auteur qui est une référence en français, Paul Léautaud :

On n'est pas plus responsable d'être intelligent que d'être bête.
(entrée *fier* du *Grand Robert*)

L'autre, à *pilule* dans le *Trésor*, de Louis-Ferdinand Céline, qui n'est peut-être pas cependant un modèle pour tout le monde :

Il en rigolait au souvenir... J'ai rien répondu... Je voulais pas être responsable de lui redorer la pilule...

On se doute que le tour n'est pas absent des journaux ni d'Internet. Je n'en donne que quelques exemples pour compléter le tableau. Souvent ils apparaissent dans les pages d'organismes publics ou internationaux, de ministères, d'établissements scolaires, de diverses organisations, — signe que le tour a peut-être trouvé sa place dans la langue administrative.

Tel ce communiqué du Secrétaire général de l'ONU publié en septembre dernier :

Ce matin, l'Assemblée générale a adopté sa première résolution sur la responsabilité de protéger, prenant note de mon rapport sur la mise en œuvre de la responsabilité de protéger...

<http://www.un.org/apps/newsFr/storyE.asp?NewsID=20059&Cr=droits&Cr1=prot%E9ger>
(consulté le 19 janvier 2010)

On entend beaucoup parler de cette « responsabilité de protéger » depuis quelques années. Dans les documents officiels du Sommet mondial de 2005 où a été sanctionnée la notion, les rédacteurs ou les traducteurs de l'ONU parlaient du « Jevoir de protéger ». Mais *responsabilité* s'est répandu, sans doute sous l'influence de l'anglais. Aujourd'hui les sites officiels du Canada et de la France ont des sections entières consacrées à la « Responsabilité de protéger ».

Traduction officielle de la déclaration du président Obama à l'annonce du prix Nobel de la paix :

Tous ont la responsabilité de démontrer leurs intentions pacifiques.

<http://www.america.gov/st/peace0ec-french/2009/October/20091009174745eafas0.130047.html>
(consulté le 19 janvier 2010)

Selon les termes employés par l'AFP et le *Monde*, les avocats français se sont mis en grève en 2007 :

[...] pour protester contre un projet du gouvernement envisageant de confier aux notaires la responsabilité de prononcer des divorces par consentement mutuel.

Le Monde, le 19 décembre 2007

Encore une fois, l'adjectif est moins fréquent. Mais il est quand même très présent. Nicolas Sarkozy fait comme De Gaulle :

Je vais proposer à New York que l'on travaille au rétablissement de cette confiance [...] avec une réunion du Quartet, qui est officiellement responsable de suivre ces évolutions.

http://elysee.fr/elysee/elysee.fr/francais_archives/les_dossiers/proche-orient/documents/extraits_de_l_entretien_accorde_a_europe_1.60504.html

Sur le site du ministère de la Santé du Luxembourg :

Ces personnes sont aussi responsables de suivre toutes consignes et messages radiodiffusés.

<http://www.ms.public.lu/fr/activites/radioprotection/protect-popul-nucleaire/blocage-thyroidien/progr-distribution/index.html>

Dans le plan établi par l'École Polytechnique de Montréal pour faire face à la grippe H1N1, adjectif et substantif sont employés avec l'infinitif :

Les enseignants sont responsables d'assurer la continuité de l'enseignement dans leur cours.

Les professeurs du département, avec l'appui de leurs étudiants, des techniciens, des chercheurs et des associés de recherche, ont la responsabilité d'assurer la continuité des activités critiques de recherche.

http://www.polymtl.ca/cgm/docs/Plan_CGM2009.pdf

Article d'un accord officiel entre un ministère français et un groupe de syndicats :

[...] l'organisme paritaire chargé de leur répartition étant seul responsable de suivre leur utilisation et d'en rendre compte auprès de l'administration.

<http://www4.centre-info.fr/v2/cpnfp/NT32497.phtml>

Exemple tiré du journal *La Croix* du 28 juillet 2009 :

En rendant chacun responsable de gérer sa propre retraite, dans un système où il n'est pas question d'augmenter les cotisations ni d'emprunter pour payer les pensions, on mise sur le bon cheval.

Souvent *responsable* se fait accompagner de l'infinitif passé :

S'il accepte, c'est lui [le gouvernement] qui sera responsable d'être intervenu dans le champ parlementaire alors que le débat n'est pas terminé.

Le Monde, le 16 décembre 2008 (déclaration du Syndicat national des journalistes)

¹ Pour le substantif, Frédélin Leroux me signale aussi cet exemple de Marc Fumaroli, membre de l'Académie française, dans le *Monde* du 25 septembre 2003 : *Une ancienne tradition attribuée en France à l'État la responsabilité d'assurer l'intégrité et l'accroissement d'un patrimoine national de bibliothèques.*

Mais les banques, comme le *Crédit mutuel*, sont responsables d'avoir délivré des prêts sans passer un coup de fil à l'emprunteur. *Le Monde*, le 24 février 2009

C'est le sens moral, où il faut rendre compte de ses actes, de dommages commis, comme dans l'exemple de d'Ormesson cité plus haut. On a vu que dans les textes de l'ONU, le mot a davantage le sens de « devoir ». Parfois il veut simplement dire « être l'auteur de ». Il peut aussi avoir le sens d'« être chargé de », mais à condition d'avoir l'initiative de décisions, d'être juché à une certaine hauteur dans l'organisation; *responsable* ne peut simplement vouloir dire « devoir faire telle chose ». On voit que le sens du mot varie d'un contexte à l'autre. Il serait peu commode de distribuer les permissions et les interdits syntaxiques en fonction de nuances de sens parfois fines.

Il faut remarquer que la construction semble plus répandue au Canada qu'en France. Si je me fie à AltaVista, il y a deux fois plus de *responsabilité de gérer*, et beaucoup plus de *responsable de gérer*, sur les sites canadiens que sur les sites français. Les deux tours ont quand même une présence soutenue dans l'usage européen.

On peut comprendre les réticences. La construction n'est pas mentionnée comme telle dans les entrées correspondantes des dictionnaires, ce qui peut incliner à penser qu'elle ne

fait pas partie du français standard. D'autre part, il est évident que l'adjectif est moins aimé que le substantif. Beaucoup de traducteurs qui acceptent l'infinitif après *responsabilité* hésitent devant *responsable*.

Mais les deux tours semblent être en train de s'installer de plain-pied dans l'usage. On ne peut les interdire au nom du sens. Leur syntaxe n'a rien de choquant. Sur le plan du style, ils coulent souvent de source, ce qui est un avantage décisif pour les locuteurs. On peut bien s'entêter à décréter qu'il faudrait dire : *être responsable du choix du sous-ministre*. Mais ce tour accumule les « de » et contient une ambiguïté qu'évite habilement *être responsable de choisir le sous-ministre*, où l'action de choisir se rapporte directement à celui qui doit en répondre.

Il est douteux que les réticences survivent encore longtemps. Il faut toutefois ménager la susceptibilité des lecteurs réfractaires à tout ce qui n'est pas consigné dans les dictionnaires avec des points sur les *i*. On ne peut tordre le bras à l'usage non plus; se mettre à employer systématiquement un tour controversable peut provoquer de la résistance. Se le permettre, avec modération, et exiger des preuves de ceux qui crient à la faute. ■

Suite de la page 20

Continued from page 20

S'il vous est possible, aujourd'hui, de feuilleter la version papier de cet ouvrage, c'est aussi et surtout grâce au travail de finition remarquable réalisé par les collaborateurs de la DNT : relecture, mise au net et mise en page des textes, conception graphique, mise en forme du produit final, suivi des travaux d'édition et de publication, etc. Sachez aussi que la version électronique est disponible sur le site Web du Bureau de la traduction [<http://www.btb.gc.ca>] et que les non-voyants y ont aussi accès s'ils utilisent un lecteur d'écran qui fonctionne sur les sites Web conformes à la NSI 2.0 (normalisation des sites Internet du gouvernement du Canada). ■

If you are now able to leaf through a hard copy of this reference work, it is also because of the outstanding final production work carried out by the TSD employees who reread the material, finalized and determined the layout of the text, did the graphic design work, formatted the final product, looked after post-editing and post-publication, and so on. The electronic version of the *Glossary* is available on the Translation Bureau website at <http://www.btb.gc.ca>. In addition, persons with visual impairment can access the *Glossary* if they use a screen reader that works on websites that comply with the Government of Canada's Common Look and Feel 2.0 standard. ■

Terminología de enfermedades respiratorias

Las **enfermedades respiratorias** son una de las principales causas de **mortalidad** a nivel mundial, sobre todo en los países en vías de desarrollo y en la población infantil.

La aparición de nuevas **enfermedades respiratorias** como el **síndrome respiratorio agudo severo (SARS)**, por su sigla en inglés) a finales de 2002 en el sur de China, la **gripe aviar**, la cual brotó en más de 19 países, la mayoría europeos, en 1997 y la más reciente **gripe**, la **gripe porcina A (H1N1)** en México, en abril de 2009, ha sido causa de seria preocupación en años recientes.

Es por ello que consideramos oportuno proporcionar información al respecto de algunos términos relacionados con las **enfermedades respiratorias**.

Comenzaremos con **brote epidémico**, o simplemente **brote**. Es un término que se define como: “la aparición de un número inusual de casos de una **enfermedad** concreta, **infecciosa** o no, en relación con los valores esperados”. De igual forma, puede referirse a la aparición de una **enfermedad** en una región hasta entonces libre de ella o a la presencia relevante de una **intoxicación aguda colectiva**. Los casos de **legionelosis** ocurridos en 1976 entre los participantes de una convención en Filadelfia (EE. UU.) es un buen ejemplo de **brote epidémico**.

Epidemia es una **enfermedad** que ataca simultáneamente a un gran número de individuos, y que (de acuerdo a la Real Academia Española, RAE) se propaga durante algún tiempo por un país. El **SARS** y la **gripe aviar** son ejemplos claros de **epidemias** altamente **patógenas**.

Los términos **epidemia** y **brote** tienen significado muy parecido, por lo cual es frecuente que se utilicen como sinónimos. Sin embargo, en la profesión médica cuando se habla de **epidemia**, no sólo se toma en consideración la implicación médica de la **enfermedad**, sino también las consecuencias políticas, económicas y legales importantes que conlleva. Es por ello que, en la mayoría de los casos, cuando se trata de una **enfermedad** cuya **propagación** es limitada y que es más fácil de controlar, los médicos prefieren utilizar el término **brote**, en lugar de **epidemia**, a fin de evitar un impacto severo en la opinión pública.

Pandemia, de acuerdo a la RAE, es una **enfermedad epidémica** que se extiende a muchos países o que ataca a casi todos los individuos de una localidad o región. Según las Naciones Unidas (ONU), una **pandemia** es una **enfermedad** que ataca en dos continentes a la vez. El **cólera** y la **peste bubónica** son ejemplos claros de **pandemias**.

Endemia es una **enfermedad** característica de un espacio geográfico poco extenso. La **tuberculosis**, la cual continua siendo bastante común en los países de América Latina, es un ejemplo de **endemia**.

Catarro, de acuerdo a la RAE, es una **inflamación aguda** o **crónica** de las **membranas mucosas**, con aumento de la **secreción** habitual de **moco**, mientras que **gripe** (**influenza**) es una **enfermedad epidémica aguda**, acompañada de **fiebre** y con **manifestaciones variadas, especialmente catarrales**.

Según el tipo de **virus** de que se trate, existen tres tipos de **gripe**: **tipo A**, **tipo B** y **tipo C**. La **gripe A** se caracteriza por ser una **enfermedad** potencialmente severa así como por ser causa de **brotes epidémicos**. La **gripe B** usualmente es una **enfermedad** menos severa que se relaciona con casos esporádicos. La **gripe C** raras veces ocasiona una **respuesta patológica** siendo el tipo más leve de **influenza**.

La primera parte del nombre de un **virus** de **gripe** se refiere al **tipo (A, B o C)**, la segunda parte, el subtipo, indica el tipo de **proteínas** que constituyen la **cápside** del **virus**; **hemaglutinina (H)** y la **neuraminidasa (N)**, las cuales permiten al **virus** adherirse y penetrar en las células para infectarlas y multiplicarse.

Debido a que los **virus** de la **gripe** están en constante **mutación**, siempre se dan nuevas variantes de **gripe** en la naturaleza. Por ejemplo, la nueva línea de **influenza** llamada **gripe porcina A(H1N1)** es una combinación de **virus** porcino, aviar y humano, el cual posee **hemaglutinina (H)** de porcinos y **neuraminidasa (N)** de humanos y contra la cual tenemos una **inmunidad innata** baja o casi nula.

Para terminar, podemos asegurar que en la actualidad, es vital el estar bien informado acerca de las **enfermedades respiratorias**, ya que constituyen un importante problema de **salud pública** debido a su elevada **incidencia**, **morbilidad** y **mortalidad**, siendo en muchos países la principal causa de consulta en las Salas de Urgencia de los hospitales y la tercera causa de muerte en la población.

A continuación le ofrecemos una lista trilingüe, inglés, francés y español, de términos utilizados en el campo de la epidemiología. Si desea adquirir más información sobre dichos términos o bien sobre términos relacionados con otro

campo, lo invitamos cordialmente a consultar *TERMIUM Plus*[®], la base de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, disponible de forma gratuita en Internet. ■

ENGLISH	FRANÇAIS	ESPAÑOL
acute disease	maladie aiguë (n.f.)	enfermedad aguda (n.f.)
acute epidemic infectious disease	maladie infectieuse aiguë et épidémique (n.f.)	enfermedad infecciosa aguda y epidémica (n.f.)
acute inflammation	inflammation aiguë (n.f.)	inflamación aguda (n.f.)
acute respiratory disease	maladie respiratoire aiguë (n.f.)	enfermedad respiratoria aguda (n.f.)
avian influenza	grippe aviaire (n.f.); influenza aviaire (n.f.)	gripe aviar (n.f.); influenza aviar (n.f.)
bubonic plague	peste bubonique (n.f.)	peste bubónica (n.f.)
capsid	capside (n.f.)	cápside (n.f.)
catarrh	catarrhe (n.m.)	catarro (n.m.)
cholera	choléra (n.m.)	cólera (n.m.)
chronic disease	maladie chronique (n.f.)	enfermedad crónica (n.f.)
chronic inflammation	inflammation chronique (n.f.)	inflamación crónica (n.f.)
collective acute poisoning	intoxication aiguë collective (n.f.)	intoxicación aguda colectiva (n.f.)
communicable disease	maladie transmissible (n.f.)	enfermedad transmisible (n.f.)
contagious disease	maladie contagieuse (n.f.)	enfermedad contagiosa (n.f.)
endemia	endémie (n.f.)	endemia (n.f.)
epidemic	épidémie (n.f.)	epidemia (n.f.)
epidemic disease	maladie épidémique (n.f.)	enfermedad epidémica (n.f.)
epidemic outbreak	poussée épidémique (n.f.)	brote epidémico (n.m.); brote (n.m.)
epidemiology	épidémiologie (n.f.)	epidemiología (n.f.)
fever	fièvre (n.f.)	fiebre (n.f.)
hemagglutinin	hémagglutinine (n.f.)	hemagglutina (n.f.)
incidence	incidence (n.f.)	incidencia (n.f.)
infectious disease	maladie infectieuse (n.f.)	enfermedad infecciosa (n.f.)
influenza	grippe (n.f.); influenza (n.f.)	gripe (n.f.); influenza (n.f.)
influenza A	grippe A (n.f.); influenza A (n.f.)	gripe A (n.f.); influenza tipo A (n.f.)
influenza A (H1N1)	grippe A (H1N1) (n.f.)	gripe porcina A(H1N1) (n.f.); influenza porcina A(H1N1) (n.f.)
influenza B	grippe B (n.f.); influenza B (n.f.)	gripe B (n.f.); influenza tipo B (n.f.)

ENGLISH	FRANÇAIS	ESPAÑOL
influenza C	grippe C (n.f.); influenza C (n.f.)	gripe C (n.f.); influenza tipo C (n.f.)
influenza epidemic	épidémie de grippe (n.f.)	epidemia de gripe (n.f.)
legionellosis	légionellose (n.f.)	legionelosis (n.f.)
morbidity	morbidité (n.f.)	morbilidad (n.f.)
mortality	mortalité (n.f.)	mortalidad (n.f.)
mucous membrane	muqueuse (n.f.)	membrana mucosa (n.f.)
mucus production	sécrétion de mucus (n.f.)	secreción de moco (n.f.)
mutated virus	virus mutant (n.m.)	virus mutante (n.m.)
mutation	mutation (n.f.)	mutación (n.f.)
natural immunity	immunité naturelle (n.f.)	inmunidad innata (n.f.); inmunidad natural (n.f.)
neuraminidase	neuraminidase (n.f.)	neuraminidasa (n.f.)
pandemia	pandémie (n.f.)	pandemia (n.f.)
pathogen	pathogène (n.m.)	patógeno (n.m.)
pathological	pathologique	patológico
pathological response	réponse pathologique (n.f.)	respuesta patológica (n.f.)
protein	protéine (n.f.)	proteína (n.f.)
public health	santé publique (n.f.)	salud pública (n.f.)
respiratory illness	maladie respiratoire (n.f.)	enfermedad respiratoria (n.f.)
secretion	sécrétion (n.f.)	secreción (n.f.)
severe acute respiratory syndrome; SARS	syndrome respiratoire aigu sévère (n.m.); SRAS (n.m.)	síndrome respiratorio agudo severo (n.m.); SRAS (n.m.); SARS (n.m.)
spread (n.)	propagation (n.f.)	propagación (n.f.)
tuberculosis; TB	tuberculose (n.f.)	tuberculosis (n.f.); TB (n.f.)
virus	virus (n.m.)	virus (n.m.)

Bibliografía

- Navarra, es. "Estudio de brotes nosocomiales". [<http://www.cfnavarra.es/salud/anales/textos/vol23/suple2/suple6a.html>]. (20091207)
- Organización de las Naciones Unidas. [<http://www.un.org/>]. (20091207)
- Real Academia Española. [<http://www.rae.es/>]. (20091207)



Traduire le monde

André Racicot ■

L'Actualité langagière • Language Update

Volume 7/1 • Mars/March 2010

Gentilés et genre grammatical : des dictionnaires toujours aussi imprécis

J'ai maintes fois dénoncé dans cette chronique les insuffisances des dictionnaires au regard des noms propres. Genre grammatical non indiqué ou sibyllin, absence de noms d'habitants, contradiction d'un article à l'autre... N'en jetez plus, la cour de notre frustration est toujours aussi pleine.

Les imprécisions des lexicographes nous déconcertent toujours. Le *Petit Larousse* et le *Robert des noms propres* sont mis à jour tous les ans, et on pourrait raisonnablement s'attendre à ce que les usages bien ancrés dans les médias y soient finalement consignés, surtout lorsqu'ils datent d'une ou de deux décennies. Pourtant, les éditions 2010 des deux ouvrages sont une nouvelle invitation à chercher une oasis dans le Sahara.

Appellations officielles et officielles

Nous avons récemment fêté la chute du mur de Berlin et celle du communisme en Europe. Le Bélarus, ancienne république soviétique autrefois appelée *Biélorussie*, n'a toujours pas d'entrée dans le *Larousse*! Tout au plus est-il mentionné à l'article *Biélorussie* que la forme officielle est *Bélarus*. Forme officielle en effet, et ce, depuis 1991... Le langagier doit donc déjà connaître la

correspondance entre les deux termes, sinon... il devrait consulter le *Robert* qui, lui, comporte un renvoi. Dans ce cas-ci, nous parlons d'une appellation officielle à l'ONU, appellation utilisée dans la correspondance diplomatique et les traités.

On ne trouve ni dans le *Robert* ni dans le *Larousse* une entrée pour *Centrafrique* et *Tchéquie*, deux surnoms couramment employés dans la presse française pour désigner la République centrafricaine et la République tchèque. Bien sûr, on pourra toujours arguer que la recherche au dictionnaire nous mène directement aux deux noms officiels, mais quand même. Pourquoi ne mentionne-t-on pas ces surnoms dans les articles, ne serait-ce que pour signaler un certain usage des journalistes?

Gentilés

Il est vrai que les dictionnaires tiennent parfois compte de cet usage des médias; pensons aux habitants de Sarajevo, appelés *Sarajéviens* dans la presse en général. Le gentilé est consigné depuis longtemps dans les dictionnaires. Il faut dire qu'il s'agit d'Européens, élément qui a peut-être fait pencher la balance...

Autre région dont il a été question dans les années 1990, le Chiapas, où une insurrection a éclaté. Les journalistes du *Monde diplomatique* et de *L'Express* ont introduit d'ingénieux néologismes, *Chiapanèques* et *Chiapascènes*, qui n'ont pas encore trouvé grâce auprès des lexicographes.

Qui n'a pas entendu parler de la bande de Gaza? Le nom de ses habitants? Mystère! Évitions tout de suite les dictionnaires, toujours muets sur la question, même s'il s'agit d'une région névralgique du Proche-Orient. On a déjà vu *Gazans* dans *L'Express*, supplanté par *Gazaouis*, tant dans ce périodique que dans d'autres publications.

Ces formes avec finale en *i* se voient pour d'autres gentilés : *Bagdadis*, *Émiratis*, *Qataris*. Les journalistes s'inspirent souvent d'une terminaison en *iyé* des gentilés en arabe pour créer des noms d'habitants en français. Dans un article précédent¹, j'ai traité de cette question, pour en venir à la conclusion qu'il valait mieux utiliser les gentilés proposés dans les dictionnaires. Encore faut-il que les dictionnaires en fassent état.

Situation bien décourageante, donc. Les innovations journalistiques, qu'elles soient recommandables ou non, ne semblent que très rarement percer le mur de Berlin des dictionnaires, alors qu'elles comblent parfois un vide abyssal. Pensons à *Chiapanèque*. D'autres, comme *Qataris*, reflètent un usage assez courant. D'ailleurs, une page dans Wikipédia donne *Qataris*, *Qatariotes* et *Qatariens* comme gentilés du Qatar. Peu importe ce que l'on pense de cette encyclopédie Web, elle offre l'avantage de soumettre les trois possibilités. Voilà

1 Voir l'article « Les Bagdadis? », *L'Actualité langagière*, volume 1, numéro 2, décembre 2004.

un élément de réflexion intéressant pour les lexicographes, particulièrement quand l'usage ne semble pas encore fixé. Comme la tâche des dictionnaires consiste à consigner l'usage, il est surprenant que des tournures en voie de s'imposer, comme nos *Gazaouis* de tantôt, ne soient pas versées au corpus, surtout quand les dictionnaires n'offrent aucune solution de rechange.

Genre grammatical

Les médias ont rapidement attribué le genre masculin et l'article défini au Chiapas, ce qui reflète une tendance souvent observée en toponymie, mais consignée nulle part, il va sans dire (désolé du cynisme). Comme cette région est revenue sur la sellette au cours des derniers mois, on pouvait s'attendre à ce que nos deux ouvrages aient finalement consigné le genre masculin. Le *Robert* a fait un pas en ce sens, en indiquant la mention *n.m.*, ce qui suppose que les 200 millions de francophones vont en déduire qu'il faut employer l'article défini. De son côté, le *Larousse* fait fi du genre grammatical de *Chiapas*, tout comme du nom de ses habitants, apparemment un grand mystère, lui aussi.

La recherche des genres grammaticaux est une véritable plaie pour le langagier. Le genre grammatical est indiqué lorsqu'il est connu de tous : *n.f.* pour la Belgique, *n.m.* pour le Congo. Et tout le monde sait que, dans ces deux derniers cas, il faut employer l'article défini. Mais qu'en est-il, par exemple, de Tuvalu ou de Kiribati, deux États dont on entend moins parler?

Tuvalu : Le *Larousse* donne le genre sous la forme abrégée *n.m.* Heureusement, le texte comporte la phrase suivante, qui nous éclaire sur la présence ou l'absence d'article : « Devenu indépendant dans le cadre du Commonwealth, en 1978, Tuvalu a été admis au sein de l'ONU en 2000. » Quant au *Robert*, il ne donne aucun genre, mais se rattrape aussi dans une phrase où le toponyme est masculin et sans article.

Kiribati : Encore une fois, le *Larousse* donne un genre, le féminin, mais sans jamais préciser dans le corps du texte s'il faut employer l'article défini. Quant au *Robert*, il ne donne aucun genre grammatical et, comme le *Larousse*, emploie des tournures comme *Le pays...* *L'État...* pour éviter de se prononcer.

Édifiant, n'est-ce pas?

Bornéo est une île suffisamment connue pour servir d'exemple également. Jadis, une partie de cette région était connue sous le nom de Bornéo-Septentrional. Bien que cette appellation soit disparue des dictionnaires modernes, elle pourrait laisser croire que le toponyme est de genre masculin. Erreur. Encore une fois la vérité se cache dans le corps du texte.

Bornéo : Le *Robert* et le *Larousse* nous disent que c'est une île. Encore faut-il savoir que les noms d'îles sont presque toujours de genre féminin, car aucun des deux ouvrages ne donne le genre de ce toponyme. Il faut donc avoir cette règle en tête lorsque nous ouvrons le dictionnaire, à condition, bien entendu, de l'avoir lue dans le *Grevisse*.

Heureusement, le *Robert* enchaîne avec la phrase suivante : « Bornéo est partagée entre l'Indonésie... ». Encore une fois, sauvés par la cloche, si je puis dire. Cependant, le langagier tombera inévitablement sur des articles où un accord de verbe ne permettra pas de déduire le genre grammatical. Puisqu'il semble si clair que Bornéo est de genre féminin, pourquoi ne pas l'indiquer d'entrée de jeu? Pourquoi ne pas le faire systématiquement pour les autres toponymes? Et nous rêvons tous du jour où les lexicographes oseront enfin préciser si un toponyme prend ou ne prend pas l'article défini.

Le tour de la question

Pour paraphraser Shakespeare, être précis ou ne pas l'être, voilà la question. Quant aux lexicographes, ils ont opté pour l'imprécision dans les dictionnaires de noms propres. Le contraste avec les dictionnaires de noms communs est frappant : ceux-ci donnent tout de suite le genre grammatical et indiquent les formes plurielles irrégulières, tandis que les ouvrages de noms propres entretiennent un flou continu qui force le langagier à se débattre pour obtenir les renseignements qu'il cherche.

Bref, les lexicographes opteront-ils un jour pour la convivialité? Leur trop grand conservatisme risque, à la longue, de détourner les lecteurs vers des sources électroniques, nettement plus dynamiques, même si elles ne sont pas toujours aussi fiables qu'on le voudrait. ■



Grandeurs et misères de la traduction collaborative en ligne

Débutons par une courte définition : la traduction collaborative est réalisée par un groupe de personnes qui travaillent ensemble plutôt qu'isolément. Autrement dit, à la traduction s'ajoutent des volets coordination et échanges entre les participants.

Malgré ce que pensent certains gourous de la technologie, la traduction collaborative et la collaboration entre traducteurs ont toujours existé. Par exemple, au début des années 1990, l'Accord de libre-échange nord-américain fut traduit par un groupe de professionnels du Bureau de la traduction en un temps record.

De plus, les suites de traduction, qui permettent à un traducteur de stocker une phrase dès qu'elle est traduite pour que ses collègues en profitent en un instant, existent depuis bon nombre d'années.

À l'occasion, les suites ont permis de livrer plus vite et d'économiser efforts et argent, notamment dans le cas des documents remaniés à l'infini avant leur livraison.

Plus récemment, pour la traduction d'œuvres colossales, on a assisté à la fusion du travail collaboratif et du travail communautaire. Des bénévoles ont mené à bien la traduction du navigateur Firefox de Mozilla et de l'encyclopédie libre Wikipédia, par exemple. Avant Internet, les collaborations et les œuvres communautaires étaient plutôt locales que mondiales.

Les gigantesques projets communautaires offrent aux bénévoles une interface minimaliste tolérable pour traduire ou réviser un ou deux paragraphes à l'occasion. Le travail finit toujours par s'accomplir malgré – non pas grâce à – ces espaces de travail qui ne ressemblent en rien aux outils habituels des traducteurs.

The ups and downs of online collaborative translation

Let's begin with a short definition: collaborative translation is done by a group of individuals working together. In other words, coordination and discussions between participants are part and parcel of the translation process.

Despite what some technology gurus believe, collaborative translation and collaboration between translators are nothing new. For example, in the early 1990s, Translation Bureau professionals collaborated to translate the North American Free Trade Agreement in record time.

Also, translation suites, which allow translators to store sentences as soon as they are translated so colleagues can use them almost instantly, have been in use for many years.

Sometimes, suites have made it possible for translations to be delivered faster, with less effort, and at a lower cost, particularly for documents that have undergone multiple revisions prior to final delivery.

More recently, for the translation of very large projects, the lines have blurred between teamwork and community work. Mozilla's Firefox browser and the online free encyclopedia, Wikipedia, for example, were translated by volunteers. Before the Internet age, collaborations and community involvement were local rather than global.

Huge community projects provide volunteers with a tolerable minimalist interface to translate or revise one or two paragraphs on occasion. The work always gets done in spite of the rudimentary technology that is used, which bears no resemblance to the tools normally used by translators.

Paradoxalement, la traduction d'un article de Wikipédia constitue une expérience où l'on passe à la fois par le septième ciel et par l'enfer. Bien souvent, le processus est mieux encadré et plus valorisé que le sont bon nombre d'ouvrages de traduction rémunérés. L'interface de travail constitue pour sa part un recul phénoménal qui allonge le temps nécessaire à la traduction dans une mesure proportionnelle aux enrichissements de l'article (tableaux, hyperliens et formatage complexe).

L'engagement demandé aux bénévoles de Wikipédia ressemble beaucoup aux exigences des codes d'éthique généralement observés par les associations de traducteurs. Le processus prévoit même l'expression du doute et la possibilité de valider auprès d'experts les parties où le traducteur pense qu'il serait bon d'avoir un tel avis. Certains salariés et pigistes ne pourront qu'être jaloux de cette mesure pleine de sagesse. Enfin, on demande aux bénévoles de remplir une fiche de suivi de la traduction, etc.

Mais j'ai réservé le meilleur pour la fin. Les instructions précisent qu'il ne faut pas viser seulement à fournir une traduction fidèle, mais plutôt à livrer un bon article au public cible. Autrement dit, le traducteur est invité à ne pas se gêner pour adapter le texte et même à l'étoffer ou à l'élaguer au besoin. Combien de traducteurs ont rêvé de cette liberté quand ils étaient tenus à la fidélité par contrat...

Bref, dans ce milieu collaboratif sans relation hiérarchique qu'est Wikipédia, il y a finalement presque autant de mécanismes de contrôle qu'il peut y en avoir en milieu professionnel, mais la liberté d'expression est bien plus grande.

Hélas, après l'allégresse euphorisante que provoque la lecture de ces règles et suggestions, le traducteur doit revenir à une réalité un peu moins drôle. L'interface de travail n'a jamais été vraiment conçue pour traduire. C'est un peu le retour aux temps préhistoriques où il fallait modifier à la mitaine les textes en HTML. Essayez d'insérer une espace insécable dans un article wiki par exemple; vous verrez à quel point l'opération est laborieuse.

En outre, ces lieux n'offrent presque aucun des outils auxquels sont habitués les traducteurs (correcteur orthographique, correcteur grammatical, mémoire de traduction, outil de gestion des définitions et de la terminologie, etc.).

Certains environnements récents, comme celui de Google, offrent cependant la possibilité d'utiliser des glossaires, des mémoires de traduction et la traduction automatique, le tout partagé en temps réel. L'environnement de Google prend en charge n'importe quel texte; toutefois, la société se réserve le droit d'utiliser à son gré ce qui entre dans son interface.

Les outils offerts par Google permettent maintenant de traduire, notamment, les articles de Wikipédia, et on peut croire que le contenu en diverses langues devrait ainsi progresser de beaucoup.

Paradoxically, translating a Wikipedia article can take you on a voyage from seventh heaven to the fires of hell. Quite often, the process is better and more rewarding than are many paid translations. However, the work interfaces are a huge step backwards, with each enhancement to an article (tables, hyperlinks and complex formatting) adding time to the translation process.

The commitment required of Wikipedia volunteers is quite similar to the requirements of codes of ethics generally adhered to by associations of translators. The process even includes the expression of doubt and the possibility of having experts validate passages where the translator thinks that such an opinion is warranted. Salaried employees and freelance translators can only marvel at such a wise approach. Volunteer translators are asked to fill out a translation tracking file, etc.

However, I have saved the best for last! The instructions indicate clearly that the object is not just to produce an accurate translation, but also to deliver a good article that will appeal to the target audience. In other words, the translator is urged not to shy away from adapting, lengthening or shortening the text as required. How many translators can only dream of such freedom when their contract requires strict accuracy?

In short, in the non-hierarchized collaborative environment that is Wikipedia, there are almost as many control mechanisms as there can be in the workplace, but with far more freedom of expression.

Alas, after the exhilarating joy of reading these rules and suggestions, the translator must return to a reality that is not as pretty. The working interface was never really designed for translation. It's a little like a flashback to the old days when we had to edit texts in HTML by hand. Try inserting a hard space in a wiki article, for example, and you will see how much work is involved.

In addition, these sites offer almost none of the tools translators are used to working with, such as spell checkers, grammar checkers, translation memories and definition and terminology management tools.

However, some recent environments, such as Google, offer the opportunity to use glossaries, translation memories and machine translation, all shared in real time. The Google environment supports any text, but the company reserves the right to use anything put into its interface.

The tools provided by Google can now be used to translate material such as Wikipedia articles, which should lead to substantial advances in the amount of content available in different languages.

L'envers de la médaille

La traduction collaborative et communautaire a aussi ses inconvénients.

Par exemple, des sociétés à but lucratif se déguisent en bienfaitrices de l'humanité pour convaincre la foule de traduire gratuitement leurs produits sur Internet. Leur discours ressemble à ceci : « Nous voudrions bien livrer notre produit dans votre langue, mais hélas, nous n'en avons vraiment pas les moyens. Par contre, nous pouvons vous aider à faire le travail pour votre communauté linguistique si vous y tenez vraiment. » Elles obtiennent parfois un certain succès.

De nos jours, des associations de marchands de logiciels ou de sites Web se demandent comment convaincre les foules de traduire gratuitement ou presque. Elles prétendent parfois que ce n'est pas pour économiser de l'argent, mais bien parce que la traduction faite par les utilisateurs est meilleure et mieux adaptée à leurs besoins. L'argument est habile, mais quand elles discutent entre elles, le discours change et l'accent porte sur les importantes sommes ainsi économisées.

Par bonheur, on peut constater que les œuvres sans but lucratif comme Wikipédia ou Firefox bénéficient d'une bien meilleure traduction que bien des produits de multinationales déguisées en filiales de la Croix-Rouge.

Pour le meilleur et pour le pire, on a donc vu apparaître des outils qui facilitent la traduction collaborative. Rien n'empêche les traducteurs de s'y intéresser et d'en profiter eux aussi, même si ces outils sont loin d'être totalement au point.

Tout porte à croire que la frontière s'estompera graduellement entre les outils collaboratifs conçus pour la traduction d'un paragraphe à l'occasion et les outils professionnels conçus pour le travail continu et le traitement d'un grand volume de textes.

Par exemple, rien n'empêche d'intégrer en tout ou en partie à un wiki ou à un blogue un logiciel libre de gestion de mémoires de traduction, ou de modifier l'éditeur de texte pour offrir ainsi un environnement qui permet de traduire plus d'une heure sans avoir un peu la nausée.

Rien n'empêche non plus de doter un wiki ou une autre plate-forme collaborative d'un format d'import-export, de sorte que les traducteurs puissent conserver le confort auquel ils sont habitués, puis de retourner les pages ou les paragraphes dans l'outil de collaboration.

Cette dernière solution est d'emblée la préférée de bon nombre de traducteurs, tandis que les développeurs tendent à préférer l'intégration de fonctions de traduction dans leur interface. C'est normal, chacun préfère amener les autres sur son terrain.

The other side of the coin

Collaborative and community translation also has its drawbacks.

For example, for-profit corporations do not hesitate to cloak themselves in humanitarianism to convince the masses to translate their Internet products for free. Their "line" goes something like this: "We'd love to be able to deliver our product in your language, but unfortunately we don't have the means to do so. However, we can help you do the work for your linguistic community if it's really important to you." Sometimes it works for them.

Today, associations of software or e-commerce merchants are trying to figure out how to convince the general public to translate for free or for next to nothing. They sometimes claim that their goal is not to save money, and that translation done by users is of higher quality and better suited to their needs. The argument is clever, but when they talk amongst themselves, the focus soon changes to all the money they are saving.

Fortunately, we can see that not-for-profit projects, like Wikipedia or Firefox, have much higher-quality translations than many of the products of multinational corporations masquerading as subsidiaries of the Red Cross.

For better or for worse, tools that facilitate collaborative translation have emerged. Nothing prevents translators themselves from taking an interest in and benefiting from these tools, even though they are far from being on the cutting edge.

All indications are that the line will blur gradually between collaborative tools designed to translate the occasional paragraph and professional tools designed for ongoing work and for processing large numbers of texts.

For example, there is nothing stopping anyone from integrating open-source translation memory management software in whole or in part into a wiki or blog or modifying the text editor to provide an environment in which it is possible to translate for more than an hour without becoming woozy.

There is also no reason not to include an import-export format in a wiki or other collaborative platform so translators can work in their accustomed comfort and submit pages or paragraphs via the collaborative tool.

This solution is without question what most translators would favour. Developers, on the other hand, tend to prefer integrating translation functions into the interface. This is normal; everyone prefers to have a home field advantage.

Les outils de traduction collaborative sont toujours de type Web (on n'a rien à installer, on ouvre son navigateur et on se rend à une adresse du genre www.quelquechose.org). Plusieurs personnes peuvent se partager un texte à traduire et donc livrer le produit plus vite que si elles travaillaient seules, tout ça sans avoir à se déplacer, et même si elles n'habitent pas le même continent.

Si les interfaces de type wiki sont loin d'être parfaites, elles offrent tout de même des éléments vraiment intéressants, comme la gestion en temps réel du volume traduit et la division automatique du travail.

En gros, des mécanismes plutôt complexes ont été créés afin de permettre à un très grand nombre de personnes de traduire de grands volumes de texte. Rien n'empêche les langagiers d'en profiter. L'accès à certaines plates-formes est gratuit, et on voit poindre à l'horizon des plates-formes qui seront non seulement gratuites, mais libres de liens avec des sociétés à but lucratif.

Si on mettait bout à bout tous les avantages que présentent les plates-formes collaboratives des outils disponibles à l'heure actuelle sur le Web, on aurait un système qui nous permettrait de partager un texte de longueur illimitée entre un nombre illimité de traducteurs et de réviseurs. Le système pourrait nous dire, à la fin, qui a fait combien de mots ou combien de temps chacun a passé à traduire.

On aurait des réviseurs qui se mettraient à l'œuvre quelques minutes à peine après les traducteurs au lieu d'attendre des heures. On aurait une révision par les pairs presque instantanée, et une validation pour les parties douteuses par des pairs qui sont aussi des experts du domaine.

On aurait une mémoire de traduction gratuite et mise à jour en temps réel, avec un outil permettant de consigner sur-le-champ les difficultés de traduction et de créer des fiches minimalistes. Les clients auraient même la possibilité d'insérer des notes pendant que s'effectue la traduction, indiquant pourquoi ils ont des craintes ou des réserves quant à certains choix des traducteurs.

On ne sait jamais, peut-être que d'aucuns sont déjà à l'œuvre, peut-être que d'autres s'y mettront bientôt. De nombreuses initiatives sont déjà en cours, dont certaines comprennent un haut degré d'ouverture et de partage. ■

Collaborative translation tools are always web-based (nothing to install, simply open your browser and go to a URL such as www.somethingorother.org). Several people can share the task of translating a text and thus deliver the product in less time than if they worked alone, all without having to leave home, even if they do not live on the same continent.

Though far from perfect, wiki-type interfaces do have some definite pluses, such as real-time management of the volume of text translated and automatic division of work.

In essence, rather complex mechanisms have been created to allow a very large number of people to translate large volumes of text. Nothing prevents language professionals from taking advantage of this. Access to some platforms is free, and on the horizon there are platforms that will not only be free of charge, but free of ties to corporations.

If we were to use all the benefits that today's web-based tools, with their collaborative platforms, have to offer, we would have a system that would enable us to share a text of unlimited length among an unlimited number of translators and revisers. After a job was completed, the system could provide statistics such as how many words each translator translated or how much time each translator spent doing the work.

We would have revisers starting work minutes after translators instead of hours later. Peer review would be almost instantaneous, and validation of questionable parts by peers would be done by experts in the field.

There would be a free translation memory updated in real time, with a tool to record translation difficulties on the fly and create minimalist terminology records. Clients would even be able to add notes during the translation process, indicating any concerns or reservations they have about certain choices made by translators.

You never know, the future may be nearer than you think. Many initiatives are already underway, some of which include a great deal of openness and sharing. ■

Words Matter

Barbara McClintock ■

From *catchphrases* to *unfriend*

Catchphrases (*accroches, tournures, phrases accrocheuses or phrases chocs*)¹

Many great expressions enter popular culture from movies. *Jerry Maguire* is an American dramedy (explained below) starring Tom Cruise. It was written and directed by Cameron Crowe, who is credited with creating **catchphrases** such as “You complete me,” “Help me help you,” “Show me the money!” and “You had me at *hello*.”²

Advertisers love to use catchphrases or variations on them because they are catchy and memorable. You may have seen the recent McDonald’s commercial for free coffee. The female employee says her spiel about how good the coffee is, and the customer hushes her by saying “You had me at *free*,” and “Vous m’avez eu à *gratuit*” in the French version. Catchphrases may have connotations or cultural associations that make them difficult to translate. Of course, if an accepted translation exists, it is better to use it. In other words, a catchphrase may be a type of hidden quote (which I define as a quote not marked as such or a stock phrase with a standard translation).

TERMIUM Plus[®] gives **slogan** as an English synonym and as one of the French translations for *catchphrase*. However, a slogan is a short, catchy phrase used strictly for advertising or publicity purposes. It is also advisable to use the official translations for slogans. Coca-Cola is the slogan champion, in my opinion, because it promotes a new one every year. For example, “Catch the wave” can be translated several ways in French: *saisir la vague, surfer sur la vague* or *prendre la vague*. Of course, if you are referring to Coke[®], you need to use the official translation, *Rattrapez la vague*.

Dramedy or black comedy?

The difference between **black comedy** (*comédie à l’humour noir*)³ and **dramedy** (*comédie dramatique*)⁴ is that black comedy makes light of serious and often taboo subjects.⁵ Good examples of black comedy would be *M*A*S*H*, set during the Korean War, and *Six Feet Under*, a television series based on a funeral home. Someone dies in every episode of *Six Feet Under*. On the other hand, **dramedy**, also called *comedy-drama* or *dramatic-comedy*,⁶ is simply a balance of comedy and drama, e.g. *Forrest Gump* and *Jerry Maguire*.

Word of the Year (2009)

Unfriend is the *New Oxford American Dictionary*’s 2009 Word of the Year. It is interesting because *unfriend* is an old noun that has changed into a verb that refers to removing someone as a friend on a social networking website. “Alice unfriended Sue after Sue posted a message about her boyfriend on Facebook!” Merriam-Webster chose the verb *admonish* (*admonester, réprimander*) as its Word of the Year based on the number of times the word was looked up in its online dictionary after news reports about Congressman Joe Wilson being admonished for calling Obama a liar.

Notes

- 1 CTINB Newsletter/Bulletin de la CTINB, May 2003, p. 3, <http://www.ctinb.nb.ca/pdf/bul0503.pdf>.
- 2 http://en.wikipedia.org/wiki/Jerry_Maguire.
- 3 <http://www.wordreference.com/fren/Noir>.
- 4 <http://www.cryptoserries.fr/univers/glossaire.php>.
- 5 <http://www.reference.com/browse/wiki/Dramedy>.
- 6 <http://en.wikipedia.org/wiki/Dramedy>.

Le point sur la nouvelle orthographe

Fanny Vittecoq ■

Volume 7/1 • Mars/March 2010

En 1990, alors rédactrice au journal étudiant de l'Université de Sherbrooke, j'ai interviewé le professeur Pierre Martel¹ sur la réforme de l'orthographe. J'étais loin de m'imaginer que le sujet serait encore d'actualité vingt ans plus tard...

Au Bureau de la traduction, la question refait surface fréquemment : peut-on écrire en nouvelle orthographe? Avant de vous présenter la position du Bureau à ce sujet, voici un survol de la situation.

Qu'est-ce que la nouvelle orthographe?

La nouvelle orthographe découle du rapport *Les rectifications de l'orthographe* du Conseil supérieur de la langue française de France, approuvé par l'Académie française et publié dans le *Journal officiel de la République française* en 1990. Un ensemble de règles grammaticales ont été modifiées, ce qui a permis de simplifier la langue française et de corriger certaines anomalies de l'orthographe. Le Réseau pour la nouvelle orthographe du français (RENOUVO) a publié en 2005 une liste de 2000 mots dans *Le millepatte sur un nénufar – Vademécum de l'orthographe recommandée*. Depuis la publication, en 2009 du *Grand vademécum de l'orthographe moderne recommandée : cinq millepattes sur un nénufar*, la liste complète compte maintenant quelque 5000 mots, dont des termes techniques et rares. C'est cette liste que le RENOVO recommande pour les langagiers, tout en précisant que celle de 2005 est encore valable. Les nouvelles règles orthographiques touchent le trait d'union et la soudure, le pluriel des noms composés et des noms étrangers, les accents et le tréma, les consonnes doubles, le participe passé de *laisser* suivi d'un infinitif et certaines anomalies.

Un vent de « RENOVO »

La nouvelle orthographe n'a pas connu que des temps forts. Le tollé qu'elle a déclenché à ses débuts en 1990 a été suivi d'un silence d'une dizaine d'années. Mais alors qu'on la croyait éteinte, elle a trouvé un second souffle en 2002. Le RENOVO, représenté au Canada par le Groupe québécois pour la modernisation de la norme du français (GQMNF), a soufflé très fort sur la braise pour la raviver. Ses efforts ont porté des fruits : la nouvelle orthographe – nom moins

rébarbatif que *réforme* – a fait des progrès spectaculaires, particulièrement depuis 2007. De nombreux ouvrages de langue et correcteurs orthographiques reconnus, ainsi que des organisations et des instances importantes, acceptent maintenant les nouvelles graphies.

La nouvelle orthographe a certes le vent dans les voiles, mais la course n'est pas complètement gagnée. Dans l'édition 2009 du *Petit Robert*, 61,3 % des nouvelles graphies étaient répertoriées, tandis que le *Petit Larousse illustré* en répertoriait seulement 38,8 %. De plus, le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec ne souhaite pas l'imposer dans l'enseignement pour l'instant. Il l'admet cependant dans la correction des épreuves et en fait mention partiellement dans son programme. C'est un retard par rapport à la France, à la Belgique et à la Suisse, qui l'enseignent officiellement depuis plusieurs années. Même si la nouvelle orthographe fait couler beaucoup d'encre, elle est encore peu employée, notamment dans la presse écrite.

Position du Bureau de la traduction

Le Bureau de la traduction vient d'adopter une position officielle sur la nouvelle orthographe, qui s'adresse aux fonctionnaires fédéraux :

Le Bureau de la traduction considère que la nouvelle orthographe et l'orthographe traditionnelle sont toutes deux correctes.

Les fonctionnaires peuvent donc utiliser les nouvelles graphies, en entier ou en partie. Autrement dit, ils peuvent adopter une règle grammaticale en particulier ou encore plusieurs mots de la nouvelle orthographe. Les graphies des deux orthographe sont considérées comme des **variantes orthographiques**. Il est donc admis d'écrire par exemple *connaître* (sans accent circonflexe) et *goût* dans un même texte.

Toutefois, il est conseillé de faire preuve d'uniformité dans un texte. Si les mots *connaître* et *goût* sont placés à proximité l'un de l'autre, il conviendrait d'écrire soit *connaître* et *gout*, soit *connaître* et *goût*. Dans le même ordre d'idées, si l'on choisit d'adopter la règle des traits d'union entre tous les éléments d'un nombre, il va de soi qu'on appliquera cette

¹ Le professeur de linguistique Pierre Martel a été président du Conseil supérieur de la langue française du Québec, a collaboré aux travaux internationaux sur la *Réforme de l'orthographe* et a été nommé Officier de l'Ordre des Palmes académiques par le gouvernement français en 1991. Il dirige également avec Hélène Cajolet-Laganière le *Dictionnaire de la langue française – Le français vu du Québec* (FRANQUS).

règle pour tous les nombres dans le texte. Il en est de même pour un mot qui se répéterait dans le texte : on ne l'écrira pas de deux façons différentes.

Enfin, en cette période de transition, si l'on choisit de rédiger un texte en nouvelle orthographe, on peut ajouter une note au début ou à la fin du texte indiquant que c'est le cas. Les correcteurs orthographiques, par exemple celui d'Antidote ou de Word, peuvent aider à rédiger un texte en nouvelle orthographe. Dans les paramètres du correcteur orthographique de Word (version 2005 ou ultérieure), il faut choisir l'option *Orthographe rectifiée*.

Dans les outils et les publications du Bureau de la traduction

Les terminologues ajouteront les nouvelles graphies comme des variantes orthographiques dans TERMIUM®, la banque de données terminologiques et linguistiques du gouvernement du Canada, quand ils créeront de nouvelles fiches ou de nouveaux lexiques ou quand ils modifieront des fiches existantes. Les langagiers-analystes responsables des outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus*® en tiendront aussi compte dans leurs travaux.

Mythes et réalités

Mythe : Il faut dorénavant rédiger en nouvelle orthographe.

Réalité : La position du Bureau de la traduction donne le choix aux fonctionnaires fédéraux de rédiger en nouvelle orthographe ou en orthographe traditionnelle. C'est une position différente de celle du RENOVO et du GQMNE, qui la préconisent et qui militent en sa faveur. C'est pourquoi ils utilisent le terme *orthographe recommandée*.

Ce n'est pas parce que le Bureau admet la nouvelle orthographe qu'il rejette l'orthographe traditionnelle. En effet, ce n'est pas demain que tout le monde écrira en nouvelle orthographe. La plupart des gens continueront probablement à écrire comme ils l'ont toujours fait. Ce sont les prochaines générations, les jeunes qui l'auront apprise au primaire, qui l'utiliseront. L'implantation des nouvelles graphies dans l'usage se fera graduellement, car c'est ainsi qu'une langue évolue. Il y aura une longue période de transition, de *digraphisme*, où les nouvelles graphies cohabiteront avec les graphies traditionnelles avant de les supplanter – peut-être –, en partie ou en entier.

Mythe : La nouvelle orthographe vient détruire toute la beauté du français.

Réalité : Les changements apportés par la nouvelle orthographe ne sont pas nombreux et les textes n'en seront pas défigurés. Certains qualifient même ironiquement la nouvelle orthographe de *réformette*. Dans une page d'un texte général rédigé en nouvelle orthographe, un seul mot en moyenne

diffère de l'orthographe traditionnelle, en raison généralement d'un accent. On lit parfois des textes rédigés en nouvelle orthographe sans s'en rendre compte.

Mythe : La nouvelle orthographe simplifie toutes les règles de la langue française.

Réalité : La nouvelle orthographe simplifie la langue française sur beaucoup de points. Toutefois, certaines règles difficiles en français ne sont pas abordées, notamment l'accord des participes passés (à l'exception du verbe *laisser* suivi de l'infinitif). De plus, la nouvelle orthographe a créé quelques exceptions et incohérences. Par exemple, la liste des nouvelles graphies comprend *bonhomme* avec deux *m* comme *bonhomme*, mais le mot *pomiculteur* n'en fait pas partie (suivant cette logique, on devrait pouvoir écrire *pommiculteur*). Ou encore : dans la liste des nouvelles graphies, on trouve *portemonnaie*, *portecrayon* et *porteclé* aux côtés de *porte-document*, *porte-serviette* et *porte-bagage*.

Ce texte a été rédigé en nouvelle orthographe...

... et en orthographe traditionnelle, puisqu'aucun mot n'était touché par la nouvelle orthographe. C'est donc dire que, dans certains cas, la nouvelle orthographe ne touche même pas un mot par page.

Vous pensez que la nouvelle orthographe est un sujet d'actualité? Eh bien, on n'a pas fini d'en entendre parler. La Belgique et la France se penchent actuellement sur différents problèmes du système orthographique et essaient de proposer des solutions qui pourraient servir de base à des rectifications futures. Parmi les sujets à l'étude, on compte l'accord du participe passé...

Pour plus de renseignements au sujet de la nouvelle orthographe, consultez :

- la *Recommandation linguistique* du Bureau de la traduction [<http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=1512>];
- *Le millepatte sur un nénufar – Vademécum de l'orthographe recommandée* (RENOVO, 2005). Cette version en ligne comprend les règles de la nouvelle orthographe et les quelque 2000 mots touchés [<http://users.skynet.be/Landroit/Renovo/Liste05.pdf>];
- l'article « Aimez-vous la nouvelle orthographe? » de Jacques Desrosiers paru en 2001 dans *L'Actualité terminologique*, vol. 34, n° 4 [<http://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra>]. ■



Communication claire et efficace : faciliter la lecture

Clear and effective communication: Make your readers' task easier

Emmanuelle Samson

Translation: Sheila Ethier, C. Tran.

Volume 7/1 • Mars/March 2010

En tant que rédacteur, avez-vous de l'influence sur la façon dont vos lecteurs lisent et comprennent vos textes? Non, me direz-vous, puisque chaque lecteur est différent. Mais pourtant, tous vos lecteurs ont un point en commun : ils utilisent des stratégies cognitives pour comprendre ce qu'ils lisent. Vous avez donc avantage à connaître les stratégies qu'implique le processus de lecture.

Les chercheurs proposent différentes façons de découper le processus de lecture. J'ai choisi de vous présenter un processus en trois étapes : le survol, la lecture et l'après-lecture.

Le survol

Avant même de commencer à lire un texte, le lecteur y jette un coup d'œil rapide pour en déterminer le sujet et en évaluer la structure. Il peut ainsi puiser dans sa mémoire les connaissances qu'il a déjà sur le sujet et émettre des hypothèses sur l'information contenue dans le texte.

À cette étape, le lecteur porte une attention particulière au titre et aux intertitres (souvent appelés *sous-titres*), aux éléments visuels (images, tableaux, graphiques, etc.) et aux éléments de mise en relief (encadrés, caractères gras, etc.).

Le lecteur oriente son survol en fonction de son intention de lecture. Par exemple, s'il souhaite lire le texte d'un bout à l'autre pour approfondir le sujet que vous traitez, il fera une évaluation sommaire des intertitres et des éléments visuels et de mise en relief avant d'entamer une lecture approfondie. Par contre, s'il cherche un renseignement précis, il s'attardera davantage aux intertitres et aux autres éléments, et lira seulement ce qui l'intéresse.

Conseils pratiques

Voici quelques conseils pour faciliter le survol du texte :

- Utilisez des titres et des intertitres précis et évocateurs.

Par exemple, le titre « Le gouvernement à la rescousse », très vague, ne donne pas un réel aperçu du contenu du texte. Et lorsque le lien entre le titre et le sujet du texte n'est pas évident, le lecteur multiplie inutilement ses hypothèses sur le contenu. Cette opération exige un grand effort cognitif. Dans ce cas-ci, un titre comme « Le gouvernement présente son programme d'aide aux sans-abris » aurait permis de mieux orienter les hypothèses du lecteur.

As a writer, do you have any influence over the way your audience reads and interprets your texts? You may not think so, since every reader is different. But your readers do have one thing in common: they use cognitive strategies to make sense of what they read. Therefore, understanding the strategies involved in the reading process can be helpful.

Researchers suggest various ways of dividing the reading process into stages. I have chosen to present a three-stage model: previewing, reading and post-reading.

Previewing

Even before beginning to read a text, readers glance over it to see what it is about and get an idea of the structure. They can then call to mind any knowledge already stored in their memory on this subject and begin to form theories about the information contained in the text.

At this stage, readers focus on titles and headings, visual elements (images, tables, graphs, etc.) and elements that add emphasis (text boxes, bold font, etc.).

The way your readers carry out this preview depends on their purpose in reading. For example, those who plan to read the text from beginning to end to get an in-depth knowledge of the subject will briefly assess the headings, visual elements and emphasis before starting the in-depth reading process. On the other hand, those who are hunting for a specific piece of information will spend more time looking at the headings and other elements and will read only the relevant sections of the text.

Tips

Here are some tips to help your readers preview the text:

- Use specific, meaningful titles and headings.

For example, a vague title such as "Government to the rescue" doesn't provide any concrete clues to the content of the text. And when there is no obvious link between the title and the subject matter, readers must generate an unnecessarily wide range of theories about the content. This process requires a substantial mental effort. In this case, a title like "Government unveils program to aid homeless" would provide readers with a clearer basis for theorizing about content.

- Assurez-vous que vos images, tableaux et graphiques appuient le contenu du texte.

Pour mieux guider les hypothèses de vos lecteurs, donnez un titre à vos tableaux et graphiques et ajoutez une légende sous les images, au besoin.

- Utilisez des encadrés et des caractères gras pour attirer l'attention du lecteur sur les éléments importants.

Toutefois, même si ces éléments de mise en relief donnent de bons indices sur le sujet de votre texte, évitez d'en abuser : en trop grand nombre, ils peuvent embrouiller votre lecteur.

- Tenez compte des différentes intentions de lecture.

Rédigez pour ceux qui lisent tout et pour ceux qui ne craignent pas de sauter des lignes, voire des paragraphes entiers. Pour ce faire, présentez l'information importante en premier, structurez votre texte de façon logique et intuitive, et faites bon usage des intertitres. Dans certains cas, le modèle question-réponse peut s'avérer une solution intéressante.

La lecture

Maintenant que le lecteur a une idée générale du texte, il entreprend la lecture proprement dite. À cette étape, il doit gérer différentes stratégies en même temps : il doit décoder et traiter l'information, faire des liens entre les idées et comparer l'information présentée avec ses propres connaissances. Regardons chacune de ces activités de plus près.

Décoder et traiter l'information

Lorsqu'il lit un texte, le lecteur décode l'information par groupes de mots et utilise des indices de syntaxe (ordre des mots, ponctuation, etc.) pour donner un sens à ces groupes. Il retient alors les mots importants dans chaque phrase, ce qui lui permet d'en dégager l'idée principale et de la garder en mémoire. Il peut ensuite lier cette idée principale à celle des autres phrases.

Conseil pratique

- Privilégiez l'ordre sujet-verbe-complément.

Les phrases qui renversent la progression logique d'une action exigent un effort supplémentaire. Prenons l'exemple suivant :

L'eau que recyclent les écosystèmes fournit aux organismes vivants des nutriments et de l'énergie.

Le lecteur traitera plus facilement et plus rapidement le sens de la phrase suivante :

Les écosystèmes recyclent l'eau, qui fournit des nutriments et de l'énergie aux organismes vivants.

Faire des liens

Pendant sa lecture, le lecteur doit aussi faire des liens entre les propositions, les phrases et les paragraphes.

- Make sure that your images, tables and graphs support the content of the text.

To give your readers more guidance, title your tables and graphs and add a caption below pictures where necessary.

- Use text boxes and bold font to draw your readers' attention to important information.

However, while these elements can provide useful clues about subject matter, be careful: if you overuse them, they can create confusion.

- Keep in mind that your readers have different purposes in reading.

Write for those who read every word and for those who don't hesitate to skip lines or even entire paragraphs. You can serve the needs of both types of reader if you put the most important information up front, structure your text in a way that is logical and intuitive, and make good use of headings. In some cases, a question-and-answer format may prove effective.

Reading

Now that the reader has a general idea of the text, the actual reading process can begin. At this stage, a variety of strategies come into play: readers must decode and process information, while at the same time making links between ideas and comparing the information presented with what they already know. Let's take a closer look at each of these activities.

Decoding and processing information

When they read a text, readers decode the information by focusing on groups of words and using syntactic cues (word order, punctuation, etc.) to assign meaning to these word groups. In this way, they pick out the important words in each sentence and are thus able to extract the main idea and retain it. They can then link this main idea to the main ideas in other sentences.

Tip

- Use a subject-verb-object order.

Sentences that reverse the logical progression of an action require more effort to process. Consider the following example:

The water that ecosystems recycle provides living organisms with nutrients and energy.

The sentence below is far easier for readers to process:

Ecosystems recycle water, which provides living organisms with nutrients and energy.

Making links

During the reading process, readers must also make links between clauses, sentences and paragraphs.

Conseil pratique

- Employez des pronoms, des possessifs et des démonstratifs qui renvoient à des antécédents faciles à repérer.

Prenons l'exemple suivant :

La représentante syndicale aurait souhaité connaître le raisonnement de la présidente de l'entreprise. **Celle-ci** a remarqué que **cette dernière** ne partageait pas la position de la société mère, qui peut mettre fin à **ses** activités à tout moment.

Dans ce passage, le lecteur doit réfléchir pour déterminer les antécédents des pronoms. Certes, il trouvera les réponses à ses questions. Mais ce même passage, rédigé autrement, lui aurait permis de porter toute son attention sur le contenu des phrases :

La représentante syndicale aurait souhaité connaître le raisonnement de la présidente de l'entreprise. **Elle** a remarqué que **la présidente** ne partageait pas la position de la société mère, qui peut mettre fin aux activités de **l'entreprise** à tout moment.

Comparer l'information

Au fur et à mesure qu'il lit le texte, le lecteur confirme ou infirme les hypothèses émises à l'étape du survol et compare l'information présentée avec les connaissances qu'il a déjà sur le sujet. Par conséquent, il est amené à se poser de nouvelles questions et à émettre de nouvelles hypothèses qu'il confirmera ou infirmera tout au long de sa lecture. Lorsqu'il aura terminé, le lecteur aura puisé dans sa mémoire une quantité d'information supérieure à celle présentée dans le texte.

L'après-lecture

Après la lecture, le travail cognitif du lecteur n'est pas terminé. Une série d'activités se poursuivent sans qu'il en soit nécessairement conscient. À l'étape de l'après-lecture, il analyse sa compréhension. Il se demande s'il a bien compris le texte, si l'information qu'il a lue est bien celle qu'il cherchait et si le texte a répondu à ses attentes. Il classe également ses nouvelles connaissances dans sa mémoire.

Comme nous l'avons vu, le processus de lecture est complexe. Le lecteur doit déployer des stratégies cognitives à toutes les étapes, soit pendant le survol, la lecture et l'après-lecture. Tenez compte de ces stratégies en rédigeant : vos lecteurs comprendront vos textes plus facilement et plus rapidement. ■

Bibliographie

- ADAMS, George, Jean DAVISTER et Monique DENYER. *Lisons futé : Stratégies de lecture*, Bruxelles, Duculot, 1998.
- GIASSON, Jocelyne. *La compréhension en lecture*, 2^e édition, Pratiques pédagogiques, Montréal, Gaëtan Morin Éditeur Itée, 1996.
- SASKATCHEWAN. MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION. *Programmes d'études : niveau élémentaire, écoles francophones, domaine : lecture*, 2000 (consulté le 9-12-2009). Sur Internet : <URL: <http://www.sasked.gov.sk.ca/docs/francais/fransk/fran/elem/doml.html>>.
- SMITH, Frank. *Writing and the Writer*, CBS College Publishing, New York, 1982.

Tip

- Check that pronouns, possessives and demonstratives have clear antecedents.

Consider the following example:

The union representative would have liked some insight into the thinking of the firm's president. **She** had noticed that **she** did not share the position of the parent company, which could terminate **its** activities at any moment.

In this passage, readers have to take time to think about the antecedent for each pronoun. True, they can figure it out. But if the passage were worded more clearly, readers would be able to give their full attention to the content of the sentences:

The union representative would have liked some insight into the thinking of the firm's president. **She** had noticed that **the president** did not share the position of the parent company, which could terminate **the firm's** activities at any moment.

Comparing information

As they read, readers verify the accuracy of the theories they generated during the preview and compare the information presented in the text with their own prior knowledge. In the process, they arrive at new questions and form new theories that will turn out to be valid or invalid as their reading progresses. By the end of the reading process, readers will have brought forth from memory a quantity of information greater than that presented in the text.

Post-reading

Even when the reading process is complete, some cognitive effort is still required. Readers continue to go through a series of activities, although not necessarily at the conscious level. In the post-reading stage, readers begin a process of analysis. They reflect on whether they have understood the text, whether they have found the information they were looking for and whether the text met their expectations. They also file new knowledge in their memory banks.

As we have seen, the reading process is a complex one. Readers have to apply cognitive strategies at every stage: while previewing, while reading and while reflecting afterwards on their reading experience. If you take these reading strategies into account when writing, you will make the reading process faster and easier for your readers. ■

Bibliography

- ADAMS, George, Jean DAVISTER and Monique DENYER. *Lisons futé : Stratégies de lecture*. Brussels: Duculot, 1998.
- GIASSON, Jocelyne. *La compréhension en lecture*, 2nd ed. Pratiques pédagogiques. Montréal: Gaëtan Morin Éditeur Itée, 1996.
- SASKATCHEWAN MINISTRY OF EDUCATION. *Programmes d'études : niveau élémentaire, écoles francophones, domaine : lecture* (2000), <http://www.sasked.gov.sk.ca/docs/francais/fransk/fran/elem/doml.html> (accessed December 9, 2009).
- SMITH, Frank. *Writing and the Writer*. New York: CBS College Publishing, 1982.

Note de la rédaction Editor-in-Chief's Note

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les abonnés sont priés de s'adresser aux :
Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 Télécopieur : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757
2. Les autres personnes qui reçoivent des exemplaires de *L'Actualité langagière* peuvent communiquer avec la Direction de la normalisation terminologique.
Téléphone : 819-953-7120 Télécopieur : 819-953-8443

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Denise Cyr
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Gatineau (Québec) K1A 0S5
Téléphone : 819-994-1035
Télécopieur : 819-953-8443
Courriel : denise.cyr@tpsgc-pwgsc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue, les technologies langagières et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre des Travaux publics et des Services gouvernementaux du Canada 2010

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. Subscriber queries should be sent to:
Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757
2. Other people receiving *Language Update* copies can contact the Terminology Standardization Directorate.
Telephone: 819-953-7120 Fax: 819-953-8443

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Denise Cyr
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Gatineau, Quebec K1A 0S5
Telephone: 819-994-1035
Fax: 819-953-8443
Email: denise.cyr@tpsgc-pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries, language technology and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services of Canada 2010



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus*®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300

Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus*®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300

Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
btb.gc.ca

CA1
SS 215
- A 18



JUIN/JUNE 2010

L'Actualité langagière



Language Update

- Devenir interprète : C'est en forgeant qu'on devient forgeron / Practice makes perfect: The making of an interpreter
- « en autant que »
- Closing in and trailing off: More digressions in punctuation
- Langues nationales et acquisition de connaissances spécialisées en traduction technique / National languages and the acquisition of expertise in technical translation

- Les caprices de l'usage : le cas de *prévu*
- Las repercusiones de la tecnología en el proceso terminológico
- Macédoine, Monténégro et République tchèque
- Ma quête d'information en 2010 / My quest for information in 2010
- In the aftermath of Copenhagen
- Le Service SVP, d'hier à aujourd'hui / The SVP Service: A brief history

L'Actualité langagière est aussi en ligne! Rendez-vous à btb.gc.ca/lactualitelangagiere
Language Update is also available online! Visit btb.gc.ca/languageupdate

Nos collaborateurs Our Contributors

Directeur, Director
Gabriel Huard, trad. a.

Redactrice en chef, Editor-in-Chief
Denise Cyr, trad. a.

*Redacteur en chef adjoint/
Assistant Editor-in-Chief*
Jacques Desrosiers

*Comité de lecture/
Review Committee*
Cathryn Arnold
Jean-Sylvain Dube
Shirley Hockin
L'ormand L'ormieux
Frédéric Leroux fils
Immanuelle Samson
Pafael Solis

*Conception graphique/
Graphic Design*
a. b. c. d. e. f. g. h. i. j. k. l. m. n. o. p. q. r. s. t. u. v. w. x. y. z.

L'Actualité langagière est
publiée quatre fois l'an par le
Bureau de la traduction,
Travaux publics et Services
gouvernementaux Canada.
btb.gc.ca
Language Update is published
four times a year by the Translation
Bureau, Public Works and Government
Services Canada.
btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Carol Card is a senior interpreter with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate. A Bureau employee since 1982, she was a translator and then a trainer and evaluator before moving to interpretation in the mid-90s. / *Carol Card* est interprète principale à la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction. Entrée au Bureau en 1982, M^{me} Card a été traductrice avant de devenir formatrice et évaluatrice. Elle s'est dirigée vers l'interprétation au milieu des années 1990.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*. / *Jacques Desrosiers*, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la conception de logiciels précieux pour le Bureau. / *André Guyon* studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies adviser and helps develop valuable software for the Bureau.

Carolina Herrera, M.A. en traduction de l'Université d'Ottawa, est terminologue à la Division des sciences humaines de la Normalisation terminologique du Bureau de la traduction; elle fait partie de l'équipe chargée d'actualiser et d'enrichir le contenu espagnol de TERMIUM[®]. / *Carolina Herrera*, M.A. in translation (University of Ottawa), is a terminologist with the Human Sciences Division of the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. She is part of the team responsible for updating and enriching the Spanish component of TERMIUM[®].

Frédéric Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, *Frédéric Leroux fils* is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a senior translator and reviser from French to English for more than 15 years. She began contributing to *Language Update* shortly after joining the Translation Bureau's Montréal Regional Unit. / *Barbara McClintock*, trad. a., M.A., a été traductrice principale et réviseuse du français à l'anglais pendant plus de 15 ans dans le secteur privé. Elle collabore à *L'Actualité langagière* depuis qu'elle est entrée au Service régional de Montréal du Bureau de la traduction.

Nicole Ouimet est terminologue-conseil à la Division des sciences humaines, Direction de la normalisation terminologique, Bureau de la traduction. / *Nicole Ouimet* is a terminology adviser with the Human Sciences Division of the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / *Vancouveroise, Frances Peck* est rédactrice et réviseuse. Elle enseigne la grammaire, la rédaction et la révision depuis plus de vingt ans. Elle a donné des cours dans plusieurs universités et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot est formateur, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, *André Racicot* gives the workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

André Sénécal, trad. a., réd. a., longtemps traducteur expert au Bureau de la traduction, est maintenant à la retraite. Il consacre une partie de son temps à donner des ateliers de formation aux traducteurs professionnels. / *André Sénécal*, C. Tr., C. Wr., is a former expert translator at the Translation Bureau and is now retired. He spends some of his time giving training workshops to professional translators.

ABONNEMENT (S52-4/7-2)

1 an (4 numéros) 35 \$CAN + 5 % TPS = 36,75 \$

Au numéro 9 \$CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (S52-4/7-2)

1 year (4 issues) CAN\$35 + 5% GST = \$36.75

Per issue CAN\$9 (plus delivery and GST)

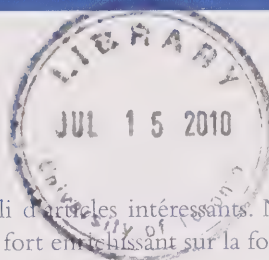
Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



Mot de la rédaction A Word from the Editor-in-Chief

Denise Cyr ■

Translation: Tom Healy



L'Actualité langagière • Language Update

Une nouvelle aventure...

L'Actualité langagière vous offre, cette fois encore, un numéro rempli d'articles intéressants. Nous bouclons la boucle de notre dossier « formation au Bureau de la traduction » avec un texte fort enrichissant sur la formation des interprètes. Nos chroniqueurs réguliers vous entretiennent de points de langue divers, qui vont de la ponctuation à l'emploi de *en autant que* et *prévu*, et vous renseignent sur une technique de recherche sur le Web. Vous lirez avec un intérêt certain l'histoire du Service SVP, dont la réputation d'excellence n'est plus à faire. Et nul doute que la réflexion fort à propos que fait un ancien traducteur expert du Bureau sur l'acquisition des connaissances en traduction technique saura vous captiver. J'espère que ce numéro vous plaira et alimentera votre désir d'en connaître toujours davantage sur la langue.

Dans un autre ordre d'idées, ce numéro marque pour moi la fin d'une merveilleuse aventure et le début d'une nouvelle qui, je l'espère, sera tout aussi excitante. Eh oui, l'heure de la retraite a presque sonné... et pour m'acclimater en douceur à ce changement de cap, je réduis mes heures de travail et cède avec plaisir ma place de rédactrice en chef à l'un des membres du comité de lecture, Jean-Sylvain Dubé. Celui-ci m'appuie dans le dossier de *L'Actualité langagière* depuis déjà presque un an et c'est avec confiance que je lui cède la barre. Bonne chance à Jean-Sylvain, qui se lance, lui aussi, dans une toute nouvelle aventure.

Au revoir et bon été!

A new adventure...

Language Update is once again offering you an issue jam-packed with stimulating content. We complete our series on training at the Translation Bureau with a fascinating article on the training of interpreters. Our regular contributors discuss various points of language, from punctuation to the use of *en autant que* and *prévu*, and provide you with helpful information on a Web search technique. You will undoubtedly enjoy reading about the history of the SVP Service, with its renowned reputation for excellence. And you will surely be captivated by the very pertinent article by a former Bureau expert translator on acquiring knowledge in technical translation. I hope that you will enjoy this issue and that it will whet your appetite to learn more about language.

This issue also marks the end of a marvellous adventure for me and the beginning of a new one, which I hope will be just as exciting. For my retirement is just around the corner...and to gradually adjust to this change, I am reducing my hours of work. I am delighted to announce that my role as editor-in-chief will be taken over by one of the Review Committee members, Jean-Sylvain Dubé. Jean-Sylvain has been supporting me on *Language Update* for nearly a year, and I have every confidence in him as he takes the helm. I wish him the best of luck as he embarks on a new adventure as well.

Farewell and have a great summer!

Volume 7/2 • Juin/June 2010



Sommaire Summary

Volume 7/2 • Juin June 2010

Les langagiers : intermédiaires indispensables à l'ère de la mondialisation / Language professionals: indispensable intermediaries in a globalized world

Francine Kennedy, page 5

Aujourd'hui, les langagiers jouent un rôle pivot dans l'échange d'informations, comme ils l'ont fait lors du séisme en Haïti et des derniers Jeux olympiques d'hiver. / Today, language professionals play a pivotal role in the exchange of information, as evidenced by their contribution in Haiti after the earthquake and during the recent Olympic Winter Games.

Devenir interprète : C'est en forgeant qu'on devient forgeron / Practice makes perfect: The making of an interpreter

Carol Card, page 8

Cinquante ans après l'embauche des premiers interprètes au Parlement, l'auteure montre la place importante qu'a occupée la formation, toujours axée sur la pratique en cabine. / Fifty years after the first interpreters were hired at Parliament, the author describes the importance attached to training, which has always centred on practice in the booth.

Mots de tête : « en autant que »

Frédéric Leroux fils, page 12

S'appuyant sur des exemples relevés dans l'usage québécois depuis plus d'un siècle, notre chroniqueur doute que *en autant que* soit vraiment un calque. / On the basis of examples found in Quebec French going back more than 100 years, our columnist is doubtful that *en autant que* is truly a calque.

Closing in and trailing off: More digressions in punctuation

Frances Peck, page 14

Parentheses, square brackets, angle brackets, braces and ellipses are very useful to those who like to digress and incorporate all sorts of different marks into a text. / Parenthèses, crochets, chevrons, accolades et points de suspension sont fort utiles à qui aime faire des digressions et insérer toutes sortes d'éléments dans un texte.

Sur les rayons / New Releases

page 16

Viennent de paraître trois lexiques du Bureau de la traduction, téléchargeables de son site Web. / Three Translation Bureau glossaries have just been published and can be downloaded from the TB website.

Langues nationales et acquisition de connaissances spécialisées en traduction technique / National languages and the acquisition of expertise in technical translation

André Senécal, page 17

Le grand défi du traducteur technique qui travaille vers une langue autre que l'anglais est de trouver une documentation technique dans sa langue de la même qualité que celle de l'anglais. / The great challenge facing the technical translator working into a language other than English is finding technical documentation in his or her language whose quality is comparable to that of the documentation available in English.

Les caprices de l'usage : le cas de *prévu*

Jacques Desrosiers, page 22

Faisant fi de la règle, l'usage semble anarchique quand vient le temps de choisir la préposition qui suit *prévu*. En réalité, il fait preuve de souplesse et obéit à ses propres exigences stylistiques. / Anarchy seems to reign when it comes to choosing the preposition that follows *prévu*: here, usage flouts all rules. But in reality, *prévu* is flexible and obeys its own stylistic rules.

El Rincón Español: Las repercusiones de la tecnología en el proceso terminológico

Carolina Herrera, página 25

La terminología es una de tantas otras disciplinas que han seguido los avances de la tecnología muy de cerca. El presente artículo pretende presentar un panorama general de cómo estos avances de las nuevas tecnologías informáticas y de la comunicación han cambiado el método de trabajo terminológico, y si estos cambios han sido beneficiosos o no.

Traduire le monde : Macédoine, Monténégro et République tchèque

André Racicot, page 28

Les noms de pays sont parfois intrigants. Ils peuvent aussi être sources de controverse. L'auteur examine le cas de trois pays dont l'histoire récente a été particulièrement mouvementée. / Names of countries can be intriguing. They can also be sources of controversy. The author examines the case of three countries whose recent history has been particularly eventful.

Carnet techno : Ma quête d'information en 2010 / Tech Files: My quest for information in 2010

André Guyon, page 30

Pour tirer profit du Web, l'auteur cherche toujours l'expression exacte et utilise les médias sociaux et les fils RSS. Une fois ses sources trouvées, il fait un tri comme dans le temps où l'on écumait les rayons des bibliothèques. / In order to use the Web effectively, the author always looks for the exact expression and uses social media and RSS feeds. Once he finds his sources, he sorts through them carefully, as in the old days of scouring library shelves.

Words Matter: In the aftermath of Copenhagen

Barbara McClintock, page 35

In the aftermath of the Copenhagen Conference, some clarifications on the terminology of carbon are in order. / Dans la foulée du sommet de Copenhague, quelques éclaircissements sur la terminologie du carbone.

Le Service SVP, d'hier à aujourd'hui / The SVP Service: A brief history

Nicole Ouimet, page 36

Depuis trente-cinq ans, le Service SVP du Bureau de la traduction répond à toutes sortes de questions terminologiques. Il a déjà traité jusqu'à près de 130 000 demandes en une année. / For 35 years, the Translation Bureau's SVP Service has been answering all sorts of terminological questions, once responding to nearly 130,000 requests in a single year.



Le mot de la PDG A Word from the CEO

Francine Kennedy ■

Les langagiers : intermédiaires indispensables à l'ère de la mondialisation

Dans le dernier numéro, j'ai souligné que la communication et la coopération internationales sont plus importantes que jamais en raison de l'interconnectivité à l'échelle planétaire. Les échanges d'information se multiplient, et de nouveaux modes de communication ne cessent de faire leur apparition. Dans ce contexte, les langagiers – traducteurs, interprètes et terminologues – facilitent sans contredit les communications en faisant le pont entre les langues et les cultures. En fait, les langagiers sont des intermédiaires indispensables aux échanges d'information.

La contribution essentielle des langagiers est encore plus évidente quand d'importants événements internationaux exigent la collaboration de pays de partout dans le monde. Par exemple, lorsqu'un violent séisme a frappé Haïti en janvier dernier et que des gouvernements et diverses organisations se sont mobilisés afin de communiquer avec la population et de coordonner leur intervention, des langagiers ont assumé un rôle de premier plan pour soutenir l'échange d'information. Ils ont eu à traduire un grand nombre de textes urgents qui nécessitaient un large éventail de connaissances. De plus, des traducteurs et des interprètes ont été appelés à travailler dans le cadre de rencontres de planification de haut niveau et de visites de divers représentants à Haïti à la suite du séisme. Dans de telles situations, les traducteurs et les interprètes participent directement à la transmission rapide et exacte de renseignements importants.

En février et en mars, de nombreux athlètes et visiteurs du monde entier se sont réunis à Vancouver à l'occasion des Jeux olympiques et paralympiques. Les Jeux présentaient un défi linguistique de taille, mais ils donnaient aussi au Canada l'occasion de démontrer sa dualité linguistique au reste du monde. Vu le contexte, il va sans dire que le rôle des traducteurs et des interprètes qui ont travaillé aux Jeux

Language professionals: indispensable intermediaries in a globalized world

In my column in the last issue of *Language Update*, I referred to today's global interconnectivity, which makes communication and co-operation between countries more important than ever before. The volume of information being exchanged is growing, and we are developing new ways of communicating every day. Without question, language professionals—whether they be translators, interpreters or terminologists—play a central role in facilitating that communication by building bridges between languages and cultures. In fact, they are indispensable intermediaries in information exchanges.

This is never more evident than when major world events call upon the collaboration of countries from around the world. When a catastrophic earthquake struck Haiti in January of this year and governments and other organizations sprang to action to communicate with the public and with each other and to co-ordinate their response to the crisis, language professionals were also on the front lines to support the exchange of information. There was a high volume of documents in a wide range of specialties to be translated as quickly as possible, as well as a need for translation and interpretation resources for high-level planning meetings and for officials who travelled to Haiti in the aftermath of the quake. In such situations, translators and interpreters play a crucial role in helping to ensure that important information flows rapidly and that it is accurate.

In February and March, the Olympic and Paralympic Winter Games in Vancouver brought together athletes and visitors from around the world, something that entailed a significant linguistic challenge. But for Canada, as the host country, it was also an opportunity to demonstrate its linguistic duality to the world, so the translators and interpreters assigned to the Games had a key role to play. For

a été crucial. Un centre de traduction temporaire a d'ailleurs été mis sur pied au cœur de l'action à Vancouver pour aider les organisateurs des Jeux à répondre aux besoins linguistiques.

Plus récemment, le Canada a accueilli deux importantes rencontres internationales : les sommets du G8 et du G20. Des dirigeants et des ministres de différents pays ont pris part à ces sommets afin de traiter de questions d'intérêt mondial et de coordonner leurs efforts dans plusieurs domaines. Les langagiers sont mis à contribution non seulement durant de telles rencontres, mais également avant et après celles-ci, afin que les messages soient clairement transmis et compris par les participants de tous les niveaux. Souvent, des langagiers travaillent en coulisse pendant des mois avant la tenue de rencontres internationales.

Bien sûr, la collaboration continue entre les langagiers de différents pays permet d'assurer au besoin des communications rapides et fiables. Plus que jamais, les langagiers de partout dans le monde tirent profit d'une collaboration mutuelle et d'un partage de connaissances. Les travaux réalisés par divers comités internationaux de normalisation terminologique en sont un bon exemple. En effet, ces comités établissent des consensus sur les termes qui devraient être utilisés afin que tous puissent se comprendre, tant dans des domaines généraux que des domaines hautement spécialisés.

Dans un monde en évolution constante, il ne fait aucun doute que les langagiers sont des partenaires stratégiques qui permettent de franchir des barrières, de communiquer des messages, de tenir des conversations et de prendre des décisions. ■

instance, a temporary translation centre was set up in the heart of the action in Vancouver to help the Games organizers meet their language objectives.

More recently, Canada hosted two major international meetings, the G8 and G20 summits, at which world leaders and ministers talked about global issues and co-ordinated their efforts on a range of questions. This type of high-profile forum relies on language professionals not only at the meetings themselves, but also throughout the preparatory process and follow-up, so that messages are clearly conveyed and their meaning fully understood by the participants at all levels. In fact, language professionals often work behind the scenes for months, paving the way for the main events.

Of course ongoing collaboration across borders among language professionals lays the foundation for rapid and accurate communications. Today more than ever, there is enormous value for language professionals in working together and sharing their expertise with counterparts around the world. One need only think of the work done by various international terminology standardization committees, which decide on the terms that should be used so that everyone understands one another, whether in general discussions or in highly specialized fields.

In this changing world, language professionals are without question strategic partners who make it possible to transcend barriers, convey messages, hold conversations and make decisions. ■



Au revoir, Denise!

Goodbye, Denise!

Gabriel Huard

Translation: Denise Ramsankar

Je prends aujourd'hui la plume pour souligner le départ d'une collaboratrice dévouée, une collègue aux talents et aux qualités multiples. À la barre de *L'Actualité langagière* depuis janvier 2009, Denise Cyr a décidé qu'il était temps de passer à autre chose, de ranger sa plume. Elle laisse à un autre capitaine les commandes d'un navire qui a le vent en poupe.

Après trente-trois ans au Bureau de la traduction, Denise peut partir la tête haute et se dire : « Missions accomplies! » J'insiste sur le pluriel, car Denise a rempli d'innombrables missions, toujours avec brio, à titre de traductrice, réviseure, évaluatrice de la qualité linguistique, formatrice, chef d'équipe et chef de service.

Forte de cette longue et riche expérience, Denise était prête à entreprendre une dernière mission : présider aux destinées de *L'Actualité langagière*. Sa réputation, qu'elle avait su bâtir au long d'une carrière parsemée de défis de toutes sortes, n'était plus à faire. Aujourd'hui, je peux affirmer sans l'ombre d'un doute que Denise était la personne tout indiquée pour assumer cette fonction, que ce choix s'est avéré judicieux. Je n'ai qu'à feuilleter les numéros parus sous la plume de Denise pour m'en convaincre.

À titre de rédactrice en chef de *L'Actualité langagière*, Denise a su maintenir la qualité supérieure de la revue professionnelle du Bureau de la traduction. Elle a perpétué l'excellence de ses prédécesseurs. Femme de tous les défis, elle a su mener à bien l'ensemble des dossiers non seulement langagiers, mais aussi administratifs – ma foi très complexes – rattachés à *L'Actualité langagière*.

Son passage à la tête de la revue fut peut-être bref, mais il fut surtout marqué par le professionnalisme. Et ce professionnalisme, Denise continuera d'en faire profiter l'équipe et le lectorat de *L'Actualité*. À mon plus grand bonheur, Denise a accepté de rester membre du comité de lecture de la revue. Je souhaite que cette association dure le plus longtemps possible!

Merci pour tout, Denise, et au plaisir de continuer à travailler avec toi! ■

Today, I take up my pen to bid farewell to a dedicated collaborator, a colleague with many talents and admirable qualities. Although she has only been at the helm of *Language Update* since January 2009, Denise Cyr has decided that it is time to lay her pen to rest and chart a new course. She is leaving another captain in command of a ship with the wind in its sails.

After 33 years at the Translation Bureau, Denise can leave with her head held high and say, “Missions accomplished!” I insist on using the plural because as a translator, reviser, language-quality evaluator, trainer, team leader and manager, Denise carried out countless assignments with brilliance!

Armed with extensive experience, Denise was ready to take on one last challenge: overseeing the production of *Language Update*. Her reputation, which she built over a career punctuated by all sorts of challenges, preceded her. Today, I can say beyond a shadow of a doubt that Denise was the obvious choice for the position and that this choice proved to be a wise one. The issues put out by Denise are a testament to this fact.

As the editor-in-chief of *Language Update*, Denise maintained the exceptional quality of the Translation Bureau's professional journal and the level of excellence set by her predecessors. Rising to every challenge, she was able to handle all the very complex issues—not only language-related but also administrative—involved in the production of *Language Update*.

Her time as head of the journal, albeit brief, was characterized by professionalism—a professionalism that will continue to benefit the *Language Update* team and readership. I am extremely pleased that Denise has agreed to remain involved with the journal as a member of the Review Committee. I hope that this association lasts a very long time!

Thank you for everything, Denise. It will be a pleasure to continue working with you! ■

L'industrie en marche Industry Insights

Carol Card

Traduction : Paule Antonelli, trad. a.

Cet article termine notre série sur la formation au Bureau de la traduction.

Devenir interprète : C'est en forgeant qu'on devient forgeron

L'interprétation au gouvernement du Canada entame son second demi-siècle. C'est en effet en 1959¹ que le Parlement recrutait ses premiers interprètes. La formation destinée aux interprètes fédéraux existe depuis le début. Tout comme pour les autres professionnels de la langue, cette formation s'est officialisée et structurée au fil du temps. N'empêche qu'il reste aujourd'hui des similitudes avec le programme improvisé qui avait été élaboré pour le tout premier groupe de sept pionniers recrutés par le Bureau des traductions* en 1959, lors du lancement de la profession au Parlement. Le mot d'ordre demeure la pratique en cabine, encore et toujours.

Offerte au départ comme service aux députés qui souhaitent suivre les débats de la Chambre des communes dans leur langue, l'interprétation a fait depuis une multitude d'adeptes. Elle est maintenant assurée non seulement pour la Chambre, le Sénat, leurs comités et leurs activités, mais aussi pour toute une gamme de réunions ministérielles et intergouvernementales, de conférences de presse et d'autres occasions. Au gouvernement fédéral, qui dit interprétation dit essentiellement interprétation simultanée en français ou en anglais; mais les circonstances nécessitent parfois de l'interprétation consécutive ou chuchotée. Le service s'offre aussi en langues autochtones et étrangères, si besoin est.

À l'exception de courtes périodes où il y a eu gel de l'embauche, le nombre d'interprètes à former est toujours allé en augmentant, en raison de l'accroissement de la demande. La croissance du nombre de postes l'illustre : 12 en 1961, 46 en 1973² et quasiment le double en 1993³. Et en 2008-2009, plus de 18 000 journées de service d'interprétation ont été fournies par quelque 65 interprètes en poste, épaulés par plus de 200 pigistes.

¹ Le Bureau des traductions est devenu le Bureau de la traduction dans les années 1980.

² Le 1^{er} octobre 1993, le directeur de la Traduction parlementaire et de l'interprétation, Alphonse Morissette, mentionne dans une note de service le chiffre de 82 interprètes en langues officielles.

This article completes our series on training at the Translation Bureau.

Practice makes perfect: The making of an interpreter

As interpretation in the Government of Canada now moves into its second half century—Parliament hired its first interpreters in 1959¹—so does the training designed to enable federal interpreters to acquire and maintain their professional skills. Training in interpretation, as in other language professions, has become more formalized and structured over time. But there are still similarities with the improvised program developed for the very first group of seven interpreters recruited by the Translation Bureau for the profession's parliamentary debut in 1959. The emphasis continues to be on practice, practice and more practice in the booth!

From its beginnings as a service to allow members of Parliament sitting in the House of Commons to follow the debate in their own language, interpretation has grown exponentially in volume over the years. Interpreters are now provided not only for the House and Senate and their committees and activities, but also for a wide range of departmental and intergovernmental meetings, press conferences and other assignments. Given the federal government context, most of the work consists of simultaneous interpretation between French and English. But there is also some call for consecutive and elbow interpretation, and service is also made available in Aboriginal and foreign languages when the need arises.

As a result of this growing demand, there was—and is—continuing pressure to train additional interpreters, with only a few brief periods when no new staff were being hired. The number of positions had increased to 12 by 1961, rising subsequently to 46 by 1973² and to nearly twice that number by 1993.³ In 2008-09, a corps of some 65 staff interpreters, along with over 200 freelancers, provided over 18,000 interpreter days of service to Parliament and federal institutions.

³ A memo dated October 1, 1993, from then Director of the Interpretation and Parliamentary Translation Directorate, Alphonse Morissette, indicates a total of 82 official languages interpreters.

À cette progression constante correspond une évolution des moyens de formation. En 1975, le Bureau des traductions a jugé bon d'ouvrir une « école » d'interprétation avec des cabines équipées de matériel de pointe et de mettre sur pied un programme de formation intensive de douze semaines³, où une équipe d'interprètes principaux encadrerait un petit groupe d'élus issus surtout du Bureau des traductions, mais parfois aussi des services de traduction d'organismes tels que la Gendarmerie royale du Canada. Tout comme aujourd'hui, pour devenir interprète, il fallait parler couramment les deux langues officielles, avoir d'excellentes capacités d'analyse et, de préférence, connaître le contexte politique et administratif du gouvernement fédéral. La sélection s'effectuait avec des épreuves de traduction à vue et de culture générale. Les recrues étaient censées commencer à maîtriser très vite les rudiments de leur nouvelle profession et pouvoir communiquer des messages de l'anglais au français et vice-versa, sans les fausser, en s'exprimant de façon idiomatique, d'une voix claire et agréable.

On évaluait les recrues après trois semaines afin de vérifier si leurs progrès étaient suffisants pour poursuivre dans cette voie; ces interprètes en devenir travaillaient méthodiquement jour après jour et se pliaient à une série d'exercices, dont la paraphrase, la traduction à vue et l'interprétation vers les langues A (dominante) et B. Ils se familiarisaient, en outre, avec les rouages du Parlement, le vocabulaire et les concepts de divers domaines, la déontologie et l'étiquette en cabine. Après avoir réussi l'examen de fin de formation, les nouveaux interprètes finissaient d'apprendre le métier sur le terrain, en travaillant en tandem avec des collègues plus expérimentés, avant d'obtenir enfin leur accréditation professionnelle, sur examen.

Un partenariat efficace

En 1991, le Bureau de la traduction a remplacé sa formation en interprétation par un partenariat avec l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa, qui offre le seul programme d'interprétation de conférence au Canada. En 2001, le programme a été rebaptisé « Maîtrise en interprétation de conférence ». Ouverte à toute personne qualifiée, la formation universitaire continue toutefois d'attirer surtout les traducteurs du gouvernement fédéral.

Seuls sont admis les candidats les plus qualifiés, généralement de quatre à six chaque année, à la suite d'un examen d'entrée rigoureux, première étape d'un programme ardu de dix mois. Le petit nombre d'étudiants permet aux formateurs, pour la plupart des praticiens interprètes au gouvernement fédéral, de suivre de près la progression de chacun. Quant aux discours enregistrés qu'on utilise aux fins de la formation, ils sont souvent ceux-là mêmes auxquels ont récemment travaillé en cabine les instructeurs ou un de leurs collègues.

The training format has changed significantly over the years. In 1975, the Translation Bureau felt the need to open an interpretation “school,” equipped with booths and state-of-the-art systems.³ A team of senior interpreters trained small groups of recruits in an intensive 12-week program. These new interpreters were initially selected mainly from among the Translation Bureau's translators and occasionally those of other organizations, such as the Royal Canadian Mounted Police. Then as now, would-be interpreters needed to be fluently bilingual, have excellent analytical skills and, preferably, be familiar with the political and administrative context of the federal government. They were tested on their sight translation abilities and general knowledge. In a matter of weeks, the trainees had to be well on their way to mastering the basics of their new profession and communicating messages from French to English and vice versa accurately and idiomatically, with clear diction and pleasant delivery.

The trainees were put through their paces day after day and assessed after three weeks to determine whether they were progressing sufficiently to continue. Exercises included paraphrasing, sight translation and interpretation into both the A (dominant) and B languages. Then there were the other aspects to master, such as the parliamentary process, vocabulary and concepts related to various fields, professional ethics and proper booth etiquette. After passing their final training exam, the new arrivals were teamed up with more experienced colleagues in assignments and practised until they were able to pass the working-level exam.

A successful partnership

In 1991, the Translation Bureau replaced its in-house initial training in interpretation with a partnership with the University of Ottawa's School of Translation and Interpretation, which offers the only conference interpretation program in Canada. In 2001, the graduate diploma program was renamed Master's in Conference Interpretation (MCI). Although the MCI welcomes aspiring interpreters from outside the government, federal translators have continued to be an important source of trainees.

In order to enter this challenging 10-month program, applicants must pass a rigorous admission exam, with only four to six students generally admitted to the program each year. The small class size enables the instructors, who are nearly all practising federal government interpreters, to follow the progress of each aspiring interpreter carefully and give individual feedback. Recorded speeches used in the training are often ones that the instructor or a colleague has recently had to wrestle with in real life!

La maîtrise en interprétation privilégie donc une approche pratique qui favorise l'acquisition des compétences et connaissances professionnelles déjà évoquées. Pour enseigner l'interprétation consécutive, la traduction à vue et, surtout, l'interprétation simultanée, on a recours à différents types d'exercices, ainsi qu'à toute une gamme de documents sur des sujets variés, en anglais et en français, provenant du Canada et d'ailleurs. Il y a beaucoup à apprendre en peu de temps. Les instructeurs encadrent les étudiants pendant les cours, généralement donnés le matin, et les encouragent fortement à consacrer l'après-midi, voire la soirée, à s'entraîner au laboratoire et à se perfectionner sur divers plans.

Les étudiants qui réussissent les deux semestres d'études font ensuite un stage d'interprétation de cinq jours dans les services d'interprétation de conférence ou d'interprétation parlementaire du Bureau de la traduction. Ces affectations permettent aux stagiaires de se trouver dans des situations de travail réelles où mettre en pratique leurs compétences nouvellement acquises, tout en recevant l'encadrement et l'encouragement de collègues aguerris. Enfin vient la dernière étape du programme de maîtrise : des examens d'interprétation simultanée vers les langues A et B.

Quiconque réussit son cours universitaire se voit offrir un poste d'interprète en formation au Bureau de la traduction. Embauchés à l'automne au niveau TR-2, les diplômés ont 15 mois pour être promus : ils devront réussir l'examen d'accréditation professionnelle au niveau TR-3 et démontrer, dans leur travail de tous les jours, qu'ils possèdent les autres qualités attendues d'un interprète : conscience professionnelle, ponctualité, discrétion, bonnes relations interpersonnelles, etc. Ils seront alors aptes à devenir membres à part entière d'une équipe et à faire leur travail d'interprète quelle que soit l'affectation, même très difficile ou télévisée.

Comment le Bureau de la traduction aide-t-il les diplômés universitaires à devenir ainsi des professionnels pleinement opérationnels? Durant les premiers mois, les recrues suivent une formation intensive au laboratoire d'interprétation du Bureau, qui a été entièrement rénové en 2008. De plus, on leur confie de vraies affectations, au cours desquelles ils travaillent sous la supervision de collègues d'expérience. L'encadrement et le mentorat sont essentiels pendant qu'ils mettent en pratique ce qu'ils ont appris. À la fin du premier trimestre de travail, en décembre, la recrue a une première chance d'obtenir une évaluation officielle de ses progrès en subissant l'examen d'accréditation comme interprète TR-3. Il lui est aussi possible de passer cet examen en juin ou en décembre de l'année suivante. À la fin de la période, la plupart des interprètes en formation ont atteint le niveau souhaité et se voient offrir un poste permanent dans l'un des deux services d'interprétation (de conférence ou parlementaire) du gouvernement fédéral.

Practical in nature, the MCI emphasizes the acquisition of the professional knowledge and skills outlined above. Various types of exercises are used to teach consecutive interpretation, sight translation and, in particular, simultaneous interpretation. Throughout the course, the material used covers a wide variety of topics, in both official languages, from Canada and beyond. There is a great deal to learn in a short time. Structured classes with an instructor are usually held in the morning, but students are strongly encouraged to practise in the laboratory in the afternoons and work on strengthening their various skills in the evenings as well.

Students who pass both semesters of the program move on to five days of supervised interpretation assignments in the Parliamentary Interpretation or Conference Interpretation sections of the Translation Bureau. There they practise their new skills in real work situations as part of a team of interpreters, with coaching and encouragement from experienced practitioners. The final step of the university program is the Master's exam, consisting of simultaneous interpretation tests into the student's A and B languages.

Beginning in the fall after they complete the program, MCI graduates are offered a training position with the Translation Bureau. They are admitted at the TR-2 level and have up to 15 months to reach the working level, becoming TR-3 interpreters. To achieve their promotion, trainees must demonstrate in an exam that they can interpret at the TR-3 level. Their day-to-day work, moreover, must show that they possess the other qualities expected, such as conscientiousness, punctuality, discretion and good interpersonal skills. In other words, they need to be able to carry out their duties as a full member of an interpretation team and be sent to even the most difficult assignments, including those that are televised.

How does the Translation Bureau help these graduates hone their abilities and become full-fledged professionals in the booth? During the first few months, trainees take part in intensive training in the Translation Bureau's interpretation laboratory, which was reopened in 2008 after extensive renovations to modernize the equipment. In addition, the TR-2s work at actual assignments under the supervision of experienced colleagues. It is vital that they receive ongoing coaching and guidance as they put into practice what they have learned. In December, at the end of the first stage of the program, the trainees have their first opportunity to be evaluated formally by taking the TR-3 interpretation exam. There are two further opportunities, in June and the following December, for them to be assessed in this way. By the end of the training period, most trainees have reached the working level and will be offered positions as staff interpreters with either Conference Interpretation or Parliamentary Interpretation.

Une fois en poste, les interprètes ont toujours besoin de perfectionnement pour maintenir et améliorer leurs compétences. Trois moyens s'offrent à eux : premièrement, l'entraînement en laboratoire avec des discours enregistrés ou d'autres exercices, organisé périodiquement par les interprètes principaux pour permettre à leurs collègues de pratiquer l'interprétation vers la langue B comme vers la langue A, avec le bénéfice d'une rétroaction; deuxièmement, des ateliers internes sur des sujets comme la procédure parlementaire ou les outils de recherche; troisièmement, toute une gamme d'activités de formation externe allant des cours de diction à l'initiation à un logiciel, en passant par tous les cours que donne le Service de la formation et de l'évaluation du Bureau de la traduction. En outre, nombreux sont les interprètes qui se consacrent hors des heures de travail à des cours et à des activités de perfectionnement personnel, dont l'amélioration de leur connaissance d'une troisième ou d'une quatrième langue.

La relève de l'interprétation

Oiseaux rares, les interprètes? En effet. Pour les services d'interprétation du gouvernement du Canada, la relève pose un double défi. D'abord, le départ à la retraite imminent des baby-boomers, phénomène démographique qui affecte bien des professions, est particulièrement problématique dans le bassin des interprètes, que le Canada a recrutés en grand nombre dans les années 1970 et 1980. Ensuite, les interprètes du Bureau de la traduction ont tendance à vouloir aller exercer ailleurs leurs solides compétences, notamment à l'OTAN, à la Cour pénale internationale, à l'ONU ou sur le marché de la pige. Bref, pour toute une série de raisons, les interprètes partent plus vite qu'on ne parvient à les recruter, si bien que les besoins en talents et en formation continueront pendant longtemps de se faire sentir.

À moins qu'on n'invente bientôt une façon de produire en un tournemain nombre d'interprètes prêts à l'emploi! En attendant, la formation en interprétation continuera d'évoluer, comme elle l'a fait depuis cinquante ans. ■

Notes

- 1 Jean Delisle. « Cinquante ans d'interprétation parlementaire », *L'Actualité langagière*, vol. 6, n° 3 (septembre 2009), p. 18-22.
- 2 Ronald Després. « Les services d'interprétation : petite et moyenne histoire », *L'Actualité terminologique*, vol. 17, n° 5 et 6 (juillet et août 1984), p. 5-7.
- 3 Monique Perrin D'Arloz. « La formation et le perfectionnement des interprètes dans la fonction publique fédérale », *L'Actualité terminologique*, vol. 24, n° 1 (1991), p. 14-15.

Once at the working level, interpreters still require ongoing professional development activities to maintain and enhance their skills. This training takes three main forms. First, senior interpreters periodically organize training in the interpretation lab, using recorded speeches and other exercises, to enable staff to practise and receive feedback on their work into both their A and B languages. Second, in-house thematic workshops explore topics such as parliamentary procedure and research tools. Third, interpreters have access to external resources, including courses offered by the Translation Bureau's Training and Evaluation Service, for other types of training, ranging from voice coaching to revision techniques to software courses. Moreover, many interpreters take courses and pursue self-development activities outside working hours to build their skills, including their proficiency in a third or fourth language.

A succession plan for interpretation?

The government interpretation services are now facing a twofold succession challenge. Not only are baby boomers moving quickly into retirement as in so many other occupations, but also they account for a particularly large proportion of the staff and freelance pool, given the rapid expansion of the profession in Canada in the 1970s and 1980s. Moreover, Translation Bureau interpreters have a tendency to take their strong skills off to other pastures, such as NATO, the International Criminal Court, the UN and the freelance market. With interpreters leaving, for all these reasons, in higher numbers than they can easily be recruited, there is sure to be an ongoing need for talent and training in this profession for a long time to come.

Now, if we could just invent a way to produce large batches of booth-ready recruits in a hurry! In the meantime, interpreter training will continue to evolve, just as it has for the past 50 years. ■

Notes

- 1 Delisle, Jean. "Fifty Years of Parliamentary Interpretation," *Language Update* 6, 3 (September 2009): 23-27.
- 2 Després, Ronald. "Les services d'interprétation : petite et moyenne histoire," *Terminology Update* 17, 5 and 6 (July-August 1984): 5-7.
- 3 Perrin D'Arloz, Monique. "La formation et le perfectionnement des interprètes dans la fonction publique fédérale," *Terminology Update* 24, 1 (1991): 14-15.



Mots de tête

Frédérin Leroux fils

Volume 7/2 • Juin/June 2010

« en autant que »

En autant que je me rappelle, Mussolini n'avait pas droit à nos prières¹.

Il est amusant qu'une des premières sources de l'expression « en autant que » soit un auteur du nom de David² : « Je n'ai voulu jusqu'à présent vous parler de moi... qu'en autant que cela a été indispensable pour vous mettre au fait des événements. » Et qu'un des derniers à la condamner soit un journaliste du même nom³. 170 ans plus tard...

Il existe des sources plus anciennes encore, mais comme il s'agit de traductions⁴ — que je ne suis pas parvenu à dater —, je vous les signale sous toute réserve : un texte du secrétaire d'État Egremont d'août 1763, une ordonnance du gouverneur James Murray de septembre 1764 et l'Acte constitutionnel de 1791. Dans le seul article XXXIII de cet Acte, la tournure revient trois fois : « excepté en autant qu'elles ont été expressément rappelées... par cet Acte, ou en autant qu'elles seront ou pourront ci-après... être rappelées ou variées par sa Majesté..., ou en autant qu'elles pourront être rappelées ».

Moins de dix ans après la lettre du patriote Girouard citée par L.-O. David, le grand journaliste Étienne Parent⁵ l'emploie : « c'est ce que nous ne pouvons faire qu'en autant que nous aurons... ». Ainsi qu'un autre journaliste, dans un ouvrage historique⁶ : « le 4^e article du traité de 1763 qui ne permettait pas aux Canadiens de jouir de leur religion comme sous le gouvernement français, mais en autant que le permettaient les lois anglaises ».

Cet usage devait être assez répandu à l'époque, puisque dès la fin du siècle, un premier défenseur de la langue prendra la peine de signaler qu'il n'est pas conforme à l'usage français. En 1896, Raoul Rinfret⁷ indique qu'il faut dire « en tant que » ou « pourvu que ». Moins de vingt ans plus tard, l'abbé Blanchard⁸ rappelle qu'« en tant que » est la bonne forme. Et l'année suivante, c'est au tour d'un collaborateur de la Société du parler français au Canada, le Sarcleur⁹, d'en faire autant.

Mais la leçon a été mal retenue, comme en témoignent ces exemples : « en autant que peuvent être stables les institutions humaines » (Errol Bouchette, 1901¹⁰); « être avec la France en autant [sic] que le permettent nos devoirs envers l'Angleterre ». Le « [sic] » n'est pas de moi, mais de quelqu'un qui, lui, avait retenu la leçon¹¹. Dans un ouvrage sur lord Durham, Léo-Paul Desrosiers¹² cite une dépêche avec plusieurs occurrences : « en autant qu'ils oublient... les principes du droit chrétien, en autant qu'ils sont inspirés par..., en autant qu'une telle conformité est compatible avec les différences ». La traduction est vraisemblablement de Desrosiers.

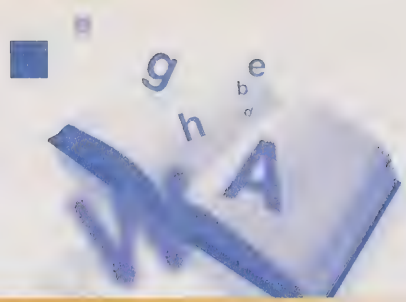
Il est intéressant de voir que les trois premiers auteurs à condamner cette tournure ne semblent pas soupçonner qu'il puisse s'agir d'un calque. C'est seulement en 1936, soit quarante ans après Rinfret, que Léon Lorrain¹³ lui accolera l'étiquette infamante. Et à partir de cette date, les défenseurs de la langue lui emboîteront le pas : depuis Gérard Dagenais (1967), jusqu'à Paul Roux (2004) et Michel Parmentier (2006), en passant par Gilles Colpron (1970) et Marie-Éva de Villers (1992).

Et j'en saute au moins dix. (Je vous laisse le plaisir de les trouver; vous y ferez toute une moisson d'équivalents pour remplacer le calque.)

Soit dit entre vous et moi, et la boîte à bois (comme aurait ajouté mon père), si les condamnations se multiplient, c'est que le succès de la tournure ne se dément pas. À peu près tous nos journalistes ont un faible pour « en autant que » : du *Devoir*, Gilles Lesage (8.11.93) et Odile Tremblay (20.11.99); du *Droit*, Michel Vastel (22.1.01); de *La Presse*, Pierre Foglia (30.10.03), Alain Dubuc (24.11.04), André Pratte (16.11.06) et Nathalie Petrowski (13.12.06); de *Voir*, Éric-Olivier Dallard (8-14.1.04), et même un journaliste acadien, Serge Rousselle de *L'Acadie nouvelle* (12.8.02).

C'est aussi le cas de gens d'horizons les plus divers : un ancien premier ministre : « en autant que le Québec est considéré » (Robert Bourassa, *Le Droit*, 10.7.92); une future grande romancière : « en autant que j'ai pu comprendre son anglais » (Gabrielle Roy, *Bulletin des agriculteurs*, janvier 1942); un homme de théâtre : « il m'encourageait en autant que j'étais premier de classe » (Gilles Provost, *Le Droit*, 28.11.05); un anthropologue : « le Québec ne peut réaliser qu'un entre-deux en autant que le tolère le Canada » (Claude Bariteau, *Le Devoir*, 10.7.08); un professeur de français : « l'harmonie linguistique y règne en autant que les francophones acceptent de cacher leur langue¹⁴ »; et un philosophe théologien (l'exemple en épigraphe).

Enfin, si l'on en croit deux de nos journalistes, même les Français



prendraient goût à notre calque : « Écrire de la fiction ça donne du plaisir en autant que l'on sait ce que l'on veut dire » (Françoise Giroud, entretien avec Nathalie Petrowski, *Le Devoir*, 24.9.83); « En autant, bien sûr, que l'échange se fasse à égalité » (Jean-Marie Borzeix, ancien directeur de France Culture; Louise-Maude Rioux Soucy, *Le Devoir*, 15.9.06). Je ne peux m'empêcher de soupçonner qu'on leur a mis des mots dans la bouche...

La forme recommandée par Rinfret et Blanchard, « en tant que », n'est pas fréquente chez nous, mais on la rencontre : « En tant que l'on sache, les loups ne dévorent jamais les messagers¹⁵ ». Ce tour serait littéraire d'après Joseph Hanse, et en voie de disparition d'après Maurice Grevisse. Mais ce qui est plus étonnant, c'est d'apprendre que la formule qu'on propose fréquemment pour éviter le calque, « pour autant que », ne daterait que du XX^e siècle (Grevisse). Effectivement, ni Littré ni Hatzfeld-Darmesteter ne la connaissent. Même la 8^e édition (1935) du dictionnaire de l'Académie l'ignore. On comprend mieux pourquoi ces deux formes ont autant de mal à supplanter la nôtre : la première serait trop littéraire, l'autre trop récente...

Personnellement, avoir à choisir entre « pour autant que je suis concerné » et « en autant que », mon cœur ne balancerait pas longtemps. C'est la dernière qui l'emporterait. Certes, à moins d'y être obligé, je m'exprimerais autrement, car je préfère de loin « en ce qui me concerne » ou une autre formule plus courte (« quant à moi », « pour ma part », etc.). Mais la question

n'est pas là. Ce qu'il faut se demander, c'est si « en autant que » est un véritable calque.

En anglais, il me semble qu'on voit plus souvent « as far as » ou « insofar as » que « inasmuch as ». C'est notamment le cas de l'article XXXIII du *Constitutional Act* de 1791, où on ne rencontre que « far ». Tant qu'à calquer, pourquoi les auteurs ou traducteurs de l'époque n'ont-ils pas choisi une formule comme « aussi loin que »? (On dit bien « d'aussi loin que je me souviens », où personne ne voit un calque de « as far back as ».) Pourquoi avoir traduit par « en autant que »? Je crois plutôt qu'on a fusionné ou confondu deux tournures : « en tant que » et « autant que ». Si c'est le cas, on ne saurait parler de calque.

Mais calque ou pas, après plus de deux cents ans, je crois que le moment est venu de cesser de s'acharner sur « en autant que » et d'y voir plutôt une variante québécoise, aussi légitime que les autres. Elle est effectivement attestée comme variante québécoise par Hanse/Blampain et Grevisse/Goosse.

Je laisse le mot de la fin à un grand lexicologue, Georges Matoré : « Une faute cesse d'être une faute quand, devenue générale, elle est faite par les gens cultivés¹⁶. » Comme nous l'avons vu, ils sont nombreux chez nous à faire cette faute. ■

Notes

- 1 Louis O'Neill, *Les trains qui passent*, Montréal, Fides, 2003, p. 45.
- 2 Laurent-Olivier David, *Les Patriotes de 1837-1838*, Montréal, Leméac, 1978, p. 56 (paru en 1884). La citation, tirée d'une lettre d'un patriote emprisonné (J.-J. Girouard), date de 1838.
- 3 Michel David, *Dictionnaire des expressions françaises et québécoises*, Montréal, Guérin, 2009.
- 4 Voir *Histoire du Canada par les textes* de Guy Frégault et Marcel Trudel, Fides, 1963.
- 5 Jean-Charles Falardeau, *Étienne Parent*, Montréal, Éditions La Presse, 1975, p. 128. Conférence prononcée par Parent le 19 novembre 1846.
- 6 Pierre Boucher de la Bruère, *Le Canada sous la domination anglaise*, Saint-Hyacinthe, Lussier et Frères, 1863, p. 45.
- 7 Raoul Rinfret, *Dictionnaire de nos fautes contre la langue française*, Montréal, Cadieux et Derome, 1896.
- 8 Étienne Blanchard, *Dictionnaire de bon langage*, Paris, Librairie Vic et Amat, 1914, p. 41.
- 9 *Le Parler français*, Bulletin de la Société du parler français au Canada, Québec, Université Laval, vol. XIII, n° 8, avril 1915, p. 368.
- 10 « Embarçons-nous de l'industrie », paru dans *Écrits du Canada français*, n° 35, 1972, p. 204.
- 11 Olivar Asselin, *Trois textes sur la liberté*, Montréal, HMH, 1970, p. 45 (1915). L'auteur cite un article du père Albert d'Amours paru dans *L'Action catholique* du 9 mars 1915.
- 12 *L'Accalmie*, *Le Devoir*, 1937, p. 17.
- 13 *Les Étrangers dans la cité*, Montréal, Presses du Mercure, 1936.
- 14 Luc Bouvier, *Les Sacrifiés de la bonne entente*, Éditions de L'Action nationale, 2003, p. 16.
- 15 Harry Bernard, *Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1953, p. 172.
- 16 *Histoire des dictionnaires français*, Larousse, 1968, p. 122.



Closing in and trailing off: More digressions in punctuation

Feature Pad

In this issue of *Language Update*, we'll look at some infrequently used marks that not only digress from the main body of punctuation but also signal digressions in content.

Parentheses and brackets enclose: we place them around asides, notes and other peripheral material. Ellipsis points trail: they indicate pauses, hesitations and languid digressions of thought rather than content.

Parentheses

Before plunging into parentheses, we should get the naming clear. Just as people often say “hyphen” when they mean dash, they say “brackets” when they mean parentheses (e.g., “Should I put this part of the sentence in brackets?”).

It's not surprising that we Canadians should waver on terminology, being in the middle, as we are, of that sandwich of British and American usage. When it comes to punctuation, we side with Americans, speaking of “periods” rather than “full stops” and “parentheses” rather than “brackets” or “round brackets.” In Canada, as in the U.S., the term “brackets” generally refers to square brackets: [].

Digression: *The Canadian Press Stylebook*, used by journalists across the country, is an unaccountable anomaly. It contains a section entitled “Brackets (parentheses)” that refers to parentheses as brackets throughout. Just when you thought you had it figured out...

Parentheses have various well-established uses in writing. One of the most mechanical is to enclose source and other reference-related information:

Our first survey of bikini buyers (May 2008) was completed by 31% more respondents than our follow-up survey (June 2010).

Sales of the bikini soared in the 1960s and 1970s but began a precipitous decline in the early 1980s (see Figure 3 below).

Equally mechanical is the use of parentheses to enclose examples that the author doesn't consider integral to the sentence. Examples in parentheses are often introduced by the abbreviation “e.g.,” as in the first paragraph under the “Parentheses” heading above, but writing out “for example” or “for instance” is just as acceptable:

Other, less revealing swimsuit styles (for example, the maillot, the racer, the tankini) have become increasingly popular, perhaps reflecting the preferences of

aging baby boomers who now want to hide what they once flaunted.

The most common use of parentheses, and also the most subjective, is to enclose words, phrases and sometimes whole sentences that serve as asides—elements that could disappear from the sentence without destroying its meaning. In this respect, parentheses are like commas and dashes, both of which set off interruptions. The difference is one of emphasis. Parentheses minimize what they enclose, telling readers they can move on if they're in a hurry; dashes emphasize, drawing readers' attention to what they enclose; and commas fall somewhere in between, setting off interruptions in a neutral way. It's usually up to the writer (or sometimes the editor) to determine the degree of accenting that is right for a given sentence.

In routine workplace writing, it's wise not to overuse parentheses. Workplace documents should, after all, contain only the information needed to meet readers' needs, no more, no less. Information in parentheses is by definition extraneous and is usually—with the exception of examples and reference-related notes—better left out.

In more personal, expressive writing, however, things are different; there's room for occasional parenthetical elements. In fact, some authors, like the late David Foster Wallace, have made the parenthetical digression a trademark. Wallace's dazzling essay “Tense Present: Democracy, English, and the Wars over Usage,” published in *Harper's* in April 2001 (and available at <http://harpers.org/archive/2008/09/hbc-90003557>), not only features a parenthetical word, phrase or sentence in just about every paragraph, it's also accompanied by 52 footnotes—I repeat, 52 officially noted digressions, in a single magazine article. What's more, many of these footnotes contain parenthetical elements, and 16 are themselves fully enclosed in parentheses. Footnote 31 is the pièce de résistance. Set in parentheses, it contains a further parenthetical clause in brackets. The result—a digression within a digression within a digression:

“31. (a redundancy that's a bit arbitrary, since “Where's it from?” isn't redundant [mainly because *whence* has vanished into semi-archaism])”

Brackets

The David Foster Wallace footnote shows one use of brackets: to enclose a parenthetical element that's already

Le Bureau de la traduction a publié ces derniers mois trois nouveaux lexiques, qui sont consultables en direct et téléchargeables sur la page *Publications, lexiques et autres* du Bureau, à <http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=307>.

Lexique des sports paralympiques d'hiver

Paru tout juste avant les Jeux de Vancouver, ce lexique visait principalement à promouvoir l'utilisation des deux langues officielles du Canada aux Jeux olympiques et paralympiques de 2010. Portant sur 1215 notions, il regroupe la terminologie propre aux cinq disciplines sportives des Jeux paralympiques d'hiver de 2010, à savoir le ski alpin, le ski de fond, le hockey sur luge, le curling en fauteuil roulant et le biathlon.

Lexique de la Direction du dirigeant principal de l'information (DDPI)

Il s'agit d'une deuxième édition, rendue nécessaire par la constante évolution des domaines de la gestion de l'information, de la technologie de l'information et de la prestation de services. Cette nouvelle mouture porte sur 3869 notions et comprend des termes, syntagmes, appellations officielles et observations se rapportant aux principaux domaines d'expertise de la DDPI. Bien qu'elle s'adresse surtout aux employés du Secrétariat du Conseil du Trésor, elle présentera aussi un intérêt pour les fonctionnaires en général et le grand public.

Lexique panafricain de la femme et du développement

Lexique qui renferme 215 termes dans chacune des langues suivantes : français, créole, fulfulde, lingala, mandingue, swahili et anglais. La nomenclature utilisée pour l'élaboration du lexique provient du *Lexique de la femme et du développement* publié en 1995 par le Bureau de la traduction. Les pays participant au projet *Coopération technolinguistique – Afrique* y ont ajouté une série de termes propres à leur réalité d'aujourd'hui, termes qui sont venus enrichir le fonds terminologique et l'actualiser.

N'hésitez pas à consulter ces ouvrages!

« Traduction multilingue de toponymes en botanique »

Marc-Alexandre Beaulieu, terminologue au Bureau de la traduction, a publié en 2009 une communication intitulée « Traduction multilingue de toponymes en botanique ». Sa principale constatation : les toponymes ne sont pas utilisés pour nommer des plantes en espagnol, alors qu'ils le sont en latin, en français et en anglais. La communication est présentée dans : *Names in Multi-Lingual, Multi-Cultural and Multi-Ethnic Contact. Proceedings of the 23rd International Congress of Onomastic Sciences*. August 17–22, 2008, York University, Toronto, Canada. Le texte de M. Beaulieu est en ligne à l'adresse <http://pi.library.yorku.ca/dspace/handle/10315/3617>. ■

In recent months, the Translation Bureau has published three new glossaries that can be consulted online or downloaded from the Bureau's *Publications, Glossaries and More* page at <http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=eng&cont=307>.

Glossary of Paralympic Winter Sports

The main objective of this glossary, released just before the Vancouver Games, was to promote the use of Canada's two official languages at the 2010 Olympic and Paralympic Games. The *Glossary* covers 1,215 concepts and includes terminology specific to the five sports at the 2010 Vancouver Paralympic Winter Games: alpine skiing, cross-country skiing, sled hockey, wheelchair curling and biathlon.

Chief Information Officer Branch (CIOB) Glossary

Because information management, information technology and service delivery are continually changing, people working in these fields will find this second edition of the *CIOB Glossary* very useful. The *Glossary* covers 3,869 concepts and includes terms, phrases, official titles and observations related to the Branch's main areas of expertise. It is a reference tool intended primarily for use by Treasury Board of Canada Secretariat employees, but it will also be of interest to all public servants and to the general public.

Pan-African Glossary on Women and Development

This glossary consists of 215 terms in each of the following languages: French, Creole, Fulfulde, Lingala, Mandingue, Swahili and English. The nomenclature was taken from the *Glossary on Women and Development* published by the Translation Bureau in 1995. Representatives of the countries participating in the *Coopération technolinguistique – Afrique* project then added their own series of terms that are specific to and currently used in their countries, thus expanding and updating the terminological data in this subject field.

Feel free to consult these glossaries!

« Traduction multilingue de toponymes en botanique »

In 2009, Translation Bureau terminologist Marc-Alexandre Beaulieu published a paper entitled « Traduction multilingue de toponymes en botanique » (multilingual translation of toponyms in botany). His key finding is that toponyms are not used to name plants in Spanish, whereas they are used in Latin, French and English. The paper is presented in *Names in Multi-Lingual, Multi-Cultural and Multi-Ethnic Contact, Proceedings of the 23rd International Congress of Onomastic Sciences*, August 17–22, 2008, York University, Toronto, Canada. Mr. Beaulieu's article is available online at <http://pi.library.yorku.ca/dspace/handle/10315/3617>. ■

Langues nationales et acquisition de connaissances spécialisées en traduction technique

National languages and the acquisition of expertise in technical translation

André Senécal

Translation: Geoffrey McGuire

*Le premier instrument du génie d'un peuple,
c'est sa langue.*

Stendhal

Idéalement et dans la plupart des cas, la traduction s'exerce vers la langue maternelle du traducteur. Quoi de plus normal en effet que de s'assurer de la qualité et du caractère idiomatique d'une traduction en recourant à un traducteur qui exécute son travail vers sa langue maternelle. Le traducteur déploie alors des ressources de réexpression qu'il connaît intimement du fait de sa maîtrise parfaite, en principe, de la langue dans laquelle il s'exprime naturellement. Cette situation garantit aussi qu'un traducteur professionnel bien au fait de son métier saura reformuler même les nuances les plus fines de la langue de départ dans la langue d'arrivée.

La traduction technique ajoute une difficulté supplémentaire au travail du traducteur. Celle de devoir acquérir des connaissances spécialisées dans son domaine de prédilection. Malgré ce que l'on peut constater parfois sur le marché du travail, cette exigence d'acquisition de connaissances spécialisées ne peut être prise à la légère. Il n'en va pas seulement de l'exactitude technique de la traduction, mais aussi de la qualité idiomatique de la langue d'arrivée, de cette qualité qui fait qu'une traduction présente un naturel et une authenticité comparables à ceux de la langue d'origine. Or, deux conditions sont essentielles à la réalisation d'un produit de qualité en traduction technique : une excellente maîtrise de la langue d'arrivée et l'acquisition, toujours dans la langue d'arrivée, des connaissances spécialisées nécessaires.

Pour les besoins du présent exposé, l'auteur utilisera le terme « langue nationale » pour signifier toute langue autre que l'anglais et admettra que la grande majorité des traductions techniques se font de l'anglais vers les langues nationales. Nous savons tous que l'anglais est devenu la *lingua franca* des sciences et des techniques. D'aucuns pourront déplorer cette domination, mais comme cette situation fait l'affaire de tous les intervenants dans la mesure où elle favorise la communication à l'échelle mondiale, regardons plutôt comment l'expression des réalités techniques dans les langues nationales peut atteindre la même qualité, la même exactitude que celles de la langue anglaise.

*The first instrument of a people's genius
is its language.*

Stendhal

Ideally, and in most cases, translators work into their mother tongue. Indeed, what better way to ensure the quality and idiomacity of a translation than to employ a translator who will be working into his or her mother tongue? When translators work into their mother tongue, they are leveraging resources of re-expression that are deeply familiar to them, given their presumably flawless command of the language in which they communicate most naturally. Furthermore, when working into their mother tongue, professional translators who know their art well will be able to take even the finest nuances in the source language and re-express them in the target language.

Technical translation adds another element of difficulty to the translator's work, in that the translator must acquire expertise in his or her subject field. In spite of what one sometimes sees in the labour market, this expertise requirement cannot be taken lightly. At stake is not only the technical accuracy of the translation but also whether the translation is idiomatic, that is, whether it reads as naturally and sounds as authentic as the source text. Thus, two conditions must be met to deliver a quality product in technical translation: an excellent command of the target language and the necessary field-specific expertise acquired in the target language.

In this article, the term "national language" will be used to mean any language other than English, and it will be assumed that the vast majority of technical translation is from English into national languages. We all know that English has become the *lingua franca* in the areas of science and technology. While some may lament this development, it is in the interest of all stakeholders, given that a common language facilitates global communications. So let us explore instead how technical concepts can be expressed with the same quality and accuracy in national languages as they are in English.

Une documentation de langue anglaise

Force est de constater que l'acquisition de connaissances spécialisées par les traducteurs techniques se fait souvent par la consultation d'une documentation de langue anglaise. Cette documentation est facilement accessible du fait de la très grande diffusion dont jouit l'anglais partout dans le monde. Aussi, il arrive souvent que le traducteur technique francophone, lusophone, germanophone ou nipponophone acquière une bonne partie de ses connaissances spécialisées dans la langue qu'il doit traduire. Façon de procéder qui n'est pas condamnable, compte tenu surtout du caractère hautement pratique de la documentation technique diffusée en anglais. Elle n'est cependant pas idéale dans la mesure où elle fait l'impasse, bien évidemment, sur le caractère idiomatique de la reformulation dans les langues nationales. Cette source d'information devrait se limiter à un apport, mais elle demeure néanmoins dans bien des cas la principale source vers laquelle n'ont pas le choix de se tourner les traducteurs techniques, les ressources documentaires spécialisées en langue nationale étant parfois limitées par rapport à tout ce qui se publie en langue anglaise dans le monde.

Les pays industrialisés produisent et diffusent de la documentation scientifique et technique dans leur langue nationale, quelle qu'elle soit. Il s'agit alors de savoir si un chercheur, un ingénieur ou un technicien maîtrisent suffisamment leur langue maternelle pour l'écrire de façon idiomatique d'une part, et s'ils sont au fait de la terminologie idoine d'autre part. Ces questions ne sont pas théoriques quand on connaît l'énorme influence de la langue anglaise sur les langues nationales dans les cas où des auteurs, dont la rédaction ou la traduction ne sont pas le métier, sont à la source de la documentation scientifique et technique dans la langue nationale. On ne saurait trop leur en tenir rigueur dans la mesure où ils sont payés pour exercer leur profession principale, et non pour agir comme rédacteurs ou traducteurs. Ils ne voient pas nécessairement l'importance de la qualité de la langue nationale dans leurs communications et ils empruntent plus facilement au lexique et à la syntaxe de la langue anglaise, la plupart du temps parce qu'ils ne savent pas que leur propre langue possède déjà un terme technique idiomatique pour exprimer une réalité, et que la syntaxe n'a pas pour eux l'importance que lui accorde un langagier. Peu importe, le milieu se comprend. Il se comprend parce qu'il fait appel à une langue étrangère pour « faciliter » la compréhension dans la langue nationale.

Les défis du traducteur technique

Le défi est de taille pour le traducteur technique désireux de trouver de la documentation scientifique et technique de qualité dans sa langue. S'il est peu expérimenté, il sera normal qu'il suive presque aveuglément la documentation qu'il consulte. Seuls une familiarisation poussée avec le domaine spécialisé, des recherches approfondies, des recoupements de sources fiables et une très bonne capacité

Documentation largely in English

It is clear that technical translators often acquire their expertise by reading documentation in English. This documentation is easily accessible because of the widespread use of English around the world, and technical translators working into French, Portuguese, German or Japanese often acquire much of their field-specific expertise from reference material written in the source language. One cannot fault them for doing so, given the great practicality of using the widely available technical documentation written in English, but this practice is less than ideal in that it clearly ignores the need to be able to re-express ideas idiomatically in the national languages. Technical translators should be using English-language documentation as a secondary source only, but in many cases they are forced to make it their primary source, given that specialized resource materials in the national languages are often in short supply compared with the host of resources published in English.

Industrialized countries produce and disseminate scientific and technical literature in their national language, whatever it happens to be. The question then is whether a researcher, engineer or technician is adequately proficient in his or her mother tongue to write idiomatically and whether he or she is sufficiently familiar with the appropriate terminology. The question is not academic to anyone who knows the enormous influence that English exerts on national languages when authors who are not writers or translators by trade produce scientific or technical literature in their national language. We cannot hold this against them, since they are paid to exercise their primary profession, not to act as writers or translators. They do not necessarily appreciate the importance of language quality when they write their papers in the national language, and they tend to borrow readily from English vocabulary and syntax, most often because they are unaware that their own language already has an idiomatic technical term to express a concept and because they do not attach the same importance to syntax as do language professionals. Regardless, those in the field understand one another. They understand one another because they are using a foreign language to "facilitate" understanding in the national language.

Challenges facing the technical translator

Finding quality technical documentation in the national language is a major hurdle for technical translators. Inexperienced translators are apt to slavishly follow any documentation they consult. Only extensive familiarity with the specialty, in-depth research, cross-checks with reliable sources, solid analytical skills, judgment and deductive reasoning, coupled with a healthy dose of skepticism,

d'analyse, de jugement et de déduction, doublée du fameux « doute salutaire », permettront au traducteur de finir par y voir clair. Tous ces éléments constituent ce qu'il convient d'appeler *l'expérience*. C'est l'expérience qui permet au traducteur technique de séparer le bon grain de l'ivraie, de savoir à quel moment ne pas se fier au vocabulaire d'une source autrement fiable, et de substituer une tournure idiomatique à un énoncé dont la structure obéit à la singularité d'une langue autre que celle dans laquelle il s'exprime.

Une partie de cette expérience s'acquiert en cours d'emploi, mais ce n'est pas suffisant. Le traducteur doit consacrer des efforts non négligeables en dehors des heures de travail pour bâtir cette expérience. Les lectures, recherches et études auxquelles il doit se livrer demandent une motivation supplémentaire de sa part, surtout après de dures journées de labeur, des échéances très serrées, à un moment où la fatigue physique et intellectuelle appellerait un repos mérité et réparateur. S'il ne doit surtout pas négliger les périodes de repos qui lui permettront de « recharger ses batteries », le traducteur technique doit néanmoins chercher à organiser son temps pour y inclure des périodes de perfectionnement personnel, indispensables à l'acquisition de son expérience et au peaufinage de techniques de réexpression fondées sur une connaissance intime des réalités scientifiques et techniques en langue nationale. Plus qu'une saine organisation de son temps, une discipline professionnelle constitue sans doute ici le préalable essentiel au succès de son entreprise.

L'appréhension des réalités scientifiques et techniques en langue nationale appelle deux prémisses : une capacité d'assimilation des réalités spécialisées de la part du traducteur technique et une capacité de discernement dans ce qui, dans la documentation spécialisée, constitue les éléments d'un discours scientifique et technique cohérent, rigoureux et idiomatique.

Le traducteur technique doit pouvoir comprendre en principe la nature et l'action des réalités spécialisées. Un intérêt pour les sciences et les techniques présente un atout essentiel pour lui dans cet exercice. Distinguer entre *densité* et *masse spécifique*, comprendre le phénomène de la sustentation en mécanique du vol, disposer de connaissances élémentaires suffisantes en géologie, être sensibilisé à la nomenclature pharmacologique sont autant d'exemples d'assimilation des réalités spécialisées. Des recherches et des lectures dans la documentation scientifique et technique en langue nationale permettent au traducteur de relever le vocabulaire fonctionnel de la spécialité et les tournures propres à cette dernière, de même que les terminologies approximatives et les énoncés formulés en fonction d'une structure obéissant à une langue autre que la langue nationale. Dans ce dernier cas, cette capacité de discernement met en relief la nécessité de maîtriser parfaitement les règles et les nuances de sa langue nationale, élément parfois négligé.

will see the translator through. All these are the stuff of *experience*. It is through experience that technical translators learn how to separate the wheat from the chaff, when not to trust vocabulary in an otherwise reliable source and when to substitute an idiomatic turn of phrase for a construction peculiar to a language other than their own.

Part of this experience is acquired on the job, but that is not enough. Translators need to put in a significant amount of time outside of work to build up this experience. The necessary reading, research and study require additional motivation, especially after a hard day at work and meeting tight deadlines, at a moment when physical and mental fatigue call for a well-deserved, restorative break. While technical translators do need to take time to rest and recharge their batteries, they must still organize their time to include periods of personal development, which are essential for acquiring experience and honing techniques of re-expression based on an in-depth knowledge of scientific and technical concepts in the national language. Effective time management alone is not enough; success invariably demands nothing short of professional discipline.

To address scientific and technical concepts in national languages, a technical translator requires two things: an ability to absorb specialized concepts and an ability to discern which parts of scientific and technical discourse in specialized reference material are coherent, carefully written and idiomatic.

In principle, the technical translator must be able to understand the nature and action of specialized concepts; here, an interest in science and technology is a vital asset. Distinguishing between *specific gravity* and *mass density*, understanding the phenomenon of lift in the theory of flight, having an adequate basic knowledge of geology and being aware of pharmacological classifications are all examples of absorbing specialized concepts. Research and readings in scientific and technical documentation written in the national language allow the translator to identify the functional vocabulary and expressions proper to the specialty as well as imprecise terminology and constructions peculiar to a language other than the national language. In the latter case, this capacity for discernment underscores the need for perfect mastery of the rules and nuances of one's own national language, a need that is sometimes overlooked.

Les ressources spécialisées de la langue nationale

Les encyclopédies renseignent de façon très utile sur les réalités spécialisées, suivant en cela le principe de l'entonnoir, c'est-à-dire du général au spécifique, ce qui permet au traducteur technique de se familiariser rapidement avec ces réalités. Sur le plan linguistique, il observera de quelle manière sont formulées les réalités. La rédaction des rubriques appelle une rigueur qui justifie le statut de référence des encyclopédies. Le traducteur technique pourra donc s'y fier.

L'avantage des revues spécialisées réside dans le fait qu'elles expriment les réalités dans une langue vivante et actuelle. Elles n'en dispensent pas pour autant le traducteur technique de faire preuve de jugement ni de se demander dans quelle mesure une revue traitant d'une spécialité donnée est inféodée à la terminologie et à la formulation de la langue anglaise. Ainsi, certaines spécialités, comme le bâtiment, la pharmacologie et la voile, présentent un vocabulaire très pur en français, et la présence de l'anglais – autrement que par l'emprunt, procédé de lexicalisation légitime – y est très sporadique. Il convient de noter que dans ces spécialités, la formulation est à l'avenant et qu'elle constitue une référence de choix pour le traducteur technique.

Les monographies spécialisées en langue nationale sont des références très complètes dans lesquelles l'information est présentée en contexte. Elles sont généralement rédigées par des experts. D'une consultation légèrement plus laborieuse, ces monographies ont, dans la très grande majorité des cas, fait l'objet d'une évaluation par des pairs, ce qui constitue un gage de qualité.

Les dictionnaires, glossaires, vocabulaires et lexiques sont de qualité variable. Et c'est ici que l'expérience du traducteur technique jouera un rôle déterminant. La fréquentation d'une spécialité permet au traducteur technique d'y déceler des difficultés particulières, sur le plan tant de la traduction que de la terminologie. Il sera donc intéressant de vérifier avec quel bonheur celles-ci seront traitées par les différents auteurs de ces ouvrages. Pour une difficulté donnée, bien des auteurs garderont un silence pudique, d'autres proposeront des solutions qui, à défaut d'être universelles, n'en sont pas moins originales; d'autres encore proposeront la « solution » répandue, mais pas vraiment satisfaisante. On n'insistera jamais assez sur l'importance de lire les notices d'utilisation, les avant-propos, les introductions de ces ouvrages pour en connaître la méthodologie... dans la mesure où ces renseignements sont fournis.

Aujourd'hui, Internet permet de repérer rapidement des sources en langue nationale, où qu'elles se trouvent sur la planète. Quel progrès par rapport à l'époque où la qualité de l'information en traduction technique dépendait du budget d'un centre de documentation et d'un carnet de contacts! Grâce à Internet, le traducteur technique peut effectuer des recoupements qui lui permettent de valider

Specialized resources in national languages

Encyclopedia articles provide information on specialized concepts in a very useful manner. Structured according to the funnel principle—that is, proceeding from general to specific—they enable technical translators to quickly familiarize themselves with such concepts. Linguistically, they reveal how the concepts are expressed. Entries are written meticulously, which justifies the status of encyclopedias as a reference. The technical translator can therefore rely on them.

The advantage of specialized journals is that they express concepts in living, current language, but the technical translator must still exercise judgment and consider to what extent a journal in any given specialty has been infiltrated by English terminology and constructions. In French, some specialties, such as construction, pharmacology and sailing, boast a very pure vocabulary, and the presence of English—other than through borrowing, which is a legitimate lexicalization process—is very sporadic. It should be noted that the wording used to express ideas in these fields tends to be equally pure, and technical translators can rely on it.

Specialized monographs in national languages are extensive references in which information is presented in context. They are usually written by experts. While they tend to be a more difficult read, in the vast majority of cases these monographs have been peer-reviewed, which offers an assurance of quality.

Dictionaries, glossaries, vocabularies and lexicons are of variable quality. Here, the technical translator's experience plays a decisive role. Through regular contact with a given specialty, technical translators will have identified specific translation and terminology issues. It is therefore interesting to see how readily these issues are addressed by the various authors of these works. Many authors will politely ignore an issue, while others will propose solutions that, while not universal, are nonetheless original. Still others will propose “the solution” that has achieved currency but is not really satisfactory. One cannot adequately stress the importance of reading the usage notices, the forewords and the introductions of these works to understand the methodology that has been used, assuming such information has been provided.

Today the Internet allows users to quickly identify sources in national languages, wherever they happen to be on the planet. Think how far we have come from the days when the quality of information in a technical translation depended on a documentation centre's budget or a list of contacts! The Internet also allows technical translators to perform cross-checks to validate a term or idiomatic

un terme ou une tournure idiomatique. Ces recoupements sont souvent nécessaires : Internet recelant le meilleur et le pire, le traducteur technique doit faire preuve d'une grande prudence, se méfier de la validation par la fréquence et rechercher une confirmation tangible, axée sur le fond des notions.

La formation permanente offerte sous forme d'ateliers, de colloques ou de congrès s'avère particulièrement utile si elle est assurée par des personnes-ressources compétentes dans leur spécialité et dont la langue nationale est de très haute tenue. Les sujets abordés sont d'actualité et ils ciblent souvent des questions pratiques relatives à l'exercice de la profession. Cette formation est optimale quand elle est offerte par un langagier spécialisé dans une discipline scientifique et technique. Celui-ci apportera autant de soin à communiquer une information spécialisée qu'à formuler cette information correctement et de façon idiomatique. Le meilleur des deux mondes, quoi!

L'affirmation des langues nationales

L'affirmation des langues nationales dans les secteurs scientifiques et techniques favorise la formation de chercheurs et de techniciens dans leur spécialité respective, parce que cette formation se fait d'abord dans leur langue maternelle. L'acquisition des connaissances se fait plus rapidement et sur une assise plus solide, puisqu'elle ne demande pas aux apprenants d'interpréter à partir d'une langue étrangère, en l'occurrence l'anglais. Un adage dit qu'il se perd toujours quelque chose dans une traduction. Qu'on soit d'accord ou non, il n'en reste pas moins que les risques sont présents, puisque l'effort sera double : comprendre la langue étrangère avant de comprendre les réalités.

L'affirmation des langues nationales permet à leurs communautés de disposer de ressources documentaires originales qui s'insèrent dans un fonds de connaissances parfaitement intégré aux particularités de leur langue. D'aucuns y verront aussi un élément identitaire qui, s'il n'est pas nécessairement assumé en toute connaissance de cause, imprègne néanmoins l'inconscient collectif de la communauté nationale et lui permet alors d'accueillir sans crainte d'assimilation tout ce que la langue anglaise peut offrir comme apport et enrichissement dans le secteur du savoir. Si l'on peut accepter que la langue anglaise occupe (momentanément?) plus de place dans les domaines scientifiques et techniques lacunaires au sein de certaines langues nationales, il faut souhaiter que ces dernières se développent suffisamment dans ces domaines pour que la langue anglaise en vienne à se cantonner dans son rôle de langue planante au profit de la communication internationale, sans s'immiscer outre mesure dans les langues nationales. ■

expression. These cross-checks are often necessary, for the Internet contains the best and worst alike, and technical translators must exercise great caution, be wary of validation by number of hits, and look for tangible confirmation based on a deeper understanding of the concepts.

Continuous training through workshops, seminars and conventions is particularly useful if given by resource persons who are skilled in their specialty and have a strong command of the national language. The topics covered are current and involve practical issues relating to the profession. This training works best when it is given by a language professional specializing in a scientific or technical discipline. Such a trainer will be careful not only to convey specialized information but also to express this information correctly and idiomatically. The best of both worlds!

Affirmation of national languages

The affirmation of national languages in the areas of science and technology facilitates the training of researchers and technicians in their respective fields, because this training is primarily in their mother tongue. Knowledge is acquired more quickly and on a more solid foundation because learners are not required to interpret from a foreign language, namely, English. It is said that something is always lost in translation. Whether or not one agrees with this statement, the fact remains that greater risk is involved when one must first understand a foreign language before being able to understand the concepts being conveyed.

The affirming of national languages benefits language communities in that they are able to consult original documentation belonging to a body of knowledge that is seamlessly integrated with the unique characteristics of their language. In this process, some will also recognize an element of identity, perhaps unconsciously taken up, but nevertheless permeating the collective unconscious of the national community with the effect that the community can draw upon the full wealth of resources the English language has to offer in the knowledge sector without fear of assimilation. While English may have a greater role to play (for the moment?) in national languages where scientific and technical resources are lacking, it is hoped that these languages will develop the necessary resources in this area so that English can ultimately be reserved for international communications and does not exert undue influence on national languages. ■



Les caprices de l'usage : le cas de *prévu*

Jacques Desrosiers ■

Volume 7/2 • Juin/Juine 2010

Q. *Est-ce qu'il faut écrire qu'une réunion est prévue en janvier ou prévue pour janvier? Est-ce qu'on dit prévue à 15 h ou pour 15 h?*

R. Petites prépositions, gros embêtements. C'est sur elles que butent le plus souvent les traducteurs débutants. Ils payent *pour* un service, participent *dans* des activités, agissent *en* concert avec quelqu'un. *Prévoir* est déjà un verbe « à problème ». Il a été question dans un article précédent¹ de son emploi avec l'infinitif : *on prévoit restructurer les opérations* ou *on prévoit de restructurer les opérations*? L'usage canadien omet souvent la préposition devant l'infinitif (pas toujours); l'usage européen préfère le substantif à l'infinitif (*on prévoit une restructuration des opérations*).

À voir le *Guide anglais-français de la traduction* de René Meertens, dans son « édition 2009² », on penserait à première vue qu'il prend soin d'éviter un calque lorsqu'il propose de traduire :

the elections scheduled for March were cancelled

par

les élections prévues en mars ont été annulées

Ce n'est pourtant pas la construction classique. Dans un texte soigné de la collection « Génies et Réalités », d'il y a plusieurs décennies, l'académicien Marcel Brion écrivait :

Il [Wagner] avait prévu pour 1868 l'achèvement du Ring³.

Un ouvrage normatif comme le *Hanse* propose de dire : *La réunion est prévue pour la semaine prochaine*, ce qui donne à entendre que les autres constructions possibles ne seraient peut-être pas admissibles.

Des exemples semblables fourmillent dans les dictionnaires, comme le *Trésor de la langue française* (TLF) : *Ce courrier, prévu pour deux heures, serait décommandé* (Saint-Exupéry). *Ensemble des prières et des lectures prévues pour un moment déterminé. L'élection d'une Assemblée était prévue pour le mois d'octobre* (De Gaulle). *Prévu pour l'an 2000 [au Japon] : chaque foyer, chaque local industriel sera relié à un réseau national de communications.*

Même chose dans les bilingues, quand ils traduisent *scheduled for* : *élections prévues pour le 5 janvier* dans le *Robert & Collins*; *prévu pour 15 heures, réunion prévue pour demain* dans le *Harrap's Shorter*.

Il n'y a rien là d'étonnant, puisque l'indication du moment où quelque chose doit se faire est selon le *Grand Larousse encyclopédique* (2007) l'un des principaux sens de *pour*, indépendamment de *prévu* : *travail à finir pour mardi*. On dit couramment : *C'est pour quand?* – *C'est pour demain*.

Il va sans dire que nos médias connaissent le tour :

Le parti au pouvoir n'abuserait pas à nouveau des moyens dont dispose l'État pour influencer sur le résultat des élections parlementaires prévues pour mars ou avril prochain.

Le Devoir, 8 février 2010

Mais voilà, avec les noms de mois, l'autre tournure, celle proposée par Meertens, est aujourd'hui bien plus fréquente :

L'ébauche du programme d'éthique et de culture religieuse, dont l'entrée en vigueur est prévue en septembre 2008 dans l'ensemble du réseau scolaire québécois, n'est toujours pas disponible.

Le Devoir, 3 novembre 2006

Il prépare actuellement la mise en scène du premier spectacle de magie du Cirque du Soleil, prévu en juin 2008 à Las Vegas.

[http://www.radio-canada.ca/radio/christiane/](http://www.radio-canada.ca/radio/christiane/combat2008/panelistes.shtml)
[combat2008/panelistes.shtml](http://www.radio-canada.ca/radio/christiane/combat2008/panelistes.shtml)

(consulté le 15 janvier 2010)

En Europe, on constate la même cohabitation des deux tournures rivales devant le nom des mois et là aussi la fréquence plus élevée de la construction avec *en*. Deux cas d'emploi opposés, dans le *Figaro* :

L'iPad fonctionne avec le système d'exploitation iPhone OS 3.2. Sa sortie, en version WiFi, est prévue pour avril.

27 janvier 2010

Enfin, point d'orgue de cette Année astronomique, le lancement prévu en avril, par la fusée Ariane, de deux satellites scientifiques.

16 janvier 2009

Le premier exemple, tout récent, montre que *en* a beau prédominer, l'usage n'est pas pour autant en train de larguer la tournure classique; les exemples sont d'ailleurs encore trop nombreux. Est-ce une faute de renoncer à *pour*? Il est facile de comprendre que *en* vienne naturellement sous la plume : c'est la préposition dont les noms de mois se font le plus souvent accompagner : *Je pars en*

L'Actualité langagière • La langue Update

vacances en juillet et non pour juillet. Une tournure comme *prévu en mars* semble le résultat d'un conflit entre les deux prépositions, où le *pour* de *prévu* a dû céder la place à la préposition que l'on voit toujours avec les noms de mois.

Mais un problème guette quiconque décide de faire fi de *pour* : l'ambiguïté, l'obligation ennuyeuse faite au lecteur de s'arrêter et de relire. Car *prévu* employé sans *pour* peut servir à indiquer non pas le moment où quelque chose aura lieu, mais le moment où l'action de prévoir a lieu. Il est vrai qu'on prend rarement la peine d'indiquer qu'à tel moment on a prévu quelque chose pour une date ultérieure. Cela arrive quand même :

*Les économistes du Mouvement Desjardins revoient à la hausse leurs prévisions. Ils estiment que le recul du PIB pour l'ensemble de l'année 2009 s'établira à 1,7 %, comparative-ment à une baisse de 1,8 % qui avait été **prévue en septembre**.*

La Presse, 26 octobre 2009 (dépêche de la Presse Canadienne)

Bien sûr ici *prévoir* n'a pas le même sens : il s'agit de prédire, et non d'organiser. Mais dans le même journal, on peut aussi lire :

*Une proposition sera ensuite acheminée aux créanciers et la clôture est **prévue en septembre**, après l'obtention des approbations nécessaires.*
8 juillet 2008

La plupart du temps le contexte est clair, mais la confusion est toujours possible. Dans l'état actuel des choses, ceux qui ne veulent courir aucun risque n'ont qu'à suivre la bonne vieille « règle ». L'usage est toutefois assez souple pour accepter les deux constructions.

Les heures et les dates

Voilà pour les noms de mois. Que ce soit *en* ou *pour*, au moins on conserve une préposition. Il en va de même avec les heures. Les Européens écriront volontiers : *Une rencontre est prévue à 10 h.* C'est une tendance normale, puisqu'on dit : *Je pars à 10 heures.* *Pour* est accommodant : après s'être fait déloger par *en*, il cède encore la place. Mais il faut rester prudent. L'usage canadien, lui, n'a pas de préférence marquée :

*Le lancement de la Semaine de la citoyenneté est **prévu à 13 h.***
www.cgaspesie.qc.ca/fr/newsContent.php?n=25
(Cégep de la Gaspésie et des Îles)

*Le départ d'Hélène est **prévu pour midi**.*

http://66.46.185.79/bdl/gabarit_bdl.asp?id=2412
(Banque de dépannage linguistique, Office québécois de la langue française)

Avec les dates, il arrive assez souvent que les prépositions disparaissent complètement, mais l'usage n'est pas fixé. *Pour* n'est plus senti comme indispensable par certains dans une tournure comme ***prévu le 17 avril***. Le *Hachette-Oxford*, dans sa partie français-anglais, laisse ouverte la possibilité de l'omettre :

la réunion prévue (pour) le 17 avril : the meeting planned for 17 April

Le TLF cite cette phrase de l'historien français Georges Lefebvre :

*Une « fête de la Liberté » était **prévue le 20 brumaire** (10 novembre) : afin de célébrer la victoire de la philosophie sur le fanatisme, la Commune s'empare de Notre-Dame...*

On se doute que la fête *aura lieu* le 20 brumaire. On s'arrête quand même un moment... ce qu'on ne ferait pas avec *pour*. Mais la tournure a la bénédiction du dictionnaire.

Le nom des jours

Pas de préposition le plus souvent dans l'usage européen avec le nom des jours :

Une réunion de médiation est prévue jeudi après plus d'une semaine de conflit.

Le Monde, 17 février 2010

On dit : *Je pars mercredi*, alors on est naturellement porté à dire que *la réunion est prévue mercredi*. Terrain glissant. Par-dessus le marché *pour* n'alourdirait guère l'expression, et l'usage canadien le conserve d'ailleurs souvent. Peut-être est-il préférable d'avoir en général une préposition. Un *prévu mercredi* dans une longue phrase peut avoir l'air rachitique, comme on le voit en enlevant *pour* dans la phrase suivante :

... une sorte de « catalogue d'action » esquissé par la Commission européenne avant une réunion de coordination entre experts nationaux prévue pour vendredi.
Le Monde, 8 janvier 2009

Mais cela ne semble pas gêner les Européens qui persistent donc le plus souvent à l'omettre. Difficile de trouver une

meilleure illustration du caractère capricieux de l'usage. Alors qu'avec le nom des jours les Européens font sauter *pour*, avec des mots comme *aujourd'hui* ou *demain* ils préfèrent le garder : *prévu pour aujourd'hui*, *prévu pour demain*. Tandis que chez nous là aussi l'usage hésite. Sur la page d'accueil du Parlement du Canada :

Sénat. Aucune réunion prévue aujourd'hui. Chambre des communes. Aucune réunion prévue aujourd'hui. Comités mixtes. Aucune réunion prévue aujourd'hui.

www.parl.gc.ca/common/index.asp?language=f
(consulté le 19 février 2010)

Dans un journal acadien :

*La cause lancée par la Société médicale du Nouveau-Brunswick contre le gouvernement provincial était **prévue pour aujourd'hui**, à Saint-Jean.*

<http://www.capacadie.com/regional/2009/9/16/fredericton-et-les-medecins-hors-des-tribunaux-pour-linstant> (L'Étoile de Moncton)

Autres expressions

Il y a des contextes où, de toute évidence, *pour* étoffe avantageusement la phrase :

*Au point que les différents géniteurs n'ont toujours pas signé d'accord, ce qui pourrait retarder le lancement, **initialement prévu pour le mois prochain**.*

L'Humanité, 19 octobre 2006

La procrastination aidant, beaucoup de choses sont toujours *prévues pour la fin de l'année*, aussi cette construction est-elle bien ancrée dans l'usage. Pas moyen d'ailleurs d'enlever la préposition. *Pour* semble encore solidement arrimé à *prévu* dans des tournures comme *prévu pour la semaine prochaine* : l'usage canadien est indécis, mais en Europe *pour* l'emporte. L'expression a pourtant une certaine lourdeur : trois mots qui expriment le futur (*prévu, pour, prochaine*)!

Dans d'autres cas, au contraire, il est obligatoire de faire sauter *pour*. Tel événement est prévu *autour du 23 août*, et non *pour autour du 23 août*. *Autour* est plus important que *pour* à cause du sens, comme *en* dans *en mars* à cause de son emploi usuel.

Faut-il conclure à l'anarchie? Non. C'est que finalement le critère stylistique prévaut sur les règles de la syntaxe. La langue n'est pas un ensemble de théorèmes. On peut bien faire de la présence de *pour* une règle inviolable dans tous les cas. Mais en refusant de voir un tournant très net dans l'usage, on risque de se fossiliser prématurément. Il est plus raisonnable d'admettre qu'en l'absence parfaite d'ambiguïté, on devrait pouvoir user de souplesse.

L'anglais écrit est plus rigide là-dessus : il fait toujours suivre *scheduled* ou *planned* de *for*. Mais ce n'est pas pour éviter un anglicisme que Meertens a relégué aux oubliettes la construction classique : il a seulement indiqué, à tort ou à raison, le tour devenu le plus courant dans l'usage. Il n'y a pas grand intérêt à s'acharner contre des tournures qui ne s'écartent que légèrement de la norme, sans faire grand tort à la langue – sauf quand elles calquent l'anglais, parce qu'elles peuvent alors avoir un terrible effet d'entraînement. ■

Notes

- 1 Jacques Desrosiers. « Prévoir et précéder », *L'Actualité langagière*, vol. 5, n° 1 (mars 2008), p. 23-24. Disponible en ligne à l'adresse <http://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra>.
- 2 Chiron éditeur, 2008.
- 3 « Héros de son propre drame », Wagner, Hachette, 1962, p. 26.

Las repercusiones de la tecnología en el proceso terminológico

La terminología, disciplina que basa su trabajo en textos, es una de tantas otras disciplinas que han seguido los avances de la tecnología muy de cerca. Algunos no concebimos nuestra labor diaria sin el apoyo de la tecnología, mientras que otros prefieren seguir haciendo las cosas “como antes” y no confían su trabajo a la tecnología. En el presente artículo pretendo presentar un panorama general de cómo estos avances de las nuevas tecnologías informáticas y de la comunicación han cambiado el método de trabajo terminológico, y si estos cambios han sido beneficiosos o no. Este artículo es un resumen de la presentación oral preparada con Christine Hug*, experta en terminótica, para el primer Coloquio del Comité Mixto de Terminología de Canadá (CMTC), que se llevó a cabo en Ottawa en febrero de 2010.

En las últimas décadas, los terminólogos han demostrado, en mayor o menor medida, su disposición para mantenerse al ritmo de los avances tecnológicos. Hoy en día, si un terminólogo quiere mantenerse en el mercado laboral, ser competitivo y producir terminología de buena calidad, debe aprender a trabajar con las nuevas tecnologías. Los cambios que éstas han traído al mundo de la terminología han tenido una repercusión en todas las etapas de trabajo, como veremos a continuación.

En la Oficina de Traducciones del Gobierno de Canadá, los terminólogos se encargan de proyectos en diversos campos del saber. Entre las tareas del terminólogo, podemos nombrar la investigación puntual y la temática. El presente artículo cubre las etapas de investigación temática, investigación sobre un conjunto de términos temáticamente homogéneos. Las etapas son: la búsqueda documental, la elaboración del árbol de campo, el establecimiento de la nomenclatura, la extracción de soportes textuales, la creación y revisión de fichas, la gestión de contenido, la publicación del contenido de las bases de datos y el intercambio de datos terminológicos.

Búsqueda y evaluación de documentación especializada

La búsqueda documental consiste en identificar y evaluar la documentación especializada disponible para luego seleccionar los documentos que conformarán nuestro corpus. Hace algunas décadas llevábamos a cabo esta tarea buscando obras de referencia y diccionarios especializados en la biblioteca, en las librerías o realizando entrevistas a los expertos.

A partir del inicio del decenio de 1990, llegó el gran cambio, la terminología no volvería a ser la de antes. Internet llegó, se propagó por todo el mundo y se volvió accesible a una gran mayoría de usuarios. Internet ha modificado considerablemente casi todas las esferas de la vida. Evidentemente, ha cambiado también nuestra manera de trabajar. Ahora contamos con una herramienta muy poderosa para la investigación documental en donde podemos encontrar información sobre cualquier tema. Sin embargo, la abundancia de información ahora nos exige una nueva tarea: evaluar cuidadosamente los documentos para montar un *corpus* de calidad. Existen diversas publicaciones sobre técnicas para evaluar la calidad de los documentos con vistas a efectuar la búsqueda terminológica, así que no nos adentraremos en ese tema. Además de encontrar documentos y publicaciones académicas y científicas en Internet, podemos profundizar nuestra investigación terminológica intercambiando información con expertos en el tema en los foros de discusión o en las *wikis* colaborativas.

La ventaja de tener acceso a la tecnología para la búsqueda documental es que tenemos acceso a más información en menos tiempo. La desventaja es que pueden dejarse documentos valiosos de lado, por lo tanto, el trabajo podría no reflejar verdaderamente el uso de un término dado en documentos escritos por diferentes autores, en zonas

* Christine Hug trabaja en la División de Terminótica de la Dirección de Normalización Terminológica de la Oficina de Traducciones del Gobierno de Canadá.

geográficas distintas o con diferentes niveles de lengua. Por otro lado, los terminólogos pasan menos tiempo leyendo los documentos que deben seleccionar ya que dejan esa tarea a la computadora. Como consecuencia, conocen menos su campo y esto puede afectar la calidad y coherencia del léxico.

Elaboración del árbol de campo

Esta tarea es a veces ignorada por algunos o, debería decir, muchos terminólogos, quienes se justifican con la falta de tiempo o plazos muy cortos para la entrega del trabajo. Sin embargo, constituye un elemento esencial para asegurar un buen producto final. Hace 20 años, más o menos, teníamos como único recurso de apoyo papel y lápiz. Ahora con la llegada de los *softwares* de procesamiento de datos, como por ejemplo los de la familia Microsoft, podemos hacer representaciones gráficas en formato electrónico. Existen también algunos *softwares* de paga, como I-term, que facilitan la elaboración de un árbol de campo a partir de las redes semánticas consignadas en las fichas terminológicas. Ciertas bases de datos permiten consignar las relaciones semánticas entre los conceptos, como por ejemplo las relaciones de genérico-específico, todo-parte, cuasisinonimia, etc. En la Dirección de Normalización Terminológica, TERMIUM®, la base de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, permite asignar en las fichas el campo o campos a los que pertenece el concepto en cuestión. Con esta funcionalidad, los terminólogos pueden realizar búsquedas por campo y de esta manera ver qué conceptos deben agregarse a dicho campo o asignarse a un sub-campo.

Establecimiento de la nomenclatura y extracción de información

Hace algunas décadas la tarea de establecer la nomenclatura del campo se hacía lentamente durante largas horas de lectura linear. El terminólogo, con un resaltador, buscaba los términos que creía pertinentes para la nomenclatura. Era un proceso largo, lento y que muchas veces carecía de precisión, ya que había términos que el terminólogo no veía o que no eran muy frecuentes en los documentos seleccionados.

Hoy en día la tecnología nos propone herramientas para la detección de términos. Los programas de concordancias identifican los coocurrentes más frecuentes de los términos en los textos analizados para extracción terminológica. La tecnología nos permite ahora hacer el análisis electrónico de documentos, *corpora* bilingües, etc.

La ventaja de tener estas herramientas en esta etapa del proceso de investigación terminológica es que podemos analizar a la vez cantidades mucho mayores de documentos en poco tiempo. Sin embargo, una gran dificultad para elaborar esta tarea con ayuda de la tecnología es la disponibilidad de los textos en formato electrónico y en un formato legible por la computadora. Al ejecutar el documento en papel en un *software* de reconocimiento óptico

de caracteres, el formato del documento puede verse alterado, se pueden perder los caracteres especiales, se pueden perder los gráficos en forma de tablas, las notas al final del documento, etc. Esta situación es una gran desventaja para el uso de la tecnología en el análisis de la documentación. El terminólogo tiene que pasar mucho tiempo en hacer una limpieza del documento escaneado, y, por lo tanto, este avance tecnológico trae consigo fuertes desventajas.

Sin embargo, si todo va bien y una buena selección de textos está disponible en formato electrónico, entonces el terminólogo puede sacar provecho de la tecnología y hacer uso de *softwares* de extracción terminológica o de explotación de *corpus*. El conocido índice KWIC (Key Word In Context), que forma parte de los programas de identificación de concordancias, nos permite ver los términos en sus contextos, ver qué palabras suelen acompañar a estos términos (fraseología), extraer definiciones, contextos, ejemplos, etc. Además los programas de extracción terminológica nos pueden dar una lista de términos-candidatos. Sin embargo, no podemos confiar al 100% en que el programa ha elaborado una lista de términos-candidatos exhaustiva ya que muchos términos de poca frecuencia en los documentos pueden haberse perdido (sinónimos, variantes geográficas, etc.). Cabe resaltar la importancia de la calidad de textos elegidos para la extracción de términos ya que, en el caso de los *corpora* bilingües, la calidad de los términos usados en textos traducidos puede ser menor en comparación a un texto original.

Actualmente, muchos continuamos haciendo estas actividades de extracción terminológica “a la antigua” ya sea por falta de recursos para hacer uso de la tecnología o porque preferimos hacer la lectura linear para así irnos empapando del tema al mismo tiempo que identificamos las unidades terminológicas del campo. Es recomendable encontrar el punto de equilibrio y no dejar a la tecnología todo nuestro trabajo. Sería ideal procesar con los programas de extracción un porcentaje de la documentación, y analizar y extraer terminología manualmente en los documentos restantes. De esta manera se puede asegurar una mejor calidad del trabajo.

La creación y la revisión de fichas

Hace algunas décadas un terminólogo pasaba mucho tiempo en la elaboración de una ficha de cartón. Era, sin lugar a dudas, muy difícil poner las fichas a disposición del equipo de trabajo, revisar sus comentarios, corregir las fichas, etc.

Hoy en día podemos hacer uso de las fichas electrónicas accesibles en línea. Un terminólogo hace una ficha y unos minutos después su revisor puede acceder ya sea a su borrador o a la ficha ya publicada. Estamos hablando de la revisión en tiempo real. Las correcciones se pueden difundir de inmediato.

La gestión de contenido

El análisis de contenido de una base de datos terminológicos es muy importante para asegurar la calidad y la exhaustividad de la información. Hace algunas décadas, el terminólogo debía registrar cuidadosamente los envíos a otras fichas y los conjuntos de fichas existentes para cada campo. Era muy difícil conservar la coherencia para los términos y definiciones de una misma red nocional, marcar los sinónimos, agrupar, anular o crear fichas.

Hoy en día las fichas se pueden indexar de diferentes formas: se pueden interrogar con caracteres booleanos, comodines, etc. De esta manera, se puede extraer un conjunto de fichas de una base de datos y se pueden conocer las necesidades de actualización más rápidamente. Contamos ahora con más facilidades para filtrar, enlazar y consultar la información.

La publicación del contenido de las bases de datos

En el pasado, el trabajo terminológico era publicado únicamente en papel. Era necesario ir a los puntos de venta o hacer pedidos por correo. A veces era difícil saber si un recurso existía o no, o si habían realizado actualizaciones a la última edición. Luego vinieron los diccionarios en *cederrón* (CD). Este formato presentaba muchas ventajas, pero el problema de la actualización de datos todavía no se resolvía del todo.

Hoy en día tenemos acceso ilimitado a las bases de datos electrónicas o en línea. Con los foros de discusión, las bitácoras de expertos y los sitios *web* profesionales, el intercambio de información entre los expertos y los terminólogos se hace en tiempo real, y, en consecuencia, el terminólogo debe reaccionar de la misma manera para publicar la nueva terminología de un campo emergente. Otra ventaja del cambio que ha traído la tecnología a esta etapa es que tenemos más comunicación con nuestros usuarios, quienes pueden enviar vía correo electrónico sus preguntas, comentarios, correcciones, etc. Por otro lado, en lugares con poco ancho de banda y conexiones lentas a Internet, los diccionarios en papel pueden permanecer como la mejor alternativa.

El intercambio de datos terminológicos

Para el intercambio de datos, hace algún tiempo, las fichas en cartón presentaron problemas muy serios. Se perdían las fichas, se dañaban o caían en las manos equivocadas. El intercambio de datos era un trabajo muy fastidioso.

Algunos años después, con los *softwares* para administrar las bases de datos, estos problemas parecen haberse solucionado. Ahora la colaboración entre terminólogos y expertos, y el intercambio de bases de datos son más factibles que antes. Sin embargo, quedan algunos desafíos por superar. Las *wikis* colaborativas representan una buena opción para la comunicación con los expertos, y el formato TermBase Exchange, o TBX, pretende solucionar los problemas de intercambio de bases de datos entre *softwares* diferentes. Tendremos que ver de aquí a unos años los resultados de los primeros experimentos con estos recursos.

Conclusiones

Hemos realizado una revisión general de cada etapa del proceso terminológico para la investigación temática. Hemos constatado que la tecnología ha cambiado enormemente la manera de trabajar del terminólogo.

Hay que resaltar que si los terminólogos no son conscientes de los aspectos negativos del avance tecnológico, la calidad de su trabajo se puede ver comprometida.

Por último, es importante recordar que a pesar de que existen muchas herramientas de trabajo disponibles, el terminólogo debe seleccionar las herramientas que se adaptan mejor a su trabajo y no tratar de adaptar su trabajo a las herramientas. ■





Traduire le monde

André Racicot ■

Volume 7/2 • Juin/June 2010

Macédoine, Monténégro et République tchèque

La chute du Rideau de fer, en 1991, a bouleversé la politique et la géographie de certains États européens. Parmi ceux-là, la Macédoine, le Monténégro et la République tchèque, dont les noms peuvent susciter des interrogations. Comme le disait si bien Shakespeare, *What's in a name?*

L'effondrement de la République fédérale socialiste de Yougoslavie, en 1991, a amené la constitution d'une autre Yougoslavie, appelée *République fédérale de Yougoslavie*, qui comprenait la Serbie, le Monténégro et le Kosovo. Avaient également proclamé leur indépendance : la Croatie, la Bosnie-Herzégovine, la Slovaquie et la Macédoine.

Deux de ces républiques attirent mon attention en raison de leur intérêt sur le plan linguistique, soit la Macédoine et le Monténégro.

La Macédoine dans l'histoire

La Macédoine a la particularité d'être à la fois une région et un pays. Elle a connu ses heures de gloire sous Philippe II et Alexandre le Grand, au IV^e siècle avant Jésus-Christ. Cette région historique s'étendait sur les territoires de la Grèce, de la Bulgarie et de la Macédoine actuelles. De 1371 à 1912, elle a fait partie de l'Empire ottoman. Après la Seconde Guerre mondiale, elle est devenue l'une des républiques socialistes de la Yougoslavie. Aujourd'hui, la Macédoine est une région importante de la Grèce, mais aussi un État souverain,

dont le nom fait l'objet d'un contentieux entre la Grèce... et la Macédoine.

Le contentieux

Pour bien saisir l'essence du problème, imaginons que le Canada crée une nouvelle province entre la Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick qui serait appelée *Gaspésie*... On peut très bien imaginer la réaction au Québec. On peut donc comprendre que la proclamation de la Macédoine indépendante ait suscité toute une levée de boucliers chez les Grecs.

Pour compliquer la situation, le nouvel État a également adopté certains symboles de la Macédoine antique, dont le soleil de Vergina, qui figurait sur le premier drapeau national. Ce soleil a par la suite été modifié. La Grèce fait valoir que les Macédoniens de l'ex-Yougoslavie ne peuvent s'approprier les symboles d'un passé qui remonte à bien longtemps avant l'arrivée des Slaves dans la région, au VI^e siècle de notre ère.

À la proclamation de son indépendance, en 1991, la Macédoine slave a adopté le nom officiel de République de Macédoine, qui est utilisé dans les traités et la correspondance diplomatique. S'en est suivie une controverse qui dure toujours entre Athènes et Skopje (la capitale macédonienne), bien que son intensité ait diminué au cours des dernières années. Pour y mettre fin, on a suggéré quelques noms pour le nouvel État : Vardarie

(inspiré du nom du fleuve principal du pays), Macédoslavie, Macédoslavonie, Slavomacédoine et Nouvelle-Macédoine. Tous les noms qui contiennent *macé-*, que l'administration de Skopje ne veut pas abandonner, soulèvent l'ire des autorités grecques.

La Macédoine a donc adhéré aux Nations Unies sous le nom bucolique d'ex-République yougoslave de Macédoine, dont l'acronyme français est ERYM. Dès le départ, c'est toutefois le sigle anglais FYROM (Former Yugoslav Republic of Macedonia) qui a prévalu, même dans les textes français.

Cependant, un grand nombre d'États – 61 pour 100 des membres de l'ONU – reconnaissent l'appellation officielle *République de Macédoine*, qui figure dans la constitution du pays. Le Canada et les États-Unis comptent parmi ces États.

Évidemment, l'existence de deux Macédoines pose un problème de taille quand vient le temps de désigner les habitants. Cette situation ressemble d'ailleurs à celle des deux Congos, avec la République démocratique du Congo, ex-Zaïre, et la République du Congo. Dans les deux cas, les habitants s'appellent les Congolais. On comprendra alors que les habitants des Macédoines grecque et slave portent tous le nom de Macédoniens.

L'auteur s'amuse à rêver à l'avènement d'une Macédoine du Nord en territoire slave, dont les habitants s'appelleraient

les Nord-Macédoniens. Tout serait tellement plus simple; cela dit, tout le monde a le droit de rêver.

Le Monténégro

What's in a name? La question se pose – encore une fois – dans le cas du Monténégro, petit État de la péninsule balkanique, qui faisait partie de la Serbie jusqu'en 2006, année où il accède à l'indépendance.

Comme on s'en doute, il ne s'agit pas du véritable nom du pays. D'origine italienne, le toponyme a été francisé par l'ajout d'accents.

Le langagier ne manquera pas de s'étonner de cette appellation italienne, alors que nous parlons bel et bien d'un État slave, situé juste en face de l'Italie, de l'autre côté de l'Adriatique. Il est probable que le choix de cette dénomination dans la plupart des

langues de l'Europe occidentale s'explique par la domination de Venise sur la région, au Moyen Âge.

Alors comment les Monténégrins appellent-ils leur pays? *Crna Gora*, qui signifie « montagne noire », donc *monte negro* en italien. D'ailleurs, les pays voisins du Monténégro ont traduit cette expression italienne dans leur propre langue nationale.

La Bohême et la Moravie

La Tchécoslovaquie s'est scindée en deux États en 1993, la République tchèque et la Slovaquie. La première est parfois surnommée *Tchéquie*, bien que cette appellation ne figure pas dans les dictionnaires.

Beaucoup de détails se cachent dans un nom, comme on l'a vu. La République tchèque se compose essentiellement de deux régions, la

Bohême et la Moravie. La première tire son nom des Celtes boïens, premiers habitants de la région. Aujourd'hui, ce sont essentiellement des Slaves qui peuplent cette région. D'autre part, certains habitants de la Moravie refusent d'être appelés Tchèques, pour des raisons d'ordre historique. D'ailleurs, la région réclame un statut d'autonomie à l'intérieur de la République tchèque. ■



Carnet techno Tech Files

André Guyon ■

Translation: Emma Harries

Volume 7/2 • Juin/June 2010

Ma quête d'information en 2010

Une partie de mon travail consiste à trouver de l'information sur le Web. Il s'est écrit des millions de pages sur la recherche Web. J'avoue ne pas les avoir toutes lues, mais je pense que ma démarche pourrait intéresser quelques lecteurs.

Premièrement, je voudrais m'attaquer au mythe de la syntaxe. Au risque de perdre quelques amis, je tiens à vous dire que je trouve presque toujours ce que je cherche, sans trop me casser la tête avec la syntaxe.

L'expression exacte

Pour moi, c'est l'expression correcte qui est la clé. Je ne cherche généralement pas à l'aide de mots-clés mais bien d'expressions exactes. Les moteurs de recherche ont une fâcheuse tendance : ils donnent toutes les pages qui contiennent la totalité ou une partie des mots recherchés, pas nécessairement en séquence. Par exemple, si on cherche « affaire louche » (sans les guillemets), les moteurs donnent aussi les pages qui parlent à la fois d'affaires et de louches pour la soupe.

Pour mieux illustrer à quel point l'expression correcte est la clé, je suggère les deux recherches suivantes :

« Bureau de la traduction » Weidner

« Bureau des traductions » Weidner

Je cherche ici à connaître un peu les faits sur les essais de traduction automatique qui ont eu lieu avant mon arrivée au Bureau de la traduction. Fascinant, n'est-ce pas? Les plus âgés se souviennent certainement qu'à l'époque, c'était le Bureau **des traductions**, et non **de la traduction**.

Enfin, la recherche sans les guillemets donne non seulement ce qui m'intéresse, mais aussi bien d'autres choses qui ne m'intéressent pas. La recherche par expression exacte, quant à elle, donne surtout des pages qui m'intéressent.

La langue

Parfois, on va trouver dans une langue, mais pas dans une autre. Lapalissade, direz-vous? Je suis d'accord. J'ai cependant une anecdote.

My quest for information in 2010

My work consists, in part, of finding information on the Web. Millions of pages have been written about searching the Web, and I have to admit I haven't read them all. Still, I think my approach might be of interest to some readers.

First of all, I'd like to tackle the syntax myth. At the risk of losing a few friends, let me just say that I almost always find what I'm looking for without worrying too much about syntax.

The exact phrase

For me, finding the correct phrase is crucial. I usually don't search using keywords, but rather exact phrases. Search engines have an annoying habit of finding every single page that contains all or some of the words in your search—and not necessarily in the right order. For example, if you search for *shady deal*, you won't just get pages about shady deals, you'll also get pages about deals of all kinds, not to mention pages about shady areas under trees.

To better illustrate how important the correct phrase is, I suggest you try the following two searches:

"Bureau de la traduction" Weidner

"Bureau des traductions" Weidner

With these searches, I'm trying to find information on machine translation tests that took place before I arrived at the Translation Bureau. Fascinating stuff, isn't it? Those who have been around long enough will recall that the Translation Bureau was once called **Bureau des traductions** in French.

In short, by leaving out the quotation marks, I find not only what I'm interested in, but also a whole lot more that doesn't interest me. When I search for an exact phrase, however, I mainly find pages of interest to me.

Choice of language

Sometimes, you can find something in one language, but not in another. That's obvious, you say? I agree. But let me tell you a little story.

Lors de conversations distinctes avec deux chercheurs (l'un possède une compagnie privée, l'autre travaille dans un centre de recherche) sur la reconnaissance vocale, les deux m'ont dit n'avoir rien trouvé au sujet de la productivité et de la dictée après que j'ai cité l'article de M^{me} Laroque-Divirgilio paru dans *Meta* en 1981.

Or, mes interlocuteurs avaient fait des recherches en anglais, même s'ils sont tous deux francophones. Dans la mouvance actuelle, on rédige tout ce qui compte en anglais*.

Bref, un petit tuyau aux absolutistes : demandez-vous d'où vient ce que vous cherchez — ce qui pourrait vous donner une indication de la langue dans laquelle le contenu aura été produit —, puis essayez de trouver quelqu'un qui parle cette langue pour lancer les recherches; au pis aller, utilisez les moteurs de traduction pour lancer votre recherche dans la langue voulue et interpréter les résultats.

En définitive, ma démarche dans l'arborescence électronique ressemble beaucoup à celle que j'utilisais dans une forêt urbaine de documents.

En 1980, je visitais les bibliothèques des universités. Maintenant, je visite le Web. Je commençais généralement par une recherche dans le fichier « sujets », puis je demandais aux bibliothécaires de m'aider à trouver mon chemin dans la jungle des tablettes. Je leur demandais aussi souvent conseil quant aux ouvrages recommandés.

Une fois ma récolte déposée sur une table, je faisais une lecture superficielle qui me permettait de voir où j'avais le plus de chances de trouver ce que je cherchais. Je vérifiais si le livre était une œuvre originale ou une traduction, lisais le profil de son auteur, etc.

Ensuite, le vrai travail de recherche commençait : la lecture fébrile à la recherche de l'information qui me permettrait de mieux comprendre le sujet ou de trouver l'expression valable à utiliser dans ma traduction.

Plus tard, je validais mes choix grâce à mon réseau personnel. Ainsi, pour la traduction d'un texte sur les pluies acides en 1981, j'ai demandé à deux amis ingénieurs de me dire ce qu'ils pensaient de mon choix d'ouvrages et s'ils en avaient

During separate conversations I had about voice recognition with two researchers (one owns a private company, the other works in a research centre), both told me they had found nothing on dictation and productivity when I mentioned an article by Lise Laroque-Divirgilio that appeared in *Meta* in 1981.

As it turns out, even though they are both Francophone, they had done their research in English. Today, anything that matters is written in English.*

In short, a word of advice for absolutists: ask yourself where what you're searching for came from—which could give you an indication of the language in which it was written—then try to find someone who speaks that language to do the searches. Or, if you must, use machine translation tools so that you can search in the desired language and interpret the results.

At the end of the day, my *modus operandi* in the virtual world looks a lot like my usual MO in the old urban paper jungle.

Thirty years ago, I would visit university libraries. Today, I “visit” the Web. Back then, I would usually start by looking in the *subject* index. Then I would ask the librarians to help me find my way through the jungle of shelves. I would also often ask them for advice on recommended publications.

Once my harvest was gathered up on a table, I would leaf through each item to see where I had the best chance of finding what I was looking for. I would check whether a book was an original work or a translation, read the author's profile and so on.

Next, the real research work would begin: feverish reading in search of information that would help me better understand the subject or find the correct expression to use in my translation.

I would later confirm my choices with my network of personal contacts. For example, when translating a text on acid rain in 1981, I asked two engineer friends to tell me what they thought of my choice of reference works and

* Il fut un temps où les chercheurs publiaient dans leur langue, mais à l'heure actuelle l'anglais est considéré comme l'espéranto ou le latin de la recherche. On voit donc de plus en plus d'auteurs préférer la possibilité d'une grande diffusion à leur culture locale.

There was a time when researchers published in their own language, but these days English is considered the lingua franca of research. We therefore see more and more authors opting for wider readership at the expense of their local culture.

d'autres à me proposer. Je leur ai ensuite demandé de s'assurer que la traduction ne disait pas de faussetés.

Aujourd'hui, je fais encore appel aux mêmes personnes à l'occasion, mais plus souvent par l'intermédiaire des médias sociaux. J'ai tendance à limiter mon cercle d'amis et la taille de mes réseaux, et j'aimerais bien comparer l'efficacité de mon réseau personnel avec celui des gens qui ont des milliers d'amis sur Facebook.

Je ne sais pas encore si j'utiliserai Twitter ou Buzz un jour. Je me tiens au courant et j'évalue les possibilités.

En tant que spécialiste des technologies langagières, j'estime que les contacts les plus utiles pour moi sont les gens dans l'industrie, les chercheurs et, surtout, les utilisateurs de la technologie. Au besoin, je peux leur écrire pour valider ou invalider certaines hypothèses, parfois pour orienter un peu ce qui arrivera.

Depuis près d'un an, j'utilise les alertes Google pour me tenir au courant de ce qui se passe près de chez moi. Quand il y a des nouvelles touchant les projets qui m'intéressent (un projet résidentiel et un centre sportif), je reçois des courriels au sujet de faits assez récents. Bien entendu, la recherche est en anglais et en français...

Plus récemment, j'ai commencé à utiliser les alertes aussi pour les types de produits langagiers présentant de l'intérêt pour moi. Auparavant, j'utilisais beaucoup l'agent de recherche Copernic, qui me tenait au courant des changements sur des pages Web qui m'intéressent. Avec les fils RSS**, l'agent est devenu beaucoup moins utile.

Faire le tri

Une fois que j'ai trouvé des liens, c'est un peu comme quand j'avais une liste de livres à la bibliothèque. Je veux faire le tri en validant un peu la qualité du contenu. La personne qui a rédigé le contenu est-elle fiable? Le contenu semble-t-il bien écrit et facile à lire ou la lecture est-elle laborieuse? L'institution qui publie le contenu est-elle de grande renommée?

Une partie des liens pointera inévitablement vers Wikipédia. En général, les idées sont bien organisées dans

whether they could suggest any others. I also asked them to make sure my translation did not say anything that wasn't true.

Today, I still turn to the same people from time to time, though more often than not through social media. I have a tendency to limit my circle of friends and the size of my networks, and I wouldn't mind comparing my personal network with that of others who have thousands of friends on Facebook to see whose is the most effective.

I still don't know whether I'll use Twitter or Buzz one day. I'm keeping myself informed and assessing the possibilities.

As a language-technologies specialist, I feel that my most useful contacts are people in the industry, researchers and, above all, users of the technology. If need be, I can write to them in order to validate or invalidate certain hypotheses and sometimes influence what will happen.

For almost a year now, I have been using Google Alerts to keep myself up to date on what's happening in my neighbourhood. Whenever there is news about projects that interest me (a residential project and a sports centre), I receive emails on recent developments. Of course, the search is in both English and French....

More recently, I also started using Alerts for the types of language products that interest me. I used to use Copernic Agent a fair bit, which kept me up to date on changes to Web pages I was interested in. However, the arrival of RSS feeds** has made Copernic Agent a lot less useful.

Sorting

Once I have found links, it's a bit like when I had a list of books at the library. I like to sort them by checking their content for quality. Is the author reliable? Does the text seem well written and easy to read or would it be a struggle to get through? Does the publisher or host have a good reputation?

Some of the links will inevitably point to Wikipedia. Wikipedia articles are generally well structured, but I still

** Les fils RSS ou flux RSS permettent de savoir s'il y a eu du nouveau à un endroit (sous forme d'hyperliens). Par exemple, si je veux suivre ce qu'écrit une journaliste. Certains navigateurs, comme Firefox, ajoutent alors des signets dans ma liste (appelés *marque-page* dans Firefox) quand il y a de nouvelles chroniques.

** RSS feeds alert users to changes in Web content (with hyperlinks). For instance, they would allow me to follow a particular journalist's work. Certain browsers, such as Firefox, add bookmarks to my list when there are new pages.

les articles. Par contre, j'ai tendance à vérifier les références. J'hésiterais à indiquer Wikipédia comme source dans un rapport, car le contenu de l'article cité risque d'être complètement différent de ce qu'il était quand on lira mon texte.

Quand j'étais étudiant, on nous suggérait d'avoir toujours au moins trois sources d'information **distinctes** pour considérer une information comme valable; j'applique le même principe au contenu trouvé sur Internet. Et je me méfie du contenu où des auteurs passent leur temps à se citer eux-mêmes ou à se renvoyer l'ascenseur***.

Je suis aussi toujours à l'affût des conflits d'intérêts. Un véritable scientifique peut très bien s'être associé à la compagnie dont il fait l'éloge, être devenu son représentant, etc. Quand une compagnie publie les témoignages d'utilisateurs extrêmement satisfaits du nouveau produit qu'elle vient de mettre sur le marché, ces utilisateurs sont souvent ses propres employés! C'est un peu comme pour le courrier des lecteurs du premier numéro d'une nouvelle revue : c'est louche!

Les entreprises pharmaceutiques ont souvent d'excellents sites décrivant les maladies. Le contenu de ces sites est très fiable, sauf pour la partie traitement. Il faut savoir qui est le propriétaire du site pour comprendre quelle partie est probablement fiable et quelle partie est probablement moins impartiale.

Enfin, l'information que je cherche n'apparaît pas toujours, loin de là, dans les pages indexées par les moteurs de recherche. Encore une fois, apprendre à connaître l'organisation des sites qui m'intéressent me permet de fouiller plus profondément.

Par contre, je frappe parfois un mur infranchissable. Une partie de l'information est réservée à quelques privilégiés. Par exemple, tout le monde me parle de Wave de Google, mais personne n'y a accès. C'était la même chose quand le *Google Translator Toolkit* était en version bêta. On pouvait lire à ce sujet, mais presque personne n'y avait accès. J'essaie de voir si des gens de mon réseau personnel peuvent m'inviter, mais à l'heure actuelle, mes démarches n'ont pas

tend to check the references. I would hesitate to cite Wikipedia as a source in a report, as the article cited could be completely different by the time my text ends up being read.

When I was a student, it was recommended that you always have at least three **distinct** sources of information in order to consider something valid. I apply the same principle to information on the Internet. And I am leery of content whose authors spend their time citing themselves or each other.***

I am also always on the lookout for conflicts of interest. A legitimate scientist may very well have become affiliated with a company whose work he or she is praising, a representative of the company, etc. When a company publishes the testimonials of users who are extremely satisfied with a new product that it has just put on the market, those users are often its own employees! It's a bit like letters to the editor appearing in the first issue of a new journal: very shady.

Pharmaceutical companies often have excellent sites describing illnesses. The information on these sites is very reliable—except when it comes to treatment. You need to know who owns the site in order to determine which sections are most likely to be reliable and which sections are likely to be more biased.

Lastly, the information I'm looking for is not always to be found in the pages indexed by search engines—not by a long shot. Again, getting up to speed on how the sites I'm interested in are organized allows me to dig deeper.

However, I sometimes come up against a brick wall. Some information is accessible only to certain users. For instance, everyone is talking about Google Wave, but no one has access to it. The same thing happened when there was a beta version of Google Translator Toolkit. We could read about it, but hardly anyone had access to it. I'm looking to see whether someone in my personal network can invite me, but so far I haven't had any luck, and I don't

*** Cette tendance s'alourdit hélas d'année en année. L'auteur A cite constamment les auteurs B, C et D, l'auteur B cite constamment les auteurs A, C et D, et ainsi de suite.

*** Unfortunately, this trend is getting worse all the time. Author A constantly cites authors B, C and D, author B constantly cites authors A, C and D, and so on.

été fructueuses, et je pense qu'elles ne l'auraient pas été davantage si j'avais eu des milliers d'amis sur un média social.

Lire, comprendre et synthétiser

Une fois que j'ai choisi les pages qui m'intéressent et que je me suis assuré que ces sources sont indépendantes les unes des autres, il ne me reste plus qu'à lire et à faire la synthèse de ce que j'ai lu. Évidemment, à l'occasion, j'ajouterai mon grain de sel.

Honnêtement, c'est long. Je dois lire attentivement le texte et voir s'il contient des indices qui me permettront, grâce à d'autres recherches, de trouver plus de renseignements dans une autre source. Les compagnies qui vendent des produits informatiques, par exemple, n'évoquent que très rarement leurs concurrents.

Par contre, une fois que je sais dans quelle catégorie ils situent leurs logiciels, je peux faire une recherche sur la catégorie et souvent trouver des comparatifs « indépendants ». Quand l'analyse indépendante est faite par un blogueur anonyme, c'est peut-être de la pub nouvelle où l'on mousse un produit en relatant les propos de gens qui n'existent pas.

La meilleure validation que je puisse faire, c'est de voir si des gens qui ne s'aiment pas beaucoup racontent la même chose. Par exemple, dans le domaine de la traduction automatique, il y a des années, j'avais entendu la même histoire au sujet d'un entrepreneur spécialisé en pannes (dont le système tombait en panne quand quelqu'un arrivait avec de vraies données à tester), mais racontée par des gens qui ne se parlaient plus.

Si le sujet qui m'intéresse concerne aussi des utilisateurs, j'essaie d'entrer en contact avec eux; ils sont ma source la plus précieuse d'information. Au lieu de penser que quelque chose pourrait être bon pour des langagiers, je peux alors savoir pourquoi c'est bon, ce qu'il reste à améliorer, etc.

Voilà comment se résume ma quête d'information en 2010. ■

think my luck would have been any better if I had thousands of friends on a social media site.

Read, understand and synthesize

Once I have chosen the pages that interest me and have ensured that the sources are independent, all that I have left to do is read and synthesize. Obviously, I occasionally put my two cents in.

To be honest, this part of the process takes a long time. I have to read carefully and check whether the text contains any indication that further research would lead me to find more information in another source. Companies that sell computer products, for example, very rarely mention their competitors.

However, once I know what category their software falls under, I can do a search on the category and often find "independent" comparisons. Independent analysis by anonymous bloggers could be a new form of advertising where companies laud their own product by relating the comments of people who don't exist.

The best way for me to confirm this is to see whether people who don't like each other very much say the same thing. For instance, in the area of machine translation, I heard a story several years ago about an entrepreneur who specialized in breakdowns (his system broke down whenever someone showed up with real data to test). I was told the same story by people who are no longer on speaking terms.

If the topic I'm interested in also concerns users, I try to get in touch with them. They are my most precious source of information. Instead of just thinking that something might be useful to language professionals, I can find out what makes it useful, what can be improved and so on.

And that's how I would sum up my quest for information in 2010. ■

Words Matter

Barbara McCrimmon

In the aftermath of Copenhagen

Cap and trade (*plafonnement et échange*)

The president of the United States discussed carbon emissions during the 2009 election campaign. *Cap and trade*, also called *emission trading* or *emissions trading*, is a system for trading emission credits (*crédits de pollution*) between polluters and non-polluters. A central authority sets a limit, or cap, on total emissions. Companies that need to increase their emission allowance must buy credits from those that pollute less.¹

Carbon capture and storage (*capture et stockage de CO₂ or CSC*)

Carbon is used elliptically to mean carbon dioxide. *Carbon dioxide capture and storage* (CCS) is a process consisting of the separation of carbon dioxide (CO₂) from industrial and energy-related sources, its transport to a storage location and its long-term isolation from the atmosphere.²

Carbon footprint (*empreinte de carbone*)

The latest trend is to be certified as having a *net zero carbon footprint* (*empreinte carbone nette zéro*).³ The CSA online climate change glossary defines *carbon footprint* as the total greenhouse gas (GHG) emissions and reductions for an organization over a specific time period.⁴

Carbon neutral (*neutre en carbone*) or climate neutral (*climat neutre*)⁵?

When coal, oil and gas are burned, they produce carbon dioxide. Recent studies blame the cumulative emission

of greenhouse gases, in particular CO₂, for rising global temperatures. As a result, the word *carbon* has come to mean all greenhouse gases that contribute to global warming. In order to reflect the fact that there are other types of greenhouse gases, some people use the expression *climate neutral* (*climat neutre*) rather than *carbon neutral* (*neutre en carbone* or *carboneutre*). However, the more popular *carbon neutral* was selected as the 2006 word of the year by the *New Oxford American Dictionary*.⁶

Carbon offset trading system (*système d'échange de crédits d'émission de carbone*)

Organizations that are serious about social responsibility can become certified as having a net zero carbon footprint by means of an environmental assessment of their operations to reduce the GHGs that cause climate change. Some organizations purchase carbon offsets by investing in renewable energy, such as solar and wind energy, or in tree-planting projects, because it is virtually impossible to be totally carbon neutral.

Carbon sequestration potential of agricultural sinks (*possibilité de séquestration de carbone par les puits agricoles*)

Carbon sequestration (*séquestration de carbone*)⁷ requires the capture and removal of atmospheric CO₂. Increasing the land area under cultivation may result in greater CO₂ absorption (plants act as carbon sinks).⁸ Agricultural sinks were discussed in the Kyoto Protocol on climate change.

Geoengineering (*géo-ingénierie*)⁹

Geoengineering is considered a last-ditch effort to save us from global

warming. It may be loosely defined as “any engineering activity that is concerned with large-scale alterations to the Earth or its atmosphere.”¹⁰ Two grand schemes are being studied. The first approach is to pull CO₂ from the air (carbon sequestration). With the second, some percentage of incoming sunlight would be blocked to reduce temperatures. One suggestion is to do this by “injecting massive amounts of sulfur into the upper atmosphere”¹¹ like a huge volcano eruption, a solution which raises many issues, including ocean acidification. Other proposals include sunshades, space mirrors and spraying seawater into the troposphere on a long-term basis.

Judith Layzer at MIT thinks that carbon-removal schemes might hold some promise. These ideas include enhancements to natural biological processes that remove carbon from the air, or the development of technological substitutes such as “artificial trees” that could have the same effect.¹² ■

Notes

- 1 http://en.wikipedia.org/wiki/Cap_and_trade.
- 2 TERMIUM Plus®.
- 3 http://en.wikipedia.org/wiki/Carbon_neutrality.
- 4 <http://csa.carbonperformance.org/index.asp?mode=glossary>.
- 5 <http://www.unep.org/climatechange/Informations/CopenhagenDevient100emembre/tabid/657/language/en-US/Default.aspx>.
- 6 http://blog.oup.com/2006/11/carbon_neutral/.
- 7 TERMIUM Plus®.
- 8 <http://www.publications.parliament.uk/pa/cm200809/cmselect/cmdius/50/5007.htm>.
- 9 <http://www2.lactualite.com/valerie-borde/2009-09-10/la-geoingenierie-un-plan-b-pour-le-climat/>.
- 10 <http://www.publications.parliament.uk/pa/cm200809/cmselect/cmdius/50/5007.htm>.
- 11 <http://web.mit.edu/newsoffice/2009/geoengineering-tt.html>.
- 12 Ibid.

Le Service SVP, d'hier à aujourd'hui

The SVP Service: A brief history

Nicole Quimet ■

Translation: Joëlle Lefebvre

Volume 7/2 • Juin/June 2010

C'est en 1953 que le Bureau des traductions¹ crée le tout premier service officiel de terminologie au Canada. Le Service de terminologie se voit confier le mandat de découvrir les termes nouveaux et leurs équivalents et d'aider les traducteurs dans leurs recherches. Il s'agit d'un service téléphonique, et un seul terminologue y est affecté. Depuis, beaucoup d'eau a coulé sous les ponts. Voici l'histoire d'un service dont on ne saurait se passer...

Qu'est-ce que le Service SVP?

Le Service SVP est un service de recherche ponctuelle qui a pour but de fournir des réponses de qualité à des questions terminologiques et linguistiques dans les deux langues officielles du Canada, et ce, dans les plus brefs délais.

Historique

En 1964, le Service de terminologie prend le nom de « Centre de terminologie ». Le service téléphonique s'étend alors à l'ensemble des fonctionnaires fédéraux. Toutefois, le Centre ne comptait encore qu'un terminologue pour répondre à la demande croissante de renseignements.

En 1973, on crée un service de terminologie distinct pour la Défense nationale; quatre terminologues y travaillent d'arrache-pied. En effet, la charge de travail est aussi grande pour la Défense que pour l'ensemble des autres clients du Centre. Deux ans plus tard, le Service SVP du Bureau des traductions du gouvernement du Canada voit le jour.

Création du service

En 1975, le service de renseignements terminologiques du Bureau est créé sous le nom de « Service SVP ». Ce nom lui a été légué par la Banque de terminologie de l'Université de Montréal (BTUM), qui l'avait adopté pour son propre service de renseignements téléphoniques.

Selon le *Grand Robert*, « SVP » (s'il vous plaît) est un service téléphonique de renseignements et d'aide. Par exemple, on trouve à Paris : *SVP information*, *SVP Transport*, *Brigade de nuit SVP*, *société SVP*, etc. C'est à partir de cette notion que divers services de terminologie d'Europe et d'Amérique ont adopté l'appellation « SVP » pour désigner les services de consultation de nature documentaire, linguistique, terminologique, paralinguistique et paraterminologique qu'ils offrent à leur clientèle.

In 1953, the Translation Bureau created the very first official terminology unit in Canada. The unit was given the responsibility of identifying new terms and finding their equivalents and helping translators with research. At that time, the unit consisted of a phone-in service, which had only a single terminologist on duty. Much has changed since then. This is the story of an absolutely indispensable unit.

What is the SVP Service?

The SVP Service is a term research service that provides rapid, quality solutions to terminology and language problems in Canada's two official languages.

Background

In 1964, the terminology unit changed its name to Terminology Centre. The phone-in service was made available to all federal employees, but there was still only a single terminologist on duty to respond to the increasing demand for information.

In 1973, a separate terminology unit was created for National Defence. Its four terminologists worked relentlessly, because the workload for Defence alone was as heavy as that for all other Centre clients combined. Fast-forward two years, and the SVP Service of the Government of Canada's Translation Bureau was born.

Creation of the SVP Service

When it was created in 1975, the Bureau's terminology service was dubbed SVP. The name came from the Université de Montréal's terminology bank (BTUM), which had adopted the same name for its own phone-in service.

According to the *Grand Robert*, *SVP* (s'il vous plaît) is a phone-in service for inquiries and assistance. There are several SVP services in Paris, including *SVP information*, *SVP Transport*, *Brigade de nuit SVP* and *société SVP*. Based on this concept, various terminology services in Europe and North America have adopted the title SVP to designate the documentary, linguistic, terminological, paralinguistic and paraterminological consultation services they provide to their clients.

¹ Le Bureau des traductions est devenu le Bureau de la traduction dans les années 1980.

Vers 1980, l'appellation correspondant au sigle SVP devient « Services de vérification ponctuelle (SVP) », mais on reprend rapidement la désignation « Service SVP » que l'on connaît maintenant.

Au début, trois personnes sont affectées à temps plein au Service SVP, qui est alors un service exclusivement téléphonique. Jusqu'à l'arrivée de TERMIUM®, en 1976, ces personnes auront pour principal outil deux immenses fichiers rotatifs contenant plus de 100 000 fiches en carton produites par des traducteurs du Bureau. À l'époque, les traducteurs consignent le fruit de leurs recherches sur des cartons qu'ils conservent précieusement dans des boîtes.

En 1975, le Bureau acquiert la BTUM. Cette base de données d'à peine 60 000 termes constituera une partie du premier TERMIUM®. Aujourd'hui, TERMIUM® compte près de 4 millions de termes techniques et spécialisés, de sigles, d'abréviations, d'appellations officielles et de titres officiels de conventions, de traités et d'accords.

En 1976-1977, une équipe de 27 personnes travaille sans relâche pendant six mois afin d'épurer les fiches des traducteurs et de supprimer les doublons.

Au fil des ans

Fort de son nouvel outil, le Service SVP poursuit sa mission, si bien qu'en 1981, un réseau de sept postes téléphoniques** voit le jour. Sept employés assurent dorénavant le service à la clientèle. En 1986, une équipe de sept chercheurs est formée pour répondre aux questions qui touchent les appellations. Ainsi naît le Service SVP central, qui se subdivise en deux groupes : le Service SVP terminologique et le Service SVP appellations. Cependant, vers 1992-1993, on doit supprimer deux postes téléphoniques du SVP terminologique et réduire les heures d'ouverture du SVP appellations.

À cette époque, la majorité des demandes viennent du grand public, qui transmet ses questions surtout par téléphone et par télécopieur. Victime de sa grande popularité (près de 130 000 demandes traitées en 1993-1994), le Service SVP doit procéder à une répartition de sa clientèle téléphonique. Pour ce faire, on établit des règles afin de donner la priorité à certaines catégories de clients, comme les traducteurs et les pigistes du Bureau de la traduction, les

Around 1980, SVP was given the name Services de vérification ponctuelle (term verification services) to match the acronym, but the name SVP Service was soon readopted and is still in use today.

At first, three employees worked full-time at SVP, which was then exclusively a phone-in service. Until TERMIUM® came on the scene in 1976, the main tools used by the terminologists were two huge rotary files containing over 100,000 records. These records were essentially individual cards that had been produced by the Bureau's translators. At that time, translators recorded their research findings on cards, which they kept tucked away in boxes.

In 1975, the Bureau acquired BTUM, a data bank containing 60,000 terms that would form part of the first TERMIUM®. Today, TERMIUM® contains nearly four million technical and specialized terms, acronyms, abbreviations, official titles and names of conventions, treaties and agreements.

In 1976-77, a team of 27 people worked tirelessly for six months to clean up the records and remove duplicates, thereby creating a very useful term bank.

Over the years

Armed with its new tool, the SVP Service continued its mission, and in 1981, a permanent team of seven employees was created; there were now seven telephone stations* in place to handle client requests. In 1986, a team of seven research officers was formed to answer questions pertaining to proper names. Thus was born the central SVP Service, which was divided into two groups: SVP Terminology and SVP Official Titles. However, around 1992-93, SVP Terminology had to close down two workstations and SVP Official Titles had to cut its hours of operation.

At that time, most requests came from the general public and were submitted by telephone or fax. Owing to its huge popularity (close to 130,000 requests were processed in 1993-94), the SVP Service had to categorize its telephone clients. Rules were established to give priority to certain clients such as Translation Bureau translators and freelancers; federal, provincial and municipal employees; and employees of Crown corporations. The SVP Service nonetheless kept

** Postes de travail où les terminologues s'installaient pour recevoir les appels.

* Workstations where terminologists answered phone inquiries.

fonctionnaires fédéraux, provinciaux et municipaux et les employés des sociétés d'État. On continue tout de même à répondre aux demandes des organismes internationaux, des organismes non gouvernementaux sans but lucratif, des pigistes sans contrat avec le Bureau et du grand public.

En 1995, en raison de nouvelles restrictions, il ne reste qu'un poste téléphonique pour répondre aux demandes du SVP terminologique et on procède à la fermeture du SVP appellations. Un système de rotation est instauré : chaque terminologue répondra tour à tour aux clients à raison d'une heure et demie par jour. Puis, en juin 2002, on abolit le service téléphonique du Service SVP, puisque la majorité des clients transmettent désormais leurs demandes par courriel.

Aujourd'hui

Trente-cinq ans plus tard, le Service SVP du Bureau de la traduction du gouvernement du Canada est encore bien vivant. Une équipe formée d'une soixantaine de terminologues et de recherchistes en appellations officielles continue de se partager les demandes ponctuelles des traducteurs et des clients du Bureau tout en consacrant beaucoup de temps à l'enrichissement de TERMIUM®, à la normalisation de la terminologie au sein du gouvernement fédéral, à la participation à divers comités de terminologie et à la publication de bulletins de terminologie et d'outils d'aide à la rédaction. À l'heure actuelle, le Service SVP s'adresse encore aux traducteurs du Bureau, à la fonction publique, aux sociétés d'État, aux organismes internationaux et aux organismes non gouvernementaux sans but lucratif. Longue vie au Service SVP! ■

Sources

Archives du Service SVP
Jean Delisle. *La terminologie au Canada : Histoire d'une profession*, 2008
Bureau de la traduction. *TERMIUM® – 3 500 000 termes... pour l'instant!*

accepting requests from international organizations, private non-profit organizations, freelancers without a contract with the Bureau and the general public.

In 1995, because of new limitations on service, SVP Terminology was left with only one telephone station to answer inquiries, and SVP Official Titles was shut down. A rotation system was implemented in which each terminologist would take a turn responding to requests from clients for one and a half hours per day. Then, in June 2002, the SVP phone-in service was eliminated, as most clients were submitting their requests by email by that time.

Today

After some 35 years, the SVP Service of the Government of Canada's Translation Bureau is still going strong. A team of about 60 terminologists and official title researchers continue to answer term requests from the Bureau's translators and clients while devoting much of their time to improving TERMIUM®, standardizing terminology within the federal government, sitting on various terminology committees and publishing terminology bulletins and writing tools. Today, SVP is targeted to the Bureau's translators, the public service, Crown corporations, international organizations and private non-profit organizations. Long live the SVP Service! ■

Sources

SVP Service archives
Delisle, Jean. *La terminologie au Canada : Histoire d'une profession*, 2008
Translation Bureau. *TERMIUM® – 3 500 000 terms and counting...*

Note de la rédaction Editor-in-Chief's Note

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les abonnés sont priés de s'adresser aux :
Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 Télécopieur : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757
2. Les autres personnes qui reçoivent des exemplaires de *L'Actualité langagière* peuvent communiquer avec la Direction de la normalisation terminologique.
Téléphone : 819-953-7120 Télécopieur : 819-953-8443

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Jean-Sylvain Dubé
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Gatineau (Québec) K1A 0S5
Téléphone : 819-956-8473
Télécopieur : 819-953-8443
Courriel : jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue, les technologies langagières et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre des Travaux publics et des Services gouvernementaux du Canada 2010

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. Subscriber queries should be sent to:
Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757
2. Other people receiving *Language Update* copies can contact the Terminology Standardization Directorate.
Telephone: 819-953-7120 Fax: 819-953-8443

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Jean-Sylvain Dubé
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Gatineau, Quebec K1A 0S5
Telephone: 819-956-8473
Fax: 819-953-8443
Email: jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries, language technology and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services of Canada 2010



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus*®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300

Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus*®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it, you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300

Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
btb.gc.ca



CA1
SS 215
- A18

SEPTEMBRE/SEPTEMBER 2010

L'Actualité langagière



Language Update

- Le CMTC : véritable dynamo de la termino au Canada / The JCTC: Driver of terminology in Canada
- Conseils de terminologie dynamiques, réunions enrichissantes / Dynamic terminology councils, rewarding meetings
- « sous l'impression que »
- Further questions from the inbox
- El café

- Comment courir un risque
- Le vocabulaire politique britannique
- L'informatique dans les nuages / Cloud computing
- Portmanteau words
- L'endogénisme linguistique au Québec
- WeBiText to the rescue / WeBiText à la rescousse
- *Non seulement n'a-t-il pas raison, mais encore il a tort!*

L'Actualité langagière est aussi en ligne! Rendez-vous à www.btb.gc.ca/lactualitelangagiere
Language Update is also available online! Visit www.btb.gc.ca/languageupdate

Nos collaborateurs Our Contributors

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédacteur en chef/Editor-in-Chief
Jean-Sylvain Dubé

**Rédacteur en chef adjoint/
Assistant Editor-in-Chief**
Jacques Desrosiers

**Comité de lecture/
Review Committee**

Cathryn Arnold
Denise Cyr
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frédérin Leroux fils
Emmanuelle Samson
Rafael Solís

**Conception graphique/
Graphic Design**
kaboom.ca

L'Actualité langagière est publié quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada. btb.gc.ca
Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada. btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Denise Cyr est gestionnaire de projets à la Division des stratégies de normalisation. Elle terminera bientôt sa carrière au Bureau de la traduction, où elle a occupé diverses fonctions. Elle vient de quitter la barre de *L'Actualité langagière*. / **Denise Cyr**, who is a project manager with the Standardization Strategies Division, will soon retire from the Translation Bureau after a long and varied career. She recently left the helm of *Language Update*.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*. / **Jacques Desrosiers**, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Jean-Claude Gémard est professeur émérite de l'Université de Montréal. / **Jean-Claude Gémard** is a professor emeritus at the Université de Montréal.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la conception de logiciels précieux. / **André Guyon** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies adviser and helps develop valuable software.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a senior translator and reviser from French to English for more than 15 years. She now works for the Translation Bureau's Montréal Regional Unit. /

Barbara McClintock, trad. a., M.A., a été traductrice principale et réviseuse du français à l'anglais pendant plus de 15 ans dans le secteur privé. Elle travaille maintenant au Service régional de Montréal du Bureau de la traduction.

Irma Nunan, terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, s'occupe de l'enrichissement du contenu espagnol de TERMIUM[®]. / **Irma Nunan**, a terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, is responsible for updating the Spanish component of TERMIUM[®].

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / **Vancouveroise, Frances Peck** est rédactrice et réviseuse. Elle enseigne la grammaire, la rédaction et la révision depuis plus de vingt ans. Elle a donné des cours dans plusieurs universités et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

Martine Racette a fait toute sa carrière au Bureau de la traduction, où elle a été traductrice, réviseuse, formatrice et rédactrice en chef de *L'Actualité langagière*. Elle est maintenant à la retraite. / **Martine Racette** spent her entire career at the Translation Bureau, where she was a translator, reviser, trainer and the editor-in-chief of *Language Update*. She is now retired.

André Racicot est formateur, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives the workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Maurice Rouleau est l'auteur de plusieurs articles et livres traitant de traduction, tant médicale que générale, et d'un ouvrage sur l'emploi de la préposition; il est maintenant un joyeux retraité qui se consacre au perfectionnement des traducteurs et des réviseurs, chez Magistrad. / **Maurice Rouleau** has written several articles and books about medical and general translation and a work about prepositional usage. He is now happily retired and devotes his time to training translators and revisers at Magistrad.

Sueli Santos, terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, est chargée d'actualiser et d'enrichir le contenu portugais de TERMIUM[®]. / **Sueli Santos**, a terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, is responsible for updating and enriching the Portuguese component of TERMIUM[®].

André Senécal, trad. a., réd. a., ancien traducteur expert au Bureau de la traduction, donne maintenant des ateliers de perfectionnement destinés aux traducteurs professionnels et se consacre à la recherche appliquée en traduction. / **André Senécal**, C. Tr., C. Wr., is a former expert translator at the Translation Bureau and is now involved in giving training workshops to professional translators. He is also doing applied research in translation.

Frances Urdininea is a Spanish translator and language adviser with the Multilingual Translation and Localization Division, Multilingual and Regional Translation and National Security, Translation Bureau. / **Frances Urdininea** est traductrice-conseil vers l'espagnol, à la Division de la traduction multilingue et de la localisation, Direction de la traduction multilingue et régionale et de la sécurité nationale, Bureau de la traduction.

Fanny Vittecoq, langagière-analyste aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée des outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus*[®] et du Portail linguistique du Canada. / **Fanny Vittecoq**, a language analyst with the Translation Bureau's French Linguistic Services, is a member of the team responsible for the Bureau's writing tools in *TERMIUM Plus*[®] and the *Portail linguistique du Canada*.

ABONNEMENT (S52-4/7-3)

1 an (4 numéros) 35 \$CAN + 5 % TPS = 36,75 \$

Au numéro 9 \$CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Editions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (S52-4/7-3)

1 year (4 issues) CAN\$35 + 5% GST = \$36.75

Per issue CAN\$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



Mot de la rédaction A Word from the Editor-in-Chief

Jean-Sylvain Dubé ■

Translation: Geoffrey McGuire

L'Actualité langagière • Language Update

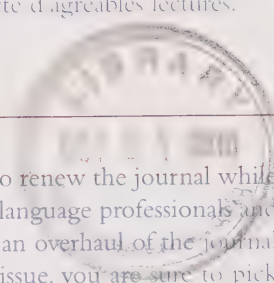
Renouveau. C'est sous ce signe que je me lance dans l'aventure de *L'Actualité langagière*. Mon but : renouveler la revue, tout en poursuivant la mission de mes prédécesseurs, soit de faire de *L'Actualité langagière* un instrument pratique et indispensable pour tous les langagiers et une vitrine pour les acteurs de l'industrie de la langue. Lecteurs de longue date, rassurez-vous! Aucune métamorphose ne se profile à l'horizon. Tout simplement une adaptation progressive de la revue à l'air du temps. Déjà, vous constaterez ici et là des changements mineurs.

Permettez-moi de vous confier, au moyen d'une analogie, ma vision du travail de rédacteur en chef de *L'Actualité langagière*.

On m'a proposé un merveilleux défi. Celui de piloter un paquebot. Sans hésitation, j'ai accepté la barre de ce grand navire pour un périple qui, je l'espère, sera le plus long possible. Je largue les amarres confiant, épaulé par un équipage d'expérience : collègues, membres du comité de lecture, équipe de conception graphique et chroniqueurs réguliers. Quatre fois l'an, mon paquebot fera escale pour accueillir à son bord d'autres membres essentiels à la poursuite du périple : les collaborateurs ponctuels. Et vous, chers lecteurs, je vous invite aussi à embarquer dans cette aventure pour (re)découvrir une revue qui demeurera on ne peut plus riche, variée et en phase avec l'actualité langagière. Le renouveau de *L'Actualité langagière* passe également par vous!

Pour ce premier numéro, j'aurais difficilement pu demander mieux côté collaborateurs. Mes deux prédécesseurs, Martine Racette et Denise Cyr, me font l'honneur de signer chacune un billet. Trois collaborateurs occasionnels, Maurice Rouleau, André Senécal et Jean-Claude Gémard, proposent des textes qui retiendront assurément votre intérêt. Le premier met en doute, preuves à l'appui, la logique de la « nouvelle » orthographe, le deuxième nous parle d'un livre qui risque de faire des vagues au Québec et le dernier critique une nouvelle façon d'employer la locution « non seulement... mais encore ». Quant à vos chroniqueurs préférés et aux autres collaborateurs, ils vous ont concocté d'agréables lectures.

Passez un automne des plus colorés!



Renewal. That will be my watchword as I embark on the *Language Update* adventure. My goal: to renew the journal while furthering my predecessors' mission to make *Language Update* an invaluable practical tool for all language professionals and a showcase for industry players. I want to reassure our long-time readers that no one is planning an overhaul of the journal any time soon! Just a gradual tweaking to keep pace with the times. As you read through this issue, you are sure to pick up on a few minor changes here and there.

I'd like to share an analogy with you that sums up the role of *Language Update's* editor-in-chief as I see it.

I've been offered the awesome challenge of piloting a ship. Without a moment's hesitation, I take the helm of this great vessel for a voyage that I hope will be a long one. I set sail with confidence, supported by a seasoned crew of colleagues, Review Committee and graphic design team members and regular contributors. Four times a year, my ship stops to pick up other crew members who are essential to the ongoing success of the voyage: our occasional contributors. And dear readers, I would invite you too to join the adventure and (re)discover a journal that will continue to offer the most comprehensive, varied and relevant update on developments in the world of language. You too have a role to play in renewing *Language Update*!

In this first issue, I couldn't have asked for more in the way of contributors. My two predecessors, Martine Racette and Denise Cyr, have each done me the honour of contributing an article. Three occasional contributors, Maurice Rouleau, André Senécal and Jean-Claude Gémard, have contributed texts that are sure to capture your interest. The first brings some evidence to bear that casts doubt on the logic behind the "new" French spelling, the second offers a critique of a book that is likely to make waves in Quebec, and the third looks at a new way of using the expression "non seulement...mais encore." As for your favourite columnists and other contributors, they have a number of enjoyable articles in store for you.

Have a lovely fall!

Volume 7/3 • Septembre/September 2010

Sommaire Summary

Volume 7/3 • Septembre/September 2010

L'Actualité langagière • Language Update

Vers l'ère du multilinguisme / Toward an era of multilingualism

Francine Kennedy, page 5

Les langagiers sont au cœur des grandes transformations que le monde connaît : importance de la diversité, percée des communications interculturelles, populations multilingues. / Language professionals are playing a key role in major global transformations, such as the growing recognition of the importance of diversity, the rising prominence of cross-cultural communications and the increasingly multilingual nature of populations.

Le CMTC : véritable dynamo de la termino au Canada / The JCTC: Driver of terminology in Canada

Jean-Sylvain Dubé, page 7

Le Comité mixte sur la terminologie au Canada, qui a tenu cette année son tout premier colloque, a une feuille de route impressionnante. / The Joint Committee on Terminology in Canada, which held its very first symposium this year, has an impressive track record.

La petite histoire d'une expression : Être laconique

Fanny Vittecoq, page 8

Victor Hugo l'était. Ainsi que les Grecs anciens. / Victor Hugo was laconic. So were the ancient Greeks.

Conseils de terminologie dynamiques, réunions enrichissantes / Dynamic terminology councils, rewarding meetings

Denise Cyr, page 9

À leurs réunions annuelles, le Conseil national de terminologie et le Conseil fédéral de terminologie ont discuté wikis, textos, inuktitut, fautes de langue, emprunts linguistiques. / At their annual meetings, the National Terminology Council and the Federal Terminology Council discussed wikis, text messaging, Inuktitut, language errors and linguistic borrowing.

Mots de tête : « sous l'impression que »

Frédérin Leroux fils, page 10

Malgré bien des exemples aussi vieux que le 19^e siècle, notre chroniqueur reste sous l'impression que ce « calque » n'est pas près de se glisser dans les dictionnaires. / Despite a good many examples from as far back as the 19th century, our columnist is still under the impression that this "calque" is not about to make its way into dictionaries.

English Pointers: Further questions from the inbox

Frances Peck, page 12

A variety of grammar and usage questions are examined, and some high-profile errors laid bare. / Des questions variées au menu cette fois-ci, et quelques erreurs qui ont fait grand bruit.

Petite montée de lait

Martine Racette, page 14

Est-ce parce qu'on le juge trop pédant qu'on évite le pronom relatif *dont* là où il est pourtant obligatoire? / Do we avoid using the relative pronoun *dont* when we actually need to because we think it too pedantic?

Imbécile – Tu n'en connais pas l'étymologie? – Oui, mais... :

Maurice Rouleau, page 15

La nouvelle orthographe ajoute ou supprime des consonnes en se réclamant de l'étymologie, tout en la contredisant. Et dire qu'on voulait simplifier la langue! / The new French spelling adds or removes consonants, claiming to adhere to etymology, all the while contradicting it. And to think this was supposed to simplify the language!

El Rincón Español: El café

Irma Nunan y Sueli Santos, página 19

El café, una de las bebidas más comerciales y populares en todo el mundo, es un vigoroso estimulante del sistema nervioso debido a la cantidad de cafeína que posee.

Français pratique : Comment courir un risque

Jacques Desrosiers, page 21

N'employons pas le mot *risque* n'importe comment. Mais restons tout à fait libres de choisir entre *dix-sept cent* et *mille sept cent*. / We shouldn't use the word *risque* in just any old way. But we should feel free to choose between *dix-sept cent* and *mille sept cent*.

Traduire le monde : Le vocabulaire politique britannique

André Racicot, page 23

Savoureux vocabulaire! Pensez au *chancelier de l'Échiquier*, au *lord Chancelier* ou au *Home Secretary*, qui s'occupent respectivement de finances, de justice et de sécurité publique. / The English have a delightful political vocabulary that includes such titles as Chancellor of the Exchequer, Lord Chancellor and Home Secretary, positions responsible for finance, justice and public safety, respectively.

Words Matter: Portmanteau words

Barbara McClintock, page 25

Portmanteau words, such as *adulescent*, have always been popular—and convenient; many such words are being created in English today. It remains to be seen which ones will survive. / Les mots-valises, comme *adulescent*, ont toujours été populaires — et commodes. L'anglais en crée à profusion aujourd'hui. Reste à savoir lesquels survivront.

Carnet techno : L'informatique dans les nuages /

Tech Files: Cloud computing

André Guyon, page 26

Il y a mieux que les sauvegardes pour éviter de paniquer lorsque notre ordinateur nous laisse tomber : stocker tous nos documents quotidiennement chez un fournisseur qui offre ce service. / There's a better way to avoid panicking when our computers break down than merely backing up our work: we can store our documents daily with an online supplier.

L'endogénisme linguistique au Québec

André Senécal, page 29

L'auteur a parcouru le dernier ouvrage de Lionel Meney, qui cherche à démontrer que le français québécois est une variante du français standard international, et non une langue à part entière. / The author has read the latest book by Lionel Meney, who contends that Quebec French is a variant of international standard French, and not a language in its own right.

WeBiText to the rescue / WeBiText à la rescousse

Frances Urdininea, page 31

A description of a free concordancer that finds pairs of bilingual phrases in 29 languages and has quickly become an indispensable translation tool. / Présentation d'un concordancier gratuit qui permet de trouver des paires de phrases bilingues dans 29 langues, et qui devient vite indispensable au traducteur.

Non seulement n'a-t-il pas raison, mais encore il a tort!

Jean-Claude Gémard, page 33

Pas d'inversion après *non seulement*, sous peine de s'isoler au sein de la grande famille des francophones. / There is no inversion after *non seulement*, unless you want to be cut off from the worldwide francophone community.



Le mot de la PDG A Word from the CEO

Francine Kennedy ■

Vers l'ère du multilinguisme

De nos jours, les communications s'effectuent dans un vaste éventail de langues à l'échelle mondiale. En raison des changements démographiques, les populations n'ont jamais été aussi hétérogènes. On n'a qu'à songer au Canada, l'un des pays les plus diversifiés du monde, où la population est de plus en plus multilingue. En effet, on compte au delà de 200 langues maternelles non officielles au Canada, selon le dernier recensement*. Pour les gouvernements, ces changements démographiques créent un nouveau défi : communiquer avec des citoyens venant de milieux culturels très variés et s'exprimant dans une multitude de langues.

Partout, les populations et les institutions communiquent constamment entre elles, que ce soit pour des raisons politiques ou pour affaires ou simplement parce que la technologie nous permet d'être plus interreliés que jamais.

La mondialisation des marchés et des communications a privilégié l'utilisation de quelques langues. Cependant, l'ouverture des voies de communication a mis en évidence des différences, notamment sur le plan des langues et des cultures. Aujourd'hui, la présence d'intervenants multilingues et l'importance accrue accordée à la diversité et à une véritable compréhension mutuelle provoquent un changement en faveur d'un riche dialogue entre gens de cultures différentes.

Les incidences de ce changement de cap touchent inévitablement l'industrie langagière. Afin d'appuyer les communications multilingues, les langagiers doivent assumer un rôle très stratégique. Ce rôle, fondé sur leur connaissance des cultures, englobe la surveillance des innovations dans leurs langues de spécialité ainsi que la recherche, l'analyse et la synthèse de renseignements. De plus, en raison de leurs connaissances approfondies et de leur point de vue unique, les langagiers peuvent être appelés à participer activement au processus de prise de décisions. Autrement dit, ils jouent véritablement un rôle de conseiller et, dans certains cas, de médiateur.

Toward an era of multilingualism

In today's world, communication takes place in a whole spectrum of languages. Demographic changes have resulted in populations that are more diverse than ever before. One need only think of Canada, which is one of the most diverse countries in the world and whose population is becoming increasingly multilingual, with over 200 non-official mother tongues reported in the most recent census.* For governments, these demographic changes bring with them the challenge of maintaining a dialogue with citizens from a wide variety of cultures who use many languages.

At the same time, people and institutions are now in constant contact across national borders, whether it be for political reasons or for business, or simply because technologies make us all more interconnected than ever before.

We know that the globalization of markets and communications has generally favoured the use of a few languages. But the opening of channels of communication has ended up highlighting differences, especially linguistic and cultural differences. And so today, with multilingual players and a greater recognition of the importance of diversity and of mutual comprehension, there is a pull in another direction: toward making it possible for people from a wide range of cultures to carry on an effective dialogue.

The effects of this were sure to be felt in the language industry. Supporting multilingual communication requires that language professionals take on a very strategic role. That role, which is based on their cultural expertise, includes monitoring developments in their languages of specialization and researching, analyzing and synthesizing information. It can also make language professionals active participants in decision-making processes, thanks to the depth of understanding and unique perspective that they can offer. In that sense, they truly play the role of adviser and in some cases even mediator.

* Statistique Canada. « Le portrait linguistique en évolution, Recensement de 2006 : Faits saillants », Ottawa, 2007.

* "The Evolving Linguistic Portrait, 2006 Census: Highlights." Ottawa: Statistics Canada, 2007.

Pour ce faire, les langagiers doivent posséder une panoplie de compétences particulières, à commencer par la réflexion stratégique. Ils doivent aussi faire preuve de diplomatie et d'impartialité. Les langagiers multilingues doivent être particulièrement polyvalents, puisqu'ils ont à travailler dans une foule de domaines spécialisés.

Toutes ces compétences sont requises, et ce, dans tous les secteurs de l'industrie langagière. Qu'ils soient traducteurs, interprètes ou terminologues, les langagiers forment souvent le lien essentiel entre les langues et les cultures. Puisque la percée des communications interculturelles est en grande partie attribuable aux technologies, notamment aux médias et à Internet, il importe de souligner le rôle des spécialistes de la localisation. Ces derniers traduisent et adaptent à la fois le contenu et la présentation des produits Web et multimédias en fonction de la langue et des traits culturels du public cible. Pour y arriver, ces spécialistes doivent connaître la langue cible certes, mais également les particularités culturelles des destinataires, qu'elles soient liées aux caractéristiques de la langue utilisée, à des couleurs, à des symboles ou à d'autres éléments visuels.

Les langagiers favorisent réellement une compréhension mutuelle et la cohésion en permettant aux différentes cultures de communiquer entre elles et, parallèlement, de conserver les particularités de leur langue, leurs idées et leurs valeurs. Vu l'importance grandissante des partenariats, des alliances et des relations entre les pays du monde entier, on peut affirmer sans hésitation que la diversité est la voie de l'avenir et que les langagiers sont au cœur même de la transformation. ■

This calls upon a whole set of special skills, starting with the ability to think strategically, not to mention a strong sense of diplomacy and impartiality. Multilingual language professionals also have to be particularly versatile since they can be asked to work in a wide variety of specialized fields.

All these layers of expertise are needed in all sectors of the language industry. Whether they are translators, interpreters or terminologists, language professionals are often the critical link between different languages and cultures. Because technology (in the form of communications media and the Internet) has played such an important role in bringing cross-cultural communication to the forefront, I'm also thinking of localization specialists who translate and adapt the content and the presentation of Web and multimedia products according to the language and cultural characteristics of the intended target audience. To do so, these specialists not only have to know the target language, but also be aware of the cultural sensitivities of the target audience, whether they are related to features of the language or colours, symbols and other visual elements.

It all comes down to facilitating a true sense of mutual understanding and cohesion, and doing so by supporting the ability of different cultures to reach out to one another while maintaining the specificity of their languages, ideas and values. With the growing importance of partnerships, alliances and interactions that cross borders, this era of diversity is the way of the future and multilingual language professionals are at its very heart. ■

L'industrie en marche Industry Insights

Jean-Sylvain Dubé ■

Translation: Stephanie McCarthy

Le CMTC : véritable dynamo de la termino au Canada

Vous vous demandez peut-être comment se porte le monde de la terminologie au Canada. Je vous dirais très bien, à en croire le vif succès remporté par le tout premier colloque organisé par le Comité mixte sur la terminologie au Canada (CMTC) à l'intention des personnes inscrites au Répertoire des terminologues au Canada.

Les 18 et 19 février 2010, des langagiers, pour la plupart des terminologues, se sont réunis au Pavillon Desmarais de l'Université d'Ottawa pour assister à cette première. Le thème, « La terminologie : une profession sous influence... technologique », choisi à la suite d'un sondage effectué en 2009 auprès des membres du Répertoire*, a piqué la curiosité et suscité l'intérêt d'une centaine de personnes. Étaient donc présents employés des secteurs public et privé, professeurs d'université, pigistes, étudiants et autres langagiers, qui ont tous au moins un trait en commun : ils ont à cœur la fonction terminologie.

Les participants ont eu droit à un programme des plus variés : conférences**, table ronde, ateliers et activités de réseautage. Deux journées fort bien remplies qui ont permis à tous de s'initier à de nouvelles méthodes, de rafraîchir leurs connaissances, de tisser des liens ou de renouer avec confrères et consœurs.

La tenue de ce premier colloque n'est que la dernière des nombreuses réalisations du CMTC. Depuis 2003, il ne ménage pas ses efforts pour remplir sa mission : faire valoir la profession de terminologue. Voici quelques-unes de ses grandes réalisations :

- Création et lancement du Répertoire des terminologues au Canada, unique au pays, voire au monde – février 2007
- Création du site Web du CMTC, point de rencontre de tous ceux et celles qui exercent la fonction terminologie ou qui ont à cœur la profession de terminologue – février 2007

* Accessible à l'adresse <http://www.cmtc-termino.org/cmtc.php?type=directory&LangSelected=FR>.

** Les communications des conférenciers sont disponibles sur le site Web du CMTC, à <http://www.cmtc-termino.org/cmtc.php?type=newarchives&LangSelected=FR>. Vous y trouverez aussi des photos prises au Colloque.

The JCTC: Driver of terminology in Canada

Perhaps you're wondering how Canada's terminology sector is doing. Judging by the resounding success of the very first symposium organized by the Joint Committee on Terminology in Canada (JCTC) for people registered in the Directory of Terminologists in Canada, I would say the sector is in great shape.

On February 18 and 19, 2010, language professionals—for the most part terminologists—gathered in the University of Ottawa's Desmarais Hall to attend this event. The theme, “Terminology: Driven by Technology, but to Where?”, was based on the results of a 2009 survey of Directory* members. It piqued the curiosity and captured the interest of some 100 people. Attendees included public- and private-sector employees, university professors, freelancers, students and other language professionals, all united by their enthusiasm for terminology.

Participants enjoyed a wide-ranging program of lectures,** a round table, workshops and networking activities: two jam-packed days in which everyone learned new methods, refreshed their knowledge, established connections or caught up with colleagues.

This first symposium is but the latest one of JCTC's many achievements. Since 2003, it has worked tirelessly to fulfill its mission of promoting the profession of terminologist. Here are just a few of its major achievements:

- Creation and launch of the Directory of Terminologists in Canada, the only directory of its kind in Canada and, maybe, the world – February 2007
- Creation of the JCTC website, a meeting point for all those who perform a terminology function and are committed to the profession in other capacities – February 2007

* Available at <http://www.jctc-termino.org/cmtc.php?type=directory&LangSelected=EN>.

** The speakers' presentations are available on the JCTC website at <http://www.jctc-termino.org/cmtc.php?type=newarchives&LangSelected=EN>, where you will also find photos from the symposium.

- Collaboration à la préparation d'un numéro spécial sur la profession de terminologue pour le magazine *Circuit* de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ) – été 2005
- Participation à l'élaboration et au lancement de la trousse du gestionnaire de l'Association des conseils en gestion linguistique (ACGL) sur l'activité terminologique – décembre 2004
- Présentation des travaux réalisés par les trois groupes de projet (Formation; Image et Valorisation; Valeur économique) au Grand rendez-vous des terminologues de l'OTTIAQ – avril 2004
- Publication d'articles sur la profession de terminologue
- Identification d'un porte-parole de la terminologie dans douze universités (le CMTC élargi)

Belle feuille de route! Avec ses trois groupes de projet, le CMTC entend continuer sur cette lancée. Il s'attelle à d'autres travaux et prévoit des mesures pour accroître la visibilité des terminologues. À quand un deuxième colloque? Peut-être bientôt, car le succès du premier encourage le CMTC à récidiver.

Consultez le site Web du CMTC pour être à l'affût de ce qui se passe en terminologie au Canada. ■

- Contribution to a special issue on the terminology profession for *Circuit*, the magazine published by the Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ) – Summer 2005
- Participation in the development and launch of the manager's toolkit on terminology put out by the Association of Linguistic Services Managers (ALSM) – December 2004
- Presentation of the accomplishments of the three project groups (Training; Image and Recognition; Economic Value) at OTTIAQ's Grand rendez-vous des terminologues – April 2004
- Publication of articles on the terminology profession
- Designation of a terminology spokesperson in 12 universities (expanded JCTC)

Quite an impressive list! The JCTC and its three project groups will continue in the same vein, working on other projects and measures to increase the visibility of terminologists. And when can we expect a second symposium, you ask? Very soon, perhaps, given the success of the first one.

Visit the JCTC website for all the latest information about what's happening in Canada's terminology sector. ■

La petite histoire d'une expression

Fanny Vifitecq ■

Être laconique

L'adjectif *laconique* tire son origine de la Laconie, une région de la péninsule du Péloponnèse où était située Sparte, une des cités les plus puissantes de la Grèce antique. Les habitants de cette région étaient reconnus pour être brefs dans leurs propos.

Voici quelques anecdotes à ce sujet.

- Quand le roi de Perse ordonna au roi de Sparte de rendre les armes, ce dernier se contenta de lui dire : « Venez les prendre. »
- En 403 avant J.-C., les soldats de Sparte annoncèrent sans détour à leurs concitoyens leur victoire sur Athènes, qui mettait fin à la guerre du Péloponnèse. Leur missive se formulait ainsi : « Athènes prise. »

- Un jour, le roi de Macédoine écrivit aux Spartiates : « Si j'envahis la Laconie, vous serez chassés »; ils répondirent « Si ». Un seul mot leur suffit pour annoncer qu'ils doutaient fortement de l'éventualité d'une telle attaque.

Mais c'est Victor Hugo, bien des siècles plus tard, qui remporte la palme pour sa concision. Voulant s'enquérir des recettes d'un de ses romans, il envoya à son éditeur une lettre qui contenait un simple « ? ». L'éditeur s'empressa de répondre avec une aussi grande économie de mots : « ! ». Une réponse qui en dit long... et on ne peut plus laconique!

Être laconique, c'est s'exprimer avec une grande concision, en peu de mots. ■

Conseils de terminologie dynamiques, réunions enrichissantes

Dynamic terminology councils, rewarding meetings

Denise Cyr ■

Translation: Vicki Plouffe, C. Tran.

Au Bureau de la traduction, on veille de longue date à la normalisation terminologique. À preuve, la Direction de la normalisation terminologique du Bureau préside depuis plusieurs années deux entités très actives à ce chapitre : le Conseil national de terminologie, composé d'une vingtaine de représentants des provinces et territoires du Canada, et le Conseil fédéral de terminologie, qui regroupe des représentants de plusieurs ministères et organismes fédéraux.

Le 3 mai dernier, le Conseil national de terminologie tenait sa VI^e réunion annuelle à Gatineau. À l'ordre du jour : les tiroirs de la banque de données terminologiques et linguistiques *TERMIUM Plus*[®], l'ajout à moyen terme de la langue inuktitut dans la banque, qui contient déjà des termes français, anglais, espagnols et bientôt portugais, et les progrès du groupe de travail sur les noms des peuples autochtones. Après un tour de table où chaque représentant a parlé des activités de son organisme, les participants ont assisté à un atelier sur les wikis, sites Web collaboratifs pouvant servir d'outils terminologiques. Bref, une journée bien remplie et enrichissante pour tous!

Le lendemain, quelque 110 participants venus de partout au Canada ont assisté au IX^e Symposium du Conseil fédéral de terminologie. Y étaient représentés quinze ministères et organismes fédéraux, ainsi que huit provinces et territoires. Le thème de la journée : *La langue évolue : le Mal existe-t-il encore?* Les conférenciers invités, qui venaient du secteur public (Société Radio-Canada) et des universités (Université du Québec en Outaouais, Université d'Ottawa et Université de Montréal), ont su captiver l'assemblée, chacun apportant sa vision de l'évolution de la langue. Une réflexion bien à propos sur le jugement à porter sur les *fautes de langue* de jadis, les emprunts linguistiques, le nationalisme lexicographique québécois, la dynamique des textos et la nouvelle orthographe. La journée s'est terminée par un débat animé entre les conférenciers invités et les participants.

Le contexte linguistique canadien a besoin d'activités de ce genre, car elles permettent la mise en place de mécanismes aidant à la clarté des communications dans les deux langues officielles du pays. Les participants se sont dits enchantés du déroulement de ces deux activités, qui ont lieu tous les ans dans la région de la capitale nationale. Merci aux organisateurs, et bravo! ■

The Translation Bureau has been involved in terminology standardization for quite some time. Consider the fact that for several years, the Bureau's Terminology Standardization Directorate has chaired two councils that are very active in this area: the National Terminology Council, composed of about 20 representatives of Canada's provinces and territories, and the Federal Terminology Council, which is made up of representatives of a number of federal departments and agencies.

On May 3, the National Terminology Council held its sixth annual meeting in Gatineau. Topics discussed were *TERMIUM Plus*[®] terminology and linguistic data bank compartments, the addition in the medium term of Inuktitut to the bank, which contains terms in English, French, Spanish and soon Portuguese, and the progress of the working group on the names of Aboriginal peoples. After each representative in turn reported the news from his or her organization, the participants attended a workshop on wikis, collaborative websites that can be used as terminology tools. In short, it was a jam-packed day that was rewarding for everyone!

The next day, some 110 participants from across Canada attended the ninth Federal Terminology Council Symposium. They represented 15 federal departments and agencies, in addition to 8 provinces and territories. The theme for the day was "Language Evolves: Does *Evil* Still Exist?" The guest speakers, who came from the public sector (Canadian Broadcasting Corporation) and universities (Université du Québec en Outaouais, University of Ottawa and Université de Montréal), captivated the audience, each presenting his or her perspective on evolving language. This was a timely reflection on the decision to be made on what were considered *language errors* in days gone by, linguistic borrowing, lexicographical nationalism in Quebec, the dynamics of text messaging and the new French spelling. The day ended with a lively debate between the guest speakers and the attendees.

Such activities are needed in view of Canada's linguistic context, because they give rise to mechanisms that promote clear communications in the country's two official languages. The attendees expressed their delight with these two events, which are held every year in the National Capital Region. Thank you to the organizers, and congratulations! ■



Mots de tête

Frédéric Leroux fils ■

« sous l'impression que »

La plupart de nos concitoyens sont sous l'impression que le pont Victoria a été construit à même les sueurs du peuple¹.

S'il vous arrive de feuilleter les ouvrages des défenseurs de notre langue – ils sont assez nombreux, de Carbonneau à Meney, en passant par Daviault, Dagenais et Colpron, sans oublier les dictionnaires de faux amis –, vous n'ignorez pas que la tournure « sous l'impression que » est un calque. Dans une chronique de l'année dernière, j'indiquais qu'elle date de presque un siècle et demi. Depuis, j'ai trouvé quatre sources qui la vieillissent de plusieurs années. Un politicien, forcé de s'exiler, écrit dans son journal de voyage : « Elle était sous l'impression que c'était le trésor Anglais qui payait nos officiers publics dans le Bas-Canada². » Deux ans plus tard, un évêque lui emboîte le pas : « Plusieurs de nos Patriotes sont sous cette impression que l'Union des deux Provinces opérera plus vite leur désunion de la mère patrie³. » Suivi d'un autre exilé : « sous l'impression que les fonds [...] y seront parvenus avant nous⁴. » Un journaliste, futur député, joint sa voix à celles du clergé et des exilés : « ils nous ont tous paru être sous l'impression qu'ici nous devons agir de telle manière⁵. »

C'est ensuite au tour d'un prisonnier d'État d'ajouter son grain de sel : « comme on était resté sous l'impression que l'eau salée m'avait fait du

bien⁶. » Même un fonctionnaire de l'Instruction publique ne se méfie pas du calque : « je suis sous l'impression qu'il importe que les discussions de cette nature se fassent jour de temps à autre⁷. » Enfin, un politicien : « Je suis sous l'impression que tu as peut-être été un peu vif à donner ta démission⁸, et un prêtre (un émule de Mgr Bourget, peut-être, surtout qu'il a été ordonné par lui) : « Je suis sous l'impression que le mandement collectif se tiendra dans les hautes sphères⁹. »

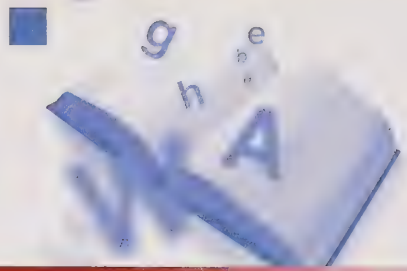
Il va sans dire que cette tournure est tout aussi fréquente au vingtième siècle. Et qui de mieux pour l'inaugurer que le grand Louis Fréchette : « le public était sous l'impression que la voiture à quatre roues devait être l'apanage exclusif des Anglais¹⁰. » Une litanie de grands noms s'égrenent sur tout le siècle : Jules-Paul Tardivel (1901), Camille Roy (1907), et l'auteur d'un des premiers glossaires du parler québécois : « Plusieurs sont sous l'impression que *merchandises sèches* est la traduction de l'anglais *dry goods*¹¹. » Viendront ensuite Olivar Asselin (1915), Adélard Godbout (1942), Pascal Poirier (1944), André Laurendeau (1968), Jacques Ferrou (six exemples, de 1971 à 1985). L'expression trouve même le moyen de se glisser dans un discours du banquet de clôture de la Dictée des Amériques de 2004 : « cet exercice ne devrait pas nous laisser sous l'impression que le français est une langue difficile à apprendre... On ne saurait mieux dire.

Quant à nos journalistes, autant dire qu'ils l'ont tous adoptée. Il est pourtant tellement facile de l'éviter, me direz-

vous. Et sans compter que les formules de remplacement sont souvent plus courtes, plus maniables : « j'ai l'impression », « je suis persuadé », « il me semble », « je pense », « je crois »... Après au moins un demi-siècle de condamnation (Carbonneau¹²), comment expliquer un tel acharnement? Je me demande si – outre l'influence indéniable de l'anglais – l'existence de la forme « sous l'impression », qui a un sens très voisin, n'y serait pas pour quelque chose.

Lorsqu'on lit cette phrase d'André Breton (1939), dans une lettre à Julien Gracq : « Votre livre m'a laissé sous l'impression d'une communication d'un ordre absolument essentiel », on a un moment d'hésitation. Mais celle-ci de René Bazin (1889) fait hésiter davantage : « Il ne voulut pas me laisser sous l'impression fâcheuse que ce nom pouvait éveiller en moi » (*À l'aventure*). Il faut relire. Et avec ce texte de Valéry Larbaud (1922) : « Il est resté sous l'impression qu'il en a reçue au collège » (*Nouvelle Revue française*), l'hésitation est encore plus longue. Mais à la relecture, on voit bien que ce n'est pas notre usage.

J'ai pourtant trouvé des exemples qui pourraient facilement porter l'étiquette « Québec » : « laissant sa tante sous l'impression qu'il n'était rien moins qu'un réprouvé¹³. » Évidemment, il s'agit d'une traduction, me ferez-vous remarquer. Mais la traductrice – Marie-Thérèse Blanc de son vrai nom – récidive quelques années plus tard dans un article sur les romans américains : « M. Fawcett nous laisse sous l'impression que son héroïne a plus de bonheur



qu'elle n'en mérite¹⁴. » Et il n'y a pas que les traducteurs de l'anglais qui se laissent prendre au piège. Celui-ci, de l'allemand : « Sous l'impression qu'il s'agissait des restes d'un temple d'Aphrodite... » (Paul Heinrich August Wolters, *Bulletin de correspondance hellénique*, 1894). Et du chinois : « tandis que je me trouvais [...] sous l'impression que le monde avait changé de couleur¹⁵. » Existe-t-il un tour semblable à l'anglais dans ces deux langues ?

D'ailleurs, il n'y a pas que les traducteurs qui succombent au charme de « notre » tournure : « Ne restez pas sous l'impression que nous allons partir en guerre contre le Mexique » (*L'avenir du Luxembourg*, 1914); « Mon passage à Manille m'a laissé sous l'impression que les Filippins commençaient à se rendre compte... » (Rév. P. Robert, *Politique étrangère*, 1937). Autre exemple, dans la même revue, d'un grand journaliste : « L'opinion moyenne resta sous l'impression qu'ils regrettaient, non seulement la capitulation, mais aussi l'apaisement. » (Alfred Fabre-Luce, 1939). Un scientifique se fait psychologue : « M. Guinier était servi par un don exceptionnel pour saisir son auditoire [...] et le laisser sous l'impression que tout est parfaitement clair et simple » (*Bulletin de l'Académie et de la Société lorraines des Sciences de Nancy*, juin 1963). Et plus près de nous : « Il me laisse sous l'impression que ce phénomène invasif doit bien arranger Karim pour qu'il demande à ce que l'on n'en parle plus. » (Ivan Rioufol, *Le Figaro*, 30.01.10)

On commence presque à trouver à cette tournure un petit air idiomatique... Il existe même des variantes, dont une


avec « de » : « Le faubourg Saint-Germain restait encore sous l'impression d'avoir appris qu'à la réception pour le roi et la reine d'Angleterre, la duchesse n'avait pas craint de convier M. Detaille. » Je sais, cette phrase de Proust (*Guermites*, 1921) est plus près du tour classique (v. Bazin, Larbaud, Breton). Mais j'en ai trouvé une autre, qui est dans le droit sens de notre usage : « Socrate, sous l'accablante impression d'avoir peut-être attendu trop longtemps, fit pesamment demi-tour¹⁶. »

Je me doute bien que ce ne sont pas ces exemples qui feront qu'à la première occasion vous emploierez « notre » calque. Je ne suis d'ailleurs pas sûr de parvenir à m'y résoudre moi-même... Mais je songeais à écrire sur ce problème depuis quelque temps. Le déclencheur est venu le jour où j'ai lu dans un recueil d'expressions françaises et québécoises¹⁷, d'un ancien professeur de français, que le tour « avoir l'impression que » était québécois... Je me suis dit que les nombreux interdits qui frappent notre calque depuis des lustres commençaient à faire trop de ravages et que le moment était venu de tenter de remettre les pendules à l'heure.

Ce « calque » finira-t-il par se glisser dans le dictionnaire ? Ce n'est certes pas demain la veille, si l'on en juge par le fait qu'il est encore quasi impossible d'y trouver « sous l'impression », sans « que ». Le tour même que René Bazin emploie en 1889... ■

Notes

- 1 Hector Fabre, *Chroniques*, Leméac, 1979, p. 188 (chronique de mars 1868).
- 2 Louis-Hippolyte La Fontaine, *Journal de voyage en Europe – 1837-1838*, Septentrion, 1999, p. 35-36.
- 3 Lettre de Mgr Bourget à Mgr Signay, 31 janvier 1840. (Jacques Monet, *La Première Révolution tranquille*, Fides, 1981, p. 77)
- 4 Hypolite Lanctot, *Souvenirs d'un patriote exilé en Australie*, Septentrion, 1999, p. 76 (novembre 1844).
- 5 Denis-Éméry Papineau, *L'Avenir*, 16 mars 1848.
- 6 Félix Poutre, *Souvenirs d'un prisonnier d'État en 1838*, Réédition-Québec, 1968, p. 51 (paru en 1869).
- 7 Louis Giard, circulaire du ministère de l'Instruction publique, 15 novembre 1871.
- 8 Arthur Buies, *Correspondance*, Guérin, 1993, p. 278 (lettre de 1897).
- 9 J.-B. Proulx, *Dans la ville éternelle*, Granger Frères, Montréal, 1897, p. xii.
- 10 Louis Fréchette, *Mémoires intimes*, Fides, 1977 (paru en 1900), p. 62.
- 11 Narcisse-Eutrope Dionne, *Le Parler populaire des Canadiens français*, P.U.L., 1974, p. 429 (paru en 1909).
- 12 Hector Carbonneau, *Vocabulaire général*, 3^e fascicule, Secrétariat d'État, 1972 (1958-59).
- 13 Edward Eggleston, *Le maître d'école de Flat-Creek*, in *Revue des deux mondes*, novembre 1872, p. 160. Traduit de l'anglais par Thérèse Bentzon.
- 14 *Revue des deux mondes*, juillet 1885, p. 658.
- 15 Chen Fou, *Récits d'une vie fugitive*, Folio, 1977 (paru en 1967). Traduit par Jacques Reclus.
- 16 Bertolt Brecht, « Socrate blessé », *Histoires d'almanach*, L'Arche, 1983, p. 97. Traduit par Ruth Ballangé et Maurice Regnault.
- 17 Michel David, *Dictionnaire des expressions françaises et québécoises*, Guérin, 2009.



English Pointers

Further questions from the inbox

Before sharing another round of questions from my email inbox, I feel compelled to comment on how rich a season spring 2010 was for grammatical blunders and language slip-ups. In the world of Canadian language professionals, phones rang, emails dinged and Twitter tweeted, spreading the news of one juicy error after another.

In April, Penguin Australia had to destroy 7,000 copies of a cookbook that advised readers to season a pasta dish with “salt and freshly ground black people.”

In February (which counts as spring when you're in Vancouver) the international press, with UK papers gleefully in the lead, broke a story that caused proofreaders around the world to blanch. The Chilean mint had produced thousands of 50-peso coins with the country's name misspelled “C-H-I-I-E.” The coins, worth a paltry 10 cents each, cost the mint manager, and several of the 80 or so employees who had reviewed the die beforehand, their jobs. The media made much of the fact that though the coins had been issued in 2008, the typo wasn't reported until late 2009, suggesting in a sniffing WASP-y sort of way (or so it seemed to me) that those Chileans must be awfully lax. But I ask you: when was the last time you scrutinized every dime that crossed your palm?

Another much-trumpeted error from February is the topic of my first question from the inbox.

Question

I've been following the Olympics and I keep hearing the song “I Believe,” which is catchy but, I believe (ha, ha), wrong. Doesn't the chorus contain a grammar mistake?

—Editing student, Vancouver

Answer

It certainly does, and it's a mistake made daily by native speakers and writers of English.

Alan Frew, former lead singer of the '80s band Glass Tiger, penned the lyrics to “I Believe,” the pop anthem commissioned by Canada's Olympic broadcast consortium, led by CTV. The error, not even tucked away in the lyrics, where it could hide its head, occurs at the very end of the chorus, where Quebec chanteuse Nikki Yanofsky is forced to linger on it:

I believe in the power that comes
From a world brought together as one.
I believe together we'll fly.
I believe in the power of you and I.

The “power of I,” however inspiring a sentiment it might be, is just wrong. This is the millionth example of the stubborn belief among anglophones that *I* is always correct and formal and *me* is unschooled and sloppy, akin to *would of* or *ain't*. But in this song, of course, the preposition *of* requires the object form of the pronoun (*me*), not the subject form (*I*).

Footnote: During the Olympics this error inspired public diatribes by grammarians, journalists and other exasperated listeners, but it didn't stop “I Believe” from going #1 on iTunes.

Question

We deal with the word *food* a lot. But what about *foods*, a term we often use? Is it actually a word? I've checked several dictionaries and usage guides but haven't found an answer. Also, if *food* is a collective noun, does it take a singular verb like other collective nouns? E.g., “Avoid food that is at a higher risk of being contaminated with Listeria.”

—Editor, federal government agency

Answer

I've been asked about *food*/*foods* before, so you're not alone in wondering.

Both forms of the word are correct. *Food*, which does take the singular form of the verb, as you suggested, is the more common form and also the more useful, since it serves as both a singular noun (“one food”) and a collective noun (“some food”). There's little point going through the many contexts in which you'd use the singular *food*; it's simpler to say it's the form you'd use most of the time.

Foods is rarer, but only because its meaning is one we're unlikely to use in daily discourse. *Foods* refers not to edibles in general but rather to different types or categories of food, or different food groups. The “Choosing Foods” section of the Web version of Canada's Food Guide (hosted by Health Canada) illustrates the difference:

It's easy to choose foods [meaning different types of food] wisely when you follow Canada's Food Guide. Find out more about:

- How much food you need from each food group; [*here the meaning is food in general*]
- What foods [*which individual foods*] can be found in each food group;...
- Tips for choosing and preparing foods. [*meaning different kinds of food that we'd prepare in different ways*]

There's a similar distinction between *meat* and *meats*. The singular is more common ("Do you eat meat?" "Is there any meat in this burger?"), but occasionally, to convey the idea of different types of meat, we use the plural ("Choose leaner meats." "The chef prepared a platter of meats and cheeses.").

If you google "food versus foods," you'll find a smattering of comments on the semantic differences, but none of the sites I've seen are authoritative enough to recommend. This is a usage point that's better illustrated by contexts rather than texts.

Question

Would you say "The following was required" or "The following were required" when introducing a bulleted list of several items?

—Editor, B.C. provincial government

Answer

You could mount a grammatical argument for either, depending on how you interpret *the following*. You could view it as a gerund (the "-ing" verb form that serves as a noun). In that case *the following* would be a singular noun and would take *was*. Or you could view it as a participle (the "-ing" verb form that serves as an adjective), one that modifies an understood noun such as *actions* or *steps* or *safeguards* (whatever it's a list of). In that case the verb would be *were* to agree with the understood plural noun.

One option is to add a plural noun so that the structure is undeniably plural (and arguably clearer): "The following actions/steps/safeguards were required...."

Question

I am hoping you could clarify the use and misuse of *comprise*. The following sentence by an author alerted me: "We selected the 13 items that comprise the initial version of the interview because they represent symptoms that are highly prevalent...." I immediately thought of that saying "The whole comprises the parts but the part does not comprise the whole," but the *Canadian Oxford* definition of *comprise* seems to suggest the sentence is okay. What is your opinion?

—Freelance editor, Toronto

Answer

Sigh. *Comprise* is almost never used correctly. I wish it would just go away.

While it's with us, the saying you've mentioned is still a good test of whether the word is used correctly. Another aid is to remember that *comprise* means "to contain" or "to consist of." You can't substitute either verb in your author's sentence, which means *comprise* is misused. The sentence should read "the 13 items that *constitute/make up* the initial version of the interview." Or consider "the 13 items *in* the initial version of the interview." It's often easy to eliminate the troublesome verb altogether—being careful, of course, that the meaning doesn't change.

I understand why you're confused by the entry in *Canadian Oxford*. It does define *comprise* as "make up, compose" (i.e., the disputed meaning) but then follows with a usage note saying on the one hand that the disputed uses "have traditionally been criticized and are still strongly opposed by some," and on the other that these uses are "common, however, and considered unobjectionable by many."

There's no question that *comprise* is increasingly used to mean "compose"; the question is how near this use is to acceptability. Most usage authorities, while acknowledging the spread of the misuse, counsel writers to stick with the established meaning of *comprise*, and especially to steer clear of the passive "is comprised of." The *Oxford Guide to Canadian English Usage* (2nd ed.) sums it up nicely: "Thus *comprise* is currently an anomalous and confusing verb. To avoid criticism, it is best to use *comprise* only in the active voice to mean 'consist of'."

Question

When we met last week, I stuttered over the possessive of your name. I'm assuming, like Jesus, you don't take an extra "s." Or do you? Did I recall Frances's reference to the serial comma or was that Frances' reference?

—Freelance editor, Edmonton

Answer

As egotistically tempting as it is to align oneself with Jesus, I always say (and write) Frances's. Punctuation and style guides nowadays recommend adding the apostrophe + "s" to all singular nouns, even those that end in "s," if the end result is what you would pronounce (a radical notion for a language renowned for flouting the connection between spelling and pronunciation). Everyone I know says "Frances's," pronouncing the extra "s," just as they say "Charles's," "James's" and so forth, and since that's what we say, that's what we should write.

Many people now say and write "Jesus's" too. Some style guides suggest leaving off the extra "s" for reasons of tradition, but others, like *The Chicago Manual of Style* (15th ed.), disagree. *Chicago* lists "Jesus's" as the usual possessive, though it does list "for Jesus' sake" as an exception because the extra "s" in that instance is too hard to pronounce.

Language is never straightforward, is it? ■

Petite montée de lait

Martine Rivette

Volume 7/3 • Septembre/Septembre 2010

Si je sais pertinemment que vous, grands amoureux de la langue française, ne faites pas l'erreur *dont* je veux vous entretenir dans ce court billet, il n'en demeure pas moins qu'on la relève souvent et qu'elle a le don de me hérissier.

Je veux parler de la fâcheuse habitude qui a pris racine dans la langue parlée – du moins au Canada français – et qui consiste à escamoter le pronom relatif *dont* dans des constructions où son usage s'impose :

On a eu l'appui qu'on avait besoin.

(Marie-Thérèse Fortin, directrice artistique du Théâtre d'Aujourd'hui, à l'émission *Tout le monde en parle*, télévision de Radio-Canada, 11 avril 2010)

Pour revenir sur l'état de déprime qu'on parlait tantôt...

(Bertrand Raymond, chroniqueur sportif, à l'émission *Christiane Charette*, radio de Radio-Canada, 30 avril 2010)

Ce qu'on se rend compte après cette tragédie...

(André Boisclair, à l'émission *L'après-midi porte conseil*, radio de Radio-Canada, 6 mai 2010)

Le pronom *que* aurait sa place dans une construction transitive directe, du genre *Pour revenir sur les sujets que nous avons abordés tout à l'heure*, où *aborder* appelle un complément d'objet direct. Dans les constructions transitives indirectes, c'est *dont* qu'il faut employer : *on a eu l'appui dont on avait besoin* (on a besoin *de* quelque chose) et *pour revenir sur l'état de déprime dont on parlait tantôt* (on parle *de* quelque chose).

Je ne sais trop à quoi attribuer cet écart trop répandu à mon goût, sinon peut-être au fait qu'on juge l'emploi de *dont* un peu pédant ou trop encombrant dans la langue parlée

courante (et pas seulement au niveau familial). Mais une chose est sûre, cela m'énerve... et je ne suis pas reconnue pour être puriste.

Le phénomène est d'autant plus curieux qu'à l'inverse, on n'hésite pas à abuser de *dont* dans d'autres circonstances. Et là, il n'y a pas que la langue parlée qui soit touchée... Encore récemment, d'ailleurs, le Bureau de la traduction nous mettait en garde contre le redoublement du pronom en cause dans des structures comme celles-ci :

C'est de cet appui dont j'avais besoin.

C'est de cela dont je voulais vous parler.

Ici, c'est bel et bien *que* qu'il faut utiliser. En effet, *dont* signifie *de qui, de quoi, duquel, de laquelle, desquels, desquelles*; il contient déjà la préposition *de*. On évite la redondance en disant *C'est de cet appui que j'avais besoin* et *C'est de cela que je voulais vous parler*. La construction avec *dont* est possible dans les phrases qui commencent par *C'est*, mais elle est plus rare : *C'est cet appui dont j'avais besoin* et *C'est cela dont je voulais vous parler*.

Le pronom *dont*, difficile à manier, entre dans bien d'autres constructions délicates. Jacques Desrosiers a fait le tour de la question dans sa chronique très fouillée du volume 36, numéro 4 (décembre 2003) de ce que l'on appelait encore *L'Actualité terminologique*. Je ne saurais trop vous en recommander la (re)lecture. ■

* C'était en novembre 2009. Voir les Recommandations et rappels linguistiques à <http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=158>.

L'Actualité langagière • Language Update

Imbécile

— Tu n'en connais pas l'étymologie?

— Oui, mais...

Maurice Rouleau ■

La langue française n'est pas une femme facile : avant de leur dévoiler ses beautés multiples, elle exige de ses soupirants un grand effort, leur tend mille pièges, leur présente de faux amis, les plonge dans l'embarras orthographique, leur fait croire qu'on peut en prendre à son aise avec elle, alors qu'elle exige d'eux un aveugle respect. Mais ceux qui sont enfin acceptés parmi les amoureux élus ont droit à de grandes récompenses¹.

On peut difficilement mieux décrire cette triste réalité : la langue française n'est pas facile, ni à apprendre ni à maîtriser. Mais pourquoi faudrait-il qu'il en soit toujours ainsi? Ne pourrait-on pas chercher à la simplifier pour que son apprentissage soit moins rébarbatif et sa maîtrise mieux assurée? Poser la question, c'est y répondre. D'ailleurs, bien des tentatives ont été faites en ce sens; sans grand succès. La toute dernière, dite « nouvelle orthographe », est publiée par la linguiste Chantal Contant dans le *Grand vadémécum de l'orthographe moderne recommandée*². L'auteure y a même ajouté, en sous-titre, *Cinq millepattes sur un nénufar*. Elle voulait certainement par là exemplifier la réforme.

Ce sous-titre me laisse perplexe. Pourquoi avoir mis non pas **un**, mais **cinq** millepattes sur le nénuphar? Ainsi formulé, le sous-titre nous porte à croire que seul le trait d'union de **mille-pattes** a disparu, alors qu'en

fait le **s** final est parti, lui aussi, au singulier. On ne voulait certainement pas laisser entendre au lecteur que les changements apportés sont mineurs, mais il n'est pas interdit de le penser. Quant à **nénufar**, c'est : « le seul mot avec **ph** qui est touché par la rectification de la règle F2. Les quelques autres mots de la liste dont le **f** est préféré au **ph** sont des cas de “choix” entre deux formes existantes (règle 16)³ ». Pourquoi avoir choisi **nénufar** comme exemple si c'est un cas si unique qu'il faille le préciser? On ne voulait certainement pas insinuer que la réforme ne bousculerait presque pas nos habitudes langagières, mais il n'est pas interdit, ici aussi, de le penser. Tout semble mis en œuvre pour nous faire comprendre que la réforme devrait être acceptée sans trop de résistance. Du moins, c'est une lecture possible. Mais est-ce la bonne? Fort probablement pas.

Il est également dit à propos de **nénufar** que « ce n'est pas pour “écrire phonétiquement, écrire au son” qu'on lui (re)met un **f** aujourd'hui, mais pour le réconcilier avec ses origines, par **respect de son étymologie**⁴ » (c'est l'auteur qui souligne). Justifier ainsi la graphie d'un mot a de quoi réjouir tout traducteur médical, pour qui l'étymologie est fondamentale, aussi bien pour connaître la graphie d'un mot que pour en saisir le sens. J'étais presque « vendu à l'idée » que cette réforme allait dans la bonne direction. Mais avant de m'engager plus à fond, j'ai voulu y regarder de plus près et

me faire une idée avant de devoir, peut-être, me faire à l'idée...

Le coup d'œil que j'y jette n'est pas celui d'un linguiste, ni d'un étymologiste, ni surtout celui d'un puriste, mais bien celui d'un usager, d'un simple usager qui souhaite ardemment voir la langue française se simplifier.

Il n'y a pas que le sous-titre du *Grand vadémécum* qui me laisse songeur, il y a aussi la formulation de l'objectif : éliminer les nombreuses « exceptions qui n'ont plus leur raison d'être ». L'absence de virgule avant le pronom relatif laisse clairement entendre que des exceptions survivront à cette réforme*. Celles qui ne posent pas problème! Or la difficulté d'apprentissage du français vient précisément de l'existence de ces trop nombreuses exceptions. Certaines disparaîtraient, mais pas toutes! Qui va décider que telle exception a toujours sa raison d'être et telle autre, pas? Sur quoi se basera-t-on? Devrons-nous encore faire face à des ukases? Si oui, qu'aurons-nous gagné?

Examinons donc plus attentivement certaines rectifications proposées et attardons-nous au rôle qu'on fait jouer à l'étymologie⁵, pour nous assurer que, comme dans le cas de **nénufar**, elle est prise au sérieux.

Imbécillité

On recommande d'écrire **imbécilité**, et non plus **imbécillité**. On veut harmoniser, et avec raison, la graphie des mots de cette famille : **imbécillité**

* J'étais loin de penser que de nouvelles apparaîtraient.

⁵ Bien d'autres aspects auraient pu être choisis. Mais j'ai dû me limiter.

(1355)', **imbécile** (1496) et **imbécilement**. Quel rôle a donc joué l'étymologie dans cette rectification?

L'histoire de la langue nous apprend des choses fort intéressantes. **Imbécillité**, qui vient du latin *imbecillitas*, a fait son apparition dans la langue en 1355 et n'a jamais existé sous une autre graphie. Cette dernière respecte donc l'étymologie. L'actuel **imbécile**, qui est apparu près d'un siècle et demi plus tard et qui vient de *imbecillus*, s'est écrit, lui aussi, avec deux **I**. C'est ainsi qu'il apparaissait dans la 4^e édition du Dictionnaire de l'Académie. La « graphie *imbécille* (1508), courante au XVII^e s., se rencontre encore au début du XIX^e siècle », nous dit Alain Rey⁵. Aujourd'hui, on ne l'écrit plus qu'avec un seul **I**, respectant en cela la modification que la 5^e édition du Dictionnaire de l'Académie a apportée au mot, sans que l'on sache vraiment pourquoi. Il en fut de même pour **imbécillement**, auquel l'Académie a décidé, dans la même édition, d'enlever un **I**. Goncourt a créé **imbécillifier**, en 1875; Léon Bloy, **imbécilliser**, en 1888, pour signifier « rendre imbécil(l)e ». À remarquer que ces auteurs ont mis deux **I**. Serait-ce qu'ils ne savaient pas écrire? Ces deux verbes n'ont pas survécu à l'épreuve du temps, même s'ils comblent un vide dans la langue. Bref, l'étymologie voudrait que tous les mots de la famille s'écrivent avec deux **I**, mais on recommande d'en n'utiliser qu'un. Dans ce cas-ci, l'étymologie est bafouée.

Bonhomie

Selon la nouvelle orthographe, ce mot s'écrit avec deux **m**, car il vient de **bonhomme**. On veut donc, ici, respecter l'étymologie. En apparence seulement! En effet, dès son apparition dans le Dictionnaire de l'Académie (4^e édition, 1762), ce mot ne prenait qu'un **m**, et il en a toujours été ainsi. Et en cela, il respectait vraiment

l'étymologie : **homme** ne vient-il pas de *homo*, qui s'écrit avec un seul **m**? Littré, à la fin du XIX^e siècle, connaissant très bien l'origine du mot **homme**, écrivait dans son dictionnaire : « L'Académie devrait écrire **bonhommie** par deux **m** comme on écrit **bonhomme**, ou écrire **home** et **bonhome**, comme l'étymologie l'indique, et comme on faisait dans l'ancienne langue. » On le voit bien, le recours à l'étymologie n'a pas le même sens pour tous.

Pourquoi rectifier **bonhomie**, mais pas **homicide** et ses proches parents : **hominien** (1877), **hominidé** (1845), **hominisé** (1962), **hominisation** (1950), **hominioïde** (1955), qui tirent tous leur origine du latin *homo*? Faut-il en conclure que **bonhomie** est plus choquant, à l'œil, que **homicide** ou, inversement, que **hommicide** est plus choquant que **bonhommie**?

Que faire du pluriel de **bonhomme**? Faut-il continuer à écrire **bons-hommes**? On n'en dit rien. Il y a pourtant là un problème sur lequel les spécialistes auraient dû se pencher. En effet, selon le Robert, si **bonhomme** est adjectif, il fait au pluriel **bonhommes**, mais s'il est substantif, il fait **bonshommes**. Cette anomalie a sans doute échappé aux réformateurs.

Persifler, persiflage, persifleur

On recommande de mettre deux **f** à **persifler** ainsi qu'aux autres membres de la famille : **persiflage** et **persifleur**, car **persifler** vient de *per-*, préfixe à valeur intensive, et de *siffler*, qui prend deux **f**. Pourquoi, au XII^e siècle, avoir décidé d'écrire **siffler** avec deux **f**, quand, de fait, ce verbe vient du latin *sifilare*, qui lui n'en prend qu'un? Étymologiquement parlant, c'est la graphie de **siffler** qui pose problème, pas celle des autres mots qui en dérivent. Mais parce que, à un moment donné

de son histoire, on lui a greffé un deuxième **f**, sans raison apparente, on sent aujourd'hui le besoin d'apporter une rectification supposément étymologique alors que, dans les faits, la vraie étymologie est bafouée.

Résonnance

On recommande d'écrire dorénavant ce mot avec un seul **n**. Recommandation pour le moins étonnante, car, dans le Larousse en ligne ou dans le *Nouveau Petit Robert*, ou NPR, (2010), ne figure que **résonance**⁶. Pourtant, avant 1935, ce mot ne s'était jamais écrit autrement qu'avec deux **n**. La famille était alors composée de **résonner**, **résonnance** et **résonnant**. Pourquoi, dans la 8^e édition de son dictionnaire, l'Académie a-t-elle enlevé un **n**? Certainement pas par respect pour l'étymologie. Il faut savoir que le verbe, qui vient du latin *resonare*, s'est d'abord écrit **resoner**, puis **resuner**, et que ce n'est qu'en 1380 qu'on lui a ajouté un deuxième **n**⁶.

Pour ce qui est de l'harmonisation des mots de la famille, si chère à la nouvelle orthographe (règle F1), harmonie qui existait avant 1935 et qu'on retrouve dans le Littré, on reste sur son appétit : **resoNNer**, **resoNance**, **resoNant**.

L'autre façon de faire aurait été de recourir à l'étymologie et d'enlever un **n** à **résonner**. Ainsi l'harmonisation aurait été réussie : **resoNer**, **resoNance** et **resoNant**. Mais sans doute était-ce trop demander que de modifier un verbe. Pourtant, on n'a pas hésité à rectifier des familles entières (par exemple celles de **grelottement** et **cachotterie**), y compris les verbes, sans raison apparente⁷.

Le choix qu'a fait la nouvelle orthographe crée un problème. **Résonant**, forme rectifiée, devra obligatoirement coexister avec **résonnant**, participe présent du verbe **résonner**. L'usager de la langue devra dorénavant, s'il ne

⁵ Datation, selon le Robert.

⁶ En 1990, le *Petit Robert* considérait déjà **résonnance** comme vieilli.

⁷ **Grelotter**, **grelottement** et **grelottant** deviennent **greloter**, **grelotement** et **grelotant**. Seul le NPR (2010) nous informe que la graphie **greloter** est admise. **Cachotter**, **cachotterie**, **cachottier**, seules graphies consignées dans le NPR (2010), deviennent **cachoter**, **cachoterie** et **cachotier**. On serait porté à croire que le *Grand vadémécum*, fait du zèle : le verbe **cachotter** ne figure même plus dans le Dictionnaire de l'Académie (9^e éd.), ni dans aucun dictionnaire de langue moderne. Alors pourquoi le rectifier?

veut pas faire d'erreur, oublier l'étymologie de l'adjectif **résonant**^{*}, et ne pas oublier que, s'il est utilisé comme participe présent, il faut lui mettre deux **n**. Et dire qu'on veut simplifier la langue!

Teocalli

Ce mot d'origine mexicaine vient de *teotl* (dieu) et de *calli* (maison). On recommande d'ajouter un accent aigu et d'enlever un **i**, ce qui donne **téocali**. Malgré son apparition dans la langue française en 1846, ce mot ne figure pas encore dans le Dictionnaire de l'Académie.

La recommandation d'ajouter un accent étonne, car les dictionnaires s'entendent sur sa présence, sauf le Larousse. Le Littré, qui date de la fin du XIX^e siècle, l'écrivait déjà avec un accent; le *Petit Robert*, depuis sa première édition, en 1967, en fait autant. Pour ce qui est du double **i**, c'est le même scénario. Tous les dictionnaires l'écrivent avec deux **i**, sauf le Larousse, qui accepte les deux graphies.

La nouvelle orthographe décide donc de suivre la recommandation de Nina Catach, membre du groupe d'experts à l'origine du projet des rectifications orthographiques : « choisir un seul **i** (comme dans *Petit Larousse*), malgré l'étymologie⁷ ». Le *Grand vadémécum* sent le besoin de faire appel à une autorité pour justifier le non-respect de l'étymologie. Pourquoi se rallier à celui qui fait bande à part? Pourtant rien ne l'y obligeait.

Ballotter

On recommande d'écrire ce verbe avec un seul **t**. L'explication fournie⁸ est fort simple : « Il y avait hésitation sur l'étymologie, et les deux graphies coexistent : dans ce cas, on fixe la graphie en *-oter*. Avis favorable des travaux des éditions Le Robert⁹. »

Trouver la preuve de cette hésitation sur l'étymologie, dont parle le *Grand vadémécum*, est une véritable mission impossible. Il n'en est fait mention ni dans le *Dictionnaire historique de la langue française* ni d'ailleurs dans les dictionnaires de langue actuels. Une seule graphie est rencontrée : **ballotter**, et cela depuis 1694 (Dictionnaire de l'Académie, 1^{re} édition). Et il en est de même dans le Littré.

D'ailleurs même si l'équipe du Robert a formulé un avis favorable à la nouvelle graphie en 1991, elle ne consigne toujours, près de vingt ans plus tard, qu'une seule graphie : **ballotter**. Serait-ce un oubli?...

Pomiculture / pomoculture

Pomiculture et **pomoculture**, qui signifient respectivement « culture des pommiers » et « culture des arbres donnant des fruits à pépins » selon le NPR (2010), ne se trouvent pas dans le Littré, car ces mots sont apparus dans la langue en 1915 et en 1949, respectivement. Ce qui étonne, par contre, c'est l'absence de **pomiculture** dans la 8^e édition (1935) du Dictionnaire de l'Académie et l'absence de **pomoculture** dans la 9^e édition (1985).

Le *Grand vadémécum* nous dit que ces deux mots ne sont pas touchés par la règle F1, car ils viennent du latin *pomum* (fruit). **Pomologie** n'est pas, lui non plus, touché par cette règle, car, ajoute le *Grand vadémécum*, « Il vient du latin *pomum* et non du nom **pomme**. » Voilà qui est beaucoup plus convaincant! Mais d'où vient vraiment le mot **pomme**? De *pomum*, nous dit le dictionnaire. Il y a alors vraiment de quoi en perdre son latin, au sens propre comme au sens figuré...

Nous pourrions donc continuer à écrire **pomme**, qui s'est écrit **pume** (1080), puis **pome** (1155); **pommerai**, qui s'est écrit **pomeroie** (XIII^e siècle);

pommier, qui s'est écrit **pumier** (1080); **pommeau**, qui s'est écrit **pomel**, qui lui vient de l'ancien français **pom**; **pommade**, qui vient de l'italien *pomata*, qui lui vient de *pomo* (fruit). Et tout cela, parce que quelqu'un, sans doute bien intentionné, a décidé, voilà de cela bien des siècles, qu'il serait sans doute plus joli d'ajouter un deuxième **m** à **pome**. Et l'harmonisation dans tout cela? Et l'étymologie?

Le drame de l'étymologie

En décembre 2009, dans une lettre au *Devoir* intitulée « Le drame du nénuphar », Chantal Contant s'épanchait sur le triste sort que l'histoire avait réservé au mot **nénuphar**. On l'avait affublé d'un **ph**. Quelle horreur! On avait osé bafouer son étymologie. Il fallait agir : **nénuphar** doit maintenant s'écrire **nénufar**! Et de toute urgence, car cet affront remonte à plus d'un demi-siècle, selon l'Académie; depuis le Moyen-Âge, selon le NPR.

En déduire que l'étymologie représente, aux yeux des grands réformateurs de la langue, une valeur sûre pour rectifier la graphie de certains mots, il n'y a qu'un pas à faire, et il est vite franchi. Mais qu'en est-il vraiment? J'ai voulu vérifier, car, par déformation professionnelle, je ne tiens rien pour acquis.

Force est de reconnaître que les intentions de départ étaient bonnes : simplifier la langue. Force est aussi de reconnaître que le résultat n'est pas toujours à la hauteur des attentes. Leurré par l'emploi de l'étymologie pour justifier la correction de **nénuphar**, je m'attendais, dans ma candeur, à une approche plus logique, plus systématique du problème. J'attendais une solution qui éliminerait les anomalies. Tel n'est pas le cas.

L'étymologie, on la respecte ou on la bafoue. Tout dépend du mot que l'on

* Du verbe **résonner**.

** On désigne par « travaux des éditions Le Robert » l'ouvrage suivant : Rey-Debove, Josette, et Béatrice Le Beau-Bensa. *La réforme de l'orthographe au banc d'essai du Robert*, éd. Dictionnaires Le Robert, Paris, 1991.

veut rectifier.

Imbécillité, avec ses deux **l**, respectait l'étymologie : on lui en enlève un.

Bonhomie, avec un seul **m**, respectait l'étymologie : on lui en ajoute un.

Persifler, avec un seul **f**, respectait l'étymologie : on lui en ajoute un.

Résonnance, avec deux **n**, ne respectait pas l'étymologie : on lui en enlève un, mais on ne rectifie pas son étymon **résonner**.

Teocalli, avec deux **l**, respectait l'étymologie : on lui en enlève un.

Ballotter, avec deux **t**, aurait apparemment une étymologie douteuse : on lui en enlève un.

Pomiculture, avec un seul **m**, respecte l'étymologie : on le laisse inchangé, mais on n'ose intervenir pour rectifier **pomme**, qui a pourtant le même étymon.

Les interventions pourraient paraître à certains aussi aléatoires que celles qui ont donné naissance aux anomalies que l'on veut corriger... Mais disons que c'est un pas, parfois gauche, dans la bonne direction.

Des accrocs à l'étymologie, ça ne date pas d'hier, et ils sont nombreux. Le tableau ci-contre en présente quelques-uns. Ces mots ont subi tantôt une « excision », tantôt une « greffe », sans que l'on puisse justifier l'intervention. Il faut savoir que, même si le français est né à l'oral comme langue du peuple, à l'écrit ce fut, voilà quelques siècles, la langue des scribes, qui y ont ajouté leur touche personnelle. Comme il n'y avait personne à l'époque pour s'y opposer, ces modifications se sont implantées.

Comparaison du respect de l'étymologie par le français et l'anglais*

Mot français	Mot anglais	Étymon (langue d'origine)
agression	aggression	<i>aggressio</i> (lat.)
aventure	adventure	<i>adventura</i> (lat.)
carrousel	carousel carrousel	<i>carosello</i> (ital.) carrousel (franç.)
comité	committee	<i>committere</i> (lat.)
cristal	crystal	<i>crystallis</i> (lat.)
dictionnaire	dictionary	<i>dictionarium</i> (lat.)
ennemi	enemy	<i>enemi</i> (franç.), de <i>inimicus</i> (lat.)
flottille	flotilla	<i>flotilla</i> (esp.)
galerie	gallery	<i>galleria</i> (ital.)
girafe	giraffe	<i>giraffa</i> (ital.)
huile	oil	<i>oleum</i> (lat.)
mélancolie	melancholy	<i>melancholia</i> (lat.)
ornement	ornament	<i>ornamentum</i> (lat.)
projet	project	<i>projectare</i> (lat.)
rythme	rhythm	<i>rhythmus</i> (lat.)

Bref, on voulait simplifier la langue. Objectif des plus louable! Il suffit de vouloir enseigner le français à un étranger pour se rendre compte des bizarreries, qui auraient intérêt à disparaître. Par exemple, *vous dites*, mais *vous prédisiez*, ou encore, *vous verrez*, mais *vous prévoyez*, etc. L'effort fait pour simplifier la langue – tel que l'illustre le *Grand vadémécum* – est louable, mais certaines rectifications laissent l'usager fort perplexe. Compte tenu des nombreuses exceptions qui accompagnent les règles, on peut sans hésitation dire que les dictées de Pivot, que je croyais condamnées à disparaître, n'ont rien à craindre. Il restera suffisamment de difficultés dans la langue, des anciennes comme des nouvelles, pour piéger tout un chacun. Hélas!

Et dire qu'on voulait simplifier la langue!... ■

Notes

- 1 Jean Hamburger, *Introduction au langage de la médecine*, Flammarion Médecine-Sciences, Paris, 1982, p. 7.
- 2 Chantal Contant, *Le Grand vadémécum de l'orthographe moderne recommandée. Cinq millepattes sur un nénufar*, Éditions De Champlain, S.F., Montréal, 2009.
- 3 *Ibidem*, p. 40.
- 4 *Ibidem*, p. 40.
- 5 *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Dictionnaires Le Robert, Paris, 1992, p. 997.
- 6 *Ibidem*, p. 1783.
- 7 *Grand vadémécum*, p. 232.
- 8 *Ibidem*, p. 59.

* L'anglais s'en est permis, lui aussi, avec l'étymologie. Il suffit de penser à **cotton** (ital. *cotone*); **example** (lat. *exemplum*); **literature** (lat. *litteratura*); **syllable** (lat. *syllaba*); **fillet** (lat. *filum*), etc.

El Rincón Español

Irma Nunan y Sueli Santos

El café

El café, una de las bebidas más consumidas en todo el mundo, debe su popularidad a su alto contenido de **caféina**, la cual tiene efecto estimulante sobre el sistema nervioso. De acuerdo a la Federación Española del Café (FEC) “dos tazas grandes de café, con un total de 200 mg de caféina, surten efecto durante todo el día. La caféina puede hacer aumentar en un 10% la rapidez de procesamiento de la información, e incluso una taza de café después del almuerzo ayuda a contrarrestar la somnolencia y a mantener la capacidad de concentración y contribuye a la lucidez”. Asimismo, la FEC asegura que debido a su alto contenido de antioxidantes el café tiene efectos benéficos sobre la salud y ayuda a combatir el envejecimiento.

Esta bebida tan popular se obtiene por **infusión** de los granos tostados de la planta de café (**cafeto**) en agua caliente. El cafeto pertenece a la familia de las Rubiáceas, tiene unos 500 géneros y más de 6.000 especies; de éstas, dos son las que más se utilizan para su preparación comercial: *Coffea arabica* o **cafeto arábica** (75 por ciento de la producción mundial), *Coffea robusta* o **cafeto robusta** (con sabor más fuerte por lo que suele ser empleado para mezclarse con otros cafés).

Entre las formas más habituales de tomarlo podemos mencionar: **café con leche**, **café descafeinado**, **café espresso**, **café filtrado**, **café liofilizado**, **café frappé**, **café irlandés**, **café soluble**, etc. El café puede servirse solo, con leche o con crema, se le puede añadir azúcar, algún licor, chocolate o bien especias como la canela o la vainilla. Por lo general se sirve caliente, pero en los meses calurosos suele tomarse frío o con hielo.

La calidad del café depende del **tueste** y de la **molienda**. El tipo de tueste puede afectar el aroma, el cuerpo, el sabor, etc., mientras que la molienda afecta el sabor final del mismo.

Solemos creer que la caféina proporciona el sabor y el aroma al café, pero no es así. El café tiene menos caféina que el té, por ejemplo, y su sabor realmente se debe a la cantidad de azúcares y aceites naturales que cada grano posee. Igualmente, es importante aclarar que el término

descafeinado se refiere en realidad al café al que se ha reducido el contenido de caféina, de hecho se puede extraer hasta un 99% de ella mediante diferentes procesos y agentes químicos, incluyendo el agua.

En la página siguiente le ofrecemos una lista cuatrilingüe –inglés, francés, español y portugués– de términos utilizados en el campo del café. Si desea adquirir más información de dichos términos o bien de términos relacionados a otro campo, lo invitamos cordialmente a consultar *TERMIUM Plus®*, el banco de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, disponible de forma gratuita en Internet. ■

Bibliografía

Federación Española del Café (FEC). <http://www.federacioncafe.com> (20100508)
Real Academia Española. <http://www.rae.es> (20100508)

Arabian coffee	caféier d'Arabie (n.m.); caféier arabica (n.m.)	café arábica (n.m.); cafeto arábica (n.m.)	café arábica (n.m.); cafeeiro arábica (n.m.)
arabica	arabica (n.m.)	arábica (n.m.)	arábica (n.m.)
automatic drip coffee maker	cafetière à filtre électrique (n.f.)	cafetera goteo (n.f.); cafetera por goteo (n.f.)	cafeteira de gotas (n.f.)
café; cafe; coffee house; coffeehouse	café (n.m.)	café (n.m.)	café (n.m.); cafeteria (n.f.)
café au lait	café au lait (n.m.)	café con leche (n.m.)	café com leite (n.m.); café-com-leite (n.m.); pingado (n.m.)
caffeine	caféine (n.f.)	cafeína (n.f.)	cafeína (n.f.)
coffee; coffee plant; coffee tree	caféier (n.m.)	cafeto (n.m.)	cafeeiro (n.m.); cafezeiro (n.m.); pé de café (n.m.)
coffee bean; coffee seed	fève de café (n.f.); grain de café (n.m.)	grano de café (n.m.)	grão de café (n.m.)
coffee filter	filtre à café (n.m.)	filtro para café (n.m.); filtro de café (n.m.)	filtro de café (n.m.); filtro para café (n.m.)
coffee plantation	caféière (n.f.)	cafetal (n.m.)	cafezal (n.m.); plantação de café (n.f.)
coffee pot	cafetière (n.f.)	cafetera (n.f.)	bule de café (n.m.); cafeteira (n.f.)
coffee-roasting plant	usine de torréfaction de café (n.f.)	planta de torrefacción de café (n.f.)	fábrica de torrefação de café (n.f.)
Congo coffee	caféier robuste (n.m.)	café robuste (n.m.); cafeto robuste (n.m.)	café robuste (n.m.); cafeeiro robuste (n.m.)
decaffeinated coffee; decaf coffee; decaf	café décaféiné (n.m.)	café descafeinado (n.m.)	café descafeinado (n.m.); café sem cafeína (n.m.)
drip coffee	café filtre (n.m.); café-filtre (n.m.)	café filtrado (n.m.)	café coado (n.m.); café filtrado (n.m.)
electric coffee maker	cafetière électrique (n.f.)	cafetera eléctrica (n.f.)	cafeteira elétrica (n.f.)
espresso; espresso coffee	café espresso (n.m.)	café espresso (n.m.); espresso (n.m.)	expresso (n.m.); café expresso (n.m.)
espresso maker	cafetière espresso (n.f.)	cafetera espresso (n.f.)	cafeteira espresso (n.f.)
fair trade coffee; fairly traded coffee	café équitable (n.m.)	café justo (n.m.)	café certificado em comércio justo (n.m.); café de comércio justo (n.m.)
filter coffee maker	cafetière à filtre (n.f.)	cafetera de filtro (n.f.)	cafeteira de filtro (n.f.)
flip-drip; Neapolitan flip-drip; Neapolitan flip	cafetière napolitaine (n.f.); cafetière réversible (n.f.)	cafetera napolitana (n.f.)	cafeteira napolitana (n.f.)
freeze-dried coffee; freeze-dried instant coffee; freeze-dried soluble coffee	café instantané lyophilisé (n.m.); café soluble lyophilisé (n.m.)	café liofilizado (n.m.); café soluble liofilizado (n.m.)	café instantâneo liofilizado (n.m.); café solúvel liofilizado (n.m.)
French press coffee maker	cafetière à piston (n.f.)	cafetera francesa (n.f.)	cafeteira francesa (n.f.); cafeteira pistão (n.f.); prensa francesa (n.f.)
green coffee; raw coffee	café vert (n.m.)	café cru (n.m.); café verde (n.m.)	café verde (n.m.); café cru (n.m.)
grinding	mouture (n.f.)	molienda de café (n.f.); molienda (n.f.)	moagem (n.f.)
ground coffee	café moulu (n.m.)	café moulu (n.m.)	café moído (n.m.)
iced coffee; ice coffee	café frappé (n.m.); café glacé (n.m.)	café frappé (n.m.)	café gelado (n.m.); café frappé (n.m.)
infusion	infusion (n.f.)	infusión (n.f.)	infusão (n.f.)
instant coffee; soluble coffee	café instantané (n.m.); café soluble (n.m.)	café soluble (n.m.); café instantané (n.m.)	café instantâneo (n.m.); café solúvel (n.m.)
Irish coffee	café irlandais (n.m.)	café irlandés (n.m.)	café irlandês (n.m.)
percolator	percolateur (n.m.); cafetière à percolation (n.f.)	percolador (n.m.)	percolador (n.m.); cafeteira à percolação (n.f.)
pressure coffee maker	cafetière à pression (n.f.)	cafetera italiana (n.f.)	cafeteira italiana (n.f.); moka (n.f.)
roasted coffee	café torréfié (n.m.); café grillé (n.m.)	café tostado (n.m.)	café torrado (n.m.)
roaster; coffee roaster; coffee bean roaster; coffee roasting machine	torréfacteur de café (n.m.); machine de torréfaction (n.f.); machine à torréfier le café (n.f.)	máquina torrefactora (n.f.); máquina de torrefacción (n.f.)	torrefadora (n.f.); máquina de torrefação (n.f.); torrefadora de café (n.f.)
roasting	torréfaction (n.f.)	torrefacción (n.f.); tueste (n.m.)	torrefação (n.f.)
robusta	robusta (n.m.)	robusta (n.m.)	robusta (n.m.)
tamper	presse-café (n.m.); presse-mouture (n.m.)	prensador para café (n.m.)	calçador de café (n.m.); prensador (n.m.)

Français pratique

Jacques Desrosiers ■

Comment courir un risque

Q. Une nouvelle traductrice me propose la traduction suivante à une question d'évaluation des stagiaires à un cours des Forces canadiennes : Quel est le principal risque de déplacer rapidement une victime? (*What is the chief danger in moving a victim quickly?*). Je lui ai proposé la correction suivante : Quel est le principal risque associé au déplacement rapide d'une victime? Elle me demande pourquoi sa formulation est incorrecte. Je lui ai donné des éléments de réponse, mais j'aimerais une explication claire, convaincante et pratique.

R. Je suis tout à fait d'accord avec vous que quelque chose cloche dans la phrase de la traductrice et qu'il faut, comme vous l'avez fait, étoffer, c'est-à-dire bien articuler les éléments de la phrase pour que le sens soit clair.

Pour voir ce qui ne tourne pas rond dans cette phrase, il suffit de la comparer avec des emplois courants de la construction *risque de* :

risque d'incendie, risque de décès, risque de confusion, risque d'épidémie

courir le risque de tomber, de perdre, de déplaire

Qu'ont tous ces exemples en commun? Le complément du nom (*d'incendie, de tomber, etc.*) décrit le danger éventuel auquel on s'expose, et non l'action que l'on fait. Le verbe *risquer* se comporte de la même façon : il *risque de pleuvoir, elle risque d'échouer*. Dans la phrase du début, le risque qui est couru n'est pas de déplacer la victime, c'est par exemple celui d'*aggraver son état*. Le déplacement rapide de la victime est la cause, l'aggravation de son état la conséquence.

Dans des contextes généraux, on parlera volontiers des *risques du métier* ou des *risques de la guerre*, c'est-à-dire des risques que comporte le métier ou la guerre. Mais avec l'infinitif, c'est le tour figé *risque de*, consigné dans les dictionnaires, que l'on perçoit dans la phrase. Le lecteur s'attend ainsi à voir énoncer le risque en question.

Voilà pour l'usage. Du point de vue grammatical, du moins selon certains ouvrages*, une construction infinitive comme *l'espoir de réussir* vient d'une construction avec complétive, par exemple *l'espoir qu'il réussira*. Lorsqu'il n'est pas nécessaire d'énoncer le sujet, on préfère l'infinitif. Au lieu de dire *le*

risque que l'on aggrave l'état de la victime, on dit le *risque d'aggraver l'état de la victime*. Mais on ne dira jamais : le *risque que l'on déplace rapidement la victime*. On ne peut donc aboutir au tour : le *risque de déplacer rapidement la victime*.

Des mille et des cents

Q. Y a-t-il une règle concernant la façon de désigner verbalement une année : par exemple, doit-on dire « mille neuf cent quarante » ou est-il correct de dire aussi « dix-neuf cent quarante »? Quelqu'un m'a dit qu'à partir des années 1700, on devait dire « mille sept cent » et non « dix-sept cent ». Est-ce uniquement une question d'euphonie, donc une question plutôt subjective?

R. Voilà une « règle » aux origines obscures, qui d'ailleurs ne concerne pas exclusivement les années, mais tous les nombres de 1100 à 1999. Règle d'autant plus étrange qu'elle varie d'un grammairien à l'autre.

Divers ouvrages, dont le Grevisse, fixent en effet une frontière à 17 : l'usage préférerait *seize cent* mais *mille sept cent*. L'Académie française, elle, trace plutôt une ligne entre la langue écrite et la langue parlée, comme on le voit dans son dictionnaire en ligne, à l'entrée *mille* :

Dans l'usage courant, au lieu de *mille cent, mille deux cents, etc.*, on dit plutôt *onze cents, douze cents, etc.*, jusqu'à *dix-neuf cents* : *Onze cents francs, seize cents euros*. En revanche, dans la langue écrite, et notamment dans un texte juridique, administratif ou scientifique, on préférera les formes : *mille cent, mille deux cents, etc.* Une somme de mille deux cent cinquante francs. Une superficie de mille cinq cents mètres carrés.

Hanse jugeait pourtant équivalents il y a déjà trois lustres *en mille neuf cent quarante* et *en dix-neuf cent quarante* (3^e édition de son *Nouveau dictionnaire*, 1994). Le *Petit Robert* ne fait aucune distinction, ni le *Dictionnaire des difficultés du français d'aujourd'hui* de Péchoin¹. Quelques autres ouvrages comptent en centaines jusqu'à 16, puis laissent le choix au-delà. Je crois qu'il vaut mieux suivre Péchoin.

Les exemples du Grevisse lui-même donnent à réfléchir : comme s'il s'amusait à contredire la règle, Stendhal écrit « mille cent cinquante francs » dans la *Chartreuse de Parme* et « dix-huit cent trente-six » dans sa correspondance. La langue écrite actuelle non plus n'est guère impressionnée.

* Comme la *Grammaire méthodique du français*, 3^e éd., de Riegel, Pellat et Rioul (Presses Universitaires de France, 1994).

Jusqu'à 16, par exemple, les moteurs de recherche aujourd'hui donnent beaucoup moins de *douze cents* et *quatorze cents* que de *mille deux cents* et *mille quatre cents*, comme :

L'Année du bac a été jouée plus de mille deux cents fois dans le monde, et traduite en une douzaine de langues.

Le Monde, 18 novembre 2005

Je suis étonné de voir le Grevisse et le Hanse-Blampain (2005) soutenir que *douze cents* est plus fréquent que *mille deux cents*, alors que je constate exactement le contraire dans le bon usage.

Et pour reprendre l'exemple de l'Académie plus haut, j'ai relevé une poignée seulement de *douze cent cinquante* contre une soixantaine de *mille deux cent cinquante* dans la bonne presse européenne, par exemple :

QUATRE volumes, mille deux cent cinquante pages consacrées aux liens tissés puis défaits entre histoire savante, science religieuse et monarchie administrative.

Le Monde, 17 février 1989

À partir de 17, inversement, *cent* est loin d'être absent de la langue écrite. Ainsi sous la plume de Michel Vastel dans *le Soleil* :

Elle tenait un langage de vieux contestataire des années dix-neuf cent quelque chose.

21 février 2000

Et d'une journaliste du *Monde* :

La plus grande part des résidus des entreprises, soit 40 millions de tonnes par an, sont mises en dépôt dans environ dix-sept cent cinquante décharges privées.

24 janvier 2002

La dernière édition du *Bon usage* faite par Maurice Grevisse lui-même (1980) précisait : « on dit indifféremment : *mil sept cent*... ou : *dix-sept cent* ». Dans les éditions ultérieures, André Goosse a fait sauter « on dit indifféremment », s'en tenant comme l'Académie au critère langue écrite/langue parlée, à partir de 17 : *mille* quand on écrit, *cent* quand on parle.

On a vu que cette préférence de l'usage n'est pas évidente. Il est bien possible que, dans certains contextes, *mille* soit senti comme plus soigné, quel que soit le chiffre. Mais ce n'est pas une raison pour rétrograder *cent* à la langue parlée. L'euphonie joue sans doute un rôle. Si c'est le cas il n'y a pas de quoi inventer un interdit.

On devrait garder la liberté de choix, quitte à fixer des balises dans certains contextes. Sinon, devra-t-on dire que Voltaire est né en *seize cent quatre-vingt-quatorze* et mort en *mille sept cent soixante-dix-huit*? Quand il y a deux façons de dire quelque chose, il ne s'ensuit pas que l'une est correcte, l'autre incorrecte.

Le sens réel des mots

Dans un article paru dans le numéro de décembre 2002 de *L'Actualité terminologique* (vol. 35, n° 4), j'ai traité de l'emploi des conjonctions de comparaison *ainsi que*, *de même que* et *comme*². Mon propos était de montrer que ces conjonctions pouvaient très bien avoir une valeur de coordination.

Par exemple, *comme* est l'outil de comparaison par excellence en français (*la haine, comme l'amour, ne se nourrit que de la présence*). Mais il peut aussi avoir une valeur d'addition ou de coordination, c'est-à-dire le sens de *et* (*le chien comme le chat sont des mammifères*) – ce que confirme d'ailleurs l'accord du verbe.

La première rubrique de l'entrée *comme* dans le *Petit Robert* sépare nettement, dans deux sections distinctes, ces deux sens de la conjonction. Et dans mon article, pour illustrer la valeur de coordination, je reprenais justement l'exemple fourni par le *Petit Robert* dans la section « addition » : *sur la terre comme au ciel*.

Or un réviseur perspicace* m'a signalé que le Robert a mis cet exemple à la mauvaise place, car dans cette expression *comme* ne peut exprimer l'addition.

L'expression est tirée du passage *que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, du célèbre *Notre Père*. Non seulement la conjonction employée dans le texte grec original de l'Évangile où apparaît cette prière exprimerait la comparaison, mais en plus, du point de vue de la bonne vieille théologie, il est inconcevable que l'être humain puisse demander que la volonté divine s'exerce dans la sphère céleste.

La personne qui prie demande en fait que la volonté divine s'exerce sur la terre comme elle s'exerce déjà au ciel. Car, en langage théologique, la volonté divine s'exerce parfaitement dans la sphère céleste. En langage profane, demander que la volonté divine s'exerce dans le ciel dépasse le champ des compétences de la personne qui prie, et contredit des principes fondamentaux du christianisme.

Comme n'a aucune valeur d'addition ici. C'est une pure comparaison. Il faudrait donc que l'exemple soit déplacé dans la section « comparaison ». Le réviseur et un de ses collègues ont déjà écrit à ce sujet aux éditeurs du *Petit Robert*. Ils attendent toujours une réponse. Souhaitons que leur prière soit exaucée. ■

Notes

1 Larousse, 1998.

2 Voir les « Chroniques de langue » à <http://www.btb.termiplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra>.



Traduire le monde

André Racicot

Le vocabulaire politique britannique

Un parlement... suspendu?

Les élections britanniques de mai 2010 ont donné un résultat qui, depuis 2004, fait partie du menu quotidien des Canadiens, c'est-à-dire un parlement sans majorité. Parlement qualifié de *hung parliament* par les Britanniques, expression qui fait sourire et qu'on évitera de traduire par *parlement suspendu*. Au Canada anglais, on dirait plutôt *minority government*, alors qu'en français il serait question de *gouvernement minoritaire* ou, plus rarement, de *parlement minoritaire* ou *sans majorité*.

Pays de régime britannique, le Canada a emprunté une bonne part de sa terminologie politique au Royaume-Uni. Ainsi, son parlement est composé d'une chambre haute, le Sénat, et d'une chambre basse, la Chambre des communes. Celle-ci porte d'ailleurs le même nom au Royaume-Uni : *House of Commons*. On notera toutefois un premier hiatus : le Sénat britannique s'appelle *House of Lords*. Et le hiatus ne se limite pas au nom; il s'étend à la composition de la Chambre des lords, qui accueille des membres à vie et des représentants du clergé, ce qui n'est pas le cas au Canada.

Le Cabinet

Tout comme son homologue britannique, le premier ministre canadien forme un cabinet, qui comprend l'ensemble des ministres. Le mot est le même dans les deux langues officielles, mais son origine peut surprendre.

Autrefois, le premier ministre britannique réunissait ses ministres dans une petite pièce, appelée *cabinet*, mot qui en vint à désigner le conseil des ministres.

Ce conseil des ministres n'a pas toujours existé. À l'origine, le roi exerçait le pouvoir exécutif, mais s'entourait de conseillers pour connaître les états d'âme du royaume. Ce groupe était désigné sous le nom de *Conseil privé*, d'où l'expression royale : « J'ai décidé en mon conseil... », c'est-à-dire après consultation du Conseil privé.

Les membres les plus influents du Conseil privé britannique ont formé l'embryon du cabinet actuel qui, avec le temps, en vint à diriger le gouvernement à la place du souverain.

Au Canada, le Conseil privé ne joue plus du tout ce rôle de nos jours, car il se compose notamment de ministres présents et passés. On les imagine mal tenter de donner des conseils au premier ministre, compte tenu de leurs allégeances diverses.

Un lord Chancelier?

Certains membres du cabinet britannique portent des titres pour le moins originaux. Pensons au chancelier de l'Échiquier (en anglais, *Chancellor of the Exchequer*), qui n'est rien d'autre que le ministre des Finances de Sa Majesté. L'origine du nom ne fait pas l'unanimité. Selon certains, le ministre des Finances utilisait au Moyen-Âge un abaque en damier pour tenir ses

comptes, alors que d'autres prétendent que c'est plutôt le plancher du ministère qui était en damier. Quoi qu'il en soit, ces expressions dament le pion à toutes les autres que l'on pourrait imaginer, du moins sur le plan de l'originalité... Si l'on devait s'inspirer du plancher de nos immeubles fédéraux pour baptiser le ministre des Finances du Canada, nous aurions peut-être un chancelier du Granit... Qu'en dites-vous?

Un des collègues du chancelier de l'Échiquier est le *Lord Chancellor*, en quelque sorte le garde des Sceaux de Sa Majesté, dont le titre se traduit tout simplement *lord Chancelier*. Au Canada, ses pouvoirs seraient dévolus au ministre de la Justice.

Les Britanniques peuvent également compter sur un *Home Secretary*, chargé du ministère de l'Intérieur qui, au Canada, correspond au ministre de la Sécurité publique. *Home Secretary* pourrait être traduit par *secrétaire à l'Intérieur*. Le titre de secrétaire appelle en effet la préposition *à*, contrairement à *ministre*, qui demande le *de*.

Le titre le plus connu de la politique britannique, à part celui de premier ministre, est celui de ministre des Affaires étrangères. Son titulaire, appelé *Foreign Secretary*, dirige le *Foreign Office*. En français, on parle du *secrétaire au Foreign Office*. De fait, ce ministère porte le nom officiel de *Foreign and Commonwealth Office*, mais il est continuellement désigné sous sa forme

abrégée. Ici, pas de traduction consacrée. De nos jours, l'appellation *Foreign Office* est couramment utilisée dans notre langue, bien qu'on puisse la traduire approximativement par *ministère des Affaires étrangères*. Une traduction qui n'est pas fautive en soi, mais qui est nettement moins savoureuse que l'original anglais.

Traditionnellement, le chef de l'Opposition officielle forme un *Shadow Cabinet*, soit un *cabinet fantôme*, constitué de porte-parole officiels pour chaque ministère. Cette institution existe également au Canada.

Devolution

Il y a une dizaine d'années, le Royaume-Uni a délégué certains pouvoirs à des gouvernements régionaux, ce qu'on appelle en anglais *devolution*. Bien que le terme *dévolution* soit employé pour désigner cette réalité en français, il s'agit d'un faux ami; le mot juste est plutôt *déconcentration*. De fait, le gouvernement britannique a déconcentré certains pouvoirs pour les attribuer aux régions de l'Écosse, de l'Irlande du Nord et du pays de Galles. Celles-ci exercent donc certains pouvoirs qui peuvent leur être retirés par le gouvernement de Londres, et c'est pourquoi on parle de *devolution* et non de fédéralisme. Les régions sont dirigées par un gouvernement régional à la tête duquel on retrouve un *First Minister*, autrement dit un premier ministre. Au Canada anglais, on dirait un *Premier*.

La *devolution* a permis la résurrection du parlement de l'Écosse et de celui de l'Irlande. Quant au pays de Galles, il s'est doté, lui aussi, de sa propre assemblée qui, en 2003, est devenue la première où hommes et femmes étaient représentés à égalité. On remarquera en passant l'absence d'assemblée législative en Angleterre, la dernière région du Royaume-Uni.

Les parlements ont souvent un nom précis. Ainsi, celui du pays de Galles porte le nom de *National Assembly for Wales*, rendu par *Assemblée nationale du Pays de Galles*, selon la traduction du site Web de cette institution. En gallois : *Cynulliad Cenedlaethol Cymru*.

Le parlement de l'Écosse (*Scottish Parliament*) a été rétabli en 1999, soit 292 ans après sa fusion avec celui de l'Angleterre, en 1707. Son nom en langue écossaise est *Pàrlamaid na h-Alba*.

Enfin, l'Assemblée de l'Irlande du Nord (*Northern Ireland Assembly*) se réunit au parlement de Stormont. Son nom en gaélique est *Tionól Thuaisceart Éireann*.

Comme on le voit, les langues celtiques encore parlées en Irlande, en Écosse et au pays de Galles ouvrent tout un champ terminologique. Ces langues ont bien sûr une diffusion très limitée, parce qu'elles ont été supplantées par l'anglais. ■

Words Matter

Colleen McDermott

Portmanteau words

Portmanteau words (*mots-valises*)—words formed from blended words—are ubiquitous these days. Here are a few of them.

adulescent

Immortalized by the film *Tanguy*, a 2001 French black comedy, the word *adulescent* is a contraction of *adult* and *adolescent*. In this film, the parents of an adulescent with *Peter Pan syndrome* plot schemes to push him out of the nest. The French *adulescent(e)* is one of the 150 or so new words accepted in the 2010 *Petit Larousse*.¹

chimerica

Bread, cash, dough, lucre: money matters. The symbiosis of the economies of China and the United States, which dominate the world economy, was first referred to as *chimerica* in Niall Ferguson's 2008 book *The Ascent of Money: A Financial History of the World*. The author asks whether the "economic interdependence of China and America" is "the key to global financial stability."

clunkernomics

Clunkernomics is formed from *clunker* and *economics*. A French equivalent could be *politique "prime à la casse."* *Cash for clunkers* is the name of a U.S. economic policy that pays a rebate for buying a more energy-efficient car in exchange for an old gas guzzler (a charming translation is *belle américaine*). The equivalent Canadian program, *Retire Your Ride*, is called *Adieu bazou* in French.² *Clunkernomics* is used to refer to the use of rebate programs to stimulate the economy.

geocaching

A sophisticated type of treasure hunt that is growing in popularity, *geocaching* is composed of *geo* for geography and *caching*, the process of hiding a cache, a term used for both the computer field and hiking/camping.³ A *geocacher* can place a *geocache*, or treasure, anywhere in the world, pinpoint its location using a GPS device and announce the game online. *TERMIUM Plus®* gives *géocachette* or *chasse au trésor GPS* as French equivalents.

hypermiling/ecoDriving

Hypermiling (*écoconduite* or *conduite écologique*)⁴ refers to environmentally friendly driving techniques to maximize fuel efficiency. Techniques include doing regular tune-ups, checking tire pressure and braking less frequently. In 2008, the word *hypermiling* was selected as the word of the year by the *New Oxford American Dictionary*.⁵ Many people, including California Governor Arnold Schwarzenegger, prefer the term *ecoDriving*, with a trendy capital "D" instead of a hyphen.⁶

malvertising

According to Michael Quinion, *malvertising*, formed from *malicious* and *advertising*, refers to an online scam. A typical example is an ad that offers a free antivirus scan. *Malvertising* is a type of *malware* or malicious software, which is sometimes installed on your computer when you open an email attachment.⁷

smollen

Smollen is a portmanteau word for the double whammy of smog and pollen. "They're now using the term *smollen* to describe those who feel sick not just from pollen allergies, but also air pollution that is traditionally linked to respiratory or cardiovascular problems."⁸

sousveillance

The term *sousveillance*, invented by Steve Mann, a professor at the University of Toronto,⁹ is derived from the French word *sous* meaning below, rather than *sur*, above. When Montréal police made an appeal for camera phone photos or videos of looters after the Canadiens hockey team won a game in the spring, they were counting on members of the public to assist them with *sousveillance*.

weisure¹⁰

I can imagine Elmer Fudd saying, "Welcome to the weisure lifestyle!" Unfortunately, there is a need for this word because work is increasingly encroaching on our free time. Hotels in vacation areas even offer Internet access in rooms because, after spending the day at the beach, you might want to read your emails. American sociologist Dalton Conley coined *weisure* as a name for the phenomenon—a portmanteau of *work* and *leisure*.¹¹

It remains to be seen whether all of these new words will catch on. ■

Sources

- 1 <http://www.linernaute.com/savoir/societe/dossier/les-mots-nouveaux-du-dictionnaire-en-2010/adulescent.shtml>.
- 2 http://www.retireyourride.ca/splash_selectlanguage.aspx.
- 3 <http://www.geocaching.com/faq/>.
- 4 <http://www.granddictionnaire.com/>.
- 5 <http://en.wikipedia.org/wiki/Hypermiling>.
- 6 <http://www.ecodrivingusa.com/>.
- 7 <http://www.worldwidewords.org/turnsofphrase/tp-mali.htm>.
- 8 <http://www.cbc.ca/health/story/2006/05/02/pollen-smog060502.html#ixzz0nU61G4>.
- 9 <http://www.guardian.co.uk/technology/2005/jul/14/comment.comment>.
- 10 <http://www.cnn.com/2009/LIVING/worklife/05/11/weisure/>.
- 11 <http://www.guardian.co.uk/lifeandstyle/2009/jun/06/weisure-work-play-burkeman>.



L'informatique dans les nuages

Comme tout bon cordonnier mal chaussé, j'oublie à l'occasion de faire ce que j'ai suggéré aux autres. Par exemple, je répète souvent que la sécurité des données passe par des sauvegardes et une discipline de fer. Sauf qu'il y a toujours une bonne raison pour déroger au plan qu'on s'était fixé.

En août 2009, j'ai acheté un ordinateur d'une marque très connue et très fiable. Un appareil haut de gamme. Eh bien, l'appareil m'a laissé tomber en novembre ou décembre. J'avais sauvegardé mes fichiers sur des DVD mais, je l'avoue, j'ai été pris par surprise. L'ennui avec les sauvegardes, c'est qu'à moins de disposer d'un deuxième ordinateur à peu près identique au premier et qui permet de vérifier l'intégrité de la copie, on peut avoir des surprises le jour où on veut restaurer le système. Ce qui devait arriver arriva... Il était impossible de restaurer les données puisque la sauvegarde s'était faite à partir d'un médium défectueux... Par surcroît, la compagnie m'a ensuite envoyé un disque dur endommagé. Heureusement, les données que j'avais stockées sur d'autres ordinateurs étaient en bon état, ce qui a limité les dégâts. Cependant, que serait-il arrivé en cas d'incendie ou de dégâts causés par l'eau? Je pense que j'aurais tout simplement pleuré.

On peut se prémunir à peu de frais contre ce genre de risques. Des sociétés bien connues offrent des solutions peu coûteuses qui permettent de stocker automatiquement tout le contenu d'une arborescence de dossiers. On passe au feu le jeudi, et le vendredi matin on peut emprunter l'ordinateur d'un ami ou en louer un.

Un tel service coûte environ un dollar par semaine. En général, ça fonctionne comme suit :

1. On désigne le dossier ou le répertoire principal qui contiendra les documents ou sous-répertoires où on mettra les précieuses données (par exemple le dossier **Mes documents** dans la plupart des versions de Windows).
2. On s'organise pour que tous les logiciels de travail stockent leurs données dans cette arborescence (certains logiciels ont gardé la fâcheuse habitude de stocker ailleurs).
3. On se connecte tous les jours à Internet quelques minutes, et le tour est joué.

Cloud computing

There is an old saying: "The cobbler's children have no shoes." Like the cobbler, I occasionally forget to follow my own advice. For example, I often say that data security requires backups and rigid discipline. But there is always a good reason not to practise what you preach.

In August 2009, I bought a computer—a high-end system—made by a very reliable and reputable company. Well, it conked out on me in November or December. I had backed up my files on DVDs, but I admit I was caught off guard. The problem with backing up data is that unless you have a second, almost identical computer that will allow you to check that your backup was fully successful, you could be in for a surprise when you try to restore your system. The inevitable happened to me: the data could not be restored because the backup medium had been defective. On top of that, the company then sent me a damaged hard drive. Thankfully, the data I had stored on other computers was in good shape, limiting the damage. But what would have happened in the event of a fire or water damage? I think I just would have cried.

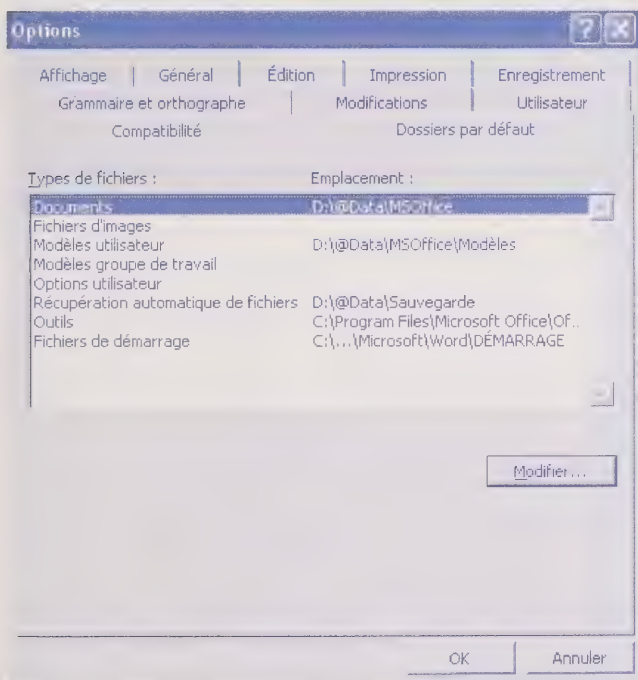
For a nominal fee, you can protect yourself against this type of mishap. Well-known companies offer inexpensive solutions that allow you to automatically back up the entire contents of a tree structure. If there is a fire on Thursday, you can be up and working on a friend's computer or a rented system Friday morning.

This type of service costs about a dollar a week. In general, this is how it works:

1. You select the main folder or directory containing the documents or subdirectories where your valuable data is saved (for example, **My Documents** in most versions of Windows).
2. You configure all your software to store data in this tree structure (some software still has the annoying feature of storing data elsewhere).
3. Then, all you have to do is connect to the Internet for a few minutes every day.

La plupart d'entre nous utilisent Microsoft Word. Voici donc comment configurer les options voulues pour les versions 2000 et 2007 (ça devrait être pratiquement identique pour 2010).

Dans Word 2000, menu **Outils**, puis **Options** ouvre une fenêtre à plusieurs onglets. L'onglet **Dossiers par défaut** permet de préciser où on veut que ça se passe.



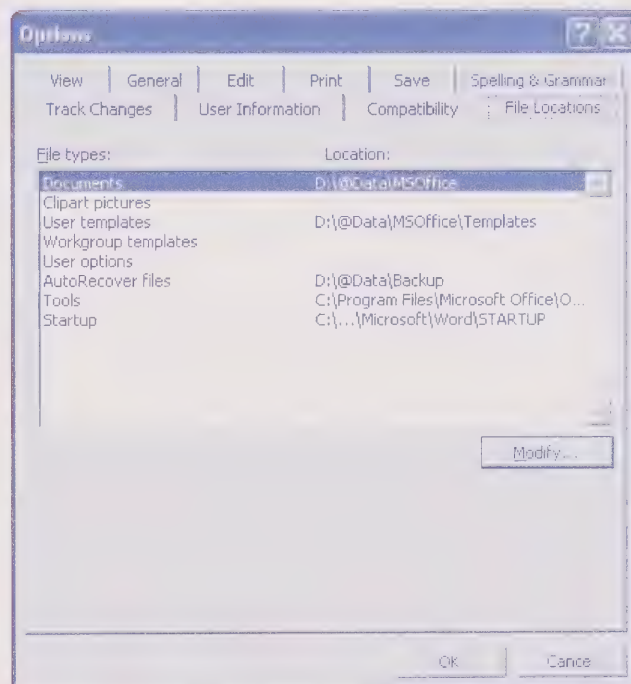
Les deux dossiers qui nous intéressent sont **Documents** et **Récupération automatique de fichiers**. Cliquez sur le dossier dont vous voulez modifier la destination, sur le bouton **Modifier**, puis naviguez jusqu'au dossier voulu.

Dans Word 2007, c'est un peu plus laborieux. Tout d'abord, au lieu de sélectionner le menu **Fichier**, on clique sur l'icône qui représente Office 2007 et tient lieu de menu **Fichier**.



Most of us use Microsoft Word. Follow the instructions below to configure the desired options for Word 2000 and 2007 (it should be practically the same for Word 2010).

In Word 2000, go to the **Tools** menu and click **Options**. A multi-tab window will open. The **File Locations** tab allows you to choose where you want your files to be saved.



The two folders you are interested in are **Documents** and **AutoRecover files**. Click the folder whose storage location you want to modify. Then, click **Modify** and browse until you find the desired folder.

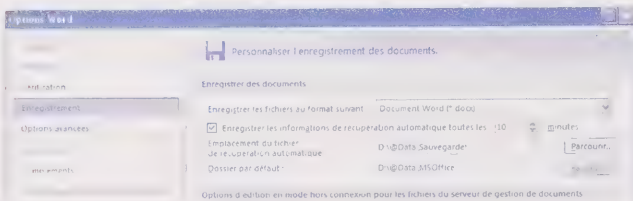


The process for Word 2007 is a little more complicated. First, rather than selecting the **File** menu, click the Office 2007 icon, which replaces the **File** menu.*

* Incroyable mais vrai! Microsoft déroge ainsi au principe selon lequel des menus standard facilitent la vie aux utilisateurs. La première fois, les gens cherchent le menu **Fichier** quelques minutes avant d'arriver à sauvegarder leur document.

* Unbelievable but true! Microsoft deviates from the idea that standard menus make users' lives easier. The first time, users search for the **File** menu for a few minutes before they are able to save their document.

S'affiche alors une boîte de dialogue. Le bouton **Options Word** se trouve dans le coin inférieur droit et il ouvre à son tour une nouvelle boîte de dialogue. La partie qui nous intéresse se nomme **Enregistrement**.

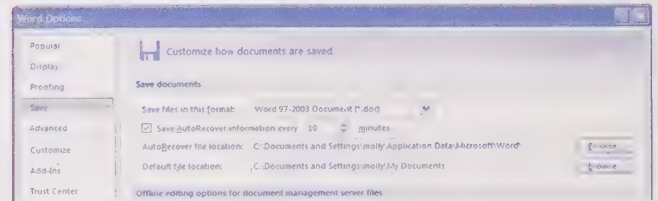


Les deux chemins d'accès indiqués correspondent respectivement aux dossiers désignés comme suit dans l'exemple de Word 2000 : **Récupération automatique de fichiers** et **Documents**.

En général, les sociétés offrent entre 5 et 20 gigaoctets d'espace de stockage; ça devrait suffire, sauf si vous décidez d'y mettre des fichiers multimédias, qui peuvent être énormes. Le cas échéant, vaut mieux emporter des supports de données chez un ami ou ailleurs. Quand vient le temps de choisir un fournisseur pour ce genre de service, le critère le plus important est la viabilité de l'entreprise. La disparition d'un fournisseur indépendant qui mène son entreprise depuis son sous-sol pourrait vous réserver de mauvaises surprises. Dans la même veine, certains se tournent de plus en plus vers des applications de bureautique Web dont le contenu est stocké auprès de grandes sociétés. On aura avantage à choisir une société qui stocke ailleurs qu'aux États-Unis si on ne veut pas que le contenu soit examiné en vertu de la *Patriot Act*. De nombreux collègues m'ont aussi dit reprocher à ces interfaces Web tel-tel (WYSIWYG) d'être généralement *boguées*, de telle sorte qu'on doit souvent refaire le formatage du document.

Pour m'éviter des problèmes, j'utilise depuis plus de cinq ans une adresse courriel qui n'est pas liée à mon fournisseur de services Internet et qui me permet de récupérer mon courriel partout dans le monde. Auparavant, j'utilisais le même logiciel de courrier électronique que mon employeur, et je perdais régulièrement des données. Je n'ai rien perdu depuis cinq bonnes années. En somme, si je n'ai pas de secrets d'État, mettre mes données sur Internet au lieu de les conserver à la maison demande moins de manipulations et diminue les risques de perdre des données. À vous de voir si ça vous branche aussi. ■

A dialogue box will open. When you click the **Word Options** button in the bottom right corner, a new dialogue box will open. Click **Save**.



The two access paths in this dialogue box correspond to the **AutoRecover files** and **Documents** folders in Word 2000, respectively.

In general, companies offer 5 to 20 gigabytes of storage space. This should be enough, unless you decide to store multimedia files, which can be enormous. In this case, it would be better to carry data media to a friend's place or elsewhere. When the time comes to choose a provider for this type of service, the most important criterion is the company's viability. You can be left high and dry by the disappearance of an independent provider running a business out of his or her basement. In the same vein, people are increasingly turning to office Web applications where the content is stored by large companies. If you do not want your data to be scrutinized under the Patriot Act, you should choose a company that stores its data outside the United States. Many of my colleagues have also warned me that WYSIWYG (what you see is what you get) Web interfaces generally contain bugs, which means that documents often need to be reformatted.

To save myself headaches, for over five years I have been using an email address that is not linked to my Internet service provider and allows me to retrieve my email from anywhere in the world. I used to use the same email application as my employer, and I would regularly lose data. I have not lost anything for a good five years. In summary, as long as I don't have any top secret files, storing my data on the Internet rather than at home requires less fiddling and decreases the risk of losing data. It is up to you to decide whether this option is right for you, but I say, "If the shoe fits, wear it!" ■

L'endogénisme linguistique au Québec

André Senecal ■

L'auteur nous présente une recension du livre de Lionel Meney, *Main basse sur la langue – Idéologie et interventionnisme linguistique au Québec*, paru en 2010 aux éditions Liber.

Il y a consensus parmi les francophones au Québec sur la nécessité de défendre et de promouvoir la langue française dans le cadre géographique québécois. Le français est le principal marqueur identitaire de la nation québécoise en Amérique du Nord. Mais existe-t-il pour autant un français québécois standard, distinct du français standard international? C'est ce que croient un certain nombre de langagiers au Québec, qui soutiennent que les Québécois parlent une langue différente du français standard, au point où cette langue puisse être définie par une norme parallèle. Cette norme, propre au Québec, est dite « endogène », étant perçue comme « exogène » la norme du français standard. Les endogénistes définissent le français québécois standard comme « le français tel qu'il est parlé et écrit par l'élite intellectuelle, politique et scientifique québécoise¹ ». Quelques dictionnaires ont déjà été publiés au Québec dans une tentative visant à consigner le français québécois standard cher aux endogénistes.

Linguiste et lexicographe retraité de l'Université Laval, Lionel Meney*, dans un ouvrage touffu aussi méthodique que polémique, prend le contre-pied des endogénistes en déconstruisant leur vision, en remettant en question la méthodologie et les statistiques qu'ils utilisent à l'appui de leurs positions et en relevant les lacunes des produits dictionnaires issus de leur théorie. Le titre percutant de l'ouvrage, *Main basse sur la langue – Idéologie et interventionnisme linguistique au Québec*, ne laisse pas d'inquiéter quiconque craindrait quelque détournement de la langue à des fins obscures.

Dans la première partie de l'ouvrage, l'auteur dresse un état des lieux en décrivant le cadre géopolitique et linguistique du Québec. La proximité d'une vaste communauté anglophone aux frontières de la Laurentie se traduit par l'assimilation de nombreux termes anglais, tant sur le fond que sur la forme, dans le français des Québécois. Il en résulte un français dit « vernaculaire », surtout réservé à la langue parlée, par rapport à un français plus châtié, caractéristique de la langue écrite ou de la langue parlée « surveillée » (langue des présentateurs de nouvelles, par exemple), conformes

au français standard international. Cette situation, selon laquelle il y a hiérarchisation d'une langue de prestige par rapport à une langue familière ou vernaculaire, s'appelle *diglossie*. Les endogénistes ne reconnaissent pas la diglossie, car elle dévalorise le vernaculaire par rapport à la langue de prestige. Voilà pourquoi ils érigent le français québécois comme une langue à part entière, même si elle intègre une partie non négligeable du français standard international.

La deuxième partie de l'ouvrage, très délicate, aborde la question identitaire au Québec. Meney aurait pu s'en tenir à l'arène linguistique, tant ses arguments et ses démonstrations sont appuyés par une méthodologie et des statistiques difficilement réfutables. Mais il a aussi étendu son intervention à l'arène politique parce que les endogénistes y accordent une grande importance. Ces derniers voient dans le français québécois standard l'affranchissement de l'impérialisme linguistique de la France en général et de la « bourgeoisie parisienne » en particulier. Meney aborde les questions de l'existence d'une nation québécoise, de l'identité québécoise et de l'influence de concepts comme la francité, l'anglicité, l'amérindianité, l'américanité, la canadienité, la nordicité et le catholicisme. La perception qu'ont les Québécois de la mère-patrie, de ses citoyens ainsi que des autres francophones du Canada est également évoquée. Si l'auteur ne dérape pas dans ses propos, on a néanmoins l'impression qu'il se promène avec une grenade dégoupillée en main. Le malaise ressenti est-il à la mesure du caractère potentiellement explosif de ces sujets et de la pudeur dont se drape habituellement leur évocation? Le moins qu'on puisse dire, c'est que Meney fonce avec détermination dans le détail des diverses influences identitaires.

La présentation de la position des endogénistes occupe la troisième partie de l'ouvrage. L'auteur s'applique à y démontrer les contradictions qui caractérisent leur vision de la langue. Le débat sur la qualité de la langue y est évoqué. Mais qui dit qualité de la langue sous-entend qu'il doit y avoir un modèle de référence, des critères de jugement auxquels la comparer. Au Québec, lorsqu'il est question de la qualité de la langue, celle-ci est comparée au français

* Lionel Meney est aussi l'auteur du *Dictionnaire québécois-français*, publié chez Guérin en 1999.

standard international plutôt qu'au français québécois. La qualité d'une langue s'évalue en fonction des divers niveaux qui la caractérisent, et non en fonction de la supériorité ou de l'infériorité d'une langue par rapport à une autre. En cela l'approche diachronique des langues soutenue par Meney est intéressante quand il affirme qu'une langue s'impose parfois pour des raisons circonstancielles, en raison de sa valeur potentielle et de son utilité réelle à un moment donné de l'histoire, par exemple le français dans la diplomatie à une époque où toutes les cours d'Europe s'exprimaient en français. Par contre, ceux qui considèrent (suivez mon regard...) que le français québécois est « plus "libre", moins "corseté", plus "expressif" plus "créatif" que celui des Français » [...], « s'ils connaissent les possibilités offertes par leur variété de langue, méconnaissent celles du français de France ».

Les endogénistes reconnaissent l'existence de variations linguistiques, d'une hétérogénéité, au sein d'une même langue. Les études à ce sujet sont regroupées sous la bannière du variationnisme. Selon les variationnistes, comme les langues varient dans le temps (diachronisme), « toutes les variantes sont systématiques et cohérentes et, par conséquent, toutes les langues, toutes les variétés de langue ou toutes les variantes grammaticales se valent ». Cette conclusion constitue un des arguments des endogénistes en faveur d'une norme propre au français québécois. Meney reconnaît que le français québécois se distingue du français standard international, mais il ne croit tout simplement pas que le variationnisme cautionne la promotion du français québécois au rang de « norme ». En 2010, cette norme n'a toujours pas été décrite par les endogénistes. L'auteur souligne, entre autres, que des variations régionales pourraient ne pas être comprises à l'extérieur de la communauté linguistique qui les utilise, notamment dans des communications internationales. Voilà sans doute pourquoi, fait-il remarquer, les endogénistes s'expriment toujours en français standard international et évitent soigneusement toute variation par rapport à ce dernier.

La dernière partie de l'ouvrage est réservée à une critique en règle des « produits endogénistes », entendez par là le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, le *Dictionnaire historique du français québécois* et le *Grand dictionnaire terminologique*. Bien entendu, aucun de ces produits ne trouve grâce aux yeux de Lionel Meney.

Au sujet du *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, Meney critique son ethnocentrisme, dénonce l'affirmation selon laquelle la norme québécoise « ferait l'objet d'un large consensus dans la société », souligne la « géométrie variable » du français consigné, lequel tient du « français québécois », du « français canadien » et même du « français en usage sur le territoire du Québec et d'autres régions du Canada ». Il relève le caractère arbitraire, selon lui, des marques d'usage, un traitement laxiste des anglicismes, des transcriptions phonétiques inconsistantes, des définitions disparates, ainsi qu'un manque de rigueur et des coquilles. Pourtant, le dictionnaire a bénéficié du parrainage de la maison Robert...

Dans le *Dictionnaire historique du français québécois*, l'ennemi à abattre est toujours l'impérialisme culturel français au Québec. Mais c'est plutôt la méthodologie ayant présidé à la constitution du corpus linguistique à la base des travaux qui est critiquée. Lionel Meney y relève un déséquilibre dans la nature des documents retenus et les périodes considérées; en outre, il note que les références au français standard sont directement reprises de dictionnaires existants sans avoir fait l'objet de nouvelles recherches dans la presse ou la littérature françaises contemporaines. Le *Dictionnaire* contient aussi des termes définis comme québécismes mais dont la québécity serait douteuse, du fait que certains d'entre eux sont des termes acadiens ou qu'ils existent en français international, ou encore dont les acceptions ne sont pas spécifiquement québécoises. L'analyse de certains termes serait déficiente, les marques d'usage non rigoureuses, et la connaissance du « français de France » insuffisante lorsque ce dernier est évoqué.

Enfin, le *Grand dictionnaire terminologique* est désigné « véritable navire amiral de l'Office de la langue française du Québec en matière d'intervention linguistique ». Accessible par voie électronique seulement, cet ouvrage est un dictionnaire d'orientation de l'usage, comme le confirme son *Guide méthodologique*. Meney juge subjectifs et idéologiques les critères retenus pour la constitution du dictionnaire, ce qui n'en ferait pas un ouvrage terminologique neutre. Il relève une certaine disparité dans les modèles linguistiques retenus et les critères de décision entre diverses fiches terminologiques, en partie attribuable aux décennies pendant lesquelles se sont échelonnés les travaux. Meney passe au

WeBiText to the rescue WeBiText à la rescousse

Frances Urdinnea

Traduction : Joanie Ashby

As a translator, I have the luxury of two free Canadian resources at my fingertips: *TERMIUM Plus®*, a terminology data bank with 4 million entries, and the *gc.ca* domain, which contains over 50 million high-quality bilingual Web pages published by the Government of Canada. However, while consulting *TERMIUM Plus®* is very straightforward, searching on *gc.ca* for the translation of an expression using a conventional search engine can be much more time consuming. Typically, it used to take me a few minutes to manually retrieve a single pair of sentences containing the expression and its translation. That was until I discovered a wonderful tool called WeBiText!

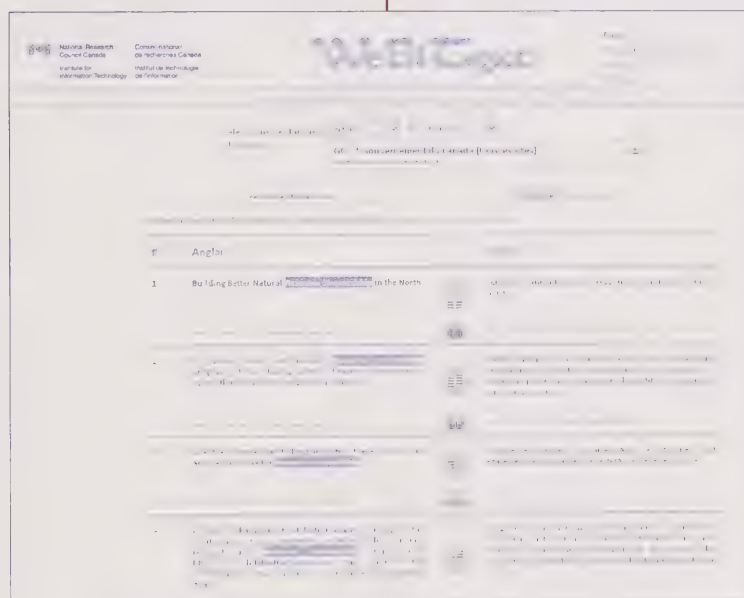
Figure 1: The WeBiText user interface

En tant que traductrice, j'ai la chance d'accéder gratuitement et facilement à deux ressources canadiennes, à savoir *TERMIUM Plus®*, une banque de données terminologiques contenant 4 millions d'entrées, et le domaine « *gc.ca* », qui renferme quant à lui plus de 50 millions de pages Web bilingues de grande qualité publiées par le gouvernement du Canada. S'il est très simple de consulter *TERMIUM Plus®*, il faut parfois beaucoup de temps pour trouver la traduction d'une expression dans le domaine « *gc.ca* » à l'aide d'un moteur de recherche ordinaire. Autrefois, il me fallait quelques minutes pour trouver une paire de phrases contenant une expression et sa traduction. C'était avant que je découvre un outil merveilleux appelé WeBiText!

Figure 1 : Interface utilisateur de WeBiText

What is WeBiText?

WeBiText (www.webitext.ca) is a free bilingual concordancer that allows users to automatically retrieve, in just a few seconds, several pairs of aligned sentences from large, high-quality multilingual websites and view them in a side-by-side bilingual display (see Figure 1). The main advantage over conventional translation memories is that users don't have to create a bilingual corpus themselves, since the tool is pre-populated with content from existing trustworthy sites. Also, it can give users access to a wider variety of bilingual texts than what may be available in the translation memories of their employer or client.



Qu'est-ce que WeBiText?

WeBiText (www.webitext.ca) est un concordancier bilingue et gratuit qui permet de récupérer automatiquement et rapidement plusieurs paires de phrases alignées provenant de sites Web multilingues volumineux et de grande qualité. L'expression recherchée et ses traductions sont affichées

côte à côte (voir la figure 1) afin que les utilisateurs puissent consulter facilement les résultats. Un des principaux avantages de WeBiText est que les utilisateurs n'ont pas à créer un corpus bilingue, comme dans le cas des mémoires de traduction traditionnelles, car WeBiText renferme déjà le contenu de sites Web fiables. De plus, l'ensemble de textes auquel il donne accès est souvent plus varié que celui qui se trouve dans la mémoire de traduction de leur employeur ou de leur client.

I have been using WeBiText for several months now in my Spanish translation work, and it has become one of my favourite translation support tools. It allows me to search in several multilingual sites, but interestingly enough, I find that even the English-French gc.ca corpus helps me find Spanish equivalents, because of the close resemblance between that language and French.*

Who developed it?

WeBiText is the result of three years of research at the Institute for Information Technology of the National Research Council of Canada (NRC). The idea arose from a study where researchers observed translators in their normal day-to-day work. It quickly became apparent that translators often used Web search engines to find equivalents, but that this was a time-consuming manual process that was amenable to automation. In developing WeBiText, the NRC team consulted heavily with translators, including members of the Multilingual Translation and Localization Division of the Translation Bureau, who have been officially collaborating on the project since October 2009.

What sites and languages does it cover?

WeBiText supports bilingual searches in 29 languages, even Inuktitut, a language of the Inuit people of Canada. While the default corpus is gc.ca, the tool also includes the sites of several reliable organizations like the European Parliament and the World Health Organization.

A phenomenal response

Since January 2010, WeBiText has seen an eighteen-fold increase in traffic, growing from 100 queries per day to 1,800, in spite of the fact that it has not been widely publicized. This is a clear indication that the technology is filling an unmet need in the translation industry. So far, the Translation Bureau is the heaviest institutional user, with 15% of all queries, while 65% of queries originate from home-based freelancers. The tool is also popular in translation schools (8% of queries), where professors use it to teach students how to work with large bilingual corpora.

Inspired by this success, the WeBiText team continues improving the tool based on user feedback. Readers are invited to try this free and easy-to-use tool to discover its many advantages for themselves.

To try WeBiText, go to
<http://www.webitext.com/bin/webitext.cgi>. ■

WeBiText, que j'utilise maintenant depuis plusieurs mois lorsque je traduis en espagnol, est devenu un de mes outils d'aide à la traduction préférés. Il me permet d'effectuer des recherches dans des sites multilingues. Fait intéressant, compte tenu de la ressemblance entre l'espagnol et le français, le corpus anglais-français du domaine « gc.ca » m'est également utile pour trouver des équivalents espagnols*.

Qui a conçu cet outil?

WeBiText est le fruit de trois ans de recherche à l'Institut de technologie de l'information du Conseil national de recherches du Canada (CNRC). L'idée a pris naissance à la suite d'une étude pendant laquelle des chercheurs ont observé des traducteurs au travail. Les chercheurs se sont rapidement rendu compte que les traducteurs utilisaient souvent des moteurs de recherche pour trouver des équivalents et que ce long processus manuel se prêtait à l'automatisation. Les concepteurs de WeBiText ont consulté à de nombreuses reprises des traducteurs, notamment de la Division de la traduction multilingue et de la localisation du Bureau de la traduction, qui collaborent officiellement au projet depuis octobre 2009.

Quels sont les sites utilisés et les langues de recherche?

WeBiText permet de faire des recherches bilingues en 29 langues, dont l'inuktitut, une des langues parlées par les Inuits du Canada. Bien que le corpus par défaut provienne du domaine « gc.ca », l'outil comprend aussi le contenu des sites de plusieurs organisations dignes de confiance, comme le Parlement européen et l'Organisation mondiale de la Santé.

Un accueil phénoménal

Depuis janvier 2010, l'utilisation de WeBiText a été multipliée par 18, le nombre de requêtes passant de 100 à 1 800 par jour, et ce, même si l'outil n'a pas eu une grande publicité. WeBiText répond sans conteste à un besoin de l'industrie de la traduction. Actuellement, le Bureau de la traduction est l'organisme qui a le plus recours à cet outil, avec 15 % des recherches, tandis que les pigistes travaillant à domicile en effectuent 65 %. Cet outil est aussi populaire dans les écoles de traduction (8 % des recherches), où les professeurs l'utilisent pour enseigner la recherche dans un vaste corpus bilingue.

Motivée par ce succès, l'équipe continue d'améliorer WeBiText en fonction des commentaires des utilisateurs. J'invite les lecteurs à essayer cet outil gratuit et convivial et à découvrir par eux-mêmes ses nombreux avantages.

Pour essayer WeBiText, rendez-vous au
<http://www.webitext.com/bin/webitext.cgi>. ■

An article on this particular technique will be published in *El Rincón Español*, the Spanish section of this journal, in December 2010.

* Un article sur cette technique sera publié dans la chronique *El Rincón Español* du numéro de décembre 2010 de *L'Actualité langagière*.

Non seulement n'a-t-il pas raison, mais encore il a tort!

Jean-Claude Gémard

La locution adverbiale *non seulement* vient du latin (*non solum/modo, sed etiam* : non seulement, mais aussi/encore/même). Elle est bien souvent placée en tête de phrase, car très utile dans le discours pour opposer deux termes. Depuis le XVII^e siècle, au moins, cette construction suit le schéma que Nicot avait déjà relevé, en son temps, dans son *Thresor de la langue françoise* (1606) :

Non seulement il me semble que mes faits sont aussi grans que ceux des empereurs, mais aussi ma fortune.

Depuis lors, lexicographes, grammairiens, écrivains, auteurs et rédacteurs suivent cet ordre de rédaction de la phrase, le sujet précédant le verbe, comme on le voit presque deux siècles plus tard dans la 5^e édition (1798) du Dictionnaire de l'Académie française :

Non-seulement il n'est pas savant, mais il est très-ignorant. Non-seulement je l'ai payé, mais encore je lui ai fait un présent.

Cette façon de faire se retrouve dans les éditions suivantes du Dictionnaire de l'Académie, jusqu'à la 8^e (1932-1935), qui reprend les mêmes exemples, avec pour seule différence le mot *cadeau*, substitué à *présent* – modeste concession des membres de l'Académie à la modernité, sans doute.

Or, depuis quelque temps, au Canada et notamment au Québec, on entend et on voit de plus en plus fréquemment l'inversion du sujet, rejeté après le verbe – dans la presse écrite et dans les médias (radio et télévision, pour ne rien dire d'Internet...) et jusque dans les décisions de nos tribunaux. Au point que les milieux juridiques eux-mêmes

s'en sont émus, comme le montre l'exemple que présente la Société québécoise d'information juridique (SOQUIJ) :

Non seulement la législation prescrit-elle l'obligation d'assurer une surveillance, mais aussi en fixe-t-elle très précisément les modalités.

SOQUIJ y dénonce, à juste titre, l'inversion du sujet comme étant « malencontreusement de plus en plus courante¹ ». Cet état des choses est-il dû à l'inattention, à un manque de rigueur, à l'ignorance ou à la négligence? Une action collective d'envergure, lancée par nos langagiers justement indignés, serait-elle nécessaire pour tirer cela au clair et nous faire dire par un tribunal de quoi il en retourne exactement, à savoir où ce sujet devrait(-il) être situé : avant ou après le verbe? Quelle qu'en soit la cause, elle procède généralement d'un réflexe d'habitude bien connu, celui que les « moutons de Panurge » ont rendu proverbial. Il reste qu'on ne sait trop à qui attribuer cette entorse à un usage pourtant bien établi, et depuis longtemps.

Serait-ce dû, finalement, à un quiproquo regrettable mais révélateur sur le sens véritable à dégager d'une proposition où l'inversion du sujet est chose normale lorsque l'auteur s'interroge ou pose une question? Devant une formulation comme celle de Proust, par exemple, dans cette phrase extraite de son chef-d'œuvre *À la recherche du temps perdu*, où l'auteur s'interroge :

Je me disais aussi : « Non seulement est-il encore temps, mais suis-je en état d'accomplir mon œuvre²? »

Phrase qui pose une question. Mais lorsque le même auteur déclare :

Non seulement j'avais la confiance la plus absolue en Saint-Loup, en la loyauté de son amitié, et il l'avait trahie (...), mais il me semblait que, de plus, il eût dû être empêché de le faire³. (la mise en évidence est de l'auteur)

la construction de sa phrase est en tout point conforme à l'usage grammatical ancestral et à ses canons, que respectent toujours les bons auteurs et rédacteurs. Voici quelques morceaux choisis d'un florilège loin d'être exhaustif.

Dupré, la référence en la matière⁴, reprend l'exemple que donne Grevisse (cf. plus bas) :

Non seulement on l'estime, mais encore on l'aime.

Le *Grand Larousse de la langue française*⁵ ne le dit pas différemment :

Non seulement je ne regrette pas cet incident, mais je m'en réjouis.

Non seulement il ne fait rien mais encore il proteste.

Ni le *Lexis*⁶ :

Non seulement on respecte cet homme, mais encore on l'aime.

Chez Hanse⁷, autre grand nom du domaine, on trouve ces exemples, dont le premier, qu'il reprend du Dictionnaire de l'Académie :

Non seulement il n'est pas savant, mais il est très ignorant (Ac.)

Non seulement je l'ai payé, mais...

Grevisse, pour sa part, propose ceci :

Non seulement on l'estime, mais encore on l'aime⁸.

Non seulement je l'ai payé, mais encore je lui ai fait un cadeau⁹.

Dans tous ces exemples, extraits d'ouvrages de référence et d'auteurs des plus réputés pour leur connaissance érudite de la langue, on cherchera vainement une inversion du sujet. Si l'usage — le *Bon*, que le grand Grevisse a méticuleusement relevé — est bien celui des grands écrivains, ainsi que le définit le *Grand Robert*, il faut alors le suivre, ne serait-ce que pour en donner l'exemple — le bon, de préférence! —, celui qui, depuis des siècles, a été patiemment relevé, confirmé et recommandé par nos grammairiens, écrivains et lexicographes les plus réputés.

Alors, me dira-t-on, quelle conclusion peut-on tirer de cette tournure pour le moins inusitée qu'est l'inversion du sujet après *non seulement*, alors que des siècles d'usage en ont fixé le cours? Pour cela il faudrait peut-être se tourner, une

fois n'étant pas coutume, vers une autre tradition, celle d'une « autre culture » dont la nôtre s'accommode parfois si aisément et dans laquelle on énonce ainsi la même idée, mais... en inversant les facteurs :

Not only do we grasp the beginnings of a problem, but... (le gras est de l'auteur)

Comme l'ont si bien dit nos ancêtres romains, si l'erreur est humaine, *perseverare* est, lui, *diabolicum*! À moins de chercher sciemment à rompre avec un usage avéré et établi dans le monde d'expression française et de vouloir imposer une norme parallèle à seule vocation régionale, ce qui nous isolerait encore davantage au sein de la grande famille des francophones. ■

Notes

- 1 <http://soquij.qc.ca/fr/ressources-pour-tous/chroniques-linguistiques/non-seulement-mais>.
- 2 <http://www.page2007.com/news/proust/1587-je-me-dis-ais-aussi-non-seulement-est-il-encore-temps>.
- 3 À la recherche du temps perdu, cité dans le *Trésor de la langue française* en ligne, à l'article *acquis*.
- 4 *Encyclopédie du bon français dans l'usage contemporain*, t. II, Paris, Éditions de Trévise, 1972, p. 1725.
- 5 Paris, Librairie Larousse, t. iv, 1975, p. 3654.
- 6 Paris, Larousse, 1979, p. 1732.
- 7 *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, 3^e éd., De Boeck-Duculot, 1994, p. 598.
- 8 *Le bon usage*, 11^e éd. revue, Paris-Gembloux, Éditions Duculot, 1980, n° 2042, p. 1007.
- 9 *Le bon usage*, 12^e éd. refondue par André Goosse, Paris-Louvain-la-Neuve, Éditions Duculot, 1980, n° 940, p. 1429.

L'Actualité terminologique a publié, en 2002, un dossier intitulé « Peut-on faire l'inversion du sujet après non seulement? ».

Les lecteurs intéressés sont invités à (re)lire les articles de ce dossier, signés Jacques Desrosiers et Frédéric Leroux fils (volume 35, numéro 1). Les internautes trouveront les articles dans les Chroniques de langue, à l'adresse

<http://www.termiplus.qc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra>.

Comme quoi la question est toujours d'actualité!

Suite de la page 30

crible chacun des champs des fiches, exemples à l'appui, pour justifier ses critiques. Le caractère arbitraire des décisions prises et le manque de profondeur de certaines recherches placeraient le lecteur devant un chantier, un ouvrage inachevé plutôt que devant une référence.

En conclusion, l'ouvrage de Lionel Meney, d'une lecture toujours passionnante, attaque de front le courant de pensée endogéniste, qui semble avoir régné sans partage sur l'aménagement linguistique au Québec. Malheureusement, les endogénistes qui veulent consacrer le français québécois en l'élevant au niveau de norme distincte du français standard international n'ont toujours pas réussi à décrire cette norme tant prisée. À la lecture de *Main basse sur la langue*, on s'étonne aussi de constater la faiblesse des justifications avancées par les endogénistes — dont font partie plusieurs linguistes très réputés au Québec — à l'appui de leur point de vue.

Au cours des dernières décennies, le français québécois a évolué de manière à se rapprocher du français standard international et non à s'en distancier. Il est une variante du

français standard, mais le suit néanmoins de très près pour la simple et bonne raison que lorsqu'on communique en français sur la scène internationale, il faut pouvoir être compris de tous les francophones. Peu de gens au Québec vont s'émouvoir de l'« impérialisme » de la « bourgeoisie parisienne » sur la langue française, les communautés nationales francophones pouvant participer à l'enrichissement de celle-ci.

L'endogénisme représente-t-il les habits neufs de l'aménagement linguistique au Québec? Devant les solides arguments et les nombreux exemples alignés par Lionel Meney à l'encontre de la vision comme de la démarche des endogénistes, *Main basse sur la langue* invite à tout le moins à la réflexion les langagiers en général et les aménagistes en particulier. ■

Note

- 1 Pierre Martel et Hélène Cajolet-Laganière, *Le français québécois : usages standard et aménagement*, Québec, Presses de l'Université Laval et Institut québécois de recherche sur la culture, 1996, p. 95.

Note de la rédaction

Editor-in-Chief's Note

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les abonnés sont priés de s'adresser aux :
Editions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 Télécopieur : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757
Courriel : publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
2. Les autres personnes qui reçoivent des exemplaires de *L'Actualité langagière* peuvent communiquer avec la Direction de la normalisation terminologique.
Téléphone : 819-953-7120 Télécopieur : 819-953-8443

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Jean-Sylvain Dubé
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Gatineau (Québec) K1A 0S5
Téléphone : 819-956-8473
Télécopieur : 819-953-8443
Courriel : jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue, les technologies langagières et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre des Travaux publics et des Services gouvernementaux du Canada 2010

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. Subscriber queries should be sent to:
Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757
Email: publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
2. Other people receiving *Language Update* copies can contact the Terminology Standardization Directorate.
Telephone: 819-953-7120 Fax: 819-953-8443

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

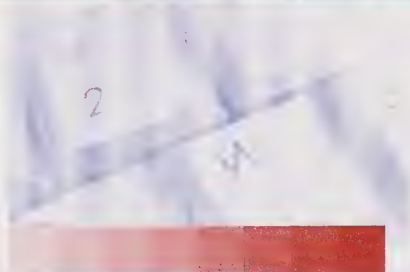
Jean-Sylvain Dubé
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Gatineau, Quebec K1A 0S5
Telephone: 819-956-8473
Fax: 819-953-8443
Email: jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries, language technology and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services of Canada 2010



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus*®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.publications.gc.ca

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus*®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.publications.gc.ca

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca



CA1
SS 215
- A18

DÉCEMBRE/DECEMBER 2010

L'Actualité langagière

Language Update

- *La common law de A à Z*, une ressource de plus pour les langagiers / *La common law de A à Z* – One more resource for language professionals
- Gender-neutral writing: The pronoun problem
- La normalisation en common law en français au Canada : Une étude de cas
- Rêves réalistes d'un langagier / Realistic dreams of a language professional
- « mon nom est »

- WeBiText, herramienta idónea para explotar una lengua pivote
- *Et ce : est-ce bien cela?*
- Translators and ad hoc terminology research in the 21st century / Les traducteurs et la recherche terminologique ponctuelle au 21^e siècle
- Translating IT metaphors is not always easy
- Deux pays, deux systèmes politiques

L'Actualité langagière est aussi en ligne! Rendez-vous au www.btb.gc.ca/lactualitelangagiere
Language Update is also available online! Visit www.btb.gc.ca/languageupdate

Nos collaborateurs Our Contributors

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédacteur en chef/Editor-in-Chief
Jean-Sylvain Dubé

**Rédacteur en chef adjoint/
Assistant Editor-in-Chief**
Jacques Desrosiers

**Comité de lecture/
Review Committee**
Cathryn Arnold
Denise Cyr
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frédérin Leroux
Emmanuelle Samson
Rafael Solis

**Conception graphique/
Graphic Design**
kaboom.ca

L'Actualité langagière est
publiée quatre fois l'an par le
Bureau de la traduction,
Travaux publics et Services
gouvernementaux Canada.
btb.gc.ca
Language Update is published
four times a year by the Translation
Bureau, Public Works and Government
Services Canada.
btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Avocate civiliste, **Iliana Auverana** travaille depuis dix ans au sein de l'équipe de terminologies juridiques de la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Membre du Comité de normalisation PAJLO depuis 2003, elle collabore à la rédaction des dossiers de normalisation. / **Iliana Auverana** is a civil lawyer who, for the past 10 years, has worked on the legal terminology team with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. She has also participated in the preparation of standardization files as a member of the PAJLO standardization committee since 2003.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*. / **Jacques Desrosiers**, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Patrick Forget, LL.M., a travaillé près de sept ans à la rédaction du *Dictionnaire de droit privé* / *Private Law Dictionary* au Centre de recherche en droit privé et comparé du Québec à l'Université McGill. Il occupe, depuis octobre 2009, un poste de professeur-chercheur à la Faculté de droit et au Centre de traduction et de terminologie juridiques de l'Université de Moncton. / **Patrick Forget**, LL.M., worked for nearly seven years on the *Private Law Dictionary* / *Dictionnaire de droit privé* at McGill University's Quebec Research Centre of Private and Comparative Law. Since October 2009, he has held the position of research professor at the Université de Moncton in the Faculty of Law and the Centre de traduction et de terminologie juridiques.

Jean-Claude Gémard est professeur émérite de l'Université de Montréal. / **Jean-Claude Gémard** is a professor emeritus at the Université de Montréal.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la conception de précieux logiciels. / **André Guyon** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies adviser and helps develop valuable software.

Kim Lacroix has a B.A. and an M.A. in translation from the University of Ottawa. She currently works as a trainer for the Translation Bureau's Training, Evaluation and Recruitment Service. / **Kim Lacroix** est titulaire d'un baccalauréat et d'une maîtrise en traduction de l'Université d'Ottawa. Elle est formatrice au Service de la formation, de l'évaluation et du recrutement du Bureau de la traduction.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a senior translator and reviser from French to English for more than 15 years. She now works for the Translation Bureau's Montréal Regional Unit. / **Barbara McClintock**, trad. a., M.A., a été traductrice principale et réviseuse du français à l'anglais dans le privé pendant plus de 15 ans. Elle travaille maintenant au Service régional de Montréal du Bureau de la traduction.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / **Vancouveroise, Frances Peck** est rédactrice et réviseuse. Elle enseigne la grammaire, la rédaction et la révision depuis plus de vingt ans. Elle a donné des cours dans plusieurs universités et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot est formateur, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives the workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Gérard Snow, C.M., trad. a., avocat, est directeur du Centre de traduction et de terminologie juridiques de la Faculté de droit de l'Université de Moncton. / A certified translator and lawyer, **Gérard Snow**, C.M., is director of the Centre de traduction et de terminologie juridiques in the Faculty of Law at the Université de Moncton.

Frances Lourdes Urdininea is a Spanish translator and language adviser with the Translation Bureau's Multilingual Translation and Localization Division. A Bureau employee since 1998, she is a member of the Ibero-American Network and of the WebiText Project Team. She was a recipient of the Quality Service Award in September 2010. / **Frances Lourdes Urdininea** est traductrice-conseil en espagnol, à la Division de la traduction multilingue et de la localisation du Bureau de la traduction. Employée du Bureau depuis 1998, elle est membre du Réseau ibéro-américain et de l'équipe du projet WebiText. En septembre 2010, elle a reçu un Prix de la qualité du service du Bureau de la traduction.

Fanny Vittecoq, langagière-analyste aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée des outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus®* et du Portail linguistique du Canada. / **Fanny Vittecoq**, a language analyst with the Translation Bureau's French Linguistic Services, is a member of the team responsible for the writing tools in *TERMIUM Plus®* and the Language Portal of Canada.

ABONNEMENT (S52-4/7-4)

1 an (4 numéros) 35 \$CAN + 5 % TPS = 36,75 \$

Au numéro 9 \$CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

SUBSCRIPTION RATES (S52-4/7-4)

1 year (4 issues) CAN\$35 + 5% GST = \$36.75

Per issue CAN\$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



Mot de la rédaction A Word from the Editor-in-Chief

Jean-Sylvain Dubé

Translation: Emma Harries

Le grand public : un allié insoupçonné en terminologie

La terminologie n'est plus ce qu'elle était. Elle a beaucoup changé. Pour le mieux, d'aucuns diront. On connaît la « coupable ». Sans l'informatique, la terminologie n'aurait probablement pas autant progressé, en particulier sur le plan des méthodes de travail : automatisation des processus et accès à des corpus électroniques, entre autres choses. Aujourd'hui, c'est un autre aspect de l'informatique qui pourrait transformer la terminologie : les médias sociaux.

Les médias sociaux, c'est le Web actuel. Le Web 2.0, comme on l'appelle. Pour être dans le coup en 2010, il faut être partout : fils RSS, blogues, wikis, réseaux sociaux et j'en passe. Plus que jamais, l'internaute a droit de parole sur la Toile. Il est libre d'écrire ce que bon lui semble, dans les limites du bon goût. On lui demande son avis; il le donne. La terminologie ne pourrait-elle pas tirer davantage profit du Web 2.0?

En octobre 2009, un journaliste du *Wall Street Journal* racontait combien les Français peinent à trouver des équivalents aux nouveaux termes anglais du domaine de l'informatique. Pour illustrer ses propos, il donnait l'exemple du terme « cloud computing », expliquant qu'il a fallu 18 mois aux membres de la Commission générale de terminologie et de néologie de France pour aboutir à l'équivalent « informatique en nuage ». Dix-huit mois, c'est effectivement très long... et vous conviendrez que le résultat n'est pas des plus heureux! Le recours au grand public par l'entremise des médias sociaux n'aurait-il pas permis de trouver plus rapidement une *meilleure* solution? « Allez, gens de Paris à Rimouski, on se remue les méninges! Quelqu'un a-t-il une idée géniale pour rendre ce nouveau terme à la mode? Laissez-vous aller. Aucune offre ne sera refusée. » Au bout de quelques semaines, nombre de termes auraient été cumulés, prêts à être analysés. Et c'est ici que les terminologues entreraient en jeu. Ils auraient la responsabilité de trouver un équivalent, le meilleur, et de le faire passer dans l'usage.

Pourquoi ne pas offrir au grand public l'occasion de contribuer à l'enrichissement de la langue? N'en est-il pas, après tout, le principal usager? Le moyen existe : les médias sociaux. Les ressources sont là : le grand public. Laissons les gens donner libre cours à leur imagination, puis laissons les terminologues faire leur travail, c'est-à-dire uniformiser, normaliser et officialiser la terminologie. Car n'oublions pas que les terminologues sont des professionnels. Ne tentons pas de les supplanter. ■

The general public: An unexpected ally in terminology

Terminology is not what it used to be. It has changed a great deal—for the better, some would say. So what's responsible? Well, without computers, terminology probably would not have made as much progress, particularly in the area of work methods, such as automated processes and electronic corpora. Today, another aspect of informatics is capable of transforming terminology: social media.

The Internet—or rather what's referred to as Web 2.0—is now a system of social media. To be in the know in 2010, you need to be everywhere: on RSS feeds, blogs, wikis, social networks, and the list goes on. More than ever, Internet users have a voice on the Web. They can write whatever they like, within the bounds of good taste. When asked for their opinion, they give it. So could terminology take better advantage of Web 2.0?

In October 2009, a *Wall Street Journal* journalist reported on how much trouble the French were having finding equivalents for new English terms in the field of informatics. To illustrate the point, the journalist gave the term “cloud computing” as an example, explaining that it took France's terminology and neology commission 18 months to come up with *informatique en nuage*. Eighteen months! That is a *long* time...and, you'll probably agree, what they have to show for it is not very impressive. If they had used social media to consult the general public, would they have produced a better term more quickly? I can see it now: “OK, everyone, from Paris to Rimouski, let's brainstorm! Does anyone have a bright idea for making this new term catchy? Let your mind wander. All ideas are welcome.” After a few weeks, many terms would have been put forward, ready to be analyzed. At this point, terminologists would become involved. It would be up to them to determine an equivalent—the best one—and to put it into use.

Why not give the general public the opportunity to contribute to the enrichment of their language? They are, after all, the ones who use it the most. We have the means: social media. And the resources: the public. So why not let people give their imaginations free rein? Afterwards, terminologists could step in and do their work, standardizing the terminology and making it official. They are, after all, the professionals, so let's not try to replace them. ■

Sommaire Summary

Volume 7/4 • Décembre/December 2010

L'Actualité langagière • Language Update

Le mot de la PDG : Les médias sociaux au travail / A Word from the CEO: Working in the world of social media

Francine Kennedy, page 5

Au gouvernement comme ailleurs, les médias sociaux servent aujourd'hui d'outils de travail autant à l'interne qu'à l'externe. Pour les langagiers, leur potentiel est énorme. / Social media are being used as work tools in both the public and the private sectors. For language professionals, their potential is enormous.

L'industrie en marche : La common law de A à Z, une ressource de plus pour les langagiers / Industry Insights: La common law de A à Z – One more resource for language professionals

Gérard Snow, page 7

L'un de ses trois auteurs nous présente le premier dictionnaire général de la common law en français. Quatre ans de travail et 3 000 notions. Et la prochaine édition est déjà en marche. / One of the three authors presents the first general-purpose French-language common law dictionary, a creation four years and 3,000 concepts in the making (and the next edition is already in the works).

English Pointers: Gender-neutral writing (Part 1): The pronoun problem

Frances Peck, page 11

The pronoun *they* is often used to refer to a singular antecedent in the interest of gender neutrality. Is this usage acceptable? Writers have differing opinions, but our columnist has her own take on the matter. / Le pronom *they* renvoie souvent à un antécédent au singulier dans la langue non sexiste. Usage acceptable? Les auteurs ne s'entendent pas, mais notre chroniqueuse a son idée sur la question.

La normalisation en common law en français au Canada : Une étude de cas

Patrick Forget et Iliana Auverana, page 13

Les auteurs examinent toutes les traductions possibles de l'expression *live separate and apart*, puis énumèrent les critères à respecter pour trouver l'équivalent français d'une notion de la common law. / The authors review all the possible translations for the expression *live separate and apart*, then list the criteria that must be satisfied in order to find the French equivalent for this common law concept.

Carnet techno : Rêves réalistes d'un langagier / Tech Files: Realistic dreams of a language professional

André Guyon, page 17

Notre expert prédit que d'ici dix ans les langagiers auront la commande vocale dans leur boîte à outils, réviseront à l'aide de logiciels et disposeront d'immenses écrans virtuels. Entre autres. / Our expert predicts that in 10 years, language professionals' tools will include voice commands, special software for making revisions and huge virtual screens. And that's just the beginning.

Mots de tête : « mon nom est »

Frédéric Leroux fils, page 22

Quel est votre nom? Ou faudrait-il plutôt demander : Comment vous appelez-vous? Et que répondrez-vous : Je m'appelle Untel ou Mon nom est Untel? Ou devez-vous dire : Je suis Untel? / What is the correct way to ask for someone's name in French? Should it be *Quel est votre nom?* or *Comment vous appelez-vous?* And what do we say in response? *Je m'appelle Untel*, *Mon nom est Untel*, or *Je suis Untel*?

El Rincón Español: WeBiText, herramienta idónea para explotar una lengua pivote

Frances Lourdes Urdininea, página 24

WeBiText es una sencilla herramienta que permite consultar un corpus bilingüe que está disponible en línea como si fuera una memoria de traducción. En el caso del monumental corpus del Gobierno de Canadá (gc.ca), el equivalente francés encontrado puede además utilizarse como pivote para encontrar soluciones de traducción en español.

Et ce : est-ce bien cela?

Jean-Claude Gémard, page 26

Contrairement à ce que clament certains, pas besoin de faire suivre *et ce* ou *et cela* d'une virgule incongrue, qui marquerait une rupture là où l'on veut justement la continuité. / Contrary to what some people say, there is no need to follow *et ce* or *et cela* with a comma as this creates a break where there is supposed to be continuity.

La petite histoire d'une expression : Faire ou ne pas faire long feu?

Fanny Vittecoq, page 27

On pourrait penser que *ne pas faire long feu* est le contraire de *faire long feu*, et c'est vrai, mais ce n'est pas toujours le cas. / You may think the expression *ne pas faire long feu* means the opposite of *faire long feu*. It does, but not always.

Translators and ad hoc terminology research in the 21st century / Les traducteurs et la recherche terminologique ponctuelle au 21^e siècle

Kim Lacroix, page 28

The author conducted an extensive survey to get a clear idea of how translators find equivalents to specialized terms in real life. / Pour voir clair dans la façon dont les traducteurs s'y prennent dans la vraie vie lorsqu'ils doivent trouver l'équivalent d'un terme spécialisé, l'auteure a mené un sondage exhaustif.

Words Matter: Translating IT metaphors is not always easy

Barbara McClintock, page 34

It isn't easy translating all those new terms in the information technology field into French, especially when some, such as *vishing* and *cloud computing*, are metaphors to begin with. / Pas facile de traduire en français tous ces néologismes de l'univers informatique – comme *vishing*, *cloud computing* – qui sont au départ des métaphores.

Français pratique : Accord légitime

Jacques Desrosiers, page 35

Peut-on laisser au singulier un adjectif se rapportant à deux noms? Oui, mais à condition que les noms en question soient des termes abstraits et presque synonymes. / In French, can an adjective modifying two nouns be left in the singular? The answer is yes, provided the nouns in question are abstract and near-synonyms.

Traduire le monde : Deux pays, deux systèmes politiques

André Racicot, page 37

Aux États-Unis, le président et le Congrès entretiennent des rapports qui font de l'adoption des lois une affaire complètement différente de ce qui se passe au Canada. / The relationship between the President and Congress means that making laws in the United States is a completely different experience from that in Canada.



Le mot de la PDG A Word from the CEO

Francine Kennedy

Les médias sociaux au travail

Ces dernières années, les médias sociaux se sont vraiment taillé une place dans les milieux de travail au Canada, non seulement dans l'administration gouvernementale, mais dans d'autres secteurs aussi.

Les médias sociaux servent principalement à communiquer avec le public, que ce soit pour diffuser de l'information ou pour interagir avec des groupes externes et des clients. Mais de plus en plus, ils deviennent aussi des outils de travail internes. Par exemple, le gouvernement canadien a créé un wiki qui permet aux fonctionnaires de collaborer entre eux. Le chef de la fonction publique lui-même, le greffier du Conseil privé, a adopté les médias sociaux et s'est fait un devoir cette année d'inviter les fonctionnaires à faire de même. Je constate aussi que certains ministères et organismes ont leur propre wiki et que des blogues se créent un peu partout.

Il s'agit là d'une nouvelle réalité, qui passe par l'interaction, la collaboration et l'instantanéité. Pour les spécialistes des communications, comme les langagiers, le défi consiste à s'adapter au changement et à ses répercussions. Avec les médias sociaux, les gens communiquent directement entre eux et établissent des rapports malgré les barrières géographiques et linguistiques, en créant des communautés d'intérêts et en échangeant de l'information. Les échanges sont naturels et spontanés, et le contenu est le fait d'utilisateurs qui apportent une information fondée sur leurs connaissances et leur savoir-faire.

Cela soulève d'importantes questions quant à la façon de surmonter les barrières linguistiques évoquées plus tôt. Comment concilier la dynamique de ces outils de collaboration – marquée par une participation instantanée et une évolution constante des documents de travail –, avec les besoins des utilisateurs de langues diverses? Quels enjeux soulève la question de la qualité de l'information dans ces différentes langues, ou encore celle de l'égalité des langues? Quelle place revient à la traduction professionnelle dans tout cela, par opposition aux traductions spontanées des utilisateurs bilingues ou multilingues? Et quel est le rôle de la traduction automatique? Toutes ces questions font l'objet de discussions actuellement.

Working in the world of social media

These last few years, it seems as though social media have truly entered the workplace. That has certainly been the case in government organizations here in Canada, and it is true in other sectors as well.

We are seeing social media used for communications with the public, both for broadcasting information and interacting with external audiences and clients. But they are increasingly being used as internal working tools as well. For instance, we now have a Government of Canada wiki that allows for collaboration between employees across the federal public service. And the head of our public service—the Clerk of the Privy Council—has embraced social media and made a point this year of encouraging public servants to do the same. I know that organizations have been setting up their own internal wikis and that blogs are springing up left, right and centre.

It's a new reality that is all about interaction, collaboration and instantaneity, and the challenge for anyone working in the field of communication—as language professionals do—is to adapt to this shift and its implications. In the world of social media, people engage directly with one another and connect across geographic and language barriers by creating communities of interest and sharing information. There is an informality and spontaneity to the exchanges, and content is generated by users who contribute information based on their knowledge and expertise.

These characteristics raise some important questions about how language barriers can be bridged. How can the dynamics of collaborative social media tools (in which input is instantaneous and working documents continually evolve) be reconciled with the needs of users in different languages? How do issues regarding the quality of information produced in different languages come into play? Or issues regarding the equal status of languages? Where do professional translations fit into this process, versus translations produced informally by bilingual or multilingual users? What about machine translation? These are all questions that are being discussed these days.

Certes, les médias sociaux ont aussi un potentiel énorme en tant qu'outils de travail pour les langagiers. Les wikis servent déjà à bâtir des banques de terminologie et à échanger des informations linguistiques. Il n'est donc pas difficile d'imaginer comment les langagiers pourraient mettre à profit l'esprit de collaboration des médias sociaux pour établir des rapports avec des experts, se consulter, travailler ensemble à des documents, et ainsi de suite.

Les médias sociaux constituent un nouveau moyen d'agir et de communiquer. Une chose est certaine : leur succès en tant qu'outils de travail dépend de la façon dont on s'en sert. Comme les langagiers ont déjà le réflexe de franchir les barrières, ne sont-ils pas les mieux placés pour tirer pleinement profit de ces outils, voire d'influer sur la façon dont ils sont utilisés? ■

Of course, social media tools also hold enormous potential as working tools for language professionals. Wikis are already used to build terminology banks and share linguistic information. It is not hard to envision how the collaborative spirit behind social media tools can be embraced by language professionals to network with other experts, consult with one another and work together on documents, to name just a few possibilities.

Social media have given people a new vehicle for interacting and communicating with one another. And one thing is certain: the success of social media as a working tool depends on how they are put to use. Given that language professionals already have the reflex to make connections and bridge barriers, who better to take advantage of the potential of these tools and even influence the way they are used? ■

L'industrie en marche

Industry Insights

Gérard Snow ■

Translation: Eve-Joëlle Lefebvre

La common law de A à Z, une ressource de plus pour les langagiers

*La common law de A à Z*¹ est le premier dictionnaire général de la common law en français. Tirant profit de plus de trente années de recherches et publications lexicographiques en common law* comme en droit civil**, les auteurs ont jugé que les temps étaient mûrs pour doter la communauté francophone d'un dictionnaire fondamental de la common law.

Faire de la common law en français n'a pas toujours été évident. En 1976, un expert avait conclu² : « Il est impossible de devenir compétent sur le plan professionnel en matière de common law dans une autre langue que l'anglais. » L'histoire en a décidé autrement.

La genèse

Officiellement, le projet s'est mis en branle en janvier 2006, date du début de son financement par le ministère de la Justice du Canada***. Mais l'idée germe depuis longtemps déjà dans l'esprit des auteurs Jacques Vanderlinden, alors professeur à la Faculté de droit de l'Université de Moncton et conseiller scientifique du Centre international de la common law en français, Donald Poirier, également professeur à l'époque à la Faculté de droit, et moi-même, directeur du Centre de traduction et de terminologie juridiques. En l'an 2000 déjà, nous en traçons les premières lignes.

* Mentionnons le *Vocabulaire anglais-français de la common law* en six tomes du Centre de traduction et de terminologie juridiques de l'Université de Moncton, 1980-2002; le *Vocabulaire bilingue de la common law : Droit de la preuve* (1984) et le *Dictionnaire canadien de la common law – Droit des biens et droit successoral* (1997) réalisés dans le cadre du Programme national de l'administration de la justice dans les deux langues officielles; et les bulletins de terminologie normalisée 259 (droit des fiducies), 266 (droit des contrats et des délits) et 269 (droit des sûretés) du Bureau de la traduction, 2005-2009.

** Le *Vocabulaire juridique* de Gérard Cornu, 8^e éd., Paris, PUF, 2000; la série *Dictionnaire de droit privé* du Centre de recherche en droit privé et comparé du Québec, Cowansville, Yvon Blais, lancée en 1985.

*** Le projet a bénéficié d'un soutien financier du Fonds d'appui de l'accès à la justice dans les deux langues officielles, soutien qui nous a permis d'engager des adjoints de recherche et de nous consacrer plus activement à la rédaction de l'ouvrage.

La common law de A à Z – One more resource for language professionals

*La common law de A à Z*¹ is the first general French common law dictionary. Looking at more than 30 years of research and lexicographical publications in common law* and civil law**, the authors felt that the time was right to provide the Francophone community with a basic common law dictionary.

Doing common law in French has not always been that easy. In 1976, an expert concluded that it was impossible to become professionally competent in the common law in any language other than English.² History has proven otherwise.

Development

Officially, the project started in January 2006 when it became funded by the Department of Justice of Canada,*** but the idea had long been brewing in the minds of authors Jacques Vanderlinden, then a professor in the faculty of law at the Université de Moncton and scientific adviser at the Centre international de la common law en français, Donald Poirier, also at the time a professor in the faculty of law, and myself, director of the Centre de traduction et de terminologie juridiques. In 2000, the initial outline was already being drafted.

* Such as the *Vocabulaire anglais-français de la common law* in six volumes produced by the Centre de traduction et de terminologie juridiques at the Université de Moncton, 1980-2002; the *Vocabulaire bilingue de la common law : Droit de la preuve* (1984); and the *Canadian Common Law Dictionary – Law of Property and Estates* (1997) produced as part of the National Program for the Integration of Both Official Languages in the Administration of Justice; and the Translation Bureau's Terminology Bulletins 259 (Law of Trusts), 266 (Law of Contracts and Law of Torts) and 269 (Law of Security), 2005-2009.

** The *Vocabulaire juridique* by Gérard Cornu, 8th ed., Paris: PUF, 2000; the *Private Law Dictionary* series by the Quebec Research Centre of Private and Comparative Law, Cowansville: Yvon Blais, begun in 1985.

*** The project received financial support from the Access to Justice in Both Official Languages Support Fund, which allowed us to hire research assistants and dedicate more time to working on the dictionary.

Les choix rédactionnels

Il était important au départ de fixer un certain nombre de paramètres.

Le destinataire

Nous étions conscients que l'ouvrage devait répondre aux besoins d'une clientèle très variée : avocats, greffiers, juges, professeurs de droit, mais aussi traducteurs, légistes, étudiants en droit. Donald Poirier avait longtemps donné des cours de première année en droit et publié des ouvrages introductifs à l'étude du droit. Aussi insistait-il sur les besoins des étudiants de première année, qui devaient se débrouiller avec des dictionnaires anglais : le *Black*, le *Dukelow*, etc. Nous voulions que l'ouvrage puisse aussi servir à l'étude de la common law dans les autres pays francophones. Il fut donc décidé que le contenu du dictionnaire serait rédigé en ayant en tête la personne qui souhaite s'initier à la common law, plutôt que le spécialiste en la matière.

Un ouvrage encyclopédique ou pratique?

Fallait-il alors faire de la vulgarisation et produire un « petit dictionnaire juridique », genre *Nul n'est censé ignorer la loi*? Nous avons préféré nous inspirer de modèles dits encyclopédiques, tels le *Oxford Companion to Law*⁴ ou le *Jowitt*⁵.

Les rapports avec le droit civil

Nous aurions pu faire nombre de rapprochements et de distinctions entre la common law et le droit civil, d'autant plus que l'un de nous est une autorité en droit comparé⁶, mais nous avons préféré centrer nos analyses sur la common law en tant que telle. On ne trouvera donc que de très rares comparaisons dans le dictionnaire.

Quelle common law?

La common law, comme le droit civil, est multiple. Elle a forcément une nationalité. Pour les raisons exposées dans l'introduction de l'ouvrage, nous avons décidé d'axer notre nomenclature, nos définitions et nos observations sur la common law d'Angleterre, système-souche des régimes de common law.

Editorial choices

It was important to start by establishing a few guidelines.

Audience

We were aware that the dictionary had to meet the needs of a very diverse group of people: lawyers, clerks, judges, law professors, as well as translators, law editors and law students. Given that Donald Poirier had been a long-time teacher of first-year law courses and had published introductory law textbooks, he insisted on tailoring the dictionary to first-year Francophone students, who had to make do with English dictionaries such as *Black's* and *Dukelow*. We also wanted the book to be used in common law studies in other French-speaking countries. It was therefore decided that the dictionary would be written for people who wanted to learn about common law, rather than for experts in common law.

An encyclopedic or practical dictionary?

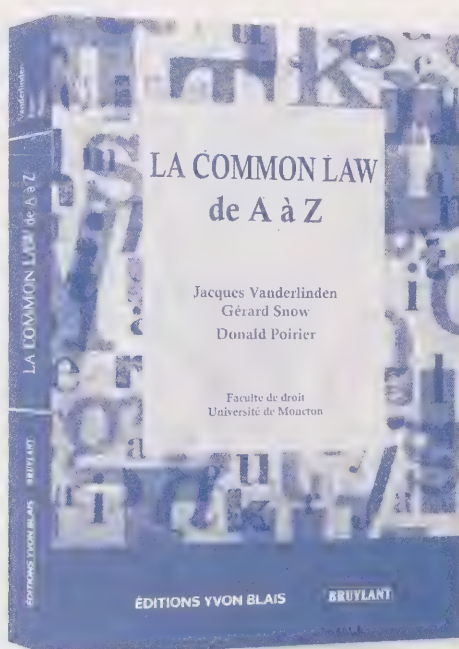
We thought about producing a compact legal dictionary for the layperson, similar to the French book *Nul n'est censé ignorer la loi*.³ But in the end, we preferred to draw our inspiration from encyclopedic works such as the *Oxford Companion to Law*⁴ and *Jowitt's*.⁵

Links with civil law

We could have compared and contrasted common law and civil law, especially since one of us is an authority on comparative law,⁶ but instead, we preferred to focus on common law itself. The dictionary therefore contains very few comparisons.

Which common law?

Like civil law, common law varies from country to country. For a number of reasons, we decided to base our nomenclature, definitions and observations on the common law of England, which is at the root of all common law systems.



La terminologie privilégiée

Il n'était pas question de refaire les travaux terminologiques réalisés jusqu'ici. Dans la mesure du possible, donc, nous sommes partis des termes normalisés ou, à défaut, des termes recommandés dans Juriterm⁷. Dans les domaines réglementés en entier ou en partie dans les deux langues officielles, nous avons en principe repris les termes français de la législation. Lorsque deux ou plusieurs termes français étaient en usage, nous avons recensé les concurrents sous forme de synonymes.

Que faire du latin?

Le latin se manifeste de deux façons dans le langage juridique : pour exprimer une notion ou formuler un adage. Pour ce qui est des termes latins, si certains sont tellement courants (*ad hoc, sine qua non*) qu'ils ne gênent pas, d'autres posent véritablement problème du fait que le latin ne s'enseigne pratiquement plus. C'est pourquoi nous avons suivi la pratique du Comité de normalisation du PAJLO (Promotion de l'accès à la justice dans les deux langues officielles) de limiter les termes latins à l'essentiel. Quant aux maxims latines, encore très répandues dans les textes jurisprudentiels et doctrinaux, nous n'en avons recensé qu'une vingtaine, à titre illustratif.

Et le féminin?

Deux problèmes se posaient à cet égard : la lourdeur, si on tentait de déséxiser intégralement le texte, et les variantes d'un pays à l'autre. Sur le premier point, la décision fut prise d'ajouter le féminin, qu'il soit courant ou virtuel, mais dans la vedette seulement. Sur le second point, nous avons adopté en général les formes féminines proposées, le cas échéant, dans le *Grand Robert* ou dans les principaux guides canadiens de déséxisation.

Procéder par grappes

La plupart des articles ont été rédigés par « grappes », chaque grappe correspondant à un domaine ou à un sous-domaine. Par exemple, en droit des biens, nous avons fait successivement la grappe des tenures, puis celle des intérêts domaniaux, des baux, etc. Une fois terminé, le contenu de la grappe était ajouté au manuscrit. Cette méthode s'est avérée efficace parce qu'elle nous a permis de travailler à plusieurs sur le manuscrit, de mieux nous concentrer et d'avoir un meilleur contrôle sur la progression des travaux.

Ouverture sur l'électronique

Les renvois dans le dictionnaire ont été soulignés, dans l'espoir que les soulignements se transformeront en hyperliens dans une éventuelle édition électronique.

Preferred terminology

We had no intention of redoing the terminology work done so far. So, wherever possible, we used standardized terms or, alternatively, terms recommended in Juriterm.⁷ In areas where legislation is in whole or in part in both official languages, we opted for the French terms used in the legislation. When two or more French terms were used, we identified them as synonyms.

What about Latin?

Latin is used in two ways in legalese: to express concepts and to formulate maxims. While some Latin terms are so common that no one has difficulty with them (*ad hoc, sine qua non*), others pose a real problem as the teaching of Latin has practically disappeared. This is why we decided to follow in the footsteps of the Promoting Access to Justice in Both Official Languages (PAJLO) Standardization Committee and to use only the most essential Latin terms. As for Latin maxims, which are still widespread in jurisprudential and doctrinal texts, we included only about 20 as examples.

And the feminine?

We encountered two problems with the feminine: the text was too heavy if we tried to be gender-neutral, and too many variations exist from one country to the next. Regarding the first issue, the decision was made to add the feminine, whether it is used extensively or it has the potential to be used, but in the main entries only. Regarding the second issue, we generally used any feminine forms proposed in the *Grand Robert* or in the major Canadian guides to gender-neutral language.

Clusters

Most of the articles were written in “clusters,” each corresponding to a domain or sub-domain. For example, in property law, we wrote the clusters on tenure, estate interest, bailment, etc. in succession. Once finished, the content of the cluster was added to the manuscript. This method proved effective because it allowed us to share the work on the manuscript, better concentrate our efforts and have more control over the progress of the work.

A view to an electronic version

References in the dictionary were underlined in the hope of turning them into hyperlinks in a future electronic version.

Le bilan

Nous avons l'idée au départ de recenser environ mille notions. Une fois le manuscrit terminé, nous avons près de 3 000 notions dans cet ouvrage qualifié, dans l'introduction, de dictionnaire de *l'essentiel* de la common law.

Ces notions sont réparties en 31 domaines, mises à part les « Généralités ». Les domaines les plus abondants sont, en ordre décroissant : Biens, Contrats, Droit constitutionnel, Droit pénal, Délits civils et Fiducies; si, toutefois, on regroupe l'ensemble des domaines relatifs au droit judiciaire (Organisation judiciaire, Preuve, Procédure, Procédure civile, Procédure pénale et Professions juridiques), c'est en fait cette branche qui l'emporte. Attendu que la common law se caractérise par l'importance historique accordée au droit judiciaire et à la propriété, l'ordre de priorité privilégié s'avère, en fin de compte, assez représentatif.

Les auteurs ont bien l'intention de continuer leur travail. Aussi accueilleront-ils avec gratitude toute suggestion utile à une prochaine édition revue et augmentée. ■

Notes

- 1 Jacques Vanderlinden, Gérard Snow et Donald Poirier. *La common law de A à Z*, Cowansville, Yvon Blais, et Bruxelles, Bruylant, 2010. Assorti d'un index anglais-français. Préface de l'hon. Nicholas Kasirer, juge à la Cour d'appel du Québec.
- 2 D.A. Soberman. *Rapport préparé pour la Commission de l'enseignement supérieur des Provinces maritimes : la formation juridique dans les provinces maritimes*, Kingston, Queen's University, 1976, p. 74.
- 3 Jacqueline Bromberger. *Nul n'est censé ignorer la loi : Petit dictionnaire juridique*, 3^e éd., Paris, Librairies techniques, 1977.
- 4 David M. Walker. *The Oxford Companion to Law*, Oxford, Clarendon Press, 1980.
- 5 *Jowitt's Dictionary of English Law*, 2^e éd. par John Burke, Londres, Sweet & Maxwell, 1977.
- 6 Jacques Vanderlinden. *Comparer les droits*, Bruxelles, Kluwer, 1995.
- 7 Centre de traduction et de terminologie juridiques. *Juriterm, banque terminologique de la common law*, http://www.cttj.ca/?page_id=722.

Overview

At first, we wanted to include about 1,000 concepts. But once the manuscript was finished, we had nearly 3,000 concepts to include in this dictionary, which is described in the introduction as covering the *basics* of common law.

These concepts are divided into 31 subject fields and a "General" section. The most voluminous components are, in descending order, property, contracts, constitutional law, penal law, torts and trusts. If, however, we group all subject fields relating to adjective law (judicature, evidence, procedure, civil procedure, penal procedure and legal professions), this section is the largest. Given that common law is characterized by the historical emphasis placed on adjective and property law, this result, ultimately, is fairly representative of the content of common law.

We intend to continue our work and will gratefully welcome any suggestions that would be useful for an upcoming revised and expanded version. ■

Notes

- 1 Vanderlinden, Jacques, Gérard Snow and Donald Poirier. *La common law de A à Z*. Cowansville: Yvon Blais, and Brussels: Bruylant, 2010. Including an English-French index. Foreword by the Honourable Nicholas Kasirer, Appeal Court of Quebec judge.
- 2 Soberman, D.A. *Report to the Maritime Provinces Higher Education Commission: Legal Education in the Maritime Provinces*. Kingston: Queen's University, 1976, p. 80.
- 3 Bromberger, Jacqueline. *Nul n'est censé ignorer la loi : Petit dictionnaire juridique*. 3rd ed. Paris: Librairies techniques, 1977.
- 4 Walker, David M. *The Oxford Companion to Law*. Oxford: Clarendon Press, 1980.
- 5 *Jowitt's Dictionary of English Law*. 2nd ed. by John Burke, London: Sweet & Maxwell, 1977.
- 6 Vanderlinden, Jacques. *Comparer les droits*. Brussels: Kluwer, 1995.
- 7 Centre de traduction et de terminologie juridiques. *Juriterm, banque terminologique de la common law*, http://www.cttj.ca/?page_id=1000.



English Pointers

find it

Gender-neutral writing (Part 1): The pronoun problem

For most of us reared in the 1970s and 1980s, with *Ms.* magazine, *All in the Family* reruns and political correctness, gender-neutral writing is a no-brainer. We don't refer to people in general as *he* and *him*, and we usually opt for gender-inclusive terms, like *police officer* instead of *policeman*. Same goes for our younger colleagues. But those schooled earlier learned different lessons. What's more, all of us, regardless of age, are influenced by traditional approaches to English grammar and vocabulary that we encounter in material written before sexist language was on the radar (or before there even *was* radar).

No matter what your field, your workplace writing has to be free from gender bias and stereotyping to be viewed as credible and professional. This article, the first in a two-part series on gender-neutral writing, focuses on the grammatical side of gender neutrality. (The next article will cover usage.)

Working around the pronoun gap

Loving English is like loving your family: you have to accept a lot of flaws and peculiarities along the way. One of the most enduring annoyances of English is the lack of a gender-inclusive singular pronoun to pop into a sentence like the following:

Each writer should develop _____ own tools for avoiding bias in writing.

We have *he* and *she*, which are gender-differentiated, and we have *it*, which isn't normally used for people, but we have no singular personal pronoun that can do the job. Attempts to introduce one into the language (among the hopefuls: *thon*, *hes*, *zhe*, *hu*) have fizzled about as fast as the average infomercial diet gimmick.

English writers, being nothing if not resourceful, have developed a number of workarounds for sentences like the one above. One approach, the norm until the last quarter of the 20th century, was to use *his*, but because of the sexism inherent in preferring the masculine singular, this solution is now considered unacceptable.

Here are the options that modern-day editors turn to in order to maintain both agreement and gender inclusiveness:

1. Use a plural antecedent
Individual writers should develop their own tools for avoiding bias in writing.
2. Rewrite to eliminate the pronoun
Each writer should develop tools for avoiding bias in writing.
Each writer should develop some favourite [personal, individual, preferred, etc.] tools for avoiding bias in writing.
3. Use second person or imperative
You should develop your own tools for avoiding bias in writing.
Work to develop your own tools for avoiding bias in writing.
4. Use *his or her* (when nothing else works, and if the result isn't too awkward)
Each writer should develop his or her own tools for avoiding bias in writing.

The singular *they*

Glaringly absent from the list above is the option exercised most frequently by English speakers, and fretted over most profusely by English writers:

Each writer should develop their own tools for avoiding bias in writing.

It would be easy to write articles (plural), if not treatises (plural), about the history and acceptability of using *they* (and related pronouns *them*, *their*, *theirs*, *themselves*) to refer to singular antecedents. Here's the Twitter version:

- The singular *they* is fine in speech and informal writing;
- It's gaining acceptance in formal writing; BUT
- Authorities are still divided on this last point.

In the singular *they* war, the antagonists roughly line up with linguists and usage gurus on one side, in favour of the use even in formal writing, and grammarians and copy editors on the other. But this is a generalization. The more you delve into specific texts and authorities, the more difficult it becomes to synthesize the issue. Here's a rundown of where some current sources stand on using the singular *they* (ST) in formal writing.

In favour

- *Fowler's Modern English Usage*: Approves ST with few apologies or caveats, citing *Oxford English Dictionary*, which tracks the singular use from 16th century onward.¹
- Justice Canada: Presents ST as first option for dealing with troublesome agreement like in the sentence above.²
- Law Society of British Columbia: Finds ST most acceptable when used with “gender-indefinite antecedents” such as *any*, *each*, *every*, and with singular indefinite pronouns such as *anyone*, *everybody*, *nobody*, *someone*.³

Against

- *Checkmate: A Writing Reference for Canadians*: Presents ST as an error in formal English.⁴
- *Chicago Manual of Style*: Recommended embracing ST in 14th edition (section 2.98, note 9) but recanted in 15th and now 16th editions, which both say ST is considered unacceptable in formal writing. (It can't be coincidental that the relevant sections of both recent editions were written by Bryan Garner; see “Wishy-washy” below.)
- *Copyediting*: Deems ST unacceptable in standard and formal writing, though notes its increasing use in informal, conversational material like marketing copy or blogs.⁵
- *Yahoo! Style Guide*: Calls ST “a grammatically controversial usage that could provoke criticism” and that should be avoided by using other tactics.⁶

Wishy-washy

- *Canadian Oxford Dictionary*: Says ST is disputed but increasingly common in written English, where it's “particularly useful when the sex of the person is unspecified or unknown” and the writer wants to avoid sexism.⁷
- *Canadian Press Stylebook*: Advises rewording to avoid *his* or *her*, adding that “as a last resort, **they (them, their)** is an increasingly acceptable alternative to **he (him, his)**.”⁸ For or against? It's hard to tell.
- *Garner's Modern American Usage*: Says in “Sexism” that ST promises to become the ultimate solution to the agreement-gender problem. Says in “Concord” (B) that the lack of agreement is a “seeming sloppiness” that should be used “cautiously because some people may doubt your literacy.” Throws up hands in “Pronouns” (D): “Disturbing though these developments [in using the ST] may be to purists, they're irreversible. And nothing that a grammarian says will change them.”⁹
- *Oxford Guide to Canadian English Usage*: Suggests, through overall tone and emphasis on undisputed history of ST pre-18th century, that the practice is okay. But

states that most usage guides “evade the question of what to do in formal writing”—as does this guide itself.¹⁰

Some thoughts from your author

I spent most of my 20-odd years as a copy editor and grammar instructor avoiding the singular *they* and counselling against it in formal writing. Now I'm wavering.

Some of my clients have shifted to a more conversational style, especially for their online material, and the singular *they* suits their tone. Further, I agree with Bryan Garner that universal acceptance of the practice is inevitable, and I'm willing to change with the times. But I'm willing *not* because it's easier to cave to popular usage than to withstand it (I will never swallow the ungrammatical “feeling badly,” for instance) but because there are sound arguments to consider.

One involves the history of the usage. For centuries the universal English pronoun for singular and plural, masculine and feminine, was *they*. Then along came Anne Fisher (yes, a woman), who in her 1745 grammar book prescribed *he* as the pronoun of choice to agree with singular indefinite pronouns.* Suddenly a natural and accepted practice, embraced by authors from Chaucer to Shakespeare (and later Austen), was smeared.

Viewed this way, the singular *they* may be an “error” in the same way that the split infinitive (or the sentence-ending preposition) was, until a few decades ago, an “error”: early grammarians labelled it as such with little heed for natural English.

Another argument, one I've not yet encountered outside my own mind, concerns the similarity between the troublesome indefinite pronouns (e.g., *everyone*, *somebody*) and collective nouns (e.g., *team*, *committee*, *department*). It's a contradictory yet undisputed point of grammar that collective nouns are treated as singular when their meaning is singular, and plural when their meaning is plural:

This class is designed for people at the beginner and intermediate levels. It is not suitable for experienced distance runners. (*singular*)

The class have wasted two hours arguing over the characteristics of proper footwear. They simply cannot agree. (*plural*)

I can't help but wonder: if collective nouns can change their number according to their meaning, why can't indefinite pronouns like *everyone*? Like collective nouns, these indefinites convey the sense of more than one; which is why treating them as singular seems unnatural, if not illogical.

Continued on page 21

* The history of the singular *they* is widely documented. For a concise and readable account, see Patricia T. O'Connor and Stewart Kellerman, “All-Purpose Pronoun,” *New York Times Magazine*, July 26, 2009.

La normalisation en common law en français au Canada : Une étude de cas

Faith Hogg & Sara Lawrence

Il y a près de 30 ans, les responsables du Programme national d'administration de la justice dans les deux langues officielles (PAJLO) – acronyme désignant aujourd'hui la *Promotion de l'accès à la justice dans les deux langues officielles* – entreprenaient de normaliser le vocabulaire français de la common law. Pour les juristes d'expression française du Canada hors Québec, ce projet permettrait à la fois d'affirmer leur identité au sein de la tradition de la common law et d'afficher leurs spécificités par rapport au droit civil de souche et de langue française.

La présente contribution donne un aperçu de la démarche qui guide les travaux de normalisation du PAJLO. Nous nous inspirons grandement des propositions d'autres participants au PAJLO qui, dans le passé, ont réalisé semblable exercice destiné aux langagiers*. Nous illustrons la démarche terminographique du PAJLO à l'aide d'un exemple concret, analysé dans le cadre des travaux de normalisation du vocabulaire du droit de la famille**, en l'occurrence la locution verbale *live separate and apart*. Nous nous bornons à présenter les deux étapes constitutives du dossier terminologique, soit l'étude de la notion en cause et la recherche du meilleur équivalent français, dossier sur lequel le Comité de normalisation du PAJLO s'appuie pour prendre ses décisions.

Comme les auteurs du *Dictionnaire canadien de la common law*, nous énumérons ensuite certains critères qui ont influencé récemment l'adoption ou le rejet de candidats à l'équivalence, ces mots et expressions susceptibles d'encoder, en français, une notion de common law.

L'analyse terminographique

La locution verbale *live separate and apart*, tirée de la *Loi sur le divorce*, est représentative du vocabulaire du droit de la famille, marqué, sur le plan de la terminologie, entre autres choses, par le grand nombre de sources législatives.

Sous d'autres aspects, cette locution fait cependant figure d'exception. Il ne s'agit pas d'un substantif comme le sont généralement les dénominations. De surcroît, le substantif *separation* peut exprimer la même notion. Pourquoi alors ne pas préférer ce dernier?

Les mots et les formes particulières choisis par le législateur ont une grande incidence sur l'usage et, par conséquent, sur les décisions terminologiques¹. On ne peut en l'occurrence ignorer la locution verbale *live separate and apart*. C'est au moyen de cette locution que le législateur fédéral énonce un des critères d'obtention d'un avantage juridique important – ce que peut être le divorce pour des époux qui ne s'aiment plus. Que ce soit par souci d'exactitude ou d'entendement ou encore par déférence à l'égard du texte de loi, les législateurs provinciaux, la jurisprudence et la doctrine ne manquent pas de relayer cette locution consacrée sur le plan législatif.

L'analyse notionnelle de *live separate and apart*

En common law, la locution verbale *live separate and apart* désigne une des trois situations factuelles permettant d'établir l'échec du mariage – les deux autres sont l'adultère et la cruauté physique ou mentale, qui « rend intolérable le maintien de la cohabitation*** ».

Deux volets entrent en ligne de compte : l'un matériel, l'autre intentionnel. Il faut en principe que les époux vivent dans des lieux différents**** et qu'au moins un des époux ait l'intention de mettre un terme au mariage, ce qui suppose, par exemple, que l'époux exprimant l'intention de divorcer ait la capacité de prendre une telle décision².

Quelques décisions considèrent que les mots *separate* et *apart* dans la locution *live separate and apart* sont disjonctifs, *separate* et *apart* renvoyant chacun à un volet du critère juridique.

* Gérard Snow, « Le use de la common law : étude terminologique », *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 47, n° 2, juin 2002, p. 186-197. Voir aussi les pages liminaires de PAJLO, *Dictionnaire canadien de la common law : droit des biens et droit successoral, terminologie française normalisée*, Cowansville, Yvon Blais, 1997.

** Voir le *Dictionnaire canadien de la common law*, op. cit., ainsi que les lexiques dans les domaines suivants : droit des fiducies, droit des délits, droit des contrats et droit des sûretés, publiés sur le site du Bureau de la traduction, au www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=306#a4.

*** La *Loi sur le divorce* précise, à l'alinéa 8(2)a), que l'état de fait qui consiste à *live separate and apart* doit exister au moment de l'introduction de l'action en divorce et s'étendre sur une période d'au moins un an avant le prononcé du divorce.

**** Les tribunaux ont admis, toutefois, que des époux puissent être en situation de séparation (*live separate and apart*) tout en habitant sous le même toit. Des raisons d'ordre économique, par exemple, peuvent empêcher les époux de faire « résidence à part ».

The phrase “**separate and apart**,” composed as it is of two words whose dictionary meaning is not abruptly dissimilar, has none the less acquired a distinct significance, at least in domestic matters, to describe the situation where the spouses not only are parted from association with each other (living separately) but the desire for such association is gone (they live apart). The two notions must coincide³.

Derrière la dualité exprimée par les volets matériel et intentionnel de *live separate and apart* se profileraient deux notions distinctes en common law, et ces deux notions auraient chacune leur forme privilégiée d'expression. La notion *live separate and apart* serait l'addition des notions *live separate* et *live apart*.

À notre avis, ce raffinement de l'analyse qui, à vue de nez, pourrait trouver un écho favorable auprès des terminologues, est erroné.

Le droit connaît d'autres notions dont l'application est conditionnée, à titre principal, par un critère à double volet, dont l'un est matériel et l'autre, intentionnel. On peut penser à la possession d'un bien*, aux infractions pénales** ou encore, pour rester en droit de la famille, au pardon***. Penser ces notions comme la somme des deux volets critériologiques qui en déterminent l'application omet un aspect fondamental : aucun de ces volets critériologiques pris isolément ne s'accompagne d'effets juridiques.

Du point de vue du droit, la notion *live separate and apart* n'est donc pas l'addition des notions correspondant aux volets matériel et intentionnel de son critère juridique. Elle est plutôt leur *inséparabilité*. Dans le rapport qu'entretient le droit avec les faits, cette inséparabilité des composantes intentionnelle et matérielle des notions juridiques s'exprime et se découvre au moyen d'un critère temporel qui s'ajoute aux deux autres : la concomitance. Au plan probatoire notamment, il ne suffit pas que les composantes matérielle et intentionnelle aient existé, encore faut-il qu'elles aient coexisté.

Tant qu'on voit dans la notion *live separate and apart* l'addition de deux notions, on peut y tirer un argument pour justifier une dénomination qui exprime cette addition, comme le fait *live separate and apart*. Mais si l'on démontre qu'il ne s'agit pas de la simple addition de deux notions, cet argument ne tient plus.

En définitive, l'analyse contenue dans l'extrait susmentionné procède sans doute moins d'une démarche onomasiologique réfléchie que d'un effort de rationalisation qui a consisté à apparier chacun des mots de la locution *separate and apart* et l'un des volets (matériel ou intentionnel) du critère juridique, sans se poser la question de la nature des notions concernées ni du rapport existant entre les notions****.

En réalité, l'expression *separate and apart* est sans doute un doublet syntagmatique, trait stylistique de l'anglais juridique qui consiste à exprimer une notion au moyen de deux ou plusieurs mots au sens rapproché*****. À ce sujet, nous nous rangeons à l'avis de Bryan A. Garner, directeur du *Black's Law Dictionary*⁴.

À partir du moment où chacun des volets du critère juridique n'est pas perçu comme consubstantiel à l'un ou l'autre des mots du doublet (*separate and apart*), on peut aisément accepter que la notion s'exprime avec un des deux mots. On retrouve donc, dans le discours juridique, la notion de *live separate and apart*, exprimée par les locutions *live apart*⁵, *live separate*⁶ ou *live separately*⁷. Notons que, sous forme de doublet, la notion se constate aussi sous la forme *live separately and apart*⁸.

L'équivalent français de *live separate and apart* et ses synonymes

En français juridique, nous avons trouvé quatre locutions verbales susceptibles de rendre *live separate and apart* et ses synonymes : « vivre séparément⁹ », « vivre séparé¹⁰ », « vivre séparément l'un de l'autre¹¹ » et « vivre séparés l'un de l'autre¹² ». Le principe terminologique de biunivocité nous oblige à choisir une seule de ces quatre expressions, la meilleure.

Nous écarterons d'emblée les expressions « séparément l'un de l'autre » et « séparés l'un de l'autre », et ce, pour deux raisons.

Premièrement, les formules « séparément l'un de l'autre » et « séparés l'un de l'autre » sont pléonastiques¹³. Des époux vivant séparés vivent certainement séparés ou séparément l'un de l'autre. Il suffit de consulter les dictionnaires généraux pour s'en persuader. Rappelons que les locutions *separate and apart* et *separately and apart* sont des doublets syntagmatiques qu'on peut, par mesure d'économie, rendre par un seul mot.

Le possesseur doit avoir la maîtrise du bien (élément matériel) et l'intention d'agir à titre de propriétaire (élément intentionnel).

Sauf les infractions pénales de responsabilité absolue.

La réintégration de l'époux fautif dans la position qu'il occupait dans le ménage avant de commettre la faute (élément matériel) et l'intention de pardonner.

On peut penser que les juges et auteurs se sont méfiés de la simplicité ou du formalisme excessif de cet effort de rationalisation. Dans la banque Quicklaw, on ne le retrouve cité que dans deux décisions. Voir aussi Julien D. Payne et Marilyn A. Payne, *Canadian Family Law*, 2^e éd., Toronto, Irwin Law, 2006, p. 189-192. Ces auteurs présentent les deux volets du critère pour établir le fait de la séparation (*live separate and apart*) mais n'assignent pas chacun des volets à un mot en particulier.

**** Pour une présentation synthétique des différentes raisons expliquant cet usage, voir Frédéric Houbert, *Guide pratique de la traduction juridique (anglais-français)*, Paris, La Maison du dictionnaire, 2005, p. 70-71.

Deuxièmement, on constate que la locution *live separate and apart* et ses synonymes peuvent s'employer autant pour parler des deux époux (p. ex. *The spouses have lived separate and apart for more than one year*) que pour parler d'un époux par rapport à l'autre (p. ex. *She has lived separate and apart from her husband for more than one year*). Les expressions « vivre séparément l'un de l'autre » et « vivre séparés l'un de l'autre » n'offrent pas le même potentiel syntagmatique puisqu'elles ne peuvent s'employer qu'en parlant des deux époux, et non d'un époux par rapport à l'autre. Pour reprendre la terminologie des auteurs du *Dictionnaire canadien de la common law*, ces expressions françaises sont moins maniables que celles de langue anglaise¹⁴.

En fin de compte, c'est aussi en raison de sa plus grande maniabilité que nous avons préféré « vivre séparé » à « vivre séparément » pour rendre *live separate and apart* et ses synonymes. La locution « vivre séparé » peut s'employer autant pour parler des époux que d'un époux par rapport à l'autre. Le *Trésor de la langue française* (TLF) l'atteste spécifiquement*.

En revanche, selon le TLF, l'expression « vivre séparément » au sens de « vivre de façon séparée » ne semble pouvoir s'employer qu'en parlant des deux époux. Cela tient à la signification de « séparément de ». L'expression « séparément de », lorsqu'elle se rapporte au sujet de l'action qu'il détermine, ne signifie pas « de façon séparée », mais « indépendamment de », c'est-à-dire « en faisant abstraction de » ou « sans égard à »**. Deux époux qui vivent séparés ne vivent pas forcément indépendamment l'un de l'autre.

Pour ces raisons, le Comité de normalisation du PAJLO a choisi de rendre *live separate and apart* et ses synonymes par « **vivre séparé** », vu la plus grande maniabilité de cette tournure comparativement à « vivre séparément ». Cette solution prend ses distances d'avec le texte de la *Loi sur le divorce*, qui fait correspondre les syntagmes *living separate and apart* et « vivaient séparément ».

Sans s'en justifier explicitement sur la base du texte de loi, le Comité a convenu d'ajouter le nota suivant : « L'expression «vivre séparément» peut s'employer en parlant des deux époux, mais non en parlant d'un époux par rapport à l'autre. »

De certains critères influençant l'acceptation ou le rejet de candidats à l'équivalence

Des critères autres que le principe d'économie, le refus du pléonisme et la maniabilité de l'équivalent peuvent contribuer à l'acceptation ou au rejet d'un candidat à l'équivalence.

En guise de conclusion, nous nous contenterons d'énumérer certains des critères appliqués par le Comité de normalisation pour accepter ou rejeter un candidat. Nous présenterons, pour chacun des critères, un exemple tiré des travaux sur le vocabulaire du droit de la famille***. Précisons enfin qu'à notre connaissance, la terminologie associée à ces critères n'est pas arrêtée; celle employée ici, bien qu'inspirée des terminologies relatives à la néologie, reste maison.

Adéquation notionnelle

Pour rendre *marriage licence*, l'expression « licence de mariage » a été écartée au profit de « permis de mariage », car « licence », en français, constate généralement des autorisations accordées pour poursuivre des activités commerciales ou professionnelles; le sens de « permis » est plus large. Enfin est-il besoin de préciser qu'on ne considère pas le mariage comme une activité commerciale ou professionnelle?

Adéquation syntaxique

Pour rendre *conditional gift on marriage*, l'expression « donation conditionnelle au mariage » a été écartée au profit de « donation sous condition de mariage ». Nous avons constaté que le tour « conditionnel à » est peu attesté dans les ouvrages de langue et, pour cette raison, il a été jugé syntaxiquement suspect; en revanche, le tour « sous condition de » est idiomatique en français.

Adéquation connotative ou affective

Prenons la série suivante : *betrothal*, *engagement*, *engagement to marry*, *agreement to marry* et *contract to marry*. On remarque notamment que plus on se déplace vers la fin de cette série, plus le mot ou l'expression évoque une opération de nature juridique et en particulier de nature contractuelle. Serait-il légitime pour un terminologue d'aplanir les variations connotatives qui s'observent entre les mots et expressions de cette série en les considérant tous comme synonymes? Nous ne le croyons pas. Pourtant du point de vue du droit positif, en particulier d'un point de vue strictement notionnel et synchronique, il ne semble pas exister de différences entre ces mots et expressions¹⁵.

Rejet de l'anglicisme

Pour rendre *issuier of marriage licences*, le Comité a choisi « délivreur de permis de mariage ». L'expression « émetteur de permis de mariage » a été écartée au motif que l'expression dérive du tour « émettre un permis » et que le verbe « émettre », au sens de « délivrer », est considéré comme un anglicisme¹⁶.

* b) α) [En parlant de deux conjoints ou de l'un d'entre eux p. réf. à l'autre] Qui a/qui ont cessé de mener la vie commune. *Voici bientôt six semaines que je vis séparée de mon mari* (Stendhal, *Rouge et Noir*, 1830, p. 440).

** Ce sens de l'expression « séparément de » est également attesté par Joseph Hanse, qui l'attribue au Littré. Joseph Hanse, *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, 2^e éd., Paris-Gembloux, Duculot, 1987, s.v. « séparément ».

*** Les exemples sont tirés des dossiers de normalisation du Comité de normalisation du PAJLO, consultables au www.cttj.ca/.

Refus de la périphrase

Pour rendre *pre-nuptial gift* et *antenuptial gift*, « donation pré-nuptiale » et « don pré-nuptial », selon le sens, ont été préférées à « donation faite avant le mariage » et « don fait avant le mariage », lesquelles expressions sont périphrastiques et, en cela, moins économiques que les constructions en langue anglaise.

Capacité dérivationnelle

Le candidat « époux outragé » a été écarté pour rendre *innocent spouse*, entre autres choses, parce que « outrageant » ne pouvait servir à construire l'autre élément de la paire antonymique, soit *guilty spouse*; en effet, « outrageant » peut se dire d'un propos, d'une manière, d'une action, mais pas d'une personne. Comme il était impossible de dériver du mot « outrage » les deux éléments de la paire antonymique, nous avons écarté « époux outragé ». Au demeurant, l'expression « époux outragé » aurait pu être considérée, avec raison, comme un euphémisme de mauvais aloi lorsqu'elle aurait désigné l'époux victime de cruauté physique, l'époux violenté. Pour que l'opposition des termes soit claire et pour avoir un couple apparié, le Comité a retenu les équivalents « époux fautif » et « époux non fautif » pour rendre respectivement les termes *guilty spouse* et *innocent spouse*.

Probabilité d'implantation du terme dans l'usage

À l'analyse, nous sommes arrivés à la conclusion que l'expression *breakdown of marriage* serait mieux rendue en français par « faillite du mariage » que par « échec du mariage ». Le Comité a tout de même normalisé l'expression « échec du mariage ». Le fait que le terme « faillite » désigne déjà un sous-domaine du droit et l'usage bien établi de l'expression « échec du mariage » en droit de la famille, à laquelle « faillite du mariage », quoique constatée, ne fait pas vraiment concurrence, rendent les probabilités d'implantation du terme « faillite du mariage » à peu près nulles.

Le critère de la probabilité d'implantation dans l'usage rejoint celui de l'usage, qui reste évidemment un sinon le critère primordial. Pour chaque notion, le Comité se demande s'il existe un usage fréquent et bien établi, voire uniforme. À ce sujet, compte tenu de l'influence exercée sur l'usage par les mots et les formes consacrés sur le plan législatif, il est entendu que l'application de ce critère contribue à conforter les choix législatifs et à faire en sorte que les législateurs bilingues, à la faveur de leur compétence exclusive, sinon prépondérante dans la production normative, se trouvent à normaliser le langage du droit.

Tenir compte des mots et des formes dénominatives du législateur ne signifie toutefois pas les accepter sans discussion. À l'analyse de la notion véhiculée par la locution *live separate and apart*, il n'est pas sûr que les terminologies législatives française et anglaise proposent à tout coup les meilleurs termes... ■

Notes

- 1 Réjean Patry, « La normalisation de la terminologie française de la common law : son acceptation », *TermNet News*, 1988, vol. 23, p. 30-35 et Nicholas Kasirer, « 'Délit' interdit! No 'offence'! », dans *Regards croisés sur le droit privé / Cross-examining private law*, Cowansville, Yvon Blais, 2008, p. 203.
- 2 A.B. v. C.D., 2009 BCCA 200, par. 31 (CanLII).
- 3 Eamer v. Eamer, [1971] 5 W.W.R. 183, p. 184 (Man. Q.B.). *The words "separate and apart" are disjunctive. They mean that there must be a withdrawal from the matrimonial obligation with the intent of destroying the marital consortium, as well as physical separation. The two conditions must be met : Rushton v. Rushton (1968), 1 R.F.L. 215, 66 W.W.R. 764, 2 D.L.R. (3d) 25 (B.C. S.C.). Voir aussi Dimen v. Dimen (1974), 15 R.F.L. 322 (Sask. Q.B.). Voir aussi James Macdonald et Ann Wilton, *The 2008 Annotated Divorce Act*, Toronto, Thomson Carswell, 2007, p. 49.*
- 4 *A Dictionary of Modern Legal English*, 2^e éd., Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 294.
- 5 Wong v. Wong, [1995] B.C.J. No. 1420, par. 11 (B.C.S.C.) (Q.L.).
- 6 Gaita v. Gaita, [2008] B.C.J. No. 1558, par. 29 (B.C.S.C.) (Q.L.).
- 7 Hall v. Hall, [2008] B.C.J. No. 2631, par. 17 (B.C.S.C.) (Q.L.).
- 8 Smart v. Wiewior, [1990] B.C.J. No. 1991 (B.C.C.A.) (Q.L.).
- 9 *Loi sur le divorce*, L.R.C. 1985, ch. 3 (2^e suppl.), al. 8(2)a).
- 10 *Loi sur les biens matrimoniaux*, L.N.-B. 1980, ch. M-1.1, al. 7c).
- 11 Code criminel, L.R.C. 1985, ch. C-46 (abr., 2000, ch. 12, art. 94).
- 12 Raghavan c. La Reine, 2001 CanLII 707 (C.C.I.), par. 22.
- 13 Joseph Hanse, *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, 2^e éd., Paris-Gembloux, Duculot, 1987, s.v. « Séparément ».
- 14 PAJLO, *Dictionnaire canadien de la common law : droit des biens et droit successoral*, op. cit., p. xii; C. Parsons, « Élaboration d'une terminologie française de common law. Réflexions sur les travaux du PAJLO au cours des dix dernières années », dans G. Snow et J. Vanderlinden, dir., *Français juridique et science du droit*, Bruxelles, Bruylant, 1995, p. 279-294.
- 15 Nigel Lowe et Gillian Douglas, dir., *Bromley's Family Law*, 10^e éd., Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 43-44. Les décisions finales relativement à ces mots et expressions n'ont pas encore été prises par le Comité de normalisation.
- 16 Marie-Éva de Villers, *Multidictionnaire de la langue française*, 4^e éd., Montréal, Québec Amérique, 2003.



Carnet techno Tech Files

André Guyon ■

Translation: Geoffrey McGuire

Rêves réalistes d'un langagier

Je vais me risquer à prédire les outils de travail dont disposeront les langagiers dans dix ans. Vu mon âge (25 ans et 355 mois au moment d'écrire ces lignes), je considère que le risque est plutôt limité.

La commande vocale

La commande vocale modifiera radicalement le travail des langagiers. La reconnaissance vocale pour la dictée a déjà connu une progression spectaculaire, et l'ajout de fonctions de correction automatique et des innovations tirées de l'observation permettront de tolérer les erreurs les plus fréquentes et les plus flagrantes.

Plutôt que de passer constamment du clavier à la souris, on pourra dire au logiciel de mettre un paragraphe en retrait, puis préciser l'incrément positif ou négatif. On pourra insérer un tableau en disant, par exemple, « insérer tableau, 6 lignes, 3 colonnes ». On pourra mettre un signet vocal pour se rappeler qu'on « en arrache » avec un passage, ce que me permettait déjà en 1980 mon dictaphone.

On pourra raffiner les recherches dans un dictionnaire en précisant qu'on cherche, par exemple, des synonymes, des antonymes, la famille du mot trouvé, des exemples contextuels ou des difficultés propres à l'utilisation du mot.

Le traducteur pourra demander au logiciel d'aide à la traduction de passer au segment suivant, d'accepter une proposition, de la modifier légèrement, de lancer une recherche plein texte sur une expression, etc.

Je pense que la commande vocale se glissera bientôt dans le coffre à outils des langagiers. Pourquoi? Parce que la plupart des fonctions mentionnées ci-dessus existent déjà. Parce que certains téléphones sont déjà munis de fonctions de reconnaissance vocale. Parce que l'adoption massive des téléphones intelligents favorise grandement la simplification des interfaces destinées à une plateforme mobile, y compris l'acceptation de commandes vocales. Je le sais parce qu'un infolangagier débrouillard peut lui-même créer le genre d'interface voulue à l'aide de la version de la reconnaissance vocale fournie avec Windows Vista 64 bits.

Et tout cela n'est que la pointe de l'iceberg de la commande vocale...

Realistic dreams of a language professional

Let me venture to predict what tools language professionals will be using 10 years from now. Given my age (25 years, 355 months at the time of writing), I consider the risk to be minimal.

Voice control

Voice control will fundamentally change the work of language professionals. Speech recognition has already come a long way, and the addition of automatic correction features and a few observation-based innovations will mean greater tolerance for the worst and most common errors.

Rather than constantly switching between keyboard and mouse, we will be able to tell the software to indent a paragraph, then specify the positive or negative increment. We will be able to insert a table by saying "insert table, six rows, three columns." We will be able to insert a voice bookmark as a reminder that we are having difficulty with a passage, something I could already do in 1980 with my dictaphone.

We will be able to refine our dictionary searches by explaining that we are looking for synonyms, antonyms, the family of the word found, contextual examples or usage problems specific to the word.

The translator will be able to ask the translation software to skip to the next segment, accept a proposal, make slight changes to a proposal, launch a full-text search for an expression, etc.

I suspect voice control will be making its way into language professionals' toolboxes in the near future. Why, you ask? Because most of the features mentioned above already exist. Because some phones are already equipped with speech recognition functionality. Because the mass adoption of smart phones is highly conducive to simplification of mobile platform interfaces, which includes acceptance of voice commands. Because resourceful technolinguists can create the desired interface themselves using the Vista 64-bit version of Windows Speech Recognition.

And all this is just the tip of the iceberg when it comes to voice control...

La révision assistée par ordinateur

La révision sans aide informatique tire à sa fin. Un jour, les réviseurs travailleront avec des logiciels de révision similaires aux logiciels de traduction assistée par ordinateur.

Le réviseur pourra parcourir toutes les occurrences de passages semblables se trouvant dans un ou plusieurs textes, puis revenir à son point de départ. Il pourra constituer des mémoires de révision à partir de ses interventions et s'en servir pour corriger le contenu des mémoires de traduction.

Le réviseur pourra faire une révision à l'aide d'un synthétiseur lui permettant d'écouter le texte de départ pendant qu'il lit la traduction, par exemple*.

Enfin, le réviseur, grâce au système de gestion des besoins et du flux décrit plus loin, pourra intervenir très tôt dans le processus afin de répondre aux situations d'urgence à grand volume. Ces situations ne sont peut-être pas le quotidien des langagiers, mais elles n'en sont pas moins récurrentes un peu partout sur la planète.

En outre, depuis quelques années, tout le monde veut tout sur-le-champ. Le saut de qualité qu'a connu la traduction automatique n'a fait qu'accroître les attentes. Les clients en viennent donc à considérer que c'est facile de traduire 50 000 mots pour le lendemain matin et s'attendent de plus en plus à ce que ce soit la norme, et non l'exception.

Un tel système de révision verra le jour si je vis encore dix ans. Si l'industrie n'en produit pas un, je m'en chargerai.

La gestion de la demande en temps réel

Un autre système simplifiera le travail des acteurs de l'industrie langagière : un système de gestion de la demande en temps réel qui tiendra compte des points forts et des points faibles des langagiers ainsi que des impondérables.

Ce système, jumelé à un bon réseau de professionnels et à l'outil d'aide à la révision, permettra de respecter presque à tout coup les échéances les plus démentielles. Ses utilisateurs pourront suivre en temps réel la progression des dossiers de traduction et demander de l'aide à des collègues : traducteurs, agents d'appui professionnel, terminologues, gestionnaires de projets, commis, etc. Le système permettra aussi de tenir compte de la redondance interne (dans un texte) et externe (entre divers textes), de faire une répartition intelligente et optimale et de diviser automatiquement les grands projets sans perdre une heure ou deux à compter les mots et les documents.

* J'ai vu M. Yun Casalilla Alejandro, langagier intéressé par l'aide à la révision, faire une démonstration de la façon dont il utilise la synthèse vocale à cet effet lors d'une présentation à la Réunion internationale annuelle sur la traduction et la terminologie assistées par ordinateur (JIAMCATT) de 2009.

Computer-assisted revision

The days of revising without computer assistance are drawing to a close. A day is coming when revisers will work with revision software similar to computer-assisted translation software.

Revisers will be able to browse through all occurrences of similar passages in one or more texts, then return to the starting point. They will be able to create revision memories based on their changes and use them to correct the content of translation memories.

The reviser will be able to compare source and target text with the help of a synthesizer that allows the reviser to listen to one while reading the other.*

Finally, using the needs and workflow management system described below, the reviser will be able to intervene very early in the process in the case of high-volume rush jobs. While language professionals may not have to contend with such situations on a daily basis, they are nevertheless a common occurrence all around the world.

In addition, for the past few years now, everyone wants everything right away. The great strides that have been made in the quality of machine translation have only heightened expectations. Increasingly, clients are coming to believe that translating 50,000 words in the space of a day is a simple matter and see it not as the exception but as the rule.

If I live another 10 years, I'm sure to see such a revision system. If the industry doesn't come up with one, then I will.

Managing demand in real time

Another system that will simplify work in the language industry is a real-time demand management system that will take into account the strengths and weaknesses of language professionals as well as contingencies.

When combined with a solid network of professionals and the revision support tool mentioned earlier, this system will make it possible to meet even the most insane deadlines in almost every case. Users will be able to track progress on translation requests in real time and ask for help from colleagues (translators, professional support staff, terminologists, project managers, clerks, etc.). The system will also take into account redundancies within and across texts and allow for an optimal and intelligent distribution of work and the automatic divvying up of large projects, thereby saving an hour or two that would have been spent counting words and documents.

* During a presentation at the International Annual Meeting on Computer-Assisted Translation and Terminology (JIAMCATT) 2009, I saw Yun Casalilla Alejandro, a language professional interested in revision support, demonstrate how he uses voice synthesis in this way.

Des systèmes de gestion du flux des travaux existent, mais ils sont un peu trop axés sur les besoins des gestionnaires. Il y a de l'espoir, car j'ai déjà vu au moins un système commercial conçu par des langagiers qui se rapproche beaucoup de ce que je viens de décrire.

Un écran virtuel immense

Au lieu d'avoir un ou deux grands écrans, le langagier pourra travailler sur un écran virtuel qui équivaldra à une surface de quelques mètres carrés. Il y étalera son environnement de travail et pourra même visionner des dessins animés, si ça lui permet de relaxer et de mieux travailler.

Il existe déjà des lunettes et des casques de réalité virtuelle qui permettent de simuler un affichage sur grand écran. Ces dispositifs sont, à l'heure actuelle, surtout destinés au visionnement de films ou à la participation à des jeux en trois dimensions. En traduction, le traducteur pourra visionner ou projeter en 3D des appareils complexes au sujet desquels il doit traduire.

Il ne reste qu'à adapter les logiciels afin qu'ils permettent le travail sur de tels dispositifs. Par contre, comme pour la dictée, certains langagiers ne s'y adapteront jamais. Ces affichages virtuels coupent l'utilisateur du reste du monde.

Les applications pour plateformes mobiles

Le langagier pourra travailler n'importe où grâce aux nouvelles applications. Je n'utilise pas encore mon téléphone pour naviguer sur Internet, mais je compte m'y mettre bientôt, en raison des facteurs déjà évoqués.

Je suis tout à fait conquis par les interfaces de nombreuses applications offertes sur les téléphones et lecteurs de musique de Apple qui, en bonne partie, intègrent la voix.

Aujourd'hui, tous les réseaux sociaux ainsi que l'application de téléphonie IP la plus connue sont disponibles en format portable. Et leur interface est superbe! De petites applications donnent sur demande les prévisions du temps, les cotes boursières ou d'autres renseignements des plus variés. Besoin de trouver un commerce? Les « pages jaunes » donnent une liste à jour et plutôt complète des commerces dans un secteur donné. Bref, tout sera plus que jamais à portée de la main.

Des logiciels facturés à la demande

Les logiciels seront facturés à la demande, en tant que services. N'oubliez pas qu'à l'heure actuelle, un langagier canadien pourrait avoir divers clients utilisant les produits des sociétés suivantes :

Beetext
MultiCorpora
SDL
Terminotix

Workflow management systems do exist, but they are a little too focused on the needs of managers. There is hope, however, as I have seen at least one commercial system designed by language professionals that closely resembles what I have just described.

One immense virtual screen

Instead of having one or two large screens, language professionals will one day work on a virtual screen equivalent in size to a surface of several square metres. They will spread their work out on the screen and even watch cartoons if it helps them relax and work more effectively.

There are already virtual reality glasses and helmets that simulate a big-screen display. This equipment is currently designed mostly for watching movies or playing games in 3D. Translators will be able to use this technology for 3D viewing or projection of complex devices referred to in texts for translation.

All that remains is to adapt the software so that the virtual reality equipment can be used for work. That being said, as is the case with dictation, some language professionals will never get used to it, as these virtual displays cut the user off from the outside world.

Applications for mobile platforms

Thanks to the new applications, language professionals will be able to work from anywhere. While I have yet to use my phone to surf the Web, I plan to start doing so shortly for the reasons mentioned above.

I am totally captivated by the interfaces of many of the applications on Apple's phones and music players, most of which come with voice control.

Today, the best-known VoIP application and all social networks are available in portable format. And the interface is amazing! Small applications provide weather forecasts, stock quotes and a wide variety of other information on demand. Need to find a business online? The Yellow Pages offer an up-to-date, comprehensive list of businesses in any given area. In short, more than ever before everything will be at our fingertips.

Pay-per-use software

Software will be considered a service, and we will pay according to use. At the present time, a Canadian language professional may have various clients using products made by the following companies:

Beetext
MultiCorpora
SDL
Terminotix

Imaginez un peu la facture... sans même avoir la certitude que les clients commanderont de nouveau! Je n'ai volontairement nommé que des produits présents au Canada. Cependant, mondialisation oblige, on pourrait en demander bien davantage.

Une partie de la solution passe par l'interopérabilité des logiciels, l'autre partie par une offre de solutions Web payables à l'utilisation*.

Un outil de gestion de la terminologie plus convivial

J'entends par là un outil ni trop limité, ni trop compliqué et conforme aux normes d'échange et d'interopérabilité ouvertes. Honnêtement, je trouve que les logiciels de stockage de terminologie sont au mieux déprimants, les plus complets demandant une bonne connaissance des théories de la terminologie... et de ce qui se passe dans la tête des gens qui ont conçu ces logiciels.

Un outil de correction personnalisable et polyvalent

Le langagier disposera d'un outil qui apprendra automatiquement ce qu'on passe notre temps à corriger. Par exemple, quand le logiciel aura constaté que ça fait 5 ou 6 fois que je tape « ordianteur » au lieu de « ordinateur », il fera la correction et me demandera si je veux qu'à l'avenir il corrige mon erreur.

À l'heure actuelle, je paramètre chaque fois que je change de logiciel, et je trouve la chose pénible.

J'ai vu un embryon très intéressant de ce que je cherche et j'ai bon espoir de voir ça d'ici trois ans sur mon ordinateur.

Un outil de recherche de sigles

Le langagier aura enfin un outil qui, à partir d'un texte donné, trouvera la signification probable des sigles selon le contexte et, si elle existe, la traduction de ces sigles.

Je n'ai rien vu en chantier, mais je ne peux pas croire que personne n'entendra mon appel et ne viendra nous délivrer de nos bourreaux de sigles.

Un logiciel permettant la constitution de corpus

Le langagier disposera d'un logiciel qui constituera des corpus en fouillant sur le Web à partir de mots clés. Ainsi, il pourra acquérir rapidement des connaissances et s'imprégner d'un sujet inconnu. Je ne sais pas pour vous, mais pour ma part, quand j'aborde un nouveau sujet, j'essaie de m'en imprégner le plus possible avant de commencer à traduire.

* C'est très avantageux pour les concepteurs de logiciels de procéder de la sorte. En offrant le logiciel sous forme de service, ils diminuent le risque de piratage par des spécialistes qui savent trouver un mot de passe qu'on ne leur a jamais donné. C'est tout aussi avantageux pour les professionnels qui n'ont plus à acheter la vache quand ils n'en veulent que le lait.

Just imagine the bill...and there is no guarantee of repeat business! Now I purposely listed only those products that exist in Canada. However, given the imperatives of globalization there could be demand for many more.

Part of the solution lies in software interoperability, the other part in offering Web solutions on a pay-per-use basis.*

A more user-friendly terminology management tool

By "user-friendly" I mean a tool that is not overly limited or complicated and that meets open exchange and interoperability standards. Honestly, I find terminology storage software to be at best depressing, with the most comprehensive applications requiring a good knowledge of terminology theory, not to mention an ability to read the minds of the people who designed them.

A customizable and versatile correction tool

Language professionals will have a tool that automatically learns what we spend our time correcting. For example, when the software has found that I've typed "comupter" instead of "computer" five or six times, it will correct the mistake and ask me if I want it to make the same correction automatically in future.

Currently, I have the unenviable task of adjusting the settings every time I change software.

I have seen a prototype of what I'm looking for, and it was very interesting. I hope to see it on my computer within three years.

A search tool for initialisms

Language professionals will finally have a tool that finds the probable context-specific meaning of an initialism and the corresponding translation, if any.

I have seen nothing in the works, but I refuse to believe that no one will hear my plea and deliver us from our initialism tormentors.

Corpus-building software

Language professionals will have software that builds corpora by searching the Web by keyword. They will thus be able to quickly become familiar with and immersed in a new subject. I don't know about you, but when I approach a new subject, I try to immerse myself in it as much as possible before starting my translation.

* The pay-per-use model is particularly advantageous for software designers. By offering software in the form of a service, they reduce the risk of piracy by specialists who know how to find passwords they were never given. It is just as advantageous for professionals who no longer have to buy the cow when all they want is the milk.

J'ai justement eu la chance de voir au Conseil national de recherches du Canada (CNRC) un prototype qui fait exactement ce dont j'ai besoin : TerminoWeb.

C'est encore un prototype; l'interface est un peu intimidante, mais l'outil permet de lancer une recherche dans un ensemble de textes ou dans Internet. La recherche est unilingue, mais rien n'empêche de constituer deux corpus, l'un en langue source et l'autre en langue cible, pour obtenir au bout du compte une série de documents pertinents dans chacune des langues*.

Je pense qu'un tel produit serait utile non seulement aux langagiers, mais aussi aux apprenants dans tous les domaines.

WeBiText, un autre outil conçu par le CNRC, permet une recherche plein texte dans un domaine bilingue circonscrit (par exemple dans les sites du domaine « gc.ca »). Un autre très bon pas du CNRC dans la bonne direction**.

Des jeux en ligne relaxants...

...pour stimuler la production. Eh oui, je viens bel et bien d'oser écrire que je vois des jeux dans l'environnement de travail du langagier. Tout le monde insiste sur l'importance d'avoir du plaisir au travail, non? Les jeux en ligne à durée contrôlée permettront au langagier de jouer pendant ses pauses ou son heure de dîner, voire davantage si sa production est suffisante. C'est peut-être un peu infantile de ma part, mais je crois beaucoup au plaisir.

Un langagier a bien le droit de rêver... ■

* Quand j'ai étudié la terminologie, c'était la méthode à privilégier pour créer des fiches bilingues (à partir d'ouvrages unilingues de qualité, et non de textes traduits).

** Lire l'article « WeBiText à la rescousse », de Frances Urdininea, dans le vol. 7, n° 3 (septembre 2010) de *L'Actualité langagière*, <http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=1588>.

I should point out that at the National Research Council (NRC), I had the opportunity to see a prototype called TerminoWeb that does exactly what I need.

It is still a prototype, and the interface is a bit intimidating, but the tool can search several texts or the Internet. The search is unilingual, but there is no reason why two corpora couldn't be created—one in the source language and the other in the target language—so that a series of relevant documents would ultimately be found in each language.*

I think such a product would be useful not only for language professionals, but also for learners in all areas.

WeBiText, another tool developed by the NRC, allows for a full-text search in a specific bilingual domain (e.g. sites in domain “gc.ca”). With WeBiText, the NRC has taken another stride in the right direction.**

Relaxing online games...

...to boost productivity. You heard me right—I just dared to predict there will be games in the language professional's work environment. Everyone stresses the importance of having fun at work, right? Well, the introduction of online games of controlled duration will allow language professionals to play during their breaks or lunch hour, or even longer if their productivity is sufficient. You may think it a bit childish of me, but I'm a real believer in having fun.

A language professional has the right to dream... ■

* When I studied terminology, this was the preferred method for creating bilingual records (i.e. using quality unilingual works, not translations).

** Read “WeBiText to the rescue,” an article by Frances Urdininea, in *Language Update*, Vol. 7, No. 3 (September 2010), <http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=eng&cont=1588>.

Continued from page 12

English has other indefinite pronouns that can be either singular or plural according to meaning (e.g., *all*, *any*, *some*, *more*, *most*). In fact, in recent decades we've seen the once singular *none* slide over to this “sometimes singular, sometimes plural” category. If it can change, why not the other indefinites?

I suggest that we are arguing the gender-neutral pronoun problem from the wrong angle. Rather than transforming *they* into a singular pronoun, an effort that meets with continued resistance, we'd be on more solid grammatical ground if we allowed the singular indefinite pronouns to function as both singular and plural, depending on meaning. Then, when a pronoun like *anybody* referred to both sexes, we could use the plural *they* and still respect the rules of agreement.

And that's my modest proposal for balancing the twin imperatives of grammatical integrity and gender neutrality. ■

Sources

- 1 R.W. Burchfield (ed.), *The New Fowler's Modern English Usage* (3rd ed., 1996), entries for “their,” “them” and “they, their, them.”
- 2 Justice Canada, “Gender-neutral Language” (2009), <http://www.justice.gc.ca/eng/dept-min/pub/legis/n15.html>.
- 3 Law Society of British Columbia, “Respectful Language Guideline” (2007), http://www.lawsociety.bc.ca/practice_support/articles/policy-language.html.
- 4 Joanne Buckley, *Checkmate: A Writing Reference for Canadians* (2nd ed., 2008), section 10-5A.
- 5 Wendalyn Nichols (ed.), *Copyediting newsletter*, “Tip of the Week,” October 27, 2008.
- 6 *The Yahoo! Style Guide*, “Write gender-neutral copy,” <http://styleguide.yahoo.com/writing/be-inclusive-write-world/write-gender-neutral-copy>.
- 7 *Canadian Oxford Dictionary* (2nd ed., 2004), entry for “they.”
- 8 *Canadian Press Stylebook* (15th ed., 2008), p. 22.
- 9 Bryan A. Garner, *Garner's Modern American Usage* (3rd ed., 2009).
- 10 Margery Fee and Janice McAlpine, *Guide to Canadian English Usage* (2nd ed., 2007), entry for “everyone, everybody.”



Mots de tête

Frédérin Leroux fils

Volume 7/4 • Décembre/Décembre 2010

L'Actualité langagière = Language Update

« mon nom est »

Mon nom est Johnny Cash.

(Marie-Christine Blais, *La Presse*, 7.10.09)

Il est curieux que je puisse vous demander « Quel est votre nom? », mais que vous ne puissiez pas me répondre « Mon nom est Untel »... sans commettre d'anglicisme, en tout cas. Vous le saviez? On ne peut rien vous apprendre. Pour ma part, c'est un ouvrage¹ de Victor Barbeau qui m'apprit – à mon grand étonnement – que cette tournure était un calque. Bien sûr, je me suis précipité sur mes dictionnaires. Mais les bilingues n'ont fait que confirmer le verdict : il fallait dire « je m'appelle ». Quant aux unilingues, ils étaient muets.

Il s'écoulera ensuite presque vingt ans avant que l'auteur du fameux Colpron² ne vienne me rafraîchir la mémoire (cet anglicisme avait échappé à l'édition de 1970). Et presque autant d'années avant qu'un autre défenseur de la langue, Camil Chouinard³, revienne à la charge. Par la suite, les condamnations seront plus rapprochées : Lionel Meney⁴ en 2003, Jacques Laurin⁵ en 2006 et Jean Forest⁶ en 2008.

Si l'on ajoute la mise en garde des *Clefs du français pratique* du Bureau de la traduction, cela fait à peine sept « condamnations » : « Quel est votre nom? À cette question, le bon usage veut que l'on réponde *Je m'appelle...* ou *Je me nomme...*, plutôt que *Mon nom est...*, calque de l'anglais *My name is...* ». Sur plus de quarante ans, c'est peu. On est étonné du silence de fidèles vigiles

comme Guy Bertrand, Robert Dubuc, Paul Roux ou Marie-Éva de Villers. Mais, condamnations ou pas, nous continuons à l'employer de plus belle.

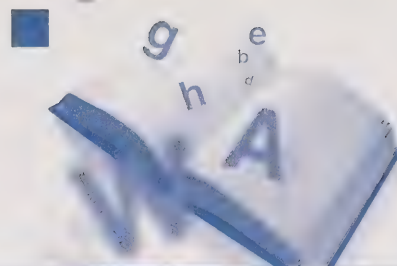
Et nous sommes loin d'être les seuls. La traduction, entre autres, nous en fournit plein d'exemples, et curieusement, de l'italien surtout. Je me contenterai de quatre : Carlo Levi⁷ : « Mon nom est Barone »; Elio Vittorini⁸ : « Sylvestro est mon nom »; Leonardo Sciascia⁹ : « Moi, mon nom est Gerlanda »; et Oriana Fallaci¹⁰ : « Mon nom est Kundun ». Et il n'y a pas que les traducteurs qui affectionnent ce tour. Les Français aussi. Je l'ai entendu dans des films, dont *Légitime violence* (1982) de Serge Leroy et *L'œuvre au noir* (1987) d'André Delvaux. Je l'ai même lu dans quelques bédés, notamment un Thorgal : « Mon nom est Thorgal » (*Le maître des montagnes*).

Quant aux auteurs plus sérieux, vous avez l'embarras du choix. Que diriez-vous de Lamartine pour ouvrir le bal? Certes, il inverse la formule : « Le nom de ma famille est d'... Julie est le mien » (*Raphaël*, 1849), mais il me semble que c'est à peu près comme dire « Julie est mon nom ». Quant au tour usuel, des auteurs quasi oubliés comme Albert Londres : « Mon nom est M. Pou » (*La Chine en folie*), ou des moins connus comme Georges Borgeaud (*Le préau*) ou Hugo Claus (*La chasse au canard*) l'emploient, ainsi que des plus connus comme Jean Dutourd (*Le crépuscule des loups*), Louis Guilloux (*O.K., Joël*) ou Jean Genet (*Un captif amoureux*). Même un grand cinéaste ajoute son grain de sel : « Mon nom est Jean Renoir » (*Écrits*).

À l'époque où Barbeau m'apprit la mauvaise nouvelle, le *Trésor de la langue française* en ligne n'existait évidemment pas. Si on y jetait un coup d'œil? On y trouve plusieurs exemples : de Vigny (*Journal d'un poète*) : « Mon nom est Jeanne-Victoire »; de Hugo (*La légende des siècles*), de Claudel (*Poésies diverses*), et enfin, de Mauriac (*Le nœud de vipères*), qui emploie les deux : « Je ne m'appelle pas celui qui damne, mon nom est Jésus. »

Aujourd'hui, on trouve ce « calque » dans quelques dictionnaires, dont le *Grand Larousse de la langue française*, que j'avais négligé de consulter à l'époque : « mon nom est Durand ». Sauf erreur, un seul dictionnaire bilingue l'enregistre, le *Robert & Collins* : « mon nom est Robert ». Dans sa dernière édition, le Littré donne « mon petit nom est Paul », ce qui logiquement devrait nous autoriser à dire « mon nom est Paul », vous ne croyez pas?

Après ce chapelet d'exemples (et tous ceux que je vous ai épargnés), je ne vois pas comment on pourrait continuer à condamner cette façon de dire. On peut certes lui préférer « je m'appelle » (c'est mon cas), mais la condamner? Si on ne peut la souffrir, mais qu'on veut éviter de répéter « je m'appelle », ou qu'on trouve « je me nomme » un peu vieillot, il existe une autre formule. Que certains considèrent d'ailleurs comme fautive. Louis-Paul Béguin¹¹ est catégorique : « Un lecteur voudrait savoir comment on doit se présenter au téléphone. Doit-on dire : *Allo, mon nom est...* ou *Je suis...* Cette dernière formule (*Je suis Untel*) est absolument à proscrire. C'est un anglicisme de la



pire espèce. On peut dire à la rigueur *Mon nom est...* pour s'identifier au téléphone. »

Ce n'est pas l'avis de Colpron ou Chouinard, qui eux – nous l'avons vu – condamnent « mon nom ». Outre « je m'appelle », ils proposent justement « je suis ». J'en ai trouvé moins d'exemples, mais c'est néanmoins courant. Et ça ne date pas d'hier, comme en témoigne cet exemple de Léon Daudet¹² : « Vous ne me connaissez pas. Je suis Riffard. » Et les Italiens répondent encore à l'appel : Curzio Malaparte¹³ : « Comment t'appelles-tu? – Je suis Calusia, m'cap'taine »; et Tomasi di Lampedusa¹⁴ : « Je suis Bettina, la gouvernante ». Enfin, un auteur français¹⁵ : « [l'auteur] comprenait mal que la plupart des adultes osent ainsi se présenter : *Je suis Monsieur Verges* ». Au moins deux dictionnaires bilingues, le Harrap's et le Larousse, l'enregistrent : « je suis Éliane », « je suis Bill ».

J'ai écrit au début que je pouvais, en toute impunité, vous demander *Quel est votre nom?* Mais si je me fie aux dictionnaires, je devrais me méfier de cette question tout autant que de sa réponse « québécoise ». C'est en vain que vous la chercheriez dans le Robert, le Larousse, le Littré, etc. J'ai d'ailleurs déjà entendu ce tour condamné. Et sur Internet, j'ai trouvé récemment un article d'une importante personnalité de la francophonie (commandeur de la Légion d'honneur, entre autres), Jean-Marc Léger, qui déplore l'anglicisation du Québec : « De même, on ne dit plus : *Comment vous appelez-vous?* mais : *Quel est votre nom?* (what's your name?). »

Et pourtant, on trouve cette expression dans quelques dictionnaires : le *Trésor de la langue française* cite Casimir Delavigne (1824) et Mauriac (1938); le Hachette-Oxford, le Larousse bilingue et le Harrap's la donnent aussi. Et c'est la question qui se pose normalement d'après Béguin et les *Clefs du français pratique*. Alors, comment en est-on arrivé à soupçonner ce tour d'être un calque? Il suffit, comme on le voit, que le français ressemble de trop près à l'anglais. À l'époque, Victor Barbeau pouvait toujours invoquer le silence des dictionnaires, mais aujourd'hui, Jean-Marc Léger n'a plus cette excuse. Et nous non plus...

Je termine avec un mot sur deux traductions de *La nuit des rois* de Shakespeare. Dans celle de la romancière acadienne Antonine Maillet (Leméac, 1993), « My name is Mary, sir » est traduit comme vous le feriez : « Je m'appelle Maria, monsieur ». Mais que trouve-t-on dans celle de celui qu'on qualifie de « traducteur le plus respecté de sa génération », Pierre Leyris? Ceci : « Mon nom est Marie, monsieur » (GF-Flammarion, 1994)... Leyris n'a manifestement pas lu Barbeau, Colpron, Chouinard ou les autres. ■

Notes

- 1 *Le français du Canada*, 1970.
- 2 Gilles Colpron, *Les anglicismes au Québec*, Beauchemin, 1982.
- 3 *1300 pièges du français parlé et écrit*, Libre Expression, 2001.
- 4 *Dictionnaire québécois-français*, Guérin.
- 5 *Nos anglicismes*, Éditions de l'Homme.
- 6 *Le grand glossaire des anglicismes du Québec*, Triptyque.
- 7 *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, Gallimard, 1948 (traduit par Jeanne Modigliani).
- 8 *Conversation en Sicile*, Gallimard, 1948 (traduit par Michel Arnaud).
- 9 *La mer coule de vin*, Gallimard, 1977 (traduit par Jacques de Pressac).
- 10 *La rage et l'orgueil*, Plon, 2002 (traduit par Victor France).
- 11 *Problèmes de langage au Québec et ailleurs*, L'Aurore, 1978.
- 12 *La vie orageuse de Clemenceau*, Albin Michel, 1938.
- 13 *Le soleil est aveugle*, Denoël, 1958 (traduit par Georges Piroué).
- 14 *Le professeur et la sirène*, Seuil, 1961 (traduit par Louis Bonalumi).
- 15 Pierre Sansot, *Bains d'enfance*, Payot, 2003.

El Rincón Español

Frances Lourdes Urdininea

Volume 7/4 • Décembre/December 2010

L'Actualité langagière • Language Update

WeBiText, herramienta idónea para explotar una lengua pivote

El presente artículo es un complemento a la reseña sobre **WeBiText** que apareció publicada en el número anterior*.

WeBiText es un *programa de concordancias*** que permite encontrar y visualizar – en un *corpus* predeterminado y bilingüe de publicación en línea – una palabra, frase, oración, párrafo o página en una *lengua de partida* y su equivalente en una *lengua de llegada*. WeBiText establece esa concordancia en segundos, ahorrando engorrosas búsquedas manuales a traductores, terminólogos, estudiantes y público en general. Esta práctica herramienta es fruto de un acuerdo de colaboración suscrito entre el Instituto de Tecnología de la Información del Consejo Nacional de Investigaciones de Canadá y la Oficina de Traducciones del Gobierno de Canadá.

WeBiText está disponible gratuitamente en:
<http://www.webitext.com/bin/webitext.cgi>

El banco terminológico y el *corpus* del Gobierno de Canadá

En el proceso de traducción es necesario resolver dos cuestiones fundamentales: la terminología (encontrar equivalentes adecuados en la lengua de llegada) y la sintaxis (determinar qué estructura permitirá expresar con claridad, en la lengua de llegada, el concepto contenido en el texto original).

En Canadá, los traductores que trabajan en la combinación inglés-francés (las dos lenguas oficiales del país) disponen de dos fuentes para solucionar ambas cuestiones.

La primera es *TERMIUM Plus®*, el banco de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá. Sus casi 4 millones de fichas terminológicas incluyen cerca de 160.000 fichas trilingües (inglés, francés, español).

La segunda fuente es el vasto *corpus* (**gc.ca**) que el Gobierno de Canadá publica en línea en sus dos lenguas oficiales: más de 100 millones de páginas pueden ser visualizadas en una

u otra de las lenguas oficiales con un simple *clic* de “ratón”. Cabe destacar que la función de pasar de una página a su equivalente en la otra lengua oficial, que tan corriente parece en Canadá, en realidad no es nada común. En efecto, los sitios web de organismos tan importantes como la Organización de los Estados Americanos o la Organización Mundial de la Salud – e incluso un sitio web canadiense como el sitio del Gobierno de la Provincia de Ontario – carecen de esa función de correspondencia automatizada que se requiere para que se los pueda explotar como un *corpus* bilingüe o multilingüe en línea utilizando un programa de concordancia como WeBiText.

En el contexto canadiense, el traductor al español encuentra en *TERMIUM Plus®* una amplia gama de términos oficiales en español (leyes, nombres de ministerios, términos científicos y demás). Sin embargo, una rica fuente a su disposición es el *corpus* que el Gobierno de Canadá publica en francés, como se ilustra a continuación.

Explotación del francés como lengua pivote para traducir al español

En el contexto canadiense, utilizar la versión oficial francesa de un documento inglés (para traducir del inglés al español) ofrece una doble ventaja: se puede aprovechar no sólo la terminología del documento francés sino también su sintaxis.

En efecto, como los traductores del sector canadiense de lenguas oficiales se especializan en determinados ministerios o entidades federales, sus soluciones de traducción reflejan un profundo conocimiento del tema, una terminología normalizada y un acceso relativamente directo a los autores de los documentos. La versión oficial de los documentos gubernamentales canadienses es de gran calidad en ambas lenguas oficiales y ésa es una gran ventaja para el traductor capaz de servirse de ambas versiones oficiales para traducir a una tercera lengua.

Como se ve en los ejemplos a continuación, el traductor al español puede consultar con gran provecho la versión francesa oficial de un documento publicado en el *corpus* **gc.ca**

* WeBiText to the rescue/WeBiText à la rescousse, *Language Update/L'Actualité langagière*, Vol. 7/3, septiembre de 2010.

** En inglés “concordancer” o “concordance tool”; en francés, “concordancier”.

ORIGINAL EN INGLÉS	Dirty tricks force Colombia bill through Committee
VERSIÓN EN FRANCÉS	Des jeux de coulisses accélèrent l'examen en comité du projet de loi sur le commerce avec la Colombie
Efecto del francés como pivote	Evita la traducción literal de este encabezado de periódico
EQUIVALENTE ESPAÑOL	
Maniobras aceleran examen en comisión de proyecto de ley sobre comercio con Colombia	

ORIGINAL EN INGLÉS	Canadian Criminal Real Time Identification Services
VERSIÓN EN FRANCÉS	Services d'information sur les casiers judiciaires canadiens
Efecto del francés como pivote	Especifica el tipo de servicios prestados por la entidad
EQUIVALENTE ESPAÑOL	
Servicios de Información sobre Expedientes Judiciales Canadienses	

ORIGINAL EN INGLÉS	lowbush and highbush blueberries
VERSIÓN EN FRANCÉS	bleuets sauvages et bleuets de culture
Efecto del francés como pivote	Establece dos categorías indicando la principal diferencia económica
EQUIVALENTE ESPAÑOL	
arándanos silvestres y arándanos cultivados	

La celeridad de WeBiText, ventaja suprema

Aunque utilizar el francés como lengua pivote es una técnica generalizada para encontrar soluciones de traducción en español (y, por supuesto, en las demás lenguas que domine el traductor), la ventaja con WeBiText es que automatiza el proceso de manera tan óptima que esta técnica se puede convertir en una vía favorita para encontrar soluciones de traducción.

Segunda ventaja de WeBiText: sólo resultados pertinentes

La otra gran ventaja de utilizar WeBiText (en vez de hacer búsquedas manuales con un motor como Google) es que el equipo de investigadores del Instituto de Tecnología de la Información que mantiene esta herramienta preselecciona los sitios web que se van agregando al menú de *corpora* en los que WeBiText buscará pares equivalentes. En otras palabras, cuando el usuario selecciona en WeBiText una combinación de lenguas, el menú de WeBiText automáticamente

le muestra sólo aquellos sitios web que ya fueron preseleccionados *porque permiten la consulta directa de dos versiones lingüísticas de un mismo documento*. El resultado final es que — a diferencia de los resultados con un motor de búsqueda común — todos los resultados que arroja WeBiText son pertinentes. ¡Y eso acorta aún más el tiempo de búsqueda de soluciones!

En conclusión, creemos que, por su notable calidad y volumen, el *corpus gc.ca* (y otros sitios web preseleccionados) pueden ser explotados con gran ventaja por quienes traducen al español utilizando el francés como lengua pivote. Gracias a WeBiText, esta técnica es ahora más sencilla y veloz que nunca. ■

Et ce : est-ce bien cela?

Jean-Claude Gémard

Volume 7/4 • Décembre/Décembre 2010

On fait parfois suivre *et ce* de la virgule, ainsi que le recommandent, entre autres, l'Office québécois de la langue française* et certains auteurs**.

Or, dans la plupart des cas, *et ce* n'introduit pas une rupture dans l'énoncé appelant une pause, mais marque au contraire une continuité dans le discours, relie ce qui précède et ce qui suit, *et ce(la)* dans un même souffle. Lorsque l'expression remplit cette fonction, elle n'est pas suivie automatiquement d'une virgule, ce que confirment à la fois des ouvrages de grammaire, de linguistique ou de rédaction d'auteurs réputés, et l'usage suivi par de grands écrivains.

Attestée depuis le XIII^e siècle, cette expression « s'emploie comme complément dans certains tours anciens et littéraires : *ce faisant, ce disant, pour ce faire, et ce* (rappelant ce qui vient d'être dit)¹ ». Elle a été supplantée dans l'usage écrit par le tour plus familier *et cela* et désigne ce dont il est question, renvoyant ainsi à ce qui précède ou à la situation².

Ce est soit un adjectif, soit un pronom démonstratif, mais c'est dans cette dernière fonction qu'il est le plus souvent employé dans l'usage contemporain. Il appartient à la langue littéraire ou soignée³ et a été remplacé dans la plupart de ses emplois par *cela*, *ça* et parfois par *ceci*⁴.

Le grand grammairien Grevisse, dans la 11^e édition de son *Bon usage*⁵, reprend un exemple du dictionnaire de l'Académie française :

Je lui ai dit de faire telle et telle chose, et ce pour le persuader de...

Par cet exemple, on voit que *et ce* à la fois résume ce qui précède et introduit ce qui va suivre, mais d'un même souffle, sans marquer une pause qui serait incongrue devant la préposition *pour* lorsqu'elle traduit une intention, exprime un but, comme ici : persuader.

André Goosse, continuateur de l'œuvre de Grevisse, cite l'article 60 de la Constitution belge⁶ :

Il pourra être relevé de cette déchéance par le Roi ou par ceux qui, à son défaut, exercent ses pouvoirs dans les cas prévus par la Constitution, et ce moyennant l'assentiment des deux Chambres.

Jean Girodet, auteur du *Dictionnaire du bon français*⁷, place l'expression *et ce* avec *sur ce* (suivie parfois de la virgule parce qu'elle conclut; on marque alors la pause), *ce néanmoins* et *ce nonobstant*, qui sont parfois, mais non absolument, suivies de la virgule. Les exemples qu'il propose montrent *et ce* non suivie d'une virgule :

Il fut l'objet d'un blâme général, et ce pour avoir manqué à la coutume [= et cela].

Vous me retrouverez, dit-il, et sur ce il claqua la porte [= sur ces mots, en achevant de prononcer ces mots].

Chez Hanse, autre linguiste-grammairien réputé, on trouve, là encore, cet exemple sans virgule :

On dit : Il a déclaré, et cela [ou et ce] devant témoins⁸.

Chez Gaston Mauger, on trouve cet exemple « où *ce* est représentant » :

Il refuse de m'aider, et ce [= et cela] après m'avoir fait les plus belles promesses⁹.

Un dernier exemple, emprunté à Patrick Charaudeau, linguiste spécialisé en analyse du discours, montre un emploi de *ce* qui « pourra produire un effet communicatif de plus ou moins grande affectation » :

Il m'a annoncé ma nomination, et ce sans la moindre félicitation¹⁰.

Dans la presse contemporaine et sous les meilleures plumes, l'expression *et ce* n'est généralement pas suivie non plus d'une virgule. Parmi de nombreux exemples, en voici un relevé chez Luc Ferry, ancien ministre de l'Éducation nationale de France, philosophe, auteur et journaliste :

Dans cette perspective, l'épouvantail de la décroissance n'est pas la solution, et ce pour une raison que personne [...] ne peut sérieusement contester [...]¹¹

* Bien que l'usage soit flottant, on trouve plus généralement *et ce* et *et cela* placés entre deux virgules. Ex. : Nos tarifs seront augmentés, *et ce*, dès le mois prochain. » Banque de dépannage linguistique, à http://66.46.185.79/bdl/gabarit_bdl.asp?id=1505.

** Par exemple <http://portail.virtuel.collegebdeb.qc.ca/services/etudiants/salf/theorie/virgule.html>.

Cela dit, la virgule s'impose toutefois lorsqu'une incise vient rompre la continuité du discours, comme dans cet exemple de Goose, qui cite une phrase de Bazin relevée dans son roman *Vipère au poing* :

*Il nous fallait utiliser les water-closets de la tourelle de droite, contigus à la chambre des maîtres. Et ce, en pleine nuit, à la lueur d'une lampe Pigeon*¹².

Avec *et cela*, expression jumelle de *et ce*, mais plus familière, les exemples abondent. Goose, par exemple, cite le *Voyage au bout de la nuit* de Céline :

*Nous reprîmes, sur son ordre, cette fameuse lecture et cela dans des conditions morales tout à fait inquiétantes*¹³.

Ce dernier exemple nous montre comment un grand écrivain exprime, dans le discours, la continuité d'une pensée à l'œuvre sans rompre le lien logique qui unit les parties de la phrase entre elles.

Aussi serait-il prudent de vérifier des dires affirmant de façon parfois péremptoire – et, hélas, porteuse de sanctions dans des examens portant sur la ponctuation française – que telle serait la « règle », alors même qu'elle est fondée sur des prémisses pour le moins suspectes. Ce qui irait à contre-courant d'une tendance qui fait la part de moins en moins

belle à la virgule dans l'usage contemporain – qu'on le déplore ou qu'on s'en félicite.

Or, comme le pensait Léon-Paul Fargue, « [l']art est une question de virgules »! ■

Notes

- 1 *Grand Larousse de la langue française*, Paris, Larousse, 1971, t. 1, p. 636.
- 2 *Le bon usage*, 12^e éd. refondue, Paris–Louvain-la-Neuve, Duculot, 1991, par. 675, p. 1071.
- 3 *Ibidem*, par. 676, p. 1073.
- 4 *Ibidem*, par. 671 d), p. 1063.
- 5 Paris–Gembloux, Duculot, 1980, par. 1165, p. 591 (préfacée par Paul Robert).
- 6 *Le bon usage*, 12^e éd. refondue, Paris–Louvain-la-Neuve, Duculot, 1991, p. 1075.
- 7 Paris, Bordas, 1981, p. 144.
- 8 *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, 3^e éd., Bruxelles, De Boeck-Diculot, 1994, p. 197.
- 9 *Grammaire pratique du français d'aujourd'hui*, Paris, Librairie Hachette, 1968, par. 294, p. 127.
- 10 *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette, 1992, p. 233.
- 11 *Le Figaro*, jeudi 25 février 2010, p. 15.
- 12 *Le bon usage*, 12^e éd. refondue, Paris–Louvain-la-Neuve, Duculot, 1991, par. 259, p. 398.
- 13 *Ibidem*, par. 671, p. 1063.

La petite histoire d'une expression

Fanny Vittecoq ■

Faire ou ne pas faire long feu?

Faire long feu et *ne pas faire long feu* sont deux expressions distinctes aux origines bien différentes. Et, pour mettre de l'huile sur le feu, la forme affirmative peut évoquer une idée négative!

L'expression *faire long feu* s'employait autrefois pour parler d'une arme à feu dont le coup n'était pas parti en raison de la combustion trop lente de l'amorce : *La poudre étant mouillée, son fusil fit long feu. Le coup a fait long feu*. Aujourd'hui, elle est utilisée au sens figuré et exprime soit l'idée de longue durée, soit celle d'échec : *L'histoire a fait long feu dans la famille* (a duré longtemps). *Cette enquête fait long feu* (traîne en longueur). *L'expédition a fait long feu* (a échoué, n'a pas abouti). *Ta blague a fait long feu* (n'a pas produit l'effet attendu).

La forme négative *ne pas faire long feu*, quant à elle, repose sur une autre métaphore, soit celle d'une flamme qui s'éteint rapidement. Elle n'existe plus que dans le sens figuré de « être de courte durée », « ne pas durer longtemps », « ne pas réussir à tenir longtemps » : *Son projet n'a pas fait long feu. Il ne fera pas long feu dans ce poste*.

Finalement, les deux tournures s'opposent quand elles indiquent la durée : *son entreprise a fait long feu* (a duré longtemps) est le contraire de *son entreprise n'a pas fait long feu* (n'a pas duré longtemps). Ce n'est toutefois pas le cas lorsque *faire long feu* exprime l'échec... d'où le paradoxe de la phrase *Son entreprise n'a pas fait long feu, c'est donc qu'elle a fait long feu*.

Mais pour la plupart des Canadiens, qui n'utilisent que l'expression *ne pas faire long feu*, toute cette histoire pourrait bien n'être qu'un pétard mouillé... ■

Translators and ad hoc terminology research in the 21st century

Les traducteurs et la recherche terminologique ponctuelle au 21^e siècle

Kim Lacroix ■

Traduction : Joanie Ashby

When I started the M.A. in translation program at the University of Ottawa, I was already working in the field of translation and, like many other new translators, had quickly become aware of the differences between what is taught in school and what is practised in “real life.” What? You mean I don’t have a whole week to translate these 300 words? Unsurprisingly, that luxury just doesn’t exist in a production environment.

I have always been interested in specialized languages. So I wondered, what do experienced translators and terminologists do when they come across a specialized term and need to find its equivalent? How do they carry out their terminology research? Do they do it the same way that we learned in school? Where do they look? I also wanted to know if these two groups used the tools available on the market today (term extractors, comparable and parallel corpora, and concordancers, to name just a few), or if there were other tricks I didn’t know about. Which tools and which sources do they actually use?

In order to answer these questions, I decided to carry out a short survey* under the supervision of Dr. Aline Francœur. The type of terminology research that interested me the most was *ad hoc term research* (and more specifically *bilingual ad hoc term research*), and so this survey dealt only with this type of research rather than *thematic research***.

What is ad hoc term research?

It is arguably the most common type of terminology research: its purpose is to fulfill a particular, sometimes one-time need (hence *ad hoc*). An ad hoc term search answers a specific (often urgent!) question like “What does the term *bandwidth* mean?” or “How do you say *skydiver* in French?” According to Célestin, Godbout and Vachon-L’Heureux, who co-wrote the *Méthodologie de la recherche terminologique ponctuelle*, “In a way, anyone who has ever tried to define a word, to find the word to describe a certain concept, or to look for the equivalent of a term in another language has already carried out ad hoc term research.”¹ So bilingual ad hoc term research is the search for the equivalent of a term in another language.

Lorsque j’ai entrepris ma maîtrise ès arts en traduction à l’Université d’Ottawa, je travaillais déjà dans le domaine. Comme bon nombre de nouveaux traducteurs, j’avais rapidement constaté les différences entre ce qu’on enseigne à l’université et le monde du travail. « Ne me dites pas que je n’ai pas une semaine pour traduire ces 300 mots! » Évidemment, on n’a pas ce luxe dans la vraie vie.

Comme les langues de spécialité m’ont toujours intéressée, je me suis demandé ce que font les traducteurs et les terminologues chevronnés lorsqu’ils doivent trouver l’équivalent d’un terme spécialisé. Comment mènent-ils leurs recherches terminologiques? Emploient-ils la méthode qu’ils ont apprise à l’université? Quelles sources consultent-ils? Je me suis également demandé si ces deux groupes utilisaient les outils offerts sur le marché (extracteurs de termes, corpus comparables et parallèles, concordanciers, etc.) ou d’autres outils qui m’étaient inconnus. Je voulais savoir à quels outils et à quelles sources ils avaient réellement recours.

Pour trouver réponse à ces questions, j’ai décidé de mener un court sondage* sous la supervision d’Aline Francœur, Ph. D. J’étais tout particulièrement intéressée par la *recherche terminologique ponctuelle* (plus précisément la *recherche terminologique ponctuelle bilingue*). Par conséquent, le sondage a ciblé ce type de recherche, et non pas la *recherche thématique***.

Qu’est-ce qu’une recherche terminologique ponctuelle?

Ce type de recherche, sans doute le plus commun, vise à répondre à un besoin précis et parfois unique (donc *ponctuel*). Une recherche ponctuelle répond à une question précise (souvent urgente), par exemple : « Que signifie *bande passante*? » ou « Quel est l’équivalent anglais de *parachutiste*? ». Selon Célestin, Godbout et Vachon-L’Heureux, qui ont coécrit *Méthodologie de la recherche terminologique ponctuelle*, « [...] quiconque [...] a fait un jour l’effort de vérifier le sens d’un mot, de chercher le terme correspondant à une notion ou d’essayer de découvrir l’équivalent d’un terme étranger dans sa langue, a déjà en quelque sorte effectué une recherche terminologique ponctuelle¹ ». Donc, la recherche terminologique ponctuelle bilingue est la recherche de l’équivalent d’un terme dans une autre langue.

* This survey was carried out in the spring of 2009.

** Thematic research deals with an entire set or subset of terms used in a particular subject field.

* Le sondage a été mené au printemps 2009.

** La recherche thématique porte sur un ensemble ou un sous-ensemble complet de termes utilisés dans un domaine particulier.

How is ad hoc term research carried out?

The first step, of course, is to make sure the search hasn't already been done: check terminology databases, bilingual dictionaries and lexicons. If the term is not found, you need to carry out what I call a "true" bilingual term search. Most terminology textbooks* agree that to find a term equivalent, you should follow these steps:

- (1) determine the source term's subject field
- (2) define the source term
- (3) use the context and definitions of the term to pinpoint its characteristics and find keywords pertaining to it
- (4) use these characteristics or keywords to try to find a matching term in subject-field-specific target language documentation. For example, if I am searching for the equivalent of the term *glisseur* in the subject field of skydiving equipment, I could use keywords found in my context, and easily translated into English, such as "skydiving equipment," "parachute," "canopy," "fabric," "square," "grommets," etc.**

According to terminology theory, "target language documentation" should not include translated texts, since these do not represent "natural" language. However, as shown in the survey data, translated texts *are* used in ad hoc term research carried out in practice.

Why is ad hoc terminology research important?

Even general texts can contain jargon (specialized vocabulary and terms related to a specific subject field). Terminology research is more than just looking up a term in a bilingual dictionary or database to find an equivalent. It requires in-depth analysis of systems and concepts, as well as excellent knowledge of word-formation principles and language rules. It is important to be acutely aware of what subject field the term is used in before simply looking it up in a dictionary or terminology database. To take a common example, the word *survey* has a different meaning (and should be translated differently) depending on whether it is used in the field of statistics (*enquête* or *sondage*) or geology (*arpentage*). This may seem straightforward enough, but sometimes the context doesn't make the subject field all that clear!

Comment la recherche terminologique ponctuelle est-elle menée?

D'abord il faut vérifier si la recherche n'a pas déjà été effectuée. Il s'agit de consulter les bases de données terminologiques, les dictionnaires bilingues et les lexiques. Si le terme ne s'y trouve pas, il faut alors effectuer une « vraie » recherche terminologique bilingue. Selon la plupart des manuels de terminologie*, les étapes à suivre pour trouver un équivalent sont les suivantes :

- 1) Déterminer le domaine du terme de départ.
- 2) Définir le terme de départ.
- 3) À l'aide du contexte et des définitions du terme, déterminer ses caractéristiques et trouver des mots-clés connexes.
- 4) À l'aide des caractéristiques ou des mots-clés, chercher un équivalent dans des documents sur le domaine du terme de départ, mais écrits dans la langue du terme d'arrivée. Par exemple, pour trouver l'équivalent du terme *slider* dans le domaine de l'équipement de parachutisme, on pourrait utiliser les mots-clés se trouvant dans le contexte et se traduisant facilement en français, comme « équipement de parachutisme », « parachute », « aile », « voilure », « tissu », « œillet », etc.**

Selon la théorie de la terminologie, la « documentation en langue cible » ne devrait pas comprendre des traductions, car celles-ci ne sont pas rédigées dans un langage « naturel ». Cependant, les résultats du sondage montrent que les langagiers *utilisent* des textes traduits dans le cadre de leurs recherches terminologiques ponctuelles.

Pourquoi la recherche terminologique ponctuelle est-elle importante?

Même les textes généraux peuvent comprendre du jargon, c'est-à-dire un vocabulaire spécialisé propre à un domaine particulier. Une recherche terminologique ne consiste pas uniquement à chercher un terme dans un dictionnaire bilingue ou une base de données afin de trouver son équivalent. Elle demande une analyse approfondie des systèmes et des concepts ainsi qu'une très bonne connaissance des règles linguistiques et des modes de formation des mots. Il est important de bien cerner le domaine du terme avant de le chercher dans un dictionnaire ou une base de données terminologiques. Par exemple, le terme anglais *survey* a différents sens (et divers équivalents) selon le domaine. En effet, il se traduit par *enquête* ou *sondage* en statistique et par *arpentage* en géomatique. Facile de déterminer le domaine d'un terme? Pas toujours, car le contexte peut compliquer les choses!

* Pavel and Nolet, Dubuc, Rondeau, Cabré, Célestin et al., L'Homme. See references for complete list.

** A *slider* (*glisseur*) is a square piece of fabric that slides down a modern parachute's lines as the parachute is deployed, keeping it from expanding too quickly.

* Pavel et Nolet, Dubuc, Rondeau, Cabré, Célestin et coll., L'Homme. Voir la liste des références.

** Un *glisseur* (*slider*) est une pièce de tissu carrée qui glisse vers le bas lorsque le parachute est déployé afin d'éviter que l'ouverture du parachute soit trop brusque.

The survey data

Unfortunately, I had to limit the scope of my survey because it was carried out in the context of an M.A. degree. Owing to time constraints, I wasn't able to do two different surveys, one for Anglophones and one for Francophones. Since I had to choose, I decided to survey only translators working from English to French and terminologists working mainly in French (with the option of repeating the survey at a later date for translators working in the other direction or with other language pairs). The survey was carried out in French.

My pool of survey respondents included 93 translators and 18 terminologists. However, only 67 of these translators and 8 of the terminologists answered all of the questions in the survey. As my group of terminologists is not large enough to be representative, I will be examining only the translators' responses in this article.

Most of my translators had between 2 and 10 years of experience – 54.8% of them, in fact. Another 28.2% had between 20 and 30 years of experience, and the rest fell somewhere in between. Not surprisingly, 62.1% of the translators worked in the public sector, whereas the rest worked for private translation firms (15.1%), as freelancers (13.6%), or for businesses in the private sector (9.2%).

This survey was divided into three parts. In the first part, I asked the respondents to give information about themselves: their education, where they had worked and their years of experience. In the second part, which consisted of three open-ended questions, I asked respondents to (a) describe a typical ad hoc term search; (b) name the three categories of tools that were most useful to them; and (c) name the three specific tools that they found most useful in ad hoc terminology research. Finally, in the third part, I asked a series of questions on the frequency of consultation of specific sources. These questions were all in the form of "How often do you consult 'x' source when carrying out an ad hoc bilingual term search?" The answer choices were "Always," "Almost always," "Pretty frequently," "Rarely" and "Never."

Résultats du sondage

Malheureusement, j'ai dû restreindre la portée de mon sondage puisqu'il a été réalisé dans le contexte de mes études de maîtrise. Comme j'étais limitée dans le temps, je n'ai pas pu faire deux sondages, un destiné aux francophones et l'autre, aux anglophones. J'ai donc décidé de sonder uniquement les traducteurs traduisant de l'anglais vers le français ainsi que les terminologues travaillant principalement en français (avec la possibilité de sonder ultérieurement des traducteurs travaillant dans d'autres combinaisons linguistiques). Le sondage a été réalisé en français.

J'ai sondé 93 traducteurs et 18 terminologues. Cependant, seulement 67 traducteurs et 8 terminologues ont répondu à l'ensemble des questions. Comme le nombre de terminologues sondés n'est pas suffisant pour constituer un échantillon représentatif, seules les réponses des traducteurs sont examinées dans le présent article.

La plupart des traducteurs sondés, 54,8 % pour être exact, comptaient de 2 à 10 années d'expérience, tandis que 28,2 % d'entre eux en comptaient de 20 à 30. L'expérience des autres traducteurs se situait entre ces deux fourchettes. Fait non étonnant, 62,1 % des traducteurs travaillaient à la fonction publique. Les autres traducteurs travaillaient dans des cabinets de traduction privés (15,1 %), à la pige (13,6 %) ou pour des entreprises du secteur privé (9,2 %).

Le sondage était divisé en trois parties. La première visait à recueillir des renseignements sur les répondants : scolarité et antécédents professionnels. Dans la deuxième, qui comprenait trois questions ouvertes, je demandais aux répondants de a) décrire une recherche terminologique ponctuelle type; b) nommer les trois catégories d'outils qui, selon eux, sont les plus utiles; c) nommer les trois outils les plus utiles, selon eux, dans une recherche terminologique ponctuelle. Enfin, la troisième partie renfermait une série de questions sur la fréquence de consultation de sources précises. Les questions étaient formulées comme suit : « À quelle fréquence consultez-vous la source "x" lorsque vous menez une recherche terminologique ponctuelle bilingue? » Les réponses proposées étaient : « Toujours », « Presque toujours », « Assez souvent », « Rarement » et « Jamais ».

In the second part of the survey, the categories of tools mentioned most often were (unsurprisingly) terminology databases, general dictionaries and the Internet. Now, when someone tells me they “found it on the Internet,” I’m skeptical. Of course, there are many valuable sources of information on the Internet – but it’s a matter of using your judgment. (Not that any professional wouldn’t double-check a term found on an authorless, dateless website...especially if it’s written entirely in Comic Sans on a pink background!)

These are the results from the third part of the survey:

SOURCE	FREQUENCY OF CONSULTATION		
	Always/ Almost always	Pretty frequently	Rarely/ Never
General French-language dictionaries	47.7%	44.2%	8.1%
Translated texts (online)	26.8%	55.8%	17.5%
Translated texts (electronic)	25.6%	45.3%	29.1%
Specialized dictionaries	17.5%	47.7%	34.9%
Legal texts (laws, contracts)	16.3%	39.5%	44.2%
Specialized texts	15.2%	34.9%	50.0%
General bilingual dictionaries	9.1%	46.6%	44.3%
Colleagues	7.0%	65.1%	27.9%
General English-language dictionaries	7.0%	24.4%	68.6%
Clients	5.9%	44.7%	49.4%
Wikipedia	4.7%	41.9%	53.5%
Technical standards	4.7%	18.6%	76.8%
Target-language subject-field experts	2.4%	31.0%	66.7%
General encyclopedias	2.3%	9.3%	88.3%
Article databases	1.2%	16.5%	82.3%
Source-language subject-field experts	0.0%	27.4%	72.6%

Some of the sources where translators would, according to the textbooks, most likely find reliable equivalents (“target-language documentation in the subject field”: article databases, technical standards, etc.) seem to be some of the sources that are least frequently consulted. Of course, technical standards and legal texts are only helpful if they exist in your subject field.

Dans la deuxième partie, les bases de données terminologiques, les dictionnaires généraux et Internet figurent, sans surprise, parmi les catégories d’outils nommées le plus souvent. Cependant, j’ai des réserves quand quelqu’un me dit : « Je l’ai trouvé sur Internet. » Bien sûr, Internet regorge de sources d’information très utiles, mais il faut s’en servir avec discernement. (Tout professionnel vérifierait la pertinence d’un terme trouvé sur un site Web dont l’auteur et la date de création sont inconnus, surtout si ce site est écrit entièrement en Comic Sans sur fond rose!)

Voici les résultats de la troisième partie du sondage :

SOURCE	FRÉQUENCE DE CONSULTATION		
	Toujours – Presque toujours	Assez souvent	Rarement – Jamais
Dictionnaires généraux de langue française	47,7 %	44,2 %	8,1 %
Textes traduits (en ligne)	26,8 %	55,8 %	17,5 %
Textes traduits (version électronique)	25,6 %	45,3 %	29,1 %
Dictionnaires spécialisés	17,5 %	47,7 %	34,9 %
Textes juridiques (lois, contrats)	16,3 %	39,5 %	44,2 %
Textes spécialisés	15,2 %	34,9 %	50,0 %
Dictionnaires généraux bilingues	9,1 %	46,6 %	44,3 %
Collègues	7,0 %	65,1 %	27,9 %
Dictionnaires généraux de langue anglaise	7,0 %	24,4 %	68,6 %
Clients	5,9 %	44,7 %	49,4 %
Wikipédia	4,7 %	41,9 %	53,5 %
Normes techniques	4,7 %	18,6 %	76,8 %
Experts en la matière (langue cible)	2,4 %	31,0 %	66,7 %
Encyclopédies générales	2,3 %	9,3 %	88,3 %
Bases de périodiques	1,2 %	16,5 %	82,3 %
Experts en la matière (langue source)	0,0 %	27,4 %	72,6 %

Certaines des sources dans lesquelles les traducteurs auraient, selon les manuels de terminologie, le plus de chances de trouver des équivalents fiables (documentation sur le même domaine dans la langue cible : bases de périodiques, normes techniques, etc.) semblent être les sources les moins consultées. Bien sûr, les normes techniques et les textes juridiques ne sont utiles que s’ils existent dans le domaine de recherche.

The sources that, in theory, aren't as reliable for terminology research (translated texts) seem to be some of the most frequently consulted. The easiest way to find an equivalent *can* sometimes be to pair up a source text and its translation. It's true that working translators don't have a lot of time to spend reading target-language documentation and looking for the terms matching source-language concepts. But there is a faster way that *may* be more reliable than recycling another translator's term. Searching for knowledge patterns (in addition to simple keywords) in monolingual, subject-specific corpora might be helpful.

What is a knowledge pattern?

A knowledge pattern is "a linguistic pattern which is repetitive and expresses domain knowledge about the terms."² Examples include:

- "... is a ..."
- "... is made of ..."
- "... is defined as ..."
- "... consists of ..."
- "... such as ..."
- "... is another ..."
- "... is a kind of ..."

Using corpora and knowledge patterns for ad hoc term research is not a new idea, but I am reiterating it here because I believe it could really help those translators who aren't using these tools. As Dr. Lynne Bowker explains in a 1998 article,³ the advantages of consulting an electronic corpus of texts include ease of use (easier than reading through complete texts looking for keywords!), consulting speed, the fact that the texts may well be more up-to-date than dictionaries and the fact that today's technology enables us to create and store corpora that are bigger and more complete than many other resources, simply because of their sheer size. Specially designed corpora may be more useful than Google (yes, Google!) because they eliminate almost all of the "noise" associated with unreliable texts or web pages, or texts in unrelated subject fields. Less search time is wasted in evaluating the quality of the sources.

Les sources qui, en théorie, sont moins fiables pour la recherche terminologique (textes traduits) semblent être les plus consultées. La façon la plus facile de trouver un équivalent consiste *parfois* à associer un texte en langue source avec sa traduction. De plus, les traducteurs disposent de peu de temps pour lire de la documentation en langue cible afin de trouver un équivalent en langue source. Mais une façon plus rapide et *peut-être* plus fiable que de recycler le terme trouvé par un autre traducteur consiste à chercher des patrons de connaissances (en plus de simples mots-clés) dans des corpus unilingues portant sur le domaine du terme faisant l'objet de la recherche.

Qu'est-ce qu'un patron de connaissances?

Un patron de connaissances est un patron lexical qui est répétitif et transmet des renseignements propres au domaine sur le terme². Voici des exemples :

- « * est un * »
- « * est fait de * »
- « * se définit comme * »
- « * consiste en * »
- « * tel que * »
- « * est un autre * »
- « * est un type de * »

L'utilisation de corpus et de patrons de connaissances n'est pas nouveau en terminologie. J'en traite cependant ici, car cette méthode pourrait vraiment aider les traducteurs. Comme Lynne Bowker, Ph. D., l'a signalé dans un article³ paru en 1998, les avantages de la consultation d'un corpus de textes électroniques comprennent la facilité d'utilisation (on n'a pas à lire tout le texte à la recherche de mots-clés), la rapidité de consultation, l'actualité des textes comparativement aux dictionnaires et le fait que la technologie actuelle nous permet de créer et de stocker des corpus plus volumineux et plus riches que bon nombre d'autres ressources, et ce, simplement en raison de leur taille. Des corpus spécialement conçus peuvent être plus utiles que Google (oui, Google!), car ils éliminent presque la totalité du « bruit », c'est-à-dire les textes ou les pages Web non fiables ou les textes non pertinents. Les corpus permettent de diminuer le temps passé à évaluer la qualité des sources.

I, personally, am far from being an expert on knowledge patterns and corpora building, but I do strongly believe in using the electronic tools that exist today to their full potential. I believe in the importance of using the correct terms in context and, accordingly, in the importance of terminology research. I think that thorough, but efficient, terminology research could mean higher-quality texts, clients that are even more satisfied and faster turnaround time. Speed, price, quality—could it be possible to overturn the conventional wisdom that would limit us to just any two of these? Might we in fact be able to achieve all three? ■

References

- Bowker, Lynne, and Jennifer Pearson. *Working with Specialized Language. A Practical Guide to Using Corpora*. London: Routledge, 2002.
- Cabré i Castellvi, Maria Teresa. *Terminology. Theory, Methods, Applications*. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company, 1999.
- Dubuc, Robert. *Terminology: A Practical Approach*. Adapted by Elaine Kennedy. Brossard: Linguatex éditeur inc., 1997.
- Dubuc, Robert. *Manuel pratique de terminologie*. 4th edition, Brossard: Linguatex éditeur inc., 2002.
- L'Homme, Marie-Claude. *La terminologie : principes et techniques*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 2004.
- Pavel, Silvia, and Diane Nolet. *Handbook of Terminology*. 2001. (http://www.btb.termiuplus.gc.ca/didacticiel_tutorial/english/lesson1/index_e.html) [2010-08-20]
- Rondeau, Guy. *Introduction à la terminologie*. 2nd edition, Chicoutimi: Gaëtan Morin éditeur, 1984.

Notes

- 1 My translation. Tina Célestin et al., *Méthodologie de la recherche terminologique ponctuelle : essai de définition*. Services des travaux terminologiques, Office de la langue française, 1984, p. 14.
- 2 Ingrid Meyer, "Extracting knowledge-rich contexts for terminography," in C. J. D. Bourigault & M.-C. L'Homme (Eds.), *Recent advances in computational terminology*. Amsterdam: John Benjamins, 2001.
- 3 Lynne Bowker, "Exploitation de corpus pour la recherche terminologique ponctuelle," *Terminologies nouvelles*, No. 18 (June 1998).

Je suis loin d'être une experte des patrons de connaissances et de la création de corpus, mais je crois fermement en l'utilisation optimale des outils électroniques actuels. De plus, je crois en l'importance d'employer le bon terme en fonction du contexte et, par conséquent, en l'importance de la recherche terminologique. Selon moi, des recherches terminologiques approfondies et efficaces pourraient accroître la qualité des textes, la rapidité de traduction et, en conséquence, la satisfaction des clients. Rapidité, prix concurrentiel et qualité – pourrait-on réfuter la croyance populaire selon laquelle on ne peut offrir que deux de ces éléments? Sommes-nous en fait en mesure d'offrir les trois? ■

Références

- Bowker, Lynne, et Jennifer Pearson. *Working with Specialized Language. A Practical Guide to Using Corpora*, Londres, Routledge, 2002.
- Cabré i Castellvi, Maria Teresa. *Terminology. Theory, Methods, Applications*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 1999.
- Dubuc, Robert. *Terminology: A Practical Approach*, adapté par Elaine Kennedy, Brossard, Linguatex éditeur inc., 1997.
- Dubuc, Robert. *Manuel pratique de terminologie*, 4^e éd., Brossard, Linguatex éditeur inc., 2002.
- L'Homme, Marie-Claude. *La terminologie : principes et techniques*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2004.
- Pavel, Silvia, et Diane Nolet. *Précis de terminologie*, 2001. (http://www.btb.termiuplus.gc.ca/didacticiel_tutorial/francais/lecon1/indexe_f.html) [2010-08-20]
- Rondeau, Guy. *Introduction à la terminologie*, 2^e éd., Chicoutimi, Gaëtan Morin éditeur, 1984.

Notes

- 1 Tina Célestin et coll. *Méthodologie de la recherche terminologique ponctuelle : essai de définition*, Services des travaux terminologiques, Office de la langue française, 1984, p. 14.
- 2 Ingrid Meyer. « Extracting knowledge-rich contexts for terminography », dans Didier Bourigault, Christian Jacquemin et Marie-Claude L'Homme (éditeurs), *Recent advances in computational terminology*, Amsterdam, John Benjamins, 2001.
- 3 Lynne Bowker. « Exploitation de corpus pour la recherche terminologique ponctuelle », *Terminologies nouvelles*, n° 18 (juin 1998).

Words Matter

Barbara McClintock

Volume 7/4 • Décembre/December 2010

L'Actualité langagière • Language Update

Translating IT metaphors is not always easy

As a result of technological advances and the flexibility of English, new words are being created at lightning speed. The *Wall Street Journal* published an article¹ in October 2009 on how English neologisms are officially translated into French—a frustratingly slow process. The author, Max Colchester, was intrigued to learn that France's Commission générale de terminologie et de néologie spent 18 months trying to agree on a French translation for *cloud computing*. Colchester learned that three organizations, including the Académie française, must vet a French equivalent for an English expression, and it must receive a government minister's seal of approval according to the rules of the Délégation générale à la langue française et aux langues de France. The terminology research results may be found on the FranceTerme website. According to the author, each of France's ministries has at least one terminology committee, and some 300 terms are officially introduced into the French language every year.²

Computer terms are often rooted in metaphor. The Web is like a spider's web and websites are flies caught in the Web. We don't think of them in metaphorical terms! Are there any sci-fi fans among our readers? *Cyberspace* (*cyberespace* or *monde virtuel*) is the ultimate metaphor for the imaginary world

in which people and computers coexist and includes all areas of online activity.

Most translations mimic the English metaphors. For example, a computer *mouse* looks something like a real mouse: it becomes *souris* in French and *ratón* in Spanish. What about a *tablet*, which is a hot new type of mobile computer controlled by the user's finger on a touch screen? Remember the ten commandments on the two stone tablets? *Tablet* has become a generic name for the tablet-shaped device. In French, it is usually translated by *tablette graphique* or *tablette à numériser*, and in Spanish it is called *tablilla de gráficos* or *tablilla gráfica*.

You think it looks easy to create terminology? Well, it takes imagination to suggest a term and have it be accepted by the public. French IT terms have great imagery. And many were created in Quebec, such as *informatique* (*computer science*), *pirate informatique* (*hacker*), *courriel* (*email*), *pourriel* (*spam*) and *clavardage* (*chat*), to name only a few.

What does *cloud computing* mean anyway?

Cloud is a metaphor for the Internet, but when it is combined with the word *computing*, the meaning “gets bigger and fuzzier.”³ *Cloud computing*, translated by the French government as *informatique en nuage* on its FranceTerme website, originally meant all Internet-based computing where resources, software and information are shared as electricity is on the power grid.⁴ It has come to mean a computer network, including all the shared resources of a particular user group. For example, many Internet

and telecom companies have developed their own clouds or will soon. Since *cloud* (or *nuage*) is used in so many expressions, the French terminologists wanted to avoid choosing a translation that might refer to “in the clouds” or some other existing phrase.

Phishing and vishing

Phishing (*hameçonnage*, *pêche aux données personnelles*) involves the theft of sensitive personal information. Spammers who are “fishing” send emails that appear to be from legitimate companies, but instead of catching fish, they want your personal information, such as PINs and passwords. A number of websites speculate that the *ph* was inspired by a type of hacker, called a *phracker*, who combines phone phreaking (breaking into the telephone system to make free calls) with computer hacking. *Vishing* (*hameçonnage vocal*), which is short for “voice phishing,” offers an added twist. In addition to scam emails, vishers send voicemails or call you on the phone to try to obtain your personal information.⁵

Spam, spammer and spim

SPAM, a trademark for luncheon meat, was first used (with another meaning) on the Monty Python show in 1970. *Spam* and *spammer* (*pourriel* and *pollu-posteur*) are metaphors related to putting unwanted email into someone's mailbox, which is similar to waiters putting unwanted SPAM into food, as originally suggested by the Monty Python skit.⁶

Instant messaging is not safe from spam—known as *spim* (*pourriel par messagerie instantanée*) in this case—a

Continued on page 36



Français pratique

Jacques Desrosiers

Accord légitime

Q. Dans la phrase suivante : *Toutefois, interdire les armes de poing priverait les tireurs sur cible et les collectionneurs d'armes à feu responsables et respectueux des lois d'un sport et passe-temps légitime*, nous sommes deux réviseurs à diverger d'opinion sur la forme *un sport et passe-temps légitime*. Pourriez-vous me dire où je pourrais vérifier si cette forme est correcte ou s'il faut répéter l'article et dire : *priverait d'un sport et d'un passe-temps légitimes*. Quel est votre avis sur la question?

R. Plusieurs combinaisons possibles s'offraient au traducteur pour rendre l'anglais *a legitimate sport and hobby*. Il pouvait répéter ou non l'article *un*, et ensuite décider de mettre *légitime* au singulier ou au pluriel. Il a donc fait le double choix de ne pas répéter l'article et de laisser *légitime* au singulier. Le tour qui en résulte peut donner l'impression d'être calqué sur l'anglais.

Dans la quatorzième édition du *Bon usage* (§ 443, a), André Goosse cite ce vieil exemple de Sainte-Beuve :

la naïveté et malice gauloise

tout en rangeant le tour dans la peu reluisante catégorie des archaïsmes. Il préfère le pluriel cité au § 577, b :

Dans le mal, la logique touche à la méchanceté et lâcheté suprêmes (A. Suarès)

qu'il justifie ainsi :

Pour la clarté de la communication, il est préférable, chaque fois que cela est possible, d'accorder [l'adjectif] avec l'ensemble des noms, afin de distinguer nettement du cas où l'épithète ne doit s'appliquer qu'au dernier nom.

Et Goosse d'illustrer le cas où le sens commande le singulier par l'exemple suivant de *L'œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar : *Vingt-cinq ans de guerre et de paix armée*. Dans les autres cas, pour éviter toute confusion, mettons les points sur les *i*, suggérerait-il, et écrivons à la manière de Suarès : *un sport et passe-temps légitimes*.

Si l'on comprend spontanément la phrase de Yourcenar ou un tour comme *Il a acheté une maison et une voiture japonaise*, c'est bien la preuve que c'est l'esprit qui décide. Mais alors pourquoi ne pas accepter le singulier de l'adjectif qui se rapporte à plusieurs noms quand la clarté du sens n'en souffre pas? On peut certes invoquer la prudence. Mais les cas où l'ambiguïté est illusoire sont trop nombreux pour ériger la prudence en règle absolue.

Accorder avec son voisin immédiat un adjectif qui se rapporte à plusieurs noms consiste à faire ce qu'on appelle un « accord de proximité » ou « accord par voisinage* ». Ces accords sont aussi vieux en français que le Moyen Âge et sont loin d'être bannis de l'usage contemporain. La langue classique y recourait pour éviter les heurts désagréables du masculin et du féminin (Racine préfère écrire *ces trois jours et ces trois nuits entières*, plutôt que *nuits entiers*). Le français moderne les emploie aussi lorsque des termes sont presque synonymes (*il a démontré un courage, une énergie peu commune*). Aujourd'hui, on cite parfois l'exemple : *les vendeurs et les vendeuses compétentes*, où les deux sexes sont compétents.

De tels tours rebutent ceux qui ne peuvent tolérer la moindre équivoque dans un texte. Mais plusieurs grammairiens sont fort tolérants sur ce point. Hanse et d'autres ne trouvent rien à redire à des accords comme *une pensée et une conduite personnelle* (Mauriac), *elle aime la musique et la danse contemporaine*. La *Grammaire méthodique du français* dit simplement à ce sujet, sans plus insister : « On peut parfois n'accorder l'adjectif qu'avec le nom le plus proche : *un départ et un accident troublant*¹. »

L'argument fondamental est que si l'adjectif se rapporte aux deux noms de façon évidente, il semble superflu de le marquer par l'orthographe. Pour éviter tout risque, cependant, deux conditions à remplir. D'abord, que ce soit de préférence des termes abstraits (seule est verte la chaise dans *une table et une chaise verte*). Ensuite qu'ils soient *presque* synonymes – non pas de parfaits synonymes, sinon on aurait affaire à un doublet redondant, mais qu'ils recouvrent une réalité unique. On raisonne de façon semblable quand on met le verbe au singulier dans des phrases comme *un homme et un chef comme vous peut jouer un tel rôle*².

* J'ai traité de la question dans « Voisinage et collisions », *L'Actualité terminologique*, vol. 33, n° 3 (2000). Voir les *Chroniques de langue*, à http://www.btb.termiumpius.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra&lettr=indx_autr15&page=355#zz15.

Mais le mot synonyme est élastique. Dans les ouvrages, on trouve aussi bien l'exemple *un malaise et une souffrance positive* (Baudelaire), illustration parfaite du principe, que *la joie et l'abondance répandue dans toute la campagne d'Égypte* (Fénelon), où les « synonymes » sont fort éloignés*.

Bien plus que *sport* et *passe-temps*. De sorte que s'il avait été plus prudent d'écrire : *un sport et un passe-temps légitimes*, le traducteur aurait pu se permettre l'accord de proximité classique : *un sport et un passe-temps légitime*. Il a fait un pas de plus et flirté avec l'archaïsme. Mais si l'on peut écrire *les vendeurs et les vendeuses compétentes*, il ne semble pas très scandaleux de faire sauter l'article, comme dans l'exemple de Suarès, et dire *les vendeurs et vendeuses compétentes*. Pourquoi alors s'empêcher de le faire quand les deux noms sont au singulier? Une organisation ne pourrait-elle être à la recherche d'un *gestionnaire et conseiller chevronné*?

Qu'en est-il de l'ambiguïté? L'anglais, en insérant l'adjectif entre l'article et le substantif (*a legitimate sport*), est limpide. J'avoue qu'à la première lecture du français, avant de consulter l'anglais, je me suis demandé l'espace d'un instant si *légitime* se rapportait seulement à *passe-temps* : peut-être

l'auteur voulait-il évoquer un sport, et ajouter que c'était aussi un passe-temps légitime. C'est ce qui arrive quand on examine un texte à la loupe. Quand on le lit en contexte – une lettre de l'ancien ministre de la Sécurité publique Stockwell Day qui répond à un citoyen plaçant pour l'interdiction des armes de poing – tout coule de source : ne brimons pas ceux qui s'adonnent soit à un sport légitime, soit à un passe-temps légitime.

La formulation choisie par le traducteur me semble donc acceptable, même si elle peut être sentie à tort ou à raison comme archaïque, voire calquée sur l'anglais. Il ne s'agit pas de renverser la règle. Mais pourquoi ne pas user de toute la latitude que nous donne la langue? Et si ambiguïté il y a, elle est toute légère : pas de quoi fouetter un chat. ■

Notes

1. *Grammaire méthodique du français*, 3^e éd., de Riegel, Pellat et Rioul (Presses Universitaires de France, 1994), p. 184.
2. De Gaulle cité dans le *Bon usage*, § 447, a.

* Les deux exemples sont repris de la *Syntaxe du français moderne et contemporain*, 2^e éd., de Béchade (Presses Universitaires de France, 1989), p. 154.

Continued from page 34

blend of spam and IM, an abbreviation for instant messaging.⁷

Tweet and Twitter

After a debate raged in the blogosphere in summer 2010, sparked by a *New York Times* editor⁸ who suggested that, outside ornithological contexts, *tweet* (*microbillet*) should be treated as colloquial rather than as standard English, I was astonished to discover that the 2010 *Collins Canadian Dictionary* has accepted *tweet* to mean “a short message posted on the Twitter website.”⁹

Twitter, a trademark, is a repository for a wide range of information. Even the *AP Stylebook* tweets about up-to-the-minute changes to its online version, such as the spelling of *website*. According to a recent tweet, the Associated Press decided to adopt *website* instead of *Web site* because of reader input.¹⁰ ■

Note: The source of French terms in this article is *TERMIUM Plus*[®] unless otherwise indicated.

Sources

1. <http://online.wsj.com/article/SB125544523318682497.html>
2. <http://franceterme.culture.fr/FranceTerme/>
3. <http://www.infoworld.com/d/cloud-computing/what-cloud-computing-really-means-031>
4. http://en.wikipedia.org/wiki/Cloud_computing
5. <http://www.fcac-acfc.gc.ca/fra/publications/fichesconseils/fcctfraud-fra.asp>
6. <http://simple.wikipedia.org/wiki/Metaphor>
7. <http://www.macmillandictionary.com/buzzword/entries/spim.html>
8. <http://topics.blogs.nytimes.com/2010/06/15/the-tweet-debate/>
9. *Collins Canadian Paperback Dictionary*, Toronto: HarperCollins, 2010.
10. <http://twitter.com/apstylebook/status/12296505018>



Traduire le monde

André Racicot ■

Deux pays, deux systèmes politiques

Quiconque suit le moindre de l'actualité peut constater la grande différence qui existe entre le système politique des États-Unis et celui du Canada. Pensons au président, élu indirectement par la population, aux membres du Congrès, élus au suffrage direct, aux représentants, élus pour un mandat de deux ans et aux sénateurs, élus pour six ans. Autre caractéristique intéressante du système américain : les membres du cabinet présidentiel ne peuvent siéger au Congrès en raison de la séparation des pouvoirs entre l'exécutif et le législatif, tout le contraire du Canada.

D'ailleurs, les rapports entre le Congrès et le président sont très différents de ceux qu'entretient le premier ministre canadien avec le Parlement. Aux États-Unis, le pouvoir exécutif est entre les mains du président qui, s'il en a envie, peut s'entourer de ministres, appelés *secrétaires*, et leur faire jouer le rôle qu'il souhaite. Ces secrétaires peuvent être recrutés dans toutes les sphères de la société américaine, mais si l'un d'eux est membre du Congrès, il doit démissionner de son poste. Au Canada, c'est officiellement la reine, mais en réalité le Cabinet, qui est investi du pouvoir exécutif, et le premier ministre n'est pas censé faire cavalier seul. Ce dernier peut demander la dissolution de la Chambre et le déclenchement d'élections, alors que le président ne peut jamais provoquer d'élections au Congrès. Par ailleurs, les *congressmen* (et *women*) n'ont pas la capacité de renverser un président par un vote de

censure, comme c'est le cas au Canada à la Chambre des communes.

Qu'est-ce que tout cela signifie? Eh bien le président, en vertu des pouvoirs clairement définis dans la constitution américaine, voit à l'exécution des lois votées par le Congrès. Mais ce dernier joue aussi le rôle de chien de garde du pouvoir et contrôle l'action du président. Il peut contrecarrer ses plans en rejetant les projets de loi qu'il lui soumet et apporter des modifications au budget présenté. Le Sénat a même le droit de refuser d'entériner les traités que le président conclut avec d'autres pays.

Pour renverser le président, les députés n'ont qu'un seul moyen : le mettre en accusation, c'est-à-dire entamer la procédure de destitution appelée *impeachment*. Celle-ci prévoit la mise en accusation du président par la Chambre des représentants (*House of Representatives*), qui adopte un *bill of impeachment*, que l'on pourrait traduire par *projet de loi visant la destitution*. Cette pièce législative comporte des chefs d'accusation précis sur lesquels le Sénat est appelé à se prononcer. L'adoption d'un seul chef d'accusation entraîne la destitution du président. Cette procédure peut être appliquée à tous les hauts fonctionnaires.

Au fond, Congrès et président sont en quelque sorte condamnés à se dévisager, comme des chiens de faïence, l'un surveillant l'autre. Par ailleurs, le président n'est pas condamné à subir les humeurs des parlementaires. Il peut en effet forcer le Congrès à étudier un projet de loi particulier. Le président possède aussi un atout dans sa manche : le droit de veto. Voilà le glaive avec lequel il peut frapper tout projet de loi qu'il juge abusif et contraire aux

intérêts de la nation américaine. Habituellement, le veto, véritable coup de tonnerre dans le paysage législatif, fait battre en retraite les parlementaires. S'ils maintiennent leur position, ils doivent adopter de nouveau leur projet, mais à la majorité des deux tiers de chaque chambre du Congrès.

Les élections de mi-mandat aux États-Unis

Comme nous venons de le voir, le processus électoral américain a de quoi dérouter tout Canadien. De plus, lorsqu'ils se rendent aux urnes pour choisir leur président, les Américains ont en fait plusieurs devoirs à remplir. Ils élisent également les membres de la Chambre des représentants. Selon le cas, ils peuvent être appelés à élire le gouverneur ainsi que les membres de la législature d'État. Autrement dit, c'est un peu comme si des élections fédérales et provinciales se déroulaient simultanément dans certaines provinces, au Canada. Et ce n'est pas tout... Les Américains peuvent également être appelés à se prononcer par référendum sur une ribambelle de sujets. On comprend que cette superposition de scrutins peut entraîner une certaine lassitude chez les électeurs, d'où le faible taux de participation parfois observé chez nos voisins du Sud.

Les élections de mi-mandat (*mid-term elections*) ajoutent au caractère original de la vie politique américaine. Pour comprendre de quoi il s'agit, examinons le mode d'élection des deux chambres élues du Congrès américain.

La Chambre des représentants est élue aux deux ans, nous l'avons dit, ce qui a certaines conséquences pour ses membres. Ces derniers sont continuellement

préoccupés par leur réélection et ont par conséquent une perspective à plus court terme. Quant au Sénat, il est renouvelé graduellement, par tranches d'un tiers, tous les deux ans. Toutefois, comme les sénateurs sont en selle pour six ans, ils voient davantage à long terme que les représentants. Ce sont les parlementaires les plus prestigieux aux États-Unis.

À la suite d'un scrutin présidentiel, le chef de l'exécutif américain fait face à une Chambre des représentants entièrement renouvelée et à un Sénat dont un tiers des membres viennent eux aussi d'être élus. Deux ans plus tard, alors que le président a rempli la moitié de son mandat, le Congrès est en grande partie renouvelé, car tous les membres de la Chambre des représentants et le tiers des sénateurs retournent devant les électeurs. C'est ce scrutin, appelé *élections de mi-mandat*, qui vient tout juste de se dérouler à l'automne.

Les élections de mi-mandat revêtent une grande importance pour nos voisins du Sud. Elles constituent le moment rêvé pour les électeurs de donner leur approbation aux politiques du président en poste, ou encore de le désavouer en accordant leur vote aux députés du parti rival. Les électeurs américains jouissent donc de l'immense privilège de se faire entendre lorsque le gouvernement est à mi-parcours de son mandat, ce que leur envie sûrement les habitants des autres démocraties occidentales.

Pour le président, les élections de mi-mandat marquent toujours une étape importante, car le renouvellement partiel du Congrès peut lui jouer de vilains tours. Très souvent, les appuis qu'il obtient des parlementaires peuvent s'amenuiser considérablement et le forcer à faire plus de concessions au Congrès lorsqu'il négocie l'adoption de son budget et de son programme législatif.

Car tout n'est finalement que marchandage entre le chef de l'État et les parlementaires. Contrairement à ce qui se passe au Canada, un gouvernement ne peut être « majoritaire » aux États-Unis, une notion qui n'existe pas de l'autre côté de la frontière. Pourquoi? Parce que les parlementaires américains sont libres de voter selon leur conscience et ne suivent aucune ligne de parti.

Voilà qui peut sembler très étonnant pour les Canadiens, mais rappelons-nous que les États-Unis fonctionnent selon un système présidentiel. Conséquence concrète : si le président perd un vote au Congrès, sur son budget ou sur toute autre initiative, importante ou pas, il demeure en poste. Le chef de l'exécutif peut continuer à gouverner et proposer d'autres initiatives. Par conséquent, si un démocrate américain décide de voter contre un président de même allégeance, ce geste n'a pas la même portée que pour un député ministériel canadien qui vote contre son gouvernement. Un tel désaveu n'entraîne toutefois pas

l'expulsion du parti. Par exemple, les députés démocrates ne sentent nullement le besoin de resserrer les rangs pour soutenir un président démocrate en difficulté, puisqu'il conserve le pouvoir, à moins d'être destitué. De toute façon, il est parfaitement concevable que des républicains appuient des initiatives d'un président démocrate, s'ils jugent qu'elles sont favorables à l'État qu'ils représentent. Quitte à voter contre le même président sur une autre initiative qui leur plaira moins. Évidemment, les démocrates appuieront plus souvent un président démocrate, tout comme le feront les républicains pour un président de même allégeance. C'est pourquoi les élections de mi-mandat sont importantes, malgré l'absence de discipline de parti.

Étourdissant, me direz-vous? En effet. Chaque majorité qui appuie le président sur une initiative donnée est en quelque sorte une constellation circonstancielle qui vaut pour le moment présent. Le vote suivant verra d'autres députés se rallier au président, tandis qu'un certain nombre qui l'avaient appuyé retourneront leur veste. Bref, les majorités se font et se défont continuellement, et c'est pourquoi le président est condamné à s'entendre avec le Congrès. Un Congrès en transformation continue, en bonne partie renouvelé tous les deux ans. Qui a dit que diriger un gouvernement minoritaire au Canada est une tâche compliquée? ■

Note de la rédaction Editor-in-Chief's Note

Pour tout problème d'ordre matériel (retard, changement d'adresse, exemplaire manquant, en trop ou défectueux) :

1. Les abonnés sont priés de s'adresser aux :
Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 Télécopieur : 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757
Courriel : publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
2. Les autres personnes qui reçoivent des exemplaires de *L'Actualité langagière* peuvent communiquer avec la Direction de la normalisation terminologique.
Téléphone : 819-953-7120 Télécopieur : 819-953-8443

Les manuscrits, ainsi que toute correspondance relative à la parution des textes, doivent être adressés à :

Jean-Sylvain Dubé
L'Actualité langagière
Normalisation terminologique
Bureau de la traduction
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada
Gatineau (Québec) K1A 0S5
Téléphone : 819-956-8473
Télécopieur : 819-953-8443
Courriel : jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca

Nous rappelons que cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue, les technologies langagières et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ces articles sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre des Travaux publics et des Services gouvernementaux du Canada 2010

Queries regarding matters such as delays, address changes, and missing, damaged or extra copies should be directed as indicated below:

1. Subscriber queries should be sent to:
Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 Fax: 613-954-5779
1-800-635-7943 1-800-565-7757
Email: publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
2. Other people receiving *Language Update* copies can contact the Terminology Standardization Directorate.
Telephone: 819-953-7120 Fax: 819-953-8443

Manuscripts and all correspondence relating to the publication of articles should be addressed to:

Jean-Sylvain Dubé
Language Update
Terminology Standardization
Translation Bureau
Public Works and Government Services Canada
Gatineau, Quebec K1A 0S5
Telephone: 819-956-8473
Fax: 819-953-8443
Email: jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries, language technology and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services of Canada 2010

L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus®*, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.publications.gc.ca

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus®*, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.publications.gc.ca

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

CA1
SS215
- A18

VOLUME 8/1 • PRINTEMPS/SPRING 2011

L'Actualité langagière



Language Update

www.btb.gc.ca/lactualitelangagiere
www.btb.gc.ca/languageupdate

Du Nord au Sud : la terminologie tous azimuts /
From North to South: Far-reaching terminology

« en charge de »

Baudelaire traduit en prison par un professeur de traduction /
Baudelaire translated in prison by a translation professor

Gender-neutral writing: Questions of usage

Grammaire traditionnelle ou nouvelle grammaire? Une fausse question,
un vrai débat

Traduire *should*

Les fourches caudines et autres expressions historiques

Les injures racistes ont-elles leur place dans les dictionnaires?

Abrégé de traduction automatique / Machine translation in a nutshell

Gens d'ici et gens d'ailleurs : comment les nommer

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédacteur en chef/Editor-in-Chief
Jean-Sylvain Dubé

Rédacteur en chef adjoint/Assistant Editor-in-Chief
Jacques Desrosiers

Comité de lecture/Review Committee

Cathryn Arnold
Denise Cyr
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frédérin Leroux fils
Emmanuelle Samson
Rafael Solís

Conception graphique/Graphic Design
kaboom.ca

Une question à poser? Un commentaire à formuler?
Un article à proposer? Écrivez au rédacteur en chef, à
jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. Vous pouvez
aussi le joindre par téléphone, au 819-956-8473, ou
par télécopieur, au 819-953-8443.

Do you have any questions or comments? Would you
like to suggest an article? Contact the Editor-in-Chief
at jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. You can
also reach him by telephone at 819-956-8473 or by
fax at 819-953-8443.

Cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons
les articles portant sur la traduction, la terminologie,
l'interprétation, la rédaction, les industries de la
langue, les technologies langagières et les difficultés
de langue en français, en anglais ou en espagnol,
dans la mesure où ils sont bien documentés et
susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les
manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière*
n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre des Travaux publics et des Services
gouvernementaux du Canada 2011

We would like to remind readers that this publication
is open to anyone wishing to contribute. We accept
articles relating to translation, terminology, inter-
pretation, writing, the language industries, language
technology and language problems in English, French
or Spanish as long as the articles are well documented
and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected
manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the
opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government
Services of Canada 2011

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an
par le Bureau de la traduction, Travaux publics et
Services gouvernementaux Canada.
btb.gc.ca

Language Update is published four times a year
by the Translation Bureau, Public Works and
Government Services Canada.
btb.gc.ca

Nos collaborateurs Our Contributors

Jean Delisle, trad. a., term. a., diplômé de la Sorbonne Nouvelle –
Paris 3, est professeur émérite de l'Université d'Ottawa, où il a enseigné
de 1974 à 2007. Auteur ou coauteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a
été traduit dans une quinzaine de langues. Ses champs de recherche
sont l'histoire et l'enseignement de la traduction. / **Jean Delisle**,
C. Tr., C. Term., a graduate of Sorbonne Nouvelle – Paris 3, is an
emeritus professor at the University of Ottawa, where he taught
from 1974 to 2007. He is the author or co-author of some 20 books,
which have been translated into about 15 languages. His research
areas are the history and teaching of translation.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*,
est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens
et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition
du *Guide du rédacteur*. / **Jacques Desrosiers**, assistant editor-in-chief
of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau,
where he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was
principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Docteur en linguistique de l'Université Paris V, **Georges Farid** enseigne
à l'Université du Québec en Outaouais depuis 1979. Il a présenté de
nombreuses communications sur divers aspects de la langue française
au Canada comme à l'étranger et publié plusieurs livres et articles sur
la grammaire française. / **Georges Farid** obtained his Ph.D. in linguistics
from Université Paris V and has been teaching at the Université du
Québec en Outaouais since 1979. He has presented numerous papers
on various aspects of the French language, both in Canada and abroad,
and published a number of articles and books on French grammar.

Francine Gosselin, gestionnaire de projets à la Direction de la norma-
lisation terminologique du Bureau de la traduction, coordonne les
activités des réseaux nationaux de terminologie, y compris la gestion
des dossiers autochtones. / **Francine Gosselin**, a project manager
at the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate,
coordinates the activities of the national terminology networks,
including management of Aboriginal files.

Marise Guay est langagière-analyste aux Services linguistiques français
du Bureau de la traduction. Elle contribue au Portail linguistique
du Canada et aux outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus*®. /
Marise Guay is a language analyst with the Translation Bureau's
French Linguistic Services. She contributes to the Language Portal
of Canada and the *TERMIUM Plus*® writing tools.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer
au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil
en technologies langagières à la conception de précieux logiciels. /
André Guyon studied translation and computer science before coming
to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies
adviser and helps develop valuable software.

Louise-Laurence Larivière est docteure en linguistique et chargée
de cours au Département de linguistique et de traduction de
l'Université de Montréal. Elle a publié, entre autres, *Pourquoi en finir
avec la féminisation linguistique* ou *À la recherche des mots perdus*
et *Guide de féminisation des noms communs de personnes*. /
Louise-Laurence Larivière holds a doctoral degree in linguistics
and is a lecturer in the Université de Montréal's translation and
linguistics department. Her published works include *Pourquoi en finir
avec la féminisation linguistique* ou *À la recherche des mots perdus*
and *Guide de féminisation des noms communs de personnes*.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur
de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation
du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of
our regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator
with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary
Translation Directorate; he is now retired.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as
a senior translator and reviser from French to English for more than
15 years. She now works for the Translation Bureau's Montréal Regional
Unit. / **Barbara McClintock**, trad. a., M.A., a été traductrice principale
et réviseuse du français à l'anglais dans le privé pendant plus de 15 ans.
Elle travaille maintenant au Service régional de Montréal du Bureau
de la traduction.

Irma Nunan, a terminologist with the Translation Bureau's Terminology
Standardization Directorate, is responsible for updating the Spanish
component of *TERMIUM Plus*®. / Terminologue à la Direction de la
normalisation terminologique du Bureau de la traduction, **Irma Nunan**
contribue à l'enrichissement du contenu espagnol de *TERMIUM Plus*®.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught
grammar, writing and editing for over two decades for the University
of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless
government and private sector organizations. / **Vancouveroise**,
Frances Peck est rédactrice et réviseuse. Elle enseigne la grammaire,
la rédaction et la révision depuis plus de vingt ans. Elle a donné des
cours dans plusieurs universités et dans de nombreux organismes
gouvernementaux et privés.

André Racicot, diplômé en science politique et polyglotte, est forma-
teur au Bureau de la traduction, où il anime la populaire série d'ateliers
Traduire le monde. / A trainer and political science graduate who
speaks several languages, **André Racicot** gives the workshops in the
popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Fanny Vittecoq, langagière-analyste aux Services linguistiques français
du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée des outils
d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus*® et du Portail linguistique du
Canada. / **Fanny Vittecoq**, a language analyst with the Translation
Bureau's French Linguistic Services, is a member of the team respon-
sible for the writing tools in *TERMIUM Plus*® and the Language Portal
of Canada.

ABONNEMENT PAPIER (S52-4/8-1)

1 an (4 numéros) 35 \$CAN + 5 % TPS = 36,75 \$

Au numéro 9 \$CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur
général du Canada, adressé aux Éditions et Services de
dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

PRINT SUBSCRIPTION RATES (S52-4/8-1)

1 year (4 issues) CAN\$35 + 5% GST = \$36.75

Per issue CAN\$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order
of the Receiver General for Canada and addressed to
Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



Jean-Sylvain Dubé

Translation: Emma Harries

Le billet du rédacteur en chef From the Editor-in-Chief's Desk

La force des réseaux

C'est bien connu, les langagiers sont pour la plupart des solitaires. Certains préfèrent la compagnie des dictionnaires à celle des êtres humains. D'autres, les ermites, travaillent carrément dans l'isolement. Mais attention au mythe! Ne sont pas pour autant tous ennuyeux les langagiers. N'empêche que les professions langagières prêtent à peu de contacts humains. Et c'est encore plus vrai pour les pigistes qui travaillent à la maison. Comment faire alors pour établir des contacts professionnels, rencontrer des collègues? Une avenue, les réseaux.

Non, je ne vous parle pas des réseaux électroniques, ô combien populaires aujourd'hui, mais bien des réseaux humains, ceux où les contacts sont réels, non pas virtuels. Ceux dont l'objectif premier est l'entraide.

Des réseaux, le secteur langagier canadien en compte quelques-uns. L'un d'eux est le Réseau des traducteurs et traductrices en éducation (RTE). Le RTE, c'est quoi? C'est un réseau d'entraide qui compte des membres dans tout le Canada, et même à l'extérieur, et dont l'objectif premier est d'harmoniser la terminologie de l'éducation en français et en anglais au Canada, dans le respect de la diversité et de la complexité des systèmes éducatifs et de l'héritage linguistique de chacun (<http://www.rte-nte.ca/index.fr.stm>).

L'an dernier, le RTE célébrait son 25^e anniversaire, un jalon important qu'il a souligné à l'occasion de son dixième colloque biennal, à Cornwall. J'y étais. Comment faire autrement, avec un programme aussi alléchant!

Je ne vous le cacherai pas. À mon arrivée, j'avais l'impression d'être un intrus, un voyeur, parmi les membres d'un réseau aux liens tissés serré. Mais rapidement, je me suis senti comme un des leurs, étant accueilli à bras ouverts. Ce furent deux très belles journées, où j'ai fait la rencontre de langagiers passionnés, intéressants, sociables, sympathiques, chaleureux. Des gens animés par la volonté de faire rayonner la profession langagière. Et, la cerise sur le gâteau, j'ai pu perfectionner mes connaissances grâce à des conférences amusantes, mais surtout enrichissantes.

Comme quoi les langagiers ne sont pas *tous* ennuyeux et les meilleurs réseaux sociaux ne sont pas *tous* sur Internet...

Longue vie au RTE et à tous les réseaux de langagiers! ■

Strength in networks

It's a well-known fact that language professionals are, for the most part, a solitary bunch. Some prefer the company of dictionaries to that of people. Others, the recluses, actually work in total isolation. But don't be fooled! Language professionals are not all boring! Still, it's true that the language professions do not lend themselves to much human contact. This is even more the case for freelancers working out of their homes. So what should one do to develop professional contacts and meet colleagues? One avenue is networks.

No, I'm not referring to online networks, as popular as they are these days, but rather traditional networks, which involve real, not virtual, contact. The primary objective of these networks is mutual support and assistance.

The Canadian language sector has a few such networks, one of which is the Network of Translators in Education (NTE). What is the NTE, you may ask. It is a self-help group, with members across Canada and beyond, whose first objective is to harmonize French and English terminology usage in education in Canada, while fully respecting the diversity and complexity of its education systems and their linguistic heritage (<http://www.rte-nte.ca/index.en.stm>).

Last year, the NTE celebrated its 25th anniversary, an important milestone, which it marked at its 10th biennial symposium, in Cornwall. I was there. Given the intriguing program, how could I miss it?

I'll admit that when I arrived, I felt like an intruder, an outsider looking in on a tight-knit group. But it wasn't long before I was welcomed with open arms and felt like one of them. It turned out to be two very enjoyable days during which I met many enthusiastic, interesting, sociable, warm and friendly language professionals—people enlivened by their desire to bring the language professions to the fore. The added bonus was that I was able to enhance my knowledge through the many entertaining and, above all, enriching presentations.

So it appears that language professionals are *not* all boring and that the best social networks are *not* all online.

May the NTE and all language professional networks enjoy a long and prosperous life! ■

Sommaire Summary



Le mot de la PDG : Le mélange des générations / A Word from the CEO: Generational diversity

Francine Kennedy, page 5

Les départs à la retraite et la présence croissante de la génération Y dans la main-d'œuvre changent les milieux de travail. L'industrie langagière n'y échappe pas. / Retirements and the growing presence of Generation Y in the workforce are changing the workplace. The language industry is no exception.

L'industrie en marche : Du Nord au Sud : la terminologie tous azimuts / Industry Insights: From North to South: Far-reaching terminology

Francine Gosselin, page 6

L'Institut culturel Avataq, dévoué à l'épanouissement de la culture inuite, lutte contre l'érosion majeure que subit l'inuktitut au Nunavik, dans le Nord du Québec. / The Avataq Cultural Institute, which is dedicated to the promotion of Inuit culture, is fighting the major erosion of Inuktitut in Nunavik, in northern Quebec.

The Word Geek: From brand names to the smart grid

Barbara McClintock, page 7

Several years ago, companies hated seeing their names employed as verbs in popular usage. Now, the opposite is true: companies are choosing names with a good chance of becoming verbs. / Il y a quelques années, les entreprises détestaient voir leur nom devenir un verbe dans l'usage courant. Aujourd'hui, elles choisissent au contraire des noms qui ont des chances de le devenir.

Mots de tête : « en charge de »

Frédérin Leroux fils, page 8

Les Québécois ont été pionniers dans l'emploi de cette expression critiquée. Les Français ont pris le relais bien plus tard, et ne s'en sont pas privés depuis. / Quebecers pioneered the use of this frowned-upon expression. The French adopted it much later and haven't been shy about using it.

Baudelaire traduit en prison par un professeur de traduction / Baudelaire translated in prison by a translation professor

Jean Delisle, page 10

L'isolement dans une cellule serait-il propice à la traduction? On a traduit Proust et Baudelaire dans une geôle. L'auteur rappelle la carrière remarquable du linguiste catalan Carles Castellanos. / Is the solitude of prison conducive to translation? The works of Proust and Baudelaire were translated in a jail. The author recounts the remarkable career of Catalan linguist Carles Castellanos.

English Pointers: Gender-neutral writing (Part 2): Questions of usage

Frances Peck, page 14

Many words with a sexist connotation can be made gender-neutral, but there are exceptions, such as *manslaughter* and *craftsmanship*. / On peut neutraliser le genre de beaucoup de termes à connotation sexiste. Mais pas de tous, comme le montrent des mots tels que *manslaughter* et *craftsmanship*.

El Rincón Español: Dietas

Irma Nunan, página 16

El concepto de dieta se refiere a la cantidad de alimentos que se deben ingerir diariamente para satisfacer todas las necesidades nutritivas del organismo para su buen funcionamiento. Existen cientos de dietas, pero a grandes rasgos, se pueden agrupar en dos tipos principales: terapéuticas y no terapéuticas.

Grammaire traditionnelle ou nouvelle grammaire? Une fausse question, un vrai débat

Marise Guay, page 18

Dans quel camp êtes-vous? Fausse question selon l'auteure, qui, dans ce premier article d'une série, rappelle quelques dates importantes dans l'histoire de la grammaire française. / Which camp do you fall into? According to the author, that's the wrong question to ask, and in this first article of a series, she points to several important dates in the history of French grammar.

Français pratique : Traduire *should*

Jacques Desrosiers, page 21

Dans le domaine médical — et ailleurs aussi — il semble bien que les traducteurs aient de bonnes raisons de ne pas rendre *should* par le conditionnel. / In the medical field—and others as well—it appears that French translators have good reasons for not using the conditional when translating *should*.

Traduire le monde : Les fourches caudines et autres expressions historiques

André Racicot, page 24

Nombreuses sont les expressions qui tirent leur origine d'une bataille, d'une guerre, d'un coup d'État inscrits dans le grand livre de l'Histoire. / Throughout history, many an expression has originated on a battlefield, in a war or in a *coup d'état*.

Les injures racistes ont-elles leur place dans les dictionnaires?

Georges Farid, page 26

L'auteur est d'avis que, si les dictionnaires extirpaient de leurs pages des injures racistes comme *chinetque*, *youpin* ou *yankee*, celles-ci finiraient par tomber en désuétude. / The author believes that if racist insults such as *chinetque*, *youpin* or *yankee* were removed from dictionaries, then they would fall out of use.

Carnet techno : Abrégé de traduction automatique / Tech Files: Machine translation in a nutshell

André Guyon, page 30

Il existe trois types de systèmes de traduction automatique : les systèmes statistiques purs, ceux à base de règles et les hybrides. Ces derniers prévaudront, selon notre chroniqueur. / There are three types of machine translation systems: pure statistical, rule-based and hybrid. Our contributor believes that hybrid systems will ultimately win the day.

La petite histoire d'une expression : *Perdre son latin*

Fanny Vittecoq, page 35

Le latin a beau n'être parlé que par quelques érudits, on n'a pas fini de le perdre. / Although Latin is now spoken by only a few scholars, it still hasn't lost its power to confound us.

Gens d'ici et gens d'ailleurs : comment les nommer

Louise-Laurence Larivière, page 36

De trois choses l'une : si vous vivez dans le pays où vous êtes né vous êtes un *autochtone*, si vous descendez des premiers occupants un *autochtone aborigène*, si vous êtes né ailleurs un *allochtone*. / You can be described in one of three ways: if you live in the country where you were born, you are *autochtone*; if you are descended from one of the first peoples of a country, you are *autochtone aborigène*; and if you were born elsewhere, you are *allochtone*.



Francine Kennedy

Le mot de la PDG A Word from the CEO

Le mélange des générations

Aujourd'hui, les milieux de travail regroupent souvent des employés de plusieurs générations. Ce phénomène, qu'on appelle « milieu de travail intergénérationnel », « équipe multi-génération », « diversité générationnelle » ou « mélange des générations », n'est pas sans transformer la culture des milieux de travail. Des changements ont déjà commencé à se faire sentir, et l'industrie de la langue n'y échappe pas.

Au Canada, bon nombre des langagiers salariés ont été recrutés pour répondre à la demande créée par l'adoption de la *Loi sur les langues officielles* en 1969. Dans les dernières années, l'industrie s'est attelée à combler la pénurie qu'engendre le départ à la retraite de ces langagiers. En effet, alors que ces derniers atteignent l'âge de la retraite, une vague de jeunes de la génération Y font leur entrée sur le marché du travail. Selon une prévision récente, les employés de la génération Y représenteront bientôt 38 % de la main-d'œuvre*. Parallèlement, les employés âgés de 45 à 64 ans — les *bébé-boomers* — représentent toujours un fort pourcentage de l'effectif**. Ces statistiques, qui sont le reflet de milieux de travail multigénérationnels, s'appliquent à tous les secteurs, y compris l'industrie de la langue.

Qu'implique ce mélange des générations? Il faut maintenant tenter de concilier les diverses caractéristiques de chaque génération, que ce soit les méthodes de travail et d'apprentissage, l'utilisation des technologies au travail, les aspirations professionnelles, etc. Toutefois, si on profite des atouts de chaque génération et qu'on encourage la collaboration entre les différents groupes, le mélange des générations peut s'avérer extrêmement bénéfique. Par exemple, il permet d'assurer le transfert des connaissances, de la génération plus âgée à la plus jeune, et vice-versa. En outre, mettre à profit les talents et les styles de chacun permet d'enrichir le milieu de travail et d'intéresser les employés à la réussite de leur organisation.

C'est pour ces raisons que l'industrie de la langue a grandement intérêt à profiter des possibilités qu'offre le mélange des générations et à encourager une étroite collaboration entre les différents groupes d'âge. ■

* GÉNIAL! (vidéo), Quality Media Resources, International Tele-Film (une division de Visual Education Centre Limited).

** « Dix-septième rapport annuel au Premier ministre sur la fonction publique du Canada », greffier du Conseil privé et secrétaire du Cabinet.

Generational diversity

It's not at all unusual in today's workplaces to find several generations of employees under one roof. Whether it's referred to as "the intergenerational workplace," "multi-generations," "generational diversity," or even "generation blend," this phenomenon is certain to transform the workplace culture. In fact it has already started to do so. And this is the case in the language industry as well.

Many of the language professionals working in the industry in Canada were recruited to meet the demand created by the adoption of the Official Languages Act in 1969. In recent years, with the industry working hard to fill the gap that will be left as many of that group reach retirement age, a wave of Generation Y employees has entered the workforce. I recently heard a prediction that Generation Y members will soon account for 38 per cent of all employees.* At the same time, the group that falls into the age range of 45 to 64 years (often referred to as the baby boomers) continues to make up a significant percentage of the public service workforce.** If you extrapolate these numbers to the language industry, you get the picture of a multi-generational workplace much like those in other sectors.

So what is the significance of this mix of generations? It brings the challenge of reconciling differences in how these groups work, how they learn, how they use technology in their work, how they envision their career paths and other characteristics. But the potential benefits are huge if we tap into what each generation has to offer and encourage a synergy between them. For one thing, when generations mix in the workplace, there is the advantage of knowledge transfer—and by that I mean both from the older generation to the younger one, and vice versa. And embracing diverse talents and styles makes the working environment all the richer and employees more engaged in the success of their organization.

That is why, in our industry, we have every reason to welcome the opportunity that multi-generational diversity brings to the language professions and encourage the strong collaboration of different groups. ■

* Video AWESOME!, Quality Media Resources, International Tele-Film (A division of Visual Education Centre Limited).

** "Seventeenth Annual Report to the Prime Minister on the Public Service of Canada," Clerk of the Privy Council and Secretary to the Cabinet.

L'industrie en marche

Industry Insights

Francine Gosselin

Translation: Vicki Plouffe, C. Tran.

Du Nord au Sud : la terminologie tous azimuts

Avataq... vous connaissez? Non, cela n'a rien à voir avec un certain film de science-fiction. Et si je vous dis Nunavik? Vous pensez nordicité, et vous n'avez pas tort.

L'Institut culturel Avataq existe depuis 30 ans. Son mandat : préserver la culture et la langue inuites pour les générations futures. Depuis quelques années, le Bureau de la traduction, par l'entremise de la Direction de la normalisation terminologique, entretient des liens avec cet organisme. Il a signé des accords de coopération visant notamment l'éventuelle diffusion de la terminologie inuktitute d'Avataq dans *TERMIUM Plus®*, la banque de données terminologiques et linguistiques du gouvernement du Canada.

En octobre dernier, cinq représentants d'Avataq sont venus à Gatineau pour une session de formation en terminologie. Leur crainte que l'inuktitut, qu'ils considèrent comme un trésor national, disparaisse d'ici la prochaine génération était le principal sujet des discussions qu'ils ont eues avec divers intervenants dans la région de la capitale nationale. Le projet Inuktituurniup Saturtauninga (se réapproprier et revitaliser l'inuktitut), lancé par Avataq il y a quelques années, a mis en lumière l'état alarmant de l'inuktitut au Nunavik, que ce soit l'érosion majeure de cette langue, la disparition de termes, la faible qualité de la langue parlée, la piètre connaissance de la langue chez les moins de 30 ans ou l'absence de termes pour nommer les nouvelles technologies.

Les activités de ce projet ont permis aux langagiers de l'institut de constituer une banque de terminologie inuktitut-anglais d'environ 25 000 termes. Cependant, puisqu'ils estiment que certains de ces termes méritent d'être réétudiés, il est pour l'instant prématuré d'ouvrir au public cette impressionnante banque de données.

Les représentants d'Avataq ont convenu qu'il serait avantageux d'établir un partenariat avec le Bureau de la traduction; celui-ci participerait à la révision des termes de la banque. La diffusion de cette terminologie, par l'entremise de *TERMIUM Plus®*, contribuerait à l'effort de propagation de l'inuktitut partout dans le Grand Nord canadien.

La visite des représentants d'Avataq s'inscrivait dans une volonté commune de diffuser et de mettre en valeur la langue inuktitute au Canada. ■

From North to South: Far-reaching terminology

Avataq: sound familiar? No, it has nothing to do with a certain sci-fi blockbuster. And if I said Nunavik? Then you'd think of the North, and you'd be right.

The Avataq Cultural Institute has been in existence for 30 years. Its mandate is to preserve the Inuit culture and language for future generations. For the past few years, the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate has had ties with this organization. It signed co-operation agreements designed to explore the possible dissemination of Inuktitut terminology from Avataq through *TERMIUM Plus®*, the Government of Canada's terminology and linguistic data bank.

In October 2010, five representatives of Avataq travelled to Gatineau for a training session on terminology. Their fear that Inuktitut, which they consider a national treasure, will disappear within a generation was the main topic of discussion with the various people they met with in the National Capital Region. The Inuktituurniup Saturtauninga (reclaiming and revitalizing Inuktitut) project, started up by Avataq a few years ago, has brought to light the alarming state of Inuktitut in Nunavik: the major erosion of the language, the disappearance of terms, the poor quality of the spoken language, the lack of knowledge of the language among those under 30 and the absence of terms for new technologies.

Through the project activities, the language professionals at Avataq have established an Inuktitut-English terminology bank containing some 25,000 terms. However, because they feel that some of the terms need to be re-examined, for the time being it is premature to open up this impressive data bank to the public.

The Avataq representatives agreed that it would be beneficial to establish a partnership with the Translation Bureau for the revision of the terms in the bank. The sharing of this terminology through *TERMIUM Plus®* would help in the effort to spread Inuktitut across Canada's Far North.

This visit ties in with the organization's commitment to develop and promote the use of Inuktitut in Canada. ■



Barbara McClintock

The Word Geek

From brand names to the smart grid

The “verbing” of brand names

A *New York Times* article by Nick Bilton last November has language professionals all atwitter, or at least “twittering,”¹ about the marketing success of some IT brand names so commonly used that they have become verbs. The author refers to an interview with Fred R. Shapiro, an editor and trademark consultant, who pointed out that, until recently, companies were loathe to allow their brand names to be used indiscriminately, because their trademarks would be weakened. “The success of brands in technology, like Photoshop and Google, has opened people’s eyes to the fact that becoming a verb is not always a bad thing,” Mr. Shapiro said.²

Since at least the 1940s, some popular brand names, such as fridge, kleenex, tampax, thermos and band-aid, have become generic common names. Hoover vacuums spawned a verb, to *hoover* (chiefly British). Named after the man who commercialized them, *hoover* is considered a proprietary eponym³ rather than just an eponym (a person after or for whom something is named), because it is a brand name. Such commonly used words are also referred to as *genericized trademarks* or *generic trademarks*. Much to the Xerox company’s chagrin, its name became synonymous with photocopiers and started being used as a verb. Xerox “has long urged consumers to ‘photocopy’ rather than ‘xerox’ documents... That’s why companies acquire trademarks, after all.”⁴

It is still popular to say “look in the fridge” (from *Frigidaire*) rather than “in

the refrigerator,” “pass me the box of kleenex” and not the “box of facial tissues.” *Band-Aid* (often not capitalized) has even acquired an additional meaning: a *band-aid solution* is a temporary solution. Surprisingly, in Quebec *joual*, the word *plaster* is still used, from the old British expression *sticking plaster*, which is not used in English Canada anymore. *FedEx*, *photoshop* and *facebook* are some other eponymous verbs, e.g. “I facebooked that link.”

Taking a new approach to this issue, Microsoft CEO Steve Ballmer recently commented to *The New York Times* that Bing “works globally” and has the potential “to verb up.”⁵ It will be interesting to see which terms will survive over the years when there are competitors for the verbing honour: will we say “google it” or “bing it” in the future? iPhone or smart phone?

The same phenomenon exists in French. The usual translation for *tweet* is *twitter* or *tweeter* in French, although *gazouiller* is making some inroads in newspapers:

*Je l’ai twitté.*⁶

*C’est très tendance de gazouiller (tweeter) durant le party de Noël.*⁷

E-cars

Companies need to study the cultural impact of brand names. The name of Audi’s new *e-tron* electric car “hits the fan.” A scatological reference in French, *e-tron* causes French speakers to burst out laughing. In any case, the company could have come up with something more original than the ubiquitous *e-* prefix!

It’s a smart world

Just like the *e-* prefix, *smart* is everywhere these days in marketing (*intelligent* or *futé* in French). In the U.S., the

smart grid (*réseau intelligent*⁸) is shaping up to be a new multibillion dollar industry focusing on smart meters. The HydroOttawa website calls the smart grid “The Future of the Provincial Electricity Grid.”

The smart grid is a two-way communication system providing access to detailed information about energy consumption, encouraging more efficient energy use. You will know what the electricity price is each day so, if it is low, you can charge your hybrid or electric car’s battery. The U.S. “will soon have 400 installed stations.”⁹ According to *The Gazette*, the first electric vehicle charging stations (*bornes de recharge pour véhicules électriques*¹⁰) were installed at the Sheraton Hotels in Montréal and Toronto in December 2010. Moreover, when the power grid has been modernized, you will be able to “charge up” your car in your own driveway, and all the information on your energy use will be sent to your smart phone. Coming soon! ■

Sources

- 1 <http://bits.blogs.nytimes.com/2010/11/30/for-start-ups-the-ultimate-goal-becoming-a-verb/?scp=1&sq=verb%20bilton&st=cse>.
- 2 Ibid.
- 3 <http://www.rinkworks.com/words/eponyms.shtml>.
- 4 <http://www.nytimes.com/2009/07/19/weekinreview/19cohen.html>.
- 5 Ibid.
- 6 <http://technaute.cyberpresse.ca/nouvelles/201012/01/01-4348156-devenir-un-verbe-le-but-de-toute-entreprise-techno.php>.
- 7 <http://lapresseaffaires.cyberpresse.ca/economie/technologie/201012/09/01-4350581-quand-le-party-de-noel-se-retrouve-sur-facebook.php>.
- 8 http://www.hydroottawa.com/conservation/index.cfm?lang=f&template_id=467.
- 9 <http://www.montrealgazette.com/technology/Montreal+flips+switch+electric+vehicle+charging+stations/3941654/story.html>.
- 10 <http://eco-energie-montreal.com/index.php?post/hotel-centre-sheraton-montreal-toronto-borne-recharge-vehicule-voiture-electrique-coulomb-technologies>.



Frédérin Leroux fils

Mots de tête

« en charge de »

Les multinationales ne sont en charge d'aucun destin.

(René-Victor Pillhes, *Playboy*, juillet 1976)

S'il est une expression sur laquelle les défenseurs et autres amoureux de la langue s'entendent – pour la condamner –, c'est bien « en charge de ». D'abord, parce qu'il n'y a pas à s'y tromper : elle ressemble comme deux gouttes d'eau à sa mère anglaise, et ensuite, parce qu'elle ne figure pas dans les dictionnaires.

Condamnée¹ chez nous depuis 75 ans, cela fait plus d'un siècle que nous l'employons. Dans une très belle biographie d'Olivar Asselin, l'auteure cite un article du sénateur-journaliste Hector Fabre*, paru le 30 août 1876 : « M. Risule [sic] Asselin, marguillier [sic] en charge de la paroisse de St. Hilarion² ». Les « sic » sont de la biographe, qui emploie elle-même « en charge de », sans guillemets. Le marguillier en question, vous l'avez deviné, est le père d'Olivar. Une dizaine d'années plus tard, l'abbé Napoléon Caron³ parlera lui aussi d'un marguillier, celui « en charge de Sainte-Flore ».

Il y a ensuite un trou de cinquante ans dans mes fiches. On se retrouve ainsi en 1941. En voyage en France, Paul Péladeau⁴, pour sortir de Paris, doit obtenir un sauf-conduit du « général en charge du Bureau central de la circulation ». C'est la guerre... Trois autres sources de la même époque : une romancière-traductrice, Hélène J. Gagnon⁵ (1944), et deux romanciers, Harry Bernard⁶ (1953) et Maurice de

Goumois⁷ (1954). Depuis, plus personne ne s'en prive. Ce qui donne maintes occasions aux défenseurs de la langue de monter au créneau, et autant d'heures de lecture aux amateurs de querelles langagières (dont je suis).

Mais qu'en est-il du côté de l'Hexagone? Là-bas, on s'adonnera à ce vice plusieurs décennies après nous. Et le premier pécheur serait nul autre qu'un grand thomiste, le philosophe Étienne Gilson. Indirectement mêlé à une querelle franco-québécoise, il écrit en 1946 : « nous n'avons pas changé cette possession en dette pour les [c'est nous] avoir laissés seuls en charge de ces biens ». Certes, c'est un auteur québécois, Robert Charbonneau⁸, qui le cite, mais il n'y a pas lieu de croire qu'il lui aurait glissé cet anglicisme sous la plume...

Tout comme nous, nos cousins mettront du temps à réagir à l'intrusion de cet « étranger dans la cité ». Presque quarante ans. C'est un ingénieur général des Mines qui s'avisera de donner l'alarme : « Cet emploi de *en charge* de semble se répandre dangereusement. Réagissons⁹. » L'année suivante, un inspecteur général honoraire de Gaz de France monte à l'assaut à son tour et en fait un élément d'un *Petit lexique du français des pédants*¹⁰. Et la même année, un grand chroniqueur économique du *Monde* ajoute son grain de sel : « On retrouve aujourd'hui cet inutile anglicisme qui est en voie de se substituer au plus simple "chargé de" [...] jusque dans les documents administratifs et sur les cartes de visite des cadres dirigeants de grandes entreprises nationalisées guère plus soucieuses que les autres du beau langage¹¹. » Enfin, toujours dans la

revue *DLF*, une collaboratrice fait écho à l'exemple de Perret en le classant parmi les mots à la mode¹².

Mais ce n'est que vingt ans plus tard qu'on trouvera une condamnation « officielle », si je puis dire. Et c'est d'ailleurs la seule que j'ai trouvée. Elle est d'un ancien inspecteur général du ministère de l'Éducation nationale¹³. Certes, le fait que les dictionnaires bilingues ne traduisent pas « to be in charge of » par notre tournure est une forme de censure, mais on ne voit pas de levée de boucliers comme chez nous, où au moins seize ouvrages condamnent ce calque.

Mais restons en France. Où l'on verra que le mauvais exemple de Gilson a été suivi par de bons auteurs. Commençons par le grand déboulonneur de Mao, le sinologue Simon Leys¹⁴, dont l'exemple rappelle celui de Fabre : « Deux prêtres chinois sont en charge de cette église. » Chronologiquement, mon prochain exemple est celui en exergue, d'un écrivain quelque peu oublié aujourd'hui. (Vous aurez deviné que c'est un collègue qui me l'a fourni... le *Playboy* n'étant pas ma lecture de chevet.)

L'exemple qui suit devrait me racheter à vos yeux, puisqu'il est d'un haut fonctionnaire responsable des affaires culturelles : « les forces politiques en charge du pouvoir¹⁵ ». Et le suivant est du grand folkloriste breton, Pierre-Jakez Hélias¹⁶ : « l'auteur, mis en charge des émissions en langue bretonne à la radio en 1946 ». Autre source de tout repos, un roman japonais inspiré de la vie de Confucius : « le Maître est promu garde des Sceaux, ce qui le met en charge de la justice et de la police de l'État de

* Le même mécréant qui m'a fourni un exemple de « sous l'impression de ». Voir *L'Actualité langagière* de septembre 2010 (<http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=1578>).



Lu¹⁷ ». Je me contenterai de signaler trois autres auteurs, Pierre Sansot¹⁸, Laure Murat (*Passage de l'Odéon*, 2003) et Anne Nivat (*Chienne de guerre*, 2000), qui l'emploie une douzaine de fois.

Je pourrais citer encore plusieurs fauteurs : Jack Lang (1979), Jean-Francis Held (1980), Joseph Rovin (1987), deux grands journalistes du *Monde*, Philippe Boucher et Bruno Frappat (1987). Mais la cerise sur le gâteau, c'est l'exemple de Bertrand Poirot-Delpech. Il l'emploie – tenez-vous bien – dans son discours de réception à l'Académie : « c'est que vous vous sentez moins en charge de vos renommées personnelles » (*Le Monde*, févr. 1987). On aurait pu s'attendre à ce que ses nouveaux confrères lui signalent gentiment sa bourde, mais ça n'a pas dû être le cas, puisqu'il récidive quelques mois plus tard : « ce professeur de cheval se croit en charge d'un certain ordre » (*Le Monde*, août 1987). Si même un académicien peut se permettre un tel laxisme, sans qu'on le semonce, où allons-nous? Je vous le demande.

Et que font les dictionnaires? me demandez-vous à votre tour. Les Québécois diraient qu'ils dorment au gaz (ou qu'ils se sont endormis sur le rôti, si vous préférez). Mais pas tous. On trouve cette curiosité dans le Hachette-Oxford de 1994 : « responsable (personne en charge) – (gén) person in charge ». Mais ce n'est que depuis deux ou trois ans que le Petit Robert l'enregistre, et avec l'étiquette « emploi critiqué ». Quant au Robert-Collins, dans sa toute dernière édition (2010), on en trouve deux exemples dans la partie français-anglais, sans mention aucune.

En terminant, j'ai bien envie de vous poser une bizarre de question : Et si ce n'était pas un anglicisme? Je sais, je sais, la ressemblance ne permet pas le doute. Et tout le monde est d'accord. Mais comment expliquer alors que nous l'employions déjà à l'époque de la Nouvelle-France? Ayant eu la curiosité de consulter le *Trésor de la langue française au Québec* en ligne, quelle ne fut pas ma surprise de tomber sur ces deux exemples : « Je marguillier de la paroisse de notre dame de quebec, et en charge de l'Église succursale de la basse ville... » et « Je Marguillier en charge de l'Église de la basse ville... ». Le premier est de 1727, et le second, de 1729... Nous étions déjà contaminés par l'anglais il y a presque trois cents ans?

Où s'agirait-il d'un emploi différent? Le sens d'« en fonction », « en exercice »? Si on peut *entrer* en charge (Académie), on doit pouvoir *être* en charge. Il s'agirait donc du marguillier « en exercice » de l'église et non pas du marguillier « en charge de » l'église? Vous me direz que c'est peut-être un peu tiré par les cheveux, mais ces exemples permettent en tout cas de relativiser l'importance du calque. Car on a pu simplement passer d'« en charge » à « en charge de », ce qui ne demande pas beaucoup d'imagination.

Aujourd'hui, on va encore plus loin. On fait suivre la tournure d'un infinitif : « ceux qui sont en charge d'assurer la direction d'une société ». Non, non,

ce n'est pas un exemple québécois. C'est nul autre que François Mitterrand qui s'exprime ainsi... en 1987. Combien d'années faudra-t-il aux dictionnaires pour enregistrer cet usage? On cherche encore en vain « en plus de » suivi d'un infinitif – auquel j'ai consacré un « Mots de tête » il y a un quart de siècle. ■

Notes

- 1 Léon Lorrain, *Les étrangers dans la cité*, Presses du Mercure, 1936.
- 2 Hélène Pelletier-Baillargeon, *Oliver Asselin et son temps*, Fides, 1996.
- 3 *Deux voyages sur le Saint-Maurice*, Septentrion, 2000 (paru en 1889).
- 4 *On disait en France*, Les Éditions Variétés, 1941.
- 5 *Blanc et noir*, Éditions de l'Arbre, 1944.
- 6 *Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie*, Éditions du Bien public, 1953.
- 7 François Duvallet, Institut littéraire du Québec, 1954.
- 8 Robert Charbonneau, *La France et nous*, Éditions de l'Arbre, 1947.
- 9 Raymond Cheradame, *Défense de la langue française*, avril-mai-juin 1984.
- 10 Pierre Verret, *Défense de la langue française*, mars-avril 1985.
- 11 Paul Fabra, *Le Monde*, 13.8.85.
- 12 Francine Marouzé, *Défense de la langue française*, avril-mai-juin 2002.
- 13 Pascal-Raphaël Ambrogio, *Particularités et finesses de la langue française*, Chiflet & Cie, 2005.
- 14 *Ombres chinoises*, 10/18, 1974.
- 15 Jacques Rigaud, *La culture pour vivre*, Gallimard, 1975.
- 16 *Lettres de Bretagne*, Galilée, 1978.
- 17 Yasushi Inoué, *Confucius*, Stock, 1992 (traduit par Daniel Struve).
- 18 *Bains d'enfance*, Payot, 2003 (paru en 1994 sous le titre *Pilleurs d'ombres*).

Baudelaire traduit en prison par un professeur de traduction

Baudelaire translated in prison by a translation professor

Jean Delisle

Translation: Geoffrey McGuire

L'effet « psychotrope » de la traduction sur un prisonnier politique catalan

La solitude carcérale est propice à la traduction. Nombreux sont les traducteurs qui ont continué à traduire alors qu'ils purgeaient une peine d'emprisonnement. Travail solitaire par excellence, cette activité intellectuelle libère l'esprit utilement et se révèle un excellent moyen d'évasion...

Qu'il suffise de citer les noms d'Étienne Dolet qui, du fond de son cachot à Lyon, a traduit *Les Tusculanes* de Cicéron avant d'être condamné au bûcher par le tribunal de l'Inquisition, ou encore ceux de William Tyndale et de Louis-Isaac Lemaistre de Sacy. Ces deux traducteurs ont traduit l'Ancien Testament derrière les barreaux : Tyndale au Château de Vilvoorde, près de Bruxelles, Lemaistre de Sacy, à la Bastille, où il fut enfermé deux ans. Tyndale périt lui aussi sur le bûcher. L'intolérance religieuse rend parfois périlleux le métier de traducteur. Les idéologies totalitaires aussi.

Plus près de nous, au XX^e siècle, on peut mentionner les noms d'Eduardo Barriobero y Herrán, auteur de la première traduction de *Gargantua* publiée en 1905 en Espagne; Abraham Elmaleh, qui traduisit en hébreu *Le Livre de Kalila et Dimna* pendant qu'il croupissait dans les geôles du Khan el-Pacha à Damas; Pavlos Zannas qui, au cours de ses dix années de réclusion sous le régime des Colonels, produisit une version grecque d'*À la recherche du temps perdu*, œuvre très appropriée dans les circonstances; enfin, Milovan Djilas, auteur d'une version serbo-croate du *Paradis perdu* de Milton qu'il produisit sur plus de 3000 feuilles de papier hygiénique, ses geôliers l'ayant privé de papier à écrire par mesure vexatoire.

Le parcours atypique du militant indépendantiste catalan, Carles Castellanos, né à Barcelone en 1942, est intéressant à plusieurs égards. Cet ingénieur industriel de formation est un touche-à-tout dans le domaine linguistique. Il a été simultanément ou successivement linguiste, traducteur, lexicographe, terminologue, professeur de traduction, directeur du Département de traduction et d'interprétation de l'Universitat Autònoma de Barcelona (UAB), directeur d'un observatoire catalan de la langue berbère et chercheur universitaire, tout en militant très activement au sein des mouvements d'indépendance de la Catalogne. C'est aussi un ardent défenseur et promoteur de la langue et de la culture catalanes. Son engagement politique l'amènera à publier une dizaine

The "psychotropic" effect of translation on one Catalan political prisoner

The solitude of prison is conducive to translation. Many a translator has continued to translate while serving time in prison. As the epitome of solitary work, translation is an intellectual activity that effectively liberates the mind and has proven to be an excellent means of escape.

Suffice it to mention Étienne Dolet, who translated Cicero's *Tusculan Disputations* deep in his prison cell in Lyon before being condemned to burn at the stake by the Inquisition tribunal, or William Tyndale and Louis-Isaac Lemaistre de Sacy, two translators who translated the Old Testament while behind bars, Tyndale at the castle of Vilvoorde, near Brussels, and Lemaistre de Sacy at the Bastille, where he was locked away for two years. Like Dolet, Tyndale too was burned at the stake. At times, religious intolerance has made translation a perilous trade. The same is true of totalitarian ideologies.

In more recent times, in the 20th century, we can point to Eduardo Barriobero y Herrán, author of the first translation of *Gargantua*, published in 1905 in Spain; Abraham Elmaleh, who translated the *Book of Kalila and Dimna* into Hebrew while languishing in the Khan al-Pasha prison in Damascus; Pavlos Zannas, who during his 10-year imprisonment under the Regime of the Colonels produced a Greek version of *À la recherche du temps perdu*, a most timely work under the circumstances; and Milovan Djilas, author of a Serbo-Croatian version of Milton's *Paradise Lost*, which he produced on more than 3,000 sheets of toilet paper, as his spiteful jailors did not permit him writing paper.

The atypical career of Catalan pro-independence militant Carles Castellanos, born in Barcelona in 1942, is interesting in several respects. Trained as an industrial engineer, Castellanos has been a jack of all trades in the language field. He has been simultaneously or successively a linguist, a translator, a lexicographer, a terminologist, a translation professor, director of the Universitat Autònoma de Barcelona's (UAB's) translation and interpretation department, director of a Catalan Berber language observatory and a university researcher, all the while working very actively within movements for Catalan independence. He has also been an ardent defender and promoter of the Catalan language and Catalan culture. His political involvement led him to publish

d'ouvrages sur des thèmes historiques et surtout sociopolitiques, dont un *Petit Diccionari de l'Independentisme* (1988).

Pendant plus de vingt ans, il a été professeur de traduction (français-catalan) à l'UAB et il s'est intéressé aux langues afro-asiatiques, en particulier le berbère. Il a d'ailleurs publié en 2006 un guide de conversation universitaire tamazight (berbère)-catalan. Il s'agit d'un manuel bilingue d'initiation au catalan destiné aux étudiants et professeurs étrangers en Catalogne.

Carles Castellanos, lexicographe, a enrichi la langue catalane de nombreux répertoires, dont un dictionnaire français-catalan/catalan-français (1979), un dictionnaire d'informatique (1986), un dictionnaire des faux-amis français-catalan (2000) et un dictionnaire fondamental occitan-catalan (2008). Ces ouvrages attestent la vitalité de la langue catalane.

Il est encore adolescent lorsqu'en 1960 il adhère au Front national de la Catalogne. Plus tard, il collaborera à la fondation d'autres organismes voués à l'indépendance de cette communauté autonome. Ses ennuis avec la Garde civile du dictateur Franco n'ont pas tardé à se multiplier. Il est vite fiché, surveillé, neutralisé. Quatre fois il sera jeté en prison et torturé : 1964, 1974, 1981 et 1988. Motifs de ces arrestations : « propagande illégale », « association illégale », « collaboration avec une organisation armée » ou « incitation à la sédition », notamment pour avoir exhibé une banderole affichant le mot « Independència » lors d'une manifestation. Les accusations de terrorisme ont toujours été retirées, car infondées.

Deux fois, il a dû prendre le chemin de l'exil : en 1974, puis en 1992, l'année des Jeux olympiques de Barcelone. Il a fui en raison des nombreuses arrestations et emprisonnements d'indépendantistes, car les autorités espagnoles, en mode répressif, voulaient éviter toute manifestation en faveur de l'indépendance de la Catalogne alors que les projecteurs de la presse internationale étaient braqués sur Barcelone.

Pendant sa détention en 1974, Carles Castellanos apprend le berbère dans un livre dont l'auteur est un curé basque et avec l'aide d'un prisonnier marocain originaire du Rif. Au cours des dix mois d'exil consécutifs à cette peine d'emprisonnement, il traduit *La Catalogne au tournant de l'an mil* (*Catalunya Mil Anys enrere*) de l'historien français spécialiste de la Catalogne médiévale Pierre Bonnassié. Il traduira



Carles Castellanos, professeur, traducteur, lexicographe et promoteur de la langue catalane / Carles Castellanos, professor, translator, lexicographer and promoter of the Catalan language

some 10 works on historical (and especially socio-political) topics, including a *Petit Diccionari de l'Independentisme* (1988).

For more than 20 years, he taught French-Catalan translation at the UAB, during which time he became interested in the Afro-Asiatic languages, notably Berber. In 2006, he published a Tamazight (Berber)-Catalan university conversation guide. This bilingual manual was designed to introduce Catalan to foreign students and teachers in Catalonia.

As a lexicographer, Carles Castellanos has provided the Catalan language with numerous reference works, including a French-Catalan/Catalan-French dictionary (1979), an informatics dictionary (1986), a dictionary of French-Catalan *faux amis* (2000) and a basic Occitan-Catalan dictionary (2008). These works attest to the vitality of the Catalan language.

Castellanos was still a teenager when he joined the National Front of Catalonia in 1960. Later, he would help found other organizations dedicated to the independence of this autonomous community. His troubles with the Civil Guard of dictator Francisco Franco soon escalated. He was quickly flagged, monitored and neutralized. Four times he was thrown in prison and tortured: 1964, 1974, 1981 and 1988. The grounds for the arrests were "unlawful propaganda," "unlawful association," "collaboration with an armed organization" and "inciting sedition" for displaying a banner bearing the word "Independència" at a protest. The terrorism charges were always dropped as unfounded.

Twice he had to go into exile: once in 1974, and again in 1992, the year of the Barcelona Olympic Games. He fled in response to the many arrests and imprisonments of independentists, as the Spanish authorities sought to suppress any protest in support of Catalan independence while the cameras of the international press were focused on Barcelona.

During his detention in 1974, Carles Castellanos learned Berber from a book authored by a Basque priest and with the help of a Moroccan prisoner from the Rif. During the 10-month exile that immediately followed this prison term, he translated *La Catalogne au tournant de l'an mil* (*Catalunya Mil Anys enrere*) by French historian Pierre Bonnassié, a specialist in medieval Catalonia. He also translated other

également d'autres ouvrages à partir de l'égyptien classique (*Història de Sinuhè i altre contes*) et, du berbère, un recueil de poèmes de l'auteur kabyle Salem Zenia.

En 1988, après avoir été soumis à la torture à Barcelone, puis à Madrid, il passe huit mois au centre de détention à sécurité maximale Alcalá Meco, avant d'être innocenté. C'est au cours de cet internement qu'il entreprend la traduction des *Paradis artificiels* de Baudelaire sur les conseils du poète, critique littéraire et traducteur Francesc Parcerisas, actuellement directeur de l'Institut des lettres catalanes et doyen de la Faculté de traduction et d'interprétation de l'UAB. Ce travail lui est proposé pour lui venir en aide financièrement et lui apporter un certain réconfort moral.

C'est sur une vieille machine à écrire et muni de quelques dictionnaires usuels que le prisonnier réalise sa traduction. Celui-ci maîtrise très bien les deux langues et n'a guère besoin d'autres outils de travail. L'essentiel de sa tâche a surtout consisté, confie-t-il, à puiser dans les ressources expressives du catalan les mots justes afin de « recréer » toute la force de suggestion de l'œuvre originale.

À ce propos, il note dans ses mémoires : « L'ironie évidente du titre, *Les paradis artificiels*, contrastait singulièrement avec le milieu carcéral où je me trouvais. Mais vous ne pouvez pas imaginer tout le plaisir que j'éprouvais à chercher les mots que l'œuvre de l'écrivain français évoquait en moi et toute la chaleur que je ressentais dans mon cœur lorsque, par les froides journées d'hiver, je tapais sur le papier la musicalité de l'original¹. » Fasciné par la beauté du texte littéraire, sa force d'évocation, le traducteur, comme envoûté, se laissait transporter par lui.

Il était dans le même état d'esprit qu'Abraham Elmaleh, cité plus haut, qui raconte lui aussi dans ses mémoires : « Le travail de la traduction me rendit la vie plus agréable. J'en vins à oublier tout ce qui se passait autour de moi... [...] Toutes mes énergies, toutes mes pensées étaient centrées sur la traduction de ce joyau oriental [*Le Livre de Kalila et Dimna*] que je m'efforçais d'adapter, de polir et d'améliorer². »

La traduction catalane des *Paradis artificiels* fut publiée à Barcelone en 1990.



Charles Baudelaire (1821-1867)

works from classical Egyptian (*Història de Sinuhè i altre contes*) and, from Berber, an anthology of poems by Kabyle author Salem Zenia.

In 1988, after being tortured successively in Barcelona and Madrid, Castellanos spent eight months in the Alcalá Meco maximum security detention centre before being exonerated. It was during this period of internment that he translated Beaudelaire's *Les paradis artificiels* on the advice of poet, literary critic and translator Francesc Parcerisas, now director of the Institució de les Lletres Catalanes and principal of the UAB's faculty of translation and inter-

pretation. The work was suggested as a source of financial and moral support.

It was on an old typewriter and with a few common dictionaries that Castellanos produced his translation. He knew both languages very well and had little need of other work tools. The bulk of the work, he says, was scouring the expressive resources of Catalan to find the right words that would enable him to "recreate" the full power of suggestion in the original work.

In this regard, he notes in his memoirs that "[t]he obvious irony of the title, *Les paradis artificiels*, was a stark contrast to the prison environment in which I was working. But you cannot imagine just how much pleasure I derived from seeking out the words that the French writer's work evoked in me, and the warmth I felt in my body on many a cold winter's day as I typed the musicality of the original onto paper."¹ Fascinated by the beauty of the literary work and its evocative power, the translator, as if entranced, left his prison world behind.

Castellanos was in the same state of mind as Abraham Elmaleh, mentioned above, who writes in his memoirs that "translating made life better for me. I ultimately forgot what was going on around me.... All my energies, all my thoughts were focused on translating this gem of eastern literature [the *Book of Kalila and Dimna*], which I was striving to adapt, polish and improve."²

The Catalan translation of *Les Paradis artificiels* was published in Barcelona in 1990.

Dans cet ouvrage, Baudelaire décrit les effets des drogues. S'inspirant de son expérience personnelle, bien qu'il ne fût pas lui-même un grand consommateur de psychotropes, il soutient que la drogue permet aux hommes de se transcender pour rejoindre l'idéal auquel ils aspirent. « Tout aussi bien que d'une drogue redoutable, écrit-il dans sa préface, l'être humain jouit de ce privilège de pouvoir tirer des jouissances nouvelles et subtiles même de la douleur, de la catastrophe et de la fatalité. » Cette réflexion ne s'applique-t-elle pas parfaitement à Carles Castellanos, traducteur de Baudelaire en prison?

Du fond de sa cellule, n'a-t-il pas retiré de l'exercice créatif de la traduction des « jouissances » intellectuelles « subtiles », pour reprendre les mots du poète? Comme pour plusieurs autres traducteurs qui ont mis à profit leurs loisirs cloîtrés en s'occupant à des travaux de traduction, cette activité a apporté au traducteur catalan un soutien psychologique indéniable. Elle l'a grandement aidé à supporter le poids de l'isolement, la douleur de la séparation des siens et les souffrances physiques de la torture. La traduction aurait-elle un effet « euphorisant » dans certaines circonstances? Libérer l'esprit tout en le stimulant à la manière d'une drogue serait-il une autre de ses multiples fonctions? ■

Notes

- 1 *Reviure els dies. Records d'un temps silenciàt*, Pagès Editors, 2003, p. 161.
- 2 Cité par Colette Touitou-Benitah, « Abraham Elmaleh, l'attrait de l'Orient, le leurre de l'Occident », dans *Portraits de traducteurs*, publ. sous la dir. de Jean Delisle, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1999, p. 246.

In this work, Baudelaire describes the effects of drugs. Drawing on his own personal experience, though not a heavy user of psychotropics himself, he argues that drugs have a transcendent effect through which men can attain the ideal to which they aspire. As he writes in his preface, "this privilege of being able to find new and subtle joys even in suffering, catastrophe and fatality produces in human beings a high akin to that produced by a powerful drug." Does this observation not apply perfectly to Carles Castellanos, who translated Baudelaire in prison?

Deep in his cell, did he not derive from the creative exercise of translation some "subtle" intellectual "joys," to borrow the words of the poet? As was true for many other translators who spent their time in prison translating, this activity was an inarguable source of psychological support for the Catalan translator. It was largely through translation that he was able to bear the isolation, the separation from loved ones and the physical suffering of torture. Could translation be said to produce a "high" under some conditions? Might not one of its many functions be a drug-like liberation and stimulation of the mind? ■

Sources

- 1 Carles Castellanos, *Reviure els dies: Records d'un temps silenciàt* (Pagès Editors, 2003), p. 161.
- 2 Quoted by Colette Touitou-Benitah in "Abraham Elmaleh, l'attrait de l'Orient, le leurre de l'Occident" in *Portraits de traducteurs*, Jean Delisle (ed.), (University of Ottawa Press, 1999), p. 246.

Writing cramps your style?

Language Portal of Canada
Everything you need to study, work and communicate effectively
in both official languages.

ourlanguages.gc.ca



Government
of Canada

Gouvernement
du Canada

Canada



Frances Peck

English Pointers

Gender-neutral writing (Part 2): Questions of usage

Read up on gender-neutral English and you're bound to run into the history of the word *man*. Briefly, it goes like this. In Old English *man* meant a human being, whether male or female. The sex-differentiated terms were *wer* and *wif*, for males and females respectively. Around the late 13th century, *wer* fell out of use (though luckily for horror fans we kept *werewolf*) and *man* took its place. Thus, for a time *man* carried two meanings: the newer one (male human beings) and the older one (all human beings). Now the newer meaning is the predominant one.

Critics of gender-neutral usage—those for whom the prospect of changing *workman* to *worker* is a needless if not infuriating restriction of personal freedom, in a league with obeying “no smoking” signs or yielding to pedestrians—love this history. They will trot out the dual-sex meaning of *man* to defend all manner of gender-biased terms, including *businessman*, *fireman*, *mailman*, *mankind*. Such terms don't refer exclusively to men, the critics say, they refer to both sexes, because that's what *man* used to mean.

Comforting as this argument may be to some, it skips over the fact that the male meaning of *man* has become the most common one. As *Editing Canadian English* (2nd ed.) notes: “Research has confirmed what was long suspected: when they hear or read the generic **man**, people form mental pictures of males.”¹ Anyone who doubts this should consider this oft-cited (though fictitious) title of a medical paper: “Development of the uterus in rats, guinea pigs, and men.”

To avoid the accusation of bias, not to mention lack of logic, that comes with referring to *people* as *men* in modern English, government bodies, companies, publishers and academic institutions have made gender-neutral vocabulary a requirement. But putting that requirement into practice means knowing what to replace and what to leave alone.

Test yourself

To measure your GQ (gender quotient), decide which of the following words you would change, in most circumstances, to a gender-neutral alternative. Answer *yes*, *no* or *iffy*.

1. chairman
2. man-made
3. manufactured
4. midwife
5. actress
6. dude
7. manpower
8. manslaughter
9. Mrs.
10. fisherman

1. **Iffy.** When referring to the position in the abstract, use the gender-neutral *chair* or *chairperson*. But if you know and want to specify the sex of the person holding the position, *chairman* or *chairwoman* may be fine. Above all, respect the official job title if there is one: if an organization elects a Chair of the Board, consistently refer to that person as *chair*.

2. **Yes.** There are many synonyms that allow for the possibility that a woman might have had a hand in making the thing. Try *fabricated*, *machine-made*, *artificial*, *factory-produced*, *synthetic*.

3. **No.** Don't assume that all terms that contain *man* derive from the word *man*. Words such as *manufacture*, *manipulate*, *manual* and *manuscript* come from *man(u)*, the Latin root for “hand” (making *manufactured* another option for *man-made* in question 2).

4. **No.** *Midwife* is a Middle English combination of the Old English *mid* (with) and *wif* (woman). It means a person of either sex who is with a woman giving birth.

5. **Iffy.** *Actress* is a feminine form of *actor*, which refers to either sex. Many distinct feminine forms, including *authoress*, *poetess* and *aviatrix*, have virtually disappeared from current English, yet *actress* has hung on. For how much longer? An article in the *Los Angeles Times* notes that “over the last decade or so, most thespians of the female persuasion now refer to themselves as actors, not actresses.”² Still, we need only look at acting awards to see how divided the usage is. The Screen Actors Guild Awards honour the best male actor and best female actor, while the Oscars go to best actors and actresses.

6. **No.** For teens and 20-somethings, *dude* has become the unisex equivalent of *guy* (as in *you guys*, which we older dudes use for males, females or both). Says a University of



Pittsburgh professor who has tracked the word: “*Dude* is used mostly by young men to address other young men; however, its use has expanded so that it is now used as a general address term for a group (same or mixed gender), and by and to women.”³ This gender-inclusivity is confirmed by a later study, entitled “Dude, Katie! Your dress is so cute: why dude became an exclamation,” by Muffy Siegel. (No, I’m not making that up.)⁴

7. **Yes.** Like *man-made*, this word has many gender-neutral synonyms, among them *labour*, *staff*, *human resources*, *workers*, *personnel*, *workforce*.

8. **No.** There is no synonym for *manslaughter*, a category of homicide that comes with a specific legal definition and a complex history of judicial precedent. Any attempt to create a gender-neutral synonym would distort meaning and sacrifice correctness and clarity. Similar words for which we have no reasonable synonyms, and which we should therefore leave alone, are *manhole*, *defenceman* and *craftsmanship*.

9. **Iffy.** Because the traditional titles *Mrs.* and *Miss* indicate marital status, they are not equivalent to *Mr.*, which is silent as to whether a man has said “I do.” The default honorific for women has therefore become *Ms.* This blend of *Miss* and *Mrs.*, until recently thought to have originated in 1949, has now been traced back to a 1901 Massachusetts newspaper article that proposed it as a title that disregarded marital state.⁵ Still, as ubiquitous as *Ms.* has become, there are women who prefer to be called *Mrs.* or *Miss*. So how do you handle female titles? If an individual has indicated a preference, then respect it; otherwise, use *Ms.* And don’t assume that *Mrs.* is acceptable for any female who’s married. There are many happily wedded women (your author included) who would no more call themselves *Mrs.* than they would wear a whalebone corset.

10. **Iffy.** Who’d have pegged the rugged world of fisheries as the crucible for gender-neutral language in Canada? Yet that’s just what it became in the late 1990s, when federal efforts to replace *fisherman* with *fisher* in government documents, coupled with a high-profile Supreme Court decision on native fishing rights, caused a riptide of dissent over what to call people who fish. To complicate matters, many women in the industry didn’t want their job title changed and insisted on being called *fishermen*. The “Fissure over Fisher,” as it was

called in an article on the CBC’s treatment of the issue,⁶ has since narrowed but not closed. On one side is the government approach: *fisher* is now the official term for Fisheries and Oceans Canada* and the preferred term for Justice Canada.⁷ On the other side is general publishing: *The Canadian Press Stylebook* states that “there is not an entirely satisfactory substitute for **fisherman**, although **fisher**, **fish harvester**, **fish industry worker**, **fishing licensees** or the phrase **fishermen and women** are all possibilities”;⁸ the *Oxford Guide to Canadian English Usage* singles out *fisher* as a term that has yet to gain wide acceptance.⁹

As this brief test shows, stamping out gender bias can be tricky. As always, it’s a question of bearing in mind audience, message and clarity, those familiar ingredients of good writing. And as always, it’s a question of having reliable resources. One I can recommend is the Law Society of British Columbia’s “Respectful Language Guideline” (<http://www.lawsociety.bc.ca/page.cfm?cid=1005&t=Respectful-Language-Guideline>). In particular, check out Appendix A (“Gender-Neutral Language”) for a list of terms to avoid and preferable substitutes. ■

Sources

- 1 Editors’ Association of Canada, *Editing Canadian English* (2nd ed., 2000), p. 104.
- 2 Sheri Linden, “From Actor to Actress and Back Again,” *Los Angeles Times*, January 18, 2009, <http://articles.latimes.com/2009/jan/18/entertainment/ca-actress18>.
- 3 Scott Kiesling, “Dude,” *American Speech* 79, 3 (Fall 2004), p. 281, <http://www.pitt.edu/~kiesling/dude/dude.pdf>.
- 4 Muffy Siegel, “Dude, Katie! Your dress is so cute: why dude became an exclamation,” *Verbatim* (Winter 2005), available at http://findarticles.com/p/articles/mi_go2573/is_4_30/ai_n29240593.
- 5 Ben Zimmer, “Hunting the Elusive First ‘Ms.’,” *Visual Thesaurus*, June 23, 2009, <http://www.visualthesaurus.com/cm/wordroutes/1895>.
- 6 Blair Shewchuk, “Men, Women, and Fishers,” CBC News Online, August 24, 2000, <http://www.cbc.ca/news/indepth/words/fishermen.html>.
- 7 Justice Canada, “Gender-neutral Language” (2009), <http://www.justice.gc.ca/eng/dept-min/pub/legis/n15.html>.
- 8 *The Canadian Press Stylebook* (16th ed., 2010), p. 22.
- 9 Margery Fee and Janice McAlpine, *Guide to Canadian English Usage* (2nd ed., 2007), entry for “job titles.”

* Confirmed in an email to the author from Fisheries and Oceans Canada, Communications Branch, August 16, 2010.

El Rincón Español

Irma Nunan

Dietas

El concepto de **dieta** se refiere a la cantidad de alimentos que se suministran a los seres vivos en función de su especie, edad y estado físico. Es decir, la clase de alimentos que se deben ingerir diariamente para satisfacer todas las necesidades nutritivas del organismo para su buen funcionamiento.

Existen cientos de dietas para todos los fines, presupuestos, gustos y necesidades, pero a grandes rasgos, se pueden agrupar en dos tipos principales: **terapéuticas** y no terapéuticas.

Las terapéuticas son dietas destinadas al tratamiento de alguna determinada enfermedad ya sea para curarla o compensarla, a veces, como único tratamiento o como tratamiento combinado con otras medidas específicas. Ejemplos de este tipo de dietas son las dietas para enfermedades cardiovasculares, obesidad, bajo peso, anorexia, bulimia, hipertensión arterial, enfermedades renales, cáncer, diabetes, hipoglucemia e hiperlipidemia. De acuerdo con los nutrientes modificados las dietas terapéuticas pueden ser **dietas controladas en energía**, en glúcidos, en proteínas, en lípidos, en sodio, en potasio, en fibra alimentaria, en elementos minerales o bien **dietas de exclusión o eliminación**, seguidas usualmente para tratar alergias.

Las dietas no terapéuticas pueden ser de varios tipos: dietas culturales, es decir de acuerdo con la región y cultura, por ejemplo, la dieta mediterránea; dietas famosas, **de moda** o novedosas, las cuales son dietas que prometen resultados eficaces y rápidos para perder peso; dietas destinadas a un sector en específico como, por ejemplo, deportistas, ancianos, embarazadas, vegetarianos; dietas de desintoxicación cuyo fin es eliminar toxinas acumuladas en el cuerpo, etcétera.

En la actualidad las dietas para adelgazar o perder peso son las más populares, ejemplo de ellas, las dietas fijas o por menú, las cuales recomiendan un menú fijo por un número determinado de días, dietas intercambiables, dietas que permiten cambiar alimentos, dietas a base de frutas o un alimento determinado, etcétera.

La gran variedad de dietas existentes hace difícil la selección de una dieta equilibrada desde el punto de vista nutricional, lo cual, muchas veces, trae como consecuencia el consumo de dietas no saludables o, en el peor de los casos, **dietas basura**. Comer no siempre es igual a nutrir. Sin duda alguna, una dieta saludable y equilibrada se basa en el consumo de alimentos que incluyen pescados, frutas, verduras, hortalizas, lácteos, cereales, carnes, huevos, grasas y aceites, en la cantidad y calidad necesarias para el organismo.

En la página siguiente le ofrecemos una lista trilingüe en inglés, francés y español de términos utilizados en el campo de las dietas. Si desea adquirir mayor información sobre dichos términos o bien sobre términos relacionados con otro campo, lo invitamos cordialmente a consultar *TERMIUM Plus®*, el banco de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, disponible de forma gratuita en Internet. ■

Bibliografía

ABCdietas. <http://www.abcdietas.com> (20101117)

Dietas Hospitalarias. <http://www.cobachih.edu.mx> (20101117)

Real Academia Española. <http://www.rae.es> (20101221)

ENGLISH	FRANÇAIS	ESPAÑOL
absolute diet	diète absolue (n.f.)	dieta absoluta (f.)
bulk-free diet	régime sans résidu (n.m.)	dieta sin residuo (f.)
calcium-rich diet	régime riche en calcium (n.m.)	dieta rica en calcio (f.)
calorie-restricted diet	régime pauvre en calories (n.m.)	dieta restrictiva en calorías (f.)
controlled-energy diet	régime à apport calorique contrôlé (n.m.)	dieta controlada en energía (f.)
crash diet	régime-choc (n.m.)	dieta rápida (f.)
diet	régime alimentaire (n.m.)	dieta (f.)
diet club	groupe de régime (n.m.)	club de dietas (m.)
diet counselling	consultation en diététique (n.f.)	orientación dietética (f.)
dietetics	diététique (n.f.)	dietética (f.)
dry diet	diète sèche (n.f.)	dieta seca (f.)
elimination diet	régime d'élimination (n.m.)	dieta de eliminación (f.)
fad diet	régime à la mode (n.m.)	dieta de moda (f.)
fiber-free diet; fibre-free diet	régime sans fibre (n.m.)	dieta sin fibra (f.)
fluid-restricted diet	régime de restriction hydrique (n.m.)	dieta restrictiva de líquidos (f.)
full-liquid diet	régime semi-liquide (n.m.)	dieta líquida completa (f.)
gluten-free diet	régime sans gluten (n.m.)	dieta sin gluten (f.)
high-fiber diet; high-fibre diet	régime à haute teneur en fibres (n.m.)	dieta alta en fibra (f.)
high-protein diet	régime hyperprotéiné (n.m.)	dieta alta en proteínas (f.)
high-vitamin diet	régime riche en vitamines (n.m.)	dieta hipervitaminica (f.)
junk food diet	malbouffe (n.f.)	dieta basura (f.); dieta chatarra (f.)
low-calorie diet	régime hypocalorique (n.m.)	dieta hipocalórica (f.)
low-cholesterol diet	régime pauvre en cholestérol (n.m.)	dieta baja en colesterol (f.)
low-fat diet	régime pauvre en graisses (n.m.)	dieta baja en grasa (f.)
low-lipid diet	régime hypolipidique (n.m.)	dieta hipolipídica (f.)
low-protein diet	régime pauvre en protéines (n.m.)	dieta baja en proteínas (f.)
medically restricted diet	diète (n.f.)	dieta restrictiva por razones médicas (f.)
nutritious diet	régime alimentaire nutritif (n.m.)	dieta nutritiva (f.)
salt-free diet	régime sans sel (n.m.)	dieta sin sal (f.)
sodium-restricted diet	régime hyposodique (n.m.)	dieta hiposódica (f.)
sugar-reduced diet	régime pauvre en sucres (n.m.)	dieta reducida en azúcar (f.)
therapeutic diet	régime alimentaire thérapeutique (n.m.)	dieta terapéutica (f.)
vegetarian diet	régime végétarien (n.m.)	dieta vegetariana (f.)
very low-calorie diet	régime à très basses calories (n.m.)	dieta muy baja en calorías (f.)
yoyo diet	régime yoyo (n.m.)	dieta yoyo (f.)

Grammaire traditionnelle ou nouvelle grammaire? Une fausse question, un vrai débat

Marise Guay

On a eu la nouvelle orthographe. Il y a aussi la nouvelle grammaire. Et quand on parle de la nouvelle grammaire, les positions sont plutôt tranchées : d'un côté, on trouve les partisans de la grammaire traditionnelle, de l'autre, les adeptes de la nouvelle. Et vous, avez-vous une opinion sur la nouvelle grammaire? Si vous avez à portée de voix un collègue ou un ami, prenez quelques minutes pour en discuter avec lui. J'insiste, car l'expérience est intéressante.

En me livrant à cet exercice, j'ai remarqué que la nouvelle grammaire ne fait pas l'unanimité, particulièrement chez les parents. Les enseignants, eux non plus, ne sont pas tous convaincus. De plus, les préjugés sont nombreux, même chez les professionnels. J'ai rencontré une langagière chevronnée qui pensait que la nouvelle grammaire se limitait à une nouvelle terminologie, une des idées erronées les plus véhiculées sur le sujet. Si les enthousiastes se font rares, ils ne tarissent cependant pas d'éloges pour cette méthode tenant enfin compte des apprenants qui éprouvent des difficultés.

Les médias en ont aussi parlé quand elle a été adoptée dans les écoles, mais en présentant une position peu nuancée. Le débat est réel, et le manque de cohérence dans l'information l'alimente. Pour se faire une opinion sur le sujet, les gens croient qu'ils doivent répondre à la question : êtes-vous pour ou contre? Une fausse question selon moi, car cela revient à supposer que la grammaire est une chose immuable qui ne peut et ne doit pas changer.

Voici le premier d'une série d'articles qui présenteront les caractéristiques de la nouvelle grammaire. Commençons par un survol historique. Les articles suivants expliqueront davantage les notions théoriques de la nouvelle grammaire.

RÉGLONS NOS HORLOGES À L'HEURE DE LA NOUVELLE GRAMMAIRE	
Maitre	Maître
La nouvelle grammaire est particulière au Québec.	C'est en Suisse, en Belgique et en France qu'on a publié les premiers ouvrages didactiques suivant l'idée que la phrase est au centre de la langue. Cette école de pensée a cours même en Espagne, où l'enseignement de l'espagnol est centré sur la phrase, comme le dicte la nouvelle grammaire française.
Mes enfants n'apprennent pas la grammaire que j'ai apprise.	Au Québec, la transition vers la nouvelle grammaire s'est amorcée à la fin des années 1970. De nombreux parents y ont donc été exposés, à différents degrés, sur les bancs d'école. Elle n'est donc pas si nouvelle que son nom l'indique.
La nouvelle grammaire ne se résume qu'à une nouvelle terminologie.	Bien sûr, la terminologie a un peu changé, mais au-delà des nouveaux mots, la nouvelle grammaire présente de nouvelles caractéristiques. Par exemple, l'unité centrale, n'est plus le mot, mais la phrase et les groupes de mots. De plus, l'élève apprend une méthode d'analyse bien différente de celle de la grammaire traditionnelle.

Du latin au français

Depuis le XV^e siècle, époque où l'on a commencé à étudier le sujet, la grammaire française s'est beaucoup transformée. Étant donné que le français se mesurait au latin tout puissant, ses premières grammaires étaient étroitement liées à cette langue. Certains grammairiens usèrent même d'entourloupettes pour attribuer au mot français des déclinaisons, faisant fi de sa position dans la phrase et des prépositions*.

Dès sa création en 1635, l'Académie française s'inspire de la noblesse parisienne pour déterminer le *bon usage* et fait des recommandations fondées sur la logique, mais aussi sur l'esthétique prescrite par la cour. De plus, le *Traité de la langue française*, publié en 1706 par un membre de l'Académie, conserve le cadre latin.

* En latin, si l'on utilise le mot maître (*dominus*) comme complément d'objet direct, on devra le mettre à l'accusatif (*dominum*). L'accusatif est l'un des six cas du latin, qui servent à exprimer la fonction syntaxique du mot dans la phrase. À l'accusatif, peu importe la place de *dominum* dans la phrase, et peu importe le mot qui le précède, il demeure un complément d'objet direct. Dans les exemples suivants (titres d'œuvres musicales), les mots *deum* et *dominum* sont à l'accusatif, placés indifféremment avant ou après le verbe :

Te Deum laudamus (Dieu, nous te louons)
Laudate dominum (Louez le Seigneur)

Prenant parfois les allures d'un divertissement pour les mieux nantis, la grammaire fait alors l'objet de divers ouvrages qui laisseront tout de même leur marque. Par exemple, on écrit que la nature d'un mot est déterminée par la façon dont on l'emploie, et non par sa sonorité, comme on le croyait jusque-là.

La grammaire scolaire traditionnelle

La volonté d'enseigner la grammaire française à l'école est née d'un souci purement politique. Nous sommes en France, en 1794. Un rapport révèle que le français, langue dite nationale, n'est parlé que par une fraction de la population. Contre le breton et l'occitan, une solution s'impose : l'enseignement du français partout en France. Dans la foulée, de nombreux ouvrages normatifs sont publiés, tous plus ou moins complexes. À cette époque sont établies les bases de l'analyse grammaticale. André Chervel, linguiste, grammairien et auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire de l'enseignement du français, explique ce changement de cap : « On consultait la grammaire pour apprendre, ou comprendre, la langue. On va désormais se livrer à des exercices pour apprendre la grammaire¹. »

Dans la Belle Province

Au Québec, la scolarisation devient obligatoire seulement en 1943. Avant cette date, les manuels et l'enseignement varient beaucoup d'une école à l'autre. Les garçons sont peu encouragés à faire de longues études et on pense que l'éducation tend à surchauffer l'esprit des filles et qu'il ne faut pas trop les y exposer. En outre, le contenu des ouvrages est souvent plus religieux que grammatical.

Nos grammaires et abécédaires, quand nous avions les moyens d'en posséder, étaient importés d'Europe et souvent réédités pour avoir cette saveur catholique. Il faudra attendre la Révolution tranquille pour qu'on remette en question l'enseignement des notions théoriques du français sans égard à ses applications pratiques. La linguistique et l'enseignement des langues étrangères, disciplines de plus en plus connues à cette époque, montrent qu'une pédagogie active plaçant l'apprenant dans une situation réaliste favorise l'intégration des notions. Dans la majorité des cas, les ouvrages sur la grammaire se soucient surtout du mot et de son analyse et n'abordent presque jamais la phrase.

À partir de 1969, le virage est manifeste : le Programme-cadre qui régit l'enseignement du français ne donne plus que des orientations générales et laisse le soin aux établissements de décider des outils et des méthodes pour enseigner la grammaire. Les connaissances qu'acquerraient les élèves sont donc peu uniformes sur un même territoire et, rapidement, le milieu de l'enseignement critique ouvertement le Programme. Nombreux sont les professeurs qui répondent à ce flou artistique en retournant aux méthodes et aux ouvrages classiques. Certains cessent pratiquement d'enseigner la grammaire. Quelques tentatives heureuses de modernisation de l'approche didactique seront étouffées par le mouvement de l'apprentissage par objectifs, qui s'implantera dès 1980.

Les années de simplification

À partir de 1985, le modèle dit fonctionnel purge la grammaire de ses visées moralisatrices, encore présentes dans certains ouvrages. Il aborde les problèmes réels que rencontrent les apprenants et l'utilisation qu'ils font de la langue. On veut faire de la grammaire un outil facile à comprendre qui sert à mieux communiquer.

Dans les grammaires scolaires, on présente aux élèves des « trucs » pour résoudre des problèmes auxquels ils doivent souvent faire face. L'objectif est de leur montrer que l'orthographe et la syntaxe ne sont pas si complexes et qu'il existe un truc pratiquement pour tout (par exemple si deux verbes se suivent, le deuxième se met à l'infinitif). On conserve le contenu traditionnel (que Maurice Grevisse reconnaîtrait), mais on le simplifie. Beaucoup. C'est donc une grammaire traditionnelle si épurée qu'on la reconnaît à peine. Un point positif de cette époque, des grammaires attrayantes pour les enfants sont publiées : couleurs gaies, personnages sympathiques et textes amusants.

La grammaire enseignée à cette époque présente des notions sans les intégrer dans un ensemble. Certains ouvrages illustrent bien cette lacune et sont construits suivant l'ordre alphabétique. On y trouve donc le nom, classé dans la section *N*, très éloigné du déterminant, classé dans *D*, avec lequel il entretient pourtant une étroite relation. L'élève se trouve de nouveau à devoir apprendre par cœur des exceptions au lieu d'analyser les cas pour les comprendre. Les enseignants, pour leur part, doivent composer avec des ouvrages qui vont jusqu'à se contredire, car à vouloir trop simplifier, on perd des liens importants.

L'introduction de la nouvelle grammaire

Le mouvement entourant la nouvelle grammaire est né d'une réforme qui a eu lieu dans les années 1970 en Belgique francophone et qui se fonde sur l'évolution de la linguistique combinée à celle de la pédagogie. En mettant l'accent sur les régularités du fonctionnement de la langue, on veut offrir aux élèves une grammaire qui les inspire, au lieu de les intimider, et qui les inclue dans une démarche active, les aidant à comprendre le fonctionnement et la logique de leur langue.

Au Québec, de nombreuses recherches universitaires vont dans ce sens et c'est en 1995 que la nouvelle grammaire entre officiellement dans le programme du ministère de l'Éducation. Par contre, plus de quinze ans après son introduction, elle n'est toujours pas implantée de façon uniforme et est appliquée à des degrés variables. Souvent, les ouvrages utilisés en classe sont encore un mélange de la grammaire traditionnelle et de la nouvelle grammaire.

La nouvelle grammaire conserve beaucoup de notions de l'ancienne. Quiconque maîtrise assez bien celle-ci comprendra sans trop de mal les principes de la nouvelle, avec un peu de lecture et un minimum de curiosité. En outre, une phrase mal construite demeure une phrase mal construite, même en nouvelle grammaire. Rassurez-vous!

La panacée?

J'aimerais présenter la nouvelle grammaire comme le soleil qui se lève sur l'obscurité, l'Eldorado, la Vérité. Cependant, on ne peut faire entrer le français en entier dans un code ou

un système de règles, aussi savant et novateur soit-il. De fait, plusieurs défenseurs de la nouvelle grammaire en avertissent les lecteurs dans la préface de leur ouvrage. Il restera toujours des petits bouts qui dépassent. D'ailleurs, une langue vivante évolue inévitablement avant les règles qui la décrivent (exception faite des langues construites, comme l'espéranto). La grammaire dite nouvelle est le fruit ponctuel de travaux perpétuels où sont amalgamées théories anciennes et nouvelles pour faciliter l'apprentissage des systèmes qui sous-tendent notre langue.

La grammaire au sens large et son enseignement se fondent sur des sciences : linguistique, didactique, psychologie cognitive... De là ce que j'appelle la fausse question, car toute science se transforme suivant l'évolution de notre compréhension. Dans notre inconscient collectif, la grammaire est immuable et intemporelle. Pourtant, elle change depuis toujours. Le débat, pour sa part, demeurera tant qu'on n'aura pas uniformisé l'enseignement de la grammaire. Et tant que les élèves d'aujourd'hui ne seront pas à leur tour devenus des parents... ■

Note

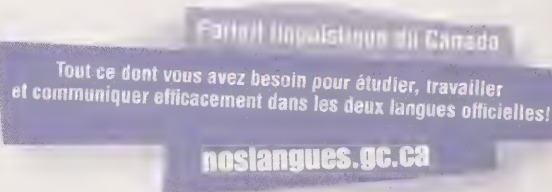
- 1 *Histoire de la grammaire scolaire... et il fallut apprendre à écrire à tous les petits Français*, Payot, 1977, p. 102.

Vous voulez pondre un texte
sans coquilles?



Gouvernement
du Canada

Government
of Canada



noslangues.gc.ca

Canada



Français pratique

Jacques Desrosiers

Traduire *should**

La question suivante m'a été transmise par une collègue anglophone à qui elle avait été adressée, parce qu'il s'agit en grande partie d'un problème de traduction de l'anglais vers le français.

Q. *Here are some examples of the use of "should" that we find in the documents coming from the Health Products and Food Branch, Health Canada, an important client of our unit (Médecine). These documents are "Notices of decision" regarding drugs that have recently been approved by the Department. In our mind, "should" and "should not" have a rather prescriptive sense in that context and should (or must!) be translated by "doit" and "ne doit pas," instead of "devrait" and "ne devrait pas." The client insists that we use "devrait."*

Recothrom **should** be administered under the conditions stated in the Product Monograph taking into consideration the potential risks associated with the administration of this drug product. [*In the following sentence, the author switches to "must."*] Recothrom **must** not be injected directly into the bloodstream.

Recothrom **devrait** être administré selon les conditions décrites dans la monographie de produit, en tenant compte des risques potentiels associés à l'administration de ce produit pharmaceutique. Recothrom ne **doit** pas être injecté directement dans la circulation sanguine.

Prevnar® 13 **should** be given intramuscularly using the pre-filled syringe (0.5 mL).

Prevnar^{MD} 13 **devrait** être administré par voie intramusculaire au moyen d'une seringue préremplie (0,5 mL).

What advice would you have for medical translators? Many do not agree with their client on the appropriate translation of "should" in these examples.

R. N'étant pas spécialiste de la langue médicale, je ne peux que dégager quelques constatations générales de l'usage, mais plusieurs raisons m'incitent à me rallier à votre point de vue.

À l'évidence, qu'ils s'adressent au personnel médical ou aux usagers, les conseils touchant les médicaments ne sont pas de simples suggestions : ce sont à tout le moins de très fortes

recommandations, voire des instructions à suivre. La question est donc de savoir si *should* et le conditionnel *devrait* expriment bien cette valeur. Il me semble que la réponse est oui dans le cas de *should*, alors que le conditionnel français dilue beaucoup trop l'idée d'obligation que ces conseils renferment.

Le Grevisse fait remarquer que les verbes qui expriment la nécessité passent au conditionnel « quand on considère comme douteuse la réalisation du fait jugé nécessaire, possible, souhaitable, etc.¹ ». L'usage montre d'ailleurs que si *should* sert souvent à formuler une obligation de façon très nette, le conditionnel français ne le fait à peu près jamais.

Lorsqu'il est demandé à un patient d'être à jeun avant une prise de sang ou un examen quelconque, comme une échographie, presque toujours quand l'anglais emploie *should*, le français choisit l'indicatif présent :

You should not eat for four hours before the scan.

Vous ne devez rien manger dans les quatre heures précédant l'examen².

Si vous avouez que vous n'êtes pas à jeun, l'examen sera annulé. Les rédacteurs anglophones sentent *should* comme suffisamment contraignant dans ce genre de contexte, tandis que du côté français rédacteurs et traducteurs évitent le conditionnel, sans doute parce qu'il donnerait l'impression erronée que le patient a une marge de manœuvre.

Le *Practical English Usage* de Michael Swan consigne cette valeur particulière de *should*, parmi d'autres emplois : « *we often use should to talk about obligation, duty and similar ideas³* ». Tout en faisant remarquer qu'il est moins fort que *must*, Swan précise : « *should can be used instead of must to make instructions sound more polite⁴* ». On met des gants blancs pour formuler l'instruction, qui reste une instruction.

Il ne faut donc pas là-dessus se fier aveuglément aux dictionnaires bilingues, comme le Robert-Collins qui rend mécaniquement *should* par le conditionnel dans ses pages de grammaire. On entend un autre son de cloche dans les unilingues. Le *Canadian Oxford Dictionary* définit l'un des premiers sens de *should* par l'idée même d'obligation : « *to express a duty, obligation* ». Selon le Collins-Cobuild, « *You use should to give someone an order to do something* », exemple : *All visitors should register with the British Embassy⁵*.

* Pour écrire cet article, j'ai profité des lumières de Sybil Brake, de Kim Lacroix et de Maurice Rouleau, qui ne partagent pas nécessairement mon point de vue sur la question.

Dans le domaine médical, les exemples ne manquent pas où le caractère impératif de *should* ne fait aucun doute :

Can PICO-SALAX be mixed ahead of time?
*No, each sachet of PICO-SALAX **should** only be mixed just before use.*

Il n'est pas étonnant qu'on le traduise alors par le présent :

Peut-on mélanger PICO-SALAX à l'avance?
*Non. On ne **doit** mélanger chaque sachet de PICO-SALAX qu'avant son utilisation⁶.*

Il en va ainsi dans les notices d'emploi d'une foule de médicaments courants. Je donne quelques exemples, suivis du nom de la pharmaceutique qui les produit :

*DUOFILM **should** be kept away from fire or flame.*

*Le DUOFILM **doit** être tenu loin du feu.*
 Stiefel Canada

*This medicine is for your use only and you **should** not give it to others.*

*Ce médicament est uniquement pour votre usage personnel et vous ne **devez** en donner à personne d'autre.*
 Ferring

*[Elidel] **should** be applied twice a day.*

*[Elidel] **doit** être appliqué deux fois par jour.*
 Novartis

*For best results, you **should** avoid milk.*

*Pour obtenir les meilleurs résultats, vous **devez** éviter le lait.*
 Merck Frosst

*Diabetics **should** not use this product.*

*Les personnes diabétiques ne **doivent** pas utiliser ce produit.*
 Johnson & Johnson

Plus frappant encore est le fait que *should* n'est pas si fréquent dans ces notices. Les rédacteurs anglophones préfèrent recourir à l'impératif (*Discard after one use*), souvent adouci par une formule de politesse (*Please discuss this with your doctor*), et parfois au présent intemporel (*No solid food is allowed*). En français, c'est l'infinitif injonctif (*Prendre un comprimé deux fois par jour*) qui sert le plus souvent à rendre l'omniprésent impératif de l'anglais :

***Do not take** Advil if you are pregnant, unless directed by a physician.*

***Consulter** un médecin avant de prendre Advil si vous êtes enceinte.*

Si bien que lorsque *should* apparaît en anglais, il semble avoir été mis là simplement par souci de variété et est traduit, outre le présent *doit*, par diverses expressions, toutes plus fortes et plus claires que le conditionnel, toujours susceptible de laisser l'utilisateur perplexe. Un exemple :

*Patients with diabetes **should not** use DUOFILM.*

*L'utilisation du produit est **contre-indiquée** dans le cas de diabète.*

En français aussi, quand le conditionnel apparaît, son rôle semble être non pas de formuler un conseil moins important que les autres, mais simplement de rompre la monotonie. Et alors tout le contexte déteint sur lui :

*Elidel ne **doit** (should) être utilisé que si les autres thérapies se sont avérées inefficaces... Vous **devriez** (should) utiliser Elidel tel qu'il vous a été prescrit par votre médecin... On **doit** (should) mettre fin au traitement par Elidel lorsque les signes...*

Cette règle de traduction n'est pas exclusive au domaine médical. Quand les instructions à la fin d'un formulaire de demande de bourse ou d'emploi indiquent la date d'échéance à laquelle envoyer la demande, l'anglais recourt aussi bien à *should* qu'à *must*. Encore une fois, le premier est moins brutal que le second; mais les deux disent la même chose : un jour de retard, et vous êtes éliminé du processus. Voilà pourquoi l'un et l'autre sont traduits presque systématiquement par *doit* :

*Application **should** be made by 1 November 2010.*

*Les documents ... **doivent** nous parvenir au plus tard le 1^{er} novembre 2010⁷.*

Le conditionnel est rare. *Les documents devraient nous parvenir au plus tard le 1^{er} novembre* ne serait guère convaincant, enlevant trompeusement un peu de sa contrainte à l'obligation. Ce genre de consignes indique la marche à suivre. On ne dit pas : vous devriez peut-être envoyer le formulaire à cette date plutôt qu'à une autre. Ce n'est pas un ordre formel, mais pas un simple tuyau non plus.

En fouillant dans Google, j'ai remarqué que l'usage anglais emploie *applications should be sent (before ou no later than...)* cinq fois plus souvent que *applications must be sent*. En revanche, on dit *applications must be received* dix fois plus souvent que *applications should be received*. C'est facile à comprendre. Avec *must be received*, les auteurs du formulaire s'adressent à eux-mêmes : ils peuvent être fermes. *Should be sent* s'adresse aux candidats qui envoient la demande : on est poli. Mais l'échéance ne devient pas élastique pour autant.

La langue technique ne fonctionne pas différemment, si du moins je me fie aux exemples tirés du site *English for Techies*, dont je cite un long extrait parce qu'il résume bien la problématique :

*Le modal **should** à la forme affirmative sert à exprimer :*

a/ soit une suggestion, un conseil :

- If the tool does not function properly, the following troubleshooting chart should be used to locate and correct the trouble : Si l'outil ne fonctionne pas correctement, on utilisera le tableau de recherche de pannes ci-dessous pour localiser et rectifier le défaut

- *The NavTrac receiver should be mounted in a location where the display is easily visible and the keyboard is readily accessible* : Il est conseillé d'installer le récepteur NavTrac à un emplacement où l'écran sera bien visible et le clavier facilement accessible (*autre trad.* : Il convient d'installer...)

b/ soit une forte recommandation :

- *Nickel-cadmium cells should be discharged completely before recharging* : Les piles au nickel-cadmium **doivent** être totalement déchargées avant toute recharge

Ainsi qu'on peut le constater, le modal **should** est traduit, dans la langue technique, non pas par devrait, etc., mais, selon l'insistance du rédacteur, par doit, par une périphrase du genre il est conseillé de / il convient de / il y a lieu de, ou par le futur simple⁸. [c'est moi qui souligne]

Apprécions la riche palette d'expressions utilisées pour traduire *should*. Dans les documents où il est question de la grippe H1N1, l'Agence de la santé publique du Canada elle-même se passe volontiers du conditionnel :

*If you get flu-like symptoms and are otherwise healthy, **you should stay** home to recover.*

*Si vous êtes habituellement en bonne santé et que vous présentez des symptômes pseudogrippaux, **récupérez** à la maison⁹.*

Tout comme dans les conseils de santé qu'elle donne aux voyageurs :

*If you are ill with the flu before you leave Canada or while abroad **you should delay** your travel.*

*Si vous tombez malade avant votre départ du Canada ou pendant un séjour à l'étranger, **reportez** vos déplacements¹⁰.*

Comme on le voit sur la même page du site, le conditionnel reprend sa place en français lorsque le conseil ressemble davantage à une suggestion qu'à une prescription :

*You **should** consult the Department of Foreign Affairs and International Trade (DFAIT) for further information on whether the country you are travelling to/from has established screening measures.*

*Vous **devriez** vous informer auprès du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international (MAECI) pour savoir si votre pays de destination ou celui d'où vous partez a prévu des mesures de dépistage.*

Un document de Santé Canada publié en 2004 au moment de la crise du SRAS traduisait systématiquement *should* par **doit** :

*All "SRI Alerts" **should be reported** to Health Canada.*

*Toutes les « Alertes de MRS » **doivent** être signalées à Santé Canada .*

*A person **should** be excluded if an alternate diagnosis can fully explain their illness.*

*Une personne **doit** être exclue si un autre diagnostic peut expliquer entièrement sa maladie.*

Chacun a toutes les raisons du monde de voir dans tous ces conseils de très fortes recommandations ou des consignes à observer. Advenant des complications, les médecins et le personnel infirmier pourraient se retrouver dans l'embarras s'ils les prennent à la légère. Pour le public, il est plus prudent de considérer les avis donnés par une autorité médicale comme impératifs, peu importe qu'on les suive ou les ignore : il faut comprendre qu'ils ont été écrits avec l'intention qu'ils soient suivis à la lettre.

C'est cette idée que *should* garde intacte. La formulation peut varier, le message est le même : voici ce qu'il faut faire. Le conditionnel *devrait* sera toujours risqué, parce qu'en atténuant cette valeur d'obligation, il sous-entend : faites comme vous voulez. Voilà sans doute la raison principale pour laquelle de nombreux traducteurs ne traduisent pas *should* par le conditionnel. ■

Notes

- 1 *Le bon usage*, 14^e éd., De Boeck-Duculot, 2008, § 889, b, 1^o.
- 2 <http://www.radiologyinfo.ca/default.aspx?page=59&lang=fr-CA>.
- 3 3^e éd., Oxford University Press, 2005, § 519, 1.
- 4 § 520, 2.
- 5 3^e éd., 2001.
- 6 <http://www.pico-salax.ca/faqs.html>.
- 7 <http://www.nrc-cnrc.gc.ca/fra/idp/ihb/bourse/covington/application.html>.
- 8 http://www.english-for-techies.net/grammar/le_modal_should.htm.
- 9 http://www.phac-aspc.gc.ca/alert-alerte/h1n1/fs-fr_h1n1-fra.php.
- 10 <http://www.phac-aspc.gc.ca/tmp-pmv/thn-csv/influenza-fra.php>.
- 11 http://www.phac-aspc.gc.ca/eri-ire/pdf/hc-ri-enhanced-surveillance-pop_f.pdf.

Glanure

*Mais il [Lance Armstrong] ne pourra pas toucher au record du « poupoulaire » Poulidor, sacré troisième du Tour en 1976, à l'âge de 40 ans. Un **quadragénaire**, comme disait l'écrivain Antoine Blondin.*

Le Devoir, 3 juillet 2010



André Racicot

Traduire le monde

Les fourches caudines et autres expressions historiques

L'histoire et la politique sont parsemées d'expressions connues et moins connues dont nous ignorons souvent l'origine et parfois même le sens. Certaines plongent leurs racines dans les tréfonds de l'histoire. Je vous en présente quelques-unes.

Passer sous les fourches caudines

En 321 avant Jésus-Christ, les Romains perdirent une bataille de la manière la plus humiliante qui soit, près de Caudium, dans le sud de l'Italie. Enfermés dans un défilé rocheux dont les extrémités avaient été bouchées par leurs ennemis, les Samnites, les Romains durent se rendre, obligés de passer sous les lances fourchues des Samnites. D'où l'expression *passer sous les fourches caudines*, qui signifie être obligé de faire quelque chose qu'on ne veut pas faire, qui est humiliant.

Les délices de Capoue

Capoue, c'est la ville italienne prise par le général carthaginois Hannibal, en 215 avant Jésus-Christ. Ses troupes s'y installèrent et profitèrent des plaisirs de l'endroit. Mal leur en prit, les soldats carthaginois perdirent leur vaillance au combat. Les Romains en firent une proie facile et détruisirent la ville en guise de vengeance.

Pour paraphraser le Robert, les délices de Capoue, ce sont des délices où l'on s'amollit. Une personne qui s'endort dans les délices de Capoue se laisse bercer par une vie trop facile.

Barbares

Le mot *barbare* n'a pas toujours eu un sens péjoratif. À l'époque de la Grèce antique, était barbare quiconque n'appartenait pas à la civilisation hellénique, y compris les Romains. Ces derniers reprirent le terme pour désigner tous les peuples qui ne faisaient pas partie du monde gréco-romain. Plus tard, les historiens attribuèrent ce nom à divers peuples qui envahirent l'Empire romain, comme les Goths, les Vandales, les Huns et autres Francs. Le caractère négatif de cette appellation est moins évident lorsqu'elle est employée par des historiens, alors que les Grecs et les Romains méprisaient ceux qu'ils qualifiaient de barbares.

Aller au diable vauvert

Cette expression fait référence à un château du roi Louis IX, situé à Vauvert, dans le sud de la France, loin du siège de la monarchie. Selon les rumeurs, ce château isolé était hanté par des esprits, de sorte que personne ne voulait y habiter. Selon le *Trésor de la langue française*, il était convoité par les propriétaires d'un château voisin qui voulaient inciter Louis IX à leur en faire don. Ils organisèrent des apparitions du diable, ce qui convainquit le souverain de s'en débarrasser.

Cette histoire a engendré deux expressions : *aller au diable vauvert* et *habiter au diable vauvert*. Dans les deux cas, elles signifient « très loin ».

Cheval de Troie

Qui ne connaît pas cette expression inspirée par le cheval que les Grecs donnèrent à la ville de Troie, et dans lequel étaient cachés des soldats? Grâce à cette astuce, les Grecs conquièrent Troie, environ 1200 ans avant Jésus-Christ.

Depuis, cette expression a fait du chemin et désigne aujourd'hui un intrus qui cherche par la ruse à s'introduire quelque part sous des prétextes fallacieux, afin d'y faire du mal. Par exemple, le général de Gaulle craignait que l'admission de la Grande-Bretagne au sein du marché commun européen n'en fasse le cheval de Troie des États-Unis.

En informatique, le cheval de Troie est un programme malveillant introduit dans un ordinateur pour y recueillir ou détruire des informations.

Fort comme un Turc

Être fort comme un Turc, c'est posséder une force phénoménale. Les explications sur l'origine de cette expression sont multiples. L'Empire ottoman a occupé une bonne partie des Balkans pendant quelques siècles et certains peuples, notamment les Grecs et les Serbes, durent livrer d'âpres batailles afin de se libérer du joug des Turcs.

Pendant longtemps, les Turcs furent considérés comme des barbares venus de l'Orient qui menaçaient la civilisation occidentale. Le Turc était perçu comme un personnage tout en muscles, mais pas très brillant.

Si l'on remonte plus loin dans l'histoire, il semble que les Turcs aient remporté un grand nombre d'épreuves aux Jeux olympiques de l'Antiquité, en raison de leur force extraordinaire. Enfin, la ténacité des soldats turcs a été maintes fois reconnue tout au long de l'histoire, ce qui pourrait aussi être à l'origine de cette expression.

Putsch

Ce mot allemand s'est introduit dans plusieurs langues à la suite de la tentative de coup d'État perpétrée par Hitler



et ses hommes, dans une brasserie de Munich, en novembre 1923. Les historiens ont baptisé cet évènement « putsch de la brasserie ».

Le terme est largement utilisé en français, mais il a des rivaux. Au premier chef, *pronunciamiento* qui, dans le monde hispano-américain, renvoie à un coup d'État fomenté ou soutenu par l'armée. Petite nuance avec le putsch, qui lui est perpétré par un groupe politique armé.

Récemment, le terme *golpe* est apparu. Là encore, il est question d'un coup d'État et le mot renvoie à la tentative des militaires espagnols de renverser le gouvernement républicain en juillet 1936. Son dérivé *autogolpe* désigne quant à lui un coup d'État perpétré de l'intérieur, c'est-à-dire par les autorités en place qui dissolvent la législature ou abrogent la constitution pour se donner les pleins pouvoirs. Ce terme est revenu dans l'actualité en 1992 lorsque le président péruvien Alberto Fujimori a renversé son propre gouvernement.

Le rideau de fer

Le rideau de fer, c'est celui que l'on descend devant la façade des magasins. On attribue généralement cette expression à Winston Churchill, qui l'aurait prononcée dans un discours au Westminster College, à Fulton, au Missouri, en 1946. L'ancien premier ministre britannique constate alors que les pays de l'Est, occupés par l'Union soviétique, ne deviendront pas des démocraties et parle d'un « rideau de fer » qui s'abat sur eux. De fait, l'expression, prise dans cette acception, existe depuis presque 50 ans. Selon Wikipédia, elle a été employée dans un sens politique pour la première fois en 1918

lorsque Vassili Rosanov a dénoncé l'implantation du communisme en Russie. Le ministre nazi de la Propagande, Joseph Goebbels, l'a aussi utilisée en février 1945 lorsque, entrevoyant le déferlement des armées soviétiques en Europe, il a parlé d'un rideau de fer qui risquait de s'abattre sur le Vieux Continent. Mais c'est Churchill qui a donné ses lettres de noblesse à l'expression dans son discours prononcé au Westminster College.

La Guerre froide

D'entrée de jeu, un détail intéressant. Les deux grands dictionnaires généraux ne définissent pas cette période de la même façon, le Larousse la situant entre 1945 et 1990, le Robert entre 1945 et 1953. En général, les historiens situent la fin de cette « guerre sans guerre » à l'effondrement du communisme en Europe, marqué par l'ouverture du mur de Berlin, en 1989, et la dissolution de l'Union soviétique, en 1991.

La Guerre froide (bien des auteurs lui donnent la majuscule, puisqu'il s'agit d'une période historique) est toutefois marquée par une pause, appelée la Détente (la majuscule pour la même raison). La crise des missiles de Cuba, en 1962, donne la frousse à tout le monde, y compris aux deux grandes puissances, qui cherchent à endiguer la prolifération des armes nucléaires et à baliser leur mise à l'essai. La Détente se termine avec l'invasion de l'Afghanistan par l'Armée rouge, en 1979.

Et pour finir, deux expressions québécoises...

Lac-à-l'épaule

Le cabinet de Jean Lesage se réunit les 4 et 5 septembre 1962 au lac à l'Épaule, dans la région de Québec, pour y décider de la nationalisation de l'électricité.

Cet évènement marquant de la Révolution tranquille a laissé des traces dans la langue. En effet, l'expression *lac-à-l'épaule* est même avalisée par l'Office québécois de la langue française : « Le toponyme, substantivé [...] passa à la postérité pour désigner une rencontre importante tenue à l'écart, souvent dans un endroit naturel et vivifiant, au cours de laquelle les participants se réunissent pour définir de grandes orientations, s'entendre sur des actions à entreprendre, faire le point ou se ressourcer* ».

Donner la chance au coureur

Cette expression a été popularisée par René Lévesque, quand il parlait de son nouveau gouvernement, en 1976. Au baseball, donner la chance au coureur, c'est déclarer sauf le coureur qui atteint le premier but en même temps que la balle est captée par le joueur défensif. De nos jours, cette expression s'emploie fréquemment pour dire qu'il faut donner sa chance à quelqu'un.

Certaines expressions, que rien ne semblait prédestiner à la gloire, viennent finalement s'inscrire en lettres d'or dans le grand livre de l'histoire. Certaines s'insinuent même dans le vocabulaire courant, sans qu'on ne s'en rende compte. Elles ont su traverser les fourches caudines du temps et de l'usage. ■

* Tiré de « Lac à l'Épaule ou lac-à-l'Épaule ??? », à <http://www.cjmcq.qc.ca/journal-organisationnel/edition/2009/11/le-ccpas-vous-presente-sa-chronique-du-bon-francais>.

Les injures racistes ont-elles leur place dans les dictionnaires?

Georges Farid

Une version plus longue du présent article a paru dans *Voix plurielles* (vol. 7, n° 2, novembre 2010), la revue de l'Association des professeur-e-s de français des universités et collèges canadiens, à l'adresse <http://www.brocku.ca/brockreview/index.php/voixplurielles/>.

Injurier ou insulter, c'est attaquer non seulement par des impolitesses ou des grossièretés, mais aussi par des violences verbales visant à blesser l'autre, à le toucher dans son amour-propre et à attenter à sa dignité. Cela dit, quelle est la pertinence de consigner, dans les dictionnaires usuels, des injures racistes?

Bien qu'il existe des dictionnaires d'injures, aucun ouvrage n'a, à notre connaissance, été consacré aux injures et aux mots péjoratifs à connotation raciste. Nous n'avons trouvé qu'un nombre infime d'injures racistes, ce qui nous a obligé à analyser, une à une, plus de 1500 dénominations de peuples figurant à la fin du *Petit Robert* 1993, et ce, en les comparant au *Nouveau Petit Robert électronique de la langue française* 2007 et au *Petit Larousse* 1999. Nous avons relevé une quarantaine d'injures racistes, dont douze que nous présentons ici avec certains synonymes.

Le présent article relève des injures racistes exprimées par des appellations offensantes de peuples ou des expressions péjoratives. Elles sont tirées des dictionnaires *Petit Robert* (PR) et *Petit Larousse* (PL). L'article vise à remettre en question l'existence même de ces injures et à vérifier leur constance ou leur variation sur le plan descriptif.

Pour ou contre l'inclusion des injures racistes dans les dictionnaires

Certains trouveront nécessaire d'inscrire les appellations racistes dans les dictionnaires, estimant qu'elles ne devraient froisser personne, puisqu'elles correspondent à une réalité.

D'autres, par contre, s'interrogent sur l'utilité d'une telle démarche. Est-elle de nature à favoriser les insultes raciales? Ces locutions racistes et injurieuses, à qui sont-elles indispensables? Aux phraseurs, aux professionnels, aux amateurs ou aux observateurs du langage, aux lexicographes? Selon les adversaires des injures racistes, s'il est vrai que les dictionnaires jouent un rôle important et apportent des éléments fondamentaux du savoir, il n'est pas nécessaire d'y intégrer les injures racistes.

Parmi les linguistes, Charlotte Schapira constate qu'il existe des stéréotypes qui constituent des moules stylistiques, des moules lexicaux qui, consciemment ou inconsciemment, voire insidieusement, forment notre mentalité et façonnent notre usage de la langue. C'est le cas de « l'alcoolisme supposé des Polonais [...], le stéréotype de pensée s'accompagne d'un stéréotype de langue, puisqu'il a donné l'expression : "saoul comme un Polonais!" ».

Schapira note d'autres expressions, où « le stéréotype n'est pas supposé, mais impliqué : [...] les Gascons ne tiennent pas leurs promesses (propos de Gascons); les Normands donnent des réponses ambiguës (réponse de Normand). Ces locutions, avec les idées reçues qui leur sont attachées, avec les proverbes et les dictons [...] forment ensemble un fonds d'idées, voire de préjugés qui, consciemment ou inconsciemment, représentent la mentalité d'une communauté linguistique à un moment donné du développement de sa langue² ».

Précision terminologique

Le mot *péjoratif* est employé pour indiquer que le terme comporte une acception qui déprécie la personne désignée. Le PR et le PL font une distinction importante entre les mots *vieilli* et *vieux* : est considéré comme *vieilli* un mot, un sens ou une expression encore compréhensible de nos jours, mais qui ne s'emploie plus naturellement dans la langue parlée courante. Quant à *vieux*, il s'applique à un mot, un sens ou un emploi incompréhensible ou devenu peu compréhensible de nos jours et jamais employé.

Relevé d'expressions historiques contemporaines

Dans le PR et le PL, nous avons relevé des expressions péjoratives liées à la race ou qui désignent, de façon injurieuse, un peuple en particulier. Nous avons parfois eu recours au *Trésor de la langue française* (TLF) comme complément d'information :

apache

Le PR donne le sens vieux et très péjoratif de « malfaiteur, voyou de grande ville prêt à tous les mauvais coups » et renvoie le lecteur à *malfrat*, alors que le PL considère le sens vieilli et péjoratif pour faire référence à « malfaiteur, voyou ». Le PR donne comme entrée principale : « Indien d'une tribu du sud des États-Unis, réputée pour [...] sa férocité. »

basque

Ce peuple est généreusement servi par l'expression péjorative « parler le français comme un Basque espagnol », mieux connue selon l'expression incorrecte « comme une vache espagnole », où « vache » serait l'altération de Basque (*vasco*, *vasca*). Cette expression signifie parler le français très mal.

chinetoque/chinois

Selon le PR et le PL, *chinetoque* est un terme familier ou péjoratif, une injure raciste qui désigne un Chinois. Quant à *chinois*, le PR donne un sens familier vieilli : « Individu à l'allure bizarre dont on se méfie. Personne qui subtilise, ergote à l'excès. » Utilisé comme adjectif, *chinois* signifie, entre autres, « bizarre et compliqué (par allusion à l'écriture chinoise) ». Exemple : « C'est assez chinois. »

Il existe aussi la locution « c'est du chinois », que le PR et le PL traduisent par « c'est incompréhensible », et une dérivation, « chinoiserie », qui, dans la langue courante, fait référence à « une complication inutile et extravagante ». Le PR donne comme exemple : « les chinoiseries administratives ».

Le TLF ajoute : une personne « qui présente des ressemblances avec les Chinois, leur physique et surtout leur caractère réel ou présumé; qui est étranger, peu intéressant, original, compliqué, rusé ».

chleuh ou schleu

Le PR considère ce terme comme familier et péjoratif pour désigner « un Allemand ou une Allemande en tant qu'ennemi, pendant la Deuxième Guerre mondiale », alors que, selon le PL, ce terme est une injure péjorative qui désigne simplement un Allemand, abstraction faite de l'époque. Des synonymes sont donnés avec une variation de registres d'un dictionnaire à l'autre : **boche**, **fridolin**, **fritz** (altéré en **frisé**), **teuton**, **tudesque**.

gascon

Le PL considère ce terme comme vieux ou littéraire au sens de « fanfaron, hâbleur ». Le PR souligne l'aspect péjoratif et vieilli de ce dernier : « qui a des traits de caractère attribués aux Gascons » et renvoie à « fanfaron, hâbleur ». Le PR et le TLF s'entendent sur l'expression « offre, promesse de Gascon », qui signifie « une offre peu sérieuse, une promesse qui n'est pas toujours tenue ». Le PL ne dit rien en ce sens,

contrairement au TLF qui ajoute des locutions non moins négatives : « en gascon » : avec habileté; « faire une lessive de gascon » : retourner son linge pour donner l'illusion de la propreté.

juif

À part la définition « nom donné depuis l'Exil (VI^e siècle av. J.-C.) aux descendants d'Abraham », le PR donne deux sens : celui de « prêteur d'argent » dans le sens vieux dans la langue classique et le sens diffamatoire de « personne âpre au gain, avare ». Le PL ne donne aucune signification ou citation péjorative.

Dans le style familier et péjoratif, un **youpin**, selon le PR, est une injure raciste qui désigne un Juif. Dans une autre perspective moins injurieuse mais non élogieuse, la locution « c'est de l'hébreu » signifie « c'est incompréhensible » (PR, PL). Le TLF nous informe que *juif*, péjorativement, est synonyme de « avare, usurier » à cause des métiers d'argent interdits aux chrétiens et réservés aux Juifs au Moyen Âge.

malabar

« Indien de la côte de Malabar », ce à quoi le PR ajoute le sens de « lascar » et, au sens argotique, celui d'un « homme très fort, une armoire à glace ». Le PL considère ce terme comme familier et lui donne le sens de « homme grand et fort », et ce, sans aucune connotation péjorative. Cette différence nous laisse perplexe, car si le sens usuel est celui du PR avec la connotation péjorative, quelqu'un risque de l'utiliser selon le sens neutre du PL et de se retrouver dans une situation épineuse.

mongol/mongolien

« De Mongolie. Tribus mongoles » dit le PR, qui donne aussi *mongolien*, lequel a malheureusement deux sens : un vieux sens qui signifie « de Mongolie », et un sens moderne qui signifie « relatif au mongolisme », c'est-à-dire l'affection due à une aberration chromosomique, la trisomie 21. En 2007, le PR ajoute à *mongolien* le sens qu'il considère familier et péjoratif de « stupide » (avec référence à « gogol » et « débile »). Le PL, quant à lui, s'en tient seulement à la trisomie. Il aurait été souhaitable d'avoir deux sens qui ne soient pas interchangeables. De fait, Alain Rey note que *mongolien* en tant que nom tend à être remplacé par *trisomique*, seul terme scientifique exact³.

normand

Le PR ne consigne rien sous l'entrée *normand* mais donne la locution « réponse de Normand », qui signifie une réponse exprimée en termes ambigus. Le PL donne la même définition, sous l'entrée *normand*.

polaque ou polack

À part la définition historique (« cavalier polonais, mercenaire des armées françaises »), le PR précise que ce terme comporte un sens familier et péjoratif qui désigne un Polonais. Le PL ne donne que la définition historique, même édulcorée : « cavalier polonais au service de la France, aux XVII^e et XVIII^e siècles ». Dans le PR (1993, 2007), il est curieux de constater la citation anonyme : « Il était soûl comme un cochon, comme une grive, comme un âne, comme un Polonais, comme une bourrique. » Le PL omet cette comparaison dégradante.

turc

Habitant de la Turquie ottomane ou moderne. Seul le PR souligne, entre autres, un vieux sens figuré et péjoratif de *turc*, lequel désigne un homme dur et cruel. Le PL omet le sens péjoratif.

Quant à l'expression « tête de Turc », le PL la considère comme familière pour désigner une personne sans cesse en butte aux critiques, aux railleries. Le PR, pour l'expression « être la tête de Turc de quelqu'un, servir de tête de Turc », donne la même définition, sans mention du registre de langue, mais précise, pour « tête de Turc », qu'il s'agit d'un « dynamomètre sur lequel on s'exerçait dans les foires en frappant sur une partie représentant une tête coiffée d'un turban ».

yankee

Selon le PR, ce terme à connotation souvent péjorative désigne un « habitant de la Nouvelle-Angleterre, puis, durant la guerre de Sécession, un Nordiste (pour les Sudistes) ». Le PL note que l'emploi de ce terme comme adjectif familier est souvent péjoratif pour signifier « une personne des États-Unis ».

Un bagage culturel commun

Nombre d'injures racistes résultent d'attitudes idéologiques apparues dans un contexte historique déterminé, comme « Fridolin, Frisé, Fritz, Chleuh... » pour désigner les Allemands, « Viet » pour les Vietnamiens, etc. Bien que, par le passé, l'argot militaire ait alimenté la langue populaire,

on peut se demander comment certaines expressions injurieuses ont pu faire carrière dans les dictionnaires contemporains. Cela n'empêche pas que la présence de certains mots déclenche la polémique, comme le montre un article du *Monde*⁴, qui rapporte la décision des éditions Le Robert de retirer de la vente leur édition reliée du *Dictionnaire des synonymes et contraires*, où l'article *avare* proposait des équivalences propres à entretenir le préjugé antisémite, ainsi que le droit de regard du président du consistoire central israélite de France, Jean Khan, sur la nouvelle version à paraître.

À force d'être répétées ou lues, les injures et les expressions racistes pénètrent dans le bagage culturel commun des locuteurs de langue française, si bien qu'elles restent gravées dans la mémoire collective et se transmettent de génération en génération. Il reste que ces expressions et locutions, selon les lexicographes, doivent être comprises par le locuteur natif ou par l'apprenant du français comme langue étrangère. Selon eux, ces termes étant entachés de nuances péjoratives racistes, le locuteur ou le lecteur ne pourront ni saisir leurs significations approximatives ou précises ni les intégrer avec tous les concepts, passés et présents, si les dictionnaires ne les explicitent pas, avec leurs registres respectifs.

Pour savoir qui décide du choix des citations ou des exemples qui illustrent un terme défini, Rey nous informe que les dictionnaires décrivant des langues « vivantes » sont presque toujours basés sur des phrases observées *et* produites, soit par le lexicographe utilisant sa compétence linguistique, soit par des informateurs⁵. Rey confie aussi que « le dictionnaire n'est pas une opération innocente; il s'y forme une image où se projettent des fantasmes, où des volontés se dévoilent⁶ ».

Consigner ou non

Cette analyse démontre, d'un dictionnaire à l'autre, une constance dans les définitions, mais des différences de registres. En effet, là où l'un dira que tel ou tel terme est familier **et** péjoratif, l'autre dira simplement péjoratif **ou** familier, voire rien du tout. De même, par rapport aux marques chronologiques, un dictionnaire notera l'usage « vieilli » d'un terme, l'autre le caractérisera comme « vieux » ou restera muet sur ce point. La comparaison de chacune des dénominations susmentionnées, entre le PR de 1993 et la version électronique de 2007, nous montre que rien n'a changé, sauf une ou deux citations. Nous remarquons également que certaines définitions ou expressions désobligeantes mentionnées dans un dictionnaire sont carrément absentes de l'autre.

Nous constatons que les expressions et injures racistes se présentent sous diverses formes :

- termes à caractère injurieux ou raciste (amerloque, asiate, bicot, bougnoul, chinetoque, crouille, jaune, macaroni, melon, métèque, moricaud, nègre, peau-rouge, raton, ricain, rital, rosbif);
- expressions qui rappellent les traits historiques cruels d'une nation à une certaine époque mais qui ne sont plus pertinentes aujourd'hui (turc, kroumir);
- appellations liées à des insurrections, à des tendances politiques d'un groupe à un moment donné ou à la désignation d'une personne durant une guerre (les chleuhs et ses synonymes, les munichois, les polaques, les viets, les yankees);
- expressions qui dénotent une complexité éprouvée par référence à un peuple, comme « c'est du chinois, c'est sioux »;
- expressions sarcastiques comme « parler le français comme un basque espagnol, parler petit-nègre, manger ou boire en suisse »;
- expressions dégradantes comme « en gascon, être béotien en, être la tête de Turc de »;
- termes qui désignent à la fois des noms d'habitants et des concepts péjoratifs qui leur sont associés, notamment : algonquin = individu ignorant les usages du monde...; huron = personne grossière; kroumir = pillard, individu méprisable...; une luronne = femme vigoureuse, hardie et délurée.

Que les injures soient relatives à une nation, une région ou une ethnie, les dictionnaires se donnent comme devoir de consigner et de définir les expressions et locutions que les médias, la presse, les littéraires, l'homme de la rue... utilisent, et ce, sans intention de diffuser des préjugés antisémites, antiaméricains ou autres. Malgré cet argument, nous ne souscrivons pas aux injures racistes et croyons que, tout comme certaines citations fielleuses ont disparu d'une décennie à l'autre, ces injures racistes tomberont en désuétude si les lexicographes ne perpétuent pas leur consignation servile. ■

Notes

- 1 Charlotte Schapira, *Les stéréotypes en français : proverbes et autres formules*, Ophrys, collection L'essentiel français, 1999, p. 1.
- 2 *Ibid.*, p. 32.
- 3 Sous la direction d'Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française* (3 tomes), Dictionnaires Le Robert, 2006, à l'article *mongolien*.
- 4 Philippe Jean Catinchi et Nicolas Weil, « En quête de référence », *Le Monde*, 17 novembre 1995.
- 5 Alain Rey, *De l'artisanat des dictionnaires à une science du mot*, Armand Colin, 2008, p. 77.
- 6 *Ibid.*, p. 87.

All the Buzz

The department of media, culture and communication at New York University brought in a trio of performers for the main event at its undergraduate conference this winter to give a presentation called *MemeFactory*, a fast-paced talk with three slide projectors running simultaneously, addressing practically every stupid joke—or Internet **meme**, to use the common catch-all term—that's ricocheted across the Web in the past 10 years.

The New York Times, 16 July 2010



André Guyon

Translation: Geoffrey McGuire

Abrégé de traduction automatique

Pour cette première chronique de 2011, j'ai choisi de vulgariser la traduction automatique. Je ne m'attarderai pas à déboulonner les principaux mythes. Au bout du compte, j'en frapperai un seul en plein cœur : le remplacement des traducteurs par des machines.

Certes, les machines recyclent de mieux en mieux les traductions grâce aux mémoires de traduction et à la traduction automatique statistique. Oui, les prédateurs textuels en tout genre en profitent pour élargir des marges déjà honteuses. Oui, la confusion entre traducteur et logiciel de traduction grossit à la vitesse d'un cancer agressif.

Cependant, lorsqu'ils sont utilisés à la place des langagiers, les outils d'aide à la traduction font toujours plus de tort que de bien. J'y reviendrai en conclusion. Mais d'abord, pour vous aider à mieux comprendre, voici comment fonctionnent les différents systèmes de traduction automatique.

Les systèmes de traduction automatique statistique

Les systèmes de traduction automatique statistique (TAS) comportent trois principales composantes : le modèle de langue, le modèle de traduction et le décodeur. Examinons-les de plus près.

Le modèle de langue

Le modèle de langue est une série de suites de mots, extraites d'un nombre de textes aussi grand que possible. Actuellement, la puissance de calcul des ordinateurs permet d'obtenir des listes allant jusqu'à 8 mots, en plus de la liste des mots uniques. Les spécialistes appellent ces groupes *n*grammes, comme dans unigramme, bigramme... jusqu'à octogramme.

À quoi sert-il?

Le modèle de langue permet de lever les ambiguïtés, c'est-à-dire de choisir le bon mot ou groupe de mots. Par exemple, en reconnaissance vocale, la phrase suivante présente deux ambiguïtés homophoniques pour un logiciel : « Je me dirige vers le mur. » Le logiciel, même s'il reconnaît parfaitement ma voix, devra décider s'il s'agit de « vert », « verre », « vair » ou « vers », puis s'il s'agit de « mur » ou de « mûre ».

Machine translation in a nutshell

In my first article of 2011, I've decided to provide a layman's overview of machine translation. I won't waste time debunking the most common myths. Rather, I plan to deal a death blow to one myth in particular: that translators will be replaced by machines.

To be sure, machines are getting better and better at recycling translations thanks to translation memories and statistical machine translation. Granted, textual predators of all kinds have been using them to fatten their already obscene profit margins. And yes, the confusion between translators and translation software is spreading like an aggressive cancer.

Nevertheless, when used as a substitute for language professionals, translation tools invariably do more harm than good. More on this in my conclusion, but first, to provide you with a better grasp of the subject, let's take a look at how the different machine translation systems work.

Statistical machine translation systems

Statistical machine translation (SMT) systems have three main components: the language model, the translation model and the decoder. Let's take a closer look at these components.

Language model

A language model is a series of word sequences extracted from as many texts as possible. Today's computers are sufficiently powerful to produce lists of word sequences of between one and eight words. Specialists call these sequences *n*-grams. An *n*-gram of size 1 is called a unigram, an *n*-gram of size 2 is called a bigram, and so on, right up to the octagram.

How is it useful?

The language model resolves ambiguities; that is, it chooses the right word or group of words. For example, speech recognition software will encounter two homophonic ambiguities in the following sentence: "His boy fought in the Boer War." Even if the software recognizes my voice perfectly, it must decide whether the second word is "boy" or "buoy" and whether the sixth word is "bore," "boar," "boor" or "Boer."

Dans les listes du modèle de langue, il trouvera probablement que « vers le mur » est beaucoup plus fréquent que toutes les autres possibilités. À la limite, il trouvera certainement que « vers » est plus fréquent que ses homophones. Le modèle contient probablement aussi « le mur » mais pas « le mûre ».

Comment procède le logiciel pour créer ces listes?

Tout bêtement, le logiciel découpe à partir des espaces, ajoute les mots trouvés à une liste et compte leur fréquence. Le résultat : la table des mots uniques. Ensuite, il répète le processus pour les groupes de deux mots, ce qui donne la table des groupes de deux mots, et ainsi de suite jusqu'à un maximum de huit mots.

Le modèle de traduction

Aussi appelé « tables de traduction », le modèle de traduction est une série de tables de groupes de mots et de leurs équivalents. Par exemple, « What the Smurf is a Smurf? = Mais qu'est-ce qu'un Schtroumpf? ». Les tables sont créées à partir de corpus bilingues alignés.

À quoi sert-il?

Le modèle de traduction permet au moteur de traduction automatique de trouver les mots en langue source pour les remplacer en langue cible, en fonction de la fréquence répertoriée dans une série de textes. Le remplacement est aussi conditionné par d'autres paramètres.

Comment procède le logiciel pour créer ces tables?

Tout d'abord, il aligne les phrases ou il part de phrases déjà alignées (mises en correspondance, comme dans une mémoire de traduction). Ensuite, à partir des phrases alignées, il procède à un alignement de mots. Certains logiciels intègrent un aligneur, d'autres pas.

Le procédé statistique est tout simple. Il consiste à noter quels mots sont presque toujours présents en même temps quand on a une phrase source et une phrase cible. Par élimination, on arrive au bon mot ou au bon groupe de mots dans la quasi-totalité des cas. On trouve donc que « chat = cat », que « Canada = Canada », etc. On trouve aussi que certains mots se traduisent de plus d'une façon.

Ensuite, avec un algorithme à peine plus complexe, le logiciel fait la même chose pour les regroupements de 2, 3 jusqu'à 8 mots. Par exemple, même si « time = temps » et « flies = mouches », Google Traduction, un système de TAS, peut rendre « Time flies » par « Le temps passe vite ». Cependant, quand une expression est plus rare, le système peut produire une traduction à dormir debout.

Le décodeur

Le décodeur est la partie du logiciel qui prend le texte en langue source, fait des recherches pour trouver des segments, des plus longs aux plus courts, et applique le modèle de langue (langue cible). On l'appelle « décodeur » parce qu'en traduction automatique, les langues sont considérées comme des séries de codes qu'il faut décoder.

In the language model lists, it will probably find that “the Boer War” is much more common than all the other possibilities. The model will likely contain “boy fought” but not “buoy fought.” At the very least, it will find that “boy” is more common than its homophone.

How does the software go about creating these lists?

The software simply identifies individual words using spaces, adds them to a list and counts their occurrences. The result: a table of single words. It then repeats the process for groups of two words, yielding a table of groups of two words, and so on up to eight words.

Translation model

Also known as “translation tables,” the translation model is a series of tables of groups of words and their equivalents. For example, the equivalent of “Mais qu'est-ce qu'un Schtroumpf?” is “What the Smurf is a Smurf?” The tables are created from aligned bilingual corpora.

How is it useful?

The translation model allows the machine translation engine to find and substitute the target-language wording that most frequently corresponds to the source-language wording in a series of texts. Substitutions are also conditioned by other parameters.

How does the software go about creating these tables?

First, it aligns the sentences or starts with sentences that are already aligned (i.e. matching segments, as in a translation memory). It then aligns the words that make up these aligned sentences. Some software applications include an alignment agent, others do not.

The statistical procedure is quite simple. It consists in identifying which words are almost always present at the same time in matched source- and target-language sentences. By process of elimination, the right word or group of words is identified in almost every case. So we find that “cat = chat,” “Canada = Canada,” etc. We also find that some words are translated in more ways than one.

Then, using a slightly more complex algorithm, the software does the same thing for groups of two words, three words and so on, up to eight words. For example, although “time = temps” and “flies = mouches,” Google Translate, an SMT system, can translate “Time flies” by “Le temps passe vite.” However, when it encounters a less common expression, the result can be a nonsensical translation.

The decoder

The decoder is the part of the software that takes the source text, searches for segments from longest to shortest, and applies the language model for the target language. It's called a “decoder” because in machine translation, languages are viewed as a series of codes that must be decoded.

À quoi sert-il?

Le décodeur permet de produire une traduction automatique statistique plus ou moins grossière.

Comment fonctionne-t-il?

Grosso modo, le décodeur procède à une longue série d'opérations de recherche et remplacement par groupes de mots, des plus longs aux plus courts. Ainsi, on évite des traductions loufoques comme « mouches du temps » pour rendre « time flies », exemple bien connu des chercheurs en traduction automatique.

Cependant, il arrive qu'une expression présente dans la table ne sorte pas parce qu'elle n'est pas assez fréquente.

Jumelé aux remplacements globaux, le modèle de langue permet de redonner une forme plus normale à la sortie. La subtilité des différents logiciels réside en bonne partie dans l'allocation des priorités aux deux composantes en question (modèle de langue et modèle de traduction).

Les systèmes de traduction automatique à base de règles

Les systèmes fondés sur les règles linguistiques (ceux qu'on voyait avant sur le Web) associent un dictionnaire à un ensemble de règles linguistiques pour traduire. L'analyse du texte que font ces systèmes ressemble à celle des correcticiels comme Antidote ou Grammatik, fondés sur les mêmes théories linguistiques.

Imaginez deux tableaux, l'un pour le dictionnaire, l'autre pour les règles linguistiques. Le logiciel repère les mots ou groupes de mots correspondant à diverses catégories grammaticales, puis cherche dans le tableau des règles linguistiques celles qui se trouvent dans la phrase (verbe, sujet, complément, etc.). Ensuite, il va dans la colonne cible du dictionnaire et applique aux groupes de mots équivalents les règles équivalentes. Par exemple, « sit **on** something = siéger à quelque chose » quand le « quelque chose » n'est pas un objet.

Ces systèmes représentent l'univers par des relations, un peu comme le font les langages orientés objets en programmation informatique.

À la fin des années 1980, le Bureau de la traduction a fait des essais avec un système de traduction automatique à base de règles, le système LOGOS (maintenant offert en logiciel libre). Les utilisateurs pouvaient enrichir le dictionnaire et l'ensemble de règles, opération qui s'avérait toutefois très laborieuse.

Les rivaux des systèmes à base de règles, les systèmes de TAS, ont justement l'avantage de ne pas demander d'intervention humaine, mais l'inconvénient de nécessiter de grandes quantités de données.

How is it useful?

The decoder produces a relatively crude statistical machine translation.

How does it work?

Generally speaking, the decoder conducts a lengthy series of search and replace operations, starting with the longest sequences of words and ending with the shortest. This avoids wacky translations such as “mouches du temps” for “time flies,” a well-known example among machine translation researchers.

However, sometimes a valid translation contained in the table is not used because its frequency is too low.

When combined with the global replacements, the language model helps restore a more normal form to the output. To a great extent, the subtlety of the various software applications lies in the relative priority given to the two components in question (language model and translation model).

Rule-based machine translation systems

Systems based on linguistic rules (those seen on the Web in the past) translate using a dictionary in conjunction with a set of linguistic rules. These systems analyze texts in the same way as text correction software applications like Antidote or Grammatik, which are based on the same linguistic theories.

Imagine two tables, one for the dictionary, the other for the linguistic rules. The software identifies words or phrases belonging to various grammatical categories, then searches the table of linguistic rules for the grammatical categories that appear in the sentence (verb, subject, complement, etc.). It then applies the equivalent target-language rules to the various equivalents in the target column of the dictionary. For example, “siéger **à** quelque chose = sit **on** something” when the something is not an object.

These systems represent the world as a series of relationships, a bit like object-oriented programming languages.

In the late 1980s, the Translation Bureau conducted trials using a rule-based machine translation system called LOGOS (now available as open-source software). Users could add to the dictionary and rule set, but this proved to be a painstaking task.

In contrast, rival SMT systems have the advantage of requiring no human intervention, but have the drawback of requiring large amounts of data.

Les systèmes à base de règles donnent généralement une meilleure sortie du point de vue de la syntaxe que les systèmes statistiques. Par exemple, les accords en genre et en nombre sont la plupart du temps corrects.

Les systèmes de traduction automatique hybrides

Les systèmes hybrides offrent, en principe, le meilleur des deux mondes. Ils enrichissent les dictionnaires automatiquement avec des corpus beaucoup plus petits que ceux dont ont besoin les systèmes de TAS. Cependant, selon les chercheurs, un système statistique qui a assez de données produit pour l'instant de meilleurs résultats qu'un système hybride. Il est permis de croire qu'à moyen terme, ça ne sera plus le cas.

Certains systèmes hybrides utilisent un moteur statistique pour vérifier quelles erreurs sont systématiquement corrigées par les langagiers dans les sorties du système à base de règles. Les chercheurs parlent alors de postédition statistique (PES).

Récemment, des fournisseurs de systèmes à base de règles sont devenus des fournisseurs de systèmes hybrides (notamment Systran). Des vendeurs de logiciels de gestion de mémoires de traduction ont pour leur part décidé d'intégrer en tout ou en partie des moteurs statistiques dans leur logiciel.

Quelques réflexions en guise de conclusion

On peut dire sans se tromper que, dans quelques années, il n'y aura plus *que* des systèmes hybrides, qui auront fini par dépasser en qualité les systèmes statistiques purs.

Puisque les systèmes de TAS sont principalement des systèmes qui recyclent les expressions qui existent déjà, ils doivent être constamment alimentés en traductions pour demeurer utiles et efficaces. La création de nouvelles expressions n'a jamais arrêté!

Si les langagiers sont considérés comme de simples concurrents des machines, les plus talentueux feront autre chose. Donc, la matière première qui donne vie à la traduction automatique deviendra moins bonne, et on devra payer de plus en plus cher les gens qui savent écrire, traduire, interpréter, faire de la terminologie...

La traduction automatique est maintenant là pour rester. Pourquoi ne pas l'intégrer dans le coffre à outils du langagier? ■

Compared with SMT systems, rule-based systems generally yield superior output in terms of syntax. For example, gender and number agreement are usually correct.

Hybrid machine translation systems

In principle, hybrid systems offer the best of both worlds. They automatically populate dictionaries using corpora much smaller than those required by SMT systems. However, researchers have found that for the moment, SMT systems with access to enough data yield better results than do hybrid systems. It is conceivable that in the medium term, this will no longer be the case.

Some hybrid systems use a statistical engine to identify errors that are routinely corrected by language professionals in rule-based machine translation output. Researchers refer to this as statistical post-editing (SPE).

Recently, suppliers of rule-based systems (notably Systran) have become suppliers of hybrid systems. Vendors of translation memory management software have, for their part, decided to incorporate statistical engines into their software to varying degrees.

Some final thoughts

We can safely say that in a few years' time, hybrid systems will be the *only* game in town. The quality of hybrid systems will ultimately surpass that of purely statistical systems.

Since SMT systems primarily recycle expressions that already exist, we must continue to feed them with translations, or they will cease to be useful. New expressions are being created every day!

If language professionals are seen as mere competitors of machines, the most talented will turn to other pursuits, the quality of the raw material that allows machine translation systems to work their magic will decline, and hiring people who actually know how to write, translate, interpret and manage terminology will become an increasingly costly proposition.

Machine translation is here to stay. Why not make it another tool in the language professional's kit? ■

PETIT GLOSSAIRE DE LA TRADUCTION AUTOMATIQUE

A BRIEF GLOSSARY OF MACHINE TRANSLATION TERMINOLOGY

alignement de mots

Procédé par lequel on trouve, pour chaque mot d'une phrase source, l'équivalent dans la phrase en langue cible. Par exemple, si à chaque occurrence de « Smurf » dans le texte source en anglais, on trouve « Schtroumpf » dans le texte cible en français, on peut croire que « Smurf = Schtroumpf ».

word alignment

Process whereby each word in a source sentence is matched to an equivalent word in the target sentence. For example, if, for each occurrence of "Smurf" in the English source text, "Schtroumpf" appears in the corresponding segment in the French target text, chances are that "Smurf = Schtroumpf."

bitexte

Type de texte contenant à la fois la partie en langue source et la partie en langue cible. Contrairement à une mémoire de traduction, la séquence des segments est préservée.

bitext

Text containing both source language and target language. Unlike in a translation memory, the order of the segments is preserved.

corpus

Ensemble de textes.

corpus

Collection of texts.

corpus bilingue

Ensemble de textes qui existent à la fois en langue source et en langue cible.

bilingual corpus

Collection of texts that exist in both source language and target language.

corpus bilingue aligné

Corpus bilingue où chaque segment (phrase ou groupe de phrases) du texte source correspond à un segment du texte cible.

aligned bilingual corpus

Bilingual corpus in which each segment (sentence or group of sentences) in the source language is matched to a segment in the target language.

décodeur

En traduction automatique, moteur de traduction proprement dit.

decoder

The actual machine translation engine.

entraînement

Processus par lequel un système statistique se « crée ». Si l'on compare les sorties obtenues par rapport à une ou des traductions humaines, les paramètres varient.

training

Process whereby a statistical system is "created." If the output is compared with one or more human translations, the parameters are adjusted.

langue d'arrivée, langue cible

Langue vers laquelle on traduit. Quand un groupe ne comprend pas seulement des langagiers, les termes « langue source » et « langue cible » sont mieux assimilés que « langue de départ » et « langue d'arrivée ».

target language

Language in which the translation is being produced.

mémoire de traduction

Ensemble de segments (phrases) et leur traduction, pas nécessairement en séquence contrairement au bitexte.

translation memory

Collection of segments (sentences) and their translations. Unlike in a bitext, the segments are not necessarily in order.

modèle de langue

Liste de groupes de mots (ngrammes) et de leur fréquence dans un corpus.

language model

List of groups of words (n-grams) and their frequency in a corpus.

modèle de traduction

Liste de fréquence des groupes de mots (ngrammes) par groupe de mots équivalents en langues source et cible.

translation model

List of the frequencies with which groups of words (n-grams) in the source language correspond to equivalent groups of words in the target language.

postédition

Traitement qui vise à améliorer une sortie machine pour la rendre acceptable.

post-editing

Processing performed on machine output to render it acceptable.

segment

En jargon des mémoires de traduction, le segment est l'unité qu'on traduit et qui correspond généralement à une phrase ou à une suite de mots; il est coupé par un retour ou un signe de ponctuation.

segment

The unit of text being translated. A segment is generally a sentence or sequence of words set off by a return or a punctuation mark.

sortie machine

Traduction machine non retouchée.

MT output

Raw machine translation output.

traduction

Transfert d'un message d'une culture vers une autre.

translation

Transfer of a message from one culture to another.

traduction automatique

Traduction faite par une machine. La traduction automatique peut être à base de règles, statistique ou hybride.

machine translation

Translation produced by a machine. Machine translation can be rule-based, statistical or hybrid.

traduction automatique à base de règles (TABR)

Traduction automatique classique qui comprend des règles faites par des linguistes dans des grammaires. Exemples de systèmes : Systran, Reverso, Prompt et LOGOS.

rule-based machine translation (RBMT)

Classic machine translation that involves a host of rules defined by linguists in grammar books. RBMT systems include Systran, Reverso, Prompt and LOGOS.

traduction automatique statistique (TAS)

Traduction automatique qui n'utilise que des statistiques, contrairement à la traduction à base de règles. Exemples de systèmes : LanguageWeaver, PORTAGE et Moses.

statistical machine translation (SMT)

Machine translation that relies exclusively on statistics, in contrast to rule-based machine translation. SMT systems include LanguageWeaver, PORTAGE and Moses.

La petite histoire d'une expression

Funny Vittecoq

Perdre son latin

La locution *perdre son latin* ne date pas d'hier. Sa première empreinte dans la langue remonte à 1338, dans le poème *Les vœux du héron* : « Ens el mois de setembre, qu'estés va a declin / Que cil oisillon gay ont perdu lou latin » (Dans le mois de septembre que l'été va à déclin, que ces oisillons gais ont perdu leur latin). Autrement dit, les oiseaux ont perdu leur langage, ils se sont tus à l'arrivée de l'automne.

Il faut attendre le XVI^e siècle pour que l'expression fasse son nid, car plusieurs estiment qu'elle serait plutôt apparue en 1566. Quoi qu'il en soit, *y perdre son latin* signifiait alors « perdre son temps et sa peine, travailler inutilement à quelque chose », acception disparue aujourd'hui. L'expression dériverait d'*être au bout de son latin*, c'est-à-dire « ne plus savoir que faire ni que dire, manquer de moyens pour venir à bout de quelque chose ». Puis on l'employa dans le sens de « renoncer à comprendre ». Pas surprenant : le latin était si difficile à apprendre que seule l'élite intellectuelle le maîtrisait. *Le diable y perdrait son latin*, disait-on même, en parlant d'une chose très difficile à faire.

De nos jours, *y perdre son latin*, que certains dictionnaires jugent de niveau familial, a le sens de « ne plus rien y comprendre » :

On **y perd son latin**. On risque d'y perdre ses moyens. Le choix d'un (bon) conseiller financier est un exercice délicat. Déjà, distinguer ses différentes incarnations relève du casse-tête chinois. (*La Presse*)

La locution a également conservé le sens d'*être au bout de son latin* (expression maintenant vieillie), soit de « ne plus savoir que faire ni que dire » :

La liste des activités du Festival Juste pour rire dans la rue est étourdissante. On **y perd son latin** tellement il y a de choix. (*Rue Frontenac*)

Pas de chance pour *en perdre son latin* : les grands ouvrages restent à son sujet aussi muets que les oiseaux à l'automne. Pourtant, les exemples avec *en* sont beaucoup plus populaires qu'avec *y* :

La météo est plus instable que jamais. Même des météorologues d'Environnement Canada **en perdent leur latin** et se contredisent. (*Journal de Montréal*)

De toute évidence, l'expression *perdre son latin*, qu'elle soit précédée de *y* ou de *en*, ne semble pas en voie de disparition. Étrange, quand même, puisque le latin n'est plus parlé que par quelques exégètes, érudits et autres... oiseaux rares! ■

Glanure

Le Sénat a continué à examiner le projet de loi à marche forcée et entend siéger jusqu'à dimanche.

Le Devoir, 20 octobre 2010

Gens d'ici et gens d'ailleurs : comment les nommer

Louise-Laurence Larivière

Ce texte est l'adaptation d'une communication prononcée lors du Congrès de l'Acfas, le 13 mai 2010, dans le cadre de la section Langues et langages. Pour des raisons de clarté, ont été omises les références aux dictionnaires généraux, imprimés et électroniques, aux bases de données terminologiques, aux vocabulaires et aux lexiques spécialisés de même qu'à certains textes de lois.

Dans son livre *Les pathologies de la démocratie*, la philosophe Cynthia Fleury affirme : « Si la démocratie est malade [...] c'est aussi parce qu'elle fait preuve du manque de cohérence du langage¹. » Or, au Canada, cette incohérence se manifeste, notamment, dans la façon de nommer les gens qui y sont nés et ceux qui y sont venus par immigration, soit par des dénominations ambiguës (p. ex. le terme *autochtone*), soit par des euphémismes (p. ex. l'expression *personne issue de l'immigration*). Il existe toutefois des termes appropriés, en français, pour nommer les Canadiens et les Canadiennes d'origine ou d'adoption, termes qui respectent, à la fois, les règles grammaticales de la formation des mots et les règles terminologiques de la créativité lexicale.

Les gens nés au pays

Les gens nés dans un pays s'appellent des *autochtones*, des *natifs/natives* ou des *naturels/naturelles*. Le terme *autochtone*, qui vient du grec, signifie « né de la terre même » et désigne une personne qui est originaire du pays où elle habite, qui n'est donc pas venue par immigration ni qui n'est de passage. Ce terme polysémique désigne aussi une personne dont les ancêtres ont vécu dans le pays. Le terme *natif/native* répond à la première définition, mais relève de la langue générale (non des domaines spécialisés de l'immigration et de la citoyenneté), et le terme *naturel/naturelle* est considéré comme vieilli.

Les descendants des premiers occupants

Les descendants des premiers occupants se nomment *aborigènes*, *indigènes* et, aussi, *autochtones*. Tout en ayant le même sens, ces termes n'ont toutefois pas les mêmes emplois. Chez les Grecs, *autochtone* servait à distinguer les Athéniens, « issus du sol même », des peuples venus d'ailleurs s'établir en Grèce. Il est synonyme d'*aborigène*. Dans ce sens, l'adjectif *autochtone* a été enchâssé dans la *Loi constitutionnelle de 1982* (Partie II, art. 35, par. 2) : « Dans la présente loi, "peuples autochtones du Canada" s'entend notamment des Indiens, des Inuit [sic] et des Métis du Canada. » C'est également ce terme qui est utilisé, notamment, par l'Organisation des Nations unies, par l'Organisation des États américains et dans le *Lexique de la ZLEA**, où le nom français *autochtone* est rendu par *native people* et *aboriginal people* en anglais, par *indígenas* en espagnol et par *povos indígenas* en portugais. Au Canada, les *autochtones* sont également dénommés *membres des Premières Nations*.

Le terme *aborigène*, quant à lui, vient du latin *ab* (« de ») et de *origo*, *-inis* (« origine », « naissance »), et signifie « qui est présent dans le pays depuis son origine ». Il désigne un ou une *autochtone* dont les ancêtres sont considérés comme étant à l'origine du peuplement. Il s'utilise en particulier pour parler des premiers habitants d'Australie, bien qu'il puisse s'appliquer

à d'autres premiers occupants. D'ailleurs, c'est ce même terme que l'on retrouve en anglais pour désigner ceux-ci. Il est synonyme d'*autochtone*, dont il ne diffère que par l'étymologie.

Quant au terme *indigène*, il est également polysémique. Synonyme d'*autochtone*, il désigne à la fois 1) une personne qui est originaire du pays où elle habite, par opposition aux étrangers, aux immigrants et aux conquérants, 2) une personne qui appartient à un groupe ethnique existant dans un pays avant sa colonisation, par opposition aux colons, et 3) une personne qui est établie depuis toujours sur le territoire qu'elle occupe. Ce terme a toutefois, en français, une connotation colonialiste bien qu'il s'utilise en espagnol et en portugais (*indígenas*) sans aucune connotation péjorative.

Les autres descendants

Les gens nés au pays, autres que ceux des Premières Nations, depuis l'époque de la Nouvelle-France jusqu'à aujourd'hui, s'appellent également des *autochtones*. L'accueil de cette dénomination tient à sa double acception. Il y a, bien sûr, des termes polysémiques qui sont viables; mais ayant été codifiés dans les lois pour désigner, au Canada, les « Premières Nations », ce terme peut être difficilement utilisé par les Canadiens et les Canadiennes nés au pays mais qui ne sont pas d'origine amérindienne ni inuite. Ce terme, devenu trop spécialisé, empêche donc

* Zone de libre-échange des Amériques

les gens nés au pays d'avoir une désignation qui leur soit propre. De plus, il peut être ambigu, comme dans la phrase suivante : « Peut voter aux élections toute personne ayant la citoyenneté canadienne, qu'elle soit autochtone ou immigrée. »

En outre, parmi les termes dénommant les descendants des colonisateurs, il y a, au Québec, celui de *Québécois/Québécoises de souche* et celui de *Québécois/Québécoises pure laine*. Ces deux termes désignent les francophones du Québec qui ont pour ancêtres les colons français qui s'étaient établis sur le territoire de l'actuelle province de Québec à l'époque de la Nouvelle-France. Le terme *pure laine* constitue une métaphore; d'usage familier, il ne cause pas vraiment de problèmes. On ne peut en dire autant du terme *de souche*. De quelle « souche » parle-t-on en fait? Comme ces descendants ont aussi été appelés *Canadiens/Canadiennes* au temps de la Nouvelle-France, puis *Canadiens français/Canadiennes françaises* sous le régime anglais, puis *Québécois/Québécoises* depuis la Révolution tranquille (années 1960), devrait-on dire *de souche française*, *de souche canadienne*, *de souche canadienne-française* ou *de souche québécoise*? Cette dernière appellation porte à confusion puisque toute personne née au Québec est *de souche québécoise*, quelle que soit l'origine de ses ancêtres. Aussi est-elle à rejeter. On pourrait exclure *de souche française* puisque, déjà en Nouvelle-France, les personnes qui y étaient nées étaient appelées *canadiennes* pour les distinguer des habitants nés en France. *De souche canadienne* laisserait croire qu'il s'agit uniquement de toute personne née au Canada. *De souche canadienne-française* pourrait être le terme le plus approprié bien que *French Canadian* puisse avoir

une connotation péjorative, notamment dans l'expression *French Canadian patois*, et rappeler une époque où ces « de souche » n'avaient pas un statut très valorisé. Quoi qu'il en soit, ces choix relèvent davantage de considérations politiques que terminologiques.

En résumé, pour désigner les gens nés dans un pays (quelle que soit leur ascendance), il y a plusieurs termes pour une même notion, termes qui n'ont toutefois pas le même statut : le terme *autochtone* relève de la langue spécialisée, le terme *natif/native*, de la langue générale, le terme *naturel/naturelle* est vieilli, de même qu'*indigène*. Pour nommer les gens aussi nés au pays, mais dont les ancêtres étaient les premiers occupants, il y a également plusieurs termes pour cette même notion qui ont une utilisation différente : le terme *indigène* a une connotation colonialiste, le terme *aborigène* est surtout employé, en français, pour désigner les premiers habitants d'Australie et le terme *autochtone* est codifié dans des textes de lois.

Les gens venus d'ailleurs

Les « fleurs » de style

Depuis le dix-huitième siècle, on utilise les termes *émigrant* et *émigré* pour désigner des personnes du point de vue du pays qu'elles quittent pour aller s'installer dans un autre pays et *immigrant* et *immigré* pour désigner ces mêmes personnes du point de vue du pays qui les accueille. Les termes *émigrant*, *émigré* et *immigré* semblent disparus de la langue courante. C'est peut-être sous l'influence de l'anglais qu'on n'a conservé que celui d'*immigrant/immigrante*. Aujourd'hui, cependant, on fuit ce terme comme la peste. Dans notre société politiquement correcte, avide d'euphémismes, on lui substitue

d'autres termes, soit : *ethnique* (comme nom); *membre d'une communauté culturelle*, *membre d'une communauté ethnique* ou *membre d'une communauté ethnoculturelle*; *membre d'un groupe culturel*, *membre d'un groupe ethnique* ou *membre d'un groupe ethnoculturel*; *membre d'une minorité culturelle*, *membre d'une minorité ethnique* ou *membre d'une minorité ethnoculturelle*; *membre d'une minorité visible* et *membre d'une population issue de l'immigration* ou *personne issue de l'immigration*.

D'abord, le terme *ethnique*, comme nom, ne peut être utilisé pour désigner un individu. Il s'utilise pour dénommer un peuple d'un certain pays au même titre qu'un gentilé : p. ex. *L'ethnique de France est « Français »*. Il n'est donc pas valide pour rendre la notion d'*immigrant/immigrante*.

Par ailleurs, la référence à des membres de *communautés* ou *groupes culturels*, *ethniques* ou *ethnoculturels*, met l'accent sur des caractéristiques qui ne sont pas propres au statut d'immigrant ou d'immigrante des personnes appartenant à ces entités. On laisse supposer, par ces appellations, qu'il n'y a que les immigrants et les immigrantes qui puissent avoir une ethnie et une culture. De plus, *membre d'un groupe...* est une périphrase longue, lourde, qui ne satisfait pas aux critères de brièveté et de maniabilité propres à la création de nouveaux termes.

Quant à l'expression *personnes ou populations issues de l'immigration*, bien qu'elle fasse référence au statut d'immigrant ou d'immigrante de ces personnes, elle n'en demeure pas moins une circonlocution qui n'exprime pas une réalité d'une manière simple et directe. Elle contrevient donc, également, aux critères de brièveté et de maniabilité de la création lexicale.

Une personne appartenant à une *minorité visible* est une personne qui n'est ni de race blanche, ni Autochtone (du Canada) au sens de la *Loi sur l'équité en matière d'emploi* (1998). Ce terme ne s'applique pas uniquement aux personnes immigrantes bien que de nombreuses personnes immigrantes venant d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine répondent à cette définition. Quoi qu'il en soit, ce terme met l'accent sur une caractéristique raciale, religieuse, ethnique ou linguistique de ces personnes, mais non sur leur statut d'immigrant ou d'immigrante. De plus, le terme *minorité* renvoie à un groupe et non à un individu. Ainsi, on ne peut pas dire d'une personne qu'elle est une *minorité visible*; il faut dire qu'elle est *membre d'une minorité visible*. Donc, autre périphrase.

Les termes propres

Il existe pourtant deux termes appropriés pour désigner les personnes nées en dehors du pays où elles habitent. Ces termes sont *allochtone* et *allogène*.

Le terme *allochtone* signifie littéralement « terre d'ailleurs », du grec *allos*, « étranger », et *chthonos*, « terre ». Il s'oppose à *autochtone*, qui signifie littéralement « terre d'ici ». Il désigne une personne qui n'est pas née dans le pays où elle habite. Il s'utilise, parfois, depuis les années 1990, en sociologie et en politique, pour remplacer des expressions du type *issu de l'immigration* ou *d'origine étrangère*. Il a cours également aux Pays-Bas (*allochtoon*) et en Belgique (au départ en néerlandais, mais de plus en plus également en français) pour désigner des personnes ou des groupes de personnes d'origine étrangère et peut recouvrir différentes définitions, y compris légales. Le terme *allogène*, quant à lui, relève du domaine de

l'anthropologie et désigne un ou une membre d'un groupe ethnique installé depuis relativement peu de temps sur un territoire et présentant encore des caractères raciaux ou ethniques qui le distinguent de la population autochtone. Il s'oppose à *autochtone* ou *indigène* au sens de « personne née dans un pays », mais est tombé en désuétude pour désigner des personnes.

En résumé, tous les euphémismes utilisés pour désigner les immigrants et les immigrantes pèchent contre la clarté de l'expression et n'ajoutent rien à la définition de ce qu'est une personne immigrante. De plus, une *minorité* implique qu'il existe une *majorité* correspondante. Or, les termes *majorité culturelle*, *majorité ethnique*, *majorité ethno-culturelle* et *majorité visible* existent-ils? Dans le même ordre d'idées, une *minorité* ou une *majorité visible* suppose qu'il y ait une *minorité* ou une *majorité invisible*. Tous ces termes n'apportent donc rien sur le plan terminologique. Aussi, il conviendrait d'utiliser le terme *allochtone*, de préférence à *allogène*, puisque ce terme bien formé est attesté dans des sources diverses : dictionnaires généraux, lexiques spécialisés, textes de lois dans les Pays-Bas et en Belgique et presse française.

Trois catégories

Somme toute, les dénominations utilisées pour rendre compte, du point de vue de leur origine, des personnes vivant dans un pays posent bien des problèmes. D'abord, pour les personnes nées au pays, le terme *indigène*, rare dans ce sens, peut être écarté mais celui d'*autochtone*, à cause de son caractère légal pour dénommer les descendants des premiers occupants d'un pays, entre en conflit avec le sens de « toute personne née dans un pays ». Aussi le

terme *autochtone* pourrait quand même désigner les deux groupes de natifs en lui ajoutant le terme *aborigène* pour les natifs d'origine indienne, inuite ou métisse, ce qui permet d'éviter toute confusion. Quant aux termes qui désignent les personnes nées ailleurs que dans le pays où elles habitent, nous écartons tous les euphémismes formés à l'aide de périphrases ou de circonlocutions pour ne retenir que le terme traditionnel *immigrant/immigrante* et le terme *allochtone* remis à la mode. Ce dernier a l'avantage de former une paire de mots dérivés, *allophone/allochtone*, et de pouvoir s'unir à *autochtone* pour former l'opposition *autochtone/allochtone* qui constituera les dénominations des gens d'ici et des gens d'ailleurs. Ainsi, pour relever le défi de Cynthia Fleury, citée au début de ce texte, soit celui d'associer cohérence du langage et régime politique, on aurait, au Canada, trois catégories de citoyens et de citoyennes : des *autochtones aborigènes*, des *autochtones* et des *allochtones*. ■

Note

- 1 Fayard, 2005, p. 213.

À vous la parole Over to you...

L'Actualité langagière vous donne la parole. La rédaction souhaite connaître votre opinion. Dans ce numéro-ci, une lettre adressée à Martine Racette et de bons mots pour Jacques Desrosiers.

Language Update is letting you have your say. We'd like to know your opinion. This issue features a letter to Martine Racette and compliments for Jacques Desrosiers.

Bonjour,

Je voulais juste vous dire combien j'ai apprécié le joli papier, « Petite montée de lait », informatif à souhait, que vous avez signé dans *L'Actualité langagière* de septembre 2010. Je tiens notamment à vous lever mon chapeau pour avoir réussi à articuler, en quelques lignes à peine, mon inconfort avec le redoublement du pronom, quelque chose que je tente de faire depuis quelques lunes déjà, sans grand succès.

Vincent Beaulieu, Ottawa

Monsieur,

Je tiens à vous remercier pour le numéro de septembre de *L'Actualité langagière*. Je suis d'accord avec ce que monsieur Jacques Desrosiers écrit dans sa chronique portant sur le français pratique, en ce qui concerne l'expression « sur la terre comme au ciel », qui fait partie du Notre Père : « La personne qui prie demande en fait que la volonté divine s'exerce sur la terre comme elle s'exerce déjà au ciel. Car, en langage théologique, la volonté divine s'exerce parfaitement dans la sphère céleste. En langage profane, demander que la volonté divine s'exerce dans le ciel dépasse le champ des compétences de la personne qui prie, et contredit des principes fondamentaux du christianisme. » Cela me semble tout à fait juste. Le sens de cette expression apparaît d'ailleurs clairement dans la version anglaise du Notre Père qui m'est familière, c'est-à-dire : « [...] Thy will be done on earth as it is in heaven ».

Louise Carrier, Montréal



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus®*, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Télécopieur : 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Courriel : publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Site Web : www.publications.gc.ca

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus®*, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Fax: 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Email: publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Website: www.publications.gc.ca

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

CA1
SS 215
- A18

VOLUME 8/2 - ÉTÉ/SUMMER 2011

L'Actualité langagière



Language Update

www.btb.gc.ca/lactualitelangagiere
www.btb.gc.ca/languageupdate

De vigne en branche

New words and novelties

Shale gas : gaz de schiste ou gaz de shale?

Grammaire traditionnelle et grammaire nouvelle : la mère et la fille

John Tanner, un Indien blanc entre l'arbre et l'écorce (I) /

John Tanner, a white Indian between a rock and a hard place (I)

Terminología de vehículos híbridos

Petit cours *sur* le verbe *confirmer*

Getting to the point with bullets

Lettre ouverte aux jeunes langagiers /

Open letter to young language professionals

Toponymes disparus

Sommaire Summary



Le mot de la PDG : Un programme profitable / A Word from the CEO: A valuable program

Donna Achimov, page 7

Lancé en 2008, le Programme de renforcement du secteur langagier a déjà permis d'accorder plus de 300 bourses d'études et de financer 65 stages en entreprise. / Since the launch of the Language Sector Enhancement Program in 2008, over 300 scholarships have already been granted and 65 private-sector internships funded.

L'industrie en marche : Nunavut : le combat d'un peuple / Industry Insights: Nunavut: A nation's battle

Amélie Choquette et Francine Gosselin, page 8

Le Nunavut s'est doté d'un Office de la langue inuite pour lutter contre la disparition d'une langue qui compte plus de 26 dialectes. / Nunavut has created an Inuit Language Authority to fight the disappearance of a language with over 26 dialects.

Mots de tête : De vigne en branche

Frédéric Leroux fils, page 10

Une rumeur se propage de bouche à oreille, ou par télédiol, ou encore par le téléphone arabe. À moins qu'on ne l'ait entendue *entre les branches*. / In French there are many ways to say you heard a rumour through the grapevine: *de bouche à oreille, par télédiol, par le téléphone arabe*. Our columnist looks at one such expression: *entre les branches*.

The Word Geek: New words and novelties

Barbara McClintock, page 12

Our columnist reveals the Words of the Year for 2010, highlights new words for 2011 and takes a look at the language used in text messages. / Notre chroniqueuse nous révèle les termes consacrés « mots de l'année » en 2010, signale des nouveautés de 2011 et jette un coup d'œil sur la langue des textos.

Shale gas : gaz de schiste ou gaz de shale?

Mariette Grandchamp-Tupula, page 13

Il y a une controverse autour de la traduction de *shale gas*. Comme le sujet est au cœur de l'actualité, l'auteure en profite pour mettre la chose au clair. / There is some controversy surrounding the French translation of *shale gas*. Since the issue is currently very topical, the author is taking the opportunity to shed some light on it.

Grammaire traditionnelle et grammaire nouvelle : la mère et la fille

Marise Guay, page 14

Avant, la grammaire s'appuyait surtout sur le sens; aujourd'hui elle tient compte aussi de la forme. Avant on se concentrait sur le mot; aujourd'hui l'étalon est la phrase. / Whereas previously French grammar was based primarily on meaning, it now also takes form into account. Before, the benchmark was the word. Now, it is the entire sentence.

À travers le prisme de l'histoire : John Tanner, un Indien blanc entre l'arbre et l'écorce (I) / Through the Lens of History: John Tanner, a white Indian between a rock and a hard place (I)

Jean Delisle, page 16

Plongeons au tournant du 19^e siècle pour suivre les péripéties de la vie aventureuse d'un Blanc kidnappé dans son jeune âge par des Indiens, et qui sera amené à travailler comme interprète. / Let's travel back to the turn of the 19th century to follow the twists and turns in the adventurous life of a white man who was kidnapped by Indians when he was a boy and ended up working as an interpreter.

El Rincón Español: Terminología de vehículos híbridos

Elisa Paoletti, página 22

Los automóviles de hoy no se desplazan por el aire ni los pilotean personas con ropas plateadas, como lo anunciaban los profetas del futuro en los dibujitos animados de nuestra infancia. Sin embargo, existe un universo de vehículos híbridos, y la terminología que acompaña ese progreso, que vale la pena conocer.

Français pratique : Petit cours sur le verbe *confirmer*

Jacques Desrosiers, page 24

Deux questions au menu : avec les logiciels, doit-on dire par exemple un *cours d'Excel* ou un *cours sur Excel*? Et la tournure *confirmer si* est-elle correcte? / Our columnist answers two questions: When talking software, is it best to say a *cours d'Excel* or a *cours sur Excel*? And is it correct to use the wording *confirmer si*?

English Pointers: Getting to the point with bullets

Frances Peck, page 26

Bulleted lists draw attention, get ideas across and exude organization. Yet you should use them in moderation, know how to punctuate them and make sure that each point has the same construction. / Les listes à puces attirent l'œil, font bien ressortir les idées, respirent l'organisation. Encore faut-il ne pas en abuser, bien les équilibrer et savoir les ponctuer.

Carnet techno : Lettre ouverte aux jeunes langagiers / Tech Files: Open letter to young language professionals

André Guyon, page 28

On contestera votre utilité, mais vous demeurerez le carburant qui fait tourner les moteurs de traduction. Même les nouveaux médias auront besoin de vous pour bien remplir leur rôle. / Your usefulness will be called into question, but you will remain the fuel that propels machine translation. Even new media will need you in order to fulfill their role.

Traduire le monde : Toponymes disparus

André Racicot, page 30

Des experts aimeraient que les toponymes ne soient jamais traduits. Mais en français la tâche sera, heureusement, impossible, tellement il y en a. Pensez à Lisbonne, Philadelphie, Cologne... / Experts would prefer it if place names were never translated. Yet, fortunately, in French this would be impossible, given the large number already translated. Consider *Lisbonne, Philadelphie, Cologne*, to name a few.

Timeo hominem unius libri

Hugo Lafrance, page 32

Rien de pire que le linguiste qui ne se fie qu'à un seul dictionnaire. Surtout quand il décrète qu'un emploi est incorrect parce qu'il est absent de ce dictionnaire. / There is nothing worse than a linguist who relies on a single dictionary. Especially when that linguist decrees that a particular usage is incorrect simply because it does not appear in that dictionary.

Hymne à la traduction / Something to sing about

Paul Leroux, page 34

Couplets et refrain, avec mélodie à la clé, pour résumer la vie du traducteur. / Verses and choruses set to music sum up the life of a translator.



Le billet du rédacteur en chef From the Editor-in-Chief's Desk

Jean-Sylvain Dubé

Translation: Emma Harries



Une équipe du tonnerre

Dans mon premier billet*, j'ai comparé le poste de rédacteur en chef de *L'Actualité langagière* à celui de capitaine. Un capitaine sans équipage ne peut aller bien loin. Difficile de mener un paquebot tout seul.

Le comité de lecture fait partie intégrante de l'équipage de *L'Actualité langagière*. Il comprend dix membres, dont le directeur de la revue, M. Gabriel Huard, directeur de la Normalisation terminologique. Formé sous le signe de la complémentarité des compétences, le comité a pour tâche non pas de dépecer les textes qui lui sont soumis, mais plutôt de juger, avec un certain recul, l'intérêt qu'ils peuvent avoir pour le lecteur.

Question de mettre en valeur les membres du comité, j'ai pensé vous les présenter.

Cathryn Arnold, maîtrise en traduction (Université d'Ottawa) – Pendant vingt ans, Cathryn a été comptable dans le secteur privé à Vancouver. Puis, elle est retournée sur les bancs d'école pour étudier la traduction à l'Université d'Ottawa. En 2003, elle entre au Bureau de la traduction, comme langagière-analyste dans l'équipe des Services linguistiques anglais de la Direction de la normalisation terminologique. Elle travaille notamment au *Language Nook*, le pendant anglais du *Coin linguistique*, et aux outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus*®. Elle devient ensuite terminologue à la Division des sciences humaines, où ses domaines de travail sont l'économie et la finance.

A stellar team

In my first column,* I compared the position of editor-in-chief of *Language Update* to that of captain of a ship. A captain without a crew could not go far. After all, it would be difficult to pilot a ship alone.

The Review Committee is an essential part of the *Language Update* crew, and its members now total 10, including the Director of *Language Update*, Gabriel Huard, who is also the Director of the Terminology Standardization Directorate. Formed with a view to combining complementary skills, the Committee does not dissect the texts it receives, but rather focuses on assessing, with a certain degree of objectivity, whether they could be of interest to readers.

Turning the spotlight on the Committee members, I will now introduce them to you.

Cathryn Arnold, M.A. in translation (University of Ottawa). After working for 20 years as an accountant in the private sector in Vancouver, Cathryn went back to school and studied translation at the University of Ottawa. In 2003, she was hired by the Translation Bureau to work as a language analyst for the Terminology Standardization Directorate's English Linguistic Team. Her projects included *The Language Nook* and the writing tools in *TERMIUM Plus*®. She subsequently made the switch to terminologist and transferred to the Human Sciences Division, where she currently works in the fields of economics and finance.



Assis/seated: Emmanuelle Samson, Normand Lemieux et/and Jean-Sylvain Dubé.
Debout/standing: Jacques Desrosiers, Shirley Hockin, Denise Cyr, Frédérin Leroux fils et/and Cathryn Arnold.
Absent: Rafael Solis.

* Voir *L'Actualité langagière* de septembre 2010, volume 7/3.

* See the September 2010 issue (Volume 7/3) of *Language Update*.

Denise Cyr, baccalauréat en traduction (Université d'Ottawa) – Denise entre au Bureau de la traduction en 1977. Traductrice, elle passe rapidement à la révision et devient chef d'une équipe de traducteurs. Sa soif d'apprendre l'amène à la Division de la qualité linguistique où elle sera évaluatrice pendant une dizaine d'années. Cette décennie sera ponctuée de courts stages, comme formatrice et conseillère linguistique, qui lui permettront d'acquérir des compétences connexes. Elle décidera ensuite de retourner dans un service de traduction, où elle redeviendra réviseuse et chef d'équipe. Après quelques années, elle acceptera de diriger l'équipe chargée du *Coin linguistique* et des outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus®*. Elle terminera sa carrière au Bureau de la traduction comme rédactrice en chef de *L'Actualité langagière*. Denise a pris sa retraite en janvier 2011.

Jacques Desrosiers, baccalauréat en philosophie (Université du Québec à Montréal) et maîtrise en philosophie (Université de Pittsburgh) – Entré au Bureau en 1983 après avoir traduit au privé, Jacques a été affecté pendant dix ans au service de traduction de l'ACDI, où il a été traducteur, réviseur, contrôleur de la qualité et chef dans les dernières années. Au milieu des années 1990, il a pris en main la réalisation de la deuxième édition du *Guide du rédacteur*. Au fil des ans, il a contribué aux outils linguistiques de *TERMIUM Plus®*. Depuis plus de quinze ans, il est évaluateur au Service de la formation, de l'évaluation et du recrutement, où il prépare et corrige des examens de traduction, de révision, de rédaction et autres, et réalise divers types d'évaluations linguistiques, pour le Bureau, pour différents ministères fédéraux et pour des clients de l'extérieur.

Shirley Hockin, diplômée de l'Université Laurentienne – Shirley entre au Bureau de la traduction en 1981 après avoir traduit au privé pendant deux ans. Elle est successivement traductrice, réviseuse et chef d'équipe; à ce titre, elle encadre des étudiants participant aux programmes de stages en partenariat et d'enseignement coopératif et assure la formation des traducteurs débutants. Elle participe aussi à plusieurs projets spéciaux. En 2006, elle passe à la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation, où elle traduit et révise les débats de la Chambre des communes et du Sénat. Sa bête noire, les constructions ambiguës.

Normand Lemieux, diplômé de l'Université de Montréal – Normand a travaillé 36 ans au Bureau de la traduction, où il a cumulé les fonctions de traducteur, réviseur, encadreur, formateur et contrôleur de la qualité. Spécialisé en sciences de la Terre, il a représenté pendant une décennie le Bureau de la traduction au Comité permanent canadien des noms géographiques. Nommé traducteur expert en 1999, il a pris sa retraite en 2008.

Denise Cyr, B.A. in translation (University of Ottawa). Denise joined the Translation Bureau in 1977. She quickly moved up from the position of translator to that of reviser and team leader. Her thirst for learning led her to the Language Quality Division, where she was an evaluator for approximately 10 years. Throughout that time, she did various short stints as a trainer and language adviser, which allowed her to acquire related skills. She next decided to go back to a translation unit and again became a reviser and team leader. After a few years, she agreed to manage the team responsible for the writing tools in *TERMIUM Plus®* and the *Coin linguistique* (the French counterpart of the *Language Nook*). She ended her career at the Bureau as editor-in-chief of *Language Update*. Denise retired in January 2011.

Jacques Desrosiers, B.A. in philosophy (Université du Québec à Montréal) and M.A. in philosophy (University of Pittsburgh). After translating in the private sector, Jacques joined the Bureau in 1983 and spent 10 years at CIDA as a translator, reviser, quality controller and, in the last few years, manager. In the mid-1990s, he was in charge of producing the second edition of the *Guide du rédacteur*. Over the years, he contributed to *TERMIUM Plus®*'s language tools. For more than 15 years, he has been an evaluator in the Training, Evaluation and Recruitment Service, where he prepares and corrects exams on translation, revision, writing, etc., and carries out various types of language assessments for the Bureau, federal departments and external clients.

Shirley Hockin. A graduate of Laurentian University, Shirley joined the Translation Bureau in 1981 after translating for two years in the private sector. She has worked as a translator, reviser and team leader, coaching a number of partnership and co-op students and training and mentoring new translators. She has also played a role in several special projects. In 2006, she moved to the Interpretation and Parliamentary Translation Directorate, where she now translates and revises House of Commons and Senate debates. Her pet peeve is dangling constructions.

Normand Lemieux. A graduate of the Université de Montréal, Normand worked for the Translation Bureau for 36 years as a translator, reviser, supervisor, trainer and quality controller. As a specialist in Earth science, he represented the Bureau on the Geographical Names Board of Canada for a decade. He was promoted to expert translator in 1999 and retired in 2008.

Frédélin Leroux fils, diplômé de l'Université d'Ottawa – Après des études en lettres à l'université, Frédélin enseigne au niveau secondaire dans le Nord de l'Ontario. En 1967, il devient traducteur au ministère des Affaires extérieures, où il apprend le métier sur le tas. Promu réviseur après quelques années, il sera chef de service pendant plus de vingt ans, notamment aux Musées nationaux et à l'ancien Secrétariat d'État. Il termine sa carrière comme traducteur et réviseur aux Documents parlementaires. À la retraite depuis 2001, il continue de travailler à temps partiel au Parlementaire et, depuis trente ans, il tient sa chronique « Mots de tête » dans *L'Actualité langagière*.

Emmanuelle Samson, baccalauréat en traduction (Université Laval) – Emmanuelle entre au Bureau de la traduction en 2004 comme traductrice dans le domaine des marchés publics. En mars 2006, elle est affectée aux Services linguistiques français de la Direction de la normalisation terminologique, où elle occupe le poste de langagière-analyste. Jusqu'en 2009, Emmanuelle prépare et anime des ateliers sur la communication claire et efficace pour les fonctionnaires fédéraux. Elle se charge maintenant d'alimenter le Portail linguistique du Canada au moyen d'articles, de jeux et d'autres outils. Elle participe également à la rédaction des recommandations et des rappels linguistiques publiés dans le site Web du Bureau.

Rafael Solís, titulaire d'un diplôme de germaniste (Université de la Havane et Université Humboldt de Berlin) – Rafael compte plus de 30 ans d'expérience en interprétation et en traduction. Arrivé au Bureau de la traduction en 1991, il travaille à la Division de la traduction multilingue et de la localisation dans des langues comme l'espagnol, l'allemand, l'italien et le portugais. En tant que gestionnaire, il a participé activement, aux côtés de la Direction de la normalisation terminologique, à l'intégration de l'espagnol et du portugais dans *TERMIUM*®. À *L'Actualité langagière*, Rafael s'occupe de revoir les articles de la chronique *El Rincón Español*.



Rafael Solís

Jean-Sylvain Dubé, baccalauréat en traduction (Université du Québec à Trois-Rivières), diplôme d'études supérieures spécialisées en localisation (Université du Québec en Outaouais) et maîtrise en traduction (Université d'Ottawa) – En 2001, fraîchement diplômé, Jean-Sylvain entre à la section Services gouvernementaux du Bureau de la traduction. Deux ans plus tard, il quitte momentanément la traduction pour se consacrer à la localisation, au Service d'infolangagerie. De retour dans son service d'attache en 2004, il est promu au poste de traducteur-conseil, où il supervise une équipe de traducteurs, encadre des débutants et contrôle la qualité des travaux des pigistes. En septembre 2009, Jean-Sylvain est muté à la Direction de la normalisation terminologique, où il devient officiellement le rédacteur en chef de *L'Actualité langagière*, succédant à Denise Cyr. ■

Frédélin Leroux fils. After studying humanities at the University of Ottawa, Frédélin worked as a secondary school teacher in Northern Ontario. In 1967, he became a translator for the Department of External Affairs, where he learned the profession on the job. After a few years, he was promoted to the position of reviser, and he was a unit head for over 20 years, in particular for National Museums of Canada and the former Department of the Secretary of State. He ended his career as a translator and reviser at Parliamentary Documents. Frédélin has continued to work there part-time since his retirement in 2001, and for the last 30 years he has written his “Mots de tête” column for *Language Update*.

Emmanuelle Samson, B.A. in translation (Université Laval). Emmanuelle joined the Translation Bureau in 2004 as a translator in the area of government procurement. In March 2006, she was appointed to the Terminology Standardization Directorate's French Linguistic Services Division as a language analyst. Up until 2009, Emmanuelle prepared and facilitated workshops on clear and effective communication for federal public service employees. She is currently in charge of supplying the Language Portal of Canada with articles, quizzes and other resources. She also participates in the drafting of Linguistic Recommendations and Reminders posted on the Bureau's website.

Rafael Solís, who holds a degree in Germanic studies from the University of Havana and the Humboldt University of Berlin, has over 30 years' experience in interpretation and translation. Since joining the Translation Bureau in 1991, he has been working at the Multilingual Translation and Localization Division in Spanish, German, Italian and Portuguese. As manager, he has worked actively with the Terminology Standardization Directorate on the integration of Spanish and Portuguese into *TERMIUM*®. At *Language Update*, Rafael takes care of reviewing articles for the “El Rincón Español” column.

Jean-Sylvain Dubé, B.A. in translation (Université du Québec à Trois-Rivières), DESS in localization (Université du Québec en Outaouais) and M.A. in translation (University of Ottawa). Fresh out of school in 2001, Jean-Sylvain joined the Translation Bureau's Government Services unit. Two years later, he moved away from translation for a short time to focus on localization at Technolinguistic Services. Back in his unit in 2004, he was promoted to the position of translator and language adviser. In this capacity, he supervised a team of translators, coached new translators and conducted quality control of work done by freelancers. In September 2009, Jean-Sylvain was transferred to the Terminology Standardization Directorate, where he officially replaced Denise Cyr as editor-in-chief of *Language Update*. ■

Une nouvelle présidente-directrice générale à la tête du Bureau de la traduction

A new chief executive officer at the helm of the Translation Bureau

Gabriel Huard

L'Actualité langagière est heureuse de souhaiter la bienvenue à notre nouvelle présidente-directrice générale, Madame Donna Achimov, qui est arrivée au Bureau de la traduction en mai dernier.

Madame Achimov a occupé plusieurs postes importants dans la fonction publique fédérale et s'est intéressée aux communications, au dialogue avec le public ainsi qu'aux services aux citoyens tout au long de sa carrière. Cette nouvelle étape lui donne l'occasion de contribuer à façonner l'avenir d'une organisation qui joue un rôle essentiel dans les communications du gouvernement. Le présent numéro contient le tout premier « Mot de la PDG » de Madame Achimov, et nous sommes impatients de lire d'autres de ses chroniques dans les numéros à venir. En attendant, je lui souhaite beaucoup de succès dans son nouveau rôle à la barre du Bureau de la traduction.

Je tiens également à transmettre mes meilleurs vœux à Francine Kennedy, qui a pris sa retraite après 34 années au sein de la fonction publique fédérale, dont les sept dernières à la tête du Bureau. Son engagement à l'égard des professions langagières et de l'industrie de la langue a laissé des traces, autant au Bureau qu'en l'ensemble de l'industrie. Nous souhaitons à Madame Kennedy de profiter pleinement de sa retraite bien méritée! ■

With this issue of *Language Update*, we are pleased to welcome our new chief executive officer, Donna Achimov, who joined the Translation Bureau in May.

Ms. Achimov has held various senior positions in the federal public service and has been involved in communications, public dialogue and citizen service throughout her career. This new chapter gives her the opportunity to help shape the future of an organization that plays a pivotal part in supporting government communications. You can read Ms. Achimov's very first *Word from the CEO* column in this issue, and we look forward to hearing more from her in upcoming issues. In the meantime, I would like to wish her every success in her new role at the helm of the Translation Bureau!

I would also like to extend my best wishes to Francine Kennedy, who retired after 34 years in the federal public service, including the last seven as CEO of the Translation Bureau. Ms. Kennedy's dedication to promoting the language professions and strengthening the language industry has left its mark, both at the Bureau and in the industry as a whole. We hope that she enjoys her well-deserved retirement to the fullest! ■



Le mot de la PDG A Word from the CEO

Donna Achimov

Un programme profitable

En 2008, le gouvernement du Canada rendait publique la *Feuille de route pour la dualité linguistique canadienne 2008-2013 : Agir pour l'avenir*. Déjà trois ans de passés!

Vous vous souviendrez peut-être qu'en septembre 2009, ma prédécesseure vous avait donné les grandes lignes des initiatives importantes placées sous la gouverne du Bureau de la traduction. J'aimerais aujourd'hui faire le point sur la mise en œuvre des deux volets du Programme de renforcement du secteur langagier au Canada (PRSLC) : les Bourses universitaires en traduction et l'Initiative de l'industrie de la langue.

À la suite de l'appel de propositions lancé en juillet 2009 et de la signature des accords de contribution, seize projets ont été financés dans le cadre du Programme : sept projets de bourses et neuf de l'industrie. La mise en œuvre de ces projets va bon train, les promoteurs sont enthousiastes, et les résultats préliminaires sont encourageants.

Les Bourses universitaires en traduction aident les établissements d'enseignement postsecondaire qui offrent des programmes menant à une profession langagière. Elles leur permettent de recruter des étudiants et de les encourager à persévérer. Du 15 janvier au 31 décembre 2010, 314 bourses totalisant 780 000 \$ ont été accordées. Certaines universités ont déjà enregistré une hausse de 40 % du nombre d'inscriptions à un programme d'études en traduction.

L'Initiative de l'industrie de la langue vise à accroître la capacité de l'industrie à faire de la promotion, à développer la main-d'œuvre et à intégrer les technologies langagières. Au 31 mars 2011, 65 étudiants avaient bénéficié d'un stage en entreprise; au total, 460 000 \$ ont été versés en salaires aux étudiants, et 115 000 \$ aux employeurs pour l'encadrement et la supervision des stagiaires. D'autres projets novateurs ont vu le jour, notamment une campagne de publicité menée par Traduction NB, de nouveaux programmes, comme une maîtrise en interprétation à l'Université York, un programme de services paralangagiers au Collège communautaire du Nouveau-Brunswick et des cours de baccalauréat en traduction en ligne au Collège universitaire de Saint-Boniface, ainsi qu'une boîte à outils technologiques par le Centre de recherche en technologies langagières.

Je suis convaincue que ce programme contribuera à rendre plus compétitive l'industrie de la langue au Canada. Pour en apprendre davantage, je vous invite à visiter le site Web du Programme, au www.btb.gc.ca/prslc. ■

A valuable program

In 2008, the Government of Canada released the *Roadmap for Canada's Linguistic Duality 2008-2013: Acting for the Future*. It's hard to believe it's already been three years!

You may remember that in September 2009, my predecessor provided you with an overview of major initiatives placed under the responsibility of the Translation Bureau. Today, I would like to update you on the implementation of the two components of the Canadian Language Sector Enhancement Program (CLSEP)—University Scholarships in Translation and the Language Industry Initiative.

Following the call for proposals in July 2009 and the signing of the contribution agreements, 16 projects—7 scholarships and 9 industry projects—received funding through the Program. The implementation of these projects is going smoothly, the proponents are enthusiastic, and the preliminary results are encouraging.

The purpose of the University Scholarships in Translation component is to assist post-secondary institutions that offer a program leading to a career in the language professions by helping these institutions recruit students and encourage them to persevere. From January 15 to December 31, 2010, 314 scholarships totalling \$780,000 were awarded under this component of the Program. Some universities have already noticed a 40% increase in enrolment in translation programs.

The purpose of the Language Industry Initiative is to improve the industry's capacity for promotion, workforce development and integration of language technologies. As of March 31, 2011, 65 students had done an internship with a firm. A total of \$460,000 was paid out in student salaries, and \$115,000 was given to employers for coaching and supervising the students. Other innovative projects were also implemented, including a promotional campaign managed by NB Translation; new programs, including a master's program in interpretation at York University, a paralangage services program at the Collège communautaire du Nouveau-Brunswick and online undergraduate courses in translation at the Collège universitaire de Saint-Boniface; and a technology toolbox developed by the Language Technologies Research Centre.

I am confident that the Canadian Language Sector Enhancement Program will help to make Canada's language industry more competitive. For more information on the Program, visit www.btb.gc.ca/clsep. ■

L'industrie en marche

Industry Insights

Amélie Cliche et Francine Gosselin

Translation: Denise Ramsankar

Nunavut : le combat d'un peuple

Que feriez-vous si vous étiez témoin de la disparition graduelle de votre langue? Que feriez-vous pour éviter l'extinction imminente de ce qui distingue votre peuple? Ces questions, le gouvernement du Nunavut se les est longtemps posées.

Depuis sa création en 1999, le Nunavut a adopté deux lois fondamentales pour l'avancement des langues inuites sur son territoire. Essentiellement, la *Loi sur les langues officielles du Nunavut* et la *Loi sur la protection de la langue inuite*, adoptées en 2008, premières lois ayant pour but la sauvegarde d'une langue autochtone au Canada*, garantissent un statut égal à l'anglais, au français et à l'inuktitut sur tout le territoire du Nunavut. L'Office de la langue inuite du Nunavut est né de la volonté du peuple inuit de se doter d'un organisme qui veillerait à l'épanouissement de ses langues. Son mandat : normaliser la terminologie inuite, notamment en ce qui a trait aux communications gouvernementales.

Comment normaliser une langue comptant plus de vingt-six dialectes rien qu'au Nunavut? Quelle méthodologie favoriser pour la terminologie d'une langue créant ses nouveaux termes de la façon dont un enfant assemble des blocs Lego? Autant de questions complexes auxquelles l'Office de la langue inuite doit répondre.

En janvier 2011, six représentants de l'Office de la langue inuite sont venus à Gatineau pour une session de formation en terminologie. Leur projet de normalisation est très vaste, et un programme de formation sur mesure a été négocié avec la Direction de la normalisation terminologique (DNT) du Bureau de la traduction. Deux femmes dynamiques sont à la barre de l'Office : Eileen Kilabuk-Weber, directrice, et Kataisee Attagutsiak, gestionnaire, Recherche et Évaluation. Après un voyage rallongé par les intempéries, elles arrivent à la salle de formation, valises en main. Même si elles n'ont pas fermé l'œil depuis 24 heures, elles n'en sont pas moins alertes et enthousiastes; tout ce qu'elles demandent, c'est du café. Le reste de la délégation n'arrivera que le lendemain; il faut savoir s'adapter quand le climat fait des siennes.

Nunavut: A nation's battle

What would you do if you saw your language gradually disappearing? What would you do to prevent the impending extinction of the very thing that sets your people apart from others? The Government of Nunavut has long asked itself these questions.

Since its creation in 1999, Nunavut has passed two fundamental statutes for the advancement of Inuit languages in the region. Enacted in 2008, Nunavut's Official Languages Act and Inuit Language Protection Act, the first statutes designed to preserve an Aboriginal language in Canada,* essentially give English, French and Inuktitut equal status throughout Nunavut. The Inuit Language Authority of Nunavut was created in response to the Inuit people's desire for an organization that would ensure their languages flourish. Its mission is to standardize Inuit terminology, particularly in government communications.

How do you standardize a language with over 26 dialects in Nunavut alone? What's the best method for standardizing terminology in a language in which new terms are created the way a child snaps Lego pieces together? The Inuit Language Authority of Nunavut has many complex questions to answer.

In January 2011, six representatives of the Inuit Language Authority travelled to Gatineau for a training session on terminology. Further to negotiations, the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate (TSD) had developed a custom training program to address the needs of the Inuit Language Authority's extensive standardization project. Two energetic women head this organization: Eileen Kilabuk-Weber, Executive Director, and Kataisee Attagutsiak, Manager, Research and Evaluation. After a journey delayed by bad weather, they arrived in the training room, suitcases in hand. Though they hadn't slept in 24 hours, they were still alert and enthusiastic; all they asked for was a cup of coffee! The rest of the delegation would arrive the following day. You learn to cope when you're at Mother Nature's mercy!

* « La Loi sur la protection de la langue inuit », Bureau du Commissaire aux langues du Nunavut, <http://www.langcom.nu.ca/fr/les-langues-du-nunavut/ilpa-fr>.

* "Inuit Language Protection Act," Office of the Languages Commissioner of Nunavut, <http://www.langcom.nu.ca/node/40>.

Les deux premiers jours ont été consacrés à un atelier sur les wikis, animé par un spécialiste de Tiki Wiki, qui pourrait servir de plateforme pour consigner la terminologie des langues officielles du Nord. Cet atelier a été suivi d'un volet proprement terminologique : extraction de termes, univocité, rédaction de définitions, synonymie, etc. Nos six visiteurs se sont dits ravis de la formation reçue. De même pour les autres participants, des employés de la DNT, du Conseil national de recherches du Canada (CNRC) et de Statistique Canada, qui ont assisté aux divers ateliers.

La portée de cette semaine de formation va bien au-delà du simple enseignement de diverses notions. Cette formation de base servira, certes, à démarrer le travail, mais qu'en est-il de la conceptualisation de termes qui, en inuktitut, est tellement différente de l'approche adoptée en français et en anglais? Par exemple, le terme *peau* en inuktitut a plusieurs équivalents différents. À chaque concept correspond un terme complètement distinct :

peau de tambour	=	isiq
peau de baleine	=	maktak
peau de phoque pour dormir	=	agvak
peau sur le traîneau	=	inguriq
peau de phoque	=	qisik
peau humaine ou animale	=	amiq

Telle est l'une des difficultés auxquelles sont confrontés les membres de l'Office de la langue inuite du Nunavut.

Le Bureau de la traduction, par l'entremise de la DNT, est prêt à offrir son expertise aux représentants de l'Office afin de les aider à relever l'immense défi qui les attend.

La volonté des Inuits de préserver et de diffuser les langues inuites au Canada permet de croire que ce combat peut être remporté. Et vous, que feriez-vous si vous étiez témoin de la disparition graduelle de votre langue? ■

The first two days were devoted to a workshop on wikis, led by a Tiki Wiki specialist. The Tiki Wiki platform could be used to record official language terminology in the North. The next component of the program related to terminology proper and covered term extraction, the single-concept principle, definition writing and synonymy, to name but a few topics. Judging by their comments, our six visitors were thrilled with the training, as were the other participants—employees of the TSD, the National Research Council of Canada (NRC) and Statistics Canada—who attended the various workshops.

The week-long training was about much more than simply giving various workshops. To be sure, this fundamental training will serve to kick-start the work to be done. But what about the task of conceptualizing terms, which, in Inuktitut, involves a very different approach from that used in English or French? For example, the word *skin* in Inuktitut has several equivalents. There is a completely unique term for each concept:

drum skin	=	isiq
whale skin	=	maktak
seal skin for sleeping	=	agvak
skin on a sled	=	inguriq
seal skin	=	qisik
animal or human skin	=	amiq

This is one of the difficulties the Inuit Language Authority of Nunavut is faced with.

Through the TSD, the Translation Bureau is ready to lend a helping hand and offer its expertise to the representatives of the Inuit Language Authority in order to help them overcome the tremendous challenge that awaits them.

Given the Inuit's determination to preserve Inuit languages and disseminate their terminology across Canada, this battle can surely be won. And what about you? What would you do if you saw your language gradually disappearing? ■



Première rangée/Front row: Nicole Sévigny, DNT/TSD; Sarah Nangmalik, Nunavut; Doris Tautu, DNT/TSD; Agnes Ayalik, Nunavut; Kataisee Attagutsiak, Nunavut; Yolande Bernard, DNT/TSD; Gabriel Huard, DNT/TSD. Deuxième rangée/Back row: Benoît Farley, CNRC/NRC; Francine Gosselin, DNT/TSD; Ida Ayalik-McWilliam, Nunavut; Ilana Auverana, DNT/TSD; Erika Pavelka, Statistique Canada/Statistics Canada; Ranbir Hundal, Nunavut; Amélie Choquette, DNT/TSD.



Fradelin Leroux fils

Mots de tête

De vigne en branche

J'entends dire entre les branches...

(Maurice de Goumois, François Duvalet¹)

Si vous avez suivi la saga des malheurs qui s'abattent sur la population haïtienne depuis quelque temps, vous avez sûrement entendu parler du *télédiol*. Non? Vous ne regardez pas la télé? Un romancier haïtien² en donne cet exemple : « L'attaché culturel s'était mis en route, et rapport avait été fait quotidiennement à la préfecture de Quina par *télédiol* (télégueule) sur tout ce que le représentant de la France disait à chaque étape... » Comme vous le voyez, c'est une variante de *télégueule*. Que vous connaissiez sans doute. Non? Mais vous ne lisez pas les journaux?

Par contre, j'imagine que vous n'avez pas attendu les bouleversements qu'ont connus les pays arabes ces derniers mois pour découvrir le « téléphone arabe ». D'ailleurs, le journaliste du *Monde*³ chez qui j'ai rencontré *télédiol* pour la première fois l'appelle le « téléphone arabe haïtien ». Enfin, chacun ayant son moyen de communication, ailleurs, on parle de *radio-trottoir* (Afrique) ou de *radio-cocotier* (Nouvelle-Calédonie). Vous le saviez, je présume?

Curieuse* comme vous l'êtes, vous vous êtes empressée de vérifier les traductions de « téléphone arabe », j'imagine? Vous avez dû sourire en apprenant qu'en anglais il se transforme en vigne, *grapevine*. Et en jetant un coup d'œil à la partie anglais-français, vous aurez vu que *grapevine* peut aussi correspondre

à votre petit doigt : « Mon petit doigt me l'a dit. » Il peut également s'agir de vos « services de renseignement ». Ou de « la rumeur publique », encore. J'ai même relevé, je ne sais plus où (comment ai-je pu ne pas le noter?), « c'est ma femme qui me l'a dit ». (On ne dit pas si le mari est apte à jouer ce rôle...)

Mais au bout du compte, vous avez sûrement été déçue qu'aucun dictionnaire ne traduise par l'expression que vous auriez employée spontanément, « à travers les branches ». C'est malheureux, puisqu'elle est imagée. Et expressive. Comment expliquer cette absence? L'expression ne serait pas assez répandue? Pourtant, en interrogeant avec divers verbes – apprendre, entendre, savoir –, on en trouve plusieurs milliers d'occurrences sur Internet. Serait-elle strictement québécoise, alors? C'est possible, puisque je n'y ai vu aucune source non québécoise (sauf distraction de ma part).

À moins que ce ne soit parce qu'elle a le malheur de ressembler au tour anglais? Certains y voient effectivement un calque. Plusieurs collègues, et de nombreux internautes, notamment. Personnellement, j'ai longtemps cru à l'influence de l'anglais. Mais aujourd'hui, je me dis qu'il faut faire un gros effort d'imagination pour se convaincre qu'on a pu, à partir de *grapevine*, aboutir à nos branches... Par ailleurs, parlant de traduction, la rareté de la vigne chez nous nous interdisait de traduire littéralement. « J'ai appris à travers la vigne » n'aurait pas été très vraisemblable. À défaut, nous nous serions donc raccrochés aux branches?

Aucun des auteurs qui enregistrent l'expression ne parle de calque. Que ce soit Léandre Bergeron⁴, Gaston Dulong⁵, A. Clas et É. Seutin⁶, A. Dugas et B. Soucy⁷, Marie-Éva de Villers⁸ ou Lionel Meney⁹. Deux dictionnaires « québécois** », le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (Robert, 1993) et le *Dictionnaire universel francophone* (Hachette, 1997), la donnent aussi. Mais seul ce dernier juge utile de préciser qu'il s'agit d'un québécisme.

D'après la première de ces sources, notre tournure aurait à peine trente ans. Mais comme en témoigne la citation de François Duvalet, elle est au moins cinquantenaire. De fait, elle est beaucoup plus vieille encore. Clas et Seutin donnent une source qui date du début du siècle dernier. Une conférence qu'un certain père Vincent-Pierre Jutras aurait prononcée en 1917! Hélas, pas moyen de mettre la main dessus. Mais le *Trésor de la langue française au Québec* vient à notre secours. Il cite une conférence lui aussi, de Louis-Philippe Geoffrion cette fois, qui date de 1928. Mais elle est tout aussi inaccessible que l'autre.

Heureusement qu'une linguiste était à l'affût. Ludmila Bovet¹⁰ a retrouvé le texte de Geoffrion : « La locution *apprendre à travers les branches* au sens d'apprendre par ouï-dire, locution qui évoque sans doute les commencements de toute colonie dans les forêts de notre pays, n'est-elle pas aussi charmante qu'expressive? » Geoffrion en parle une première fois en 1927 (dans *Le Canada français*) et l'année suivante devant la

* Le féminin embrasse le masculin (pour une fois).

** La collaboration de deux Québécois – Jean-Claude Boulanger et Claude Poirier – à ces dictionnaires explique vraisemblablement la présence de la locution.



Société royale du Canada. Mme Bovet* a sans doute raison de dire qu'il « se plaisait à l'utiliser dans les discours qu'il prononçait devant les sociétés savantes ».

Aussi, on s'étonne qu'elle soit absente de ses délicieux *Zigzags autour de notre parler*. Est-ce qu'il en aurait découvert l'existence trop tard pour l'inclure dans l'un des trois volumes de ses *Zigzags*, parus entre 1924 et 1927? Que n'a-t-il publié un quatrième recueil? Il aurait eu le temps, puisqu'il n'est mort qu'en 1942. Dommage, mais comme diraient nos compatriotes anglophones, il ne sert à rien de pleurer sur le lait répandu... Perrette en sait quelque chose.

Le *Trésor* donne deux autres exemples, identiques, tirés des caricatures d'Albéric Bourgeois, *En roulant ma boule* : « d'après ce que j'ai entendu dire à travers les branches ». La première date de 1934 et la seconde, de 1944... Ce qui m'a amené à continuer mes recherches sur Internet, et j'ai fini par trouver une source qui nous permet d'affirmer que notre tournure est à peu près centenaire. Dans l'*Almanach Rolland* de 1914, on trouve un conte d'un certain A. Bourgeois : « Paraît qu'ils faisaient des grosses gages dans les factries, à ce qu'on

entendait dire à travers les branches... » Il ne peut s'agir que du même Albéric.

Après tous ces exemples, qui s'étendent sur presque un siècle, on peut se demander s'il vaut la peine d'en ajouter d'autres. Il suffit de jeter un coup d'œil aux journaux pour en trouver. Néanmoins, je ne résiste pas à la tentation de vous en imposer un dernier, d'un ancien directeur du *Devoir* : « L'échéance de 1960 approche et on apprend à travers les branches, que la bisbille est prise dans la Ligue d'action civique¹¹. » Et pourquoi pas un tout dernier, pour ajouter une note un peu impolitiquement correcte : « Petites filles, nous avons su – à travers les branches – que le pénis des hommes était proportionnel à leurs pieds¹². »

Je termine en faisant deux vœux. Pour qu'on cesse de trouver à cette expression un petit air louche, il suffirait que les prochaines éditions du petit Larousse ou Robert l'enregistrent. Pour ce qui est du Robert, un premier pas vient peut-être d'être fait. Alain Rey, dans la deuxième édition de son *Dictionnaire historique de la langue française* (2010), la donne, avec cette explication : « Une locution expressive, au Québec, est

entendre à travers les branches, (apprendre) de manière indirecte, par la rumeur. » On dirait presque qu'il a copié Geoffrion. Ce qui ne serait pas étonnant puisqu'il donne comme date d'origine... 1927.

Et mon second vœu. Après les *100 mots à sauver* (2004) de Bernard Pivot et les *101 mots à conserver du français d'Amérique* (2008) d'Hubert Mansion, je propose qu'on lance les *102 expressions québécoises à retenir* et je recommande qu'à travers les branches y figure. ■

Notes

- 1 Institut littéraire du Québec, 1954.
- 2 Georges Anglade, *Leurs jupons dépassent*, Lodyans, 2004.
- 3 Jean-Michel Caroit, *Le Monde*, 16.2.05.
- 4 *Dictionnaire de la langue québécoise*, VLB Éditeur, 1980.
- 5 *Dictionnaire des canadianismes*, Larousse, 1989.
- 6 *J'parle en tarmes*, Sodilis, 1989.
- 7 *Dictionnaire pratique des expressions québécoises*, Éditions Logiques, 1991.
- 8 *Multidictionnaire des difficultés de la langue française*, Québec/Amérique, 1992.
- 9 *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 2003.
- 10 « Autant en emporte le vent », *Québec français*, n° 91, 1993.
- 11 Gérard Fillion, *Fais ce que peux*, Boréal, 1989.
- 12 Marguerite Constantineau, *Marie-Tendresse*, Fides, 1998.

Glanure

Le Pérou se dirige vers une présidentielle des plus inédites, avec cinq candidats **dans un mouchoir**, et la montée en puissance du candidat de gauche nationaliste.

Le Devoir, 29 mars 2011

* Je ne saurais trop vous recommander la lecture de cet article. Si je l'avais découvert avant, j'aurais peut-être renoncé à écrire le mien.



Barbara McClintock

The Word Geek

New words and novelties

A nonce word for 2010

The *New Oxford American Dictionary* has chosen Sarah Palin's *refudiate* as its 2010 Word of the Year. Since it is a nonce word, *refudiate* does not merit an entry in the dictionary. A nonce word is made up for one occasion and is not likely to be encountered again.¹ Everybody has their own list of top words, including David Letterman, whose top new word for 2010 was *palincoherent*.

The Word Geek's 2010 Word of the Year: *augmented reality*

Although the term *augmented reality* is believed to have been coined in 1990 by Thomas Caudell, an employee at Boeing, it has become popular in the last few years with the advent of smart phones.² Augmented reality (*réalité amplifiée / augmentée*) uses sensors to enhance the viewer's experience by overlaying information on a transparent background. Download an app called *Layar* onto your smart phone to provide you with information about a building you point your phone at, such as its history or its price if it is for sale.³ Another example of augmented reality is the *head-up* or *heads-up display* (HUD) (*affichage tête haute*), a transparent display that projects data in front of a pilot or a driver. Car makers are now bringing out new models with an integrated transparent display in car windshields called *enhanced vision technology*. Radar and infrared cameras inside and outside the car enhance the driver's day and night vision by projecting the edge of the road on the screen and highlighting animals and people at the side of the road.

New in 2011

The Accounting Standards Board of Canada has adopted the International Financial Reporting Standards (IFRS) (*Normes internationales d'information financière*), which will replace Canadian generally accepted accounting principles (GAAP) for all publicly accountable enterprises (*entreprises ayant une obligation publique de rendre des comptes*) other than pension plans, effective January 1, 2011.⁵ The most up-to-date French terminology is found in Part I of the *CICA Handbook – Accounting* because the Translation Services of the Canadian Institute of Chartered Accountants is in charge of translating the standards.⁶

The CICA has harmonized its new French terminology with France and Belgium. *Audit* was the compromise reached by the three countries, replacing *vérification* (*audit*), and will be used in all related expressions: *procédure d'audit* (*auditing procedure*), *risque d'audit* (*audit risk*), *auditer* (*to audit*) and *auditeur* (*auditor*).

Some of the new French IFRS terminology is confusing, e.g. *anomalie*, *dérogation* and *écart*. In the new terminology, *anomaly* in English has become *exception* in French. *Anomalie* is the new translation for *misstatement*, replacing *inexactitude*. The former term *écart* (in confirmations) has been replaced by *divergence* (*exception* in English). *Dérogation* (in internal control) is now *écart* (*deviation* in English). Other changes include *revue* (*review*) and *significatif* (*material*). Consequently, the English *risk of material misstatement* is now *risque d'anomalies significatives*.⁷

Using the Université de Montréal's Diatopix 2.1 tool⁸ to confirm word usage, I searched for *audit* and *auditeur* and discovered that these terms are used in all of the main French-speaking countries (Canada, France, Belgium,

Switzerland and Luxembourg), but mainly in France. Google has a similar tool, called the Ngram Viewer. It shows the frequency of use of a term or name in digitized books on a timeline graph. Although fun to use, it currently stops at 2008, so it is of limited value for research on neologisms. In 2008, *vérification* was used significantly more often than *audit* in the French-speaking world according to the Ngram Viewer.

AWHFY?

(Are we having fun yet?)

Text messaging, texting or short message service (SMS) is a trendy form of communication. FranceTerme proposes *minimessage* (2004); other equivalents include *texto* and *message texte*. I used the really addictive Diatopix 2.1 to compare the geographic distribution of the English terms and their French equivalents. This tool searches in Yahoo! in the main countries where the language is spoken. For English, they are Australia, Canada, Ireland, New Zealand, the United Kingdom and the United States of America. The results are very clear: *text message* is the winner in the English countries and *message texte* is the winner in the French countries.

Text messaging is short and phonetic and uses many abbreviations. My daughter sent me this text recently: "Merci pour los crêpos. N'oublie pas: carte-cado et vino. Je serai en retard faq, pick me up at Chatô [Châteauguay]." As you can see, we're a multilingual family!

In France text messaging is creeping into advertising to reach young people: *C CHIC* is a play both on *C'est chic* (It's chic) and the name of Citroën's C series cars. An ad designed to attract 18–29-year-olds by BNP Paribas has the slogan: TA + K ENTRER (*T'as plus qu'à entrer*, or you only have to come in).⁹ ■

Sources

- 1 Kenneth G. Wilson, *The Columbia Guide to Standard American English*, Columbia University Press, 1993 as quoted in <http://grammar.about.com/od/mo/g/noncewordterm.htm>.
- 2 *Wired Magazine*, <http://www.wired.com/gadgetlab/tag/augmented-reality/>, quoted in Wikipedia, http://en.wikipedia.org/wiki/Augmented_reality.
- 3 *The Economist*, "It's a Smart World," <http://www.economist.com/node/17388368>.
- 4 *Vocabulaire de l'automobile : Des mots et des autos*, <http://www.ccfa.fr/IMG/pdf/Motsauto2010DU21092010.pdf>.
- 5 <http://www.cra-arc.gc.ca/tx/bsnss/tpcs/frs/menu-eng.html>.
- 6 http://ocaq.qc.ca/terminologie/affichage_bulletin.asp?ID=278.
- 7 http://www.servicas.com/images/cms/InfoCA1295_Terminologie_lexique.pdf.
- 8 Diatopix, <http://olst.ling.umontreal.ca/~drouinp/diatopix/index.html>.
- 9 *The Economist*, "Parlez-vous SMS?," <http://www.economist.com/node/11412629>.

Shale gas : gaz de schiste ou gaz de shale?

Marlene Grandchamp-Tupalo

Depuis de nombreuses années, les langagiers et géologues canadiens sont partagés entre les termes *gaz de schiste* et *gaz de shale* pour rendre l'anglais *shale gas*. Comme le sujet est plus que jamais d'actualité au Québec, il devient impérieux de déterminer un équivalent français qui rallie tous les intéressés, ne serait-ce que du point de vue juridique.

Par définition, le terme anglais *shale* désigne une roche sédimentaire argileuse pouvant renfermer du gaz naturel, ce qui le distingue du schiste métamorphique (en anglais *schist*), qui a subi des transformations sous l'effet de la chaleur et ne renferme pas de ressources gazières. Quant au terme français *schiste*, il peut désigner une roche métamorphique ou une roche sédimentaire. Ce n'est que dans ce dernier type de schiste qu'il y a présence de gaz naturel. Le terme *shale gas* peut donc se rendre par **gaz de schiste** sans autre précision, le schiste sédimentaire étant le seul qui puisse renfermer du gaz. Inutile donc de se rabattre en français sur l'emprunt du terme *shale*, que certains considèrent d'ailleurs comme un affreux anglicisme.

Voici donc, pour résumer, les équivalents recommandés par le Bureau de la traduction pour rendre le terme *shale gas*, de même que les principales déclinaisons terminologiques qui gravitent autour de ce terme :

- *shale gas* : **gaz de schiste**
- *gas shale; gas-bearing shale* : **schiste gazéifère**

- *shale* : **schiste** (tout court, lorsqu'il est implicite en contexte de ressources gazières qu'il s'agit d'une roche de type sédimentaire); **schiste sédimentaire**; **schiste argileux** (s'il est nécessaire de le distinguer du schiste de nature métamorphique)
- *schist* : **schiste**; **schiste métamorphique** (s'il est nécessaire de le distinguer d'avec le schiste de nature sédimentaire) ■

Bibliographie sommaire

Commission générale de terminologie et de néologie. *Vocabulaire du pétrole et du gaz : Termes, expressions et définitions publiés au Journal officiel*, 2007.

Khalatbari, Azar. « La ruée vers le gaz de schiste », *Sciences et Avenir*, n° 767, janvier 2011.

Le grand Larousse universel, 1991.

Le grand Robert de la langue française, 2011.

Office national de l'énergie. *Glossaire*, <http://www.neb.gc.ca/clf-nsi/rnrgynfmrtn/nrgyrprt/nrgyfr/2007/nrgyfr2007glssry-fra.html>.

Office québécois de la langue française. *Rapport-synthèse : schiste et gaz de schiste*, 2011.

Vially, Roland. « Le gaz naturel : condamné ou relancé ? », *Pour la Science*, n° 69, décembre 2010.

Grammaire traditionnelle et grammaire nouvelle : la mère et la fille

Martine Guiry

Cet article est le deuxième d'une série de quatre sur la nouvelle grammaire.

Mes genoux claquent sous mon pupitre. Je suis en quatrième année et c'est le jour du mini-test de grammaire. Angoisse. Mon enseignante, Monique, appelle mon nom. Je me lève, la gorge sèche. Je récite la règle apprise par cœur la veille : « Les verbes du 1^{er} groupe à l'impératif présent ne prennent jamais de *s* final à la 2^e personne du singulier. » Je me rassois, soulagée de voir le visage satisfait de Monique.

Cette scène vous rappelle des souvenirs? Nous sommes nombreux à avoir appris la grammaire à coup de séances de mémorisation et de trucs mnémotechniques comme *mais où est donc Carnior*. Toutes ces leçons étaient bien abstraites dans nos têtes d'enfants. Exit la compréhension! Même si les méthodes ont changé, beaucoup de parents se plaignent aujourd'hui de la nouvelle grammaire enseignée à leurs enfants. Difficile de s'y retrouver, disent-ils, c'est tellement différent! En réalité, les grammaires d'hier et d'aujourd'hui sont aussi différentes qu'une mère et sa fille peuvent l'être, car la deuxième est née de la première. Examinons ce que cette nouvelle génération a de particulier de par ses changements et ses nouveautés.

La grammaire se transforme

Les grammaires traditionnelles utilisaient surtout des définitions s'appuyant sur le sens (sémantiques) pour définir les notions grammaticales. Par exemple, dans une grammaire scolaire, on définissait le verbe comme suit :

Dans la phrase, le verbe sert à exprimer une action et à attribuer une caractéristique à un sujet.

- Lili **bouge** beaucoup grâce à ses cours de danse. (action)
- Lili **est** sportive et peut traverser le lac à la nage. (caractéristique)

Ce type de définitions pose un problème : des études ont montré que si l'on demande à un élève de lire la définition et les exemples, puis de repérer les verbes dans d'autres phrases, il y arrive mieux si les phrases ressemblent aux exemples. C'est donc dire que, pour comprendre, il utilise davantage les exemples que la définition. Convenons-en, il serait difficile d'expliquer, en se fondant sur une définition uniquement sémantique, pourquoi des mots comme *danse* et *nage* sont ici des noms et non pas des verbes.

En nouvelle grammaire, on conserve la définition sémantique. Cependant, afin que l'élève dispose de plusieurs outils pour identifier les mots, on utilise aussi les définitions axées sur la forme (morphologiques) :

Le verbe est le mot qui change le plus, car il se conjugue. Sa forme change selon le moment qu'il exprime et le sujet.

- Aujourd'hui, je **chante** une nouvelle chanson. (présent de l'indicatif, sujet à la 1^{re} personne du singulier)

On ajoute aussi une définition fondée sur l'utilisation du mot dans la phrase (syntaxique) :

Pour repérer un verbe conjugué, on l'encadre par **ne... pas** ou **n'... pas**.

- Germain viendra en camping. – Germain **ne** viendra **pas** en camping.

Au cœur de la grammaire, la phrase P

En nouvelle grammaire, la notion fondamentale n'est plus le mot, comme l'enseignent plusieurs grammaires traditionnelles, mais bien la *phrase de base* (*phrase P* ou simplement *P*). La phrase P est décrite comme une unité syntaxiquement autonome et contenant deux groupes fonctions obligatoires : le groupe du sujet (GS) et le groupe du verbe (GV) – dans cet ordre – et accessoirement un groupe du complément de phrase (GCP). La phrase P est déclarative, affirmative, active, neutre et personnelle, c'est-à-dire qu'elle n'a subi aucune transformation, contrairement à une phrase interrogative ou négative par exemple. La phrase P est ce qu'on pourrait appeler l'*étalon* en nouvelle grammaire.

En outre, la majorité des gens savent reconnaître à l'oreille, avant même de savoir écrire, une phrase bien structurée dans leur langue maternelle par rapport à une phrase mal construite.

- Les ouvriers travaillent sur la route. (≠ travaillent sur la route les ouvriers)

Le GS et le GV sont liés syntaxiquement par un accord (j'utilise les accolades pour illustrer ce lien entre les groupes).

- [Les enfants] }} [dinent].

On ne décrit jamais la phrase P comme une suite de mots commençant par une majuscule et se terminant par un point, car il s'agit d'une définition graphique qui n'aide pas vraiment l'élève à comprendre le fonctionnement de la phrase.

Dans la phrase P, les groupes

Afin de bien faire les accords, l'élève doit savoir reconnaître les groupes de mots liés par le sens à l'intérieur d'une phrase. Il doit d'abord reconnaître les groupes des classes de mots : le groupe du nom (GN) et le groupe du verbe (GV), ensuite le groupe de l'adjectif (GAdj), le groupe de la préposition (GPrép) et le groupe de l'adverbe (GAdv). Chaque groupe de mots est formé d'un noyau et de ses expansions, c'est-à-dire les mots qui en dépendent. Par exemple, le nom est le noyau du groupe du nom, et ses expansions sont les déterminants, les adjectifs, etc.

- Les garçons gourmands (noyau : *garçons*, expansions : *les* et *gourmands*)

Enfin, l'élève apprend à reconnaître les groupes des fonctions (GS, GV, GCP). Ces derniers sont également formés d'un noyau et de ses expansions. Par exemple, le noyau du GV est le verbe et ses expansions, ses compléments.

- Finis ton assiette! (noyau : *finis*, expansion : *ton assiette*)

L'élève, qu'on entraîne à lier les mots qui forment des groupes, comprend mieux quand il lit. Devant une phrase longue, il a les réflexes nécessaires pour la traiter. Ainsi, en accordant beaucoup d'importance aux groupes de mots, la nouvelle grammaire permet à l'élève d'acquérir plusieurs compétences et d'éveiller sa conscience aux structures du français.

GS

GV

- [Les enfants de mon frère] } } [dînent dans le jardin].

En déterminant que le GS *les enfants de mon frère* a comme noyau *enfants*, l'élève peut dire que le verbe du GV *dînent dans le jardin* s'accorde à la troisième personne du pluriel puisque son sujet est *enfants* et non pas *frère*.

Les classes de mots

Ce qu'on appelait auparavant « nature des mots » et « parties du discours » se nomme maintenant « classes de mots ». Étant donné qu'un mot n'a pas toujours une nature bien à lui (p. ex. *fort* peut être adjectif et adverbe) et qu'il peut jouer différents rôles dans une phrase, on a adopté un terme plus neutre. On arrive à classer un mot en examinant sa position dans une phrase ou dans un groupe de mots, son rapport avec les autres mots et ses possibilités d'agencement.

La proposition et la phrase

La notion de phrase est plus concrète pour l'apprenant que celle de proposition. On a donc laissé tomber le terme *proposition*. La *phrase principale*, ou *matrice*, est syntaxiquement

autonome et contient les deux éléments obligatoires de la phrase P : le GS et le GV. On lui ajoute une phrase subordonnée introduite par un subordonnant (conjonction ou pronom relatif) ou une phrase coordonnée ou juxtaposée. Certains ouvrages de la nouvelle grammaire s'en tiennent à deux types de phrases : la principale et la subordonnée. Dans ce cas, en présence d'une phrase juxtaposée ou coordonnée, on dit qu'une phrase contient plusieurs phrases principales.

Le donneur et le receveur

En nouvelle grammaire, le pronom et le nom sont des donneurs d'accord (d), tandis que le déterminant, l'adjectif et le verbe sont des receveurs (r). En effet, le déterminant et l'adjectif reçoivent leur genre et leur nombre du pronom ou du nom, et le verbe reçoit d'eux la personne et le nombre.

r d r r r

- Les enfants studieux sont récompensés.

La grammaire s'enrichit

La nouvelle grammaire intègre le texte et le lexique, qui sont considérés comme des éléments grammaticaux à part entière, au lieu d'en laisser l'enseignement à la discrétion du programme scolaire en vigueur. On part du principe qu'en produisant des textes et en élargissant son vocabulaire, l'élève s'approprie la langue, ce qui active ses capacités métalinguistiques, essentielles dans l'apprentissage de la grammaire.

La grammaire du texte

La grammaire du texte présente le thème (information connue) et le propos (nouvelle information), ainsi que la façon dont on doit faire alterner l'information connue et l'information nouvelle dans le texte pour aider le destinataire à comprendre. Elle se penche aussi sur les éléments de cohérence du texte, tant du point de vue de l'auteur que du lecteur. Ainsi, l'élève est exposé très tôt à l'importance du destinataire dans le processus de communication et à la nécessité de lui faciliter la lecture, dans le cas de textes écrits.

On lui enseigne que l'un des objectifs de la communication est de transmettre de l'information par la production d'un discours ou d'un texte écrit cohérent, et que pour y parvenir, il gagne à comprendre les phénomènes grammaticaux entre les phrases :

- la progression de l'information;
- la reprise de l'information;
- le lien entre les phrases.

► Suite à la page 21



À travers le prisme de l'histoire

Through the Lens of History

Geoff D'Amico

Translation: Geoffrey McGuire

John Tanner, un Indien blanc entre l'arbre et l'écorce (I)

Indianisation d'un futur interprète

Le jeune Tanner a neuf ans en 1789 lorsqu'un Chaouanon le capture sur la ferme de son père, un ancien pasteur établi sur les rives de l'Ohio, dans le Kentucky. Selon la coutume, l'Indien offre le captif à sa femme éplorée par la mort de son fils. L'adoption rituelle de substitution se pratiquait chez les Amérindiens bien avant l'arrivée des Européens. Il ne manque pas de cas de Blancs, enlevés puis adoptés, ayant exercé le métier d'interprète par la suite. C'est le cas de John Tanner, comme nous le verrons. Plusieurs interprètes, également, sont passés par le cérémonial de l'adoption après avoir été kidnappés au cours d'une mission. Cela faisait partie des risques du métier à l'époque.

Renommé Shawshawwabenase (la Buse) et astreint à de durs travaux, l'enfant subit pendant deux ans les mauvais traitements de son père adoptif, qui le brutalise et le tue presque en lui assénant sur la tête un coup de tomahawk simplement parce qu'il s'était endormi sous le poids de la fatigue en accomplissant ses tâches. Une vieille Outaouaise investie de l'autorité d'un chef le tire de cet enfer en l'achetant en échange de barils de whisky, de couvertures et de tabac. Elle l'emmène vivre sur les bords du lac Huron, à la baie Saginaw, au nord-ouest de Detroit, puis, deux ans plus tard, à la rivière Rouge, au Manitoba, pays de son mari, un Sauteux. John Tanner passera une trentaine d'années dans cette région et celles du lac La Pluie et du lac des Bois, à la frontière actuelle du Manitoba, de l'Ontario et du Minnesota. Les circonstances tragiques de sa vie feront de lui un observateur privilégié de la culture amérindienne.

L'« indianisation »

Considérant comme nulles ses chances d'échapper à ses ravisseurs, Tanner prend le parti de s'intégrer à son nouveau milieu de vie et abandonne l'idée de fuir. Il vit à la dure et fait ses classes, pour ainsi dire, à l'école du nomadisme aux côtés de sa deuxième mère adoptive, Netnokwa, qui le traite avec bonté. Le nouveau venu doit rivaliser d'adresse avec les hommes du clan. Au fil des années, il maîtrise les techniques de pêche et de chasse dans les forêts du nord et la façon de traquer le bison dans les plaines de l'Ouest. Plus il ressemble

John Tanner, a white Indian between a rock and a hard place (I)

The "Indianization" of a future interpreter

The Tanner boy was nine years old in 1789 when he was captured by a Shawnee warrior on the farm of his father, a former preacher who had settled on the banks of the Ohio River in Kentucky. By custom, the Indian offered the captive to his wife, who was mourning the death of her son. Ritual substitution adoption was practised among Amerindians long before the Europeans arrived. Many a white who was abducted and adopted later worked as an interpreter; this was true of John Tanner, as we shall see. Conversely, a number of interpreters were ceremonially adopted after being abducted during a mission. It was an occupational hazard at the time.

Tanner was renamed Shaw-shaw-wa-be-na-se, meaning "the falcon," and was subjected to hard labour. For two years, he was mistreated by his adoptive father, who battered him and nearly killed him with a tomahawk blow to the head just because he had given in to fatigue and fallen asleep while doing his work. An old Ottawa woman vested with the authority of a chief rescued him from this hell, buying him in exchange for barrels of whisky, blankets and tobacco. She took him to live with her on the shores of Saginaw Bay (Lake Huron), northwest of Detroit, and two years later, to Red River country in Manitoba, the home of her Saulteaux husband. For three decades, Tanner moved about this region, as well as the regions of Rainy Lake and Lake of the Woods at the current border of Manitoba, Ontario and Minnesota. The tragic circumstances of his life would make him a first-hand observer of Amerindian culture.

"Indianization"

Believing he had no hope of escaping from his captors, Tanner decided to become a part of his new environment and gave no more thought to fleeing. He lived rough and was schooled, so to speak, in the art of nomadic life at the side of his second adoptive mother, Netnokwa, who treated him kindly. The newcomer had to become as resourceful as his adoptive clansmen. Over the years, he mastered the techniques of fishing and hunting in the northern forests, as well as the art of tracking bison on the western plains.

aux Indiens, plus il s'élève dans leur estime. Il en vient même à acquérir l'autorité et le prestige d'un chef.

Immergé dans son nouveau milieu de vie, John Tanner apprend par osmose l'outaouais et le sauteux – la langue du commerce. Il découvre de l'intérieur les mœurs des Amérindiens, leurs croyances religieuses, leurs rituels et leurs superstitions. Il assimile aussi les valeurs auxquelles ils attachent le plus de prix : courage, force et endurance physique, hospitalité, générosité, sens du partage, solidarité. Comme ses frères d'adoption, il apprend à cacher ses émotions et développe l'esprit de vengeance qui le pousse à appliquer la loi du talion et à se faire justice lui-même.

Tanner assiste au cours de ses trente années de captivité et d'aventures à la transformation du mode de vie des Autochtones qui, de chasseurs-cueilleurs, se font pourvoyeurs de fourrures pour les trafiquants auprès de qui ils se procurent des armes à feu, des articles de la vie courante et surtout la terrible « eau de feu ». Tanner vit brutalement la rencontre des cultures, le choc des valeurs et des codes moraux. La malhonnêteté des marchands sans scrupules qui exploitent honteusement les Indiens lui répugne. S'il accepte de se mettre à leur service pour gagner sa vie, il refuse, par principe, de troquer des pelleteries contre du whisky. Il connaît les effets dévastateurs des beuveries qui, trop souvent, – il en a été témoin maintes fois –, se transforment en violentes tueries.

John Tanner a relaté en 1828 au Dr Edwin James (1797–1861) les mille et une péripéties de sa vie aventureuse en territoire amérindien*. Ce scientifique – il est aussi géologue et botaniste – avait participé en 1820 à l'expédition du major Stephen Long qui, parti de Pittsburgh, atteint les montagnes Rocheuses. Tanner l'a aidé à perfectionner sa connaissance du sauteux.

Avec les années, l'Indien blanc se mue en vagabond sans foi ni loi. Il vit la plupart du temps dans le plus grand dénuement, le lot de bien des nomades. Il lui arrive d'avoir à tuer ses chiens pour nourrir sa famille ou ne pas mourir de faim durant une expédition de chasse. Plus d'une fois, Tanner a frôlé la mort. On l'a battu, assommé, poignardé et blessé par balle. À plusieurs reprises, il a failli se noyer et périr de froid ou d'inanition. Dans un moment de profond découragement, il a même tenté de mettre fin à ses jours.

The more he became like the Indians, the greater was their esteem for him. In time, he came to enjoy all the authority and prestige of a chief.

Immersed in his new environment, John Tanner learned to speak Ottawa and Saulteaux—the language of trade—as if by osmosis. He discovered Amerindian customs, religious beliefs, rituals and superstitions from the perspective of an insider, assimilating their most cherished values of courage, strength, physical endurance, hospitality, generosity, sharing and solidarity. Like his brothers by adoption, he learned to conceal his emotions and developed a spirit of vengeance, which drove him to apply the law of retaliation and mete out his own justice.

During his 30 years of captivity and adventure, Tanner witnessed a transformation in the Aboriginal way of life. Once hunter-gatherers, the Amerindians were becoming suppliers for the fur traders, who gave them firearms, everyday goods and above all the terrible “fire water.” For Tanner, the meeting of cultures and the clash of values and moral codes was a shocking experience. He was disgusted by the dishonesty of the unscrupulous traders who shamefully exploited the Indians. Though he agreed to work for them to make a living, he refused on principle to barter furs for whisky. He knew the devastating effects of drinking binges, which—as he had witnessed many a time—too often ended in violent killings.

In 1828, John Tanner recounted the myriad events of his adventurous life in Indian country to Dr. Edwin James (1797–1861).^{*} This scientist, who was also a geologist and a botanist, had been part of the 1820 expedition of Major Stephen Long, who set out from Pittsburgh and got as far as the Rocky Mountains. Tanner helped him improve his knowledge of Saulteaux.

Over the years, Tanner became a lawless vagabond. Most of the time he lacked the basic necessities of life—the lot of many a nomad. On occasion, he had to slaughter his dogs to feed his family or to keep from starving during a hunting expedition. Tanner narrowly escaped death on more than one occasion. He was beaten, knocked unconscious, stabbed and shot. Several times, he came close to drowning and freezing or starving to death. In a moment of deep despair, he even attempted suicide.

* *A Narrative of the Captivity and Adventures of John Tanner, (U. S. Interpreter at the Saut de Ste. Marie,) during Thirty Years Residence among the Indians in the Interior of North America* (New York, 1830; réédition, Minneapolis, 1956). En 1835, une traduction française paraît à Paris et, en 1840, une version allemande à Leipzig. En 1983, une professeure retraitée du Département d'histoire de l'UQAM, Pierrette Désy, publie une retraduction du récit chez Payot, à Paris, sous le titre : *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa* (accessible gratuitement sur Internet).

* *A Narrative of the Captivity and Adventures of John Tanner, (U. S. Interpreter at the Saut de Ste. Marie,) during Thirty Years Residence among the Indians in the Interior of North America* (New York, 1830; reprint, Minneapolis, 1956). In 1835, a French translation appeared in Paris, and in 1840, a German version appeared in Leipzig. In 1983, a retired professor in UQAM's history department, Pierrette Désy, published a new translation of the narrative through Payot in Paris with the title *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa* (available free of charge on the Internet).

À la longue, ces dures conditions de vie font naître en lui le désir de s'en sortir. Mais comment y parvenir? Ne sachant ni lire ni écrire, il ne peut espérer devenir marchand de fourrures. Le sédentarisme exerce peu d'attrait sur lui. Il se voit mal cultiver la terre ou s'astreindre à un travail « monotone » de commis dans un comptoir de traite. Son tempérament ne le prédispose pas à ce genre d'occupations. Jaloux de sa liberté et foncièrement tourné vers l'action, cet homme des bois tient plus que tout à préserver son indépendance.

L'interprétation : espoir de libération

Un jour, il fait la connaissance d'un interprète outaouais ayant passé dix ans dans les Rocheuses et beaucoup fréquenté les Blancs. Cet interprète le renseigne sur les différentes façons de gagner sa vie. « Selon lui, la seule solution conforme à mes habitudes et à mes qualifications consistait à adopter le métier d'interprète¹. » L'idée germe dans son esprit et lui apparaît comme un bon moyen de réintégrer la « civilisation ». Mais il y a encore loin de la coupe aux lèvres.

Tanner a toujours eu de bons rapports avec les interprètes que le hasard a mis sur sa route. L'un d'eux, au service d'un marchand de la Compagnie du Nord-Ouest, avait refusé de collaborer avec son patron véreux pour voler les ballots de fourrures que Tanner destinait à un marchand de la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH) lui ayant fait crédit. Après une bagarre au couteau avec le marchand, Tanner ramasse ses peaux de fourrures et les attache ensemble avec l'aide de l'interprète sous le regard furibond du marchand aviné. À une autre occasion, il fait équipe avec un interprète et va chasser le bison afin d'approvisionner en pemmican des employés de la CBH. Les conseils de l'interprète Charles G. Bruce, qui avait beaucoup voyagé, lui sont fort utiles pour planifier son retour aux États-Unis.

Cet interprète le traite toujours de façon « amicale et hospitalière » et l'héberge dans son wigwam pour le protéger contre ceux qui cherchent à attenter à sa vie.

Tanner se résout à quitter la société indienne lorsqu'il sent grandir à son égard l'animosité des membres de son clan, sa belle-mère et sa femme y compris. Sa vie est menacée. Il faut dire qu'il n'hésite pas à critiquer les présumées prophéties et divinations d'un pseudo-messie qui exerce une grande influence au sein du groupe. Ce prophète autoproclamé le rendait responsable, entre autres, de la mort d'enfants. Aiskawbawis, c'est le nom de cet hurluberlu, avait convaincu tous les membres du groupe que le Grand Manitou avait fait de lui le mandataire de ses volontés. Tanner est le seul à oser le confronter ouvertement et à démasquer ses supercheries. Ses attaques répétées contre l'imposteur lui attirent l'hostilité de son entourage.

Over time, these harsh conditions awakened in him a desire to escape from this agonizing, precarious existence. But how? Being unable to read or write, he could not hope to become a fur trader, and he had little interest in settling down. He could not see himself taking up farming or forcing himself to work a dull clerk's job at a trading post. Given his temperament, he was ill-suited to this kind of work. Jealous of his liberty and fundamentally action-oriented, this woodsman wanted more than anything else to preserve his independence.

Interpretation: A path to liberty

One day, he met an Ottawa interpreter who had spent 10 years in the Rockies and had had considerable contact with whites. The interpreter told him about the various ways of making a living. According to Tanner, "[t]here was but one situation exactly adapted to my habits and qualifications, that of an interpreter."¹ The idea took root in his mind and seemed to him a good way of returning to "civilization." But there was still a long way to go.



John Tanner

Tanner had always enjoyed good relations with the interpreters he had chanced to meet in his travels. One of them, in the service of a trader in the North West Company, had refused to help his own crooked boss steal the fur packs Tanner was taking to a trader at the Hudson's Bay Company (HBC) who had given him credit. After a knife fight with the trader, Tanner gathered up the fur skins and tied them together with the help of the interpreter as the drunken trader looked on in fury. On another occasion, he had teamed up with interpreter Charles G. Bruce to go bison hunting in order to supply HBC employees with bison pemmican. Bruce had traveled widely and gave Tanner advice that proved very useful in planning his return to the United States. This interpreter always treated him in a "friendly and

hospitable manner" and gave him shelter in his wigwam from would-be assassins.

Tanner decided to leave Indian society in response to the growing animosity towards him on the part of the clan, including his mother-in-law and his wife. His life was in danger. It bears mentioning here that he made no bones about criticizing the so-called prophecies and divinations of a false messiah named Aiskawbawis who was exerting great influence within the group. The self-proclaimed prophet made Tanner out to be responsible for the death of children, among other things. What is more, this crank had convinced all the members of the group that the Great Spirit had made him agent of its will. Tanner was the only one who dared confront Aiskawbawis openly and expose his deceptions. His repeated attacks against the impostor earned him the enmity of those around him.

Au sujet de cet épisode particulièrement difficile de sa vie, il confie au Dr James : « J'en étais au point où je n'avais ni l'envie de rester avec les Indiens ni celle d'épouser une autre femme². » Il avait épousé deux Autochtones « à la façon du pays », c'est-à-dire sans formalités contractuelles ni liens irrévocables, et avait eu trois enfants avec chacune d'elles. Seul au milieu des bois avec les trois jeunes enfants de son second mariage, il ploie sous le fardeau des tâches à accomplir. Il lui faut :

préparer les peaux d'original, coudre mocassins et mitasses, couper le bois, faire la cuisine pour toute la famille et fabriquer les raquettes, etc. À la longue, se plaint-il, tous ces travaux domestiques m'empêchaient de chasser normalement et il nous arrivait de manquer de vivres. La nuit, je vaquais aux soins du ménage; à l'aube, j'allais couper du bois, ensuite je veillais à toutes les tâches dont j'ai parlé [...]. Cet hiver-là, je passai beaucoup de nuits blanches³...

Être, en forêt, parent monoparental, nomade et nécessairement relègue de l'exploit.

Par ailleurs, les Métis au service des « Nor'Westers » lui en veulent terriblement, eux aussi, d'avoir collaboré avec l'aide de l'interprète Louis Nolin de la CBH à la prise du fort Douglas situé au confluent des rivières Rouge et Assiniboine (Winnipeg). À leurs yeux, il n'est rien de moins qu'un transfuge et un traître. Poussés par le désir de se venger, ils cherchent à l'attirer dans un guet-apens, mais leur projet avorte.

Un juge de Québec du nom de William B. Coltman parle de John Tanner en termes élogieux à lord Selkirk. Cet aristocrate écossais, qui contrôle la CBH, tente d'établir dans la vallée de la rivière Rouge une colonie de fermiers écossais afin de développer cette région sous la protection de la Compagnie. Cette initiative vise à contrecarrer les activités de la Compagnie du Nord-Ouest. Lord Selkirk s'intéresse au personnage singulier et fascinant de Tanner dont le triste destin ne manque pas de l'émouvoir.

Cet homme, lui dit le juge Coltman, a guidé vos hommes en plein hiver depuis le lac des Bois. Il a aussi hautement contribué, par de grandes prouesses et au péril de sa vie, à la capture du fort. Tout cela, il l'a fait pour la somme dérisoire de quarante dollars. Le moins qu'on puisse faire est de doubler cette somme et de lui assurer une rente annuelle de vingt dollars, à titre viager⁴.

Lord Selkirk accepte cet arrangement et promet en outre à Tanner de l'aider à retrouver sa famille. Lorsqu'il quitte le Canada, le Britannique passe par les États-Unis, à ses risques et périls, – la guerre de 1812 est encore bien présente dans les mémoires – et, fidèle à sa promesse, retrouve la famille de Tanner au Kentucky.

Concerning this particularly difficult episode of his life, he confided to Dr. James that “[a]t present, I had no inclination, either to remain with the Indians, or to take another wife.”² He had married two Aboriginal women *à la façon du pays* (according to the custom of the country), that is to say, without contractual formalities or binding ties and had had three children with each of them. Alone in the woods with the three young children from his second marriage, his duties became too much for him to bear. He complained, saying:

I dressed moose skins, made my own moccasins and leggings, and those for my children; cut wood and cooked for myself and my family, made my snow shoes, etc. etc. All the attention and labour I had to bestow about home, sometimes kept me from hunting, and I was occasionally distressed for want of provisions. I busied myself about my lodge in the night time. When it was sufficiently light, I would bring wood, and attend to other things without; For nearly all the winter, I slept but a very small part of each night.³

Being a single parent in need living a nomadic life style in the woods is no small feat.

Moreover, the Metis in the service of the Nor'Westers were also furious with him for having participated in the capture of Fort Douglas at the confluence of the Red River and the Assiniboine River (Winnipeg) with the help of interpreter Louis Nolin of the HBC. In their eyes, he was nothing less than a renegade and a traitor. Driven by the desire for revenge, they sought to lure him into an ambush but were unsuccessful.

A judge from Quebec City by the name of William B. Coltman spoke of John Tanner in glowing terms to Lord Selkirk. This Scottish aristocrat, who controlled the HBC, was trying to establish a colony of Scottish farmers in the Red River Valley to develop the region under the protection of the Hudson's Bay Company. The initiative was intended to counter the activities of the North West Company. Selkirk took an interest in the singular and fascinating person of Tanner and was moved by his sad fate.

“This man,” said [Judge Coltman], “conducted your party from the Lake of the Woods hither in the winter season, and performed a very important part in the taking of this fort, at the expense of great labour, and at the hazard of his life, and all for the sum of forty dollars. The least you ought to do is to make his forty dollars eighty, and give him an annuity of twenty dollars per year for life.”⁴

Selkirk agreed to this arrangement and also promised to help Tanner find his family. On leaving Canada, Selkirk travelled by way of the United States—at great risk and peril to himself, as he was a British subject and the War of 1812 was still fresh in people's memories – and true to his word, he located the Tanner family in Kentucky.

Un retour difficile

Impatient de revoir les siens après une absence de trente années, Tanner quitte le Canada en 1819. Chemin faisant, il s'arrête à Detroit chez le gouverneur du Michigan, Lewis Cass. Ne sachant plus parler anglais, il lui est impossible de converser directement avec lui; il lui faut l'aide d'un interprète. Après avoir entendu le récit de sa captivité, le gouverneur lui offre des vêtements et le loge chez son interprète.

Lorsqu'il revoit sa terre natale, c'est encore avec le secours d'un interprète qu'il communique avec les membres de sa famille. Mais il a du mal à s'adapter à son nouveau cadre de vie. Il se rend compte, par exemple, que dormir dans une maison le rend malade. Aussi, le soir, quand on l'invite à passer à table, il préfère prendre congé de ses hôtes et se réfugie dans les bois pour y faire cuire sa viande et y passer la nuit sous un abri de fortune⁵. Quand il est parmi les Blancs, toutefois, il délaisse sa tenue indienne et s'habille comme eux. On peut penser que c'est au cours de ces années qu'il réapprend l'anglais.

Mais Tanner ne tient pas en place. En 1823, il retourne dans le Nord-Ouest pour réclamer la garde des enfants de son premier mariage. Sa femme refuse de les laisser partir et complotte même pour le faire assassiner. En remontant les rapides de la rivière Maligne, à l'est du lac La Pluie, le voyageur est la cible d'un Indien soumis à l'influence maléfique du « prophète » Aiskawbawis. La première balle du tireur embusqué rate sa cible et siffle au-dessus de la tête de Tanner, assis dans son canot. Une seconde l'atteint, lui fracasse les os du coude et se loge près des poumons. Au prix de pénibles efforts, le blessé réussit à regagner le rivage. La douleur lui fait perdre connaissance à quelques reprises.

Des Blancs remontant la rivière l'aperçoivent de leur canot et lui portent secours. Deux jours plus tard, Tanner parvient à extraire de sa chair le tendon de daim d'une dizaine de centimètres que le tireur avait inséré dans la balle. Grâce aux propriétés désinfectantes de l'écorce de merisier, remède bien connu des Indiens, et aux soins prodigués par un médecin, Tanner survit et se rétablit une fois de plus. On dit que les chats ont sept vies; Tanner semble en avoir eu bien davantage. Cette grave blessure le handicape pour le reste de sa vie et met fin à sa carrière de chasseur. Il ne reverra jamais sa femme ni les enfants nés de son premier mariage. Abandonné de tous et réduit aux dernières extrémités de la misère, il quitte le territoire canadien où sa vie est désormais menacée. Plus que jamais, l'interprétation lui apparaît comme sa seule chance de salut.

En 1824, il se rend à Michilimackinac dans l'espoir de se faire engager comme interprète auprès de l'agent des Affaires indiennes, le colonel George Boyd, qui « avait exprimé à plusieurs reprises, confie-t-il, le vœu de me voir rattaché à ce poste (dès que j'aurais acquis les notions d'anglais nécessaires pour remplir adéquatement les charges)⁶ ». Hélas, il arrive trop tard : le poste est déjà pourvu. On lui propose

A difficult homecoming

Eager to see his family after an absence of 30 years, Tanner left Canada in 1819. Along the way, he stopped in Detroit at the home of Michigan Governor Lewis Cass. Having lost his English over the years, he was unable to converse with the Governor directly; he needed the help of an interpreter. After hearing the story of his captivity, the governor gave Tanner clothing and had him stay with his interpreter.

When he reached his native land, Tanner still needed the help of an interpreter to communicate with his family. But he had trouble adjusting to his new surroundings. For example, he discovered that sleeping in a house made him ill. Also, when he was invited to sit down for supper, he preferred to take leave of his hosts and seek refuge in the woods, where he would cook his meat and spend the night under a makeshift shelter.⁵ When he was among whites, however, he would put away his Indian attire and dress like them. Presumably, it was during these years that he relearned English.

But Tanner needed to move on. In 1823, he returned to the Northwest to claim custody of his children from his first marriage. His wife refused to let them go and even conspired to have him killed. Paddling up the rapids of the Maligne River, east of Rainy Lake, Tanner came under fire from an Indian under the evil influence of the "prophet" Aiskawbawis. The first shot missed its target and whistled over Tanner's head as he sat in his canoe. The second shot hit him, shattering his elbow bones and becoming lodged near his lungs. Only with great effort did he manage to reach the river's edge. The pain caused him to lose consciousness several times.

Some whites travelling upstream spotted him from their canoe and came to the rescue. Two days later, Tanner managed to pull out of his arm the approximately 10-centimetre piece of deer sinew that the shooter had inserted into the bullet. Thanks to the care of a physician and the antiseptic properties of chokecherry bark, a remedy well known to the Indians, Tanner survived and recovered once more. It is said that cats have nine lives; Tanner seems to have had many more. This serious injury would prove to be a handicap to him for the rest of his life and put an end to his career as a hunter. He would never again see his wife or the children from his first marriage. Forsaken by all and reduced to the lowest ebb of misery, he left the Canadian territory, where his life was now in danger. More than ever before, he saw interpretation as his only chance of salvation.

In 1824, he went to Michilimackinac in hopes of being hired as an interpreter by the Indian agent, Colonel George Boyd, who had "very often expressed a wish that I should do so, whenever I had acquired such a knowledge of the English language, as would qualify me to discharge the duties of that situation."⁶ Unfortunately, he arrived too late: the position had already been filled. It was suggested he work as a striker

d'être batteur dans une forge, mais ce travail répétitif ne l'intéresse pas. Son rêve de devenir interprète s'étant évanoui, il offre au gérant de l'American Fur Company de guider les trafiquants en territoire indien. Il reste au service de cette compagnie une quinzaine de mois, puis va s'établir à Sault-Sainte-Marie.

À suivre... ■

Notes

- 1 John Tanner, *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa : récit de John Tanner*, recueilli par Edwin James, présentation, traduction, bibliographie et analyse ethnohistorique, Pierrette Désy, Payot, 1983, p. 202.
- 2 *Ibid.*, p. 244.
- 3 *Ibid.*
- 4 *Ibid.*, p. 258.
- 5 *Ibid.*, p. 281.
- 6 *Ibid.*, p. 291.

in a forge, but such repetitive work did not interest him. Now that his dream of becoming an interpreter had been shattered, he reached an agreement with the agent of the American Fur Company to guide the traders through Indian country. He remained in the service of this company for about 15 months, then went to settle in Sault Ste. Marie.

To be continued... ■

Notes

- 1 John Tanner, *A Narrative of the Captivity and Adventures of John Tanner, (U. S. Interpreter at the Saut de Ste. Marie,) during Thirty Years Residence among the Indians in the Interior of North America*. (New York: Edwin James ed., 1830), p. 171.
- 2 *Ibid.*, p. 214.
- 3 *Ibid.*
- 4 *Ibid.*, p. 227.
- 5 *Ibid.*, p. 250.
- 6 *Ibid.*, p. 262.

Suite de la page 15

L'élève doit aussi maîtriser les notions grammaticales qui les accompagnent, par exemple :

- l'utilisation de référents (les pronoms, les déterminants, les synonymes, etc.);
- la concordance des temps;
- l'utilisation de marqueurs de relation et de marqueurs de modalité.

En travaillant sur ses propres textes au lieu de faire des exercices « à trous », l'élève découvre qu'il peut manipuler les mots et les phrases pour réfléchir sur la langue et la comprendre. Ainsi, l'impression que la grammaire n'est qu'un code à apprendre par cœur s'en trouve atténuée.

La grammaire du lexique

Dans les années 1970 et 1980, l'enseignant soumettait des listes de mots nouveaux aux élèves ou les encourageait simplement à lire et à chercher les mots qu'ils ne connaissaient pas dans le dictionnaire. Il s'agissait certes d'une méthode valable pour les élèves curieux. La nouvelle grammaire laisse cependant moins au hasard cet apprentissage essentiel.

La morphologie, soit l'orthographe lexicale et grammaticale du mot et de ses éléments, est au programme dès le primaire. Ainsi, l'élève apprend à reconnaître les mots dérivés d'un mot de base (**serpentin**, **chaton**) et à former des mots à l'aide de préfixes et de suffixes.

Il apprend également les mots avec lesquels un autre mot peut se lier pour former des mots composés ayant une autre signification (*pomme : pomme de terre; pomme d'Adam*, etc.).

Pour ce qui est de la sémantique, on explique à l'élève la différence entre les sens attestés dans le dictionnaire et ceux de la langue familière, le sens propre et le sens figuré, les homophones, les synonymes et les antonymes. On étudie les mots qu'un mot commande, par exemple ses cooccurrents (*atteindre un but, compter un but*, etc.).

L'élève examine aussi des exemples de contextes dans lesquels un mot peut être utilisé (*inscrire la date; inscrire un but*).

Les régularités en vedette

En nouvelle grammaire, on retrouve des notions qui avaient été mises de côté à une époque où la matière avait été un peu trop simplifiée. On y découvre une approche très axée sur la syntaxe et la morphologie et qui met l'accent sur les régularités de la grammaire française — pensons à la phrase P. Les exceptions ne viennent qu'ensuite. De cette façon, l'élève retient que la langue est un système à la structure logique et non pas une liste d'exceptions à mémoriser.

Dans le troisième article de cette série, j'aborderai la nouvelle terminologie utilisée pour faire l'analyse grammaticale, qui comporte, elle aussi, quelques différences. ■

El Rincón Español

Elisa Paoletti

Terminología de vehículos híbridos

¿Qué imagen de los vehículos del futuro se les viene a la mente? En mi caso, evoco vehículos voladores piloteados por personas con ropas plateadas, tal como lo mostraban los dibujitos animados de mi infancia.

El futuro llegó y dista bastante de aquella representación estereotipada. Los automóviles de hoy no se desplazan por el aire, pero existe un universo de vehículos híbridos, y la terminología que acompaña ese progreso, que vale la pena conocer.

En la industria automotriz, uno de los principales motores del avance tecnológico es la crisis del petróleo. Con el fin de disminuir la dependencia de ese **combustible fósil** no renovable, las compañías automotrices buscan ofrecer productos que interesen a los consumidores preocupados por su bolsillo y por el medio ambiente.

Así fue que la industria comenzó a presentar vehículos impulsados por **combustibles alternativos**. Estos vehículos se mueven a **biodiesel**, electricidad, **gas natural comprimido** o hidrógeno, entre otros.

Una de las primeras propuestas quedó plasmada en el **automóvil eléctrico**, que es un vehículo de combustible alternativo impulsado por electricidad. Las baterías que lo propulsan se recargan en la red eléctrica.

La combinación de un vehículo eléctrico y uno que funciona con motor de combustión interna alimentado con gasolina resulta en un **vehículo híbrido** o **vehículo híbrido eléctrico**. Su gran ventaja es la de reducir las emisiones de gases y el consumo de combustibles fósiles, en particular el petróleo y sus derivados.

Según esté configurado el sistema de propulsión, existen **vehículos híbridos en serie, en paralelo** o **combinados** (en serie-paralelo). En vehículos con configuración en serie, el motor de combustión interna genera la energía para cargar el motor eléctrico y es éste el que hace girar las ruedas. En los que tienen configuración en paralelo, ambos motores actúan juntos de diversas maneras: uno impulsa las ruedas delanteras y el otro, las traseras; o el motor eléctrico ayuda al de combustión en operaciones que requieren más energía (aceleración, subida de cuestas). Al trabajar los dos motores al mismo tiempo, no es una solución muy eficiente. El

vehículo híbrido en serie-paralelo combina ambos sistemas y es capaz de propulsarse usando sólo uno de los dos motores o ambos a la vez.

Existe otra clasificación de los vehículos híbridos que depende del grado de “hibridación”. Así, los híbridos se dividen en **vehículos híbridos totales** y **vehículos híbridos parciales**. El híbrido total puede funcionar autónomamente usando sólo el motor de combustión interna o el motor eléctrico únicamente. En el caso de los híbridos parciales, el motor eléctrico es secundario al de combustión interna.

Una de las características de los vehículos híbridos parciales es que disponen de las funciones de arranque y parada (el motor se apaga automáticamente al detenerse el vehículo y se vuelve a poner en marcha al soltar el freno o apretar el embrague) y de **freno regenerativo** (la energía cinética empleada en frenar se transforma en energía eléctrica para recargar la batería). Los vehículos híbridos parciales se subdividen a su vez en **vehículos híbridos moderados** y **vehículos microhíbridos**.

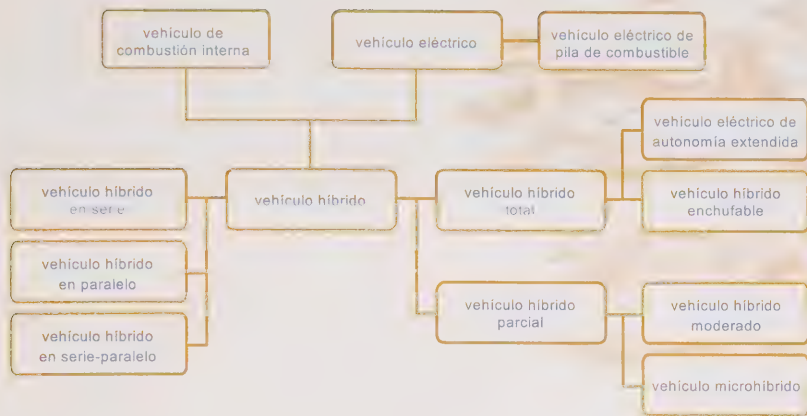
Existe también un **vehículo híbrido enchufable**, que es un tipo de vehículo híbrido total debido al grado de autonomía que puede conseguir con la batería eléctrica.

Una de las últimas novedades es el **vehículo eléctrico de autonomía extendida**. Según asegura Chevrolet para describir su modelo Volt, el vehículo utiliza la electricidad como principal fuente de alimentación generada por un paquete de **baterías de iones de litio** en forma de “T”. El motor de combustión genera energía para recargar las baterías, pero no para propulsar el vehículo.

Otra opción de vehículos propulsados con combustibles alternativos son aquellos que utilizan hidrógeno de alguna forma. Los vehículos de hidrógeno pueden utilizar un motor de combustión interna o una **pila de combustible**. Un ejemplo de **automóvil de hidrógeno** impulsado con pila de combustible es el Honda FCX Clarity.

El hidrógeno está igualmente presente en el **vehículo eléctrico de pila de combustible**. Este funciona con un motor eléctrico alimentado con la electricidad generada por un dispositivo electroquímico que convierte hidrógeno y oxígeno en agua (pila de combustible).

Para ilustrar las relaciones entre las nociones que designan estos términos, se incluye a continuación el gráfico de la red conceptual.



Asimismo, presentamos una lista que incluye los términos resaltados con sus equivalentes en inglés y francés. En *TERMIUM Plus®*, el banco de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, se encuentran las fichas terminológicas con definiciones, contextos u observaciones para cada uno de estos conceptos. Los invitamos a consultarlas. ■

INGLÉS	FRANCOÉS	ESPAÑOL
alternative fuel	carburant de remplacement (n.m.)	combustible alternativo (m.)
biodiesel	biodiésel (n.m.)	biodiesel (m.)
compressed natural gas; CNG	gaz naturel comprimé (n.m.); GNC (n.m.)	gas natural comprimido (m.); GNC (m.)
electric car	voiture électrique (n.f.)	automóvil eléctrico (m.)
fossil fuel	combustible fossile (n.m.)	combustible fósil (m.)
fuel cell	pile à combustible (n.f.)	pila de combustible (f.)
fuel cell electric vehicle; FCEV	véhicule électrique à pile à combustible (n.m.)	vehículo eléctrico de pila de combustible (m.)
full hybrid vehicle; strong hybrid vehicle	véhicule à hybridation complète (n.m.)	vehículo híbrido total (m.); vehículo híbrido puro (m.); vehículo híbrido integral (m.)
hybrid vehicle; hybrid electric vehicle	véhicule hybride (n.m.)	vehículo híbrido (m.); vehículo híbrido eléctrico (m.)
hydrogen car	voiture à hydrogène (n.f.)	automóvil de hidrógeno (m.)
hydrogen internal combustion engine vehicle; HICEV	véhicule à moteur à combustion interne à hydrogène (n.m.)	vehículo con motor de combustión interna de hidrógeno (m.)
lithium-ion battery	batterie au lithium-ion (n.f.)	batería de iones de litio (f.)
micro-hybrid vehicle	véhicule à microhybridation (n.m.)	vehículo microhíbrido (m.)
mild hybrid vehicle; soft hybrid vehicle	véhicule à hybridation légère (n.m.)	vehículo híbrido moderado (m.); vehículo híbrido ligero (m.)

INGLÉS	FRANCOÉS	ESPAÑOL
parallel hybrid vehicle	véhicule hybride à configuration en parallèle (n.m.)	vehículo híbrido en paralelo (m.)
partial hybrid vehicle	véhicule à hybridation partielle (n.m.)	vehículo híbrido parcial (m.); vehículo semihíbrido (m.)
plug-in hybrid vehicle	véhicule hybride rechargeable (n.m.)	vehículo híbrido enchufable (m.)
power-split hybrid vehicle	véhicule hybride à dérivation de puissance (n.m.); véhicule hybride à configuration mixte (n.m.)	vehículo híbrido en serie-paralelo (m.); vehículo híbrido combinado (m.)
range-extender vehicle	véhicule à prolongateur d'autonomie (n.m.)	vehículo eléctrico de autonomía extendida (m.)
regenerative brake	frein à récupération (n.m.)	freno regenerativo (m.)
series hybrid vehicle	véhicule hybride à configuration en série (n.m.)	vehículo híbrido en serie (m.)

Nota

Cabe hacer una distinción terminológica: “vehículo” representa un concepto genérico (medio de transporte de personas o cosas) mientras que “automóvil” designa un concepto más específico (vehículo de tamaño pequeño o mediano, destinado al transporte de personas). En las fuentes consultadas se los usa indistintamente por razones estilísticas, pero no son sinónimos propiamente dichos.

Bibliografía

- Chevrolet España. “Volt, modelo de producción”. <http://www.chevrolet.es/experiencia-chevrolet/concept-cars/modelo-de-produccion-del-volt.html> (20110127)
- Motor y coches de calle. “Tipos de vehículos eléctricos: híbridos, eléctricos y de autonomía extendida”. <http://www.highmotor.com/tecnologia/tipos-vehiculos-electricos-hibridos-electricos-autonomia-extendida.html> (20110127)
- MSN Argentina. Canal Verde. “Estructura del sistema Hybrid Synergy Drive®”. <http://verde.latam.msn.com/ar/especiales/hibridos/articulo.aspx?cp-documentid=21585729> (20110208)
- Real Academia Española. Diccionario de la lengua española. Vigésima segunda edición. <http://www.rae.es> (20110127)
- Wikipedia en español. “Vehículo de hidrógeno”. http://es.wikipedia.org/wiki/Veh%C3%ADculo_de_hidr%C3%B3geno (20110203)
- Wikipedia en español. “Vehículo eléctrico”. http://es.wikipedia.org/wiki/Veh%C3%ADculo_el%C3%A9ctrico (20110127)
- Wikipedia en español. “Vehículo híbrido eléctrico”. http://es.wikipedia.org/wiki/Veh%C3%ADculo_h%C3%ADbrido_el%C3%A9ctrico (20110127)

Français pratique

Jacques Desrosiers

Petit cours sur le verbe *confirmer*

Q. Je suis un dévoreur assidu de L'Actualité langagière et j'en profite pour remercier votre équipe qui fait un travail formidable.

Mon équipe traduit souvent des documents de formation sur l'utilisation de logiciels. Dans nos textes, nous avons toujours recours à la forme « cours sur <nom du produit> », mais dernièrement un client nous demandait s'il ne fallait pas plutôt opter pour « cours de <nom du produit> ». Dans nos recherches, nous avons trouvé les deux formules (cours de français, cours sur les ressources humaines), mais aucune règle particulière qui nous permettrait de choisir la préposition selon le contexte. Quelle préposition devrait être utilisée?

R. Vous n'êtes pas le seul à hésiter. Le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec écrit dans un document : « Une réforme scolaire majeure est nécessaire et pourrait inclure **un cours de citoyenneté**¹ », et dans un autre il parle de la « participation aux activités scolaires et parascolaires et à des **cours sur la citoyenneté**² ».

Dans la plupart des cas, l'usage décide à notre place. Le même ministère explique que l'une des exigences à remplir pour obtenir un brevet d'enseignement est d'« avoir réussi un cours sur le système scolaire du Québec³ ». Qui oserait offrir *un cours de système scolaire du Québec*? La préposition *de* n'est pas la bienvenue lorsque le cours porte simplement sur un thème, un sujet, une question.

Encore moins si le nom du cours est une description de son contenu. On dit *cours de pêche*, mais « [elle] donne des cours sur les activités liées à la pêche⁴ ». Il est normal que, dans le document cité, le ministère québécois parle de « **cours sur** les grandes religions, les croyances ou les courants de pensée séculière, le rôle de la religion dans la vie des individus et des sociétés, les pratiques sociales et les enjeux sociaux contemporains ».

Les appellations où *de* est impossible se multiplient à l'infini, surtout qu'aujourd'hui il y a des cours et des formations sur à peu près tous les sujets imaginables. Un article du *Monde* raconte que « Money Kumar, un héros dessiné en forme de lingot d'or, donne des cours sur l'inflation⁵ » : l'inflation est le sujet qui sera traité. Des milliers de sites Web ont beau offrir des *cours de bonheur*, où j'imagine que la question est examinée sous toutes ses coutures, l'expression est saugrenue.

De reprend sa place quand il s'agit de disciplines ou d'activités : *cours d'algèbre, cours de danse, cours de ski de fond, cours de cuisine ou de conduite*. Dans un *cours d'histoire*, on parlera peut-être de l'histoire comme telle (de ses méthodes, de ses écoles de pensée), mais seulement d'une façon accessoire : le cours portera sur les événements eux-mêmes. Le *Multidictionnaire* donne l'exemple *cours de chinois des affaires*. On hésite au premier abord; mais l'expression est à l'image de *cours de français langue seconde*. On discutera peut-être du chinois ou du français : l'essentiel sera d'apprendre la langue.

Malgré des exceptions, les *cours de* et les *cours sur* ne semblent pas avoir la même envergure. Une discipline, par exemple, recouvre généralement un champ d'études immense, et le cours peut s'étendre sur une période de temps beaucoup plus longue qu'une formation portant sur un sujet particulier.

Il y a aussi le critère du sens. Le site de l'Université de Montréal explique aux étudiants que « votre intérêt pour des grandes organisations comme l'Organisation des Nations Unies (ONU) devrait vous amener à suivre des **cours sur les organisations internationales**⁶ ». Des *cours d'organisations internationales* dirait autre chose. On ne pourra malheureusement jamais suivre *un cours de Platon*, mais seulement *sur Platon*.

Pour revenir aux logiciels, voilà une bonne raison d'employer *sur*. N'est-il pas plus clair de dire *cours sur Office Excel de Microsoft* que *cours de Office Excel de Microsoft*, qui flirte avec l'ambiguïté? Sur Internet, on trouve des *cours de PowerPoint*, mais bien moins souvent que des *cours sur PowerPoint*. De plus, les produits ressemblent davantage à des sujets ou à des thèmes qu'à des disciplines. En employant votre formule, je dirais pour les disciplines « *cours de <nom de la discipline>* », et pour les logiciels « *cours sur <nom du produit>* », quitte à rencontrer à l'occasion des cas où on pourrait avoir le choix.

Confirmer si

Q. Est-ce que l'expression « *confirmer si* » est attestée? Elle ne figure pas dans les dictionnaires, mais elle semble très répandue si je me fie aux occurrences dans Internet. Je ne trouve aucune mise en garde à son égard (Cleps du français pratique, Chroniques de langue sur le site du Bureau de la traduction, Multi, etc.).

Pouvez-vous éclairer ma lanterne SVP? Merci de votre aide.

R. J'avais relevé l'expression il y a quelques années dans un article repris du *Quotidien du Saguenay-Lac-Saint-Jean* : *Les autorités de Port Saguenay n'ont pas confirmé si un navire de la garde côtière canadienne était en direction du terminal* ... Je l'avais à nouveau rencontrée peu après dans une dépêche de l'AFP : *Google a ... refusé de confirmer si ce procédé sera mis en application d'ici à la fin de l'année*⁸.

Le tour est inconnu des dictionnaires, comme vous l'avez constaté. Je remarque que les verbes qui introduisent des interrogations indirectes avec *si* – comme *demandeur si*, *examiner si* ou *vérifier si* – impliquent l'ignorance du locuteur et sous-tendent une question. La plupart de ces verbes s'emploient d'ailleurs couramment avec d'autres termes interrogatifs : *demandeur depuis quand...*, *examiner pourquoi...*, *vérifier combien...*

Il serait certainement étrange de demander à quelqu'un, par exemple, de *confirmer combien il y aura d'invités*. Si on n'en a aucune idée, de quoi cherche-t-on une confirmation au juste? Il y a là un illogisme. Mais avec *si*, le tour est difficilement condamnable.

Confirmer – si je me fie à la définition du *Trésor de la langue française* – consiste à rendre plus certaine une chose considérée jusque-là comme probable ou simplement possible, à établir avec plus de certitude la réalité d'un fait, d'une nouvelle, d'une rumeur, etc. Il n'y a donc rien d'étrange à demander à une personne ou à une autorité de nous dire ou de nous confirmer *si* la chose que l'on croit savoir, mais sans en être parfaitement sûr, est bel et bien vraie.

On se sert de *si* pour introduire une interrogation lorsqu'on ne sait pas si la proposition qui suit est vraie ou fausse (*demandeur si*); dans ce cas, *que* est impossible. Tandis qu'un verbe qui suppose que la proposition qui suit est considérée, à tort ou à raison, comme vraie exige *que* (*affirmer que*).

Plusieurs verbes s'emploient avec l'un ou l'autre selon la nuance de sens. *Vérifier si* lorsqu'on examine quelque chose parce qu'on est dans l'ignorance, *vérifier que* lorsqu'on s'est assuré par un contrôle que quelque chose a été fait. *On veut savoir si* les candidats sont bons ou mauvais, ou *on sait que* les candidats sont bons.

On voit que les interrogatives indirectes avec *si* ne se construisent pas seulement avec des verbes purement interrogatifs. *Savoir*, qui n'a pas un sens interrogatif, accepte la construction avec *si*. C'est le cas aussi de *constater* ou d'*expliquer* par exemple, comme le montrent ces citations du *Trésor* :

Il s'agit (...) de créer (...) un double paradigme (...) pour constater si la substitution réciproque de deux signifiants entraîne ipso facto la substitution réciproque de deux signifiés.
(Roland Barthes, sous *homologie*)

... tu m'as pas encore expliqué si tu étais un homosessuel ou pas...
(Raymond Queneau, sous *dégoiser*)

Ce que tous ces verbes ont en commun, qu'ils soient interrogatifs ou non, est d'exprimer qu'il y a quelque chose que la personne qui parle ignore ou qu'elle aimerait savoir. C'était nettement le cas dans nos deux exemples du début. Le locuteur qui cherche la confirmation d'un fait est dans cet état d'ignorance, et c'est pourquoi la construction *confirmer si* est tout à fait légitime. ■

Notes

- 1 http://www.mels.gouv.qc.ca/sections/publications/publications/SLS/Sport_activite_physique/rapportForumEqQc2006.pdf.
- 2 <http://www.mels.gouv.qc.ca/ministere/veille/index.asp?page=fiche&id=97>.
- 3 http://www.mels.gouv.qc.ca/dftps/interieur/PDF/VoieAccesProfEnsFG_f.pdf.
- 4 *Le Monde*, 23 juillet 2010.
- 5 6 avril 2010.
- 6 <http://www.pol.umontreal.ca/guides/Faire%20votre%20choix%20de%20cours1.pdf>.
- 7 14 septembre 2007.
- 8 *La Presse*, 12 novembre 2007.

Glanure

« **Effet nocebo** » : le pessimisme peut avoir des effets négatifs sur les traitements médicaux

Le Devoir, 5 mars 2011



Frances Peck

English Pointers

Getting to the point with bullets

It seems natural to associate language with bullets. Shakespeare referred to “quips and sentences and these paper bullets of the brain” in *Much Ado About Nothing* round about 1600. “Poor is the power of the lead that becomes bullets compared to the power of the hot metal that becomes types,” said Danish critic Georg Brandes in 1900 of the power of print. “Bullets will be the death of me,” moaned an editing colleague of mine a few years ago.

As you might have guessed, my colleague was in despair over bullet *points*—or, more accurately, bulleted lists, or vertical lists as *The Canadian Style* calls them, since the listed items can be preceded by things other than bullets: numbers, letters, dashes, smiley faces (if you’re under 16) and the like.

Bullets: friend or foe?

The office has some advantages over the shady side of town, one being that in the workplace, bullets are usually our friend. Because bullets differentiate a list from the surrounding text, they attract the eye to that list. And because they dole out ideas line by line, they make processing those ideas much easier.

Bulleted lists are as much about design as they are about language. In fact, they follow all four principles outlined in *The Non-Designer’s Design Book* by Robin Williams. (Not that Robin Williams, the king of comedy. This Robin Williams is the queen [because she is a woman] of page design.) In Williams’ opinion, an effective design embodies the following principles:

- **Contrast:** differentiated elements on a page draw the reader’s attention
- **Repetition:** repeated visual elements give a sense of organization and unity
- **Alignment:** related elements should line up on the page in some deliberate way
- **Proximity:** related elements should be grouped together into one visual unit

(Williams apologizes for the not entirely tasteful acronym these principles suggest.)

Bullets are great for lists that are important or complex and therefore need highlighting. But like boldface, or any other device that’s meant to highlight, bulleted lists can be overused. Readers subjected to literary buckshot—page after page of bullets—will be confused by scattered ideas that never cohere. What’s more, some material doesn’t lend itself to bullets. Can you imagine a novel or other narrative that features bulleted lists? Not really (although a novel based on tweets, which would be a lot like endless bullet points, is no doubt just around the corner). And think very, very hard before using sub-bullets. Then go out for a latte and think about it some more. The nested levels of information created by secondary bullets make for difficult reading and almost impossible scanning.

Styling bullets

Now we come to the source of all misery about bullet points: how (and whether) to punctuate them and how (and whether) to capitalize them.

I spent half of the last decade in Quebec. On my first visit to the local grocery store, I found myself in a section I had never seen anywhere else in Canada, had never even imagined: the gravy section. We’re talking not one, not two, but a dozen or more brands and flavours of canned gravy, and that’s not getting into the envelopes of powdered mix. (Long live poutine, I guess.) Deciding on the right style for bullet points—how to punctuate them and capitalize them—is like being in the gravy aisle in Quebec. There are countless styles to choose from. The idea is to pick one that suits your material and your audience, then apply it consistently.

So which style do you choose? Here’s where we must face a sobering fact: there are no rules for styling bulleted lists. Because a bulleted list is a graphic aid as much as a sentence, regular language rules don’t really apply. Instead, texts like *The Canadian Style* offer *guidelines* for styling bulleted lists. Some of these guidelines strike some writers (this one, for instance) as needlessly complicated.

To keep bullets simple and consistent, I take a dual approach to styling them, based on whether the items in the list are complete sentences or partial sentences.

Complete sentences

A sentence is a beautiful construction, so why mess with it? I treat bulleted sentences like...sentences: capitalize the first word, end with a period.

Bulleted lists are tricky for three reasons:

- It's important to use them without overusing them.
- There are no hard-and-fast rules for styling them.
- The items in the list need to be parallel.

Partial sentences

When the bulleted items are not complete sentences, I gauge the material and the audience, then decide on either no punctuation or full punctuation. Material that's meant to be reader-friendly or scannable, or that has a strong visual impact (brochures, posters, PowerPoint slides), benefits from the clean style of no punctuation. Material that's dense, analytical or legal, or that's primarily text-oriented, is a good candidate for full punctuation. As for capitalizing, since there's no rule, I think about how the list will look in relation to the other text around it. Usually (but not always), with minimal punctuation I capitalize, and with full punctuation I don't.

Bulleted lists are tricky for three reasons:

- Possibility of overuse
- Absence of hard-and-fast style rules
- Requirement for parallelism

OR

Bulleted lists are tricky for three reasons:

- possibility of overuse;
- absence of hard-and-fast style rules; and [*the "and" is optional*]
- requirement for parallelism.

Bullet style: a modest proposal

Complete sentences

Cap first word, period after every bullet

Partial sentences

Option 1: Caps/no caps, no punctuation after any bullets

Option 2: Caps/no caps, semicolons after all bullets except a period after the last

Balancing bullets

I'm sometimes asked in workshops, "What's the right way to punctuate a bulleted list when some items are partial sentences and some are complete?" The answer: There is no right way. The items in a bulleted list must be parallel, both in their wording (all beginning with the same type of word) and their structure (all being partial sentences, or all complete, but not a mixture of the two).

To balance a teetering list, do whatever is more feasible: either change all the partial sentences to complete ones or vice versa. Consider this unruly example:

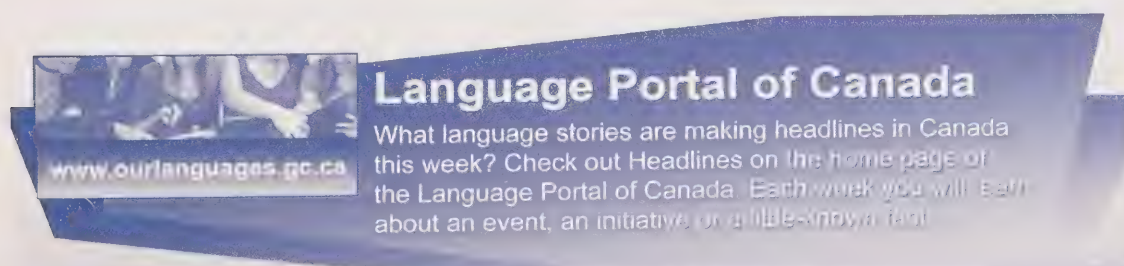
The candidate for the EEE (Eminent English Editor) position must be able to do the following:

- Analyze documents to determine the level of editing needed
- Revise documents to make them clear, consistent and logical
- Correct errors in grammar, punctuation, spelling, style and syntax
- Communicate effectively orally and in writing. The ideal candidate will be able to speak and write in English and French.
- Interpersonal skills

Clearly, the last two bullets are out of synch. Turning the second-last bullet into a partial sentence, and beginning the last one with a verb, should do the trick:

- Communicate effectively orally and in writing, ideally in English and French [*for the "ideally" phrase could be set in parentheses*]
- Demonstrate interpersonal skills [*for "Deal well with others" or other wording*]

The fact that there are few rules for creating bullet points, and no rules for styling them, can be frustrating (witness my colleague's "death by bullets" pronouncement). But if you take the absence of rules as permission to be creative, it can instead be liberating. Use bullets when they're helpful, style them consistently and keep them parallel, and the calibre of your document is bound to improve. ■



Language Portal of Canada

What language stories are making headlines in Canada this week? Check out Headlines on the home page of the Language Portal of Canada. Each week you will learn about an event, an initiative or a little-known fact.

www.ourlanguages.gc.ca



André Guyon

Translation: Vicki Plouffe, C. Tran.

Lettre ouverte aux jeunes langagiers

Les grands bouleversements technologiques et sociaux d'il y a 20 ans ne ressemblent en rien aux bouleversements actuels. Pour faire une analogie, c'est comme si on comparait un tremblement de terre de niveau 1 à un séisme de niveau 8.

Si j'avais 20 ans aujourd'hui, je serais à la fois paniqué et emballé par tout ce qui arrive, tant sur le plan technologique que sur le plan social.

Si vous me le permettez, je vais d'abord vous présenter le pire. Je terminerai par le meilleur.

Tout le monde sera sur le dos des langagiers

Prenez le vocabulaire. Autrefois, des plaisantins pouvaient espérer se faire inscrire sur la liste électorale en prétendant être callipyge. Il suffisait de dire sans rire au recenseur qu'un callipyge travaille dans le domaine de la calligraphie. De nos jours, soyez assurés que quiconque – même un quasi-analphabète – aura comme premier réflexe de chercher callipyge sur Internet. Il découvrira très rapidement que ça n'a rien à voir avec la calligraphie. Coincés, les plaisantins!

Vous devrez donc faire preuve d'une vigilance exemplaire et serez toujours confrontés à ces gens qui iront voir partout sur Internet et qui remettront constamment vos choix et vos décisions en question.

Pis encore, ils iront même parfois jusqu'à fouiller dans des outils conçus à l'origine pour des langagiers, mais aujourd'hui rendus accessibles à tous, comme *TERMIUM Plus®*. Pressés, ils ne se taperont évidemment pas le mode d'emploi, ne liront pas les remarques, ni même toutes les fiches, mais présumeront que le premier terme trouvé est le plus fréquent, donc le meilleur.

Ensuite, ils vous assèneront la référence à l'appui de leurs récriminations, comme autrefois certains citaient à tort et à travers des auteurs connus. Vous devrez donc développer un talent extraordinaire afin d'expliquer à ces gens qu'ils en ont manqué un petit bout.

Non seulement ils mettront en doute la qualité de votre travail, mais aussi ils iront jusqu'à affirmer que votre raison d'être même tire à sa fin. L'œil revanchard, les cancre des

Open letter to young language professionals

The major technological and social upheavals of 20 years ago bear no resemblance to those of today. To use an analogy, it's like comparing a level 1 tremor to a level 8 earthquake.

If I were a 20-year-old today, I would be both frightened and excited about everything that is happening technologically and socially.

Allow me to start off with the bad news. Then, I will finish off with the good news.

Everyone will always be on the language professional's back

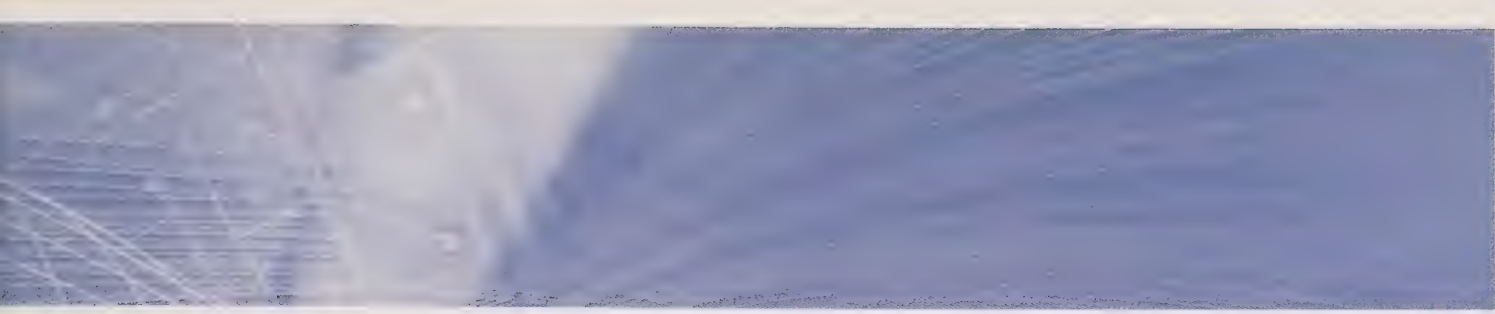
Let's look at vocabulary. In the past, a prankster could expect to get his name on the voters' list by claiming to be a callipyge. All he would need to do is keep a straight face while telling the enumerator that a callipyge works in the field of calligraphy. These days, you can be sure that the first instinct of anyone—even someone who is barely literate—is to look up *callipyge* on the Internet, quickly discovering that it has nothing to do with calligraphy. Busted!

You will therefore have to be extremely vigilant, as you will always be running up against the kind of people who look all over the Internet and constantly second-guess you on your choices and decisions.

What is worse, they will sometimes even poke around tools, such as *TERMIUM Plus®*, that were originally intended for language professionals but are now available to everyone. Always in a rush, they will naturally disregard the usage notes, or fail to read the observations or even all the records, but will assume that the first term listed is the one most frequently used and therefore the best one.

Then, they will hit you with a reference supporting their complaint, the way quotations from well-known authors used to be bandied about. You will therefore have to develop extraordinary skill in explaining to the complainers that they missed a little something.

Not only will they question the quality of your work, but they will make a point of telling you that your services will soon be obsolete. With a vengeful eye, those English- and



cours de français et d'anglais vous annonceront avec un grand sourire que vous appartenez à une espèce en voie de disparition.

« En effet, vous diront-ils, la traduction automatique n'arrête pas de progresser. » Pourtant, s'ils scrutaient le produit de la traduction automatique avec autant de frénésie qu'ils s'acharnent sur vos textes, ils verraient bien que la traduction automatique a encore des croûtes à manger.

Vous devrez avoir une dose incroyable de patience pour expliquer encore et encore à ces gens que, quoi qu'ils en pensent, savoir lire et écrire est encore vital. Vous devrez leur dire que s'ils avaient tout lu, ils auraient compris que les moteurs de traduction réutilisent le savoir des langagiers.

Les adorateurs du veau d'or technologique ne savent pas qu'en fait, nous sommes le carburant qui fait tourner le moteur de la traduction automatique, que nous sommes le frein sur la piste de l'absurdité. Vous devrez leur expliquer cela et, je vous avertis, ils prêchent avec une ferveur inimaginable.

On aura toujours besoin des langagiers

Les bonnes nouvelles maintenant. Je vous dirais que les nouveaux médias que vous aimez tant seront tôt ou tard récupérés complètement par les grandes institutions. Déjà, certaines formations politiques utilisent les médias sociaux à des fins partisans.

Si ce n'est pas nécessairement une bonne nouvelle pour la démocratie, c'en est certainement une pour ceux qui rédigent, traduisent, révisent et s'assurent, en général, que les communications écrites sont de bonne qualité.

En outre, puisque vous êtes plus habitués à ces modes de communication que vos aînés, vous serez mieux placés qu'eux pour bien adapter aux destinataires ces messages express. Les blogues, wikis, tweets, forums et autres formes de nouvelles communications devront être revus par des langagiers dès lors qu'ils seront récupérés par les institutions.

French-class dunces will smile at you and say that you are an endangered species.

"Machine translation," they will proffer, "is constantly making advances." However, if they were to spend as much energy poring over the machine translation product as they do picking apart your texts, they would clearly see that machine translation still has a way to go.

You will need to have incredible patience to explain again and again to these people that despite what they think, knowing how to read and write is still vital. You will have to tell them that if they had read everything, they would have realized that the machine translation engines recycle language professionals' knowledge.

Fans of the technological golden calf do not realize that we, in fact, are the fuel that propels machine translation, that we are the brake on the road to absurdity. You will have to explain all that to them, and I warn you, they are as fervent in their beliefs as any dyed-in-the-wool evangelist.

Language professionals will always be needed

And now for the good news. I would say that the new media you love so much will eventually be fully accepted by major institutions. Some political groups are already using social media for partisan purposes.

While this is not necessarily good news for democracy, it certainly is for those who write, translate, revise and generally ensure that written communications are of good quality.

In addition, since you are more accustomed to these communication methods than your elders, you will be in a better position to properly adapt these instant messages to the recipients. Blogs, wikis, tweets, forums and other new forms of communication will have to be reviewed by language professionals once they are adopted by institutions.



André Racicot

Traduire le monde

Toponymes disparus

Je vous convie à un grand voyage : nous partons de la charmante Gothembourg, puis prenons la mer pour traverser l'océan et accoster à Port-d'Espagne, capitale de Trinité-et-Tobago. Nous reprenons ensuite le bateau et traversons de nouveau l'océan Atlantique et la Méditerranée avant de nous engager dans les Dardanelles et gagner ainsi l'envoûtante Istamboul. Après un vol passablement long qui nous fait survoler l'Asie, nous arrivons enfin à la Nouvelle-Delhi.

Alors, vous avez fait un beau voyage? Certains éléments de la nomenclature du paragraphe précédent vous indisposent et paraissent inhabituels? Vous avez tout à fait raison. Bienvenue dans le monde des disparus, et ce ne sont pas ceux de la série télé *Perdus!*

Les toponymes ne sont pas immuables. Certains se transforment au fil des décennies. On abandonne les formes traduites pour revenir aux graphies d'origine, peut-être par souci d'authenticité, allez donc savoir. Toujours est-il que des noms comme *Gothembourg*, *Port-d'Espagne* et *Istamboul* ont disparu de l'écran radar pour laisser la place à *Göteborg*, *Port of Spain* et *Istanbul*.

L'utilité des traductions

Y a-t-il lieu de s'inquiéter? Tout dépend. Les formes traduites avaient leur raison d'être. Elles permettaient notamment à d'autres peuples de parler du Caire, sans devoir essayer de dire *al-Qahira*. Mais les traductions n'étaient pas toutes motivées par des questions de prononciation, mais aussi par la proximité de la ville ou de la région désignée par le toponyme.

La France a certaines affinités linguistiques avec les pays latins qui l'entourent, soit l'Italie, l'Espagne et le Portugal. Les toponymes de ces pays ont été plus facilement traduits que ceux du monde slave, par exemple. Évidemment, les relations culturelles, politiques et commerciales plus étroites avec ces voisins expliquent aussi le phénomène.

Quelques exemples : Toscane, Florence, Naples, Lombardie; Barcelone, Andalousie, Grenade, Séville; Lisbonne, Porto.

Le monde germanique fait un peu bande à part. Commençons par les pays d'Europe du Nord, où le nombre de toponymes traduits est négligeable. Nous avons vu le français *Gothembourg* pour rendre *Göteborg*, mais à part *Copenhague*, pour *København*, et *Elseneur*, pour *Helsingør*, peu de français coule dans les fjords scandinaves.

Le cas de l'Allemagne est différent, car ce pays entretient des relations suivies de longue date avec la France, relations tantôt belliqueuses, tantôt harmonieuses.

Si je vous parle de *Louisbourg*, vous pensez sûrement à la forteresse de Nouvelle-Écosse, tandis qu'il s'agit de l'ancien nom de *Ludwigsburg*. Alors attention à ce que vous dites : l'Université de Tübinge est l'une des meilleures d'Allemagne (*Tübingen*); la célèbre coccinelle est fabriquée aux usines automobiles de Wolfsburg (*Wolfsburg*) et il ne faut surtout pas sauter d'un pont à Berlin, au risque de piquer une tête dans la Sprée (*Spree*).

Ces quelques disparitions ne doivent cependant pas faire oublier le foisonnement de toponymes traduits : Munich, Cologne, Hambourg,

Nuremberg, Rhénanie, Bavière, Franconie, etc.

Les États-Unis comptent deux villes dont le nom est traduit : *Philadelphie* et *La Nouvelle-Orléans*. Mais, il n'y a pas si longtemps, la ville de Detroit, fondée par les Français, s'écrivait *Détroit*. Au fil des décennies, l'accent aigu est hélas disparu des dictionnaires de l'Hexagone. Et comment ne pas parler de *New York*? Il semble bien que la « Grosse Pomme » ne se croque qu'en anglais, parce qu'il n'y a pas si longtemps, un trait d'union lui servait de trognon. D'ailleurs, cette graphie bien française de *New-York* a la vie dure et ressuscite assez souvent dans certaines pages des sports de nos quotidiens. Elle peut même revendiquer une certaine pérennité sur la Rive-Sud de Montréal, où elle figure sur un panneau routier (jusqu'à ce que la rouille en ait raison).

Le phénomène touche bien sûr d'autres contrées. Par exemple, il faut oublier la ville d'*Assomption*, au Paraguay, et parler plutôt d'*Asunción*. De même en est-il de *São Miguel*, aux Açores, au lieu de *Saint-Michel*. Et je vous fais grâce de *Kirkouk*, devenue *Kirkuk*, en Iraq, et autres *Vladicaucase* (*Vladikavkaz*).

Les toponymes traduits vont-ils disparaître?

La question se pose, surtout si l'on connaît ce groupe d'experts des Nations Unies qui préconise la non-traduction des toponymes, une mesure radicale qui plaît à certains, malgré son caractère peu pratique. Le principal avantage serait d'éliminer les multiples traductions d'un toponyme comme *Moscou*, qui reprendrait dans toutes les langues son nom d'origine, *Moskva*.

Néanmoins, il faut garder la tête froide, car l'élimination des traductions signifierait la disparition de quelque 7000 toponymes dans la langue française et l'apparition du même nombre de mots auxquels nous ne sommes pas habitués. Bref, la façon dont nous traduisons le monde serait complètement bouleversée et il ne fait aucun doute que les rédacteurs et les traducteurs renâcleraient. La plupart des noms de pays tels que nous les connaissons ne seraient plus qu'un

souvenir. Ces changements pourraient toucher des pays aussi connus que l'Arménie, le Bhoutan, la Finlande, la Géorgie, la Hongrie, l'Inde et le Japon, qui deviendraient respectivement : *Hayastan*, *Druk Yul*, *Suomi*, *Sakartvelo*, *Magyarország*, *Bharat* et *Nippon*. Le moins que l'on puisse dire, c'est que nous serions désorientés.

D'ailleurs, ce courant onusien de non-traduction fait peu d'adeptes et les dictionnaires en témoignent chaque

année, car ils s'en tiennent le plus souvent aux graphies consacrées et n'indiquent les noms originaux qu'à titre indicatif.

Oui, la traduction des toponymes est encore bien loin de Waterloo. ■

Glanure

C'est la recette idéale pour faire comprendre le flexitarisme, 80 % végé, et de la viande le reste du temps.

Le Devoir, 25 mars 2011

Suite de la page 29

Continued from page 29

De plus, n'en déplaise à ceux qui annoncent la fin de l'ère du papier, l'arrivée d'un nouveau média ne signifie pas toujours la disparition de l'ancien. Il y a environ 50 ans, certains pensaient que la radio et les journaux allaient disparaître avec l'arrivée de la télévision et traitaient les jeunes de génération d'« idiots visuels* ».

L'autre bonne nouvelle, c'est que le balancier risque maintenant de favoriser les lettrés et la diversité. Le règne de la convergence culturelle qui sévit aujourd'hui ne saurait être éternel. Les illusions sont de plus en plus courtes, puisque l'information circule de plus en plus vite.

On devrait donc bientôt redécouvrir le charme de la différence et des cultures distinctes après quelques années de mondialisation où seul le profit financier comptait.

Les défis et les possibilités sont à la mesure de l'époque, innombrables! J'ai confiance en vous, comme j'ai confiance en mes fils qui feront aussi bien ou mieux que leurs parents. ■

No offence to those who are proclaiming the end of the paper era, but the arrival of a new medium does not always mean that an old one will vanish. Fifty years ago, some thought that radio and newspapers would disappear with the advent of television and referred to young people as a generation of "visual idiots."

The other good news is that the pendulum may now be swinging back toward intellectuals and diversity. The reign of cultural convergence that exists today will not last forever. Illusions are more and more fleeting, as information is circulating faster and faster.

We should soon rediscover the charm of distinctiveness and different cultures after several years of globalization, when financial gain was all that mattered.

The challenges and opportunities are indicative of the times and are innumerable. I have every confidence in you, just as I have every confidence that my sons will do as well as or better than their parents. ■

* Jeu de mots avec *audiovisuel*.

Timeo hominem unius libri

Hugo Lafrance

Les habitués des pages roses du *Larousse* et les latinistes parmi vous connaissent sans doute la locution *timeo hominem unius libri*. Elle signifie « Je crains l'homme d'un seul livre ». On pourrait paraphraser cet axiome en le rendant par « Je crains le linguiste d'un seul dictionnaire ».

À la question « Quel est le meilleur dictionnaire qu'on peut avoir dans sa bibliothèque? », la réponse idéale est sans doute que c'est en fait l'ensemble constitué par tous les dictionnaires existants. On comprendra que l'usager moyen veuille se limiter pour économiser, mais, bien sûr, un spécialiste aura davantage à en posséder de nombreux (et à les consulter), à plus forte raison s'il écrit lui-même un dictionnaire de type correctif.

Pour être plus précis, on pourrait dire qu'il faut se méfier des conclusions des grammairiens qui limitent leur enquête linguistique, pour une raison ou une autre, par exemple en se fiant trop à un seul dictionnaire. **Ces grammairiens sont susceptibles de voir des fautes dans l'usage là où il y a en fait des lacunes dans leurs sources.** Or, chercher à bannir une expression correcte parce que tel dictionnaire ne la donne pas, quand il ne s'agit que d'une lacune, c'est concentrer son énergie sur une tâche stérile, augmenter les chances de survie des tours véritablement fautifs, appauvrir involontairement la langue et favoriser l'insécurité linguistique de la population.

Quelques exemples

Voici donc quelques exemples d'affirmations fondées sur une enquête lexicographique limitée à quelques ouvrages (c'est moi qui souligne) :

renforcer

« Depuis quelques décennies, seul le verbe **RENFORCER** est resté en usage. Renforcer est devenu désuet et **les dictionnaires actuels n'en font pas mention.** » [Camil Chouinard, *1500 pièges du français parlé et écrit*, 2007]

Le verbe « renforcer », absent du *Petit Robert 2001*, se trouve dans *Le grand Robert 2005* et dans le *Flammarion* de 1999. Il se trouve maintenant aussi dans *Le petit Robert* (2009), et c'est le seul dictionnaire dans cette liste selon lequel il y aurait là un canadienisme. *Le grand Robert 2005*, quant à lui, ne donne que la marque « rare » à ce mot.

opportunité

« La plupart des dictionnaires **attestent maintenant** le terme “opportunité” au sens d'*occasion*. [...] Même si cette **nouvelle acception...** » [Guy Bertrand, *400 capsules linguistiques*, 1999]

En réalité, ce sens a plus de 600 ans :

« ...mais dissimuler et faindre son courage, en attendant **opportunité** de grever aucun, se peut appeler vice. » [Christine de Pizan, *Le livre des fais et bonnes meurs du sage roy Charles V*, 1404, in *Dictionnaire du moyen français* 2010]

Il était déjà présent dans le *Dictionnaire de l'Académie* de 1694 (« Occasion propre, favorable. »).

On notera la contradiction entre *Le petit Robert 2011*, qui décrit ce sens comme un anglicisme critiqué de 1864 et *Le grand Robert* (1987 et 2005), selon lequel ce sens serait plutôt de 1355, et qui ne fait aucune référence à l'anglais...

bonbonne de gaz

« Le plongeur descend sous l'eau avec sa bouteille (et non sa bonbonne) d'oxygène. » [Marie-Éva de Villers, *Multidictionnaire*, 1997]

L'expression « bonbonne de gaz, d'oxygène, etc. », absente du *Petit Robert 2001*, est courante au Québec et en Europe. Le *Multidictionnaire* (1997 et 2009) et *Mieux dire : Mieux écrire* (2007) en font une impropriété.

On notera que ce sens est maintenant donné par *Le petit Robert 2011*, mais qu'il y est considéré comme régional (Belgique et Luxembourg). Il se trouve pourtant dans au moins deux dictionnaires à titre de terme du français standard (*Dictionnaire de l'Académie* et *Trésor de la langue française*, sous « gaz »).

pour votre information

« cette locution est à éviter, car elle est calquée de l'anglais *for your information* » [Banque de dépannage linguistique, site consulté le 8 février 2011]

L'Office québécois de la langue française véhicule depuis maintenant au moins 15 ans (*Le français au bureau*, 1996, p. 255) l'idée que cette expression, absente du *Petit Robert* (2001 et 2011), est fautive. Elle se trouve pourtant dans le *Hachette* (sous « gouverne »), dans la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie* (sous « information »), dans le *Trésor de la langue française* (sous « gouverne ») et chez le comte de Montalembert (1810-1870; académicien).

De fausses difficultés

Les lexicographes s'inspirant les uns des autres, il arrive que l'auteur d'un dictionnaire condamne telle ou telle expression simplement parce qu'elle est absente du *Petit Robert*. Il la consignera à tort comme une impropriété, et cette interprétation servira de modèle à un autre lexicographe, qui proscriera l'expression à son tour. C'est sans doute ce qui s'est produit avec Yvon Delisle (*Mieux dire : Mieux écrire*), qui a rejeté « bonbonne de gaz, d'oxygène, etc. » sur la foi du *Multidictionnaire*. Parfois, l'effet domino prend de grandes proportions; l'erreur s'ancre dans la tradition lexicographique et devient difficile à déloger (voir la remarque sur « par contre » dans la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie*). C'est le cas de l'expression « pour votre information », considérée comme un anglicisme par Marie-Éva de Villers (*Multidictionnaire*, 2009), Constance Forest et Denise Boudreau (version mise à jour du *Dictionnaire des anglicismes* de Colpron, 1999), Michel-Alfred Parmentier (*Dictionnaire des expressions et tournures calquées sur l'anglais*, 2006), Guy Bertrand (*Le français au micro*, site consulté le 8 février 2011) et Yvon Delisle (*Mieux dire : Mieux écrire*).

Comme l'écrit Lionel Meney (c'est lui qui souligne) :

« Il faut se garder de limiter son enquête lexicographique aux seuls dictionnaires (même s'il y en a de très bons) et surtout de dire : "Ce n'est pas dans le dictionnaire, donc ce n'est pas français!" » [*Dictionnaire québécois-français*, 1999, p. VIII]

Si on n'observe pas cette mise en garde, il est possible que les fausses difficultés consignées aujourd'hui dans les dictionnaires continuent d'être considérées comme des fautes dans 100 ans. C'est par exemple ce qui se produit avec « police montée », que Jules-Paul Tardivel (*L'anglicisme : voilà l'ennemi!*, 1880) critiquait à titre d'anglicisme fautif. Il s'imaginait probablement se trouver en présence d'une expression régionale attribuable à l'anglais, d'où la condamnation, et ce, 23 ans après qu'un Français l'eut utilisée (Antoine Fauchery, *Lettres d'un mineur en Australie*, Paris, 1857). Les grammairiens continuent de critiquer ce tour au Québec (*Mieux dire : Mieux écrire*, 2007; Colpron, 1999, etc.) malgré sa présence dans le *Dictionnaire de l'Académie* (9^e édition), dans *Le petit Robert*, chez Jean Ray (*Les derniers contes de Canterbury*, 1944) et chez Bernanos (1928, *Trésor de la langue française*, sous « monté »). À noter : l'expression « papier de toilette » est dans une situation semblable.

Ne soyons ni le *servum pecus* (troupeau servile) d'Horace, ni les moutons de Panurge. Un bon dictionnaire ne sera jamais bien utile sans une bonne dose de jugement! ■



Portail linguistique du Canada

Quoi de neuf dans la francophonie canadienne? Consultez la section En manchettes de la page d'accueil du Portail linguistique du Canada! Chaque semaine, un nouveau, un festival, une initiative attirera votre attention.



Gouvernement
du Canada

Government
of Canada

Canada

Hymne à la traduction Something to sing about

Paul Leroux

L'Actualité langagière vous offre un article plus léger qu'à l'habitude. Amusez-vous à fredonner les paroles que vous propose Paul Leroux, un collaborateur de longue date, sur des airs que, j'en suis sûr, plusieurs d'entre vous connaissent. Bon moment de détente!

Language Update has an article for you that is somewhat more light-hearted than the usual fare. Paul Leroux, a long-time contributor, has written new lyrics to tunes I am sure will be familiar to many readers. Feel free to hum or sing along!

Air : « Je ne suis qu'une chanson »
(Paroles et musique : Diane Juster)
Paroles adaptées par Paul Leroux

Ma vie a été un long sacerdoce
J'ai mené un combat féroce
Pour atteindre les plus hauts idéaux
Je suis traducteur au sein du Bureau
Traduire, ça été plus qu'un simple travail
J'ai lutté, j'ai livré bataille
J'ai cherché par toutes les mesures
À maintenir la langue à l'état pur

REFRAIN

Et moi, je fais de la traduction
Je soigne ma langue, je vise la perfection
Appelle-moi vestale de l'expression
Les belles paroles, j'en ai fait ma passion
Un jour, j'arriverai à la fin d'une carrière
Dont je suis, somme toute, assez fier
Elle m'a comblé d'une joie si profonde
J'ai pu faire le meilleur métier du monde
Un jour, je quitterai les couloirs du Bureau
Je passerai à d'autres le flambeau
J'ai pu bien maîtriser deux idiomes
Je me compte le plus heureux des hommes

REFRAIN

Et moi, je fais de la traduction
Je soigne ma langue, je vise la perfection
Appelle-moi vestale de l'expression
Les belles paroles, j'en ai fait ma passion

Tune: "Unchained Melody"
(Lyrics: Hy Zaret, Music: Alex North)
Lyrics adapted by Paul Leroux

All my life
I've hungered
To find the perfect word
To say what you mean
And all my life
I've laboured
To make your message heard
Your meaning seen

REFRAIN

My whole life long
I've sung your song
Come sing along
With me
Words flow from my heart
To the page, to the page
To the snowy white of the page
Let me use my art
To convey, to convey
Everything your heart wants to say

All my life
My passion
Has been to make words sing
As well as can be
And when I can
I fashion
A sweet and lovely thing
And set words free

REFRAIN

My whole life long
I've sung your song
Come sing along
With me

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Redacteur en chef/Editor-in-Chief
Jean-Sylvain Dubé

Rédacteur en chef adjoint/Assistant Editor-in-Chief
Jacques Desrosiers

Comité de lecture/Review Committee

Cathryn Arnold
Denise Cyr
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frédélin Leroux fils
Emmanuelle Samson
Rafael Solis

Conception graphique/Graphic Design
kaboom.ca

Une question à poser? Un commentaire à formuler?
Un article à proposer? Écrivez au rédacteur en chef, à
jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. Vous pouvez
aussi le joindre par téléphone, au 819-956-8473, ou
par télécopieur, au 819-953-8443.

Do you have any questions or comments? Would you
like to suggest an article? Contact the Editor-in-Chief
at jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. You can
also reach him by telephone at 819-956-8473 or by
fax at 819-953-8443.

Cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons
les articles portant sur la traduction, la terminologie,
l'interprétation, la rédaction, les industries de la
langue, les technologies langagières et les difficultés
de langue en français, en anglais ou en espagnol,
dans la mesure où ils sont bien documentés et
susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les
manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière*
n'engagent que leurs auteurs.

© Ministère des Travaux publics et des Services
gouvernementaux du Canada 2011

We would like to remind readers that this publication
is open to anyone wishing to contribute. We accept
articles relating to translation, terminology, inter-
pretation, writing, the language industries, language
technology and language problems in English, French
or Spanish as long as the articles are well documented
and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected
manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the
opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government
Services of Canada 2011

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an
par le Bureau de la traduction, Travaux publics et
Services gouvernementaux Canada.

btb.gc.ca

Language Update is published four times a year
by the Translation Bureau, Public Works and
Government Services Canada.

btb.gc.ca

Nos collaborateurs Our Contributors

Amélie Choquette est diplômée en administration des affaires de l'UQAM. Depuis 2010, elle est agente de projets à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, où elle travaille aux dossiers des réseaux nationaux et autochtones. / **Amélie Choquette** is a graduate of UQAM in business administration. She is currently a project officer at the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. She has been working on national and Aboriginal networks since 2010.

Jean Delisle, trad. a., term. a., diplômé de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3, est professeur émérite de l'Université d'Ottawa, où il a enseigné de 1974 à 2007. Auteur ou coauteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a été traduit dans une quinzaine de langues. / **Jean Delisle**, C. Tr., C. Term., a graduate of Sorbonne Nouvelle – Paris 3, is an emeritus professor at the University of Ottawa, where he taught from 1974 to 2007. He is the author or co-author of some 20 books, which have been translated into about 15 languages.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*. / **Jacques Desrosiers**, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Francine Gosselin, gestionnaire de projets à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, coordonne les activités des réseaux nationaux de terminologie, y compris la gestion des dossiers autochtones. / **Francine Gosselin**, a project manager at the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, coordinates the activities of the national terminology networks, including management of Aboriginal files.

Titulaire d'une maîtrise en traduction de l'Université de Montréal, **Mariette Grandchamp-Tupula** a cumulé plus de 35 années de service au Bureau de la traduction, où elle a travaillé comme terminologue dans plusieurs domaines, dont les sciences de la Terre. Elle vient de prendre sa retraite. / With a master's in translation from the Université de Montréal, **Mariette Grandchamp-Tupula** worked for over 35 years at the Translation Bureau as a terminologist in several subject fields, including Earth science. She has just recently retired.

Marise Guay est langagière-analyste aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction. Elle contribue au Portail linguistique du Canada et aux outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus*. / **Marise Guay** is a language analyst with the Translation Bureau's French Linguistic Services. She contributes to the Language Portal of Canada and the *TERMIUM Plus* writing tools.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la conception de précieux logiciels. / **André Guyon** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies adviser and helps develop valuable software.

Hugo Lafrance est traducteur de formation. Au sortir de l'université, il a occupé différents postes dans le domaine des langues : traducteur, réviseur-correcteur, coordonnateur de traduction et linguiste. Dans ses temps libres, il lui arrive d'étudier l'italien pour se divertir. / **Hugo Lafrance** is a translator by training. After university, he held various positions in the language field: translator, reviser-proofreader, translation coordinator and linguist. He also finds time to study Italian for fun.

Frédélin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédélin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Paul Leroux chante son hymne à la traduction au sein du Bureau depuis trente ans, où il traduit du français à l'anglais. Il compte prendre sa retraite dans cinq ans. En plus d'être plumitif, il aime fréquenter les bars karaoké. / **Paul Leroux**, a French-English translator, has made translation something to sing about in the Bureau for 30 years. He plans to retire in five years. He enjoys creative writing and singing karaoke.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a senior translator and reviser from French to English for more than 15 years. She now works for the Translation Bureau's Montréal Regional Unit. / **Barbara McClintock**, trad. a., M.A., a été traductrice principale et réviseur de français à l'anglais dans le privé pendant plus de 15 ans. Elle travaille aujourd'hui au Service régional de Montréal du Bureau de la traduction.

Elisa Paoletti, M.A. in translation (University of Ottawa), C. Tran. and C. Term. (ATIO), is a terminologist on the Translation Bureau's Human Sciences Division team responsible for updating and enriching the Spanish component of *TERMIUM Plus*. / **Elisa Paoletti**, maîtrise en traduction de l'Université d'Ottawa, trad. a., term. a. de l'ATIO, est terminologue à la Division des sciences humaines du Bureau de la traduction. Elle fait partie de l'équipe chargée d'actualiser et d'enrichir le contenu espagnol de *TERMIUM Plus*.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / **Vancouveroise, Frances Peck** est rédactrice et réviseuse. Elle enseigne la grammaire, la rédaction et la révision depuis plus de vingt ans. Elle a donné des cours dans plusieurs universités et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot, diplômé en science politique et polyglotte, est formateur au Bureau de la traduction, où il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde*. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives the workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

ABONNEMENT PAPIER (S52-4/8-2)

1 an (4 numéros) 35 \$CAN + 5 % TPS = 36,75 \$

Au numéro 9 \$CAN (livraison et TPS en sus)


Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur
général du Canada, adressé aux Editions et Services de
dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

PRINT SUBSCRIPTION RATES (S52-4/8-2)

1 year (4 issues) CAN\$35 + 5% GST = \$36.75

Per issue CAN\$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order
of the Receiver General for Canada and addressed to
Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus®*, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Télécopieur : 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Courriel : publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Site Web : www.publications.gc.ca

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus®*, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Fax: 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Email: publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Website: www.publications.gc.ca

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

CA1
SS 215
-A18

VOLUME 8/3 • AUTOMNE/FALL 2011

L'Actualité langagière



Language Update

www.btb.gc.ca/lactualitelangagiere
www.btb.gc.ca/languageupdate

Peut-on manger dans la main de quelqu'un avec une cuiller d'argent
dans la bouche?

The ups and downs of capitalization

La terminologie de la nouvelle grammaire

Twitter fait gazouiller!

John Tanner, un Indien blanc entre l'arbre et l'écorce (II) /

John Tanner, a white Indian between a rock and a hard place (II)

El pan nuestro de cada día

Lié/relié et la cohérence dans les énumérations

A trilingual parliamentary glossary /

Un lexique parlementaire trilingue

À la bonne franquette

Pièges à éviter à la radio... et à la télé

Sommaire Summary



Le mot de la PDG : Tisser des liens / A Word from the CEO: Building bridges *Donna Achimov, page 4*

La Journée mondiale de la traduction est l'occasion de rappeler le grand rôle de communicateurs que jouent les langagiers. / International Translation Day is an opportunity to reflect on the important role that language professionals play in communications.

The Word Geek: Publishing in the digital era and expressions in the news *Barbara McClintock, page 5*

Technological innovation is changing everything, even the way we write words. What's more, sentences can now start with a lowercase letter. / Les nouveautés technologiques changent jusqu'à la façon d'écrire les mots. Et voilà en plus que des phrases peuvent maintenant commencer par une minuscule.

Mots de tête : Peut-on manger dans la main de quelqu'un avec une cuiller d'argent dans la bouche?

Frédérin Leroux fils, page 6

Oui, on le peut (à condition de ne pas la mordre), et on le fait depuis longtemps, autant en anglais qu'en français, cuiller d'argent ou non dans la bouche. / Yes, we can *manger dans la main de quelqu'un* (provided we don't bite). We've been doing so for a long time, in both English and French, with or without a silver spoon in our mouths.

English Pointers: The ups and downs of capitalization

Frances Peck, page 8

In the past, the use of capital letters was subject to the writer's whim. Nowadays, however, it is strictly regimented. At least, in theory: if you look closer, it's a different story. / Jadis livré à la fantaisie, l'emploi des majuscules obéit de nos jours à la rigueur. Du moins, en principe. Sous la surface, c'est une autre histoire.

La terminologie de la nouvelle grammaire

Marise Guay, page 10

En nouvelle grammaire, la syntaxe a détrôné la sémantique. Les mots qui se comportent de la même façon dans une phrase appartiennent désormais à la même catégorie. / Syntax trumps semantics in the new French grammar. Now, words that behave the same way in a sentence belong to the same category.

Twitter fait gazouiller!

Marjorie Beauchamp, page 13

Tweeter, c'est bien. Gazouiller, c'est encore mieux. Petit précis de terminologie à l'intention des abonnés de Twitter. / Tweeter is fine, but *gazouiller* is even better. A brief summary of terminology for Twitter enthusiasts.

À travers le prisme de l'histoire : John Tanner, un Indien blanc entre l'arbre et l'écorce (II) / Through the Lens of History: John Tanner, a white Indian between a rock and a hard place (II)

Jean Delisle, page 14

La suite des aventures de cet interprète qui, revenu chez les siens, les Blancs, à Sault-Sainte-Marie, sera victime d'une guéguerre entre sectes protestantes, avant de connaître une fin de vie tragique. / The ongoing saga of this interpreter who, once back among his own people—the whites—at Sault Ste. Marie, became the victim of a dispute between Protestant sects and experienced tragedy in his later years.

El Rincón Español: El pan nuestro de cada día

Irma Nunan, página 20

En el proceso de elaboración del pan, alimento básico rico en hidratos de carbono, fibra y vitaminas, el tipo y la calidad de la harina empleada influirán sobre el valor nutritivo, sabor, textura, forma, color y contenido de fibra del producto final.

Français pratique : Lié/relié et la cohérence dans les énumérations

Jacques Desrosiers, page 22

Notre chroniqueur explique pourquoi les frais qu'entraîne une activité sont *liés* et non simplement *reliés* à celle-ci, et il rappelle les principes de logique à respecter dans les listes à puces. / Our columnist explains why *lié*, not *relié*, is the correct word to use when referring to costs associated with an activity and reminds us of the principles of logic that must be followed in bulleted lists.

A trilingual parliamentary glossary / Un lexique parlementaire trilingue

Doris Tautu, page 24

The author presents an English-French-Inuktitut parliamentary glossary, which is part of the movement to revitalize the Inuit language in Nunavut. / Présentation d'un lexique parlementaire anglais-français-inuktitut, qui s'inscrit dans le mouvement de revitalisation de la langue inuite au Nunavut.

Traduire le monde : Les gentils et toponymes composés

André Racicot, page 26

Pas faciles à démêler les gentils composés. Quelle différence entre un Italo-Canadien et un Canado-Italien? Entre un Serbo-Bosniaque et un Bosno-Serbe? / It isn't easy figuring out compound demonyms. What is the difference between an *Italo-Canadien* and a *Canado-Italien*? Or between a *Serbo-Bosniaque* and a *Bosno-Serbe*?

La petite histoire d'une expression : À la bonne franquette

Fanny Vittecoq, page 27

Si l'on vous invite à dîner à la bonne franquette, le repas sera simple, sans cérémonie et un peu improvisé. / If you are invited to *diner à la bonne franquette*, the meal will be simple, unpretentious and somewhat improvised.

Carnet techno : Pour des conversations par Internet réussies / Tech Files: How to improve your Internet conversations

André Guyon, page 28

Aux langagiers d'exploiter les logiciels qui permettent de téléphoner à partir d'un ordinateur et les sites de collaboration où l'on peut tenir des réunions virtuelles. / Language professionals need to take advantage of software for making telephone calls from computers and collaboration sites for holding virtual meetings.

Pièges à éviter à la radio... et à la télé

Louise Carrier, page 30

Il est facile de trébucher sur la prononciation ou l'emploi de mots courants. L'auteure a recueilli un bon florilège d'erreurs souvent entendues à la radio et à la télévision. / It's easy to stumble over the pronunciation or usage of common words. The author has collected a substantial anthology of mistakes often heard on radio and television.

À vous la parole : Racisme métalinguistique?

Hugo Lafrance, page 32

Un lecteur réagit vivement à l'article de Georges Farid sur les injures racistes, publié dans notre numéro du printemps 2011. / A reader reacts strongly to Georges Farid's article on racist insults, published in our spring 2011 issue.



Le billet du rédacteur en chef From the Editor-in-Chief's Desk

Jean-Sylvain Dubé

Translation: Stephanie McCarthy



Apologie d'Internet

Je m'en confesse : je serais incapable de travailler sans Internet. N'ayant pas connu l'ère du papier-crayon au boulot, je ne peux imaginer mes journées sans ordinateur, privé des mille et une richesses que m'offre en un instant la Toile. Au travail sans Internet? Je préfère ne pas y penser.

À mon plus grand plaisir, le Web ne cesse de s'enrichir. J'ai accès en quelques clics à une infinité de ressources linguistiques, gratuites ou payantes. Je consulte en ligne la plupart des grands ouvrages de langue : Robert, Larousse, Grevisse et Merriam-Webster. Il est révolu le temps où je pestais contre *Le bon usage* à la recherche d'une règle de grammaire. Chercher dans le Grevisse n'aura jamais été aussi facile grâce à ma chère amie, la fonction « Ctrl+F ». Je l'avoue : je ne pourrais assurément plus me passer de mes ouvrages électroniques. L'autre jour, je me suis retrouvé complètement désemparé; une panne de courant m'a pris au dépourvu. Dépendant, vous dites?

Il y a bien plus que les classiques sur le Web. Des ressources utiles – et parfois insoupçonnées – foisonnent : banques de données terminologiques, corpus électroniques, blogs et autres outils linguistiques de toutes sortes.

Vous connaissez *TERMIUM Plus*® et ses outils d'aide à la rédaction, le *Grand dictionnaire terminologique* et la Banque de dépannage linguistique de l'Office québécois de la langue française. Mais qu'en est-il des blogues langagiers? Ça vous dit quelque chose? Au temps du Web 2.0, ce genre de sites se propage. Certains blogues occupent une place de choix dans mes marque-pages : *La langue française et ses caprices*, de Maurice Rouleau, *Choux de Siam*, de Line Gingras, *After Deadline*, de Philip B. Corbett, et *L'oreille tendue*, de Benoît Melançon. Je les consulte régulièrement. Il y en a des tas d'autres, j'en suis convaincu. Je vous laisse les découvrir.

Internet, c'est aussi Twitter, une plateforme de microblogage, dont certains comptes proposent des conseils linguistiques précieux. Sur Twitter, pour un gazouillis utile, vous en trouverez dix futiles. À vous de juger!

Je vous invite à *googler* et à pénétrer dans la caverne d'Ali Baba qu'est Internet. Fouillez, vous découvrirez. Mais n'oubliez pas le plus important : naviguez avec discernement. ■

My Internet addiction

I admit it: I would be unable to work without the Internet. Having never known the pen-and-paper office, I can't imagine working without a computer, deprived of the myriad treasures instantly available on the World Wide Web. A workplace without the Internet? I prefer not to think about it.

To my great pleasure, the Web is constantly improving. With just a few clicks, I can access an infinite number of language resources, some of which are free. I consult most of the definitive language references online, including the *Robert*, *Larousse*, *Grevisse* and *Merriam-Webster*. Long gone are the days when I used to curse the *Bon usage* when looking up a rule of grammar. Searching in the *Grevisse* has never been easier, thanks to my dear friend the "Ctrl+F" function. I can unequivocally state that I could no longer do without my electronic references. The other day, an unexpected power failure had me at a complete loss. Yes, you could say that I'm addicted!

The Web contains much more than classic references. Useful—and sometimes unheard-of—resources abound: terminology databases, electronic corpora, blogs and all kinds of other language tools.

You are no doubt familiar with the *Grand dictionnaire terminologique*, the *Banque de dépannage linguistique* of the Office québécois de la langue française and *TERMIUM Plus*® and its writing tools. But what about language blogs? Have you considered them? They are becoming increasingly widespread in today's Web 2.0 world. Some blogs, which I consult regularly, hold a place of honour in my bookmarks. My favourites are *La langue française et ses caprices*, by Maurice Rouleau, *Choux de Siam*, by Line Gingras, *After Deadline*, by Philip B. Corbett, and *L'oreille tendue*, by Benoît Melançon. There are countless others, I am sure, but I leave it to you to discover them!

The microblogging platform Twitter is also found on the Internet, and some people use Twitter to send out valuable language tweets. Other tweets, however, are not as helpful. But that's for you to decide!

I encourage you to google and explore the treasure troves that the Internet offers. Seek and ye shall find. But don't forget the most important tip of all: proceed with caution. ■



Le mot de la PDG A Word from the CEO

Donna Achimov

Tisser des liens

Nous venons de célébrer, le 30 septembre, la Journée mondiale de la traduction, ma première à titre de présidente-directrice générale du Bureau de la traduction. Je suis très heureuse d'avoir pris part à l'événement, qui chaque année met l'accent sur le rôle important, mais souvent effacé, que jouent les langagiers.

Comme tous les emplois que j'ai occupés étaient liés de près ou de loin au domaine des communications, j'ai un vif intérêt pour la façon dont les gens communiquent entre eux. J'ai trouvé le thème choisi pour la Journée – *Un pont entre les cultures* – très inspirant, car je sais que pour bien communiquer, il faut trouver des moyens d'établir des liens afin de faire circuler l'information et les idées. Des moyens, il en existe plusieurs. Les mots, par exemple, exprimés de vive voix ou couchés sur papier. C'est là que vous, les langagiers, intervenez. Vous créez un lien entre les cultures et les langues et permettez aux gens d'interagir et de se comprendre.

« Les hommes construisent trop de murs et pas assez de ponts », a écrit Isaac Newton. À son époque, le mathématicien et physicien anglais ne pensait sûrement pas aux communications comme on les connaît aujourd'hui dans le monde des affaires, du gouvernement et de la culture, ou comme elles s'appliquent à votre domaine de travail. Je crois toutefois que ce mot de Newton est encore d'actualité. Je suis fière de travailler dans un secteur qui construit des ponts et non des murs, un secteur qui aide les gens de langues et de cultures différentes à se comprendre.

J'espère que ce numéro de *L'Actualité langagière* vous plaira. Bonne lecture! ■

Building bridges

On September 30, we marked International Translation Day 2011—my first as Chief Executive Officer of the Translation Bureau. It was a pleasure for me to participate in celebrations that cast a spotlight on the important role that language professionals play, often behind the scenes.

As someone who has been involved in communications in one way or another throughout my career, I have a deep appreciation for how people communicate. So I found the International Translation Day theme *Bridging cultures* very inspiring, because I know that any form of communication depends on finding ways to connect people so that information and ideas can flow. This can happen in different ways, including through words, whether spoken or in print, and that is where the language professional comes in. You make it possible to bridge cultures and languages and for people to interact with one another by creating a common means of understanding.

When English mathematician and physicist Isaac Newton said, “We build too many walls and not enough bridges,” he may not have been thinking of communication as we know it in today's worlds of business, government and culture, or of the work you do as language professionals, but I think his words still hold true. I'm proud to be part of an industry that builds bridges, not walls, and that brings together people who speak different languages and belong to different cultures.

I hope you enjoy reading this issue of *Language Update*! ■



Barbara McClintock

The Word Geek

Publishing in the digital era and expressions in the news

E-reader revolution

Electronic books and e-book readers or e-readers, such as Kindles and Nooks, are spearheading rapid changes in the publishing industry. On July 22, the president of Borders referred to the “e-reader revolution” when he announced the bookstore chain’s demise. Paper is out and digital is in. *The Chicago Manual of Style* (CMS) has been the main reference for the US book publishing industry since 1906. To stay current, the CMS has had to change with the times. In 2010, the 16th edition was published simultaneously in print and online for the first time.¹ In a departure from previous years, the 16th edition prefers US over U.S. and recommends a single approach to ellipses—a three- or four-dot method. The CMS features tips for citing blogs, podcasts and other electronic sources.

eBay, iPad, iPod and other wired words

There is no academy of the English language. Since usage rules, some grey areas are disputed. One of the most perplexing of these areas for writers is how to spell compound words. CMS section 7.85 contains an easy hyphenation guide for compounds and words formed with prefixes. Compounds usually start out as two words, then they take a hyphen and, over time, they become one word. The rate at which this happens depends mainly on usage according to Jan Freeman of

The Boston Globe. She writes that the Associated Press has decided to dispense with the hyphen in *email* and to write *cellphone* and *smartphone* closed instead of open.² Both *e-mail* the noun and the verb (*courrieller*³) are still hyphenated in the CMS.

The popularity of so-called wired words is pushing grammars and dictionaries to change more quickly than usual according to Freeman. Making a radical grammar change, the 16th edition allows a sentence to start with a lower-case letter for company and brand names with a lowercase initial letter and a midcap such as *iPod*.⁴ If you have not looked at the CMS for a few years, the 16th edition has introduced a number of changes to reflect publishing in the digital era.

Green vehicles, plug-in vehicles and V2G

The 2011–12 Quebec budget replaces the tax credit for *green* (i.e. *energy-efficient*) *vehicles* (*véhicules écoénergétiques*) in order to accelerate the arrival of electric vehicles (E.V.s). Individuals who buy a plug-in or hybrid electric vehicle may receive a rebate of up to \$8,000. *Plug-in vehicles* (*véhicules rechargeables*) are exclusively electric, whereas more practical *hybrid vehicles* (*véhicules hybrides*) have both a gas tank for long trips and a rechargeable battery for daily commuting. Quebec also provides a rebate for *home charging stations* (*bornes de recharge à domicile*).⁵

In related news, the University of Delaware has an advanced V2G program. Electric power generated by vehicles and allowed to flow to power lines is referred to as *vehicle-to-grid power*, or *V2G*.⁶

Rare-earth elements, rare-earth metals or blood minerals

Rare-earth element (*métal des terres rares*), a term describing any of the group of chemical elements with an atomic number from 58 to 71, is a misnomer. Rare-earth elements are “neither rare nor earths.”⁷ The elements are also called *blood* or *conflict minerals*, which is an analogy with diamonds, because of the violence associated with African mines. These metals are essential for alloys and magnets for diverse applications, including wind turbines, hybrid cars, computer batteries, medical imaging and smartphones.⁸

Stalking horse

A colourful term in the news recently is *stalking horse*. Originally a hunting term, *stalking horse* has taken on various metaphorical meanings related to deception. I have seen it translated a number of ways, including *stratagème*, *prétexte*, *moyen indirect* and *paravent*. Before a bankruptcy auction, a *stalking horse offer* is an agreement that allows other bidders to bid against the first bidder, whose bid is the floor price. An option is often provided to allow the first bidder to top rival bids.⁹ ■

Sources

- 1 <http://www.chicagomanualofstyle.org/>.
- 2 “Lose the hyphen,” http://mobile.boston.com/art/56/bostonglobe/ideas/articles/2011/03/27/lose_the_hyphen/?single=1&p=2.
- 3 <http://www.granddictionnaire.com>.
- 4 *The Chicago Manual of Style*, s. 8.153, http://www.chicagomanualofstyle.org/about16_rules.html.
- 5 <http://www.budget.finances.gouv.qc.ca/Budget/2011-2012/en/documents/BudgetGlance.pdf>.
- 6 <http://www.udel.edu/V2G/>.
- 7 *TERMIUM Plus*[®].
- 8 <http://www.smartplanet.com/business/blog/smart-takes/in-bid-to-challenge-china-us-revives-rare-earth-element-production/13215/>.
- 9 <http://lexicon.ft.com/Term?term=stalking-horse>.



Frédéric Leroux fils

Mots de tête

Peut-on manger dans la main de quelqu'un avec une cuiller d'argent dans la bouche?

Comme vous avez une meilleure mémoire que moi, vous vous souvenez sûrement de mon billet sur *mordre la main qui nourrit*. Il y a déjà une vingtaine d'années* de cela. Je terminais en déplorant que les dictionnaires bilingues continuent d'ignorer l'expression, malgré son ancienneté (Octave Mirbeau, 1883) et la caution du *Grand Robert* et du *Logos*¹. La situation n'a pas beaucoup changé depuis, mais deux bilingues rachètent un peu l'honneur de leurs confrères, le *Hachette-Oxford* (1994) et le *Larousse bilingue* (1993). Curieusement, l'expression se trouve dans la partie français-anglais seulement. De son côté, le dictionnaire de l'Académie (9^e édition, 1994) semble être le seul à lui donner le sens de « faire preuve d'ingratitude ».

Cela fait donc cinq dictionnaires qui la reconnaissent. Ce qui n'empêche pas les auteurs de trois ouvrages récents d'y voir un anglicisme – Lionel Meney², Michel Parmentier³ et Jean Forest⁴. Vous aurez compris qu'il n'est pas bien vu – chez nous, en tout cas – de ressembler de trop près à l'anglais.

C'est un peu le sort de deux autres expressions, qui ont d'ailleurs un air de parenté avec celle-ci. Et qui, comme elle, pourraient être des jumelles de l'anglais. Dans le cas de la

première, *manger dans la main de quelqu'un*, on pense tout de suite à *to eat out of someone's hand*. On peut présumer que Michel Parmentier et Jean Forest ont eu le même réflexe, puisqu'ils la rangent parmi les tournures calquées sur l'anglais.

Elle existe pourtant depuis presque deux siècles. Mais pas dans le sens où nous l'employons aujourd'hui. Pour l'Académie, par exemple, dans la 8^e édition de son dictionnaire, *manger dans la main de quelqu'un* signifie « avoir des manières trop familières ». Dès l'édition suivante, par contre, ce sens est « vieilli », et s'y ajoute celui de servilité : « témoigner une complète soumission [à quelqu'un] ». Le *Trésor de la langue française* lui donne les deux sens sans préciser que le premier est vieilli. À voir l'âge de ses exemples, il aurait pu leur accoler tous deux l'étiquette de « vieux » : le premier date de 1823 (familiarité) et l'autre de 1846 (servilité).

Chez nous, elle est nettement plus récente. Le plus vieil exemple que j'ai trouvé aurait peut-être 70 ans. C'est le fameux mot qu'on attribue au premier ministre du Québec : « M. Duplessis s'écria : *Les évêques! Ils mangent dans ma main*⁵. » Si on ignorait que les Français connaissent cette expression, on croirait volontiers qu'elle est d'origine québécoise. À supposer que le mot est historique, il daterait grosso modo des années 1940.

Quant aux dictionnaires que vous ouvrez tous les jours, je crois bien que seul le *Petit Robert* de 2011 parle de « servilité ». Et il n'est plus question de « manières familières ». Du côté des bilingues, il faudra attendre le *Harrap's*

de 2007 pour trouver la traduction « manger dans la main ». Pourtant, vingt ans plus tôt, on la trouvait déjà dans le *Harrap's Slang* (1984). Les éditeurs auront mis tout ce temps pour décider qu'elle était entrée dans le bon usage? Les autres ouvrages traduisent *to eat out of someone's hand* par « faire les quatre volontés de quelqu'un », « j'en ferai bien ce que je voudrai », ou autres variantes.

La deuxième expression, *être né avec une cuiller d'argent dans la bouche*, a elle aussi le bonheur de ressembler comme une sœur à son homologue anglaise. La première fois que je l'ai lue, j'ai évidemment sursauté. Surtout que c'était sous la plume d'un grand journaliste : « Vous êtes né, Monsieur, avec une cuiller d'argent dans la bouche⁶. » Comme d'habitude, je me précipitai sur mes dictionnaires. Aucun ne la donnait et les bilingues traduisaient *to be born with a silver spoon in one's mouth* par « être né coiffé ». Depuis, les choses ont heureusement changé. À peine plus de 30 ans après son apparition, au moins quatre ouvrages l'admettent : le dictionnaire de l'Académie, le *Nouveau Littré* (2007), le *Petit Robert* et le *Robert-Collins* (dans les deux parties).

Contrairement aux deux autres, il ne se trouve personne, chez nous, pour condamner cette expression. Étonnant, vous ne trouvez pas? En quoi serait-elle moins suspecte que *mordre la main qui nourrit*, par exemple? Qui a dû attendre presque un siècle que le *Logos* et le *Grand Robert* la reconnaissent... Ou *manger dans la main*? Dont l'attente a été encore plus longue : plus de 150 ans avant que les dictionnaires lui donnent le sens de servilité... Les

* Voir L'Actualité terminologique de juillet 1989 (vol. 22, n° 4), consultable dans les *Chroniques de langue*, au www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra.

défenseurs de la langue seraient moins réticents à accepter une expression nouvelle qu'à donner un autre sens à une expression existante? C'est l'impression qu'ils nous donnent.

Mais de l'autre côté de l'Atlantique, la situation est différente. Dès 1990, Claude Duneton⁷ signale que c'est « une traduction littérale de l'anglais ». Vingt ans plus tard, Alain Rey, dans la nouvelle édition du *Dictionnaire historique de la langue française* (2010), le confirme. Et enfin, deux ans plus tôt, Charles Bernet et Pierre Rézeau⁸ parlaient d'un calque « dont les médias sont particulièrement friands ». Mais le plus intéressant, c'est l'exemple qu'ils donnent. Il date de 1922⁹, soit 50 ans avant celui de Viançon-Ponté! C'est dire que l'expression sera bientôt centenaire.

Par ailleurs, je vous signale que la cuiller peut aussi être « d'or », comme l'indique l'Académie, ou « dorée » (*Libération*). Rey, quant à lui, parle d'une (petite) *cuiller d'argent*. Si la plupart des ouvrages traduisent par « être né coiffé », le *Hachette-Oxford* (1994) donne « naître dans la soie ». C'est le seul, semble-t-il, mais on en trouve plusieurs milliers d'exemples sur Internet. Il est bon que vous le sachiez au cas où le calque vous mettrait mal à l'aise...

Nous l'avons vu, pour chacune de ces expressions, la ressemblance avec l'anglais est telle qu'on pense naturellement au calque. Ce n'est pourtant pas le cas de *manger dans la main*, qui est vraisemblablement plus vieille que son pendant anglais (qui daterait du début du 20^e siècle*). Quant à *mordre la main qui nourrit*, cinq dictionnaires l'admettent sans y voir l'ombre d'un calque, bien que l'anglais lui soit antérieur de quelque 170 ans. Mais pour ce qui est de la dernière (« cuiller d'argent »), la locution anglaise remonte au 18^e siècle, soit deux cents ans avant l'exemple de Rachilde ci-dessus, de sorte que je serais tenté de me ranger à l'avis de Duneton, Rey et Bernet-Rézeau.

Ce qui n'empêche pas de se demander si elle répond à un besoin. Comme le faisait André Gide à propos d'un anglicisme célèbre, « réaliser » : « Il me paraît [...] vain de chercher à déposer réaliser de la signification du *realize* anglais : nous en avons besoin¹⁰. » Et pourtant, ce ne sont pas les équivalents qui manquaient : *se rendre compte*, *comprendre*, *savoir*, *prendre conscience*, etc.

Aurions-nous moins besoin aujourd'hui de notre « cuiller » que Gide de « réaliser » à l'époque? Alors que la tournure *né coiffé* est vieillie (*Petit*

Larousse), *naître dans la soie* est à peu près inconnue des dictionnaires. On peut bien sûr se rabattre sur une explication : être né dans une famille aisée, une famille riche, appartenir à une famille opulente, une famille cossue, et ainsi de suite, mais on perd la force et la couleur de l'image. Reste qu'il y a quelque chose qui me chicote. Je trouve l'expression terriblement longue... Et pourtant, la formule anglaise n'est pas plus courte. ■

Notes

- 1 Jean Girodet, *Logos : Grand dictionnaire de la langue française*, Bordas, 1976.
- 2 *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 2003.
- 3 *Dictionnaire des expressions et tournures calquées sur l'anglais*, Presses de l'Université Laval, 2007.
- 4 *Grand glossaire des anglicismes du Québec*, Triptyque, 2008.
- 5 Michel Bernard, *Le Québec change de visage*, Plon, 1964.
- 6 Pierre Viançon-Ponté, *Lettre ouverte aux hommes politiques*, Albin Michel, 1976.
- 7 *Le bouquet des expressions imagées*, Seuil, 1990.
- 8 *On va le dire comme ça*, Livre de poche, 2010 (Balland, 2008).
- 9 Rachilde, *L'hôtel du grand veneur*.
- 10 *Incidences*, Gallimard, 1924.

Glanure

L'indice de **cyclabilité** est un outil qui permettra d'évaluer les quartiers d'une ville sur la base de la facilité à y circuler à vélo.

Le Devoir, 28 juin 2011



Frances Peck

English Pointers

The ups and downs of capitalization

This spring I read a one-page promo listing the events that would kick off this year's conference of the Editors' Association of Canada (EAC). Describing the "red carpet" reception, the promo said: "The dress code is charmingly unclear: Dress up; Dress down; Dress as your favourite literary character or Public Personage of Note."

Lest you worry that no one is proofreading EAC publications these days (as if), I should hasten to explain that the one-pager, titled "The West Coast Editor Bugle," was written and printed in the style of a 1901 broadsheet. The whimsical capitalization harked back to a time when capital letters were used more subjectively than systematically, to draw attention to words by elevating them, literally, above the rest of the content.

This "capital letters as spotlights" approach has a long history in English. In the 17th century Robert Burton, scornful of his "scribbling age," when people would write anything to become famous (the precursor to our own "scrambling age," when people will *do* anything to become famous), vented his scorn in capitals: "They will rush into all learning, divine, human authors, rake over all Indexes and Pamphlets for notes,...write great Tomes...." (*The Anatomy of Melancholy*).

Similarly, 18th-century novelist Laurence Sterne dedicated *The Life and Opinions of Tristram Shandy* to William Pitt, stating: "Never poor Wight [creature] of a Dedicator had less hopes from his Dedication...being firmly persuaded that every time a man smiles,—but much more so, when he laughs, that it adds something to this Fragment of Life."

Whether it's an improvement or an impoverishment, today's approach to capitalization favours rigour over whimsy. On the surface, the rules are simple: capitalize the first word of a sentence, the main words in a title and any proper noun. But dig beneath the surface and you'll find all kinds of tangled applications.

Proper versus common nouns

Particularly confusing to today's writers is the difference between proper nouns (official names of specific nouns), which are capped, and common nouns (general names of general nouns), which are not. In the workplace, that confusion usually leads to excessive capitalization, as in this sentence from a government document, sweetly (but unintentionally) reminiscent of a bygone era: "The new Management Tool allows for the electronic creation and submission of Travel Requests and Expense Reports." Here, all the nouns are common and should be lowercase.

Part of the problem is that increased standardization aside, capitalization rules are still as varied as the martini list in an upscale bar. The best bet is to consult a current style guide, but different guides take different approaches. Consider job titles and ranks. *The Canadian Style* takes an "up" approach, capping titles when they refer to a specific person: the Leader of the Opposition, the Assistant Deputy Minister, the Archbishop. *The Canadian Press Stylebook* takes a "down" approach, advocating lowercase unless it's a formal title that directly precedes the name: the prime minister, the deputy minister, the archbishop.

Or consider this question, which recently floated among my editing colleagues: should *rivers* be capped in "My friend has paddled down the Nahanni and Alsek rivers"? *CP Stylebook* and *The Canadian Style* both say no. *The Chicago Manual of Style* says yes. But *Chicago* has flip-flopped on the matter enough to give the most robust editor whiplash. The previous edition (15th) said lowercase, while the edition before that (14th) said caps but noted that the guide's former preference had been lowercase.

Derivations of proper nouns

Words derived from proper nouns usually keep the noun's caps; hence we refer to a Canadianized textbook, Dickensian plots and European fashions (often worn by Eurotrash). But again, variations abound. Here's a sampling of how *Chicago*, the *Canadian Oxford Dictionary* and *The Canadian Press Caps and Spelling* treat derivations.

- Roman numerals (*CanOx*) BUT roman numerals (*Caps and Spelling, Chicago*); roman type (all three)
- Dutch oven (*CanOx*) BUT dutch oven (*Chicago*)
- Swiss cheese (*CanOx*) BUT swiss cheese, unless actually made in Switzerland (*Chicago*)
- French door (*CanOx*) BUT french door (*Caps and Spelling*); french fries (all three)

Acronyms and initialisms

Don't fall into the trap of automatically capitalizing a term that's shortened to an all-caps acronym (when the letters are pronounced as a word) or initialism (when the letters are pronounced as themselves). The decision to cap depends on whether the term is a common or proper noun.

- GDP: gross domestic product (common noun)
- MOU: memorandum of understanding (common noun)
- NATO: North Atlantic Treaty Organization (proper noun)
- OPP: Ontario Provincial Police (proper noun)
- ESL: English as a second language (proper and common nouns)

Tricky names, bumpy names

You'd at least think that proper names, of both people and organizations, would be straightforward. Not so. Some Public Personages of Note prefer to lowercase their names. *CP Stylebook* and *Chicago* recommend respecting the preference of such individuals, who include singer k.d. lang and activist bell hooks (but not poet E. E. Cummings, whose name, scholars have determined, was lowercased by his publishers).

Names of companies, institutions and the like are typically capitalized, but some organizations, usually for promotional reasons, render their names in all caps (EKATI, NAV CANADA) or all lowercase (adidas, gordongroup). In their own documentation, organizations can decorate their name with whatever flourishes they like, but *CP Stylebook* and *Chicago* advise using customary capitalization for such names (Ekati, Nav Canada, Adidas, Gordongroup).

What about the explosion of organizations (NRCan, TVOntario, HudBay Minerals), not to mention products and services (BlackBerry, YouTube, iPod, eBay), whose names are a bumpy blend of caps and lowercase? Camel case, as this style is evocatively called, has been around a long time in chemical formulas (NaCl) and names (MacNeil), but the phenomenon got a healthy boost during the dot-com era. Since then, more and more names have morphed: Federal Express is now FedEx; the Workers' Compensation Board of BC is WorkSafeBC; Toronto's Hospital for Sick Children is SickKids.

An article in *New Scientist* (October 27, 2007) describes the two camel styles that have arisen as "UpperCamelCase" (HarperCollins) and "lowerCamelCase" (iTunes). *CP Stylebook, Chicago* and *The Canadian Style* agree that such midcaps (to use *Chicago's* term) should be preserved. The guides depart, however, on how to handle lowerCamelCase at the beginning of a sentence. *CP Stylebook* says to capitalize the first letter of a word such as eBay and iPod if it starts a sentence (page 279); *Chicago* says not to (section 8.153); *The Canadian Style*, written before most e-age spellings developed, is silent on the issue.

Looking aHead

In her futuristic novels *Oryx and Crake* and *The Year of the Flood*, Margaret Atwood satirically captures the allure of camel caps in names such as AnooYoo (a spa), CorpSeCorps (a security company) and HappyBurgers. The trend toward midcaps is only just getting started, her writing implies, and I have to agree.

The Editors' Association of Canada conference whose events were listed in that 1901-style broadsheet? Its theme was "Editing in the Age of e-Everything." You can bet that more than a little discussion went into deciding how to capitalize *that* title. ■

Sources

- Canadian Oxford Dictionary*, 2nd edition, 2004.
The Canadian Press Caps and Spelling, 19th edition, 2009.
The Canadian Press Stylebook, 16th edition, 2010.
The Canadian Style, revised and expanded edition, 1997.
The Chicago Manual of Style, 16th edition, 2010.



Language Portal of Canada

What language stories are making headlines in Canada this week? Check out Headlines on the home page of the Language Portal of Canada. Each week you will learn about an event, an initiative or a little-known fact.



Government
of Canada

Gouvernement
du Canada

Canada

La terminologie de la nouvelle grammaire

Marise Guay

Cet article est le troisième d'une série de quatre sur la nouvelle grammaire.

Le français a toujours été ma matière favorite à l'école. J'adorais la théorie et j'acceptais les caprices de ma langue avec philosophie : c'est ce qui fait son charme. Une fois au cégep, j'ai travaillé au centre d'aide en français. Je n'ai cessé de m'étonner de la difficulté qu'éprouvaient certains à retenir le bon terme pour désigner la bonne notion. « Pourquoi l'adjectif peut-il être qualificatif et possessif? C'est pas du tout la même chose! », me disait Josiane, une étudiante que j'aidais. Heureusement, le terme *déterminant possessif* existait déjà, ce qui lui a permis de comprendre. Mais chaque fois qu'elle rencontrait le mot *adjectif* dans les ouvrages, elle devait réfléchir pour trouver de quelle notion il était question.

Aujourd'hui, je me demande si la terminologie de la nouvelle grammaire aurait aidé Josiane à comprendre la théorie. Chose certaine, la question de l'adjectif ne lui aurait pas causé de maux de tête. La terminologie de la nouvelle grammaire est légèrement différente de celle de la grammaire traditionnelle. En fait, les modifications apportées découlent surtout du changement d'éclairage; la nouvelle grammaire donne une place particulière aux critères syntaxiques, c'est-à-dire à l'utilisation du mot dans la phrase, alors que la grammaire traditionnelle se fondait largement sur les critères sémantiques.

Correspondance des principales classes de mots de la grammaire traditionnelle et de la nouvelle grammaire

Grammaire traditionnelle	Nouvelle grammaire
Article	Déterminant
Adjectif	
Adjectif qualificatif	Adjectif (qualifiant ou classifiant)
Verbe d'état	Verbe attributif
Locution adjectivale	Adjectif composé, adjectif complexe
Locution adverbiale	Adverbe composé, adverbe complexe

L'adjectif et le déterminant actualisés

On a laissé tomber le mot *qualificatif* après *adjectif*, car ceux qu'on appelait avant *adjectif démonstratif*, *possessif*, *numéral* et *indéfini* sont maintenant des déterminants (*déterminant démonstratif*, *possessif*, *numéral* et *indéfini*). La classe des déterminants regroupe les mots qui servent à introduire le nom dans la phrase et qui, en règle générale, précèdent ce dernier. Il n'est donc plus nécessaire de préciser qu'un adjectif est qualificatif.

On considère également le participe passé employé seul comme un adjectif étant donné qu'il s'accorde comme tel. On l'appelle parfois *adjectif participe*, comme c'était déjà le cas dans certains ouvrages traditionnels. Les adjectifs se subdivisent entre les adjectifs qualifiants et les adjectifs classifiants.

L'**adjectif qualifiant** exprime une qualité de la chose dont on parle. On y voit le point de vue du rédacteur, sa subjectivité.

- La belle voiture

L'**adjectif classifiant** sert à classer les choses dans des catégories et exprime une caractéristique objective. Ce type d'adjectif ne peut pas être modifié par un adverbe.

- La voiture familiale (≠ La voiture *très* familiale)

Tout comme les adjectifs démonstratifs, possessifs, etc., l'article fait maintenant partie des déterminants.

Les verbes reclassés

En nouvelle grammaire, les verbes sont classés en deux grandes catégories selon leur forme : les verbes réguliers et les verbes irréguliers. On les regroupe donc en fonction de leur conjugaison. La première catégorie comprend les verbes en *-er* et en *-ir* dont la conjugaison est régulière (*manger*, *finir*, *partir*, etc.). Comme son nom l'indique, la deuxième catégorie comprend les verbes dont la conjugaison présente des irrégularités (*être*, *descendre*, *voir*, etc.).

Dans la grammaire traditionnelle, les verbes d'état appartenaient à l'un des trois groupes. Dorénavant appelés *attributifs*, ils sont classés dans l'un ou l'autre des deux groupes selon leur conjugaison. Par exemple, *sembler* et *rester* sont des verbes réguliers, tandis que *devenir* et *paraître* sont irréguliers.

Point important même s'il ne relève pas directement de la nouvelle grammaire : le conditionnel n'est plus un mode; il est dorénavant un temps du mode indicatif. Ce changement est plus ou moins récent. À preuve, il était déjà expliqué dans la 12^e édition du *Bon usage* (§ 859), datant de 1986.

Correspondance des fonctions de la grammaire traditionnelle et de la nouvelle grammaire

Grammaire traditionnelle	Nouvelle grammaire
Apposition	Complément du nom
Épithète	
Complément déterminatif	
Attribut	Attribut du sujet
	Attribut du complément direct
Complément circonstanciel	Complément de phrase
	Complément du verbe
Complément d'agent	Complément du verbe passif
Complément d'objet direct	Complément direct du verbe
Complément d'objet indirect	Complément indirect du verbe

Le complément du nom élargi

L'apposition, le complément déterminatif et l'épithète s'appellent à présent *compléments du nom*. Comme son nom l'indique, la fonction *complément du nom* est celle d'un mot ou d'un groupe de mots qui complète un nom, ce qui explique la fusion de ces fonctions de la grammaire traditionnelle.

- Mon chaton, **petite boule adorable**, mange toutes mes plantes. (apposition → compl. du nom)
- Ma **nouvelle** fougère est l'une des victimes de la bête. (épithète → compl. du nom)
- Bientôt, il ne me restera que des pots de **fleurs**. (compl. déterminatif → compl. du nom)

Dans la phrase, les compléments du nom sont nécessaires ou facultatifs, selon leur rôle. Ils sont, le plus souvent, placés à la droite du nom.

Les compléments du nom qui servent à déterminer la réalité dont il est question, les compléments dits nécessaires, ne sont pas encadrés de virgules.

- La table **de la cuisine** est toute neuve.
- La maison **ancestrale** accueille une soirée de poésie.

Quant aux compléments du nom qui ne servent qu'à donner une explication supplémentaire, ils sont considérés comme facultatifs et mis entre virgules.

- Les balades, **à pied ou à vélo**, sont de belles activités automnales.
- Le Canada, **pays de contrastes et de nature**, s'étend entre l'océan Pacifique et l'océan Atlantique.

Compléments et attributs font peau neuve

Les compléments d'objet direct, d'objet indirect et circonstanciel laissent place aux compléments du verbe, directs ou indirects, et au complément de phrase. Ainsi, la fonction *complément circonstanciel* telle qu'on la connaissait, avec ses nombreuses circonstances, n'existe plus. Et le complément de phrase (CDP) de la nouvelle grammaire n'est pas l'équivalent exact du complément circonstanciel. La raison de ce changement repose une fois de plus sur la syntaxe. Le but, le lieu, la cause, le moyen, etc., sont des circonstances selon le vocabulaire de la sémantique (du sens). En syntaxe, les unités d'une même classe doivent avoir les mêmes caractéristiques syntaxiques, peu importe qu'elles indiquent, d'un point de vue sémantique, un lieu, un résultat, un instrument... Par exemple, selon la grammaire traditionnelle, les mots en gras dans les phrases suivantes sont deux types de compléments différents.

- Cette promotion m'a coûté **une amie**. (complément d'objet direct [COD])
- Mes rénovations m'ont coûté **des milliers de dollars**. (complément circonstanciel)

Les deux phrases ont exactement la même construction et le même verbe conjugué mais, selon la grammaire traditionnelle, l'un est COD, l'autre est complément circonstanciel. Selon la nouvelle grammaire, ces deux éléments sont des compléments directs, car ils se comportent de la même façon dans la phrase. Pour le démontrer, utilisons les manipulations syntaxiques, un des outils d'analyse en nouvelle grammaire.

On dit que le complément du verbe ne peut être déplacé dans la phrase ni effacé, contrairement au CDP. Reprenons les deux phrases de départ constituées de deux groupes : le groupe sujet (GS) et le groupe verbe (GV), unis par les accolades { } pour illustrer qu'ils sont liés syntaxiquement. Si nous essayons de déplacer le complément ou de l'effacer, nous obtenons deux phrases incorrectes (symbole ≠).

1) [Cette promotion] }} [m'a coûté une amie].

≠ Une amie cette promotion m'a coûtée.

≠ Cette promotion m'a coûté ~~une amie~~.

2) [Mes rénovations] }} [m'ont coûté des milliers de dollars].

≠ Des milliers de dollars mes rénovations m'ont coûtés.

≠ Mes rénovations m'ont coûté ~~des milliers de dollars~~.

À la lumière de ces manipulations, on peut conclure que ce complément est obligatoire pour que la phrase ait un sens et qu'il doit rester à la droite du verbe, sans préposition entre les deux. Ce type de complément est donc un complément du verbe et, comme rien ne le sépare du verbe, il s'agit d'un complément direct.

Le groupe *complément de phrase*, pour sa part, n'est pas obligatoire et peut être déplacé.

[Les enfants] }} [dînent] [dans le jardin].

[Dans le jardin], [les enfants] }} [dînent].

Les éléments du GV qui ne sont pas mobiles sont l'attribut du sujet et l'attribut du complément direct ainsi que les compléments du verbe (directs et indirects). On reconnaît aussi ces éléments parce qu'on ne peut les effacer sans changer le sens de la phrase.

[La marmotte] }} [est dodue].

≠ Dodue la marmotte est.

≠ La marmotte est ~~dodue~~.

[Les enfants] }} [agitent des drapeaux].

≠ Des drapeaux les enfants agitent.

≠ Les enfants agitent ~~des drapeaux~~.

[Ses supérieurs] }} [l'ont nommé caporal].

≠ Caporal ses supérieurs l'ont nommé.

≠ Ses supérieurs l'ont nommé ~~caporal~~.

Nouvelle terminologie, nouvelle méthode d'analyse

La nouvelle terminologie est parfois plus simple, car elle regroupe sous une seule dénomination des éléments auparavant distincts. Pour les habitués de la grammaire traditionnelle, un certain effort est tout de même nécessaire pour s'y retrouver, étant donné que la logique sous-jacente est quelque peu différente. Pour assimiler cette nouvelle terminologie, des exercices d'analyse peuvent s'avérer efficaces.

Dans le dernier article de cette série, nous examinerons les manipulations syntaxiques, outils privilégiés de la méthode d'analyse en nouvelle grammaire. Le déplacement et l'effacement d'une composante de la phrase, tels que nous les avons observés dans le présent article, ne sont que deux des cinq manipulations utilisées. Du plaisir en perspective! ■



Portail linguistique du Canada

Quoi de neuf dans la francophonie canadienne? Consultez la section En manchettes de la page d'accueil du Portail linguistique du Canada! Chaque semaine, un concours, un festival, une initiative attirera votre attention.



Gouvernement
du Canada

Government
of Canada

Canada

Twitter fait gazouiller!

Marjorie Beauchamp

L'explosion des médias sociaux a conduit à la création de nouveaux termes pour désigner ces outils de communication nouveau genre. Leur popularité est indéniable, et il est essentiel d'en fixer la terminologie française. La plateforme de microblogage Twitter ne fait pas exception.

Twitter est un outil très intéressant autant pour faire la promotion d'événements ou de nouvelles que pour faire connaître une entreprise. Ayant fêté tout récemment son cinquième anniversaire, il générerait 200 millions de messages par jour et compterait plus de 100 millions d'abonnés.

Mais qu'est-ce qu'un *tweet* ou un *gazouillis*? Il s'agit d'un message d'au plus 140 caractères diffusé sur l'application.

Terminologie française et Twitter

La question des désignations françaises des fonctions de Twitter est un sujet d'actualité au sein de la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction.

Termes anglais	Termes français dans l'application Twitter	Termes dérivés de <i>gazouillis</i>	Definitions françaises
tweet (n.)	tweet (n.m.)	gazouillis (n.m.)	Message d'un maximum de 140 caractères diffusé sur l'application Twitter.
tweet (v.)	tweeter (v.)	gazouiller (v.)	Diffuser un message, nommé <i>gazouillis</i> , sur l'application Twitter.
tweeter (n.); twitterer (n.)	utilisateur (n.m.); utilisatrice (n.f.); twitter (n.m.); twitter (n.f.)	gazouilleur (n.m.); gazouilleuse (n.f.)	Détenteur d'un compte Twitter qui lit et diffuse des <i>gazouillis</i> .
retweet (n.)	retweet (n.m.)	gazouillis partagé (proposition) (n.m.)	Gazouillis qu'un utilisateur a fait suivre à ses abonnés pour propager sur Twitter des nouvelles ou des trouvailles utiles.
retweet (v.)	retweeter (v.)	partager un gazouillis (proposition) (v.)	Faire suivre à ses abonnés sur Twitter un <i>gazouillis</i> diffusé par un autre utilisateur.

Si vous en consultez l'interface française, vous remarquerez que les termes anglais sont simplement repris et francisés. Par contre, si vous feuilletez des journaux comme *La Presse*, vous constaterez que les rédacteurs proposent une nouvelle terminologie pour désigner les fonctions de cette application. Le terme *gazouillis* est un bel exemple de création lexicale.

Parcs Canada semble être le premier ministère au sein du gouvernement du Canada à avoir adopté le terme *gazouillis*,

qui est, à l'heure actuelle, tout de même moins courant que son pendant anglais *tweet**. Toutefois, *gazouillis* fait son chemin.

Famille de termes

Selon mes recherches, les termes *gazouillis* et *gazouiller* semblent déjà bien implantés. La création d'un néologisme pour qualifier la personne qui effectue l'action de *gazouiller* ou qui diffuse un *gazouillis* a donné lieu à *gazouilleur*. Ce terme est tout à fait juste puisqu'il respecte la logique de la famille de termes. Par contre, selon l'Office québécois de la langue française, le terme à privilégier pour traduire les termes anglais *tweeter* et *twitterer* serait *microblogueur*. Toutefois, ce dernier, lorsqu'il est employé seul, est trop générique puisqu'il peut désigner l'utilisateur de n'importe quel blogue. Pour cette raison, une forme plus spécifique serait préférable, telle que *microblogueur Twitter* ou *microblogueuse Twitter*. De plus, comme plusieurs sites Web emploient le terme *gazouilleur* pour désigner la plateforme de microblogage Twitter, le terme *microblogueur Twitter* permettrait d'éviter toute confusion.

Pour l'instant, le substantif et le verbe *retweet* ne possèdent aucun équivalent français autre que ceux proposés dans l'application Twitter : *retweet* et *retweeter*. À la suite de demandes de renseignement terminologique, nous avons fait des recherches pour cerner l'emploi et la nature de cette fonction. Le *retweet* ou l'action de *retweeter* correspond au partage d'un *gazouillis* qui a déjà été diffusé. Le message de départ de ce *gazouillis* demeure inchangé, mais il est possible d'y ajouter un commentaire ou des renseignements pour ensuite le partager ou le retransmettre. Certains sites Web vont mentionner l'action de partager et d'autres de rediffuser. Les deux termes semblent valables et le choix de l'équivalent à utiliser demeure à la discrétion du traducteur ou du rédacteur.

La terminologie et les médias sociaux

Les technologies de l'information sont sans cesse en pleine ébullition et génèrent un foisonnement de nouveautés lexicales. Nous suivrons de près l'évolution des *gazouillis* et de leurs dérivés de même que l'évolution des autres fonctions de Twitter. ■

* Les termes *tweet* et *tweeter* figurent dans l'édition 2012 du dictionnaire *Le Robert illustré & Dixel* : *tweet* [twit] n.m. — 2009 ◊ mot anglais « *gazouillis* » ■ Anglic. Court message (140 à 200 caractères maximum) posté sur un microblog, pour partager des informations et des hyperliens. ► post. *Poster des tweets* (ou *tweeter* [twiter], v. intr. <1>).



À travers le prisme de l'histoire

Through the Lens of History

Jean Delisle

Translation: Geoffrey McGuire

John Tanner, un Indien blanc entre l'arbre et l'écorce (II)

Un interprète apprécié

Homme au tempérament bouillant, fonceur et soucieux de son image, Henry R. Schoolcraft est un des premiers ethnologues à s'intéresser à l'histoire, à la langue et aux mœurs des Indiens d'Amérique. C'est aussi un explorateur. C'est lui qui, en 1832, découvrira la source du Mississippi. Depuis 1822, il occupe le poste quasi diplomatique d'agent américain des Affaires indiennes à Sault-Sainte-Marie. Porteur d'une recommandation du gouverneur Lewis Cass, Tanner entre à son service en qualité d'interprète en octobre 1828. Il est alors âgé d'une cinquantaine d'années. On peut penser que l'ancien captif a acquis une connaissance suffisante de l'anglais pour exercer ce métier de manière satisfaisante.

Il est convenu qu'au printemps, Tanner sera stationné en qualité d'interprète au poste de La Pointe. L'agence lui verse en salaire deux jours de rations alimentaires, un dollar par journée travaillée et 9,50 \$ par mois pour payer le loyer de sa maison. [Traduction] « Il s'est mis au travail honnêtement, mais avec la dignité et l'impassibilité d'un chef indien. Comme il avait connu surtout le côté sombre de la nature humaine, il ne riait presque jamais. Il voyait un ennemi dans chaque personne¹. »

Très vite, cependant, les fortes personnalités de Schoolcraft et de Tanner s'entrechoquent et leurs relations se détériorent. En réalité, l'interprète fait les frais d'un rapport de force opposant Schoolcraft, un presbytérien, et Abel Bingham, un pasteur baptiste. [Traduction] « Cette controverse a surtout été préjudiciable au plus faible et au plus vulnérable : Tanner². »

Peu de temps après l'embauche de Tanner, Schoolcraft se voit imposer par les autorités gouvernementales une réduction de ses dépenses. Par mesure d'économie, il supprime le poste d'interprète à La Pointe, là même où John Tanner devait se rendre au printemps. Ce poste est occupé par le beau-frère de Schoolcraft, George Johnston. Pour conserver son emploi au Sault, Tanner offre à l'agent de travailler une heure par jour en échange de ses rations alimentaires. Schoolcraft accepte cet arrangement et, tout au long de

John Tanner, a white Indian between a rock and a hard place (II)


A valued interpreter

A hot-tempered go-getter with a concern for his image, Henry R. Schoolcraft was one of the first ethnologists to take an interest in the history, language and customs of the Amerindians. He was also an explorer: it was he who in 1832 discovered the source of the Mississippi. Since 1822, he had held the quasi-diplomatic position of United States Indian Agent in Sault Ste. Marie. In October 1828, he took Tanner into his service as an interpreter on the recommendation of Governor Lewis Cass. Tanner was about 50 years old at the time. Presumably, the former captive had learned enough English to be a satisfactory interpreter.

It was agreed that in the spring, Tanner would be stationed as an interpreter at the La Pointe post. The Agency paid him two days' rations, a dollar for each day worked and \$9.50 per month to cover the rent on his house. "He entered on the duties faithfully, but with the dignity and reserve of an Indian chief. He had so long looked on the dark side of human nature that he seldom or never smiled. He considered everybody an enemy."¹

But it was not long at all before the strong personalities of Schoolcraft and Tanner clashed, and relations between the two men deteriorated. In reality, Tanner was the victim of a power struggle between Schoolcraft, a Presbyterian, and Abel Bingham, a Baptist preacher. "The controversy had its most damaging effect upon the least powerful and the least protected: Tanner."²

Shortly after hiring Tanner, Schoolcraft saw his budget cut by government authorities. To save money, he eliminated the interpreter position at La Pointe held by his brother-in-law, George Johnston, the very position Tanner was to take up in the spring. To keep his employment in the Sault, Tanner made Schoolcraft an offer whereby he would work an hour a day in exchange for his rations. Schoolcraft accepted the arrangement, and throughout 1829, Tanner proved invaluable to him. Schoolcraft was working on



1829, Tanner lui apporte une aide précieuse. L'ethnologue travaille à la rédaction d'une grammaire du sauteux, perfectionne sa connaissance de la langue et s'intéresse aux sciences naturelles et aux mythologies indiennes, autant de sujets que l'interprète connaît bien. L'expérience « de terrain » qu'il a acquise, son intelligence et sa persévérance font de lui un informateur incomparable.

Son excellente réputation ne manque pas d'attirer l'attention du missionnaire baptiste Abel Bingham, qui souhaite se l'adjoindre : [traduction] « Je m'attends à obtenir les services de M. John Tanner comme interprète, écrit-il, [...] chaque fois que l'agent n'en aura pas besoin³. » Tanner consent à lui accorder sa collaboration et convient d'un salaire de 2,50 \$ par semaine. Comme l'interprète n'a aucune connaissance religieuse, Bingham préfère au début confier l'interprétation des services religieux à la belle-sœur de Schoolcraft, Charlotte Johnston, d'autant plus que celle-ci offre ses services gratuitement. Dans toutes les autres circonstances, cependant, c'est Tanner qui sert d'interprète au missionnaire. Dans ses moments libres, il collabore aussi au projet de traduction des Évangiles en sauteux du Dr Edwin James. Ces séances de traduction sont pour lui une sorte de catéchuménat.

Au cœur d'une lutte de pouvoir

L'interprète Tanner, dont on se dispute les services, se retrouve malgré lui au centre d'un conflit. D'un côté, Henry Schoolcraft cherche à le mettre au service de ses recherches savantes en ethnologie et en botanique, de l'autre, Bingham souhaite mettre à profit ses compétences linguistiques et sa connaissance des Autochtones pour diffuser le message chrétien et traduire les Évangiles. Tanner doit choisir en quelque sorte entre la science et la religion.

En janvier 1830, Schoolcraft congédie l'interprète sauteux Henry Sewakee, qui aurait eu une liaison avec la fille de l'interprète métis Jean-Baptiste Cadotte, Sophia, et le remplace par John Tanner. Malgré son écart de conduite, Sophia est néanmoins autorisée par Bingham à fréquenter l'école baptiste de la mission, ce qui irrite Schoolcraft. L'affaire divise la communauté. En fait, beaucoup plus que le cas de Sophia, c'est l'influence grandissante des baptistes au sein de la colonie qui agace l'agent. Mais il y a plus : Tanner consacre de plus en plus de temps aux baptistes,

a grammar of Sauteaux and developing his knowledge of this language, and he was also interested in Indian mythology and natural sciences, all very familiar to Tanner. The experience Tanner had acquired "in the field," his intelligence and his perseverance made him an unrivalled informant.

His fine reputation did not escape the attention of Baptist missionary Abel Bingham, who hoped to enlist his services: "I expect to be able to obtain Mr. John Tanner for an Interpreter," he wrote, "...on all occasions when he can be spared by the Agent."³ Tanner agreed to assist him for a salary of \$2.50 a week. Bingham at first decided it better to have Schoolcraft's sister-in-law, Charlotte Johnston, interpret at religious meetings, as Tanner lacked even the most basic religious instruction and Johnston had volunteered her services without charge. On all other occasions, however, Tanner acted as Bingham's interpreter. In his free time, he helped Dr. Edwin James with his project to translate the Gospels into Sauteaux. For Tanner, these translation sessions were akin to a catechumenate.

At the centre of a power struggle

As the parties vied for his interpretation services, Tanner found himself in the middle of a conflict. On the one hand, Schoolcraft wanted Tanner's help with his scholarly research in ethnology and botany; on the other, Bingham wanted to put Tanner's linguistic abilities and knowledge of Aboriginal peoples to work in spreading the Christian message and translating the Gospels. In a sense, Tanner was forced to choose between science and religion.

In January 1830, Schoolcraft dismissed Sauteaux interpreter Henry Sewakee for allegedly having an affair with Sophia, the daughter of Metis interpreter Jean-Baptiste Cadotte, and replaced him with Tanner. In spite of her indiscretion, Sophia was nevertheless authorized by Bingham to attend the Baptist mission school, much to Schoolcraft's chagrin. The settlement was divided over the matter. In fact, what bothered Schoolcraft was not so much the specific case of Sophia as the growing influence of the Baptists in the settlement. But there was more: Schoolcraft, a Presbyterian,

et le presbytérien Schoolcraft en prend ombrage au point de douter de sa loyauté. Il en vient même à se sentir trahi par celui qui, à ses yeux, ne peut servir deux maîtres. Bien malgré lui, Tanner devient l'enjeu d'une guerre larvée opposant deux sectes protestantes.

Animé par un esprit de vengeance et fort de son autorité de représentant gouvernemental, Schoolcraft retire à Tanner la garde de sa fille Martha, sous prétexte qu'il la maltraite. Quelques jours plus tard, il le congédie en invoquant comme motifs son comportement irrespectueux, ses écarts de langage et son absence de trois jours au plus fort des activités de l'agence. Ces faits sont conformes à la réalité, mais s'expliquent par la décision de l'impétueux Tanner de partir à la recherche de sa fille, qu'on vient de lui arracher. Une fois de plus, il s'estime victime d'une injustice. Le gouverneur Cass, plus compréhensif que Schoolcraft, semble-t-il, compatit à sa douleur : [traduction] « J'éprouve vraiment beaucoup de sollicitude pour cet être solitaire et malheureux au cœur meurtri⁴ », écrit-il à Schoolcraft, à qui il demande de régler les dettes de l'interprète et de lui verser son salaire. L'agent fait la sourde oreille.

De retour au Sault, Tanner consacre le plus clair de son temps à traduire les Évangiles avec le D^r James. Bingham ne peut plus se passer de ses services : Tanner l'assiste durant des offices religieux, fait la classe aux enfants, enseigne le sauteux aux missionnaires envoyés en stage de formation au Sault et accompagne le pasteur dans ses tournées des campements indiens établis en bordure du lac Supérieur. Bingham apprécie tellement Tanner qu'il le voit comme un « don du Seigneur », rien de moins : [traduction] « Le Seigneur nous a donné notre interprète. M. Tanner a récemment retrouvé espoir; il veut œuvrer au sein de l'Église et est présentement candidat au baptême⁵. »

Le 21 août 1831, John Tanner se fait baptiser dans la rivière Sainte-Marie en présence d'une grande foule, peu de temps après avoir épousé une veuve de Detroit, une Blanche. Le même mois, arrive à Sault-Sainte-Marie le méthodiste John Sunday, un chef sauteux canadien converti qui ne cache pas ses intentions d'y fonder une mission. Schoolcraft y voit une nouvelle occasion de nuire aux baptistes. Il va même jusqu'à solliciter auprès du Congrès une aide financière destinée à faciliter la construction d'une école méthodiste. Pour faire bonne mesure, il fait aussi venir un missionnaire presbytérien au Sault.

Dans cette guéguerre de religions, la riposte de Bingham ne se fait pas attendre : il loge Tanner et sa famille dans la résidence baptiste de la mission, même s'il redoute ses sautes d'humeur imprévisibles, et tente auprès de ses supérieurs de lui obtenir un poste à temps plein. Comme argument, il allègue que l'interprète est devenu si indispensable à son œuvre apostolique que sans lui [traduction] « ce serait comme envoyer un homme faucher un champ sans faux⁶ ».

resented the increasing amount of time Tanner was spending with the Baptists, to the point of doubting his loyalty. He even came to feel betrayed by Tanner, who in his eyes could not serve two masters. Tanner had unintentionally become the prize in an undeclared war between two Protestant sects.

Driven by a thirst for vengeance, Schoolcraft used his powers as government representative to remove Tanner's daughter Martha from the custody of her father on the grounds that he was mistreating her. A few days later, he dismissed Tanner, citing disrespectful conduct and language and an absence of three days at the height of the Agency's business season. While the charges were true, Tanner's actions can be explained by his characteristically impetuous decision to go off in search of his daughter, who had just been taken from him. Once again, he felt he was the victim of an injustice. Governor Cass, apparently more understanding than Schoolcraft, was moved by Tanner's suffering: "I really pity him very much," he wrote to Schoolcraft. "He seems to me a forlorn heart broken man."⁴ Cass asked Schoolcraft to clear Tanner's debts and pay the interpreter his salary, but Schoolcraft turned a deaf ear.

On returning to the Sault, Tanner spent the bulk of his time translating the Gospels with Dr. James. By now he had become indispensable to Bingham, helping him with religious services, giving classes to the children, teaching Saulteaux to missionaries sent to the Sault temporarily for training and accompanying Bingham to Indian encampments along the shore of Lake Superior. So valuable was Tanner to Bingham that the latter saw him as nothing less than a gift from the Lord: "We trust the Lord has given us our Interpreter. Mr. Tanner has recently obtained a hope, has offered himself to the Church, and is now a candidate for Baptism."⁵

On August 21, 1831, Tanner was baptized in the St. Mary's River in the presence of a large assembly, shortly after marrying a widow from Detroit—a white woman. That same month, there arrived in Sault Ste. Marie a Canadian Saulteaux chief turned Methodist named John Sunday, who made no secret of his intention to found a mission there. Schoolcraft saw another opportunity to damage the Baptists and went so far as to apply to Congress for financial assistance for the construction of a Methodist school. For good measure, he also had a Presbyterian missionary come to the Sault.

In the face of this religious squabble, Bingham responded swiftly: he had Tanner and his family put up in the Baptist mission house, even though he had reservations about the man's wild mood swings, and he appealed to his superiors to find full employment for Tanner, arguing that the interpreter had become so necessary to his apostolic work that without him "it would be like setting a man to mowing without a scythe."⁶

L'animosité que Schoolcraft manifeste à l'égard de Tanner indispose bien des personnes au Sault, à commencer par le Dr James, qui a toujours pris la défense de l'ancien captif. L'indignation de James atteint son comble lorsqu'il découvre qu'Henry Schoolcraft a versé frauduleusement le salaire de Tanner à son beau-frère George Johnston et que l'interprète a contracté une lourde dette envers James Schoolcraft, le frère d'Henry. Clairement victime d'un détournement de fonds, Tanner avait raison de soupçonner qu'il y avait anguille sous roche. En outre, il était tenu d'échanger ses bons de ration au magasin de son créancier. Cette double escroquerie a pour effet de miner considérablement son moral déjà fragile. Avec l'aide du Dr James, il entreprend des démarches auprès du ministère de la Défense pour récupérer son dû et son poste d'interprète permanent.

En 1832, l'American Bible Society se montre favorable à la publication du Nouveau Testament traduit par James et Tanner. L'Église baptiste accepte en outre d'engager Tanner, moyennant un salaire annuel de 300 \$. Mais la nouvelle tarde à arriver et Tanner, privé de toute source de revenu et criblé de dettes, en est gravement perturbé. Un violent sentiment d'anxiété l'envahit. Il devient irritable et violent avec son fils, qui s'enfuit de la maison, et avec sa femme, qu'il accuse d'infidélité. La situation se dégrade à tel point que les autorités se voient dans l'obligation de prendre des dispositions afin de protéger sa femme : sous escorte policière, elle est conduite dans une autre ville. Après lui avoir arraché sa fille, voilà qu'on lui enlève sa femme.

Tanner y voit un autre acte de persécution à son endroit de la part de la « société civilisée ». Une fois de plus, il se sent tenu à l'écart, voire carrément rejeté. Henry Schoolcraft, son ennemi juré dont on peut douter de l'impartialité, écrit à son sujet le 31 juillet 1838 : [traduction] « Il est devenu un vieil homme aux cheveux gris et au regard dur qui en veut à tout le monde, aux Blancs comme aux Rouges. Toutes les tentatives pour améliorer son comportement et lui faire perdre sa mentalité d'Indien ont échoué. Il se méfiait de tout. C'est l'Indien le plus soupçonneux, le plus rancunier et le plus revêche que j'ai connu⁷. » À ses yeux, Tanner est l'incarnation de Caliban dans *La tempête* de Shakespeare.

Son mauvais caractère, ses colères, son comportement violent et ses nombreux séjours en prison conduisent les baptistes à l'exclure de leur communauté et à ne plus faire appel à ses services. C'est bien à contrecœur qu'ils s'y résignent, car ils sont bien conscients qu'il leur sera difficile de trouver un interprète aussi compétent et aussi habile à expliquer les Écritures aux Autochtones.

Schoolcraft's manifest animosity towards Tanner annoyed many in the Sault, especially Dr. James, who had always stood by the former captive. James's indignation reached a boil when he discovered that Henry Schoolcraft had fraudulently paid Tanner's salary to his own brother-in-law, George Johnston, and that Tanner had fallen heavily in debt to Henry's brother, James Schoolcraft. Clearly the victim of embezzlement, Tanner was right to suspect that something was amiss. What is more, he had been required to exchange his ration certificates at his creditor's store. This double swindle took a heavy toll on Tanner's already fragile morale. With James's help, he took action through the War Department to recover what he was owed and be restored to his permanent position as interpreter.

In 1832, the American Bible Society expressed an interest in publishing James and Tanner's translation of the New Testament. The Baptist Church also agreed to hire Tanner for an annual salary of \$300. But this news was slow to arrive, and by then the debt-ridden Tanner was seriously distressed for want of any income. An intense feeling of anxiety came over him. He grew irritable and became violent with his son, who ran away from home, and with his wife, whom he accused of infidelity. The situation deteriorated to such an extent that the authorities were obligated to take steps to protect his wife: under police escort, she was taken to another town. They had taken his daughter from him; now they were taking his wife as well.

Tanner saw this as yet another act of persecution against him on the part of "civilized society." Once again, he felt alienated, if not cast out altogether. Henry Schoolcraft, his sworn enemy, whose impartiality we have reason to doubt, wrote the following about him on July 31, 1838: "He is now a gray-headed, hard-featured old man, whose feelings are at war with every one on earth, white and red. Every attempt to meliorate his manners and Indian notions, has failed. He has invariably misapprehended them, and is more suspicious, revengeful, and bad tempered than any Indian I ever knew." In his eyes, Tanner was the incarnation of Caliban from Shakespeare's *The Tempest*.



Henry Schoolcraft

His ill temper, fits of rage, violent behaviour and frequent imprisonments led the Baptists to exclude him from their community and make no further use of his services. They did so reluctantly, however, being well aware of how difficult it would be to find an interpreter as skilled and able as Tanner to explain the Scriptures to the Aboriginal peoples.

Dans une lettre dictée à sa fille et adressée au président des États-Unis, Martin Van Buren, le 10 novembre 1837, John Tanner se plaint d'avoir été injustement congédié et privé du seul métier qu'il est désormais apte à exercer : [traduction] « Je ne peux pas exécuter de durs travaux parce que je suis infirme; j'ai été blessé par un Sauteux lorsque j'étais prisonnier chez les Indiens. Tout ce que je peux faire c'est interpréter⁸. » Cet homme meurtri qui avait connu la liberté et les grands espaces se replie sur lui-même, désespéré. Son équilibre mental bascule.

Délire de persécution?

À partir de ce moment, Tanner se met à agir de manière imprévisible. Dans ce qui ressemble étrangement à un délire de persécution, il abat des bestiaux dans les fermes de la mission, multiplie les altercations, profère des menaces de mort envers Bingham, Henry et James Schoolcraft, des missionnaires méthodistes et plusieurs autres personnes. En 1840, il contracte un quatrième mariage avec une Sautieuse. Dans une ultime démarche auprès de Bingham, il tente de se faire réengager comme interprète, mais se heurte à une fin de non-recevoir. Un médecin de passage au Sault le qualifie de « démoniaque ».

Le 6 juillet 1846, un drame scelle son destin : James Schoolcraft est tué à bout portant non loin de sa ferme. Les soupçons se portent aussitôt sur l'interprète, dont la maison avait été entièrement détruite par le feu quelques jours avant le meurtre. Les mobiles de vengeance ne manquent pas. La disparition soudaine de Tanner vient renforcer les soupçons de culpabilité qui pèsent sur lui : à partir de ce jour, on ne le revoit plus. Se serait-il suicidé? Cette hypothèse est plausible, car il avait déjà tenté de s'enlever la vie dans un moment de grave dépression. Une chose est certaine toutefois : il n'est pas l'auteur du meurtre. Un lieutenant du nom de Bryant Tilden, rongé par les remords, confessa son crime sur son lit de mort.

Un solitaire victime d'ostracisme

Malgré tous ses efforts, John Tanner n'a jamais réussi totalement sa réinsertion dans la société blanche dite « civilisée », dont il était pourtant issu. « En revenant chez les siens, il allait connaître l'intolérance, l'hypocrisie, l'ostracisme et, par-dessus tout, l'enfer de la solitude, un tourment auquel ni son corps ni son esprit n'ont pu résister⁹. » Il a vécu, à trente ans d'intervalle, un double choc culturel. Sa réadaptation à la vie américaine a été aussi éprouvante que le processus d'« indianisation » entamé à l'âge de neuf ans dans une société qui lui était totalement étrangère. Cette mutation a été si totale qu'il a hérité, bien que Blanc de naissance, de tous les stéréotypes liés aux Autochtones. Cela a compromis irrémédiablement ses chances de mener une vie normale dans son pays natal. Il est dans la situation d'un détenu qui regagne sa liberté après une longue incarcération : il est désorienté dans un monde qu'il ne reconnaît

In a letter dated November 10, 1837, dictated to his daughter and addressed to the President of the United States, Martin Van Buren, John Tanner claimed to have been wrongfully dismissed and deprived of the only profession he was fit to perform: "I cant do any kind heavy work becaus I am cripple by Ojibyuay Indians when I was a prisonor among them only interpreting thats all only one thing I could do."⁸ This downtrodden soul who had known freedom and life in the great outdoors ultimately lost hope and retreated into himself. His mental stability began to falter.

A persecution complex?

From that point on, Tanner's behaviour became erratic. In what looks suspiciously like a persecution complex, he killed livestock on mission farms, was involved in a spate of altercations and uttered death threats against Bingham, Henry and James Schoolcraft, Methodist missionaries and a number of others. In 1840, he contracted a fourth marriage, this time to a Saulteaux woman. A final appeal to have himself reinstated as Bingham's interpreter was flatly denied. A doctor visiting the Sault referred to Tanner as "demonic."

On July 6, 1846, an event took place that would seal his fate: James Schoolcraft was shot and killed at point-blank range near his farm. Suspicion immediately fell on Tanner, whose house had burnt to the ground a few days before the murder. To be sure, Tanner had plenty of motive for revenge, and his sudden disappearance seemed to confirm the suspicions. He was never seen or heard from again. Did he commit suicide? It is conceivable, given his previous suicide attempt in a moment of severe depression. One thing is certain, however: he was not the killer. Plagued by remorse, a lieutenant named Bryant Tilden confessed to the crime on his deathbed.

A solitary victim of ostracism

In spite of his best efforts, John Tanner could never achieve full reintegration into the "civilized" white society into which he was born. [Translation] "In returning to his own people, he would experience intolerance, hypocrisy, ostracism and, above all, an infernal solitude that neither his body nor his mind could withstand."⁹ In the space of 30 years, he had experienced not one but two cultural shocks. His readaptation to American society was every bit as trying as the process of "Indianization" that began at age nine in a society that was utterly foreign to him. The transformation was so complete that, although he was born white, he acquired all the stereotypes associated with Aboriginal peoples, so that he had no hope of ever leading a normal life in his native land. Like a prisoner released after a lengthy period of incarceration, he found himself disoriented in a world he no longer recognized, for the

plus, ses repères ayant disparu. Les habitants de Sault-Sainte-Marie, imbus de leur sentiment de supériorité raciale et culturelle, refusent de considérer cet Indien blanc comme leur égal, l'ostracisent et, ce faisant, aggravent son problème d'identité et d'estime de soi.

En tant qu'interprète, après avoir réappris la langue de son enfance, John Tanner a dû choisir de mettre son talent au service de la science ou de l'évangélisation. Les circonstances et les malversations de l'agent Henry Schoolcraft l'ont dirigé vers le travail missionnaire. Il est parvenu à y exceller en grande partie grâce aux égards dont le Dr James et le pasteur Bingham l'ont entouré. Grâce aussi à sa connaissance intime des Amérindiens dont il a partagé la vie. Hélas, il a exercé le métier dont il a rêvé sur fond de lutte d'influence religieuse. Ce n'était pas la première fois qu'il était ainsi coincé entre l'arbre et l'écorce. On peut même dire que ce fut une constante de toute son existence. Faut-il s'étonner, dès lors, que cet homme des frontières linguistiques, culturelles et ethniques ait eu une personnalité si tourmentée et qu'il ait, selon toute vraisemblance, sombré dans la folie à la fin de sa vie? Le métier d'interprète sur lequel il fondait tant d'espoir pour s'en sortir n'aura pas réussi à le guérir de son mal de vivre. ■

familiar landmarks were gone. Imbued with a sense of racial and cultural superiority, the inhabitants of Sault Ste. Marie refused to accept this white Indian as their equal but instead ostracized him and, in so doing, aggravated his identity and self-esteem issues.

After relearning the language of his childhood, Tanner had to choose whether to put his interpretation talents at the service of science or spreading the Gospels. Circumstances, as well as Agent Schoolcraft's embezzlement scheme, led him to choose missionary work, where he managed to excel, in large part because of the consideration he was shown by Dr. James and Bingham and his intimate knowledge of the Amerindians, with whom he had lived. But as luck would have it, he had to practise his dream profession of interpreter against the backdrop of a struggle for religious influence. This was not the first time he had been stuck between a rock and a hard place. One could argue that this was a constant throughout his life. Is it any wonder, then, that this man living on the frontiers of language, culture and ethnicity had such a troubled personality and, in all likelihood, descended into madness in the twilight of his life? The profession of interpreter, on which he had pinned such hopes, could not deliver him from his suffering. ■

Notes

- 1 Henry R. Schoolcraft, *Personal Memoirs of a Residence of Thirty Years with the Indian Tribes on the American Frontiers: with Brief Notices of Passing Events, Facts, and Opinions, A.D. 1812 to A.D. 1842*, Lippincott, Grambo & Co., 1851, p. 316.
- 2 John T. Fierst, « Return to "civilization": John Tanner's Troubled Years at Sault Ste. Marie », *Minnesota History Magazine*, vol. 50, n° 1 (printemps 1986), p. 26.
- 3 *Ibid.*, p. 28.
- 4 *Ibid.*, p. 31.
- 5 *Ibid.*
- 6 *Ibid.*, p. 32.
- 7 Schoolcraft, 1851, p. 601.
- 8 Cité dans Fierst, 1986, p. 25.
- 9 Pierrette Déry, dans John Tanner, *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa : récit de John Tanner*, recueilli par Edwin James, présentation, traduction, bibliographie et analyse ethnohistorique, P. Déry, Payot, 1983, p. 32.

Sources

- 1 Henry R. Schoolcraft, *Personal Memoirs of a Residence of Thirty Years with the Indian Tribes on the American Frontiers: with Brief Notices of Passing Events, Facts, and Opinions, A.D. 1812 to A.D. 1842* (Philadelphia: Lippincott, Grambo & Co., 1851), p. 316.
- 2 John T. Fierst, "Return to 'Civilization': John Tanner's Troubled Years at Sault Ste. Marie," *Minnesota History Magazine*, 50, 1 (spring 1986), p. 26.
- 3 *Ibid.*, p. 28.
- 4 *Ibid.*, p. 31.
- 5 *Ibid.*
- 6 *Ibid.*, p. 32.
- 7 Schoolcraft, 1851, p. 601.
- 8 Quoted in Fierst, 1986, p. 25.
- 9 Pierrette Déry in John Tanner, *Trente ans de captivité chez les Indiens Ojibwa : récit de John Tanner*, recueilli par Edwin James, présentation, traduction, bibliographie et analyse ethnohistorique, P. Déry, Payot, 1983, p. 32.

All the Buzz

Despite the arrival of two **tentpole** dramas and three new comedies, Fox's schedule remains largely intact in contrast to NBC, which announced massive changes to its schedule.

Ottawa Citizen, 17 May 2011

El Rincón Español

Irma Nunán

El pan nuestro de cada día

La elaboración del pan, alimento rico en hidratos de carbono, fibra y vitaminas, conlleva diferentes etapas que van desde el cultivo del cereal, pasando por la molienda, amasado y fermentación hasta el horneado del mismo. El tipo y la calidad de la harina empleada en la elaboración del mismo tienen gran influencia en el valor nutritivo, sabor, textura, forma, color y contenido de fibra del producto final.

La **harina panificable** es el resultado de la molienda de los granos de cereales provenientes del centeno, la cebada, la avena, el maíz, el trigo u otros, siendo el trigo el más popular y utilizado. La limpieza preliminar de los granos, clasificación, despuntado, descascarillado, cepillado de la superficie, molienda y refinado de los mismos, son pasos a seguir para obtener una buena harina panificable. Asimismo, para que la harina sea más digerible es necesario separar el salvado durante el proceso de la molienda. Es importante notar que existen también harinas de leguminosas (por ejemplo, habas, garbanzos, judías) y harinas elaboradas a partir de semillas (quinua, calabaza, lino, etcétera).

Entre los componentes químicos característicos de la harina están el almidón, responsable de la fermentación, el **gluten**, responsable de la elasticidad, consistencia y volumen de la masa de harina, las proteínas, los azúcares, las materias grasas, las materias minerales o cenizas, y las vitaminas B1, B2, PP y E. A medida que estos componentes desaparecen o se degradan en ácidos grasos la calidad de la harina se altera.

El color, la fuerza, el índice de tolerancia, la elasticidad, la capacidad de absorción de agua, la densidad, la maduración, entre otros, son parte de las características físicas que posee la harina.

Las harinas se clasifican en tres grandes grupos de acuerdo a su utilización y contenido proteico: harinas para repostería, las cuales tienen por lo regular un contenido de proteínas de 7,5 a 9,5%, harinas para pan con un contenido de 9 a 14% y harinas para pastas con contenido proteico superior a 14% por lo cual pueden formar pastas rígidas y resistentes.

En base a su capacidad panificadora las harinas se clasifican en: **harinas de fuerza** o fuertes, harinas intermedias o de media fuerza y **harinas flojas** o de poca fuerza. Las harinas

de fuerza poseen un alto contenido proteico y gluten, pueden absorber mucha agua, poseen gran resistencia al estirado y producen panes de buen volumen y excelente calidad. Las harinas flojas poseen bajo contenido de proteínas y gluten, absorben poca agua y se las utiliza principalmente en la elaboración de galletas y pastas alimenticias ya que producen panes de textura deficiente. Las harinas intermedias son harinas equilibradas en su contenido de proteínas y gluten, por lo que son excelentes para la elaboración de **panes precocidos congelados**.

En el mercado existe una gran variedad de harinas de acuerdo a su origen, como por ejemplo: harina de castaña, de centeno, de maíz, de cebada, de arroz, de alforfón, de soya, de garbanzos, de tapioca, etcétera. Asimismo, según su tipo la harina se clasifica en: integral, común, desgerminada, de flor, leudante, enriquecida, patente, clara, mezclada, blanqueada, entre otras.

Comercialmente las harinas se clasifican en: medio cero (medio 0), cero (0), dos ceros (00), tres ceros (000) y cuatro ceros (0000). Siendo la harina tres ceros (000) la que se utiliza en la **panificación** debido a su alto contenido de proteínas, gluten y buen leudado, mientras que la harina cuatro ceros (0000), mucho más refinada y de color blanco, se utiliza en pastelería principalmente.

Para finalizar diremos que la calidad de un buen pan va en directa relación con la calidad, preparación y manipulación de la harina empleada para su elaboración.

A continuación le ofrecemos una lista trilingüe en inglés, francés y español de términos utilizados en el campo de la panificación. Si desea adquirir mayor información sobre dichos términos o bien sobre términos relacionados con otro campo, lo invitamos cordialmente a consultar **TERMIUM Plus®**, el banco de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, disponible de forma gratuita en Internet. ■

Bibliografía

- Agrodigital. <http://www.agrodigital.com> (20110501)
- Facultad de Ingeniería Química y Agroindustria. <http://biblioteca.epn.edu.ec> (20110501)
- Guía programática de repostería. <http://www.portaleducativo.edu.ni> (20110501)
- Real Academia Española. <http://www.rae.es> (20110501)
- Sobre la harina. <http://www.alimentacion-sana.com.ar> (20110501)

ENGLISH	FRANÇAIS	ESPAÑOL
bakery	boulangerie (n.f.)	panadería (f.)
baking yeast	levure de boulangerie (n.f.)	levadura de panificación (f.)
bread grain	céréale panifiable (n.f.)	cereal panificable (m.)
bread machine	machine à pain (n.f.)	máquina para hacer pan (f.)
bread wheat	blé panifiable (n.m.)	trigo panificable (m.)
breadmaking	panification (n.f.)	panificación (f.)
breadmaking flour	farine panifiable (n.f.)	harina panificable (f.)
dark rye flour	farine de seigle foncée (n.f.)	harina de centeno oscuro (f.)
dietetic bread	pain de régime (n.m.)	pan dietético (m.)
flour gluten content	teneur en gluten de la farine (n.f.)	contenido de gluten de la harina (m.)
flour strength	force de la farine (n.f.)	fuerza de la harina (f.)
flour treatment agent	agent de traitement des farines (n.m.)	agente de tratamiento de la harina (m.)
gluten	gluten (n.m.)	gluten (m.)
gluten bread	pain de gluten (n.m.)	pan de gluten (m.)
malted barley flour	farine d'orge maltée (n.f.)	harina de cebada malteada (f.)
malted wheat flour	farine de blé maltée (n.f.)	harina de trigo malteada (f.)
maturing agent	agent de maturation (n.m.)	agente de maduración (m.)
medium rye flour	farine de seigle moyenne (n.f.)	harina de centeno medio (f.)
nonbreadmaking wheat	blé non panifiable (n.m.)	trigo no panificable (m.)
pita bread	pain pita (n.m.)	pan pita (m.)
pre-cooked frozen bread	pain précuit surgelé (n.m.)	pan precocido congelado (m.)
pumpnickel	pumpnickel (n.m.)	pumpnickel (m.)
rye bread	pain de seigle (n.m.)	pan de centeno (m.)
rye flour	farine de seigle (n.f.)	harina de centeno (f.)
spring wheat	blé de printemps (n.m.)	trigo de primavera (m.)
strong flour	farine forte (n.f.)	harina de fuerza (f.)
unleavened bread	pain sans levain (n.m.)	pan ázimo (m.)
weak flour	farine faible (n.f.)	harina floja (f.)
white bread	pain blanc (n.m.)	pan blanco (m.)
white rye flour	farine de seigle blanche (n.f.)	harina de centeno blanco (f.)
winter wheat	blé d'hiver (n.m.)	trigo de invierno (m.)



Français pratique

Jacques Desrosiers

Lié/relié et la cohérence dans les énumérations

Q. Selon vous, pourquoi ne peut-on pas employer relié dans une tournure comme : *frais reliés au transport*?

R. Il faut dire en effet *frais liés au transport* ou, pour régler vite la chose, comme me l'a suggéré une collègue : *frais de transport*. Mais puisque *relié* est très souvent employé de cette façon, rappelons la différence de sens entre les deux mots.

Selon le *Petit Robert*, *lier* consiste à « unir par un rapport logique, fonctionnel, structural », tandis que *relier*, c'est simplement « mettre en rapport ». Le vieux Bénac¹ soulignait que si *lier* « dit moins qu'unir, mais plus que joindre », *relier* ne consiste qu'à « joindre ». L'exemple classique donné par beaucoup d'ouvrages pour *relier* est la voie de communication – par exemple le pont ou l'autoroute qui *relie* deux villes.

C'est un exemple trompeur, parce qu'il suggère que *relier* ne se dit que de choses concrètes. Or, si des questions sont *liées* entre elles parce qu'on y voit un lien de dépendance logique et nécessaire plus profond qu'un simple rapport, rien n'empêche de *relier* aussi des idées. Proust écrit dans *Du côté de chez Swann* : « ... comme si Combray n'avait consisté qu'en deux étages reliés par un mince escalier », et plus loin : « il ne vit pas de raisons pour relier cette infamie plutôt à la nature de l'un que de l'autre² ».

Il y a d'ailleurs bien des cas où les deux mots sont interchangeable : on peut *lier* ou *relier deux phrases avec* « et », sans différence de sens. Mais, en général, ce qui est *relié* n'est pas uni de façon aussi forte ou aussi immédiate que ce qui est *lié*. Proust écrit encore : « Son sort était lié à l'avenir³ », phrase où *relié* aurait été impossible. Bénac ajoute que *relier* « marque la communication la plus lointaine ... entre choses qui demeurent séparées⁴ ». Le sens de *relier* est donc trop faible pour l'appliquer à des frais directement entraînés par une activité quelconque.

Il est bien possible que les traducteurs et rédacteurs qui emploient *relié* à quand il faut *lié* à ne fassent que calquer l'anglais *related to*, que les dictionnaires bilingues ne rendent pourtant jamais par *relié*.

Mais peut-être la confusion vient-elle simplement de la mauvaise habitude de préfixer *re-* à des verbes à tout propos.

*Le français au bureau*⁵ rappelle cette manie répandue chez nous de dire, par exemple, *rentrer* au lieu d'*entrer* (*Ne rentre pas trop tard* est correct, mais pas *rentrer une aiguille dans la peau*), *retrouver* au lieu de *trouver*, *se réchauffer* (et *faire des exercices de réchauffement*) au lieu de *s'échauffer* (et *faire des exercices d'échauffement*), – sans parler des choses qui *rempirent* (barbarisme? régionalisme? archaïsme?) au lieu d'*empirer*, ce qui est pourtant déjà assez fâcheux.

Guy Bertrand signalait dans *Le français au micro* de Radio-Canada (dans la semaine du 6 au 12 juin 2011) qu'on ne devrait pas dire : *Il a pris un café noir auquel il a rajouté un peu de crème*, mais bien : *auquel il a ajouté un peu de crème*. Parce que s'il n'y avait pas déjà de crème dans le café, on ne peut en *rajouter*⁶.

Lionel Meney a résumé la situation en un mot : le préfixe *re-* « est "très productif" en québécois », dit-il ironiquement dans son *Dictionnaire québécois-français*⁷. Remarquons que le problème existe aussi, bien qu'à une moindre échelle, en français européen, puisque le *Bon usage* prend la peine de rappeler que le « langage soigné » devrait éviter de substituer *rentrer dans* à *entrer dans* quand le sens est simplement « pénétrer dans⁸ ».

Comme ici nous soudons le préfixe à beaucoup de mots, il s'ensuit un lot d'impropriétés. Par exemple, on n'est pas censé *rejoindre* quelqu'un au téléphone, parce que *rejoindre* veut dire « aller retrouver » et non « entrer en communication », qui se dit par *joindre*.

Mais bien souvent ces *re-*, qui semblent donner plus de force expressive au mot et peuvent même avoir une valeur euphonique, sont tout à fait inoffensifs, comme toutes les fois où l'on va *reconduire* une personne quelque part plutôt que d'aller la *conduire*. Mais dans un cas comme *relier*, le sens ne suit pas.

De la cohérence dans les énumérations

Q. J'aimerais avoir votre avis sur l'emploi de l'infinitif dans l'énumération suivante :

Si vous souhaitez faire bénéficier le journal d'un don, voici la marche à suivre :

- libeller votre versement à Presse et pluralisme;
- remplir le coupon ci-dessous (ou une photocopie);
- l'envoyer à Presse et pluralisme;

- ne pas écrire directement au *Monde diplomatique*;
- votre reçu fiscal vous sera envoyé au moment de la déclaration d'impôt sur les revenus.

R. Comme l'énumération est introduite par *voici la marche à suivre*, je crois qu'il est tout à fait normal de se servir de l'infinitif. Il n'est certainement pas obligatoire : on aurait pu employer l'impératif; mais l'infinitif me semble approprié et plus élégant. On aime bien mieux lire : *remplir le coupon, l'envoyer*, etc., que *remplissez le coupon, envoyez-le*, etc.

Dans un récent article consacré à la traduction de *should*, j'ai parlé de l'infinitif injonctif servant à formuler une consigne (*prendre un comprimé deux fois par jour*⁹). Le dernier Grevisse décrit ainsi cet emploi général (§ 901, d) :

Il s'agit ordinairement d'un ordre général et impersonnel, notamment dans les proverbes, les avis adressés au public, les recettes, les notices.

L'infinitif se prête en fait à tout mode d'emploi et à diverses formes d'indications, comme les itinéraires, et on ne voit pas pourquoi cet usage ne pourrait s'étendre à des conseils et autres marches à suivre.

L'important est d'être cohérent : soit l'infinitif partout, soit l'impératif partout, ou des phrases déclaratives partout. Dans l'énumération que vous citez, le manque d'uniformité est criant : non seulement le dernier élément (*votre reçu fiscal...*) jure avec le reste, mais il ne fait même pas partie de la marche à suivre; il aurait dû en être séparé.

Une autre chose cloche. De manière générale dans les listes à puces, autant les éléments doivent être parallèles et avoir la même structure, comme le rappelait Frances Peck dans sa chronique du précédent numéro¹⁰, autant chaque élément doit lui-même être cohérent. En écrivant *libeller votre versement*, l'auteur de l'énumération a mêlé les deux modes à l'intérieur de la même phrase : **libeller le** (ou *son*) *versement* et **libellez votre** *versement*. Avec l'infinitif, pronoms et possessifs ne peuvent être à la deuxième personne. ■

Notes

- 1 *Dictionnaire des synonymes*, Hachette, 1981, s.v. *joindre*. Ouvrage qui, dans une de ses dernières réincarnations (même texte), s'appelle *Dictionnaire Hachette synonymes*.
- 2 *Du côté de chez Swann* (*À la recherche du temps perdu*, I), Gallimard, 1992, « Collection blanche », p. 48 et 336.
- 3 *Ibid.*, p. 331.
- 4 *Ouvr. cité*, s.v. *unir*.
- 5 6^e éd., Les Publications du Québec, 2005, p. 365-366.
- 6 <http://www.radio-canada.ca/radio/francaisaumicro/>.
- 7 2^e éd, Guérin, 2003, sous [*re-*], [*r-*].
- 8 14^e éd., De Boeck-Duculot, 2008, § 173, 8, c.
- 9 « Traduire *should* », *L'Actualité langagière*, vol. 8, n° 1 (printemps 2011), p. 22. <http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=1727>.
- 10 « Getting to the point with bullets », *L'Actualité langagière*, vol. 8, n° 2 (été 2011), p. 27. <http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=eng&cont=2073>.

Glanure

Les recherches sur la télévision semblent de plus en plus déclassées par l'attention portée aux nouveaux médias, alors qu'un citoyen ordinaire passe plus de trois heures par jour devant le **vieil écran**.

Le Devoir, 6 juin 2011

Un lexique parlementaire trilingue

Doris Tauto

Traduction : Daniel Tremblay

The revitalization and preservation of the Inuit language in Nunavut has been a hot topic for a number of years. With the Inuit Language Protection Act in place since 2008, the Inuit Uqausinginnik Taiguusiliuqtiit (Inuit Language Authority) will establish and standardize the Inuit language to increase effective communications. To assist with the revitalization, preservation and standardization, the Translation Bureau has produced the *Parliamentary Glossary* with Inuktitut equivalents to help Inuktitut speakers gain further knowledge about the parliamentary system and to help advance the Inuktitut language. The *Glossary* will be a valuable resource for the average Inuk, as well as for Inuktitut interpreters and translators.

The *Parliamentary Glossary* is available in HTML and PDF at <http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=eng&cont=1695>. The glossary contains 509 English terms with French and Inuktitut equivalents. The terms were taken from the *Glossary of Parliamentary Procedure* produced by the Procedural Services of the House of Commons. Also included is a list of 42 House of Commons and Senate committees with newly coined Inuktitut equivalents.

This glossary is the result of consultation work done by Papatsi Kublu-Hill, Doris Tautu, Yolande Bernard and Iliana Auverana from the Terminology Standardization Directorate of the Translation Bureau.

La revitalisation et la protection de la langue inuite au Nunavut alimentent l'actualité depuis bon nombre d'années. La *Loi sur la protection de la langue inuite* ayant été adoptée en 2008, l'Inuit Uqausinginnik Taiguusiliuqtiit (Office de la langue inuite) a été chargé d'établir et de normaliser la langue dans le but de favoriser des communications efficaces. Afin de contribuer à la revitalisation, à la protection et à la normalisation de la langue, le Bureau de la traduction a produit un lexique parlementaire anglais-français-inuktitut. En plus d'enrichir la langue inuite, ce lexique permettra aux locuteurs de l'inuktitut d'en apprendre davantage sur le fonctionnement du système parlementaire. Il sera d'une valeur inestimable pour les interprètes et les traducteurs et pour les locuteurs de l'inuktitut en général.

Le *Lexique parlementaire* est disponible en formats HTML et PDF au www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=1695. Il contient 509 termes anglais avec leurs équivalents français et inuktituts. Les termes sont tirés du *Vocabulaire de procédure parlementaire* produit par les Services de la procédure de la Chambre des communes du Canada. Les noms des 42 comités de la Chambre des communes et du Sénat ont également été intégrés au document; les équivalents en inuktitut sont des néologismes.

Le *Lexique parlementaire* est le fruit de consultations et a été établi par Papatsi Kublu-Hill, Doris Tautu, Yolandé Bernard et Iliana Auverana, terminologues à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction.



Parliamentary Glossary
Lexique parlementaire

Terminology Bulletin
Bulletin de terminologie
ՀԱՅԴԵՆՏԵՅԻՆ ՈՐԴԵՆՏԵՅԻՆ 274

- [illegible]

 Put **Trust** and **Transparency** in
Government. www.canada.ca

Canada

Voici un extrait du lexique :

This glossary shows that the Inuit language is alive and well and continuing to grow stronger at the national level and that the Translation Bureau is playing a major role in making it available publicly. ■

La production de ce lexique prouve que la langue inuite est bien vivante et continue de s'enrichir au niveau national; le Bureau de la traduction joue un rôle important dans sa diffusion. ■



André Rocicot

Traduire le monde

Les gentils et toponymes composés

Qu'est-ce qu'un Italo-Canadien? La question est simple; la réponse, beaucoup moins qu'on le pense. Spontanément, on répondrait ceci : un Italien qui a immigré au Canada. Mais qu'en est-il d'un Canado-Italien? Est-ce que le terme est synonyme d'Italo-Canadien ou est-ce qu'il désigne un Canadien ayant émigré en Italie? Le doute s'installe.

À bien y penser, on parle rarement des Canadiens qui émigrent en Italie et le terme *Canado-Italien* est plutôt rare. Il passerait probablement pour une variante d'*Italo-Canadien*.

Essayons autre chose. Les Franco-Canadiens seraient-ils des Français ayant immigré au Canada ou tout simplement des Canadiens français? Les deux sont possibles mais, en réalité, on désigne généralement ainsi les francophones du Canada.

Invertissons maintenant l'expression : Canado-Français. S'agit-il de Canadiens ayant émigré en France ou bien des francophones du Canada? On sent que ça ne colle plus.

Pourtant, on serait porté à croire que l'adjectif ethnique vient en premier dans un gentilé composé, suivi de la nationalité. Apparemment, ce ne serait pas toujours le cas dans la pratique. Rappelons-nous le conflit en Bosnie-Herzégovine, il y a une quinzaine d'années. Les Serbes de Bosnie étaient appelés *Bosno-Serbes*, expression quelque peu déroutante qui aurait pu désigner les Bosniaques habitant la

Serbie. Manifestement, l'expression était un calque de l'anglais *Bosnian Serbs* et allait à l'encontre d'un certain usage qui place l'adjectif ethnique en premier.

Un rapide sondage dans la presse française permet de constater que les termes *Serbo-Bosniaque* et *Bosno-Serbe* caracolent allègrement dans les pages des quotidiens et magazines, avec la même signification.

Candide comme je suis, j'étais convaincu que les grands ouvrages de difficultés de la langue et les grammaires trancheraient la question en indiquant une règle ou, à tout le moins, un usage quelconque. Vous – habitués de cette chronique – ne serez pas surpris d'apprendre que ces ouvrages ne disent pas un seul mot sur la question. Donc, jusqu'à nouvel ordre, un Italo-Canadien et un Canado-Italien, c'est la même chose.

Heureusement, la formation de gentils composés ne pose pas vraiment de problème, car il est facile de trouver les préfixes correspondant à chaque ethnie ou nationalité, notamment sur le Web. En voici quelques-uns : *Équato-* pour Équateur; *Finno-* ou *Finlando-* pour Finlande; *Honduro-* pour Honduras; *Mongolo-* pour Mongolie; *Philippino-* pour Philippines; *Yéméno-* pour Yémen.

Mais que serait l'usage sans les exceptions? La langue japonaise nous a donné le mot *nippon*, dont la racine sert de préfixe : les *Nippo-Américains*. Dans la même veine, le préfixe pour *chinois* est *Sino-*. Pensons au conflit sino-soviétique. Et au sinologue, un spécialiste de la Chine.

Le Myanmar doit son nom à l'impopulaire junte militaire actuellement au pouvoir et qui a changé le nom traditionnel du pays, la Birmanie. Le préfixe pour cette dernière est *Birmano-* et c'est celui qu'on applique encore de nos jours, en faisant fi de *Myanmar*.

L'Europe recèle aussi bon nombre de préfixes irréguliers. Pensons aux magyrophones, qui parlent le hongrois. L'appellation vient du nom des Hongrois dans leur langue. On voit cependant le préfixe *Hungaro-*.

Le cas des hispanophones ne prête à aucune confusion, tant il est connu. Le préfixe *Hispano-* vient du latin *hispanus*, qui signifie *espagnol*, comme on l'aura deviné.

Mais le latin nous joue parfois de vilains tours en rendant certains suffixes quelque peu obscurs. Pensons au préfixe *Portugo-* qui, évidemment, est lié au Portugal. Évident? Pas tant que cela finalement, parce que le véritable préfixe est *Luso-*. Surprenant, n'est-ce pas? Il suffit de savoir que la région de Lusitanie correspondait au Portugal actuel... à l'époque de l'Empire romain. Par conséquent, il ne peut y avoir de portugophones, mais seulement des lusophones. Qu'on se le tienne pour dit!

Par ailleurs, on sent l'influence du portugais dans le préfixe *Cap-verdo-*, associé au Cap-Vert, cet État insulaire de l'Afrique, comme le définit le *Petit Larousse*.

En terminant, soulignons que les toponymes peuvent également être composés, comme c'est le cas de la Bosnie-Herzégovine. Dans ce cas-ci, personne ne s'interroge sur le genre



Fanny Vittecoq

La petite histoire d'une expression

À la bonne franquette

Entrée

Au milieu du 17^e siècle, on agissait ou parlait **à la franquette**, c'est-à-dire « franchement » :

Et testigué, ne lantiponez point davantage, et confessez à la franquette, que v'estes médecin (Molière, *Le médecin malgré lui*, 1666).

L'expression proviendrait de la Normandie et de la Picardie, dans le nord de la France. Le mot *franquette* était un diminutif du mot *franc* dans le dialecte picard; on aurait dit *franchette* en français.

À l'idée de franchise s'est ajoutée au fil du temps celle de simplicité. Une personne qui avait une « façon d'agir simple » avait une **bonne franquette** :

[Clemenceau] plaisait par un manque d'affectation, une bonne franquette, qui le mettaient tout de suite de plain-pied avec les jeunes gens (Daudet, *Fantômes et vivants*, 1914).

À la bonne franquette pourrait avoir vu le jour pour s'opposer à l'expression **à la française**, utilisée au 16^e siècle dans le sens de « avec cérémonie », « luxueusement ».

Plat principal

Quoi qu'il en soit, c'est en 1741 que notre vedette apparaît au menu. **À la bonne franquette** – ou *flanquette* – signifiait alors « de manière franche, simple, sans cérémonie, sans façon » :

Tout, à la bonne franquette, se partagera (Favart, *La chercheuse d'esprit*, 1741).

Personne ne veut vivre à cette bonne franquette, comme papa, toi et moi nous vivrions [sic] (Balzac, *Correspondance*, 1821).

[...] le laisser-aller du docteur, à la bonne franquette, était autrement sympathique (Aragon, *Les beaux quartiers*, 1936).

Aujourd'hui, l'expression a conservé le même sens, l'idée de franchise en moins. Elle a pour synonyme **à la fortune du pot**. La variante **à la bonne flanquette**, encore employée aujourd'hui dans certaines régions françaises, est vieillie.

À la bonne franquette fait souvent allusion à un repas simple, informel, improvisé à la dernière minute, ou à un repas-partage (*potluck* en anglais), où tout le monde apporte sa contribution. On dit *dîner, manger à la bonne franquette; inviter, recevoir quelqu'un à la bonne franquette* (ou à la fortune du pot).

Dessert

Pour terminer sur une note rafraîchissante, je vous propose la spécialité de la maison, soit quelques traductions de l'expression dans différentes langues :

LANGUE	TRADUCTIONS
néerlandais	zonder veel complimenten
allemand	ohne Umstände; zwanglos
portugais	sem-cerimônia; sem-cerimónia (Portugal); à vontade
espagnol	sin ceremonia(s); informal; sin cumplidos; de manera simple; de manera sencilla (ex. : <i>una comida muy sencilla</i>); a la pata la llana (rare; familier)
italien	senza cerimonia; alla buona; senza complimenti
anglais	without any fuss; simply; informally; informal (ex. : <i>for an informal meal</i>); casual; relaxed; unofficially; without ceremony; potluck (= repas à la bonne franquette)

À la bonne vôtre! ■

Suite de la page 26

grammatical, puisque les deux toponymes sont féminins. Mais qu'arrive-t-il si les membres de l'expression ont des genres différents?

Prenons deux exemples opposés : le Frioul et la Vénétie julienne, en Italie,

donnent **le** Frioul-Vénétie-Julienne; la Rhénanie et le Palatinat, en Allemagne, donnent **la** Rhénanie-Palatinat. On constate que le genre du premier toponyme est reporté sur celui de l'expression complète. Là encore, les ouvrages de langue sont

muets sur la question, mais tous les toponymes composés recensés dans les dictionnaires courants suivent cet usage. Et, pour une fois, il ne semble pas y avoir d'exception... ■



André Guyon

Translation: Emma Harries

Carnet Tech techno Files

Pour des conversations par Internet réussies

Au moment où je rédige cette chronique, c'est l'été. C'est pourquoi j'ai choisi de vous parler d'une technologie qui peut être très utile pendant les vacances, mais aussi au quotidien.

Comme moi, vous avez sûrement vécu un jour ou l'autre une de ces situations de communication où votre interlocuteur semble se trouver au fond d'une boîte de conserve. En prime, la personne ne semble pas comprendre la moitié de ce que vous lui dites. Vous êtes alors victime d'une mauvaise utilisation de la technologie.

Vous devez d'abord savoir que certains dispositifs sont unidirectionnels, d'autres bidirectionnels. Au téléphone, les deux interlocuteurs peuvent parler en même temps. La communication est bidirectionnelle. Par contre, si l'un des deux a la brillante idée de mettre son téléphone en mode mains libres, la communication devient alors unidirectionnelle. Bref, quand la personne en mode mains libres parle, ça coupe le haut-parleur. Sinon, on aurait un effet d'écho permanent très désagréable.

Le problème est le même pour les gens qui, en clavardant, se servent du micro intégré à une caméra. C'est pourquoi le casque de clavardage est fortement recommandé. Il existe aussi d'autres dispositifs; le téléphone IP, par exemple, se connecte à un ordinateur (parfois au routeur) et est bidirectionnel.

Il y a bien entendu le clavardage qui se fait exclusivement d'ordinateur à ordinateur. Cependant, depuis quelques années, certains logiciels permettent aussi de téléphoner à partir de l'ordinateur moyennant des frais modiques, voire aucuns frais.

Par exemple, à l'aide d'un compte Gmail, il est possible d'appeler sans frais n'importe où au Canada et aux États-Unis. Le logiciel le plus connu est Skype, que Microsoft vient d'acheter.

Ce genre de service et de logiciel est offert non seulement sur les ordinateurs, mais aussi sur les téléphones et lecteurs de musique intelligents. Le propriétaire d'un téléphone intelligent peut donc se connecter à un réseau Wi-Fi pour

How to improve your Internet conversations

It's summertime as I write this instalment of Tech Files. That's why I've decided to discuss technologies that you might find very useful while on vacation, but also on a regular basis.

You know those situations where the people on the other end of the line sound like they're communicating with you through a tin can? And they don't seem to understand half of what you're saying? If this has happened to you, then you've been the victim of technology misuse.

First of all, you should know that some technologies are unidirectional (one-way), while others are bidirectional (two-way). When you talk to someone over the phone, you can both talk at the same time, meaning that the communication is bidirectional. However, if the person you're talking to has the bright idea to use the speakerphone function, then the communication becomes unidirectional, meaning that when that person talks, you get cut off. Otherwise, there would be a very annoying permanent echo effect.

The same problem occurs when a person uses a camera microphone while chatting, which is why headsets for chatting are highly recommended. There are also other technologies, such as VoIP phones, that connect to a computer (sometimes a router) and are bidirectional.

Plus, there is of course computer-to-computer chatting. However, for the last few years, some software has also made it possible to call telephone numbers from a computer for a modest fee, or even free of charge.

For example, you can use a Gmail account to call anywhere in Canada or the United States for free. The most well-known software is Skype, which Microsoft just bought.

This type of service and software is used not only on computers, but also on smartphones and smart music players. People with smartphones can therefore connect to a Wi-Fi network and use this type of software, saving both the

utiliser ce type de logiciel et économiser à la fois les frais d'interurbain et les minutes de son forfait, puisque sa communication est alors transmise par le réseau Internet, et non pas par l'opérateur de téléphonie.

Souvent, en plus du service gratuit, les fournisseurs proposent des abonnements comprenant d'autres services, comme une boîte vocale et le transfert d'appels vers une ligne terrestre (pas vers un cellulaire). C'est très commode pour les gens qui voyagent.

Enfin, des services complémentaires sont offerts par des tierces parties. Par exemple, j'ai un numéro de téléphone de Montréal que mes amis peuvent composer pour arriver à mon compte Skype. Quand je suis chez moi, en Outaouais, je peux rediriger les appels Skype vers le téléphone de ma maison. Je peux aussi obtenir un numéro de téléphone local d'une grande ville du Canada pour appeler mes amis ou les membres de ma famille qui y habitent.

Autres options : je peux faire plusieurs appels à la fois à partir de mon ordinateur et utiliser un enregistreur de conversation aux fins de contrôle de la qualité du service reçu*.

Il existe aussi des sites de collaboration qui offrent à la fois la possibilité de voir ses interlocuteurs, d'utiliser un tableau blanc et de mettre des documents à la disposition d'un groupe. Voilà une technologie dont pourraient certainement profiter les langagiers!

Dans certains cas, on peut aussi enregistrer la partie clavardage; ça facilite la création ultérieure d'un sommaire de la séance. Ces outils sont peu utilisés à l'heure actuelle par le milieu des langagiers, mais ils gagneraient à être connus.

J'aime bien le site suivant, que j'ai utilisé avec des amis pour des activités de bénévolat : <http://www.openmeetings.de/openmeetings/>. Ça ne remplace pas une rencontre en personne, mais c'est très pratique et fort simple à utiliser. Il faut d'abord choisir une salle pouvant accueillir le nombre d'utilisateurs voulu. Ensuite, il suffit d'inviter les utilisateurs, et le tour est joué. Les salles peuvent être ouvertes à tous ou privées.

Même si les réunions de collaboration ne constituent vraiment pas l'essentiel du travail des langagiers, si une réunion s'impose, ces outils peuvent faciliter grandement le travail.

À mon avis, ces outils de collaboration sont de loin supérieurs au simple logiciel de messagerie instantanée, qui ne permet que le clavardage. Je vous invite donc à les explorer. Vous m'en donnerez des nouvelles! ■

* Très utile, mais quand j'avise les préposés de certaines compagnies, ils raccrochent souvent de façon « accidentelle ».

long-distance charges and minutes on their plan because the communication is being sent over the Internet, not the telephone network.

Often, in addition to this free service, providers offer plans that include other services, such as a voicemail box and call forwarding to a landline (though not a cell phone). That's very convenient for people who are travelling.

Finally, complementary services are offered by third parties. For example, I have a Montréal telephone number that my friends can use to call my Skype account. When I'm at home, in the Outaouais, I can redirect my Skype calls to my home phone. I can also have a local phone number in a major Canadian city for calling my friends and family members living there.

Other options: I can call several numbers at the same time on my computer or record conversations for quality control purposes.*

There are also meeting sites where you can see who you're talking to, use a whiteboard and share documents with the group. Now that's the kind of technology that language professionals could definitely use!

In some cases, the chatting can also be recorded, which makes it easier to draft the meeting summary later. These tools are not currently being used very much by language professionals, but they could be very useful if they were.

I really like the following site, which I have used with friends for volunteer work: <http://www.openmeetings.de/openmeetings/>. It's no substitute for meeting in person, but it's handy and extremely easy to use. First, you choose a room that can hold the planned number of users. Then, just invite the users, and that's it! The rooms can be private or open to anyone.

Even though business meetings are not really a major part of the language professionals' work, these tools can make things a lot easier when meetings are required.

In my opinion, these work tools are far superior to basic instant messaging software, which only lets you chat. I therefore encourage you to try them out and let me know what you think! ■

* Very useful, but when I advise callers from certain companies of this, they often hang up "accidentally."

Pièges à éviter à la radio... et à la télé

Louise Carrier

La langue française est remplie de petits pièges, auxquels peuvent se laisser prendre les artisans de la radio et de la télévision les plus chevronnés. Voici, à leur usage, un aide-mémoire sans prétention qui, je l'espère, s'avérera utile.

accise

La première moitié de ce mot se prononce **ax**, comme dans *accident*. Ne pas prononcer « assise ».

astronaute

Les lettres **au** se prononcent **ô**. Ne pas prononcer « astronote ».

au-dessus

La partie de cette locution qui suit le trait d'union se prononce **de su** ou **d'su**. Ne pas prononcer « au-dessus ».

bannir

Quand il s'agit de choses, le verbe *bannir* veut dire supprimer ou exclure. Ne pas confondre avec *interdire*. C'est probablement sous l'influence du verbe anglais *to ban* (= interdire) que l'on emploie parfois *bannir* à tort. Au lieu de dire « Il faudrait bannir la vente de véhicules polluants », il serait plus juste de dire « Il faudrait interdire la vente de véhicules polluants ».

cargo

Un cargo est un navire conçu pour le transport des marchandises. Les marchandises elles-mêmes ne sont pas « du cargo », mais un chargement, une charge, une cargaison ou du fret.

commémorer

Le verbe *commémorer* veut dire rappeler, à l'aide d'une cérémonie, le souvenir d'une personne ou d'un événement. On peut commémorer la publication d'un ouvrage important. On ne peut pas « commémorer un anniversaire »; on marque, on fête ou on célèbre un anniversaire.

compenser

On peut compenser une chose, non une personne. Par exemple, on peut compenser un inconvénient par un avantage ou compenser un préjudice subi. En revanche, on ne peut pas « compenser une personne pour » ses pertes; on dédommage ou on indemnise une personne de ses pertes.

considérer

Quand on emploie *considérer* avec un adjectif, dans le sens de *juger* ou *estimer*, il se construit avec *comme*. On dira « Le professeur de Marie la considère comme très douée » (et non « la considère très douée »).

débiter

Le verbe *débiter* est intransitif, c'est-à-dire qu'on ne peut pas « débiter quelque chose ». C'est la chose elle-même qui débute. On peut commencer une phrase, entamer une discussion ou entreprendre un projet, mais on ne peut pas « débiter une phrase, une discussion ni un projet ».

délai

Un délai est le temps accordé ou requis pour réaliser une action. On dira « Votre commande sera livrée dans un délai de deux jours ». Ne pas confondre avec un retard, qui est le fait d'arriver ou d'agir plus tard ou plus lentement que prévu. Au lieu de dire « Le mauvais temps cause de nombreux délais à l'aéroport », il faut dire « Le mauvais temps cause de nombreux retards à l'aéroport ».

disposer

Disposer d'une chose veut dire avoir cette chose à sa disposition, en avoir l'usage. Ne pas confondre avec *jeter*, *éliminer*, *se débarrasser de* ou *se défaire de* (quelque chose). On dira « La municipalité a retenu les services de la société XYZ pour éliminer (et non "pour disposer de") ses ordures ».

etc.

Il n'y a pas de son **k** dans cette abréviation ni dans la forme longue *et cetera*. Ne pas prononcer « ekcétéra ».

éventuellement

Cet adverbe indique une possibilité, non une certitude. Prenons l'exemple d'un stage suivi par un groupe d'étudiants, stage qui pourrait mener à un emploi. On peut alors dire « Ce stage permettra éventuellement d'accéder à un emploi ». Ne pas employer *éventuellement* quand on veut dire *plus tard*, *par la suite*, *ultérieurement* ou *finalement*. Si on prédit que la pluie qui tombe se changera en neige, on peut dire « La pluie se changera plus tard (ou par la suite, ultérieurement ou finalement) en neige », et non « La pluie se changera éventuellement en neige ».

faire en sorte que

Cette locution est synonyme de *veiller à ce que* et dénote une intention. Par conséquent, le sujet de cette locution ne peut pas être une chose. Au lieu de dire « Les taux d'intérêt élevés ont fait en sorte que le projet a échoué », il serait plus juste de dire « Les taux d'intérêt élevés ont fait que le projet a échoué », ou encore « Les taux d'intérêt élevés ont eu pour conséquence (ou pour effet, pour résultat) que le projet a échoué ».

joindre

On peut joindre une personne, c'est-à-dire entrer en communication avec elle. On peut également joindre des choses ou joindre une chose à une autre, c'est-à-dire les mettre ensemble. Par contre, on ne peut pas « joindre une équipe ». On se joint à une équipe ou à un parti ou on en devient membre; on ne joint pas un parti, on y adhère.

mettre à jour

La locution *mettre à jour* signifie actualiser en tenant compte des données les plus récentes. On peut mettre à jour la page de liens d'un site Web. Ne pas confondre avec *mettre au jour*, qui désigne le fait d'exposer quelque chose au grand jour (au sens propre ou au sens figuré). On dira « Les archéologues ont mis au jour des fortifications datant du Moyen Âge », ou « Les médias ont mis au jour un scandale où sont impliqués plusieurs membres du gouvernement ».

oxygène

Les trois premières lettres de ce mot se prononcent comme les trois premières lettres des mots *oxyde* et *oxyder*. Ne pas prononcer ce mot « ogzygène ».

planifier

On peut planifier quelque chose, par exemple une journée, un événement ou un projet. On ne peut pas « planifier de faire » quelque chose; on projette de faire ou on a l'intention de faire quelque chose.

prendre place

La locution *prendre place* désigne une action, à savoir le fait de se placer, de s'installer à un endroit donné. Cette locution ne peut pas désigner le simple fait d'être à un endroit. On dira donc « Cinq personnes se trouvaient dans la voiture au moment de l'accident », et non « Cinq personnes prenaient place dans la voiture au moment de l'accident ».

questionner

Questionner veut dire interroger une personne, lui poser des questions. On ne peut pas « questionner un choix » ni « une décision ». On peut mettre en question, contester ou critiquer un choix ou une décision. De même, on ne saurait dire d'une décision ou d'un choix qu'il est questionnable. Un choix ou une décision dont le bien-fondé nous apparaît douteux sont contestables, critiquables ou discutables.

s'assurer

Le verbe *assurer* employé à la forme pronominale demande l'indicatif et non le subjonctif. Au lieu de dire « Assurez-vous que l'imprimante soit connectée à l'ordinateur », il faut dire « Assurez-vous que l'imprimante est connectée à l'ordinateur ».

sauver

On sauve une personne ou une chose qui est en danger. On ne peut pas « sauver du temps » ni « de l'argent ». On peut gagner du temps et on peut économiser ou épargner de l'argent. ■

Sources consultées

Bertrand, Guy. *Le français au micro*, <http://www.radio-canada.ca/radio/francaisaumicro>.

Bureau de la traduction. *Clefs du français pratique*, <http://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/clefsfp/index-fra.html?lang=fra>.

Forest, Constance, et Denise Boudreau. *Dictionnaire des anglicismes Le Colpron*, 4^e éd., Beauchemin, 1999.

Guilloton, Noëlle, et Hélène Cajolet-Laganière. *Le français au bureau*, 6^e éd., Les Publications du Québec, 2005.

Le nouveau petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Dictionnaires Le Robert-SEJER, 2007.

Le Robert & Collins, 9^e éd., Dictionnaires Le Robert-SEJER; HarperCollins Publishers, 2010.

Office québécois de la langue française. *Banque de dépannage linguistique*, <http://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bdl.html>.

Villiers, Marie-Éva de. *Multi-dictionnaire de la langue française*, 5^e éd., Éditions Québec Amérique, 2009.



Elle a déjà un institut et un lieu virtuel où se déployer.
Mais voilà que la **twittérature** pourrait bien se tailler
une place sur les bancs d'école.

Le Devoir, 16 juin 2011

À vous la parole

Ce texte est une réplique à l'article de Georges Farid intitulé « Les injures racistes ont-elles leur place dans les dictionnaires? », paru dans le numéro du printemps 2011.

Racisme métalinguistique?

Je ne suis pas d'accord sur les conclusions de l'auteur, mais je suis (bien sûr) d'accord sur le sous-entendu : il faut lutter contre le racisme. Comme j'en ai été victime, je suis particulièrement sensible à cette question. J'ajouterai que je suis d'accord sur le caractère parfois arbitraire des marques dans les dictionnaires.

Grosso modo, l'idée centrale de l'article est que les dictionnaires sont complices du racisme en décrivant ses mots et leur contexte. Je montrerai notamment que censurer les dictionnaires est une idée non seulement inutile et arbitraire, mais encore nuisible dans la lutte contre le racisme.

Pourquoi pas tous les mots discriminatoires?

L'une des premières choses qui frappent en lisant cet article, c'est qu'on ne s'attaque qu'à la description du vocabulaire raciste. On peut se demander pourquoi, puisqu'il est question de discrimination, on n'aborderait pas aussi les injures fondées sur l'âge (*morveux*, *vieux schnock*, etc.), le sexe (*salope*), l'orientation sexuelle (*tapette*, *enculé*), le métier ou la condition sociale (*pute*, *cochon*, *pouilleux*), l'apparence physique (*planche à repasser*, *asperge*, *grosse torche*), les injures en général (*connard*, *con*), etc. Doit-on faire une hiérarchie dans la discrimination? L'homophobie et l'âgisme sont-ils moins importants que le racisme?

La marque d'usage est-elle donc inutile?

Au final, s'il fallait enlever tous les mots et sens péjoratifs des dictionnaires, on ne se retrouverait plus avec des ouvrages descriptifs, ce que *Le petit Robert* et *Le petit Larousse* prétendent être, mais avec des ouvrages normatifs. Il faudrait aussi

envisager la possibilité de retirer tous les mots qui ont la marque « vulg. » (vulgaire), qui ne conviendraient plus très bien au nouvel objectif (normatif), et également tous les sens qui ont la marque « critiqué » (*dans le cadre de*, *être sûr et certain que*, etc.), car la marque d'usage ne serait apparemment pas suffisante pour placer un mot en contexte et justifier qu'on l'évite.

Pourquoi pas les gestes racistes aussi?

Si l'explication des *mots racistes* dans les dictionnaires est intolérable, l'explication du génocide, *geste raciste* suprême, que ce soit dans un musée, dans un documentaire ou dans un reportage, l'est-elle moins? On peut se demander s'il est pertinent de paraphraser l'article en affirmant que « les gestes racistes tomberont en désuétude si les conservateurs de musée, les documentaristes et les reporters ne perpétuent pas leur description servile ».

Comment les mots et les sens racistes apparaissent-ils?

Selon l'article, « [l]es injures racistes tomberont en désuétude si les lexicographes ne perpétuent pas leur consignation servile ». On voit ici qu'il y a une faille dans le raisonnement : en vérité, il y a d'abord le sentiment raciste, puis l'injure raciste, pas le contraire. On confond ici l'effet (l'injure raciste) et la cause (le sentiment raciste). C'est la véritable chronologie qui seule peut expliquer que « juif », terme qui désigne d'abord un peuple, ait ensuite acquis un sens péjoratif (personne âpre au gain). Or, le fait de censurer les mots racistes des dictionnaires ne changera rien à la hargne qu'on peut manifester ou non à l'endroit d'un groupe ethnique.

Et si les dictionnaires étaient les amis de la lutte antiraciste?

Se peut-il que les dictionnaires, tels qu'ils sont maintenant, puissent justement jouer un rôle dans la lutte contre le racisme? S'ils demeurent le reflet fidèle de notre société (descriptifs) plutôt que le reflet d'une langue idéale (normatifs), on pourra continuer de les citer pour prouver l'existence du racisme. On a là une sorte d'instrument de mesure. Au contraire, si on décide du jour au lendemain de censurer les mots racistes dans les dictionnaires, pourrait-on imaginer, ne serait-ce qu'un instant, que cela donnerait l'idée aux démagogues de prétendre que c'est une preuve irréfutable de la disparition ou d'une nette atténuation du racisme? Serait-ce courir le risque de donner des munitions aux racistes?

Don't shoot the messenger!

En anglais, on dit parfois « Don't shoot the messenger! » (Ne tirez pas sur le messenger!), ce qui signifie qu'il ne faut pas confondre celui qui transmet le message avec son auteur. Se pourrait-il que tenir rigueur à un dictionnaire des mots et des citations racistes qu'il contient soit un peu comme en vouloir à son facteur d'avoir livré une lettre injurieuse? Toujours en anglais, on parle du « Persian messenger syndrome » (syndrome du messenger perse). Car on prétend qu'en Perse, que ce soit véridique ou non, les messagers qui portaient de mauvaises nouvelles au roi étaient exécutés, confusion manifeste entre cause (mauvaise nouvelle) et effet (messenger portant cette nouvelle).

L'indignation contre le racisme « part d'un bon naturel » (pour reprendre l'expression de La Fontaine), mais se peut-il que, dans la précipitation, ce soit un bouc émissaire qu'on cherche

plutôt qu'un coupable? Se pourrait-il que le fait de vouloir censurer les dictionnaires participe lui-même du « Persian messenger syndrome »?

Le choix des exemples est-il juste?

Selon l'article, « [l]es injures racistes tomberont en désuétude si les lexicographes ne perpétuent pas leur consignation servile ». Or, de nombreux exemples utilisés pour illustrer les injures racistes sont déjà « désuets » (ou plutôt n'ont jamais été en usage) dans la version franco-canadienne du racisme. Au Canada, on trouve au rang des épithètes xénophobes connues « maudit Français », « bloke », « tête carrée », « sauvage » et « importé ». Plutôt que de citer ces exemples, l'article propose des termes qui sont pour beaucoup inconnus dans cette partie du monde (*youpin*, *crouille*, etc.). Comment expliquer que ces mots ne s'emploient pas au Québec, alors qu'ils sont pourtant présents dans les dictionnaires? Si la perpétuation des épithètes xénophobes est attribuable aux dictionnaires, comment expliquer que certaines en sont absentes (les injures franco-canadiennes ci-dessus)?

Les dictionnaires ont-ils autant d'influence qu'on le prétend?

Il faut sans doute relativiser l'influence qu'ont les dictionnaires sur la langue. Combien de barbarismes (formes absentes des ouvrages de référence) disparaîtraient si l'usage suivait aveuglément les dictionnaires sans prendre la moindre liberté? Si l'on collait à ce point à ce qui se trouve dans les dictionnaires, comment pourrait-on expliquer les fautes d'orthographe?

Les traducteurs sont-ils plus racistes que les autres?

Si, comme l'indique l'article, il y a un lien de cause à effet entre la présence d'une injure raciste dans les dictionnaires et son utilisation, il faudrait s'attendre à ce que les traducteurs soient parmi les plus racistes, eux qui sont si friands de dictionnaires, ou, du moins, à ce qu'ils soient plus susceptibles d'employer des mots racistes. Et vous, lecteurs de *L'Actualité langagière* et traducteurs, vous considérez-vous comme plus racistes que les autres?

Faut-il mettre Molière à l'index?

Faut-il interdire aux éditeurs de dictionnaires de décrire certaines particularités de la « langue de Molière »? Dans *L'avare*, l'auteur fait dire à Cléante : « Comment diable! Quel Juif, quel Arabe est-ce là? C'est plus qu'au denier quatre. » S'il faut forcer les éditeurs à censurer les dictionnaires, pourquoi pas les œuvres littéraires aussi? Où s'arrêtera-t-on? Qui décidera de ce qui constitue le bon goût? Devra-t-on s'attendre à des abus de la part des censeurs? Rappelons que parmi les auteurs dont l'Église catholique romaine a placé au moins une œuvre à l'index se trouvent Gide, Copernic, Diderot et Zola, pour n'en nommer que quelques-uns.

Senghor était-il raciste?

Si les dictionnaires sont racistes pour leur description métalinguistique du mot « nègre », que doit-on penser de Léopold Sédar Senghor et d'Aimé Césaire, qui ont inventé le concept de « négritude »? En créant ce mot à partir de « nègre », se montraient-ils racistes? Est-il raciste de donner « négritude » dans un dictionnaire ou encore son étymon (*nègre*)? C'est ce que fait l'Académie, dont Senghor a fait partie. Pierre Vallières était-il raciste quand il donnait à son livre le titre de *Nègres blancs d'Amérique* et mettait ainsi à l'avant-plan un mot raciste?

L'article « Les injures racistes ont-elles leur place dans les dictionnaires? » est-il raciste?

Le petit Robert et *Le petit Larousse* expliquent les mots du racisme. Ils sont employés par les rédacteurs de ces dictionnaires de façon « métalinguistique », c'est-à-dire qu'on les définit en tâchant (« tâcher » est le mot clé) de les placer en contexte avec la marque d'usage appropriée. Si le fait de décrire les mots du racisme, même de façon métalinguistique, relève du racisme ou de la complicité dans le racisme, rappelons que l'article les emploie aussi de cette manière. D'ailleurs, c'est en le lisant que j'ai appris de nombreux mots racistes : *youpin* (Juif), *chleuh* (Allemand), *fridolin* (Allemand), *asiate* (Asiatique), *raton* (Maghrébin), *crouille* (Nord-Africain), etc. Et vous, combien de mots racistes cet article vous a-t-il fait connaître? Est-ce que c'est parce que vous les connaissez que vous les utiliserez?

Et si un jour les mots racistes disparaissaient?

Si un jour les mots racistes qu'on emploie aujourd'hui devaient disparaître des dictionnaires, que se passerait-il? On peut imaginer, tout simplement, que le jour où l'on ne dira plus « chinetoque » pour injurier un Chinois, c'est qu'on aura trouvé quelque chose d'autre. À moins, peut-être, qu'au lieu de lutter contre les dictionnaires, on commence à lutter contre le racisme lui-même.

Hugo Lafrance, Montréal ■

Directeur/Director
Gabriel Huard, trad. a.

Rédacteur en chef/Editor-in-Chief
Jean-Sylvain Dubé

Rédacteur en chef adjoint/Assistant Editor-in-Chief
Jacques Desrosiers

Comité de lecture/Review Committee

Cathryn Arnold
Denise Cyr
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frédérin Leroux fils
Emmanuelle Samson
Rafael Solis

Conception graphique/Graphic Design
kaboom.ca

Une question à poser? Un commentaire à formuler?
Un article à proposer? Communiquez avec le rédacteur
en chef, à jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca.
Vous pouvez aussi le joindre par téléphone, au
819-956-8473, ou par télécopieur, au 819-953-8443.
Do you have any questions or comments? Would you
like to suggest an article? Contact the Editor-in-Chief
at jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. You can
also reach him by telephone at 819-956-8473 or by
fax at 819-953-8443.

Cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons
les articles portant sur la traduction, la terminologie,
l'interprétation, la rédaction, les industries de la
langue, les technologies langagières et les difficultés
de langue en français, en anglais ou en espagnol,
dans la mesure où ils sont bien documentés et
susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture. Les
manuscrits rejetés ne sont pas retournés aux auteurs.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière*
n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre des Travaux publics et des Services
gouvernementaux du Canada 2011

We would like to remind readers that this publication
is open to anyone wishing to contribute. We accept
articles relating to translation, terminology, inter-
pretation, writing, the language industries, language
technology and language problems in English, French
or Spanish as long as the articles are well documented
and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee. Rejected
manuscripts are not returned to the authors.

The Translation Bureau is not responsible for the
opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government
Services of Canada 2011

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an
par le Bureau de la traduction, Travaux publics et
Services gouvernementaux Canada.
btb.gc.ca

Language Update is published four times a year
by the Translation Bureau, Public Works and
Government Services Canada.
btb.gc.ca

Nos collaborateurs Our Contributors

Marjorie Beauchamp est terminologue à la Direction de la norma-
lisation terminologique du Bureau de la traduction. Ses domaines
de travail : le militaire et la technologie de l'information. /
Marjorie Beauchamp is a terminologist with the Translation Bureau's
Terminology Standardization Directorate. She works in the military
and information technology fields.

Louise Carrier est traductrice, réviseure et rédactrice, à la pige. En
février 2011, elle a réussi l'examen d'agrément annuel de la Société
québécoise de la rédaction professionnelle et porte désormais avec
fierté le titre de rédactrice agréée. / **Louise Carrier** is a freelance
translator, reviser and writer. In February 2011, she successfully
completed the annual certification exam given by the Société québé-
coise de la rédaction professionnelle and now proudly claims the title
of certified writer.

Jean Delisle, trad. a., term. a., diplômé de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3,
est professeur émérite de l'Université d'Ottawa, où il a enseigné de
1974 à 2007. Auteur ou coauteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a été
traduit dans une quinzaine de langues. Ses champs de recherche sont
l'histoire et l'enseignement de la traduction. / **Jean Delisle**, C. Tr.,
C. Term., a graduate of Sorbonne Nouvelle – Paris 3, is an emeritus
professor at the University of Ottawa, where he taught from 1974 to
2007. He is the author or co-author of some 20 books, which have been
translated into about 15 languages. His research areas are the history
and teaching of translation.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*,
est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens
et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition
du *Guide du rédacteur*. / **Jacques Desrosiers**, assistant editor-in-chief
of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where
he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was
principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Marise Guay est langagière-analyste aux Services linguistiques
français du Bureau de la traduction. Elle contribue au Portail linguis-
tique du Canada et aux outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus*®. /
Marise Guay is a language analyst with the Translation Bureau's French
Linguistic Services. She contributes to the Language Portal of Canada
and the *TERMIUM Plus*® writing tools.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer
au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en
technologies langagières à la conception de logiciels. / **André Guyon**
studied translation and computer science before coming to the
Translation Bureau, where he acts as a language technologies adviser
and helps develop software.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de
la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation
du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our
regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator with
the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation
Directorate; he is now retired.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a
senior translator and reviser from French to English for more than
15 years. She now works for the Translation Bureau's Montréal
Regional Unit. / **Barbara McClintock**, trad. a., M.A., a été traductrice
principale et réviseure du français à l'anglais dans le privé pendant plus
de 15 ans. Elle travaille maintenant au Service régional de Montréal
du Bureau de la traduction.

Irma Nunan, terminologue à la Division des sciences humaines du
Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée d'enrichir le
contenu espagnol de *TERMIUM Plus*®. / **Irma Nunan** is a terminologist
on the Translation Bureau's Human Sciences Division team responsible
for updating the Spanish component of *TERMIUM Plus*®.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught
grammar, writing and editing for over two decades for the University
of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless
government and private sector organizations. / **Vancouveroise**,
Frances Peck est rédactrice et réviseure. Elle enseigne la grammaire,
la rédaction et la révision depuis plus de vingt ans. Elle a donné des
cours dans plusieurs universités et dans de nombreux organismes du
gouvernement et du secteur privé.

André Racicot est formateur, diplômé en science politique et polyglotte.
Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de
la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks
several languages, **André Racicot** gives the workshops in the popular
Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Doris Tautu has a diploma in Inuktitut interpretation and translation
from the Nunavut Arctic College. She was a translator for the
Government of Nunavut from 2005 to 2010. In 2011, she accepted
a terminologist position with the Translation Bureau's Terminology
Standardization Directorate. / **Doris Tautu** détient un diplôme en
interprétation et en traduction du Collège de l'Arctique du Nunavut.
De 2005 à 2010, elle a été traductrice au gouvernement du Nunavut.
En 2011, elle est devenue terminologue à la Direction de la normali-
sation terminologique du Bureau de la traduction.

Fanny Vittecoq, langagière-analyste aux Services linguistiques
français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée des
outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus*® et du Portail linguistique
du Canada. / **Fanny Vittecoq**, a language analyst with the Translation
Bureau's French Linguistic Services, is a member of the team respon-
sible for the writing tools in *TERMIUM Plus*® and the Language Portal
of Canada.

ABONNEMENT PAPIER (S52-4/8-3)

1 an (4 numéros) 35 \$CAN + 5 % TPS = 36,75 \$

Au numéro 9 \$CAN (livraison et TPS en sus)

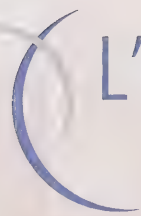
Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur
général du Canada, adressé aux Éditions et Services de
dépot, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

PRINT SUBSCRIPTION RATES (S52-4/8-3)

1 year (4 issues) CAN\$35 + 5% GST = \$36.75

Per issue CAN\$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order
of the Receiver General for Canada and addressed to
Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus®*, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Télocopieur : 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Courriel : publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Site Web : www.publications.gc.ca

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus®*, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Fax: 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Email: publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Website: www.publications.gc.ca

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

CA1
SS 215
- A18

VOLUME 8/4 • HIVER/PRINTEMPS 2013

L'Actualité langagière



Language Update

www.btb.gc.ca/lactualitelangagiere
www.btb.gc.ca/languageupdate

Linguistech: Language technologies at your fingertips
Linguistech : les technologies langagières au bout des doigts

Deux mal aimés

Words on the street (Part 1)

Colaboración: Término clave del *Léxico panlatino sobre los biocarburantes*

Les outils d'analyse de la nouvelle grammaire : dessin, animation, son

Traduire *dominion* par « puissance » : était-ce une « absurde vanterie »? /
Translating *dominion* as *puissance*: A case of absurd self-flattery?

Big bang and gazing into the twitiverse

Combien faut-il être pour être *plusieurs*?

Secrets bien gardés des mémoires de traduction
Well kept translation memory secrets

Simple ou double? Re(s)soulever la question, c'est re(s)semer le doute

Sommaire Summary

Le mot de la PDG : Multiplier nos réussites grâce au travail d'équipe / A Word from the CEO: Multiplying our successes through teamwork

Donna Achimov, [page 2](#)

Qu'il s'agisse de traduction, d'interprétation ou de terminologie, le travail d'équipe a un effet de levier remarquable sur nos réussites. / Whether in the area of translation, interpretation or terminology, teamwork has the remarkable effect of multiplying our successes.

Industry Insights: LinguisTech: Language technologies at your fingertips / L'industrie en marche : LinguisTech : les technologies langagières au bout des doigts

Cheryl McBride, [page 3](#)

A website worth exploring, in English and French: LinguisTech, a tremendous wealth of language technologies and resources. / Un site Web à découvrir, en anglais et en français : LinguisTech, véritable mine d'or pour les ressources et les technologies langagières.

Mots de tête : Deux mal aimés

Frédérin Leroux fils, [page 4](#)

La plupart des dictionnaires font comme si *partisanerie* et *à-plat-ventrisme* n'existaient pas. Il est vrai que le second est assez jeune. Ce n'est pas une raison. / Most French dictionaries give the impression that the terms *partisanerie* and *à-plat-ventrisme* do not exist. Even though the latter is fairly new, that is not a good reason.

English Pointers: Words on the street (Part 1)

Frances Peck, [page 5](#)

Some trendy expressions run counter to the basic rules of English grammar. Indeed, there are a few that our columnist cannot stand. / Certaines expressions à la mode oublient des règles fondamentales de la grammaire anglaise. Notre chroniqueuse en a quelques-unes en horreur.

El Rincón Español: Colaboración: Término clave del *Léxico panlatino* *sobre los biocarburantes*

Patricia Ojeda Zúñiga, [page 6](#)

Si bien las necesidades engendradas por los modos de apropiación de las nuevas tecnologías de la información y de las comunicaciones representan nuevos retos para los profesionales que trabajan con el idioma, permiten, sin embargo, fortalecer iniciativas innovadoras y enriquecedoras. En la crónica dedicada al *Léxico panlatino sobre los biocarburantes*, describimos los pormenores en torno al *wiki* creado especialmente para fomentar un modo de trabajo colaborativo.

Les outils d'analyse de la nouvelle grammaire : dessine-moi une phrase

Marise Guay, [page 7](#)

Pour clore cette série, un rappel des cinq procédés employés pour analyser une phrase et une explication de la technique de la représentation en arbre. / To conclude this series, a reminder of the five methods for analyzing sentences and a description of the tree diagram technique.

À travers le prisme de l'histoire : Traduire *dominion* par « puissance » : était-ce une « absurde vanterie »? / Through the Lens of History: Translating *dominion* as *puissance*: A case of absurd self-flattery?

Jean Delisle, [page 8](#)

L'auteur rejette la thèse de John Saul selon laquelle la traduction de *Dominion of Canada* par « Puissance du Canada » était correcte. En réalité, c'est un traducteur de l'époque qui avait raison. / The author rejects John Ralston Saul's argument that *Puissance du Canada*, a translation of "Dominion of Canada" chosen at the time of Confederation, was correct. In fact, it was a translator who was right.

Traduire le monde : Sud-Soudan ou Soudan du Sud?

André Racicot, [page 24](#)

Un pays naît, et aussitôt la confusion s'installe. Celui-là s'appelle bel et bien *Soudan du Sud*, et ses habitants *les Sud-Soudanais*, suivant un modèle déjà largement répandu. / No sooner is a country born than confusion arises. That is most definitely the case with the French terms *Soudan du Sud* and *Sud-Soudanais*, both of which are consistent with a very widespread practice.

The Word Geek: Big bang and gazing into the twitterverse

Barbara McClintock, [page 25](#)

An overview of the many neologisms in the *Petit Larousse 2012*, and a glimpse at microblogging platforms, such as Twitter. / Un aperçu des nombreux néologismes accueillis par le *Petit Larousse 2012*, et un coup d'œil aux plateformes de microblogage, telles que Twitter.

Français pratique : Combien faut-il être pour être *plusieurs*?

Jacques Desrosiers, [page 26](#)

Plusieurs and *several* n'ont pas tout à fait le même sens si l'on se fie aux dictionnaires courants. Mieux vaut suivre les dictionnaires bilingues, pour qui ce sont de parfaits équivalents. / *Several* and *plusieurs* do not have the same meaning—if standard dictionaries are to be trusted, that is. You are better off trusting bilingual dictionaries, which consider them exact equivalents.

Carnet techno : Secrets bien gardés des mémoires de traduction / Tech Files: Well-kept translation memory secrets

André Guyon, [page 28](#)

Les mots n'ont pas tous la même valeur : ce n'est pas parce qu'un logiciel de mémoires de traduction calcule qu'il y a 75 % de ressemblances qu'il ne reste que 25 % d'effort à faire. / Words do not all have the same value, so just because a translation memory has calculated a 75% match rate, that does not mean there is only 25% of the work left to do.

Simple ou double? Re(s)soulever la question, c'est re(s)semer le doute

Emmanuelle Samson, [page 31](#)

Le préfixe *re-* a l'air bien innocent, mais devant les verbes commençant par *s*, c'est la pagaille dans les ouvrages : un *s*? deux *s*? trait d'union? La question examinée sous toutes ses coutures. / The prefix *re* seems innocuous enough, but when placed at the beginning of French verbs that start with an *s*, anarchy reigns supreme in reference books: one *s*, two or a hyphen? This article examines the issue from every angle.

La petite histoire d'une expression : Être le dindon de la farce

Fanny Vittecoq, [page 34](#)

Il a fait beaucoup de théâtre et même de la danse... Mais c'est toujours drôle pour les autres, pas pour lui. / This turkey has done a lot of theatre, and even dance... Of course everyone always enjoys the joke, except the *dindon*!



Jean-Sylvain Dubé

Translation: Emma Harries

Le billet du rédacteur en chef From the Editor-in-Chief's Desk



Chevalières de la terminologie

On peut certes les qualifier d'ambassadrices de la terminologie au Canada. Désormais, on doit aussi les appeler « chevalières ».

En septembre 2011, Nicole Sévigny, chef des Stratégies de normalisation, et Michèle Valiquette, terminologue-conseil retraitée de la même Division du Bureau de la traduction, ont été faites chevalières de l'Ordre des Arts et des Lettres de France. Créé en 1957, l'Ordre récompense les personnes qui se sont distinguées, notamment, pour la contribution qu'elles ont apportée au rayonnement des arts et des lettres en France et dans le monde.

Leur apport à la terminologie, voilà ce qui a valu à Mmes Sévigny et Valiquette la distinction honorifique de chevalière. Au cours des dix dernières années, elles ont formé un solide tandem qui a largement contribué au développement de la terminologie, rarement perçue comme un vecteur de promotion du français.

Leurs réalisations sont beaucoup trop nombreuses pour les énumérer toutes ici. En voici quelques-unes, accomplies conjointement : organisation de manifestations d'envergure, notamment la Semaine de la terminologie au Canada en 2008; développement et maintien de relations étroites avec la Délégation générale à la langue française et aux langues de France, l'Organisation internationale de la Francophonie, l'Union latine et leurs réseaux linguistiques respectifs; coordination du programme Coopération technolinguistique – Afrique : développement des langues partenaires africaines et créoles, visant la création d'antennes de terminologie dans cinq pays d'Afrique.

Je tiens, au nom de l'équipe de *L'Actualité langagière*, à féliciter ces deux figures de proue de la terminologie au Canada. Nul doute que la terminologie canadienne n'aurait pas, sans elles, maintenu une présence aussi éclairée sur la scène internationale francophone. ■



Jean-Pierre Tutin, conseiller de Coopération et d'Action culturelle au Consulat général de France à Québec/Counsellor for Cooperation and Cultural Action, Consulate General of France in Québec, Nicole Sévigny, chef des Stratégies de normalisation/Chief, Standardization Strategies Division, Hélène Le Gal, consule générale de France à Québec/Consul General of France in Québec, Michèle Valiquette, terminologue-conseil retraitée de la Division des stratégies de normalisation/Senior Terminologist (retired), Standardization Strategies Division

Knights of terminology

They may of course be considered Canadian ambassadors of terminology, but from now on, we will also have to call them “knights.”

In September 2011, Nicole Sévigny, Chief of the Translation Bureau's Standardization Strategies Division, and Michèle Valiquette, a retired senior terminologist in the same division, were each awarded the title of Knight of the Order of Arts and Letters of France. Established in 1957, the Order recognizes those who have made significant contributions to the enrichment of the arts and literature in France and worldwide.

Ms. Sévigny and Ms. Valiquette's contribution to terminology has earned them this honorific distinction of knight. Over the last 10 years, they have been a very close-knit team that has contributed greatly to the development of terminology, which is seldom seen as a vehicle for promoting French.

Their achievements are far too numerous to list here in full. The following are just a few examples of what they accomplished together: they organized major events, including Terminology Week in Canada in 2008; they developed and maintained close relations with the Délégation générale à la langue française et aux langues de France, the Organisation internationale de la Francophonie, the Latin Union and their respective language networks; and they coordinated *Coopération technolinguistique—Afrique: développement des langues partenaires africaines et créoles*, a project aimed at creating terminology outposts in five African countries.

On behalf of the *Language Update* team, I would like to congratulate these two Canadian leaders in terminology. Without them, Canadian terminology would not have maintained such a strong presence on the international Francophone scene. ■



Le mot de la PDG A Word from the CEO

Multiplier nos réussites grâce au travail d'équipe

J'ai souvent entendu dire que le travail d'équipe permet la division d'une tâche et la multiplication des réussites. Je suis entièrement d'accord, et j'estime que c'est encore plus vrai chez les langagiers.

Dans une industrie comme la nôtre, axée sur la prestation de services, il est logique de tirer parti des ressources à notre disposition lorsqu'il faut agir rapidement pour répondre aux demandes de nos clients. À cette fin, nous employons diverses stratégies, comme la répartition d'une tâche de traduction entre plusieurs traducteurs ou le travail par quarts pour respecter des délais serrés.

Les interprètes savent à quel point le travail d'équipe est important. Les interprètes en simultané du Parlement du Canada, tout comme les interprètes de conférences ministérielles, composent avec la nature extrêmement exigeante de leur tâche en travaillant en équipe. Ils se relaient toutes les 20 minutes. Pendant qu'un collègue prend la relève, les autres se préparent en vue de leur tour. Cette façon de faire garantit un travail de qualité supérieure.

Mentionnons également l'important travail d'équipe qui entre en jeu chaque fois que nos collègues nous font profiter de leur savoir-faire. Les terminologues collaborent étroitement les uns avec les autres et avec des spécialistes, et ils contribuent au travail des autres langagiers grâce à leurs produits et conseils terminologiques. D'ailleurs, la consultation mutuelle et l'échange de connaissances se révèlent généralement des outils indispensables dans notre travail.

Bien sûr, l'évolution de la technologie nous offre de nouveaux moyens de collaboration, comme les forums, les wikis et les blogues, qui permettent aux langagiers de se consulter, de se partager le travail ou de se transmettre de l'information. Grâce à la technologie, nous pouvons aussi élargir notre réseau professionnel de manière à travailler à distance avec des collègues, peu importe où ils se trouvent, et à tirer parti de leur expertise.

Et n'oublions pas *L'Actualité langagière*, qui constitue en soi une formidable tribune pour la mise en commun de nos connaissances spécialisées sur les questions langagières.

Peu importe la forme que prend le travail d'équipe dans notre milieu de travail, je suis convaincue qu'il est un élément essentiel à notre réussite.

Multiplying our successes through teamwork

I've often heard it said that teamwork divides the task and multiplies the success. I'm convinced that this is absolutely true, and nowhere more than among language professionals.

For one thing, in the language industry, where we provide services to clients, it makes sense to leverage the resources that are available to us when time is of the essence in responding to a client's request. So we rely on strategies like dividing a translation job among several translators or working in shifts in order to meet tight deadlines.

Interpreters know very well the necessity of teamwork. Simultaneous interpreters in the Parliament of Canada, as well as those who handle the numerous departmental conferences, deal with the intensely demanding nature of their job by working in teams, with each interpreter working a 20-minute turn every hour, then preparing for his or her next turn while another interpreter takes over. This approach allows interpreters to maintain the high quality of their work.

There is also the very important teamwork that comes into play when we tap into the different areas of expertise of our colleagues. Terminologists constantly work with colleagues and experts and contribute to the work of other language professionals through their terminology products and advice. In general, consulting with one another and sharing our knowledge is an indispensable tool in our work.

Of course, evolving technologies offer us new ways of collaborating, like the online forums, wikis or blogs that allow language professionals to consult with one another, share work or pass along information. Technology also allows us to expand our team network to work virtually with team members no matter where they are located and tap into their expertise.

And let's not forget *Language Update*, which is itself a wonderful forum for sharing our expertise about questions related to language!

Whatever form it takes in our working environment, I have no doubt that teamwork is an essential ingredient in our success.

Industry Insights L'industrie en marche

David Milne

Traduction : Peggy Barthélemy

LinguisTech: Language technologies at your fingertips

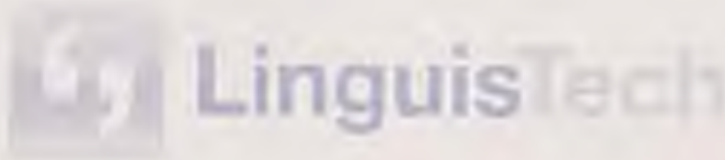
In June 2011, the Language Technologies Research Centre* announced the development of an online translation tool-box. As of September, the language technology reference website, **LinguisTech**, has been available to the public and is being used in numerous universities across Canada. This article will briefly introduce you to the components of LinguisTech and highlight how you can benefit from and contribute to the project.

The LinguisTech project began in 2009 with funding from the Canadian Language Sector Enhancement Program. The aim of LinguisTech is to create a bilingual online reference site for language professionals and students and to encourage collaboration among Canadian translator training institutions, government departments (federal, provincial, municipal), the language industry and language professionals. The site gives users access to many language technologies and the resources necessary for using (and learning *how* to use) them. This “one-stop shop” for tools and resources can help reduce or even eliminate the time, stress and financial burden involved in purchasing, downloading, installing and learning how to use many language technology tools. It also allows users to evaluate and choose the tools that are right for them before making the investment. In addition to facilitating tool acquisition and training, LinguisTech also aims to create a virtual community of language professionals and students. Accordingly, the LinguisTech site has three main components: *Get Informed* (training and documentation), *Get Going* (access to a wide variety of language technologies from any computer) and *Get Talking* (the virtual community).

LinguisTech : les technologies langagières au bout des doigts

En juin 2011, le Centre de recherche en technologies langagières* annonçait la création d'une boîte à outils de traduction en ligne. Depuis septembre, le site Web de référence en technologies langagières, **LinguisTech**, est accessible au public et utilisé par de nombreuses universités canadiennes. Le présent article donne un aperçu des sections du site LinguisTech et explique comment vous pouvez en tirer parti et contribuer au projet.

Le projet LinguisTech est né en 2009 grâce aux fonds du Programme de renforcement du secteur langagier au Canada. Il visait à créer un site Web de référence bilingue destiné à la fois aux langagiers et aux étudiants. Son but est d'encourager la collaboration entre les établissements d'enseignement de la traduction au Canada, les ministères fédéraux et provinciaux, les municipalités, l'industrie de la langue et les langagiers. Le site donne accès à de nombreuses technologies langagières et offre les ressources nécessaires pour les utiliser (et *apprendre* à les utiliser). Ce « guichet unique » d'outils et de ressources peut aider à réduire ou même à éliminer le temps, le stress et le fardeau financier associés à l'achat, au téléchargement, à l'installation et à l'apprentissage des nombreux outils technolinguistiques. Il permet à l'utilisateur d'évaluer les outils et de choisir ceux qui lui conviennent avant d'en acheter un en particulier. En plus de faciliter l'achat d'outils et l'apprentissage de leur fonctionnement, le site LinguisTech vise à créer une communauté virtuelle de langagiers et d'étudiants. Il comporte trois sections principales : *S'informer* (formation et documentation); *S'en servir* (vaste choix de technologies langagières à partir de n'importe quel ordinateur); *S'en parler* (communauté virtuelle du site).



* The Language Technologies Research Centre (LTRC) is a research centre formed through a partnership between National Research Council Canada, the Translation Bureau and the Université du Québec en Outaouais. For more information, visit the LTRC website: <http://www.ltrc.ca>.

* Le Centre de recherche en technologies langagières (CRTL) est un centre de recherche créé dans le cadre d'un partenariat entre le Conseil national de recherches du Canada, le Bureau de la traduction et l'Université du Québec en Outaouais. Pour en savoir plus, visitez le site Web du CRTL, à l'adresse suivante : <http://www.crtl.ca>.

Get Informed

Learning how to use a new piece of software can be a daunting task, even for the more experienced user. This is where LinguisTech can help. In the CERTT* section of *Get Informed*, you will find numerous tutorials and exercises designed for use in class as part of translator training programs and also for independent use, for many types and brands of computer-aided translation and machine translation tools. These tutorials contain step-by-step instructions to help you learn how to use the functions and features of the tool. They also contain questions that encourage critical analysis and comparison of tools and how and when they can help you in your work, what advantages they offer compared to more manual approaches, and what you need to be aware of to optimize their use. New users often find it difficult to get started using a tool and to put together the resources such as corpora, termbases or other files that are needed to properly evaluate how a tool works. The CERTT tutorials provide examples and are accompanied by sample files to help you get started using the tool quickly. New to the profession or wondering what a particular linguistic, computer or language technology term means? A bilingual glossary is available to help you understand the vocabulary and terminology used in the tutorials.

The *Get Informed* section also includes a collection of *Tips and Tricks* highlighting some of the trickier aspects of language to help both the seasoned writer/translator/reviser as well as the language professional who is in training. Curious about how language technologies are integrated into writing/translation/revising workflows? Check out the *Translation Ecosystem*, an overview of how tools can be (and are) integrated into these processes from start to finish. Finally, the *Library* contains bibliographical information, summaries and links related to many relevant publications in the field of language technologies, including conference presentations, journal articles, books, master's theses and doctoral dissertations. The *Library* is constantly growing and thrives on the input of users. Be sure to check out the resources already listed on the site and suggest new entries.

Get Going

In addition to the learning curve associated with many language technologies, finding demo versions, downloading and installing software, struggling with technical support and purchasing tools can all be quite daunting. LinguisTech can help. The *Get Going* section provides access to a wide

S'informer

Apprendre à utiliser un logiciel peut être déroutant, même pour un initié. C'est là où LinguisTech peut aider. *S'informer* comprend notamment la section CERTT*, dans laquelle vous trouverez nombre de tutoriels et d'exercices sur une multitude d'outils de traduction assistée par ordinateur et de traduction automatique. Ces tutoriels et exercices peuvent être utilisés en classe dans le cadre de programmes de formation en traduction ou de façon autonome. Ils expliquent étape par étape comment utiliser différents outils et présentent des questions qui aident l'utilisateur à déterminer, par une analyse et une comparaison éclairées, la façon dont il peut utiliser les outils dans son travail, le moment où il peut les utiliser, les avantages qu'ils présentent par rapport à des approches manuelles et les connaissances nécessaires pour en faire une utilisation optimale. Il est souvent difficile pour les nouveaux utilisateurs de commencer à utiliser un outil et de rassembler les ressources nécessaires (corpus, bases de termes et autres fichiers) pour évaluer adéquatement son fonctionnement. Les tutoriels offrent des exemples et sont accompagnés de fichiers complémentaires qui vous aideront à commencer à utiliser l'outil rapidement. Vous êtes un nouveau langagier ou vous vous demandez ce que signifie un terme précis de linguistique, d'informatique ou de technologie langagière? Un glossaire bilingue vous aide à comprendre le vocabulaire et la terminologie utilisés dans les tutoriels.

S'informer comprend également des *Capsules linguistiques* qui mettent en évidence certains pièges de la langue dans le but d'aider non seulement les rédacteurs, traducteurs ou réviseurs chevronnés, mais aussi les langagiers en devenir. Vous aimeriez comprendre comment les technologies langagières sont intégrées aux processus de rédaction, de traduction ou de révision? Consultez la section *Écosystème de traduction*. Enfin, la *Bibliothèque* contient des données bibliographiques, des résumés et des liens vers de nombreuses publications utiles du domaine des technologies langagières, dont des documents d'exposés, des articles de revues spécialisées, des livres, des mémoires de maîtrise et des thèses de doctorat. Elle s'enrichit constamment grâce, entre autres, aux commentaires des utilisateurs. N'oubliez pas de consulter les ressources déjà répertoriées dans le site et de soumettre vos suggestions.

S'en servir

En plus de la courbe d'apprentissage associée à de nombreuses technologies langagières, le fait de devoir trouver des versions de démo, télécharger et installer des logiciels, traiter avec le soutien technique et acheter des outils peut être très déconcertant. LinguisTech vient à la rescousse! *S'en*

* The Collection of Electronic Resources in Translation Technologies (CERTT) research group was created in 2007 at the University of Ottawa's School of Translation and Interpretation. For more information about the CERTT project, visit the CERTT website: <http://www.certt.ca>.

* Le groupe de recherche Collection électronique de ressources en technologies de la traduction (CERTT) a été créé en 2007 à l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa. Pour en savoir plus sur le projet de la CERTT, visitez le www.certt.ca.

variety of online and commercial tools that can help language professionals increase their productivity and manage their workloads. Simply log in to the virtual machine to have instant access to many of the most popular language technologies available on the market. The virtual machine is available from any computer with an Internet connection—it works for both Windows and Macintosh users—and technical support is available directly through LinguisTech. Tools installed on the virtual machine include translation environments (e.g. LogiTerm, MultiTrans, SDL Trados Studio 2009), concordancers, machine translation systems, office and document creation/editing programs (e.g. Microsoft Office, Antidote HD) and localization tools, in addition to many free online tools (e.g. TermoStat, WeBiText and *TERMIUM Plus*®).

Get Talking

The final component of LinguisTech is *Get Talking*, the virtual community. This is a place for professionals and students to connect with one another and to discuss the many issues related to language technologies and the language professions. Interested in learning more about new tools? Want to debate the benefits and drawbacks of specific tools or of language technologies in general? Follow the team of bloggers as they discover new tools, share their experiences with using language technologies and address some of the biggest questions related to using these technologies. Share your own thoughts in the forum and check out the *Just for fun* section to see some serious translation and writing bloopers. Join the *Community of Practice*, a place for organizations, associations, professionals and students to network, exchange ideas and discuss their experiences.

Currently, many of the resources on LinguisTech are available to the public free of charge. Subscriptions for professionals will be available in the coming months. Check the LinguisTech website, <http://www.linguistech.ca>, to keep up to date and to learn more about what LinguisTech has to offer. 🌟

All the Buzz

*Markus Jakobsson, a veteran security researcher with a Ph.D. in computer science, has come up with something he calls **fastwords**. Instead of inventing a gobbledygook password, you join three simple words that come from a thought known only to you.*

Newsweek, 4 & 11 July, 2011

servir donne accès à un éventail d'outils en ligne et d'outils commerciaux qui peuvent aider les langagiers à accroître leur productivité et à gérer leur charge de travail. Il suffit de se connecter à la machine virtuelle pour avoir instantanément accès à de nombreuses technologies langagières parmi les plus populaires sur le marché. Accessible depuis n'importe quel ordinateur connecté à Internet, la machine virtuelle est compatible avec Windows et Macintosh, et le soutien technique est assuré par LinguisTech. Elle contient différents outils, y compris des environnements de traduction (p. ex. LogiTerm, MultiTrans et SDL Trados Studio 2009), des concordanciers, des systèmes de traduction automatique, des logiciels de bureau et de création et d'édition de documents (p. ex. Microsoft Office et Antidote HD), des outils de localisation ainsi que nombre d'outils accessibles en ligne gratuitement (p. ex. TermoStat, WeBiText et *TERMIUM Plus*®).

S'en parler

La dernière section du site LinguisTech, *S'en parler*, est le lieu de rencontre de la communauté virtuelle du site, où professionnels et étudiants se côtoient pour discuter de questions qui touchent les technologies et les professions langagières. Désireux d'en apprendre davantage au sujet de nouveaux outils? De débattre des avantages et des inconvénients d'outils particuliers ou des technologies langagières en général? Laissez nos blogueurs vous présenter les nouveautés qu'ils viennent de découvrir, lisez à propos de leur utilisation des technologies langagières et examinez certaines des plus grandes questions que soulève l'utilisation de ces technologies. Faites-nous part de vos propres observations dans le forum et consultez la section *Pour rire un peu*, dans laquelle vous trouverez des traductions et des textes vraiment cocasses. Joignez-vous à la *Communauté de pratique*, un lieu où les organisations, les associations, les professionnels et les étudiants font du réseautage, échantent des idées et discutent de leurs expériences.

À l'heure actuelle, le public peut accéder gratuitement à une grande partie des ressources disponibles sur LinguisTech. Dans les prochains mois, le site proposera des abonnements aux professionnels. Visitez régulièrement LinguisTech, <http://www.linguistech.ca>, pour vous tenir au courant des nouveautés et en apprendre davantage sur ce qu'il peut vous offrir. 🌟



Mots de tête

Deux mal aimés

« L'aplatventrisme chronique... »

(Pierre Falardeau, in *La Presse*)

À l'époque de ma chronique* sur *partisanerie*, il y a déjà quinze ans, le *Grand Robert* et le *Dictionnaire historique de la langue française* lui accolaient la mention « rare ». Il est tout aussi rare aujourd'hui. Vous le chercheriez en vain dans les dernières éditions des petits *Robert* ou *Larousse*, ou encore des dictionnaires bilingues. On le trouvait pourtant dans le *Harrap's* de 1972, mais il a disparu depuis. Mystère... Autre mystère, le *Grand Robert* le date de 1943, et le *Dictionnaire historique*, de 1934... Quoi qu'il en soit de cette querelle de dates, j'ai trouvé depuis un exemple français nettement plus ancien, dans un ouvrage¹ de 1907. Mais comme vous avez lu mon article, vous savez que chez nous il est encore plus vieux – Oscar Dunn l'enregistre dans son glossaire de 1880.

Si *partisanerie* a autant de mal à forcer les portes des dictionnaires courants, vous pouvez imaginer les obstacles que devra franchir le terme que j'examine aujourd'hui. On ne le trouve dans AUCUN dictionnaire français, pas même le *Grand Robert*. Et chez nous, jusqu'à tout récemment, c'est comme s'il n'avait pas existé. Il n'y avait même aucun ouvrage pour le condamner. Ce n'est que depuis huit ou neuf ans qu'on le trouve; d'abord dans la

quatrième édition du *Multidictionnaire* de Marie-Éva de Villers (2003), ensuite dans un dictionnaire bilingue² (2005) et, enfin, dans un énième recueil de québécismes³ (2010). Et contrairement à *partisanerie*, qui pouvait se flatter d'avoir séduit quelques plumes françaises : Siegfried (1907), Jean Guéhenno (1934), Émile Henriot (1960), et même le terrible Étienne** (1980) – ou haïtienne encore, celle de Jacques Stephen Alexis (1959) –, à-plat-ventrisme ne peut compter sur la caution d'aucun auteur français connu.

À moins que vous ne me trouviez une vieille source inespérée, le terme fait à peine 50 ans. Dix lustres! Il n'a même pas mon âge... Et son « géniteur » serait un obscur journaliste de l'époque, Pierre Laporte, qui devait devenir ministre, comme vous devez le savoir, et qui finira comme vous le savez peut-être. Le terme ne devait pas être très répandu, puisque l'auteur le met en italique : « Certains avocats faisaient preuve d'un *aplatventrisme* intégral devant monsieur Duplessis⁴. » (Ce qui vous fera sans doute penser à cette phrase, dans mon dernier article***, où Duplessis se vante : « Les évêques! Ils mangent dans ma main. ») Mais à peine huit ans plus tard, il semble déjà acclimaté, ni italique ni guillemets : « cet article était une défense [...] du fédéraliste résigné, chrétien, aplatventriste⁵ ». La même année, une journaliste fédéraliste en fait autant : « nous affichons un écœurant aplatventrisme devant les millions anglo-américains⁶ ».

Pour le reste, c'est surtout chez les journalistes que j'en ai trouvé des exemples : une chroniqueuse de la *Presse* : « le retour des vieilles rancœurs, ou alors l'a-plat-ventrisme⁷ »; l'éditorialiste du *Devoir* : « il a toujours su éviter les pièges du sectarisme ou de l'aplat-ventrisme⁸ »; trois chroniqueurs du *Devoir*, Daniel Latouche (1991), Laurent Laplante (1995) et Michel David (2002), une journaliste de la *Presse*, Francine Pelletier (1991), un chroniqueur du *Droit*, Michel Vastel (2003). Mais ils n'en ont pas tout à fait le monopole. Un couple assez incongru vient ajouter un peu de couleur à ce tableau uniforme, un poète et un ingénieur. Le poète d'abord : « l'aplatventrisme chronique du stand-by please stand-by please one two three⁹ »; et l'ingénieur : « ce n'est plus de silence qu'il faut "parler", mais bien d'à-plat-ventrisme¹⁰ ».

Après Pierre Falardeau qui déplore notre « aplatventrisme » congénital, et le regretté Gil Courtemanche, celui de nos politiciens (« Comme si les citoyens avaient compris de l'à-plat-ventrisme de leurs politiciens¹¹... »), Marcelle Ferron dénonce le manque de colonne vertébrale des Français : « Les Français [...] font preuve d'à-plat-ventrisme devant la culture anglo-états-unienne¹² », et Christian Rioux s'en prend aux Européens : « ils font les frais de l'à-plat-ventrisme européen¹³ ». On le voit, personne n'est immunisé contre ce « virus ».

* Voir *L'Actualité terminologique* de décembre 1996 (vol. 29, n° 4), consultable dans les *Chroniques de langue*, au www.btb.termiplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroni/index-fra.html?lang=fra.

** Vous avez sûrement lu son *Parlez-vous français?*

*** Voir *L'Actualité langagière* de l'automne 2011 (vol. 8, n° 3), consultable au www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=3000.

Si les Québécois peuvent sans doute prétendre à la paternité de ce mot, ils ne sont plus les seuls à l'employer. Il suffit d'aller surfer sur Internet (quelque 27 000 occurrences) pour constater que les pays africains, l'Algérie notamment, s'en sont emparés comme s'il avait poussé sur leur sol. Dans un ouvrage consacré au français en Algérie¹⁴, les auteurs n'ont pas l'air de se douter un seul instant qu'il s'agit d'un québécisme : dans leur lexique, il n'est jamais fait mention du Québec, et les exemples d'*à-plat-ventrisme* sont tous tirés de la presse algérienne...

Enfin, ce n'est pas tout à fait vrai que ce terme n'a pas su trouver grâce aux yeux d'un seul auteur français « connu ». Dominique Noguez, écrivain assez connu dans certains milieux, l'emploie : « cette spirale infernale de l'avachissement, de la veulerie, de l'*à-plat-ventrisme*¹⁵ ». Mais on ne peut s'empêcher de penser que c'est peut-être au cours de sa longue fréquentation des poètes québécois, de Gaston Miron notamment, qu'il aurait attrapé le virus...

Vingt ans se sont écoulés depuis l'exemple de Noguez, et il semble bien que le mal soit en train de se répandre jusqu'en Hexagone. Je me contenterai de deux cas : un ancien traducteur à l'ONU et à l'OMS, qui confirme ce que je disais à propos du droit québécois à la paternité de ce mot : « Les Québécois [*sic*] appellent "*à-plat-ventrisme*" la tendance à toujours

céder devant la langue anglaise » (Claude Piron, *in Tribune de Genève*); et un éditeur-essayiste, qui est aussi traducteur : « Il est un domaine où, à coup sûr, Aragon écrase tous les rivaux de son impressionnante stature : celui de la bêtification cocardière et de l'*à-plat-ventrisme*. » (Louis Janover, *in Monde libertaire*, journal en ligne)

Peut-être suffit-il de patienter, et les dictionnaires français qui boudent aujourd'hui ce québécisme – « algérien » si j'ose dire – finiront tôt ou tard par l'accueillir. Mais quelle graphie adopteront-ils? Donneront-ils les deux comme le lexique algérien, *aplatventrisme* et *à-plat-ventrisme* (qui fait de même pour l'adjectif)? Chez nous les traits d'union semblent vouloir s'imposer. Pour l'adjectif, une journaliste (Solange Chaput-Rolland, *in La Presse*) a lancé il y a presque vingt ans un sonore *à-plat-ventreux*, mais qui a fait long feu. Dommage, cela ajoutait un degré de plus dans l'échelle de l'*à-plat-ventrisme*... (Vous vous doutez bien qu'il s'est trouvé quelqu'un pour forger un verbe : « Bourassa s'*aplatventrit* devant... » Cela date de 1992.)

Notes

- 1 André Siegfried, *Le Canada, les deux races*, Armand Colin, 1907.
- 2 Marcel Séguin et Alice Amyot, *Dictionnaire français-anglais*, Guérin, 2005.
- 3 François d'Apollonia, *Le petit dictionnaire des québécismes*, Éditions de l'Homme, 2010.
- 4 *Le vrai visage de Duplessis*, Éditions de l'Homme, 1960.
- 5 Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique*, Parti pris, 1968.
- 6 Solange Chaput-Rolland, *Québec année zéro*, Cercle du livre de France, 1968.
- 7 Lysiane Gagnon, *Chroniques politiques*, Boréal Express, 1985.
- 8 Gilles Lesage, *in Le Devoir*, 4.12.82.
- 9 Herménégilde Chiasson, « Jaunes », *Écrits du Canada français*, 1974.
- 10 Éric Alsène, « Face au changement », *Passibles*, hiver 1986.
- 11 *Nouvelles douces colères*, Boréal, 1999.
- 12 *L'esquisse d'une mémoire*, Les Intouchables, 1996.
- 13 *Le Devoir*, 18.3.5.
- 14 Ambroise Queffélec et coll., *Le français en Algérie*, Éditions Duculot, 2002.
- 15 *La colonisation douce*, Éditions du Rocher, 1991.

Glanure

Ça m'étonnerait qu'il puisse **candidater**.
(à propos de DSK)

Le Point, 1^{er} juillet 2011



English Pointers

Issue No. 1

Words on the street (Part 1)

This is a dizzying time to be a language professional. In our digital, high-speed, multimedia society, new usages come and go—or, more often, come and stay—so frequently that keeping up is like playing Wii, dependent on a flurry of decision making and lightning-quick reaction times.

Some new words and expressions, especially those that relate to new technologies and concepts, take hold naturally. Words such as *text*, *tweet*, *friend*, *unfriend*, *globalization* and so forth fill the need for new vocabulary, and while there might be short-lived scuffles about spelling (witness *E-mail*, *e-mail*, *email*), for the most part we accept these additions to the language without debate.

It's tougher when we encounter new usages involving established words. One judgment call that every language pro has to make at some point concerns when to avoid these upstarts because they're ungrammatical or unidiomatic, and when to accept them as standard, or nearly so.

What follows is a sampling of usages currently popping up in newspapers, magazines, websites, TV interviews, blogs and books. In all cases I've been asked by colleagues, students and CMLPs* "Is this correct?" The short answer (if you're too busy translating briefing notes, editing correspondence or reading Swedish thrillers to wade through the discussions that follow) is "Not yet, but stay tuned."

A couple without of

Example: Nathan's girlfriend offered him a couple ideas for improving his signature dance move.

Full disclosure: I *loathe* this expression. Fortunately, it assaults our eyes (and ears) less often in Canada than in the United States, but if you dip into the works of US authors with any regularity, you're bound to encounter it. Here it is in *Packing for Mars*, a foray into the quirkier aspects of space travel by Mary Roach: "A couple years back, a friend at NASA had been working on something over in Building 9 at the Johnson Space Center."

The problem here is a grammatical one. *Couple* is a noun. It is not an adjective, so it cannot modify the noun *years*. Adding *of*, however, turns *couple* into a prepositional phrase that is able to modify *years*.

Bryan Garner, in *Garner's Modern American Usage* (3rd edition, 2009), calls this *of*-less construction a "low casualism" and places it, along his five-stage Language-Change Index, at Stage 3: commonplace but still avoided in careful usage. The *Canadian Oxford Dictionary* (2nd edition, 2004) is even more dismissive: "The use of *couple* without a following *of*, as in *they'd had a couple beers*, is highly informal and should be avoided in writing."

But *Merriam-Webster's Collegiate Dictionary* (11th edition, 2003) takes a different tack. It not only lists *couple* as an adjective, dating the usage back to 1924, it provides an impassioned (for a dictionary) dissertation on the matter:

The adjective use of *a couple*, without *of*, has been called non-standard, but it is not. In both British and American English it is standard before a word (as *more* or *less*) indicating degree <a *couple* more examples of Middle English writing—Charles Barber>. Its use before an ordinary plural noun is an Americanism, common in speech and in writing that's not meant to be formal or elevated <the first *couple* chapters are pretty good—E. B. White (letter)> <still operated a *couple* wagons for hire—Garrison Keillor>.

Garner, too, notes that *a couple* minus *of* is more commonplace in print when it's followed by a numerical reference—for example, "a couple hundred," "a couple dozen."

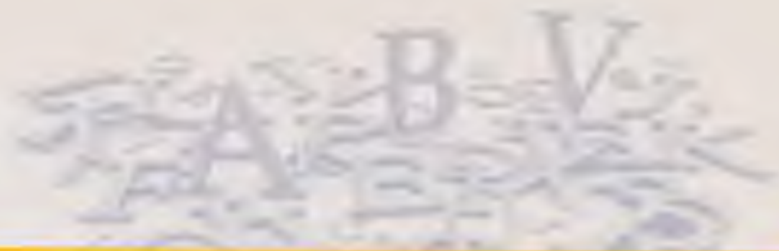
Omitting the *of* in expressions that convey number and degree is just as idiomatic in Canadian English as in British and American parlance, though it's still informal. On the other hand, omitting the *of* in front of what *Merriam-Webster's* calls "an ordinary plural noun" is to most Canadians (okay, to this Canadian) as irritatingly folksy as calling someone's homemade pie "real good."

Now, let's pick the hayseeds out of our teeth and go forward.

Going forward

Example: Thanks to the recent electoral reforms, we expect more equitable representation and higher voter turnout going forward.

More disclosure: I also *loathe* this expression. It is (if you will forgive a dip into the low vernacular) a butt-ugly juggernaut that no one who follows current affairs, whether in print publications or through Internet, TV or radio, can duck.



Grammarphobia, the blog of both Patricia T. O’Conner (author of the bestselling *Woe Is I*) and journalist Stewart Kellerman, says this about *going forward*:

It allows the speaker or writer to get across a very banal idea (“sometime in the future”) without committing himself to such an empty phrase. Instead, he can substitute one that’s even emptier but sounds trendy and authoritative. Most likely, speakers of bureaucratese prefer “going forward” until they reach “the end of the day.”¹

In a more concise but still stinging slap, the *Guardian* condemns the phrase in its online style guide² as “unappealing jargon when employed as an alternative to ‘in the future.’”

The *Guardian* entry gets high marks for adding the “when employed” caveat. Nearly always, when *going forward* is used as a synonym for “in the future” (as in the example that kicks off this section), the phrase is ungrammatical. It’s the lack of grammatical correctness, not the wording itself, that I object to.

Going is the present participle (*-ing* form) of the verb *go*. Sometimes a present participle joins with the verb *be* to create the progressive tense (*are going, was going, will be going*). Sometimes a present participle appears without *be*, in which case the participle, or the phrase it forms, functions as either (1) a noun (*going to the movies* is fun) or (2) an adjective (people *going to the movies* often line up).

When the phrase *going forward* serves as a legitimate noun or adjective in a sentence, then it’s correct:

Still new to driving the forklift, Teresa finds *going forward* easier than going backward. (noun, object of verb *finds*)

The proposal *going forward* is not the one that the residents approved, but rather a pale imitation of their grandiose plan. (adjective, describes noun *proposal*)

But when *going forward* is tacked on to a sentence like the electoral reform example, it simply dangles. Dangling modifiers, trendy or not, are still errors...butt-ugly errors.

As far as without a verb

Example: He has abs of steel and a heart-stopping smile, but as far as real acting ability, he has a long way to go.

“As far as X goes” and “as far as X is concerned” are long-standing expressions. In both versions, *as* is a subordinating conjunction, a word that begins a dependent clause. Once

we remind ourselves that a clause is a group of words containing a subject *and* a verb, the error in the example becomes clear. Whether motivated by conciseness (the optimist’s view) or laziness (the pessimist’s), English users are increasingly dropping the verb of the clause (*goes, is concerned*).


Grammarphobia’s Patricia O’Conner, who also does radio broadcasts about language, received this letter to her blog in 2009:

Q: I’m one of your BIG FANS and also President of Nitpickers Anonymous. So I couldn’t believe my ears when I heard you say on WNYC “as far as” without a following verb. And not once, but TWICE! As in, “As far as your question, I’m afraid I can’t answer that.” I was calmly driving along, listening to you on the radio, when all of a sudden I nearly drove into a tree! Tell me it isn’t so.³

To which O’Conner humbly replied: “Mea culpa!”

O’Conner would get little sympathy from Bryan Garner, who rates *as far as* without a verb as Stage 2 (widely shunned) in his five-stage index: “When the complement is omitted, idiom is severely violated.” Garner also notes that the expression, in either form, is wordy and can easily be replaced with *as for*.

Will the ungrammatical *as far as* one day worm its way into standard English? Maybe, if the more permissive tone of the *Oxford Guide to Canadian English Usage* (2nd edition, 2007) is any indication. The *Guide* states that the expression’s use as a preposition (followed by a noun without a verb) rather than as a conjunction (followed by a noun plus a verb) “is becoming established in spoken English....At present this usage is limited to speech and informal writing, and most commentators disapprove of it in writing.”

But in the future? If you squint hard, you can almost see a ghostly *but* at the end of the *Guide*’s entry, predicting the eventual acceptance of this expression. Word is, it’s another new usage to keep an eye on, along with others that we’ll look at in the next issue. 

Notes

- 1 “Backward thinking?,” December 22, 2008, <http://www.grammarphobia.com/blog/2008/12/backward-thinking.html>.
- 2 “Style guide,” <http://www.guardian.co.uk/styleguide/g>.
- 3 “Now, mea culpa, I repent,” November 22, 2009, <http://www.grammarphobia.com/blog/2009/11/now-mea-culpa-i-repent.html>.

El Rincón Español

Realiter

Colaboración: Término clave del *Léxico panlatino sobre los biocarburantes*

Un proyecto siempre resulta único. Con motivo de la Asamblea General de la Red Panlatina de Terminología (Realiter) celebrada en la ciudad de Quebec en 2011, la Oficina de Traducciones del Gobierno de Canadá propuso a los miembros de la Red participar en la elaboración del *Léxico panlatino sobre los biocarburantes*. Aunque no se trata del primer proyecto de este tipo, la propuesta suscitó un vivo entusiasmo por dos razones principales: la pertinencia de un tema que acapara los titulares de la actualidad y la utilización de un nuevo método de elaboración basado en la tecnología colaborativa.

Pero antes de entrar de lleno en el asunto, cabe mencionar los estrechos lazos de cooperación existentes entre la Oficina de Traducciones y sus colaboradores a nivel internacional para comprender mejor la dinámica de Realiter.

Casi dos décadas de concertación

Creada en 1993, por iniciativa de la *Unión latina* y la *Délégation générale à la langue française et aux langues de France* (DGLFLF), la Red tiene por objetivo la promoción y el desarrollo armonizado de las siguientes lenguas de origen neolatino: catalán, español, francés, gallego, italiano, portugués y rumano. Si bien Realiter alienta a sus miembros a trabajar en las diversas lenguas, el francés desempeña un papel crucial en el funcionamiento y la administración de la Red. El inglés, por su parte, actúa como “lengua intermediaria” que permite compilar la terminología que se vehicula en los diversos campos del saber. Por otra parte, la Oficina de Traducciones encuentra en Realiter un aliado excepcional para la elaboración y la difusión de obras multilingües. En su calidad de miembro institucional desde hace casi dos décadas, la Dirección de Normalización Terminológica (DNT) de la Oficina de Traducciones ha coordinado la elaboración de varios léxicos panlatinos en diversas áreas: Internet, comercio electrónico, bioética, cambios climáticos, energía eólica, así como en el campo de los biocarburantes, en el caso de este nuevo proyecto, cuya fecha de publicación está programada para abril de 2013. Además de lo anterior, la Oficina de

Traducciones presta regularmente su apoyo para la elaboración de proyectos terminológicos propuestos por otros miembros de la Red.

¿Por qué escoger el tema de los biocarburantes?

En cada asamblea general, los organismos que desean proponer proyectos lanzan una invitación a los miembros de Realiter para formar —según el tema que prefieran— equipos de trabajo para la elaboración de las publicaciones de la Red. El tema de cada una de estas publicaciones debe reflejar necesidades o llenar ciertas carencias que existan en las lenguas habladas por los miembros de Realiter. Según la opinión de los autores del *Léxico panlatino sobre los biocarburantes*, el objeto de dicha publicación refleja un tema de actualidad dada la dependencia de los países con respecto a las fuentes de energías fósiles, a las preocupaciones con respecto al medio ambiente y a la volatilidad del precio del petróleo.

En lo que respecta a los debates en torno a los cambios climáticos, los expertos predicen que dentro de cincuenta años las energías renovables representarán el cincuenta por ciento de la producción mundial de energía. Aunque los biocarburantes constituyan una fuente energética alternativa y renovable, muchas voces se alzan ya contra sus métodos de fabricación, en especial dado el aumento exorbitante del precio de algunos productos alimenticios, tales como el maíz utilizado en la fabricación del etanol, o debido a ciertas prácticas en la eliminación de residuos que resultarían dañinas para el medio ambiente. A nivel legislativo, los países aplican diversas ópticas tanto para organizar y reglamentar este sector industrial como para que la explotación de los biocarburantes se haga en pro de un sistema energético durable. Como podemos apreciar, se trata de un campo en que abunda la información de actualidad y que, sin duda, constituye un *corpus* terminológico interesante.

Un wiki como herramienta de gestión terminológica

Para abordar su trabajo en un contexto de hiperinformación y automatización de tareas, los terminólogos deben adaptar sus métodos y concentrar sus esfuerzos para producir un contenido fiable y de calidad. Hasta la fecha, los terminólogos que han contribuido a los proyectos panlatinos se comunicaban entre ellos y enviaban el resultado de sus investigaciones por medio del correo electrónico. Incluso siendo un medio privilegiado de comunicación, el correo electrónico no está exento de irritantes que pueden interferir en el flujo de trabajo: un cambio de dirección electrónica, una actualización del sistema que impide la recepción de ficheros de origen dudoso, pero sobre todo, una multiplicación anárquica de mensajes que sobrecargan los buzones y complican el intercambio de información.

Con el objeto de paliar dicha situación, los miembros de Realiter adoptaron una iniciativa que busca innovar recurriendo a la tecnología colaborativa *wiki*. Un *wiki* es un sitio web en el cual los usuarios autorizados pueden modificar directamente el contenido sin tener que valerse de un programa especializado o poseer conocimientos de informática. El *wiki* permite, entre otras cosas, acceder a un portal web, integrar con facilidad datos nuevos en el material ya existente y aplicar, de este modo, una forma de trabajo colaborativo. Basándose en los conocimientos especializados de cada uno, los terminólogos del *Léxico panlatino sobre los biocarburantes* cuentan de ahora en adelante con una herramienta que pone el saber y el conocimiento a la disposición de todos los interesados y que permite distribuir mejor las tareas o llevar a cabo un proceso de consultación con los expertos del campo. Los terminólogos podrán difundir rápidamente los resultados de sus investigaciones y tendrán una visión de la totalidad del proyecto “en tiempo real”, lo cual hará posible aportar mejoras al trabajo en forma continua.

Si bien las necesidades engendradas por los modos de apropiación de las nuevas tecnologías de la información y de las comunicaciones representan nuevos retos para los profesionales que trabajan con el idioma, permiten, sin embargo, fortalecer iniciativas innovadoras y enriquecedoras, tales como el *Léxico panlatino sobre los biocarburantes*. De Bucarest a São Carlos, los colaboradores de la Oficina de Traducciones podrán comunicarse mediante el *wiki* con sus colegas y observar el avance de los trabajos a medida que los participantes alimentan el sitio colaborativo. Proyecto internacional innovador, el *Léxico panlatino sobre los biocarburantes* reúne el aporte de los siguientes organismos y profesionales:

Francés

Cynthia Paquette, Division scientifique et technique, Normalisation terminologique, Bureau de la traduction (Canadá)

Marie-Pierre Mayar, Centre de terminologie de Bruxelles, Institut Libre Marie Haps (Bélgica)

Catalán

Teresa Cabré i Castellví y Amor Montané, Grup IULATERM, Universitat Pompeu Fabra (España)

Español

Teresa Cabré i Castellví y Amor Montané, Grup IULATERM, Universitat Pompeu Fabra, con la colaboración especial de Chelo Vargas Sierra, Universitat d'Alacant (España)

María Pozzi, El Colegio de México (México)

Gallego

Xavier Gómez Guinovart, Departamento de Traducción e Lingüística, Universidade de Vigo (España)

Italiano

Franco Bertaccini, Scuola Superiore di Lingue Moderne per Interpreti e Traduttori, Università di Bologna a Forlì (Italia)

Portugués

Gladis Maria Barcellos Almeida, Departamento de Letras, Centro de Educação e Ciências Humanas, Universidade Federal de São Carlos (Brasil)

Manuel Célio Conceição, Faculdade de Ciências Humanas e Sociais, Universidade do Algarve (Portugal)

Rumano

Corina Lascu-Cilianu y Antonaeta Lorentz, Academia de Studii Economice din Bucuresti (Rumania)

Administración del wiki y diseño gráfico

Division de la terminotique, Direction de la normalisation terminologique, Bureau de la traduction

Coordinación

Division des stratégies de normalisation, Direction de la normalisation terminologique, Bureau de la traduction ■



Les outils d'analyse de la nouvelle grammaire : dessine-moi une phrase

Revue Enjeu

Cet article est le dernier d'une série de quatre sur la nouvelle grammaire.

Pourquoi, dans la nouvelle grammaire, a-t-on modifié les méthodes d'analyse traditionnellement enseignées? Pour donner à l'élève le plus d'outils possible pour l'aider à comprendre le fonctionnement de la langue. Il est essentiel de bien saisir les rouages pour savoir ensuite l'utiliser dans différents contextes et la comprendre dans les cas complexes. Regardons d'abord un échantillon des anciens outils d'analyse, puis ceux que les élèves utilisent en nouvelle grammaire.

Les défauts de nos anciens outils

On constate plusieurs différences entre la méthode d'analyse de la grammaire traditionnelle et les méthodes de la nouvelle grammaire. Pour déterminer la classe des mots et analyser les phrases, on n'a plus recours aux questions, mais plutôt aux manipulations syntaxiques. Le principe consiste à utiliser différents procédés pour tirer une conclusion plus sûre, comme le font d'ailleurs scientifiques et chercheurs. Étant donné toutes les particularités de la langue, souvent bien difficiles à étiqueter, le recours à une seule méthode laisse beaucoup de place aux erreurs.

Examinons cette phrase :

- La chaleur a tordu le métal.

Supposons que, dans un examen, un élève doive trouver le sujet de cette phrase en utilisant la méthode traditionnelle du questionnement (rappelons que la méthode consiste à formuler la question *qui est-ce qui/qu'est-ce qui*, suivi du verbe conjugué de la phrase dont on cherche le sujet). Dans l'exemple, la question posée serait donc *qu'est-ce qui a tordu?* Du point de vue de l'élève, la réponse risque d'être *le métal*. Ne disposant pas d'autres moyens concrets de trouver le sujet, il perdra des points même s'il a utilisé correctement le procédé qu'on lui a enseigné. De quoi démotiver même un bon élève... alors imaginez celui qui éprouve des difficultés!

Autre point souvent soulevé par les enseignants à propos de la méthode traditionnelle : la syntaxe parfois douteuse de ces questions. Quand le sujet est au singulier, le problème ne se pose pas, comme nous l'avons vu dans l'exemple précédent *qu'est-ce qui a tordu?* Mais prenons la phrase suivante :

- Claudine et moi organisons une fête.

Si on demande à un élève de trouver le sujet, sa question devrait être : *Qui est-ce qui organisons?* Cette phrase n'est évidemment pas correcte puisque le sujet est à la première personne du pluriel. Pourtant, voilà bel et bien ce qu'on enseignait à l'élève de faire en grammaire traditionnelle. N'est-il pas contradictoire d'encourager ce genre de construction alors qu'on essaie d'inculquer les fondements de la syntaxe?

Les manipulations syntaxiques : jouons avec les mots!

Une autre différence majeure entre la grammaire traditionnelle et la nouvelle grammaire est la méthode d'analyse. Exercice incontournable pour bien cerner le fonctionnement de la langue, l'analyse est forcément différente puisqu'il faut d'abord comprendre les groupes de la phrase. Pour ce faire, on soumet des segments de phrase à cinq manipulations pour en déterminer les caractéristiques, comprendre la construction de la phrase et corriger les erreurs de syntaxe et de ponctuation.

L'effacement

Ce procédé consiste à effacer un mot ou un groupe de mots dans la phrase. On l'utilise pour déterminer quels sont les éléments obligatoires et facultatifs de la phrase.

- L'effacement permet de trouver le complément de phrase. En effet, s'il est possible d'effacer cet élément de la phrase et qu'elle demeure syntaxiquement correcte, il s'agit d'un complément facultatif.

Claudine et moi organisons une fête à l'école.

= Claudine et moi organisons une fête ~~à l'école~~.

On ne pourrait effacer, par exemple, un attribut.

Adèle est somnambule.

≠ Adèle est ~~somnambule~~.

- L'effacement permet aussi de trouver le noyau du groupe sujet, qui donne au verbe le genre et le nombre.

Les jumeaux de Rosalie mangent de la purée.

≠ ~~Les jumeaux~~ de Rosalie mangent de la purée.

= Les jumeaux ~~de Rosalie~~ mangent de la purée.

Le déplacement

Le déplacement d'un mot ou d'un groupe de mots aide à l'isoler et à en déterminer la fonction. Quand un déplacement permet de former une phrase syntaxiquement correcte, le groupe déplacé devrait être accompagné de virgules.

- Le déplacement permet de trouver le complément de phrase.
Mon cousin fait l'élevage de lévriers depuis douze ans.
= Mon cousin, **depuis douze ans**, fait l'élevage de lévriers.
= **Depuis douze ans**, mon cousin fait l'élevage de lévriers.
- Le déplacement permet de trouver le début et la fin d'un groupe.
≠ **De lévriers depuis douze ans**, mon cousin fait l'élevage.
- Le déplacement du pronom sujet permet également de former des phrases interrogatives.
Vous entendez le serin de ma tante.
= Entendez-**vous** le serin de ma tante?

L'encadrement

L'encadrement sert à identifier un groupe dans une phrase en plaçant des éléments prédéterminés de part et d'autre du groupe en question.

- L'encadrement permet de repérer le sujet afin d'accorder le verbe. Pour ce faire, on utilise les éléments *c'est... qui* ou *ce sont... qui*.
Le raton laveur a mangé tous les raisins dans la vigne.
= **C'est** le raton laveur **qui** a mangé tous les raisins dans la vigne.
Au loin, des mouettes s'envolent en criant.
= Au loin, **ce sont** des mouettes **qui** s'envolent en criant.
- Suivant le même principe, on encadre le verbe conjugué par *ne... pas* ou *n'... pas* pour le repérer dans la phrase.
Ce film changera tes habitudes de consommation.
= Ce film **ne** changera **pas** tes habitudes de consommation.
Le chercheur aborde la question de la cyberdépendance.
= Le chercheur **n'aborde pas** la question de la cyberdépendance.

Le remplacement

Le remplacement consiste à remplacer un mot ou un groupe de mots dans la phrase par un autre mot. Cette manipulation est utilisée depuis longtemps pour différencier les homophones.

- Le remplacement permet de vérifier à quelle classe de mots appartient un mot ou un groupe. Il s'agit de le remplacer par un autre mot de la même classe, par exemple un déterminant.
Ces ananas sont mûrs.
= **Quelques** ananas sont mûrs.
 - On remplace le groupe sujet par le pronom correspondant afin de s'assurer de bien accorder le verbe.
Les discussions d'hier étaient passionnantes.
= **Elles** étaient passionnantes.
 - On remplace le verbe conjugué d'une phrase par le verbe *être* pour vérifier s'il s'agit d'un verbe attributif (verbe d'état).
Chaque minute d'attente **semble** interminable.
= Chaque minute d'attente **est** interminable.
 - Procédé stylistique, le remplacement permet d'éviter de répéter des mots dans un même texte ou dans des phrases qui se suivent.
Thalie et Uranie sont des muses de la mythologie grecque. **Thalie et Uranie** sont les filles de Zeus.
= Thalie et Uranie sont des muses de la mythologie grecque. **Elles** sont les filles de Zeus.
- ## L'ajout
- On utilise l'ajout pour former une nouvelle phrase ou ajouter de l'information.
- L'ajout sert à former des phrases interrogatives à l'aide d'expressions interrogatives.
Tu renégocies ton salaire à la fin de l'année.
= **Est-ce que** tu renégocies ton salaire à la fin de l'année?
 - L'ajout sert également à former des phrases exclamatives.
Le coucher de soleil est magnifique.
= **Que** le coucher de soleil est magnifique!
 - On peut ajouter un adverbe pour modifier le sens d'un verbe, d'un adjectif ou d'un autre adverbe.
Ma mère écoute les disques de Barbra Streisand.
= Ma mère écoute **souvent** les disques de Barbra Streisand.
= Ma mère écoute **trop souvent** les disques de Barbra Streisand.

- L'ajout permet aussi d'insérer davantage d'informations dans une phrase.
N'oublie pas de mettre des chaussettes.
= N'oublie pas de mettre des chaussettes **noires**.
Demande un pain à la boulangerie.
= Demande **poliment** un pain **blanc tranché** à la boulangerie.

Combinaison des manipulations

On peut effectuer plusieurs manipulations dans une même phrase afin de confirmer l'analyse. Par exemple, l'élève pourra faire les manipulations suivantes pour accorder le verbe avec son sujet :

Les frères de Julie (courir) dans la rue.

Effacement

- ≠ ~~Les frères~~ de Julie court dans la rue.
- = Les frères ~~de Julie~~ courent dans la rue.

Encadrement

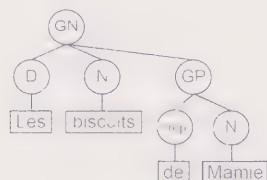
- ≠ Les frères de **c'est** Julie **qui** court dans la rue.
- = **Ce sont** les frères de Julie **qui** courent dans la rue.

Représentation en arbre : dessinons la phrase

La phrase se fonde sur une structure hiérarchisée, donc non linéaire, et compte différents niveaux d'organisation (mots < groupes de mots < phrase). La représentation en arbre permet de voir comment les mots et les groupes de mots s'articulent entre eux. Il existe plusieurs façons de dessiner la phrase. La première que je présente (graphiques 1 à 3) permet de mettre les mots à différents niveaux selon leur importance dans la phrase.

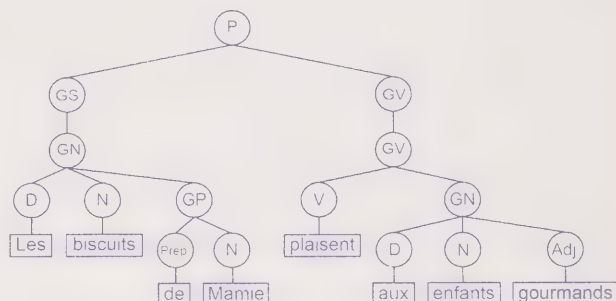
Pour faciliter les choses, on dessine l'arbre du plus grand élément au plus petit. Commençons avec un groupe nominal (GN) : *les biscuits de Mamie*. Les abréviations utilisées dans les arbres sont définies dans l'encadré au bas de la page.

Graphique 1



En plaçant ainsi les éléments de ce groupe, on voit clairement que le complément vient appuyer le noyau (*biscuits*) et non l'inverse. Les éléments de la phrase et les marques d'analyse correspondent respectivement aux rectangles et aux cercles. Ainsi, on les différencie même s'ils sont côte à côte. Prenons la phrase suivante : *Les biscuits de Mamie plaisent aux enfants gourmands*.

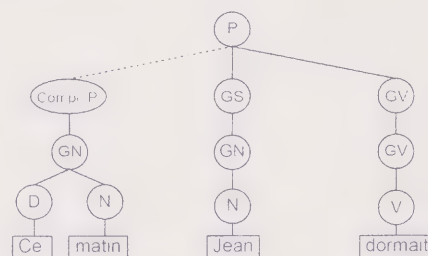
Graphique 2



Dans toutes les phrases, les deux groupes principaux sont le GS et le GV; on les place donc au même niveau dans l'arbre.

Si la phrase contient un complément de phrase (graphique 3), on le place au même niveau que le GS et le GV, car il complète l'ensemble de la phrase et non un seul segment. Par contre, le complément de phrase est lié au sommet de l'arbre par une ligne pointillée puisqu'il est facultatif.

Graphique 3



Une autre façon de dessiner l'arbre de la phrase consiste à écrire la phrase sur une même ligne puis à placer les marques d'analyse au-dessus de la phrase aux niveaux appropriés.

Adj. : adjectif

GV : groupe verbal

Compl. P. : complément de phrase

N : nom

D : déterminant

P : phrase

GN : groupe nominal

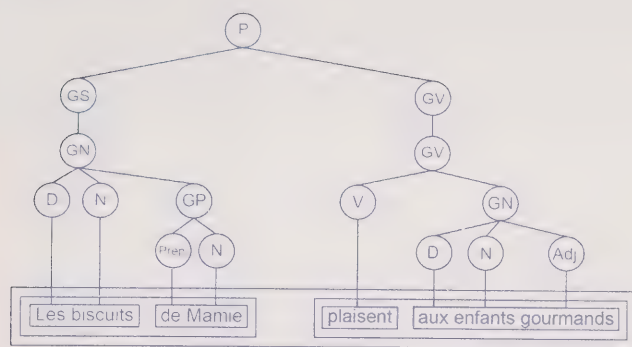
Prép. : préposition

GP : groupe prépositionnel

V : verbe

GS : groupe du sujet

Graphique 4



La phrase conserve ainsi son apparence habituelle, à l'exception des cadres qui entourent les groupes. Dans le cas d'une phrase complexe, par exemple comportant une subordonnée, on peut aussi mettre la case du GS en couleur pour l'accentuer. Dans ce type d'arbre, on n'encercle pas les marques d'analyse puisqu'elles ne côtoient pas les mots de la phrase.

La fin d'une série, le début d'une suite

Les méthodes d'analyse que nous venons d'aborder vous rappelleront peut-être des souvenirs. En effet, des enseignants utilisaient déjà la représentation en arbre dans les années 1980 pour apprendre aux élèves la grammaire traditionnelle, mais elle n'était pas très répandue. Quant aux manipulations syntaxiques, vous les avez peut-être effleurées, par exemple pour apprendre à formuler les questions. Certains professeurs de langue étrangère y ont également recours surtout quand les structures de phrases diffèrent de celles que nous connaissons en français.

Voilà qui conclut un survol de ce *nouveau* courant qu'est la nouvelle grammaire. Les plus curieux voudront peut-être approfondir le sujet. Plusieurs sources gratuites existent en ligne. Je vous en donne quelques-unes ci-après. De nombreux sites intéressants proposent des textes par thème et des exercices. Les ouvrages imprimés ne manquent pas non plus; je mentionne les trois que j'ai trouvés les plus utiles. 📖

Sources en ligne

Centre collégial de développement de matériel didactique (pour la simplicité des explications et la grande quantité d'informations)

- Testez vos connaissances (<http://www.ccdmd.qc.ca/carrefour/suisje.html>)
- Foire aux questions (<http://www.ccdmd.qc.ca/carrefour/faq/faq.html>)
- Annie Desnoyers, documents *Les Grammaires* (http://www.ccdmd.qc.ca/fr/ouvrages_theoriques/)

Érudit (consortium interuniversitaire – Université de Montréal, Université Laval et Université du Québec à Montréal – articles sur la théorie)

- <http://www.erudit.org/>
- Pascale Lefrançois, *De la nouvelle grammaire à la grammaire actuelle* (<http://www.erudit.org/culture/qf1076656/qf1187311/55691ac.pdf>)
- Daniel Poulin, *Grammaire traditionnelle et grammaire nouvelle, ou De l'analyse à l'analyse structurale* (<http://www.erudit.org/culture/qf1076656/qf1205958/57201ac.pdf>)

Sources imprimées

Denis Aubin, Raymond Blain, Suzanne-G. Chartrand et Claude Simard, *Grammaire pédagogique du français d'aujourd'hui*, Chenelière Éducation, 1999.

Éric Genevay, *Ouvrir la grammaire*, Éditions LEP, Loisirs et Pédagogie, 1994.

Marie-Éva de Villers, *La nouvelle grammaire en tableaux*, Québec Amérique, 2009.

Glanure

Privés de leur Blackberry ou iPhone pendant l'épreuve à l'ère de la **triche dite 2.0**, les lycéens n'ont pas tardé à s'épancher sur leur réussite, échec ou soulagement sur Twitter quelques instants après l'épreuve.

Le Nouvel Observateur, 16 juin 2011



À travers le prisme de l'histoire

Through the Lens of History

Translation: Denise Ramsankar

Traduire *dominion* par « puissance » : était-ce une « absurde vanterie »?

Lors de la Conférence de Londres (4 décembre 1866 – 11 février 1867), les Pères de la Confédération mettent la dernière main au projet de constitution du pays. C'est la première fois qu'une colonie d'un empire européen s'émancipe par la négociation, sans effusion de sang, d'où le caractère novateur et avant-gardiste de la démarche canadienne. Pour désigner la nouvelle entité politique, les délégués conviennent de l'appellation *Kingdom of Canada*, « Royaume du Canada ». Les Britanniques rejettent aussitôt cette proposition afin de ménager les susceptibilités républicaines des Américains, hostiles à l'idée qu'un gouvernement monarchique comparable à celui de la Grande-Bretagne existe à leur frontière septentrionale. La désignation choisie leur paraît, en outre, prématurée et prétentieuse.

Les négociateurs canadiens se rabattent alors sur l'expression *Dominion of Canada*, proposée par le chef de la délégation du Nouveau-Brunswick, Samuel Leonard Tilley (1818-1896). Le mot *dominion* est tiré de la *King James Bible* : « *He shall have dominion also from sea to sea, and from the river unto the ends of the earth* » (Ps 72,8)*. Les convictions religieuses de Tilley, pharmacien de formation et homme dévot, teintaient toute son activité politique. Il sera ministre des Douanes dans le premier cabinet de sir John A. Macdonald en 1867.

Jamais le terme *dominion* n'avait désigné un État. Ce mot n'était pas nouveau, cependant. « Avant 1867, il signifiait "tout lieu sur lequel s'étendait la Couronne britannique" et son sens étymologique évoquait une idée d'asservissement¹. » Tilley et les autres Pères de la Confédération en font, par extension de sens, un quasi-synonyme d'État souverain. Mais comment traduire ce concept aux contours flous, propre aux institutions britanniques? Encore au berceau, la Confédération canadienne connaissait ses premiers problèmes de bilinguisme et d'équivalences.

Translating *dominion* as *puissance*: A case of absurd self-flattery?

During the London Conference (December 4, 1866 to February 11, 1867), the Fathers of Confederation put the finishing touches on the country's draft constitution. This was the first time that a colony belonging to a European empire had gained independence through negotiation, without blood being shed. Herein lies the origins of the innovative, avant-garde Canadian way. The delegates agreed to call the new political entity the "Kingdom of Canada." The British rejected this proposal in order to appease the republican sensibilities of Americans opposed to the existence of a monarchical government similar to that of Britain north of the border. The selected name also seemed premature and presumptuous to them.

Canadian negotiators settled on the name "Dominion of Canada," proposed by the head of the New Brunswick delegation, Samuel Leonard Tilley (1818-1896). The word *dominion* was taken from the King James Bible: "He shall have **dominion also from sea to sea**, and from the river unto the ends of the earth" (Psalm 72:8).^{*} The religious convictions of Tilley, a devout man with a background in pharmacy, coloured all his political activities. In 1867, he would become the Minister of Customs in Sir John A. Macdonald's first cabinet.

Never before had the term *dominion* been used to designate a state. This word was not new, however. Before 1867, it was defined as any place to which the British Crown extended, and its etymological meaning evoked a sense of subservience.¹ Tilley and the other Fathers of Confederation broadened the meaning of the word, making it a virtual synonym for sovereign state. But the question remained about how to translate this vague concept that was specific to British institutions. Still in its infancy, the Canadian Confederation experienced its first bilingualism and equivalency issues.

* On trouve un passage similaire dans le livre de Zacharie 9,10. Du même verset sera extraite la devise du pays *A mari usque ad mare*. Ce n'est toutefois qu'après l'adhésion de la Colombie-Britannique en 1871 que l'expression « D'un océan à l'autre » fut adoptée comme devise. Elle sera intégrée aux armoiries du pays en 1921.

* A similar passage is found in Zechariah 9:10, from which the country's motto, *A mari usque ad mare*, was taken. However, it was not until after British Columbia joined the Dominion of Canada in 1871 that the expression "From Sea to Sea" was adopted as the motto. It was incorporated into the country's coat of arms in 1921.

Une traduction imposée

L'avocat Eugène-Philippe Dorion (1830–1872), une des figures dominantes de la traduction officielle des années ayant précédé et suivi la Confédération, suscitait l'admiration de ses contemporains par sa connaissance du latin et du grec, de l'anglais, du français et de quelques langues autochtones. Admis au barreau en 1853, il est nommé, deux ans plus tard, traducteur à l'Assemblée législative de la province du Canada. En 1859, il succède à son chef, D.P. Myrand, et demeure à ce poste, à Ottawa, auprès de la Chambre des communes². Dorion a beaucoup contribué à améliorer la qualité du texte français des lois. Il a dû cependant céder devant la volonté de sir George-Étienne Cartier (1814–1873), qui lui a imposé de traduire *Dominion of Canada* par « Puissance du Canada » dans l'*Acte de l'Amérique britannique du Nord* (AABN)*.

Dorion trouvait quelque peu insolite et prétentieux qu'une colonie non industrialisée d'à peine trois millions et demi d'habitants s'autoproclame « Puissance »... Le jeune *Dominion* était-il une puissance militaire, navale, économique, politique? Où se positionnait-il sur l'échiquier mondial? N'oublions pas qu'en 1867, quatre provinces seulement composent le Canada : le Québec, l'Ontario, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse. Dorion n'est pas le seul à formuler des réserves sur cette traduction. Dans la presse et au sein même de la Chambre des communes, une polémique s'engage sur la traduction, qui ne fait pas l'unanimité.



Eugène-Philippe Dorion

Rappelons que la traduction produite au printemps de 1867 n'a aucun caractère officiel. « Le Parlement britannique n'a adopté qu'un texte anglais [...] jamais un texte français de cette loi n'a été soumis à Westminster³. » En fait, il y a eu deux traductions de cette loi, qui reçut la sanction royale à Londres, le 29 mars 1867. La première est celle que le *Journal de Québec* publie les 2 et 4 mars 1867. L'autre est parue le 1^{er} juin dans un numéro spécial de la *Gazette du Canada* en accompagnement du texte officiel anglais. Fait intéressant, les traducteurs du *Journal de Québec* ne rendent pas *Dominion* par « Puissance », mais hésitent entre « Domaine du Canada » et « Royaume du Canada » et recourent aussi à une traduction implicite.

Une intervention à la Chambre

Le débat entourant la traduction de *Dominion* s'est transporté au Parlement... de la « Puissance ». Le 13 mars 1878, le député de Lévis, Louis Fréchette (1839–1908), se lève à la Chambre, où il siège depuis 1874, et s'exprimant en français, ce qui est plutôt rare à l'époque, propose que soit formé un comité spécial ayant pour mandat la révision de la version

An imposed translation

Lawyer Eugène-Philippe Dorion (1830–1872), one of the key figures in official translation in the years before and after Confederation, was admired by his contemporaries for his knowledge of Latin, Greek, English, French and a number of Aboriginal languages. He was called to the bar in 1853 and two years later was appointed as a translator to the Legislative Assembly of the Province of Canada. In 1859, he succeeded his director, D.P. Myrand, and remained in this position in the House of Commons in Ottawa.² Dorion contributed significantly to improving the quality of French statutory documents. However, he had to bow to the wishes of Sir George-Étienne Cartier (1814–1873), who made him translate *Dominion of Canada* as *Puissance du Canada* in the *British North America Act*.

Dorion found it rather strange and pretentious that in French a non-industrialized colony of barely 3.5 million people should call itself a *Puissance*. Was the young *Puissance* a military, naval, economic or political power? Where did it rank on the world stage? Let us not forget that in 1867, Canada had only four provinces: Quebec, Ontario, New Brunswick and Nova Scotia. Dorion was not the only one with reservations about this translation. In the press and even within the House of Commons, the translation caused controversy and did not meet with unanimous approval.

It should be remembered that the translation produced in the spring of 1867 had no official status. [Translation] “The British Parliament had passed only an English version of the Act; ... a French version of the Act was never submitted to Westminster.”³ There were, however, two translations of this Act, which received royal assent in London on March 29, 1867. The first translation was published in the *Journal de Québec* on March 2 and 4, 1867. The other appeared on June 1 in a special issue of the *Canada Gazette* along with the official English wording. It is interesting to note that the *Journal de Québec* translators did not render *Dominion* as *Puissance* but instead vacillated between *Domaine du Canada* and *Royaume du Canada* and also used an implicit translation.

Intervention in the House

The debate over the translation of *Dominion* carried over to the Parliament of the so-called “*Puissance du Canada*.” On March 13, 1878, the Member of Parliament for Lévis, Louis Fréchette (1839–1908), rose in the House, where he had been a member since 1874, and, speaking in French, which was rare at the time, suggested that a special committee

* Renommé *Acte de l'Amérique du Nord britannique* en 1952.

française de l'Acte de 1867. Parmi les exemples de corrections qu'il souhaite voir apporter à ce document fondateur, il cite le mot « Puissance ». Il se montre indulgent envers les traducteurs, lui qui a été traducteur parlementaire en 1862* :

Je ne prétends pas que les traducteurs français soient responsables de cette traduction; ce n'est pas eux qui l'ont faite; je n'ai pas non plus l'intention d'accuser l'auteur de cette traduction d'ignorance de la langue française. Ce monsieur a probablement péché par trop d'orgueil national en traduisant *Dominion* par « Puissance » [...] Je crois que [...] la louable ambition de voir notre pays prendre rang parmi les grandes puissances de l'Europe, ne [peut] excuser cette absurde vanterie**, qui ne saurait donner aux étrangers une idée bien juste de notre connaissance de cette langue française dont les Franco-Canadiens sont si fiers⁴...

Dans son intervention, l'auteur de *La légende d'un peuple* ajoute sa voix à ceux qui critiquent la pertinence de la traduction imposée par Cartier. « Le mot "Puissance", dit-il, comporte une idée de domination active, tandis qu'au contraire le mot *Dominion* n'est employé que dans le sens de domination passive, il représente l'idée de quelque chose sur lequel une domination est exercée. Cette idée était parfaitement rendue autrefois par *Possessions Anglaises*⁵. » La nuance est subtile, mais Fréchette ne peut admettre que le Canada se définisse comme une « Puissance », estimant que l'expression est réservée aux pays souverains jouissant d'une influence prépondérante sur la scène internationale, ce qui n'est pas le cas du Canada à l'époque.

Un journaliste de *L'Opinion publique* lui fait écho en janvier 1880 : « On devrait bien en finir avec cette appellation incorrecte de Puissance. [...] Soyons plus modestes et plus sensés. Une colonie ne saurait être comptée au rang des puissances⁶. »

Élimination progressive

Après le Statut de Westminster, qui reconnaît officiellement, en 1931, l'autonomie de tous les *Dominions* de l'Empire britannique, le gouvernement canadien cesse d'utiliser le mot *Dominion*, qui disparaît progressivement des traités à partir de 1935. Mais les anciens documents officiels en conservent encore des traces, dont la *Loi des élections fédérales*.



Louis Fréchette

be formed to review the French version of the Act of 1867. Among the items he wished to see corrected in this founding document was the word *Puissance*. As he himself had been a parliamentary translator in 1862,* he was very sympathetic to the translators' predicament:

[Published translation] [Mr. Fréchette] held that the French translators were not responsible for this translation; it was not theirs; and in the second place, he did not intend to accuse the author of this translation of ignorance with respect to the French language. This gentleman had probably sinned owing to too great national pride in translating "Dominion" by *Puissance*.... He believed that the legitimate ambition of desiring to see our country some day take rank among the great powers (*Puissances*) of Europe [was] of a nature to pardon absurd boasting, which could not give to strangers a very fair idea of their notions of French language of which the French-Canadians were so proud....⁴

The author of *La légende d'un peuple* joined those who criticized the appropriateness of the translation imposed by Cartier. He argued that [Published translation] "the word *puissance* suggests the idea of power of active domination; whilst the word *Dominion*, on the contrary was employed in the sense of passive domination, of something which was dominated. This idea was perfectly communicated formerly in the appellation of *Possessions Anglaises*."⁵ The distinction is subtle, but Fréchette could not accept the notion of Canada being defined as a power, arguing that the term was reserved for sovereign nations with significant influence on the international scene, which was not the case with Canada at the time.

A journalist from *L'Opinion publique* echoed Fréchette's sentiments in January 1880: [Translation] "We should do away with this incorrect name 'Puissance'.... Let us be more modest and sensible. A colony should not be placed among the ranks of the world's powers."⁶

Gradual elimination

Following the *Statute of Westminster*, which, in 1931, officially recognized the autonomy of all the dominions in the British Empire, the Government of Canada stopped using the term *Dominion*, which gradually began disappearing from treaties starting in 1935. However, evidence of the term still remained in older official documents, including the *Dominion Elections Act*.

* À sa mort, il laissera 4000 fiches.

** « Terme familier. Vaine et présomptueuse louange qu'on se donne à soi-même » (Litttré).

* At the time of his death, he left 4,000 terminology records.

La révision de cette loi donne lieu, au début des années 1950, à un dernier débat passionné sur le sujet. Les députés conservateurs du Québec, dont Léon Balcer (Trois-Rivières) et Henri Courtemanche (Labelle), félicitent le gouvernement de vouloir éliminer le mot *Dominion* de la législation canadienne, malgré l'opposition farouche de nombreux conservateurs de langue anglaise. L'un d'eux, Davie Fulton, de Kamloops (Colombie-Britannique), qualifie le projet de « stupide et absurde* ». Les francophones, affirmant leur appartenance au Canada, souhaitent rompre les liens coloniaux unissant leur pays à la Grande-Bretagne, alors que les anglophones, taxés d'impérialistes dans la presse de langue française, manifestent un profond attachement à l'Empire britannique. En fait, ils sont tiraillés entre deux loyautés : la loyauté canadienne et la loyauté impériale.

En 1951, le premier ministre Louis Saint-Laurent, francophone du Québec d'allégeance libérale, déclare au Parlement que le mot sera désormais banni de tout nouveau document officiel, puis progressivement éliminé⁷. Il ne figurera pas dans la nouvelle *Loi constitutionnelle* de 1982.

Une interprétation nostalgique

Dans un essai récent, *Mon pays métis* (2008), John Saul évoque la polémique ayant entouré l'emploi de *Dominion* et sa traduction française. Il traite de « colonisés » les traducteurs francophones ayant critiqué la « traduction politique » et « domestique » imposée par sir George-Étienne Cartier. Par « traduction domestique », l'auteur entend « une traduction ayant un sens local particulier, différant du sens de la langue impériale* ». Ses arguments sont les suivants : les Pères de la Confédération connaissaient parfaitement la signification du mot « Puissance », ils étaient amplement justifiés de l'employer, ce mot est l'équivalent de *Dominion* dans la Bible**, cette traduction se double d'un sens politique et, enfin, tout mot acquiert son sens véritable en fonction de son contexte d'utilisation. L'essayiste termine son plaidoyer en affirmant que l'histoire de la langue au Canada a consisté à donner aux mots une interprétation et un sens propre à notre pays (aucun exemple, toutefois, ne vient étayer cette généralisation). C'est donc en toute connaissance de cause que les Pères de la Confédération, hommes intelligents, ont employé les mots *Dominion* et « Puissance » et, par conséquent, leurs choix font autorité.

* « Le Parlement décide d'éliminer le mot *Dominion* de la loi des élections », *Le Devoir*, 15 décembre 1951, p. 1. Ce Davie Fulton, ministre de la Justice dans le cabinet de Diefenbaker, est connu comme le père de la formule de modification de la Constitution, dite Fulton-Favreau. Il était réfractaire aux modifications constitutionnelles à la pièce.

** En fait, le mot est souvent traduit par « domination » ou sa forme verbale « dominer ».

In the early 1950s, the revision of the Act gave rise to one last heated debate on the subject. Quebec's Conservative members of Parliament, including Léon Balcer (Trois-Rivières) and Henri Courtemanche (Labelle), congratulated the government for wanting to eliminate the word *Dominion* from Canadian statutes, despite fierce opposition from many Anglophone Conservatives. One such Conservative, Davie Fulton from Kamloops, British Columbia, called the proposal “stupid and absurd.”* The Francophones, asserting that they belonged in Canada, wanted to break colonial ties to Great Britain, while the Anglophones, labelled imperialists in the French-language press, felt a deep attachment to the British Empire. In actual fact, they were torn between two loyalties—loyalty to Canada and loyalty to the Empire.

In 1951, Prime Minister Louis Saint-Laurent, a Liberal Francophone from Quebec, declared in Parliament that the word would thereafter be banned from any new official documents, then gradually eliminated.⁷ The word does not appear in the new *Constitution Act*, 1982.

A nostalgic interpretation

In a recent essay entitled *A Fair Country* (2008), John Ralston Saul discusses the controversy over the use of *Dominion* and its French translation. “Colonized” is how he referred to French translators who criticized the “political” and “domestic” translation imposed by Sir George-Étienne Cartier. By “domesticating translation,” the author means “a translation that has a particular local meaning, as opposed to one that conforms to the imperial use of language.”⁸ His arguments are as follows: the Fathers of Confederation knew exactly what the word *Puissance* meant, they were fully justified in using it—this word is the equivalent of *Dominion* in the Bible,** this translation also had a political meaning, and every word acquires its true meaning through the context in which it is used. The essayist concludes his argument by stating that the history of language in Canada has been characterized by a tendency to give words an interpretation and meaning that is specific to Canada (however, there is no evidence to support this generalization). Consequently, the Fathers of Confederation, intelligent men that they were, knowingly used the words *Dominion* and *Puissance* and therefore their choices were authoritative.

* « Le Parlement décide d'éliminer le mot *Dominion* de la loi des élections » (Parliament decides to eliminate the word “Dominion” from the *Dominion Elections Act*), *Le Devoir*, December 15, 1951, p. 1. Davie Fulton, Minister of Justice in Diefenbaker's cabinet, is known as the father of the Fulton-Favreau formula for amending the Constitution. He was opposed to making piecemeal constitutional amendments.

** In fact, this word is often translated in French Bibles as *domination* or *dominer* in its verb form.

On peut prêter aux cofondateurs du pays les meilleures intentions du monde, mais il n'en demeure pas moins qu'en appliquant au Canada de la fin du XIX^e siècle l'appellation de « Puissance », ils dénaturent le sens de ce mot en cherchant à le « canadianiser », tout comme John Saul verse dans l'exagération lorsqu'il affirme que « moins de quatre ans après la Confédération, Cartier avait mené le Canada à son statut de puissance continentale⁹ ». Si le pays était une « Puissance continentale » en 1867, est-il passé, en 2011, au rang de « superpuissance mondiale »? Même les plus patriotes des Canadiens n'oseraient le prétendre de crainte de se couvrir de ridicule.

On ne peut pas étirer impunément le sens d'un mot car, s'il est vrai qu'un mot acquiert son sens en contexte, il porte aussi l'empreinte de ses connotations. Sa redéfinition ne gomme pas son histoire, pas plus qu'un peuple ne peut faire *tabula rasa* de son passé en accédant à l'indépendance. C'est pourquoi une traduction peut être objectivement mauvaise et, dans le cas à l'étude, elle l'était indéniablement. John Saul stigmatise en outre « l'élite coloniale » qu'il accuse d'avoir « posé un acte nihiliste » en supprimant les mots *Dominion* et « Puissance » de la loi fondatrice du pays. Ces propos sont encore une fois excessifs. La fierté patriotique n'exclut pas un certain degré de lucidité et de réalisme.



Sir George-Étienne Cartier

No one would doubt that the co-founders of the country had the best intentions in the world, but the fact remains that by calling Canada a *Puissance* in the late nineteenth century, they distorted the meaning of this word by seeking to Canadianize it, just as John Ralston Saul exaggerates when he says that less than four years after Confederation, “Cartier had led Canada into its reality as a continental power.”⁹ If the country was a continental power in 1867, has it become an international superpower in 2011? Even the most patriotic Canadians would not dare to make such a claim for fear of becoming a laughingstock.

We cannot stretch the meaning of a word with impunity, for while it is true that a word acquires its meaning through context, it also cannot escape its connotations. Redefining a word does not erase its history any more than a nation can erase its past by achieving independence. That is why a translation can be objectively inaccurate and, in this instance, it was undeniably so. John Ralston Saul criticizes the colonial elite, whom he accuses of committing a nihilistic

act by deleting the words *Dominion* and *Puissance* from the country's founding statute. His words are once again overblown. Pride in country does not exclude a certain amount of lucidity and realism.

Le poids des traducteurs

Du strict point de vue de la traduction, ce cas nous rappelle une fois de plus que le « traducteur [...] n'a aucun droit, il n'a que des devoirs¹⁰ ». La compétence linguistique incontestable d'Eugène-Philippe Dorion et l'autorité qu'on lui reconnaissait en matière de traduction ont pesé moins lourd dans la balance que la volonté des détenteurs du pouvoir politique. La seule solution acceptable en l'occurrence était de conserver le mot *dominion* dans la version française. C'est la voie qu'a suivie Louis-Philippe Geoffrion (1875–1942)* de la Société royale du Canada, ancien greffier de l'Assemblée législative du Québec, lorsqu'il a publié sa propre traduction de l'AABN en 1941. Sa version est nettement supérieure aux précédentes¹¹. Plus près de nous, Ravi J. Gunnoo a étudié la question d'un point de vue juridique et a conclu qu'il n'existe « aucune équivalence du mot **puissance** à **dominion** dans les domaines du droit public, du droit constitutionnel, du droit international et des sciences politiques¹² ».

A translator's clout

Strictly from a translation standpoint, this case reminds us once again that translators have no rights, only duties.¹⁰ The indisputable language proficiency of Eugène-Philippe Dorion and his recognized authority as a translator weighed less heavily than the will of those who held political power. The only acceptable solution in this case was to use the word *dominion* in the French version, which is what Louis-Philippe Geoffrion (1875–1942)* of the Royal Society of Canada, and former Clerk of the Legislative Assembly of Quebec, did when he published his own translation of the *British North America Act* in 1941. His version is far superior to the previous ones.¹¹ More recently, Ravi J. Gunnoo studied the issue from a legal standpoint and concluded that the word *puissance* is not equivalent to the word *dominion* in the fields of public law, constitutional law, international law and political science.¹²

* Auteur de *Zigzags autour de nos parlers* (3 v., 1924–1927) et principal compilateur du *Glossaire du parler français au Canada* (1930).

* Author of *Zigzags autour de nos parlers* (3 vol. 1924–1927) and main compiler of the *Glossaire du parler français au Canada* (1930).

Il faut bien admettre que les traducteurs, tout comme les terminologues, d'ailleurs, ne jouissent pas de la reconnaissance sociale nécessaire pour imposer d'autorité leur point de vue, même dans leur champ de compétence. Ce sont pourtant des professionnels au même titre que les autres. La raison en est qu'en matière de langue et de traduction, tout le monde se croit orfèvre.

Plus d'un homme politique aurait intérêt à méditer cette pensée de l'académicien-traducteur Nicolas Perrot d'Ablancourt (1606-1664) : « Tout le monde n'est pas capable de juger d'une traduction, quoy que tout le monde s'en attribue la connoissance, et icy comme ailleurs, la maxime d'Aristote devoit servir de regle, qu'il faut croire chacun en son Art¹³. » Heureusement, le temps finit parfois par donner raison aux traducteurs. ■

Je remercie Alain Otis pour ses commentaires et compléments d'information.

We must admit that translators, like terminologists, do not receive the social recognition necessary to impose their views, even in their field of expertise. Yet they are professionals, like any other. The reason for this is that when it comes to language and translation, everyone thinks he is an expert.

More than one politician would benefit from meditating on what the academician and translator Nicolas Perrot d'Ablancourt (1606-1664) once wrote: [Translation] "Not everyone is able to judge a translation, although everyone claims to have the necessary knowledge. Both here and elsewhere, Aristotle's maxim should serve as a rule—every man must believe in his own art."¹³ Fortunately, with time, translators sometimes prove to be right. ■

I would like to thank Alain Otis for his comments and for the additional information he provided.

Notes

- 1 Jean-Charles Bonenfant, « Une nouvelle traduction de notre constitution », *Revue du Barreau du Québec*, vol. 5, 1944, p. 40.
- 2 *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, <http://www.biographi.ca/index-f.html>.
- 3 Jean-Charles Bonenfant, *ouvr. cit.*, p. 36-37.
- 4 *Compte rendu des débats de la Chambre des communes*, 13 mars 1878, p. 1098.
- 5 *Ibid.*, p. 1099.
- 6 A. Gélinas, « Échos » (29 janvier 1880), vol. 11, n° 5, p. 50. Lui-même traducteur, A. Gélinas sera traducteur en chef aux Débats à partir de 1883.
- 7 John Saul, *Mon pays méfis. Quelques vérités sur le Canada*, trad. par Rachel Martinez et Ève Renaud, Boréal, p. 259.
- 8 *Ibid.*, p. 254.
- 9 *Ibid.*, p. 255.
- 10 Maurice-Edgar Coindreau, *Mémoires d'un traducteur*, Gallimard, 1974, p. 131.
- 11 Louis-Philippe Geoffrion, « Constitution de 1867 et Statut de Westminster », nouvelle traduction du texte officiel, dans *Règlement annoté de l'Assemblée législative [...]*, Assemblée législative, 1941, p. 1-28.
- 12 « La Constitution canadienne en traduction : quelques pistes de réflexion », *Meta*, vol. 50, n° 4, 2005, <http://id.erudit.org/iderudit/019919ar>.
- 13 « Préface », *Annales de Tacite*, dans Roger Zuber, *Nicolas Perrot d'Ablancourt, Lettres et préfaces critiques*, Librairie Marcel Didier, 1972, p. 118-125.

Notes

- 1 Jean-Charles Bonenfant, "Une nouvelle traduction de notre constitution," *Revue du Barreau du Québec*, Vol. 5, 1944, p. 40.
- 2 *Dictionary of Canadian Biography Online*, <http://www.biographi.ca/index-e.html>.
- 3 Jean-Charles Bonenfant, *op. cit.*, pp. 36-37.
- 4 *Debates of the House of Commons*, March 13, 1878, p. 1084.
- 5 *Ibid.*, p. 1086.
- 6 A. Gélinas, "Échos," Vol. 11, No. 5 (January 29, 1880), p. 50. A translator himself, A. Gélinas became the head translator at Debates in 1883.
- 7 John Ralston Saul, *A Fair Country: Telling Truths about Canada*, Viking, 2008, p. 258.
- 8 *Ibid.*, p. 253.
- 9 *Ibid.*, p. 255.
- 10 Maurice-Edgar Coindreau, *Mémoires d'un traducteur*, Gallimard, 1974, p. 131.
- 11 Louis-Philippe Geoffrion, "Constitution de 1867 et Statut de Westminster" (new translation of official text), *Règlement annoté de l'Assemblée législative*, Assemblée législative, 1941, pp. 1-28.
- 12 "La Constitution canadienne en traduction : quelques pistes de réflexion," *Meta*, Vol. 50, No. 4, 2005, <http://id.erudit.org/iderudit/019919ar>.
- 13 "Préface," *Annales de Tacite*, in Roger Zuber, *Nicolas Perrot d'Ablancourt, Lettres et préfaces critiques*, Librairie Marcel Didier, 1972, pp. 118-125.

Glanure

Le journalisme vidangeur qui expose à la lumière du public les pulsions les plus intimes sous prétexte que nous devons tout savoir de ceux qui nous gouvernent contribue à avilir la chose publique.

24hmontreal.canoe.ca, 13 juillet 2011



Traduire le monde

Jean-Louis

Sud-Soudan ou Soudan du Sud?

En juillet dernier naissait un nouvel État, le Sud-Soudan, 193^e pays à adhérer aux Nations Unies. Le Sud-Soudan, chrétien et animiste, se séparait alors du Soudan, pays musulman, après deux guerres civiles qui ont entraîné la mort et le déplacement de millions de personnes et provoqué de grandes famines.

La sécession de la partie sud du Soudan était prévisible après la tenue d'un référendum à ce sujet, en janvier 2011, qui avait donné une forte majorité aux partisans de l'indépendance. D'ailleurs, les médias avaient déjà commencé à utiliser le terme *Sud-Soudan* pour désigner le territoire depuis longtemps en révolte contre la partie nord du pays. Une fois l'indépendance acquise, les journaux francophones, tant canadiens qu'européens, ont fait chorus : le nouvel État s'appellerait le Sud-Soudan. La cause était entendue, du moins en apparence.

L'appellation ne faisait pas l'unanimité, car sa construction s'inspirait de l'anglais *South Sudan*. En effet, ne dit-on pas *Afrique du Sud*, et non *Sud-Afrique*? A-t-on jamais entendu parler de la *Nord-Corée*, de la *Ouest-Allemagne*? Bien sûr, on pouvait recenser quelques exemples dans le passé, comme *Nord-Vietnam*.

Il y avait néanmoins une rupture de logique qui a fini par agacer bien des gens et, pour une fois, les médias ont rapidement rectifié le tir, au lieu de s'enfoncer dans l'erreur, comme c'est parfois le cas. Et pour cause, car le nouvel État faisait son entrée officielle aux Nations Unies sous le nom de République du Soudan du Sud.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Il fallait aussi baptiser les habitants du nouveau pays. Évidemment, on ne pouvait pas les appeler tout simplement les *Soudanais*, en raison de la confusion possible avec les habitants du Soudan proprement dit. Il fallait nécessairement construire le gentilé avec le point cardinal, comme cela se fait déjà pour d'autres pays divisés, par exemple les deux Corées. Ne parle-t-on pas couramment des *Nord-Coréens* et des *Sud-Coréens*? Alors pourquoi pas les *Sud-Soudanais*?

Curieusement, l'adoption de ce nom choquait moins que l'expression *Sud-Soudan*. Il faut dire que ce genre de construction, où le point cardinal vient en premier, est l'usage en français pour les noms d'habitants.

Cela ne signifie pas pour autant que ces formes ne sont pas contestables, mais force est de constater qu'elles ont la cote et sont passées dans le vocabulaire courant. D'ailleurs, parler des *Africains du Sud* au lieu des *Sud-Africains* pourrait susciter plus de confusion qu'autre chose : est-il question des habitants de l'Afrique australe ou de l'Afrique du Sud? Donc, pour le Soudan, il serait certes plus conforme à la démarche du français de parler des *Soudanais du Sud* que des *Sud-Soudanais*.

Nous nous heurtons encore une fois à un illogisme de l'usage. D'un côté, les toponymes le plus souvent énoncés à la française; de l'autre, les noms d'habitants à l'anglaise. Il faut reconnaître que les formes télescopées de l'anglais sont toujours très attirantes, ce qui explique sans doute ce phénomène.

La conversion de *Sud-Soudan* en *Soudan du Sud* est porteuse de leçons, car elle illustre l'importance de se tenir au courant de l'usage, qui peut changer très rapidement. D'où la nécessité de suivre l'actualité. ■



Catherine McCormack

The Word Geek

Big bang and gazing into the twitterverse

Big bang and the 2012 edition of the *Petit Larousse*

In 2010, the *Petit Larousse* introduced only about 150 new words, including “le fameux geek.”¹ However, in a recent interview in Montréal, the editor, Jacques Florent, stated that the 2012 edition contains an amazing 3,000 new words and eliminates a number of anglicisms no longer deemed necessary. “On photographie la langue et ça nous oblige à faire des choix,” Florent said, adding that Larousse’s approach is to collect neologisms in the media and elsewhere and rate their frequency of use.² This descriptive rather than prescriptive approach is a sea change for French dictionaries. Further, Larousse has included the French spelling reform in its entries, e.g., *ognon/oignon*, *bruler/brûler*, *cèleri/céleri*, *nénufar/nénuphar* and *cacahouète/cacahuète*.

After my initial shock at the number of English words in the *Petit Larousse* (e.g., *car-ferry*, with two plural forms: *car-ferrys* or *car-ferries*, albeit with the official recommendation to use *navire transbordeur*), I was pleased to see that several terms that I have written about in past *Language Update* articles have been included in this new edition (*réalité augmentée*, *tablette*, *téléphone intelligent* and *séquestration*), as well as to find some words with new meanings (*continent*, *crocodile* and *liseuse*). *Ferme éolienne* (*wind farm*) is now a synonym for *parc éolien*. *Big bang* is an old expression that has taken on a new meaning. In addition to Stephen Hawking’s theory of the beginning of the universe, *big bang* now means a radical change in any area of endeavour.

Also new in the 2012 edition is *microblog*, defined as: “Blog au contenu textuel court qui permet de communiquer en temps réel, notamment depuis un téléphone mobile, une messagerie instantanée.” Why is microblogging important? Remember the Arab Spring? Also, according to an article in *The Gazette*, the number of Chinese users registered on domestic microblog sites reached 195 million at the end of June 2011. Microbloggers in China have no other venue for expressing themselves, although Chinese microblogging sites are subject to heavy censorship.³

Gazing into the twinkling twitterverse

Twitter, the social network and microblogging service, has gone mainstream. According to the BBC, “Twitter founder Jack Dorsey tells the story that Twitch was another possible name [for Tweet].... However, the word also brings to mind nervous tics...”⁴ Many English words starting with “tw-” tend to be either whimsical or annoying—although some might say they are playful—such as *tweak*, *twinkle*, *twitch* and *twit*. I would venture to guess that not many languages use the “tw-” prefix, and it might almost be as unique to English as the “th-” prefix is. Catchy names tend to become popular, which may explain why Twitter and *tweet* have spawned a slew of neologisms, including *twagjarism*, *tweeple*, *tweeps*, *tweetup*, *tweet cred*, *twelete*, *twirting*, *tweme*, *twisticuffs*, *twitterate*, *twitterrhoea*, *twitterverse*, *twittiquette* and *twebinar*.⁵


#Hashtags

It is rumoured that a *hashtag* (*mot-clic*) was first used by mistake by someone in an emergency situation, and it went viral. However, Google employee Chris Messina seized on this idea, and

some sources credit him with suggesting in August 2007 that the pound sign—sometimes called the *hash mark* or *sign*—be used to group and classify Twitter messages. Because of space limitations, Messina realized that the symbol could help organize tweets if it were placed next to the subject as a prefix, e.g. #occupywallstreet. Twitter hashtags act as keywords for topics. However, hashtags have become immensely popular and acquired other meanings. People have started using them in advertising and everyday conversation. According to *The New York Times*, “hashtags have transcended the 140-characters-or-less microblogging platform, and have become new cultural shorthand, finding their way into chat windows, e-mail and face-to-face conversations.”⁶ In other words, hashtags have entered into popular culture, with some people making air hashtags with their fingers. A few examples of hashtags are: #awkward, #winning and #fail. 📺

Notes

- 1 Nil Sanyas, “Le Petit Larousse 2010 intègre geek, adresse IP, RFID et Web 2.0,” *PC Inpact*, June 15, 2009, <http://www.pcinpact.com/news/51404-petit-larousse-2010-geek-rfid.htm>.
- 2 Didier Fessou, “Dix questions à l’architecte du *Petit Larousse*,” *Le Soleil*, June 26, 2011, <http://www.cyberpresse.ca/le-soleil/arts-et-spectacles/livres/2011/06/25/01-4412591-dix-questions-a-larchitecte-du-petit-larousse.php>.
- 3 Chris Buckley, “Taming the microblog tiger,” *The Gazette*, September 17, 2011, <http://www.montrealgazette.com/news/todays-paper/Taming+microblog+tiger/5417612/story.html>.
- 4 “Twitter spawns twitterverse of new words,” *BBC News Magazine*, September 5, 2011, <http://www.bbc.co.uk/news/magazine-14785537>.
- 5 Ibid.
- 6 Ashley Parker, “Twitter’s Secret Handshake,” June 10, 2011, <http://www.nytimes.com/2011/06/12/fashion/hashtags-a-new-way-for-tweets-cultural-studies.html?pagewanted=all>.



Français pratique

Combien faut-il être pour être *plusieurs*?

Many est souvent traduit par *plusieurs* en français québécois. Sur la centaine de candidats ayant passé un examen de traduction contenant la phrase :

China is now able to produce many goods at a lower cost than previously

environ la moitié ont écrit :

La Chine est maintenant capable de produire plusieurs biens à un coût moindre qu'auparavant.

S'agissant d'un géant économique comme la Chine, ce *plusieurs* a un air modeste qui détonne dans le contexte – il semble presque enlever du sérieux au portrait qu'on brosse de la puissance chinoise.

L'emploi de *plusieurs* au sens de « beaucoup » a fait l'objet de critiques ici et là. Meney rappelle dans son *Dictionnaire québécois-français* qu'il est absent du français international. Le *Multidictionnaire*, comme la Banque de dépannage linguistique de l'Office québécois de la langue française, l'attribue – sans le déconseiller – à une survivance du français du 18^e siècle. Pour Camil Chouinard, il est tout simplement « incorrect¹ ».

On se demande en effet quel pourrait bien être l'avantage de conserver un double sens à *plusieurs*, puisque bien sûr son emploi correct est courant dans l'usage :

– Avez-vous eu beaucoup de participants?

– Non, mais plusieurs personnes sont quand même venues.

Le problème devient aigu en contexte de traduction. Si des traducteurs ne font plus la différence entre *many* et *several*, il est évident que leurs traductions jetteront un éclairage différent sur la réalité dont parlent leurs textes, voire en fausseront le sens.

Soit dit en passant, cet emploi cause le même problème aux anglophones. Le 12 août dernier, Anglocom donnait le conseil suivant sur son fil Twitter (@anglais), à l'intention de ceux qui au Québec traduisent du français vers l'anglais :

Quebec FR alert! "Plusieurs" almost always means "many," not "several." Let your context guide you.

C'est bien sûr le défi des traducteurs anglophones, de devoir parfois deviner dans quel sens l'auteur a employé le mot qu'ils ont devant les yeux. Quand ils lisent *déjeuner*, ils se demandent si l'auteur a voulu dire « breakfast » ou « lunch ». Dans ce cas la chose est facile à vérifier. Avec *plusieurs*, c'est une autre histoire.

Aucun dictionnaire bilingue, à ma connaissance, ne propose de rendre *many* par *plusieurs*. Comme le mieux, en traduction ou en rédaction, est toujours d'employer le mot juste, *plusieurs* au sens de « beaucoup » est un régionalisme qui devrait être mis au rancart.

Jusqu'à combien peut-on être *plusieurs*?

Cela ne nous dit pas combien d'éléments il faut pour pouvoir passer à *beaucoup*. La réponse est contenue dans le gazouillis d'Anglocom : c'est une affaire de contexte.

Revenons à l'anglais. Un professeur de linguistique que j'ai eu aux États-Unis avait réglé la question de l'arithmétique de *several* en disant que pour lui, dans son américain californien, le mot couvrait une échelle allant de *trois* à *onze*. Farfelu? D'autres Américains aussi ont essayé d'y voir clair. En 2006, le site Mike Industries a demandé à ses visiteurs d'indiquer le nombre auquel ils pensaient en entendant *several*². Résultat : une courbe en forme de cloche avec presque toutes les réponses entre 3 et 7. À 2, ce n'était pas assez; à partir de 8, on passait à *many*.

La question était bien sûr illogique, puisque *several* ne renvoie pas à un nombre particulier. Mais l'exercice a permis à plusieurs répondants de rappeler que l'échelle n'est pas absolue : elle varie en fonction du contexte.

Il en va de même en français. Si je reçois cinq ou six personnes à dîner, je peux dire que j'ai plusieurs invités autour de ma table : on est au sommet de la courbe de Mike Industries. Mais si une trentaine de pays appuient une résolution de l'ONU, il me semble que l'on peut encore employer *plusieurs*. Peu importe le chiffre à partir duquel il faut dire *beaucoup*; ce sera toujours une évaluation subjective. Le point à noter est que, d'un contexte à l'autre, la limite supérieure n'est pas tracée au cordeau.

Ce sondage a un autre mérite. Il montre qu'aux yeux des usagers la courbe commence à descendre très vite : au moment où j'ai consulté la page (en janvier 2011), seulement quelques-unes des 2 400 personnes qui avaient répondu croyaient que *several* pouvait encore s'employer à partir de

8 ou 9. Puisque tout dépend du contexte, comme on vient de le voir, il ne faut pas croire à ce résultat! Mais il montre que pour la masse des locuteurs *several* ne veut jamais dire « beaucoup ».

À mes yeux, ce qui s'applique à *several* vaut pour *plusieurs*. Là-dessus il faut faire confiance aux dictionnaires bilingues, qui traduisent l'un par l'autre, ce qui est d'ailleurs normal, puisque les dictionnaires français parlent toujours d'un nombre « peu élevé ».

Plusieurs est donc défini vers le haut par la limite, toute variable et floue qu'elle est, qu'il ne doit pas dépasser. Reste à savoir où commence l'échelle.

À partir de combien peut-on être plusieurs?

Sur ce point, l'anglais et le français diffèrent. Tous les dictionnaires anglais que j'ai consultés – *Canadian Oxford Dictionary* (2004), *Collins Canadian Dictionary* (2010), etc. – définissent *several* par « more than two ». Du côté français, la grosse majorité font entrer dans la définition de *plusieurs* le sens « plus d'un ».

Le *Trésor de la langue française* le définit comme voulant dire « plus de deux », mais ajoute : « (parfois seulement plus d'un) ». Selon le *Grand Robert*, il exprime un nombre « au moins supérieur à un, souvent un nombre supérieur à deux ». Le *Bon usage* va jusqu'à mettre les deux sens sur un pied d'égalité : « nombre indéfini supérieur, soit à un, soit à deux³ ». À l'appui figure souvent l'expression consacrée *un ou plusieurs*.

Certains ouvrages donnent une définition plus vague. Selon le *Hachette* (2005) et le *Nouveau Littré* (2004), le mot indique simplement « un nombre indéfini », et selon la *Grammaire méthodique du français* « une pluralité indéterminée⁴ ». Je préfère ces définitions, parce que dans mon esprit *plusieurs* évoque toujours une quantité supérieure à deux, et que *deux* peut difficilement entrer dans une gamme évoquée par des concepts comme « une pluralité » ou « un nombre indéfini ».

Que dire alors d'une expression comme *un ou plusieurs* – dont Google fournit des dizaines de millions d'occurrences? Un exemple, sur le site d'Affaires étrangères et Commerce international Canada :

Lorsqu'un ou plusieurs membres de la famille possèdent la citoyenneté libanaise, les parents devraient évaluer les risques avant de permettre à leurs enfants de se rendre au Liban⁵.

Cela n'exclut donc aucunement le cas où deux membres de la famille auraient la citoyenneté. Ou encore, supposons que l'on demande aux gens d'apporter un ou plusieurs plats à un repas-partage. Il est évident que deux feront l'affaire.

Mais supposons maintenant que vous ayez de fait apporté deux plats. Allez-vous vous vanter d'en avoir apporté *plusieurs*? J'ai téléphoné deux fois dans la journée à une personne. Est-ce que je peux ensuite prétendre que je l'ai appelée *plusieurs* fois pendant la journée? Si je finis par avouer que j'ai téléphoné exactement deux fois, j'aurai l'air d'avoir exagéré.

Je risquerais l'hypothèse que *un ou plusieurs* est un raccourci commode pour éviter de dire *un, deux ou plusieurs*, qui se rencontre assez souvent dans l'usage, mais qui est lourd. On rencontre bien sûr très souvent *deux ou plusieurs*, parce qu'il est naturel de voir dans *plusieurs* l'expression d'un nombre supérieur à deux.

Certains dictionnaires d'ailleurs hésitent. Après avoir donné l'exemple *un ou plusieurs*, le *Robert Brio* (2004) prend soin de préciser : « REM. Pratiquement *plusieurs* s'emploie plutôt pour désigner plus de deux personnes ou choses. »

Il faut ajouter que si *plusieurs* a le sens d'un nombre relativement peu élevé par opposition à *beaucoup*, il exprime en même temps une quantité appréciable – sinon on emploierait un autre déterminant, comme *quelques*. Or *deux* me semble incompatible avec l'idée d'une « quantité appréciable ». Quand on pense qu'il y a deux éléments, on dit *deux* tout simplement.

Mais on n'a pas vraiment le choix que de se conformer aux principaux dictionnaires, et peut-être faudra-t-il se résigner à ce que les sens de *several* et *plusieurs* restent séparés par une nuance. La nuance en question est toutefois très malcommode en traduction, et l'idéal serait d'admettre l'équivalence des deux termes : une fois *plusieurs* ramené aux modestes proportions d'un nombre appréciable mais peu élevé, garder *plusieurs* et *several* en parfait rapport l'un avec l'autre. ■

Notes

- 1 1300 *pièges du français parlé et écrit*, Libre Expression, 2001.
- 2 « Interpretation of "Several" », 27 juillet 2006, <http://www.mikeindustries.com/blog/archive/2006/07/interpretation-of-several>. Lien qui m'a été signalé par ma collègue Kim Lacroix.
- 3 14^e éd., De Boeck-Duculot, 2008, § 633.
- 4 3^e éd., Presses Universitaires de France, 1994, p. 212.
- 5 « Liban – Conseils aux voyageurs et avertissements », 4 octobre 2011, http://www.voyage.gc.ca/countries_pays/report_rapport-fra.asp?id=159000.

Translation: Emma Harries

Secrets bien gardés des mémoires de traduction

Dans mes temps libres, je travaille avec un ami à l'élaboration d'un cours sur la redondance dans les mémoires de traduction. Pour moi, la redondance désigne les correspondances floues, exactes et inter-documents. Voici, en exclusivité, un résumé du deuxième chapitre de ce cours.

Oubliez tout ce que vous pensiez savoir

Alors votre logiciel vous présente des chiffres que vous comprenez bien, n'est-ce pas? Voyons voir...

Les logiciels calculent des **correspondances exactes** et des **correspondances partielles**, aussi appelées **correspondances floues**. Les correspondances exactes peuvent se limiter au texte ou comprendre aussi le formatage. Dans le cas des correspondances floues, la différence entre les logiciels peut se limiter à certains éléments comme la ponctuation, la casse ou l'accentuation. Pourtant, les logiciels affichent un pourcentage qui varie d'un produit à l'autre. Pourquoi? Tout simplement parce qu'il n'existe aucune norme décrivant ce qu'est la redondance. Voici quelques exemples qui devraient vous surprendre.

Selon vous, dans quelle mesure (pourcentage) les phrases ci-dessous se ressemblent-elles? Pourquoi?

- Our country is beautiful.
- Our country is big.
- Our country is strong.
- Our country is important.

Pour trouver la réponse, j'ai utilisé deux logiciels de gestion de mémoires de traduction. Le premier a calculé des ressemblances à 75 %, le second à 80 %. Pourquoi 80 %? Parce que ce logiciel considère – à juste titre – que les mots n'ont pas tous la même valeur.

À votre avis, cette dernière façon de faire est-elle bonne?

Voilà une question-piège! En fait, ces chiffres ne veulent à peu près rien dire. La principale difficulté n'est pas de traduire « Our country is », mais de bien choisir le complément. Un mot sur quatre, on peut considérer ou pas que c'est 25 % des mots. On peut décider que certains mots comptent pour moins que d'autres, mais ça n'a toujours rien à voir avec l'effort de traduction réel.

Well-kept translation memory secrets

In my spare time, I'm working with a friend on developing a course on translation redundancy and translation memories. To me, redundancy relates to the exact and fuzzy matches within and between texts. Below you'll find a sneak peek of Chapter 2 of the course!

Forget everything you think you know

So your software provides you with figures that you think you understand, right? Let's see about that.

Software applications calculate the number of **exact matches** and **partial matches**. The latter are also referred to as **fuzzy matches**. An exact match occurs when the wording is the same or, in some cases, when both the wording and the formatting are the same. As for fuzzy matches, different applications may have different approaches to punctuation, case, accents, etc. So why is it that match rates vary from one application to the next? It's because there is no standard approach to redundancy. Below are some examples that will likely surprise you.

What match rate would you assign to the following sentences, and why?

- Our country is beautiful.
- Our country is big.
- Our country is strong.
- Our country is important.

To answer this question, I used two different translation memory applications. The first one calculated the match rate as 75%, the second as 80%. You may be wondering, why 80%? It's because the second application does not assign the same value to all words—with good reason.

Do you think the latter approach is a good one?

That was actually a trick question, since the percentage doesn't really tell you that much anyway. We can all agree that the hardest part is not translating "Our country is"; it's choosing the right adjective. Also, one word in a sentence of four words is not necessarily considered 25% of the words in that sentence. You could choose to assign more or less value to certain words, but that still has nothing to do with the actual effort required to produce a translation.

Conclure qu'il ne reste à fournir que 25 % ou, pis encore, 20 % de l'effort de traduction serait ridicule. Si on considère que les mots n'ont pas tous la même valeur, il y aurait lieu, au moment d'évaluer l'effort économisé grâce à la redondance, d'augmenter le pourcentage de ce qui reste à traduire, et non de le diminuer.

Les calculs nébuleux des logiciels ne riment souvent à rien pour les langagiers, mais ce n'est rien à côté du fait que les logiciels considèrent que toutes les phrases sont égales.

Selon vous, est-ce que j'épargne plus de temps :

- 1- en récupérant 10 fois la traduction de « Government of Canada »?
- 2- en récupérant une phrase comme celle-ci : « The user is responsible for the use of the usernames and passwords required by the application of XYZ services and for all direct and indirect activities enabled by these usernames and passwords. »?

Faites attention de ne pas confondre avec le temps qu'il vous faudra pour traduire. Je parle ici du temps épargné grâce à la récupération d'une bonne traduction. Au bout du compte, 300 mots « économisés » par 100 occurrences de « Government of Canada » ne génèrent presque aucune économie réelle d'effort, contrairement à la longue phrase.

Si nous sommes à peu près d'accord jusqu'ici, j'aimerais bien mettre un peu d'huile sur le feu et préciser que dans l'exemple « Government of Canada », au moins, la traduction des « phrases courtes » ne pose guère problème. Voyez ce qui arrive avec l'expression « corporate software », qui peut être traduite de diverses façons selon le contexte. J'ai trouvé plusieurs contextes et équivalents sur des sites Web de l'administration fédérale. En voici trois :

- logiciels du Ministère
- logiciels d'affaires
- logiciels

« Corporate software » peut être rendu d'au moins trois façons. Pour trouver la traduction appropriée, je devrais donc lire les paragraphes, voire les pages qui précèdent ou qui suivent l'expression. Pour les titres et autres « phrases courtes », la quantité de contexte à vérifier peut facilement dépasser 1000 % du segment qu'on s'appête à traduire. À l'inverse, la phrase longue est plus ou moins autosuffisante en contexte la plupart du temps.

Les utilisateurs chevronnés des mémoires de traduction ont probablement déjà entendu parler du concept de correspondance exacte en contexte (ICE pour « in-context exact match »). Une idée très répandue veut que dans ce cas, quand on a le bon logiciel, on puisse se passer d'une relecture puisqu'on est certain que ce qui précède et ce qui suit est identique. Logique, non?

It would be silly to conclude that the translator has only 25%—or worse, 20%—of the work left to do. If it's true that not all words have the same value, then when a translation memory calculates the amount of effort saved by the matches, it should increase—not decrease—the percentage value of what remains to be translated.

Ill-defined calculations often make no sense to language professionals, but that's nothing next to the fact that all sentences are considered equal by translation memories.

Which of the following match results do you think would save you more time?

- 1- Government of Canada—10 times
- 2- The user is responsible for the use of the usernames and passwords required by the application of XYZ services and for all direct and indirect activities enabled by these usernames and passwords.—once

Make sure you don't include any time spent reworking a translation. I'm talking about just the time saved because the memory found a good translation. In the end, even though 100 hits on "Government of Canada" equals a "savings" of 300 words, the amount of effort saved by those hits is negligible compared with the amount of effort saved by the long sentence.

Since I imagine we all pretty much agree up to now, I would like to add fuel to the debate. While short strings of words such as "Government of Canada" are not a huge problem for translators, let's see what happens with "corporate software," a term that can be translated different ways depending on the context. I found several contexts and equivalents on federal government websites, including the following three:

- *logiciels du Ministère*
- *logiciels d'affaires*
- *logiciels*

As it turns out, "corporate software" can be translated at least three different ways. To find the right translation for my text, I would have to read the surrounding paragraphs or pages. For titles and other short phrases, the amount of contextual reading required can easily exceed 1000% of the words in the segment to be translated. On the other hand, long sentences contain all the necessary context most of the time.

Experienced translation memory users are probably already familiar with the concept of an "in-context exact match" (ICE match). It's commonly believed that if you have the right software, you don't need to do any contextual reading when ICE matches come up, since you know that what surrounds the match is exactly the same. That's logical, right?

Je sais, vous me voyez venir. Eh oui, si le principe est logique, son application l'est moins. Un jeu de mots trop facile pour m'en priver consisterait à dire que ICE est une surface glissante.

Le fait qu'on trouve, dans un texte quasi identique, exactement la même phrase en langue source ne signifie pas nécessairement que sa traduction n'a pas changé, même si c'est une bonne indication. Voici un exemple :

Du français à l'anglais

Jane est une excellente travailleuse. Je l'adore*.
Jane is an excellent worker. I love her!

Plus tard, nous aurions ce qui suit à traduire dans un texte quasi identique :

Jacques est un excellent travailleur. Je l'adore.
Jacques is an excellent worker. I love her!

Certains ne manqueront pas de souligner qu'une GLACE** bien conçue tient forcément compte des passages précédant et suivant la phrase ou le paragraphe à traduire.

Est-ce que ça garantit le genre pour autant? Hélas non!

Le fait est que la seule introduction d'une phrase qui préciserait le sexe d'une personne qui exerce la profession dont on parle dans un texte de 25 pages pourrait forcer des modifications dans tout le texte. Imaginez un texte qui décrit comment le traducteur doit utiliser les mémoires de traduction. Un beau jour, quelqu'un se fâche et décide qu'après tout, cette profession est majoritairement féminine et le texte anglais devrait plutôt parler d'une traductrice.

Plausible, non? Évidemment, pour traduire le texte en français, il faudrait changer non seulement ces passages, mais aussi tout le reste du texte. De telles particularités ne sont pas propres au français. On me dit que *bravo* en italien se dit *brava* si on parle à une femme, qu'en portugais, selon qu'on remercie un homme ou une femme, on dit *obrigado* ou *obrigada*, qu'en japonais, si on parle de soi, le ton doit différer de ce qu'il serait si on parlait d'autrui, car on doit accorder plus d'importance aux autres qu'à soi-même dans un compte rendu.

Comme vous venez de le constater, une partie de ce que nous pensions savoir doit être revue. Au Bureau de la traduction, nous envisageons une mesure de l'effort qui tiendra compte non seulement de la longueur des phrases, mais aussi de bien d'autres facteurs. Puis, nous veillerons à ce que ces éléments soient bien compris par tous nos collègues. ■

I bet you can guess where I'm going with this. That's right: it's logical in theory, but not so much in practice. An obvious cliché that I can't resist using is that ICE matches are a slippery slope.

The fact that exactly the same sentence in the source language appears in a text that is almost the same does not necessarily mean that its translation has not changed, even if it's a good indication that the translation will be the same. The following are some examples:

From French to English

*Jane est une excellente travailleuse. Je l'adore.**
Jane is an excellent worker. I love her!

Later on, in an almost identical text, we have the following to translate:

Jacques est un excellent travailleur. Je l'adore.
Jacques is an excellent worker. I love her!

Some people will be sure to point out that if the ICE feature is well designed, it will take the surrounding passages into account.

But does that necessarily mean that the gender will be right? Unfortunately not!

The fact of the matter is that adding one sentence specifying the gender of the person whose job is discussed in the next 25 pages of a text could require changes throughout the text. Imagine a text that instructs translators on how to use various translation memories. Then, one fine day, along comes someone who gets upset and decides that since this profession is dominated by women, the English examples should refer to a female translator.

It's plausible, right? Obviously, when translating the English, you would have to change not only those passages, but also all the rest of the text. Also of interest, I've heard that in Italian *bravo* becomes *brava* if you're addressing a woman, that in Portuguese you use either *obrigado* or *obrigada* depending on whether you're thanking a man or a woman and that in Japanese the tone used when referring to oneself is different than the one used when referring to others, as more importance must be assigned to others than to oneself in a report.

As you can tell, part of what we thought we knew needs to be revised. At the Translation Bureau, we are looking for a way to measure effort that takes into account sentence length and many other related factors. Once we have that, we will make sure that such factors are clearly understood by all our colleagues. ■

* Dans la vraie vie, les deux phrases auraient peut-être été fusionnées à la traduction, j'en conviens.

** Garantie localisée à correspondance exacte : traduction libre et loufoque de ICE.

* I acknowledge that in a real work situation, these two sentences might be combined into one during translation.

Simple ou double?

Re(s)soulever la question, c'est re(s)semer le doute

Émile Littré

Il est court. Il est pratique. Il est polyvalent. Je parle bien sûr du préfixe *re-*. Celui qu'on n'a qu'à greffer à un mot, généralement un verbe, pour annoncer un retour en arrière (*revenir*), un renforcement (*redoubler*) ou, plus fréquemment, la répétition d'une action (*refaire*). Il est si fréquent dans l'usage que les dictionnaires ne sauraient répertorier tous les mots qu'il peut modifier.

Mais une si grande facilité d'emploi cache un vice : devant un radical commençant par *s* et suivi d'une voyelle (comme *sensir*), le préfixe *re-* est suivi d'un seul *s* dans certains cas, de deux *s* dans d'autres. Par exemple, les dictionnaires nous donnent *resaler* et *resituer*, mais *ressortir* et *ressaisir*. Ces graphies sont-elles régies par des règles ou font-elles partie des nombreuses exceptions dont souffre la langue française? Et qu'en est-il des nombreux verbes en *re-* qui ne figurent pas dans les dictionnaires, comme *re(s)sabler* et *re(s)surprendre*? Doit-on privilégier une graphie en particulier?

Ces questions, je ne fais que les *re(s)soulever*, car grammairiens, linguistes et autres spécialistes les ont longuement examinées, sans parvenir à un consensus. Conséquence : la plupart des ouvrages de langue éludent la difficulté; quant à ceux qui en parlent, ils se contredisent les uns les autres. Pour faire le tour du problème, il m'a fallu éplucher quantité de dictionnaires et de grammaires, et même quelques traités de philologie. Je me suis vite rendu compte que ces

questions touchaient à de nombreux aspects de la langue : lexicologie, prononciation, orthographe, étymologie, usage. Je ferai donc état de mes constatations pour chacun de ces aspects. Vous verrez, les contradictions abondent!

La fréquence du *s* simple et double

Tous les ouvrages que j'ai consultés*, récents et moins récents, s'entendent sur un point : certains verbes prennent toujours le *s* simple et d'autres, toujours le *s* double. Les verbes suivants présentent la même graphie dans au moins deux ouvrages de langue récents :

s simple

resaler
resalir
resaluer
resituer
resocialiser
resonner
resurchauffer

s double

ressaisir
ressangler
ressasser
ressauter
resseller
ressembler
ressemeler
ressentir
ressolliciter
ressortir
resserrer
resservir
ressouder
ressouffrir
ressouvenir (se)
ressuer
ressuivre

À première vue, les verbes redoublant le *s* semblent plus nombreux (17 contre 7). Ce sont, pour la plupart, des verbes répertoriés dans à peu près tous les dictionnaires généraux. Mais contrairement à ce que laisse croire ce tableau, les verbes prenant un *s* simple ne sont pas quasi absents des dictionnaires. Ils sont en fait disséminés dans différents ouvrages, chacun n'étant répertorié que dans un seul. C'est le cas du verbe *resupplier*, qui figure uniquement dans le *Dictionnaire d'orthographe*¹ de Robert, du verbe *resiffler*, qu'on ne trouve que dans le *Grand Robert*, et du verbe pronominal *se reséparer*, présent dans le *Trésor de la langue française*. Fait intéressant : c'est le *Littré* qui recense le plus grand nombre de verbes contenant un *s* simple qui ne figurent pas dans les ouvrages généraux : *resarcler*, *resaucer*, *resécher*, *resouper* et *resubdiviser*.

Si l'on tient compte des huit verbes mentionnés, l'écart s'amenuise considérablement entre le nombre de verbes qui prennent un *s* simple et ceux qui le redoublent (17 contre 15). Comme le *Littré* ne recense l'usage que jusqu'au XIX^e siècle, l'absence de ces verbes dans les dictionnaires récents dénote peut-être leur rareté dans la langue moderne.

Si les ouvrages s'entendent sur certains verbes, c'est loin d'être le cas pour d'autres. Le tableau qui suit le montre bien :

* Le *Grand Robert*, le *Petit Robert* et d'autres ouvrages de difficultés des éditions Le Robert, le *Petit Larousse* et d'autres ouvrages de difficultés de la maison Larousse, le *Trésor de la langue française*, le *Littré*, le *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne* de Hanse, le *Dictionnaire Bordas des pièges et difficultés de la langue française*, ainsi que le *Bon usage* de Grevisse et Goosse.

re(s)soulever	Une seule occurrence trouvée dans le <i>Trésor de la langue française</i> , qui précise qu'on peut l'écrire avec un ou deux s.
re(s)semer	Les ouvrages s'entendent sur le s double, sauf <i>Robert</i> qui indique qu'on peut aussi écrire <i>resemer</i> .
re(s)songer	Le <i>Trésor</i> nous laisse le choix, mais le <i>Grand Robert</i> et le <i>Littre</i> proposent un seul s.
re(s)saigner	Les ouvrages proposent le s double, à l'exception du <i>Trésor</i> qui nous laisse le choix.
re(s)surgir	Tous les ouvrages nous laissent le choix. <i>Resurgir</i> et <i>ressurgir</i> font généralement l'objet de deux entrées distinctes.
re(s)servir	On le voit généralement avec le s double, mais le <i>Dictionnaire des difficultés du français</i> de Robert atteste les deux graphies. Dans le <i>Trésor de la langue française</i> , à l'entrée <i>resservir</i> , on trouve un exemple de François Mauriac qui ne contient qu'un seul s : « José, le gros mangeur de la famille, oubliait de se réserver... »
re(s)souffler	Le <i>Grand Robert</i> l'écrit avec un s simple, le <i>Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne</i> (Hanse) met le s double et le <i>Littre</i> propose deux entrées distinctes, l'une avec le s simple, l'autre avec le s double.

Sachant que certains verbes redoublent le s, que d'autres non, et que l'usage demeure flottant dans quelques cas, on ne peut se fonder uniquement sur la fréquence pour déterminer quelle graphie constitue la norme et si l'une ou l'autre des graphies devrait être considérée comme l'exception. Voyons d'autres facteurs susceptibles de nous fournir des éléments de réponse.

Les règles de la prononciation française

Plusieurs ouvrages justifient le redoublement du s dans les verbes commençant par *re-* en se fondant sur une règle générale de prononciation : le s simple se prononce comme un z lorsqu'il est placé entre deux voyelles (*oiseau* = [wazo]), alors que le s double se prononce comme un ç (*assaut* = [aço]). Cette justification ne date pas d'hier ; dans le *Dictionnaire de l'Académie française*, elle fait son entrée dans la troisième édition, en 1740 : « C'est pour cela que certains mots composent, dont le simple commence par une S suivie d'une voyelle, s'écrivent ordinairement avec deux SS, [...] dans la crainte que si on les écrivoit avec une seule S, comme alors elle se trouveroit entre deux voyelles, on ne crût devoir la prononcer comme un Z. Tels sont les mots, [...] *resserrer, ressortir, ressemeler*, etc. » Encore aujourd'hui, le *Bon usage*

soutient cet argument : « Le préfixe est écrit *res-* traditionnellement devant s pour éviter une prononciation [rez] : *ressortir, ressuer*, etc. »

Certes, le s double permet d'éviter une prononciation incorrecte en z, mais il ouvre la porte à une autre erreur, soit la prononciation [rès]. Par exemple, pour *ressortir*, on pourrait croire qu'il faut prononcer [rès/sortir] plutôt que [re/sortir]. Mais les linguistes ont veillé au grain. Dès la 6^e édition de son dictionnaire, en 1835, l'Académie précise que « S double fait prendre à l'e non accentué qui la précède, le son de l'é fermé ou de l'è ouvert, [...] excepté dans les mots *Dessus, dessous*, et dans la plupart de ceux qui sont formés avec la particule *Re*, tels que *Resserrer, ressemblant, ressort*, etc. (Prononcez : *Deçus, deçous; recerrer, recemplant, reçort*, etc.) ». Cette remarque sur la prononciation figure toujours dans la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie*. Elle est également présente dans le *Grand Robert* : « Devant les mots commençant par un s, l's est généralement redoublé (*ressaisir, ressortir*) mais le e qui précède reste sourd (*re-sor-tir*). »

Ce serait bien simple si la règle était de toujours redoubler le s entre deux voyelles. Mon article se terminerait ici. Mais vous aurez deviné que ce n'est bien sûr pas le cas ; il existe des règles

qui justifient l'emploi du s simple après le préfixe *re-*. En effet, le s simple se prononce comme un z entre deux voyelles, mais comme un ç lorsqu'il commence un mot (p. ex. *serrer*). Suivant ce raisonnement, le *Grand Robert* précise que le s simple se prononce comme un ç « lorsqu'il est à l'initiale d'une racine (ex. : [...] *préséance, resaler, resucée*) ». Et Robert n'a rien inventé ; cette règle de prononciation figurait déjà dans des ouvrages* du XIX^e siècle. Quant au *Petit Robert*, il y va d'une règle encore plus précise : le s simple se prononce z entre deux voyelles « sauf après le préfixe *re-* (*resaler*) et dans certains composés (*antisocial, parasol*) ».

Il semble donc qu'en français, le s simple et le s double puissent exprimer le même son dans les mots contenant le préfixe *re-*.

Les graphies possibles

Les règles de prononciation que nous venons de voir, avec leurs contradictions, donnent lieu à plusieurs graphies possibles des mots en *re-*.

En effet, dans un ouvrage de philologie de 1878², le grammairien belgo-russe Jean Bastin avançait qu'on ne redouble pas le s dans les verbes en *re-* ayant une valeur itérative si le verbe dont ils dérivent se trouve déjà dans la même phrase (p. ex. *il a servi les invités et il les reservira demain*). Il maintenait toutefois le redoublement du s pour les autres verbes en *re-*, tels *ressembler* et *ressentir*. Bastin introduisait donc l'idée que la graphie des mots pouvait varier en fonction de leur valeur. Cette « règle », qui ne favorise certainement pas l'uniformité, ne semble pas avoir traversé les années.

De son côté, le *Bon usage* fait état d'une pratique qui laisse miroiter une possible solution : « pour les verbes qui ne sont pas dans l'usage général, les auteurs séparent parfois le préfixe par un trait d'union ». On pourrait donc *rè-surprendre, re-signalier, re-souligner*. À première vue, le trait d'union semble

* Entre autres : Benjamin Legoarrant, *Nouvelle orthologie française, ou Traité des difficultés de cette langue, des locutions vicieuses, des homonymes, homographes, paronymes, et des verbes irréguliers*, 1832, et Cyprien Ayer, *Grammaire comparée de la langue française*, 1876.

une bonne option; il règle tout problème de prononciation et fait bien ressortir la valeur itérative du mot. Toutefois, selon le linguiste et philologue Vladimir G. Gak, cette solution a ses défauts. Comme les mots qui commencent par le préfixe *re-* dans les dictionnaires sont toujours soudés, l'emploi du trait d'union « présente l'inconvénient d'isoler ces mots de la série des autres composés³ » construits avec ce préfixe. Je vois un seul cas où le trait d'union semble inévitable, soit lorsque le préfixe *re-* est employé dans un mot qui comporte déjà un trait d'union. Par exemple, dans le *Trésor de la langue française*, on trouve le verbe *re-sous-traiter*.

Lorsque les ouvrages ne s'entendent pas sur la règle à adopter, il peut être intéressant de retourner aux sources. L'étymologie des mots en *re-* permettrait peut-être de déterminer si une graphie devrait être préférée à une autre.

L'étymologie et la datation des mots

En règle générale, la graphie d'un mot découle de son étymologie, qui est latine dans le cas du préfixe *re-*. Malheureusement, plusieurs anomalies se seraient glissées dans l'orthographe française des mots prenant un *s* simple ou double. C'est le cas, par exemple, du mot *pressentir*, qui devrait prendre un seul *s* puisqu'il tire son origine du latin *praesentire*. Ainsi, le verbe *resaluer*, du latin *resalutare*, respecterait son étymologie; mais le verbe *re(s)semer*, pour lequel l'usage est flottant, pourrait être considéré comme une anomalie, puisqu'il dérive du latin *reserere*. Et qu'en est-il des autres verbes en *re-*? Dans un ouvrage de 1857 sur l'origine et la formation du français⁴, on précise que le préfixe « *re* est celui de tous les préfixes qui est entré dans le plus grand nombre de composés français dont les correspondants n'existent pas en latin : [...] *ressaisir*, *ressasser*, *ressauter*, *ressortir*, etc. ». L'origine latine des mots ne peut donc pas dans tous les cas déterminer le redoublement ou non du *s*.

Explorons une nouvelle piste. La graphie des mots en *re-* serait-elle liée à l'époque à laquelle ils seraient apparus en français? Les datations données dans le *Petit Robert* fournissent quelques indices. On constate que la plupart des verbes qui redoublent le *s* aujourd'hui seraient apparus en français entre le XI^e et le XVII^e siècle, et que certains d'entre eux ne prenaient à l'origine qu'un *s*. Le *Littre* en donne plusieurs exemples :

*Par tels paroles vous **resemblez** enfant* (*Chanson de Roland*, fin du XI^e siècle).

*Et un penser qui me suit et **resuit*** (Pierre de Ronsard, *Les amours et les folastries*, 1553).

*Ceux qui s'estoient jettez en leurs maisons estoient contraints par le feu d'en **resortir*** (Jacques Amyot, *Les vies des hommes illustres*, 1559).

Parmi les mots qui, de nos jours, sont répertoriés dans les dictionnaires avec un seul *s*, certains sont très anciens : *resaluer* (XIII^e siècle) et *resaler* (XIV^e siècle). Par contre, trois verbes seraient apparus très récemment dans la langue, soit *resurchauffer* (1960), *resocialiser* (1975) et *resituer* (1980).

Avant le XX^e siècle, on ne peut établir de corrélation claire entre la graphie des mots en *re-* et leur date d'apparition en français. Mais ces trois nouveaux verbes permettraient-ils de dégager une tendance? Pourraient-ils, bien qu'ils ne soient que trois, nous dicter la règle à suivre pour les mots non répertoriés dans les dictionnaires généraux? Seul l'usage pourra nous le confirmer.

Les graphies présentes dans l'usage

Dans les médias canadiens et européens, on voit un peu de tout. Les publications ne sont pas constantes; les journalistes non plus. À preuve, Pierre Foglia « *ressalue* » avec deux *s* – bien que ce verbe n'en prenne qu'un selon les ouvrages –, mais emploie le verbe *resouhaiter* – non répertorié dans les ouvrages – avec un seul *s* :

... les collègues étrangers qu'on **ressalue** d'un coup de tête (*La Presse*, 2008-08-06).

*Avec ou sans moi, je vous **resouhaite** une bonne année et un joyeux Noël* (*La Presse*, 2009-01-03).

L'orthographe des mots figurant dans les dictionnaires est généralement respectée. C'est le cas des verbes très courants, tels *ressaisir*, *ressembler*, *ressentir* et *ressortir*. Cependant, dans certains verbes – peut-être moins courants –, des journalistes s'accordent la liberté de mettre un seul *s*, alors que les ouvrages en indiquent deux. Les nombreux cas recensés donnent à penser qu'il ne s'agit pas de coquilles. En voici quelques-uns :

... M. Strauss-Kahn a **reserré** son pronostic (*La Presse*, 2009-10-05).

Une fracture sociale à **resouder**... (*L'Express*, 2011-04-14).

Il voulait **resauter** et mordre... [en parlant du bichon maltais du couple Chirac] (*Le Figaro*, 2009-10-02).

Pour ce qui est des mots qui ne sont pas répertoriés dans les dictionnaires généraux, c'est le *s* simple qu'on voit le plus souvent dans la presse écrite :

Déjà je me sens bien au club et à Brest, j'avais envie de **resigner** (*Le Figaro*, 2011-07-01).

Il entend toutefois **resoumettre** sa candidature à l'appréciation des membres de l'Association (*Le Journal de Montréal*, 2011-02-17).

En reprenant l'humour, j'avais peur de **resomber** (*Le Soleil*, 2009-10-24).

Mais la variante avec trait d'union est également populaire, peut-être pour faire ressortir la valeur itérative du verbe :

... on pourrait à toutes fins pratiques **re-simuler** exactement ce qui s'est passé (*Le Droit*, 2010-02-11).

Il faut **re-soulever** ce débat de manière sereine (*Le Nouvel Observateur*, 2009-10-10).



La petite histoire d'une expression

Être le dindon de la farce

On rencontre l'expression *être le dindon de la farce* dès 1790. Deux hypothèses circulent quant à son origine. Selon la première, l'expression pourrait remonter aux *pères dindons* des comédies bouffonnes ayant eu cours du Moyen Âge jusqu'à la Révolution française. Au nombre des personnages de ces pièces, on trouvait souvent des pères crédules et dupés par des fils irrespectueux. Ils finissaient toujours par être *le dindon de la farce*, le dindon symbolisant depuis toujours la sottise et le ridicule, et la farce prise dans son sens de « petite pièce comique ».

La seconde hypothèse ne fait toutefois pas rire. Avertissement : le texte qui

suit pourrait ne pas convenir aux âmes sensibles.

De pauvres dindons faisaient les frais d'un divertissement forain très en vogue à Paris de 1739 à 1844, *le ballet des dindons*. Le spectacle consistait à placer les volailles sur une plaque métallique surélevée et clôturée et à chauffer progressivement la plaque, forçant les poulets, pour ne pas se brûler les pattes, à sauter et à « danser » au rythme d'une musique qui devenait de plus en plus endiablée. Et les gens riaient de cette barbarie. Heureusement, en 1844, on interdit le ballet des dindons, en même temps que les combats d'animaux.

L'expression aurait été popularisée de nouveau en 1896 par la pièce de théâtre *Le dindon* de Georges Feydeau, dans laquelle le malheureux dragueur Pontagnac est le dindon de la farce.

Je dois l'avouer : dans ma vingtaine, j'ai été avec une amie l'instigatrice d'une farce de ce type, mais tout de même beaucoup moins cruelle pour sa victime. En plein été, nous avons placé sur le toit de notre voiture de la neige récupérée dans la cour d'un aréna. Nous avons alors conduit dans une rue très achalandée, portant écharpes, tuques et mitaines. Le dindon de la farce, ce fut ce piéton auquel nous avons demandé notre chemin... vers le pôle Nord ! Complètement déboussolé, il avait balbutié d'évasives indications, et la mise en scène avait déclenché les rires des passants.

Vous l'aurez deviné, *être le dindon de la farce* signifie « se faire avoir, faire les frais d'une plaisanterie, être trompé et ridiculisé, être victime d'une duperie tout en étant la risée du public ». ■

Bedonnant et adipeux, Jake entreprend de re-séduire Jane (Le Point, 2009-12-23).

Chose certaine, que ce soit avec ou sans trait d'union, c'est le *s* simple qui l'emporte dans le cas des mots non répertoriés. À tel point que cette tendance commence à déteindre sur les mots pour lesquels les dictionnaires redoublent toujours le *s*.

Mes conclusions

Vous l'avez vu comme moi, cette difficulté orthographique est loin d'être simple à résoudre. Pour ma part, je m'en tiendrai aux graphies figurant dans les dictionnaires généraux, mais j'opterai pour le *s* simple – sans trait d'union – dans le cas des mots non

répertoriés. Et dans le doute, c'est le *s* simple que je privilégierai. Cette solution ne favorise peut-être pas l'uniformité, mais elle reflète les tendances actuelles.

Pour terminer, je vous laisse sur un passage d'un journal de 1838 regroupant des travaux de grammairiens : « On doit espérer que, plus tard, quand l'orthographe se régularisera, l'on écrira avec un *z* les mots où l'*s* en a usurpé le son, tels que *base*, *maison*, *saisie*, *visa*, que l'on devrait écrire : *baze*, *maizon*, *saizie*, *viza*; et qu'on n'emploiera qu'une seule *s* dans les mots où un usage ridicule en a introduit deux⁵. » Si l'auteur de l'article était encore vivant, il serait probablement déçu de voir que la réforme de l'orthographe de 1990 n'a

pas encore mis fin à cette « aberration orthographique ». Qu'on le veuille ou non, l'orthographe française évolue, mais lentement. Peut-être un jour pourra-t-on *ressentir une émotion* ou même *resortir de sa maison*. Qui sait ? ■

Notes

- 1 André Jouette, *Dictionnaire d'orthographe*, Le Robert, 2002.
- 2 Jean Bastin, *Étude philologique de la langue française ou Grammaire comparée et basée sur le latin*, vol. 1, Saint-Petersbourg, 1878.
- 3 Vladimir Grigorevitch-Gak, *L'orthographe du français : essai de description théorique et pratique*, SELAF, 1976.
- 4 A. de Chevallet, *Origine et formation de la langue française*, vol. 2, J.B. Dumoulin, 1857.
- 5 *Journal de la langue française*, 3^e série, tome 1, Institut des langues, 1838.

Nos collaborateurs Our Contributors

Jean Delisle, trad. a., term. a., diplômé de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3, est professeur émérite de l'Université d'Ottawa, où il a enseigné de 1974 à 2007. Auteur ou coauteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a été traduit dans une quinzaine de langues. Ses champs de recherche sont l'histoire et l'enseignement de la traduction. / *Jean Delisle*, C. Tr., C. Term., a graduate of Sorbonne Nouvelle – Paris 3, is an emeritus professor at the University of Ottawa, where he taught from 1974 to 2007. He is the author or co-author of some 20 books, which have been translated into about 15 languages. His research areas are the history and teaching of translation.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*. / *Jacques Desrosiers*, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Marise Guay est langagière-analyste aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction. Elle contribue au Portail linguistique du Canada et aux outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus*. / *Marise Guay* is a language analyst with the Translation Bureau's French Linguistic Services. She contributes to the Language Portal of Canada and the *TERMIUM Plus* writing tools.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la conception de logiciels. / *André Guyon* studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies adviser and helps develop software.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, *Frédérin Leroux fils* is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Cheryl McBride has an M.A. in translation from the University of Ottawa, where she is currently a Ph.D. student. She has been working as project coordinator between the Collection of Electronic Resources in Translation Technologies (CERTT) and Linguistech projects since early 2011. / *Cheryl McBride* détient une maîtrise en traduction de l'Université d'Ottawa, où elle fait actuellement ses études doctorales. Depuis le début de 2011, elle est coordonnatrice de projets, assurant le lien entre la Collection électronique de ressources en technologies de la traduction (CERTT) et le site Linguistech.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a senior translator and reviser from French to English for more than 15 years. She now works for the Translation Bureau's Montréal Regional Unit. / *Barbara McClintock*, trad. a., M.A., a été traductrice principale et réviseuse du français à l'anglais dans le privé pendant plus de 15 ans. Elle travaille maintenant au Service régional de Montréal du Bureau de la traduction.

Patricia Ojeda Zúñiga, détentrice d'un baccalauréat en traduction (Chili) et d'une maîtrise en espagnol (Ottawa), est gestionnaire de projets à la Direction de la normalisation terminologique, où elle coordonne les activités des réseaux internationaux multilingues, dont celles menées en partenariat avec le Réseau panlatin de terminologie (Realiter). / *Patricia Ojeda Zúñiga*, B.A. in translation (Chile) and M.A. in Spanish (Ottawa), is a project manager in the Terminology Standardization Directorate, where she coordinates the activities of multilingual international networks, including projects run in partnership with the Pan-Latin Terminology Network (Realiter).

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / *Vancouveroise, Frances Peck* est rédactrice et réviseuse. Elle enseigne la grammaire, la rédaction et la révision depuis plus de vingt ans. Elle a donné des cours dans plusieurs universités et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

André Racicot est formateur, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, *André Racicot* gives the workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Emmanuelle Samson est langagière-analyste dans l'équipe des Services linguistiques français du Bureau de la traduction, où elle contribue au Portail linguistique du Canada et aux outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus*. / *Emmanuelle Samson* is a language analyst on the Translation Bureau's French Linguistic Services team, where she contributes to the Language Portal of Canada and the writing tools in *TERMIUM Plus*.

Fanny Vittecoq, langagière-analyste aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée des outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus* et du Portail linguistique du Canada. / *Fanny Vittecoq*, a language analyst with the Translation Bureau's French Linguistic Services, is a member of the team responsible for the writing tools in *TERMIUM Plus* and the Language Portal of Canada.

Cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons les articles portant sur la traduction, la terminologie, l'interprétation, la rédaction, les industries de la langue, les technologies langagières et les difficultés de langue en français, en anglais ou en espagnol, dans la mesure où ils sont bien documentés et susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière* n'engagent que leurs auteurs.

© Ministère des Travaux publics et des Services gouvernementaux du Canada 2012

We would like to remind readers that this publication is open to anyone wishing to contribute. We accept articles relating to translation, terminology, interpretation, writing, the language industries, language technology and language problems in English, French or Spanish as long as the articles are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee.

The Translation Bureau is not responsible for the opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government Services of Canada 2012

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an par le Bureau de la traduction, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada.

btb.gc.ca

Language Update is published four times a year by the Translation Bureau, Public Works and Government Services Canada.

btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

ABONNEMENT PAPIER (552-4/8-4)

1 an (4 numéros) 35 \$CAN + 5 % TPS = 36,75 \$

Au numéro 9 \$CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada, adressé aux Editions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

PRINT SUBSCRIPTION RATES (552-4/8-4)

1 year (4 issues) CAN\$35 + 5% GST = \$36.75

Per issue CAN\$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus**, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Télécopieur : 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Courriel : publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Site Web : www.publications.gc.ca

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus**, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Fax: 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Email: publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Website: www.publications.gc.ca

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

CA1
SS 215
-A18

VOLUME 9/1 • PRINTEMPS/SPRING 2012

L'Actualité langagière



Language Update

www.btb.gc.ca/lactualitelangagiere
www.btb.gc.ca/languageupdate

Entre taille et grandeur

Words on the street (Part 2)

De la vérification à l'audit

Erreurs de traduction historiques, fatidiques ou cocasses /
Historic, fateful or comical translation errors

La terminologie des gangs de rue sous la loupe

Las abejas

Comme quoi l'ivraie de l'un peut être le bon grain de l'autre

Traduire pour l'aviation civile et militaire

Initiation aux macros pour les langagiers /

Introduction to macros for language professionals

La langue et Pavlov

Sommaire Summary



Le mot de la PDG : Exploiter la technologie pour façonner notre nouvelle réalité / A Word from the CEO: Using technology to create our new reality
Donna Achimov, page 5

Rester à l'affût des tendances technologiques est aujourd'hui vital — à commencer par la traduction automatique, qu'il faut adapter à notre contexte de travail. / Staying on top of technological trends is vital these days, especially when it comes to machine translation, which we need to adapt to our working environment.

Mots de tête : Entre taille et grandeur
Frédérin Leroux fils, page 6

On s'en doute, ce n'est pas demain que l'expression *à la grandeur de* va faire son entrée dans les dictionnaires français. En revanche, rien ne vous empêche de l'employer. / Not surprisingly, the expression *à la grandeur de* is nowhere near making an appearance in French dictionaries. However, nothing is stopping you from using it.

English Pointers: Words on the street (Part 2)
Frances Peck, page 8

Once-intransitive verbs are taking direct objects, and new participial adjectives are appearing — two trends that our columnist welcomes. / Des verbes naguère intransitifs trouvent un complément, des participes sont maintenant employés comme adjectifs : des tendances que notre chroniqueuse voit d'un bon œil.

De la vérification à l'audit
Cathryn Arnold et Vincent Halde, page 10

Il en a coulé de l'eau sous les ponts depuis 30 ans : on devait dire *vérification*, jamais *audit*. Aujourd'hui *audit* s'impose rapidement comme le seul terme reconnu. / Thirty years ago, you had to say *vérification*, not *audit*, in French, but that is all water under the bridge. Now, *audit* is fast becoming the officially recognized term.

La petite histoire d'une expression : Avoir des yeux de lynx
Fanny Vittecoq, page 11

Celui qui a des yeux de lynx a, en fait, une meilleure vue que le lynx lui-même. / Those who are sharp-eyed can actually see better than a lynx.

À travers le prisme de l'histoire : Erreurs de traduction historiques, fatidiques ou cocasses / Through the Lens of History: Historic, fateful or comical translation errors
Jean Delisle, page 12

Voici un beau florilège de bourdes de traduction : un *Cap d'Espoir* devenu *Cape Despair*, des *Plains of Abraham* qui volent dans le ciel, une traduction étonnante de *open fly*. . . / This fine collection of mistranslations includes such gems as "Cape Despair" for *Cap d'Espoir*, *lès avions d'Abraham* for "the Plains of Abraham," and a surprising rendering of "open fly" . . .

La terminologie des gangs de rue sous la loupe
Amélie Bazin, page 19

Pour montrer, étape par étape, comment faire une recherche terminologique dans les règles, l'auteur prend le cas d'un domaine de la criminologie, les gangs de rue. / The author uses criminology terms specific to street gangs in this step-by-step demonstration of how to conduct terminological research.

El Rincón Español: Las abejas
Irma Nunan, página 22

La abeja, insecto perteneciente al orden Hymenoptera, es un insecto muy social que vive en colonias bastante organizadas en donde cada abeja desempeña una labor específica de acuerdo a su casta, es decir, reina, obrera o zángano.

Français pratique : Problèmes de syntaxe
Jacques Desrosiers, page 24

Attention au sujet de l'infinitif, qui n'est pas toujours le même que celui du verbe principal, et à la transformation, parfois interdite, du passif en actif. / Careful in French: The subject of the infinitive is not always the same as that of the main verb, and shifts from passive to active voice are sometimes ungrammatical.

Comme quoi l'ivraie de l'un peut être le bon grain de l'autre
Martine Racette, page 26

Qui l'eût cru? De grands écrivains de langue espagnole emploient volontiers des expressions que l'on considère — ou considérerait — en français comme des anglicismes. / Who would have thought it? Prominent Spanish writers readily use expressions that are or were considered anglicisms in French.

Traduire pour l'aviation civile et militaire
André Senécal, page 28

Il ne suffit pas au traducteur qui travaille en aviation d'acquiescer des connaissances spécialisées; il doit posséder son domaine au point de pouvoir converser sans problème avec un ingénieur. / Having specialized knowledge is not enough for translators working in the field of aviation; they need to know the field so well that they have no trouble talking with an engineer.

Carnet techno : Initiation aux macros pour les langagiers / Tech Files: Introduction to macros for language professionals
André Guyon, page 32

Notre expert nous montre, pas à pas, comment créer une macro dans Microsoft Word, exemple à l'appui. / Using an example, our expert shows us how to create a macro in Microsoft Word one step at a time.

La langue et Pavlov
Maurice Rouleau, page 36

On ne pourra éternellement justifier toutes les bizarreries de l'orthographe française en disant : « C'est comme ça. » Il faudra bien finir par y mettre un peu d'intelligence. Rêve fou? / "That's just how it is" cannot be used forever to justify every peculiarity of French spelling. It would be best if one day all French spelling conformed to logical rules. Or is that just a pipe dream?

Traduire le monde : Le plat pays du flamand traduit
André Racicot, page 40

La Belgique a beau être un pays de traduction, il n'est pas toujours évident pour le voyageur de déchiffrer les panneaux routiers néerlandais en pays flamand. Connaissez-vous Luik? / Try as Belgium might to live up to its multilingual status, travellers still have to cope with deciphering Dutch road signs in the Flemish region. Are you familiar with Luik?

The Word Geek: What's hot
Barbara McClintock, page 41

The very principles on which statistical machine translation is based are currently being used to break codes and solve the deepest mysteries. / Les principes mêmes sur lesquels repose la traduction automatique statistique servent aujourd'hui à décrypter des codes et à résoudre les énigmes les plus coriaces.



Le billet du rédacteur en chef From the Editor-in-Chief's Desk

Jean-Sylvain Dubé

Translation: Emma Harries

Salut, chers collaborateurs!

L'Actualité langagière dit aujourd'hui au revoir à deux collaborateurs marquants. Le premier a fait la pluie et le beau temps pendant plus de trente ans – ou, comme il dirait, pendant six lustres. La seconde décortique comme nul autre la langue anglaise depuis une dizaine d'années. Ensemble, ils ont contribué au rayonnement de *L'Actualité langagière*. Frédérin Leroux fils et Frances Peck signent dans ce numéro-ci leur dernière chronique à titre de collaborateurs réguliers.

Personne n'oubliera les chroniques fouillées, incisives, drôles et percutantes de Frédérin. C'est plus de 90 argumentaires aussi bien ficelés les uns que les autres qu'il aura publiés au fil des ans. Son dada, les « supposés » anglicismes, des expressions boudées par les ouvrages de langue. *Plus souvent qu'autrement*, Frédérin aura su nous convaincre d'employer des expressions prosrites par les autorités langagières. Ses arguments : des sources, des sources et encore des sources. Des sources introuvables, mais toujours béton. Il va sans dire que Frédérin *a fait sa part* pour les langagiers et qu'il a su *livrer la marchandise*!

Rédactrice et réviseuse chevronnée, Frances Peck lègue aux lecteurs de *L'Actualité langagière* un grand nombre d'articles traitant de ponctuation, d'usage, de grammaire et de bien d'autres aspects de la langue anglaise. Ses textes, d'une limpidité parfaite, font autorité chez les langagiers. Numéro après numéro, elle nous a entretenus de façon amusante des erreurs fréquentes et des difficultés qui causent des maux de tête à ceux qui rédigent en anglais. Clarté, concision, rigueur. Trois qualités chez un langagier. Trois particularités chez Frances.

Ils ne courent pas les rues les collaborateurs de la trempe de Frances Peck et de Frédérin Leroux fils. Des collaborateurs au propos pertinent, à la plume riche et au ton humoristique. En un mot, au talent exceptionnel. *L'Actualité langagière* s'estime chanceuse d'avoir pu compter dans ses rangs ces deux langagiers hors du commun. Merci, Frédérin et Frances, pour ces innombrables papiers à la fois passionnants et éclairants! Vous nous manquerez. ■

Goodbye, dear contributors!

Language Update is saying goodbye to two outstanding contributors. The first has been weighing in on French-language issues for over 30 years—or, as he would say, six *lustres* (five-year periods). The second has been dissecting the English language like no other for over a decade. Together, they have helped make a name for *Language Update*. For this issue, Frédérin Leroux *fils* and Frances Peck have written the final instalments of their respective columns as regular contributors.

No one will ever forget Frédérin's detailed, sharp, funny and hard-hitting arguments, each as skilfully constructed as the next, more than 90 of which have been published over the years. His favourite topic is alleged anglicisms, expressions shunned by language reference books. Frédérin has managed to convince us *plus souvent qu'autrement* (more often than not) to use expressions proscribed by language authorities. He bases his arguments on sources, sources and more sources—hard-to-find sources that are reliable all the same. It goes without saying that Frédérin *a fait sa part* (has done his bit) for language professionals and has managed to *livrer la marchandise* (deliver the goods)!

An experienced writer and editor, Frances Peck leaves a legacy for readers of *Language Update* in the form of her numerous articles on punctuation, usage, grammar and many other aspects of the English language. Her writing is known for its clarity and is considered authoritative by language professionals. Issue after issue, she has entertained us with discussions of common mistakes and pitfalls that cause headaches for those writing in English. Clarity, concision and rigour: they are the hallmarks of language professionals' writing and three of Frances's qualities.

It is not easy to come by contributors of the calibre of Frances Peck and Frédérin Leroux *fils*, contributors who produce relevant, rich and humorous writing. Simply put, they are exceptionally talented. *Language Update* is fortunate to have had both of these outstanding language professionals on its team. Thank you, Frédérin and Frances, for your countless fascinating and enlightening articles! You will be missed. ■

Départ à la retraite Retirement

Jean-Sylvain Dubé

Translation: Emma Harries

Le 20 janvier 2012, Gabriel Huard partait à la retraite et, du même coup, quittait ses fonctions de directeur de la Normalisation terminologique et de *L'Actualité langagière*. Il aura passé 39 ans au Bureau de la traduction. Voici quelques faits saillants des onze dernières années, consacrées à la terminologie.

Depuis 2001, Gabriel Huard dirigeait le plus important service de terminologie du monde. Arrivant du secteur de la traduction, il s'est rapidement imposé comme un directeur aux idées novatrices, n'hésitant pas à sortir des sentiers battus. Ardent défenseur de la normalisation et de la terminologie, il a su insuffler un dynamisme exemplaire au monde de la terminologie, tant au Canada qu'à l'étranger.

Ses faits d'armes sont nombreux. Sous sa direction, *TERMIUM Plus*[®] est devenue une banque de terminologie quadrilingue, la plus grande au Canada, la deuxième au monde. Puis, il l'a rendue accessible gratuitement à toute la planète par l'entremise du Portail linguistique. Il a donné un second souffle au Conseil fédéral de terminologie et mis sur pied deux groupes toujours actifs : le Conseil national de terminologie et le Comité mixte sur la terminologie au Canada. Il a renforcé les relations du Canada avec les organismes nationaux et étrangers qui s'intéressent à la normalisation terminologique, notamment Realiter, l'ISO et l'OTAN. Sa présence aux forums internationaux aura grandement aidé à mettre en valeur le savoir-faire canadien en normalisation et en terminologie.

Gabriel Huard n'est pas étranger à la réputation d'excellence que s'est bâtie le Bureau de la traduction. D'aucuns diront qu'il aura laissé sa marque en contribuant à faire du Bureau, et de la Direction de la normalisation terminologique, l'autorité incontestée du gouvernement du Canada en matière de normalisation et de terminologie.

Chapeau, M. Huard! ■

On January 20, 2012, Gabriel Huard retired, stepping down from his positions as Director of Terminology Standardization and Director of *Language Update*. His career at the Translation Bureau spanned 39 years. The following are some highlights from the past 11 years, which he dedicated to terminology.

From 2001, Gabriel Huard led the largest terminology service in the world. Coming from the Bureau's translation sector, he quickly established himself as a director with innovative ideas who would not hesitate to blaze new trails. An ardent defender of standardization and terminology, he infused exemplary dynamism into Canada's, and the world's, terminology sector.

His accomplishments over the years are many. He turned *TERMIUM Plus*[®] into a quadrilingual terminological data bank, the largest in Canada and the second-largest in the world. Then, he made it universally available free of charge via the Language Portal of Canada. He breathed new life into the Federal Terminology Council and set up two groups that are still active today: the National Terminology Council and the Joint Committee on Terminology in Canada. He strengthened the Government of Canada's relationships with national and international organizations that are interested in terminological standardization, such as Realiter, ISO and NATO. What's more, his presence at international forums greatly helped showcase Canada's standardization and terminology know-how.

Gabriel Huard most definitely had a hand in crafting the reputation for excellence that the Translation Bureau has acquired over the years. Some would say that he left his mark by helping to make the Bureau, and the Terminology Standardization Directorate, the Government of Canada's undisputed authority on standardization and terminology.

Hats off to you, Mr. Huard! ■





Le mot de la PDG A Word from the CEO

Donna Achimov



Exploiter la technologie pour façonner notre nouvelle réalité

Au cours de ma carrière, j'ai vu le gouvernement du Canada offrir à la population l'accès à une foule de renseignements sur le Web. C'est un bel exemple de ce qu'il nous est possible d'accomplir si nous sommes prêts à nous tenir au fait des nouveautés technologiques et si nous avons la volonté d'innover. Cette attitude s'applique on ne peut mieux à l'industrie de la langue, qui se doit de rester à l'affût des tendances technologiques. Nous devons savoir ce qui se passe dans le domaine des communications et déterminer quelles seront les répercussions de ces tendances sur notre industrie.

La traduction automatique en est un exemple. L'intérêt de la planète pour la traduction automatique nous montre qu'il est temps de prendre la mesure des avantages de cette technologie et de voir comment nous pouvons l'adapter à notre contexte de travail. Ainsi, au Bureau de la traduction, nous examinons la façon dont la traduction automatique pourrait être intégrée à nos processus, en fonction des ressources et compétences à notre disposition. C'est une partie intégrante de la modernisation continue de nos outils.

L'industrie de la langue a l'occasion d'explorer les nouvelles possibilités qu'offre la technologie et de se tailler une place à l'avant-garde. Après tout, quand il est question de jumeler langue et technologie, les langagiers ne sont-ils pas les mieux placés pour le faire? Il ne fait aucun doute que nous saurons stimuler notre esprit de curiosité et d'innovation pour maintenir le Canada au rang de chef de file dans le secteur des technologies langagières.

Pour conclure, permettez-moi de citer Kevin Christopher Bleich, écrivain, musicien et technologue concepteur :

En 2012, chacun de nous participera à l'évolution des perceptions du possible. Notre idée de ce qui est important et authentique se rajustera. Nous voudrions donner libre cours à notre créativité, et nous atteindrons de nouveaux sommets dans la maîtrise de la technologie, en donnant à chacun les moyens de participer au façonnement de notre nouvelle réalité, une réalité à valeur ajoutée. [Traduction] ■

Using technology to create our new reality

Over the course of my career, I've seen the Government of Canada give Canadians access to a wealth of information online. To me, this shows what is possible when we are open to keeping abreast of developments in technology and willing to innovate. This certainly applies to the language industry, where I believe it is crucial to stay on top of technology trends. We have to follow what is happening in the world of communications and determine how the trends will influence our industry.

Machine translation is one example. The global interest in machine translation has made it clear that it is time for us to see what advantages this technology offers and how we can adapt it to our context in the language industry. So at the Translation Bureau, we have been exploring how machine translation can be integrated into our processes and work in combination with the resources and skills we have at our disposal. It's part of the ongoing process of modernizing the tools we use.

The language industry has the opportunity to explore new possibilities that technology has to offer and take its place at the forefront of the wired world. After all, when it comes to looking at how to marry language and technology, who better to take up the challenge than language professionals? I truly believe that we can tap into our sense of curiosity and spirit of innovation to continue to position Canada as a world leader in language technologies.

I'd like to end by sharing with you a quote from Kevin Christopher Bleich, a writer, musician and creative technologist:

In 2012 we will each take part in the changing perceptions about what is possible. Our attitudes about what is important and genuine will readjust. We will be inspired to engage in playful creativity, and it will all be through the unbridled exploration of new heights of technological fluency, and through empowering one another with the opportunity to help co-create our new reality, our reality of something more. ■



Mots de tête

Frédérin Leroux fils

Entre taille et grandeur

Il parlait en grandeur aujourd'hui.

(Antonine Maillet, *Les cordes-de-bois*)

Je ne me souviens pas si c'est ma belle-mère qui me l'a apprise – elle est Acadienne –, ou si je l'ai lue dans un roman acadien, mais je trouve particulièrement belle l'expression *parler à la grandeur*^{*}. C'est l'équivalent – au cas où vous ne le sauriez pas – de *parler en termes* ou *sur le très-bien* pour les Québécois, c'est-à-dire parler avec des mots recherchés, « perler », autrement dit.

Mais vous n'ignorez sûrement pas l'existence de la tournure québécoise à *la grandeur de*, qui, malgré un air de parenté, a un tout autre sens. On en trouve des millions d'exemples sur la Toile, et pourtant, il n'y a pas beaucoup d'ouvrages québécois qui en parlent. Certains l'enregistrent sans commentaires, d'autres la condamnent, ou encore recommandent qu'on lui en préfère une autre; bref, on les compte sur les doigts des deux mains. Et il va sans dire que les dictionnaires français n'en ont jamais vu l'ombre d'un doigt.

Mon exemple le plus ancien date d'une petite trentaine d'années : « [Le modèle soviétique] fut historiquement le premier à être réalisé à la grandeur du territoire d'un pays¹. » Mais l'expression est un peu plus vieille, car elle avait déjà fait l'objet d'une condamnation trois ans auparavant. Un recueil² de « difficultés et anglicismes » à l'intention

du personnel de l'Assemblée nationale du Québec précise qu'il faut dire « dans toute la province ».

Ailleurs que dans la presse, je n'ai trouvé que deux autres exemples – Jean O'Neil³ : « un empire établi ça et là le long du Saint-Laurent, et à la grandeur du Saguenay » et Robert Lalonde⁴ : « une aurore boréale à la grandeur du ciel ». Pour le reste, ce sont des journalistes qui me les fournissent : Pierre Bourgault du *Journal de Montréal* (1997), Jean-Claude Leclerc (1988), Danielle Latouche (1989), Louis Cornellier (2002) et Michel David du *Devoir* (2003), Pierre Bergeron du *Droit* (2006), Nathalie Petrowski (1993) et Patrick Lagacé (2011) de la *Presse*. Pierre Foglia, de la *Presse* comme vous le savez, tombe dans l'excès : il l'emploie trois fois. Quant aux Acadiens, en plus de « parler à la grandeur », il semble qu'ils aient adopté notre expression; Steve Hachey l'emploie dans *L'Acadie nouvelle* (2002).

Mais outre l'Assemblée nationale, qui d'autre condamne cette locution, ou nous met en garde contre son emploi? Huit ans après le *Lexique*, Jean-Marie Courbon⁵ nous rappelle qu'il faut dire « dans toute la province ». Jean Darbelnet⁶ juge pour sa part qu'il est préférable de parler d'échelle : « Cela se pratique à l'échelle du pays tout entier. » C'est aussi l'avis de Lionel Meney⁷, qui propose également « dans tout le pays », « d'un bout à l'autre du pays ».

À première vue, à l'échelle de est un bon équivalent. Mais la définition que les dictionnaires en donnent – à la mesure

de, aux dimensions de, etc. – ne correspond pas au sens de notre tournure. Pour ma part, j'hésiterais à écrire, par exemple, qu'un artiste est connu « à l'échelle du Québec ». D'ailleurs les bilingues traduisent par « scale » ou « level » : « on a world scale », « a regional level ». C'est le cas du *Harrap's*, qui enregistre aussi à la grandeur (en précisant que c'est un usage canadien), qu'il traduit par « throughout ». Mais voilà qu'un ouvrage québécois vient jouer les trouble-fête. Les auteurs d'un *Dictionnaire français-anglais*⁸ traduisent aussi bien à l'échelle de qu'à la grandeur de par « across [the country] ». Et Marie-Éva de Villers⁹ enfonce le clou, en quelque sorte : « À l'échelle de, loc. prép. À la grandeur de. Une diffusion à l'échelle de la planète. » Pour elle, les deux seraient synonymes. Mais vous chercherez en vain la seconde à l'entrée « grandeur »...

Enfin, deux autres ouvrages donnent « à la grandeur », le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* de la maison Robert (1993), et le *Dictionnaire universel francophone* de Hachette (1997), qui parle d'usage québécois. Et il se trouve même un auteur qui en recommande l'emploi. François Lavallée¹⁰ n'aime pas tellement à travers, et même après avoir lu mon article** sur cette expression, il n'en voit toujours pas l'utilité. Il est vrai qu'elle est encore condamnée par certains (Lionel Meney, Guy Bertrand, le *Colpron*, Camil Chouinard), mais on la trouve dans le *Petit Robert*, depuis au moins 2008 : « À travers le monde – dans le monde entier »; c'est exactement le sens qu'on lui reproche d'avoir

* *Parler en grandeur* serait une variante plus récente, semble-t-il.

** Voir *L'Actualité terminologique* de décembre 2000 (vol. 33, n° 4), consultable dans les *Chroniques de langue*, au www.btb.termiplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra. J'ai trouvé plusieurs exemples depuis, dont celui-ci : « nous pensons à tous les peuples à travers la Terre » (Maurice Druon, préface à la 9^e édition du *Dictionnaire de l'Académie*).

usurpé. Mais Lavallée préfère quand même qu'on l'évite, et parmi les équivalents qu'il propose, il y a bien sûr à la grandeur...

Ces quelques sources, favorables à notre tournure, suffiront-elles à la faire accepter par les dictionnaires français? On peut en douter, si l'on se fie au long parcours d'à travers, qui était pourtant assez répandue en France. Ce qui n'est pas le cas d'à la grandeur, qui est d'ailleurs perçue comme spécifiquement québécoise. Un ouvrage très récent¹¹ confirme que c'est effectivement un usage étranger à la France. Ce qui, d'ailleurs, ne devrait pas vous empêcher de l'employer.

Passons à un autre emploi de *grandeur*. Comme vous le savez sans doute, on nous reproche, depuis bientôt cent ans¹², de donner à ce mot le sens de « taille », « pointure », « dimension », etc. Si je vous en parle, c'est que l'auteur d'un répertoire d'anglicismes n'hésite pas à l'embrigader. Si l'on en croit Jean Forest¹³, c'est sous l'influence de *size* que nous dirions *grandeur* plutôt que *taille* ou *pointure*... Il est curieux qu'il soit le premier à s'en rendre compte. Aucun des auteurs qui nous invitent à l'éviter – qu'il s'agisse de l'abbé Blanchard, Gaston Dulong (1968), Victor Barbeau (1970), Paul Roux (2004) ou Guy Bertrand (2006) – ne précise le genre de faute que nous commettons en mettant « grandeur » à toutes les sauces, mais on devine qu'ils y voient une sorte d'impropriété, plutôt qu'un anglicisme. En réalité, ça ressemble davantage à un archaïsme. Et encore...

Dans la première édition de son dictionnaire (1694), l'Académie donne plusieurs emplois de *grandeur* : « Ces deux hommes sont de mesme grandeur. Cela est de la grandeur d'un pied, d'une toise. La grandeur d'un logis, d'un bois, d'un estang. La grandeur d'une province. » Ces exemples sont repris dans les éditions successives, et dans la huitième (1935), les « hommes de même grandeur » cèdent leur place à un vase de « grandeur convenable », pour réapparaître dans la dernière édition (1992). Le *Littre*, le *Grand Larousse de la langue française*, le *Grand Robert* reprennent à peu près les mêmes exemples. Seuls les dictionnaires portables n'en parlent pas. Je ne vois pas comment on pourrait y voir un anglicisme. Pour ma part, j'hésiterais même à parler d'archaïsme.

Il reste néanmoins deux sens que nous donnons à *grandeur* et qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires, français, s'entend – la pointure d'une chaussure et la taille d'un vêtement. Je vous propose donc une sorte de troc : je vous concède ces deux-là si vous m'accordez les autres. Ainsi, je pourrai continuer de fredonner cette chansonnette de mon enfance, sans états d'âme :

*Ce que j'aime de tout mon cœur,
C'est une fille de ma grandeur.*

Vous conviendrez que la rime a beau ne pas être riche (elle est même pauvre, dirait le poète), *taille* y ferait bien mauvaise figure. ■

Notes

- 1 Hélène Pelletier-Baillargeon, *Le pays légitime*, Leméac, 1979.
- 2 *Lexique du journal des Débats*, Assemblée nationale, 8^e édition, 1976.
- 3 *L'âge du bois : les terres rompues*, Libre Expression, 1997.
- 4 *Le monde sur le flanc de la truite*, Boréal, 1997.
- 5 *Guide du français des affaires*, Didier, 1984.
- 6 *Dictionnaire des particularités de l'usage*, Presses de l'Université du Québec, 1986.
- 7 *Dictionnaire québécois-français*, Guérin, 2003.
- 8 Marcel Séguin et Alice Amyot, *Dictionnaire français-anglais*, Guérin, 2005.
- 9 *Multidictionnaire de la langue française*, Québec/Amérique, 5^e édition, 2009.
- 10 *Le traducteur averti*, Linguatex, 2005.
- 11 Jacques Bertin, *Le dépanneur : Le Québec de A à Z vu par un Français*, Sylvain Harvey, 2011.
- 12 Abbé Étienne Blanchard, *Dictionnaire de bon langage*, Librairie Vic et Amat, 1914.
- 13 *Le grand glossaire des anglicismes du Québec*, Triptyque, 2008.

All the Buzz

From just east of Huron Ave to Parkdale Ave, **sharrow** markings have been placed on the road indicating shared automobile and cycle usage.

Ottawa Citizen, 13 November 2011



Frances Peck

English Pointers

Words on the street (Part 2)

Users of English are beguiled by verbs. We need them to make grammatical sentences, to pledge and commit, to describe things and feelings, to swear convincingly. William Zinsser, in his classic *On Writing Well*, says “Verbs are the most important of all your tools.”

It’s only natural, then, that so many usage issues should centre on verbs. One pattern familiar to us all is the tendency to verbify, to use a perfectly acceptable noun or adjective as a non-standard (at least, at first) verb. This article looks at a different phenomenon: what happens when we use a perfectly acceptable verb in a new and possibly questionable way.

Grow as a transitive verb with non-living things

Example: This lecture series presents three usage experts’ tips for growing your vocabulary.

Grow is well established as a transitive verb, a verb that takes an object. We grow marigolds and zucchinis and, out here in British Columbia, crops that are better left unnamed in government publications. We grow our fingernails, and some of us (thankfully not all) grow beards and moustaches.

But do we grow our vocabulary, business or economy? I get asked that a lot in workshops, usually by people whose mouths, as they speak the question, are so contorted with cringing that I know the answer they want to hear. Unfortunately, that’s not the answer I give them, at least not nowadays.

Grow in the sense of causing something non-living to increase in size or value is a recent addition to this verb’s meanings. Patricia O’Conner and Stewart Kellerman, in their Grammarphobia blog, say the new use “seems to have come out of the 1992 presidential election, according to *The American Heritage Dictionary of the English Language*. Most language people frown on it, including 80 percent of *American Heritage’s* Usage Panel.”¹

That blog entry was from 2007, however, a generation ago in the cranked-up timeline of today’s usage changes, and many reputable authorities have since come to tolerate if not fully accept the new meaning. Back in 2004 the *Canadian Oxford Dictionary* (2nd edition) listed this sense of *grow* with no finger-wagging note to flag the use as disputed, and gave

the example of “a plan designed to grow the company’s market share.” The *Oxford Guide to Canadian English Usage* (2nd edition, 2007) says: “Despite the misgivings of some commentators, the new transitive sense is very well established in financial journalism.” Bryan Garner, in *Garner’s Modern American Usage* (3rd edition, 2009), puts the new use at Stage 3 in his five-stage Language-Change Index, meaning it’s widespread but best avoided in careful writing.

It’s clear from the opinions of Garner and others that the new use hasn’t fully crossed the line into “standard” territory yet. The style guide of the *Guardian* newspaper in the UK fairly shudders at it, noting that “horrors such as ‘grow the business’ should only be used when quoting someone.”² And the Grammarphobia authors are on record as “loathing” this sense of *grow*. But full acceptance is just a matter of time.

Addicting versus addictive

Example: For a look at how working writers and editors view usage issues, there’s nothing more addicting than dipping into newspaper style guides.

If you’d prefer *addictive* in the sentence above, you have lots of company among language lovers. *Addictive* is the well-established adjective form of the verb *addict*, and there’s no question that it’s a safe choice. But what about the upstart *addicting*, which is increasingly common?

Grammarist, a blog hosted by a group of writers with English-related degrees, dislikes the “-ing” form:

The present-participle adjective *addicting* is technically synonymous with *addictive*, but there’s no reason to use *addicting* when *addictive* is a perfectly functional and even versatile word. The trend is to use *addicting* in reference to non-addictive things that engender repeated indulgence (e.g., a great television show or a video game), but there’s no reason why *addictive* can’t fill this role.³

Others echo this view. One reader of the popular (for a good reason) Grammar Girl website posted a comment that takes GG to task for stating that *addicting*, “as present participles are wont to do,” can function as an adjective and can therefore serve as a synonym for *addictive*. “Even if it were right,” the reader says, “why would we need another word that means the same thing as a perfectly good one?”⁴ (That sweetly naive question would be best put to Peter Mark Roget, if only the thesaurus author hadn’t died in 1869.)

What may surprise you is that the adjective *addicting*, for all that it has flourished in recent years, is no newcomer to the language. According to the Grammarphobia website, the word first appeared in a 1932 issue of *Science News-Letter*: “Morphine, for instance, is strongly addicting.”⁵ *Addictive* is older, but not by much, having entered the language in the late 19th century. Grammarphobia also points out that both adjectives are listed in the *Oxford English Dictionary* (OED), which defines *addicting* as a synonym for *addictive*.

The Google search tool Ngram Viewer confirms that both adjectives appear in printed material. A search of English-language books published from 1900 to 2011 reveals *addictive* to be much more common than *addicting*, but the latter picked up steam around 1950 and has appeared with some frequency ever since.

(In an irrelevant yet intriguing aside, occurrences of the word *addictive* in published books soared between 1960 and 2000, no doubt mirroring society’s interests. Since the early 2000s, *addictive* has trailed off considerably. Have we sobered up and moved on to other preoccupations?)

(In a slightly more relevant aside, the non-profit organization TED, in promoting a September 2011 TED Talk lecture about the Ngram Viewer, called the Viewer an “addicting” tool. One reader of TED’s Facebook page wrote: “TED used ‘addicting’. I’m disappointed.”)

Love it or hate it, *addicting* as an adjective is grammatically defensible, has been part of the language for decades and is accepted by the OED. Idiomatically speaking, it’s still less familiar than *addictive*, a good reason to prefer the latter in standard writing. But the newer usage is rapidly gaining fans.

Concerning to mean troubling or worrisome

Example: We at *Regal Writer* magazine find the prevalence of the adjective *addicting* quite concerning.

As with the other two usages we’ve looked at, the use of *concerning* as an adjective to mean worrying is spreading fast, and I’m asked about it often.

As with *addicting*, it helps to understand the grammar of this new word on the street. *Concerning*, like *addicting*, is a present participle, and as such is grammatically capable of serving as an adjective. That leaves the question of idiom: is it natural, acceptable English to use *concerning* that way? If something that troubles us is *troubling*, something that worries us is *worrying* and something that disturbs us is *disturbing*, then why shouldn’t something that concerns us be *concerning*?

There’s no clear ruling on this usage point...yet. When Grammarphobia’s O’Conner and Kellerman answered a reader’s question on *concerning* in 2008, they were (surprisingly) unaware of its use as a synonym for worrying. Their opinion: “it’s not considered standard to use ‘concerning’ that way, at least not in modern times.”⁶ They did add that

the OED cites examples of *concerning* used as a participial adjective from 1649 to 1834, including one taken from Samuel Richardson’s 18th-century novel *Pamela*: “I cannot bear anything that is the least concerning to you.”

This use from previous centuries is now shaking off the dust and becoming surprisingly widespread. If you google the phrase “that’s concerning,” you’ll get plenty of hits. Granted, most of them involve quoted remarks and blogs—in other words, conversational English rather than the standard written variety. Still, the more we’re exposed to published examples such as the title of a *Paxton Record* (Illinois) article about a game lost by a local football team—“It’s the manner in which PBL lost that’s concerning”—the more we’re likely, over time, to find the usage inoffensive.

What’s ahead for these words?

In my view, there’s a reason why English is accepting these new usages faster and with less spleen than was involved in, say, the emergence of *impact* as a verb. *Grow* has long been used as a transitive verb, so adding a new transitive sense isn’t a big grammatical stretch. Similarly, because *addicting* and *concerning* are both participles, it’s grammatically logical to use them as adjectives. Neither is being forced into a new language role.

I find we’re more likely to rail against emerging usages when they distort grammar or syntax, as do the problems discussed in Part 1 of this article. In contrast, we’re more willing to accept new usages when they’re consistent with the established rules. Overall, it seems easier to fit new meanings into the treasure chest of English if there’s a drawer already there for them. ■

Notes

- 1 “Growing pains,” January 14, 2007, <http://www.grammarphobia.com/blog/2007/01/growing-pains.html>.
- 2 “Style guide,” <http://www.guardian.co.uk/styleguide/g>.
- 3 “Addicting vs. addictive,” March 5, 2011, <http://www.grammarist.com/usage/addicting-addictive>.
- 4 Mignon Fogarty, “Addictive Versus Addicting,” July 6, 2007, <http://grammar.quickanddirtytips.com/addictive-versus-addicting.aspx>.
- 5 “Is crack addictive or addicting?,” June 24, 2011, <http://www.grammarphobia.com/blog/2011/06/addictive-addicting.html>.
- 6 “A growing concern,” October 6, 2008, <http://www.grammarphobia.com/blog/2008/10/a-growing-concern.html>.

Erratum

An error inadvertently appeared in “Words on the Street” in the Winter issue.

The sentence “Adding of, however, turns *couple* into a prepositional phrase that is able to modify *years*” should read “Adding of, however, creates a prepositional phrase (*of years*), which can serve as an adjective and can modify (and attach itself to) the noun *couple*.”

This error has been corrected in the electronic version. We apologize to our readers.

De la vérification à l'audit

Cathryn Arnold et Vincent Halde

En mai 1983, le Comité de terminologie française de l'Ordre des comptables agréés du Québec (OCAQ) a publié un bulletin terminologique sur le terme *audit*^{*}, dont l'usage en français était déjà courant en raison de l'influence d'entreprises multinationales américaines. Voici la position de l'OCAQ par rapport à cet emprunt :

Au niveau canadien, ces mots [*vérification* et *vérificateur*] n'ont aucun concurrent sérieux, et nous ne sentons pas la nécessité de les abandonner au profit du mot « audit », un emprunt dont l'avenir est loin d'être assuré malgré sa vogue actuelle¹.

Vous aurez deviné que ce qui était vrai à l'époque ne l'est plus aujourd'hui.

Les variantes entre la terminologie comptable de la France et celle du Canada s'expliquaient autrefois par les différences entre les systèmes juridiques, les principes comptables généralement reconnus et les normes de vérification généralement reconnues^{**} des deux pays. Ce n'est que dans la foulée de la mondialisation économique que la situation a changé avec l'établissement des Normes internationales d'audit (ISA, pour *International Standards on Auditing*) et des Normes internationales d'information financière (IFRS, pour *International Financial Reporting Standards*). L'adoption de principes comptables universels répondait au besoin de plus en plus pressant d'améliorer la compréhension mutuelle et la transparence à l'échelle mondiale.

Au Canada, le Conseil des normes d'audit et de certification a désigné les

ISA à titre de Normes canadiennes d'audit (NCA) pour les audits d'états financiers des périodes closes à partir du 14 décembre 2010. Le passage aux IFRS s'effectue quant à lui en fonction des directives du Conseil sur la comptabilité dans le secteur public et du Conseil des normes comptables. À l'heure actuelle, les entreprises publiques, les entreprises à capital fermé, les entités ayant des activités à tarifs réglementés ainsi que les organismes sans but lucratif doivent les respecter, alors que les sociétés de placement et les fonds distincts des entreprises d'assurance-vie en feront autant à compter du 1^{er} janvier 2013.

Les divers intervenants francophones touchés par la traduction de ces deux groupes de normes ont décidé de s'aligner sur des versions communes. Les Services linguistiques de l'Institut Canadien des Comptables Agréés se sont chargés de traduire les IFRS, tandis que le texte français des ISA est le fruit d'une collaboration entre la France, la Belgique, la Suisse et le Canada. Dans les deux cas, l'harmonisation de la terminologie a eu raison des termes *vérification* et *vérificateur*.

Le Canada est donc actuellement dans une période de transition terminologique. L'OCAQ a d'ailleurs établi un glossaire sur la nouvelle terminologie des NCA, dans lequel l'ensemble des entrées qui comprennent les termes *vérification* et *vérificateur* se trouve dans la colonne des anciens termes^{***}. Il est également pertinent de noter que ces deux canadianisines comportent maintenant la mention « vieilli » dans la troisième édition du *Dictionnaire de la*

comptabilité et de la gestion financière, publiée en 2011.

Au Québec, l'adoption du projet de loi 46 sur la comptabilité publique favorise aussi l'implantation du terme *auditeur* en rendant obligatoire l'emploi du titre « comptable agréé auditeur » ou « CA auditeur » pour les comptables agréés qui exercent la comptabilité publique.

Si l'avenir du terme *audit* au Canada était loin d'être assuré il y a trente ans, la normalisation des normes de comptabilité et d'audit a certainement changé la donne. Pour reprendre une formule bien connue de Grevisse, « l'usage a toujours raison, même quand il a tort ». ■

► Résumé chronologique
à la page suivante

Note

- 1 « Audit, révision, vérification », *Terminologie comptable*, vol. 1, n° 27, mai 1983, http://ocaq.qc.ca/terminologie/bulletin/volume_1/versionpdf/1-27.pdf.

Sources

Comité de terminologie française de l'Ordre des comptables agréés du Québec. *Terminologie comptable*. Le Bordereau. <http://ocaq.qc.ca/terminologie/default.asp>.

Gouvernement du Québec. *Règlement sur les conditions d'utilisation des titres d'auditeur et d'auditrice des comptables agréés du Québec*, c. C-48, r. 7.1, Éditeur officiel du Québec, à jour au 1^{er} novembre 2011. <http://www.canlii.org/fr/qc/legis/regl/rrq-c-c-48-r-7.1/derriere/rrq-c-c-48-r-7.1.html>.

Institut Canadien des Comptables Agréés. « Les IFRS au Canada ». <http://www.icca.ca/ifrs/>.

Ménard, Louis. *Dictionnaire de la comptabilité et de la gestion financière* (en ligne), 3^e éd., ICCA, 2011.

Ordre des comptables agréés du Québec. <http://ocaq.qc.ca>.

* Le mot *audit*, qui est un nom masculin, rime avec *vite*.

** En France, il s'agit des « normes d'audit généralement admises ».

*** Fait intéressant, le verbe *auditer* y est proposé pour rendre l'anglais *to audit*.

Résumé chronologique

Année	Source	
1980	Office de la langue française (Québec)	Le terme <i>vérification</i> est retenu pour rendre l'anglais <i>audit</i> .
1983	Comité de terminologie française de l'Ordre des comptables agréés du Québec	Il n'est pas nécessaire d'abandonner le mot <i>vérification</i> au profit du mot <i>audit</i> .
2008	Ordre des comptables agréés du Québec	Tout rapport de certification ou rapport spécial daté du 15 décembre 2008, ou d'une date ultérieure, devra être signé « CA auditeur » ou « comptable agréé auditeur » par le comptable agréé responsable de la mission.
2010	Conseil des normes d'audit et de certification	Le Conseil a adopté les Normes internationales d'audit à titre de Normes canadiennes d'audit pour les audits des états financiers des périodes closes à compter du 14 décembre 2010.
2011	Conseil sur la comptabilité dans le secteur public	Les entreprises publiques doivent adopter les IFRS pour les exercices ouverts à compter du 1 ^{er} janvier 2011.
2011	Conseil des normes comptables	Les entreprises à capital fermé ont la possibilité d'adopter, pour les exercices ouverts à compter du 1 ^{er} janvier 2011, soit les IFRS, soit les nouvelles Normes comptables pour les entreprises à capital fermé.
2012	Conseil des normes comptables	Les entités ayant des activités à tarifs réglementés doivent adopter les IFRS depuis le 1 ^{er} janvier 2012. Les organismes sans but lucratif ont la possibilité d'adopter, pour les exercices ouverts à compter du 1 ^{er} janvier 2012, soit les IFRS, soit les Normes comptables pour les organismes sans but lucratif.
2013	Conseil des normes comptables	Les sociétés de placement et des fonds distincts des entreprises d'assurance-vie devront adopter les IFRS à compter du 1 ^{er} janvier 2013.



Fanny Vittecoq

La petite histoire d'une expression

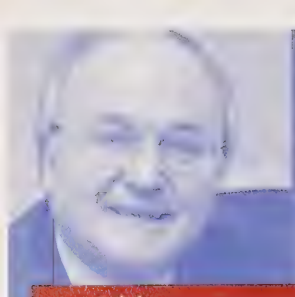
Avoir des yeux de lynx

Avoir des yeux de lynx signifie « avoir une excellente vue », « avoir des yeux perçants » ou, au sens figuré, « y voir clair dans les affaires ou dans le comportement des autres ». Au Canada, on dit souvent de quelqu'un qu'il *a un œil de lynx* pour dire qu'il repère facilement les erreurs bien cachées (p. ex. une faute d'orthographe dans un document ou une erreur de calcul), mais ce sens précis ne se trouve pas dans les dictionnaires.

Le lynx nous jette toutefois de la poudre aux yeux, car pour un félin, il n'a pas une vue exceptionnelle. Certes, il possède une bonne vision nocturne et détecte facilement les mouvements, mais lorsqu'il chasse, il se fie aussi à son ouïe très développée, qui lui permet de percevoir les moindres sons.

L'expression *avoir des yeux de lynx* semble plutôt provenir d'une confusion entre le mot *lynx* et le nom Lyncée, un personnage de la mythologie grecque qui possédait une vue surnaturelle. Pilote de l'Argo, qui conduisit le prince Jason et les 56 Argonautes dans la quête de la Toison d'Or, Lyncée avait le don de voir à travers les murs, les rochers et les nuages, ainsi qu'au fond des mers.

Maintenant que le mystère est percé, on ne verra plus jamais l'expression de la même façon! ■



À travers le prisme de l'histoire

Jean Delisle

Translation: Emma Harries

Through the Lens of History

Erreurs de traduction historiques, fatidiques ou cocasses

Ceux qui ont pratiqué la traduction avant de réfléchir à cette gymnastique intellectuelle sont unanimes à reconnaître les écueils et les risques d'embûches qui guettent le traducteur au détour de chaque phrase. À toutes les époques abondent les témoignages sur la difficulté de cet exercice périlleux. En voici quelques échantillons* : « La traduction n'est pas aussi facile qu'un vain peuple le pense¹. » « Nul art langagier ne l'emporte en difficulté sur celui de bien traduire². » « Il est moins facile d'écrire les pensées des autres que les siennes propres³. » « De tous les livres à faire, le plus difficile, à mon avis, c'est une traduction⁴. » En raison même de sa complexité, la traduction donne lieu occasionnellement à des erreurs aux conséquences anodines, tragiques ou amusantes. Certaines de ces inexactitudes font leur nid dans la langue d'accueil au point où il est impossible de les déloger.

En ne considérant que nos deux langues officielles, nous pouvons distinguer trois catégories de traducteurs : ceux qui connaissent très bien le français et l'anglais; ceux qui connaissent bien le français, mais pas l'anglais et ceux qui connaissent bien l'anglais, mais pas le français. Seuls les premiers font de bons traducteurs. Ils maîtrisent leurs langues de travail et sont habiles à manier la plume. Leurs traductions sont réussies, car elles produisent chez les lecteurs les mêmes effets que les textes originaux. C'est l'idéal que cherche à atteindre tout traducteur professionnel consciencieux. N'ont pas les mêmes exigences de rigueur les traducteurs amateurs, improvisés ou charlatans.

Des caps et des plaines

Le contact des langues et leur méconnaissance sont propices aux interférences. Ainsi, l'explorateur malouin Jacques Cartier nomma « Cap-d'Espoir » un cap de la péninsule gaspésienne situé entre Percé et Grande-Rivière. Ironiquement, ce cap a déjà porté le nom de Cap-Désespoir, car les Anglais nommaient cette localité *Cape Despair*. Ce contresens d'origine phonétique est à rapprocher de la déformation de *lighthouse* en « litousse » (var. « létousse ») dans le parler des Gaspésiens.

Historic, fateful or comical translation errors

Those who have practised the art of translation without first reflecting on the intellectual gymnastics required are unanimous in their recognition of the obstacles and pitfalls awaiting them at every twist and turn in the translation. Throughout history, accounts of the difficulty of this perilous activity abound. Here is just a small sample:* “Translation is not as easy as the average person thinks it is.”¹ “Among the language arts, there is nothing harder than translating well.”² “It is harder to write others’ thoughts than one’s own.”³ “Of all the books that one could write, I think the most difficult would be a translation.”⁴ Its complexity is the very reason why translation occasionally gives rise to mistakes that have harmless, tragic or amusing consequences. Some of these inaccuracies become so firmly entrenched in the target language that they are impossible to root out.

Just looking at our two official languages, we can identify three kinds of translators: those who know both French and English very well; those who know French well, but not English; and those who know English well, but not French. Only those in the first group make good translators. They master their working languages and have an impressive way with words. Their translations are first-rate, as they make the same impression on readers as do the original texts. Any conscientious professional translator strives for this ideal. Amateur, slapdash or charlatan translators do not impose the same stringent requirements on themselves.

Capes and plains

Contact between languages, coupled with a lack of linguistic knowledge, can lead to interference. For example, Saint-Malo explorer Jacques Cartier called the cape on the Gaspé Peninsula between Percé and Grande-Rivière *Cap-d'Espoir*. Ironically, it has also been called *Cap-Désespoir*, as the English referred to it as *Cape Despair*. This phonetic-based mistranslation can be likened to the Gaspésians’ linguistic distortion of *lighthouse* into *litousse* (var. *létousse*). To each linguistic group

* Extraits de mon recueil de plus de 3000 citations *La traduction en citations*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2007.

* Excerpts from my collection of over 3,000 quotations, *La traduction en citations*, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2007.

À chaque groupe linguistique ses traductions fantaisistes et ses créations toponymiques et lexicales.

De même, combien de sentinelles de la langue française au Québec savent que l'appellation populaire « les plaines d'Abraham », haut lieu historique s'il en est, cache un anglicisme? Le toponyme *Plains of Abraham* figure pour la première fois sur une carte anglaise des débuts du Régime anglais. Retraduit en français, il a donné le calque « les plaines d'Abraham ». Or, sous le Régime français, on a toujours désigné les terrains situés en haut de la terre d'Abraham Martin (1589–1664) « les Hauteurs d'Abraham⁵ ». Ce n'est pas sans raison, car ces hauteurs du promontoire de Québec forment un plateau et non une plaine, terme impropre ici*. Pied de nez des conquérants anglo-saxons? Facétie de l'histoire?

La bataille des plaines d'Abraham n'aurait duré qu'une quinzaine de minutes, mais celle que livrent les francophones contre les anglicismes perdure. Il serait futile, toutefois, de tenter d'éradiquer de notre paysage langagier l'anglicisme « les plaines d'Abraham », tant il est incrusté dans notre langue et notre histoire, pour ne pas dire dans notre conscience nationale. En voici une confirmation *ab absurdo*. Un interprète étranger connaissant mal la toponymie canadienne entendit dans ses écouteurs... *the Plains of Abraham*, ce qu'il traduisit aussitôt par « les avions d'Abraham », traduction qui laissa ses auditeurs interloqués. La maîtrise des langues ne suffit pas pour bien traduire. Il faut y associer la connaissance du monde.

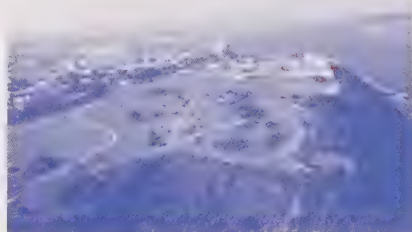
Une mouche éventrée

« On ne traduit pas seulement un lexique, rappelle l'écrivaine et traductrice Marie José Thériault, mais aussi une façon de vivre et une façon de penser⁶. » Les ouvrages américains ou canadiens-anglais traduits en France par d'excellents traducteurs gommant parfois certaines réalités propres à l'Amérique du Nord. Ainsi, dans la traduction française d'une nouvelle de F. Scott Fitzgerald, les « 5 & 10 », ces magasins à rabais aussi appelés *dime stores*, sont devenus sous la plume du traducteur français des « Prisunic », chaîne inexistante en Amérique. Un traducteur d'ici aurait probablement rendu « 5 & 10 » par « 5-10-15 », puisque c'est sous ce nom qu'étaient connus ces magasins à la même époque.

* « Le parc des Champs-de-Bataille » en est l'appellation officielle.

its own imaginative translations and whimsical creations of place names and words!

Similarly, how many guardians of the French language in Quebec know that the popularly named Plains of Abraham—a historic site if ever there was one—conceal an anglicism? The toponym Plains of Abraham appeared for the first time on an English map in the early days of English rule. Translated back into French, it produced the calque *plaines d'Abraham*. Yet, during the French regime, the high ground above the plot of land belonging to Abraham Martin (1589–1664) was always referred to as the *Hauteurs d'Abraham*.⁵ This was not without good reason, given that the heights on Quebec City's promontory form a plateau, not a plain, an incorrect term in this context.* Was it a bit of nose-thumbing by the Anglo-Saxon conquerors? Historical facetiousness?



Les plaines d'Abraham / Plains of Abraham

The battle of the Plains of Abraham was over in approximately 15 minutes, but the battle waged by Francophones against anglicisms goes on. It would be futile, however, to try to eradicate the anglicism *plaines d'Abraham* from our linguistic landscape, given how deeply embedded it is in our language and history—one might even say, in our national consciousness. The following

anecdote serves as *ab absurdo* confirmation. Upon hearing “the Plains of Abraham” in his earphones, a foreign interpreter unfamiliar with Canadian place names automatically translated it as *les avions d'Abraham*, which left those listening quite taken aback. It just goes to show that a perfect command of the languages in question is not all that's required to produce good translations. Knowledge of the world is also required.

A disembowelled fly

“You translate not just words,” writer and translator Marie José Thériault reminds us, “but also a way of living and thinking.”⁶ When American or English-Canadian writing is translated in France, even by very competent translators, some purely North American things can be erased. Thus, the 5 & 10 variety stores, aka five-and-dimes or dime stores, mentioned by F. Scott Fitzgerald in one of his short stories became in the hands of a translator from France “Prisunic,” a chain that did not even exist in North America. A Canadian translator would have probably rendered “5 & 10” as 5-10-15 in French, since that was what these stores were called at the time.

* It is officially called Battlefields Park.

Elle est plutôt étrange, dans un roman de Margaret Atwood, cette « mouche éventrée » en lieu et place d'une braguette ouverte (*an open fly*)⁷. La chose existant des deux côtés de l'Atlantique, cette boulette ne peut être que la conséquence d'un moment d'inattention ou de fatigue de la part du traducteur. Elle n'est pas sans rappeler la fameuse traduction-machine de *Time flies like an arrow* : « Les mouches du temps aiment une flèche ».

Dans le roman de Marilyn French, *Toilettes pour femmes*⁸, le passage « down at the Sunoco station there was a full-sized cardboard poster of a lady in a bathing suit » est rendu en français par : « à la gare de Sonnoco [*sic*], une photo grandeur nature d'une dame en maillot de bain ». Ici, le traducteur fait d'une pétrolière un toponyme et transforme une station-service en gare ferroviaire. Cet exemple, comme le suivant, confirme que tout texte recèle une part d'implicite sous la surface des mots. Ces compléments cognitifs sont essentiels à la construction du sens. La connaissance du monde...

Faire du mot « hémicycle » un synonyme de *House of Commons*, comme cela s'est vu dans la traduction d'un document officiel, c'est ignorer que l'enceinte où siègent les élus canadiens est rectangulaire, contrairement à celle de l'Assemblée nationale en France qui, elle, a la forme d'un demi-cercle. Il ne faut pas confondre les figures géométriques.

Fusée, bonnet et chemise

Dans le genre « traduction insensible aux réalités culturelles », la palme revient à la traduction du roman de Mordecai Richler *Le monde de Barney*⁹. On y déambule St. Catherine Street ou Urban Street [rue Saint-Urbain]; la rue Bishop se mue étrangement en « rue de l'Évêque »; les gosses de Montréal fréquentent le lycée, jouent dans des courettes [cours] et enjambent des congères; le Canadien est éliminé en six jeux [matches] ou gagne la Stanley Cup* grâce à Maurice Richard, dit la Fusée [Le Rocket], et l'arbitre inflige un carton rouge à Dickie Moore; le narrateur veut « attraper le créneau horaire des news sur le réseau national de CBC-TV ».



Chambre des communes / House of Commons

In a Margaret Atwood novel, a *mouche éventrée* (disembowelled fly) makes a strangely sudden appearance where a *braguette ouverte* (open fly) should be.⁷ Since zippers exist on both sides of the Atlantic, the translator's blunder could only be due to a lapse in concentration or a lack of sleep. This mistranslation is reminiscent of the notorious machine translation of "Time flies like an arrow": *Les mouches du temps aiment une flèche*.

In Marilyn French's novel *The Women's Room*,⁸ the passage "down at the Sunoco station there was a full-sized cardboard poster of a lady in a bathing suit" is rendered into French as "à la gare de Sonnoco [*sic*], une photo grandeur nature d'une dame en maillot de bain." Here, the translator has turned a gas station into a train station and the franchise's name into a place name. This example and the following one confirm that between the lines of any text lies an implicit part of the message. Consciously or subconsciously deciphering that part is essential to grasping the full meaning. Once again, knowledge of the world....

Turning the word *hémicycle* into a synonym for the House of Commons, as was the case in the translation of an official document, betrays ignorance of the fact that the chamber where Canada's elected representatives sit in session is in fact rectangular, unlike that of the French National Assembly, which is in the shape of a semicircle. It's important not to mix up geometric shapes!



Assemblée nationale de France / French National Assembly

The Rocket, a bonnet and a shirt

As for translations that fail to take into account the unique characteristics of a culture, the translation of Mordecai Richler's novel *Barney's Version*⁹ takes the prize. In *Le monde de Barney*, one

strolls along Montréal's St. Catherine Street and Urban Street, instead of *rue Sainte-Catherine* and *rue Saint-Urbain*, and Bishop Street, or *rue Bishop*, is strangely transformed into *rue de l'Évêque*. The translator would have you believe that in Montréal kids are referred to as *gosses* (testicles!) and go to *lycée*, instead of *école secondaire* (high school), play in *courettes* (courtyards), not *cours* (backyards), and step over *congères*,

C'est un progrès par rapport à la « tasse Stanley » : « La salle du conseil d'administration des Brasseries Molson à Montréal ne ressemble à aucune autre au Canada [...] Comme décoration moderne, on trouve seulement deux tasses Stanley miniatures, montrant que les Canadiens de Montréal appartiennent à la plus importante brasserie du pays » (Shirley E. Woods, *La saga des Molson*, 1763-1983, trad. par Marie-Catherine Laduré, Éditions de l'Homme, 1983, p. 15).

* This is an improvement, however, over the *tasse Stanley*: "La salle du conseil d'administration des Brasseries Molson à Montréal ne ressemble à aucune autre au Canada [...] Comme décoration moderne, on trouve seulement deux tasses Stanley miniatures, montrant que les Canadiens de Montréal appartiennent à la plus importante brasserie du pays." (Shirley E. Woods, *La saga des Molson*, 1763-1983, translated by Marie-Catherine Laduré, Éditions de l'Homme, 1983, p. 15.)



Coupe Stanley / Stanley Cup

Difficile de méconnaître à ce point les particularités mont-réalisées, québécoises ou canadiennes. Le traducteur connaissait mal le « monde de Barney ». Cette traduction, quoique lisible, dépouille l'œuvre de Richler de son « américanité » et en fait un roman étranger. D'aucuns y verront un acte de sabotage culturel*.

D'autres erreurs de traduction, plus anodines, font sourire. Ainsi, l'abbé Prévost, traduisant la relation d'un des voyages de William Towston, rencontra une phrase où il était dit que le navigateur anglais, n'ayant plus de voiles entières, employa « *a bonnet* », soit une voile légère attachée à une voile principale inférieure. Peu versé dans les termes de marine, l'auteur de *Manon Lescaut* écrivit sans sourciller : « Towston suspendit à son mât son vieux bonnet avec lequel il se conduisit à l'île de Wight¹⁰. »

Pour rester dans le domaine de l'habillement, Pierre-Antoine de La Place, premier traducteur de Shakespeare en français après Voltaire, traduisit le titre de la comédie de Colley Cibber *Love's Last Shift* (« Le dernier expédient de l'amour ») par « La dernière chemise de l'amour ». L'histoire ne dit pas s'il y a laissé la sienne.

Bavures militaires

À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, les Allemands encerclèrent la ville de Bastogne et exigèrent la reddition sans conditions des Américains. Le Général McAuliffe leur fit cette réponse laconique, restée célèbre : « *Nuts!* » La traduction littérale de l'interprète allemand (« Noix! ») plongea les généraux de la Wehrmacht dans un abîme d'incompréhension.

Sur une note plus grave, nous avons toutes les raisons de croire que le triste destin d'Hiroshima aurait été la conséquence d'une erreur de traduction. Dans son ouvrage *The Fall of Japan*¹¹, William Craig écrit qu'à l'issue de la Conférence de Potsdam, en juillet 1945, les Alliés adressèrent un ultimatum au premier ministre japonais. Ils exigeaient la capitulation inconditionnelle du Japon. À Tokyo, les journalistes pressèrent le premier ministre Kantaro Suzuki de

instead of *bancs de neige* (snowbanks). Plus, the Montréal Canadiens are eliminated in six *jeux*, instead of six *matches* [games]; they win the Stanley Cup* thanks to Maurice Richard, aka *la Fusée*, not *Le Rocket*; a referee gives Dickie Moore a *carton rouge* (red card used in soccer), not a penalty; and the narrator wants to *attraper* (physically catch), instead of *ne pas rater* (figuratively catch), the *créneau horaire des news* (news time slot), instead of *bulletin de nouvelles* (just “news” and without the anglicism), on CBC, instead of *Radio-Canada*, needlessly specifying that it's a national network. Can someone be so unaware of the unique characteristics of Montréal, Quebec and Canada? Clearly the translator was unfamiliar with the *monde de Barney*. Although readable, the translation strips Richler's writing of its North American character and turns it into foreign prose, which some might view as an act of cultural sabotage.*

Other, more harmless translation errors can be quite funny. For example, Abbé Prévost, translating an account of a voyage by William Towston, came across a sentence stating that the English navigator, having run out of full sails, used a bonnet, i.e. a small sail that attaches to a course (the lowest primary sail). Not well versed in nautical terms, the author of *Manon Lescaut* calqued “bonnet” into French without batting an eye. However, since *bonnet* means “hat” or more specifically “cap” in French, he essentially wrote that Towston was able to sail to the Isle of Wight by hanging his old cap on the mast.¹⁰

While we're on the topic of clothing, it's worth noting that Pierre-Antoine de La Place, who after Voltaire was the first to translate Shakespeare into French, rendered the title of Colley Cibber's comedy *Love's Last Shift* (*Le dernier expédient de l'amour*) as *La dernière chemise de l'amour* (*Love's Last Shirt*). Whether it cost him dearly, leaving him with nothing but the shirt on his back...may be lost to history.

Military blunders

Toward the end of World War II, the Germans encircled the town of Bastogne and demanded that the Americans defending the town surrender unconditionally. General McAuliffe issued his famous curt reply: “Nuts!” The German interpreter's literal rendering of the expression (the German word for a fruit consisting of a hard or tough shell around an edible kernel) threw the Wehrmacht generals into a state of confusion.

On a more serious note, we have every reason to believe that the sad fate of Hiroshima was the result of a translation error. As noted by William Craig in his book *The Fall of Japan*,¹¹ one outcome of the Potsdam Conference held in July 1945 was the Allied ultimatum issued to the Prime Minister of Japan, demanding Japan's unconditional surrender. In Tokyo, journalists urged Prime Minister Kantaro Suzuki to advise them of the official reaction. The Prime Minister replied that

* Il faut dire, à la décharge de l'éditeur, que les erreurs les plus grossières ont été corrigées dans la réédition de 2010 imprimée au Québec chez Transcontinental Gagné.

* In the publisher's defence, it should be noted that the worst mistakes were corrected in the 2010 edition, printed in Quebec by Transcontinental Gagné.

leur communiquer la réaction des autorités. Celui-ci leur répondit que son gouvernement « s'abstenait de tout commentaire pour le moment ». Dans sa déclaration, il utilisa le mot *mokusatsu*, très polysémique. Les agences de presse japonaises et les traducteurs lui donnèrent le sens de « traiter avec un mépris silencieux », « ne pas tenir compte » (*to ignore*), ce qui faisait dire en substance au premier ministre : « Nous rejetons catégoriquement votre ultimatum. » Irrités par le ton arrogant de cette réponse, les Américains y virent une fin de non-recevoir. Dix jours plus tard, ils larguaient leur bombe meurtrière sur la ville japonaise. Cette erreur de traduction coûta la vie ce jour-là à 70 000 personnes.



Bombe atomique sur Hiroshima /
Atomic bomb over Hiroshima

his government was refraining from any comment at that time. However, he used the word *mokusatsu*, which has multiple meanings. The Japanese news agencies and translators gave it the meaning of “to treat with silent contempt” or “to ignore,” so the Prime Minister was essentially quoted as saying, “We categorically reject your ultimatum.” Irritated by the arrogant tone of this reply, the Americans took it as a flat refusal. Ten days later, they dropped an atomic bomb on Hiroshima. This translation error cost the lives of 70,000 people.

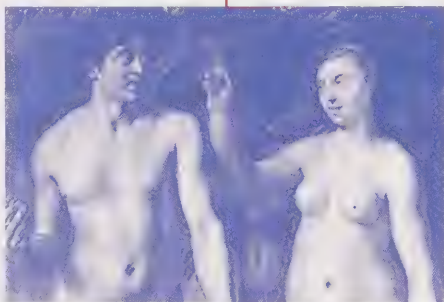
Faux amis célèbres

On ne compte plus les incidents diplomatiques ou politiques provoqués par la traduction anglaise du verbe « demander », dont la ressemblance formelle avec *to demand* suggère insidieusement une équivalence de sens. Le gouvernement de Jean Lesage, entre autres, en a été victime en 1963 lors d'une conférence fédérale-provinciale. La presse anglophone s'était alors offusquée de l'attitude du Québec. Source de malentendu, cette erreur de traduction s'accompagne inévitablement d'un durcissement de ton du Canada anglais à l'égard du Québec.

Elle a un précédent historique international. Vers 1830, Paris et Washington avaient engagé des pourparlers au sujet d'une indemnité. Le ton était vif et le président Jackson avait proposé au Congrès des mesures d'un caractère exceptionnel. Le message que la France fit parvenir à la Maison-Blanche commençait ainsi : « Le gouvernement français demande... », ce qu'un secrétaire traduisit par « *The French Government demands...* ». La réaction du président américain fut immédiate et énergique : « Si le gouvernement français ose “exiger” quoi que ce soit des États-Unis, il n'obtiendra rien. » Heureusement, le calme revint une fois la traduction corrigée¹².

La figue d'Adam

On sait qu'il n'y avait pas de pommiers dans les pays bibliques. Pourquoi alors en français le fruit défendu est-il une pomme? Il s'agit d'une mauvaise traduction du mot latin *pomum*, qui signifie un fruit quelconque, et non le fruit du pommier (*malum*). Ainsi, l'arbre de la connaissance ne serait pas un pommier, mais probablement un figuier. Ce serait donc une figue que, selon la légende de la Genèse, Ève aurait donnée à manger à Adam et qui lui serait restée en travers de la gorge.



Adam et Ève / Adam and Eve

Famous faux amis

Countless are the number of political or diplomatic incidents provoked by the English translation of the French verb *demander* [to ask], given its strong resemblance to the English verb “to demand,” insidiously suggesting equivalent meaning. Jean Lesage's government fell victim to this during a federal-provincial conference in 1963, as have others before and since. The Anglophone media were offended by the Government of Quebec's arrogant attitude. The source of many a misunderstanding, this mistranslation was inevitably followed by a hardening of English Canada's tone with Quebec.

This mistake has a historic international precedent. Around 1830, Paris and Washington entered into heated talks over an indemnity, and President Jackson proposed extraordinary measures to Congress. A message sent to the White House by France began as follows: “*Le gouvernement français demande...*,” which a secretary translated as “The French Government demands...” The US President replied swiftly and forcefully that if the French government dared to “demand” anything whatsoever from the United States, it would obtain nothing. Luckily, calm was restored once the translation had been corrected.¹²

Adam's fig

We know that there were no apple trees in biblical lands. Why then is the forbidden fruit an apple? It's due to a bad translation of the Latin word *pomum*, which means any fruit and not specifically the fruit of an apple tree (*malum*). The tree of knowledge would therefore not have been an apple tree, but likely a fig tree. So the fruit in the Book of Genesis that Eve is said to have given to Adam to eat and that reportedly got lodged in his throat was likely a fig.

La Bible, abondamment traduite, foisonne d'erreurs semblables. Tout le monde connaît le passage de l'Évangile où il est dit qu'« il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux » (Mt, 19, 24). L'image d'un chameau passant par le chas d'une aiguille est assez insolite. En fait, ce n'est pas ce que dit le texte grec. Le traducteur de cet Évangile en latin a confondu les mots *kamelos* (chameau) et *kamilos* (câble). Mais l'enseignement étant clair, les exégètes n'ont pas jugé nécessaire de rectifier la faute.

Contresens séduisants

Un traducteur anglais traduisit « Dieu défend l'adultère » par « *God defends adultery* » sans se douter que les deux verbes sont des faux amis et que sa version ouvrait la voie à une libéralisation des mœurs, l'infidélité de la traduction conduisant à l'infidélité conjugale.

Invité à un important congrès au Danemark, un linguiste de renom, dont les ouvrages avaient été traduits en danois, fut fort surpris qu'un collègue présente une théorie dont il n'avait jamais entendu parler, bien qu'on lui en attribuât la paternité. Cette théorie reposait en réalité sur une erreur de traduction. L'éminent linguiste trouva cette explication théorique si séduisante et si opérante qu'il l'adopta sur-le-champ¹³. Comme quoi un contresens peut être source de progrès.

Bourdes d'interprètes

Lors d'une tournée en Chine, le maire de Montréal Jean Drapeau a invité ses auditeurs, par l'entremise de son interprète chinois, « à battre son frère quand il est ivre ». Étonnés d'entendre le magistrat préconiser une telle violence, les journalistes ont réclamé le texte de son allocution. Quelle ne fut pas leur surprise de découvrir que le maire avait dit qu'« il faut battre le fer quand il est chaud¹⁴ ».

Un délégué espagnol dit en ouvrant son micro : « *Estoy constipado, perdónadme* », soit « Je suis enrhumé, veuillez m'excuser ». Distraite, l'interprète traduit : « Excusez-moi, je suis constipé. » Explosion de rires au sein de la délégation française qui se tord. La salle se trémousse, dévorée par la curiosité. Tout le monde syntonise le canal français et se retourne vers les cabines. L'interprète, confuse, tente de s'expliquer; rien n'y fait. Au milieu de l'hilarité générale, la malheureuse est invitée à quitter les lieux¹⁵. Ce jour-là, elle en a pris pour son rhume...

En conclusion, force est de reconnaître que, si l'erreur de traduction a parfois des conséquences dramatiques, l'hécatombe d'Hiroshima par exemple, elle peut aussi avoir du bon : créer de nouveaux toponymes, renouveler une image biblique, faire progresser la linguistique, déridier un auditoire, sans oublier la navigation au « bonnet ». ■

The Bible, an oft-translated text, abounds with such mistakes. Everyone knows the following passage from the Gospel: "It is easier for a camel to pass through the eye of a needle than for a rich man to enter the kingdom of heaven" (Matthew 19:24). If the image of a camel passing through the eye of a needle seems unusual, it may be because that's not what the Greek text states. The person who translated this Gospel into Latin mistook the word *kamilos* (rope) for *kamelos* (camel). But since the teaching is clear all the same, the exegetes did not deem it necessary to rectify the mistake.

Amusing mistranslations

In this category, one finds the following English mistranslation of *Dieu défend l'adultère*: God defends adultery. Without realizing that the two verbs are faux amis, the translator produced an unfaithful translation that essentially condones looser morals leading to marital infidelity.

A renowned linguist whose work was translated into Danish attended a major conference in Denmark, where he was very surprised to learn that a theory presented by a colleague—which was entirely new to him—was in fact attributed to him. It was all the result of a translation error. However, the distinguished linguist found the theory so compelling and sound that he adopted it on the spot.¹³ It just goes to show that a mistranslation can give rise to progress.

Misinterpretations

During a visit to China, Montréal Mayor Jean Drapeau, speaking through his Chinese interpreter, invited his audience to "hit his brother when he is drunk" (*battre son frère quand il est ivre*). Surprised to hear the mayor advocate such violence, the journalists requested a transcript of his speech. The mystery was solved when they discovered that the mayor had in fact said, "strike while the iron is hot" (*battre le fer quand il est chaud*).¹⁴

In another context, a Spanish delegate turning on his microphone said, "*Estoy constipado, perdónadme*," in other words, "Please excuse me, I have a cold." Not paying attention, the French interpreter rendered his words as, "Excuse me, I'm constipated." The French delegation collapsed into gales of laughter, causing a stir in the room and arousing the curiosity of all. Everyone tuned into the French channel and turned around to look at the booths. The interpreter, embarrassed, attempted to explain, but to no avail. Amid the general amusement, the poor interpreter was asked to leave.¹⁵ That day, a delegate's indisposition earned the interpreter an earful....

In conclusion, experience shows that although translation errors sometimes lead to grave consequences, like the horrible carnage at Hiroshima, they can also do good by producing new place names, breathing new life into biblical imagery, advancing linguistics and amusing an audience—not to mention introducing new navigation techniques through the use of an old cap (*un bonnet*). ■

Notes

- 1 Pierre Daviault, « Cours de traduction », Université d'Ottawa, École de traduction et d'interprétation, 1936. Inédit.
- 2 René et Jeannine Étiemble, *L'art d'écrire*, Seghers, 1970, p. 12.
- 3 Michel de Marolles, « Préface » des *Satyres de Juvénal* [c1653], cité dans Roger Zuber, *Les « belles infidèles » et la formation du goût classique*, A. Colin, 1968, p. 137.
- 4 Alphonse de Lamartine, cité dans Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* [...], Larousse et Boyer, 1866-1890, t. 15, p. 389.
- 5 Marcel Trudel, *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec*, Hurtubise, 2010, t. 5, p. 136.
- 6 Citée dans Corinne Durin, « Entretien avec Marie José Thériault », *Spirale*, n° 147, 1996, p. 16-17.
- 7 *Ibid.*
- 8 Trad. par Philippe Guilhaon, Laffont, 1978, p. 31.
- 9 Trad. par Bernard Cohen, Albin Michel, 1999.
- 10 Henry Harris, *L'abbé Prévost : histoire de sa vie et de ses œuvres d'après des documents nouveaux*, C. Lévy, 1896, p. 49.
- 11 Dell Publishing, 1967, p. 58-59. Version française : *La chute du Japon*, trad. par Jacques Brécard, Laffont, 1969, p. 97-98.
- 12 « Traduction fautive », *Le Devoir*, 29 novembre 1963, p. 4.
- 13 *Actes des premières assises de la traduction littéraire* (Arles 1984), Actes Sud/ATLAS, 1985, p. 125.
- 14 Monica Anthony, *Mosaic*, vol. 3-4, 1996, p. 19-20.
- 15 John Coleman-Holmes, *Mâcher du coton*, Entre-temps, 1971, p. 201.

Notes

- 1 Pierre Daviault, "Cours de traduction" [Translation Seminar], University of Ottawa, School of Translation and Interpretation, 1936. Unpublished.
- 2 René and Jeannine Étiemble, *L'art d'écrire*, Seghers, 1970, p. 12.
- 3 Michel de Marolles, Preface to *Satyres de Juvénal* [c1653], quoted in Roger Zuber, *Les "belles infidèles" et la formation du goût classique*, A. Colin, 1968, p. 137.
- 4 Alphonse de Lamartine, quoted in Pierre Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle* [...], Larousse et Boyer, 1866-1890, Vol. 15, p. 389.
- 5 Marcel Trudel, *Mythes et réalités dans l'histoire du Québec*, Hurtubise, 2010, Vol. 5, p. 136.
- 6 Quoted in Corinne Durin, "Entretien avec Marie José Thériault," *Spirale*, No. 147, 1996, pp. 16-17.
- 7 *Ibid.*
- 8 Translated by Philippe Guilhaon, Laffont, 1978, p. 31.
- 9 Translated by Bernard Cohen, Albin Michel, 1999.
- 10 Henry Harris, *L'abbé Prévost: histoire de sa vie et de ses œuvres d'après des documents nouveaux*, C. Lévy, 1896, p. 49.
- 11 Dell Publishing, 1967, pp. 58-59. French version: *La chute du Japon*, translated by Jacques Brécard, Laffont, 1969, pp. 97-98.
- 12 "Traduction fautive," *Le Devoir*, November 29, 1963, p. 4.
- 13 *Actes des premières assises de la traduction littéraire* (Arles 1984), Actes Sud/ATLAS, 1985, p. 125.
- 14 Monica Anthony, *Mosaic*, Vol. 3-4, 1996, pp. 19-20.
- 15 John Coleman-Holmes, *Mâcher du coton*, Entre-temps, 1971, p. 201.

All the Buzz

Integer divides consumer shopping into three parts: **pretail**, primarily communication that consumers access at home, like websites or flyers; **retail** — every aspect of the in-store experience; and **post-tail**, follow-up communication and brand experiences after leaving the store.

Ottawa Citizen, 4 November 2011

Vous voulez pondre un texte
sans coquilles?



Gouvernement
du Canada

Government
of Canada

Portail linguistique du Canada

Tout ce dont vous avez besoin pour évaluer, travailler
et communiquer efficacement dans les deux langues officielles!

noslangues.gc.ca

Canada

La terminologie des gangs de rue sous la loupe

Amélie Bazin

Dans le cadre de leurs fonctions, les langagiers du Bureau de la traduction sont appelés à traduire des documents pour leurs clients répartis dans tous les ministères ou à produire de la terminologie spécialisée. Les sujets traités par ces ministères sont variés : la finance, le droit, la sécurité publique, la santé, les services sociaux, le transport, la défense du pays, etc. Les terminologues du Bureau ont donc développé une expertise impressionnante dans des domaines insoupçonnés du public.

Dans le présent article, vous en apprendrez un peu plus sur le travail des terminologues de la Direction de la normalisation terminologique (DNT) du Bureau de la traduction. J'y présente une démarche utilisée dans le contexte d'une recherche ponctuelle en criminologie, plus particulièrement sur les gangs de rue. Les termes en caractères gras ont fait l'objet de recherches terminologiques; les résultats sont consignés dans *TERMIUM Plus*[®]. De plus, un petit lexique bilingue se trouve à la fin de l'article.

Une traductrice a fait appel aux services de recherche ponctuelle de la DNT pour trouver les équivalents français de trois termes anglais directement liés aux comportements et aux habitudes des gangs de rue : *signaling*, *cybersignaling* et *netbanging*.

La recherche ponctuelle

La première étape d'une recherche ponctuelle consiste à faire des lectures pour s'instruire sur le sujet. Avant de traiter cette demande, je ne connaissais rien aux gangs de rue. Je devais donc commencer par trouver des renseignements de base pour répondre à mes questions : Comment fonctionnent les gangs de rue? Qui est responsable de quoi dans un gang? Y a-t-il une hiérarchie à respecter? Comment les membres des gangs se regroupent-ils? Pourquoi se regroupent-ils? Quelles sont leurs coutumes et leurs préférences? En quoi diffèrent-ils des organisations criminelles? Mes questions étaient nombreuses; les sources pour y répondre, plutôt rares.

Gang de rue ou gang de rues?

À la DNT, un principe terminologique est d'employer autant que possible un complément du nom au singulier, à moins que le pluriel soit nécessaire pour désigner une notion particulière. Dans le syntagme *gang de rue*, la particule *rue* fait référence au territoire délimité par la rue. Le terme *rue* doit donc être au singulier. Autre précision importante : le terme *gang de rue* s'emploie au masculin.

L'analyse des sources

Les sources sont essentielles au travail des terminologues. Il est important de déterminer quel type de source convient à la recherche et d'évaluer la fiabilité d'une source. Certains critères – la notoriété de l'auteur, la maison d'édition, l'année de publication, le style de rédaction et le type de publication – permettent de juger de la qualité d'une source.

Par exemple, une revue spécialisée qui publie les résultats d'une recherche médicale menée par des professeurs d'une université reconnue pour sa faculté de médecine constitue une source fiable dans le domaine médical. En revanche, un blogue, un forum ou un groupe de discussion public ne constituent pas des sources aussi fiables.

Dans le cas d'une recherche sur les gangs de rue, en plus des sources très fiables comme les criminologues, les professeurs de criminologie et les spécialistes des différents corps policiers, sont considérés comme des experts les membres actifs et les anciens membres des gangs. Comment avoir accès à ces « experts »? En consultant leurs blogues, les forums et d'autres groupes de discussion.

Même si la qualité linguistique de ces sources laisse généralement à désirer et que leur contenu est rarement pertinent (les détails de la soirée de M. Untel n'intéressent pas nécessairement les terminologues), les blogues renferment une foule de renseignements utiles à l'étude des habitudes des gangs de rue. Les membres des gangs étant très actifs sur Internet, j'ai pu trouver sur des blogues les réponses à presque toutes les questions que je me posais au début de la recherche.

Rouge, bleu, vert...

Cela va sans dire, le langage des gangs de rue est coloré. Saviez-vous que les gangs s'affichent et se distinguent par des couleurs, les plus connues étant le rouge, le bleu et le vert? Le lien entre les couleurs des gangs de rue et la recherche terminologique peut sembler ténu, mais tous les détails ont leur importance au moment d'effectuer une recherche.

L'affichage, loi des gangs de rue

Le terme **affichage** (*signaling*) désigne la manière d'indiquer son **affiliation à un gang de rue**. Les **membres des gangs de rue** exhibent leur affiliation et s'affichent de différentes façons. Par exemple, ils se font tatouer partout sur le corps des symboles représentatifs des principes du gang (lettres, chiffres, images, slogans, etc.). Ils portent aussi des accessoires, comme des foulards de la couleur de leur gang.

Ils achètent habituellement une marque de vêtements précise et mettent parfois la jambe droite ou gauche du pantalon dans leur chaussette. De plus, ils tournent leur casquette de baseball modifiée à l'effigie du gang vers la droite ou vers la gauche et ils ne portent que des chaussures d'une marque particulière, toujours selon les principes du gang.

Les membres respectent les principes d'affichage de leur gang pour éviter les représailles. De plus, outre les signes physiques déjà mentionnés, ils doivent se plier à bien d'autres règles : réussir le rituel initiatique, écouter la bonne musique, réciter les bons poèmes, habiter le bon quartier (les gangs sont territoriaux), porter les bons vêtements, acheter les bons bijoux, dessiner les bons graffitis, posséder les armes fétiches et plus encore.

Cet affichage est physique, visuel. C'est l'affichage quotidien, celui que les gens ne faisant pas partie d'un gang apprennent à reconnaître. Mais l'affichage des gangs ne s'arrête pas à ces signes.

Les gangs sur le Web

Avec l'utilisation massive des médias sociaux, on trouve maintenant le **cyberaffichage**, ou l'**affichage en ligne**. Ces synonymes, des néologismes, rendent la notion de l'anglais *cybersignaling*.

La notion de cyberaffichage est encore toute jeune. C'est en quelque sorte une extension du phénomène de l'affichage et le fonctionnement est presque le même : les membres des gangs désirent prouver leur affiliation à leur gang, mais ils le font sur Internet. Leur profil Facebook ou MySpace est garni de photos compromettantes : récoltes de marijuana, séances de tatouage, voitures de luxe, armes récemment acquises, etc. Les membres y racontent aussi leurs soirées en gang et leurs activités, souvent criminelles. Le cyberaffichage est connu dans les milieux policiers; les enquêteurs sont actifs sur le Web et surveillent la fréquentation des sites préférés des membres des gangs.

Après l'affichage et le cyberaffichage, le *netbanging*

La recherche terminologique bilingue consiste à travailler à partir du terme de départ afin de bien comprendre la notion en jeu et de recenser les synonymes, le cas échéant. La notion que recouvre le terme anglais *netbanging* combine en quelque sorte les notions d'affichage, de cyberaffichage et de criminalité. Plusieurs sources Internet permettent d'attester des synonymes d'un niveau de langue plus soutenu que *netbanging* : *Internet gang activity*, *gang-related activity on the Web*, ou encore *gang-related Internet activity*. Un extrait tiré du site Web de la Gendarmerie royale du Canada (GRC) dresse un portrait complet de la situation. Tous les traits nécessaires à la compréhension de la notion s'y trouvent :

NETBANGING

Gang members are increasingly taking their allegiances and feuds on-line. "Netbanging" refers to a wide variety of gang-related activities on the Web including the communication of information among gang members, recruitment activities and provoking hostilities amongst rival gangs through derogatory posts. Law enforcement officers are utilizing gang-related Internet activity in investigations. For example, detectives in Palm Beach, Florida, recently recovered 14 firearms in a search which was initiated after viewing on-line material.

Through the Internet, youth gangs can expand their reach across the globe¹.

D'un point de vue terminologique, le cas de *netbanging* n'est pas différent de tout autre terme : les synonymes foisonnent. On trouve, entre autres, *cyberbanging* et *ebanging*. Chaque variante lexicale anglaise existe avec et sans trait d'union.

En quoi consiste le travail des terminologues?

Le travail des terminologues du Bureau de la traduction est varié. Il consiste principalement à enrichir le contenu de *TERMIUM Plus*®, la banque de données terminologiques et linguistiques du gouvernement du Canada. Pour vous donner une idée de la variété des tâches, en voici quelques-unes :

- effectuer des recherches ponctuelles pour aider les clients à bien rendre les termes spécialisés et techniques trouvés dans leurs textes;
- élaborer des lexiques, à la demande de clients externes ou selon les besoins du Bureau;
- analyser des cas de terminologie existants qui présentent des problèmes de compréhension, d'utilisation fautive ou d'équivalents erronés (p. ex. *événement sportif* vs *manifestation sportive*);
- analyser et commenter des listes de termes et de néologismes provenant de partenaires étrangers afin de normaliser la terminologie utilisée ailleurs dans le monde;
- participer à des comités de normalisation, comme celui du PAJLO (Promotion de l'accès à la justice dans les deux langues officielles) et ceux de l'ISO (Organisation internationale de normalisation).

Ces tâches mènent également à l'uniformisation de la terminologie dans toutes les sphères d'activité auxquelles touche la fonction publique fédérale.

En français, s'il vous plaît

Le site Web de la GRC propose une traduction de l'extrait cité précédemment :

NETBANGING

Les membres de bandes font part de leurs allégeances et provoquent des querelles en ligne. Le terme *netbanging* désigne une grande variété d'activités reliées aux bandes qui se déroulent sur le Web, comme la communication de renseignements entre les membres d'une bande, des activités de recrutement et la provocation d'hostilités entre bandes rivales par la publication de messages méprisants. Les policiers se servent des activités des bandes sur Internet pour mener leurs enquêtes. Par exemple, des détectives de Palm Beach, en Floride, ont retrouvé 14 armes à feu lors d'une perquisition qui a été lancée après avoir visionné du matériel en ligne.

Grâce à Internet, les bandes de jeunes peuvent élargir leur rayon d'action au monde entier².

Bien entendu, dans notre contexte de travail, il n'était pas question de suggérer à la traductrice d'utiliser un terme anglais dans sa traduction. Le travail des terminologues du Bureau de la traduction consiste à proposer des équivalents dans l'une ou l'autre langue officielle. Des recherches terminologiques exhaustives m'ont permis de proposer à la traductrice les néologismes suivants : *cyberactivité de gangs de rue*, *activité de gangs de rue en ligne* et *vie de gangs de rue en ligne*. Dans un avenir rapproché, les gangs de rue emploieront peut-être des termes plus concis ou de niveau de langue familier, mais dans le texte de la traductrice, ces solutions étaient les plus appropriées pour rendre en français la notion de *netbanging*.

Les démarches pour parvenir à ces termes ont été plus ardues qu'à l'habitude puisqu'il n'existait pas encore d'équivalent en français : recherches sur Internet et dans des ouvrages spécialisés, consultations de spécialistes, dont ceux du groupe Éclipse du Service de police de la Ville de Montréal et ceux de l'Escouade régionale mixte Outaouais.

À l'occasion d'un de mes appels, c'est même un téléphoniste du 911 qui a répondu! Je dois dire que j'étais assez surprise puisque j'avais composé le numéro non urgent : malgré mon délai serré, mon appel ne constituait tout de même pas une urgence policière.

Évolution

Le terme anglais *cyberbanging* continue de susciter mon intérêt et c'est dans l'optique de trouver un équivalent encore plus juste que j'ai demandé l'aide de mes collègues. Voici le néologisme qui remplacera les termes français proposés précédemment dans cet article : **cyberréseautage**

criminel. Le cyberréseautage criminel correspond encore mieux à la notion de *cyberbanging*; nous l'avons même défini : « Réseautage en ligne effectué par des membres de gang de rue ou d'autres organisations criminelles en vue de se faire valoir ».

La terminologie évolue au même rythme que le domaine qu'elle décrit. Il ne serait pas surprenant, dans les prochains mois, d'entendre le terme *cyberbanging* à la radio ou à la télévision françaises, et ce, en dépit de notre recommandation.

Grâce à leurs travaux de terminologie, en particulier aux recherches ponctuelles, les terminologues du Bureau de la traduction remplissent le mandat de la DNT : examiner et normaliser la terminologie utilisée dans la fonction publique fédérale et diffuser cette terminologie dans *TERMIUM Plus*[®]. ■

Petit lexique des gangs de rue

Anglais	Français
criminal organization	organisation criminelle (n.f.)
cyberbanging; netbanging	cyberréseautage criminel (n.m.)
cybersignaling; cybersignalling	cyberaffichage (n.m.); affichage en ligne (n.m.)
signaling; signalling	affichage (n.m.); signalement d'appartenance (n.m.)
street gang	gang de rue (n.m.); bande de rue (n.f.)
street gang affiliation; gang affiliation	affiliation à un gang de rue (n.f.); affiliation à un gang (n.f.)
street gang member; gang member; gangbanger	membre de gang de rue (n.m.); membre de gang (n.m.)

Notes

- 1 Royal Canadian Mounted Police, *Feature Focus: Youth Gangs and Guns*, 2006, <http://www.rcmp-grc.gc.ca/pubs/yg-ja/gangs-bandes-eng.pdf>.
- 2 Gendarmerie royale du Canada, *Dossier spécial : les bandes de jeunes et les armes à feu*, 2006, <http://www.rcmp-grc.gc.ca/pubs/yg-ja/gangs-bandes-fra.pdf>.



Bishop points out that the genius of Movember is how it perfectly harnesses the new trend for **slacktivism**, the support of a social cause with little or no effort.

Ottawa Citizen, 18 November 2011

El Rincón Español

Irma Nunan

Las abejas

La **abeja**, insecto perteneciente al orden de los **Himenópteros**, superfamilia **Apoidea**, es un insecto muy social que vive en **colonias** bastante organizadas donde cada abeja desempeña una labor específica de acuerdo a su casta, es decir, **reina**, **obrero** o **zángano**.

La **abeja reina**, cuyo promedio de vida es de 3 a 5 años, nace de un alvéolo real, se alimenta sólo con **jalea real** y tiene como función primordial la **puesta** de huevos, además de mantener la cohesión y el orden de la colmena. Se caracteriza por ser la abeja más grande de todas, tener el abdomen más alargado, con aguijón curvo y liso, y poseer partes bucales para masticar. Un dato curioso que se debe mencionar es que la reina utiliza su aguijón, sin poner en peligro su vida, sólo contra otras reinas con el fin de eliminarlas debido al hecho de que sólo existe una reina por colmena.

Las obreras, de 30.000 a 80.000 por colmena, se caracterizan por ser estériles y más pequeñas que la reina, tener un promedio de vida de 35 a 50 días y estar a cargo de todas las labores inherentes al buen funcionamiento de la colmena, tanto en el interior como en el exterior de la misma. El cuidado de las crías, la construcción y limpieza de la colmena, la atención a la reina y zánganos, la regulación de la temperatura de la colmena, la recolección del néctar, la preparación de las celdas para que la reina efectúe la puesta de huevos, la defensa de la colmena contra intrusos, la producción y recolección del **própolis**, que funciona como agente bactericida y fungicida para cubrir la colmena, son ejemplos claros de las actividades que realizan las abejas obreras.

Una de las características de las **abejas obreras** es su aguijón recto y barbado, el cual queda firmemente sujeto en el cuerpo de su víctima al picarla, por lo cual la abeja obrera muere por desgarramiento abdominal en el momento en que intenta sacar el aguijón.

Los zánganos, abejas macho, provienen de un huevo no fecundado y su cuerpo es más ancho y grande que el de las obreras. Existen de 400 a 500 zánganos por colmena, tienen un promedio de vida de 80 a 90 días y no poseen aguijón. Son incapaces de alimentarse por sí mismos ya que no poseen órganos para recolectar polen o néctar. Las abejas obreras los

alimentan siempre y cuando exista alimento suficiente para todos, pero en caso contrario son expulsados de la colmena. La función de los zánganos es la de fecundar a la reina, para lo cual poseen un olfato muy desarrollado y están dotados de ojos muy grandes, que casi cubren toda la cabeza, a fin de poder oler y ver a la abeja reina en pleno vuelo nupcial.

El ciclo biológico de las abejas se caracteriza por cuatro estadios: huevo, larva, pupa y adulto. Las primeras tres etapas -la **cría**- tienen lugar en las celdas del panal. Durante los primeros tres días de la etapa larval todas las abejas son alimentadas con jalea real. A partir del tercer día sólo las larvas destinadas a ser reinas continuarán siendo alimentadas con jalea real, pero el resto de las larvas (futuras obreras y zánganos) serán alimentadas con una papilla fabricada a base de miel, polen y secreciones glandulares.

Como todo ser viviente, las abejas están expuestas a ataques de virus, bacterias, hongos y depredadores, por lo que es natural que contraigan ciertas enfermedades que son causa de preocupación para los apicultores del mundo entero.

Entre las enfermedades de las crías de las abejas podemos mencionar algunas como: la **loque americana**, la **loque europea**, causadas por bacterias; la **ascosferosis** y la **aspergillosis**, producidas por hongos; la **cría sacciforme**, causada por un virus y la **aethinosis**, producida por un escarabajo.

Las abejas adultas pueden padecer de **nosemosis**, amebiasis, disentería, parálisis aguda, parálisis crónica y rickettsiosis, entre otras. La abeja reina puede verse afectada por la llamada celda real negra, mientras que la larva de la futura reina puede padecer melanosis, enfermedad producida por un hongo.

Como ejemplo de los insectos que atacan y parasitan a las abejas tenemos a la **polilla de la cera**, la **polilla menor de la cera**, el **piojo de la abeja**, el **pequeño escarabajo de la colmena** y el **ácaro de la tráquea de la abeja**, entre otros.

Sin duda alguna, el tema de las abejas es muy interesante y extenso, por lo cual se han escrito manuales y libros enteros acerca de ellas. Para finalizar, no podemos dejar de mencionar algunos de los beneficios que las abejas nos proporcionan, entre ellos, la miel, el polen, el própolis, la polinización de las plantas, la **apiterapia** y la **apifarmacopea**.

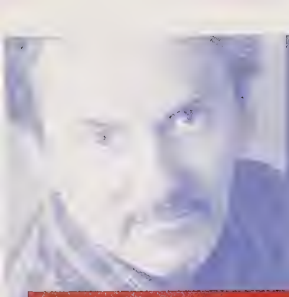
A continuación le ofrecemos una lista trilingüe en inglés, francés y español de términos utilizados en el campo de las abejas. Si desea adquirir mayor información sobre dichos términos o bien sobre términos relacionados con otro campo, lo invitamos cordialmente a consultar *TERMIUM Plus®*, el banco de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, disponible de forma gratuita en Internet. ■

ENGLISH	FRANÇAIS	ESPAÑOL
acariosis of bees	acariose des abeilles (n.f.)	acariosis traqueal (f.)
American foulbrood	loque américaine (n.f.)	loque americana (f.)
apipharmacopoeia	apipharmacopée (n.f.)	apifarmacopea (f.)
apitherapy	apithérapie (n.f.)	apiterapia (f.)
Apoidea	Apoïdés (n.m.plur.)	Apoideos (m.plur.)
ascosphaerosis	ascosphérose (n.f.)	ascosferosis (f.)
bald brood	couvain chauve (n.m.)	cría calva (f.)
bee	abeille (n.f.)	abeja (f.)
bee louse	pou de l'abeille (n.m.)	piojo de la abeja (m.)
brood (n.)	couvain (n.m.)	cría (f.)
brood body	corps de la ruche (n.m.)	cuerpo de la colmena (m.)
brood chamber	chambre à couvain (n.f.)	cámara de cría (f.)
brood disease	maladie du couvain (n.f.)	enfermedad de la cría (f.)
brood frame	cadre à couvain (n.m.)	cuadro de cría (m.)
brood nest	nid à couvain (n.m.)	nido de cría (m.)
brood spreading	extension du nid à couvain (n.f.)	extensión del nido de cría (f.)
brooding	ponte (n.f.)	puesta (f.)
colony	colonie (n.f.)	colonia (f.)
drone	faux-bourdon (n.m.)	zángano (m.)
dysentery	dysenterie (n.f.)	disentería (f.)
European foulbrood	loque européenne (n.f.)	loque europea (f.)

Bibliografía

- Diagnóstico Veterinario. Abejas, parasitación por ácaros. <http://www.diagnosticoveterinario.com> (20111101)
- InfoAgro. Abejas. <http://www.infoagro.com> (20111101)
- Instituto de Desarrollo Agropecuario. Ascosferosis o cría yesificada. <http://beta1.indap.cl> (20111101)
- Organización Mundial de Sanidad Animal. Acariosis de las abejas. <http://www.oie.int/es> (20111101)
- Real Academia Española. <http://www.rae.es> (20111101)

ENGLISH	FRANÇAIS	ESPAÑOL
foulbrood disease	loque (n.f.)	loque (f.)
foulbrood-infected	loqueux	infectado de loque
greater wax moth	fausse-teigne de la cire (n.f.)	polilla de la cera (f.)
honey bee tracheal mite	acarien de l'abeille (n.m.)	ácaro de la tráquea de la abeja (m.)
Hymenoptera	Hyménoptères (n.m.plur.)	Himenópteros (m.plur.)
lesser wax moth	petite fausse-teigne (n.f.)	polilla menor de la cera (f.)
nosematosis of bees	nosémiase (n.f.)	nosemosis (f.)
poisoned brood	couvain empoisonné (n.m.)	cría envenenada (f.)
propolis	propolis (n.f.)	própolis (m.)
queen bee	reine-abeille (n.f.)	abeja reina (f.); reina (f.)
royal jelly	gelée royale (n.f.)	jalea real (f.)
sacbrood	couvain sacciforme (n.m.)	cría sacciforme (f.)
small hive beetle	petit coléoptère des ruches (n.m.)	pequeño escarabajo de la colmena (m.)
spermatheca	spermathèque (n.f.)	espermateca (f.)
swarm (n.)	essaim (n.m.)	enjambre (m.)
swarming	essaimage (n.m.)	enjambrazón (m.)
varroa mite	varroa (n.m.)	ácaro varroa (m.)
varroaosis	varroaose (n.f.)	varroaosis (f.)
worker bee	ouvrière-abeille (n.f.)	abeja obrera (f.); obrera (f.)



Français pratique

Jacques Desrosiers

Problèmes de syntaxe

Q. Est-ce que j'ai eu raison de corriger la locution prépositive **afin de** dans la traduction qui suit?

La phrase en langue de départ

The Project Charter establishes the parameters to support the planning and execution of the project.

La traduction

La charte de projet établit les paramètres afin de soutenir la planification et l'exécution du projet.

Ma révision

La charte de projet établit les paramètres qui soutiendront la planification et l'exécution du projet.

R. Je suis d'accord avec vous. La structure de la phrase, si l'on veut être fidèle à l'anglais, n'est pas :

la charte établit les paramètres (afin de soutenir la planification)
mais bien :

la charte établit (les paramètres qui soutiendront la planification)

Sinon l'anglais aurait dit : *The Project Charter establishes the parameters in order to support the planning.* Et alors on se demanderait ce que pourraient bien être ces paramètres. *To support the planning* renvoie à *parameters*. Ce sont les paramètres qui soutiennent, et non la charte.

Exemple semblable, où l'on sent peut-être mieux le manque d'étoffement : *L'entente fixe les conditions afin de libérer les détenus.* L'entente ne fixe pas les conditions dans le but de libérer les détenus (ce qui n'aurait guère de sens). Elle fixe les conditions en vertu desquelles seront libérés les détenus.

La règle à retenir est qu'*afin de* introduit presque toujours un infinitif dont le sujet est le même que celui du verbe principal. Ce qui n'est pas le cas ici.

Demander de

Q. Je vous relaie telle quelle la question suivante que m'a posée mon client : L'autre jour un journaliste de Radio-Canada a dit : « L'avocat a demandé de reporter la date d'audition. » Vu que c'est le tribunal qui reportera et non l'avocat, est-ce qu'il ne faudrait pas plutôt dire : « L'avocat a demandé le report »?

R. Votre client n'a pas entièrement tort : la phrase aurait gagné à être coulée dans une langue plus claire et plus soutenue. Mais il n'a pas entièrement raison non plus.

Pour la clarté, il est en général préférable que *demande* ait tous ses compléments : *on demande à qqn de faire qqch.* Donc : *L'avocat a demandé au tribunal de reporter la date d'audition.* La plupart du temps dans cette construction, contrairement au cas d'*afin de*, le verbe principal et l'infinitif n'ont pas le même sujet : *Elle m'a demandé d'apporter une bouteille de vin.*

Mais tant que le sens demeure limpide, il n'est pas interdit d'omettre le complément. *Elle a demandé d'apporter une bouteille de vin.* Il doit toutefois être évident que la demande a été faite à tous les invités. Le journaliste aurait dû songer que sa phrase n'était peut-être pas claire pour tous les auditeurs.

Le risque de confusion est d'autant plus réel que le français admet cette construction même quand le verbe principal et l'infinitif ont le même sujet. Tournure moins courante, mais légitime. Elle agace des grammairiens parce qu'elle peut aboutir, comme le signale André Goosse, à des « confusions fâcheuses¹ ». Il donne l'exemple : *Vous avez demandé à Tien de voir le dictateur.*

Un enfant qui veut aller voir un film peut bien dire : *J'ai demandé à ma mère d'aller au cinéma* (à moins qu'il veuille que sa mère sorte de la maison). Et là aussi, le complément peut être omis. *J'ai demandé d'aller au cinéma. Il a demandé d'être enterré debout.*

On voit comment des phrases dont la structure est différente finissent par avoir une ressemblance trompeuse : *J'ai demandé d'aller au cinéma, L'avocat a demandé de reporter la date d'audition.* Raison de plus d'omettre le complément seulement si l'on respecte cette condition *sine qua non* : que le sens soit parfaitement clair.

Assortir

Q. J'ai remarqué récemment dans des traductions un emploi qui m'apparaît un peu inhabituel, celui du verbe **assortir** dans des phrases du type : « les conditions assortissant la peine ».

Mes vérifications dans le Robert et le Juridictionnaire m'incitent à douter fortement de cette tournure. Ainsi, on peut « assortir une peine de conditions ». À mon sens, il faudrait donc plutôt dire : les conditions dont la peine est assortie.

Mais peut-être suis-je dans l'erreur car on trouve quelques exemples de cet emploi dans des sites français.

R. Cette tournure cherche peut-être à s'installer dans l'usage, mais je la trouve difficilement acceptable. En principe, sauf dans le style littéraire, *assortir* a un sujet animé : *qqn assortit qqch.*

Il peut avoir un nom de chose comme sujet à la forme pronominale (*qqch. s'assortit avec qqch.*) ou devant le participe passé, notamment dans le tour : *qqch. est assorti de qqch. Une peine assortie de conditions, une étude assortie d'exemples.* Mais il y a toujours un sujet animé de sous-entendu : quelqu'un a assorti la peine et l'étude de conditions et d'exemples.

J'ai l'impression que c'est à partir de *peine assortie de conditions* qu'on écrit *conditions assortissant la peine*. On le fait sans doute par imitation de phrases comme *Le mur est tapissé d'affiches*, que l'on peut retourner pour obtenir *Des affiches tapissent le mur*. Mais si on peut passer de l'une à l'autre, c'est que la construction *qqch. tapisse qqch.* existe déjà en français. Ce qui n'est pas le cas de *qqch. assortit qqch.*

On ne peut invoquer le principe que *peine assortie de conditions* est un passif qu'on a donc automatiquement le droit de mettre à l'actif.

De nos jours, c'est *par* qui le plus souvent introduit le complément d'agent, caractéristique du passif. Dans *la souris est mangée par le chat*, c'est *le chat*. Il est l'agent de l'action et devient sujet à l'actif : *le chat mange la souris*.

Il y a encore des verbes qui au passif introduisent comme jadis le complément d'agent avec *de* (*estimée de ses collègues, entouré de murs*). La distribution de *par* et *de* dans l'emploi du passif est une question épineuse. Comme le rappelle Hervé-D. Béchade, elle « constitue une grosse difficulté de la langue française et un problème qui divise les grammairiens² ».

Mais en dehors de cas assez bien circonscrits, *de* introduit plutôt un complément adverbial qui indique la manière ou le résultat de l'action, et dont la valeur – dans des tours comme *tapissé de, assorti de* – est proche de celle d'un adjectif³. *Affiches, conditions* ne sont pas de véritables agents de l'action exprimée par le verbe.

On le voit bien dans les phrases à deux compléments, l'un introduit par *par*, l'autre par *de*. C'est toujours *par* qui introduit le complément d'agent. Prenons :

Le mur avait été tapissé d'affiches par les manifestants

La peine a été assortie de trois conditions par le juge

La forme active est celle qui fait remonter le complément d'agent en position de sujet :

Les manifestants avaient tapissé le mur d'affiches

Le juge a assorti la peine de trois conditions

et non :

Des affiches tapissaient le mur par les manifestants

Trois conditions ont assorti la peine par le juge

Bien sûr, quand le complément d'agent (*les manifestants*) n'est pas exprimé, l'autre complément (*affiches*) peut venir occuper la place du sujet. Mais à condition que la langue autorise déjà la construction qui en résulte. C'est une erreur de penser que toutes les constructions formées sur ce modèle sont des passifs qu'on peut renverser à l'actif à sa guise. ■

Notes

- 1 *Le bon usage*, 14^e éd., De Boeck-Duculot, 2008, § 908 a 6°.
- 2 *Syntaxe du français moderne et contemporain*, 2^e éd., Presses Universitaires de France, 1989, p. 26.
- 3 Je suis sur ce point le *Bon usage*, § 319 a 2°, et la *Grammaire méthodique du français*, 3^e éd., Presses Universitaires de France, 1994, p. 436-437.

Glanure

Les titres empruntés pourront être lus sur un ordinateur ou un appareil mobile et les fichiers sont chronodégradables, ce qui signifie qu'après la durée de prêt de 21 jours, le titre emprunté redevient disponible pour un autre usager.

La Presse, 19 décembre 2011

Comme quoi l'ivraie de l'un peut être le bon grain de l'autre

Martine Racette

La retraite, ainsi que quelques séjours au pays de Fidel Castro, ont eu ceci de bon pour moi qu'ils m'ont permis d'améliorer les connaissances de base en espagnol que j'avais acquises à l'université il y a de cela... plus de trente ans. Je serais encore incapable de refaire le monde dans l'idiome de Don Quichotte, mais je me débrouille assez bien pour lire des romans, en comprendre l'intrigue et en apprécier les nuances stylistiques.

J'ai aussi constaté, au fil de mes lectures, que l'espagnol* utilise en toute légitimité certaines expressions ou certains mots considérés en français comme des anglicismes et contre lesquels on me mettait en garde à l'université il y a de cela... oui, vous savez. J'ai d'abord cru, à la première occurrence, que l'auteur était tombé dans le piège du calque :

Los muebles los compramos de segunda mano...

(Eduardo Mendoza, *La verdad sobre el caso Savolta*, Barcelona, Seix Barral, 2004)

Acheter des meubles de seconde main (*second-hand furniture*), ça ne se fait pas, ai-je déjà appris. Curieuse de savoir si Mendoza avait commis un impair, j'ai consulté le dictionnaire de la Real Academia Española pour apprendre que *de segunda mano* avait le sens qu'on lui nie au Canada : *adquirido del segundo vendedor*. *Compró un coche de segunda mano*. [Acheté au deuxième vendeur. Il a acheté une voiture de seconde main.] Mendoza ne faisait donc pas fausse route.

Je n'ai pas la prétention de vous convier à une étude comparative en profondeur de l'espagnol et du français, loin de là. Mais les petites découvertes que j'ai faites depuis celle de Mendoza m'ont incitée à fouiller la question un peu plus. Je ne suis sans doute pas au bout de mes surprises, et mon petit doigt me dit par ailleurs que d'autres langues du tronc latin ont aussi préservé à certains mots un sens qu'a délaissé le français. Je vous fais néanmoins part de mes quelques trouvailles; elles sont accompagnées de traductions libres et de définitions en espagnol, toutes tirées du dictionnaire de la Real Academia Española.

Definitivamente

¿Y porqué había tenido que morir él, que tenía una tarea, una misión importante en la vida, y no yo, que no iba a hacer cosa que valiese la pena? Definitivamente, el mundo estaba mal hecho. [Pourquoi fallait-il qu'il meure, lui qui avait une

tâche, une mission importante à remplir dans la vie, et pas moi, qui n'allais rien réaliser qui vaille la peine? Décidément, le monde est mal fait.]

(Marina Mayoral, *Recóndita armonía*, Madrid, Alfaguara, 1994)

Definitivamente, employé dans le sens de « sûrement », « sans doute », « en effet » ou « décidément », se taille peu à peu une place en français, du moins dans la langue parlée. On nous a reproché de l'utiliser à tort pour traduire *definitely* dans ce sens, alors qu'en espagnol *definitivamente* s'emploie dans cette acception : *en efecto, sin duda alguna*. [En effet, sans aucun doute.]

Alternativa

Beba su copa, y luego la llevaré al cine, al zoológico, o si prefieren nos quedaremos a ver una serie de televisión. Cualquiera de las tres alternativas es buena. [Finissez votre verre, et après je vous emmènerai au ciné ou au zoo ou, si vous préférez, nous resterons ici et regarderons une série télévisée. L'une ou l'autre de ces trois possibilités me convient.]

(Ramón Díaz Eterovic, *Solo en la oscuridad*, Santiago de Chile, LOM Ediciones, 2003)

Dans cet exemple, je n'ai pas pu traduire *alternativas* par *alternative*, même si je sais très bien qu'*alternative*, après avoir été boudé, se trouve désormais dans les ouvrages de langue dans le sens de « possibilité », de « choix ». Que voulez-vous, j'ai été élevée autrement; dans mon temps, une *alternative*, c'était un choix entre deux possibilités. Utiliser ce mot pour parler d'un des éléments de ce choix, c'était calquer le sens anglais d'*alternative*. Eterovic, lui, peut cependant dormir tranquille; il a la caution de la Real Academia : *opción entre dos o más cosas; cada una de las cosas entre las cuales se opta*. [Choix entre deux ou plusieurs choses; chacun des éléments de ce choix.]

Cancelar

C'est connu, on ne « cancelle » pas une réunion (calque de *to cancel a meeting*), on l'« annule ». En français, *cancel* à un sens vieilli, celui que nous donne le *Trésor de la langue française* : annuler un document, un écrit par des ratures en forme de croix ou par des lacérations. *Cancelar* et *annuler* des lettres. Le

* L'usage peut varier d'un pays hispanophone à l'autre.

champ sémantique de *cancelar* est plus vaste en espagnol, ce qui fait qu'Eterovic peut très bien écrire :

*En mi oficina se acumulaban las cuentas y cada vez costaba más convencer a la casera que le **cancelaría** los meses de renta adeudados.* [Les comptes s'accumulaient dans mon bureau et il devenait chaque fois plus difficile de convaincre la logeuse que je règlerais les mois de loyer que je lui devais.]

(*La ciudad está triste*, Santiago de Chile, LOM Ediciones, 2000)

En effet, *cancelar* signifie annuler ou rendre inefficace un document public, une inscription dans un registre, une note ou une obligation officielle. Comme dans l'exemple ci-dessus, *cancelar* peut aussi vouloir dire régler une dette. Mais si le verbe a aussi le sens d'« abolir » et d'« abroger », difficile de savoir si le lauréat du prix Nobel de littérature Mario Vargas Llosa n'a pas dérapé en lui prêtant le sens ordinaire d'« annuler » :

*Y cuando quise **cancelar** el viaje, para no dejarla sola, insistió en que viajara.* [Et quand j'ai voulu annuler le voyage, pour ne pas la laisser seule, elle a insisté pour que je parte.]

(*Travesuras de la niña mala*, Madrid, Santillana Ediciones Generales, 2006)

Quelque bon samaritain voudra peut-être éclairer ma lanterne?

Hasta la fecha

Cette expression se traduit littéralement par « jusqu'à la date », et c'est dans le sens de « jusqu'à maintenant » qu'elle apparaît en 4^e de couverture de *Solo en la oscuridad* d'Eterovic :

*La segunda novela de la serie protagonizada por el detective Heredia, se publicó en el año 1992 en la Argentina y **hasta la fecha** permanecía inédita en Chile.* [Le deuxième roman de la série mettant en vedette le détective Heredia a été publié en 1992 en Argentine et demeurerait inédit au Chili à ce jour.]

(Santiago de Chile, LOM Ediciones, 2003; première édition : Buenos Aires, Editorial Torres Agüero, 1992)

N'est-ce pas là le sosie parfait de (*up*) *to this date*? Je lui trouve même un petit air de famille avec *jusqu'à date*, qu'on emploie à tort pour traduire l'expression anglaise.

Graduación et ansioso

J'ai constaté en parlant avec des Cubains qu'ils emploient *graduación* pour désigner le passage d'un niveau scolaire à l'autre, comme du primaire au secondaire. Vérification faite, ils ont raison : le mot a le sens d'action de graduer (*graduar*) ou son résultat. *Graduar*, c'est, dans l'enseignement intermédiaire ou supérieur, donner ou recevoir un baccalauréat, une

maîtrise ou un doctorat. Mais c'est aussi, dans n'importe quel établissement d'enseignement autorisé, conférer un autre type de grade. Et c'est ainsi qu'on célèbre sa *graduación* en espagnol, sa *graduation* en anglais et la « fin de ses études » en français, du moins quand on veut éviter l'anglicisme. Et s'il est vrai que l'on reçoit un *grade*, on ne *gradue* pas pour autant. Mario Vargas Llosa trouverait peut-être qu'on se prive d'un verbe utile, lui qui se sert de *graduar* pour faire passer des enfants à l'adolescence :

*... todas las chicas del barrio que tanto envidiaban a esas chilenitas venidas a Miraflores a revolucionar las costumbres de los niños que ese verano nos **graduamos** de adolescentes!* [Toutes les filles du quartier qui enviaient tant ces petites Chiliennes venues à Miraflores pour révolutionner nos habitudes, nous qui cet été-là étions passés de l'enfance à l'adolescence!]

(Ouvr. cité)

Enfin, j'ai aussi appris que l'on peut être « anxieux » de faire ou de vivre quelque chose sans que cela implique de la nervosité, de la crainte, voire de la peur. *Estar ansioso* (*ansiosa*) *por* (ou *de*) partage avec l'anglais *to be anxious to* le sens de « désirer ardemment quelque chose » (*que tiene deseo vehemente de algo*). Vargas Llosa le confirme :

*... todo el país estaba lleno de directores, actores, bailarines y músicos **ansiosos** por poner a la sociedad española al día, de hacer cosas nuevas.* [Tout le pays grouillait de directeurs, d'acteurs, de danseurs et de musiciens désireux de moderniser la société espagnole, de faire des choses nouvelles.]

(Ouvr. cité)

Si bien que quand mes amis me disent qu'ils sont *ansiosos por verme de nuevo*, je sais qu'ils ont hâte de me revoir... ■

Je remercie de leur aide Elisa Paoletti et Irma Nunan, de la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction.

Sources

Centre national de la recherche scientifique. *Le trésor de la langue française informatisé*, <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.

Real Academia Española. *Diccionario de la lengua española*, 22^e édition, <http://www.rae.es/rae.html>.

Traduire pour l'aviation civile et militaire

André Senécal

Les avions sont comme l'âme, ils ont des ailes et prolongent la vie.

Marcel Dassault

Le monde de l'aviation a toujours fasciné l'être humain. Les pionniers contemplaient avec envie le vol gracieux des oiseaux en cherchant des moyens de s'affranchir du sol pour s'élever dans l'azur. Les premiers vols, d'abord de Clément Ader, puis des frères Wright, ont confirmé la possibilité d'emprunter une autre voie que la terre ou l'eau pour se déplacer. Les progrès techniques réalisés au cours du XX^e siècle et jusqu'à tout récemment ont fait évoluer l'aviation au point de nous offrir aujourd'hui le tout nouvel avion de ligne Airbus A380 à deux ponts, les avions commerciaux CSeries de Bombardier et l'avion de chasse militaire furtif F35 *Lightning*. La fascination opère toujours devant les raffinements techniques qui permettent à ces appareils de réaliser, chacun dans son milieu, des performances qui les placent à l'avant-garde de la technologie.

Bien des traducteurs techniques qui travaillent en aviation partagent aussi une passion pour ce secteur de l'activité humaine, que ce soit pour sa composante scientifique (l'aéronautique), commerciale (l'aviation) ou militaire. Leur travail doit être marqué au coin d'une compétence tributaire de quatre facteurs importants : des connaissances spécialisées à jour, la connaissance de la terminologie spécialisée, des connaissances linguistiques adaptées et une connaissance suffisante du destinataire de la traduction et de ses idiosyncrasies.

Les connaissances spécialisées

Qu'il soit nécessaire de posséder des connaissances spécialisées suffisantes pour donner au traducteur une certaine aisance dans son travail est un truisme. Pourtant, certains traducteurs techniques ne consacrent qu'une portion congrue de leurs efforts à l'acquisition et à la mise à jour de leurs connaissances spécialisées, se contentant de solutions *ad hoc* qui leur permettront seulement de « passer à travers le texte ». Le caractère ponctuel de leurs recherches se prête mal à un investissement plus permanent, essentiel à leur travail. Se limiter à la recherche d'équivalents techniques ne fournit que des morceaux de solution hors contexte qui doivent être

validés. Cette façon de faire peut caractériser le travail du traducteur technique apprenti, en butte à des délais serrés. Par un manque d'assurance bien compréhensible, il pare au plus pressé sans toujours prendre le temps d'adopter une vision globale du document qu'il traduit. De toute évidence, le traducteur débutant ne maîtrise pas suffisamment son texte. Il doit donc être conseillé par un traducteur chevronné ou un réviseur, qui l'amènera à modifier sa méthode de travail pour lui permettre d'intégrer progressivement l'acquisition des connaissances techniques et scientifiques fondamentales, puis des connaissances spécialisées de son domaine de travail.

L'aviation civile partage beaucoup de notions techniques avec l'aviation militaire. Le traducteur technique doit d'abord assimiler les notions techniques et scientifiques de diverses disciplines fondamentales, comme la mécanique, l'électricité, l'électronique, la physique, la métallurgie et l'informatique. Ensuite, il doit comprendre comment est réalisé le vol, quelles sont les forces en présence qui permettent à un aéronef de prendre l'air et de s'y maintenir. C'est le sujet de l'aérodynamique. Le traducteur technique ayant à traduire le mot *lift** trouvera deux équivalents possibles pour ce terme anglais : **sustentation** et **portance**. Une recherche sommaire bien exécutée lui apprendra que la **sustentation** s'entend du « fait de se tenir en l'air », tandis que la **portance** renvoie à la « force assurant la sustentation ». Fort de cette distinction, le traducteur choisira donc le terme convenant à son contexte.

Sur le plan technique, le traducteur doit bien connaître le matériel aéronautique, la fonction de chaque composant et ses diverses caractéristiques (fabrication, fonctionnement, résistance mécanique, etc.). Dans un contexte donné, par exemple, il se demandera si le terme *airfoil* relève de l'aérodynamique ou de la mécanique aviation. À partir du moment où il comprend bien ce dont il s'agit, il optera pour **profil aérodynamique** ou **surface portante**, selon le contexte.

Il ne suffit pas d'acquérir des connaissances techniques spécialisées, encore faut-il les tenir à jour, ne serait-ce que pour suivre les progrès incessants de la science et des techniques et, par le fait même, maintenir sa compétence de traducteur spécialisé. Ainsi, la voilure de beaucoup d'avions de ligne modernes est dotée d'un plan situé généralement entre les

* Presque tous les exemples du présent article sont tirés de l'ouvrage *Traduire pour l'aviation civile et militaire : Guide pratique et Lexique anglais-français*, d'André Senécal, chez Linguattech éditeur (parution en mars 2012).

ailerons et les volets. Ce plan, non directement assujéti aux sollicitations du pilote sur les commandes, se déplace vers le haut ou le bas en fonction de « corrections » déterminées par le calculateur de bord. En anglais, ce plan est désigné *all-speed aileron*, et l'on ne sera guère surpris de trouver l'équivalent **aileron toutes vitesses** en français, résultat d'un calque créé sans réfléchir. Un équivalent plus approprié serait **aileron automatique**, qui met l'accent sur l'absence d'intervention humaine. Le fait qu'il puisse fonctionner à n'importe quelle vitesse ne permet pas de conclure que le pilote n'y soit pour rien. Comme on n'arrête pas le progrès, le nouvel avion de ligne Airbus A380 substitue à cet aileron la segmentation en trois parties de ses ailerons en bout d'aile. Chaque segment d'aileron se déplace indépendamment l'un de l'autre, un peu comme des touches de piano, en fonction des ordres du calculateur de bord. En plus de corriger finement l'assiette de l'avion, le déplacement des segments d'aileron sert à réduire la charge s'exerçant sur la voilure selon les conditions de vol.

Comme on le voit, l'acquisition de connaissances techniques spécialisées et leur tenue à jour contribuent grandement à la compétence du traducteur, améliorent sa productivité en réduisant le temps consacré aux recherches et lui permettent de disposer d'une palette expressive plus riche pour mener à bien son travail.

La connaissance de la terminologie spécialisée

Il existe un certain nombre de dictionnaires et lexiques spécialisés en aviation civile ou militaire. Ils renferment une terminologie de base de la spécialité sur laquelle s'entendent généralement tous les intervenants du milieu. Le traducteur technique doit posséder cette terminologie au point que les dictionnaires ou lexiques n'en viennent, à terme, qu'à servir d'aide-mémoire plus souvent qu'autrement. La connaissance de la terminologie spécialisée est intimement liée aux connaissances techniques spécialisées, ce qui permet au traducteur de corriger, le cas échéant, les erreurs qu'on trouve parfois dans les dictionnaires et lexiques du domaine. Témoin les deux exemples suivants.

En aérodynamique, le point où s'exerce la portance sur l'intrados d'une surface portante s'appelle *pressure centre* en anglais. L'équivalent correct en français est **centre de poussée**, et non « centre de pression », comme le mentionnent certains auteurs. En recherche et sauvetage militaires, l'opération consistant à ramener des combattants blessés, vers des installations médicales est désignée en anglais *aeromedical evacuation*. Certains documents militaires rendent ce terme par « évacuation aéro-médicale » en français, alors que l'équivalent correct est **évacuation sanitaire**.

On aura compris que la terminologie technique de l'aviation militaire et civile se double souvent d'une terminologie parallèle attribuable à une méconnaissance de la langue

« Un traducteur technique spécialisé doit pouvoir converser sans problème avec un ingénieur. »

d'arrivée par ses utilisateurs. Il faut être conscient de l'existence de cette terminologie parallèle imparfaite et rejeter la prétention des clients selon laquelle cette terminologie calquée se justifie du fait qu'il n'existe pas, selon eux, d'équivalents en français. Cette assertion est évidemment fausse. Quels que soient les progrès techniques réalisés en aviation civile et militaire, il existe, en français comme en anglais, un signifiant original pour désigner toutes les réalités. Illustrons notre propos d'un exemple.

Les avions de chasse modernes sont tous dotés d'un dispositif appelé *head-up display*. Ce dispositif, monté au-dessus du tableau de bord du pilote, consiste essentiellement en un miroir incliné qui projette sur la verrière les principales données de navigation et de pilotage. Le pilote peut ainsi visualiser ces données sur la verrière, sans avoir à baisser la tête vers les instruments de bord et risquer une désorientation, si ce n'est une perte de conscience, lorsqu'il évolue sous forte accélération, surtout en virage. Le fait de pouvoir consulter ces données essentielles sur la verrière lui permet en même temps de garder une vue d'ensemble de la situation aérienne. L'équivalent généralement proposé pour *head-up display* par les divers dictionnaires et lexiques est « indicateur tête haute ». Pourtant, l'équivalent **collimateur de pilotage** est l'équivalent correct et il existe depuis longtemps. C'est une méconnaissance de la terminologie spécialisée établie et utilisée qui donne lieu à une terminologie parallèle. Quoi qu'il en soit, nous verrons plus loin qu'il n'est pas toujours possible de faire table rase de la terminologie parallèle pour remettre une traduction adaptée au destinataire.

Enfin, s'il faut être vigilant quant à l'utilisation injustifiée d'une terminologie calquée sur l'anglais dans ses traductions techniques, il ne faut pas pour autant rejeter l'emprunt, processus de lexicalisation légitime en français. Par exemple, le mot **carter**, qui doit son origine au mécanicien anglais J. H. Carter qui l'a inventé, désigne une enveloppe généralement amovible qui recouvre des organes mécaniques en mouvement. Il désigne aussi le contenant d'huile monté à la partie inférieure d'un moteur. Le terme est d'usage courant en français technique.

Des ressources linguistiques adaptées

Il va de soi que le traducteur technique doit posséder une excellente connaissance de la langue d'arrivée. Le fait de travailler en technique ne le dispense pas d'une qualité linguistique tout aussi rigoureuse que s'il œuvrait en traduction générale. Voilà pourquoi, à l'instar de la tenue à jour des connaissances techniques spécialisées, celle des connaissances linguistiques doit aussi faire partie du maintien de la compétence globale du traducteur. Il est malheureux de constater parfois une certaine négligence à cet égard, négligence qui peut miner tout le travail de recherche. En effet, une traduction par ailleurs techniquement juste pourrait être affligée de coquilles défigurant le texte. Ces coquilles sont souvent des détails (p. ex. oubli de la marque du pluriel, erreur d'utilisation d'une préposition ou d'une conjonction), mais elles n'en sont pas moins agaçantes, et elles ne manqueront pas de sauter aux yeux du client pour lui donner une mauvaise impression de la traduction reçue. Le traducteur ne doit pas présumer que l'effort consenti à rendre un contenu technique difficile prédisposera le client à plus de tolérance devant ce genre d'erreur.

La connaissance du destinataire

Si l'acquisition et la tenue à jour de connaissances techniques spécialisées donnent au traducteur une aisance dans les documents à traduire, elles ont une conséquence non négligeable pour l'accueil que le client ou le destinataire de la traduction lui réservera. Tôt ou tard, le traducteur sera amené à communiquer avec son client pour lui poser des questions, faire clarifier un passage ou demander des précisions techniques. La compétence d'un traducteur technique dans sa spécialité influence sa façon de communiquer, et le client aura tôt fait de s'apercevoir que le traducteur sait de quoi il parle, ce qui le rassurera sur la qualité de la traduction à venir. L'expérience aidant, le traducteur peut même, le cas échéant, signaler à son client des erreurs techniques dans l'énoncé du texte de départ. En fait, un traducteur technique spécialisé doit pouvoir converser sans problème avec un ingénieur. Autre conséquence intéressante, le traducteur en vient à être considéré comme un spécialiste de la discipline et il est reconnu comme tel par ses pairs et ses supérieurs. Dans bien des cas, le client reconnaît aussi cette compétence, par exemple en invitant le traducteur à faire partie de certains comités.

Autre point : en anglais, l'infinitif et l'impératif prennent la même forme. Mais en français, le traducteur pourrait se trouver devant un dilemme : décider s'il faut utiliser l'impératif ou l'infinitif dans son document. Son choix reposera alors sur la nature du document, sa fonction et le genre de relation que désire entretenir l'auteur avec le destinataire du document.

En aviation militaire, le secteur de l'instruction est propice à une relation plus étroite entre un instructeur et ses stagiaires. Une instruction plus personnalisée favorise l'apprentissage;

par conséquent, **l'impératif** s'imposera dans l'énoncé de l'exécution de différentes tâches. Soit l'exemple suivant :

Drain fuel from tank of wing being removed.

Remove wing root fairings and fairing plates.

Compte tenu du contexte, on traduira de la façon suivante :

Videz le réservoir de carburant de l'aile faisant l'objet de la dépose.

Enlevez les carénages d'emplanture d'aile et les plaques de carénage.

Dans le contexte de la maintenance aéronautique courante, les consignes précédentes sont énoncées de façon absolue. Les organisations, fabricants ou constructeurs ont des rapports neutres avec les entreprises, groupes, escadres, escadrons, unités, etc., à qui sont destinés leurs documents. Voilà pourquoi le traducteur technique optera pour **l'infinitif** dans l'énumération des tâches à exécuter :

Vider le réservoir de carburant de l'aile faisant l'objet de la dépose.

Enlever les carénages d'emplanture d'aile et les plaques de carénage.

Enfin, le traducteur technique, tout en faisant preuve de rigueur relativement au respect des règles régissant la langue d'arrivée, doit tout de même pouvoir consentir à certains compromis, surtout si ces derniers ont pour objet de faciliter la compréhension en privilégiant la qualité de l'expression plutôt que la qualité de la langue. Dans la traduction d'examen destinés à des techniciens, il convient de s'en tenir à la terminologie de la documentation d'étude, celle que les techniciens connaissent, et de ne pas utiliser une terminologie peut-être plus correcte ou idiomatique, mais que les techniciens ne connaissent pas. Le travail du traducteur technique est de s'assurer que les techniciens comprennent bien les questions pour pouvoir y répondre de leur mieux. La traduction ne doit pas constituer un facteur de risque susceptible d'influencer le résultat de l'examen.

Quiconque utilise la documentation technique en aéronautique se rend bien compte de la présence importante de l'anglais (sous forme de calques) et de ses sigles même en français. Nous avons vu qu'il existe des signifiants bien formés en français pour nommer les réalités. Afin de favoriser l'assimilation de ces signifiants par le destinataire habitué à la documentation de langue anglaise, le traducteur technique peut les faire suivre de leur sigle anglais courant, s'il existe. Le destinataire établit alors un lien entre le sigle anglais, qu'il connaît bien, et le terme juste en français, qu'il apprend à connaître. Rien ne s'oppose par la suite à ce que le traducteur poursuive la traduction du document en ne mentionnant que le sigle anglais, surtout si la répétition du signifiant, tant en anglais qu'en français, se révélait fastidieuse.

The cockpit voice receiver (CVR) did not record any indication that either pilot was confused about the aircraft position. The CVR data indicate that both pilots noted the absence of edge lights on the runway but continued the take-off roll.

L'enregistreur phonique (CVR) ne contient aucune indication laissant croire que l'un ou l'autre des pilotes avait des doutes sur la position de l'avion. Les données du CVR indiquent que les deux pilotes ont remarqué l'absence de feux de bord de piste, mais qu'ils ont poursuivi la course au décollage.

De toute façon, il est impossible de faire abstraction des nombreux sigles anglais (ATC, CVR, FDR, HSI, HUD, VOR, etc.) émaillant les documents techniques en aéronautique. Ils sont pour la plupart utilisés dans toutes les langues, comme en témoigne un extrait de la note de synthèse du 29 juillet 2011 du Bureau d'Enquêtes et d'Analyses sur l'accident du vol 447 d'Air France entre Rio de Janeiro et Paris :

Au début du CVR, peu après minuit, l'avion est en croisière au niveau de vol 350. (Français)

Zu Beginn der Aufzeichnungen des CVR, kurz nach Mitternacht, befand sich das Flugzeug auf der Reiseflughöhe FL350. (Allemand)

No início do CVR, pouco depois da meia-noite, o avião está em cruzeiro ao nível do voo 350. (Portugais)

Bien connaître le destinataire de ses traductions conditionne aussi la reformulation adoptée pour communiquer clairement le message en aviation civile et militaire. Caractère spécialisé du message mis à part, l'expérience montre qu'il est plus difficile de satisfaire un technicien qu'un scientifique pour toutes sortes de bonnes... et mauvaises raisons. Sans entrer dans le détail, il convient de formuler ici quelques constatations.

En général, les techniciens sont peu en contact avec la langue française technique courante. La langue anglaise domine largement la communication en aviation civile et militaire. Aussi, une bonne partie de la formation des techniciens se fait en anglais ou est fortement inspirée de sources de langue anglaise. Par conséquent, leur connaissance de la langue française technique est souvent perfectible, et ils auront parfois tendance à voir une erreur dans une tournure ou un terme technique méconnus. De plus, ils ont souvent tendance à évaluer la traduction française en fonction de leur capacité à lire l'anglais en filigrane. Que peut alors faire le traducteur devant ces constats? Certainement pas passer outre, drapé dans la toge de la vertu linguistique. Il peut privilégier une terminologie technique de base, susceptible d'être comprise par le plus grand nombre, simplifier la formulation autant que faire se peut, et adopter la terminologie parallèle du client dans la mesure où elle ne gauchit pas le sens et qu'elle favorise clairement la compréhension.

Le sens du compromis

Nous venons de voir seulement quelques-unes des réalités auxquelles est confronté le traducteur technique qui travaille en aviation civile et militaire. À n'en pas douter, les défis sont nombreux, mais le travail est passionnant. Côté actualité technologique est très stimulant pour tout traducteur technique soucieux de fournir des traductions rigoureuses et utilisables par ses destinataires. Enfin, le sens du compromis étant une qualité essentielle pour bien réussir dans ce secteur d'activité, le traducteur devra néanmoins toujours s'assurer qu'il ne le fait jamais dériver vers la compromission. ■

Writing cramps your style?

Language Portal of Canada

Everything you need to study, work and communicate effectively in both official languages.

ourlanguages.gc.ca

Government of Canada / Gouvernement du Canada

Canada



André Guyon

Translation: Emma Harries

Initiation aux macros pour les langagiers

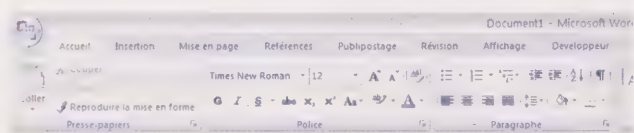
J'entends souvent des collègues parler de macros qu'ils ont créées ou trouvées et qu'ils voudraient mettre en commun. Ma chronique ne s'adresse pas à eux, mais plutôt aux personnes qui n'ont jamais fait de macros. Je vais leur montrer à quel point c'est facile d'en créer.

À l'origine, *macro* voulait dire *macro-instruction*, c'est-à-dire une séquence d'actions en une seule commande. Par la suite, les langages de macros sont devenus de véritables langages de programmation très puissants. Ils peuvent maintenant faire bien d'autres choses que des actions limitées au logiciel d'où ils proviennent – par exemple, une macro de Word pourrait trouver un fichier créé par Photoshop et le supprimer.

Une mise en garde avant d'entrer dans le vif du sujet : même si une macro fonctionne bien pour vous, rien ne garantit qu'elle fonctionnera bien ailleurs.

J'utilise présentement la version 2007 de Microsoft Word comme logiciel de traitement de texte. Contrairement aux versions précédentes, quand on installe MS-Office 2007, la partie macros ne s'installe pas. Il est donc probable qu'une partie de ce que je vais montrer ici ne corresponde pas à votre installation actuelle.

Parmi les onglets de mon logiciel, le dernier se nomme **Développeur**. Pour créer une macro, cliquez sur cet onglet.



Les macros de Word se déclinent en deux niveaux. Au premier niveau, le logiciel enregistre tout simplement la dernière opération. Pour reproduire l'opération, il faut lancer la macro ou employer un raccourci-clavier.

Pour les besoins de la chronique, je vais créer une macro qui permet d'inverser deux lettres que j'ai tendance à intervertir. Je tape trop souvent *ordianteur* au lieu de *ordinateur*. Je vais donc positionner le curseur juste avant la première des lettres interverties (le *a* de *ordianteur*) et lancer la création d'une macro, en cliquant sur **Enregistrer une macro**.

Introduction to macros for language professionals

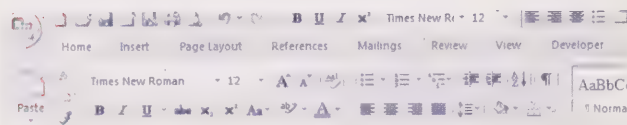
I often hear colleagues talking about macros that they've created or found and would like to share with others. My article is not aimed at them, but rather at those who have never created a macro before. If you're in the latter group, I'm going to show you just how easy creating macros can be.

Originally, "macro" meant "macro instruction," that is, a sequence of actions triggered by a single command. Macro languages later became true, powerful programming languages. Now macros can do much more than initiate actions in the software they come from. For instance, a Word macro could find and delete a file created in Photoshop.

A word of caution before getting down to business: even though a macro might work well for you, nothing guarantees that it will work well elsewhere.

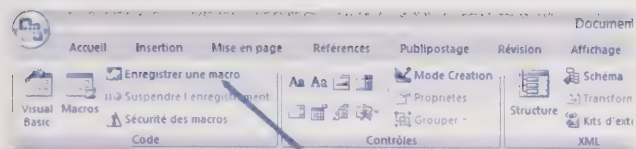
The word processing software that I'm currently using is Microsoft Word 2007. Unlike with previous versions, when you install MS Office 2007, the macros part is not automatically installed. Therefore, there's a good chance that some of what I'm going to show you now does not match your current set-up.

In my software, the far right tab is called **Developer**. To create a macro, click on the **Developer** tab.

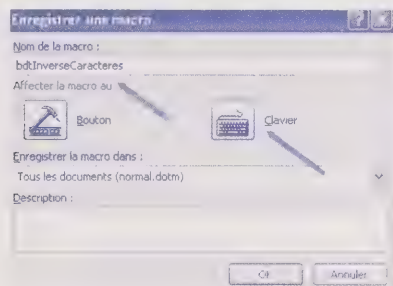


Macros in Word can be created at two levels. At the first level, the software simply saves the last operation. To repeat the operation, run the macro or use a keyboard shortcut.

For the purposes of this column, I'm going to create a macro for inverting two letters whose order I often have to switch. I frequently type *compute* instead of *computer*. I am therefore going to place the cursor just in front of the first inverted letter (i.e. the *r* in *compute*) and click on **Record Macro**.

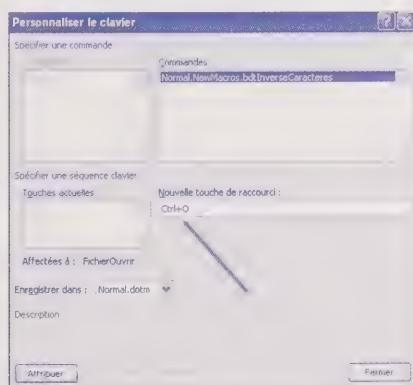


Le logiciel propose un nom par défaut : Macro1, Macro2, etc. Si je crée souvent des macros, un tel nom ne m'aidera pas à me souvenir de la différence entre Macro1 et Macro44, par exemple. C'est pourquoi je nommerai ma macro **bdtInverseCaracteres***.



Je veux aussi attribuer un raccourci-clavier à cette macro. Attention! Si j'utilise un raccourci-clavier déjà associé à une fonction de Word, la nouvelle macro s'exécutera au lieu de la fonction attendue. Par exemple **Ctrl+G**, **Ctrl+U** et **Ctrl+I** sont les raccourcis-claviers permettant d'insérer respectivement le gras, le souligné et l'italique.

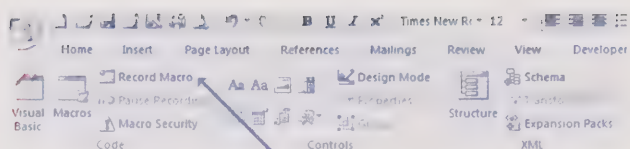
J'attribue donc un raccourci-clavier que je n'utilisais jamais, soit **Ctrl+O** (touche Ctrl et touche O enfoncées simultanément).



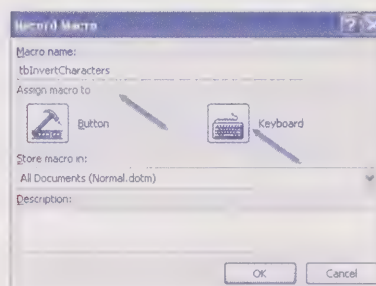
J'entre le raccourci-clavier voulu, puis je clique sur le bouton **Attribuer**, dans le coin inférieur gauche.

La boîte **Touches actuelles** contient maintenant mon raccourci-clavier. Il suffit de cliquer sur le bouton **Fermer** pour revenir au texte.

* Je n'utilise pas de caractères accentués, et les espaces sont interdits. La majuscule permet de mettre plus d'un mot sans trop sacrifier à la lisibilité.

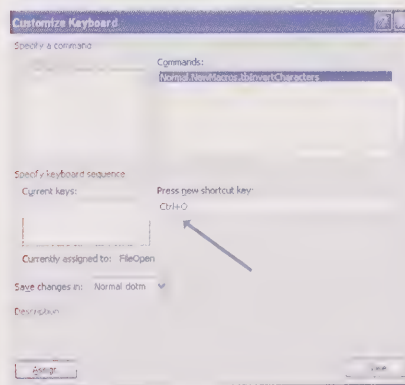


The software suggests a default name: Macro1, Macro2, etc. If I create a lot of macros, that kind of name will not help me remember the difference between, say, Macro1 and Macro44, so I'm going to name my macro **tbInvertCharacters**.*



I also want to create a **Keyboard** shortcut for this macro. I have to be careful, however, because if I use a keyboard shortcut already associated with a Word function, the new macro will replace the existing one. For example, **Ctrl+B**, **Ctrl+I** and **Ctrl+U** are the shortcuts for bold, italics and underline respectively.

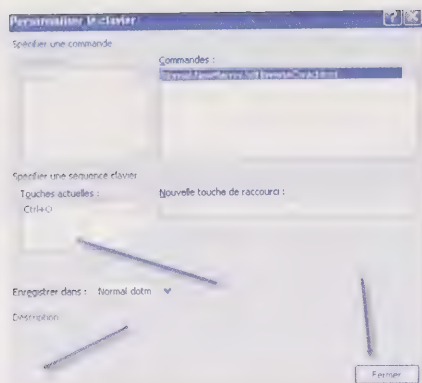
I therefore assign it a shortcut that I have never used: **Ctrl+O** (the Ctrl key and the O key pressed simultaneously).



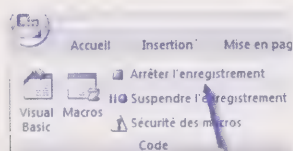
I enter the shortcut I have chosen and then click on **Assign**, at the bottom left.

The **Current keys** box now contains my shortcut. All I need to do is click on **Close** to return to my text.

* I don't use accented characters, and since you can't put spaces in the name, I capitalize the first letter of each word in order to be able to distinguish between the words.



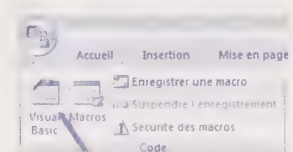
Je supprime le *a* devant le *n*, puis j'insère un *a* après le *n*. Ensuite, je mets fin à l'enregistrement de la macro (**Arrêter l'enregistrement**).



La macro est complète. Elle me permet maintenant de procéder à ces interventions grâce à mon raccourci-clavier **Ctrl+O**... mais seulement pour ces deux lettres.

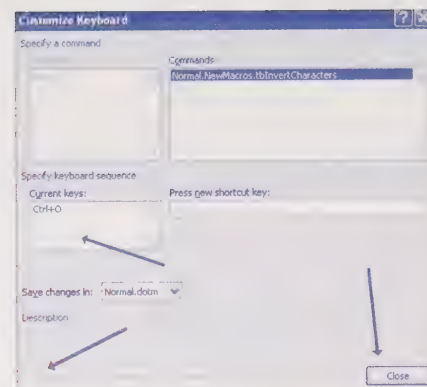
Une macro générale

Si je veux généraliser ma macro, je dois passer au deuxième niveau, qui me permet de modifier une macro existante, voire d'en créer une de but en blanc dans l'éditeur de Visual Basic for Applications.

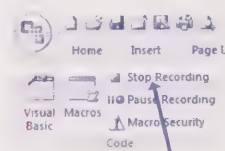


Les macros deviennent toutes une sous-routine d'un ensemble. Voici le code qu'a généré l'enregistrement de ma première macro :

```
Sub bdtInverseCaracteres()  
.  
    bdtInverseCaracteres Macro  
.  
.  
    Selection.Delete Unit:=wdCharacter, Count:=1  
    Selection.MoveRight Unit:=wdCharacter, Count:=1  
    Selection.TypeText Text:="a"  
End Sub
```



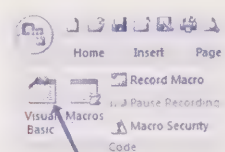
Next, I delete the *r* in front of the *e*, then insert an *r* after the *e* and click on **Stop Recording**.



The macro has been created. I can now use my **Ctrl+O** shortcut to carry out this operation, but only with these two letters.

A general macro

If I want to make my macro general, I have to go up to the next level, which allows me to change an existing macro or even create a new one directly in the Visual Basic for Applications editor.



This macro, like all macros, becomes a subroutine.

Here is the code generated when I recorded my macro example above:

```
Sub tbInvertCharacters()  
.  
    tbInvertCharacters Macro  
.  
.  
    Selection.Delete Unit:=wdCharacter, Count:=1  
    Selection.MoveRight Unit:=wdCharacter, Count:=1  
    Selection.TypeText Text:="r"  
End Sub
```

En français, maintenant. Grâce à la macro, le logiciel efface le premier caractère, se déplace d'un caractère sur la droite, puis insère un *a* à droite. Pour généraliser la macro, je voudrais pouvoir inverser n'importe quelle lettre. Je vais donc ajouter quelques lignes avant celle qui commande l'effacement du premier caractère.

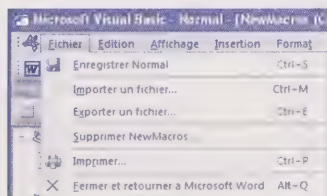
Voici le code de la macro modifiée :

```
Sub bdtInverseCaracteres()
.
.
. bdtInverseCaracteres Macro
.
.

Dim Caractere As String
Selection.MoveRight Unit:=wdCharacter, Count:=1,
Extend:=wdExtend
Caractere = Selection.Text
Selection.Delete Unit:=wdCharacter, Count:=1
Selection.MoveRight Unit:=wdCharacter, Count:=1
Selection.TypeText Text:=Caractere
End Sub
```

Qu'est-ce que j'ai fait? J'ai ajouté trois lignes. D'abord, l'énoncé **Dim** déclare une variable qui servira de contenant pour le caractère. La ligne qui suit sélectionne un caractère à droite du curseur et la suivante place le caractère dans la variable. Ensuite, dans l'avant-dernière ligne, on a remplacé le fait de toujours insérer *a* par l'insertion du caractère interverti, quel qu'il soit (la variable **Caractere**).

Une fois la macro terminée, je peux retourner à mon texte en sélectionnant l'option **Fermer et retourner à Microsoft Word** du menu **Fichier**.



Voilà. C'était un cours en accéléré sur la création de macros. J'aurais pu vous fournir des milliers de détails supplémentaires sur le sujet. J'espère simplement vous avoir donné le goût de vous approprier la technologie sous-jacente aux macros. Vous êtes mal pris? Vous pouvez toujours consulter le fichier d'aide de Word, mais sachez qu'il existe de nombreux sites bien faits infiniment plus clairs que cette « aide ».

Je suggère souvent aux gens de faire une macro qui enregistre une séquence de commandes en direct, puis d'examiner le code. À la longue, on s'habitue et on voit si on aime ça ou pas.

Je vous souhaite un printemps rempli de *macrodécouvertes*. ■

In plain English: the macro deletes the first character to the right of the cursor, moves the cursor one character to the right and inserts an *r* to the right of the cursor. However, I would like to make the macro general so that I can invert any two letters. I'm therefore going to add a few lines in front of the one with the command to delete the first character.

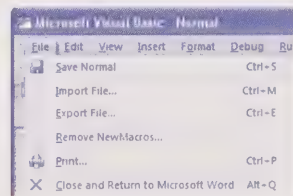
Here is the coding for the new macro:

```
Sub tbInvertCharacters()
.
.
. tbInvertCharacters Macro
.
.

Dim Character As String
Selection.MoveRight Unit:=wdCharacter, Count:=1,
Extend:=wdExtend
Character = Selection.Text
Selection.Delete Unit:=wdCharacter, Count:=1
Selection.MoveRight Unit:=wdCharacter, Count:=1
Selection.TypeText Text:=Character
End Sub
```

What did I do? I added three lines. First of all, the **Dim** statement declares a variable that will contain the character. The following line selects the character to the right of the cursor, and the next line places the character in the variable. Then, in the second-last line, the command to always insert an *r* is replaced by a command to insert whatever the inverted character is (our variable **Character**).

Once the macro has been completed, I can return to my text by selecting the option **Close and Return to Microsoft Word** from the **File** menu.



There you have it, a crash course on creating macros. I could have provided you with tons of additional information on the topic, but the purpose of this article is just to introduce you to the underlying technology of macros so that you try it out. If you have any trouble, you can always consult Word Help, but keep in mind that there are many sites that provide much clearer information than Word Help.

I often advise people to create a macro themselves and then look at the code. In the long run, you'll get used to it, and then you'll know whether you like it or not.

I hope spring brings you many interesting discoveries. ■

La langue et Pavlov

Maurice Rouleau

Ne faut-il pas regretter le temps scolaire sacrifié en vain à retenir des exceptions, qui aurait pu servir à acquérir soit une ouverture d'esprit, soit des connaissances supplémentaires?

Augustin Paul

Tout professeur, sans le savoir, laisse sa marque chez l'étudiant. Bonne ou mauvaise. Dans mon cas, il en est un que je me rappelle comme si c'était hier. C'est vous dire la marque qu'il a laissée! In..dé..lé..bi..le.

Ce qui l'a rendu si important à mes yeux – je ne l'ai compris que plus tard –, c'est la façon qu'il avait d'aborder un problème, mathématique en l'occurrence. Un jour, il nous demande quelle est l'équivalence de $\cos(a + \beta)$. $\cos a \cos \beta - \sin a \sin \beta$ ou $\cos a \cos \beta + \sin a \sin \beta$? Nous l'ignorions tous. Ce que nous savions par contre, c'était où trouver la réponse. Nous voyant tous chercher dans notre « bible » (*Mathematical Tables*), il nous dit : « Vous ne l'aurez pas toujours sous la main. » Et il se met à dériver l'équivalence recherchée. Lui, savait d'où elle venait. Nous, pas. Il avait devant lui des chiens de Pavlov... Cela ne faisait aucun doute dans son esprit, car il enchaîne aussitôt en nous demandant si quelqu'un pouvait effectuer une simple multiplication en commençant par la gauche plutôt que par la droite. On aurait entendu une mouche voler. Un silence de mort. Un silence assourdissant. Il venait de faire la preuve, d'une manière on ne peut plus éloquente, que nous savions comment faire, mais ignorions pourquoi nous le faisons. Bref, nous étions bel et bien des chiens de Pavlov. Nous avions été « conditionnés » à effectuer la bonne suite d'opérations pour obtenir la réponse, mais nous n'étions pas foutus d'expliquer pourquoi cela fonctionnait.

J'ai compris, beaucoup plus tard, que l'apprentissage de la langue maternelle tient, lui aussi, du réflexe de Pavlov, *mutatis mutandis*. J'avais appris comment dire, comment écrire, sans jamais me demander pourquoi. C'était inutile, car ce qu'on attendait de moi, c'était que je mémorise, purement et simplement – pour ne pas dire bêtement –, les faits de langue (grammaticaux, syntaxiques, orthographiques, etc.) qui constituent le « bon parler » ou ce qu'on avait décidé que serait le « bon parler ». Et si je pouvais régurgiter, sur demande, tout ce qu'on m'avait forcé à mémoriser, le succès m'était assuré.

Encore de nos jours, c'est la façon d'enseigner une langue : à coups de « règle », à coups de « dictionnaire », à coups de « grammaire », à coups de « c'est comme ça ». Et c'est ce que j'ai fait, moi aussi. Jusqu'au jour où...

Jusqu'au jour où j'ai eu à expliquer à un ami colombien, désireux d'apprendre le français, pourquoi il lui fallait dire ceci plutôt que cela. En matière de langue, tout n'est pas rationnel, j'en suis très conscient, mais n'avoir à fournir comme explication que « c'est comme ça » devient gênant à la longue.

J'ai donc fouillé pour en savoir plus sur ma langue. Je suis maintenant en mesure de dire que plus j'en apprends*, plus je comprends pourquoi tant d'enseignants jettent leur dévolu sur l'acquisition de réflexes « conditionnés » : la logique n'est pas souvent au rendez-vous. Pire, la langue souvent se contredit elle-même. Arrivent alors les trop nombreuses exceptions qui émaillent le « bon usage » et, conséquemment, les difficultés que présente l'apprentissage du français.

Pourquoi, l'espace d'un instant, ne pas vous mettre dans la peau de celui qui veut expliquer à un allophone pourquoi...

Q. Pourquoi *atmosphère*, *hémisphère* et *planisphère* ne sont-ils pas du même genre?

R. Parce que c'est comme ça.

Quand j'étais jeune, on m'a « conditionné » à penser que l'*atmosphère* est **LA** chemise de la Terre. Donc, féminin. À l'époque, je trouvais ce truc génial. Aujourd'hui, je le trouve plutôt bête. Je venais certes d'apprendre, grâce à ce moyen mnémotechnique, que *atmosphère* est féminin, mais j'ignorais tout des 28 autres mots qui, dans le *Petit Robert 2010*, se terminent par *-sphère*. On aurait pu nous expliquer qu'en français un mot formé d'un préfixe prend le genre du nom préfixé : *hémicycle* (masc.), *hémicellulose* (fém.), *supraconducteur* (masc.), *supranationalité* (fém.), *quasi-totalité* (fém.), *quasi-synonyme* (masc.), etc. Mais pour cela il aurait fallu que l'enseignant le sache et qu'il sache également qu'il y a deux exceptions : *planisphère* et *hémisphère*!

Pourquoi ces deux mots ne sont-ils pas, eux aussi, féminins? Cette incongruité a déjà été relevée, voilà plus de deux siècles, par Jean-François Féraud. À l'entrée *planisphère* de son *Dictionnaire critique de la langue française*¹ (1787), il

* Le fruit de ces recherches, je le présente sous forme de blogue : *La langue française et ses caprices ou les caprices de ceux qui la régentent*, à l'adresse <http://rouleau.m.wordpress.com/>.

écrit : « Quoique ce mot soit un composé de *sphère*, qui est du *féminin*, l'**usage** l'a fait *masculin*. » Le critère absolu de l'acceptabilité d'un fait de langue serait donc l'**usage**! Comment alors concilier cette proclamée suprématie de l'**usage** avec ce qu'on peut lire, dans le même ouvrage, à l'entrée *atmosphère* [sic] :

M. Bailly, ou son Imprimeur, fait *atmosphère* [sic], masc.

«Vers les poles, dont l'*atmosphère* est moins agité, puisqu'on y est tout-à-fait immobile.» Il faut *agitée*.

M. Linguet dit aussi: «C'est dans *cet atmosphère* qu'un prisonier respire.» Il faut *cette atmosphère*.

Prétendre que Bailly et Linguet sont fautifs, c'est ignorer que l'Académie française, en 1694, dans la 1^{re} édition de son dictionnaire, donnait *atmosphère* comme nom masculin. Tout comme *planisphère* et *hémisphère*. Ce devait être, il faut croire, l'**usage**! Mais, dans la 4^e éd. (1762), seul *atmosphère* est devenu féminin. Pourquoi l'**usage** n'a-t-il modifié que celui-là? Mystère. Fort heureusement, tous les mots qui sont apparus plus tard et qui se terminent par *-sphère* ont été créés féminins. Il faut donc savoir que – et surtout ne pas se demander pourquoi – *planisphère* et *hémisphère* sont masculins, et eux seuls. Il faut être « conditionné » à les utiliser comme tels.

Q. Pourquoi faut-il dire **LE** héros mais pas **LA** héroïne?

R. Parce que c'est comme ça.

Un francophone de naissance ne se pose pas la question. Il sait, lui, car c'est ce qu'il a toujours entendu dire. Pour un allophone, il en est bien autrement.

Est-ce le *h* aspiré de *héros* qui est devenu muet chez Madame ou le *h* muet de *héroïne* qui est devenu aspiré chez Monsieur? En pratique, cela n'a aucune importance. Mais en savoir un peu plus pourrait peut-être simplifier la tâche à l'allophone qui, désirant s'exprimer correctement, se demande si le *h* initial de tel mot français est muet ou non. Y aurait-il une règle qui lui permettrait de savoir, autrement qu'à force de l'entendre dire, la nature du *h* en question? Par exemple, faut-il dire *l'hernie discale* ou *la hernie discale*? La notion d'*handicap* ou la notion de *handicap*? Une sauce à

« J'ai compris, beaucoup plus tard, que l'apprentissage de la langue maternelle tient, lui aussi, du réflexe de Pavlov, mutatis mutandis. »

l'harissa ou une sauce à *la harissa*? En tant qu'*huissier* ou en tant que *huissier*? *L'hideuse* figure ou *la hideuse* figure? Les cris de *l'hyène* ou les cris de *la hyène*? Voilà, le problème est posé.

Vaugelas est venu à notre secours. Il a formulé une règle générale, claire et fort simple : le *h* initial d'un mot français est muet si ce dernier vient d'un mot latin commençant par *h* : l'honneur (de *honor*) ; l'heure (de *hora*). Il n'y avait plus rien à ajouter ; tout était dit. Mais, Vaugelas d'ajouter, cette « règle générale infaillible en presque tous les mots souffre exception en celui-ci : il faut dire le *héros* ». Il aurait été plus exact de dire « souffre **DES** exceptions », car *héros* ne fait pas bande à part. Nous n'avons qu'à penser à : *hennir*, *hennissement*, *harpie*, *haleter***, *hernie*, *hérisson*, *hiatus*, *huissier*, *hyène****, sans oublier *hiérarchie*, *hiérarque*, *hiératique*, *hiérodoule*. Même s'ils viennent tous du latin, leur *h* initial est aspiré.

Vaugelas a même ajouté : « Il n'importe pas que les Latins l'aient pris des Grecs, il suffit que les Latins le disent ainsi... » Cela signifie-t-il que le *h* n'est pas muet si le mot vient du grec? On pourrait le penser. Mais, en fait, le seul mot français d'origine grecque ayant un *h* initial aspiré – n'essayez pas de savoir pourquoi – serait *holisme*. Mais cela n'empêche pas *holocauste*, pourtant formé du même préfixe, d'avoir, lui, un *h* muet! C'est comme ça. Il serait donc plus exact de dire, comme Goosse l'a fait, que **généralement** les mots d'origine autre que latine ou grecque possèdent un *h*

* Si l'usage est roi, comment expliquer le nombre impressionnant d'ouvrages du genre *Ne dites pas..., mais dites...* ou *Dictionnaire des difficultés...*? Ce ne peut être les usagers qui créent l'usage, car on les corrige continuellement.

** On ne s'entend toutefois pas sur son étymologie. Certains le donnent comme dérivé de *aleter* (battre des ailes), d'autres de *halare* (souffler), tout comme *haleine*. [*Haleter* a un *h* aspiré ; *haleine*, un *h* muet.]

*** Le *Petit Robert* lui attribue un *h* muet ou aspiré. Mais d'après le *Dictionnaire de l'Académie française* (9^e éd., 1985), le *h* initial n'est que muet.

initial aspiré. Règle fort peu utile, car, de nos jours, rares sont ceux qui connaissent le latin ou le grec. À l'époque de Vaugelas, c'était bien différent.

Il n'est évidemment pas question pour l'allophone d'apprendre le grec et le latin, car même s'il les connaissait, il ne serait pas au bout de ses peines. Il lui faudrait retenir les exceptions. Il doit donc mémoriser les 189 mots qui, selon Grevisse, ont un *h* aspiré, et surtout ne pas se demander pourquoi il en est ainsi.

Q. Pourquoi faut-il dire **SA** victoire, mais **SON** éclatante victoire?

R. Parce que c'est comme ça.

Hors contexte, personne n'oserait prétendre que mettre au masculin un adjectif qui détermine un nom féminin est correct d'un point de vue grammatical. C'est pourtant ce que nous faisons quand nous disons *SON éclatante victoire*.

La règle générale est pourtant claire : l'adjectif s'accorde en genre et en nombre avec le nom (ou pronom) auquel il se rapporte. Alors pourquoi ne pas dire **SA** éclatante victoire? Parce que, dira-t-on, le français ne tolère pas la juxtaposition de deux voyelles, une finale et une initiale (ou un *h* muet qui équivaut à une voyelle). Une telle conjonction agaçaient tellement l'oreille des anciens – ils l'avaient très sensible – qu'ils ont inventé toutes sortes de trucs pour l'éviter. En voici quelques-uns : *cE commerçant/cET arbre; la vérité touTE nue/la vérité touT entière; le nouVEAU livre/le nouVEL an**; la porte **DU** théâtre/la porte **DE L'**ancien théâtre. Soit, mais aucun de ces trucs n'est d'une inconséquence aussi flagrante que d'utiliser un adjectif masculin avec un nom féminin**. L'intolérance, qu'ont manifestée les anciens à cette agaçante conjonction, est toutefois fort sélective. Ils ont accepté, et même **prescrit**, que l'on écrive *presquE Autant****...; *sI Elle*...; *prends-lE Aussi*; *cE À* quoi je pense; *sI Un* tel livre...; être *sI Adroit*; à *toutE Heure*, etc. Alors, pourquoi **sA Éclatante** victoire serait-il si choquant? Parce que c'est comme ça!

Autre possibilité : l'allophone pourrait se demander pourquoi ne pas dire *s'éclatante victoire*? L'élision de la voyelle finale n'est-elle pas courante en français! Il suffit de penser à : *il faut qu'il*...; *s'il est capable*...; *L'église*...; *donne-m'en*; *jusqu'ici*...

« On a donc préféré faire un accroc au bon sens, à la logique, plutôt que choquer l'oreille délicate, mais fort sélective, de certaines gens. »

lorsqu'en 2001..., etc. Dans ces cas-là, c'est acceptable, mais pas dans *s'éclatante victoire*? Pourtant, une telle élision n'a pas toujours été interdite. On trouve dans la Chanson de Roland, écrite à la fin du XI^e siècle :

*E Durendal, s'espee, en l'autre main*².

Marot (1496-1544), dans sa célèbre épigramme sur l'accord du participe passé³, a écrit :

La chanson fut bien ordonnée

*Qui dit, m'amour vous ay donnée*****

Jean Nicot (1530-1600), dans son *Thresor de la Langue Francoyse, tant Ancienne que Moderne*⁴, nous dit que *M'amie* signifie *Ma amie*. Ce n'est donc que plus tard que l'oreille est devenue trop chatouilleuse pour pouvoir entendre, sans grincer des dents, une telle suite de sons. Qu'à faire pour y remédier? Utiliser, avec un nom **féminin**, un adjectif **masculin**, qui se termine par une consonne! Ce n'est pas ce que j'appellerais la découverte du siècle! Mais, c'est ainsi. On a donc préféré faire un accroc au bon sens, à la logique, plutôt que choquer l'oreille délicate, mais fort sélective, de certaines gens.

Les trois problèmes que nous venons d'examiner ne sont pas des cas isolés. En voici d'autres auxquels j'aimerais pouvoir répondre autrement que par : « C'est comme ça. »

* Mais *nouveau* ne se change en *nouvel* que devant un substantif. Il faut dire : un *nouvel* étudiant, mais un *nouveau* et *brillant* étudiant.

** Il existe un autre cas aussi ahurissant. Voir mon billet « Les caprices de l'accord du participe passé avec *gens* », à l'adresse <http://rouleau.wordpress.com/2011/10/12/participe-passe-3-gens/>.

*** Voir mon billet « Presque île ou Presqu'autant », à l'adresse <http://rouleau.wordpress.com/2011/04/20/presque-ile-ou-presquautant/>.

**** Traduction libre : « La chanson qui dit : *m(a) amour que je vous ai donnée* est bien écrite. » À l'époque, *amour* était féminin.

- Pourquoi appelle-t-on « *i grec* » la lettre qui ne sert qu'à transcrire le *u* grec (upsilon)?
- Pourquoi *haut* prend-il un *h*, mais pas *altier*, alors que tous deux sont censés venir du latin *altus*?
- Pourquoi prononce-t-on différemment *chiromancie* et *chirurgie*, alors qu'ils sont tous deux formés du même préfixe, *chir(o)*, qui veut dire *main*?
- Pourquoi un rat cherche-t-il sa ra**Te**, mais un chat sa cha**TT**e?
- Pourquoi au féminin *turc* perd-il son *c*, mais pas *grec*?
- Pourquoi peut-on tantôt *hériter* qqch., tantôt *hériter de* qqch.?
- Pourquoi l'homme est-il toujours *un hôte* (qu'il reçoive ou qu'il soit reçu), mais que la femme, dans les mêmes circonstances, est soit *une hôtesse* soit *une hôte*?
- Pourquoi un locateur et un locataire peuvent-ils, tous deux, dire simultanément : « J'ai *loué* cet appartement », sans que la clarté de leur énoncé ne soit même mise en cause?
- Pourquoi, sur les 74 mots se terminant par *-gramme* que répertorie le *Petit Robert*, *anagramme* et *épigramme* sont-ils les deux seuls à être féminins?
- Pourquoi dit-on *rouvrir* l'autoroute, mais procéder à sa *réouverture*, alors qu'on peut *ranimer* ou *réanimer* une personne évanouie?

Bref, je m'estime chanceux d'avoir le français comme langue maternelle. Les incongruités de cette langue me sont rentrées dans l'oreille en même temps que le lait maternel dans la bouche. Est-ce à dire que la langue telle que je l'ai apprise depuis le berceau est irréprochable? Certes non.

En 1936, Paul Valéry (1871-1945) écrivait dans *Variété III* : « L'absurdité de notre orthographe, qui est, en réalité, une des fabrications les plus cocasses du monde, est bien connue. Elle est un recueil impérieux ou impératif d'une quantité d'erreurs d'étymologie artificiellement fixées par des décisions inexplicables⁵. » Ce que Valéry disait de l'orthographe vaut

pour bien d'autres aspects de la langue. Une réforme s'impose, mais pas n'importe laquelle. Des efforts louables sont faits dans ce sens, mais ils ne sont pas tous pertinents. Ce n'est pas en changeant « quatre trente-sous pour une piastre » qu'on règlera le problème^{**}.

Je rêve du jour où il n'y aura pas que ceux qui ont réussi un sans-faute à la *Dictée des Amériques* ou à la *Dictée de Pivot* qui pourront prétendre maîtriser leur langue, c'est-à-dire pas uniquement ceux qui ont mémorisé toutes les bizarreries, les absurdités de la langue. Il faudrait que celui qui veut apprendre le français puisse se servir aussi de son intelligence. Les réformateurs de la langue devraient toujours avoir cet objectif en tête, mais tel ne semble pas être le cas. N'a-t-on rien de mieux à faire que de retenir toutes ces incongruités?

Heureusement, personne ne peut m'empêcher de faire un rêve fou... ■

Notes

- 1 Consultable à l'adresse <http://www.mshs.univ-poitiers.fr/feraud/feraud.htm>.
- 2 Consultable à l'adresse http://fr.wikisource.org/wiki/La_Chanson_de_Roland/Raoul_Mortier. Dans la laisse, ou couplet, n° CLXVIII. Traduction : « Et Durendal, son épée, dans l'autre main. »
- 3 « Les caprices de l'accord du participe passé – Règle de base (1) », <http://rouleau.wordpress.com/2011/09/15/participe-passe-1/>.
- 4 Consultable à l'adresse <http://homes.chass.utoronto.ca/~wulfic/nicot/>.
- 5 Cité par François de Closets, *Zéro faute : L'orthographe, une passion française*, Mille et une nuits, 2009, p. 74.

Glanure

Je pense que les lignes ont bougé, notamment depuis l'affaire DSK, mais qu'on est encore vachement loin de ce qui devrait être la normalité.

Tristane Banon en entrevue, *Charlie Hebdo*, 23 novembre 2011

* À remarquer que l'on a, ici aussi, une voyelle finale suivie d'un *h* muet!

** Voir *Circuit*, n° 112, été 2011, p. 28 : « La langue est malade, mais à qui se fier pour la soigner? »



André Racicot

Traduire le monde

Le plat pays du flamand traduit

On parle souvent du Canada comme d'un pays de traduction, mais il ne faut pas oublier la Belgique, ce plat pays où cohabitent le français et le flamand. Qu'est-ce que le flamand? Du néerlandais, tout simplement. C'est en fait un ensemble de dialectes parlés en Belgique, en France et aux Pays-Bas. Alors que certains considèrent le terme *flamand* comme incorrect et péjoratif, les dictionnaires continuent de l'employer. C'est ce que je compte faire, pour respecter l'usage, quitte à recourir parfois au terme *néerlandais*.

Le découpage linguistique de la Belgique n'a rien à voir avec celui du Canada. En effet, cet État du Nord de l'Europe comprend trois communautés linguistiques : française, flamande et germanophone, ce qui se répercute sur la signalisation routière, entre autres choses.

Un francophone qui voyage en région flamande doit pouvoir lire les panneaux unilingues néerlandais s'il veut arriver à bon port, par exemple à Antwerpen, qui se dit Anvers en français. De cette ville, il pourra ensuite se rendre à Brugge (Bruges), en passant par Gent (Gand). Dans ces cas, la transparence entre le flamand et le français rend la compréhension des panneaux relativement facile. Mais notre voyageur n'est pas au bout de ses peines.

Il voudra sûrement rentrer en Wallonie, à Liège, par exemple. Mais attention, il ne verra jamais le nom de cette ville sur les panneaux routiers de la région flamande, enfin pas sous cette forme. Il lui faudra savoir que Liège, en flamand, se nomme Luik, sans quoi il risque de chercher longtemps. Tonnerre de Brest!

Comme on le voit, rien n'est simple au pays de Brel. Si certaines traductions ressemblent beaucoup à l'original, bon nombre d'entre elles sont méconnaissables. Ainsi, la ville flamande De Haan devient Le Coq en français. Ceux qui connaissent l'anglais ont peut-être une longueur d'avance...

Pour les traducteurs d'ici, il est intéressant de savoir quelles formes sont adoptées en anglais. De prime abord, il faut être conscient que l'anglais et le néerlandais sont des langues sœurs. Ne dit-on pas que l'anglais est du néerlandais brodé de français? Pourtant, nous verrons bientôt que cette filiation n'est pas synonyme de simplicité dans la traduction. Bref, la domination du néerlandais est loin d'être acquise.

Commençons par la capitale, Bruxelles, ville bilingue enclavée dans le territoire flamand. Le nom de la ville en néerlandais est Brussel, forme que reprend l'anglais en ajoutant un *s* : Brussels. Le port d'Anvers devient Antwerp en anglais, qui découle évidemment du néerlandais Antwerpen.

Étant donné que l'anglais est une langue germanique, tout comme le néerlandais, on pourrait s'attendre à ce qu'il reprenne systématiquement les formes flamandes. Or, ce n'est pas toujours le cas. Deux exemples où anglais et flamand correspondent : Limburg et Mechelen, traduites par Limbourg et Malines dans notre langue.

Pourtant, les formes Brugge (Bruges), Leuven (Louvain) et Kortrijk (Courtrai) auraient très bien pu être intégrées au vocabulaire anglais, si ce n'est de leur prononciation. Et voilà le hic. Le néerlandais comporte des sons étrangers à l'anglais, aussi bien qu'au français. Dans les exemples précédents, le *u* de Brugge se prononce comme un *u*

français, tandis que le *g* se prononce au fond de la gorge. Le *eu* de Leuven se prononce comme en français, tandis que le *v* se rend par un *f*. Pas mal d'obstacles, vous ne trouvez pas? Et je vous fais grâce de la prononciation de Courtrai en flamand... Les formes françaises sont finalement plus simples à prononcer et paraissent moins étranges, pour les locuteurs anglophones. C'est pourquoi elles ont été adoptées.

Il est peut-être moins surprenant de voir l'anglais adopter les toponymes originaux français pour les villes wallonnes, quoique dans certains cas on aurait très bien imaginé la version flamande dans la langue de Shakespeare. Pensons à Doornik au lieu de Tournai, et à Bergen au lieu de Mons. Là encore, l'anglais a préféré se rabattre sur les toponymes français.

Mais le cas de la ville de Liège est une autre paire de manches, car son nom néerlandais ne peut résolument pas s'imposer en anglais. En néerlandais, on l'écrit Luik, et cette graphie est particulièrement déroutante pour tout le monde, car il faut savoir que la prononciation du mystérieux *ui* correspond à un *eu* allongé suivi d'une mouillure en finale. Un peu comme si on prononçait *peur* avec un *y* à la fin. On le sait, les anglophones ont déjà du mal à prononcer le son *eu*, ce qui est une bonne raison d'adopter le toponyme français.

Ce qu'il faut retenir, en fin de compte, c'est que nos amis anglophones ont adopté quelques formes spécifiques, comme Brussels, Antwerp et Ostend, qui font figure d'exception. Dans le cas des toponymes les plus connus, force est de constater que l'anglais a une nette préférence pour la version française des toponymes, flamands ou pas. ■



Barbara McClintock

The Word Geek

What's hot

Translation and code breaking

Before computers, code breaking was the “Everest” of translation. The secrets of the lost languages of the Rosetta stone and the Maya codices were not discovered in one day. A *New York Times* article published in October 2011, “How Revolutionary Tools Cracked a 1700s Code,” explores the link between translation and code breaking. The author explains that Warren Weaver, a pioneer in automated language translation, suggested to the mathematician Norbert Wiener that translation be treated as a cryptography problem. “That insight led to a generation of statistics-based language programs like Google Translate....”¹ Computer scientists and linguists are now collaborating to apply statistics-based translation techniques to code breaking and are solving the most unsolvable mysteries.

Recently, there has been some exciting news about the Copiale Cipher project to translate a 105-page enciphered 1866 German book of a secret society. Kevin Knight, Beáta Megyesi and Christiane Schaefer used a computer to help them crack a previously undecipherable code and presented the material at the 49th annual meeting of the Association of Computational Linguistics on June 24, 2011.²

In more local news, William Osler's collection at McGill's Osler Library includes a rare book of herbal remedies written in the 12th century by the great botanist and pharmacologist Abu Ja'far al-Ghafari. To date, no one has been able to translate the “herbal,” which is written in ancient Arabic. A multidisciplinary team at McGill University has digitized the book and is now trying to unlock its secrets.³

Circuit breakers

After the *flash crash* (*krach éclair*) of the New York Stock Exchange (NYSE) on May 6, 2010, *circuit breakers*, also called *trading curbs*, were introduced to halt trading to prevent losses in one security from spreading throughout the stock market.⁴ For example, Kodak's shares plunged on Friday, September 30, 2011, and trading on the NYSE was “halted four times by circuit breakers.”⁵ At the Montréal Exchange, this type of trading halt (*suspension de cotation*) is called a *coupe-circuit*.⁶

Buckminsterfullerene: an eponym for the designer of the US pavilion at Expo 67

In 1996, Richard E. Smalley, Robert F. Curl Jr. and Sir Harold Kroto were awarded the Nobel Prize in Chemistry for their discovery of *buckminsterfullerenes* (*buckminsterfullerènes*), named in honour of Buckminster Fuller, the inventor of the geodesic dome.⁷ *Fullerenes* are a class of carbon molecules whose structure resembles a soccer ball. One type is called *buckyballs* (I kid you not), consisting of 60 carbon atoms arranged in a sphere, C_{60} .

Nano Nano! (for Mork & Mindy fans)

Nanotechnology is a unique field that explores the unique chemical and physical properties of matter at the *nanoscale* (1–100 nanometres). An important aspect of nanotechnology is the development of a wide array of new materials known as *nanomaterials*.⁸ An explosion of new terms has resulted from nanoscience research on the nanoscale. The neologisms range from whimsical to futuristic high tech. Some examples are *nanarchist*, *nanochips*, *nanocomputer*, *nanogypsy*, *nanohacking*, *nanomanufacturing*, *nanomaterials* and *nanomedicine*.⁹

Top new words for 2011

Not surprisingly, the top new word for 2011, according to the Texas-based Global Language Monitor, is *Occupy* with a capital o. *Occupy* (*les indignés*, in French) is not entirely new, of course, but it has a new resonance. After short-listing the Occupy movement's slogan, “the 99%,” the Oxford Dictionaries' pick for the top “word” of the year 2011 is *squeezed middle*, referring to people on low or middle incomes.¹⁰ ■

Notes

- 1 John Markoff, October 24, 2011, <http://www.nytimes.com/2011/10/25/science/25code.html>.
- 2 “The Copiale Cipher,” September 14, 2011, <http://stp.lingfil.uu.se/~bea/copiale/>.
- 3 Julia Solomon, “Ancient Secrets Revealed,” *headway: Research, discovery and innovation at McGill University*, Vol. 5, No. 2, <http://publications.mcgill.ca/headway/magazine/ancient-secrets-revealed/>.
- 4 “Trading curb,” Wikipedia, August 11, 2011, http://en.wikipedia.org/wiki/Trading_curb.
- 5 Jonathan Keehner and Jeffrey McCracken, “Kodak Said to Weigh Bankruptcy Filing to Clear Path for Selling Patents,” *Bloomberg*, October 1, 2011, <http://www.bloomberg.com/news/2011-09-30/kodak-said-to-weigh-bankruptcy-filing.html>.
- 6 “Options sur action,” Bourse de Montréal, http://www.m-x.ca/produits_options_actions_en.php?changeLang=yes&.
- 7 “Fullerene,” *Encyclopædia Britannica Online*, November 24, 2011, <http://www.britannica.com/EBchecked/topic/221916/fullerene>.
- 8 Government of Canada, “NanoFLASH #01 – Nano-Regulation,” December 2011, <http://nanoportal.gc.ca/1F613E23-4959-4DD3-9A4B-AD771C138A65/NanoFLASH%2001%20December.pdf>.
- 9 “Nanotechnology Glossary N,” *Nanotechnology Now*, June 27, 2009, <http://www.nanotech-now.com/nanotechnology-glossary-N.htm>.
- 10 “Oxford Dictionaries Word of the Year 2011: ‘squeezed middle,’” *Oxford Dictionaries*, November 23, 2011, <http://blog.oxforddictionaries.com/2011/11/squeezed-middle/>.

À vous la parole

L'article « Pièges à éviter à la radio... et à la télé » de Louise Carrier, paru dans le numéro de l'automne 2011, a suscité l'intérêt de plusieurs lecteurs. *L'Actualité langagière* vous présente deux commentaires qu'elle a reçus.

Pièges linguistiques – Un texte qui vaut son pesant de mots

Permettez-moi de vous recommander la lecture des deux pages ci-jointes, tirées de *L'Actualité langagière* (automne 2011). Elles constituent un rare élixir pour amateurs de précision linguistique, un rappel de l'émerveillement à la source de notre vocation de langagier, que dis-je! une bouffée bien prononcée d'oxygène (et non d'« ogzygène »). C'est du même ordre – jouissif – que les distinctions synonymiques du Bénac. Précis, concis, intense.

Merci à l'auteure de l'article, Mme Louise Carrier, pour son morceau de bravoure.

Guy Robert, Montréal

Je suis une lectrice de *L'Actualité langagière* et en lisant l'article de Louise Carrier, « Pièges à éviter à la radio... et à la télé », d'autres exemples de ce genre me sont venus à l'esprit, dont un frôle la dyslexie, à mon avis. Il s'agit du mot *aéroport* prononcé *aréoport*. Je n'arrive pas à comprendre comment l'on est arrivé à intervertir des lettres. Serait-ce un calque de la prononciation anglaise du mot *airport*?

Merci de votre écoute.

Mariana Zarafu, Montréal

Madame,

Merci pour votre question. Il est vrai que la prononciation *aréoport* est courante au Québec. Il s'agit là d'une métathèse, qui est l'inversion de phonèmes ou de syllabes à l'intérieur d'un mot ou d'un groupe de mots. Les phonèmes sont les petites unités qui composent le langage parlé; le français en compte 36, dont 16 voyelles et 20 consonnes. Il arrive à l'occasion que les phonèmes « changent de place » dans un mot, parce que la suite de sons qui en résulte est considérée comme plus facile à prononcer, ou pour d'autres raisons. Ainsi, on entend parfois « chesser » au lieu de « sécher », « infractus » au lieu d'« infarctus », « obnibuler » au lieu d'« obnubiler » ou « rénumérer » au lieu de « rémunérer ».

Dans certains cas, un mot altéré par une métathèse en vient à s'imposer. Par exemple, *fromage* vient du bas latin (caseus) *formaticus*, qui signifie « (fromage) fait dans une forme ». On a commencé par dire « fromage », puis avec le temps, le mot a fini par se prononcer *fromage*. (En italien, on dit *formaggio*.) De la même manière, le mot *brebis* s'est d'abord prononcé « berbis »; normal, puisqu'il provient du latin *berbicem*.

Les généalogistes nous disent que les Laurendeau du Québec descendent d'un ancêtre nommé Jean Rolandeau. Est-ce là un autre cas de métathèse? La question reste ouverte.

Quant à savoir si le mot *airport* a pu donner naissance à la prononciation fautive « aréoport », il s'agit d'une hypothèse ingénieuse, que je ne peux ni confirmer ni contredire. J'espère que les lecteurs de *L'Actualité langagière* nous feront part de leurs connaissances ou de leurs opinions sur le sujet.

Louise Carrier, Montréal

Directrice p.i./Acting Director
Denise Langlois, trad. a.

Rédacteur en chef/Editor-in-Chief
Jean-Sylvain Dubé

Rédacteur en chef adjoint/Assistant Editor-in-Chief
Jacques Desrosiers

Comité de lecture/Review Committee
Cathryn Arnold
Denise Cyr
Shirley Hockin
Normand Lemieux
Frédérin Leroux fils
Emmanuelle Samson
Rafael Solis

Conception graphique/Graphic Design
kaboom.ca

Une question à poser? Un commentaire à formuler?
Un article à proposer? Écrivez au rédacteur en chef, à
jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. Vous pouvez
aussi le joindre par téléphone, au 819-956-8473, ou
par télécopieur, au 819-953-8443.

Do you have any questions or comments? Would you
like to suggest an article? Contact the Editor-in-Chief
at jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. You can
also reach him by telephone at 819-956-8473 or by
fax at 819-953-8443.

Cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons
les articles portant sur la traduction, la terminologie,
l'interprétation, la rédaction, les industries de la
langue, les technologies langagières et les difficultés
de langue en français, en anglais ou en espagnol,
dans la mesure où ils sont bien documentés et
susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière*
n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre des Travaux publics et des Services
gouvernementaux du Canada 2012

We would like to remind readers that this publication
is open to anyone wishing to contribute. We
accept articles relating to translation, terminology,
interpretation, writing, the language industries,
language technology and language problems in
English, French or Spanish as long as the articles
are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee.

The Translation Bureau is not responsible for the
opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government
Services of Canada 2012

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an
par le Bureau de la traduction, Travaux publics et
Services gouvernementaux Canada.

btb.gc.ca

Language Update is published four times a year
by the Translation Bureau, Public Works and
Government Services Canada.

btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Nos collaborateurs Our Contributors

Cathryn Arnold is an acting senior terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, where she works in the fields of finance, accounting and economics. / **Cathryn Arnold** est terminologue-conseil par intérim à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Ses domaines de travail : la finance, la comptabilité et l'économie.

Amélie Bazin, diplômée de l'Université d'Ottawa en traduction, est terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Ses principaux domaines de travail sont les sports, les jeux, les jouets, les passe-temps, l'archéologie et le tourisme. / **Amélie Bazin**, a graduate of the University of Ottawa in translation, is a terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate. She works primarily in the fields of sports, games, toys, hobbies, archaeology and tourism.

Jean Delisle, trad. a., term. a., diplômé de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3, est professeur émérite de l'Université d'Ottawa, où il a enseigné de 1974 à 2007. Auteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a été traduit dans une quinzaine de langues. Ses champs de recherche sont l'histoire et l'enseignement de la traduction. / **Jean Delisle**, C. Tr., C. Term., a graduate of Sorbonne Nouvelle – Paris 3, is an emeritus professor at the University of Ottawa, where he taught from 1974 to 2007. He is the author of some 20 books, which have been translated into about 15 languages. His research areas are the history and teaching of translation.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*, est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition du *Guide du rédacteur*. / **Jacques Desrosiers**, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en technologies langagières à la conception de logiciels. / **André Guyon** studied translation and computer science before coming to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies adviser and helps develop software.

Vincent Halde est terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction. Il travaille actuellement dans les domaines de la finance, de l'économie et de la comptabilité. / **Vincent Halde** is a terminologist with the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, where he works in the fields of finance, economics and accounting.

Frédérin Leroux fils, collaborateur assidu, est un ancien traducteur de la Direction de la traduction parlementaire et de l'interprétation du Bureau de la traduction; il est aujourd'hui à la retraite. / One of our regular contributors, **Frédérin Leroux fils** is a former translator with the Translation Bureau's Interpretation and Parliamentary Translation Directorate; he is now retired.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a senior translator and reviser from French to English for more than 15 years. She now works for the Translation Bureau's Montréal Regional Unit. /

Barbara McClintock, trad. a., M.A., a été traductrice principale et réviseuse du français à l'anglais dans le privé pendant plus de 15 ans. Elle travaille maintenant au Service régional de Montréal du Bureau de la traduction.

Irma Nunan, terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée d'enrichir le contenu espagnol de *TERMIUM Plus®*. / **Irma Nunan** is a terminologist on the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate team responsible for updating the Spanish component of *TERMIUM Plus®*.

Frances Peck is a Vancouver-based writer and editor. She has taught grammar, writing and editing for over two decades for the University of Ottawa, Douglas College, Simon Fraser University and countless government and private sector organizations. / **Vancouveroise**, **Frances Peck** est rédactrice et réviseuse. Elle enseigne la grammaire, la rédaction et la révision depuis plus de vingt ans. Elle a donné des cours dans plusieurs universités et dans de nombreux organismes du gouvernement et du secteur privé.

Martine Racette a fait toute sa carrière au Bureau de la traduction, où elle a été traductrice, réviseuse, formatrice et rédactrice en chef de *L'Actualité langagière*. Elle est maintenant à la retraite. / **Martine Racette** spent her entire career at the Translation Bureau, where she was a translator, reviser, trainer and the editor-in-chief of *Language Update*. She is now retired.

André Racicot est formateur, diplômé en science politique et polyglotte. Il anime la populaire série d'ateliers *Traduire le monde* au Bureau de la traduction. / A trainer and political science graduate who speaks several languages, **André Racicot** gives the workshops in the popular Translation Bureau series *Traduire le monde*.

Maurice Rouleau est l'auteur de nombreux articles et livres traitant de traduction, tant médicale que générale, et d'un ouvrage de référence, *Le Rouleau des prépositions*. Maintenant joyeux retraité, il se consacre surtout à son blogue, qui se veut un outil de réflexion sur la langue française et ses caprices. / **Maurice Rouleau** has written a number of articles and books about medical and general translation and a reference work entitled *Le Rouleau des prépositions*. Now happily retired, he devotes much of his time to his blog about the French language and its challenges.

André Senécal, trad. a., réd. a., longtemps traducteur expert au Bureau de la traduction, se consacre maintenant au perfectionnement des traducteurs professionnels. Il vient de publier un ouvrage sur la traduction dans le domaine de l'aviation civile et militaire. / **André Senécal**, C. Tr., C. Wr., a former, long-serving expert translator at the Translation Bureau, currently devotes his time to the development of professional translators and has authored a book on translation in the field of civil and military aviation.

Fanny Vittecoq, langagière-analyste aux Services linguistiques français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée des outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus®* et du Portail linguistique du Canada. / **Fanny Vittecoq**, a language analyst with the Translation Bureau's French Linguistic Services, is a member of the team responsible for the writing tools in *TERMIUM Plus®* and the Language Portal of Canada.

ABONNEMENT PAPIER (\$52-4/9-1)

1 an (4 numéros) 35 \$CAN + 5 % TPS = 36,75 \$

Au numéro 9 \$CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur
général du Canada, adressé aux Éditions et Services de
dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

PRINT SUBSCRIPTION RATES (\$52-4/9-1)

1 year (4 issues) CAN\$35 + 5% GST = \$36.75

Per issue CAN\$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order
of the Receiver General for Canada and addressed to
Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus*®, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Télécopieur : 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Courriel : publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Site Web : www.publications.gc.ca

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
BureaudeLatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus*®, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Fax: 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Email: publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Website: www.publications.gc.ca

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
BureaudeLatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

CA1
SS 215
-A18

VOLUME 9/2 - ÉTÉ/SUMMER 2012

L'Actualité langagière



Language Update

www.btb.gc.ca/lactualitelangagiere
www.btb.gc.ca/languageupdate

Le CMTC et l'AILIA font maintenant route ensemble /
The JCTC and AILIA join forces

Le verbe *focaliser* et les compléments de temps

Jean L'Heureux : interprète, faux prêtre et Robin des bois /
Jean L'Heureux: Interpreter, false priest and Robin Hood

Cada vez más conectados... a la terminología de la Web 2.0

Les Jeux de la traduction, ou l'art de préserver une tradition /
Translation Games: The art of upholding a tradition

Comprendre les moteurs de recherche / Understanding search engines

Des services, une page Web... ça se *partage*?

Les fonctionnalités des mémoires de traduction /
Assessing translation memory functionalities

The alchemy of words: Transforming "*Le vaisseau d'or*" into "The Ship of Gold"

Mythes et toponymes

Sommaire Summary

Le mot de la PDG : La consultation : outil indispensable de l'industrie de la langue / A Word from the CEO: Consultation: An indispensable tool for the language industry

Donna Achimov, page 4

L'une des vertus de la consultation est de nous éclairer sur la place que nous devrions occuper au sein de l'industrie de la langue. / One of the great benefits of consultation is that it gives us a better idea of the place we should occupy in the language industry.

L'industrie en marche : Le CMTC et l'AILIA font maintenant route ensemble / Industry Insights: The JCTC and AILIA join forces

Elyse Gendron, page 5

En se rapprochant l'un de l'autre, le Comité mixte sur la terminologie au Canada et l'Association de l'industrie de la langue taillent une plus grande place à la terminologie au pays. / By developing closer ties, the Joint Committee on Terminology in Canada and the Language Industry Association are carving out a larger role for terminology in Canada.

Changer de supermarché, vraiment?

Martine Racette, page 7

Un slogan commercial plus ou moins bien choisi peut faire sourire. Ou pire, donner envie d'aller voir ailleurs. / Some ad slogans are not as well worded as others, which can make you smile or, worse, want to shop elsewhere.

The Word Geek: Neologisms then and now

Barbara McClintock, page 8

Our columnist shares her latest collection of neologisms and reminds us of the contributions of two great minds who coined many a new word: Charles Dickens and Steve Jobs. / Notre chroniqueuse nous présente sa dernière collecte de néologismes et rappelle l'apport de deux grands créateurs de mots : Charles Dickens et Steve Jobs.

Français pratique : Le verbe focaliser et les compléments de temps

Jacques Desrosiers, page 9

Deux questions au menu : comment employer correctement le verbe *focaliser* et où placer la mention de la date dans une phrase? / Two questions are up for discussion: how do you use the verb *focaliser* correctly, and where do you put the date in a sentence?

A travers le prisme de l'histoire : Jean L'Heureux : interprète, faux prêtre et Robin des bois / Through the Lens of History: Jean L'Heureux:

Interpreter, false priest and Robin Hood

Jean Delisle, page 11

Avant de devenir interprète à Ottawa, ce marginal né au Québec a prêché dans une mission de Jésuites au Montana et évangélisé les Pieds-Noirs en Alberta, où il a côtoyé Louis Riel. / Before becoming an interpreter in Ottawa, this Quebec-born society dropout preached at a Jesuit mission in Montana and converted the Blackfoot of Alberta, where he came into contact with Louis Riel.

La petite histoire d'une expression : Un vent à (d)écorner les bœufs

Fanny Vittecoq, page 17

Ce n'est pas vraiment le vent qui les décornait, mais les paysans qui jadis rendaient ce service à leurs bovins. / It's not really the wind that dehorned the cattle long ago, but rather the peasants.

El Rincón Español: Cada vez más conectados... a la terminología de la Web 2.0

Elisa Paoletti, página 18

La terminología de la denominada Web 2.0 presenta un desafío particular para otro idioma que no sea el inglés. Los términos anglosajones son pegadizos y la comunidad "conectada" los adopta rápidamente. Este artículo presenta cómo se resolvió en español la equivalencia de algunos de los términos más utilizados.

Les Jeux de la traduction, ou l'art de préserver une tradition / Translation Games: The art of upholding a tradition

Marilyne Bérard-Fontaine, page 20

Chaque année, ces Jeux rassemblent durant une fin de semaine des étudiants en traduction autour d'épreuves variées : traduction de chansons, adaptation publicitaire, et ainsi de suite. / Every year, the Games bring translation students together for a weekend of eclectic competitions in song translation, advertising adaptation, and so on.

Carnet techno : Comprendre les moteurs de recherche / Tech Files: Understanding search engines

André Guyon, page 22

Un bon moyen d'accélérer la recherche dans un index est d'éviter les mots vides, parce qu'ils sont trop fréquents. Un autre consiste à allonger l'expression recherchée — mais juste ce qu'il faut. / A good way to speed up index searches is to avoid noise words because they are just too common. Another is to make exact searches longer—but not too long.

Des services, une page Web... ça se partage?

Emmanuelle Samson, page 24

Si plusieurs personnes utilisent les mêmes services, ne se trouvent-elles pas à les *partager*? Et que dire de tous les sites qui nous invitent à *partager* un article sur Facebook ou Twitter? / If several people use the same services, do they not also *partagent* them? And what about all those sites that invite us to *partager* an article on Facebook or Twitter?

Les fonctionnalités des mémoires de traduction / Assessing translation memory functionalities

Julie L. Gariépy, page 26

Achetez votre mémoire de traduction en consommateur averti : quels formats de fichiers traite-t-elle? Permet-elle de travailler en commun? Quelle est la taille du corpus qu'elle peut sauvegarder? / Be an informed consumer when you buy a translation memory: What file formats does it process? Will it let you work with other people? How large a corpus will it let you have?

The alchemy of words: Transforming "Le vaisseau d'or" into "The Ship of Gold"

Paul Leroux, page 30

The author offers a remarkable translation of Émile Nelligan's masterpiece, reveals its secrets and explains how he resolved the difficulties he encountered during the translation process. / L'auteur nous propose une traduction remarquable du chef-d'œuvre d'Émile Nelligan, en dévoile les clefs et explique comment il a dénoué les difficultés que le poème posait au traducteur.

Traduire le monde : Mythes et toponymes

André Racicot, page 32

Du nom des habitants de la Finlande à la République d'Irlande, en passant par Porto Rico, ce ne sont pas les fausses croyances qui manquent dans l'univers des toponymes. / From the name of the inhabitants of Finland, to the Republic of Ireland, to Porto Rico, there is no lack of misguided beliefs in the world of toponyms.



Le billet du rédacteur en chef From the Editor-in-Chief's Desk

Jean-Sylvain Dubé

Translation: Emma Harries

La plume est à vous

Ohé, langagiers! Oui, oui vous, rédacteurs, traducteurs, interprètes, terminologues, réviseurs et autres professionnels et amoureux de la langue. C'est à vous que je m'adresse. Que diriez-vous de contribuer à *L'Actualité langagière*?

Depuis plus de 40 ans, la revue du Bureau de la traduction offre aux spécialistes de la langue une tribune pour communiquer leurs points de vue, trouvailles, opinions et réflexions. Pourquoi ne pas, vous aussi, bénéficier de cette tribune? Prenez une part active dans l'enrichissement du milieu langagier. Dans son épanouissement. Joignez-vous au débat. N'y a-t-il pas, par hasard, un vieux papier qui gît dans votre ordinateur depuis trop longtemps? Une idée qui vous trotte dans la tête depuis un bon moment? Une inspiration qui pourrait se transformer en bijou de rédaction? Eh bien, l'heure est venue de tirer ce texte de l'oubli ou de mettre sur papier les idées qui ont mûri dans votre esprit.

Allez, ne soyez pas timide. Avouez-le : vous avez déjà songé à publier. Maintenant il faut passer à l'acte. Pour le sujet, vous avez l'embarras du choix. Un dossier de l'heure vous interpelle? Envie de scruter une difficulté de la langue? De diffuser le résultat d'une recherche terminologique? De présenter un nouvel outil d'aide à la traduction? De répliquer à l'auteur d'un article qui vous a fait sourciller? À vos claviers! L'heure est à la confrontation des idées. La langue se transforme. Faites-la évoluer.

Qu'attendez-vous pour écrire au monde entier? Ne soyez pas frileux. Osez contribuer à *L'Actualité langagière* et à l'enrichissement de la planète langagière. ■



Would you like to pen an article?

Calling all language professionals! Yes, you! Writers, translators, interpreters, terminologists, revisers and all other language professionals and language lovers, I'm talking to you. What would you say to contributing to *Language Update*?

For over 40 years, the Translation Bureau's journal has provided language specialists with a platform for their points of view, interesting findings, opinions and thoughts. Why shouldn't you also take advantage of this platform? You can take an active part in the enrichment and development of the language field. So join the debate! Is there perhaps an old paper that has been taking up space on your computer for far too long? An idea that you've been turning over in your mind for some time now? Have you had a flash of inspiration that could be transformed into a gem of an article? Well, the time has come for you to rescue that paper from oblivion or to put your ideas in writing.

Go ahead, don't be embarrassed. You can tell me. I know you've thought about publishing something. You can pick any topic you like. Is there a current issue that speaks to you? Would you like to go over a language problem with a fine-tooth comb? To share the results of terminological research? To write about a new translation tool? To respond to a recent article that caused you to raise an eyebrow? Well, get typing! This is the place to debate ideas. Language evolves. Why not influence its evolution?

So what are you waiting for? Share your thoughts with the world! Don't be shy. You *can* contribute to *Language Update* and to the enrichment of the language field. ■



Le mot de la PDG A Word from the CEO

Denise Chabot

La consultation : outil indispensable de l'industrie de la langue

Toute organisation se doit de bien connaître son milieu opérationnel. C'est justement l'utilité de la consultation. Qu'elle vise à analyser les conditions du marché, à sonder les clients ou à discuter avec des intervenants d'un secteur d'activité, la consultation permet d'échanger renseignements et opinions, de cerner les questions les plus importantes et d'éprouver des idées. Au bout du compte, la consultation nous indique la place que nous devrions occuper au sein de notre industrie afin de remplir efficacement le rôle qui nous a été confié.

C'est avec cet objectif en tête que le Bureau de la traduction a lancé une série d'initiatives il y a quelques mois. Nous voulions discuter avec différents groupes, notamment l'industrie de la langue et notre clientèle, car nous estimons que des relations efficaces sont essentielles pour accomplir notre mandat, soit garantir aux ministères et organismes clients un accès à des outils et à des services langagiers de première qualité qui répondent à leurs besoins. Nous avons aussi effectué une analyse comparative des pratiques exemplaires en matière de services langagiers offerts par des organisations de taille comparable à celle du Bureau, à l'échelle nationale et internationale. Ces consultations nous ont permis de puiser dans notre expertise collective et d'échanger des renseignements précieux.

La consultation revêt une importance accrue dans un contexte où nous devons tous être prêts à nous adapter et à nous transformer. Les organisations du secteur public, comme le Bureau de la traduction, et celles du secteur privé doivent rester à l'affût et être disposées à revoir et à modifier leurs méthodes de travail, tant individuelles que collectives. Les observations, les renseignements et les idées que nous échangeons grâce à la consultation constituent des outils indispensables qui nous aident à trouver des solutions et à cerner des possibilités.

Bien sûr, la consultation n'est pas une fin en soi. Une consultation fructueuse jette les bases d'un dialogue continu et d'une relation de collaboration profitable. J'espère donc que le dialogue sur l'industrie de la langue se poursuivra et je vous tiendrai au courant des prochaines étapes. ■

Consultation: An indispensable tool for the language industry

I believe it is essential for any organization to have a clear understanding of the environment in which it operates. That's where consultation comes in, whether it's geared to analyzing market conditions, getting feedback from clients or talking to other players in the same industry. It's a way of exchanging information and views, defining the most important issues and testing ideas. Ultimately, consultation indicates how we should position ourselves in our environment in order to be successful in the role we are asked to play.

Early this year, the Translation Bureau embarked on a series of initiatives aimed at doing just that. We wanted to talk to and hear from various groups, including the language industry and our clients, because we know that effective relationships are fundamental to our mandate of ensuring that our clients in the Government of Canada have language tools and services that are top quality and meet their expectations. We also carried out a benchmarking analysis of best practices in language services offered by national and international organizations of similar size to the Translation Bureau. Our consultations allowed us to tap into our collective expertise and both share and gather valuable insights.

Consultation is all the more important in a context where we must be ready to adapt and transform. Whether we are an organization within government, like the Translation Bureau, or part of the industry at large, we have to keep our ear to the ground and be prepared to reassess and readjust how we work, both individually and collectively. The insights, information and ideas we exchange through consultation give us an indispensable tool that helps us find solutions and identify opportunities.

Of course, consultation is not an end in itself. Meaningful consultation really sets the stage for an ongoing dialogue and for a productive, collaborative relationship. So I look forward to maintaining a dialogue about the language industry and I will keep you informed of our progress. ■

L'industrie en marche Industry Insights

Elyse Gendron

Translation: Emma Harries

Le CMTC et l'AILIA font maintenant route ensemble

Au pays, les besoins en terminologie augmentent et se diversifient sans cesse alors que les ressources vont en s'amenuisant. Devant ce constat, et dans le contexte de l'étude sur les industries de la langue au Canada, il y a lieu de se poser une question simple mais lourde de conséquences : La terminologie a-t-elle un avenir?

C'est pour tenter de répondre à cette question que la Direction de la terminologie et de la normalisation** du Bureau de la traduction a organisé, en 2003, deux journées d'étude sur l'avenir de la terminologie. On voulait alors réunir un groupe restreint de représentants des divers secteurs concernés, mais un grand nombre d'intervenants (gouvernements fédéral et provinciaux, universités, industrie, associations professionnelles, terminologues en cabinet privé, etc.) ont demandé à participer aux séances de discussion, jugeant nécessaire de se pencher sur la question et d'agir promptement.

C'est ainsi que le petit groupe initial fit place à un riche bouillon de culture, dont l'inestimable concours mena illico et de façon spontanée à la constitution du prolifique groupe de travail mixte (secteurs public, privé et universitaire), aujourd'hui connu sous le nom de Comité mixte sur la terminologie au Canada (CMTC). Cette nouvelle équipe s'est alors essentiellement donné pour mission de faire valoir la profession de terminologue au Canada, de tailler une plus grande place à la terminologie dans les programmes d'enseignement universitaire et de faire la lumière sur la valeur économique de la fonction terminologie. Autour de ces trois grands axes ont été formés les groupes de travail suivants : Image et Valorisation, Formation et Valeur économique.

Toujours en 2003, Industrie Canada réunissait les intervenants de l'industrie langagière*** sous un même toit. Fruit de l'Initiative de l'industrie de la langue, l'Association de l'industrie de la langue (AILIA) voyait le jour. Elle endosse alors plusieurs responsabilités, dont celle d'aider l'industrie langagière à

The JCTC and AILIA join forces

In Canada, as terminology resources are dwindling, terminology needs are constantly increasing and changing. In view of this and as part of the review of the Canadian language industry, we must ask ourselves the very simple but significant question: What does the future hold for terminology?

In an effort to answer this question, the Translation Bureau's Terminology and Standardization Directorate** organized two daylong study sessions in 2003 on the future of terminology. The Directorate initially intended to bring together a small group of representatives of the various sectors concerned, but a large number of stakeholders (federal and provincial governments, universities, the industry, professional associations, private-sector terminologists, etc.) asked to be included in the discussions because they felt it was crucial to look at this issue and act promptly.

That is how the initially small group evolved into a large and diverse think tank, whose invaluable assistance spontaneously led to the creation of a prolific joint working group (involving the public, private and university sectors), currently known as the Joint Committee on Terminology in Canada (JCTC). The new team essentially identified its mission as promoting the terminology profession in Canada, carving out a larger role for terminology in university programs and drawing attention to the economic value of terminology work. Given these three areas of focus, the following working groups were formed: Image and Recognition, Training, and Economic Value.

Another development took place in 2003 when Industry Canada brought together language industry*** stakeholders under one umbrella organization. The Language Industry Association (AILIA) came out of the Language Industry Initiative. AILIA took on several responsibilities, such as

* Extrait de l'invitation aux journées d'étude sur l'avenir de la terminologie, tenues les 10 et 11 février 2003.

** S'appelle aujourd'hui la Direction de la normalisation terminologique.

*** Traduction, interprétation, terminologie, formation linguistique et technologies langagières.

* Excerpt from the invitation to the study sessions on the future of terminology, held on February 10 and 11, 2003.

** Now called the Terminology Standardization Directorate.

*** Translation, interpretation, terminology, language training and language technologies.



Les membres du CMTC / JCTC members: Marlène Deshaies (présidente/Chair), Philippe Caignon, Elisa Paoletti, Gabriel Huard (ancien président/former Chair), Nycole Bélanger, Jean Quirion et/and Nicole Sévigny.

établir des orientations stratégiques, à renforcer les liens entre les partenaires, à améliorer sa capacité de répondre à la demande croissante de services et de produits linguistiques, à se développer et à accroître sa visibilité, de même qu'à mettre en place un plan de relève durable.

De 2003 à 2012

Les deux organismes cheminent côte à côte. La convergence d'intérêts est pourtant évidente, mais leurs chemins ne se croisent pas, du moins pas encore.

Les passionnés et les représentants hors pair de la terminologie qui forment le CMTC sont persuadés de la nécessité de faire valoir l'importance et l'apport de la terminologie sur un plus grand nombre de scènes, souvent peu exploitées.

Afin d'atteindre leurs objectifs, les membres du Comité s'engagent alors, avec l'ardeur et la conviction qui les caractérisent, dans une multitude d'initiatives qui revêtent les formes les plus variées, initiatives qu'ils mènent à bon port.

Pendant ce temps, l'AILIA multiplie les partenariats, accroît le nombre de ses membres et met en œuvre une série d'actions qui bénéficient largement à la plupart des secteurs d'activité de la langue au pays. Petit à petit, la perception de la terminologie évolue, jusqu'à être reconnue comme discipline à part entière.

Mais voilà que de nouveaux acteurs font leur entrée, de nouvelles façons de faire apparaissent, des alliances sont bâties, d'autres renouées. Le décor plutôt familier dans lequel évoluait la profession ces dernières années se renouvelle à un rythme accéléré.

Il suffit de songer aux associations professionnelles qui créent ou relancent leur comité de terminologues. À la technologie, toujours plus présente : elle s'introduit progressivement dans les méthodes traditionnelles qu'elle renouvelle ou encore elle est à l'avant-garde de la mondialisation et des nouveaux médias de communication. À la vision et à l'expertise européennes, qui s'implantent au pays et se conjuguent avec les efforts de promotion et de valorisation de la profession déjà en place, tout en proposant de nouvelles avenues. À la terminologie, traditionnellement perçue comme appui à la traduction, qui occupe une place grandissante par elle-même ou en association avec d'autres disciplines. Au multilinguisme, réalité en pleine

helping the language industry establish strategic directions, strengthen the links between partners, improve its ability to meet the increasing demand for linguistic goods and services, expand, increase its visibility and implement a sustainable succession plan.

2003–2012

The two organizations were moving forward in parallel. It was obvious that their interests overlapped, but their paths had not crossed—at least not yet.

The handful of exceptional terminology representatives and enthusiasts who comprised the JCTC were convinced that owing to terminology's significance and scope, the contribution that terminology makes should be promoted in more, often untapped areas of activity.

In order to achieve their objectives, the Committee members then took on and successfully concluded a large number of extremely diverse initiatives, with their customary zeal and conviction.

Meanwhile, AILIA's partners were multiplying and membership was increasing. AILIA was implementing a series of measures that greatly benefitted most of the language industry's areas of activity in Canada. How terminology was perceived gradually evolved, until it was recognized as a discipline in its own right.

But then new players entered the arena, new approaches appeared, new alliances were built and old ones re-established. The familiar setting in which the profession had been practised in recent years was transforming faster and faster.

For proof of this, just look at the professional associations that created or revived terminology committees. Or at technology's ever-increasing presence: technology was progressively being incorporated into the old methods and was at the forefront of globalization and new communications media. Just look at the fact that European vision and expertise were taking root in this country and being used in conjunction with existing efforts to promote and gain recognition for the profession, while also proposing new avenues. Or at terminology, traditionally considered a translation tool, but increasingly being recognized in its own right and in association with other disciplines. Consider multilingualism, a steadily expanding reality that

expansion qui module les besoins et les façons de faire. À la valeur économique dont on doit faire la preuve à l'industrie, dans l'intérêt de la profession.

1^{er} avril 2012 : un nouveau départ

Face à tous ces changements et aux nouvelles exigences du marché, l'AILIA se positionne et exprime son dynamisme renouvelé et sa volonté de mieux représenter la terminologie en lui réservant une place bien en vue. Pour sa part, le CMTC convient d'étendre son spectre d'action en augmentant le nombre de ses membres et en élargissant sa représentation auprès de nouveaux secteurs.

Se produit alors un rapprochement naturel, une alliance judicieuse qui va de soi, pour mieux faire valoir et positionner la terminologie au pays. Les deux organismes unissent leurs forces accrues et font désormais route ensemble.

C'est un nouveau départ pour la terminologie au Canada. Peut-on espérer la voir prochainement prendre place à l'avant-scène de l'industrie langagière? Un dossier passionnant à suivre de près! ■

was altering demand and the way things were done. Or the economic value of terminology that, in the interest of the profession, had to be demonstrated to the industry.

April 1, 2012: A new beginning

Given these changes and the new market demands, AILIA is positioning itself and demonstrating its renewed dynamism and desire to better represent terminology by making it more prominent. For its part, the JCTC plans to broaden its spectrum of activities by expanding its membership and increasing its representation in new sectors.

All this produces a natural relationship, an obvious and smart alliance for improving the position and promotion of terminology in Canada. These two organizations are combining their expanded forces and are now moving forward together.

This represents a new beginning for terminology in Canada. Can we expect to see it move to the forefront of the language industry soon? It's an exciting prospect! ■

Changer de supermarché, vraiment?

Martine Racette

S'il connaissait les subtilités du français, le président d'une chaîne de supermarchés bien connue ici n'aurait peut-être pas donné son aval à la traduction du slogan « *President's Choice. Worth switching supermarkets for* ». Le moins que l'on puisse dire, en effet, est que le français, « *Le Choix du Président. Ça donne le goût de changer de supermarché* », ne rend pas l'idée d'emblée. En anglais, on comprend bien – et cela ne tient qu'à un mot, *for* – qu'on a tout à gagner à délaisser son supermarché préféré au profit de celui du Président. À mon avis, la traduction a de quoi faire sourire : c'est comme si, au contraire, on invitait le client à prendre ses jambes à son cou. Bon, vous me direz que la logique a tôt fait de rétablir le sens, et qu'on n'a pas forcément envie d'aller voir ailleurs en lisant le slogan. Je suppose aussi que les recettes de l'entreprise n'en souffrent pas trop. Mais tout de même...

J'en conviens, il est un peu ardu de sortir des sentiers battus que sont les « un essai vous convaincra » et « l'essayer, c'est l'adopter », surtout dans le cas qui nous intéresse, où

les traducteurs ont dû avoir pour consigne de faire coïncider parfaitement la forme de l'énoncé en français avec celle de l'anglais, esthétique oblige : le nom de la gamme de produits, la juxtaposition des deux énoncés, un carcan de plus. Difficile donc de prendre ses distances et d'y aller d'une franche adaptation. Mais il aurait été possible de faire mieux que *ça donne le goût de changer de supermarché*, il me semble. Que pensez-vous par exemple de :

Le Choix du Président. Votre supermarché vous en offre-t-il autant?

Le Choix du Président. Pourquoi faire votre marché ailleurs?

L'idée de départ est là. On aurait peut-être pu s'en éloigner un peu, sans trahir l'intention originale, avec des formulations comme :

Le Choix du Président. Une marque de confiance.

Le Choix du Président. Laissez-vous séduire!

Je sais, la critique est facile... ■



The Word Geek

Michael Quinion

Neologisms then and now

What the dickens?

Charles Dickens, a huge influence on English literature with his memorable characters and classic stories, was a larger-than-life character himself. His work reflected life in nineteenth-century England. Driven to be successful, he not only churned out huge books but went on extensive speaking tours throughout North America, which today would be called book tours. He successfully argued for stronger copy-right laws when publishers blatantly copied his work. In his *World Wide Words* newsletter of February 4, 2012, Michael Quinion discusses the many words and phrases invented or made popular by Charles Dickens, including *butter-fingers*, *sawbones*, *messiness*, *whizz-bang*, *seediness*, *unpromisingly*, *flummox*, *tousled*, *kibosh* and *devil-may-care*. According to Quinion, Dickens's work was marked by his use of new and evocative compound adjectives that distilled a thought—*angry-eyed*, *hunger-worn*, *proud-stomached*, *fancy-dressed*, *coffee-imbibing* and *ginger-beery*—as well as compound nouns, such as *copying-clerk* and *crossing-sweeper*.¹

Words of the year from down under

The *Macquarie Dictionary*'s Australian Word of the Year for 2011 is *burquini* or *burkini*. The *burquini*, a blend of the words *burqa* and *bikini*, is the very concealing swimsuit designed for Muslim women. The Australian People's Choice Award went to *fracking* (*fracturation* in

French), a shortening of *fracturing*. Michael Quinion writes in *World Wide Words* that a report by Jonathan Fahey of the Associated Press said that the oil and gas industry prefers *frac* and *fracking* and argues that the "k" was added by opponents to suggest the violent connotations of words such as *smack* and *whack*.² No comment!

The Australian word of the year for 2010 was *googlegänger*, or *googleganger*, an interesting term for a person with the same name as oneself, whose online references are mixed with the search results for one's own name. It is a portmanteau derived from the German word *doppelgänger*.

The Word Geek's word of the year for 2011: *game changer* (adj. *game-changing*)

Game changer is my personal word of the year, because it was everywhere in 2011. A *game changer* is a new factor that will change the outcome of something. In French, some possible ways of rendering this expression are *facteur de changement*, *changer la donne*, *changer les règles du jeu* and *novateur*.

The *Oxford English Dictionary* online defines the noun as "an event, idea or procedure that effects a significant shift in the current way of doing or thinking about something..."³ However, according to popular usage, as confirmed by Investopedia, a *game changer* is also "a person who is a visionary or a company that alters its business strategy and conceives an entirely new business plan."⁴ This is why we see such phrases in the news as "Obama is a game changer" and "an industry game changer."

The origin of the *i*-prefix

Ben Zimmer posted a fascinating article about the "insanely great language" of Steve Jobs in *Visual Thesaurus*.⁵ It was Jobs who came up with the name Apple—previously associated with Beatles' magic—when he co-founded the Apple Company in 1976 with Steve Wozniak and Ronald Wayne. The famous Apple logo with a bite taken out of it is a visual pun (byte). Macintosh refers to the McIntosh apple, but with a different spelling because the name was already used by another business. Zimmer says that Ken Segall worked for an ad agency hired to help relaunch Apple, which had fallen on hard times. Segall suggested the name "iMac." The "i" primarily refers to Internet, but also to individual, instruct, inform, inspire and the personal pronoun. The "i" prefix was then applied to Apple's other products. The rest is history. ■

Notes

- 1 E-Magazine 772, <http://www.worldwidewords.org/nl/ufqv.htm>.
- 2 Ibid.
- 3 "game changer," <http://oxforddictionaries.com/definition/game%2Bchanger?q=game+changer>.
- 4 "Game Changer," <http://www.investopedia.com/terms/g/game-changer.asp#ixzz1IWk9XX00>.
- 5 "And One More Thing: The Insanely Great Language of Steve Jobs," October 7, 2011, <http://www.visualthesaurus.com/cm/wordroutes/2996/>.



Français pratique

Jacques Desrosiers

Le verbe *focaliser* et les compléments de temps

Q. Dit-on qu'une personne ou chose « focalise » ou « se focalise » sur quelque chose? Je révise une traduction où je lis : « votre attention doit se focaliser sur ». Il me semble que la forme pronominale détonne ici.

R. Cette question ne m'a pas été adressée, je l'ai relevée sur Twitter. Le verbe *focaliser* est à la mode dans les médias sociaux. Pour le voir il suffit de lancer à n'importe quel moment une recherche dans Twitter, qui vous donnera pour les dernières vingt-quatre heures quelques dizaines de gazouillis où le verbe apparaît sous une forme ou une autre. Exemple :

Un jour, les entrepreneurs n'auront pas à se soucier des financements, et ils pourront se focaliser sur les produits.

Twitter, @siebmanb, 21 mars 2012

Au sens propre (*focaliser des rayons lumineux*), le mot figure dans les dictionnaires depuis longtemps. Mais il est plus récent au figuré (*focaliser son attention*). Il apparaît dans les *Nouveaux mots dans le vent* de Larousse en 1974 et quelques années plus tard dans le *Dictionnaire des mots contemporains*¹ de Paul Gilbert. Les deux ouvrages donnaient la forme pronominale. Puis dans les années 1980, il fait son entrée notamment dans le *Grand Larousse de la langue française*, dont les auteurs avaient trouvé un exemple dans un article du *Monde* de 1967 :

Dans les interviews, les questions se focalisent sur quelques points.

Il est étonnant que le *Petit Larousse* vienne tout juste de reconnaître la forme pronominale dans son édition de 2012. Le *Dictionnaire de l'Académie française* l'ignore toujours. Il faudra bien qu'il se mette à jour. *Se focaliser* est correct.

C'est l'autre cas qui pose un problème. Car, au propre ou au figuré, il faut qu'il y ait quelque chose à focaliser : soi-même (*se focaliser*) ou la chose qui est focalisée (*focaliser son attention*). Voilà pourquoi les dictionnaires – y compris le *Petit Robert* et le *Trésor de la langue française* tout comme certains conjugueurs, notamment ConjugArt² – donnent explicitement le verbe comme transitif ou pronominal.

À ma connaissance, le seul ouvrage à indiquer *intransitif* est le Hachette (2008). Peut-être que cet emploi finira un jour

par s'imposer. Mais je resterais prudent. Il est bien sûr répandu dans les médias. Deux exemples :

On a tendance à focaliser sur des indicateurs retardés comme l'emploi plutôt que des indicateurs avancés comme l'indice de confiance des directeurs d'achats.

La Presse, 23 février 2012

Vous tendez à trop focaliser sur votre vie sentimentale aujourd'hui et à en faire le centre de vos préoccupations.

Twitter, @CatsOverBros, 17 mars 2012

Mais j'ai l'impression que cet intransitif est la forme endimanchée du barbare *focusser*. Récemment, dans l'affaire Trayvon Martin aux États-Unis, une dépêche de Reuters faisait dire à l'un des avocats : « Arrêtez de focaliser sur la Floride, regardez beaucoup plus loin³. » On devine la présence cachée du verbe *to focus* derrière la phrase. Même chose dans une autre dépêche d'agence⁴ qui rappelait les dommages susceptibles d'être causés à la vision par les tablettes électroniques, à cause du « va-et-vient du regard vers l'écran (pour focaliser dessus et « défocaliser ») ». Dans ce cas, il aurait sans doute fallu parler d'« accommodation », comme dans *avoir du mal à accommoder*.

Fait intéressant, la fiche de la Banque de dépannage linguistique, de l'Office québécois de la langue française, consacrée à cet anglicisme présente une liste de verbes aptes à le remplacer :

Ces emprunts [*focusser, se focusser*] ne comblent aucune lacune lexicale en français et peuvent aisément être remplacés par de nombreux verbes ou locutions tels que *focaliser, se focaliser, se concentrer, porter son attention sur, porter sur, se polariser sur, être axé sur, être centré sur, concerner surtout, s'orienter vers, avoir pour thème, mettre l'accent sur, s'articuler autour de*.

On remarque la présence de *focaliser*. Or c'est cette source que m'a donnée une langagière convaincue que l'intransitif était légitime. Les auteurs de la fiche n'ont sans doute pas voulu indiquer par là que *focaliser* est intransitif – comparer avec *concerner* ou *avoir pour thème* qui crient après un complément. Mais c'est un fait que la liste peut erronément donner à penser que le verbe s'emploie sans complément.

À notre gazouilleur, concédons que le mot a un petit air scientifique susceptible d'en rebuter certains. Je l'ai pourtant vu trôner sur un site on ne peut plus littéraire, consacré au fameux gueuloir de Flaubert :

Mais fi des faits, focalisons-nous sur la légende. Flaubert s'interrompait régulièrement pour gueuler (d'où le nom de gueuloir) ses textes, les mettant à l'épreuve de l'oral⁵...

Ceux qui le jugent lourd, ou préfèrent ne pas employer un mot devenu passe-partout, peuvent toujours se servir dans la fiche de la Banque de dépannage linguistique. Il y a aussi une belle palette d'équivalents, situés en contexte, à l'entrée *focus des Mots pour le traduire* de Luc Labelle⁶.

Où mettre l'indication de la date dans la phrase?

Q. *Un de mes réviseurs corrige systématiquement l'emplacement de la date dans les phrases. Les traducteurs ont tendance à la mettre au début, lui l'insère en incise. Exemple :*

Le 3 juin, le ministre a annoncé le déploiement de...

Le ministre a annoncé, le 3 juin, le déploiement de...

J'ai trouvé, au dernier paragraphe de la page 12 du Vade-mecum linguistique une piste de solution : « ... la phrase ne doit pas être encombrée d'une multitude de chamières qui interrompent le débit ».

Auriez-vous d'autres pistes d'explication? Existe-t-il une règle? Fluidité, compréhension, clarté?

R. Des organismes peuvent, par souci d'uniformité, fixer une règle sur la mention de la date, par exemple dans les communiqués ou les documents officiels. Mais en dehors de ce genre de convention, la langue n'est pas corsetée à ce point. Le réviseur convaincu qu'il faut repousser plus loin dans la phrase l'indication de la date doit fournir une explication ou donner une source à l'appui.

L'ordre typique de la phrase en français est sujet-verbe-complément, ce qu'on explique par le fait que le plus souvent il correspond à notre façon de penser. Mais divers éléments de la phrase sont mobiles. Les compléments circonstanciels en particulier (les « compléments de phrase » aujourd'hui) ont une grande liberté de déplacement. Si bien que des grammairiens considèrent que c'est là leur principale caractéristique.

Le déplacement se fait parfois obligatoirement pour des raisons de sens. Pour répondre à la question *Quand partez-vous?*, on dira *Je pars demain*, mais *Demain je pars* si la question est *Que faites-vous demain?*. On remarque dans les deux cas que la phrase se termine par le propos que l'on tient, par l'information nouvelle que l'on donne.

Mais le plus souvent ce sont des raisons de style qui décident de la place du complément circonstanciel. Divers facteurs entrent en ligne de compte : le goût personnel, l'équilibre, le rythme, la variété, et ainsi de suite. Le choix entre les phrases suivantes est affaire de goût :

Les cerisiers sont en fleurs à Washington.

À Washington, les cerisiers sont en fleurs.

Les cerisiers, à Washington, sont en fleurs.

On peut aussi choisir de mettre un complément en relief pour une raison particulière. On dira normalement : *Je serai absent pendant tout le mois de juin*, mais pour insister sur le temps : *Pendant tout le mois de juin, je serai absent*.

C'est ce qu'a fait le romancier Hans Magnus Enzensberger (ou du moins son traducteur) dans *Hammerstein ou l'intransigeance*⁷, qui s'ouvre sur la phrase suivante :

Le 3 février 1933, le général quitta comme chaque matin à sept heures précises son appartement.

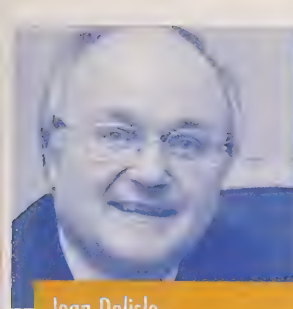
Son souci a été d'assurer d'entrée de jeu un ancrage temporel à l'action qui va se dérouler. Beaucoup de romans d'ailleurs commencent par un complément de temps. Mais cette mise en relief n'était pas obligatoire. L'auteur aurait bien pu écrire, mais avec moins d'effet en quelque sorte :

Le général quitta son appartement, le 3 février 1933, à sept heures précises comme chaque matin.

Il en va de même dans votre exemple, où le complément, me semble-t-il, peut être placé en tête de phrase ou en incise. Il est certain que si un traducteur le place systématiquement au début, le tour devient un tic d'écriture qui peut engendrer de la monotonie. Mais si le réviseur le met toujours en incise après le verbe, on a le même problème. Il vaut mieux varier, sauf si une règle a été prescrite. ■

Notes

- 1 Le Robert, « Les usuels du Robert », 1980.
- 2 « focaliser », <http://btb.termiumplus.gc.ca/verbex-srch?lang=fra&srchtxt=focaliser&i=&letr=&x=0&y=0>.
- 3 *La Presse*, 10 avril 2012.
- 4 *La Presse*, 22 mars 2012.
- 5 « Le gueuloir de Flaubert », http://omnilogie.fr/0/Le_gueuloir_de_Flaubert.
- 6 3^e éd., Éditeur Luc Labelle, 2007.
- 7 Gallimard, 2010, p. 11.



Jean Delisle

Translation: Emma Harries

À travers le prisme de l'histoire

Through the Lens of History

Jean L'Heureux : interprète, faux prêtre et Robin des bois

De tous les interprètes qui ont sillonné l'Ouest canadien au XIX^e siècle, Jean L'Heureux est sans doute le plus excentrique. Ce singulier personnage à qui l'on refuse la prêtrise vit plusieurs années chez les Pieds-Noirs, dont il se fait l'ami et le défenseur. Malgré l'aide généreuse et répétée qu'il apporte aux missionnaires catholiques, à ses frères d'adoption, aux trafiquants de fourrures et aux autorités civiles, il sera toute sa vie un marginal suspect.

Né à Saint-Hyacinthe entre 1825 et 1831, il fait d'excellentes études classiques avant d'entreprendre une formation en théologie pour devenir prêtre. Au bout d'un an, cependant, il est mis à la porte du grand séminaire « en raison de graves désordres ». Commence alors pour lui une vie d'errance, d'aventure et d'imposture.

Faux prêtre

Vers le milieu des années 1850, L'Heureux parcourt la région des champs aurifères du Montana. À la mission des Jésuites, il se présente comme prêtre séculier, obtient une soutane, prétextant avoir perdu la sienne, et se met à prêcher et à célébrer baptêmes et mariages. Les membres de la Compagnie finissent par apprendre qu'il n'a jamais été ordonné prêtre et découvrent avec consternation, lorsqu'il est pris en flagrant délit de sodomie, qu'il est homosexuel.

Dénoncé comme faux prêtre, sodomite et mystificateur, L'Heureux est expulsé de la mission et se réfugie chez les Pieds-Noirs. Il s'y fait accepter d'autant plus facilement que les Amérindiens ne condamnent pas l'homosexualité. Cette société se montre tolérante envers les « berdaches », ce que confirme, avec tous les préjugés et le vocabulaire de son époque, le traiteur Jean-Baptiste Trudeau (1748-1827) dans son récit *Voyage sur le Haut-Missouri : 1794-1796* :

Il y a parmi tous les peuples sauvages de ce continent des hommes qui portent l'habit de femme, ils ne vont jamais ni à la guerre ni à la chasse, ils sont assujettis aux travaux des femmes et font usage des deux sexes. Je ne saurais vous dire avec vérité les raisons qui peuvent déterminer ces espèces d'hermaphrodites à prendre cet état, si c'est par quelque idée chimérique ou par une abominable passion de dérèglement, car les barbares ont un malheureux penchant pour la sodomie¹.

Jean L'Heureux: Interpreter, false priest and Robin Hood

Of all the interpreters who roamed Western Canada during the 19th century, Jean L'Heureux was without a doubt the most eccentric. This unusual character who had been refused entry into the priesthood lived for many years among the Blackfoot as a friend and defender of this people. Despite the generous assistance he repeatedly lent to Catholic missionaries and his adopted people, as well as to fur traders and civil authorities, he remained all his life a suspect fringe element of society.

Born in Saint-Hyacinthe sometime between 1825 and 1831, he excelled in the classical education he received, going on to pursue theological training to become a priest. By the end of his first year, however, he was expelled from the major seminary "for serious misconduct." Thus began his adventurous life as a roving imposter.

False priest

In the mid-1850s, L'Heureux travelled around the gold fields region of Montana. At the Jesuit mission, he passed himself off as a secular priest, obtained a cassock under the pretext that he had lost his own, and set about preaching and performing baptisms and marriages. The Jesuits eventually learnt that he had never been ordained as a priest and discovered with dismay, upon catching him in the act of sodomy, that he was homosexual.

Denounced as a false priest, a sodomite and a fraud, L'Heureux was expelled from the mission. He found refuge among the Blackfoot, who were more inclined to accept him, as Amerindians did not condemn homosexuality. This society was tolerant of *berdaches*, a fact attested to by the trader Jean-Baptiste Trudeau (1748-1827), using contemporary vocabulary marked by the prejudices of his time, in his account of his voyage along the upper Missouri River, *Voyage sur le Haut-Missouri : 1794-1796*:

[Translation] Among all the savage peoples of this continent, there are men who wear women's dress, who never take part in war or the hunt, who do women's work, and who make use of both sexes. I could not truthfully tell you what has caused these hermaphrodite-like men to assume this condition, whether it be due to some fanciful idea or an abominable, disturbed passion, as these barbarians have an unfortunate penchant for sodomy.¹

Du Montana, L'Heureux accompagne une bande de Pieds-Noirs en Alberta, où les Oblats sont présents depuis 1845. Ses pérégrinations le conduisent au nord d'Edmonton, à la mission Saint-Albert, dirigée par le père Albert Lacombe (1827-1916), qui retient ses services comme aide et interprète. Voulant s'intégrer à la communauté des Oblats, L'Heureux simule une conversion, mais ne réussit pas vraiment à convaincre les pères, qui restent méfiants et cherchent à le neutraliser.



Jean L'Heureux en soutane et un groupe de Pieds-Noirs, de Gens-du-Sang et de Piégans. Rocky Mountain House, Alberta, 1871 (Glenbow Archives, NA-575-1).

Jean L'Heureux in a cassock with a group of Blackfoot, Blood and Peigan Indians. Rocky Mountain House, Alberta, 1871 (Glenbow Archives, NA-575-1).

Le faux prêtre n'en continue pas moins son œuvre d'évangélisation « en singeant notre sainte religion », déplore le père Lacombe. Ce dernier restera néanmoins son protecteur jusqu'à sa mort, sans doute parce que l'interprète lui sauva la vie lors d'une grave épidémie de variole. La supercherie de celui « qui prêche et confesse » met les missionnaires dans le plus grand embarras, d'autant plus que L'Heureux gagne facilement la confiance des Autochtones, dont il partage le mode de vie au quotidien. L'ascendant qu'il exerce sur eux n'est certainement pas étranger à l'hostilité larvée que certains Oblats entretiennent à son égard.

L'Heureux enseigne aux Pieds-Noirs que leurs croyances ancestrales ne sont pas incompatibles avec les siennes, la seule différence étant que le Dieu des chrétiens se compose de trois personnes en une. Trouvant cette idée du plus grand comique, les Amérindiens surnomment L'Heureux *neokiskaetapiw*, c'est-à-dire « l'homme aux trois personnes ».

Négociateur de traité

Jean L'Heureux a joué un rôle prépondérant avant et pendant les négociations du Traité n° 7. Le territoire visé par ce traité couvre une superficie d'environ 91 000 kilomètres carrés dans le Sud de l'Alberta. Y habitent des Pieds-Noirs, des Gens-du-Sang, des Sarcis, des Stony et des Piégans. La Couronne convoite ces terres afin de les ouvrir à la colonisation et à tout autre usage éventuel. Elle envisage également la création de réserves à raison de deux kilomètres carrés par famille de cinq personnes. Le lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest, David Laird, et le commissaire de la Police à cheval du Nord-Ouest*, le lieutenant-colonel James F. Macleod, sont chargés de mener les négociations qui ont lieu le 22 septembre 1877.

* La Police à cheval du Nord-Ouest a été fondée en 1873 par John A. Macdonald. Elle est devenue « royale » en 1904 et a pris le nom de Gendarmerie royale du Canada en 1920, à la suite de sa fusion avec la Police du Dominion, créée pour la protection des parlementaires.

From Montana, L'Heureux accompanied a band of Blackfoot to Alberta, where Oblates had been present since 1845. His travels brought him north of Edmonton to the St. Albert mission, led by Father Albert Lacombe (1827-1916), who hired him as an assistant and interpreter. Hoping to join the community of Oblates,

L'Heureux pretended to have changed his ways, but he did not fully convince the fathers, who remained suspicious and sought to neutralize his influence.

The false priest was unrelenting in his evangelization work, “defiling our sacred religion,” deplored Father Lacombe, who would nevertheless remain L'Heureux's protector until his death, no doubt because the interpreter saved his life during a deadly smallpox epidemic. The deception carried out by this imposter “who preaches and hears confessions” was the cause of great annoyance to the missionaries, all the more so because L'Heureux easily gained the trust of the Aboriginal peoples, whose way of life he shared on a daily basis. The influence he wielded over them must, to some extent, have led to the latent hostility that some of the Oblates felt toward him.

L'Heureux taught the Blackfoot that their traditional beliefs were not incompatible with his own, the only difference being that the Christian God was composed of three persons in one. Finding this idea exceptionally funny, the Amerindians gave L'Heureux the name *neokiskaetapiw*, meaning “Three Persons.”

Treaty negotiator

Jean L'Heureux played a major part leading up to and during the Treaty No. 7 negotiations. The territory covered by this treaty was approximately 91,000 square kilometres in southern Alberta. It was inhabited by Blackfoot, Blood, Sarcee, Stony and Peigan Indians. The Crown coveted this land with a view to opening it up for colonization and any other possible use. It also planned to create reserves by allotting two square kilometres per family of five. The Lieutenant Governor of the North-West Territories, David Laird, and the Commissioner of the North West Mounted Police,* Lieutenant Colonel James F. Macleod, were charged with conducting the negotiations that took place on September 22, 1877.

* The North West Mounted Police was founded in 1873 by John A. Macdonald. It became “royal” in 1904 and took the name Royal Canadian Mounted Police in 1920, following its merger with the Dominion Police, created for the protection of parliamentarians.

Laird souhaite retenir les services de L'Heureux comme interprète, mais ce dernier l'informe qu'il a déjà accepté de remplacer l'interprète malade du grand chef des Pieds-Noirs, Pied-de-Corbeau, et de se mettre aussi au service des autres chefs indiens qui en ont exprimé le désir.

Investi de la confiance que lui manifestent les Autochtones, L'Heureux est leur porte-parole attitré auprès des représentants gouvernementaux. Il fournit aux émissaires de précieux renseignements : une carte du territoire des Pieds-Noirs, un relevé des effectifs des différents peuples et une liste des grands chefs, des principales familles et des divers clans. Pendant les négociations, l'interprète explique la teneur des termes du traité aux délégués pieds-noirs et les conseille. Un observateur note que L'Heureux « se tenait constamment auprès des Indiens, tel un Indien² ».

La Confédération des Pieds-Noirs regroupe des peuples qui parlent différents dialectes, ce qui a nécessité la participation d'autres interprètes, dont les Métis Jerry Potts³ et James Bird fils, ainsi que le père Constantine Scollen.

Comme les interprètes ont pris une part active aux négociations, il n'était que normal que leurs noms figurent au bas du traité à titre de conseiller, interprète et témoin. L'Heureux inscrit le nom des chefs pieds-noirs sur le document officiel, valide la marque de chacun d'eux et signe le traité en qualité de témoin. C'est par son entremise que les chefs remercient les représentants du gouvernement canadien.

Robin des bois

Une fois le traité conclu, Jean L'Heureux choisit de vivre chez les Pieds-Noirs et continue d'accompagner les missionnaires dans leurs tournées des campements indiens. Homme cultivé et d'un grand humanisme, L'Heureux rédige des notes ethnographiques sur les mœurs, les coutumes et les objets façonnés des Pieds-Noirs afin de les faire mieux connaître.

Les famines qui frappent périodiquement ses frères d'adoption depuis la disparition du bison l'attristent beaucoup. Dans certains cas extrêmes, dont il est témoin, les Indiens sont réduits à manger des spermophiles, des souris, des serpents et même des carcasses d'animaux à demi dévorés par les loups. Pour leur venir en aide, l'interprète adresse des requêtes aux autorités civiles ou à la Police à cheval afin d'obtenir des provisions. Il lui arrive aussi de voler des chevaux et du bétail qu'il distribue ensuite aux plus miséreux. Il éprouvait une grande compassion pour les souffrances de ceux qui l'accueillaient parmi eux.

Cette misère le met en contact avec Louis Riel (1844-1885). À l'hiver de 1879, la famine force les Pieds-Noirs de l'Alberta à migrer vers un territoire plus giboyeux, le Montana. Riel leur rend alors visite et, misant sur la précarité de leur situation, leur propose de se joindre aux Métis en vue d'envahir le Nord-Ouest et d'en faire le pays des Amérindiens et des Métis.

Laird wished to engage L'Heureux as interpreter, but L'Heureux advised him that he had already agreed to replace Blackfoot head chief Crowfoot's interpreter, who was ill, and to be of service to the other chiefs who had requested his assistance.

Enjoying the trust of the Amerindians, L'Heureux was their official spokesperson during the negotiations with the government representatives. He provided the emissaries with valuable information: a map of Blackfoot territory, a census of the various peoples and a list of the head chiefs, main families and various clans. During the negotiations, the interpreter explained the terms of the treaty to the Blackfoot delegates and provided them with advice. An observer commented that L'Heureux "stood unswervingly with the Indians as an Indian."²

The Blackfoot Confederacy was composed of peoples who spoke different dialects, which necessitated the participation of other interpreters, such as Jerry Potts³ and James Bird Jr., both Metis, as well as Father Constantine Scollen.

Since the interpreters played an active part in the negotiations, it was only normal that their names should appear at the bottom of the treaty as advisers, interpreters and witnesses. L'Heureux inscribed the names of the Blackfoot chiefs on the official document, validated each of their marks and signed the treaty as a witness. It was through L'Heureux that the chiefs thanked the representatives of the Government of Canada.

Robin Hood

Once the treaty had been concluded, Jean L'Heureux chose to live with the Blackfoot and continued to accompany missionaries on their visits to Indian camps. A cultured man of deeply held humanist beliefs, L'Heureux wrote ethnological notes on Blackfoot mores, customs and handmade goods in order to increase awareness of them.

The famines that periodically struck his adopted people following the extinction of the buffalo were of great concern to L'Heureux. In some extreme instances that L'Heureux witnessed, the Indians were reduced to eating ground squirrels, mice, snakes and even animal carcasses half devoured by wolves. To help them, the interpreter petitioned the civil authorities or the mounted police for provisions. He even resorted to stealing horses and livestock, which he then distributed to the most destitute. He felt deep compassion for his hosts in their suffering.

This hardship brought him into contact with Louis Riel (1844-1885). In the winter of 1879, a famine forced the Blackfoot of Alberta to migrate to an area with more game: Montana. Riel visited them there and, counting on their precarious situation, suggested that they join the Metis in an invasion of the northwest with a view to making it an

L'Heureux estime de son devoir de déjouer ce complot et alerte les autorités canadiennes et américaines. Riel revient à la charge l'automne suivant, mais, une fois de plus, l'interprète intervient et réussit à convaincre les Indiens qu'ils courent un grave danger s'ils pactisent avec Riel et les Métis. Il les exhorte à retourner en Alberta et à rester sourds à toute proposition de soulèvement.



Jean L'Heureux vers 1880 en compagnie de trois chefs de la Confédération des Pieds-Noirs (Glenbow Archives, NA-2968-4).

Jean L'Heureux circa 1880 with three Blackfoot Confederacy chiefs (Glenbow Archives, NA-2968-4).

Amerindian and Metis state. L'Heureux considered it his duty to foil this plot and alerted the Canadian and American authorities. Riel tried again the following autumn, but once again the interpreter intervened and managed to convince the Indians that plotting with Riel and the Metis carried serious risks. He urged them to return to Alberta and to turn a deaf ear to any talk of an uprising.

Interprète officiel

En 1881, les rapports de L'Heureux sur les activités séditeuses de Riel au Montana lui valent un poste d'interprète au Département des Affaires des Sauvages*. Il devient en quelque sorte l'homme de confiance des autorités canadiennes chez les Pieds-Noirs. Il y joue plus ou moins le rôle d'informateur.

Le gouvernement fédéral lui témoigne encore sa reconnaissance en 1886 en le choisissant pour se rendre à Brantford (Ontario) à l'occasion de l'inauguration de la statue du chef mohawk Joseph Brant**. Sont conviés à cette cérémonie les chefs amérindiens qui se sont abstenus d'appuyer Riel durant la Rébellion de 1885. L'Heureux est leur interprète et assiste le père Lacombe, aussi du voyage. Lors de la réception officielle organisée à Ottawa en l'honneur des visiteurs par le premier ministre John A. Macdonald, les participants peuvent apprécier l'immense talent oratoire de Pied-de-Corbeau, dont l'allocution, d'une grande éloquence, est interprétée en anglais, avec la même verve, par Jean L'Heureux.

En avril 1888, L'Heureux est reconduit dans ses fonctions d'interprète par un arrêté en conseil qui porte en outre son salaire à 600 \$ par année. À ce généreux traitement s'ajoutent les rations alimentaires habituellement accordées aux fonctionnaires du Département des Affaires des Sauvages⁴.

Assistant des missionnaires

Les relations de Jean L'Heureux avec les Oblats ont toujours été ambivalentes et empreintes de suspicion. Certains missionnaires voyaient en lui un « suppôt de Satan », d'autres un philanthrope non conformiste. Jamais, cependant, on ne s'est privé de son aide. « De tous les services que L'Heureux

Official interpreter

In 1881, L'Heureux's reports on Riel's seditious activities in Montana earned him the position of interpreter with the Department of Indian Affairs.* He became in a sense the trusted adviser of the Canadian authorities on Blackfoot affairs, acting more or less as an informant.

The federal government again showed its appreciation for his work in 1886 by choosing him to travel to Brantford, Ontario, for the inauguration of the statue of Mohawk chief Joseph Brant.** Also invited to this ceremony were the Amerindian chiefs who abstained from supporting Riel during the rebellion of 1885. L'Heureux was their interpreter and assisted Father Lacombe, who joined them. During the official reception in Ottawa organized by Prime Minister John A. Macdonald in honour of the visitors, the attendees had an opportunity to appreciate Crowfoot's considerable speaking skills. The head chief's exceptionally eloquent address was interpreted into English with the same verve by Jean L'Heureux.

In April 1888, L'Heureux was re-engaged as an interpreter through an order-in-council that increased his salary to \$600 a year. On top of this generous compensation he received the food rations usually given to officials of the Department of Indian Affairs.⁴

Missionary assistant

Jean L'Heureux's relationship with the Oblates was always ambivalent and marked by suspicion. Some of the missionaries viewed him as a “fiend,” others as a nonconformist philanthropist. Not once, however, did they deprive themselves of his assistance. “Of all the services that L'Heureux rendered

Le Département des Affaires des Sauvages a été créé en 1880. Il a gardé ce nom jusqu'en 1920, date où il est renommé Département des Affaires indiennes.

** Une autre statue de Joseph Brant (Thayendanegea) se dresse sur la place de la Confédération, à Ottawa. Le Musée des beaux-arts de la capitale possède aussi un tableau, datant de 1776, du célèbre chef mohawk, œuvre du peintre anglais George Romney.

The Department of Indian Affairs was created in 1880. Its French name, *Département des Affaires des Sauvages*, was changed to *Département des Affaires indiennes* in 1920.

** Another statue of Joseph Brant (Thayendanegea) stands in Confederation Square, Ottawa. The capital's National Gallery also has a painting, dated 1776, of the famous Mohawk chief, by the English painter George Romney.

rendit aux missionnaires oblats, le plus grand fut le recrutement qu'il fit pour l'école industrielle Saint-Joseph, située à Dunbow au sud-est de Calgary⁵. » L'interprète a dû multiplier les ruses et les présents pour convaincre les jeunes garçons de s'y inscrire et surtout de persévérer dans leurs études.

Ce travail de recrutement dérangeait les pasteurs protestants qui y voyaient, non sans raison, une forme de favoritisme envers l'Église catholique. Fonctionnaire de l'État, L'Heureux était tenu à une certaine neutralité. Or, il faut savoir qu'il hébergeait chez lui de jeunes enfants d'âge préscolaire qu'il préparait à leur admission à l'école Saint-Joseph. Jusqu'au jour où un pasteur anglican l'accusa d'avoir eu « un comportement immoral le plus obscène qui soit⁶ » avec ses jeunes pensionnaires. Il n'en fallut pas plus pour que L'Heureux perde son poste d'interprète. Aucune enquête ne vint corroborer ces allégations, mais la présomption de culpabilité était forte, compte tenu des antécédents de l'accusé.

Fin de vie misérable

Démis de ses fonctions en 1891, L'Heureux vécut dans le plus grand dénuement et chercha à se faire héberger chez des personnes charitables. Hélas, ses exigences, ses manies et ses excentricités devenaient vite insupportables, si bien qu'il finit par aboutir à l'ermitage du père Lacombe*, son bienfaiteur. Né, semble-t-il, pour une vie d'errance, il n'y resta pas longtemps. Il repartit avec son baluchon dans les contreforts des Rocheuses, où il vécut tantôt en reclus, tantôt parmi les Métis. Indigent et invalide, il subsistait grâce aux rations de bœuf et de farine que le gouvernement lui avait consenties pour « services rendus ».

En 1912, il fallut le placer plus ou moins de force au foyer du père Lacombe, à Midnapore (aujourd'hui banlieue de Calgary). Il portait toujours la soutane et le col romain et se faisait appeler « Révérend ». C'est là qu'il mourut en 1919, presque nonagénaire. Les Oblats ont toujours fait preuve de la plus grande discrétion concernant la contribution de ce « missionnaire laïque » à leur œuvre apostolique dans l'Ouest. Ils auraient même détruit le manuscrit de ses mémoires.



(Arrière) Le père Albert Lacombe et Jean L'Heureux. (Milieu) Three Bulls, Pied-de-Corbeau, Red Crow. (Devant) North Axe et One Spot. Visite à Ottawa en 1886 (Glenbow Archives, NA-13-2).

Back: Father Albert Lacombe and Jean L'Heureux. Middle: Three Bulls, Crowfoot and Red Crow. Front: North Axe and One Spot. Visit to Ottawa in 1886 (Glenbow Archives, NA-13-2).

to the missionary Oblates, the greatest was his recruitment for St. Joseph's Industrial School, located in Dunbow, southwest of Calgary.⁵ The number of ruses and gifts that it must have taken for the interpreter to convince young boys to enrol in the school, and especially to persevere in their studies, was no doubt considerable indeed.

His recruitment work bothered the Protestant ministers, who saw it—not without reason—as a form of favouritism toward the Catholic Church. As a federal office

holder, L'Heureux was expected to exercise a certain degree of impartiality. It should be noted that he opened his home as a boarding house to preschool students whom he was preparing for admission to St. Joseph's. This continued until an Anglican minister accused him of “practicing immorality of a most beastly type”⁶ with his young boarders. That was all it took for L'Heureux to lose his employment as an interpreter. No investigation was ever conducted to confirm the allegations, but there was a strong presumption of guilt, given the accused's past.

Wretched final years

Relieved of his duties in 1891, L'Heureux lived in utter destitution, seeking shelter in the homes of charitable people. Unfortunately, his demands, obsessions and eccentricities quickly became unbearable, and he ended up at the hermitage of his benefactor, Father Lacombe.* Born, so it seems, for a life of roving, he did not stay there long. He set off again with his bundle of belongings, this time for the foothills of the Rockies, where he lived sometimes as a recluse, sometimes among the Metis. Poor and crippled, he survived on the rations of beef and flour that the government granted him for “services rendered.”

In 1912, L'Heureux had to be placed more or less by force in the home run by Father Lacombe in Midnapore (today a suburb of Calgary). He still wore the cassock and the clerical collar and insisted on being called “Reverend.” It was there that he died in 1919, having almost reached the age of 90. The Oblates have always exercised the greatest discretion as to the contribution made by this “lay missionary” to their proselytizing work in the West. They have reportedly even destroyed the manuscript of his memoirs.

* L'ermitage Saint-Michel fut bâti en 1890 au ruisseau Pincher (Alberta). En 1908, le père Lacombe fonda un foyer pour orphelins, vieillards et handicapés à Midnapore.

* St. Michael's Hermitage was built in 1890 in Pincher Creek, Alberta. In 1908, Father Lacombe founded a home in Midnapore for orphans, the elderly and people with disabilities.

Interprète hors norme

Tout au long de sa vie, Jean L'Heureux a rarement fait l'unanimité autour de sa personne, même si, grâce à son don des langues, à son talent indéniable d'interprète et à son intelligence de la mentalité indienne, il a mérité la confiance tant des Amérindiens, des religieux et des marchands de fourrures que des autorités gouvernementales. Tous ces groupes ont eu, à un moment ou l'autre, des motifs valables de réprocher son comportement. On l'a traité d'hypocrite, d'imposteur, de menteur, de voleur, de faux prêtre et d'esprit dérangé.

Pourtant, même frappé d'anathème, ce Canadien errant a su rendre des services inestimables aux personnes de son entourage. La haute considération dont il jouissait auprès de sa grande famille amérindienne a certainement facilité les négociations du Traité n° 7 – plusieurs témoignages de contemporains l'attestent – et il n'est pas interdit de penser également que son pacifisme a permis d'éviter le bain de sang qu'aurait provoqué le soulèvement des Pieds-Noirs s'ils s'étaient alliés aux Métis de Louis Riel.

Les prêtres ont beaucoup utilisé ses services comme guide, recruteur et interprète lorsqu'ils allaient administrer les sacrements. M^{gr} Vital Grandin, qui avait pourtant excommunié L'Heureux, le pédéraste, ne se faisait aucun scrupule de lever l'interdit chaque fois que les missionnaires avaient besoin de lui⁷. Aux excommunications succédaient des périodes de « réhabilitation » suintantes d'opportunisme.

Cette situation surréaliste ne résume-t-elle pas à elle seule toute la vie de l'interprète Jean L'Heureux, lui dont l'existence tourmentée a été marquée en alternance par l'accueil et l'ostracisme? ■

Je remercie Alain Otis pour ses commentaires et compléments d'information.

Notes

- 1 Jean-Baptiste Trudeau, *Voyage sur le Haut-Missouri : 1794-1796*, Septentrion, 2006, p. 189.
- 2 Cité dans Hugh A. Dempsey, « Jean L'Heureux », *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&id_nbr=7532.
- 3 Voir le portrait que j'ai tracé de « Jerry Potts : guide, interprète et diplomate », dans *Circuit*, n° 111 (2011), p. 30-31.
- 4 « Appointment of J. L'Heureux, as interpreter for Black Foot Indians of Alberta, 1888/04/21 », RG2, Bureau du Conseil privé, Séries A-1-a, volume 520, bobine C-3393, n° 974.
- 5 Raymond J.-A. Huel, « Jean L'Heureux : Canadien errant et prétendu missionnaire auprès des Pieds-Noirs », dans G. Allaire, P. Dubé et G. Morcos (codir.), *Après dix ans... : bilan et prospective*, Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, 1992, p. 217-218.
- 6 « Practicing immorality of a most beastly type ». Révérend J. W. Tims, cité dans Raymond J.-A. Huel, *Proclaiming the Gospel to the Indians and the Métis*, University of Alberta Press, 1996, p. 131.
- 7 Raymond J.-A. Huel, « Jean L'Heureux », p. 221-222.

Extraordinary interpreter

Throughout his life, Jean L'Heureux rarely enjoyed unanimous support, even though, thanks to his gift for languages, his undeniable talent as an interpreter and his understanding of the Indian mentality, he earned the trust of Amerindians, religious figures, fur traders and government authorities alike. Each of these groups had, at one time or another, valid grounds to condemn his behaviour. He was called a hypocrite, an imposter, a liar, a thief, a false priest and a troubled soul.

Although reviled by society, this errant Canadian managed to render invaluable services to those around him. The high regard that his large Amerindian family had for him definitely facilitated the Treaty No. 7 negotiations—several contemporary accounts attest to this—and it is not unreasonable to think that thanks, at least in part, to his pacifism, the bloodbath that would have resulted from a Blackfoot uprising in alliance with Louis Riel's Métis was averted.

The priests made extensive use of his services as a guide, a recruiter and, when they went to administer the sacraments, an interpreter. Bishop Vital Grandin, who actually excommunicated L'Heureux, the pederast, did not have any scruples about suspending the punishment whenever the missionaries required L'Heureux's services.⁷ The excommunications were followed by periods of opportunistic “rehabilitation.”

Is this surreal situation not emblematic of the entire life of interpreter Jean L'Heureux, whose tormented existence was marked alternately by acceptance and ostracism? ■

I would like to thank Alain Otis for the comments and additional information he provided.

Notes

- 1 Jean-Baptiste Trudeau, *Voyage sur le Haut-Missouri : 1794-1796*, Septentrion, 2006, p. 189.
- 2 Cited in Hugh A. Dempsey, “Jean L'Heureux,” *Dictionary of Canadian Biography Online*, http://www.biographi.ca/009004-119.01-e.php?&id_nbr=7532.
- 3 See my profile of “Jerry Potts : guide, interprète et diplomate” in *Circuit*, No. 111, 2011, pp. 30–31.
- 4 “Appointment of J. L'Heureux, as interpreter for Black Foot Indians of Alberta, 1888/04/21,” RG 2, Privy Council Office, Series A-1-a, Vol. 520, Reel C-3393, No. 974.
- 5 Raymond J.-A. Huel, “Jean L'Heureux : Canadien errant et prétendu missionnaire auprès des Pieds-Noirs,” in G. Allaire, P. Dubé and G. Morcos (eds.), *Après dix ans... : bilan et prospective*, Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, 1992, pp. 217–218.
- 6 Reverend J. W. Tims, cited in Raymond J.-A. Huel, *Proclaiming the Gospel to the Indians and the Métis*, University of Alberta Press, 1996, p. 131.
- 7 Raymond J.-A. Huel, “Jean L'Heureux : ...,” pp. 221–222.



Fanny Vittercoq

La petite histoire d'une expression

Un vent à (d)écorner les bœufs

L'expression désigne un vent très fort, violent. Dans la francophonie internationale, on ne dira pas *un vent à écorner les bœufs*, canadianisme considéré comme vieilli, mais plutôt *un vent à décorner les bœufs*. Les anglophones, pour leur part, emploient *it's blowing great guns*, *the wind is fierce* ou *it's blowing up a storm* pour rendre la même réalité.

Une vieille expression

Selon les dictionnaires modernes, l'expression est attestée depuis 1832. On l'employait à l'époque au sens figuré, comme en témoignent ces deux extraits :

... le marin n'a pas ce vague d'expression, il trouve dans sa langue de quoi nommer tous les degrés, et, pour ainsi dire, toutes les nuances du vent; il a : *brise, faible brise, jolie brise, bonne brise* et *brise carabinée*. Et s'il a besoin d'exprimer par une idée comparative, ou la sensation que le vent lui fait éprouver ou la violence de ses efforts, il dit *qu'il vente la peau du diable* ou bien *qu'il vente à décorner des bœufs* [...] L'hyperbole n'est-elle pas belle?

(Augustin Jal, *Scènes de la vie maritime*, 1832)

Prov. et par exagération, *Il fait un vent à écorner les bœufs*.

Le vent souffle avec violence.

(*Dictionnaire de l'Académie française*, 6^e édition, 1835)

Autrement dit, *un vent assez fort...* par hyperbole, métaphore ou exagération... *pour décorner les bœufs*. On s'en doute bien, même la plus forte rafale du monde ne parviendrait pas à arracher les cornes de la tête d'un bœuf. Mais cette figure de style est bien partie de quelque part, non?

Les origines

Je vais mettre la charrue devant les bœufs et commencer par une théorie absente des ouvrages traitant de l'origine des expressions. Je l'ai dénichée par hasard dans un seul ouvrage, *Le correspondant*, recueil périodique publié en 1876, que j'ai trouvé sur Internet.

Les bovins sur les navires

Selon cette théorie, l'expression aurait vu le jour sur les navires transportant des bovins.

Par grosse mer et par grand vent, la force du roulis poussait les bœufs tête première contre la paroi du navire. Sous le choc,



leurs cornes se brisaient, s'arrachaient même, ce qui causait parfois leur mort. Le verbe *décorner* prend ici un sens concret : il vente assez fort pour littéralement décorner les bœufs.

En milieu rural

Gagnons maintenant le plancher des vaches.

Une autre théorie, la plus répandue sur Internet, a trait à l'écornage des bœufs que l'on pratique dans les champs depuis au moins l'an 1200, époque où l'on recense pour la première fois le verbe *écorner*.

Jadis, les paysans écornaient les bœufs une fois par année pour éviter qu'ils se blessent les uns les autres ou que leurs cornes les gênent pendant qu'ils s'alimentaient. On procédait à l'opération par jour de grand vent, puis on faisait courir les bovins dans les champs, car cela permettait d'assécher la plaie et d'accélérer ainsi la cicatrisation. C'était également une façon d'empêcher la plaie de s'infecter au contact des mouches et autres insectes, qui sont attirés par le sang mais fuient le vent. *Un vent à écorner les bœufs* signifie ici « un vent propice à l'écornage des bœufs ».

Cela aurait été bien plus simple si je n'étais tombée sur cet ouvrage de 1876 qui situe l'origine de l'expression sur les navires...

Doit-on invalider cette explication sous prétexte que je ne l'ai rencontrée qu'une fois? Les exemples d'emploi de la locution dans un contexte maritime reviennent fréquemment dans mes recherches. Après tout, les occasions de dire qu'il faisait *un vent à décorner les bœufs* se sont sûrement offertes plus souvent aux éleveurs de bovins qu'aux capitaines de bateau, mais les deux théories me semblent plausibles.

Quoi qu'il en soit, j'aurais tendance à suivre le troupeau en adhérant à la théorie la plus répandue. ■

El Rincón Español

Elisa Poletti

Cada vez más conectados... a la terminología de la Web 2.0

La terminología de la denominada **Web 2.0** presenta un desafío particular para otro idioma que no sea el inglés. Los términos anglosajones son pegadizos y la comunidad “conectada” los adopta rápidamente. Es una realidad indiscutible que esas palabras nuevas conviven con las que se crean en español o portugués, en nuestro caso, para denominar esos mismos conceptos.

Pongamos como ejemplo el término *blog*. Sabemos que en inglés es una forma acortada de *weblog* y que por analogía con *log*, o cuaderno de bitácora en el que se apuntan detalles de la navegación de un barco, el español propuso “bitácora” como equivalente. El tiempo ha demostrado que ese término no se implantó y que **blog** y derivados tales como **bloguero** y **bloguear** son los que predominan.

Otro término que vemos a menudo es *feed* (*Web feed*). Es típico de la prensa electrónica y de los blogs para entregar al usuario resúmenes de artículos con los enlaces para acceder a la versión completa. Aquí existe un equivalente híbrido bastante utilizado en español: **fuentes web**. Es importante no confundirlo con **fuentes RSS**, que es un tipo de fuente web. Antes se usaban indistintamente porque RSS era el único formato de las fuentes web, pero ahora también existe el formato Atom. Si el usuario quiere enterarse de los nuevos contenidos de los sitios web que le interesan, existen **agregadores** de fuentes web que envían a los suscriptores los títulos y enlaces de las actualizaciones.

Cabe hablar del fenómeno especial en cuanto a términos y palabras derivadas que se ha producido con Twitter. En inglés, el vocabulario es vasto y la adhesión de usuarios en el mundo español ha crecido tanto que se crearon equivalentes recomendados por la Fundación del Español Urgente (Fundéu BBVA), con el asesoramiento de la Real Academia Española. Así, contamos con las formas españolas **tuitero**, **tuítear**, **tuíteo**, **retuítear** y **retuíteo**. Para el famoso *hashtag* del inglés no hay

un equivalente arraigado: se usa principalmente el préstamo y algunos lo complementan con **etiqueta numeral**.

En este contexto de Web 2.0, que se caracteriza por el trabajo en colaboración, el término **wiki** no podía quedar excluido. Dicho término es un préstamo incluso en inglés ya que es una voz hawaiana. Su uso en español está extendido y se han creado derivados como **wikificar**, que significa arreglar el formato según las reglas wiki.

Asimismo, la naturaleza de la Web 2.0, que aloja sitios en los que los participantes colaboran y comparten información, ha permitido el nacimiento de términos que la describen tales como la **web participativa** y la **web social**.

Web semántica, por su parte, es un término que se utiliza para describir la Web 3.0. Es una nueva generación de la Web que permitirá encontrar información pertinente de manera más eficaz gracias al uso de motores de búsqueda más potentes. El objetivo es presentar datos que realmente se relacionen con el contexto de lo que busca el usuario.

Es válido mencionar que en español la palabra “web” en función sustantiva se escribe con mayúscula cuando hace referencia a la expresión inglesa *World Wide Web* (la Web, la Web 2.0) mientras que se escribe con minúscula en frases descriptivas como “la web social” o en el uso particular de España cuando se refieren a un sitio web (el web) o una página web (la web). El plural es webs.

En función de adjetivo, “web” se escribe siempre en minúscula (sitio web, página web) y su plural puede ser “webs” aunque es frecuente el uso invariable (sitios web, páginas web).

A continuación presentamos una lista que incluye los términos resaltados en negrita y otros relacionados, con sus equivalentes en inglés, francés y portugués. En *TERMIUM Plus*[®], el banco de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, se encuentran las fichas terminológicas con definiciones, contextos u observaciones para cada uno de estos conceptos. Lo invitamos a consultarlas. ■

ENGLISH	FRANÇAIS	ESPAÑOL	PORTUGUÊS
aggregator	agrégateur (n.m.)	agregador (m.)	agregador (m.)
Atom feed	fil Atom (n.m.)	fuelle Atom (f.)	fonte Atom (f.)
blog (n.)	blogue (n.m.)	blog (m.)	blog (m.)
blog (v.)	bloguer	bloguear	blogar
blogger	blogueur (n.m.)	bloguero (m.)	blogueiro (m.)
consumer social network	réseau social de consommateurs (n.m.)	red social de consumidores (f.)	rede social de consumidores (f.)
corporate social network	réseau social d'entreprise (n.m.)	red social corporativa (f.)	rede social corporativa (f.)
hashtag	mot-clic (n.m.)	etiqueta numeral (f.); hashtag (m.)	etiqueta (f.); nome-etiqueta (m.); hashtag (f.)
participatory Web	Web participatif (n.m.)	web participativa (f.)	web colaborativa (f.)
personal social network	réseau social personnel (n.m.)	red social personal (f.)	rede social pessoal (f.)
professional social network	réseau social professionnel (n.m.)	red social profesional (f.)	rede social profissional (f.)
retweet (n.)	gazouillis partagé (n.m.)	retuiteo (m.)	retuíte (m.)
retweet (v.)	partager un gazouillis	retuitear	retuitar
RSS feed	fil RSS (n.m.)	fuelle RSS (f.)	fonte RSS (f.)
RSS feed aggregator	agrégateur de fils RSS (n.m.)	agregador de fuentes RSS (m.)	agregador de fontes RSS (m.)
RSS format	format RSS (n.m.)	formato RSS (m.)	formato RSS (m.)
semantic Web	Web sémantique (n.m.)	web semántica (f.)	Web semántica (f.)
social network	réseau social (n.m.)	red social (f.)	rede social (f.)
social Web	Web social (n.m.)	web social (f.)	web social (f.)
tweet (n.)	gazouillis (n.m.)	tuiteo (m.)	tuíte (m.)
tweet (v.)	gazouiller	tuitear	tuitar
twitterer (n.)	gazouilleur (n.m.)	tuitero (m.)	tuiteiro (m.)
twittering	gazouillage (n.m.)	tuiteo (m.)	tuitagem (f.)
Web 2.0	Web 2.0 (n.m.)	Web 2.0 (f.)	Web 2.0 (f.)
Web feed	fil de syndication (n.m.)	fuelle web (f.)	fonte web (f.)
white label social network	réseau social à étiquette blanche (n.m.)	red social de marca blanca (f.)	rede social de marca branca (f.)
wiki	wiki (n.m.)	wiki (m./f.)	wiki (m.)
wiki contributor	contributeur wiki (n.m.)	colaborador de wiki (m.)	colaborador de wiki (m.)
wikify	wikifier	wikificar	wikificar
wikignome	wikignome (n.m.)	wikinomo (m.)	wiki gnomo (m.)
wikipedian	wikipédiste (n.m./n.f.)	wikipedista (m./f.)	wikipedista (m./f.)

Bibliografía

Fundéu BBVA. Fundación del Español Urgente. Vademécum: diccionario de dudas del español. [<http://www.fundeu.es/vademecum.html>].
 Real Academia Española. *Diccionario panhispánico de dudas*. Primera edición, Madrid, 2005. [<http://www.rae.es>].

Les Jeux de la traduction, ou l'art de préserver une tradition

Translation Games: The art of upholding a tradition

Marilyne Bérard-Fontaine

Translation: Emma Harries

Depuis sept ans déjà, la traduction a elle aussi ses jeux interuniversitaires, au même titre que la communication et l'ingénierie. Les Jeux de la traduction rassemblent les étudiants d'universités canadiennes offrant un programme de traduction durant une fin de semaine d'épreuves amicales ponctuée de soirées endiablées. Les Jeux sont rendus possibles grâce à l'appui financier de plusieurs partenaires du domaine langagier. Le vendredi, la soirée d'ouverture donne aux participants la chance de se rencontrer et de discuter. Le réseautage est à l'honneur, et les partenaires financiers en profitent pour faire du recrutement parmi la crème des étudiants de traduction. Suivent deux jours durant lesquels les neurones des participants sont mis à rude épreuve.



Le Comité organisateur / Organizing Committee: Marilyne Bérard-Fontaine, Caroline Yockell, Mathieu Desharnais et/and Géraud Le Carduner.

For the past seven years, translation students, like their fellow students in communications and engineering, have had their own interuniversity games. The Translation Games bring together students enrolled in translation programs at Canadian universities for a weekend of friendly competitions and lively soirees. The Games are made possible thanks to the financial support of several partners in the language field. The opening reception on Friday evening gives the participants a chance

to meet and socialize with each other. This networking event is also an opportunity for financial partners to recruit from among the brightest translation students. During the following two days, the participants' abilities are seriously put to the test.

Les débuts

L'idée des Jeux de la traduction a germé dans l'esprit de Louis Savard, qui en avait fait une promesse dans le but d'être élu à l'AÉTUM (Association des étudiants en traduction de l'Université de Montréal). En 2006, le comité organisateur des premiers Jeux avait réussi, avec très peu de moyens, à relever le défi (les participants mangeaient des « sandwiches pas de croûte » préparés avec amour par le comité!). Cinq universités avaient répondu à l'appel.

En 2007, ce fut au tour de l'Université Laval d'accueillir les Jeux... sous une tempête de neige mémorable. L'année suivante, l'Université Concordia en fut l'hôte et instaura le cocktail d'ouverture. En 2009, l'Université du Québec en Outaouais reçut les Jeux, suivie en 2010 de l'Université McGill. En 2011, ce fut au tour de l'Université d'Ottawa et, en 2012, de l'Université de Sherbrooke.

Les Jeux de la traduction réussissent à se perpétuer malgré les difficultés. Soulignons notamment que toute la documentation des premiers Jeux a été perdue (comme si le sort s'acharnait sur les ordinateurs qui la contenaient!). De plus, le financement est, chaque année, un défi de taille, et le budget s'équilibre

The beginnings

The Translation Games were the brainchild of Louis Savard, who made the Games one of his promises during his campaign for election to AÉTUM (the association for translation students at the Université de Montréal). In 2006, with very few resources, the then organizing committee managed to pull off the first Games (the participants ate "crustless sandwiches" lovingly prepared by the committee!). That year, five universities answered the call.

In 2007, it was Université Laval's turn to host the Games... during an unforgettable snowstorm. The following year, Concordia University, as host, started the tradition of holding a cocktail reception. The Games were hosted by the Université du Québec en Outaouais in 2009, followed by McGill University in 2010. It was the University of Ottawa's turn in 2011 and the Université de Sherbrooke's in 2012.

The Translation Games have continued to be held despite the challenges. Take, for example, the fact that all the documentation from the first Games was lost (alas, the computers containing the documentation crashed, as though fate had conspired against the Games). What's more, funding

* Pour le Comité organisateur des Jeux de la traduction 2012

* For the Organizing Committee of the 2012 Translation Games

bien souvent à la dernière minute. L'organisation est aussi un casse-tête pour les étudiants qui planifient pour la première fois une manifestation de cette envergure.

Les anciens participants ne sont pas en reste. Chaque année, ils sont invités à prendre part aux Jeux et à corriger une des épreuves. Ceux qu'on appelle chaleureusement les *has-been* créent une ambiance amicale et font volontiers profiter les autres de leur expérience des Jeux.

Les épreuves

Les participants accumulent des points lors des épreuves individuelles et des épreuves en équipe. Individuellement, les participants doivent produire une traduction vers le français ou une vers l'anglais et se livrer à un exercice de révision. Les gagnants des épreuves individuelles ne manquent pas de faire mention de cet exploit dans leur curriculum vitae! Les épreuves en équipe sont nombreuses : traduction audiovisuelle, traduction avec contraintes, traduction spécialisée (juridique, cette année), traduction de chansons, adaptation publicitaire et simulation professionnelle. La dernière épreuve, mais non la moindre, est celle du retour aux sources. On y présente une traduction machine, et les participants doivent trouver l'énoncé original qui a donné lieu au charabia obtenu. Les épreuves sont corrigées par des professeurs qui acceptent généreusement d'accompagner les équipes tout au long de la fin de semaine. Entre deux épreuves, des conférenciers viennent entretenir les futurs traducteurs de sujets liés aux professions langagières. Pas de répit pour les participants en soirée, car ils s'affrontent dans un jeu-questionnaire de culture générale.



Grands gagnants des Jeux de la traduction / Translation Games Champions (Université du Québec en Outaouais)
Deuxième rangée/Top: Jonathan St-Onge (*has-been*), Annie Duplessis (bénévole/volunteer), Laurence Pelletier, Madeleine Stratford (professeure/Professor), Émilie Lamont-Cardinal et/and Jessica Cyr. Première rangée/
Bottom: Myriam Legault-Beauregard, Catherine Déziel et/and Heidi Weber.

Les prix

Que serait une compétition sans trophée? La coupe des Jeux est remise à l'équipe qui amasse le plus de points durant les épreuves, et le trophée Gerry-Boulet est décerné à l'équipe qui s'est démarquée par son esprit d'équipe et son ouverture durant la fin de semaine.

La tradition des Jeux de la traduction est déjà bien ancrée, et parions qu'elle ne disparaîtra pas de sitôt!

Pour en savoir plus, visitez le site Web des Jeux de la traduction, au www.jeuxdelatraduction.com. ■

is a serious challenge every year, and the budget is very often balanced only at the last minute. Planning is also a demanding task for the students who have never organized an event of this size before.

Former participants are not left out. Every year, they are invited back to the Games to act as correctors for one of the competitions. Fondly referred to as the "*has-beens*," these veterans create a friendly atmosphere and are happy to share their personal experiences at the Games.

The competitions

The participants earn points during individual and team competitions. Individually, the participants must produce a translation into French or English and complete a revision exercise. And the winners of the individual competitions definitely mention this feat on their resumés! As for the many team competitions, they are in the areas of audiovisual translation, criteria-based translation, specialized translation (legal translation this year), song translation, advertising adaptation and

professional simulation. Last but not least is the back translation competition. The participants are given a machine translation and have to figure out the original wording from which the gobbledygook was produced. Their work is corrected by professors who generously agree to accompany the teams to the weekend-long Games. Between competitions, guest speakers provide the future translators with information on the language professions. There is no respite in the evening, when the participants battle it out in a quiz on general culture.

The prizes

What would a competition be without a trophy? The Games Cup is awarded to the team that earns the most points during the competitions, and the Gerry Boulet Trophy is presented to the team whose team spirit and networking skills set it apart throughout the Games.

The Translation Games are already a well-established tradition, and you can bet that they won't disappear any time soon!

To find out more, visit the Translation Games website at www.jeuxdelatraduction.com. ■

Comprendre les moteurs de recherche

Dans une chronique précédente*, j'ai souligné à quel point une recherche sur les mots-clés fait toute la différence. Je voudrais maintenant attirer votre attention sur des éléments de tous les jours comme les particules « non significatives », qui pourraient vous aider à mieux comprendre les moteurs de recherche comme tels, mais aussi la recherche intégrée aux outils des langagiers.

Les mots vides

Les utilisateurs chevronnés de *TERMIUM Plus*® connaissent bien le concept. Ils savent qu'il ne sert à rien d'employer des mots vides – des petits mots omniprésents comme les articles et les prépositions, ou les déterminants si vous avez appris la nouvelle grammaire – dans leurs recherches. On qualifie ces mots de vides parce qu'ils portent peu de sens et servent principalement de charnières dans la phrase.

Ainsi, dans *TERMIUM Plus*®, une recherche à l'aide de la clé « termes anglais » ramène le même résultat, qu'on cherche « government in Canada » ou « Government of Canada ». Surpris? Sachez que la banque de données terminologiques du gouvernement du Canada est loin d'être la seule à procéder de la sorte!

C'est voulu. Mais pourquoi? Tout simplement parce que l'indexation de mots extrêmement fréquents ralentit substantiellement la plupart des index.

À la limite, la recherche d'une expression comme « oui mais » ou « one of the » peut facilement prendre cent, voire mille fois plus de temps que la recherche d'une expression constituée de deux mots « significatifs ».

De nos jours

Les machines et les logiciels sont plus que jamais performants. Par conséquent, les concepteurs de nouveaux produits choisissent souvent, dans un premier temps, de limiter les index, puis de les accroître graduellement pour y inclure les nombres et les mots vides, selon les moyens disponibles.

Understanding search engines

In a previous column,* I pointed out how much of a difference a keyword search can make. I would now like to draw your attention to everyday elements of language like “insignificant” particles, which could help you understand search engines, as well as the research function integrated into tools for language professionals.

Noise words

Experienced *TERMIUM Plus*® users are well aware of this concept. They know there's no point in using noise words—those small, omnipresent words like articles and prepositions or, if you've learned the new grammar, determiners—in their searches. These words are characterized as noise because they have little meaning and are mostly used to link words in a sentence.

Therefore, in *TERMIUM Plus*®, regardless of whether you enter “gouvernement au Canada” or “gouvernement du Canada” in the “French Terms” search field, you'll be forwarded to the same record. If that surprises you, then it may also surprise you that the Government of Canada's terminology and linguistic data bank is not the only one that works this way—in fact, far from it!

It's done on purpose, but why? Simply because indexing extremely common words slows down most indexes significantly.

In extreme cases, searching for word combinations or expressions such as “one of the” or “oui mais” could easily take a hundred or even a thousand times longer than searching for an expression made up of two “significant” words.

Nowadays

Machines and software are more powerful than ever. As a result, designers of new products often choose to limit indexes initially and then expand them gradually to include numbers and noise words, depending on the means available.

* Voir « Ma quête d'information en 2010 », *L'Actualité langagière*, vol. 7, n° 2 (juin 2010). Consultable au www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=1564.

* See “My quest for information in 2010,” *Language Update*, Vol. 7, No. 2 (June 2010), which can be viewed at <http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=eng&cont=1564>.

Longueur des expressions recherchées et effets fascinants des répétitions

Vous le savez, Google indexe des milliards de documents en anglais. Amusons-nous à chercher plus que deux ou trois mots dans le moteur le plus utilisé de la planète.

Je vais énoncer une lapalissade : plus une phrase est longue, plus elle est rare, même dans un corpus gigantesque. Est-ce vrai seulement pour les phrases de 100 mots? Est-ce vrai aussi pour les phrases de 20 mots? Pour celles de 15? Voyons voir...

Dans Google, lançons une recherche exacte sur la chaîne de mots suivante : “Why doesn’t she love”.

Nous devrions trouver près de 1,5 million de résultats. Ajoutons le mot « me »; nous devrions obtenir environ la moitié des résultats (876 000). Ajoutons maintenant le mot « anymore »; ça passe à 125 000. Nous avons ici une phrase extrêmement courante. Ajoutons maintenant « like », et on arrive à un maigre 913 résultats.

Le plus fascinant, c’est que la plupart des 913 occurrences font partie de la phrase « Why doesn’t she love me anymore like I love her? ».

Coup de chance? Essayons maintenant à partir de « The history of Canada », puis ajoutons « is », puis « not », puis « quite ». Nous obtenons quelques milliers de résultats dont la plupart semblent pointer vers la phrase « The history of Canada is not quite as explosive ».

Qu’est-ce que ça prouve? Tout simplement que, passé une certaine longueur, une phrase, même dans un corpus gigantesque, se retrouvera généralement dans des contextes identiques ou très semblables.

Bref, la longueur des phrases recherchées suffit probablement à remplacer bon nombre des mécanismes complexes mis en place qui préoccupent tant de chercheurs du Web sémantique sur le plan du classement des documents.

Conseil à mes collègues langagiers

En plus d’employer les bons mots-clés, allongez les expressions recherchées, quitte à les raccourcir si vous ne trouvez rien.

Évidemment, si un moteur permet en outre une recherche en cascade, le résultat sera encore meilleur.

Une recherche en cascade part d’un ensemble ciblé (par exemple, un corpus en particulier), mais quand la recherche n’a rien donné avec les critères initiaux, on l’étend à l’ordre de préférence de l’utilisateur.

Je pense que le Bureau de la traduction voudra probablement suivre une telle logique dans les outils destinés à ses langagiers. Par exemple, l’utilisateur d’un outil de terminologie partagé pourrait chercher d’abord dans ses propres fiches, puis dans

The length of queried expressions and the fascinating effects of repetition

We know that Google indexes billions of documents in English. So, for fun, let’s conduct a search of more than just two or three words in the world’s most popular search engine.

Allow me to state the obvious: the longer the sentence, the more uncommon it is, even in a gigantic corpus. Is this true for 100-word sentences only? Is it also true for 20-word sentences? And is it also true for 15-word sentences? Let’s see just how true this is.

Let’s perform an exact search on part of a question often asked on Google: “Why doesn’t she love.”

We should get nearly 1.5 million hits. When we add the word “me,” we should get roughly half the number of hits (876,000). Now let’s add the word “anymore.” The number of hits drops to 125,000, even though our sentence is extremely common. Now let’s add “like.” We’re left with a measly 913 hits.

The most fascinating part is that most of the 913 hits are found in the sentence “Why doesn’t she love me anymore like I love her?”

Just luck perhaps? Well, let’s try “The history of Canada” instead, then add “is,” then “not” and then “quite.” We get a few thousand hits, most of which seem to appear in the sentence “The history of Canada is not quite as explosive.”

So what does that prove? Just that even in a huge corpus, a sentence beyond a certain length will generally be found in identical or very similar contexts.

In short, the length of sentences queried will probably replace many of the complex document classification mechanisms that preoccupy so many semantic Web researchers.

Advice for my language professional colleagues

In addition to using the right keywords, make your exact searches longer, even if it means shortening them if you find nothing.

Obviously, if a search engine allows for a cascading search, you’ll get even better results.

A cascading search is a search conducted in a target set of records (e.g. a particular corpus), but if the initial search criteria produce no result, the target set is broadened according to the user’s preferences.

I think that the Translation Bureau will probably want to apply this logic to the tools for its language professionals. For example, users of a shared terminology tool could search first in their own records, then in their own team’s records,

les fiches de son groupe de travail, puis dans celles d'autres équipes qui travaillent dans des domaines semblables, puis faute de mieux, dans l'ensemble complet des fiches.

Phrase trouvée n'équivaut pas toujours à phrase utilisée. Quelle est l'économie réelle?

Trop souvent, les concordanciers bilingues et les mémoires de traduction à base de bitextes donnent des résultats fondés sur le nombre de recherches qui ont ramené des résultats (par opposition aux recherches infructueuses), et leurs concepteurs concluent que ce qui fut trouvé sera utilisé, donc que c'est autant d'économie. On ira même jusqu'à chiffrer le temps économisé, souvent sans aucune mesure sérieuse.

Il y a économie quand une ancienne façon de chercher aurait été plus longue *si et seulement si* le résultat est utilisable. Tout calcul qui ne tient pas compte d'environ 20 à 25 % de recherches fructueuses qu'on n'utilisera pas est fait avec des lunettes roses. De cette économie, il faut déduire les recherches infructueuses qui auraient été plus rapides si elles avaient été faites autrement. Je préfère toujours les calculs qui prévoient une marge substantielle de résultats non utilisés. ■

then in those of other teams working in similar fields, and then as a last resort in the full database of records.

Found vs. used: What are the real savings?

All too often, bilingual concordancers and bitext-based translation memories give results based on the number of matches found (as opposed to no-hit searches). Their designers assume that what was found will be used, which equals the savings. Sometimes they even go so far as calculating the dollar value of the time saved, often without using any realistic measure.

Replacing an old way of searching with a faster one yields savings if—and only if—the results are usable. Anyone whose calculations do not take into account the fact that approximately 20% to 25% of all successful searches will not be used is wearing rose-coloured glasses. What's more, from these savings must be subtracted the unsuccessful searches that would have been if done otherwise. Personally, I always prefer calculations that allow for a substantial margin of unused hits. ■

Des services, une page Web... ça se partage?

Emmanuelle Samson

L'emploi du verbe français *partager* suscite toujours une certaine méfiance. Comme il est souvent employé à tort sous l'influence de l'anglais *to share*, on a tendance à l'éviter dans ses sens autres que celui de « diviser quelque chose en plusieurs parts ». Il n'est donc pas surprenant que de nouvelles expressions à la mode, comme *services partagés* et *partager une page*, en fassent sourciller plus d'un. Pourtant, la première se justifie relativement bien en français; la seconde, bien que discutable, est si fréquente dans l'usage qu'on ne saurait la condamner.

Services partagés

Dans le domaine de l'administration publique et de la gestion d'entreprise, on voit de plus en plus souvent l'expression *services partagés* pour désigner la mise en commun des fonctions et des systèmes administratifs de plusieurs organisations ou

divisions d'une même organisation, afin d'améliorer l'efficacité et l'efficience et de réduire les coûts de la prestation de services.

Doit-on hésiter à employer ce terme de peur de commettre un anglicisme? Certes, à première vue, l'expression *services partagés* semble calquée sur l'anglais *shared services*. Mais n'ayez crainte, elle se justifie. En anglais, le verbe *to share* peut avoir le sens de « to use or benefit from jointly with others¹ »; or, en français, les dictionnaires donnent à *partager* des sens qui se rapprochent assez bien de cette définition :

- « avoir en commun avec quelqu'un, avec d'autres » (*Petit Larousse*)
- « avoir part en quelque chose en même temps que d'autres » (*Petit Robert*)
- « utiliser avec d'autres » (*Multidictionnaire de la langue française*)

En effet, comme le précisait Jacques Desrosiers dans son article *Pensez-y bien avant de partager vos opinions*², « les différents sens de *partager* se répartissent en fonction de deux grands traits sémantiques ». Quand on *partage*, on divise une chose en différentes parts pour les distribuer. Dans ce cas, partager consiste à *donner* une part. Mais *partager* a aussi le sens de « prendre part à », comme l'indiquait l'article : « Au lieu d'une chose qui est répartie entre plusieurs personnes, cette fois plusieurs personnes convergent vers la même chose. » C'est précisément ce deuxième trait sémantique qui s'applique à l'expression *services partagés* : plusieurs ministères et organismes ou plusieurs divisions d'une entreprise *convergent* vers les mêmes services, *utilisent* les mêmes services.

De plus, l'expression *services partagés* figure dans plusieurs grandes banques de terminologie. *TERMIUM Plus*[®] l'admet sans réserve. On la trouve également dans FranceTerme, où l'on indique qu'elle a été officialisée par la Commission générale de terminologie et de néologie de la République française en 2006*. Quant au *Grand dictionnaire terminologique* de l'Office québécois de la langue française, il privilégie le terme *services communs*, mais indique tout de même *services partagés* comme synonyme, précisant dans une note que ce terme « est en train de se répandre dans l'usage [...] », vraisemblablement parce que la mise en place de tels services, en visant une réduction des coûts, met l'accent sur le partage des frais ».

Partager une page Web

Vous avez peut-être remarqué qu'on peut maintenant tout *partager* sur Internet : pages Web, signets, photos, gazouillis et j'en passe. À l'ère du Web 2.0 où les internautes peuvent échanger de l'information et interagir tant dans les sites Web que dans les médias sociaux, on voit de plus en plus souvent le verbe *partager* employé dans le sens de « diffuser des ressources ou les rendre accessibles à plusieurs internautes ».

Seul problème : les grands dictionnaires de la langue française ne donnent pas au verbe *partager* le sens de « communiquer, diffuser, transmettre »..., du moins pas encore. Mais alors, pourquoi pourrait-on considérer comme correct l'emploi de *partager une page Web*? N'est-ce pas là l'action de « communiquer » de l'information? Dans le domaine d'Internet, il faudra s'y faire, car cet emploi, qui dérive certainement de l'anglais – *share this page, share this post on Twitter*, etc. –, est déjà bien implanté. Les sites Web de nombreux médias, tant canadiens qu'européens, nous proposent de *partager* un article sur Facebook, Twitter ou

d'autres sites de réseautage social – c'est-à-dire de le mettre à la disposition des autres –, et nous présentent parfois une liste des articles les plus *partagés*. Les ministères et organismes gouvernementaux du Québec, du Canada et de la France ne font pas bande à part. La fonctionnalité est de plus en plus fréquente dans leurs sites Web.

Il faut dire que le *partage* dans le domaine informatique n'est pas une notion si récente. En effet, depuis 2008, le *Petit Robert* indique que dans ce domaine, le verbe *partager* peut signifier « rendre accessible (une ressource) à plusieurs utilisateurs via un réseau ». Voilà une définition qui se rapproche drôlement du nouveau sens de *partager* découlant du Web 2.0. Toutefois, si l'on regarde l'exemple illustrant cette définition, soit *partager une imprimante*, on comprend que cet emploi relève du monde du tangible et non de celui du virtuel. Les dictionnaires finiront bien un jour par s'ajuster à la réalité du Web. Mais pour l'instant, si l'on veut suivre l'évolution des termes informatiques, il faut se fier aux banques de terminologie qui elles, acceptent des expressions comme *partage de signets*³ et *partager un gazouillis*⁴.

Un jour, peut-être, tout se partagera...

Dans son article sur l'emploi de *partager*, paru en 2004, Jacques Desrosiers avait indiqué en guise de conclusion qu'« il est possible qu'au fil du temps *partager* prenne une nouvelle coloration ou que son sens se dilue ». Moins de dix ans plus tard, sa prédiction s'est déjà réalisée dans le domaine de l'informatique. Sans compter que le verbe *partager* gagne en popularité dans l'usage courant au Canada comme en France, où l'on *partage* aisément du savoir, des connaissances et de l'information, entre autres choses.

Les dictionnaires donneront peut-être un jour au verbe *partager* le sens de « communiquer, diffuser, transmettre ». Car, comme le précise le *Petit Larousse* dans sa préface, « la langue française appartient à ceux qui la parlent, l'écrivent et l'enrichissent ». ■

Notes

- 1 *The Canadian Oxford Dictionary*, 2^e éd., Oxford University Press, 2004.
- 2 *L'Actualité langagière*, 2004, vol. 1, n° 2. Consultable dans les *Chroniques de langue*, au www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra.
- 3 *TERMIUM Plus*[®] et *Le grand dictionnaire terminologique*.
- 4 *TERMIUM Plus*[®].

Les fonctionnalités des mémoires de traduction

Assessing translation memory functionalities

Julie L. Gariépy

Translation: Emma Harries

La traduction est une discipline dynamique. Des innovations technologiques récentes font en sorte que les traducteurs changent leur façon d'exercer la profession. De nouveaux outils, tels que les mémoires de traduction, sont créés pour accélérer le processus de travail et assurer la cohérence et l'uniformité dans les projets de traduction individuels ou collaboratifs. Une chose est certaine : les mémoires de traduction sont là pour rester.

Il ne faut toutefois pas oublier que les mémoires de traduction ne sont pas toutes pareilles. Il existe autant de mémoires que de fonctions de traduction. Ainsi, avant d'évaluer un outil en particulier, il est essentiel de préciser les motifs et les destinataires de l'étude, c'est-à-dire qu'il faut déterminer pour qui et à quelles fins on tente de sélectionner un produit. Pour ce faire, on peut dresser une liste d'exigences pour une tâche et un utilisateur ou groupe d'utilisateurs précis.

Le présent article porte sur l'évaluation des fonctionnalités des mémoires de traduction. J'y présente certains paramètres à considérer et je propose des méthodes pour les tester. Puisque la présente analyse n'évalue pas un logiciel en particulier, aucun destinataire ou groupe d'utilisateurs précis n'a été ciblé.

Compatibilité et conformité

Les traducteurs sont appelés à traduire divers types de documents (présentations, rapports, certificats, sites Web, etc.), qui sont généralement produits à l'aide de logiciels spécialisés. Ainsi, ils reçoivent des fichiers de formats variés de la part de leurs clients. Une mémoire efficace devra être en mesure de traiter tous les formats de fichiers avec lesquels travaille un traducteur. Elle devra importer et traiter des fichiers Word, WordPerfect, HTML, PDF, PowerPoint, etc., et permettre la production de traductions dans des formats compatibles, sans quoi le traducteur devra les convertir.

Par ailleurs, il existe plusieurs systèmes d'exploitation sur le marché. Avant de se procurer une mémoire de traduction, un traducteur devra s'assurer que le logiciel fonctionne avec le système installé sur son ordinateur. À l'heure actuelle, la majorité des outils sont conçus pour Windows, mais à l'avenir, ils tourneront sans doute directement dans un navigateur Web. Le logiciel ne sera pas hébergé sur le poste de travail de l'utilisateur, mais sera accessible sur le Web.

Les mises à jour sont un autre élément important. Il est essentiel de vérifier si elles sont gratuites et si le téléchargement se fait automatiquement. Si l'utilisateur doit payer pour chaque mise à jour, il devrait en tenir compte dans le coût

Translation is a dynamic discipline. Recent technological innovations are changing the way people translate. New tools, such as translation memories, are designed to speed up the work process and ensure consistency in individual and team translation projects. One thing is certain: translation memory systems are here for good.

We should not forget, however, that translation memories are not all the same. There are as many memories as translation tasks. Therefore, before assessing a particular tool, it's important to consider whom the assessment is for and why it is being conducted. To that end, a list of requirements for a specific task and user or group of users can be drawn up.

This article provides information for assessing the functionalities or features of translation memories. I've included some parameters to consider and suggested ways of testing them. Since I'm not assessing a particular application, no specific user or group of users is targeted.

Compatibility and consistency

Translators are called upon to translate various types of documents (presentations, reports, certificates, websites, etc.), which are generally prepared using specialized software. They therefore receive files in many different formats from their clients. A good translation memory should be able to process all the file formats in which the translator using it works. It should be able to import and process files in Word, WordPerfect, HTML, PDF, PowerPoint, etc., and allow translations to be produced in compatible formats so that the translator doesn't have to convert them.

There are also several operating systems on the market. Before buying a translation memory, translators should ensure that the application works with the system installed on their computer. Most memories are currently designed for Windows, but in the future, they will no doubt run directly on a Web browser, meaning they will not be installed on users' computers, but will be accessible on the Web.

Updates are another important aspect to consider. It's important to find out whether they are free and whether they are automatically downloaded. If every update has to be purchased, then this should be taken into account in

du logiciel. Aujourd'hui, certains logiciels peuvent traiter les formats d'échange (qui ne sont pas rattachés à un fournisseur en particulier) : TMX (Translation Memory eXchange), TBX (Term Base eXchange) et SRX (Segmentation Rules eXchange). Une mémoire qui traite et exporte ces types de fichiers épargnera beaucoup de travail de conversion à l'utilisateur.

Pour évaluer la compatibilité d'un logiciel, je suggère de dresser la liste des besoins de l'utilisateur et de vérifier sur le site Web du produit les renseignements techniques, la description de la configuration nécessaire et les détails concernant les mises à jour. On pourrait aussi tenter d'importer, d'exporter et d'exploiter divers formats de fichiers pour s'assurer que la mémoire peut les traiter efficacement et que la mise en forme des documents est conservée.

Accès

Les traducteurs travaillent souvent en équipe, que ce soit au sein d'une entreprise, d'un organisme gouvernemental, d'un groupe de pigistes, etc. L'acheteur doit donc vérifier si plus d'une personne peut utiliser le logiciel en même temps. Le cas échéant, combien peuvent utiliser la mémoire en même temps? Faut-il se procurer une licence par personne? Si oui, le commerçant offre-t-il des rabais aux cabinets de traduction?

Les utilisateurs auront-ils un accès commun à la base de données terminologiques ou un accès individuel à une base restreinte? Lorsqu'on travaille à un projet commun, il est avantageux de partager la base de données pour assurer l'uniformité. Par contre, dans un cabinet où il y a un terminologue attiré, peut-on permettre à tous les traducteurs de consulter la base, mais seulement au terminologue de la modifier? Un logiciel permettant de préciser des types d'accès distincts pour chaque utilisateur (p. ex. des traducteurs débutants, des experts, des réviseurs, des terminologues, des gestionnaires, etc.) est certainement plus utile à un cabinet de traduction ou à un organisme gouvernemental qu'à un pigiste. En revanche, un pigiste qui travaille souvent de façon collaborative tirera profit d'une fonction d'échange de mémoires ou d'accès partagé à une mémoire pour un projet particulier.

Pour évaluer les fonctions d'accès, je propose de consulter le site Web du produit ou de communiquer avec le commerçant. Il peut être aussi intéressant de visiter des blogues où l'on parle des problèmes rencontrés lors de réseautage ou de partage de mémoires. Un logiciel efficace traitera les demandes d'utilisateurs multiples sans compromettre la vitesse ou la précision des opérations.

Langues

Certains logiciels ne traitent que les caractères romains. Si un traducteur travaille en russe, en arabe ou dans des langues asiatiques, il devra s'assurer que la mémoire qu'il utilise traite ces langues. De plus, il faut savoir que le système de ponctuation n'est pas le même d'une langue à l'autre.

the cost of the application. These days, some applications can process exchange formats (which are not associated with any supplier in particular): TMX (Translation Memory eXchange), TBX (Term Base eXchange) and SRX (Segmentation Rules eXchange). A memory that processes and exports these types of files will save the user a lot of conversion work.

To assess an application's compatibility, I suggest drawing up a list of user requirements and then checking the product website for the product's technical information, a description of the necessary configuration and the policies regarding updates. I also suggest testing the memory by importing, exporting and running files in various formats to ensure that it can process them effectively and that their layout does not change.

Access

Translators often work on teams—at a company, for a government organization, with a group of freelancers, etc. The person responsible for buying the application should make sure it can be used by more than one person at a time. If it can, by how many people? Does a licence have to be purchased for each person? If so, is there a discount for translation firms?

Also, will the application give users shared access to the terminology database or individual access to a restricted database? If a team is working on a group project, it would be better off sharing the database to ensure consistency. However, if a translation firm has a designated terminologist, does the application have the option of letting all the translators consult the database, but allow only the terminologist to make changes to it? An application that allows for distinct types of access for each user (e.g. new translators, experts, revisers, terminologists, managers) would definitely be more useful in a translation firm or a government organization than for a freelancer. On the other hand, a freelancer who often works with others could clearly benefit from a memory exchange feature or shared access to a memory for a particular project.

To assess the access features, I suggest consulting the product website or contacting the vendor. It would also be a good idea to visit blogs where problems encountered while networking or sharing memories are discussed. A good application will process the commands of multiple users without its speed or accuracy being affected.

Languages

Some applications process roman characters only. Translators working in Russian, Arabic or Asian languages should ensure that the memory they are using processes these languages. What's more, punctuation is not the same from one language to the next. An application could therefore

Ainsi, un logiciel commettra des erreurs d'alignement s'il n'est pas conçu pour traiter une certaine langue.

La langue touche aussi les modules de terminologie. Le logiciel comprend-il une liste d'exclusion pour les langues traitées par l'utilisateur? Le cas échéant, les termes proposés par l'extracteur terminologique seront plus pertinents. Peut-on créer des fiches terminologiques multilingues dans la base de données terminologiques? Le cas échéant, peut-on choisir de consulter seulement certaines paires de langues pour un projet donné sans pour autant créer une base de données pour chaque paire de langues?

Les mêmes questions se posent pour les corpus. Peut-on créer ou importer des corpus multilingues? Si oui, peut-on choisir de consulter seulement certaines paires de langues pour un projet donné? Dans le cas d'un corpus bilingue, peut-on inverser la direction des langues (source et cible)?

Il est souvent plus convivial de travailler dans sa langue dominante. Une mémoire idéale offrira une interface dans la langue du traducteur.

Les renseignements principaux concernant les langues peuvent habituellement être repérés facilement sur le site Web du produit. Par contre, l'acheteur pourrait consulter des groupes de discussion en ligne portant sur la précision du logiciel lorsqu'il traite les langues du traducteur puisqu'un logiciel sera parfois plus efficace dans une paire de langues que dans une autre. Si le commerçant offre une version d'essai, l'acheteur peut tester les paires de langues de son choix.

Taille et modification des corpus

Contrairement à un pigiste, un cabinet de traduction aura besoin de beaucoup d'espace pour sauvegarder tous les documents traduits. Si l'on a plusieurs clients, il est préférable de créer un corpus par client pour assurer la cohérence et l'uniformité syntaxique et terminologique. Il est donc important de penser à ses besoins avant de se procurer un outil de traduction.

Un traducteur voudra certainement retirer les documents obsolètes de son corpus et y ajouter les nouveaux documents qu'il produit. Si l'on travaille en groupe à un nouveau projet, est-il possible de fusionner les mémoires de traduction des membres de l'équipe? Si l'on trouve des fautes dans un document, le logiciel permet-il de les corriger?

Un élément essentiel qui est souvent oublié au moment de l'évaluation de mémoires de traduction est l'enregistrement et la visualisation des données administratives, telles que la date de création des documents et des fiches terminologiques, l'auteur ou le traducteur du document, etc. Ces données sont indispensables pour s'assurer d'utiliser les renseignements les plus récents quand on travaille dans un domaine qui évolue rapidement. Au sein d'une équipe, elles permettent d'identifier le traducteur qui a produit un document ou une fiche terminologique.

make alignment mistakes if it's not designed to process a certain language.

Language also affects terminology modules. Does the application include an exclusion list for the languages in which the translator works? If so, the terms proposed by the terminology extractor will be more relevant. Can multilingual terminology records be created in the terminology database? And if so, is there an option to consult only certain language pairs for a given project without creating a database for each language pair?

The same questions apply to corpora. Can multilingual corpora be created or imported? And if so, is there an option to consult only certain language pairs for a given project? In the case of bilingual corpora, can the source and target languages be switched?

In addition, it's often easier for translators to work in their dominant language. An ideal memory will offer an interface in the translator's language.

Usually, basic information on languages can be easily found on the product website. However, the person purchasing the application could consult online discussion groups that talk about the application's accuracy when it processes the translator's languages, since some applications work better with one language pair than others. If a trial version is being offered, the person purchasing the application could experiment with the language pairs of interest.

Size of and changes to corpora

Unlike freelancers, a translation firm will need a lot of storage space for all the documents it translates. If it has many clients, it would be best to create one corpus per client to ensure syntactical and terminological consistency. It's therefore important to think about requirements before buying a translation tool.

Translators will definitely want to delete obsolete documents from their corpus and add the new ones they produce. When they are working in a group on a new project, does the application let the team members combine their translation memories? And if mistakes are found in a document, does the application allow them to be corrected?

An essential aspect of translation memories that is often forgotten when they are assessed is how they record and allow users to view their administrative data, such as the creation date of a document or terminology record, or a document's author or translator. In a rapidly changing field, this data is essential for ensuring that the most recent documents are used. The data can also be used by a team to identify the translator who produced a particular document or terminology record.

Les données concernant la taille des corpus devraient figurer sur le site Web du produit. Pour évaluer la facilité d'ajout et de suppression de fichiers, les fonctions de correction et la précision des données administratives, je suggère de faire des mises à l'essai du logiciel.

En conclusion, l'évaluation des fonctionnalités peut s'avérer compliquée. Avant d'examiner une mémoire, un utilisateur devrait établir une liste de ses besoins pour ensuite vérifier si l'outil peut exécuter toutes les fonctions nécessaires. Il devra tenir compte des éléments énumérés dans le présent article, et il pourrait aussi considérer les modes de consultation des corpus (visualisation des contextes, format KWIC, etc.) ainsi que l'intégration des modules (base de données terminologiques, extracteur, texteur, etc.) selon ses besoins. Tout comme il n'existe pas qu'une bonne solution de traduction, il n'y a pas qu'une bonne mémoire de traduction. Les évaluateurs de logiciels devraient plutôt parler d'outils appropriés selon les contextes de travail particuliers. ■

Bibliographie sommaire

- Asanka Wasala, Ruwan et Ruwan Weerasinghe. « Initial Survey on the Availability of Translation Memory Tools », *Pan Localization*, 2007, http://www.pan10n.net/english/Outputs%20Phase%202/CCs/Srilanka/Papers/2007/0702/Research_Report_on_TMs.pdf.
- Bowker, Lynne. « Translation-Memory Systems », *Computer-Aided Translation Technology: A Practical Introduction*, University of Ottawa Press, 2002, p. 92-127.
- EAGLES Evaluation Working Group. « Design and Function of Translation Memory », *Multilingual Information Processing Department*, ISSCO, University of Geneva, 1995, <http://www.issco.unige.ch/en/research/projects/ewg95/node152.html>.
- McBride, Cheryl. « Translation Memory Systems: An Analysis of Translators' Attitudes and Opinions », University of Ottawa, 2009, http://vista4.uottawa.ca/webct/cobaltMainFrame.dowebct?appforward=/webct/startFrameSet.dowebct%3Fforward=organizer_generalFromCourseChannelList%26lcid=97914550001.
- Zerfass, Angelika. « Evaluating Translation Memory Systems », 2002, <http://www.mt-archive.info/LREC-2002-Zerfass.pdf>.

Information on corpus size should be on the product website. To assess the user-friendliness of the features for adding and deleting files, the correction features and the accuracy of the administrative data, I suggest testing the application.

In conclusion, assessing the functionalities of a translation memory can be complicated. Before analyzing a memory, users should draw up a list of requirements and then check whether the tool has all the necessary features. The aspects discussed in this article will need to be considered, as well as possibly the different ways of viewing corpus documents (context displays, KWIC format, etc.) and the integration of modules (terminology databases, extractors, word processors, etc.), depending on personal requirements. As is the case with translation solutions, there is not just one single good translation memory. Assessments of applications should look more at which tools are appropriate for particular work contexts. ■

Sources

- Asanka Wasala, Ruwan and Ruwan Weerasinghe. "Initial Survey on the Availability of Translation Memory Tools," *Pan Localization*, 2007, http://www.pan10n.net/english/Outputs%20Phase%202/CCs/Srilanka/Papers/2007/0702/Research_Report_on_TMs.pdf.
- Bowker, Lynne. "Translation-Memory Systems," *Computer-Aided Translation Technology: A Practical Introduction*, University of Ottawa Press, 2002, pp. 92-127.
- EAGLES Evaluation Working Group. "Design and Function of Translation Memory," *Multilingual Information Processing Department*, ISSCO, University of Geneva, 1995, <http://www.issco.unige.ch/en/research/projects/ewg95/node152.html>.
- McBride, Cheryl. "Translation Memory Systems: An Analysis of Translators' Attitudes and Opinions," University of Ottawa, 2009, http://vista4.uottawa.ca/webct/cobaltMainFrame.dowebct?appforward=/webct/startFrameSet.dowebct%3Fforward=organizer_generalFromCourseChannelList%26lcid=97914550001.
- Zerfass, Angelika. "Evaluating Translation Memory Systems," 2002, <http://www.mt-archive.info/LREC-2002-Zerfass.pdf>.

Glanure

La gigantesque manifestation étudiante du 22 mars 2012 sera-t-elle, pour les jeunes générations actuelles, un moment « politisateur »?

Le Devoir, 24 mars 2012

All the Buzz

*Men were hit hard by the 2008-9 economic downturn... Male unemployment rose so quickly that people began to talk about a **he-cession**. Three years on, a tenuous **he-covey** seems to be under way—male unemployment rates fell last year, and the percentage of men with jobs rose.*

The Globe and Mail, February 21, 2012

The alchemy of words: Transforming “*Le vaisseau d’or*” into “The Ship of Gold”

Poul Leroux

Let’s face it. Most texts in the Translation Bureau are administrative in nature, and quite literally prosaic. But, at least once in our careers, we are likely to face the seemingly daunting task of translating poetry. This may stem from a conjunction of unique circumstances, or a special occasion. We should thus have some familiarity with the mechanics of English and French versification. Then, when the time comes, we will be equipped for and equal to the challenge.

Abstract, theoretical knowledge is all very well. But nothing beats a practical example to illustrate how a thing is done. For the purposes of the exercise, let us examine one of the most famous poems ever written by a Quebec author: Émile Nelligan’s “*Le vaisseau d’or*.” (The poem was set to music by composer André Gagnon for the rock opera *Nelligan*. The poem also lent its name to a restaurant once owned and operated by former Montréal mayor Jean Drapeau.)

The poem itself

The French text is as follows:

Ce fut un grand Vaisseau taillé dans l’or massif :
Ses mâts touchaient l’azur, sur des mers inconnues;
La Cyprine d’amour, cheveux épars, chairs nues,
S’étalait à sa proue, au soleil excessif.

Mais il vint une nuit frapper le grand écueil
Dans l’Océan trompeur où chantait la Sirène,
Et le naufrage horrible inclina sa carène
Aux profondeurs du Gouffre, immuable cercueil.

Ce fut un Vaisseau d’Or, dont les flancs diaphanes
Révélaient des trésors que les marins profanes,
Dégout, Haine et Névrose, entre eux ont disputés.

Que reste-t-il de lui dans la tempête brève?
Qu’est devenu mon cœur, navire déserté?
Hélas! Il a sombré dans l’abîme du Rêve!

Analyzing what the poem means

As with any translation, we must first understand the meaning of the text. In this case, as poems go, the meaning is fairly straightforward. Nelligan begins with the allegorical image of a ship wrecked at sea, which becomes a metaphor for his own disillusioned and despairing heart.

Some expressions may pose problems for the translator. We need to know, of course, the English equivalents of the various nautical terms (*vaisseau*, *mâts*, *proue*, *écueil*, *carène*, *flancs*), which refer to parts of a ship and dangers at sea.

Two allusions are made to Greek or Roman mythology and require a little research. *Sirène* refers to the sirens, mermaid-like creatures whose song attracted sailors such as Ulysses or Odysseus to shoals and rocks on which their ships might founder. *Cyprine* is a name given to Aphrodite or Venus, the goddess of beauty and love.

Two other expressions may raise questions in the translator’s mind. What does Nelligan mean by the words *immuable cercueil*? The English cognate is “immutable,” which means unchangeable, and thus final or permanent.

Marins profanes is another puzzling choice of words. As an adjective, “profane” is the opposite of “sacred.” As a verb, “profane” means to desecrate. What kind of *marin* (or sailor) would desecrate a ship? My conclusion is that *marins profanes* is a reference to pirates.

Mechanics of French versification

Unlike modern poetry in blank or free verse, traditional poetry is highly structured and follows a set pattern. We must thus consider what type of poem we are dealing with, and what rules govern its structure.

I found a very useful website* that helped me to identify the characteristics of Nelligan’s poem. “*Le vaisseau d’or*” is a French-style sonnet, with 14 lines divided into two quatrains (groups of four lines of verse) and two tercets (groups of three lines).

Each verse is an *alexandrin* (alexandrine), with 12 syllables, divided into two *hémistiches* (hemistiches, groups of six syllables), with a break or *césure* in the middle. The equivalent English metre would be hexameter (six “feet” of two or three syllables each).

The poem’s rhyme scheme is *abba cddc eef gfg*. In other words, the first and last verses of the quatrains rhyme, as do the second and third. The tercets are more complicated, rhyming the first and second, third and fifth, and fourth and sixth verses.

* Études littéraires. Notions de versification française, <http://www.etudes-litteraires.com/versification.php#versification>.

Mechanics of English versification

One could perhaps produce a literal, prosaic rendering of the poem's meaning, and let it go at that. But this would not entirely do justice to the poem. What we want is to recreate the poem's form (as well as its content) in the target language, that is, English.

English poetry has its own laws and patterns which we must observe. We have mentioned metre, and specifically hexameter in this case. But, in English, it is not enough to count syllables. We must also count feet (we need six) and consider whether the syllables are stressed or unstressed. To the English ear, Nelligan's poem consists of iambs (groups of two syllables, one unstressed, the second stressed—da-DUM) and anapests (two unstressed syllables followed by one stressed—da-da-DUM).

So we need to pay attention to the rhythm of each verse, and the rhyme of its final syllable with another verse. In a sense, we must work backward from this final syllable for our target-language poem to read and scan correctly.

Proposed English version

Here is the final English version I came up with:

There was a mighty ship, of solid gold 'twas wrought:
Its masts reached to the sky, over oceans unknown;
The goddess Love herself, flesh bare and hair wind-blown,
Stood sculpted at its bow, in sunshine desert hot.

A treach'rous shoal it struck one dark and stormy eve,
Where sailors sirens' songs unwitting sweetly lull,
And then a shipwreck dread did sink its golden hull
Into the murky depths, grave granting no reprieve!

There was a ship of gold, and through its ghostly side
Such riches it revealed, for which fell pirates vied,
Neurosis, Hate, Disgust, among themselves, those three.

Ah, what remains, now that the storm no longer teems?
What has my heart become, thus set adrift at sea?
Alas, that ship has sunk in an abyss of dreams!

Rhyme and reason: Explanations for my choices

As you can see, I have resorted to a number of literary tricks and devices to bring my English version into line with the style of the original French.

For instance, I used "'twas," a contraction of "it was" and an archaic form of the verb "to be." I also used an apostrophe to eliminate a superfluous syllable of "treacherous." I added "golden" before "hull," which does not add an element of meaning, since we know from the first verse that the ship is made of gold. These are perfectly legitimate procedures that fall under the heading of poetic licence.

It took me a while to come up with "Where sailors sirens' songs unwitting sweetly lull." The natural syntax would be "Where sirens' songs sweetly lull unwitting sailors." I had to rearrange subject, object and verb to find the proper rhythm in keeping with Nelligan's *Dans l'Océan trompeur où chantait la Sirène*.

The problematic *immuable cercueil* has become "grave granting no reprieve" in English. Both expressions suggest the permanence of death and the idea of the ocean as a burial ground. (You may recall the phrase "Davy Jones's locker" as a reference to the sea.)

Flancs diaphanes was initially "see-through side." To my ear, that sounded too modern and not very poetic. "Ghostly" was more aesthetically pleasing, suggested transparency, and had the added benefit of alluding to legendary ghost ships like the *Flying Dutchman*.

Marins profanes ended up as "fell pirates." The adjective "fell" (evil, wicked) may be stating the obvious, but it provides an added syllable that allows the verse to flow better.

Dans la tempête brève is rendered by "the storm no longer teems." In the French version, it sounds as if the storm continues to rage, and Nelligan's heart is still being tossed. I have construed *brève* as meaning that the storm has ceased, though its deleterious effects linger.

By way of a postscript

Modern literary analysis includes researching the life of the poet, for clues to the meaning of his or her works. It will come as no surprise to you that Émile Nelligan was institutionalized at the tender age of 19 and spent his remaining 47 years in an insane asylum. The rock opera *Nelligan* suggests he was not actually mad but the victim of his father's machinations. (David Nelligan was ashamed of his son being "a poet—a French poet," according to the libretto.)

In the rock opera, Émile Nelligan's final words are *Je suis poète et je mourrai fou* (I am a poet and I shall die mad). The task of translating poetry may seem maddening at first, but the end result can be, to quote another poet (John Keats), a thing of beauty and a joy forever:

Its loveliness increases; it will never
Pass into nothingness;...
Some shape of beauty moves away the pall
From our dark spirits....
The passion poesy, glories infinite,
Haunt us till they become a cheering light
Unto our souls...

If we can achieve this only once during our careers as translators, we may count our skills and talents as indeed well spent. ■



Traduire le monde

André Rucicci

Mythes et toponymes

Dans le monde d'aujourd'hui, les fausses croyances ne manquent pas, d'autant plus qu'elles sont allègrement propagées par les médias sociaux. Il en va de même dans l'univers des toponymes. Voyons-en quelques-unes.

La Géorgie est le nom d'une république de Transcaucasie, alors que la Georgie (sans accent) est celui d'un État américain. Faux. Les deux toponymes prennent l'accent aigu. Il ne faut pas oublier que le nom de beaucoup d'États américains a été traduit en français; *Géorgie* fait partie de ce groupe.

Finnois est le nom des habitants de la Finlande. Faux. Il s'agit plutôt du nom de l'ethnie principale qui habite en Finlande, dont les habitants s'appellent les *Finlandais*. Une partie des Finlandais sont d'origine suédoise et ne font pas partie du groupe ethnique finnois, qui a d'ailleurs donné son nom à la langue officielle parlée en Finlande.

La Hollande est un pays. Archifaux. La Hollande est une région septentrionale des Pays-Bas, véritable nom de cet État. Il ne faut pas oublier que

le pays compte plusieurs régions, dont la Frise et l'Utrecht. Le terme *Hollande* s'est probablement imposé parce que la capitale du pays, Amsterdam, est située dans cette région.

Petite anecdote : le *Guide Michelin* des Pays-Bas portait jusqu'à tout récemment le titre de *Hollande*. On a rectifié le tir dans la dernière édition.

La Macédoine est une région de la Grèce. Vrai, mais elle se trouve à porter le nom d'un État souverain issu du démantèlement de la Yougoslavie. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le gouvernement d'Athènes refuse de reconnaître cette appellation chez son voisin.

Quant à la Macédoine antique, elle a fait son entrée dans l'histoire à pas militaire, sous Alexandre le Grand, pour devenir un des plus grands empires jamais vus. Les Grecs se sont approprié ce passé glorieux et ne veulent en aucune manière le partager avec leur voisin slave. D'où le refus obstiné d'accepter toute appellation comportant le mot *Macédoine* pour désigner l'ancienne république yougoslave. Signalons que le Canada reconnaît la Macédoine sous son nom officiel de *République de Macédoine*.

La République d'Irlande est le nom officiel de l'Irlande. Mythe qui a la vie

dure, mais mythe nécessaire. Je m'explique. L'île est divisée depuis 1922, la plus grande partie étant gouvernée par le gouvernement de Dublin. Ce dernier appelle *Irlande* le pays issu de la division, ce qui crée la confusion avec l'île, aussi appelée *Irlande*. L'ennui, c'est que la république irlandaise ne gouverne pas le nord-est du pays, l'Irlande du Nord, faussement appelée – autre mythe – *Ulster*, territoire qui relève du Royaume-Uni. Le terme *République d'Irlande* est certes très pratique pour savoir de quelle Irlande on parle au juste, mais il n'a aucune valeur officielle. Il faut donc éviter de l'employer dans les traités et la correspondance officielle.

Quant à l'*Ulster*, il s'agit d'une région qui couvre la partie septentrionale de la Verte Érin (surnom de l'Irlande). Elle chevauche l'Irlande du Nord et l'Irlande indépendante.

Cela dit, le terme *Ulster* a fait beaucoup de chemin dans les appellations officielles et dans la langue courante, comme quoi les erreurs arrivent parfois à s'implanter dans l'usage. Il n'en demeure pas moins qu'une erreur reste une erreur.

Viêt-Nam est la bonne graphie, et non Vietnam. La graphie *Vietnam* est celle reconnue officiellement aux Nations

Unies. Elle figure aussi dans les grands dictionnaires, et les médias français l'utilisent régulièrement. En outre, elle est plus facile à écrire. Pourquoi se priver?

Porto Rico est le vrai nom de cette île des Antilles. Faux. Les Portoricains sont hispanophones et appellent leur mère patrie *Puerto Rico*. L'appellation retenue en français est italienne parce que Christophe Colomb, né à Gênes, « découvre » l'endroit en 1493.

Depuis lors, *Porto Rico* est utilisé en français à la place de la dénomination espagnole, qui serait plus juste.

La même situation absurde peut être observée avec *Monténégro*, État des Balkans, baptisé ainsi par les Italiens, les voisins d'en face. En fait, ce pays s'appelle *Crna Gora*, qui signifie « montagne noire », *monte nero* en italien. On remerciera nos amis de la Péninsule d'avoir gentiment fourni à la langue française un toponyme plus facile à prononcer.

Il faut écrire Arabie Saoudite avec la majuscule à l'adjectif. Faux. Il s'agit d'une faute que les journalistes et rédacteurs commettent souvent. D'ailleurs, le nom officiel aux Nations Unies, ainsi que les entrées consignées dans les grands dictionnaires, n'attribue pas la majuscule à *saoudite*.

De fait, l'adjectif s'écrit rarement avec la majuscule initiale dans notre langue. Dans le cas des toponymes, il doit commencer une appellation, comme dans *Grande-Bretagne*, *Grands Lacs*, *Petit Cayman* ou *Nouvelle-Calédonie*.

La Grande-Bretagne est le véritable nom de l'Angleterre. Doublement faux. L'Angleterre n'est rien d'autre qu'une région qui, avec l'Écosse et le pays de Galles, forme la Grande-Bretagne. Ce qui nous amène à un autre mythe :

La Grande-Bretagne est un pays. Faux encore. Le pays s'appelle *Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord*, en abrégé : *Royaume-Uni*. Pour que la Grande-Bretagne devienne un pays, il faudrait que le gouvernement de Londres rétrocède l'Irlande du Nord à son homologue de Dublin.

La Virginie occidentale est un État américain, appelé West Virginia en anglais. Pas du tout. La traduction de *West Virginia* est *Virginie-Occidentale*, avec trait d'union et majuscule à *Occidentale*. Là encore, il s'agit d'une erreur courante dans les médias francophones du Canada.

Habituellement, dans les appellations administratives et politiques comportant un point cardinal adjectivé, ce dernier

est écrit avec la majuscule initiale. Deux exemples : la Hollande-Méridionale et le Timor-Oriental.

Revenons à notre *Virginie occidentale*. Il s'agit plutôt d'une appellation géographique qui désigne la partie ouest de l'État de Virginie. Or, nous ne parlons pas ici de la même chose, car l'Ouest de la Virginie est limitrophe de l'État de Virginie-Occidentale : les deux termes ne sont pas synonymes.

Il y a plusieurs leçons à tirer de toute cette histoire. Ce qui se dit couramment, et semble vérité d'évangile, n'est pas toujours exact. Ensuite, ce n'est pas parce qu'une graphie revient souvent dans les médias qu'il faut nécessairement l'employer. Les rédacteurs ne sont pas toujours au fait de certaines nuances et sont, eux aussi, influencés par l'air du temps. ■

Glanure

Il n'est pas surprenant de constater que les 55 à 59 ans sont plus high tech que les 80 ans ou plus. Mais ce qui m'a le plus frappée, c'est la langue : 26 % des **séniornauts** parlent français.

Le Devoir, 27 janvier 2012

À vous la parole

L'Actualité langagière a reçu un commentaire au sujet du dernier article de Jean Delisle, « Erreurs de traduction historiques, fatidiques ou cocasses », paru dans le numéro du printemps 2012. Le voici, suivi d'une réponse de l'auteur et de la traductrice.

Monsieur le Rédacteur en chef,

J'ai été étonné de constater que la traductrice du texte de M. Delisle, dans le dernier numéro de *L'Actualité langagière*, n'ait pas rendu en anglais le terme *faux ami*; Jean Darbelnet, dans son cours de grammaire différentielle, proposait *deceptive cognates* en 1975. À toutes fins utiles, et longue vie à votre périodique que je lis religieusement depuis des lustres et des lustres...

Yvon Dugal, trad. a., Trois-Rivières

Monsieur le Rédacteur en chef,

Il est heureux que *L'Actualité langagière* ait en la personne de M. Yvon Dugal un lecteur aussi fidèle et attentif. Concernant la traduction anglaise de « faux ami », nous avons l'embarras du choix : *false cognate* (Stephen Ullmann, linguiste), *false friend* (Peter Newmark, linguiste et traducteur), *deceptive cognate* (Mario Pei, linguiste et auteur du *Glossary of Linguistic Terminology*, 1969, qui donne aussi *faux ami* comme synonyme) et *faux ami* (emprunté au français et utilisé, entre autres, par Peter Newmark, qui en fait un synonyme de *false friend*). C'est aussi l'équivalent que nous avons retenu dans *Terminologie de la traduction / Translation Terminology / Terminologia de la traducción / Terminologie der Übersetzung*, publié sous la codirection de Jean Delisle, Hannelore Lee-Jahnke et Monique C. Cormier (Amsterdam, John Benjamins, 1999). Je crois pouvoir dire que *faux ami* est le terme le plus courant en anglais, mais je peux me tromper. C'est en tout cas l'équivalent anglais qu'ont retenu les collaborateurs anglophones du collectif : John Humbley (Université Paris-Diderot), Geoffrey Kobay (Kent University), Rodney Williamson (Université d'Ottawa) et Sue Ellen Wright (Kent University).

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, mes salutations les plus cordiales.

Jean Delisle

In English, *faux ami* is sometimes translated as “false friend,” but increasingly these days, English-speaking language professionals seem to prefer to use the French term. I remember that at translation school in Toronto, the professors and students alike used to say *faux ami*, and I've noticed that my fellow English-speaking translators at the Translation Bureau also use the French term.

Plus, English speakers tend to enjoy the odd foreign word in texts, as long as those words are easy for them to understand. For all these reasons, I think the use of *faux ami* was probably the best choice in this case.

Emma Harries

Directrice p.i./Acting Director
Denise Langlois, trad. a.

Redacteur en chef/Editor-in-Chief
Jean-Sylvain Dubé

Redacteur en chef adjoint/Assistant Editor-in-Chief
Jacques Desrosiers

Comité de lecture/Review Committee

Cathryn Arnold

Denise Cyr

Shirley Hockin

Normand Lemieux

Frédéric Leroux fils

Emmanuelle Samson

Rafael Solis

Conception graphique/Graphic Design
kaboom.ca

Une question à poser? Un commentaire à formuler?
Un article à proposer? Écrivez au rédacteur en chef, à
jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. Vous pouvez
aussi le joindre par téléphone, au 819-956-8473, ou
par télécopieur, au 819-953-8443.

Do you have any questions or comments? Would you
like to suggest an article? Contact the Editor-in-Chief
at jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. You can
also reach him by telephone at 819-956-8473 or by
fax at 819-953-8443.

Cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons
les articles portant sur la traduction, la terminologie,
l'interprétation, la rédaction, les industries de la
langue, les technologies langagières et les difficultés
de langue en français, en anglais ou en espagnol,
dans la mesure où ils sont bien documentés et
susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture.

Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière*
n'engagent que leurs auteurs.

© Ministère des Travaux publics et des Services
gouvernementaux du Canada 2012

We would like to remind readers that this publication
is open to anyone wishing to contribute. We
accept articles relating to translation, terminology,
interpretation, writing, the language industries,
language technology and language problems in
English, French or Spanish as long as the articles
are well documented and of interest to our readers.

Manuscripts are reviewed by a committee.

The Translation Bureau is not responsible for the
opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government
Services of Canada 2012

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an
par le Bureau de la traduction, Travaux publics et
Services gouvernementaux Canada.

btb.gc.ca

Language Update is published four times a year
by the Translation Bureau, Public Works and
Government Services Canada.

btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Nos collaborateurs Our Contributors

Marilyne Bérard-Fontaine est étudiante en traduction professionnelle
à l'Université de Sherbrooke et traductrice au cabinet de traduction Edgar.
Elle était membre du comité organisateur des Jeux de la traduction 2012. /
Marilyne Bérard-Fontaine is studying professional translation at the
University of Sherbrooke and is a translator at the translation firm
Edgar. She was a member of the organizing committee for the 2012
Translation Games.

Jean Delisle, trad. a., term. a., diplômé de la Sorbonne Nouvelle –
Paris 3, est professeur émérite de l'Université d'Ottawa, où il a enseigné
de 1974 à 2007. Auteur d'une vingtaine d'ouvrages, il a été traduit dans
une quinzaine de langues. Ses champs de recherche sont l'histoire
et l'enseignement de la traduction. / **Jean Delisle**, C. Tr., C. Term., a
graduate of Sorbonne Nouvelle – Paris 3, is an emeritus professor at
the University of Ottawa, where he taught from 1974 to 2007. He is
the author of some 20 books, which have been translated into more
than a dozen languages. His research areas are the history and
teaching of translation.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*,
est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens
et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition
du *Guide du rédacteur*. / **Jacques Desrosiers**, assistant editor-in-chief
of *Language Update*, is an evaluator with the Translation Bureau, where
he prepares exams and evaluates a large variety of texts. He was
principal coordinator of the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Julie L. Gariépy détient un baccalauréat en traduction, avec une
mineure en espagnol, de l'Université d'Ottawa, où elle poursuit ses
études de maîtrise sur la terminologie collaborative. / **Julie L. Gariépy**
has a bachelor's degree in translation with a minor in Spanish from
the University of Ottawa, where she is currently pursuing master's
studies in collaborative terminology.

Elyse Gendron est agente de projets à la Direction de la normalisation
terminologique du Bureau de la traduction. Elle fait partie de l'équipe
des réseaux nationaux de normalisation, où elle a été responsable du
dossier du Comité mixte sur la terminologie au Canada et du Répertoire
des terminologues au Canada. / **Elyse Gendron** is a project officer with
the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate, where
she is a member of the national standardization networks team and
was responsible for the Joint Committee on Terminology in Canada
and the Directory of Terminologists in Canada files.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer
au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en
technologies langagières à la conception de logiciels. / **André Guyon**
studied translation and computer science before coming to the
Translation Bureau, where he acts as a language technologies adviser
and helps develop software.

Paul Leroux has been a French-English translator with the Translation
Bureau for 30 years. Outside working hours, he devotes himself to
blogging and social media. / **Paul Leroux** est traducteur français-anglais
au Bureau de la traduction depuis 30 ans. Dans ses temps libres, il se
consacre à son blogue et aux médias sociaux.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a
senior translator and reviser from French to English for more than 15 years.
She now works for the Translation Bureau's Montréal Regional Unit. /
Barbara McClintock, trad. a., M.A., a été traductrice principale et
révisseuse du français à l'anglais dans le privé pendant plus de 15 ans.
Elle travaille maintenant au Service régional de Montréal du Bureau
de la traduction.

Elisa Paoletti, M.A. in translation (University of Ottawa), C. Tran. and
C. Term., is a terminologist on the Translation Bureau's Human Sciences
Division team responsible for updating and enriching the Spanish
component of *TERMIUM Plus*®. / **Elisa Paoletti**, M.A. en traduction
de l'Université d'Ottawa, trad. a., term. a., est terminologue à la
Division des sciences humaines du Bureau de la traduction. Elle fait
partie de l'équipe chargée d'actualiser et d'enrichir le contenu espagnol
de *TERMIUM Plus*®.

Martine Racette a fait toute sa carrière au Bureau de la traduction, où
elle a été traductrice, réviseuse, formatrice et rédactrice en chef de
L'Actualité langagière. Elle est maintenant à la retraite. / **Martine Racette**
spent her entire career at the Translation Bureau, where she was a
translator, reviser and trainer and the editor-in-chief of *Language
Update*. She is now retired.

André Racicot est formateur au Bureau de la traduction, diplômé en
science politique et en études allemandes et polyglotte. Il anime des
ateliers de traduction sur la littéralité, la méthode de travail, les pièges
du français et donne le nouveau cours sur l'actualité internationale,
Le monde émergent. / **André Racicot** is a trainer with the Translation
Bureau, holds degrees in political science and German studies, and
speaks several languages. He gives translation workshops on literal
renderings, work methods and the pitfalls of French, as well as a new
course on issues of international relevance called *Le monde émergent*.

Emmanuelle Samson est langagière-analyste dans l'équipe des Services
linguistiques français du Bureau de la traduction, où elle contribue au
Portail linguistique du Canada et aux outils d'aide à la rédaction de
TERMIUM Plus®. / **Emmanuelle Samson** is a language analyst on
the Translation Bureau's French Linguistic Services team, where she
contributes to the Language Portal of Canada and the writing tools
in *TERMIUM Plus*®.

Fanny Vittecoq, langagière-analyste aux Services linguistiques
français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée
des outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus*® et du Portail
linguistique du Canada. / **Fanny Vittecoq**, a language analyst with
the Translation Bureau's French Linguistic Services, is a member
of the team responsible for the writing tools in *TERMIUM Plus*®
and the Language Portal of Canada.

ABONNEMENT PAPIER (S\$2-9/2)

1 an (4 numéros) 35 \$CAN + 5 % TPS = 36,75 \$

Au numéro 9 \$CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur
général du Canada, adressé aux Éditions et Services de
dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

PRINT SUBSCRIPTION RATES (S\$2-9/2)

1 year (4 issues) CAN\$35 + 5% GST = \$36.75

Per issue CAN\$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order
of the Receiver General for Canada and addressed to
Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus*[®], guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Télécopieur : 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Courriel : publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Site Web : www.publications.gc.ca

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus*[®], guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Fax: 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Email: publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Website: www.publications.gc.ca

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

CA1
SS 215
- A18

VOLUME 9/3 • AUTOMNE/FALL 2012

L'Actualité langagière



Language Update

www.btb.gc.ca/lactualitelangagiere
www.btb.gc.ca/languageupdate

Ponctuation, trait d'union et temps de verbe

The ties that bind

Les sigles en relations internationales

Le français, langue de travail dans l'Ouest /
French: The working language in the West

Prestige et légitimité linguistique

Alphabet soup

La nanotecnología: de la ciencia ficción a la realidad

Mémoires de traduction et traduction automatique /
Translation memories and machine translation

L'OTTIAQ : 20 ans déjà! /
20 years already for OTTIAQ!

Un hommage gaspéen ou gaspésien?

Sommaire Summary

Le mot de la PDG : Une nouvelle application linguistique mobile A Word from the CEO: A new mobile linguistic application

Donna Achimov, page 5

Maintenant sur votre écran de téléphone : *TERMIUM Plus*®!

Now on your phone screen: *TERMIUM Plus*®!

L'industrie en marche : Services de traduction LinguisTech, le premier cabinet de traduction étudiant pancanadien Industry Insights: LinguisTech Translation Services, the first countrywide student translation agency

Pierre LeBel, page 6

Tous les éléments sont réunis pour que les étudiants à l'œuvre dans ce cabinet de traduction aient de bonnes chances, à la fin de leur stage, d'être recrutés par les meilleurs employeurs.

All the right ingredients are combined so that once the students at this translation firm have completed their internship, they have a good chance of being recruited by the best employers.

Français pratique : Ponctuation, trait d'union et temps de verbe Jacques Desrosiers, page 8

Où il est notamment question de l'art de ménager les guillemets et d'employer le bon temps de verbe dans les rapports de recherche.

This article looks at the art of using quotation marks sparingly and choosing the correct verb tense for research papers.

Bridging the Gap: The ties that bind Kim Lacroix, page 10

In translation, knowing the vagaries of the source language is necessary in order to avoid the word-for-word trap, with its pitfall of altered meaning.

Il faut bien connaître les caprices de la langue que l'on traduit si l'on ne veut pas tomber dans le piège du mot à mot – et passer à côté du sens.

Traduire le monde : Les sigles en relations internationales André Racicot, page 11

Les sigles ne sont pas toujours faciles à déchiffrer dans le monde des relations internationales, et en plus souvent on ne sait pas s'ils diffèrent ou non d'une langue à l'autre.

Abbreviations are not always easy to decipher in the field of international relations: Then there's the uncertainty about whether they change from one language to the next.

À travers le prisme de l'histoire : Le français, langue de travail dans l'Ouest Through the Lens of History: French: The working language in the West Jean Delisle, page 12

À défaut d'en avoir été la langue officielle, le français a vraiment été à partir de 1760 la langue de travail dans l'industrie canadienne de la fourrure, grâce à ses milliers de « voyageurs ».

Although not the official language, French was truly the working language of the Canadian fur trade after 1760 owing to the thousands of voyageurs in the industry.

Prestige et légitimité linguistique André Senécal, page 18

Recension d'un ouvrage de Chantal Bouchard qui montre comment le français parlé s'est transformé au Québec dans la première moitié du 19^e siècle.

A review of Chantal Bouchard's book showing how spoken French was transformed in Quebec in the first half of the 19th century.

La petite histoire d'une expression : Rester bouche bée Fanny Vittecoq, page 19

Bée est très ancien, mais l'expression complète n'a été inventée que récemment pour cacher un vilain mot.

The word *bée* dates back a very long time, but the expression *rester bouche bée* was coined only recently to replace a not-so-nice expression.

The Word Geek: Alphabet soup

Barbara McClintock, page 20

Abbreviations, initialisms and acronyms proliferate these days on Web 2.0. This article offers a reminder of some basic rules for ensuring you use them well.

Abréviations, sigles et acronymes pullulent aujourd'hui dans le Web 2.0. Rappel de quelques règles de base à suivre pour bien les employer.

Les réseaux fédéraux et nationaux de terminologie : un partenariat gagnant Federal and national terminology networks: A win-win partnership Francine Gosselin, page 21

En mai dernier a eu lieu à Gatineau le 11^e symposium du Conseil fédéral de terminologie, suivi le lendemain de la 8^e rencontre annuelle du Conseil national de terminologie. Compte rendu.

A report on the 11th Federal Terminology Council Symposium, held in Gatineau last May, and the National Terminology Council's 8th annual meeting, which took place the next day.

El Rincón Español: La nanotecnología: de la ciencia ficción a la realidad Irma Nunan, página 22

El nanomundo pasó de ser algo imaginario a algo real, tangible y posible gracias a la nanociencia y la nanotecnología. La calidad de vida del ser humano podrá mejorar en los próximos años gracias al trabajo de los nanotecnólogos, los cuales se encargan de diseñar, crear, fabricar y manipular materiales, aparatos, objetos, instrumentos y sistemas a nivel de nanoescala.

Et si ma vie se traduit en « je t'aime »...

Love's labour, never lost: A career in translation

Paul Leroux, page 24

Dans un monde matérialiste, l'auteur reste attaché aux plus grands idéaux et conçoit son travail de traducteur comme celui d'un artiste.

In our materialistic world, the author remains true to the highest ideals, viewing his translation work as that of an artist.

Carnet techno : Mémoires de traduction et traduction automatique Tech Files: Translation memories and machine translation

André Guyon, page 26

Notre expert a soumis à un test comparatif une mémoire de traduction, un moteur de traduction automatique et Google Traduction. Il a lui-même été étonné des résultats.

Our expert used a test to compare a translation memory, a machine translation engine and Google Translate, and even he was surprised by the results.

L'OTTIAQ : 20 ans déjà! 20 years already for OTTIAQ!

Johanne Boucher, page 30

En 20 ans, l'Ordre est devenu le plus grand regroupement de langagiers agréés au Canada. Voici un aperçu des nombreux programmes et partenariats qu'il a créés au fil des années.

In 20 years, OTTIAQ has become the largest group of certified language professionals in Canada. This article touches on the many programs and partnerships that OTTIAQ has created over the years.

Un hommage gaspéen ou gaspésien?

Gabriel Martin, page 33

Avec le 150^e anniversaire de la parution des *Anciens Canadiens* qui approche, il est temps d'honorer le nom de son auteur, Philippe Aubert de Gaspé, d'un adjectif. Mais lequel choisir?

As the 150th anniversary of the publication of *Anciens Canadiens* approaches, it's time to honour its author, Philippe Aubert de Gaspé, by using his name to form an adjective. But which one?

Les articles traitant d'une ou de plusieurs questions linguistiques propres à la langue anglaise ne sont offerts qu'en anglais.

Articles covering one or several linguistic concepts specific to the French language are published in French only.



Le billet du rédacteur en chef From the Editor-in-Chief's Desk

Jean-Sylvain Dubé

Translation: Emma Harries

Les langagiers, ces méconnus

« Et vous travaillez comme “langagière” (c’est la première fois que je vois ce mot)? »

Ne vous y méprenez pas! Ce gazouillis vient bel et bien du Québec. Je l’ai lu sur le fil Twitter de @jobboomconseil en mai dernier.

S’il avait pris la peine d’ouvrir la dernière édition du *Petit Robert*, ce gazouilleur aurait appris qu’un langagier est, au Canada, une personne qui exerce une activité professionnelle en relation avec le langage. Chez nous, le substantif *langagier* est employé depuis une bonne vingtaine d’années*. C’est un générique fort commode pour désigner l’ensemble des spécialistes des questions de langue, des traducteurs aux terminologues, en passant par les réviseurs.

Revenons au gazouillis. Disons qu’il m’a froissé. Il m’a rappelé à quel point les professions langagières sont méconnues au Canada. À preuve, ces réactions quand on apprend à quelqu’un qu’on est traducteur, terminologue :

- Vous êtes traductrice. Combien de langues parlez-vous?
- Terminologue? Que faites-vous exactement?

D’autres ont fait le même constat avant moi. L’Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec, entre autres, a mis sur pied le Groupe de travail sur la valorisation des professions de l’Ordre. Sa mission était de « déterminer la valeur professionnelle, sociale et économique des professions régies par l’Ordre ainsi que les moyens de la promouvoir auprès des professionnels, des clients et du public en général ». Un pas dans la bonne direction!

Le Groupe de travail a publié son rapport l’an dernier**. Il contient une quarantaine de recommandations, dont quinze

* Le terme figure dans le *Dictionnaire québécois d’aujourd’hui*, publié en 1992 sous la direction de Jean-Claude Boulanger.

** OTTIAQ, « Rapport du Groupe de travail sur la valorisation des professions de l’Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ) », http://www.ottiaq.org/email/PDF/Rapport_valorisation.pdf.

Language professionals: Virtual unknowns

Last May, I read the following tweet on the @jobboomconseil Twitter feed: *Et vous travaillez comme “langagière” (c’est la première fois que je vois ce mot)?* [Translation: And you’re a “language professional”? (I’ve never heard that term before.)]

Make no mistake about it! This tweet was indeed from Quebec.

All this tweeter had to do was open the latest edition of *Le Petit Robert* to find out that in Canada, a *langagier* is someone who practises a language-related profession. The French noun *langagier* has been used in Canada for at least 20 years.* It’s a very handy generic term used to designate all language specialists, from translators to terminologists to editors.

But back to the topic at hand: the @jobboomconseil tweet. Let’s just say that it bothered me a little. It brought home to me the fact that the language professions are largely unknown in Canada. Proof of this is the reply you often hear after telling someone you’re a translator or a terminologist:

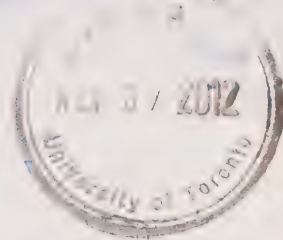
- You’re a translator. How many languages do you speak?
- A terminologist? What exactly do you do?

And I’m not the first to make this observation. OTTIAQ (Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec) set up a working group—as other groups undoubtedly have—on the promotion of OTTIAQ’s professions: translation, terminology and interpretation. Its mission was to determine the professional, social and economic value of the OTTIAQ-governed professions and identify ways of raising awareness of their value among professionals, clients and the general public. A step in the right direction!

The working group published its report last year.** The report contains approximately 40 recommendations, including

* The term appears in the 1992 edition of *Le Dictionnaire québécois d’aujourd’hui* (Jean-Claude Boulanger, editor).

** OTTIAQ, *Rapport du Groupe de travail sur la valorisation des professions de l’Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec* (OTTIAQ), http://www.ottiaq.org/email/PDF/Rapport_valorisation.pdf.



concernent précisément la promotion des professions langagières : accroissement de la promotion auprès des établissements d'enseignement secondaire et postsecondaire, présence sur les médias sociaux, création de capsules vidéo, augmentation de la publicité, et j'en passe. À quand la photo d'une langagière sur un panneau-réclame le long d'une autoroute?

Chapeau à l'OTTIAQ! Mais ces mesures, une fois mises en œuvre, suffiront-elles à assurer aux spécialistes de la langue une place au soleil? On s'en reparle dans quelques années.

Je suis convaincu que la valorisation des professions langagières passe d'abord et avant tout par les langagiers eux-mêmes. Nous sommes LES spécialistes de la langue. Continuons d'offrir un service de qualité et une plus-value. Servons-nous des médias sociaux pour accroître notre influence. Gazouillons, bloguons, échangeons sur Facebook. Soyons proactifs. Conseillons, relayons la nouvelle terminologie, créons, osons, innovons. Devenons des leaders!

Tout ce qu'une machine n'est toujours pas capable de faire... ■

15 that specifically relate to the promotion of the language professions, such as increased promotion at secondary and post-secondary institutions, an improved social media presence, the creation of video clips and more advertising. Maybe some day we'll see a photo of a language professional on a highway billboard!

OTTIAQ's measures are worthy of praise. But once implemented, will they be enough to ensure that language specialists receive recognition? We'll see in a few years.

I am convinced that promotion of the language professions begins first and foremost with the language professionals themselves. We are THE experts when it comes to language. Let's continue to provide quality service and add value. Let's use social media to expand our influence. Let's tweet, blog and chat on Facebook. Let's be proactive, provide guidance and advice, pass on the latest terms, clear new ground, and be daring and innovative leaders!

In a nutshell, let's do everything machines still can't do.... ■

Glanure

*Le fossé entre le gouvernement et les étudiants est abyssal. Ils ne parlent pas la même langue : d'un côté, la **gouvlangue**, de l'autre, la **grèvelangue**, pour parodier George Orwell qui, lui, parlait de novlangue et d'ancielangue dans son livre coup-de-poing, 1984.*

La Presse, 1^{er} mai 2012

All the Buzz

*...Police **kettle** demonstrators.... **Kettling** is a tactic widely used in Europe where riot cops surround demonstrators and limit or cut off their exits.*

The Globe and Mail, May 24, 2012



Le mot de la PDG A Word from the CEO

Donna Achimov

Une nouvelle application linguistique mobile

Dans un numéro de *L'Actualité langagière* publié plus tôt cette année, j'ai souligné l'importance de stimuler notre esprit d'innovation et d'explorer les possibilités que la technologie offre à l'industrie de la langue.

Je suis donc ravie de vous faire part d'un exemple de mariage réussi entre les langues et les nouvelles technologies : l'application mobile *noslangues.gc.ca sur le pouce!* Lancée par le Bureau de la traduction, cette application gratuite permet aux utilisateurs d'appareils iPhone ou BlackBerry de consulter *TERMIUM Plus®*, la banque de données terminologiques et linguistiques du gouvernement du Canada.

Imaginez que vous êtes en réunion, à la bibliothèque, à un congrès, en autobus ou en taxi et que vous cherchez un mot précis, en français ou en anglais. Grâce à l'application, qui vous donne accès à près de quatre millions de termes en français et en anglais dans divers domaines, vous pouvez maintenant trouver le mot juste, partout et en tout temps.

Il est facile de télécharger l'application. Vous trouverez des liens vers les boutiques d'applications d'Apple et de RIM sur le Portail linguistique du Canada, à l'adresse www.noslangues.gc.ca/app-mobile, qui renferme aussi de plus amples renseignements et une foire aux questions. Et n'oubliez pas : l'application est gratuite.

Donner à la population canadienne un accès gratuit aux outils linguistiques du gouvernement du Canada, dont *TERMIUM Plus®*, était l'un des principaux objectifs de la *Feuille de route pour la dualité linguistique canadienne 2008-2013*. En lançant *noslangues.gc.ca sur le pouce!*, la première application linguistique mobile du gouvernement du Canada, le Bureau dépasse cet objectif. Nous sommes très enthousiastes d'être à la fine pointe de la technologie et d'offrir ce nouvel outil aux citoyens canadiens afin de les aider à communiquer dans les deux langues officielles, tant au travail qu'à la maison. Vu la popularité grandissante et l'évolution continue des appareils mobiles, nul doute que les technologies et les ressources linguistiques continueront de faire bon ménage dans l'avenir. À nous d'en profiter! ■

A new mobile linguistic application

In an issue of *Language Update* earlier this year, I talked about the importance of tapping into our spirit of innovation and exploring the possibilities that technology has to offer for the language industry.

Now, I'm pleased to tell you about a wonderful example of marrying language and new technologies. The Translation Bureau has launched a free mobile application called *ourlanguages.gc.ca on the go!* that will allow iPhone and BlackBerry users to search *TERMIUM Plus®*, the Government of Canada's terminology and linguistic data bank.

Imagine being in a meeting, at the library, at a conference, on the bus or in a cab and searching for just the right word in English or in French. With this application, you can now find the word you're looking for anytime, anywhere, since it gives you access to nearly 4 million terms in English and in French in various subject fields.

Downloading the application is easy. You will find links to the Apple and RIM application stores on the Language Portal of Canada, at www.ourlanguages.gc.ca/app-mobile, where there is also more information and a series of questions and answers to help you. And remember, you can download the application for free.

Giving Canadians free access to the Government of Canada's linguistic tools, such as *TERMIUM Plus®*, was a key initiative of the *Roadmap for Canada's Linguistic Duality 2008-2013*. As the Government of Canada's first-ever mobile linguistic application, *ourlanguages.gc.ca on the go!* takes this one step further, and we are very excited to be on the leading edge in offering this new tool to Canadians to help them live and work in both official languages. With more and more people using mobile devices and the devices themselves continuing to evolve, there are sure to be more opportunities in the future to connect language resources and technology, if we continue to be ready to seize the moment. ■

L'industrie en marche Industry Insights

Pierre LeBel

Translation: Hannah Grant

Services de traduction LinguisTech, le premier cabinet de traduction étudiant pancanadien

La formation universitaire en traduction au Canada est reconnue mondialement. Nos universités et collèges offrent à tous ceux qu'intéressent les professions langagières des ressources humaines, scolaires et technologiques de premier choix. Toutefois, les stages en milieu de travail, en plus d'être difficiles à dénicher, ne permettent pas toujours au traducteur novice de profiter d'un encadrement propice à l'acquisition des habiletés requises pour réussir dans ce domaine, habiletés qui ne sont pas enseignées à l'université.

Le Centre de recherche en technologies langagières (CRTL) recrute depuis quelques années des stagiaires en traduction, en rédaction et en communication. En plus de recourir aux technologies de pointe d'aide à la traduction et à la rédaction, les stagiaires travaillent dans un environnement axé sur la formation et l'acquisition de compétences nécessaires en milieu de travail. Il allait donc de soi que le CRTL s'intéresse à la gestion d'un cabinet de traduction étudiant. L'expérience du portail linguistique LinguisTech, avec son bureau virtuel mis à la disposition des étudiants en traduction d'un peu partout au Canada, a donc été mise à profit pour l'élaboration du projet Services de traduction LinguisTech (STLT). Le cabinet de traduction a été lancé officiellement le 24 avril 2012.

Le CRTL a été fondé dans le but de mettre en œuvre et de promouvoir des activités de recherche, de développement et de transfert dans le domaine des technologies langagières. Logé dans un immeuble adjacent à l'Université du Québec en Outaouais, à Gatineau, il abrite des entreprises qui participent chacune à leur façon au développement de technologies langagières. (www.crtl.ca)

La mission de STLT se résume en trois mots : apprentissage, formation et expertise. Les étudiants stagiaires sont recrutés vers la fin de leur formation ou une fois leur diplôme obtenu. Durant leur stage, ils perfectionnent les connaissances acquises à l'université. Ils profitent des conseils linguistiques de

LinguisTech Translation Services, the first countrywide student translation agency

Canadian university translation training is world renowned. Our universities and colleges offer top-notch academic, technological and human resources to future language professionals. However, workplace practicum, on top of being hard to come by, do not always provide training that is conducive to learning the skills required—but not taught at university—to succeed in the industry.

The Language Technologies Research Centre (LTRC) has recruited translation, writing, and communications interns for several years. These interns have learnt how to use cutting-edge translation and writing technologies and have also had the chance to work in an environment geared towards training and developing the skills required for the workplace. Therefore, it was only natural for the LTRC to take an interest in managing a student translation agency. Building on the experience of developing the LinguisTech virtual desktop, an online platform for translation students across Canada, LTRC set up LinguisTech Translation Services (LTTS), which was officially launched on April 24, 2012.

The LTRC is a research centre established to carry out and promote research, development and technology transfer activities in language technologies. Situated on the Université du Québec en Outaouais campus in Gatineau, the LTRC houses organizations that each participate in their own unique way in the development of language technologies. (www.ltrc.ca)

The LTTS mission can be summed up in three words: learn, train and excel. The student interns are recruited from among the top graduating or recently graduated translation students. During their internship, they will hone the skills they acquired at university. They will

traducteurs agréés chevronnés qui les révisent. La collégialité et la complémentarité du travail d'équipe à STLT leur permettent aussi de profiter des compétences de leurs collègues stagiaires. Leur stage inclut un volet de formation sur les aspects de la gestion d'un projet de traduction, de la recherche de clients jusqu'à la facturation. Évidemment, les stagiaires apprennent à utiliser les technologies langagières. L'objectif: qu'ils deviennent des experts et qu'à la fin de leur stage, ils soient recrutés par les meilleurs employeurs.



Les étudiants embauchés par STLT: Anne-Marie Tudorache, Hannah Grant, Sébastien Polikar, Camille Pichette-Cécyle et Émilie Lecours

LTTS's interns: Anne-Marie Tudorache, Hannah Grant, Sébastien Polikar, Camille Pichette-Cécyle et Émilie Lecours

benefit from the feedback of their revisers, experienced certified translators. The team atmosphere of LTTS will complement their training and allow the interns to learn from each other. The internship will also include training on various aspects of translation project management, from procuring clients to invoicing. Needless to say, the interns will also learn to use language technologies. LTTS wants the interns to master their craft so that they will be recruited by the best employers at the end of their training.

À l'été 2012, STLT comptait cinq stagiaires à plein temps. L'expérience s'est révélée très profitable pour les stagiaires, d'abord parce qu'ils ont connu la réalité d'un cabinet de traduction sous la plupart de ses facettes, mais aussi parce qu'ils ont pu mettre à l'essai le bureau virtuel du cabinet et s'exercer au télétravail.

In the summer of 2012, LTTS employed five full-time interns. The experience was invaluable for the interns, who learned first-hand about the realities and the many facets of a translation agency and who were able to use the virtual desktop to practise teleworking.

En janvier 2013, STLT veut passer à quinze stagiaires, qui auront été recrutés dans les universités canadiennes offrant des programmes en traduction. Le télétravail deviendra une réalité pour la plupart d'entre eux.

In January 2013, LTTS hopes to grow to 15 interns, who will be recruited from university translation programs across Canada. Telework will become a reality for most of the interns at that point.

Créé par le CRTL, LinguisTech est un site Web de référence pour les langagiers qui comprend une boîte à outils de technologies langagières, un centre de documentation et de formation ainsi qu'une communauté virtuelle. LinguisTech simplifie la tâche des langagiers en leur donnant accès à une panoplie d'outils utiles, à une formation conviviale sur leur utilisation ainsi qu'à une communauté de pratique qui s'enrichit par l'échange de réflexions et de trouvailles à propos des technologies langagières. (www.linguistech.ca)

Developed by the LTRC, LinguisTech is a reference website for language professionals. It consists of a language technologies tool box, a training and documentation centre and a virtual community. LinguisTech simplifies the work of language professionals through a variety of useful tools, user-friendly training for these tools, as well as a community of practice that is enriched with the reflections and findings of its users about language technologies. (www.linguistech.ca)

STLT recrute sa clientèle principalement dans les organismes sans but lucratif de la région de la capitale nationale. Quelques entreprises de technologie langagière se sont associées au cabinet étudiant pour offrir aux stagiaires un accès à leurs produits (MultiCorpora, Terminotix, SDL Trados, Druide informatique et WhiteSmoke). L'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec appuie le cabinet et accepte que le nombre de mots traduits par les stagiaires soit indiqué dans leur demande d'agrément. Finalement, plusieurs agences offrent à STLT leur soutien en le considérant comme pigiste et lui confient des textes à traduire. Le projet STLT est financé en partie par le Programme de renforcement du secteur langagier au Canada. ■

LTTS's clients are mainly non-profit organizations in the national capital region. A number of language technologies enterprises have collaborated with LTTS so that the interns have access to their products (MultiCorpora, Terminotix, SDL Trados, Druide informatique and WhiteSmoke). The Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec also supports LTTS and will allow the work carried out during the internship to count towards certification. Finally, several agencies have offered their support by considering LTTS as a freelancer and, as such, have sent texts to be translated. LinguisTech Translation Services is funded in part by the Canadian Language Sector Enhancement Program. ■

Français pratique

Jacques Desrosiers

Ponctuation, trait d'union et temps de verbe

Q. J'ai employé l'expression **au dire de** dans la phrase suivante : *Au dire de M. Boisvert, les clients sont satisfaits du nouveau système. Mon réviseur a placé entre guillemets ce qui suit M. Boisvert, comme si le reste de la phrase était une citation de M. Boisvert : Au dire de M. Boisvert, « les clients sont satisfaits du nouveau système ». Or, il me semble que au dire de n'amène pas une citation, car on rapporte simplement en style indirect les propos de la personne qui a parlé.*

R. Il n'y a pas lieu de guillemeter. Si le réviseur préférerait voir une citation, il aurait pu opter pour la formulation classique : *M. Boisvert a dit, deux-points, ouvrez les guillemets.*

Au dire de signifie « d'après son affirmation, son témoignage » (Larousse en ligne), « d'après ce que quelqu'un déclare » (Brio), ou simplement « d'après, selon » (Grand Robert). Le mot important ici est *d'après*, ou *selon*, c'est-à-dire si l'on en juge par le témoignage de la personne mentionnée, s'il faut la croire.

C'est une locution qui sert à rapporter la substance de ce qui a été dit : le contenu par opposition à la forme. Il est facile d'imaginer des exemples qui ne laissent place à aucune hésitation : *Au dire des témoins, le piéton a brusquement traversé.* Ou prenons celui de Julien Green dans le *Trésor de la langue française* (TLF) : *Des batailles de géants se livrent un peu partout à la surface du globe, en Russie, dans le Pacifique. Cologne a terriblement souffert, aux dires de l'Allemagne elle-même.*

Même en dehors de la locution comme telle, le substantif *dire* ne renvoie pas nécessairement aux paroles exactes qui ont été prononcées. L'exemple du *Petit Robert* : *Leurs dires ne sont pas concordants*, ne signifie pas que la correspondance mot à mot entre leurs dires n'est pas parfaite – mais que les personnes dont on parle ne racontent pas tout à fait la même histoire. Cette imprécision se reflète dans notre locution.

D'ailleurs, sur les 34 emplois de l'expression recensés dans le TLF, pas un seul n'est accompagné de guillemets. Un cas particulier où il conviendrait peut-être de guillemeter est celui où l'expression sert à introduire des mots isolés, comme dans cet exemple :

Nous sommes donc en présence d'une nappe dont l'apparence est successivement « irisée », puis « argentée » puis au dire de l'expert des douanes, « gris argenté¹ ».

Sans doute le juriste qui a rédigé ce texte a jugé bon de conserver le parallélisme avec les deux termes déjà cités.

Au dire de ou *aux dires de*? Le *Bon usage* explique que l'expression est généralement au pluriel, le singulier ayant plutôt la faveur du style littéraire ou juridique. Même son de cloche dans le *Dictionnaire des difficultés du français* de Colin pour qui « on rencontre surtout le pluriel ». Par contre, selon le *Dictionnaire des difficultés du français d'aujourd'hui* de Péchoin (l'héritier du fameux Thomas), elle est « toujours au singulier »... Bref, il semble bien qu'on ait le choix. Soulignons quand même que seulement 3 des 34 emplois cités dans le TLF sont au pluriel. Et que le *Petit Robert* ne donne que le singulier.

Pour les autres emplois du substantif *dire*, l'Office québécois de la langue française, entre autres, ne voit pas de différence entre *Selon les dires de Marie, nous n'y arriverons pas* et *selon le dire de Marie...* Ici aussi les variations d'un ouvrage à l'autre sont telles qu'il n'y a pas vraiment lieu de faire de chinoïseries sur le nombre. Il suffit d'éviter autant que possible les guillemets.

Temps de verbe dans les rapports de recherche

Q. Y a-t-il une règle en ce qui concerne le temps de verbe à utiliser en français dans les rapports de recherche (en anglais, tout est au passé)? Doit-on faire une différence entre le résumé, les conclusions et le corps du texte dans lequel on relate les données obtenues des différentes sources de renseignements (sondage, étude de cas, etc.)? Ces collectes de données datent souvent de cinq ou six ans. Connaissez-vous un ouvrage qui pourrait nous permettre d'approfondir la question? La grande question, en fait, c'est : y a-t-il une règle?

R. Là où une convention, connue de tous, s'est clairement implantée dans l'usage, c'est dans le cas des procès-verbaux, qui en français sont toujours écrits à l'indicatif présent. C'est devenu en fait une vraie « règle », formulée comme telle par exemple dans *Rédaction technique, administrative et scientifique* de H. Cajolet-Laganière, P. Collinge et G. Laganière².

En faisant le tour des ouvrages, on constate qu'elle ne vise pas seulement les procès-verbaux, mais aussi les comptes

rendus – documents moins minutieux, moins détaillés que les procès-verbaux. Plusieurs ouvrages notent que le présent de narration est le temps de verbe idéal dans les comptes rendus³. Dans son classique *Le style administratif*, Robert Catherine écrivait : « Le compte rendu sera de préférence rédigé à l'indicatif présent, mode narratif plus simple et plus vivant⁴. » Michelle Fayet avance la même raison, jugeant elle aussi que le présent « donne davantage de vie » au texte.

Il serait peut-être excessif d'étendre ce principe de façon catégorique à toute forme de document administratif, y compris les rapports en général. Gérard Barbottin suggère dans *Rédiger des textes techniques et scientifiques en français et en anglais*⁵ d'opter soit pour le présent de l'indicatif, soit pour le passé composé, mais de s'en tenir ensuite à un seul temps de narration, autrement dit de ne pas changer inutilement de temps de verbe en cours de texte – ce que rappellent d'ailleurs la plupart des ouvrages.

Barbottin fait remarquer que si l'indicatif présent est facile à utiliser, « il ne s'applique pas toujours, surtout si vous décrivez une action qui s'est déroulée entièrement dans le passé⁶ ». « Les textes techniques et scientifiques, ajoute-t-il, font montre de beaucoup moins de fantaisie [que les textes littéraires] et le narrateur reste de préférence dans le présent vis-à-vis de ces mêmes événements⁷. »

Une accumulation de passés composés peut toutefois rendre pénible la lecture de ce genre de document. La meilleure chose à faire est sans doute d'utiliser le présent comme temps principal, pour les raisons mentionnées au début, et de réserver les temps passés aux cas où il est absolument obligatoire de marquer l'antériorité, pour le bénéfice de la clarté.

Bref, faire les ajustements nécessaires et, surtout, ne pas « inventer » de règle.

Non gréviste et non-juriste

Q. *Le Tribunal de la concurrence est, suivant la Loi sur le Tribunal de la concurrence, un tribunal hybride formé de juges de la Cour fédérale et de membres non-juristes versés dans les affaires publiques, économiques, commerciales ou industrielles.*

Devrait-on plutôt écrire « membres non juristes » ?

R. Au cours du conflit étudiant au Québec, il a souvent été question des *étudiants non grévistes*. Ainsi dans le *Quotidien*,

de Saguenay : « À cette date, la session d'hiver sera terminée pour l'ensemble des étudiants non grévistes » (23 avril 2012). La correspondante du *Monde* à Montréal a aussi parlé des « étudiants non grévistes, furieux que les votes soient souvent effectués à main levée » (25 juin 2012).

Il est normal de ne pas mettre de trait d'union, parce que c'est l'adjectif *gréviste*, et non le substantif, qui est employé ici. On voit quand même souvent le trait d'union, et on peut à la limite s'appuyer sur le *Petit Robert*, qui le met devant certains adjectifs (dans *non-directif* par exemple). Mais il s'agit toujours d'adjectifs consacrés, qui apparaissent dans des expressions plus ou moins figées (*psychothérapie non-directive*). La règle et la tendance qui se maintient sont de l'omettre.

Devant l'adjectif, *non* est un simple adverbe comme *peu*. En revanche, devant un substantif, il sert à former un composé, et c'est pourquoi la plupart du temps l'usage intercale un trait d'union (*les non-croyants*). Cette règle est rappelée un peu partout, par exemple dans le *Multidictionnaire* ou le *Dixel*.

Juriste ne devrait-il pas se comporter comme *gréviste*? Non, parce que le mot est toujours substantif. Le fait qu'il soit apposé à *membre* n'en fait pas un adjectif. Dans *une femme médecin* ou *un argument massue*, les noms en apposition, *médecin* et *massue*, ne deviennent pas des adjectifs*. Ils désignent simplement la même personne ou la même chose que le nom auquel ils sont apposés.

Donc, *les membres non-juristes*. On est encore chanceux que l'usage ne nous oblige pas à faire suivre *membre* d'un trait d'union, comme on le fait dans le cas des noms composés tels que *fille-mère*. Sinon, avec *membre non-juriste*, un trait d'union n'attendrait pas l'autre. ■

Notes

- 1 « Jugement pour affaire de pollution », http://www.afcan.org/dossiers_juridiques/voltaire.html (AFCAN = Association française des capitaines de navires).
- 2 3^e éd., Éditions Laganière, 1997, § 1.3, p. 28.
- 3 Notamment M. Fayet, *Réussir ses comptes rendus*, 3^e éd., Éditions d'Organisation, 2005, p. 48 et 54, et R. Kadyss et A. Nishimita, *Rédiger avec succès lettres, e-mails et documents administratifs*, 2^e éd., Gualino éditeur, 2006, p. 138.
- 4 Albin Michel, 1968, p. 167.
- 5 Insep Consulting Éditions, 2002, § 5.1.2.
- 6 *Ibid.*, p. 50.
- 7 *Ibid.*, p. 49.

* Il convient de signaler en passant qu'une expression comme *femme médecin* fait l'objet de théories rivales sur la question de savoir lequel des deux mots est apposé à l'autre.



Kim Lacroix

Bridging the Gap



The ties that bind

For some time now, the Translation Bureau has offered a series of workshops for French translators on problematic English words and expressions. So I thought it would be interesting to look at the flip side here: tricky French words, expressions or sentence structures that can cause problems for translators working from French into English. These could range from false or misleading cognates (better known in the business as *faux amis*, those French words that closely resemble English words but don't mean quite the same thing) to unfamiliar idiomatic expressions or turns of phrase that may force you to stop and reread an entire sentence.

Personally, I find exploring the traits of French absolutely fascinating. Though I've been speaking the language virtually all my life, I didn't really think much about it until I started looking at it from a language professional's perspective. We language professionals examine languages inside and out. We put words and phrases under a microscope and take them apart only to put them back together again.

Believe it or not, someone once told me that you don't need to understand the source language all that well to be a good translator; you just need to be a really good writer. While of course I realize that being a strong writer and having an in-depth knowledge of your target language is essential, I think many people underestimate the importance of really getting to know how the source language works. Every language has its

quirks. Once you recognize them, you can move beyond an overly literal rendering of the French words and constructions and concentrate on reformulating the *ideas* in order to make your translations much more readable in English—and make them sound much less like translations!

One obvious trait of French is that it tends to make the links between sentences and paragraphs much more explicitly than English does. Linking words can be especially problematic for English translators because it is not natural to us to be quite as specific. Linking words may add flow to a French text, but they make an English text sound quite unidiomatic if they are all translated literally. Just as “recognizing the problem” is the crucial first step in any self-help program, spotting this characteristic in your source texts is the first step towards avoiding French structures in your English translations.

Let's look at a tricky little construction with a seemingly innocuous linking word: *aussi*. It can easily catch you unawares if you're not paying attention.

J'ai convoqué tous les employés à la réunion. Aussi faut-il noter qu'ils seront au courant de la situation demain matin.

Does this mean that the employees will already be aware of the situation before coming to the meeting? Or does it mean that they will find out about something at this meeting?

When you're pressed for time and translating sentences like these “on autopilot,” you might be tempted to produce a sentence like this one:

I invited all the employees to the meeting. Also, note that they will be aware of the situation tomorrow morning.

While *aussi* usually does mean “also” or “in addition,” it can have quite a different meaning when used at the beginning of a sentence. Here, it actually means “therefore” or “as a result.”

I invited all the employees to the meeting, so they will be aware of the situation tomorrow morning.

Pay attention to the inverted subject and verb (*faut-il noter*): the inversion can tip you off to the different meaning, just as the initial position can. So in fact there is no ambiguity in the sentence above. In the French sentence, inverting the subject brings the verb closer to the previous sentence, which reinforces the link between them (in this case, a cause-and-effect link).

We'll look at more quirks of French next time. ■

*Many thanks
to Sybil Brake,
Jacques Desrosiers
and Carole Dion,
who took the time
to read drafts of
this article.*



André Racicot

Traduire le monde

Les sigles en relations internationales

Les rédacteurs ont la fâcheuse habitude de créer des sigles pour tout et pour rien, surtout pour rien. Les langagiers brûlent leurs neurones à tenter de déchiffrer des hiéroglyphes qui, au départ, devaient faciliter la lecture, non pas la rendre pénible.

Il importe tout d'abord de définir le mot *sigle* : « Groupe de lettres initiales constituant l'abréviation de mots fréquemment employés » (*Petit Larousse*). Ne pas confondre avec l'acronyme, dont les lettres ne sont pas prononcées séparément, mais comme un mot.

Le monde des relations internationales comporte son lot de sigles et d'acronymes, mais ce n'est rien si l'on compare à la langue technique ou de la défense. Ils sont évidemment plus abondants en anglais, et certains n'ont pas d'équivalent dans notre langue.

Citons trois exemples : *Former Soviet Union*, *Former Yugoslavia* et *Republic of Korea*. Les sigles correspondants, FSU, FY et ROK, ne sont pas utilisés en français. Par contre, d'autres sigles sont traduits : UK, GB, FYROM, UAE et PRC. Vous avez sûrement reconnu les États suivants : RU, GB, ERYM, EAU et, celui-là est célèbre, RPC.

Non? Pourtant, ces États sont bien connus : le Royaume-Uni (RU), la Grande-Bretagne (GB), l'ex-République yougoslave de Macédoine (ERYM), les Émirats arabes unis (dont le sigle EAU est assez amusant) et la République populaire de Chine (RPC).

Tout devient évident, une fois les sigles déchiffrés. Mais c'est justement l'ennui

avec les sigles : il y en a toujours quelques-uns qu'on ne reconnaît pas. Le problème est de taille, et les Champollion que nous sommes se tournent naturellement vers les dictionnaires, qui n'en recensent qu'un faible nombre. Pour obtenir une nomenclature exhaustive, il faut consulter des sites Web spécialisés, comme AcronymFinder (www.acronymfinder.com), où l'abondance devient un nouvel obstacle. La prolifération des sigles dans toute sa splendeur.

La Corée et la Chine

La Corée est un cas intéressant, puisque le pays est divisé en deux États : la République de Corée, appelée *Corée du Sud*, et la République populaire démocratique de Corée, appelée *Corée du Nord*. Soulignons que les deux appellations comportant le point cardinal ne sont pas officielles.

L'anglais utilise parfois les sigles indigestes ROK et DPRK. Le premier n'a (heureusement) aucun équivalent en français, tandis que le second devient RPDC. Le moins qu'on puisse dire est que, tant en anglais qu'en français, on ne reconnaît pas le pays du Matin calme.

Les rédacteurs parlent souvent de la *People's Republic of China*, rendue par PRC. Dans ce cas-ci, on peut dire qu'il s'agit d'un double abus. Chacun sait que la Chine vit sous un régime communiste depuis 1949, alors pourquoi énoncer continuellement son nom officiel de république populaire? Appellation trop longue, qu'on s'empresse de raccourcir par PRC en anglais et par RPC en français. Quand on y pense, le sigle permet, dans les deux langues, une économie de deux lettres (!) par rapport au mot *Chine* ou *China*. Vaut-il vraiment la peine de se cramponner à un sigle qui,

par-dessus le marché, pourrait ne pas être compris par certains lecteurs? Poser la question, c'est y répondre.

Les acronymes

Commençons par l'Organisation des Nations Unies, qui donne l'acronyme ONU. En anglais, *United Nations Organization* devient UN, tout simplement un sigle, dans ce cas-ci.

Dans la presse européenne, les acronymes sont en minuscules et conservent la majuscule à la lettre initiale, ce qui donne à l'appellation l'allure d'un mot. Parmi les plus connus, mentionnons Onu, Otan, Unesco, Aléna et Caricom. Comme on le voit, la graphie employée peut surprendre, mais on s'y habitue, à la différence des sigles abusifs... Au Canada, on verra plutôt ONU, OTAN, UNESCO, ALENA et CARICOM.

Comment éviter la prolifération des sigles? En évitant d'en employer pour une notion, un groupe, un pays, dont il ne sera plus question dans le texte. On peut aussi toujours se rabattre sur le mot-clé d'une expression. Par exemple, la République démocratique du Congo pourrait être appelée *République* dans le reste du texte, s'il n'y a aucune confusion, quitte à employer le sigle RDC de temps à autre pour varier. Si le texte est long, il convient de rappeler au lecteur le sens du sigle en l'énonçant au long, pour lui éviter de revenir aux pages initiales du document. La lecture du texte en sera considérablement allégée, de même que l'humeur du lecteur.

CQFD. ■



À travers le prisme de l'histoire

Through the Lens of History

Jean Delisle, MSRC

Translation: Emma Harries

Le français, langue de travail dans l'Ouest

Trois traités ont scellé la guerre de Conquête : les Articles de la capitulation de Québec (1759), les Articles de la capitulation de Montréal (1760) et le traité de Paris (1763). Ces traités garantissent aux Canadiens* la libre possession de leurs biens, la liberté de commerce, le libre exercice de leur religion de rite catholique romain et le droit de rentrer en France dans les dix-huit mois. Ils ne renferment, toutefois, aucune disposition sur la langue française. Quelle conséquence cela a-t-il eu sur la langue du commerce des fourrures?

Le changement d'allégeance que la Conquête impose aux Canadiens ne les détourne pas de ce commerce dans lequel ils excellent. Tant s'en faut. L'amnistie accordée, en 1681, par les autorités de la Nouvelle-France aux coureurs des bois qui chassaient sans « congé » les animaux à fourrure avait fait naître une nouvelle profession, celle de « voyageur** ». Bon nombre de jeunes s'étaient alors mis au service de marchands montréalais possédant un permis de traite.

Une main-d'œuvre qualifiée indispensable

Après la Conquête, le nombre de voyageurs a bondi, principalement à la suite de la création de la Compagnie du Nord-Ouest (CNO), en 1783, féroce concurrente de la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH), fondée à Londres en 1670, et de l'American Fur Company (AFC), fondée par J. J. Astor et qui a existé de 1808 à 1842. L'expansion du commerce des fourrures a nécessité le recrutement d'une abondante main-d'œuvre. Même si les nouveaux employeurs sont Anglais, la langue de travail demeurera néanmoins le français.

Dans son étude *Les voyageurs et leur monde*, Carolyn Podruchny¹ évalue le nombre de voyageurs à 500 en 1784, à 1500 en 1802 et à 3000 en 1821 au plus fort des activités de traite. « L'expérience acquise par les Canadiens français dans le commerce des pelleteries en territoire amérindien, leur connaissance des langues autochtones, leur habileté à manier les canots d'écorce et leur adaptation à la vie sauvage.

* Ce terme désigne les Canadiens français, souvent appelés simplement *Canadians* ou *French* par les Anglais. Quant aux Canadiens, ils appellent Anglais à la fois les Britanniques, les Écossais et les Irlandais.

** « Homme de peine engagé pour transporter des marchandises en territoire amérindien jusqu'à un poste de traite pour ensuite en rapporter les pelleteries, parfois après un séjour d'un hiver ou plus, ou encore engagé pour effectuer diverses tâches (guide, canotier, porteur, etc.) dans les régions sauvages dans le cadre de voyages d'exploration » (Claude Poirier [dir.], *Dictionnaire historique du français québécois*, Les Presses de l'Université Laval, 1998, p. 516).

French: The working language in the West

The War of the Conquest came to an end through three treaties: the Articles of Capitulation of Québec (1759), the Articles of Capitulation of Montréal (1760) and the Treaty of Paris (1763). These treaties guaranteed all Canadians* free possession of their goods, freedom of commerce, freedom to practise their religion, Catholicism, and the right of return to France within 18 months. However, these treaties did not contain any provisions regarding the French language. How did this impact the language of the fur trade?

The change of allegiance imposed upon Canadians by the Conquest did not deter them from the business in which they excelled—not by a long shot. The amnesty that the authorities in New France granted in 1681 to the *coureurs des bois*, independent woodsmen who engaged in the fur trade without a permit, had given rise to a new profession, that of *voyageur***, and many young men were subsequently employed by Montréal merchants in possession of a trading permit.

A skilled and indispensable workforce

After the Conquest, the number of voyageurs jumped, mainly owing to the creation in 1783 of the North West Company (NWC), a fierce competitor of the Hudson's Bay Company (HBC), founded in London in 1670, and the American Fur Company (AFC), founded by J. J. Astor, which was in operation from 1808 to 1842. The expansion of the fur trade required the recruitment of a large workforce. Although the new employers were English, the working language would remain French.

In *Making the Voyageur World*, Carolyn Podruchny estimates the number of voyageurs at 500 in 1784, 1,500 in 1802 and 3,000 in 1821 at the height of the fur trade.¹ In *Contacts des langues et identités culturelles*, Robert Vézina notes that the experience French Canadians acquired in the fur trade in Aboriginal territory, their knowledge of Aboriginal languages, their ability to handle canoes and their adaptability

* This term designates French Canadians, who were often referred to simply as "Canadians" or "French" by the English. As for the Canadians, they referred to the English, Scottish and Irish all as "English."

** Voyageur: "[Translation] Labourer hired to transport goods to a trading post in Amerindian territory, returning with pelts, sometimes after spending a winter or longer at the post, or hired to fill various roles (guide, canoeer, porter, etc.) during voyages of exploration in Amerindian territory" (Poirier, Claude [ed.] (1998), *Dictionnaire historique du français québécois*, Les Presses de l'Université Laval, p. 516).

les rendit indispensables². » Aux États-Unis également : [traduction] « La proportion de “Français” par rapport aux Américains dans le commerce des fourrures n’était pas de un pour quatre, mais bien de quatre pour un³. »

Si les Canadiens dominent l’industrie par leur nombre, ils en occupent cependant les échelons inférieurs. Ce sont les Anglais, les Écossais et les Irlandais qui sont au sommet de la pyramide. On appelle « bourgeois » les actionnaires (CNO) ou les associés (CBH) qui détiennent les postes de direction. Les Canadiens, eux, sont voyageurs, guides, trappeurs, trafiquants, messagers, cuisiniers. Analphabètes pour la plupart, ils ne pouvaient guère être promus commis ou chef d’un poste de traite. Ils assument essentiellement des tâches de subalternes. Mais ces exécutants parlent français.

Au sein de cette organisation, les interprètes appartiennent à une classe à part. Occupant un échelon intermédiaire entre les *engagés* et les *bourgeois*, ils forment une espèce d’aristocratie, jouissent de privilèges fort appréciables et touchent une rémunération supérieure à celle des autres employés.

Une communauté d’esprit

La région des Grands Lacs, interdite avant 1760 aux marchands anglais, s’ouvre dorénavant à tous ceux qui ont le courage de s’y aventurer. Il aurait été irréaliste d’y bannir du jour au lendemain les Canadiens pour les remplacer par des traiteurs anglais inexpérimentés et ignorant les langues autochtones.

Les trafiquants canadiens avaient noué avec les Amérindiens de solides liens d’amitié. À ce propos, le biologiste Walter Sheppe fait le constat suivant dans le prologue de son édition du récit de voyage d’Alexander Mackenzie (1764–1820) :

[traduction] Les trafiquants de fourrures ont vécu dans l’intimité des Indiens. Ils ont partagé leur mode de vie et épousé leurs femmes. Ce faisant, ils ont été les premiers à dominer ces contrées sauvages. Les liens d’amitié qu’ils tissaient avec les Autochtones leur permettaient de circuler librement là où d’autres n’auraient jamais osé s’aventurer⁴.

C’était pour ces aventuriers un mode de vie tout autant qu’un gagne-pain.

Il régnait, en effet, entre Indiens et Canadiens une réelle complicité. L’un des premiers Anglais à venir tenter fortune dans le commerce des fourrures au lendemain de la Conquête, Alexander Henry (1739–1824), n’a pas tardé à le constater : « Par leurs connaissances, leur résistance et leur compétence, seuls les Canadiens sont engagés dans ces aventures, ce qui leur vaut, à eux comme à leurs employeurs, le monopole du commerce des fourrures⁵. »

Cela est si vrai que, lors de son premier voyage entre Montréal et Michilimackinac, en 1761, Henry, sur les conseils de son guide Étienne-Charles Campion, dissimule ses origines anglaises en se déguisant en voyageur canadien afin d’éviter d’être massacré par les Indiens.

to the Aboriginal lifestyle made them indispensable.² As noted by Janet Leconte in *French Fur Traders and Voyageurs in the American West*, “the ratio of ‘Frenchmen’ to Americans in the fur trade of the United States was not one to four but four to one.”³

Although Canadians dominated the industry through their sheer numbers, they nevertheless occupied the lower ranks of the workforce. The highest positions were held by the English, Scottish and Irish. The shareholders (NWC) or associates (HBC), who held the executive positions, were referred to as *bourgeois*. Meanwhile, the Canadians were the voyageurs, guides, trappers, dealers, messengers and cooks. For the most part illiterate, they could hardly be promoted to the position of clerk or trading post head. The subordinate roles were therefore mainly assumed by French-speaking labourers.

Within this structure, interpreters formed a distinct class. Occupying the middle ranks between the hired labourers and the bourgeois, they constituted a sort of aristocracy, enjoying special privileges and higher pay than the other employees.

A like-minded community

The Great Lakes region, prohibited to English merchants prior to 1760, subsequently opened up to all those who had the courage to venture there. It would have been unrealistic to ban Canadians and suddenly replace them with inexperienced English traders who had no knowledge of Aboriginal languages.

Canadian traders had forged strong ties of friendship with the Amerindians. Biologist Walter Sheppe makes the following observations in the preface to his publication of the journal Alexander Mackenzie (1764–1820) wrote about his voyage to the Pacific:

...the fur traders lived intimately with the Indians, adopted many of their ways, and took Indian wives. In so doing they became the greatest masters of the wilderness that the continent has ever seen. Their friendship with the Indians permitted them to travel unharmed through regions where other men would not have dared to go.⁴

For these adventurers, the fur trade was not just a livelihood; it was a way of life.

Indeed, there was a real connection between the Amerindians and the Canadians. Alexander Henry (1739–1824), one of the first Englishmen to try his luck in the fur trade following the Conquest, pointed out that the Canadians’ knowledge, hardiness and skill meant that they were the only men willing and able to go into the fur trade, thus earning for themselves and their employers a monopoly of the trade.⁵

This was so true that during his first voyage between Montréal and Michilimackinac, in 1761, Henry, on the advice of his guide Étienne-Charles Campion, concealed the fact that he was English, disguising himself as a Canadian voyageur to avoid being massacred by Amerindians.

Les Canadiens, ces « gens du pays », se dispersent sur tout le territoire et jusqu'aux Illinois. Ils poursuivent aussi l'exploration au-delà des Grands Lacs, se répandent vers l'Ouest et atteignent les rives du Pacifique. Depuis La Vérendrye (1685–1749) et ses fils, ils y détiennent « une sorte de droit de préemption⁶ ». Des centaines d'entre eux, disséminés dans l'Ouest, vivent parmi les Indiens. La race des Métis est née de ces contacts quotidiens.

Empreinte de la langue française

La supériorité numérique des francophones dans le commerce des pelleteries faisait en sorte qu'il était avantageux pour les anglophones d'apprendre le français. La connaissance de cette langue était même un critère de qualification pour ceux qui occupaient des postes dans lesquels ils devaient communiquer avec les engagés. Un Anglais chef de poste pouvait passer jusqu'à un an sans avoir personne avec qui parler dans sa langue⁷.

Il est bien connu que le français s'est incrusté dans la toponymie de l'Ouest du pays, y compris au sud de la frontière. Les journaux et les récits de voyage de plusieurs trafiquants anglais sont émaillés d'expressions françaises qui témoignent de la présence quotidienne de Canadiens dans leur entourage. Celui de John McLean, par exemple, renferme, entre autres, les expressions « compagnons de voyage, casseaux, voie de fait, politesse, partout, débris, solitaire, faux pas, au bout du compte⁸ ». Ce McLean (1799–1890) avait d'ailleurs appris le français auprès d'un curé de Yamaska.

Le journal de John McDonnell (1768–1850) fourmille aussi d'expressions françaises reproduites en italiques dans le texte anglais. Peter Pond (1739–1807) connaissait le français avant de se faire traiteur. « Dans ses mémoires, il se moque légèrement de Jonathan Carver, son devancier, qui voyageait en pays indien “sans comprendre ni le français ni l'indien”⁹. » Très peu de Canadiens ont appris l'anglais, alors que les bourgeois de la CNO, leurs commis et, à leur exemple, la plupart des commerçants anglais ont appris le français¹⁰.

La langue des voyageurs et des traiteurs

La langue de la traite possédait son vocabulaire propre. Outre les expressions bien connues telles que « voyageur, Pays d'en haut, bourgeois, engagé, brigade, mariage à la façon du pays*,

The Canadians, these people of the land, dispersed throughout the territory, all the way to Illinois. They also engaged in exploration beyond the Great Lakes, spreading out westward until they reached the shores of the Pacific. Ever since La Vérendrye (1685–1749) and his sons, the Canadians had had a sort of pre-emptive right.⁶ Hundreds of Canadians, scattered across the West, lived among the Amerindians. From these daily contacts, the Metis race emerged.

Impact of the French language

The numerical superiority of Francophones in the fur trade meant that it was beneficial for Anglophones to learn French. Knowledge of French was even one of the qualification criteria for those who held positions requiring them to communicate with the traders. An Englishman in charge of a trading post could go a whole year without having anyone to speak with in English.⁷

It is well known that French has endured in many place names out West, including south of the border. Journals and accounts of voyages written by various English traders are sprinkled with French expressions, testifying to the fact that the traders were surrounded by Canadians on a daily basis. For instance, notes written by John McLean (1799–1890), who incidentally had learnt French from a priest from Yamaska, include such expressions as *compagnons de voyage, casseaux, voie de fait, politesse, partout, débris, solitaire, faux pas* and *au bout du compte*.⁸

The journal that John McDonnell (1768–1850) kept is also peppered with French expressions, rendered in italics in the English text. In his memoirs, Peter Pond (1739–1807), who knew French before becoming a trader, gently makes fun of his predecessor, Jonathan Carver, for travelling across Aboriginal lands without understanding French or Aboriginal languages.⁹ Very few Canadians learnt English, whereas the NWC bourgeois, their clerks and, following their example, most English businessmen did learn French.¹⁰

The language of the voyageurs and traders

The language of the fur trade had its own vocabulary. Such common expressions as *voyageur, Pays d'en haut, bourgeois, engagé, brigade, mariage à la façon du pays**



Fig. 1 – Le voyageur, sa femme autochtone et un enfant

Fig. 1—A voyageur, his Aboriginal wife and a child

* Voir « John Tanner, un Indien blanc entre l'arbre et l'écorce (I) », *L'Actualité langagière*, vol. 8, n° 2 (été 2011), p. 19. Aussi consultable dans les *Chroniques de langue*, au www.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra.

* See “John Tanner, a white Indian between a rock and a hard place (I),” *Language Update*, Vol. 8, No. 2 (Summer 2011), p. 19. The article also appears in *Favourite Articles*, at <http://www.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/favart/index-eng.html?lang=eng&index=ent>.

ceinture fléchée », certaines expressions désignaient des réalités précises associées au commerce des pelleteries.

Ainsi, on distinguait le « canot de maître » (10 m de long) du « canot du nord » (6 m) du « canot bâtard » (moins de 6 m). Selon sa position dans l'embarcation, le pagayeur était un « devant », un « milieu » ou un « bout ». On faisait un « hivernage », des « demicharges » ou des « décharges » lors des « portages ». Un « homme libre » ou un « traiteur » pouvait être « en dérrouine », c'est-à-dire parti faire la traite chez les Indiens, loin du poste de traite. On disait aussi « courir en dérrouine ». Les chansons que les voyageurs chantaient correspondaient au type de canot utilisé. Il y avait les « chansons à la rame », les « chansons à l'aviron » et les « chansons de canot à lège ».



Fig. 2 — Descente des rapides dans un canot de maître

Fig. 2—Shooting the rapids in a large canoe

On appelait dédaigneusement « mangeurs de lard » les nouveaux voyageurs moins hardis qui, de Montréal, n'allaient pas plus loin que Grand-Portage – Thunder Bay – à l'extrémité ouest du lac Supérieur et qui, n'étant pas accoutumés au pemmican et à la sagamité (bouillie à base de farine de blé et de maïs), regrettaient les bons repas de leur mère, surtout le pain et le lard. Le pemmican est de la viande de bison séchée au soleil, puis pilée avec de la graisse fondue jusqu'à former une pâte solide assez fade, mais qui se conservait des mois durant.

« Aller en parole » est une belle expression qui signifie aller en mission, diplomatique ou commerciale, afin de négocier une entente. On la relève dans le journal de voyage du traiteur Jean-Baptiste Trudeau (1748-1827) : « Lorsque je fus en parole à la nation chaguienne dans le cours de l'été de l'année 1795, où je vis et parlai à plusieurs chefs¹¹. »

Les « cassettes » (petits coffrets) servaient à transporter les petits effets personnels, tels que médicaments, couteaux, fourchettes. Un « taureau » est un solide sac en peau de bison pouvant contenir jusqu'à 40 kg de pemmican, mot dont il est devenu synonyme. À distinguer du « paqueton » ou ballot de peaux de castor.

« Faire une pipe » (honni soit qui mal y pense!) est une autre expression propre au langage des voyageurs. Ceux-ci payaient de 15 à 18 heures par jour, tout en gardant leur bonne humeur. Tous les quatre à cinq kilomètres, ils faisaient une pause pour se détendre en fumant une pipe. La distance parcourue entre ces arrêts finit par être appelée une pipe. Le voyageur est généralement représenté avec son inséparable pipe.

and *ceinture fléchée* were in use, as were expressions designating realities unique to the fur trade.

For instance, there was the *canot de maître* (a ten-metre-long canoe), the *canot du nord* (a six-metre-long canoe) and the *canot bâtard* (a canoe under six metres long). Depending on his position in the canoe, a paddler was either a *devant*, a *milieu* or a *bout*. When wintering somewhere, the voyageurs would be on an *hivernage*. Their work could involve *demicharges* (half loads) or *décharges* (unloadings) during the

portages. An *homme libre* (freeman) or a *traiteur* (trader) could be *en dérrouine*, in other words, off trading in Aboriginal territory far from the trading post, hence the expression *courir en dérrouine* (to trade in Aboriginal territory). The songs the voyageurs sang—such as the *chansons à la rame*, *chansons à l'aviron* and *chansons de canot à lège*—corresponded to the type of canoe used.

The new, less hardy voyageurs from Montréal who did not go farther than Grand-Portage, at the western end of Lake Superior near present-day Thunder Bay, and who, ill-accustomed to pemmican or *sagamité* (wheat-and-corn-based gruel), sorely missed their mother's cooking, especially the bread and lard, were referred to with disdain as *mangeurs de lard* (pork eaters). Pemmican is made by drying buffalo meat in the sun, then grinding it with melted fat until it forms a thick paste, which is quite tasteless, but will not go off for months.

Aller en parole is a nice expression that means to go on a diplomatic or trading mission to negotiate an agreement. The expression appears in the journal kept by trader Jean-Baptiste Trudeau (1748-1827) about his voyage: [translation] “When I was *en parole*, during the summer of 1795, among the Cheyenne nation, where I lived and spoke with several chiefs....”¹¹

Cassettes (small cases) were used to transport small personal effects, such as medicines, knives and forks. A *taureau* was a solid buffalo-hide bag capable of holding up to 40 kg of pemmican, a word with which it became synonymous. A *taureau* was distinguished from a *paqueton*, a bundle of beaver hides.

Another expression unique to the voyageurs is *faire une pipe*.^{*} The voyageurs paddled 15 to 18 hours a day while remaining in good spirits. Every four or five kilometres, they took a break to relax and smoke a pipe. The distance covered between stops ended up being called a *pipe*. Incidentally, voyageurs always had a pipe with them and are generally depicted with one.

* Nowadays, *faire une pipe* is a vulgar expression.

Dans l'Ouest, l'unité monétaire, le « plue », est fondée sur la valeur assignée à une peau de castor. Son équivalent anglais est le *made-beaver* (MB). Au comptoir de la CBH à Fort Albany en 1733, pour une plue, les Indiens pouvaient obtenir l'un ou l'autre des articles suivants : 12 aiguilles, 4 briquets, 2 boîtes de tabac, 2 chemises, 2 couteaux ou 1 couverture. Le « faon » est une unité de mesure correspondant à la quantité contenue dans une peau de faon; soixante faons d'avoine, par exemple, procuraient trois barils de rhum.

Les voyageurs et les trappeurs aménageaient des « caches » généralement le long des cours d'eau. Dans ces fosses de deux mètres de profondeur environ, ils entreposaient des provisions, des marchandises et même des canots en vue d'une utilisation ultérieure. Ils les recouvraient ensuite de peaux séchées, d'herbe, d'écorce et de branchages. Le mot « cache » trouve aujourd'hui de nombreux emplois, dont un en informatique.

Depuis 1968, en effet, une « mémoire cache » est une mémoire tampon servant à conserver une copie des instructions et des données fournies par la mémoire centrale et que le processeur utilisera éventuellement. *Cache memory* (mémoire cache) a remplacé *slave-memory*, datant de 1965. Ce sens moderne et analogique du mot « cache » provient directement du vocabulaire des voyageurs. Tout comme les mots « portage » et « prairie », il a pénétré dans la langue courante.

Il est permis de penser que c'est aussi beaucoup par l'intermédiaire des trafiquants, des interprètes et des missionnaires que la langue française s'est enrichie de nombreux amérindianismes, dont *achigan*, *babiche* (*ababich*, en micmac), *caribou*, *maskinongé* et *ouaouaron*.

De la fourrure à la foresterie

[Traduction] « Le français a été la langue “officielle” du commerce des fourrures », a prétendu l'historienne Grace L. Nute¹². Cette affirmation n'est que partiellement vraie. S'il est indéniable que dans les forêts, sur les cours d'eau et dans les postes de traite, le français était la langue d'usage en raison de la prédominance des Canadiens dans ce commerce, il faut reconnaître que c'est l'anglais qui était la langue officielle de cette industrie.



Fig. 3 – Le voyageur et son inséparable pipe

Fig. 3—A voyageur with his ever-present pipe

The voyageurs and trappers would dig *caches* (hiding places), usually all along a waterway. In these approximately two-metre-deep pits, they would store provisions, goods and even canoes for later use. They would then conceal them with dried hides, grass, bark and branches. The word *cache* is used in many fields today, including computer science.



Fig. 4 – Un portage

Fig. 4—A portage

Since 1968, *cache memory* has been used to describe buffer storage that holds a copy of instructions and data obtained from the main storage and likely to be required by the processor. *Cache memory* replaces *slave memory* dating from 1965. This modern, analog meaning of the word *cache* stems directly from the vocabulary of the voyageurs. As is the case with the words *portage* and *prairie*, it has been assimilated into everyday language.

It would be reasonable to assume that it was largely thanks to the traders, interpreters and missionaries that French has been enriched with so many Amerindian words, such as *achigan* (bass), *babiche* (*ababich* in Mi'kmaq—snowshoe strips), *caribou*, *maskinongé* (muskie) and *ouaouaron* (bullfrog).

From furs to forestry

“French remained the ‘official’ language as long as the fur trade flourished,” states historian Grace L. Nute.¹² This assertion is only partially true. Although it is undeniable that French was the language used in the forests, on the waterways and at the trading posts, owing to the Canadians’ dominance in the fur trade, it should be acknowledged that English was the *official* language of this industry.

Les dirigeants des grandes compagnies de traite – bourgeois, associés, actionnaires – étaient anglophones, et c’est en anglais essentiellement qu’ils administraient leurs affaires à la baie d’Hudson (dans les postes de Churchill, York Factory et Fort Albany), à Londres, à Grand-Portage (renommé Fort William) ou à Montréal, capitale de la traite des fourrures. Très peu de francophones étaient membres, par exemple, du prestigieux Beaver Club de Montréal.

Il n’est pas faux d’affirmer qu’avant la Conquête le français était la langue « officielle » de la traite, mais, à partir de 1760, et surtout après la fondation de la CNO et de l’AFC, le français en a été la *langue de travail*. Si l’on désignait parfois la CNO « *the French company* », c’est uniquement parce qu’elle comptait à son service une très forte majorité de Canadiens français, beaucoup plus que la CBH, qui était la « compagnie des Anglais ».

Vers le milieu du 19^e siècle, l’industrie forestière a remplacé la traite des fourrures comme principale activité économique au pays et, peu à peu, la langue des travailleurs forestiers, les *lumberjacks*, a intégré de nombreux anglicismes, l’anglais étant le plus souvent la langue des dirigeants, des fournisseurs et des clients de cette nouvelle industrie. L’histoire ne s’est pas répétée. ■

Source des illustrations

Figures 1, 3 et 4 – Gravures de Carl W. Bertsch tirées de l’ouvrage de Grace L. Nute, *The Voyageur*, 1931, p. 176, 2 et 34.

Figure 2 – Descente des rapides (détail) de Frances Anne Hopkins, 1879, Bibliothèque et Archives Canada, C-002774.

Notes

- 1 Carolyn Podruchny, *Les voyageurs et leur monde. Voyageurs et traiteurs de fourrures en Amérique du Nord*, trad. par Anne-Hélène Kerbiriou, Les Presses de l’Université Laval, 2009, p. 4-5.
- 2 Robert Vézina, « La dynamique des langues dans la traite des fourrures : 1760-1850 », dans D. Latin et C. Poirier (codir.), *Contacts des langues et identités culturelles. Perspectives lexicographiques*, Les Presses de l’Université Laval, 2000, p. 144.
- 3 Janet Lecompte, dans LeRoy R. Hafen (dir.), *French Fur Traders and Voyageurs in the American West*, University of Nebraska Press, 1977, p. 11.
- 4 Dans Alexander Mackenzie, *First Man West: Alexander Mackenzie’s Journal of his Voyage to the Pacific Coast of Canada in 1793* [c1801], publ. s. la dir. de W. Sheppe, McGill University, 1962, p. 6.
- 5 *L’attaque de 1763. De Montréal à Michillimakinac*, trad. de l’anglais par Georges Brissette, Septentrion, 2011, p. 66.
- 6 Marcel Giraud, *Le Métis canadien : Son rôle dans l’histoire des provinces de l’Ouest*, Institut d’ethnologie, 1945, p. 214.
- 7 Robert Rumilly, *La Compagnie du Nord-Ouest : une épopée montréalaise*, Fides, 1980, t. I, p. 133.
- 8 *Notes of a Twenty-Five Years’ Service in the Hudson’s Bay Territory*, R. Bentley, 1849.
- 9 Benoît Brouillette, *La pénétration du continent américain par les Canadiens français, 1763-1846 : traitants, explorateurs, missionnaires*, 2^e éd., Fides, 1979, p. 59.
- 10 Robert Rumilly, *op. cit.*, p. 152.
- 11 Jean-Baptiste Trudeau, *Voyage sur le Haut-Missouri : 1794-1796*, texte établi et annoté par Fernand Grenier et Nilma Saint-Gelais, Septentrion, 2006, p. 155.
- 12 *The Voyageur*, Appleton, 1931, p. 5.

The large trading company operators—bourgeois, associates and shareholders—were English, and it was essentially in English that they administered their affairs along Hudson’s Bay (at the Churchill, York Factory and Fort Albany posts), in London, at Grand-Portage (renamed Fort William) and in Montréal, the capital of the fur trade. Very few Francophones were members of Montréal’s prestigious Beaver Club, for example.

It would not be incorrect to say that prior to the Conquest, French was the “official” language of the fur trade, but after 1760 and especially after the founding of the NWC and the AFC, French was the *working language*. Even though the NWC was sometimes referred to as the “French company,” this was only because a very large majority of its employees were French Canadian, much more than at HBC, which was the “English company.”

In the mid-nineteenth century, the forest industry replaced the fur trade as Canada’s main economic activity, and bit by bit many anglicisms crept into the language of the lumberjacks, as English was more often the language of the operators, suppliers and clients in this new industry. History did not repeat itself. ■

Illustration sources

Figures 1, 3 and 4—Engravings by Carl W. Bertsch, taken from Grace L. Nute, *The Voyageur*, 1931, pp. 176, 2 and 34.

Figure 2—*Shooting the Rapids* (detail) by Frances Anne Hopkins, 1879, Library and Archives Canada, C-002774.

Notes

- 1 Carolyn Podruchny, *Making the Voyageur World: Travelers and Traders in the North American Fur Trade*, University of Toronto Press, 2006, pp. 4-5.
- 2 Robert Vézina, “La dynamique des langues dans la traite des fourrures : 1760-1850,” in D. Latin and C. Poirier (eds), *Contacts des langues et identités culturelles. Perspectives lexicographiques*, Les Presses de l’Université Laval, 2000, p. 144.
- 3 Janet Lecompte in LeRoy R. Hafen (ed.), *French Fur Traders and Voyageurs in the American West*, University of Nebraska Press, 1977, p. 11.
- 4 In Alexander Mackenzie, *First Man West: Alexander Mackenzie’s Journal of his Voyage to the Pacific Coast of Canada in 1793* [c. 1801], McGill University, 1962, p. 6.
- 5 Alexander Henry in David A. Armour (ed.), *Attack at Michillimackinac 1763*, Mackinac Island State Park Commission, 1971, p. 33.
- 6 Marcel Giraud, *Le Métis canadien : Son rôle dans l’histoire des provinces de l’Ouest*, Institut d’ethnologie, 1945, p. 214.
- 7 Robert Rumilly, *La Compagnie du Nord-Ouest : une épopée montréalaise*, Fides, 1980, Vol. 1, p. 133.
- 8 John McLean, *Notes of a Twenty-Five Years’ Service in the Hudson’s Bay Territory*, R. Bentley, 1849.
- 9 Benoît Brouillette, *La pénétration du continent américain par les Canadiens français, 1763-1846 : traitants, explorateurs, missionnaires*, 2nd ed., Fides, 1979, p. 59.
- 10 Rumilly, *Op. cit.*, p. 152.
- 11 Jean-Baptiste Trudeau, *Voyage sur le Haut-Missouri : 1794-1796*, text edited and annotated by Fernand Grenier and Nilma Saint-Gelais, Septentrion, 2006, p. 155.
- 12 Grace L. Nute, *The Voyageur*, Appleton, 1931, p. 5.

Prestige et légitimité linguistique

André Senécal

L'auteur nous présente une recension de l'ouvrage de Chantal Bouchard, *Méchante langue – La légitimité du français parlé au Québec*, paru en 2011 aux Presses de l'Université de Montréal.

Dans un ouvrage précédent*, Chantal Bouchard, linguiste et professeur à l'Université McGill, s'était demandé pourquoi le français parlé au Québec n'avait pas le prestige accordé généralement à la langue française. Dans *Méchante langue*, elle remonte aux sources de cette question, soit la période comprise entre la Révolution française et le milieu du 19^e siècle, pour suivre l'évolution et la légitimité de la langue parlée au Québec.

Jusqu'à la Conquête, en 1759, le français parlé en Nouvelle-France est sensiblement le même que celui de la mère patrie. Il est conforme au bon usage contemporain de l'époque, il ne présente aucune différence notable de prononciation ou de syntaxe et il admet tout au plus quelques variations de vocabulaire. La signature du Traité de Paris, en 1763, est témoin du rapatriement vers la France des élites de la Nouvelle-France, donc de cette classe dirigeante qui conditionnait la langue écrite et parlée dans la colonie. Cette dernière, privée des échanges commerciaux et culturels avec la métropole, survit tant bien que mal sous le nouvel occupant. Le clergé et la petite bourgeoisie deviennent la nouvelle classe « dirigeante », mais l'alphabétisation chute de façon dramatique. La langue française se fige et s'archaïse dans cette terre d'Amérique, alors qu'elle continue à évoluer en France.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que le moral est bas : le peuple est dominé politiquement par une puissance étrangère, il s'appauvrit, il se sent condamné à un destin médiocre et il en vient à développer une image négative de sa langue, qui est devenue une langue de vaincu. Les Anglo-Canadiens, les Anglais et les Américains considèrent que la langue des Canadiens français n'est pas le véritable français, mais un *French-Canadian patois*. Il serait intéressant de savoir à partir de quelle compétence linguistique ils arrivent à cette conclusion. Quoi qu'il en soit, la vie continue, et le peuple va se servir de sa langue à sa façon et y faire entrer plusieurs amérindianismes pour exprimer des réalités sociales et commerciales qui font partie de son quotidien. La langue anglaise est devenue la langue officielle, mais l'anglicisation tarde à avoir des effets sur la langue du peuple, du fait du peu de contact entre les Canadiens français et les anglophones, sauf dans les villes, où les anglicismes sont plus présents. D'une part, l'anglicisation est plus marquée dans la

langue du droit et du commerce, en partie parce que tout (administration, transactions commerciales et affichage) se fait en anglais. D'autre part, la petite bourgeoisie canadienne-française déploie beaucoup d'efforts pour se démarquer du peuple et des dérives de sa langue (français d'Ancien Régime, amérindianismes, phonologie archaïque, entre autres). Cette insécurité linguistique renforce l'hypercorrection et stigmatise les « marqueurs caractéristiques de la langue populaire ».

« L'identité entre prestige et légitimité qu'établit l'auteur dans l'équation du statut d'une langue, le français en l'occurrence, est fascinante à plus d'un titre. »

Après la Révolution française est lancée en France une grande entreprise d'unification linguistique de la nation pour favoriser l'égalité de tous. Il s'agit de donner à la langue française clarté, élégance et précision et de favoriser la communication sur tout le territoire. Les parlers locaux sont éliminés, et des écoles primaires d'État font leur apparition pour permettre au peuple d'accéder à une instruction de base et le faire participer au progrès social.

Dans la colonie britannique qu'est maintenant devenue la Nouvelle-France, chroniqueurs et érudits multiplient à qui mieux mieux les interventions pour que la langue française qui y est parlée « lave plus blanc que blanc ». Il s'agit de mettre de l'ordre dans le français populaire en donnant la primauté à la langue écrite. Si l'anglicisme est rejeté unanimement, d'aucuns admettent certains néologismes propres aux réalités de la colonie, tandis que d'autres adoptent la ligne dure contre tout écart par rapport à la « norme » en vigueur en France. L'insécurité linguistique semble hanter ces intervenants érudits plus que le peuple, si l'on en juge par la violence de leurs condamnations : « le vulgaire » désigne le peuple, on parle de « locutions vicieuses », de

* Chantal Bouchard, *La langue et le nombril : une histoire sociolinguistique du Québec*, Fides, 2002.

« solécisme révoltant », de « provincialisme condamnable », d'« expressions barbares », de « pitoyable langage », et toute erreur est une « faute ». Il y a lieu de se demander si, à l'instar des autorités religieuses, le recours à la culpabilisation est le meilleur moyen d'atteindre l'objectif visé.

L'ouvrage très bien documenté de Chantal Bouchard montre les diverses étapes de la transformation de la langue française au Québec dans une période névralgique. Abandonné à lui-même, le peuple s'est débrouillé avec les moyens du bord et a façonné sa langue – une langue parlée – pour qu'elle réponde à ses besoins, suivant en cela le principe que la nature a horreur du vide. L'identité entre prestige et légitimité qu'établit l'auteur dans l'équation du statut d'une langue, le français en l'occurrence, est fascinante à plus d'un titre. En effet, l'interprétation qu'on lui donne peut être clivée dans un sens ou dans l'autre. D'une part, d'aucuns s'efforcent d'« ennoblir » la langue française parlée au Québec pour la rendre conforme à la langue parlée en

France et lui redonner son prestige afin qu'elle participe au maintien de l'identité de souche française et retrouve l'estime des peuples. D'autre part, la présence même d'institutions britanniques au pays oriente ce prestige vers la langue anglaise dominante au détriment de la langue française d'ici, considérée comme un idiolecte et non comme une langue à part entière.

C'est à partir de ce contexte que la langue française parlée au Québec va évoluer en trouvant sur son chemin de nombreux écueils. Elle est tiraillée entre l'utilisation fonctionnelle qu'en fait la population et la correction langagière dont elle est l'objet de la part des érudits de la société. Le dossier est toujours d'actualité, tant il fait intervenir de nombreuses considérations – sociologiques, politiques, psychologiques entre autres – par rapport à ce qu'il est légitime d'inclure dans la langue française parlée au Québec. Lumineux dans son propos, l'ouvrage de Chantal Bouchard permet de compter sur des bases solides pour éclairer le débat. ■

La petite histoire d'une expression

Fanny Vittecoq

Rester bouche bée



Quiconque croit que *rester bouche bée* signifie « rester muet », c'est-à-dire « rester la bouche fermée », n'a qu'à moitié raison. C'est que le participe passé *bée* dérive du verbe très ancien *béer*, attesté dès 1121 dans le sens de « être grand ouvert ». Tout comme ses cousins *ébahir*, *bâiller*, *rester baba* et *être béant*, le verbe *béer* provient du latin populaire *batare*, soit « rester la bouche ouverte », « bâiller ». L'expression *être, demeurer* ou *rester bouche bée* signifie donc « rester muet ou la bouche ouverte d'admiration, d'étonnement, de stupeur », « être surpris au point de ne plus savoir quoi dire ».

En fait, malgré ses airs d'archaïsme, l'expression *rester bouche bée* est relativement nouvelle. Car bien avant *bouche bée*, on a eu *gueule bée*, qui, du 13^e au 20^e siècle, fut employé pour qualifier un tonneau dont le couvercle a été enlevé. Il en découla le terme *béqueule* (de *bée gueule*, 1470), d'abord un terme d'injure visant les personnes niaises ayant toujours la bouche ouverte, c'est-à-dire la *gueule bée*. Le terme *béqueule* s'appliqua plus tard aux personnes effrontées, ou « grandes gueules ». Le mot évolua encore et *être béqueule* signifie aujourd'hui « être excessivement prude ».

C'est le sens de « rester la bouche ouverte » qui donna lieu à l'emploi de *rester gueule bée* pour décrire la stupéfaction. Mais l'expression ne convenait pas à la langue bourgeoise du 19^e siècle, en raison de la vulgarité associée au mot *gueule*. C'est ainsi que *rester bouche bée* fut attestée en 1886.

Rester baba, utilisée un siècle plus tôt, lui a probablement aussi servi de modèle. Cette locution synonyme est encore vivante aujourd'hui dans le sens de « être très étonné ». *Baba*, qui vient d'*ébahir*, a d'abord été une onomatopée marquant la stupéfaction, obtenue par redoublement du radical *ba-*, qui exprime le mouvement des lèvres (*babiller*, *babine*). On l'employait également comme un nom propre dans l'expression *rester comme Baba* ou *rester comme Baba*, la bouche ouverte.

Rester bouche bée ou *baba*, être ébahi, abasourdi, stupéfait ou encore sans voix (en anglais : *to be/to stand open-mouthed*, *to be flabbergasted*, *to be gobsmacked*, *to be stunned*, *to stand gaping*)... Toutes ces expressions veulent dire la même chose : être si étonné qu'on reste la bouche ouverte sans rien dire. ■



Barbara McClintock

The Word Geek

Alphabet soup

It is common knowledge that public servants and military personnel overuse abbreviations, acronyms and initialisms (AAIs). Acronyms and initialisms are both types of abbreviations. The main difference between them is that acronyms are pronounced as words, whereas in initialisms letters are pronounced separately.

The addiction to AAIs has spread as a result of their importance in electronic communications, where space is at a premium. Texting is rife with AAIs and much has been written on the subject. Initialisms such as LOL (laughing out loud) and OMG (oh my God) and symbols such as ♥ are entries in the *Oxford English Dictionary*. When used as text and tweet shortcuts, they may actually save you from a trip to the hospital for carpal tunnel surgery! AAIs that may be misunderstood should be spelled out on the first reference to clarify the meaning for readers. As an added benefit, this helps avoid translation mistakes.

Recently, I have noticed that many people are unaware of when to use articles with abbreviations. Articles are not a problem with acronyms, which are pronounceable as words, unless there is some confusion about whether or not they should be pronounced as a word. This confusion sometimes occurs with abbreviations of French expressions, such as *Collège d'enseignement général et professionnel*. *CEGEP* is pronounced as a word so it is an acronym. However, according to usage, *CEGEP* is considered an abbreviation for a college in English, e.g. John Abbott College. It is thus an exception to the pronunciation rule.

To confirm my theory about the use of articles with abbreviations, I conducted an informal poll. One of my colleagues advised me to check organization websites as a definitive source of reference. That can work, but it sometimes leads to more confusion. Although the people running the largest federal government union, the Public Service Alliance of Canada (PSAC), undoubtedly have more important things to think about these days, there are inconsistencies in how PSAC is written on its website. In the *About the Public Service Alliance of Canada* section, the description switches from *the PSAC* to *PSAC* and contains some awkward wording to boot:

The PSAC is working to achieve a compassionate and inclusive society free of sexism, racism, homophobia and all other forms of discrimination.... PSAC is committed [to] defending access to quality public services, and to social justice through emergency relief funding [of] antipoverty and development work both in Canada and around the world.

PSAC is an acronym because most people pronounce it as a word. Acronyms are treated as proper nouns so they do not need an article. Thus, it would be better to write: *PSAC is working*.... If the writer or translator is unsure, he or she (please note that I did not say *they*) should at least decide to use one form or the other and then be consistent.

In any case, guidelines for abbreviations are simple. Just look at what the abbreviation means and; when there is a noun that indicates the entity, use an article (a, an or the). This also applies to French names, such as the *Autorité des marchés financiers*. The AMF is Quebec's financial industry regulatory authority.

GUIDELINES FOR ABBREVIATIONS

Acronyms

Public Service Alliance of Canada	PSAC
Technology, Entertainment and Design	TED

Initialisms

The International Monetary Fund	The IMF
The <i>Autorité des marchés financiers</i>	The AMF

Initialisms, which have become all the rage with Web 2.0, are even used as verbs, although not in formal writing. There is currently some debate about how to write the verb forms of initialisms such as *cc* for *carbon copy*, which has been given a new life with email. What is the answer to this bad pun: *CC-ing is believing?* Lolled or lol'd?

Informal

I cc'ed (or cc'd) him yesterday.

Formal

I sent him a true copy (or copy) yesterday.

Since carbon paper has gone the way of the dinosaur, *true copy* has become more popular in legal writing. ■

Notes

- 1 Amy Lee, "LOL, OMG, ♥ Added To The Oxford English Dictionary," *The Huffington Post*, May 25, 2011, http://www.huffingtonpost.com/2011/03/24/lol-omg-oxford-english-dictionary_n_840229.html.
- 2 "About the Public Service Alliance of Canada," November 21, 2011, <http://www.psac-afpc.com/about/about-e.shtml>.
- 3 "Articles with abbreviations," *Language and Learning Online*, Monash University, <http://www.monash.edu.au/lls/llonline/grammar/engineering/articles/9.xml>.

Les réseaux fédéraux et nationaux de terminologie : un partenariat gagnant

Federal and national terminology networks: A win-win partnership

Francine Gosselin

Translation: Vicki Plouffe, C. Tran.

Les attentes sont fortes! Chaque année, depuis onze ans, le Symposium du Conseil fédéral de terminologie réunit des passionnés de terminologie. La vitalité de ce réseau, mis sur pied en 1998 sous le nom de *Réseau des gestionnaires d'ensembles terminologiques*, ne s'est jamais démentie, comme en fait foi le succès du 11^e Symposium du Conseil, tenu le 3 mai dernier, à Gatineau. Le thème choisi cette année, *Nom d'une source!*, évoque non seulement la recherche et la validation de sources terminologiques mais aussi la problématique des droits d'auteur.

Près de 130 participants ont répondu à l'appel. Ils venaient principalement des services linguistiques de ministères et d'organismes fédéraux et de gouvernements provinciaux et territoriaux. D'autres venaient d'universités canadiennes, du secteur privé et d'organismes de promotion de la terminologie, tels le Comité mixte sur la terminologie au Canada, l'Association de l'industrie de la langue et le Centre de recherche en technologies langagières. Tous ont pu apprécier les conférences offertes sur les droits d'auteur, les sources terminologiques du PAJLO (Promotion de l'accès à la justice dans les deux langues officielles), la terminologie pratiquée à l'Aviation royale canadienne, la néologie vue à travers l'élaboration d'un vocabulaire français inédit traitant d'une jeune discipline sportive, le disque d'équipe (*ultimate frisbee*), ou encore les sources documentaires en traduction médicale. Ajoutez à cela un jeu linguistique stimulant, création originale de langagiers du Bureau de la traduction, et une table ronde permettant aux participants de poser des questions plus pointues, et vous avez là une journée des plus satisfaisantes.

Le lendemain, c'était au tour du Conseil national de terminologie de tenir sa 8^e Rencontre annuelle. Les téléconférences, c'est très pratique, mais se voir en personne, c'est tellement plus dynamique et efficace! Quinze représentants de huit provinces et territoires canadiens ont parlé de leurs défis, de leurs réussites, de leurs priorités, ainsi que des partenariats qu'ils ont établis. Les six représentants du Nunavut ont particulièrement bien décrit la situation de l'inuktitut sur leur territoire : trop peu de terminologie existante pour les besoins grandissants et l'urgence de préserver et de moderniser la langue. Après cette réunion, la journée s'est poursuivie avec une présentation d'ONTERM, la base de données terminologiques du gouvernement de l'Ontario. L'après-midi a été consacré à un atelier sur LinguisTech et ses outils d'aide à la traduction.

The bar is set high! Every year for the past 11 years, the Federal Terminology Council (FTC) Symposium has brought together people who are passionate about terminology. The vitality of this network, established in 1998 as the Terminology Managers Network, never wanes, as evidenced by the success of the 11th FTC Symposium, held on May 3 in Gatineau. The theme chosen for this year, *By Jove! Sources are what it's all about*, suggests not only the search for and validation of terminology sources but also the problems of copyright.

Close to 130 participants responded to the call. They primarily came from the language units of federal departments and agencies as well as provincial and territorial governments. Others represented Canadian universities, the private sector and terminology promotion organizations, such as the Joint Committee on Terminology in Canada, the Language Industry Association and the Language Technologies Research Centre. Everyone enjoyed the presentations on copyright, PAJLO (Promoting Access to Justice in Both Official Languages) terminology sources, terminology at the Royal Canadian Air Force, neology seen through the development of a groundbreaking French vocabulary on a fairly new sport (Ultimate Frisbee) and documentary sources in medical translation. Add to all that a stimulating language quiz—an original creation by some Translation Bureau language professionals—and a round table where participants could ask more specific questions, and you had a very satisfying day.

The next day, it was the National Terminology Council's turn to hold its 8th annual meeting. While teleconferencing is very practical, seeing each other in person is so much livelier and more effective! Fifteen representatives from eight of Canada's provinces and territories spoke about their challenges, successes and priorities as well as the partnerships they had established. The six representatives from Nunavut vividly described the situation in their territory in relation to Inuktitut: too little terminology available for the growing needs and the urgency of preserving and modernizing the language. After that meeting, the day continued with a presentation on ONTERM, the Government of Ontario's terminology database. The afternoon was devoted to a workshop on LinguisTech and its translation tools.

► Suite à la page 29

► Continued on page 29

El Rincón Español

Irma Nunan

La nanotecnología: de la ciencia ficción a la realidad

¿Puede usted imaginar un mundo con estructuras de tamaño de un **nanómetro**, es decir, una milmillonésima parte de un metro? Para tener idea de esto, no hay más que observar una célula bajo el microscopio e imaginar un objeto más pequeño que dicha célula. Pues bien, la ciencia ficción se ha convertido en realidad y gracias a la **nanociencia** y a la nanotecnología, el **nanomundo** es algo real, tangible y posible.

En el nanomundo existen ejemplos claros y prácticos de la utilización de la nanotecnología al servicio de la humanidad. Podemos citar tres casos: el uso de **nanocápsulas** que contienen medicamentos cuyo efecto farmacológico es seguro y eficaz en el tratamiento de enfermedades como el cáncer; la **nanolitografía**, que permite la grabación de circuitos de pequeña escala sobre sustratos semiconductores, lo cual era imposible en el pasado y los nanocidas que contienen pesticidas que utilizan propiedades selectivas de adhesión sobre las partes de los organismos vegetales que se desean proteger.

La **nanobiología**, la **nanobiotecnología**, la nanocosmética, la **nanoelectrónica**, la nanoindustria, la nanoinformática, la **nanomecánica**, la **nanorobótica**, la **nanokuímica**, entre otras, son ramas de la nanociencia, la cual se encarga del estudio y comprensión de los fenómenos que ocurren en los materiales de tamaño **nanométrico**. Por su parte los **nanoagregados**, las nanocápsulas, las nanoemulsiones, las nanoesferas, los nanofármacos, las nanopartículas, los **nanosensores**, los **nanotubos de carbón**, entre otros, son instrumentos y productos fabricados mediante la aplicación de la nanotecnología, cuyo objetivo es estudiar la estructura, control y manipulación de materiales, sustancias y dispositivos a nivel de **nanoescala**.

La nanobiotecnología, la **nanofabricación** de materiales y la nanoelectrónica son los sectores de nanotecnología más desarrollados y utilizados hoy en día. Siendo la nanoelectrónica la más popular debido a que con el uso de dispositivos electrónicos y computadoras a escala nanométrica o nanoescala se logra una mayor velocidad de operación y una buena disminución de costes.

Actualmente, los **nanotecnólogos**, profesionales que estudian y manipulan directamente las **nanoestructuras** tales como átomos, moléculas, proteínas y células, son capaces de diseñar y de fabricar múltiples productos, instrumentos y objetos nanométricos que sirven para obtener **nanomateriales** que tienen aplicaciones específicas en: la detección temprana de enfermedades y la elaboración de fármacos; la ingeniería de tejidos; la fabricación de cintas de grabado magnético; los bloqueadores de sol; los catalizadores de automóviles; en la industria textil; las fibras ópticas; los marcadores biológicos en genética; el nanoetiquetado de billetes; los hormigones reforzados, cementos y asfaltos en la industria de la construcción; los conductores de la electricidad; el almacenamiento de información, por citar algunos.

Para finalizar, podemos decir que la nanotecnología es una herramienta que seguirá revolucionando la forma y calidad de vida del ser humano tanto desde el punto de vista económico como social, por lo cual se hace imprescindible el uso de ella en una forma adecuada y ética a fin de obtener resultados positivos y favorables.

A continuación le ofrecemos una lista trilingüe en inglés, francés y español de términos utilizados en el campo de la nanotecnología. Si desea adquirir mayor información sobre dichos términos o bien sobre términos relacionados con otro campo, lo invitamos cordialmente a consultar **TERMIUM Plus®**, el banco de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, disponible de forma gratuita en Internet. ■



Find the right words
ANYTIME, ANYWHERE
with

ourlanguages.gc.ca on the go!

www.ourlanguages.gc.ca/app-mobile

ENGLISH	FRANÇAIS	ESPAÑOL
carbon nanotube	nanotube de carbone (n.m.)	nanotubo de carbono (m.)
gold nanoparticle	nanoparticule d'or (n.f.)	nanopartícula de oro (f.)
molecular nanotechnology	nanotechnologie moléculaire (n.f.)	nanotecnología molecular (f.)
multi-walled carbon nanotube	nanotube multiparoï (n.m.)	nanotubo de carbono de pared múltiple (m.)
nanobiology	nanobiologie (n.f.)	nanobiología (f.)
nanobiotechnology	nanobiotechnologie (n.f.)	nanobiotecnología (f.)
nanocapsule	nanocapsule (n.f.)	nanocápsula (f.)
nan chemistry	nanochimie (n.f.)	nanquímica (f.)
nanocluster	nanoamas (n.m.)	nanoagregado (m.)
nanodrug	nanomédicament (n.m.)	nanomedicamento (m.)
nanoelectronics	nanoelectronique (n.f.)	nanoelectrónica (f.)
nanocapsulation	nanocapsulation (n.f.)	nanocapsulación (f.)
nanofabrication	nanofabrication (n.f.)	nanofabricación (f.)
nanolithography	nanolithographie (n.f.)	nanolitografía (f.)
nanomachine	nanomachine (n.f.)	nanomáquina (f.)
nanomaterial	nanomatériau (n.m.)	nanomaterial (m.)
nanomechanical logic gate	porte logique nanomécanique (n.f.)	puerta lógica nanomecánica (f.)
nanomechanical system	nanosystème mécanique (n.m.)	sistema nanomecánico (m.)
nanomechanics	nanomécanique (n.f.)	nanomecánica (f.)
nanomedicine	nanomédecine (n.f.)	nanomedicina (f.)
nanometre	nanomètre (n.f.)	nanómetro (m.)
nanometric	nanométrique	nanométrico
nanorobotics	nanorobotique (n.f.)	nanorobótica (f.)
nanoscale	nano-échelle (n.f.)	nanoescala (f.)
nanoscience	nanoscience (n.f.)	nanociencia (f.)
nanosensor	nanocapteur (n.m.)	nanosensor (m.)
nanostucture	nanostucture (n.f.)	nanoestructura (f.)
nanotechnologist	nanotechnologue (n.m./n.f.)	nanotecnólogo (m.)
nanotechnology	nanotechnologie (n.f.)	nanotecnología (f.)
nanoworld	nanomonde (n.m.)	nanomundo (m.)

Bibliografía

- Nanomedicina. [http://www.juntadeandalucia.es]. (20120531)
- Nanotecnología y nanociencia. [http://www.euroresidentes.com]. (20120531)
- Nanociencia y nanotecnología. [http://www.uv.mx/cienciahombre/revistae/vol23num2/articulos/nanociencia/]. (20120531)

Et si ma vie se traduit en « je t'aime »...*

Love's labour, never lost: A career in translation

Paul Leroux

L'amour... avec un grand A, comme dirait l'animatrice Janette Bertrand. Ce n'est pas du tout une expression qu'on associe souvent à la traduction, encore moins à la fonction publique. Et pourtant, si jamais il fut un seul mot qui pourrait résumer ma carrière en tant que traducteur, c'est bien celui-là.

Que voulez-vous? Je me targue d'être romantique, sentimental, don Quichotte, idéaliste au sens propre, platonicien qui croit encore aux grands idéaux, dont ceux de l'amour, de la beauté, de l'amour de la beauté. Dans un monde où triomphent désormais le matérialisme, l'utilitarisme et le pragmatisme, je suis parmi les derniers à épouser ces idéaux, bref un vieux de la vieille.

Bien sûr, comme tout le monde, je travaille pour gagner mon pain, pour payer les comptes. Mais cela ne me suffit pas, cela ne m'a jamais suffi, comme motif pour me réveiller tôt quand j'aimerais mieux faire la grasse matinée, pour endurer la grisaille d'un temps maussade et les frustrations de la circulation, pour encaisser les demandes parfois déraisonnables des clients, les délais serrés, le travail souvent ingrat et sans remerciement.

Même si je n'étais pas rémunéré pour le faire, je crois que je serais devenu traducteur, pour mon propre plaisir. À l'adolescence déjà, je m'amusais à traduire en français (ou en espagnol) des nouvelles ou des chapitres de romans. Ce fut pour moi une joie, un délice.

Il y a quelques années, j'ai confié à un de mes anciens chefs de service que, pour moi, la traduction n'était pas uniquement un boulot, un métier, une profession, mais un véritable sacerdoce. (J'ai également déjà parlé des « vestales » de la langue, qui en maintiennent et ravivent la flamme.) Si cette conversation avait lieu aujourd'hui, j'emploierais plutôt le mot *apostolat* : apostolat de la langue dans toute sa clarté, sa simplicité... et, oui, sa beauté.

En fin de compte, je le réitère, c'est par amour que j'ai pu survivre et même m'épanouir au cours d'une longue carrière (trente ans!) en traduction : amour du service à autrui, amour du défi qu'on me lançait quotidiennement, amour de la langue, des langues, pour ce qu'elles sont.

« C'est un beau cadeau, l'amour en héritage », chante Nana Mouskouri. Quand viendra le moment de quitter le Bureau de la traduction, ainsi que la fonction publique du Canada, voilà le legs que je voudrais laisser à ceux et celles qui suivront.

Love. It certainly isn't a word you often associate with translation, much less with the public service. Yet, if I could sum up my career as a translator in one word, that's definitely the one I would choose.

What can I say? I consider myself romantic, sentimental, quixotic, an idealist in the strict sense of the word, like the philosopher Plato. I still believe in lofty ideals, including love, beauty and love of beauty. In a world now dominated by materialism, utilitarianism and pragmatism, I am among the last to embrace these ideals, one of the old guard.

Like everybody else, of course, I work to put bread on the table and pay the bills. But that isn't enough, and has never been enough, of a reason to get up early when I'd rather sleep late, to brave miserable weather and the frustration of traffic, to put up with sometimes unreasonable requests from clients, tight deadlines, and an often thankless task.

Even if I wasn't paid, I think I would have become a translator anyway for my own amusement. Even as a teenager, I enjoyed translating short stories or chapters from novels into French or Spanish. For me, that was a joy and a pleasure.

A few years ago, in a conversation with one of my former section heads, I said that, for me, translation wasn't just a job or an occupation. No, I declared in all seriousness, for me, it was a vocation, a priesthood. (I have also written somewhere about “vestals” of language, keeping its bright flame alive.) If I had that conversation again today, I think I would say “apostolate,” the apostolate of language in all its clarity, simplicity and, yes, beauty.

I'll say it again—ultimately, it is love that has enabled me to survive and even thrive over the course of a 30-year career in translation: love of service to others, love of meeting a daily challenge, love of language and languages, in and for themselves.

C'est un beau cadeau, l'amour en héritage, sings Nana Mouskouri. That translates into English as “A legacy of love is a beautiful gift.” When the time comes for me to leave the Translation Bureau and the Public Service of Canada, that is the legacy I hope to leave behind.

L'art de la traduction : création ou recréation?

La traduction n'est pas un travail créateur, en ce sens qu'on traduit la pensée d'autrui au lieu d'exprimer la nôtre. Le traducteur doit même s'effacer, se rendre invisible, transparent, diaphane.

Néanmoins, si nous ne sommes pas des créateurs au sens propre, je crois que nous pouvons très légitimement prétendre « recréer », dans la langue cible, de par notre choix et agencement des mots, les idées véhiculées dans la langue d'origine.

Tout comme les chansonniers, nous créons de la musique : la mélodie, l'harmonie, le rythme des mots. Évidemment, les textes que nous traduisons ne demandent pas tous la même sonorité, loin de là. Et puis, nous ne nous produisons pas sur scène. Nous nous trouvons dans la fosse d'orchestre. Mais, de là, sans qu'on nous aperçoive, nous manions magistralement la baguette.

En 1915, le poète allemand Rainer Maria Rilke a écrit dans une lettre à un ami : « Notre métier [en tant qu'artistes] a-t-il un autre but que de susciter, sous une forme pure, grande et libre, des occasions de transmutation... »

Nous sommes également des artistes, en quelque sorte, nous les traducteurs. Sachons susciter autant d'occasions de transformer le monde un tant soit peu, d'y ajouter une plus-value, d'y apporter un peu de grâce, de beauté... et, pourquoi pas, d'amour. ■

The art of translation: creation or re-creation?

Translation is not a creative endeavour, in the sense that we translate other people's thoughts, rather than expressing our own. Indeed, translators must make themselves invisible and transparent, and be neither seen nor heard.

But even though we may not be creators, strictly speaking, I think we can quite legitimately boast of “recreating” in the target language, by our choice and arrangement of words, the ideas that the source language seeks to convey.

Just like songwriters, we create music in our own way: the melody, the harmony, the rhythm of words. Obviously, the texts we translate do not always require the linguistic equivalent of a symphony. Moreover, we do not appear on stage (as it were), only in the orchestra pit. But there, sight unseen, we masterfully direct with our conductor's baton.

In 1915, the German poet Rainer Maria Rilke wrote, in a letter to a friend, “Does our craft [as artists] have any other purpose than to create opportunities for transformation, in a pure, grand and free form?”

As translators, we too are artists after a fashion. Let us create similar opportunities to transform, to change the world in our own modest way, to make it a tiny bit better, to endow it with a little grace, beauty and—why not?—perhaps even love. ■

L'équipe de *L'Actualité langagière* félicite Paul Leroux, lauréat 2012 du Prix de la présidente-directrice générale du Bureau de la traduction. En honorant M. Leroux, le Bureau reconnaît sa contribution exceptionnelle à l'organisation et l'excellence soutenue de son travail pendant une longue période. Bravo, M. Leroux!

The *Language Update* team congratulates Paul Leroux, recipient of the Chief Executive Officer's Award for 2012. In honouring Mr. Leroux, the Bureau recognizes his outstanding contribution to the organization and the sustained excellence of his work over a long period. Bravo, Mr. Leroux!



André Guyon

Translation: Emma Harries

Carnet techno

Tech Files

Mémoires de traduction et traduction automatique

Selon nos partenaires du Conseil national de recherches du Canada (CNRC), ce dont je vais vous parler est presque du réchauffé. Selon moi, c'est passé complètement sous le radar des langagiers.

La traduction automatique (TA) donnera souvent des phrases d'aussi bonne qualité, voire meilleures, que celles de la mémoire de traduction quand on a affaire à des correspondances floues* de haute qualité (pourcentage de correspondance élevé).

Selon ce qu'ils nous disaient, cet énoncé vaut pour les correspondances floues allant de 85 % à 98 %, ou quelque chose du genre, si ma mémoire est bonne. Je reviendrai sur ces chiffres plus loin.

Les chercheurs nous avaient souvent dit que le texte qui se traduit bien à la machine, c'est typiquement celui pour lequel la mémoire de traduction donne beaucoup de résultats.

J'avais tendance à me demander : « D'accord, mais pourquoi alors fouiller dans la TA quand je suis déjà bien servi par la mémoire? » À qualité égale ou inférieure, désolé pour la TA, mais je m'en fiche complètement!

Quand ils nous ont mentionné l'an dernier que dans bien des cas, la qualité est **meilleure**, ça dépassait le champ de la recherche pure! C'est exactement mon mandat d'essayer de trouver l'utilisation optimale des meilleurs outils.

Est-il vrai que la TA peut donner de meilleures ébauches de phrases qu'une bonne correspondance floue? Le cas échéant, à quelle fréquence? Est-ce simplement parce que la TA, contrairement aux mémoires de traduction, peut reconstituer des parties de phrases redondantes?

J'ai donc demandé des exemples de sorties aux chercheurs du CNRC qui, hélas, n'avaient pas conservé les données. Je gardais donc l'esprit ouvert, mais je n'allais pas passer mon temps à tenter de confirmer ou d'infirmer la chose.

Translation memories and machine translation

For our partners at the National Research Council of Canada (NRC), there's nothing new about what I discuss below. But as far as I know, it's not yet on the radar of language professionals.

Machine translation will often produce sentences that are just as good as, or even better than, high-quality translation memory fuzzy matches* (with a high match percentage).

The researchers told us that the above statement applies to fuzzy matches in the 85% to 98% range, or something like that, if I recall correctly. I'll come back to these figures later.

They had also often told us that the texts that a machine translates well are typically those for which a translation memory produces a large number of hits.

My usual reaction was: "All right, but why should I bother with machine translation if the translation memory already serves my purposes well?" If the quality of a machine translation is the same as or poorer than memory results, then sorry, but I'm really not interested!

So when they mentioned last year that in many cases, the quality is **better**, I realized that machine translation had gone beyond the field of pure research! In fact, it fell squarely within my mandate: try to find the optimal use of the best tools.

Was it true that translation engines could produce better draft sentences than good fuzzy matches? And if so, then how often? Was it simply because translation engines, unlike translation memories, can piece together sentence fragments that are repeated?

So I asked for examples of output from the NRC researchers, who unfortunately had not kept any data. Although I kept an open mind, I wasn't going to spend my time trying to confirm or refute their findings.

* Pour une phrase à traduire, une phrase déjà traduite dont un pourcentage élevé (80 % ou 90 %) des mots en langue source sont les mêmes, à peu près au même endroit.

* For a given sentence to be translated, a source sentence already translated that contains 80% or 90% of the same words approximately in the same position.

Puis, pendant que je cherchais des moyens d'améliorer les mémoires de traduction et que je comparais par curiosité les résultats avec ceux de nos moteurs de traduction faits à partir du système PORTAGE du CNRC et de nos corpus, ma surprise fut triple :

1. J'ai trouvé de nombreux cas où la sortie de la machine demandait moins de révision que celle d'une gigantesque « mémoire » dont je dispose (près d'un milliard de mots).
2. Contrairement à ce que le CNRC aurait voulu comme paramètres idéaux pour un test, la mémoire et le moteur de TA ne contenaient pas rigoureusement la même chose, mais les résultats sont là quand même... En fait, nos moteurs ne sont même pas parfaitement optimisés (regroupement de textes semblables seulement).
3. Ça reste souvent vrai même pour des phrases dont le seuil de redondance* est de 70 %.

Je ne dis pas que, dans tous les cas, la TA donne de meilleurs résultats. Mais je ne dis pas le contraire non plus. Je précise simplement qu'à l'heure actuelle, on se priverait de sorties intéressantes si on ne mettait pas la TA aussi à contribution.

Voici donc quelques exemples probants dans l'un ou l'autre cas. Je n'ai pas encore compilé de statistiques et je n'ai pas vraiment l'intention de le faire pour l'instant. J'ai vu suffisamment de cas où le résultat de la TA est aussi bon sinon meilleur que celui de la mémoire.

J'ai même pu vérifier que si je voulais rassembler les morceaux à l'aide d'un algorithme simple à partir de la mémoire, ça ne donnerait pas toujours de meilleurs résultats non plus.

Voici un cas où la mémoire donne un meilleur résultat que nos moteurs; la TA donne aussi un excellent résultat.

La phrase à traduire :

In the 3rd quarter of 2011–2012, the performance of Real Property projects over \$30M is close to the Performance Measure Target of 90% of the projects meeting or exceeding their approved project parameters.

Voici ce que la gigantesque **mémoire** contient de plus proche (en gras dans la colonne de gauche, les différences; dans la colonne de droite, ce que je modifierais).

In the 2nd quarter of 2011–2012, the performance of Real Property projects over \$30M is in line with the Performance Measure Target of 90% of the projects meeting or exceeding their approved project parameters.

Pour le **deuxième** trimestre de 2011–2012, le rendement des projets immobiliers de plus de 30 M\$ est **conforme à** l'objectif de mesure du rendement voulant que 90 % des projets respectent leurs paramètres approuvés ou les dépassent.

Then, when I was looking for ways to improve our translation memories and out of curiosity compared translation memory results with output from our translation engines (developed using NRC's translation engine, PORTAGE, and our corpora), I was very surprised:

1. I found many cases where the machine translation required less revision than the results from a gigantic translation memory I use (nearly a billion words).
2. Although the parameters were not what NRC would have recommended as ideal for a test, i.e. the translation memory and the translation engine did not contain exactly the same data, the results were still good, despite the fact that our engines are not perfectly optimized (groupings of similar texts only).
3. This was often the case even for sentences whose fuzzy factor* was 70%.

I'm not saying that translation engines produce better results in all cases. But I'm not saying the opposite either. I'm simply saying that at this time, we would be depriving ourselves of useful output if we didn't use translation engines.

Below are a few representative examples of both cases. I have not yet compiled statistics and don't really plan on doing so for the time being. I've seen enough cases where the machine translation output was as good as, if not better than, the memory results.

I was even able to verify that combining segments using a simple algorithm in the memory would not always produce better results either.

Here's a case where the memory produced a better result than our engines, but note that the engine also produced excellent output.

Sentence to be translated:

In the 3rd quarter of 2011–2012, the performance of Real Property projects over \$30M is close to the Performance Measure Target of 90% of the projects meeting or exceeding their approved project parameters.

This is the closest match that the gigantic **translation memory** found (in the left column, I've highlighted the differences, and in the right column, what I would change):

In the 2nd quarter of 2011–2012, the performance of Real Property projects over \$30M is in line with the Performance Measure Target of 90% of the projects meeting or exceeding their approved project parameters.

Pour le **deuxième** trimestre de 2011–2012, le rendement des projets immobiliers de plus de 30 M\$ est **conforme à** l'objectif de mesure du rendement voulant que 90 % des projets respectent leurs paramètres approuvés ou les dépassent.

* En gros, pour une phrase à traduire, environ 70 % des mots d'une phrase traduite sont les mêmes et à peu près au même endroit en langue source.

* 70% of the words in the sentence to be translated are the same as the words of an already translated sentence in source language.

Traduction du moteur de TA du Bureau (réalisé à l'aide de PORTAGE du CNRC) :

(en gras, les parties que je modifierais pour que la traduction soit valable)

Au cours du 3^e trimestre de 2011-2012, l'exécution de projets immobiliers de plus de 30 M\$ est près de la mesure du rendement cible de 90 % des projets **en respectant ou en dépassant** les paramètres de **projet approuvés**.

Traduction de Google Traduction

Au 3^{ème} trimestre de 2011-2012, la performance des projets immobiliers **sur** 30 millions de dollars est proche de la cible **Mesure** du rendement de 90% des projets **atteignent** ou **dépassent** leurs **paramètres des projets approuvés**.

Maintenant, voici un exemple où la TA demanderait moins d'interventions que le contenu récupéré de la mémoire :

Four of the 'At Risk' projects have had no change in overall performance rating since September 30th, 2011.

Les deux phrases les plus ressemblantes de la mémoire de traduction :

<i>These three 'At Risk' projects have had no change in overall performance rating since March 31st 2011.</i>	La note de rendement de ces trois projets, qui sont considérés comme étant « à risque », n'a pas changé depuis le 31 mars 2011.
<i>Three of the 'At Risk' projects have had no change in overall performance rating since June 30th, 2011.</i>	La cote de rendement de trois projets considérés comme étant « à risque » n'a pas changé depuis le 30 juin 2011.

Traduction du moteur du Bureau

Quatre des projets « à risque » **n'ont aucun** changement dans la cote de rendement globale depuis le 30 septembre 2011.

Ici, il suffit d'ajouter le mot « connu » entre les deux mots en gras, et le tour est joué. Il me semble donc que c'est la « meilleure » solution, mais je ne prétends pas être un spécialiste du domaine.

Traduction de Google Traduction

Quatre « à risque » des projets n'ont pas eu changement de notation de la performance globale depuis Septembre 30th, 2011.

Voici enfin un dernier cas où, vraiment, j'ai été épaté :

Moreover, the revised Client Feedback Questionnaire (CFQ) includes the eight core questions of the Common Measurement Tool (CMT) recommended by the Treasury Board Secretariat.

Traduction du moteur du Bureau

De plus, la version révisée du questionnaire de rétroaction des clients (CFQ) comprend les huit questions fondamentales de l'outil de mesures communes (OMC) **recommandée** par le Secrétariat du Conseil du Trésor.

Traduction de Google Traduction

En outre, le questionnaire du **client révisé** Commentaires (CFQ) comprend les questions fondamentales **huit** de l'outil de mesures communes (OMC) **recommandés** par le Secrétariat du Conseil du Trésor.

This is what the Bureau's translation engine (developed using PORTAGE) produced (what I would change to make the translation correct is highlighted):

Au cours du 3^e trimestre de 2011-2012, l'exécution de projets immobiliers de plus de 30 M\$ est près de la mesure du rendement cible de 90 % des projets **en respectant ou en dépassant** les paramètres de **projet approuvés**.

And here's the Google Translation output:

Au 3^{ème} trimestre de 2011-2012, la performance des projets immobiliers **sur** 30 millions de dollars est proche de la cible **Mesure** du rendement de 90% des projets **atteignent** ou **dépassent** leurs **paramètres des projets approuvés**.

Now, let's look at an example where the machine translation would require fewer changes than the memory result:

Four of the 'At Risk' projects have had no change in overall performance rating since September 30th, 2011.

These are the two closest hits found by the translation memory:

<i>These three 'At Risk' projects have had no change in overall performance rating since March 31st 2011.</i>	La note de rendement de ces trois projets, qui sont considérés comme étant « à risque », n'a pas changé depuis le 31 mars 2011.
<i>Three of the 'At Risk' projects have had no change in overall performance rating since June 30th, 2011.</i>	La cote de rendement de trois projets considérés comme étant « à risque » n'a pas changé depuis le 30 juin 2011.

This is the Bureau's translation engine output:

Quatre des projets « à risque » **n'ont aucun** changement dans la cote de rendement globale depuis le 30 septembre 2011.

All you'd have to do to the above sentence is add the word *connu* between the two highlighted words—it's that easy. This therefore seems like the “best” solution to me, although I know I'm no specialist in the field.

And here's the Google Translation output:

Quatre « à risque » des projets n'ont pas eu changement de notation de la performance globale depuis Septembre 30th, 2011.

This final example seriously impressed me:

Moreover, the revised Client Feedback Questionnaire (CFQ) includes the eight core questions of the Common Measurement Tool (CMT) recommended by the Treasury Board Secretariat.

This is the Bureau's translation engine output:

De plus, la version révisée du questionnaire de rétroaction des clients (CFQ) comprend les huit questions fondamentales de l'outil de mesures communes (OMC) **recommandée** par le Secrétariat du Conseil du Trésor.

Here's the Google Translation output:

En outre, le questionnaire du **client révisé** Commentaires (CFQ) comprend les questions fondamentales **huit** de l'outil de mesures communes (OMC) **recommandés** par le Secrétariat du Conseil du Trésor.

Ce que je trouve dans la mémoire :

In addition, the Client Feedback Questionnaire (CFQ) is being revised to include the eight core questions of the Common Measurement Tool (CMT) recommended by the Treasury Board Secretariat.

De plus, nous **sommes à réviser** le questionnaire de rétroaction de la clientèle **afin d'y inclure** les huit questions fondamentales de l'Outil de mesures communes (OMC) recommandées par le Secrétariat du Conseil du Trésor (SCT).

J'ai beau ne pas être un spécialiste du domaine, je peux constater que la phrase produite par le moteur de TA est à peu près impeccable.

Et j'en ai vu d'autres, beaucoup d'autres. ■

And this is what I found using the translation memory:

In addition, the Client Feedback Questionnaire (CFQ) is being revised to include the eight core questions of the Common Measurement Tool (CMT) recommended by the Treasury Board Secretariat.

De plus, nous **sommes à réviser** le questionnaire de rétroaction de la clientèle **afin d'y inclure** les huit questions fondamentales de l'Outil de mesures communes (OMC) recommandées par le Secrétariat du Conseil du Trésor (SCT).

Although I'm no specialist in the field, I can tell that the sentence produced by the translation engine is nearly perfect.

And there were more like it, many more. ■

Glanure

Loin du style décomplexé et **clivant** de son prédécesseur, le nouveau président s'est engagé à servir son pays « avec le dévouement et l'exemplarité qu'exigent ces fonctions »...

Le Devoir, 7 mai 2012

All the Buzz

Lussier and Lapwood are just two examples of successful "solopreneurs" in The \$100 Startup, a bestselling book that shows you how to start a business without a bank loan or an M.B.A. or a 60-page business plan.

Maclean's, July 9, 2012

► Suite de la page 21

En raison de la richesse du dialogue et de l'échange des expériences, les liens de confiance qui se tissent au fil de ces rencontres sont indéniables. Les outils d'aide à la terminologie et les avancées de la technologie contribuent certes au maintien de relations suivies avec les conseils de terminologie, mais d'aucuns admettront que les rencontres annuelles cimentent encore davantage ces réseaux plus que précieux.

À l'année prochaine! ■

► Continued from page 21

Given the steady flow of meaningful dialogue and the sharing of experiences, the connections that the participants make at these meetings are undeniable. The terminology tools and advances in technology certainly help maintain close ties with the terminology councils, but some would say that the annual meetings solidify these vital networks even further.

Looking forward to next year! ■

L'OTTIAQ : 20 years already 20 ans déjà! for OTTIAQ!

Johanne Boucher

Translation: Tom Healy

Qui aurait pu prévoir comment l'accession des membres de la Société des traducteurs du Québec (STQ) au système professionnel québécois, par la création en 1992 de la Corporation des traducteurs et interprètes du Québec* et la réserve des titres de traducteur agréé, d'interprète agréé et de terminologue agréé et de leurs équivalents féminins, allait réellement changer leur pratique? Naturellement, au cours des longues années de préparation à l'obtention de cette reconnaissance, les nombreux membres de la STQ qui y ont activement participé et tous ceux qui ont suivi de près ou de loin les démarches, ont échafaudé bien des hypothèses. Certaines de ces prévisions se sont avérées et d'autres non. La réalité a souvent pris le pas sur la théorie. Alors, comment l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec a-t-il évolué au cours de ses vingt premières années?

Force est de reconnaître que le simple fait d'avoir doublé son effectif, le nombre de membres dépassant maintenant les deux mille, assoit solidement la crédibilité de l'OTTIAQ et en fait le plus grand regroupement de langagiers agréés au Canada. Cette taille lui donne des moyens importants, mais lui impose aussi certaines contraintes. On ne peut gérer les ressources humaines, matérielles et financières de l'Ordre sans plan stratégique ou sans rendre des comptes. C'est donc grâce au travail de centaines de bénévoles et de la permanence que l'OTTIAQ a pu au fil des ans s'acquitter de son mandat et qu'il continue maintenant à croître et à prendre sa place dans le milieu professionnel et dans le secteur des services langagiers au pays comme dans le monde.

L'OTTIAQ, comme la plupart des ordres professionnels, ne s'est pas bâti en un jour. Les premières années ont été consacrées en grande partie à la mise au point de la réglementation nécessaire à la définition des compétences attendues des porteurs des titres réservés, aux mécanismes d'évaluation des programmes universitaires, à la vérification des compétences à l'admission (expérience et formation), à l'encadrement des débutants grâce au programme de mentorat et à celui des praticiens grâce au programme d'inspection-conseil.

Who could have predicted back then how the adherence of STQ (Société des traducteurs du Québec) members to the Quebec professional system, through the establishment in 1992 of the Corporation des traducteurs et interprètes du Québec* and the conferring of the titles of Certified Translator, Certified Interpreter and Certified Terminologist, would really transform their professional practice? Naturally, over long years of effort to achieve this recognition, the many STQ members who were actively involved and all those who, to varying degrees, were following developments often speculated. Some of their speculations materialized and others did not. Reality often trumped theory. How then did the Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ) evolve during the first 20 years of its existence?

It is evident that the very fact that OTTIAQ has doubled its membership to more than 2,000 members firmly establishes its credibility—in fact, it is the largest group of certified language professionals in Canada. Its size puts substantial resources at its disposal, but also imposes certain constraints on the organization. The Ordre's human, material and financial resources cannot be managed without a strategic plan and accountability. Over the years, the work of hundreds of volunteers and staff members has made it possible for OTTIAQ to fulfill its mandate, and it is continuing to grow and assume its role in this professional field and in the language services sector both in Canada and abroad.

Like most professional associations, OTTIAQ was not built in a day. Its early years were devoted mostly to developing the necessary regulations to define the competencies expected of those holding its reserved titles, developing evaluation mechanisms for university programs and developing procedures for verifying admission requirements (experience and training), as well as fostering the coaching of novices through the mentoring program and of experienced practitioners through the inspection-advisers program.

* Renommé Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec (OTIAQ) en 1994, puis Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ) en 2000.

* Renamed Ordre des traducteurs et interprètes agréés du Québec (OTIAQ) in 1994, and then Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ) in 2000.

Pendant ces années formatives, l'Ordre a aussi tenu régulièrement des exercices de planification stratégique afin de guider les administrateurs, la permanence et tous les membres vers la concrétisation de sa vision. C'est en se fondant sur ces orientations que l'OTTIAQ a mis en œuvre un mode d'inscription pour les étudiants, créant ainsi un lien avec des membres éventuels dès l'université, a lancé le programme des ambassadeurs, a élaboré une campagne de publicité unique, a signé avec la plupart des associations membres du Conseil des traducteurs, terminologues et interprètes du Canada (CTTIC) une entente de reconnaissance mutuelle qui établissait des critères communs d'évaluation des candidats à l'exercice, a continué d'offrir des assurances collectives à ses membres, a organisé les premiers colloques Cuba-Canada, a participé à des conférences et colloques internationaux, a reconnu et fait connaître sur la place publique les réalisations de ses membres émérites, a participé à nombre d'activités organisées par le Conseil interprofessionnel du Québec et a présenté un mémoire à l'Office des professions visant à consolider davantage les acquis des langagiers agréés.

Des partenariats enrichissants sont nés de tout ce travail. Mentionnons les relations que l'OTTIAQ a entretenues avec la Fédération internationale des traducteurs et le CTTIC et celles qu'il entretient toujours avec l'Office québécois de la langue française, le Bureau de la traduction, les universités québécoises, l'Association de l'industrie de la langue et certains ordres professionnels, entre autres.

Ces dernières années, par ailleurs, les membres ont pu constater l'ardeur que l'Ordre a mise dans la réalisation de certains des objectifs qu'il s'est fixés : intégrer le mentorat au programme coopératif offert par certaines universités afin que des diplômés puissent avoir accès au titre réservé dès la fin de leurs études, offrir toujours plus de formations en ligne sur une plateforme polyvalente afin de fournir des perfectionnements ciblés aux membres en exercice comme aux aspirants et effectuer au moins 75 inspections-conseils chaque année. Ces réalisations témoignent de la maturité de l'OTTIAQ : il peut désormais s'acquitter pleinement de son engagement envers la protection du public, car il a les outils pour le faire. Il a aussi les outils nécessaires pour prendre sa place. Il peut ainsi consacrer plus de ressources à faire connaître l'Ordre, ses membres et les professions langagières. Grâce à la diversité de ses membres, l'Ordre peut compter sur des bénévoles aux expériences variées,

During these formative years, the Ordre also regularly held strategic planning exercises to guide its directors, employees and members towards the achievement of its vision. On the basis of these exercises, OTTIAQ introduced a registration procedure for students, thereby creating a link with potential members while they were still at university, launched the ambassadors program, developed a unique advertising campaign and signed a mutual recognition agreement with most CTTIC (Canadian Translators, Terminologists and Interpreters Council) member associations establishing common evaluation criteria for candidates. OTTIAQ also continued to offer group insurance to its members, organized the first Cuba-Canada symposiums, participated in international conferences and symposiums, recognized and obtained public recognition for the achievements of its emeritus members, took part in many activities organized by the Conseil interprofessionnel du Québec, and submitted a brief to the Office des professions with a view to further improving the skills of certified language professionals.

All this work resulted in the establishment of rewarding partnerships. These included the relationships that OTTIAQ maintained with the International Federation of Translators and CTTIC, as well as the relationships that it still has with the Office québécois de la langue française, the Translation Bureau, Quebec universities, the Language Industry Association, various professional associations and so on.

Furthermore, in recent years, members have witnessed the Ordre's dedication to achieving specific goals that it set for itself: integrating the mentoring program into some universities' co-op programs, so that graduates can obtain an OTTIAQ title by the end of their studies; offering additional online courses on a multi-faceted platform to provide targeted learning for practising and prospective members; and conducting at least 75 inspection-adviser exercises every year. These accomplishments demonstrate that OTTIAQ is now a mature institution: it is more than capable of meeting its commitment to protect the public, as it has the tools to do so. It also has the tools needed to assume its role. Thus, it can devote more resources to raising awareness of the Ordre and its members, as well as the language professions. Owing to the diverse nature of its membership, the Ordre can count on help from volunteers with a wide variety of experience. These volunteers include self-employed individuals, salaried

qu'il s'agisse de travailleurs autonomes, de salariés, de gestionnaires de cabinets ou de cadres de grands organismes, dont la capacité d'action et de réflexion fait avancer ses grands dossiers : responsabilisation des membres, valorisation des professions et intensification du leadership.

Sans cesse, l'Ordre s'efforce de communiquer avec ses membres, le grand public et les autres professionnels d'ici et d'ailleurs afin de promouvoir les trois professions langagières qu'il regroupe. L'OTTIAQ a ouvert la voie en étant le premier organisme à intégrer le titre de terminologue dans sa désignation officielle et il continuera à faire œuvre de pionnier face aux défis qu'il aura à relever. Le nouveau plan de communication intègre les trois valeurs que l'Ordre invite tous ses membres à adopter dans leur pratique pour renforcer leur crédibilité professionnelle, soit le leadership, la responsabilité et le professionnalisme. Ce plan servira à stimuler les actions communicationnelles de l'Ordre et à baliser ses démarches de valorisation et de responsabilisation. Enfin, le leadership n'est pas la chasse gardée des gestionnaires ou des instances de l'Ordre. Chaque membre est appelé à faire montre de leadership et c'est souvent en s'appropriant le rôle de conseiller qu'un professionnel se positionne comme un spécialiste et assure la réussite des projets de communication interculturelle de ses clients. Depuis vingt ans l'Ordre est complice de la réussite de ses membres et ceux-ci sont complices de la réussite de leurs clients. ■

employees, managers of firms and executives of large organizations, whose capacity for action and reflection is moving OTTIAQ forward with respect to its main areas of focus: members' accountability, raising the profile of the language professions and strengthening leadership.

The Ordre constantly seeks to communicate with its members, the general public and other professionals everywhere in order to promote the three language professions under its purview. OTTIAQ made an innovative move when it became the first organization to include the title of terminologist as an official designation, and it will continue to seek new ways of meeting future challenges. The new communications plan includes the three values that the Ordre encourages all its members to emphasize in their work in order to enhance their professional credibility: leadership, accountability and professionalism. OTTIAQ will use this plan both as a catalyst to spur its communication activities and as a means to focus its profile-raising and accountability efforts. Lastly, leadership is not restricted to managers and OTTIAQ authorities. Each member is encouraged to display leadership, and it is often when a professional takes on the role of adviser that he or she becomes a specialist who ensures the success of his or her clients' cross-cultural communication projects. For 20 years, the Ordre has been contributing to the success of its members, and the members have, in turn, been contributing to the success of their clients. ■

Glanure

... et suivre avec assiduité le vote de grève à Rosemont pour savoir si je peux aller **cinq à septer** avec une amie prof

@lycheeland, 9 mai 2012

All the Buzz

*It [Crescent Street] is the focal point for **scenesters**, for those looking to see and be seen.*

The Globe and Mail, June 8, 2012

Un hommage gaspéen ou gaspésien?

Gabriel Martin

L'an prochain, un des premiers romans québécois historiques, *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé (1786-1871), célébrera son 150^e anniversaire. Il suffit de songer à la position enviable qu'occupe ce classique dans nos florilèges pour prédire les quelques hommages que la sphère littéraire québécoise déposera sans doute bientôt aux pieds de l'auteur, pour l'occasion. À cette pensée, une question coule de source : quel hommage peut-on rendre à un monument littéraire comme Aubert de Gaspé? L'onomastique, c'est-à-dire l'étude des noms propres et de leurs dérivés, apporte une piste satisfaisante : pourquoi ne pas adopter l'adjectif *gaspéen*, de manière à inscrire plus durablement le nom de l'auteur dans la mémoire collective?

Qu'on y songe : la plupart de nos grands auteurs accèdent déjà au panthéon de la consécration adjectivale; les anthroponymismes *nelliganien*, *ducharmien*, *aquinien*, *ferronien*, *mironien*, fréquemment attestés pour Émile Nelligan, Réjean Ducharme, Hubert Aquin, Jacques Ferron et Gaston Miron, constituent de bons exemples. Ces onomatismes (mots dérivés de noms propres) font partie intégrante du français québécois, leur adoubement lexicographique étant assuré depuis 1992 par le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (DQA), qui les consigne dans une liste annexe¹. Il semble alors tout à fait naturel de suggérer

gaspéen, formé sur le modèle d'adjectifs admis comme *dubéen* (Marcel Dubé), *mallarméen* (Stéphane Mallarmé) et *linnéen* (Carl von Linné).

« Un instant! », s'écrieront alors quelques fins esprits qui consultent les sources qu'on leur présente, « un adjectif honore déjà le nom d'Aubert de Gaspé : le DQA, justement, consigne dans son annexe la forme *gaspésien* relativement à cet auteur. » Cela est bien vrai. Une recherche plus approfondie porte toutefois à remettre en question le caractère immuable de cette consécration lexicographique, sous cette forme. Une requête lancée dans un vaste corpus textuel ne permet en effet de retrouver qu'une seule occurrence de l'onomastisme *gaspésien* employé relativement à De Gaspé. Cet exemple unique (ou hapax) est relevé dans l'œuvre principale du chercheur Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française* :

Forestiers et voyageurs [de Joseph-Charles Taché] fournit un digne pendant à l'œuvre **gaspésienne** [nous soulignons]. Alors que Gaspé évoque les Canadiens d'antan, Taché raconte les aventures des intrépides forestiers et voyageurs avec qui il a pu frayer².

En aval de cette attestation d'autorité, les auteurs du DQA ont vraisemblablement décidé de consigner la forme *gaspésien*, malgré son caractère

hapaxique. La consignation d'une telle forme dans le DQA, si elle ne sait se porter garante d'un usage réel, manifeste tout de même le besoin senti par les lexicographes de consacrer un adjectif pour Philippe Aubert de Gaspé. Il faut reconnaître qu'à l'époque, rien ne pouvait laisser conclure que cet adjectif ne s'imposerait pas dans l'usage.

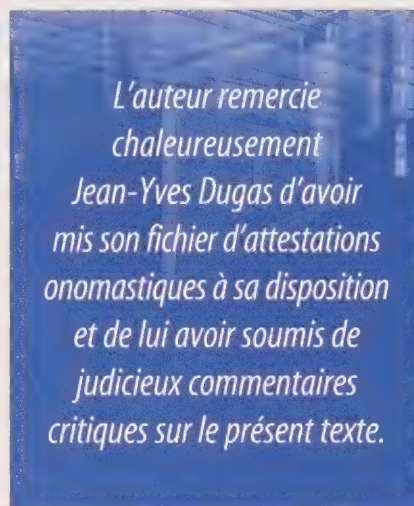
On peut, à cet égard, se demander pourquoi une forme si utile ne s'est pas démocratisée. L'alignement de l'anthroponymisme *gaspésien* (relatif à Aubert de Gaspé) sur le gentilé *Gaspésien* (relatif à la ville de Gaspé) n'y est sans doute pas étranger. Cette homonymie a peut-être refréné la plume de quelques auteurs qui y percevaient (avec raison?) une source potentielle d'ambiguïté. L'emploi de l'adjectif *gaspéen* pour l'auteur apparaît éliminer l'écueil. Cette forme, issue du spécifique *Gaspé* et du suffixe *-éen*, semble par ailleurs plus naturelle que la forme *gaspésien*, affixée d'un *-s*-épenthétique abusivement emprunté au toponyme *Gaspésie* (par l'intermédiaire du toponyme *Gaspé*, à distinguer de l'anthroponyme homonyme).

Il convient de préciser qu'une telle rectification s'inscrit adéquatement dans les pratiques lexicographiques habituelles. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler un cas similaire : le millésime 1978 du *Petit Robert* consignait la forme *gaspéen* relativement à... la ville de Gaspé! Or, cette forme du gentilé n'étant

pratiquement pas attestée, elle a été remplacée par *gaspésien* dans les éditions subséquentes, suite aux commentaires de l'onomasticien québécois Jean-Yves Dugas³. On peut raisonnablement supposer que les rédacteurs du *Petit Robert* 1978 se sont, un peu comme les auteurs du DQA, basés sur une attestation « erronée » issue d'un écrit d'autorité. Nous pouvons songer, par exemple, au poète et journaliste français Franc-Nohain qui, après avoir visité le Québec à l'été 1934, emploie le gentilé *gaspéen* dans un article de l'*Écho de Paris*, la même année⁴.

En résumé, il convient d'offrir un adjectif à Philippe Aubert de Gaspé. Engagé sur la seule piste connue à ce moment-là, le DQA a déjà consigné la forme *gaspésien* pour cet auteur, un peu comme le *Petit Robert* a déjà retenu la forme *gaspéen* pour la ville de Gaspé. L'observation de l'usage et les impératifs normatifs nous portent toutefois à privilégier, au final, la forme

adjectivale *gaspésien* pour la ville de Gaspé et la forme *gaspéen* pour Philippe Aubert de Gaspé. Espérons, de la sorte, rendre un hommage juste et mérité d'autant plus qu'il se fait rare à l'un de nos premiers grands romanciers nationaux. ■



Bibliographie

- Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française : le Petit Robert*, 2^e édition, Société du Nouveau Littre, 1977.
- Dugas, Jean-Yves. *Répertoire des gentils du Québec*, coll. « Études et recherches toponymiques », n° 12, Commission de toponymie, 1987.
- Martin, Gabriel. *Dictionnaire des onomastismes québécois et canadiens* [à paraître].

Notes

- 1 Jean-Claude Boulanger et autres, *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui : langue française, histoire, géographie, culture générale*, Dicorobert, 1992, p. XLII-XLV.
- 2 Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Presses universitaires de France, 1960, p. 55.
- 3 Jean-Yves Dugas, « Les canadianismes au Petit Robert 1978 », in *Meta*, vol. 24, n° 3 (septembre 1979), p. 409.
- 4 Franc-Nohain [pseudonyme de Maurice LeGrand], *Bonjour messieurs...*, Les Éditions du Cri de Québec, 1935, p. 21.



Trouvez le mot juste,
PARTOUT et EN TOUT TEMPS,
grâce à

noslangues.gc.ca sur le pouce!

www.noslangues.gc.ca/app-mobile

Gouvernement du Canada / Government of Canada

Canada

Glanure

Cette « nouvelle manière » de faire de la politique, certains l'ont baptisée le « **syndrome du poisson rouge** ». Ces adorables petites bêtes n'auraient en effet qu'une mémoire de trois secondes. C'est pourquoi elles s'agitent tant.

Le Devoir, 27 avril 2012

Directrice p.i.
Acting Director
 Denise Langlois, trad. a.
Rédacteur en chef
Editor-in-Chief
 Jean-Sylvain Dubé
Rédacteur en chef adjoint
Assistant Editor-in-Chief
 Jacques Desrosiers
Comité de lecture
Review Committee
 Cathryn Arnold
 Denise Cyr
 Shirley Hockin
 Normand Lemieux
 Frédelin Leroux fils
 Emmanuelle Samson
 Rafael Solis
Conception graphique
Graphic Design
 kaboom.ca

Une question à poser? Un commentaire à formuler?
 Un article à proposer? Écrivez au rédacteur en chef, à
 jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. Vous pouvez
 aussi le joindre par téléphone, au 819-956-8473, ou
 par télécopieur, au 819-953-8443.
 Do you have any questions or comments? Would you
 like to suggest an article? Contact the Editor-in-Chief
 at jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. You can
 also reach him by telephone at 819-956-8473 or by
 fax at 819-953-8443.

Cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons
 les articles portant sur la traduction, la terminologie,
 l'interprétation, la rédaction, les industries de la
 langue, les technologies langagières et les difficultés
 de langue en français, en anglais ou en espagnol,
 dans la mesure où ils sont bien documentés et
 susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture.
 Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière*
 n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre des Travaux publics et des Services
 gouvernementaux du Canada 2012

We would like to remind readers that this publication
 is open to anyone wishing to contribute. We
 accept articles relating to translation, terminology,
 interpretation, writing, the language industries,
 language technology and language problems in
 English, French or Spanish as long as the articles
 are well documented and of interest to our readers.
 Manuscripts are reviewed by a committee.

The Translation Bureau is not responsible for the
 opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government
 Services of Canada 2012

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an
 par le Bureau de la traduction, Travaux publics et
 Services gouvernementaux Canada. www.btb.gc.ca
Language Update is published four times a year
 by the Translation Bureau, Public Works and
 Government Services Canada. www.btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Nos collaborateurs Our Contributors

Johanne Boucher, trad. a., diplômée de l'Université de Montréal en
 1976 et médaillée d'honneur de la Faculté des arts et des sciences en
 2010, a été traductrice puis gestionnaire au sein de services linguistiques
 de sociétés canadiennes et multinationales pendant plus de 30 ans.
 Elle a été présidente de l'OTTIAQ de 2000 à 2003 et en est la directrice
 générale depuis août 2010.

Jean Delisle, membre de la Société royale du Canada, trad. a., term. a.,
 diplômé de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3, est professeur émérite de
 l'Université d'Ottawa, où il a enseigné de 1974 à 2007. Auteur d'une
 vingtaine d'ouvrages, il a été traduit dans une quinzaine de langues. Ses
 champs de recherche sont l'histoire et l'enseignement de la traduction.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*,
 est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens
 et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition
 du *Guide du rédacteur*.

Francine Gosselin, gestionnaire de projets à la Direction de la normali-
 sation terminologique du Bureau de la traduction, coordonne les
 activités des réseaux nationaux de terminologie, notamment la ges-
 tion du secrétariat du Conseil fédéral de terminologie et du Conseil
 national de terminologie.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant d'entrer
 au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-conseil en
 technologies langagières à la conception de logiciels.

Kim Lacroix est titulaire d'un baccalauréat et d'une maîtrise en traduction
 de l'Université d'Ottawa. Elle est formatrice au Service de la formation,
 de l'évaluation et du recrutement du Bureau de la traduction.

Pierre LeBel, diplômé en littérature anglaise, en traduction et en
 éducation, a travaillé dans le domaine de l'enseignement des langues
 et de l'informatique. Il est maintenant gestionnaire de Services de
 traduction Linguistech.

Paul Leroux est traducteur au Bureau de la traduction depuis 1981.
 Cette année, il s'est fait l'un des porte-étendards du Bureau aux
 Rendez-vous de la Francophonie, en chantant « L'amour en héritage »,
 a capella, devant ses collègues et d'autres fonctionnaires.

Gabriel Martin est réviseur indépendant. Il a notamment travaillé au
Dictionnaire de la langue française : le français vu du Québec et pour
 l'Agence spatiale canadienne. Son premier ouvrage, le *Dictionnaire*
des onomatismes québécois, paraîtra en 2013.

Barbara McClintock, trad. a., M.A., a été traductrice principale et réviseur
 du français à l'anglais dans le privé pendant plus de 15 ans. Elle travaille
 maintenant au Service régional de Montréal du Bureau de la traduction.

Irma Nunan, maîtrise en traduction de l'Université d'Ottawa, est
 terminologue à la Direction de la normalisation terminologique du
 Bureau de la traduction. Elle fait partie de l'équipe chargée d'enrichir
 le contenu espagnol de *TERMIUM Plus*[®].

André Racicot est formateur au Bureau de la traduction, diplômé en
 science politique et en études allemandes et polyglotte. Il anime des
 ateliers de traduction sur la littéralité, la méthode de travail, les pièges
 du français et donne le nouveau cours sur l'actualité internationale,
Le monde émergeant.

André Senécal, trad. a., réd. a., longtemps traducteur expert au
 Bureau de la traduction, se consacre maintenant au perfectionnement
 des traducteurs professionnels. Il vient de publier un ouvrage sur la
 traduction dans le domaine de l'aviation civile et militaire.

Fanny Vittecoq, langagière-analyste aux Services linguistiques français
 du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée des outils d'aide
 à la rédaction de *TERMIUM Plus*[®] et du Portail linguistique du Canada.

Johanne Boucher, C. Tr., graduated from the Université de Montréal
 in 1976 and received an achievement award from the Faculté des arts
 et des sciences in 2010. She worked as a translator and manager in the
 language divisions of various Canadian and multinational companies
 for more than 30 years. In addition, she served as president of OTTIAQ
 from 2000 to 2003 and has been its executive director since August 2010.

Jean Delisle, Fellow of the Royal Society of Canada, C. Tr., C. Term.,
 a graduate of Sorbonne Nouvelle - Paris 3, is an emeritus professor
 at the University of Ottawa, where he taught from 1974 to 2007.
 He is the author of some 20 books, which have been translated into
 more than a dozen languages. His research areas are the history and
 teaching of translation.

Jacques Desrosiers, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is
 an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams
 and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of
 the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

Francine Gosselin, a project manager at the Translation Bureau's
 Terminology Standardization Directorate, coordinates the activities
 of the national terminology networks, which includes supervising
 the secretariat of the Federal Terminology Council and the National
 Terminology Council.

André Guyon studied translation and computer science before coming
 to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies
 adviser and helps develop software.

Kim Lacroix has a B.A. and an M.A. in translation from the University
 of Ottawa. She currently works as a trainer for the Translation Bureau's
 Training, Evaluation and Recruitment Service.

Pierre LeBel holds degrees in English literature, translation and
 education and has taught language and computer science professionally.
 He is now the manager of Linguistech Translation Services.

Paul Leroux has worked in the Translation Bureau as a translator
 since 1981. This year, he was a standard-bearer for the Bureau at the
Rendez-vous de la Francophonie, where he sang Nana Mouskouri's *L'amour*
en héritage, a cappella, for his colleagues and other public servants.

Gabriel Martin is a self-employed editor. Of particular note is the work
 he has done for the *Dictionnaire de la langue française : le français vu du*
Québec and the Canadian Space Agency. His first book, the *Dictionnaire*
des onomatismes québécois, is scheduled for publication in 2013.

Barbara McClintock, C. Tr., M.A., worked in the private sector as a senior
 translator and reviser from French to English for more than 15 years.
 She now works for the Translation Bureau's Montréal Regional Unit.

Irma Nunan, M.A. in translation (University of Ottawa), is a termin-
 ologist on the Translation Bureau's Terminology Standardization
 Directorate team responsible for updating the Spanish component
 of *TERMIUM Plus*[®].

André Racicot is a trainer with the Translation Bureau; he holds
 degrees in political science and German studies and speaks several
 languages. He gives translation workshops on literal renderings,
 work methods and the pitfalls of French, as well as a new course
 on issues of international relevance called *Le monde émergeant*.

André Senécal, C. Tr., C. Wr., a former, long-serving expert translator
 at the Translation Bureau, currently devotes his time to the development
 of professional translators and has authored a book on translation in
 the field of civil and military aviation.

Fanny Vittecoq, a language analyst with the Translation Bureau's
 French Linguistic Services, is a member of the team responsible for the
 writing tools in *TERMIUM Plus*[®] and the Language Portal of Canada.

ABONNEMENT PAPIER (\$52-4/9-3)

1 an (4 numéros) 35 \$CAN + 5 % TPS = 36,75 \$

Au numéro 9 \$CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada,
 adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

PRINT SUBSCRIPTION RATES (\$52-4/9-3)

1 year (4 issues) CAN\$35 + 5% GST = \$36.75

Per issue CAN\$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for
 Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus®*, guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Télécopieur : 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Courriel : publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Site Web : www.publications.gc.ca

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus®*, guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Fax: 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Email: publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Website: www.publications.gc.ca

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudelatraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

CA1
SS 215
A18

VOLUME 9/4 • HIVER/WINTER 2013

L'Actualité langagière



Language Update

www.btb.gc.ca/lactualitelangagiere
www.btb.gc.ca/languageupdate

Vive le numérique! / Hooray for digital!

Maison à vendre, oui mais par qui?

Corpus use and translating / L'utilisation des corpus en traduction

Se faire l'avocat du diable

Joseph de Maistre ou Alexandre Pouchkine? La confusion de *Babel* /

Joseph de Maistre or Alexander Pushkin? The confusion caused by *Babel*

Discapacidad auditiva

How English has been shaped by French and other languages /

Comment le français et d'autres langues ont façonné l'anglais

La sécurité de vos données, ça vous intéresse? /

Are you concerned about data security?

Mers et monde / Uncharted waters

Sommaire

Summary

Le mot de la PDG : À l'affût des tendances émergentes dans l'industrie de la langue

A Word from the CEO: Keeping up with emerging language industry trends

Donna Achimov, page 4

Les technologies langagières, la traduction automatique et même les médias sociaux comptent parmi les tendances en train de modifier notre façon de travailler.

Language technologies, machine translation and even social media are among the trends changing how we work.

Français pratique : Maison à vendre, oui mais par qui?

Jacques Desrosiers, page 6

Une maison peut-elle être « à vendre par le propriétaire »? Un formulaire « à remplir par l'employé »? Notre chroniqueur ne voit aucun problème dans ces tours répandus dans toute la francophonie.

Can a house be *à vendre par le propriétaire*, or a form, *à remplir par l'employé*? Our columnist does not see anything wrong with these expressions, which are widely used in the French-speaking world.

Corpus use and translating

L'utilisation des corpus en traduction

Kim Lacroix, page 8

Bilingual corpora are a treasure trove for translators. But unilingual ones are also very useful for exploring the meaning of a word, learning about standard usage and finding common collocations.

Les corpus bilingues sont une mine d'or pour les traducteurs. Mais les unilingues aussi sont fort utiles pour cerner le sens d'un mot, connaître son usage courant, trouver les bons cooccurrents.

The Word Geek

Barbara McClintock, page 12

What's new in forensic linguistics, popular abbreviations, the *Petit Robert 2013* and Quebecisms, and a new use for *duct tape* for anglophone translators.

Du nouveau en linguistique judiciaire, des abréviations à la mode, le *Petit Robert 2013* et les québécoismes, et un nouvel emploi du *duct tape* pour les traducteurs anglophones.

La petite histoire d'une expression : Se faire l'avocat du diable

Fanny Vittecoq, page 13

L'avocat du diable défend des causes impossibles, quand elles ne sont pas carrément choquantes, voire amORALES.

Devil's advocates defend causes that are impossible, if not downright shocking or even amoral.

A travers le prisme de l'histoire : Joseph de Maistre ou Alexandre Pouchkine? La confusion de Babel

Through the Lens of History: Joseph de Maistre or Alexander Pushkin?

The confusion caused by Babel

Jean Delisle et/and Dmitry Shatalov, page 14

La citation a mauvaise réputation parce que trop souvent elle est déformée ou tronquée. Une autre erreur, aussi impardonnable, consiste à l'attribuer à la mauvaise personne. Les auteurs examinent un cas très particulier.

Citations have a bad reputation because too often they are inaccurate or shortened. Attributing a quote to the wrong person is another equally unforgivable mistake. The authors examine a very special case.

El Rincón Español: Discapacidad auditiva

Irma Nunan, página 21

La pérdida de la capacidad auditiva, ya sea total o parcial, conlleva trastornos fisiológicos y psicológicos que pueden resultar en una grave discapacidad para la comunicación diaria con los demás, la adquisición del lenguaje y/o el rendimiento laboral.

How English has been shaped by French and other languages

Comment le français et d'autres langues ont façonné l'anglais

Emma Harries, page 23

Modern English retains elements not only of Old English, a language spoken over a thousand years ago, but also of Norman French, a language introduced in England by William the Conqueror. A brief history.

L'anglais actuel garde des traces bien sûr du vieil anglais parlé au 1^{er} millénaire, mais aussi du français normand introduit en Angleterre par Guillaume le Conquérant. Brève histoire.

Carnet techno : La sécurité de vos données, ça vous intéresse?

Tech Files: Are you concerned about data security?

André Guyon, page 28

Dès qu'ils se sont introduits dans votre ordinateur, les cybercriminels s'alimentent de vos données personnelles, contrôlent votre réseau, volent votre identité. Trucs et conseils.

As soon as they invade your computer, cybercriminals take your personal information, seize control of your network and steal your identity. Tips and tricks.

Traduire le monde : Mers et monde

Translating the World: Uncharted waters

André Racicot, page 32

Que de merveilles sur les voies navigables : le même golfe est Persique ou Arabique, tel détroit est un *strait*, tel autre un *channel*, nos rivières sont féminines (sauf exceptions!) mais ailleurs dans le monde il n'y a pas de règle.

The wonderful world of waterways: the same gulf is Persian and Arabian, a *détroit* could be a strait or a channel, and in Quebec rivers are feminine (with some exceptions, of course!), which is not the case in the rest of the world.

À vous la parole

Over to you...

Page 34

Les articles traitant de questions linguistiques propres à l'anglais ou à l'espagnol ne sont offerts que dans ces langues.

Articles covering linguistic concepts specific to the French and Spanish languages are published in these languages only.



Le billet du rédacteur en chef From the Editor-in-Chief's Desk

Jean-Sylvain Dubé

Translation: Joëlle Lefebvre



Vive le numérique!

On le fait pour bien écrire, pour comprendre le sens d'un mot, pour trouver un synonyme, pour acquérir du vocabulaire ou, tout simplement, pour passer le temps. Nous, langagiers, le faisons de plus en plus à l'écran. Vous avez tapé dans le mille : consulter le dictionnaire.

C'est à la Grande Bibliothèque de Montréal que se tenait, le 4 octobre dernier, la 4^e Journée québécoise des dictionnaires, dont le thème était « Du papier au numérique : la mutation des dictionnaires ». L'auditorium était plein à craquer, l'auditoire hétéroclite : langagiers (bien sûr!), bibliothécaires, universitaires, étudiants, informaticiens, retraités de divers milieux. Après tout, l'amour des mots n'est pas l'apanage des professionnels de la langue, et tout le monde se sert des dictionnaires, sur papier ou à l'écran.

Les conférenciers n'étaient pas là pour vanter les dictionnaires numériques, quoiqu'ils n'aient pas tari d'éloges sur ces outils. Puissants, riches, conviviaux et rapides, voilà comment ils décrivent les numériques. Pour les éditeurs, ces dictionnaires sont la voie de l'avenir. Et pourtant, certains utilisateurs hésitent encore à délaisser leurs bons vieux dictionnaires en papier.

L'approximation orthographique, ça vous dit quelque chose? Cette fonction pourrait vous convaincre de passer au numérique.

L'approximation orthographique est une merveilleuse fonction qui génère tous les mots dont la graphie se rapproche du mot recherché. Autrement dit, plus besoin de connaître l'orthographe d'un mot pour le trouver dans le dictionnaire. Par exemple, si on tape *reîne* dans Antidote, le logiciel produit une liste de vingt « mots proches », y compris *reîne* et *renne*. Cette fonction est particulièrement utile aux allophones ou à tous ceux pour qui l'orthographe est un cauchemar. À ma connaissance, trois dictionnaires numériques français fonctionnent ainsi : le *Dictionnaire de l'Académie française*, le *Dictionnaire de la langue française – Le français vu du Québec (Franqus)* et Antidote. Chercher un mot dans le dictionnaire ne vous causera plus de maux de tête!

Pourquoi ne pas acheter votre prochain dictionnaire en format numérique? Les numériques occupent une grande place dans ma gamme d'outils et, du même coup, libèrent de l'espace dans ma bibliothèque. Mais j'aurai toujours quelques dictionnaires en papier à portée de main pour pouvoir continuer à travailler quand surviendra la prochaine panne. ■

Hooray for digital!

We do it in order to write well, to understand the meaning of a word, to find a synonym, to learn new vocabulary or even just to pass the time. We language professionals do it more and more often on-screen. You guessed it: consult the dictionary.

On October 4, 2012, Montréal's Grande Bibliothèque was the site of the fourth *Journée québécoise des dictionnaires* (Quebec day of dictionaries), which was celebrated under the theme of "Du papier au numérique : la mutation des dictionnaires" (from paper to digital: the transformation of dictionaries). The auditorium was jam-packed and the audience, diverse: language professionals (of course!), librarians, academics, students, computer scientists and retirees from various fields. After all, language professionals aren't the only ones who have a love of words, and everyone uses dictionaries, whether paper or electronic.

The speakers weren't there to promote digital dictionaries, though they did offer high praise for these tools. Powerful, rich, user-friendly and fast are all adjectives they used to describe digital dictionaries. For publishers, these dictionaries are the way of the future. Yet despite all this, some are still hesitant to part with their good old paper dictionaries.

Are you familiar with spelling approximation? This function might convince you to make the switch to digital.

Spelling approximation is a wonderful function that suggests all the words that have a similar spelling to the word you enter. In other words, you no longer need to know the exact spelling of a word to find it in the dictionary. For example, if you enter *reîne* in Antidote, the software produces a list of 20 exact and fuzzy matches, including *reîne* and *renne*. This function is especially useful for allophones and for all those for whom spelling is an utter nightmare. To my knowledge, there are three digital French dictionaries that offer this function: the *Dictionnaire de l'Académie française*, the *Dictionnaire de la langue française – Le français vu du Québec (Franqus)* and Antidote. Looking up a word in the dictionary is no longer a headache!

Why not buy your next dictionary in digital format? I use my digital dictionaries all the time, and, as an added bonus, they free up my shelf space. However, I'll always keep a few paper dictionaries on hand in order to be able to keep working during the next blackout. ■



Le mot de la PDG A Word from the CEO

Donna Adamson

À l'affût des tendances émergentes dans l'industrie de la langue

Dans le numéro de *L'Actualité langagière* publié l'été dernier (vol. 9, n° 2), j'ai traité de l'importance de la consultation. Le Bureau de la traduction menait alors plusieurs initiatives de consultation, notamment une analyse comparative des pratiques exemplaires touchant les services langagiers qu'offrent des organisations nationales et internationales de taille comparable à celle du Bureau. Nous cherchions à mieux comprendre le milieu dans lequel évolue l'industrie de la langue, et l'analyse nous a fourni une multitude de renseignements à ce sujet.

Je vous encourage à lire, dans la section Info-fournisseur du site Web du Bureau de la traduction, le rapport final de l'analyse, qui se trouve dans le *Bulletin* (vol. 16, n° 1, juillet 2012), au www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=1790. Ce rapport fait état des possibilités et des défis qui attendent l'industrie de la langue. De plus, il confirme que nous employons les bons moyens pour relever ces défis. La place qu'occupe la technologie dans l'industrie en est un excellent exemple. En effet, le rapport révèle que bien des tendances émergentes sont directement ou indirectement liées à la technologie et souligne la nécessité d'investir davantage dans les technologies langagières. Cet investissement entraînera des gains d'efficacité et une plus grande capacité de collaboration.

Il s'agit d'un élément clé auquel le Bureau a accordé beaucoup d'attention. En tant que centre d'excellence linguistique du gouvernement du Canada, le Bureau tient à jouer un rôle de chef de file. Pour ce faire, nous devons notamment moderniser les technologies qu'utilisent les langagiers du Bureau, en plus d'en adopter de nouvelles. Il faudra aussi répondre à de nouveaux besoins, comme la traduction de discussions dans les médias sociaux, que ce soit des blogues ou Twitter, et la révision de traductions machine. Ces tendances sont en train de modifier notre façon de travailler.

Keeping up with emerging language industry trends

In last summer's edition of *Language Update* (Vol. 9, No. 2), I wrote about the importance of consulting. One of several consultation initiatives that we at the Translation Bureau were carrying out at the time was a benchmarking analysis that studied the best practices in language services offered by national and international organizations of similar size to the Bureau. We were looking for information that would help us better understand the environment in which the language industry operates, and the study gave us just that.

I encourage you to read the final report on the analysis, which you'll find in *The Bulletin* (Vol. 16, No. 1, July 2012), at <http://www.btb.gc.ca/btb.php?lang=eng&cont=1790>, in the Supplier Info section of the Translation Bureau's website. The analysis illustrates the challenges and opportunities awaiting the language industry. It also confirms that we're on the right track in addressing those challenges. The role technology plays in our industry is an excellent example. The report tells us that a number of emerging trends are directly or indirectly related to technology, and it highlights the need to invest more in language technologies. This investment will result in efficiency gains and a greater ability to collaborate.

This is a really important point and something that the Translation Bureau has been focusing on. As the Government of Canada's centre of linguistic excellence, we want to do our part in taking a leadership role, and this includes modernizing the technologies used by our language professionals and adopting new ones. It also means responding to new needs, like translating exchanges on social media tools, from blogs to Twitter, or editing machine-translated texts. These are trends that are changing how we work.

En outre, le rapport de l'analyse comparative confirme le rôle de chef de file du Canada dans le marché de la traduction. Tous les joueurs de l'industrie de la langue sont responsables de son avenir, et les innovations profiteront à l'ensemble de l'industrie. Le secteur langagier du Canada se doit plus que jamais de suivre le rythme. Rester à l'affût des tendances actuelles et – surtout – des tendances émergentes nous aidera à orienter notre avenir. Nous nous y employons, comme en fait foi notre nouvelle application mobile *noslangues.gc.ca sur le pouce!*, qui permet aux utilisateurs d'appareils iPhone ou BlackBerry de consulter *TERMIUM Plus®*.

Quelles sont les prochaines étapes? Le Bureau de la traduction veut poursuivre son dialogue avec l'industrie de la langue et renforcer ses partenariats. Nous travaillons aussi à une réforme du processus d'approvisionnement du Bureau en simplifiant nos procédures contractuelles et en réduisant, dans la mesure du possible, la paperasse, les coûts et les obligations très lourdes pour les fournisseurs. Visitez notre site Web pour des nouvelles au sujet de ces changements! ■

The benchmarking report also offers a reminder that Canada is a leader in the translation market. Everyone in the language industry shares responsibility for its future, and innovation benefits the whole industry. Today, Canada's language sector has more reason than ever to stay in step with its evolving environment. If we at the Translation Bureau closely observe the current trends and—even more importantly—the trends that are just coming into view, this information will help guide us as we move into the future. Indeed, we have already taken steps in this direction with our new mobile application, *ourlanguages.gc.ca on the go!*, which allows iPhone and BlackBerry users to consult *TERMIUM Plus®*.

So what's ahead? The Translation Bureau wants to continue having a dialogue with the language industry and to strengthen partnerships. We're also reforming the Bureau's procurement process by streamlining our contracting procedures and reducing wherever possible the paper burden, costs and very onerous obligations for suppliers. Be sure to watch our website for news about these changes! ■



Trouvez le mot juste,
PARTOUT et EN TOUT TEMPS,
grâce à

noslangues.gc.ca sur le pouce!

www.noslangues.gc.ca/app-mobile

Français pratique

Jacques Desrosiers

Maison à vendre, oui mais par qui?

Maison à vendre par le propriétaire. Formulaire à remplir par l'employé. Chaque fois qu'il a été question de ces expressions, j'ai toujours eu le réflexe de les condamner sur-le-champ. Pour des raisons qui m'ont toujours paru évidentes : comment un infinitif actif pourrait-il être suivi d'un complément d'agent (autrement dit, de son sujet), comme s'il s'agissait d'un passif? Mais le doute m'a taraudé, et j'ai fini par me demander où était le problème.

Non pas que ces expressions cacheraient un infinitif passif déguisé en actif. Tout au long du 20^e siècle, de grands linguistes ont pris soin l'un après l'autre de pourfendre cette théorie. À commencer par le célèbre Ferdinand Brunot qui, dans *La pensée et la langue*, écrivait, il y a une centaine d'années :

On explique la plupart du temps ces expressions [*maison à vendre, de la toile à laver*] en les considérant comme passives : *agréable à porter* équivaldrait à : *agréable à être porté*. C'est là une fausse analyse. Sauf par imitation du latin, on n'a jamais écrit ni parlé de la sorte¹.

Il ajoute, quelques paragraphes plus loin, que ce passif est un tour « que jamais depuis un siècle bouche française n'a proféré ». Rappelant qu'en vieux français le rôle du passif est très souvent tenu par l'actif, il recule jusqu'à Marguerite de Navarre : *Me voyant digne d'estimer*.

Les Le Bidois reprendront le flambeau quelques décennies plus tard :

Quoi qu'en disent la plupart des grammairiens, il nous est impossible de voir dans ces tours un passif. Il ne viendrait à l'esprit d'aucun Français d'expliquer, par exemple, « pénible à tenir » par « pénible à être tenu ». Ces tours sont si bien sentis comme étant de forme et de valeur active que là où la construction passive semble s'imposer pour quelque raison, la phrase devient artificielle².

Brunot énumérait des constructions semblables où le passif est impossible (*triste à mourir*), d'autres encore où l'infinitif actif joue le rôle habituellement tenu par le passif (*j'ai entendu parler d'elle, j'ai vu démolir la maison*). De même, dans les anciennes éditions du *Bon usage*, comme celle de 1975 (§ 751), Maurice Grevisse, rejetant la « valeur prétendue passive » de ces infinitifs, donnait deux séries d'exemples à

l'appui : d'une part, les tours du type *prêt à porter, maison à vendre*; de l'autre les constructions telles que *la maison que j'ai vu bâtir, ils n'ont pas laissé envahir le territoire*. Tous ces infinitifs ont un sujet vague, une sorte de « on ». Encore aujourd'hui les grammairiens – André Goosse³ notamment – posent l'existence d'un sujet implicite.

Mais alors, demandait Brunot, quand on veut préciser l'auteur de l'action, que fait-on? Eh bien, on ajoute un complément d'agent : *J'ai vu démolir la maison par des ouvriers de votre chantier*. Aucun passif nulle part. Puisque la question est de savoir si un infinitif actif peut être suivi d'un complément d'agent introduit par *par*, la réponse semble bien être que oui. Or, si l'indication d'agent est possible après *démolir la maison*, je me demande en vertu de quel principe elle serait interdite après *maison à vendre* ou *formulaire à remplir*.

Je signale en passant que, pour Maurice Grevisse lui-même, le passif n'était pas impossible dans ce genre de tournure. Fidèle à sa méthode, il l'avait relevé chez des écrivains : par exemple, *cinquante tonnes d'ivoire prêt à être emballé* (Romain Gary). Il était plus tolérant que Brunot et les Le Bidois, mais c'est un fait que le tour est plus rare. Le *Guide fédéral de jurilinguistique législative française* rappelle que ces passifs (*prix à être fixés*) sont souvent des calques de l'anglais⁴.

Malheureusement seuls deux ouvrages, à ma connaissance, traitent de la tournure qui nous préoccupe. Dans la *Syntaxe du français contemporain : l'infinitif*, Karl Sandfeld écrit :

Comme *une maison à vendre* peut se traduire par « une maison qui doit être vendue » – sans que cela veuille dire que l'infinitif soit passif – il arrive que l'infinitif soit suivi d'une indication d'agent⁵.

Et Sandfeld de citer l'essai *Les chercheurs d'or*, de Pierre Hamp, publié en 1920 aux Éditions de la Nouvelle Revue Française :

*Il y a à Vienne beaucoup de vieux meubles à vendre par les grandes familles appauvries*⁶.

David Gaatone en cite plusieurs exemples dans *Le passif en français*⁷, dont *pièces à fournir par l'intéressé* et *les règles à observer par qui écrit en français*, celui-ci tiré du Bulletin de la Société de Linguistique de Paris (1988). Ces tournures, observe-t-il, « présentent un lien quelconque avec le passif, sans être cependant de véritables passifs ». André Goosse dit semblablement que, dans tous ces emplois, « le verbe, primitivement transitif, a été senti comme passif par les usagers⁸ ».

On trouve aussi la construction dans une citation du *Trésor de la langue française* :

Les règlements de sécurité [d'un navire] indiquent le nombre, le type, la puissance des pompes dont il doit être muni, ainsi que les conditions à remplir par le tuyautage.
(sous « tuyautage »)

Dans l'usage, il y a abondance. Des exemples qui n'ont rien de vilain apparaissent dans toutes sortes de sources francophones :

Une opération plus ciblée se déroulera le 12 juin à Paris [...] sur 150 appartements à vendre par Bouygues Immobilier.
Le Figaro, 6 juin 2008

On attend de ces rapports qu'ils cernent les mesures à prendre par le gouvernement.
Sénat français, séance du 7 novembre 2006

Licenciement : les précautions à prendre par l'employeur
lentreprise.lexpress.fr, 6 octobre 2009

Les États membres du Fonds monétaire international, qui recherchent un successeur à Dominique Strauss-Kahn, doivent d'abord s'accorder sur [...] les critères à remplir par les candidats.
Le Monde, 20 mai 2011

Effets à emporter par la future maman
Site d'un centre hospitalier de Wallonie⁹

Il a demandé des explications à son secrétaire général – le même qui passait pour l'homme à abattre par le régime.
Le Soft international (publication congolaise), 17 juillet 2012¹⁰

Dans des catalogues commerciaux en France, on rencontre souvent le tour à monter par le client :

*La société DoorHan produit des portes à monter par le client*¹¹.

Chez nous aussi, la construction est fréquente. Voici la même expression, à quinze années de distance, d'abord dans le Rapport du vérificateur général du Canada de 1997 :

C'est donc un défi à relever et une occasion à saisir par le gouvernement.

puis sur canoe.ca :

La famille Chiochiu voit là une belle occasion à saisir par le gouvernement pour agir.
2 avril 2012

Sans doute que certains tours plus populaires que d'autres se figent, parce que l'usage fait un tri. Des deux côtés de l'Atlantique, par exemple, on rencontre beaucoup de *demande, fiche, questionnaire*, etc., à remplir par x. Ainsi dans le Journal des débats de l'Assemblée nationale du Québec :

... le ministre des Finances [...] a fait en sorte qu'il y ait 1 400 000 formulaires de moins à remplir par un entrepreneur au Québec.
25 mai 1995

Quand l'infinitif est complément d'adjectif, les exemples pullulent. Même principe : infinitif actif, agent explicite :

Un langage facile à comprendre par tous les utilisateurs
Site d'Apple¹²

[un vêtement] facile à porter, par tout le monde
Le Figaro Madame, 27 avril 2007

La responsabilité de ce drame était très lourde à porter par ce jeune praticien.
Le Monde, 2 avril 2010

Je ne dis pas qu'il faut aller ajouter un agent (sans mauvais jeu de mots) sur les pancartes de maisons à vendre. Quand tout est clair, autant s'en tenir au strict nécessaire et laisser la syntaxe se reposer un peu. Mais si on veut préciser, il semble bien qu'on soit en droit de le faire. ■

Notes

- 1 Masson, 1922, p. 367.
- 2 G. Le Bidois et R. Le Bidois, *Syntaxe du français moderne*, t. 2, 2^e éd., Picard, 1967, § 1825.
- 3 *Le bon usage*, 15^e éd., De Boeck-Duculot, 2011, § 914, a, N.B. (et § 915, N.B. 3 pour l'infinitif complément d'adjectif).
- 4 « à être + participe passé », <http://www.justice.gc.ca/fra/min-dept/pub/juril/no89.html>.
- 5 Librairie Droz, 1978, p. 273.
- 6 L'ouvrage entier est sur Google Livres, la citation, p. 101. http://books.google.ca/books/about/Les_chercheurs_d_or.html?id=hFRipTodIX4C&redir_esc=y.
- 7 De Boeck & Larcier, 1998, p. 10 et 39.
- 8 Communication personnelle, 20-9-2012.
- 9 « Effets à emporter par la future maman », <http://www.chwapi.be/le-chwapi/effets-%C3%A0-emporter-par-la-future-maman>.
- 10 « Tshisekedi lave blanc et traîne son vertueux secrétaire général Shabani devant la justice », <http://www.lesofonline.net/articles/tshisekedi-lave-blanc-et-tra%C3%A0ne-son-vertueux-secre%C3%A9taire-g%C3%A0n%C3%A0ral-shabani-devant-la-justice>.
- 11 « Avantages », http://www.doorhan.fr/product_line/systmes-de-portes/avantages/. Ce type d'exemple, répandu dans le commerce, m'a été suggéré par @Voluuu sur Twitter.
- 12 « Tout le monde peut gérer un serveur », <http://www.apple.com/ca/fr/osx/server/servers-made-easy/>.



Kim Lacroix

Traduction : Emmanuelle Samson

Corpus use and translating

L'utilisation des corpus en traduction

The knowledge of how to compile and use corpora is an essential part of modern translational competence....

Krista Varantola (2003)

In order to translate effectively, you need a good grasp of not only your target language, but also your source language. And one of the most effective tools for getting to know a language—its quirks and traits, tricky turns of phrase, idiomatic expressions and collocations—is a corpus.

Corpora (or “corpus,” if you prefer) for use as translation resources have been around for a long time. Linguists use them to study language patterns and change, and most modern translators use corpora daily when translating—but they may not even be aware of doing it!

What is a corpus, exactly? A corpus is a collection of documents that have been compiled for a specific use. Today, these documents are mainly in electronic form, and we use programs called concordancers to investigate the contents of the documents more easily. A concordancer retrieves all the occurrences of a particular search pattern in its immediate contexts and displays these in an easy-to-read format. Corpora (and concordancers) can be unilingual or bilingual—and I’ll discuss how each of these types of corpora can be useful for professional translators.

Bilingual corpora

Most (if not all) translation firms keep archives of their completed translations. Compiled, these archived documents form bilingual corpora (also called parallel corpora) that translators can use for reference, or to see how something was translated in the past, for example. For more effective searching, bilingual concordancers align the pairs of English and French documents section by section. Using a concordancer means that when search results are presented, you can see the corresponding translated section immediately.

In addition to local corpora that you compile with your own translations, you can find online corpora powered by bilingual concordancers that also give you aligned results. These are corpora that have been compiled by humans, usually with public documents, and made freely available

Savoir établir et utiliser des corpus est un élément essentiel de la compétence traductionnelle moderne...

Krista Varantola (2003)

Pour traduire efficacement, il faut avoir une bonne connaissance non seulement de la langue cible, mais également de la langue source. Et l’un des meilleurs outils pour se familiariser avec une langue – ses caractéristiques et ses caprices, ses tournures complexes, ses expressions idiomatiques et ses cooccurents – est le corpus.

Les corpus sont des ressources utilisées depuis longtemps en traduction. Les linguistes s’en servent pour étudier les cooccurrences et l’évolution de la langue et, de nos jours, la plupart des traducteurs les utilisent au quotidien (peut-être même sans le savoir!).

Mais qu’est-ce qu’un corpus, au juste? Il s’agit d’une collection de documents qui ont été rassemblés pour un usage en particulier. Aujourd’hui, les documents d’un corpus sont surtout électroniques et l’on utilise des programmes appelés concordanciers pour faciliter le dépouillement de ces documents. Un concordancier extrait toutes les occurrences d’un élément de recherche donné, avec leurs contextes immédiats, et les affiche dans un format facile à lire. Les corpus (et les concordanciers) peuvent être unilingues ou bilingues. J’expliquerai en quoi ces deux types de corpus peuvent être utiles aux traducteurs professionnels.

Les corpus bilingues

La plupart des cabinets de traduction (sinon tous) conservent les traductions qu’ils ont produites. Une fois réunis, ces documents archivés forment un corpus bilingue (aussi appelé corpus parallèle) que les traducteurs peuvent utiliser comme référence ou pour voir, par exemple, comment un mot ou un passage a été traduit dans le passé. Pour améliorer l’efficacité de la recherche, les concordanciers bilingues alignent les versions anglaise et française d’un document, section par section. Ainsi, quand on utilise un concordancier, on voit immédiatement la version traduite du passage recherché dans les résultats.

En plus des corpus internes qu’on peut constituer à partir de ses propres traductions, il existe des corpus en ligne qui, au moyen de concordanciers bilingues, affichent aussi des résultats alignés. Ces corpus ont été établis par des humains, généralement à partir de documents publics, et tout le

for use by anyone. Knowing that the content of the corpus is monitored by humans means that the results are usually reliable examples of English and French usage and can inspire your own translations.*

Unilingual corpora

It's easy enough to see how pairs of translated documents could be useful search tools for translators. But what about unilingual corpora? Translators can—and should—use unilingual corpora to investigate how language works and how it is used.

The simplest unilingual corpus-searching tool may just be Google. How many translators use a Web search engine like Google to look up an expression that they don't understand in the text they are translating, to check whether an expression is common in a specific subject field, or to find collocations for a term or expression? When you perform any of these searches, you are using the Web as a corpus. There are many advantages to using Google this way, but also some risks.

The main advantages of using the Web as a corpus of documents are (a) the sheer size of the corpus (enormous!) and (b) the speed at which Google delivers search results. When you want to quickly check whether a term or expression exists—somewhere, anywhere—then Google is a good tool. It's also a good way to look up new expressions or terms that have just appeared in the language. As for frequency counts, you can get a good idea of an expression's frequency with Google BUT you can't rely blindly on the “number of hits” that the search engine provides. Why? Because the number of hits that Google provides on the first page of its search results is actually just an estimate. Sometimes, if you refresh the page, or click through to the second, fifth or twentieth page of results, you'll see that the “number of hits” has changed; Google has revised its estimate. You may also notice that all the results on the page are from the same site, or from identical pages that have been copied from one site to another. So although the number can give you a very general idea of a term's frequency, it's not as reliable as the number of hits provided by a concordancer.

* Examples of these online bilingual concordancers include webitext.com, linguee.com and tradoolit.com.

monde peut les utiliser gratuitement. Lorsqu'on sait que le contenu d'un corpus fait l'objet d'un contrôle par des humains, on peut généralement se fier aux usages anglais et français qu'il contient et s'en inspirer dans ses traductions*.

Les corpus unilingues

Il est assez facile de voir en quoi des documents appariés à leur traduction peuvent être utiles aux traducteurs. Mais qu'en est-il des corpus unilingues? Les traducteurs peuvent (et devraient) les utiliser pour étudier le fonctionnement et les usages d'une langue.

Le corpus unilingue le plus facile à utiliser est sans doute le Web (dans lequel on peut chercher avec Google). Combien de traducteurs utilisent un moteur de recherche comme Google pour trouver le sens d'une expression inconnue, vérifier si une expression est courante dans un domaine en particulier ou trouver les bons cooccurents d'un terme ou d'une expression? Lorsque vous effectuez une recherche pour l'une ou l'autre de ces raisons, vous utilisez le Web en tant que corpus. Google a de nombreux avantages, mais comporte aussi certains risques.

Les principaux avantages d'une telle utilisation de Google sont : a) la taille du corpus (le Web est énorme!) et b) la vitesse à laquelle Google fournit les résultats d'une recherche. Pour savoir rapidement si un terme ou une expression existe – où que ce soit –, Google peut faire l'affaire. Il permet également de chercher de nouveaux termes et expressions qui sont d'usage récent. En ce qui concerne la fréquence d'emploi d'une expression, Google peut vous en donner une bonne idée, *mais* vous ne pouvez pas vous fier aveuglément au « nombre de résultats » que fournit le moteur de recherche. Pourquoi? Parce que le nombre indiqué sur la première page de résultats n'est en fait qu'un nombre estimatif. Parfois, si vous actualisez la page ou cliquez sur la deuxième, la cinquième ou la vingtième page, vous verrez que le « nombre de résultats » n'est plus le même; Google a révisé son estimation. Vous remarquerez peut-être aussi que tous les résultats d'une page proviennent du même site ou de pages identiques qui ont été copiées d'un site à un autre. Ainsi le nombre de résultats vous donne une idée générale de la fréquence d'un terme, mais n'est jamais aussi fiable que celui fourni par le concordancier.

* WeBiText, Linguee et Tradoolit sont des exemples de concordanciers bilingues offerts en ligne.

The other disadvantage of using Google is that you don't know exactly what is in the corpus. It's easy for anyone to put a Web page online, and Google indexes all sorts of pages, not only serious websites with well-written documents, but also personal blogs and sites, shopping sites, spam pages, etc. The quality of the language used on those websites isn't necessarily reliable. Many pages are also written by non-native speakers and may contain some non-idiomatic usage. Try it out yourself: type "les de" in Google, with quotation marks. Based on the number of hits you get, can you conclude that "les de" is a common, correct expression in French?

With a validated French corpus—that is, a unilingual corpus containing documents that were written by native speakers of French—you can reliably find out how an expression is used or what it means. Unilingual source-language corpora can provide both linguistic and encyclopedic information about terms and expressions that we are asked to translate. Sometimes dictionary definitions aren't enough! Looking at different contexts in which these terms and expressions are used can certainly shine a light on their meaning. You can also see collocations that you may not have noticed, get a better idea of the level of language of an expression, or see what subject field a term or expression is used in, which can help orient your research.

Examples of online unilingual corpora

- The Corpus of Contemporary American English (Brigham Young University), at <http://corpus.byu.edu/coca/>
- British National Corpus, at <http://www.natcorp.ox.ac.uk/>
- Lexiquum (University of Montréal), at <http://rali.iro.umontreal.ca/cgi-bin/lexiquum>
- Corpus de français parlé au Québec (University of Sherbrooke), at <http://recherche.flsh.usherbrooke.ca/cfpq/index.php/site/afficher/corpusmulti>
- Corpus français (Leipzig University), at http://wortschatz.uni-leipzig.de/ws_fra/

L'autre inconvénient de Google est que vous ne connaissez pas le contenu du corpus. Quiconque peut créer une page Web, et Google indexe toutes sortes de pages : des sites sérieux bien écrits, mais aussi des blogues et des sites personnels, des sites de vente, des pages pourriels, etc. On ne peut pas toujours se fier à la qualité de la langue utilisée dans ces sites. Par ailleurs, de nombreuses pages ont été rédigées par des locuteurs qui n'écrivent pas dans leur langue maternelle et peuvent contenir des expressions non idiomatiques. Faites-en l'expérience : tapez « les de » dans Google, entre guillemets. En vous fondant sur le nombre de résultats obtenus, pouvez-vous conclure que l'expression « les de » est courante et correcte en français?

Dans un corpus anglais valide — un corpus unilingue contenant des documents rédigés par des locuteurs de langue maternelle anglaise —, vous pouvez trouver comment une expression doit être employée et ce qu'elle signifie. Les corpus unilingues en langue source fournissent des informations linguistiques et encyclopédiques sur des termes et des expressions que vous devez traduire. Parfois, les définitions des dictionnaires ne sont pas suffisantes! Examiner les différents contextes dans lesquels ces termes et expressions sont utilisés aide à clarifier leur sens. Vous pourrez aussi y trouver d'autres cooccurences, avoir une meilleure idée du niveau de langue d'une expression ou voir dans quel domaine un terme ou une expression sont utilisés, ce qui aide à orienter votre recherche.

Exemples de corpus unilingues en ligne

- The Corpus of Contemporary American English (Université Brigham Young), à <http://corpus.byu.edu/coca/>
- British National Corpus, à <http://www.natcorp.ox.ac.uk/>
- Lexiquum (Université de Montréal), à <http://rali.iro.umontreal.ca/cgi-bin/lexiquum>
- Corpus de français parlé au Québec (Université de Sherbrooke), à <http://recherche.flsh.usherbrooke.ca/cfpq/index.php/site/afficher/corpusmulti>
- Corpus français (Université de Leipzig), à http://wortschatz.uni-leipzig.de/ws_fra/

It stands to reason that a unilingual English corpus can be useful as well. Using a target-language corpus can help you find collocations for different terms or expressions (and write more idiomatically); determine which expressions are more commonly used (because unless you're producing a literary translation, you should use common expressions in your translation rather than obscure ones); identify a calqued structure in your texts (if you can't find it used in your corpus, maybe it's not very idiomatic!) and establish the "ordinary" meaning of a term or expression (that is, how it is currently used as opposed to how dictionaries define it).

Translators are language professionals who need to know how language works in order to use it effectively and produce accurate, authentic-sounding translations. Bilingual and unilingual corpora are part of the modern translator's arsenal of tools, just like dictionaries and terminology databases. Aren't we lucky to have all of these tools at our disposal? ■

Il va sans dire qu'un corpus unilingue français peut aussi être utile. Un corpus en langue cible peut vous aider à trouver les cooccurents de différents termes et expressions (et ainsi à rédiger de façon plus idiomatique), à déterminer les expressions les plus couramment employées (à moins de traduire de la littérature, il faut employer des expressions courantes, et non obscures), à reconnaître des calques dans vos textes (si l'expression ne figure pas dans votre corpus, c'est peut-être qu'elle n'est pas idiomatique!) et à établir le sens « courant » d'un terme ou d'une expression (le sens qu'on lui donne actuellement par opposition au sens figurant dans les dictionnaires).

Les traducteurs sont des langagiers qui doivent connaître le fonctionnement de la langue pour l'utiliser efficacement et produire des traductions fidèles et idiomatiques. Les corpus bilingues et unilingues font partie de l'arsenal du traducteur des temps modernes, tout comme les dictionnaires et les bases de données terminologiques. Ne sommes-nous pas chanceux d'avoir tous ces outils à notre disposition? ■

Glanure

*L'abonnement aux revues savantes porte sur les deux dernières années de publication (**barrière mobile** de deux ans) et celui des revues culturelles sur les trois dernières années de parution (**barrière mobile** de trois ans).*

Érudit, www.erudit.org



Barbara McClintock

The Word Geek

More on abbreviations

Despite dire predictions of the death of literacy, people are writing more than ever because of computers and social media. However, abbreviations spawned by the Internet and texting have evolved into *leetspeak* (from *elite speak*) for people in the know, which replaces letters by numbers or other characters. “Leet” or “1337” is another alphabet for the English language largely based on symbols, phonetics, hacker and video-gamer terms and substituting ASCII characters for letters, e.g.

ILU or 143 = I love you (1 = I is one letter; 4 = love is four letters; 3 = you is three letters);

182 = I hate you (uses phonetics; 8 sounds like hate).

So, *see you later*, *alligator* might be translated as *CUL8RA* or *CULA*.

Billet and bobettes

In the 2013 *Petit Robert*, there are several new social media terms such as *lol*, *ferme de contenus* (content farm) and *billet* (blog post). However, the *Petit Robert* has disappointingly accepted two alternate spellings of the English verb *tweet* rather than the Quebec creation *gazouiller*. This is also the case for the 2013 *Petit Larousse*, which includes *twitteur* and *twitteuse*, so one can now write “les twitteurs twittent,” or preferably *tweetent* because “twit” is a type of insult both in English and Quebec French.

To publicize its Quebecism entries, the *Petit Robert* has launched a charming advertising video (*publi-vidéo* in French and *publivideo* in Spanish) featuring Fred Pellerin. The Quebec storyteller

manages to link the *Petit Robert* to Bob and *bobettes*, which means underwear. A whimsical Fred Pellerin quote is also provided in the new entry for *bobettes*. In Belgium, *bobette* is the term used for designated driver.

Forensic accounting and the new Canadian CPA

In a bid to introduce a new, unified designation, the Chartered Accountants (CAs), Certified Management Accountants (CMAs) and Certified General Accountants (CGAs), Canada’s three legacy organizations, are debating adopting the same initials as the American Certified Public Accountants (CPAs), but with a Canadian twist: *Chartered Professional Accountant* / *Comptable professionnel agréé*. And to distinguish between those who audit and those who do not, an auditor in Quebec is now a *CPA auditor* / *CPA auditeur*. Quebec has taken the lead in adopting the unification, while the other provinces are still debating the issue, which is part of a movement to globalize designations. For example, the Certified Professional Forensic Accountant designation is recognized in both Canada and the United States according to the association’s website.¹ However, the most common Canadian designation is IFA for Investigative and Forensic Accounting or EJC in Quebec for *expert en juricomptabilité*.

Forensic linguistics in the news

Robert W. Shuy, author of *Creating Language Crimes*, is considered a pioneer in forensic linguistics. This growing field came into the public eye with the 1996 Unibomber case. Retired FBI forensic linguist James Fitzgerald

studied samples of Ted Kaczynski’s writing and discovered similarities between his unique writing style and the Unibomber’s manifesto.² Forensic linguists analyze texts, such as suicide notes and emails, to try to find clues about the writers who leave linguistic fingerprints or markers.

The Word Geek’s enquiries have resulted in new records in *TERMIUM Plus*[®] and the *Grand dictionnaire terminologique* (Office québécois de la langue française). The main entry is *linguistique judiciaire*, which was recommended to me by a terminologist at the Translation Bureau. The OQLF also accepts *linguistique légale* as a synonym. The occupation may be referred to as *linguiste judiciaire* or *linguiste légiste*. The latter job title is modelled on *médecin légiste*, and it should be noted that the word *légiste* should only be used for people in a legal context.*

The universal language of sleuthing

To end on a note of levity, I recently noticed an intriguing ad for the second season of the hit BBC television series: *Sherlock*, *saison 2: un final qui vous scotche au fauteuil*.³ The image of Sherlock sitting in a chair swirling a glass of Scotch came to mind. Although it looks English, *scotcher* is a verb that the French formed from the 3M Scotch Tape brand name. It wasn’t a fluke because I also read the expression in the French translation of Swedish author Stieg Larsson’s third Millennium novel, “*À un moment donné, quand j’avais toujours la bouche scotchée...*”⁴ To translate that phrase, I would definitely prefer that strong

* Thanks to Jocelyne Bougie (OQLF), Louise L’Écuyer (Translation Bureau) and especially Susan Mott, C. Tr.



Fanny Vittecoq

La petite histoire d'une expression

Se faire l'avocat du diable

À partir de 1587 et jusqu'à récemment, l'avocat du diable était le religieux de l'Église catholique romaine chargé de trouver des arguments contre la canonisation d'un candidat. Son rôle était de rechercher les « mauvaises actions » que cette personne pouvait avoir commises (signes de l'influence du diable sur son comportement) et de mettre en doute ses mérites. Il fallait s'assurer que le candidat avait eu un comportement exemplaire et qu'il était digne d'être nommé saint. La fonction d'avocat du diable a été abolie en 1983 par le pape Jean-Paul II. Le terme *avocat du diable*, du latin *advocatus diaboli*, se rend en anglais par *devil's advocate*.

Un nouveau sens

L'expression *se faire l'avocat du diable* (ou *jouer l'avocat du diable*) serait apparue au milieu du 18^e siècle. Elle signifie « défendre une opinion contraire à celle de son interlocuteur ou de la majorité, ou une cause considérée comme mauvaise et difficile à défendre, sans pour autant y adhérer », « prendre malicieusement le contrepied d'une accusation, d'une critique ». On peut se faire l'avocat du diable pour différentes raisons, suivant le contexte.

Souvent, il s'agit d'une technique utilisée pour amener l'auditoire à considérer le point de vue des deux parties et à se forger une opinion objective et argumentée, ce qui permet d'enrichir le débat :

... la Fédération étudiante universitaire du Québec (FEUQ) a décidé d'inonder Twitter lors du premier débat des chefs présenté dimanche soir. Elle espère ainsi avoir pu se « **faire l'avocat du diable** » et avoir permis aux jeunes et aux moins jeunes d'observer la joute électorale sous un angle différent.

Le Devoir, 20 août 2012

On peut aussi se faire l'avocat du diable pour amener une personne à répondre elle-même à la question qu'elle a posée ou pour définir clairement les positions de l'initiateur du débat :

J'aimerais en quelque sorte **me faire l'avocat du diable** et vous poser des questions qui, sans nécessairement refléter mes vues sur la question, me donneront une idée de ce à quoi vous faites face quand vous parlez de droits d'auteur.

Témoignages du Comité permanent du patrimoine canadien, 20 avril 2010

Enfin, on qualifiera d'*avocat du diable* celui qui défend une cause choquante ou amoral, quasi perdue d'avance, ou une personne dont la culpabilité est certaine :

[La présidente de l'Union pour les droits des fumeurs adultes] a conscience de se « **faire l'avocat du diable** », alors qu'en France 73 000 personnes meurent chaque année du tabac, mais veut que « lors des débats autour du tabac, la parole ne soit pas donnée qu'aux anti-tabac ».

L'Express, 29 mai 2012 ■

► Suite de la page 12

Canadian symbol—duct tape. You may recall the duct tape incident in *The Girl Who Kicked the Hornet's Nest* when Salander's serious wounds were cleverly “bandaged with duct tape [that] kept bacteria out and blood in.” *Duct-tape* is becoming increasingly popular as a verb, and I recommend it

as a translation for *scotcher* if you need a more colourful verb than *tape*. ■

Notes

1 Institute of Certified Forensic Accountants, <http://www.forensicglobal.org/>.

2 Jack Hitt, “Can linguists solve crimes that stump the police?” *The New Yorker*, July 23, 2012, http://www.newyorker.com/reporting/2012/07/23/120723fa_fact_hitt.

3 Delphine Rivet, *Reviewer.fr*, January 16, 2012, <http://www.reviewer.fr/dossiers/series/9628/sherlock-saison-2-final-scotche-fauteuil.html>.

4 *La reine dans le palais des courants d'air*, Actes Sud, 2007, p. 414.



À travers le prisme de l'histoire

Through the Lens of History

Jean Delisle, MSRC, et Dmitry Shatalov

Translation: Emma Harries

Joseph de Maistre ou Alexandre Pouchkine? La confusion de *Babel*

L'art de citer à bon escient obéit aux mêmes règles de rigueur et d'exactitude que l'art d'écrire. La citation, ce discours rapporté, remplit plusieurs fonctions, dont celles qui consistent à invoquer une autorité à l'appui d'une argumentation, à exprimer une pensée dans une formule frappante, à agrémenter une conversation, à illustrer une opinion personnelle. Souvent ornement littéraire, elle est toujours une référence.

Les ennemis de la citation

Combien d'auteurs ont déformé ou tronqué les extraits qu'ils ont cités de mémoire. Les pires ennemis de la citation sont ceux qui, par paresse, ne vérifient pas leurs sources ou citent de deuxième, de troisième, voire de quatrième main.

La citation souffre d'une autre tare : l'erreur d'attribution. C'est Horace qui se voit créditer d'un passage puisé chez Quintilien, ou Madame de Sévigné à qui l'on attribue ce qui appartient à Madame de La Fayette. De telles bévues sont plus fréquentes qu'on le croit.

Ces négligences font en sorte que la citation a mauvaise réputation. On s'en méfie tout autant que d'une traduction que l'on soupçonne d'être infidèle. C'est ce qui a fait dire à l'académicien Émile Faguet (1847–1916) que « le moyen infaillible de rajeunir une citation est de la faire exacte* ».

Une citation en quête d'auteur

Une citation sur la traduction est particulièrement intéressante à tous égards : « Les traducteurs sont les chevaux de trait de la civilisation. » On ne s'entend ni sur la paternité ni sur la formulation française exacte de cette affirmation. Certains auteurs l'attribuent à Joseph de Maistre (1753–1821), d'autres à Alexandre Pouchkine** (1799–1837). Qui a raison, qui a tort? Pouchkine aurait-il traduit cette réflexion

* Boutade rapportée par André Chaumeix dans son discours de réception à l'Académie française, le 30 avril 1931.

** Le poète russe avait des liens de parenté avec de Maistre. Le frère de ce dernier, Xavier, avait épousé Sofia Zagrijskaïa, tante de la femme de Pouchkine.

Joseph de Maistre or Alexander Pushkin? The confusion caused by *Babel*

The art of quoting properly requires as much rigour and precision as the art of writing. A quotation—the reproduction of another's words—serves many purposes, such as invoking an authority in support of an argument, expressing an idea in a striking way, enlivening a conversation, or illustrating a personal opinion. Although often a literary embellishment, a quote is always a reference.

Those who undermine the art of quoting

So many writers have misquoted or shortened wording they are citing from memory. The most insidious offenders are those who, through sheer laziness, cite without checking the source or cite second-, third- or even fourth-hand information.

Quotes can be negatively affected by another vice: misattribution. Horace has been credited with a passage by Quintilianus, and Madame de La Fayette's words have been attributed to Madame de Sévigné. Such blunders are more common than you would think.

This carelessness means that quotes have a bad reputation. People distrust quotes as much as they do a translation they suspect of being inaccurate. This phenomenon caused academician Émile Faguet (1847–1916) to say that “the foolproof way to breathe new life into a quote is to make it accurate [translation].”*

A quote in search of an author

The following quote deals with translation, which makes it particularly interesting in many respects: “*Les traducteurs sont les chevaux de trait de la civilisation*,” meaning that translators are the workhorses or draft horses of civilization. There is a lack of agreement on both the origin and the correct French wording of this statement. Some writers attribute it to Joseph de Maistre (1753–1821), others to Alexander Pushkin**

* This witticism was quoted by André Chaumeix in his speech on his election to the Académie française on April 30, 1931.

** The Russian poet was related to de Maistre. The latter's brother, Xavier, married Sofia Zagrijskaïa, Pushkin's wife's aunt.

de l'écrivain et philosophe français, comme certains le pensent? Pour élucider cette énigme, il nous faut remonter à 1955.

Cette année-là, dans son texte de présentation de la revue *Babel* qu'il porte sur les fonts baptismaux, le président de la Fédération internationale des traducteurs (FIT), Pierre-François Caillé, écrit : « Joseph de Maistre a dit que les traducteurs “étaient les chevaux de trait de la civilisation” ». Le citateur reste muet, cependant, sur la source de cet extrait. Sauf erreur, il est le premier à l'attribuer à J. de Maistre. Il le fait dans une revue publiée avec le concours de l'UNESCO et diffusée dans le monde entier à une époque où l'on compte sur les doigts d'une main les revues consacrées à la traduction.

Homme de lettres cultivé et admiré de tous, Pierre-François Caillé (1907–1979) jouit d'un prestige considérable et d'une immense crédibilité². On lui doit le doublage et le sous-titrage de plus de trois cents films. Toute sa vie, il s'est fait l'ardent promoteur du mouvement mondial de reconnaissance des traducteurs et le défenseur infatigable de leurs droits. Cofondateur de la Société française des traducteurs (1947), il a aussi fondé la Fédération internationale des traducteurs (1953) de même que son organe d'information, *Babel* (1954)*.

En 1984, le texte de P.-F. Caillé est publié de nouveau intégralement dans *Babel* à l'occasion du trentième anniversaire de la FIT³, ce qui a sans doute renforcé la conviction que la citation est de Joseph de Maistre.

Parmi les nombreux auteurs qui ont repris cette citation croyant, en toute bonne foi, qu'elle était de la plume de J. de Maistre, Henri Van Hoof figure certainement en tête de liste. Il la cite dans un article paru dans les revues *Babel* et *Meta*⁴ en 1990, en exergue de son *Histoire de la traduction en Occident*⁵ en 1991 et dans l'avant-propos de son *Dictionnaire universel des traducteurs*⁶ en 1993.

La citation figure en décembre 1990 dans la revue *Van Taal Tot Taal* (Pays-Bas), et Frederick Mostert la cite à son tour dans *Language Today* sept ans plus tard. Dans ses *Souvenirs d'un traducteur*⁷, Edmond Tupija l'attribue lui aussi à J. de Maistre,

(1799–1837). Who is right, and who is wrong? Could Pushkin have been translating the words of the French writer and philosopher, as some believe? To solve this mystery, we need to go back to 1955.

That year, in his article introducing the first issue of the new journal *Babel*, the President of the International Federation of Translators (FIT), Pierre-François Caillé, stated that according to Joseph de Maistre, translators are the “chevaux de trait de la civilisation” (draft horses of civilization).¹ However, Caillé remains silent as to the source of this quote. If we are not mistaken, he is the first to attribute it to de Maistre. He does so in a journal published with the assistance of UNESCO and distributed around the world, at a time when you could count the number of journals devoted to translation on the fingers of one hand.



Pierre-François Caillé

A cultivated man of letters who was admired by all, Pierre-François Caillé (1907–1979) enjoyed considerable prestige and immense credibility.² We owe the dubbing and subtitling of over 300 films to him. Throughout his life, he was an ardent promoter of the global movement to recognize translators and a tireless advocate of their rights. In addition to co-founding the Société française des traducteurs (1947), he founded the International Federation of Translators (1953) and its publication, *Babel* (1954)*.

In 1984, to mark the 30th anniversary of FIT, Caillé's article was once again published in full in *Babel*.³ This no

doubt reinforced the belief that the quote is Joseph de Maistre's.

Among the many writers who have reproduced this quote, believing in good faith that it was indeed penned by de Maistre, Henri Van Hoof would definitely be at the top of the list. He cites it in an article that appeared in the journals *Babel* and *Meta*⁴ in 1990 and uses it as the epigraph for his *Histoire de la traduction en Occident*⁵ in 1991 and in the foreword to his *Dictionnaire universel des traducteurs*⁶ in 1993.

The quote appeared in the Dutch journal *Van Taal Tot Taal* in December 1990, and Frederick Mostert cited it in *Language Today* seven years later. In his *Souvenirs d'un traducteur*,⁷ Edmond Tupija also attributed it to de Maistre,

* Il est aussi l'artisan de la *Charte du traducteur* (1963) et de la *Recommandation aux gouvernements de tous les pays membres de l'UNESCO de défendre les droits moraux et matériels des traducteurs, pour l'amélioration du statut juridique et social des traducteurs dans le monde*, adoptée à l'unanimité par la Dix-neuvième Conférence générale de l'UNESCO, à Nairobi, en 1976.

* He also penned the *Translator's Charter* (1963) and a recommendation to the governments of all the member countries of UNESCO to uphold the moral and material rights of translators so as to improve their legal and social status in the world, which was unanimously adopted by the Nineteenth Session of the General Conference of UNESCO, in Nairobi, in 1976.

tout comme Giovanni Dotoli, en 2003 : « Les traductions [sic] sont les chevaux de trait de la civilisation⁸. » L'année suivante, elle est placée en épigraphe dans la revue espagnole *Hieronymus Complutensis* (n° 11, p. 5).

Une traduction?

Les auteurs russes attribuent normalement cette citation à Pouchkine, mais d'autres, influencés sans doute par les articles de Caillé et de Van Hoof, prétendent qu'il s'agit d'une pensée de J. de Maistre que Pouchkine aurait simplement traduite. L'un d'eux est le traducteur et historien de la traduction réputé, Iouri Levine, ancien chercheur principal à la Maison Pouchkine (Saint-Petersbourg), récipiendaire d'un doctorat honorifique de l'Université d'Oxford et membre correspondant de l'Académie britannique. Sa renommée en Russie est comparable à celle qu'a connue en son temps P.-F. Caillé à l'échelle internationale. Levine a prétendu, en 1962, dans un article paru dans *L'art de la traduction* (en russe), que la citation de Pouchkine est la « traduction » d'une « phrase ironique » de Joseph de Maistre⁹. Comparer les traducteurs à des chevaux, laisse-t-il sous-entendre, c'est montrer l'infériorité de leur statut et le caractère ennuyeux de leur travail.

Anatoli Mamonov attribue lui aussi la citation à de Maistre dans *Pouchkine au Japon*¹⁰ (1984), tout comme le directeur de l'École supérieure de traduction de l'Université de Moscou, Nikolai Garbovski. Dans son manuel *Théorie de la traduction*¹¹ (2004, 2^e éd. 2007), ce dernier consacre trois pages à expliquer les raisons qui lui font croire que Pouchkine a traduit de Maistre. Ses seules sources, toutefois, sont l'*Histoire de la traduction* de Van Hoof et l'article de Levine.

Garbovski prétend que cette pensée figure dans *Les soirées de Saint-Petersbourg*, publiées en France l'année de la mort de J. de Maistre. Cette œuvre ne renferme pourtant pas la moindre trace du passage « chevaux de trait de la civilisation ». Il remarque que le mot « trait » pouvait signifier « lien, intermédiaire » en français et conclut que почтовые лошади (chevaux de poste) est une variante acceptable de « chevaux de trait » (p. 141); il estime donc que Pouchkine a fait une bonne traduction.

as did Giovanni Dotoli, in 2003: "Translations [sic] are the draft horses of civilization [translation]."⁸ The next year, the quote appeared as an epigraph in the Spanish journal *Hieronymus Complutensis* (No. 11, p. 5).

A translation?

Russian writers usually attribute this quote to Pushkin, but other writers, no doubt influenced by Caillé's and Van Hoof's articles, claim that it is a statement made by de Maistre that Pushkin simply translated. One such writer is translator and noted translation historian Yuri Levin, a former leading research scholar at Pushkin House in St. Petersburg, who received an honorary doctorate from the University of Oxford and is a corresponding fellow of the British Academy. His reputation in Russia is comparable to the international renown that Caillé enjoyed in his day. In 1962, in an article that appeared in *The Art of Translation* (in Russian), Levin claimed that Pushkin's quote is a "translation" of an "ironic statement" by Joseph de Maistre.⁹ He thus implies that comparing translators to horses illustrates their inferior status and the tedious nature of their work.



Joseph de Maistre

Anatoli Mamonov also attributes the quote to de Maistre in *Pushkin in Japan*¹⁰ (1984), as does Nikolai Garbovsky, Dean of the School of Translation at Moscow State University. In his manual *Theory of Translation*¹¹ (2004, 2nd ed. 2007), Garbovsky devotes three pages to explaining why he believes it is a translation by Pushkin of the words of de Maistre. Yet his only sources are Van Hoof's *Histoire de la traduction* and Levin's article.

Garbovsky claims that the quote appears in *Les soirées de Saint-Petersbourg*, which was published in France the year that de Maistre died. However, this publication does not contain anything remotely

resembling the passage "chevaux de trait de la civilisation." He notes that the French word *trait* could mean "link" or "intermediary" here, concluding that почтовые лошади (meaning *chevaux de poste* or "post-horses," a term for horses kept at a post station for use by mail carriers or for hire by travellers) would be an acceptable variant of *chevaux de trait* (p. 141). He therefore thinks that Pushkin produced an accurate translation.

Enfin, dans un article de la revue de l'Université de Moscou¹² (2011), une collègue de Garbovski, Olga Kostikova, prétend, elle aussi, que Pouchkine a traduit de Maistre.

Joseph de Maistre, traducteur

Aucun des auteurs mentionnés ci-dessus n'a eu le souci de vérifier la source originale de la citation. Tous sans exception tiennent pour acquis qu'elle est de Joseph de Maistre. Or, le dépouillement systématique des quatorze tomes des *Œuvres complètes*¹³ du comte ainsi que la consultation de plusieurs spécialistes* n'ont pas permis de le confirmer : la citation est introuvable chez cet auteur.

Pourtant, la traduction n'est pas pour de Maistre une activité totalement inconnue. En 1816, en effet, il publie une version française du traité de Plutarque, *Sur les délais de la justice divine dans la punition des coupables*¹⁴. Dans sa préface, il dit de la traduction : « [C]haque peuple a sa langue philosophique, qu'il n'est pas du tout aisé de traduire dans une autre » (p. 13). Ses considérations générales sur la traduction se limitent à ce truisme.

Avant 1955

Avant la publication de l'article de P.-F. Caillé dans *Babel*, c'est pourtant à Pouchkine que l'on attribue la citation, bien que les versions françaises diffèrent. Nous y reviendrons. Ainsi, en 1886, le vicomte Eugène-Melchior de Vogüé (1848–1910) écrit dans l'avant-propos de son essai sur *Le roman russe* : « Pouchkine appelle quelque part les traducteurs “les chevaux de renfort de la civilisation”¹⁵. »

Dans un numéro de la revue *Belgique artistique et littéraire* datant de 1912, le professeur et futur académicien belge Albert Counson (1880–1933) écrit : « Les traducteurs sont les chevaux de relais de la civilisation, disait un Russe¹⁶. » Ce Russe ne peut être que Pouchkine.

En 1949, dans une publication de l'UNESCO, Wladimir Weidlé rapporte les propos de celui dont on dit qu'il est le « plus français des poètes russes » : « “Les traducteurs, disait-il, sont les chevaux de poste de la civilisation”, et il ne dédaigna pas de s'atteler, à la suite de Joukovski, au lourd véhicule des littératures étrangères¹⁷. »

Lastly, in a 2011 article in Moscow State University's journal,¹² one of Garbovsky's colleagues, Olga Kostikova, also claimed that Pushkin's quote was a translation of de Maistre's words.

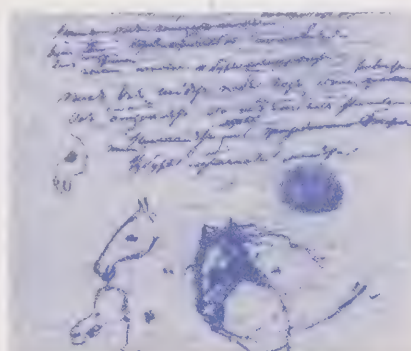
Joseph de Maistre, translator

None of the writers mentioned above took the trouble to check the original source of the quote. Each and every one of them took it for granted that the quote is Joseph de Maistre's. However, after combing through the 14 tomes of the Count's *Œuvres complètes* (*Complete Works*)¹³ and consulting with several specialists,* we could not confirm this assertion. There is no trace of this quote anywhere in de Maistre's works.

That being said, de Maistre was not completely unfamiliar with translation. In 1816, he published a French translation of Plutarch's treatise *On the Delay of Divine Justice in the Punishment of the Guilty*.¹⁴ In his preface, he states with respect to translation that every people has its own philosophical language that is not at all easy to translate into another language (p. 13). His general thoughts on translation are limited to this truism.

Prior to 1955

Before Caillé's article appeared in *Babel*, our famous quote was attributed to Pushkin—although it had differing French versions. We'll come back to that later. In 1886, Viscount Eugène-Melchior de Vogüé (1848–1910) wrote in the foreword to his essay *The Russian Novel* that Pushkin somewhere (i.e. in an unspecified source) calls translators the “chevaux de renfort de la civilisation”¹⁵ (cock-horses of civilization).



Croquis de chevaux réalisés par Pouchkine

Sketch of horses by Pushkin

In a 1912 issue of the journal *Belgique artistique et littéraire*, Belgian professor and future academician Albert Counson (1880–1933) wrote that according to a Russian, translators are the “chevaux de relais” (relay horses, meaning post-horses) of civilization.¹⁶ There is no doubt that this unnamed Russian was Pushkin.

In a 1949 UNESCO publication, Wladimir Weidlé quotes the man who is said to be “the most French of all the Russian poets,” as follows: “‘Translators,’ he [Pushkin] said, ‘are the post-horses of civilization’; and he did not scorn to harness himself, after Zhukovski, to the heavy vehicle of foreign literature.”¹⁷

* Nous exprimons nos remerciements à Richard Lebrun, Carolina Armenteros, Maria Degtiariova, Vera Miltchina et Gennadi Samouilov.

* We would like to thank Richard Lebrun, Carolina Armenteros, Maria Degtiariova, Vera Miltchina and Gennadi Samouilov.

Loin de se désintéresser de la traduction, Pouchkine a consacré beaucoup d'énergie à cette activité. Il a traduit des poèmes de Chénier, Parny et Voltaire; Alfieri et l'Arioste; Mickiewicz; Catulle, Horace et Juvénal; Byron, Coleridge, Cornwall, Shakespeare et Wilson. Il a aussi transposé en russe des poèmes grecs et des chansons folkloriques serbes à partir du français, pratique courante à l'époque.

Il n'est pas improbable même que l'usage d'une langue intermédiaire lui ait inspiré sa métaphore du cheval de poste : plusieurs fois durant leurs périple, les voyageurs louaient des chevaux aux postes de relais pour poursuivre leur route. De même, chaque fois qu'une œuvre est traduite dans une nouvelle langue, elle entame une autre étape de son voyage littéraire universel, ce qui marque un progrès pour une civilisation. On peut penser que c'est ce que Pouchkine laisse entendre par cette métaphore.

La véritable source : 1830

Les auteurs qui attribuent la paternité de la citation étudiée à Pouchkine sont plus près de la vérité que ceux qui croient qu'elle est de Joseph de Maistre.

En analysant les manuscrits de Pouchkine, Ilia Chliapkin a montré que le poète a rédigé cet apophtegme sur le brouillon de la 37^e strophe du 8^e chapitre d'*Eugène Onéguine* en septembre 1830^{*18}. La traduction occupe alors les pensées de Pouchkine, car à la 35^e strophe, il vient de faire l'énumération de plusieurs auteurs qu'*Onéguine* lisait en version française¹⁹.

En outre, il griffonne cette phrase, que l'on voit en bas à gauche sur le fragment du facsimilé du manuscrit²⁰ (voir p. 19), au moment où il compose « Le maître de poste » et place en épigraphe de cette nouvelle deux vers du poème « Le relais de poste » de son ami Piotr Viazemski. Dans ce poème, il est dit que les voyageurs en Russie doivent souvent attendre aux relais avant d'obtenir des chevaux frais. Par sa métaphore, Pouchkine laisse peut-être entendre également que les lecteurs doivent patienter longtemps avant de pouvoir lire dans leur langue les œuvres étrangères.

Ajoutons, enfin, qu'en janvier de la même année, Pouchkine avait publié deux recensions de traductions : l'*Iliade* traduit par Nikolai Gneditch et *Adolphe* de Benjamin Constant, traduit par Piotr Viazemski. Le moins que l'on puisse dire est que tout au long de l'année 1830 la traduction a été bien présente à l'esprit de Pouchkine et lui a très certainement inspiré sa célèbre phrase.

Far from being disinterested in translation, Pushkin devoted a great deal of energy to this activity. He translated poems by Chénier, Parny and Voltaire; Alfieri and Ariosto; Mickiewicz; Catullus, Horace and Juvenal; and Byron, Coleridge, Cornwall, Shakespeare and Wilson. He also rendered French translations of Greek poems and Serbian folk songs into Russian. Use of French as a bridge language was a common practice at the time.

It is even possible that his use of an intermediary language inspired his post-horse metaphor. Several times during a journey, a traveller would hire a horse at a post station for a section of the trip. Along the same lines, every time a piece of literature is translated into another language, it embarks upon a new stage in its international literary travels, which represents progress for that language's culture. One can imagine that this is what Pushkin was implying with his metaphor.

The real source: 1830

Those who attribute our famous quote to Pushkin are closer to the truth than those who believe it is Joseph de Maistre's.



Alexandre Pouchkine

Alexander Pushkin

During his analysis of Pushkin's manuscripts, Ilia Chliapkin found that the poet had written his now-famous quote on a rough draft of the 37th verse of the 8th chapter of *Eugene Onegin* in September 1830.^{*18} We know that translation was on Pushkin's mind at the time because in the 35th verse he lists several authors whom *Onegin* was reading in French.¹⁹

Furthermore, Pushkin scrawled his now-famous quote, as you can see in the lower left of the manuscript fragment (see p. 19),²⁰ when he was writing his short story "The Stationmaster," and entered two lines from his friend Pyotr Vyazemsky's poem "The Post Station" as the short story's epigraph. As the poem explains, travellers in Russia often had to wait at stations before obtaining fresh horses. Perhaps with his metaphor Pushkin is also implying that readers must wait a long time before being able to read foreign works in their own language.

Lastly, it should be noted that in January of the same year, Pushkin published two reviews of translations: the *Iliad* translated by Nikolai Gneditch and Benjamin Constant's *Adolphe*, translated by Pyotr Vyazemsky. At the very least one could say that in 1830, translation was often on Pushkin's mind and certainly inspired his famous quote.

* Le chercheur a observé que Pouchkine a fait une faute dans le mot почтовый (chevaux de poste), qu'il a écrit подчовый. Dans les premières éditions des œuvres de Pouchkine (de 1855 à 1931), ce mot a été remplacé par le synonyme подставный (chevaux de relais).

* The researcher noticed that Pushkin had misspelled почтовый (post-horse), which he had written as подчовый. In the early editions of Pushkin's works (from 1855 to 1931), this word was replaced with the synonym подставный (relay horse).

Considérations terminologiques

On aura noté que les traductions françaises se présentent sous plusieurs variantes : chevaux de trait, chevaux de poste, chevaux de renfort. Ces expressions ne sont pas synonymes. Un **cheval de trait** (draft horse [US], draught horse [GB]) est un cheval puissant et de grande taille sélectionné pour ses aptitudes à la traction d'instruments agricoles, de pièces d'artillerie ou de bateaux (halage). Le **cheval de poste** ou **cheval de relais** (post-horse) est un cheval frais loué aux voyageurs dans les relais de poste. Enfin, un **cheval de renfort** (cock-horse) est un cheval que l'on ajoutait à un attelage dans les endroits difficiles. Le côtier fournissait, montait, dirigeait et ramenait le cheval loué par le cocher.

Rendre à César...

Force est de reconnaître qu'il y a eu erreur sur la personne lorsque la citation d'Alexandre Pouchkine a été faussement attribuée à Joseph de Maistre à partir de 1955. De toute évidence, la méprise remonte à *Babel*.

Selon le *Dictionnaire de la langue de Pouchkine*²¹, le mot просвещение désigne à la fois une action « instruction » et un état « civilisation, culture ». Le *Dictionnaire russe-français* donne au mot просвещение les correspondants « lumières de l'esprit, civilisation, illumination et instruction »²². C'est ce qui explique les nombreuses variantes françaises citées plus haut. Dans les *Œuvres complètes* de Pouchkine publiées en 1958, Jacques Lépassier traduit cette phrase : « Les traducteurs sont les chevaux de poste de la culture »²³.

Le site Web de traduction Proz.com propose pas moins de quarante traductions de cette citation dans autant de langues²⁴, mais la version de départ « *Translators are the draught horses of civilization* » est inexacte : il faudrait lire *post-horses* au lieu de *draught horses*.

Enfin, la cause de l'erreur d'attribution réside peut-être dans le fait que Joseph de Maistre a passé plusieurs années en Russie et qu'il avait des liens familiaux avec Pouchkine. Il se rendit à Saint-Petersbourg en 1803 à titre de ministre plénipotentiaire du roi Victor-Emmanuel I^{er} de Sardaigne et y vécut jusqu'en 1817.

Terminological considerations

You have most likely noticed that the French translations contain variants of the same term: *chevaux de trait*, *chevaux de poste* and *chevaux de renfort*. However, these terms are not synonymous. A *cheval de trait* (draft horse [US], draught horse [GB]) was a large, strong horse selected for its ability to pull agricultural implements or artillery pieces or to tow boats.

A *cheval de poste* or *cheval de relais* (post-horse or relay horse) was a fresh horse that travellers hired at post stations. A *cheval de renfort* (cock-horse) was a horse that was added to a harness at difficult places during a trip. The cock-horse rider provided, mounted, lead and brought back the horse hired by the coachman.

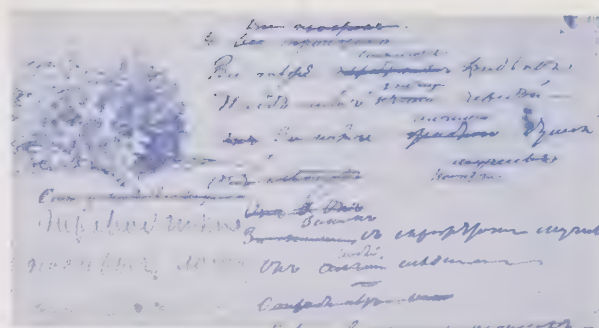
Rendering unto Caesar

It should be recognized that a mistake was made as to the author when Alexander Pushkin's quote was incorrectly attributed to Joseph de Maistre in 1955 and afterwards. Research indicates that the mistake originated with *Babel*.

According to the *Dictionary of the Language of Pushkin*,²¹ the word просвещение designates an action, "educational instruction," and, at the same time, a state, "civilization or culture." In the *French-Russian Dictionary*, the word просвещение corresponds to "enlightenment of mind," "civilization," "illumination" and "instruction."²² This explains the number of French variants cited above. For the *Œuvres complètes* (Complete Works) of Pushkin published in 1958, Jacques Lépassier produced the following translation: "Les traducteurs sont les chevaux de poste de la culture."²³

The translation website Proz.com provides no less than 40 translations of this quote in as many languages,²⁴ but the source-language version for the other translations, "Translators are the draught horses of civilization," is inaccurate. It should read "post-horses" where it states "draught horses."

Lastly, the misattribution could be due to the fact that Joseph de Maistre spent several years in Russia and was related to Pushkin. In 1803, he travelled to St. Petersburg as ambassador from Victor Emmanuel I, King of Sardinia, and he lived there until 1817.



Manuscrit de Pouchkine (fragment)

Pushkin's manuscript (fragment)



Autoportrait de Pouchkine sur un cheval

Self-portrait of Pushkin on a horse

Quoi qu'il en soit, loin d'être unique dans les annales de la traduction, ce cas nous rappelle que la plus grande prudence s'impose à l'égard des citations, surtout lorsque celles-ci ne sont pas rigoureusement référencées. Citer *textuellement* d'une *source originale* est une exigence à laquelle aucun auteur sérieux ne devrait se soustraire. Ce faisant, il rend à César... ■

Notes

- 1 « Avant-propos », *Babel*, vol. 1, n° 1, p. 3.
- 2 Voir *In memoriam Pierre-François Caillé (1907-1979)*, Sofia-Presse, 1981.
- 3 « Trente années. *In memoriam Pierre-François Caillé* », *Babel*, vol. 30, n° 3, p. 131-141.
- 4 « Traduction biblique et genèse linguistique », *Babel*, vol. 36, n° 1, p. 38; *Meta*, vol. 35, n° 4, p. 795.
- 5 Duculot, p. 5.
- 6 Slatkine, p. vii.
- 7 L'Harmattan, 2001, p. 234.
- 8 *Les traductions de l'italien en français au XVIII^e siècle*, BNF, 2003, t. 2, p. 7.
- 9 Юрий Левин, « Об историзме в подходе к истории перевода », *Мастерство перевода*, 1962-1963, p. 391.
- 10 Анатолий Мамонов, Пушкин в Японии, Москва, Наука, 1984, p. 217.
- 11 Николай Гарбовский, Теория перевода, Москва, МГУ [с.2004], 2007, p. 142.
- 12 Ольга Костикова, « История перевода: предмет, методология, место в науке о переводе », *Вестник МГУ*, серия 22, 2011, n° 2, p. 4.
- 13 Vitte et Perrussel, 1884-1886, 14 vol. sur Gallica : <http://gallica.bnf.fr>.
- 14 Lyon, impr. de Rusand; Paris, « Mémorial religieux, politique et littéraire », 1816, xvi-212 p.
- 15 E. Plon, Nourrit et Cie, p. iii.
- 16 « La Belgique romano-germanique », vol. 29, 1912, p. 7.
- 17 *Grands anniversaires: Pouchkine (1799-1837)*, UNESCO, 1949, p. 11.
- 18 Илья Шляпкин, Из неизданных бумаг А. С. Пушкина, СПб, 1903, p. 24-25.
- 19 Voir le commentaire de Vladimir Nabokov.
- 20 Александр Пушкин, Болдинские рукописи 1830 года, СПб, Альфарет, 2009, manuscript ПД 166. La phrase figure en bas à gauche.
- 21 Словарь языка Пушкина, Москва, 1956-1961.
- 22 Charles-Philippe Reiff, *Dictionnaire russe-français*, Saint-Petersbourg, 1835-1836, vol. 2, p. 817.
- 23 Publ. sous la dir. d'André Meynieux, André Bonne Éditeur, t. 3, 1958, p. 725.
- 24 « Quotation of the day – Verba Volant », http://www.proz.com/forum/literature_poetry/3205-quotation_of_the_day_verba_volant.html.

Be that as it may, far from being unique in the annals of translation, this case reminds us that the utmost care is required when it comes to citations, especially when they are not rigorously referenced. Citing *word for word* from an *original source* is a requirement with which all serious writers should comply. In doing so, they render unto Caesar.... ■

Notes

- 1 "Foreword," *Babel*, Vol. 1, No. 1, p. 3.
- 2 See *In memoriam Pierre-François Caillé (1907-1979)*, Sofia-Presse, 1981.
- 3 "Trente années. *In memoriam Pierre-François Caillé*," *Babel*, Vol. 30, No. 3, pp. 131-141.
- 4 "Traduction biblique et genèse linguistique," *Babel*, Vol. 36, No. 1, p. 38; *Meta*, Vol. 35, No. 4, p. 795.
- 5 Duculot; p. 5.
- 6 Slatkine, p. vii.
- 7 L'Harmattan, 2001, p. 234.
- 8 *Les traductions de l'italien en français au XVIII^e siècle*, BNF, 2003, Vol. 2, p. 7.
- 9 Юрий Левин, "Об историзме в подходе к истории перевода," *Мастерство перевода*, 1962-1963, p. 391.
10. Анатолий Мамонов, Пушкин в Японии, Москва, Наука, 1984, p. 217.
- 11 Николай Гарбовский, Теория перевода, Москва, МГУ [с. 2004], 2007, p. 142.
- 12 Ольга Костикова, "История перевода: предмет, методология, место в науке о переводе," *Вестник МГУ*, серия 22, 2011, No. 2, p. 4.
- 13 Vitte and Perrussel, 1884-1886, 14 vol., Gallica: <http://gallica.bnf.fr>.
- 14 Lyon, printed by Rusand; Paris, "Mémorial religieux, politique et littéraire," 1816, xvi-212 p.
- 15 E. Plon, Nourrit et Cie, p. iii.
- 16 "La Belgique romano-germanique," Vol. 29, 1912, p. 7.
- 17 *Great Anniversaries: Pushkin (1799-1837)*, UNESCO, 1949, p. 11.
- 18 Илья Шляпкин, Из неизданных бумаг А. С. Пушкина, СПб, 1903, pp. 24-25.
- 19 See the comment by Vladimir Nabokov.
- 20 Александр Пушкин, Болдинские рукописи 1830 года, СПб, Альфарет, 2009, manuscript ПД 166. The statement appears in the lower left.
- 21 Словарь языка Пушкина, Москва, 1956-1961.
- 22 Charles-Philippe Reiff, *Dictionnaire russe-français*, St. Petersburg, 1835-1836, Vol. 2, p. 817.
- 23 Published under the direction of André Meynieux, André Bonne Éditeur, Vol. 3, 1958, p. 725.
- 24 "Quotation of the day – Verba Volant," http://www.proz.com/forum/literature_poetry/3205-quotation_of_the_day_verba_volant.html.



Find the right words
ANYTIME, ANYWHERE
with

ourlanguages.gc.ca on the go!

www.ourlanguages.gc.ca/app-mobile

El Rincón Español

Irma Nunan

Discapacidad auditiva



La pérdida de la capacidad auditiva, ya sea total o parcial, conlleva trastornos fisiológicos y psicológicos que pueden resultar en una grave discapacidad para la comunicación diaria con los demás, la adquisición del lenguaje y/o el rendimiento laboral. En el documento de Clasificación Internacional de Deficiencias, Discapacidades y Minusvalías (CIDDM), la Organización Mundial de la Salud (OMS) define la discapacidad como

“toda restricción o ausencia (debida a una deficiencia) de la capacidad de realizar una actividad en la forma o dentro del margen que se considera normal para un ser humano”. Por lo tanto, cuando hablamos de **discapacidad auditiva** nos referimos a aquel estado en el cual existen trastornos o disminuciones en el funcionamiento auditivo así como dificultad para percibir el sonido, especialmente la intensidad y el tono del mismo. La discapacidad auditiva es algo más que la simple pérdida de audición (**deficiencia auditiva**), ya que en este último caso la persona puede continuar una vida normal, mientras que la persona con discapacidad auditiva requiere ayuda para comunicarse con los demás y su capacidad de aprendizaje lingüístico se ve afectada seriamente.

La discapacidad auditiva se suele clasificar en tres grupos; **hipoacusia**, **sordera** y **cofosis**, que a su vez pueden ser unilaterales (un solo oído) o bilaterales (ambos oídos). Cuando la deficiencia auditiva es menor de 70 decibelios se habla de hipoacusia. Las personas con hipoacusia habitualmente perciben el lenguaje oral y la mayoría de los sonidos ambientales a pesar de que su capacidad auditiva es deficiente. La sordera es una pérdida auditiva profunda, mayor de 70 decibelios, que impide la percepción del lenguaje oral y de los sonidos del entorno, por lo que las personas afectadas de sordera necesitan utilizar prótesis auditivas tales como los audífonos o **implantes cocleares** para mejorar su capacidad auditiva. Por último, la pérdida total de la audición se llama cofosis o anacusia.

Uno de los métodos para diagnosticar el grado y tipo de pérdida auditiva en una persona es la **audiometría**, la cual tiene como fin medir la agudeza auditiva de cada oído en relación con las diferentes frecuencias del sonido. Así, una persona con sordera puede tener problemas en la percepción correcta de la intensidad del sonido, que se mide en decibelios (dB), o bien en la frecuencia de sonidos relacionados con el lenguaje oral, y asimismo puede tener resultados distintos para cada oído. Dependiendo del grado de pérdida auditiva, ésta puede ser: leve (entre 20 y 40 dB); moderada (entre 41 y 70 dB); severa (entre 71 y 90 dB) o profunda (mayor a 90 decibelios).

De acuerdo al tiempo de adquisición, la pérdida auditiva puede ser prelocutiva, es decir, presente antes de que se haya desarrollado el lenguaje, postlocutiva, cuando la base lingüística está consolidada y perilocutiva, en el período de adquisición del lenguaje. Según la localización de la lesión en el oído, la pérdida de audición puede ser, de transmisión, cortical, mixta, unilateral y bilateral entre otras. Las infecciones del oído, traumas acústicos (ruidos ambientales), ototoxicidad, cierto tipo de enfermedades, edad avanzada, etcétera, son las causas más frecuentes para perder la audición. Como punto final, le recomendamos proteger sus oídos, evitar la exposición prolongada a sonidos con un volumen alto y llevar una vida lo más sana posible a fin de evitar enfermedades que puedan dañar su sistema auditivo.

A continuación le ofrecemos una lista trilingüe en inglés, francés y español de términos utilizados en el campo de la discapacidad auditiva. Si desea adquirir mayor información sobre dichos términos o bien sobre términos relacionados con otro campo, lo invitamos cordialmente a consultar **TERMIUM Plus®**, el banco de datos terminológicos y lingüísticos del Gobierno de Canadá, disponible de forma gratuita en Internet. ■

Glanure

*La bientraitance active : une démarche,
un choix de société*

Le Mouton noir, sept.-oct. 2012

ENGLISH	FRANÇAIS	ESPAÑOL
acquired deafness	surdité acquise (n.f.)	sordera adquirida (f.)
amusia	amusie tonale (n.f.)	amusia (f.)
anacusia	anacousie (n.f.)	anacusia (f.)
audiometer	audiomètre (n.m.)	audiómetro (m.)
audiometry	audiométrie (n.f.)	audiometría (f.)
audiphone	audiophone (n.m.)	audífono (m.)
auditory aphasia	aphasie auditive (n.f.)	afasia auditiva (f.)
bass deafness	surdité aux sons graves (n.f.)	sordera a tonos bajos (f.)
behind-the-ear hearing aid	contour d'oreille (n.m.)	audífono retroauricular (m.)
Békésy audiometry	audiométrie de Békésy (n.f.)	audiometria de Békésy (f.)
bilateral deafness	surdité bilatérale (n.f.)	sordera bilateral (f.)
blast deafness	surdité par déflagration (n.f.)	sordera por explosión (f.)
boilermakers' deafness	surdité des chaudronniers (n.f.)	sordera de los caldereros (f.)
central deafness	surdité centrale (n.f.)	sordera central (f.)
clinical diagnostic audiometer	audiomètre pour diagnostic clinique (n.m.)	audiómetro de diagnóstico clínico (m.)
cochlear implant	implant cochléaire (n.m.)	implante coclear (m.)
conductive deafness	surdité de transmission (n.f.)	sordera de transmisión (f.)
congenital deafness	surdité congénitale (n.f.)	sordera congénita (f.)
cortical deafness	surdité corticale (n.f.)	sordera cortical (f.)
deafness	surdité (n.f.)	sordera (f.)
evoked response audiometry	audiométrie électroencéphalographique (n.f.)	audiometría de respuesta evocada (f.)
hearing impairment	déficience auditive (n.f.)	deficiencia auditiva (f.)
hearing disability	incapacité auditive (n.f.)	discapacidad auditiva (f.)
hearing screening	dépistage auditif (n.m.)	despistaje auditivo (m.)
high frequency deafness	surdité aux sons aigus (n.f.)	sordera a los tonos altos (f.)
hypacusia	hypocousie (n.f.)	hipocousia (f.)
hysterical deafness	surdité hystérique (n.f.)	sordera histérica (f.)
industrial deafness	surdité industrielle (n.f.)	sordera industrial (f.)
mixed deafness	surdité mixte (n.f.)	sordera mixta (f.)
neurosensory hearing loss	perte d'audition neurosensorielle (n.f.)	sordera neurosensorial (f.)
nosocacusis	nosocousie (n.f.)	nosocousia (f.)
paracusis of Willis	paracousie de Willis (n.f.)	paracusia de Willis (f.)
pure-tone audiometer	audiomètre à sons purs (n.m.)	audiómetro de tono puro (m.)
socioacusis	socioacousie (n.f.)	socioacusia (f.)
unilateral deafness	surdité unilatérale (n.f.)	sordera unilateral (f.)

Bibliografía

Organización Mundial de la Salud. Discapacidades.
Internet. [http://www.who.int/topics/disabilities/es]. (20120909)
Organización Mundial de la Salud. Sordera y defectos de audición.
Internet. [http://www.who.int/mediacentre/factsheets]. (20120909)

Glanure

*Jacques Chirac, cédant aux pressions de Valéry Giscard d'Estaing et de Lionel Jospin, a **acté** la réduction du mandat présidentiel de sept à cinq ans.*

Le Point, 11 octobre 2012

How English has been shaped by French and other languages

Comment le français et d'autres langues ont façonné l'anglais

Emma Harries

Traduction : Joanie Ashby

Many of the most common English words used today are of Old English origin, but during the Middle Ages, French had an enormous impact on the language. What follows is a brief history.

The Celts

In the 400s, the Roman Empire was withdrawing from its province of Britannia as Germanic tribes—the Angles, the Saxons and the Jutes—were invading the island. The native people of Britain, the Celts, were killed in battle against the invaders, absorbed into the settling Anglo-Saxon population or forced to flee to the Scottish Highlands, the Isle of Man, the mountains of Wales, Cornwall in southwest England or Brittany on the continent. As a result, Celtic has left its imprint on English only in a number of place names.

The Anglo-Saxons and Old English

The Anglo-Saxons established a number of kingdoms whose inhabitants spoke various dialects of the same Germanic language referred to collectively as Old English. Interestingly, the regional variations of English spoken in England today correspond roughly to the borders of the Anglo-Saxon kingdoms.¹ One of these kingdoms, Northumbria, extended into Scotland, where its dialect of Old English evolved into Scots, the language of the Scottish lowlanders, which is preserved in such ballads as “Auld Lang Syne,” today sung on New Year’s Eve at the stroke of midnight.

The Anglo-Saxons did not keep records, but rather had oral traditions, although they did use the common Germanic alphabet, runes, for inscriptions. With the Christianization of the Anglo-Saxons by Irish missionaries came the appearance in English of a number of Latin words, such as *priest* and *monk*; however, words such as *god*, *heaven* and *hell* are of Germanic origin, as the Anglo-Saxons already had equivalent concepts in their culture.² *Easter* comes from a Germanic word for a pagan festival held in the spring in honour of Eostre, goddess of the dawn. The Christianized English also adopted the Latin alphabet used by the Irish monks and began to record their traditional stories, such as *Beowulf*.

Bon nombre des mots anglais les plus communément utilisés de nos jours dérivent du vieil anglais. Mais la langue anglaise a aussi subi, au Moyen Âge, une très forte influence du français. Voici un aperçu de l’histoire de la langue de Shakespeare.

Les Celtes

Dans les années 400, l’invasion des tribus germaniques – les Angles, les Saxons et les Jutes – a repoussé l’Empire romain hors de l’île de Bretagne. Premiers habitants de cette île, les Celtes n’ont eu d’autre choix que de se fondre à la population anglo-saxonne immigrante ou de fuir vers les Hautes Terres écossaises, l’île de Man, les montagnes du pays de Galles, Cornouailles dans le sud-ouest de l’Angleterre ou la Bretagne armoricaine sur le continent. D’autres sont morts en tentant de résister aux envahisseurs. C’est pourquoi seuls quelques noms de lieux témoignent de l’influence de la langue celtique sur l’anglais.

Les Anglo-Saxons et le vieil anglais

Les Anglo-Saxons ont fondé plusieurs royaumes où étaient parlés divers dialectes issus de la même langue germanique communément appelée « vieil anglais ». Fait intéressant, ces anciens royaumes anglo-saxons correspondent approximativement aux territoires actuels des différents dialectes régionaux parlés en Angleterre¹. Un de ces royaumes, Northumbrie, s’étendait jusqu’en Écosse, où le dialecte du vieil anglais est devenu l’écossais, langue des Écossais des Basses Terres. Cette langue est préservée dans des ballades telles que « Auld Lang Syne », aujourd’hui chantée lorsque sonnent les douze coups de minuit la veille du jour de l’An.

Peuple de tradition orale, les Anglo-Saxons ne transmettaient pas leur savoir par écrit. On sait toutefois qu’ils utilisaient l’alphabet germanique commun, les runes, pour les épitaphes, entre autres. Puis, la christianisation des Anglo-Saxons par des missionnaires irlandais a entraîné l’apparition de mots latins dans la langue anglaise, comme *priest* et *monk*. D’autres mots tels que *god*, *heaven* et *hell* sont d’origine germanique, car des concepts équivalents existaient déjà dans la culture anglo-saxonne². Le mot *Easter* est dérivé d’un mot germanique qui désignait un festival païen tenu au printemps en l’honneur d’Éostre, déesse de l’aube. À la suite de leur christianisation, les Anglo-Saxons ont adopté l’alphabet latin utilisé par les moines irlandais et ont commencé à consigner par écrit leurs contes traditionnels, comme *Beowulf*.

The Vikings

For over two centuries beginning in the late 700s, England was attacked, invaded and settled on numerous occasions by various Scandinavian tribes. The Vikings spoke Germanic dialects known collectively as Old Norse, which was closely related to Old English. Given the large-scale immigration of Norse-speaking peoples to England, the complex inflectional and gender systems of Old English began to be simplified, possibly to facilitate communication with the newcomers.³ As a result, with time, the Old English word for *woman* (*wif*) went from being gender-neutral to feminine, and the Old English words for *sun* (*sunne*) and *moon* (*môna*), which were feminine and masculine respectively (the opposite of the Romance languages), became gender-neutral.⁴ Those are just a few examples.

The Normans and Middle English

In 1066, William the Conqueror, Duke of Normandy, invaded the by-then unified kingdom of England and became king. Thus began the Middle English period. The Normans, meaning “Norse men,” were also of Scandinavian origin. Their ancestors had settled Normandy during the period of Viking expansion mentioned above. However, Normandy had since become a dukedom of France, and by the time of the Norman conquest of England, the Normans spoke French. Although France was named after the Franks, the Germanic tribe that had founded the kingdom, its language was largely Latin because its heartland, Gaul, had been a major province of the Roman Empire and its Celtic population had long since abandoned their native language.

In England, beginning with William the Conqueror and lasting approximately two centuries, the nobles and high-ranking members of the church and administration were French-speaking. Church and government business was conducted in Latin or French. The Magna Carta (1215), the first English charter of rights, was written, as its name suggests, in Latin. English monarchs spoke French as their first language until the late 1300s.⁵ Yet English remained the language of the people. Since the English were being ruled by French speakers, a large number of French words were absorbed into English. This explains why the commoners are said to have lived in *houses* and raised *oxen*, *sheep* and *swine* (all words of Old English origin) so that their masters, who lived in *mansions*, might eat *beef*, *mutton* and *pork* (all words of French origin). The Gallicism of using *you* instead of *thou* as a sign of deference was introduced into English during this period and became more widespread than in French.

Les Vikings

À compter de la fin des années 700 et pendant plus de deux siècles, divers peuples scandinaves ont attaqué, envahi et colonisé l'Angleterre. Les Vikings parlaient des dialectes germaniques connus sous le nom de « vieux norrois », langue très proche du vieil anglais. L'immigration massive de locuteurs du norrois en Angleterre a mené à la simplification des flexions complexes du vieil anglais, possiblement pour faciliter la communication avec les nouveaux arrivants³. Ainsi, au fil du temps, le mot signifiant « femme » en vieil anglais (*wif*) est passé du genre neutre au genre féminin. Les mots désignant le soleil (*sunne*) et la lune (*môna*) sont devenus neutres, alors qu'ils étaient respectivement féminin et masculin au départ⁴ (à l'opposé des langues romanes). Ce ne sont là que quelques exemples.

Les Normands et le moyen anglais

En 1066, Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, envahit les royaumes unifiés de l'Angleterre et devient roi. Cette conquête marque le début de la période du moyen anglais. Les Normands (« hommes du Nord ») étaient d'origine scandinave. Leurs ancêtres s'étaient établis en Normandie lors de la période d'invasion viking. Cependant, la Normandie était depuis devenue un duché de la France, et les Normands qui ont conquis l'Angleterre avaient comme langue le français. Bien que la France ait été nommée en l'honneur des Francs, le peuple germanique qui a fondé ce royaume, le latin y était la principale langue, car le centre en était la Gaule, province importante de l'Empire romain, dont les habitants d'origine celte avaient depuis longtemps abandonné leur langue première.

Pendant environ deux cents ans à partir de l'accession au trône de Guillaume le Conquérant, noblesse anglaise et hauts représentants de l'Église et du gouvernement ont parlé français. L'Église et le gouvernement menaient donc leurs affaires en français ou en latin. Comme son nom l'indique, la première charte de droits de l'Angleterre, la *Magna Carta* (1215), fut rédigée en latin. La première langue des monarques anglais fut le français jusqu'à la fin des années 1300⁵. L'anglais demeurait néanmoins la langue du peuple. Puisque le peuple anglais était gouverné par des dirigeants de langue française, une multitude de mots français ont été intégrés à la langue anglaise. C'est ce qui explique qu'on dise que le peuple vivait dans des *houses* et qu'il élevait des *oxen*, des *sheep* et des *swine* (mots provenant tous du vieil anglais), tandis que leurs maîtres vivaient dans des *mansions* et mangeaient du *beef*, du *mutton* et du *pork* (tous mots d'origine française). C'est pendant cette période qu'on a commencé à utiliser *you* plutôt que *thou* en signe de politesse. Ce gallicisme est devenu plus courant dans la langue anglaise qu'en français.

Furthermore, English spelling was changing as French scribes used French spelling for English words.⁶ For example, the letter “c” began to be used to represent both the “s” and the “k” sound in English, and the “u” sound was sometimes represented by an “o” under French influence, which may explain why *son* rhymes with *sun*.⁷ Later, English orthography was further complicated by changes in pronunciation that were not accompanied by changes in spelling.

In addition, the Old English inflectional system continued its slow decay during the Middle English period. A few Old English inflexions have survived, for example, *oxen*, the plural of *ox*, and *feet*, the plural of *foot*. However, by the end of this period, the Old English plural endings “s” and “es” had come to dominate, perhaps due to French influence.⁸ Few of the Old English strong verb conjugations—such as *shake*, *shook* and *shaken*—survived, whereas the Old English practice of conjugating weak verbs using either an “ed” or a “t,” as in *loved* or *spent*, became widespread.

In 1204, the King of England lost his Norman possessions to France. This loss initiated centuries of English–French rivalry, during which England attempted many times to regain its Norman possessions, going so far as to burn Joan of Arc at the stake in 1431 for heresy. Owing to this rivalry, the use of French in England began to be regarded as unpatriotic.⁹ Government affairs slowly began to be conducted in English. Furthermore, an English-speaking merchant class was forming and exerting its influence. By the time of Chaucer (c. 1343–1400), English was the official language of England, but it had changed so much that it barely resembled Old English.

The melding of Norman French and Old English had been so thorough that Modern English does not even appear to be a mixed language. For instance, no one notices that *beauty*, a word of French origin, is combined with an Old English suffix to produce *beautiful*, or that *eat*, an Old English verb, is combined with a French suffix to form *eatable*. Such hybrid words abound in Modern English.

The large number of French words in English means that the latter has a wealth of synonyms. The words of French origin tend to have more formal connotations, whereas the words of Old English origin often seem more vibrant. Consider the difference between *aid* and *help* or *solitary* and *lonely*—just two examples. This abundance of synonyms in English means that very precise shades of meaning can be conveyed depending on the choice of words.

Par ailleurs, l’orthographe anglaise s’est transformée, car les scribes français utilisaient celle de la langue de Molière pour écrire les mots anglais⁶. La lettre *c* a ainsi commencé à être utilisée pour transcrire les sons [s] et [k] en anglais. Sous l’influence du français, le son [u] était parfois représenté par la lettre *o*, ce qui pourrait expliquer pourquoi *son* rime avec *sun*⁷. Plus tard, des changements de prononciation viendront compliquer l’orthographe, mais sans changer la graphie des mots.

Les nombreuses flexions du vieil anglais ont continué leur lent déclin pendant la période du moyen anglais. Quelques-unes ont toutefois survécu, entre autres *oxen*, pluriel d’*ox*, et *feet*, pluriel de *foot*. Cependant, à la fin de la période du moyen anglais, l’habitude du vieil anglais d’indiquer le pluriel avec les suffixes *-s* et *-es* a prévalu, peut-être en raison de l’influence du français⁸. Seuls quelques modes de conjugaison des verbes forts du vieil anglais sont encore utilisés aujourd’hui (p. ex. *shake*, *shook* et *shaken*), tandis que la vieille façon de conjuguer les verbes faibles avec les suffixes *-ed* ou *-t* (p. ex. *loved* et *spent*) s’est répandue.

1204 : le roi d’Angleterre perd le territoire de la Normandie aux mains de la France, ce qui entraîne des siècles de rivalité entre Anglais et Français. L’Angleterre a tenté à maintes reprises de reconquérir la Normandie, allant jusqu’à condamner Jeanne d’Arc au bûcher en 1431 pour hérésie. En raison de cette rivalité, l’utilisation du français en Angleterre a commencé à être perçue comme antipatriotique⁹. L’anglais est lentement redevenu la langue des affaires gouvernementales. De plus, une classe marchande parlant anglais se développait et exerçait son influence. À l’époque de Chaucer (v. 1343–1400), l’anglais devint la langue officielle de l’Angleterre, mais il avait tellement changé qu’il ne ressemblait que très peu au vieil anglais.

La fusion du français normand et du vieil anglais a été si complète que l’anglais moderne ne semble même pas être une langue mixte. Personne ne remarque, par exemple, que *beautiful* résulte de la combinaison d’un mot d’origine française (*beauty*) et d’un suffixe du vieil anglais, ni que *eatable* provient de l’union d’un verbe du vieil anglais (*eat*) et d’un suffixe français. L’anglais moderne foisonne de tels mots hybrides.

Comme elle est composée d’une myriade de mots d’étymologie française, la langue anglaise regorge de synonymes. Les mots d’origine française appartiennent souvent au registre soutenu, et ceux tirés du vieil anglais semblent plus colorés. On peut constater cette différence dans les synonymes *aid* et *help*, ou *solitary* et *lonely*. Une telle abondance de synonymes permet de communiquer des nuances de sens très précises.

Modern English

The Modern English period, to which Shakespeare belongs, began during the Renaissance, a time when many words were borrowed into English from Greek and Latin. The discovery of the Americas ushered in an era of contact with and borrowing from languages spoken all over the globe, a trend that continues to this day.

Yet despite all these foreign influences, Modern English remains essentially a Germanic language. Although its vocabulary has multiplied since the 400s, most of the words used in English in informal exchanges today derive from Old English.¹⁰ It is estimated that over 80 per cent of the 1,000 most common Modern English words are of Old English origin.¹¹ The following is just a sample of these words: *heart, head, land, wood, hill, sun, moon, day, month, year, horse, cow, sheep, goose, hen, dog, fish, old, young, merry, greedy, sorry, bitter, sweet, love, care, have, be, do, say, speak, think, see, hear, eat, drink, bake, brew, jump, sing, swim, fight, shoot, win and sell*. Old English is essentially the nucleus around which Modern English has been built.

Furthermore, Old English literary traditions continue today. The Anglo-Saxon penchant for alliteration is still alive, as demonstrated by such expressions as “labour of love” or “dumb as a dodo.” The Old English practice of forming compounds also remains popular. In the 1800s, *output* and *moonlit* were coined by metal workers in northern England and by Tennyson respectively.¹² Furthermore, beginning in the late 1700s, the Romantic Movement in England was marked by a conscious revival of Old English. Therefore, the movement’s English literature has a much larger percentage of Old English words than was previously the fashion. For instance, the following passage from Wordsworth’s *Ode on the Intimations of Immortality* is composed entirely of words of Old English origin:¹³

*Our birth is but a sleep and a forgetting:
The soul that rises with us, our life’s Star,
Hath had elsewhere its setting
And cometh from afar.*

L’anglais moderne

La période de l’anglais moderne, à laquelle appartient Shakespeare, a débuté pendant la Renaissance, époque qui a vu la langue anglaise faire beaucoup d’emprunts au grec et au latin. À la suite de la découverte de l’Amérique, l’anglais a commencé à subir l’influence de langues des quatre coins du monde, tendance qui se poursuit aujourd’hui.

Malgré toutes ces influences étrangères, l’anglais moderne demeure une langue essentiellement germanique. Bien que son vocabulaire se soit multiplié depuis les années 400, la langue anglaise courante est aujourd’hui principalement composée de mots qui tirent leur origine du vieil anglais¹⁰. On estime que plus de 80 % des 1 000 mots les plus communs en anglais moderne dérivent du vieil anglais¹¹. Parmi ces mots, notons *heart, head, land, wood, hill, sun, moon, day, month, year, horse, cow, sheep, goose, hen, dog, fish, old, young, merry, greedy, sorry, bitter, sweet, love, care, have, be, do, say, speak, think, see, hear, eat, drink, bake, brew, jump, sing, swim, fight, shoot, win et sell*. Bref, le vieil anglais constitue l’assise sur laquelle repose l’anglais moderne.

Les traditions littéraires du vieil anglais, notamment l’utilisation d’allitérations, sont encore présentes de nos jours, comme le montrent les expressions *labour of love* et *dumb as a dodo*. La formation de mots composés est une pratique encore populaire qui date de la même période. Dans les années 1800, les mots *output* et *moonlit* ont été inventés par des forgerons du nord de l’Angleterre et par Tennyson, respectivement¹². Qui plus est, dès la fin des années 1700, le mouvement romantique en Angleterre a préconisé un retour du vieil anglais. Pour cette raison, les œuvres littéraires anglaises produites pendant cette période contiennent un pourcentage beaucoup plus élevé de mots tirés du vieil anglais qu’auparavant. Par exemple, le passage suivant du poème « *Ode on the Intimations of Immortality* » de Wordsworth n’est composé que de mots provenant du vieil anglais¹³ :

*Our birth is but a sleep and a forgetting:
The soul that rises with us, our life’s Star,
Hath had elsewhere its setting
And cometh from afar.*

Lasting influence

Old English remains central to how English is spoken today—both at an informal level and at the highest level. Yet French is very much a part of how English speakers communicate with each other. English legal and business jargons are heavily infused with words of French origin. A large number of plain English words, such as *beef*, *join* and *pass*, are also of French origin. Furthermore, the fact that many words of Old English origin have near equivalents of French origin contributes to the wealth of synonyms with varying connotations in English. French has therefore made a rich contribution to the English language. ■

Notes

- 1 Careca, Samuca (2007). *A History of English Language*, Anmol Publications, p. 119.
- 2 Careca, p. 199.
- 3 Weekley, Ernest (1952). *The English Language*, Andre Deutsch Ltd., p. 62; Brook, G. L. (1960). *A History of the English Language*, Andre Deutsch Ltd., p. 51.
- 4 Careca, p. 250; Weekley, p. 32; Brook, p. 51.
- 5 Careca, p. 125.
- 6 Bolton, W. F. (1982). *A Living Language*, Random House, pp. 143, 147; Brook, pp. 42, 50.
- 7 Emerson, Oliver (1972). *An Outline History of the English Language*, Lemma Publishing Corp., p. 73; Brook, p. 57.
- 8 Weekley, p. 67.
- 9 Careca, p. 129; Bolton, pp. 141-2.
- 10 Sheard, J. A. (1970). *The Words We Use*, Lowe and Brydone Printers Ltd., p. 324.
- 11 Slocum, Jonathan and Winfred P. Lehmann. Linguistics Research Centre, University of Texas at Austin, <http://www.utexas.edu/cola/centers/lrc/eiol/engol-0-X.html>, consulted August 4, 2012, last updated August 11, 2011.
- 12 Weekley, pp. 46, 95.
- 13 Weekley, p. 108.

Influence durable

Bien que la langue anglaise actuelle, tant familière que soutenue, dérive principalement du vieil anglais, le français a grandement influé sur la façon dont les anglophones communiquent entre eux. En anglais, les jargons juridique et commercial fourmillent de mots d'étymologie française. L'influence du français se fait aussi sentir dans de multiples mots anglais utilisés dans la vie de tous les jours, comme *beef*, *join* et *pass*. D'ailleurs, le fait qu'il existe des quasi-synonymes dérivés du français pour de nombreux mots provenant du vieil anglais explique la profusion de nuances de sens de l'anglais d'aujourd'hui. Il va sans dire que le français a apporté une grande contribution à la langue anglaise. ■

Notes

- 1 Samuca Careca, *A History of English Language*, Anmol Publications, 2007, p. 119.
- 2 *Ibid.*, p. 199.
- 3 Ernest Weekley, *The English Language*, Andre Deutsch Ltd., 1952, p. 62; G. L. Brook, *A History of the English Language*, Andre Deutsch Ltd., 1960, p. 51.
- 4 Samuca Careca, *op. cit.*, p. 250; Ernest Weekley, *op. cit.*, p. 32; G. L. Brook, *op. cit.*, p. 51.
- 5 Samuca Careca, *op. cit.*, p. 125.
- 6 W. F. Bolton, *A Living Language*, Random House, 1982, p. 143, 147; G. L. Brook, *op. cit.*, p. 42, 50.
- 7 Oliver Emerson, *An Outline History of the English Language*, Lemma Publishing Corp., 1972, p. 73; G. L. Brook, *op. cit.*, p. 57.
- 8 Ernest Weekley, *op. cit.*, p. 67.
- 9 Samuca Careca, *op. cit.*, p. 129; Bolton, *op. cit.*, p. 141, 142.
- 10 J. A. Sheard, *The Words We Use*, Lowe and Brydone Printers Ltd., 1970, p. 324.
- 11 Jonathan Slocum et Winfred P. Lehmann, *Old English Online* (en ligne), Linguistics Research Centre, University of Texas at Austin, mis à jour le 11 août 2011 (consulté le 4 août 2012), <http://www.utexas.edu/cola/centers/lrc/eiol/engol-0-X.html>.
- 12 Ernest Weekley, *op. cit.*, p. 46, 95.
- 13 Ernest Weekley, *op. cit.*, p. 108.

All the Buzz

A growing number of new businesses are...giving away their products and services free to build a customer base. Yet for some, the "freemium" strategy is turning out to be a costly trap, leaving them with higher operating costs and thousands of freeloaders.

The Wall Street Journal, August 22, 2012

Glanure

*Les **cache-ta-joie** de la révolution égyptienne qui craignent une montée de l'islamisme ne connaissent rien à ce pays.*

Claude Moniquet, Printemps arabe, printemps pourri



André Guyon

Translation: Tom Healy

Carnet Tech techno Files

La sécurité de vos données, ça vous intéresse?

En général, mes amis se sentent rassurés après qu'ils ont installé un antivirus sur leur ordinateur. J'aime bien leur demander alors s'ils ont aussi un logiciel qui les protège contre, par exemple, le vol d'identité. En effet, la sécurité de vos données, que vous le vouliez ou non, ça concerne aussi votre identité, et les crapules qui s'y intéressent feront tout ce que vous pouvez imaginer avec vos données personnelles. Et pire encore!

Loin de moi l'idée de vous faire peur. Je veux simplement vous aider à comprendre certains risques et vous suggérer des moyens pratico-pratiques de réduire ces risques. Hélas, en 2013, nous devons être vigilants non seulement au bureau, mais aussi à la maison, en voyage et avec notre téléphone. Mon nouvel ordiphone que j'adore contient plus de données personnelles que mon ordinateur à la maison, y compris le détail de mes allées et venues.

Voici, pour vous aider à comprendre, une analogie amusante : les insectes ou les rongeurs qui s'introduisent dans nos maisons. Ils ont un motif pour entrer : se nourrir, trouver refuge pour l'hiver, dénicher un endroit pour se reproduire, etc. Comment s'y prennent-ils? Ils pénètrent dans notre intimité par des trous dans la structure ou se font transporter à l'intérieur des murs à notre insu.

La vermine informatique aussi veut s'introduire dans votre intimité pour s'alimenter de vos données personnelles, qui lui serviront à vous voler ou à voler vos amis et connaissances. D'autres fois, elle cherche à prendre le contrôle de votre réseau sans fil ou de vos ordinateurs pour perpétrer des actes criminels. Vous servez alors de bouclier entre elle et la police : c'est vous qui auriez à répondre des crimes qui sont passés par chez vous.

Un cybercriminel peut facilement disposer de milliers d'ordinateurs « esclaves » à partir desquels des processus automatisés lui permettent de grossir en continu son armée de robots malfaisants.

Les réseaux sans fil prolifèrent. C'est un peu comme si nos maisons étaient pleines de trous assez grands pour laisser entrer un tas de petits animaux nuisibles.

Are you concerned about data security?

My friends usually feel safe when they've installed anti-virus software on their computers. I like to ask them whether they also have software to protect themselves against identity theft, for example. Indeed, whether you like it or not, the security of your data also concerns your identity, and criminals who get their hands on your personal information will do anything you could imagine with it. And things that you could not even conceive of!

I'm not trying to scare you. I'd just like to help you understand certain risks and give you a few practical tips on how to reduce them. Unfortunately, in 2013, we have to be vigilant not only at the office but also at home, when travelling and with our telephones. My new smart phone, which I love, contains more of my personal information than my home computer, including information on my comings and goings.

To illustrate what I mean, I'll share an amusing analogy. The insects and rodents that invade homes have reasons for entering them. They want to find food, shelter in the winter, a place to reproduce and so on. How do they manage to do this? They invade through openings in the building structure and get into walls without being detected.

Cybervermin also invade your privacy. They devour your personal information, which they use to steal from you, your friends and your acquaintances. Sometimes they try to take control of your wireless network or your computers to commit criminal acts. You could be used as a buffer between them and the police, and you could end up being accused of crimes perpetrated through your computer system.

Cybercriminals can easily access thousands of slave computers whose automated processes can be used to continually expand their army of malware bots.

Wireless networks are proliferating. It's a bit like our homes being full of openings big enough to let all kinds of small harmful animals get in.

Les routeurs

Les routeurs viennent avec une protection minimale qui crée un faux sentiment de sécurité. Je vais vous raconter quelques mésaventures.

Un beau jour, j'arrive chez moi avec un routeur tout neuf qui vient de mon fournisseur d'accès Internet. Il est muni d'un mot de passe inscrit sous l'appareil. Je me connecte au réseau par satellite et... je constate qu'il y a déjà un intrus sur mon réseau. Il se trouve là, peut-être même à son insu. Je venais tout juste de connecter l'appareil. Comme je vis presque en milieu rural, seulement quatre ou cinq maisons près de chez moi peuvent « voir » mon réseau. C'est donc dire que :

- Le niveau de sécurité était trop faible.
- Le mot de passe par défaut était trop court, bien que pratiquement impossible à mémoriser.

Qu'est-ce que cela signifie? Sans le bon niveau de sécurité et sans un bon mot de passe, le routeur est une passoire.

Quelques solutions concrètes

1. Choisissez le niveau de sécurité le plus récent, à savoir WPA-2 ou WPA (*Wi-Fi Protected Access*), au pis-aller. Si vous voulez vivre ma mésaventure, choisissez WEP (*Wired Equivalent Privacy*)*.
2. Créez un mot de passe aussi long que possible qui contient :
 - Au moins une lettre majuscule
 - Au moins une lettre minuscule
 - Au moins un chiffre
 - Au moins un caractère spécial qui n'est ni une lettre ni un chiffre
3. Créez un mot de passe facile à retenir. Sinon, vous allez l'écrire sur un bout de papier**.

Le problème, même si vous êtes plus jeune que moi, c'est que les mots de passe du genre code de produit informatique à 20 caractères sont aussi faciles à retenir que l'annuaire téléphonique. Pas de panique! Voici comment un quinquagénaire arrive à retenir un mot de passe qui résistera aux algorithmes les plus courants utilisés par les pirates.

Pensez à une phrase ou à un énoncé qui a marqué votre imaginaire. Par exemple, dans ma jeunesse, on faisait des exercices de prononciation, et je trouve encore rigolo de dire « Les chemises de l'Archiduchesse sont-elles sèches ou archi-sèches? ».

Prenez la première lettre de chaque mot et conservez les traits d'union, s'il y a lieu. Voici ce que ça donnerait : LcdlAs-esoa-s? Pas facile à deviner, n'est-ce pas?

* Installé par défaut en 2010, ce protocole n'est plus proposé aujourd'hui.

** Ça revient à la clé de la maison laissée dans la boîte à lettres. Les cambrioleurs les plus fûtés savent qu'il faut d'abord regarder sous le paillason, dans la boîte à lettres et dans le pot à fleurs avant de commettre une effraction.

Routers

Routers provide minimal protection, which creates a false sense of security. Let me tell you about some unfortunate experiences I've had.

One day, I got home with a brand-new router from my Internet service provider. It had a password written under the router. I connected to Internet by satellite only to discover that there was already an intruder on my network. The intruder was perhaps present without being aware of it. I had just hooked up the router. As I live practically out in the country, only four or five houses near my home could “see” my network. This showed that:

- The security level was too low.
- The default password was too short, even though it was practically impossible to memorize.

What did this mean? Without the right security level and a good password, the router was like a sieve.

A few practical solutions

1. Choose the most up-to-date security level, namely WPA-2 or at least WPA (*Wi-Fi Protected Access*). If you want to experience what I went through, choose WEP (*Wired Equivalent Privacy*)*.
2. Create a password that is as long as possible and includes:
 - At least one uppercase letter
 - At least one lowercase letter
 - At least one number
 - At least one special character that is neither a letter nor a number
3. Create a password that is easy to remember. Otherwise, you'll have to write it on a piece of paper.**

The problem is that even if you're younger than me, 20-character computer product code passwords are about as easy to remember as the telephone book. But there's no need to panic! Here's how a person in his or her fifties can remember a password that will be good enough to resist the most common algorithms used to crack passwords.

Think of a sentence or statement that sticks in your mind. For example, you could use “Who stole the cookie from the cookie jar?”

Take the first letter of each word and keep the question mark. This is what you get in this instance: Wstcftcj? Hard to guess, isn't it?

* WEP was the default protocol in 2010. It is now outdated.

** This is comparable to leaving your house key in your mailbox. Savvy burglars realize that they first have to look under the doormat, in the mailbox and in the flower pot before breaking in.

Mon mot de passe contient deux caractères spéciaux (- et ?) et un mélange de minuscules et de majuscules. Comme il ne renferme aucun chiffre, je pourrais remplacer la lettre « l » par le chiffre « 1 ». Si une crapule me voyait taper, elle ne saurait faire la différence entre les deux caractères tant ils se ressemblent à l'écran. C'est à s'y méprendre! Je pourrais aussi remplacer la lettre « S » par le caractère « \$ », les « b » par des « 6 », etc.

Plus tôt, j'ai parlé des routeurs, qui constituent une pierre d'angle des bandits informatiques. J'ai un conseil tout simple : quand vous achèterez un routeur, demandez au vendeur si l'appareil utilise la technologie anti-robots, connue sous le nom de CAPTCHA. Vous savez, ces caractères difformes qu'on doit entrer pour prouver qu'on n'est pas une machine. Voici ce dont je parle :



Mon routeur actuel est muni de cette technologie. Un jour, j'ai constaté qu'il y avait une quinzaine d'utilisateurs connectés à mon réseau, même si je n'ai pas autant d'ordinateurs, lecteurs de musique et consoles de jeu dans la maison.

Par un étrange hasard, mes fils avaient téléchargé un jeu « gratuit » d'une entreprise n'ayant aucune adresse physique*. Comme je vous le disais plus tôt, les parasites entrent parfois à l'intérieur des murs, transportés à notre insu.

Le « robot » ainsi téléchargé avait probablement fini par se connecter en tant qu'administrateur sur mon routeur. De l'intérieur, un programme malicieux réussira toujours au fil des mois à trouver même le meilleur des mots de passe, sauf s'il doit aussi franchir d'autres mécanismes de sécurité, par exemple s'il doit entrer un de ces mots quasi illisibles. Si on n'entre pas le bon mot, le système en présente un nouveau. La technologie CAPTCHA est une barrière extrêmement difficile à franchir pour un programme robot.

Fin de mes mésaventures (j'espère).

Le courriel Web

J'adore le courriel sur le Web. Ça me permet d'accéder à mes messages de partout sur la planète. Par contre, un pirate pourrait tenter de s'infiltrer dans mon compte courriel et je n'en saurais jamais rien, contrairement aux tentatives qui passent par mon réseau à la maison.

Avec un peu de patience, s'il n'essaie jamais plus de deux mots à la fois, à raison de quelques tentatives par jour, il pourrait finir par « deviner » mon mot de passe.

My password contains a combination of lowercase and uppercase letters. As it doesn't have any hyphens or numbers, I could add a hyphen to the end of the password and replace the letter s with the number 5. With another password, I could replace an l with a 1 because both characters look similar on the screen, so someone watching me type my password wouldn't be able to tell them apart! I could also replace the letter t with a + sign.

Earlier in this article, I mentioned routers, which are the main vehicle used by cybercriminals. Here's a simple tip: when you buy a router, ask the salesperson whether the device uses the anti-bot technology called CAPTCHA. What I mean is the distorted characters you have to input to prove that you're not a machine. Here's what I'm talking about:

My current router is equipped with this technology. One day, I noticed that there were some 15 users connected to my network even though I didn't have that many computers, music players and game consoles in the house.

In a strange coincidence, my sons had downloaded a "free" game from a company that had no street address.* As I was saying earlier, parasites sometimes get inside walls without our being aware of them.

The "bot" downloaded in this way had probably managed to connect as an administrator on my router. From inside the computer, a malware program will always find even the best passwords within months, unless it also has to break through other security mechanisms, such as having to enter one of those almost illegible words. If the correct word is not entered, the system will come up with a new one. CAPTCHA is an extremely difficult barrier for a bot program to get past.

This is the end of my misadventures (I hope).

Web mail

I love Web mail. It allows me to access my email messages from any location in the world. However, hackers could try to connect to my email account and I wouldn't find out about it, which is not true when someone tries to access my network at home.

Even if hackers used no more than two words at a time several times a day, with a little patience they could end up "guessing" my password.

* Il est vrai que la sécurité n'est pas absolue. Un bon bidouilleur trouvera toujours le moyen de se connecter à un réseau sans autorisation.

* It is indeed true that security is not foolproof. A good hacker will always find a way to connect without logging in.

Évidemment, les conseils donnés précédemment s'appliquent à tout endroit contenant une liste de contacts. Les pirates s'intéressent beaucoup à cette liste. Ils pourraient s'en servir pour expliquer à vos amis que vous êtes en détresse à l'étranger et que vous avez besoin d'un transfert monétaire urgent que vous leur rembourserez dès votre retour.

Les données de votre ordinateur

Dans une chronique précédente*, je suggérais aux gens qui ont des documents importants de les mettre dans un nuage.

Un incendie ou une inondation est si vite arrivé. Dans certains cas, vous voulez mettre des fichiers importants à l'abri. Dans d'autres cas, vous ne voulez pas que le contenu de vos fichiers soit vu par quiconque advenant un vol chez ceux qui vous hébergent dans leur nuage. Les photos de vos enfants, vos lettres d'amour, les copies numérisées de vos factures et de vos contrats d'assurance, etc.

Dans ce cas, je vous suggère un coffre-fort virtuel. J'en utilise un excellent suggéré par un collègue expert en sécurité. TrueCrypt est assez bon pour des organisations militaires, entre autres.

Le logiciel crée un gros fichier que vous utilisez ensuite comme un disque après avoir entré votre long mot de passe facile à retenir. Si vous n'êtes pas très à l'aise avec les instructions, faites-le installer par un spécialiste en informatique, mais seulement une fois que vous serez à l'aise avec votre long mot de passe facile à retenir. Vous ne voulez surtout pas qu'il sache votre mot de passe. Ensuite, vous pouvez copier ce fichier dans le nuage offert gratuitement par Microsoft, Google ou d'autres entreprises.

Les téléphones

Nos téléphones ne sont plus seulement des téléphones, mais de véritables livres ouverts sur notre vie. Si un voleur intelligent trouve mon téléphone alors qu'il n'est pas protégé adéquatement, il me le rendra seulement après avoir soigneusement copié tout son contenu. Une affaire de deux minutes!

En plus de mettre la main sur les coordonnées de mes contacts, il en saura plus sur ma vie intime que mes collègues et mes amis.

Je n'ose même pas imaginer ce qui se passerait si on me faisait chanter en me menaçant de révéler publiquement ma vie secrète, y compris où j'ai enterré mon coffre au trésor.

Pour éviter de tels drames et la fraude, j'ai installé un antivirus, activé la fonction de cryptographie des données et, évidemment, créé des mots de passe faciles à retenir mais difficiles à deviner.

Voilà. Quelques conseils qui simplifieront votre vie et compliqueront celle des truands. ■

Obviously, the advice given above applies to any place containing a contact list. Hackers are really interested in your contact list. They might use it to tell your friends that you are in trouble in a foreign country and need an urgent wire transfer of funds that you will pay back when you get home.

Data in your computer

In a previous article,* I suggested that people with important documents should put them in a cloud.

Fire and water damage never give any forewarning before they occur. In some cases, you want to protect important files. In other cases, you don't want the content of your files to be seen by anyone for fear that there could be a theft committed against those who are hosting you in their cloud. Your children's photos, your love letters, scanned copies of your invoices and your insurance policies, etc. could be at risk.

Therefore, in this instance, I would recommend a virtual safe. I use an excellent one that was recommended to me by a colleague who is a security expert. TrueCrypt is considered good enough for military organizations, among others.

This software creates a large file that you then use like a disk after you enter your long, easy-to-remember password. If you are not really comfortable with the instructions, have the application installed by a computer specialist, but only once you are comfortable with your long, easy-to-remember password. Above all, you don't want him or her to find out what your password is. You can then copy the file onto the cloud provided free of charge by Microsoft, Google or other companies.

Telephones

Our phones are no longer just telephones, but virtually open books about our lives. If an intelligent thief finds my phone when it's not adequately protected, he'll only return it to me once he's finished carefully copying all its contents, something that takes two minutes to do.

In addition to getting hold of my colleagues' contact information, he'll know more about my personal life than my colleagues and my friends do.

I shudder to think what would happen if I were blackmailed with threats to publicly disclose my personal information, including where I've buried my treasure chest.

To avoid such grief and fraud, I've installed an antivirus, activated the data encryption function and, obviously, created passwords that are easy to remember but hard to guess.

There you have it. These are just a few tips that will make your life easier and cybercriminals' lives more complicated. ■

* Voir « L'informatique dans les nuages », *L'Actualité langagière*, vol. 7, n° 3 (septembre 2010), p. 26. Aussi consultable dans les *Chroniques de langue*, au www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/chroniq/index-fra.html?lang=fra.

* See "Cloud computing," *Language Update*, Vol. 7, No. 3 (September 2010), p. 26. The article also appears in *Favourite Articles*, at <http://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2guides/guides/favart/index-eng.html?lang=eng>.



André Racicot

Translation: Emma Harries

Traduire le monde

Translating the World

Mers et monde

Naviguer dans les méandres de la toponymie n'est pas aisé. Le français et l'anglais n'emploient pas toujours le même générique pour désigner les cours d'eau et, parfois, le spécifique diffère aussi d'une langue à l'autre. Rien pour faciliter la traduction!

Des choix arbitraires

Le golfe Persique est la voie navigable par laquelle transite la majeure partie du pétrole extrait au Moyen-Orient. Certains, pourtant, contesteraient cette affirmation en alléguant que le pétrole passe plutôt par le golfe Arabique. Un médiateur essaierait de réconcilier tout le monde en parlant du golfe Arabo-Persique, car il s'agit ici d'un seul et même endroit.

Cet exemple illustre bien l'arbitraire qui entoure le choix des noms géographiques. Comme on le voit, le référent peut varier : ce peut être l'Iran, qui donne l'adjectif *persique*, ou bien la péninsule d'Arabie.

Heureusement, ce problème ne se présente pas toujours, car bien des golfes, mers et détroits bordent plusieurs États. S'il fallait les nommer en fonction des États, il serait difficile de contenter tout le monde.

Les référents, pour un même golfe ou détroit, peuvent varier d'une langue à l'autre. Cela est vrai tant pour le générique que pour le spécifique. Ainsi, la *Bay of Biscay* devient en français le *golfe de Gascogne*. On passe de l'Espagne à la France... Autre exemple : le *Strait of Dover* n'est pas le *détroit de Douvres*, en Angleterre, mais bien le *pas de Calais* en France!

L'univers toponymique ne brille pas toujours par sa simplicité. Un golfe dans la langue de Molière peut très bien être une *bay* dans celle de Shakespeare. Le mot *baie*, en français, désigne une échancrure du littoral. Un golfe, lui, est beaucoup plus vaste. Ce qui n'empêche pas l'expression erronée, à mon avis, de *baie d'Hudson* de désigner un immense golfe dans le Nord canadien.

Les détroits sont des bras de mer resserrés entre deux terres. Ce terme a d'ailleurs donné son nom à la ville de Détroit, fondée par les Français, et dont la graphie a perdu son accent aigu dans les ouvrages de l'Hexagone. C'est avec fierté que j'écris son nom comme il aurait dû le rester : Détroit.

Uncharted waters

Navigating the murky waters of place names is no easy task. English and French do not always use the same generic terms to designate waterways—and sometimes not even the same specific terms. That doesn't make translating any easier!

Arbitrary decisions

The Persian Gulf is the waterway through which most Middle East oil passes. Some people, however, would challenge that statement by alleging that the oil passes through the Arabian Gulf. Since they are one and the same gulf, a mediator might try to reconcile both points of view by referring to it as the Persian-Arabian Gulf.

This example is a good illustration of the arbitrary nature of place names. The place name varies depending on whether its specific component is derived from Iran, hence the adjective "Persian," or the Arabian Peninsula.

However, the issue does not come up often, and thankfully so, as there are many gulfs, seas and straits that border more than one state, so if they had to take their names from those states, it would be hard to please everyone.

Sometimes both the generic and specific components of names for the same gulf or strait vary from one language to another. For example the Bay of Biscay becomes the *golfe de Gascogne* in French. The former refers to a region in Spain, and the latter, to one in France. Another example is the Strait of Dover, which is not called the *détroit de Douvres* in French, but rather the *pas de Calais*!

And the waters get murkier still. A gulf in the language of Molière could very well be a bay in the language of Shakespeare. In French, the word *baie* designates an indentation in the coastline, whereas a *golfe* is much larger. So the term *baie d'Hudson* refers, erroneously in my opinion, to an immense *golfe* in Canada's North.

From murky waters to dire straits. A strait or a *détroit*, in French, is a narrow waterway connecting two larger bodies of water. This, by the way, is how the city of Detroit, which was founded by the French, got its name. Although the accent has been dropped from the spelling in French publications, I proudly write its name as it should have remained: *Détroit*.

Nous avons vu plus haut que *détroit* peut se traduire par *strait*. Mais les anglophones emploient aussi *channel*. Pensons au *détroit de Corfou*, rendu par *Corfu Channel*. On pense immédiatement à un chenal. Qu'est-ce qu'un chenal? Un passage resserré, naturel ou artificiel, permettant la navigation. En outre, les possibilités d'erreurs de traduction se multiplient avec un troisième terme : *canal*, qui désigne une construction artificielle. Par exemple, le canal de Panama et, plus près de nous, le canal Rideau, à Ottawa.

Les océans

Le nombre de continents ne fait pas l'unanimité, alors que personne ne doute du fait qu'on compte cinq océans. D'ailleurs, quatre d'entre eux sont nommés d'après leur spécifique, par exemple le Pacifique ou l'Atlantique. Seul l'océan Indien fait exception. On notera que son nom dérive de celui d'un seul pays, l'Inde. Encore une injustice...

L'océan Antarctique est aussi appelé *océan Austral* et *océan Glacial Antarctique*, pour des raisons évidentes. Curieusement, l'océan Arctique est aussi appelé *océan Glacial Arctique*.

Les mers, rivières et fleuves

La Terre compte beaucoup plus de mers que d'océans. Le *Larousse* définit la mer ainsi : « Très vaste étendue d'eau salée qui couvre une partie de la surface du globe. » On a tendance à voir les mers comme des plans d'eau ouverts, mais ce n'est pas toujours le cas. En effet, la mer Caspienne constitue le plus grand lac du monde et elle est totalement enclavée. La Caspienne est bordée par la Russie, le Kazakhstan, le Turkménistan, l'Iran et l'Azerbaïdjan. La mer Morte est également enclavée, et on la décrit souvent comme un lac de Palestine.

Au Canada, les noms de fleuves sont presque tous masculins, tandis que les noms de rivières sont féminins. Notons quelques exceptions : le Saint-François, le Saint-Maurice et le Saguenay. Rappelons la différence entre un fleuve et une rivière. Un fleuve se jette dans la mer, tout simplement. Il est faux de croire que c'est la taille du cours d'eau qui lui vaut l'appellation de fleuve. Les Canadiens qui visitent Paris sont toujours surpris d'apprendre que l'étroite Seine est un fleuve. Eh oui, elle se jette dans la Manche.

Malheureusement, cette règle du masculin et du féminin ne s'applique pas ailleurs dans la francophonie. Bien entendu, certains noms de fleuves sont masculins, comme le Danube et le Nil, mais le plus grand fleuve d'Amérique du Sud, l'Amazone, est de genre féminin. Quant aux rivières, le Shannon irlandais fait pièce à la Moskova russe.

Comme d'habitude, difficile de mettre de l'ordre dans le merveilleux monde de la toponymie. ■

As we saw above, the word *détroit* can be translated as "strait." However, the word "channel" is also used. For example, the *détroit de Corfou* is the Corfu Channel in English, which makes francophones think of a *chenal*. What is a *chenal*, you may ask. It's a narrow waterway, either natural or artificial, that can be used for navigation. The chances of mistranslation are further increased by the existence of a third term, "canal" (the same in English and French), which is an artificial waterway. The Panama Canal and, closer to home, the Rideau Canal in Ottawa are two examples.

Oceans

There is disagreement over the number of continents. No one, however, disagrees that there are five oceans. The specific terms used for four of them (e.g. Pacific and Atlantic) do not seem contentious. The Indian Ocean is the exception. Its name derives from that of one country, India. Could this be challenged?

The Antarctic Ocean is also known as the Austral Ocean and the South Polar Ocean, for obvious reasons. Curiously, the Arctic Ocean is not also called the Borealis Ocean or the North Polar Ocean, though it is sometimes referred to as the Arctic Sea.

Seas and rivers

There are many more seas than oceans on earth. Oxford Dictionaries online defines *sea* as follows: "the expanse of salt water that covers most of the earth's surface and surrounds its land masses." We therefore tend to think of seas as open water, but this is not always the case. The fully enclosed Caspian Sea is the largest lake in the world. It is bounded by Russia, Kazakhstan, Turkmenistan, Iran and Azerbaijan. The Dead Sea, which is also enclosed, is described by many as a lake in Palestine.

In Canada, nearly every river called a *fleuve* in French is masculine, whereas every river called a *rivière* in French is feminine except for the Saint-François, the Saint-Maurice and the Saguenay rivers. By the way, do you know the difference between a *fleuve* and a *rivière*? It's just that the former flows into the sea. It would therefore be incorrect to think that the size of a waterway determines whether it's a *fleuve*. French-Canadians who visit Paris are always surprised to learn that the narrow Seine is a *fleuve*. And yet it is, because it flows into the English Channel.

Unfortunately, this masculine-feminine rule is not applied elsewhere in La Francophonie. Of course, some *fleuves* are indeed masculine in French, such as the Danube and the Nile, but the largest South American *fleuve*, the Amazon, is feminine in French. As for *rivières*, the Moskva in Russia is indeed feminine in French, but the Shannon in Ireland is not.

As usual, it's not easy making sense of the wonderful world of place names! ■

À vous la parole Over to you...

La Corée

Monsieur,

Je crois avoir relevé une erreur dans l'article d'André Racicot intitulé « Les sigles en relations internationales » (vol. 9, n° 3) :

La Corée est un cas intéressant, puisque le pays est divisé en deux États : la République de Corée, appelée *Corée du Sud*, et la République populaire démocratique de Corée, appelée *Corée du Nord*. Soulignons que les deux appellations comportant le point cardinal ne sont pas officielles.

Je crois qu'écrire « cette péninsule est divisée en deux États » aurait été plus juste, puisque la Corée n'est pas un pays.

Si je fais erreur, je serais très intéressée par votre explication, car la toponymie est une expertise que je développe depuis plusieurs années dans mon travail de géographe.

Merci pour votre excellent travail. Vous comptez au nombre de mes sources les plus fiables dans mon travail en édition et en enseignement de la géographie.

Cordialement.

Julie Benoit, Montréal

Madame,

On peut considérer la Corée comme une péninsule aussi bien que comme un pays divisé. D'ailleurs, la guerre de Corée avait justement pour but de défendre la Corée du Sud contre l'agression par sa voisine du Nord. Par la suite, des efforts diplomatiques ont été déployés afin d'unifier le pays.

Je reconnais toutefois que les dictionnaires désignent la Corée comme une péninsule, justement à cause de sa division en deux États.

Je vous remercie de votre commentaire et de l'intérêt que vous portez à mes articles.

André Racicot

The singular "they"

Dear Barbara,

I just read your excellent article on acronyms and initialisms in the fall issue of *Language Update*. I see that issue [abbreviations] a lot in my work. This sentence kind of popped out at me, though: "If the writer or translator is unsure, he or she (please note that I did not say they) should at least decide to use one form or the other and then be consistent."

Using "they" is perfectly acceptable in this case. In fact, the singular "they" was in use in English for hundreds of years, until some Victorian grammarians decided that "he" should be the standard pronoun for English. One academic article I know of shows some proof that this was explicitly due to wanting to impose a male-centred ideology: "Androcentrism in prescriptive grammar: singular 'they', sex-indefinite 'he', and 'he or she'" (*Language in Society* 4: 129-146).

Read more about the singular "they" and its history in this article by James Harbeck, a well-respected editor and linguist, at <http://sesquiotic.wordpress.com/2010/09/26/they/>.

Gael Spivak, Ottawa

Dear Gael,

Thanks so much for taking the time to write. I know that there is a lot of debate about the use of "they." However, as language professionals, we have to err on the side of caution. Some of the changes taking place in English are very new and are not accepted by everyone. In my view, you can very frequently reformulate the sentence to avoid having to use the awkward "he or she."

Barbara McClintock

Directrice
Director
 Nathalie Bédard
Rédacteur en chef
Editor-in-Chief
 Jean-Sylvain Dubé
Rédacteur en chef adjoint
Assistant Editor-in-Chief
 Jacques Desrosiers
Comité de lecture
Review Committee
 Cathryn Arnold
 Denise Cyr
 Shirley Hockin
 Normand Lemieux
 Frédelin Leroux fils
 Emmanuelle Samson
 Rafael Solis
Conception graphique
Graphic Design
 kaboom.ca

Une question à poser? Un commentaire à formuler?
 Un article à proposer? Écrivez au rédacteur en chef, à
 jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. Vous pouvez
 aussi le joindre par téléphone, au 819-956-8473, ou
 par télécopieur, au 819-953-8443.
 Do you have any questions or comments? Would you
 like to suggest an article? Contact the Editor-in-Chief
 at jean-sylvain.dube@tpsgc-pwgsc.gc.ca. You can
 also reach him by telephone at 819-956-8473 or by
 fax at 819-953-8443.

Cette publication est ouverte à tous. Nous acceptons
 les articles portant sur la traduction, la terminologie,
 l'interprétation, la rédaction, les industries de la
 langue, les technologies langagières et les difficultés
 de langue en français, en anglais ou en espagnol,
 dans la mesure où ils sont bien documentés et
 susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Les articles sont soumis à un comité de lecture.
 Les opinions exprimées dans *L'Actualité langagière*
 n'engagent que leurs auteurs.

© Ministre des Travaux publics et des Services
 gouvernementaux du Canada 2013

We would like to remind readers that this publication
 is open to anyone wishing to contribute. We
 accept articles relating to translation, terminology,
 interpretation, writing, the language industries,
 language technology and language problems in
 English, French or Spanish as long as the articles
 are well documented and of interest to our readers.
 Manuscripts are reviewed by a committee.

The Translation Bureau is not responsible for the
 opinions expressed in *Language Update*.

© Minister of Public Works and Government
 Services of Canada 2013

L'Actualité langagière est publiée quatre fois l'an
 par le Bureau de la traduction, Travaux publics et
 Services gouvernementaux Canada. www.btb.gc.ca

Language Update is published four times a year
 by the Translation Bureau, Public Works and
 Government Services Canada. www.btb.gc.ca

ISSN 1712-0063

Nos collaborateurs Our Contributors

Jean Delisle, membre de la Société royale du Canada, trad. a., term. a.,
 diplômé de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3, est professeur émérite
 de l'Université d'Ottawa, où il a enseigné de 1974 à 2007. Auteur
 d'une vingtaine d'ouvrages, il a été traduit dans une quinzaine de
 langues. Ses champs de recherche sont l'histoire et l'enseignement
 de la traduction.

Jacques Desrosiers, rédacteur en chef adjoint de *L'Actualité langagière*,
 est évaluateur au Bureau de la traduction, où il prépare des examens
 et évalue des textes de tout genre. Il a coordonné la dernière édition
 du *Guide du rédacteur*.

André Guyon a étudié en traduction et en informatique avant
 d'entrer au Bureau de la traduction, où il contribue à titre d'expert-
 conseil en technologies langagières à la conception de logiciels.

Emma Harries est traductrice généraliste au Bureau de la traduction.
 Elle détient un baccalauréat en relations internationales avec
 mineures en histoire et en économie ainsi qu'un baccalauréat en
 traduction.

Kim Lacroix est titulaire d'un baccalauréat et d'une maîtrise en
 traduction de l'Université d'Ottawa. Elle est formatrice au Service
 de la formation, de l'évaluation et du recrutement du Bureau de
 la traduction.

Barbara McClintock, trad. a., M.A., a été traductrice et réviseure
 dans le privé pendant plus de 15 ans. En 2001, elle est entrée au
 Service régional de Montréal du Bureau de la traduction. Elle collabore
 à *L'Actualité langagière* depuis 2002.

Irma Nunan est titulaire d'une maîtrise en traduction de l'Université
 d'Ottawa. Elle est terminologue à la Direction de la normalisation
 terminologique du Bureau de la traduction. Elle fait partie de l'équipe
 chargée d'enrichir le contenu espagnol de *TERMIUM Plus*®.

André Racicot est formateur au Bureau de la traduction, diplômé
 en science politique et en études allemandes et polyglotte. Il anime
 des ateliers de traduction sur la littéralité, la méthode de travail,
 les pièges du français et donne le nouveau cours sur l'actualité
 internationale, *Le monde émergent*.

Dmitry Shatalov détient un diplôme spécialisé en traductologie
 de l'Université de Voronej. Chercheur-boursier de la Hill Foundation,
 il est doctorant à l'Université d'Oxford. Sa thèse porte sur les
 conceptions métaphoriques de la traduction en Russie et dans les
 pays anglophones.

Fanny Vittecoq, langagière-analyste aux Services linguistiques
 français du Bureau de la traduction, fait partie de l'équipe chargée
 des outils d'aide à la rédaction de *TERMIUM Plus*® et du Portail
 linguistique du Canada.

Jean Delisle, Fellow of the Royal Society of Canada, C. Tr., C. Term.,
 a graduate of Sorbonne Nouvelle – Paris 3, is an emeritus professor
 at the University of Ottawa, where he taught from 1974 to 2007.
 He is the author of some 20 books, which have been translated into
 more than a dozen languages. His research areas are the history and
 teaching of translation.

Jacques Desrosiers, assistant editor-in-chief of *Language Update*, is
 an evaluator with the Translation Bureau, where he prepares exams
 and evaluates a large variety of texts. He was principal coordinator of
 the latest edition of the *Guide du rédacteur*.

André Guyon studied translation and computer science before coming
 to the Translation Bureau, where he acts as a language technologies
 adviser and helps develop software.

Emma Harries is a generalist translator at the Translation Bureau.
 She holds a bachelor's degree in international relations, with a double
 minor in history and economics, as well as a bachelor's degree in
 translation.

Kim Lacroix has a B.A. and an M.A. in translation from the University
 of Ottawa. She currently works as a trainer for the Translation Bureau's
 Training, Evaluation and Recruitment Service.

Barbara McClintock, M.A., C. Tr., worked in the private sector as
 a translator and reviser for more than 15 years. She joined the
 Translation Bureau's Montréal Regional Unit in 2001. She has been
 a contributor to *Language Update* since 2002.

Irma Nunan, M.A. in translation (University of Ottawa), is a terminologist
 on the Translation Bureau's Terminology Standardization Directorate
 team responsible for updating the Spanish component of *TERMIUM Plus*®.

André Racicot is a trainer with the Translation Bureau; he holds
 degrees in political science and German studies and speaks several
 languages. He gives translation workshops on literal renderings,
 work methods and the pitfalls of French, as well as a new course on
 issues of international relevance called *Le monde émergent*.

Dmitry Shatalov is a graduate of Voronezh University, where
 he obtained a specialist degree in translation studies. He is a Hill
 Foundation scholar reading for a Ph.D. at the University of Oxford.
 His dissertation focuses on metaphorical conceptions of translation
 in Russia and in the English-speaking world.

Fanny Vittecoq, a language analyst with the Translation Bureau's
 French Linguistic Services, is a member of the team responsible
 for the writing tools in *TERMIUM Plus*® and the Language Portal of
 Canada.

ABONNEMENT PAPIER (\$52-4/9-4)

1 an (4 numéros) 35 \$CAN + 5 % TPS = 36,75 \$

Au numéro 9 \$CAN (livraison et TPS en sus)

Règlement : par chèque ou mandat à l'ordre du receveur général du Canada,
 adressé aux Éditions et Services de dépôt, Ottawa (Ontario) K1A 0S5

PRINT SUBSCRIPTION RATES (\$52-4/9-4)

1 year (4 issues) CAN\$35 + 5% GST = \$36.75

Per issue CAN\$9 (plus delivery and GST)

Payment: by cheque or money order, made to the order of the Receiver General for
 Canada and addressed to Publishing & Depository Services, Ottawa, Ontario K1A 0S5



L'ACTUALITÉ langagière Language UPDATE

L'Actualité langagière, c'est

- un périodique trimestriel papier et électronique publié par le Bureau de la traduction du Canada et destiné non seulement aux langagiers, mais aussi aux rédacteurs occasionnels
- le complément par excellence des autres outils d'aide à la rédaction offerts par le Bureau de la traduction : *TERMIUM Plus*[®], guides, lexiques et vocabulaires, service de consultation terminologique

Vous y trouverez entre autres

- des nouvelles de l'industrie langagière
- des renseignements pratiques sur les nouvelles terminologies dans les sphères d'activité gouvernementale
- des solutions aux problèmes de traduction et de rédaction courants
- des trucs du métier
- des chroniques sur l'évolution de l'usage
- des mini-lexiques sur des sujets d'actualité

Abonnements

Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5
Téléphone : 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Télécopieur : 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Courriel : publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Site Web : www.publications.gc.ca

Renseignements sur les produits et services du Bureau de la traduction

819-997-3300
Bureaudeptraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

Language Update is

- a quarterly periodical available in paper and electronic formats published by the Translation Bureau of Canada for language professionals as well as occasional writers
- an excellent source that complements the other Translation Bureau writing tools: *TERMIUM Plus*[®], guides, glossaries and vocabularies, and the terminology reference service

In it you will find, among other things,

- news from the language industry
- practical information on new terms used in government-related fields of activity
- solutions to common translation and usage problems
- tricks of the trade
- articles on changing usage
- miniglossaries in fields of current interest

Subscriptions

Publishing & Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5
Telephone: 613-941-5995 / 1-800-635-7943
Fax: 613-954-5779 / 1-800-565-7757
Email: publications@tpsgc-pwgsc.gc.ca
Website: www.publications.gc.ca

Information on Translation Bureau products and services

819-997-3300
Bureaudeptraduction.TranslationBureau@tpsgc-pwgsc.gc.ca
www.btb.gc.ca

